

# PETIT DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE

*Sous la direction de M. Rosentahl et P. Ioudine*

Le *Petit dictionnaire philosophique* est conforme à l'édition abrégée du texte russe publié par les Editions politiques d'Etat (Moscou, 1955).

**Edition électronique réalisée par Vincent Gouysse à partir de l'ouvrage paru en 1955 aux Editions en langues étrangères de Moscou. Les portraits ainsi que les termes grecs ne sont pas reproduits dans cette édition, ces derniers étant signalés par [...]. Edité avant l'officialisation du triomphe des révisionnistes soviétiques, cet ouvrage ne comporte pas de révision flagrante des principes du marxisme-léninisme, à l'exception de quelques appréciations anti-matérialistes sur la Chine maoïste — en particulier l'incompréhension du caractère révisionniste et nationaliste bourgeois des thèses sur la « démocratie nouvelle ». (Voir notre étude « *Impérialisme et anti-impérialisme* ».)**

**<http://www.communisme-bolchevisme.net>**

**<http://www.marxisme.fr>**

## A

**ABELARD Pierre** (1079-1142). Philosophe et théologien français du moyen âge. Professait le *conceptualisme* (V.) dans la lutte engagée autour de la question philosophique fondamentale — celle du rapport de la pensée à l'être — qui a pris dans la scolastique la forme de la « querelle des *universaux* » (V.). Dans son livre « Sic et Non », il demande de limiter la foi par des « principes rationnels » et met en évidence les contradictions irréductibles dans les conceptions des autorités de l'Eglise. Pour son époque, ce livre avait une valeur progressive. Les conceptions d'Abélard ont été condamnées par l'Eglise.

**ABOVIAN Khatchatour** (1805-1848). Grand écrivain arménien, démocrate et pédagogue, fondateur de la nouvelle littérature et de la nouvelle langue littéraire arméniennes. La culture démocratique russe, ses représentants tels que Griboiédov, *Biéliniski* (V.) et autres, avaient exercé sur lui une heureuse influence.

On doit à Abovian le roman « Les plaies de l'Arménie » (écrit en 1840, paru en 1856) et d'autres oeuvres où il décrit l'héroïsme du peuple arménien en lutte pour sa libération nationale, contre les conquérants persans et turcs. Abovian préconisait le droit de l'homme à la liberté, notamment à la liberté nationale. Concevant la liberté comme une conséquence de l'égalité naturelle des hommes, il rejette la morale chrétienne de la non-résistance au mal et soutient l'idée de l'action populaire.

Dans ses écrits, il dénonce la cruauté des exploiters féodaux, des papes et des moines, des riches, il montre le réveil de l'esprit de protestation des paysans serfs. Cependant, le faible développement de la lutte de classes en Arménie dans les années 30 et 40 du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas permis à Abovian d'en venir au démocratisme révolutionnaire, d'exiger le renversement du régime du servage par la révolution.

Ses idées philosophiques accusent une tendance matérialiste. S'il n'ose pas encore dénoncer les mensonges religieux et idéalistes selon lesquels le monde aurait été créé par Dieu ou par « l'esprit universel », il n'en porte pas moins une grande attention aux hypothèses scientifiques sur l'origine du système solaire, du monde animal et végétal. Par toute son œuvre, il s'efforce de fixer l'attention des hommes sur les « choses d'ici-bas », et c'est avec une ironie non dissimulée qu'il parle du « monde de l'au-delà ». L'esprit n'est pour Abovian que la propriété de certains corps. « L'arbre est, il existe, mais il n'en a pas conscience ; l'animal en a conscience, mais confusément ; l'homme est, il existe, il a pleinement conscience de son existence parce qu'il pense. » L'âme de l'homme n'est que la propriété de son corps, elle naît et disparaît avec lui, ce qui rend futiles les propos sur le « monde de l'au-delà ». L'immortalité de l'homme, c'est son œuvre. Abovian se rend compte que ses idées ont une orientation antireligieuse et anti-idéaliste, mais il n'en dégage pas lui-même de conclusions athéistes, ce qui témoigne du caractère contradictoire de ses vues philosophiques. Les tendances matérialistes de sa philosophie apparaissent avec un relief particulier dans sa façon de résoudre le problème de la connaissance. Les objets du monde réel sont la source de la connaissance. « Nous devons commencer par distinguer les objets par les sens, pour en concevoir ensuite l'ordre par la pensée. » « Vérifie par l'expérience avant de t'enfermer dans ta chambre », disait-il.

L'art est pour lui le reflet de la vie, il exige que la littérature arménienne abandonne les sujets religieux et puise son inspiration dans la vie du peuple, qu'elle exalte sa sagesse, son héroïsme, sa vaillance et sa noblesse d'âme. La mission suprême de l'art est de servir le peuple.

L'une des idées maîtresses de l'œuvre d'Abovian est celle de l'amitié indestructible entre le peuple arménien et le peuple russe.

**ABSTRACTION SCIENTIFIQUE** (lat. *abstractio* — isolement). Opération par laquelle notre esprit, après avoir distingué les caractères essentiels d'un groupe de faits, les sépare des propriétés secondaires pour les généraliser. Les résultats de cette généralisation, qui se fait au moyen de l'abstraction scientifique, trouvent leur expression dans les notions et les catégories scientifiques. « Des mots comme matière et mouvement ne sont que des *abréviations*, dans lesquelles nous réunissons d'après leurs propriétés communes beaucoup de choses différentes, perceptibles par les sens » (Engels : « Dialectique de la nature », P. 1952, p. 238). L'abstraction scientifique nous donne une idée plus ample et plus profonde de la réalité que les sensations immédiates. Lénine note que la représentation n'est pas à même, par exemple, de saisir un mouvement de 300 000 km à la seconde, tandis que la pensée en est capable.

Au moyen des abstractions scientifiques, la connaissance passe de la perception des choses isolées à la généralisation d'une masse de faits, en formulant des concepts, des catégories, des lois qui reflètent les liens essentiels, internes des phénomènes. Seule la généralisation théorique permet à la pensée humaine de dégager l'essence des phénomènes, les lois de leur développement. Comme l'indique Lénine, la généralisation la plus élémentaire, la première et la plus simple formation de notions, approfondit la connaissance des rapports objectifs du monde. Ainsi, l'observation directe donne l'impression que les prix des marchandises sur le marché capitaliste sont déterminés, en dernière analyse, par l'offre et la demande. En réalité ils sont fonction de la quantité de travail socialement nécessaire à la production de ces marchandises, autrement dit, de la valeur. La notion de valeur élaborée par Marx au moyen d'une abstraction scientifique, reflète avec justesse et profondeur les rapports sociaux réels de la production marchande. Marx indique que « l'analyse des formes économiques ne peut s'aider du microscope et des réactifs fournis par la chimie; l'abstraction est la seule force qui puisse lui servir d'instrument » (« Le Capital », L. I, t. 1, P. 1938, p. 18).

L'énorme importance des abstractions, pour connaître l'essence des phénomènes, a été soulignée par Staline dans « *Le marxisme et les problèmes de linguistique* » (V.). Ainsi, le vocabulaire, pris en lui-même, ne constitue pas encore la langue. C'est seulement lorsqu'il est mis à la disposition de la grammaire qu'il acquiert une importance considérable. La grammaire confère à la langue un sens cohérent. Faisant abstraction du particulier et du concret, dans les mots et les propositions, elle prend ce qu'il y a de général dans les modifications et les combinaisons des mots et en tire des règles, des lois grammaticales. La grammaire est le résultat d'un long travail d'abstraction de la pensée humaine, l'indice d'immenses progrès de la pensée.

Conscients du grand rôle des abstractions scientifiques dans la connaissance du monde, les philosophes réactionnaires de nos jours luttent contre elles, nient que toute abstraction scientifique soit un reflet de l'essence objective des phénomènes dans la conscience.

Ils font valoir qu'il n'est pas possible de voir, de palper, de photographier les abstractions, comme c'est le cas pour les choses et les phénomènes concrets. Ils en viennent ainsi à nier la réalité de la matière, de la valeur, de la plus-value, etc. Les philosophes réactionnaires s'appliquent à dissimuler que les abstractions résultent de la généralisation des propriétés essentielles d'une masse de faits individuels. Les abstractions reflètent ce qu'il y a de général dans les objets, or le général n'a pas et ne peut pas avoir un aspect directement sensible. Le général n'existe que dans et par le particulier.

Critiquant les métaphysiciens qui séparaient le particulier et le général, Engels écrivait : « C'est toujours la vieille histoire. D'abord, on fait des abstractions des choses sensibles, et ensuite, on veut les connaître par voie sensible, on veut voir le temps et flairer l'espace » (« Dialectique de la nature », P. 1952, p. 238).

L'impossibilité de connaître le général autrement que par l'abstraction, ne signifie pas qu'il n'est pas réel, qu'il n'existe pas. La loi de la gravitation universelle ne peut être photographiée pas plus que la valeur, mais cela ne permet pas de nier sa réalité.

Il importe de distinguer les conceptions matérialiste et idéaliste de l'abstraction. L'abstraction scientifique, matérialiste, est diamétralement opposée à l'abstraction idéaliste qui détache la pensée humaine de la réalité objective.

**Accidence** (lat. *accidens*). Propriété momentanée, passagère, non essentielle d'une chose. Ce terme est d'un usage fréquent dans la scolastique du moyen âge, et aussi dans la philosophie des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'accidence — état passager — était opposée à l'essence (ou substance) de la chose, qu'on considérait comme immuable.

**AGNOSTICISME** (du grec [...] — inconnaissable). Théorie idéaliste affirmant que le monde est inconnaissable, la raison humaine limitée et incapable de rien connaître au-delà des sensations. Elaboré au XVIII<sup>e</sup> siècle par *Hume* (V.) et par *Kant* (V.). L'agnosticisme atteint son plein développement dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et à l'époque de l'impérialisme.

Dans son livre « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine a clairement montré l'opposition irréductible du matérialisme à l'agnosticisme. Il y a dénoncé la nature réactionnaire du machisme, l'une des plus virulentes expressions de l'agnosticisme, et battu ses émules à plate couture. Parlant des deux tendances en philosophie, Lénine écrit : « Il y a d'abord celle qui considère que les sens nous donnent une reproduction fidèle des choses, que nous connaissons *ces choses mêmes*, que le monde extérieur agit sur nos organes des sens. Tel est le matérialisme que l'agnosticisme répudie. Quel est donc le fond de la tendance de ce dernier ? C'est qu'il *ne va pas au-delà* des sensations ; qu'il *s'arrête en deçà des phénomènes*, se refusant à voir quoi que ce soit de « certain » au-delà des sensations. Nous ne pouvons rien savoir de certain de *ces choses mêmes* (c'est-à-dire des choses en soi...), telle est la déclaration très précise de l'agnosticisme. Ainsi, le matérialiste affirme... l'existence des choses en soi et la possibilité de les connaître. L'agnosticisme *n'admet même pas l'idée* des choses en soi et affirme que nous ne pouvons en connaître rien de certain » (« Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 113). C'était là le point de vue de Hume et de Kant ainsi que de nombreux autres philosophes idéalistes, parmi lesquels *Comte* (V.) et *Spencer* (V.). L'agnosticisme se manifeste sous diverses formes. Alors que Kant reconnaît l'existence objective des « choses en soi » (V.) tout en niant la possibilité de les connaître, Hume et d'autres agnostiques vont jusqu'à nier l'existence objective des choses parce qu'il est impossible, à leur avis, d'en connaître rien de certain.

Dans son livre « *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* » (V.) et dans plusieurs autres ouvrages, Engels a fait une critique approfondie de ces deux points de vue. L'agnosticisme est une des manifestations du *scepticisme* (V.) en gnoséologie. L'agnosticisme est un sceptique car il met en doute la possibilité de connaître les « choses en soi », le caractère objectif de la connaissance, l'existence du monde extérieur, etc. L'agnosticisme est largement répandu dans la philosophie bourgeoise contemporaine. Ce qui le distingue, c'est la renonciation totale à la connaissance scientifique, à la pensée logique ; il prône le mysticisme, l'irrationalisme, etc. L'origine sociale de l'agnosticisme réside dans la tendance des classes exploiteuses à limiter la science, parce que la science véritable soutient tout ce qui est nouveau et se développe, et combat ce qui est périmé et meurt. Les agnostiques cherchent à détourner les travailleurs de la connaissance des lois objectives de la société, lois qui conduisent nécessairement au communisme.

L'activité pratique dans la vie sociale réfute l'agnosticisme. Qu'il s'agisse de la nature ou de la société, la connaissance scientifique s'étend et s'approfondit sans cesse. Il n'y a pas de limites absolues à la connaissance humaine. Il n'y a pas dans la nature de choses inconnaissables. Il y a seulement une différence entre ce qui est *déjà* connu et ce qui ne l'est pas *encore*, mais le sera grâce à la science et à la pratique.

**AKHOUNDOV Mirza Fatali** (1812-1878). Eminent écrivain azerbaïdjanais, philosophe, homme public, propagateur des lumières. Sa conception du monde s'était formée sous l'influence de la pensée sociale russe d'avant-garde et surtout des idées des démocrates révolutionnaires *Biéliniski* (V.), *Tchernychevski* (V.), *Dobrolioubov* (V.). Ses vues philosophiques en firent un matérialiste, un athée. Seule la substance matérielle existe, disait-il. Une, éternelle et infinie, elle est sa propre cause et l'origine de tous les processus et phénomènes de l'univers. La matière est une donnée première, la conscience une donnée seconde. La nature, ou la matière, existe objectivement, d'elle-même, sans le concours d'une force extérieure. L'espace et le temps sont les *attributs* (V.) nécessaires de la matière. Dans son article « Réponse au philosophe Hume », il critique la conception idéaliste et subjective de la causalité. La causalité et l'enchaînement causal sont pour lui des catégories objectives existant indépendamment de l'homme et de sa volonté. C'est en matérialiste également qu'il résout les problèmes de la théorie de la connaissance. Il part de ce principe que le monde et ses lois sont connaissables, ce dont témoigne la science. Les sensations sont la source de la connaissance. Le matérialisme d'Akhoundov était un matérialisme métaphysique. Sa conception de l'histoire, des phénomènes sociaux, était idéaliste.

Akhoundov était athée et combattait l'islamisme. L'humanité a commis, disait-il, une grande erreur d'avoir mélangé la science et la religion.

Fondateur de la dramaturgie et du théâtre azerbaïdjanais, on lui doit également une nouvelle philosophique : « Les étoiles trompées », première œuvre littéraire azerbaïdjanaise en prose. Poète distingué, il étudiait profondément l'œuvre de Lomonossov, de Derjavine, de Gogol et de Pouchkine. Il appréciait beaucoup la culture et la langue russes. Il estimait que « pour exprimer des idées profondes, la langue russe n'a pas d'égale ». Patriote azerbaïdjanais, il était le champion de l'amitié de tous les peuples. Il luttait pour des relations fraternelles entre les peuples de Transcaucasie.

La principale œuvre philosophique d'Akhoundov est : « Trois lettres du prince indien Kémal-ed-Dovlé au prince persan Djélal-ed-Dovlé, et réponse de ce dernier ».

**ALCHIMIE.** Nom donné à la chimie du moyen âge au stade pré-scientifique de son développement. Les alchimistes cherchaient à transformer les métaux ordinaires en or ou en argent, à l'aide de la « pierre philosophale » aux propriétés « miraculeuses ». Ils s'efforçaient également de découvrir l'« élixir de vie », source imaginaire d'une jeunesse éternelle. L'alchimie a été répandue surtout à l'époque où la féodalité dominait en Europe occidentale, où l'Eglise catholique proclamait que la science était la servante de la théologie et entretenait par tous les moyens la croyance au surnaturel ; « il existe... un lien très étroit entre alchimie et religion » (Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, p. 36).

Cependant, il arrivait aux alchimistes, avides de trouver la « pierre philosophale », de tomber sur quelque précieuse découverte (c'est ainsi qu'ils ont découvert diverses substances jusqu'alors inconnues : l'acide chlorhydrique, le phosphore, des sels, etc.). Malgré leur forme fantastique, les conjectures des alchimistes quant à l'unité de la matière et à ses transformations, ont joué un rôle positif. Les faits accumulés par les alchimistes et les expériences réalisées par eux ont frayé la voie à certaines notions de la chimie scientifique.

Les alchimistes les plus connus sont : Geber (Al-Djaber) (VIII<sup>e</sup> s.- début du IX<sup>e</sup> s.) et R. Bacon (V.).

**ALEMBERT Jean Le Rond d'** (1717-1783). Philosophe et mathématicien célèbre, un des plus brillants représentants du mouvement encyclopédique français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Beaucoup de ses découvertes dans le domaine des mathématiques, de la physique et de l'astronomie ont gardé jusqu'à nos jours leur valeur scientifique. Proche compagnon de lutte de *Diderot* (V.), d'Alembert a revu la partie mathématique de l'« Encyclopédie » (V. *Encyclopédistes*). Leur collaboration a duré de 1751 à 1757. Une violente campagne de diffamation déchaînée par les réactionnaires contre les encyclopédistes contraignit d'Alembert à interrompre ce travail. Dans sa préface à l'« Encyclopédie », il expose l'histoire de la connaissance humaine et la classification des sciences, en prenant essentiellement pour base les principes de *F. Bacon* (V.), matérialiste anglais du XVII<sup>e</sup> siècle. Sensualiste, il est adversaire de la théorie des idées innées de Descartes. Il reconnaît l'existence objective des choses et des phénomènes. Mais d'Alembert n'est pas un matérialiste conséquent. Pour lui, la pensée n'est pas une propriété de la matière, et l'âme a une existence indépendante de la matière : position dualiste. Il nie la possibilité de pénétrer l'essence des choses. Contrairement aux autres philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, il soutient que la moralité n'est pas conditionnée par le milieu social. Il reconnaît Dieu en tant que principe créateur.

Les œuvres de Diderot, notamment son « Rêve de d'Alembert », contiennent une brillante critique du sensualisme inconséquent du célèbre encyclopédiste. Principal ouvrage philosophique de d'Alembert : « *Eléments de philosophie* ». (1759)

**ALOGISME.** Négation de la pensée logique en tant que moyen scientifique de connaissance. On l'invoque pour justifier le scepticisme, le mysticisme, le fidéisme. Les théories de l'alogisme sont réfutées par toute la pratique humaine et l'histoire de la science. La large propagande de l'alogisme l'aile par les idéalistes contemporains est caractéristique du marasme de la philosophie contemporaine réactionnaire.

**ALTRUISME** (lat. *alter* — autre). Souci désintéressé du bien d'autrui, sans égard à ses propres intérêts. L'altruisme est l'opposé de l'égoïsme qui fait passer l'intérêt personnel avant l'intérêt d'autrui, l'intérêt de la société. L'éthique bourgeoise limite l'idée de l'altruisme aux relations entre individus et ignore les bases sociales, les bases de classe de la morale. La morale socialiste met en harmonie les intérêts des individus avec ceux de la société, avec les besoins de la lutte pour le communisme. (V. également *Morale*.)

**AMITIE DES PEUPLES DE L'U.R.S.S.** Une des forces motrices de la société socialiste, un des principes les plus importants des nouveaux rapports entre nations, propres à la société socialiste, source intarissable de la puissance et de l'invincibilité de l'Union Soviétique. L'amitié des peuples s'est forgée sur la base des conquêtes historiques de la *Grande Révolution socialiste d'Octobre* (V.) et de la victoire du socialisme en U.R.S.S.

Historiquement, l'amitié des peuples du pays des Soviets s'est constituée grâce au développement des liens économiques et culturels entre les peuples de l'ancienne Russie, à leur lutte commune pour l'indépendance de la patrie, contre l'envahisseur étranger, à l'unité d'action des masses laborieuses de diverses nationalités qui, groupées autour du prolétariat russe, sous la direction du parti communiste, ont renversé le tsarisme et le capitalisme. La Grande Révolution socialiste d'Octobre a créé toutes les conditions nécessaires pour transformer cette union révolutionnaire des travailleurs en union des peuples dans un Etat, d'abord sous la forme de la République de Russie et des autres républiques soviétiques, plus tard, sous celle de la puissante Union des Républiques Socialistes Soviétiques. En instaurant la dictature du prolétariat, le parti communiste a consolidé l'union révolutionnaire des travailleurs des diverses nationalités avec le prolétariat russe à leur tête et donné à cette union des formes étatiques adéquates : la fédération et l'autonomie soviétiques des peuples.

Pour établir définitivement des relations d'amitié entre les peuples de l'U.R.S.S. il était nécessaire de créer une économie socialiste, d'abolir les classes exploiteuses, de faire triompher le socialisme à la ville et à la campagne, d'anéantir

définitivement l'idéologie bourgeoise du chauvinisme de grande puissance et du nationalisme local ; il fallait mettre fin à l'inégalité économique et culturelle des différentes nations et assurer l'essor des cultures populaires, nationales par leur forme, socialistes par leur contenu. La victoire du socialisme en U.R.S.S. a puissamment contribué à cimenter l'amitié indestructible des peuples de l'Union Soviétique, elle a servi de base à la formation et à l'épanouissement des nations socialistes soviétiques. L'ancien retard économique des républiques nationales, conséquence de la politique colonialiste du tsarisme, a été surmonté au cours de la lutte pour le socialisme. L'industrie, dans les régions dites périphériques, s'est développée à une cadence inouïe. Alors qu'en 1940, la production globale de l'industrie lourde de l'U.R.S.S. s'était accrue en moyenne de 12 fois par rapport à 1913, elle avait augmenté, pendant la même période, de 22,2 fois au Kazakhstan, de 26,4 fois en Géorgie, de 160 fois en Kirghizie et de 242 fois au Tadjikistan. Le retard des peuples autrefois opprimés était liquidé également dans le domaine culturel.

Le peuple russe est venu généreusement en aide aux autres nationalités. Il a joué un rôle décisif dans la lutte pour la victoire de la révolution prolétarienne et le triomphe du socialisme. Sans l'aide immense que le peuple russe leur a apportée, les peuples opprimés par le tsarisme n'auraient pas pu accomplir en un si court laps de temps des progrès aussi prodigieux dans leur vie économique, politique et culturelle.

La politique nationale de Lénine et Staline, pratiquée par le parti communiste, a abouti à la création d'un Etat nouveau, l'Etat socialiste soviétique multinational, fondé sur l'amitié indestructible des peuples et des nationalités. Les principaux facteurs qui ont assuré la création de cet Etat sont : premièrement, l'absence, en U.R.S.S., de classes exploiteuses, en qui réside la cause première des haines nationales ; deuxièmement, l'absence, en U.R.S.S., de l'exploitation qui fait naître la méfiance mutuelle et attise les passions nationalistes ; troisièmement, la présence au pouvoir de la classe ouvrière, ennemie de toute forme d'esclavage, attachée fidèlement aux idées de l'internationalisme ; quatrièmement, l'entraide des peuples soviétiques dans tous les domaines de leur vie économique et sociale ; cinquièmement, l'épanouissement chez les peuples de l'U.R.S.S. d'une culture nationale par la forme et socialiste par le contenu. Tous ces facteurs ont foncièrement changé la physionomie des peuples soviétiques ; le sentiment de méfiance a disparu et fait place à une collaboration fraternelle au sein d'un Etat fédéral unique.

Mûrie dans la lutte pour le socialisme, ayant atteint sur la base du socialisme son plein épanouissement, l'amitié des peuples est devenue une force motrice puissante de la société soviétique ; son influence bienfaisante s'exerce dans tous les domaines de la vie nationale. Cette force se manifeste dans l'amour et la fidélité sans bornes des peuples de l'U.R.S.S. envers leur patrie socialiste, dans leur fierté nationale soviétique, dans leur ardent patriotisme soviétique. Elle s'incarne dans le travail héroïque des masses de toute nationalité, dans les vastes proportions que prend l'émulation socialiste, dans l'accomplissement et le dépassement des plans de développement économique et culturel des républiques et régions, dans l'essor de l'activité et de l'initiative au travail chez les patriotes soviétiques. L'amitié indéfectible des peuples de l'U.R.S.S. se traduit de manière éloquente dans l'activité politique des Soviétiques, ainsi qu'en témoigne la victoire du bloc des communistes et des sans-parti aux élections des Soviets et le soutien unanime qu'accordent les travailleurs de toute nationalité à la politique intérieure et extérieure du parti communiste et du Gouvernement soviétique. L'amitié des peuples de l'U.R.S.S. a passé par la dure épreuve de la Grande guerre nationale.

Cette amitié constitue l'une des puissantes forces motrices de la société soviétique dans la période de transition graduelle du socialisme au communisme.

Le parti communiste enseigne aux Soviétiques de garder dans sa pureté et de tenir bien haut le drapeau de l'internationalisme, le drapeau de l'amitié et de la fraternité des peuples ; de réprimer sans hésiter toute tentative ennemie pour attiser la haine nationale et affaiblir les liens d'amitié unissant les nations socialistes, saper l'internationalisme prolétarien. Dans les nouveaux Statuts du Parti, approuvés par le XIX<sup>e</sup> congrès, il est dit qu'une des principales tâches du P.C.U.S. est de « former les membres de la société dans l'esprit de l'internationalisme et de l'établissement de liens fraternels avec les travailleurs de tous les pays ».

Les relations cordiales entre les peuples de l'U.R.S.S. se développent et se consolident au cours de l'édification communiste grâce à une lutte inlassable contre les survivances nationalistes. Les survivances du capitalisme sont particulièrement vivaces dans le domaine de la question nationale, parce qu'elles peuvent s'y dissimuler sous un masque national. Le nationalisme bourgeois est l'ennemi juré du communisme, aussi faut-il le combattre d'une manière conséquente et énergique.

Le Parti communiste de l'Union Soviétique exige que soient dénoncées toutes les manifestations de *nationalisme* (V.) bourgeois, de *cosmopolitisme* (V.), toutes les tentatives ennemies visant à affaiblir la grande communauté des nations socialistes.

**AMORALISME.** Négation de toute morale, rejet de la moralité, tendance à justifier l'inhumanité, mépris de la conscience morale et du sentiment de l'honneur. L'amoralisme est l'un des traits caractéristiques du *fascisme* (V.) et d'autres variétés d'idéologies et doctrines politiques réactionnaires

**ANALOGIE.** Ressemblance partielle ou similitude entre différents objets ou phénomènes. Dans certaines limites, l'analogie peut servir de moyen de connaître les caractères et les propriétés encore non dévoilés de tels ou tels objets. En logique, l'analogie est une modalité du raisonnement : la similitude de certains caractères de deux objets permet de conclure par analogie à la similitude des autres caractères. Toutefois, l'analogie ne donne pas un moyen sûr et efficace de connaissance, en se servant uniquement d'elle, on risque d'effacer les différences qualitatives entre les phénomènes et les processus, en apparence similaires. Ainsi, les menchéviks identifiaient la révolution démocratique bourgeoise russe de 1905 et la révolution bourgeoise française de 1789 ; de cette analogie erronée ils tiraient des conclusions politiques réactionnaires. Sans nier la possibilité d'utiliser l'analogie dans la connaissance, le marxisme exige l'étude des conditions concrètes dans lesquelles se déroule tel ou tel processus historique.

**ANALYSE ET SYNTHÈSE.** 1° Analyse (du grec [...] — décomposition), décomposition d'un objet en ses éléments. 2° Synthèse (du grec [...] — recombinaison), réunion des éléments d'un objet ou d'un phénomène en un tout, étude de l'objet dans son unité.

La métaphysique oppose l'analyse et la synthèse, en les considérant comme deux méthodes s'excluant l'une l'autre. La dialectique matérialiste démontre leur unité. Selon Engels, « la pensée consiste autant dans la décomposition d'objets de conscience en leurs éléments que dans l'union d'éléments congénères en une unité. Sans analyse, pas de synthèse ». (« Anti-Dühring », P. 1950, p. 74). Lénine de même souligne l'unité de l'analyse et de la synthèse : un des éléments de la dialectique est « l'unité de l'analyse et de la synthèse, l'examen des parties distinctes et la réunion, la totalisation de ces parties » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 193).

L'analyse et la synthèse sont de puissants moyens de la connaissance, indispensables aux formes, même les plus simples, de l'activité psychique : les sensations et les perceptions. Le monde, les choses et les phénomènes apparaissent à l'homme dans toute leur complexité concrète. Le concret est l'unité dans la diversité. Il est impossible de le connaître sans le décomposer en ses éléments, sans l'analyser. Le chimiste ne saurait rien des processus chimiques, des lois d'association et de dissociation des atomes si l'analyse ne lui permettait pas d'en isoler les composants : éléments chimiques, atomes, molécules. L'économiste ne comprendrait rien au capitalisme et aux lois économiques de son développement si l'analyse ne permettait pas d'en isoler les éléments : marchandise, prix, valeur, plus-value, etc., et de connaître leur essence.

Cependant l'analyse ne fournit pas, à elle seule, la connaissance complète des objets. Elle doit être complétée par la synthèse qui, forte des résultats de l'analyse, embrasse les objets et les phénomènes dans leur intégrité. Dans son « *Capital* » (V.), modèle d'application de la dialectique, Marx ne se contente pas de l'analyse seule. Après avoir examiné les divers aspects et éléments du mode de production capitaliste, il en fait une synthèse magistrale, qui montre le mode de production capitaliste dans son ensemble, dans l'interdépendance dialectique de tous ses aspects et de toutes ses lois. Les travaux de Lénine et de Staline offrent de magnifiques exemples d'application dialectique de l'analyse et de la synthèse à l'étude des problèmes complexes de la vie sociale. Dans « *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* » (V.) Lénine développe les idées du « *Capital* » en les appliquant à une phase historique nouvelle du capitalisme, et pénètre l'essence de l'impérialisme en se servant aussi bien de l'analyse que de la synthèse. Il commence par analyser les divers aspects et caractères de l'impérialisme, stade nouveau, suprême du capitalisme. Il les réunit ensuite par la synthèse et donne une définition générale de l'impérialisme. Dans « *Le marxisme et la question nationale* » (V.) J. Staline, pour définir la nation, en analyse d'abord les traits et les particularités caractéristiques : communauté de la langue, du territoire, de la vie économique, de la formation psychique. Ensuite, à l'aide de la synthèse, il définit le concept de « nation », qui en résume tous les caractères essentiels.

Le processus de la connaissance comporte aussi bien l'analyse que la synthèse, éléments subordonnés de la méthode dialectique matérialiste.

**ANARCHISME** (du grec [...] — nég. ; [...] — autorité). Idéologie de la petite bourgeoisie et du lumpenprolétariat. Hostile au communisme scientifique, l'anarchisme préconise la suppression de l'Etat et du pouvoir politique quelles que soient les conditions historiques. Les anarchistes se déclarent ennemis du pouvoir d'Etat en général, mais sont particulièrement hostiles à la dictature du prolétariat. Sous prétexte de nier toute politique, ils subordonnent « la classe ouvrière à la politique *bourgeoise...* » (Lénine : Œuvres, t. 5, éd. russe, p. 303). L'anarchisme, disait Lénine, n'a rien donné que des phrases générales contre l'exploitation ; il ignore les causes de l'exploitation, ne voit pas que l'évolution sociale conduit au socialisme, ne comprend pas « la lutte de classe comme force créatrice susceptible d'instaurer le socialisme » (*Ibid.*, p. 300).

Il existe plusieurs variétés d'anarchisme : l'anarcho-individualisme, l'anarcho-syndicalisme, l'anarcho-communisme. *L'anarcho-individualisme* en est la forme extrême. Kaspar Schmidt (1806-1856) (plus connu sous le pseudonyme de Max Stirner), un des premiers idéologues de cette doctrine en Allemagne, écrivait : « Pour moi, il n'est rien au-dessus de moi... Je déclare la guerre à tout Etat, fût-il le plus démocratique ». *Proudhon* (V.) (1809-1865), avec ses théories anarchistes de la « mutualité des services », du libre contrat des individus autonomes, essayait d'inculquer l'anarchisme à la classe ouvrière de France et d'autres pays. Les proudhonistes préconisaient l'idée utopique et petite-bourgeoise d'une « Banque du peuple » au moyen de laquelle les ouvriers échangeraient les produits de leur travail, ce qui permettrait de supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme dans le cadre du régime bourgeois. Cette idée faisait le jeu de la bourgeoisie parce qu'elle détournait la classe ouvrière de la lutte pour le pouvoir, de la révolution socialiste. Marx et Engels dans leurs écrits : « *La Sainte Famille* » (V.), « *Idéologie allemande* » (V.), « *Misère de la philosophie* » (V.) furent les premiers à dénoncer les utopies dangereuses de Max Stirner et de Proudhon. Proudhon fut aussi vivement critiqué par le précurseur de la social-démocratie russe N. *Tchernychevski* (V.).

*L'anarcho-syndicalisme* s'est développé en France, en Espagne, en Italie, et dans d'autres pays. Comme tous les anarchistes, les anarcho-syndicalistes nient la nécessité de l'Etat de la dictature prolétarienne, ils se dressent contre la lutte politique et les partis politiques de la classe ouvrière en général. Ils attribuent le premier rôle aux syndicats et considèrent la grève comme la méthode de lutte essentielle contre la bourgeoisie. Les anarcho-syndicalistes semaient la discorde dans le mouvement ouvrier, combattaient le marxisme, soutenaient les trotskistes. Certains de leurs leaders sont devenus des défenseurs du fascisme. Le célèbre anarchiste russe *Bakounine* (V.) était ennemi de la théorie et de la pratique du socialisme scientifique. Marx et Engels luttèrent implacablement contre lui et sa doctrine. L'une des variétés de l'anarchisme est *l'anarcho-communisme* de P. Kropotkine (1842-1921). Kropotkine plaçait les intérêts de la société au-dessus des intérêts égoïstes de l'individu, mais, idéaliste dans la conception de l'histoire, adversaire du socialisme scientifique, il mettait au premier plan l'action morale sur les classes exploiteuses et le gouvernement.

Le marxisme a dénoncé dans l'anarchisme théorique et pratique un courant foncièrement hostile aux intérêts du prolétariat et des masses laborieuses. Pour l'anarchisme, la clé de voûte c'est l'individu et ses intérêts ; pour le marxisme ce sont les intérêts des masses laborieuses. C'est seulement en affranchissant les masses de l'oppression et de l'esclavage capitaliste, qu'on peut

affranchir la personnalité, créer les conditions nécessaires au développement physique et spirituel de l'individu. Le marxisme a démontré la nécessité, pour réaliser le socialisme, de la révolution socialiste instaurant la dictature du prolétariat.

Déjà à la veille de la Révolution socialiste d'Octobre, les anarchistes russes, tout comme les autres partis petits-bourgeois, étaient un parti contre-révolutionnaire. Pendant la guerre civile, sous des slogans anarchistes, se camouflaient les chefs de la contre-révolution koulak (Makhno en Ukraine) et les mercenaires de l'impérialisme. Les partis communistes des pays capitalistes luttent énergiquement contre l'idéologie anarchiste utilisée par la bourgeoisie en vue de diviser les travailleurs.

« **ANARCHISME OU SOCIALISME ?** ». Ouvrage de J. Staline consacré à la critique de l'anarchisme et à l'exposé des principes de l'idéologie marxiste. Publié d'abord sous la forme d'une série d'articles philosophiques dans les journaux bolcheviks géorgiens de Tiflis (de juin 1906 à avril 1907). Staline y répond aux attaques de l'anarchiste V. Tcherkézichvili, disciple de Kropotkine, et de ses adeptes M. Tsérééli et Ch. Goguélia, contre la conception du monde du parti marxiste, le matérialisme dialectique et le socialisme scientifique. Critiquant l'attitude des anarchistes envers tous les problèmes cruciaux de la philosophie et du socialisme scientifique, Staline expose et développe l'idéologie marxiste, la théorie marxiste du socialisme. Il démontre que seuls sont vrais socialistes et révolutionnaires authentiques les marxistes qui reconnaissent la nécessité de la *dictature du prolétariat* (V.) pour bâtir un régime social nouveau fondé sur la propriété collective des moyens de production. Quant aux anarchistes, ils ne sont ni socialistes authentiques puisqu'ils préconisent un « socialisme de petites communautés », ni révolutionnaires véritables puisqu'ils nient la nécessité de la dictature du prolétariat. Comme tous les opportunistes, ils propagent l'influence bourgeoise dans le mouvement ouvrier.

L'anarchisme et le marxisme sont deux idéologies adverses, incompatibles l'une avec l'autre. La conception du monde anarchiste est un mélange éclectique d'idées philosophiques des plus hétérogènes. Le marxisme est l'unique conception du monde scientifique et conséquente, « une conception du monde achevée, un système philosophique, d'où découle naturellement le socialisme prolétarien de Marx. Ce système philosophique porte le nom de matérialisme dialectique » (Staline : Œuvres, t. I, P. 1953, p. 249). Le marxisme rejette catégoriquement, comme hostiles à la science, toutes variétés et formes de métaphysique, d'idéalisme et de matérialisme vulgaire. Dans son ouvrage, Staline analyse la théorie marxiste, en liaison avec les tâches pressantes de la lutte du prolétariat. Il y fait une étude concise de la *méthode dialectique marxiste* (V.), de la théorie matérialiste et de leur application à la vie sociale, c'est-à-dire du *matérialisme historique* (V.), science qui étudie les lois régissant le développement de la société et la lutte politique.

La première partie de l'ouvrage traite de la méthode dialectique; Staline y analyse les principales thèses de la dialectique marxiste, les défend contre les attaques des anarchistes. La lutte de classe du prolétariat lui fournit des exemples probants, pris sur le vif, qui lui permettent d'éclairer l'importance de la dialectique pour la compréhension des tâches fondamentales de la lutte pour le socialisme. Etant donné que tout dans l'univers est en mouvement, que tout change, naît, se développe et meurt, il y aura toujours le nouveau et l'ancien, le révolutionnaire et le conservateur, qui seront en lutte perpétuelle. La méthode dialectique veut d'abord qu'on envisage la vie dans son mouvement, dans son développement et qu'on détermine de ce point de vue où et comment la vie s'achemine, quels en sont les éléments qui naissent et quels sont ceux qui meurent, qui se détruisent et qui se créent. La thèse marxiste sur l'invincibilité de ce qui naît et s'accroît est d'une immense portée pour la théorie et la pratique ; elle enseigne aux combattants du socialisme à discerner le nouveau, ce qui croît, à se guider sur lui, à faire confiance aux forces inépuisables du prolétariat qui finira par l'emporter sur la bourgeoisie, puisqu'il grandit, se fortifie et va de l'avant, alors que la bourgeoisie en tant que classe se désagrège, s'affaiblit, vieillit et devient une charge inutile, dont il faut se débarrasser. Le mouvement de la vie sociale, indique J. Staline, revêt deux formes : la forme évolutive et la forme révolutionnaire. Il évolue graduellement quand les éléments progressistes tâchent d'apporter par leur lutte spontanée des changements *quantitatifs* insignifiants au régime périmé. Le mouvement devient révolutionnaire quand les éléments de progrès luttent pour une transformation radicale *qualitative* du régime ancien, pour lui substituer un régime social nouveau.

Analysant dans la deuxième partie du livre le matérialisme philosophique, J. Staline montre que la doctrine marxiste, c'est la théorie du monisme scientifique. Elle est moniste, parce qu'elle conçoit la nature comme un tout indivisible se manifestant sous deux formes : la forme matérielle et la forme idéale. Le marxisme rejette aussi bien le dualisme que l'idéalisme. Pour justifier le matérialisme sur la base des sciences naturelles contemporaines, J. Staline brosse un tableau d'ensemble de l'évolution de la nature. A l'époque où il n'y avait pas encore d'êtres vivants, la nature extérieure, « inanimée », existait déjà. Les premiers êtres vivants apparurent, dépourvus de toute conscience, doués seulement de la faculté d'irritabilité et des premiers germes de la sensation. Au fur et à mesure de l'évolution historique, la structure des animaux, leur système nerveux deviennent plus complexes, la faculté sensitive se développe ; elle se transforme lentement en conscience. A un certain degré de l'évolution du monde organique apparaît la conscience et, par là même, la possibilité de connaître l'univers, la nature. Pour qu'on puisse se représenter un objet, il faut qu'il existe déjà dans la nature et qu'il agisse sur les organes des sens de l'homme. Le côté matériel, l'être, c'est le contenu ; la pensée, la conscience, c'est la forme. Le contenu détermine la forme, il la précède. De là cette thèse fondamentale de Marx : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est, au contraire, la réalité sociale qui détermine leur existence » (« Contribution à la critique de l'économie politique »). Les élucubrations des idéalistes subjectifs pour qui le monde n'est que la perception, la représentation du « moi » de l'homme, sont absurdes. J. Staline met en relief la différence fondamentale entre le matérialisme dialectique et l'ancien matérialisme métaphysique ; il souligne l'attitude intransigeante du marxisme envers toute manifestation du matérialisme vulgaire, qui considère la conscience comme de la matière. C'est le développement économique qui constitue la base matérielle, le contenu de la vie sociale. Les mœurs, les coutumes dépendent des rapports économiques entre les hommes. De là, cette conclusion pratique : si le régime politique, les formes juridiques sont défectueux, il faut, pour les changer radicalement, transformer les rapports économiques.

Dans la troisième partie de son ouvrage, Staline montre que « le socialisme prolétarien découle directement du matérialisme dialectique » (Œuvres, t. I, p. 276). Il donne une esquisse brillante et concise de la société socialiste, et critique les théories réformistes et anarchistes qui ne contiennent pas un grain de socialisme scientifique prolétarien. En exposant la doctrine

économique de Marx, il montre la contradiction fondamentale de la société capitaliste, la contradiction entre le caractère social de la production et la forme capitaliste privée de l'appropriation. La révolution prolétarienne est l'unique moyen de faire disparaître cette contradiction. La révolution est inévitable, mais il faut la préparer ; il faut organiser et éclairer les forces sociales qui accompliront la révolution. C'est pourquoi, la classe ouvrière a besoin d'un parti marxiste révolutionnaire qui, forme supérieure d'organisation de classe du prolétariat, prendra la direction de toutes les organisations ouvrières, élaborera la tactique de la lutte, coordonnera l'action et l'orientera vers la révolution, vers le renversement du tsarisme et de la bourgeoisie, pour instaurer le socialisme.

Tel est, dans ses grandes lignes, le contenu de cet ouvrage philosophique de Staline, qui a joué un rôle de premier plan dans l'éducation politique des ouvriers, dans la lutte des bolcheviks caucasiens contre les courants antiléningistes. Staline a montré que le socialisme prolétarien n'est pas simplement une doctrine philosophique parmi tant d'autres dans la société bourgeoise. « C'est la doctrine des masses prolétariennes, leur étendard. Les prolétaires du monde l'honorent et « s'inclinent » devant lui. Par conséquent, Marx et Engels ne sont pas simplement les fondateurs d'une « école » philosophique quelconque : ils sont les chefs vivants du mouvement prolétarien vivant, qui grandit et se fortifie chaque jour. Quiconque combat cette doctrine, quiconque veut la « renverser », doit tenir exactement compte de tout cela pour ne pas se briser inutilement le crâne dans une lutte inégale » (*Ibid.*, p. 290).

**ANAXAGORE** (vers 500-428 av. n. è.). Philosophe de la Grèce antique, matérialiste inconséquent, idéologue des cercles progressistes de la démocratie fondée sur l'esclavage, ami de Périclès. Il admet la diversité qualitative infinie des parties élémentaires de la matière (« les semences des choses ») qui, en se combinant de différentes manières, constituent l'univers. Le nous (l'intelligence) qu'il se représente comme la matière la plus légère et la plus fine est, selon lui, la force motrice qui détermine la composition et la séparation des particules élémentaires. Accusé d'athéisme et condamné à mort, il quitta Athènes pour échapper à la mort. (V. également *Philosophie antique*.)

**ANIMISME** (lat. *anima* — âme). Doctrine d'après laquelle tout objet de la nature recèle un esprit invisible qui le gouverne. Les origines de l'animisme remontent à l'aube de l'histoire, aux temps où l'homme était impuissant devant la nature dont il ignorait les lois. « Les forces de la nature représentent quelque chose d'étranger, de mystérieux, de supérieur pour l'homme primitif. A un certain stade, par lequel passent *tous* les peuples civilisés, il se les assimile en les personnifiant. C'est cet instinct de personnification qui a créé partout des dieux... » (Engels : « Anti-Dühring »).

L'animisme primitif est une des sources de la religion et de l'idéalisme philosophique.

**ANTHROPOCENTRISME** (du grec [...] — homme, et du gréco-latin *centrum* — centre). Théorie qui considère l'homme comme le centre de l'univers. Se rattache à l'idée religieuse de l'essence divine de l'homme. La scolastique et la théologie médiévales fondaient l'anthropocentrisme sur l'enseignement de la Bible et de Ptolémée : la Terre est le centre du monde créé par Dieu pour l'homme. Copernic (V.) a réfuté cette théorie et inauguré l'astronomie scientifique. Le darwinisme a porté un coup décisif à la doctrine d'après laquelle l'homme serait un être exceptionnel et surnaturel. La conception véritablement scientifique de l'homme en tant qu'être social a été élaborée pour la première fois par le marxisme, le matérialisme historique.

**ANTHROPOLOGISME** (du grec [...] — homme, [...] — doctrine). Principe philosophique qui considère l'homme comme un être surtout biologique, en dehors des rapports sociaux historiquement concrets. En s'élevant contre la division de l'homme en deux essences indépendantes, l'essence matérielle et la spirituelle, contre la théorie idéaliste d'après laquelle la matière est une donnée seconde, tandis que l'idée, la conscience est la donnée première, l'anthropologisme défendait le matérialisme. Mais il s'agissait d'un matérialisme borné, du fait même de sa conception métaphysique et abstraite de l'homme. Ce caractère borné s'est manifesté par l'incapacité de relier la théorie de la connaissance à la pratique sociale, d'appliquer le matérialisme à l'explication de l'histoire de la société. Au lieu d'une étude concrète de la société, des hommes, des classes, les anthropologistes avancent la notion abstraite de l'« homme en général ». Dans la philosophie moderne, Feuerbach (V.) est le représentant le plus brillant de l'anthropologisme. L'illustre matérialiste russe Tchernychevski (V.) a défendu également, dans sa lutte contre l'idéalisme, le principe anthropologique en philosophie. Lénine note : « ... Le « principe anthropologique » en philosophie) terme de Feuerbach et de Tchernychevski, est étroit. Le principe anthropologique et également le naturalisme ne sont que des façons faibles et vagues de donner l'idée du matérialisme » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 58). Cependant, Tchernychevski a su dépasser sensiblement les côtés faibles du matérialisme anthropologique et touche de près au matérialisme dialectique.

**ANTHROPOMORPHISME** (du grec [...] — homme et [...] — forme). Attribution aux forces de la nature des traits et propriétés inhérents à l'homme, représentation des dieux sous un aspect humain. L'anthropomorphisme se rattache à l'animisme (V.) ; il s'est manifesté en particulier dans le polythéisme grec. D'après un aphorisme de Xénophane (VI<sup>e</sup> siècle av. n. è.), si les bœufs pouvaient créer des dieux, ils les représenteraient sous l'aspect de boeufs, de même que les hommes ont créé les dieux à leur image. La critique de l'anthropomorphisme prouve que les dieux de toutes les religions sont le fruit de l'imagination humaine.

« **ANTI-DÜHRING** ». Ouvrage de F. Engels où sont exposés les trois éléments constitutifs du marxisme : la philosophie marxiste, c'est-à-dire le matérialisme dialectique et historique, l'économie politique marxiste et la théorie du communisme scientifique. Aussi cet ouvrage se divise-t-il en trois parties : « Philosophie », « Economie politique », « Socialisme ». L'« Anti-Dühring » « analyse les problèmes les plus importants de la philosophie, des sciences naturelles et sociales... C'est un livre remarquablement instructif et riche de contenu » (Lénine : « Karl Marx ; Friedrich Engels », M. 1954, p. 51).

Engels écrivit ce livre pour défendre la théorie du marxisme contre les attaques de l'idéologue petit-bourgeois Eugène Dühring (V.) qui, avec un groupe de ses partisans, s'efforçait de soumettre à l'influence petite-bourgeoise le mouvement ouvrier et le parti social-démocrate allemand, encore jeune à cette époque. Comme tous les philosophes petits-bourgeois,



Dühring était un éclectique dont les vues conciliaient les théories les plus opposées. Le matérialisme vulgaire et les vues mécanistes s'alliaient chez lui à l'idéalisme de *Kant* (V.), *Hegel* (V.), etc.

Les opportunistes, *Bernstein* (V.) en particulier, accueillirent avec, enthousiasme les écrits de Dühring. Engels publia une série d'articles dirigés contre les prétentions réactionnaires de cet écrivain. En 1878, il les réunit en un volume intitulé « Monsieur E. Dühring bouleverse la science », qui reçut par la suite le titre d'« Anti-Dühring ». Dans cet ouvrage Engels démasque et tourne en ridicule Dühring, représentant typique d'une pseudoscience présomptueuse et ignare, détachée de la vie, grandiloquente et creuse, qui a la fatuité de proclamer des vérités « éternelles, définitives et sans appel ». Marx prit connaissance du manuscrit d'Engels avant l'impression et en écrivit lui-même le chapitre X de la deuxième partie (« Sur l'« Histoire critique »).

Dans l'« Introduction » et dans la première partie (« Philosophie »), Engels, critiquant le brouet philosophique de Dühring, expose les principes du matérialisme dialectique et historique. Il donne la solution matérialiste de la *question fondamentale de la philosophie* (V.), justifie les thèses essentielles du matérialisme philosophique marxiste : la matière est une donnée première tandis que la conscience est une donnée seconde, le monde est matériel et se développe en vertu de lois objectives, le monde est connaissable, etc. Par des exemples frappants tirés des sciences naturelles et de l'histoire, Engels fait ressortir le caractère dialectique de l'évolution de la nature, de la société et de la connaissance. Appliquant le matérialisme dialectique à l'étude de la nature et de la société, il projette une vive lumière sur nombre de problèmes des sciences naturelles et sociales.

Contrairement aux idéalistes pour qui les idées sont engendrées par In conscience, indépendamment du monde extérieur, Engels, invoquant les données de la science, et notamment l'exemple des notions mathématiques, démontre que toutes les connaissances humaines reflètent le monde matériel. « De même que le concept de nombre, le concept de figure est exclusivement emprunté au monde extérieur et non pas jailli dans le cerveau en produit de la pensée pure. Il a fallu qu'il y eût des choses ayant figure et dont on comparât les figures avant qu'on pût en venir au concept de figure » (« Anti-Dühring », P. 1950, p. 70). Engels montre que le monde est un, non pas parce que la pensée unit tous les phénomènes, mais parce qu'il est matériel et que tous les phénomènes et processus de la nature sont des manifestations de la matière en mouvement. L'unité véritable du monde réside dans sa matérialité. La matière existe dans l'espace et dans le temps qui sont des formes de son existence. Engels fait une analyse profonde de la corrélation dialectique de la matière, de l'espace et du temps, et démontre l'infinité du temps et de l'espace.

Démasquant la conception mécaniste de Dühring, Engels approfondit les notions de matière et de mouvement. Le mouvement est l'attribut essentiel de la matière, le mode de son existence. Il n'y a pas de matière sans mouvement et, inversement, il n'y a pas de mouvement sans matière. Pour la première fois Engels expose amplement le problème des formes du mouvement de la matière. Le mouvement n'existe pas seulement sous la forme d'un déplacement mécanique des corps dans l'espace. Mouvement mécanique, physique, chimique, biologique : — « chaque atome singulier de matière dans l'univers participe à chaque instant donné à l'une ou à l'autre de ces formes de mouvement ou à plusieurs à la fois » (*Ibid.*, p. 92).

Les thèses de la philosophie marxiste sur le monde organique, développées dans l'« Anti-Dühring », méritent une attention particulière. Engels apprécie hautement le darwinisme en tant que doctrine matérialiste de la nature vivante. Cela ne l'empêche pas de remarquer avec perspicacité les insuffisances de la doctrine de *Darwin* (V.), son manque d'attitude critique envers le malthusianisme, son abstention à l'égard de la recherche des causes qui provoquent les modifications dans les organismes. Engels n'a pas seulement constaté ces lacunes ; il a indiqué la voie scientifique permettant d'y remédier. Engels définit la vie en ces termes : « *La vie est le mode d'existence des corps albuminoïdes*, et ce mode d'existence consiste essentiellement dans le renouvellement constant, par eux-mêmes, des composants chimiques de ces corps » (*Ibid.*, p. 114). De nos jours, la doctrine mitchourinienne a comblé certaines lacunes et supprimé certains défauts de la théorie de Darwin et a pris le chemin indiqué par Engels.

Dans les chapitres suivants de la première partie Engels critique les conceptions dogmatiques, métaphysiques de la connaissance et de la vérité, de la morale, de l'égalité, de la liberté et de la nécessité, etc. Réfutant les vérités « éternelles » de Dühring, Engels met en évidence la dialectique de la connaissance. Il démontre l'existence de la vérité objective, le caractère relatif des vérités scientifiques et démontre en même temps que la pensée humaine est capable de découvrir la vérité absolue. Par la suite, Lénine développa ces idées d'Engels et élaborera ainsi la théorie achevée du rapport de la vérité relative et de la vérité absolue. (V. *Vérité absolue et vérité relative*.)

L'« Anti-Dühring » contient une analyse approfondie de la thèse matérialiste marxiste relative au caractère objectif des lois de la nature et de la société, et démontre que la liberté est la nécessité devenue consciente.

Dans l'« Introduction » et dans les derniers chapitres de la partie « Philosophie », Engels expose lumineusement les principes de la dialectique matérialiste marxiste. (V. *Méthode dialectique marxiste*.)

Traitant des questions du matérialisme historique, Engels explique l'origine de la propriété privée, des classes et de l'Etat, le rôle de la lutte de classes dans le développement de la société et la nature de classe de l'Etat. Il montre que l'Etat et le droit, la morale et la religion ne sont ni éternels ni immuables, qu'ils changent sous l'influence du développement de la base économique de la société.

Engels réfute le concept abstrait d'égalité et démontre que « le contenu réel de la revendication prolétarienne d'égalité est la revendication de *l'abolition des classes* » (*Ibid.*, p. 139).

Dans la deuxième partie (« Economie politique »), Engels critique les vues de Dühring dans ce domaine et expose les principes de l'économie politique, marxiste. Il définit l'objet de l'économie politique. Il expose la théorie marxiste de la marchandise et de la valeur, de l'exploitation des salariés, de la plus-value, de la rente foncière, de l'anarchie de la production

et de la concurrence en régime capitaliste, des crises de surproduction. Les chapitres consacrés au rôle de la violence dans l'histoire revêtent une très grande importance philosophique. Ayant démolé la « théorie de la violence » idéaliste qui prétend que la violence est le facteur principal de la vie sociale, Engels montre le rôle décisif des conditions économiques, tout en soulignant avec force l'immense portée progressive de la violence révolutionnaire à l'égard des classes d'exploiteurs.

Dans la troisième partie (« Socialisme »), Engels donne un brillant abrégé de la théorie du socialisme scientifique, montre le rapport entre le socialisme scientifique marxiste et le socialisme utopique et expose les vues marxistes sur diverses questions fondamentales du socialisme : la production, la répartition, l'Etat, la famille, l'école, etc. A la différence du socialisme utopique, le socialisme prolétarien s'appuie sur la connaissance des lois objectives du développement de la société, sur la conception matérialiste de l'histoire. La substitution du socialisme au capitalisme est une nécessité objective : les contradictions internes du capitalisme rendent inévitable l'écroulement de ce régime fondé sur la propriété privée et l'exploitation de l'homme par l'homme. Les rapports de production capitalistes, qui favorisaient le développement des forces productives de la société, se transforment en entraves à ce développement. Le capitalisme engendre lui-même la force qui le détruira : la classe des ouvriers salariés, le prolétariat industriel. Le chemin qui conduit du capitalisme au socialisme, montre Engels, passe par la révolution socialiste du prolétariat qui s'empare du pouvoir d'Etat, c'est-à-dire par la *dictature du prolétariat* (V.). Présumant que la révolution socialiste peut triompher simultanément dans tous les pays, Engels formule la thèse suivant laquelle, après la victoire de la révolution socialiste, l'Etat commence à dépérir. Cette thèse n'est juste que dans les conditions de la victoire du socialisme dans la totalité ou dans la majorité des pays. Mais elle est inapplicable quand le socialisme n'a triomphé que dans un seul pays, car, dans ce cas, ce pays doit non pas affaiblir mais renforcer au maximum l'Etat socialiste, notamment l'armée, les services de renseignements, etc. Dans ces conditions, l'Etat socialiste joue un rôle considérable dans l'édification du communisme et la défense des conquêtes de la révolution socialiste.

Parlant de la société communiste, Engels dit qu'un de ses traits distinctifs sera l'absence d'opposition entre la ville et la campagne, entre le travail intellectuel et le travail manuel. Mais il pensait à tort que l'opposition de la ville et de la campagne disparaîtrait par suite du « déclin des grandes villes ». L'expérience de la construction du socialisme en U.R.S.S. montre que sous le régime socialiste naissent de nouvelles villes importantes, foyers de la culture, centres industriels, etc.

L'ouvrage d'Engels, l'« Anti-Dühring », est un modèle d'esprit de parti communiste, de défense résolue de la conception scientifique du monde et des intérêts du prolétariat révolutionnaire, un modèle d'intransigeance marxiste envers les déformations pseudo-scientifiques et l'opportunisme politique. Engels mène une lutte implacable contre les ennemis du marxisme et met au service de la classe ouvrière le matérialisme dialectique, la connaissance scientifique des lois du développement économique de la société, la théorie du communisme scientifique. Modèle de polémique marxiste, l'« Anti-Dühring » foudroie les ennemis du marxisme avec des faits incontestables empruntés aux différentes branches de la connaissance humaine, et prouve avec une logique irréfutable la force invincible du marxisme.

Aujourd'hui encore, l'« Anti-Dühring » constitue pour les travailleurs une arme acérée dans la lutte contre l'idéologie bourgeoise, contre l'idéalisme philosophique, la métaphysique et la religion, une arme dans la lutte contre le capitalisme, pour le socialisme.

**ANTINOMIE** (du grec [...] — contradiction entre les lois). Contradiction entre deux propositions qui sont reconnues également vraies et qui s'excluent mutuellement. *Kant* (V.) assignait une place importante aux antinomies de la raison. Il démontrait que la raison désireuse de connaître le monde, tombe inévitablement dans des contradictions avec elle-même, qu'elle est incapable de surmonter. Kant distingue quatre antinomies : 1° Le monde est fini dans le temps et dans l'espace ; le monde est infini dans le temps et dans l'espace ; 2° tout est simple et indivisible ; il n'y a rien de simple, tout est complexe et divisible ; 3° la liberté existe dans le monde ; il n'y a pas de liberté dans le monde, tout est nécessaire ; 4° il existe une cause première du monde ; il n'y a pas de cause première. D'après Kant, les antinomies ne sont propres qu'à la raison humaine. Nous sommes incapables de connaître l'essence même des choses. Malgré certains éléments dialectiques, cette théorie a pour objet principal de marquer les limites de la connaissance humaine, de démontrer que l'essence des choses est inconnaissable, de proclamer et de justifier l'*agnosticisme* (V.), conception antiscientifique. « Chez Kant, écrit Lénine, il y a quatre « antinomies ». En réalité *chaque* concept, chaque catégorie est *tout aussi* antinomique » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 90). Du point de vue du matérialisme dialectique, les contradictions des concepts reflètent les contradictions réelles, la lutte des contraires qui forme la base du développement du monde matériel.

**ANTONOVITCH Maxime Alexéievitch** (1835-1918). Philosophe progressiste russe des années 60 du XIX<sup>e</sup> siècle, un de ceux qui s'étaient groupés autour de *Tchernychevski* (V.). L'activité d'Antonovitch s'est manifestée avec le plus d'éclat durant les années de lutte pour l'abolition du servage et a reflété l'effervescence révolutionnaire de la paysannerie en lutte contre le féodalisme.

Sorti en 1859 de l'Académie orthodoxe de Pétersbourg, il renonça à la carrière ecclésiastique. Entraîné par les idées de *Biéliniski* (V.), *Herzen* (V.), *Tchernychevski* et des représentants progressistes de la science, il était encore étudiant qu'il devint matérialiste et athée. Son amitié personnelle avec N. *Dobrolioubov* (V.) lui permit de trouver définitivement sa place dans la lutte sociale. Collaborateur actif de la revue « *Sovremennik* » [Le Contemporain], organe des démocrates révolutionnaires, il commença, sur les instances de *Tchernychevski*, à écrire des articles philosophiques, dont les plus importants sont : « Philosophie contemporaine », « Sur la philosophie de Hegel », « Deux genres de philosophes contemporains », « Physiologie et philosophie contemporaines », « Théorie esthétique contemporaine », « Explication d'amour avec l'« Epoque ». Il écrivit beaucoup sur les sciences de la nature. Ses ouvrages « Charles Darwin et sa théorie », « Unité du cosmos physique et moral », « Unité des forces de la nature », « La vie des plantes », « La vie des animaux », « Sur la vapeur et les machines à vapeur », et beaucoup d'autres popularisaient les connaissances scientifiques dans la société russe, contribuaient à la formation de la conception scientifique, matérialiste, du monde.

Antonovitch critiquait résolument l'idéalisme de *Hegel* (V.), l'agnosticisme de *Kant* (V.), l'idéalisme du journalisme réactionnaire russe, défendait avec ardeur et propageait le matérialisme de Tchernychevski. Il participa activement à la lutte de ce dernier contre les idéalistes russes à la tête desquels se trouvaient Iourkévitch et Katkov. Il défendit les principes du matérialisme philosophique, de la théorie matérialiste de la connaissance. Ses articles, où, fort des données de la physiologie, il réfutait les arguments de l'agnosticisme et développait la théorie matérialiste du reflet, n'ont perdu, jusqu'à nos jours, ni leur actualité ni leur intérêt. Cependant, ses conceptions philosophiques étaient sensiblement en retard sur celles de son maître Tchernychevski. Le matérialisme de celui-ci était étroitement lié à la politique, à la lutte démocratique révolutionnaire pour la transformation de la société ; ses œuvres étaient pénétrées de l'esprit de la lutte de classe. Antonovitch, au contraire, portait principalement son attention sur les sciences naturelles, sur l'instruction. Plus tard, il abandonna complètement la politique et se voua tout entier à la propagande des connaissances scientifiques. Tout en comportant des éléments de dialectique, le matérialisme d'Antonovitch est resté contemplatif, métaphysique.

Antonovitch, critique littéraire, exigeait de l'art qu'il reflète la réalité et serve les intérêts de la société. Dans son article « L'Asmodée de notre siècle » il défend les positions révolutionnaires démocratiques contre les calomnies du camp des libéraux. Il propage et défend la théorie esthétique de Tchernychevski. Mais ses conceptions philosophiques générales étant limitées, certaines de ses thèses entraînent en contradiction avec l'esprit militant de la théorie esthétique de Tchernychevski. Absorbé, les dernières années de sa vie, par les sciences naturelles, il fonda son propre laboratoire de chimie, étudia passionnément la géologie. Il fit des recherches personnelles et des découvertes dans ce dernier domaine. Les « Œuvres philosophiques choisies » de M. Antonovitch ont paru en U.R.S.S. en 1945.

**APERCEPTION** (lat. *ad* — vers et *perceptio* — perception). Dépendance de chaque nouvelle perception par rapport à l'expérience antérieure de celui qui perçoit et à son état psychique au moment de la perception. Dans la philosophie idéaliste de *Leibniz* (V.), conscience de soi-même (distinguer de la *perception* — V.). *Aperception transcendante*, concept idéaliste et métaphysique de *Kant* (V.) pour qui l'unité synthétique de l'expérience est fondée non sur l'unité objective du monde matériel, reflété par la conscience, mais sur l'unité subjective originelle de la « conscience pure ».

**APORIE** (du grec [...] — difficulté). Contradiction insoluble qui apparaît dans un raisonnement. Citons comme exemple d'apories les sophismes du philosophe de la Grèce antique Zenon, qui s'efforçait de démontrer que le mouvement n'existe pas objectivement. Voici quels étaient ses arguments : le rapide Achille ne peut pas rattraper une tortue parce que, tandis qu'il parcourt la distance qui le sépare de la tortue, celle-ci avance et franchit un nouvel intervalle, et ainsi de suite, à l'infini. Etant donné que la distance entre Achille et la tortue peut être divisée en un nombre infini de sections, elle ne sera jamais parcourue par Achille. Autre exemple : une flèche qui vole reste immobile parce que, à tout moment donné, elle se trouve à un point déterminé de l'espace ; donc, à chaque instant, elle est au repos. Le mouvement est conçu comme un nombre infini de moments de ce genre.

Zenon alléguait d'autres arguments analogues. C'est en considérant à tort le mouvement comme une somme d'immobilités du corps dans l'espace, qu'il en arrive à le nier. Lénine dit à ce propos « qu'il ne s'agit pas de savoir si le mouvement existe, mais de pouvoir l'exprimer dans la logique des concepts » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 240). Le mouvement est en effet contradictoire, mais cela n'exclut nullement son caractère objectif ; bien plus, tout mouvement a pour origine l'apparition constante des contradictions et leur élimination. « Le mouvement lui-même est une contradiction ; déjà, le simple changement mécanique de lieu lui-même ne peut s'accomplir que parce qu'à un seul et même moment, un corps est à la fois dans un lieu et dans un autre lieu, en un seul et même lieu et non en lui. Et c'est dans la façon que celle contradiction a de se poser continuellement et de se résoudre en même temps que réside précisément le mouvement » (Engels : « Anti-Dühring », P. 1950, p. 152).

**APPARENCE.** Manifestation de l'essence des objets, des phénomènes à travers leurs caractères directement perceptibles aux sens. Le matérialisme dialectique enseigne que la connaissance doit aller de l'apparence à l'essence, doit dégager l'essence de l'apparent. Contrairement à la philosophie réactionnaire, qui sépare l'apparence de l'essence et nie l'objectivité de l'apparence, Lénine définit celle-ci comme une manifestation de l'essence, un de ses aspects. Il importe de distinguer entre l'essence et l'apparence : on ne doit pas identifier ce qui nous apparaît dans les phénomènes et leur essence intime, les lois de leur mouvement ; la science tire sa valeur du fait que, au-delà de l'extérieur, du visible, elle découvre l'essence, les lois des choses, inaccessibles à l'observation simple. Toutefois cette distinction a ses limites, elle n'est pas absolue parce que l'essence d'une chose se manifeste à travers ses apparences. « L'apparent est l'essence dans *une* de ses déterminations, dans un de ses aspects, dans un de ses éléments. *L'essence* apparaît en ceci ou en cela... L'apparence est un *reflet* de l'essence même » (Lénine : « Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 107). Lénine soumet à une critique serrée le scepticisme de Hume et l'idéalisme de Kant pour qui les « données immédiates » n'ont aucune réalité objective, l'apparence étant considérée par eux comme illusoire. Les idéalistes séparent l'apparence de l'essence, l'extérieur de l'intérieur pour soutenir leur thèse antiscientifique sur l'impossibilité de connaître les choses objectives, sur l'incapacité foncière de l'homme à pénétrer l'essence des choses. Lénine explique la distinction entre l'apparence et l'essence ainsi que leur connexion par l'exemple suivant : « ... le secondaire, l'apparent, le superficiel disparaissent plus souvent, ne tiennent pas aussi « fort », ne sont pas aussi « solidement ancrés » que « l'essence ». Exemple : le mouvement d'un fleuve — l'écume au-dessus et les courants profonds en bas. *Mais l'écume elle aussi* est une manifestation de l'essence ! » (*Ibid.*, p. 104). Le marxisme s'élève contre les tentatives de transformer l'apparence en illusion et aussi contre l'identification de l'apparence et de l'essence. (V. également *Essence et phénomène*.)

**A PRIORI** (expression latine). Avant l'expérience, avant les faits. « Affirmation *a priori* » signifie affirmation fondée uniquement sur les spéculations abstraites de la raison « pure », ne s'appuyant pas sur l'expérience et la pratique. Ainsi, dans la philosophie idéaliste de *Kant* (V.), l'espace, le temps, etc., ne sont pas des propriétés de la nature objective, réfléchies dans la conscience, mais des formes *a priori* de la sensibilité.

*A posteriori*. A l'opposé de l'*a priori* signifie : après l'expérience, à partir de l'expérience, à partir des faits. Le matérialisme dialectique nie toute connaissance non fondée sur les données des sens et la pratique.

**ARISTOTE** (384-322 av. n. è.). Philosophe de la Grèce antique, « le plus grand penseur de l'antiquité » (Marx : « Le Capital », L. I, t. 2, P. 1938, p. 100). Elève de *Platon* (V.), Aristote a rejeté la théorie idéaliste des Idées professée par son maître, il l'a soumise à une critique serrée, où se manifeste déjà la compréhension des racines gnoséologiques de l'idéalisme en général. Selon Aristote, Platon détache l'essence de ce dont elle est l'essence, en transformant par là même le général (le concept) en une entité ; à côté du monde sensible, réel, il crée un monde à part, un monde idéal, supra-sensible. A l'en croire, les idées, prototypes des choses, existent indépendamment de ces dernières; les choses empruntent leur existence aux idées, elles n'en sont que les reflets, les ombres, les copies imparfaites. Aristote montre que ce n'est pas en admettant des essences supra-sensibles immuables que l'on peut expliquer les causes de l'apparition et des changements des choses sensibles : « Dire que les idées sont des modèles et que tout le reste participe d'elles, c'est parler pour ne rien dire et user de métaphores poétiques. » On a déjà des éléments matérialistes de la philosophie d'Aristote. « La critique qu'Aristote fait des « Idées » de Platon, est une critique de l'idéalisme en tant qu'idéalisme en général... » (Lénine : « Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 264). A l'opposé de Platon, Aristote affirme que l'essence est renfermée dans les choses mêmes et que le général n'existe pas parallèlement au singulier et séparément de lui. Autrement, remarque Aristote, « il devrait exister on ne sait quel ciel en plus du ciel sensible, et de même pour le soleil, la lune et tous les autres corps célestes. Mais comment ajouter foi à des affirmations pareilles ? » Lénine indique qu'Aristote ne doutait pas de la réalité du monde extérieur, mais s'embrouillait dans la dialectique de l'universel et du singulier, du concept et de la sensation, de l'essence et du phénomène. Selon Aristote, l'idée (la forme, comme il dit) et l'objet sont inséparables.

Aristote hésite entre l'idéalisme et le matérialisme et il finit par se rallier à l'idéalisme. Chaque objet, chaque chose se compose, selon lui, de deux principes : la matière et la forme (ainsi, la statue est faite avec du bronze auquel on a imprimé une forme). Le monde repose sur un substratum passif et indéterminé : « la matière première ». Cependant, une telle matière n'existe que dans l'abstraction ; en réalité, elle est déterminée (et elle l'est pour l'éternité) par l'activité des formes, qui sont par elles-mêmes immatérielles. La matière est la possibilité, la virtualité de l'objet ; la forme idéale est la réalité de l'objet. La possibilité devient réalité grâce au mouvement : la forme devient matérielle, la matière revêt une forme. Bien qu'Aristote relie les formes à la matière, il n'en existe pas moins, selon lui, une forme *pure*, c'est-à-dire *dépourvue* de matière et qui est la forme de toutes les formes. C'est la pensée, la raison qui « se pense elle-même », c'est Dieu. Celui-ci joue le rôle de moteur immobile du monde, qui est un et éternel. L'univers a, selon Aristote, une forme sphérique avec, au centre, la Terre, au-dessus de laquelle se meuvent des « sphères » avec les astres qui y sont attachés.

Dans sa théorie de la connaissance (ainsi que pour une série de problèmes de la philosophie de la nature et des mathématiques), Aristote touche de près au matérialisme en défendant, à la différence de Platon, l'origine sensible du savoir. Bien qu'Aristote hésite entre la dialectique et la métaphysique, sa philosophie accuse des éléments de la conception dialectique de la réalité. Engels a écrit qu'Aristote « avait déjà étudié les formes essentielles de la pensée dialectique » (« Anti-Dühring », P. 1950, p. 52). En critiquant les *Éléates* pour leur négation du mouvement, Aristote les traite de gens « immobiles » et « antinaturels ». Il estime que la méconnaissance du mouvement entraîne inéluctablement celle de la nature. Les éléments dialectiques de sa philosophie se manifestent avec éclat quand il aborde le problème des rapports de la possibilité et de la réalité, de la forme et du contenu, etc.

Aristote est, dans la philosophie antique, le créateur de la logique. Il s'efforce non de séparer pensée et existence, mais de relier les formes de celle-là à celle-ci, d'expliquer les catégories logiques conformément à la réalité objective. « Chez Aristote, indique Lénine, on voit *partout* la logique objective *se confondre* avec la logique subjective, mais de façon que la logique objective *ressort* partout » (« Cahiers philosophiques », p. 304). Par ses vues politiques et sociales Aristote est l'idéologue des esclavagistes. Il considérait comme « naturels » l'esclavage des uns et la domination des autres. Principaux ouvrages : « Métaphysique », « Physique », « De l'âme », « Ethique », « Politique », « Catégories », « Analytiques I et II ».

**ART** (littérature, architecture, sculpture, peinture, musique, théâtre, cinéma, etc.). Une des formes de la conscience sociale. De même que la science, l'art est un puissant agent de la connaissance et une force sociale immense. Le caractère spécifique de l'art est de refléter, de reproduire la réalité sous forme d'images artistiques perceptibles aux sens. Comme toute idéologie, il est déterminé par la base économique de la société. Dans une société de classes l'art exprime les intérêts des diverses classes, représente une arme idéologique dans la lutte qui les oppose. Dans une telle société, le développement des arts suit un cours plein de contradictions. Ainsi, au début du capitalisme, quand celui-ci était encore un phénomène progressif, les créations de l'art bourgeois en littérature, peinture, etc., avaient, pour leur temps, un caractère avancé. Mais, en arrivant au pouvoir, la bourgeoisie se met à freiner le développement de l'art. « La production capitaliste, écrivait K. Marx, est hostile à certaines productions artistiques telles que l'art et la poésie, etc. » (« Theorien über den Mehrwert », Buch I, Bd. I, B. 1923, S. 382). Aussi, avec le capitalisme, l'art réaliste ne peut-il se développer qu'en entrant constamment, sous une forme ou une autre, en conflit avec les intérêts des classes dominantes. Les artistes les plus éminents, issus des classes exploiteuses, et qui s'efforcent de brosser un tableau réaliste de la vie, entrent en opposition avec les idées et les intérêts de leurs classes ; certains d'entre eux passent du côté des classes progressistes, opprimées.

Le peuple russe qui joua un grand rôle historique dans le développement de toutes les branches de la science, de la technique et de la culture, a puissamment contribué au progrès des arts.

On doit des œuvres prodigieuses aux représentants de l'art russe tels que Pouchkine, Tolstoï, Nékrassov, Tchekhov, Gorki, Répine, Sourikov, Tchaïkovski, Glinka, Moussorgski, et tant d'autres. La particularité essentielle de leur art, c'est son profond contenu idéologique, son effort pour résoudre les problèmes sociaux les plus complexes, ses attaches avec l'art populaire, le désir de servir le peuple.

Avec l'apparition du prolétariat révolutionnaire dans l'arène de l'histoire et l'accentuation de la lutte de classes, l'art bourgeois devient de plus en plus faux et hypocrite. A l'époque de l'impérialisme, l'art des classes dominantes entre en décadence. Il se caractérise essentiellement par l'absence d'idées, phénomène qui trouve son expression dans le formalisme (cubisme, futurisme, etc.), ou dans la représentation naturaliste de la réalité. Cet art subordonné aux intérêts de la bourgeoisie impérialiste est appelé à détourner les masses de la lutte de classe, à leur inculquer l'idéologie des classes dominantes. Ecrivains, peintres et autres artistes avancés combattent cet art réactionnaire. Aujourd'hui, dans les pays capitalistes, se développe et se consolide un art démocratique héritier des meilleures traditions nationales qu'il enrichit avec l'expérience de la lutte des masses populaires pour la paix, pour une vie digne de l'homme, pour l'indépendance nationale et la liberté des peuples.

Au cours de la lutte contre l'idéologie bourgeoise réactionnaire un art prolétarien se forme dans le cadre de l'ancien régime. Dans son article « Organisation du Parti et littérature du Parti » (1905), Lénine donne un aperçu des traits nouveaux qui distingueront l'art prolétarien : cet art s'appuiera sur l'idéologie communiste, se mettra au service des masses travailleuses, éduquera le peuple dans un esprit de lutte contre toute forme d'oppression, dans l'esprit de lutte pour une existence nouvelle, socialiste, pour le communisme.

Avant même le triomphe de la révolution, le prolétariat russe produisit le grand écrivain Maxime Gorki, dont les œuvres ouvrirent une ère nouvelle dans l'histoire de l'art. Gorki fut le fondateur de l'art socialiste soviétique, qui naquit et se développa dans la lutte pour une société socialiste. Cet art est authentiquement populaire puisqu'il sert la cause de la classe ouvrière et de tous les travailleurs, et traduit les intérêts du peuple soviétique. Marquant une étape nouvelle dans l'évolution de l'art mondial, l'art socialiste reprend sous un angle critique tout ce que la culture humaine a produit de précieux à travers les siècles. Le parti communiste a indiqué aux écrivains et aux artistes la méthode fondamentale de l'art soviétique, celle du *réalisme socialiste* (V.). Cette méthode permet à l'art de pénétrer la vie de la société, d'en donner une représentation fidèle, de l'aborder du point de vue des tâches socialistes du prolétariat, de devenir un puissant moyen d'éducation communiste des travailleurs. Le parti communiste protège l'art soviétique contre les influences de l'art décadent bourgeois et mène une lutte implacable contre toutes sortes de survivances étrangères à la culture socialiste. Les décisions du Comité Central du Parti communiste relatives à la littérature et à l'art, prises après la guerre (V. *Culture socialiste*), montrent le chemin du progrès à l'art socialiste, puissant instrument dans l'édification du communisme.

Le XIX<sup>e</sup> congrès du parti a accordé une grande attention aux problèmes de la littérature et des arts. Le rapport présenté au XIX<sup>e</sup> congrès sur l'activité du C.C., souligne que les grands succès obtenus ne doivent pas empêcher de voir les graves lacunes qui subsistent dans le développement de la littérature et des arts soviétiques telles que : une connaissance encore insuffisante de la vie, adulation de la vérité, bas niveau idéologique et artistique de bien des œuvres. Chez certains écrivains avait cours la théorie profondément erronée et nuisible de « l'absence de conflits », qui niait l'existence de contradictions dans la société soviétique et la nécessité de la lutte du nouveau contre l'ancien. Cette théorie retardait le progrès de l'art soviétique, l'incitait à estomper les survivances du capitalisme dans la conscience des hommes et rabaisait le rôle de l'art soviétique dans l'éducation communiste des travailleurs. Le Parti communiste de l'Union Soviétique demande aux écrivains soviétiques de s'assimiler l'héritage des grands auteurs satiriques russes tels que Gogol et Tchekhov et de stigmatiser sans pitié tout ce qui entrave la progression vers le communisme. Le message de salutation du C.C. du P.C.U.S. au Deuxième Congrès des écrivains soviétiques, revêt une grande importance pour le progrès de la littérature soviétique et de l'art socialiste dans son ensemble : il détermine la voie à suivre dans la lutte pour un art digne de l'époque de l'édification du communisme.

**ATHEISME** (du grec [...] — priv., et [...] — dieu). Négation de la religion, de la croyance aux miracles, à la vie d'outre-tombe, etc. Les philosophes matérialistes grecs, *Démocrite* (V.), *Epicure* (V.), plus tard *Lucrèce* (V.) et autres, niaient le surnaturel et enseignaient qu'il n'y a dans le monde qu'une matière éternelle composée d'atomes. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, à l'époque où la bourgeoisie était aux prises avec le féodalisme, les découvertes scientifiques de *Copernic* (V.), de *Giordano Bruno* (V.), de *Galilée* (V.) et d'autres ont porté un coup écrasant aux représentations religieuses, absurdes du monde et de sa structure. *Spinoza* (V.) au XVII<sup>e</sup> siècle et les grands matérialistes russes du XVIII<sup>e</sup> siècle, *Lomonossov* (V.) et *Raditchchev* (V.), ont porté un coup non moins sensible au dogmatisme religieux et à la théologie scolastique. A la veille de la Révolution de 1789 en France, la lutte contre la conception religieuse du monde a été particulièrement intense. *Diderot* (V.), *Helvétius* (V.), *Holbach* (V.), *La Mettrie* (V.) et les autres philosophes matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle ont mis à nu le clergé qui profitait de l'ignorance des masses pour les exploiter. La littérature athéiste, créée par les matérialistes français, n'a rien perdu de son actualité pour la lutte antireligieuse, a dit Lénine. Mais l'athéisme antérieur à Marx avait de graves insuffisances. Il ne voyait dans la religion qu'une supercherie entretenue par le clergé et estimait que l'expansion de l'instruction suffirait à éliminer les croyances religieuses. Les révolutionnaires démocrates russes : *Biéliniski* (V.), *Herzen* (V.), *Ogarev* (V.), *Tchernychevski* (V.), *Dobrolioubov* (V.), *Pissarev* (V.), étaient des athées militants. En élaborant et en propageant la conception matérialiste du monde, ils ont grandement contribué à la lutte antireligieuse. *Sétchénov* (V.), *Timiriazev* (V.) et bien d'autres savants russes ont constamment combattu la religion d'un point de vue rigoureusement scientifique. Mais seuls Marx et Engels, fondateurs du communisme scientifique, ont étendu le matérialisme aux phénomènes sociaux et dévoilé les racines véritables de la religion, ses racines matérielles, sa liaison avec la domination des classes exploiteuses.

Le marxisme démontre que la religion est un instrument de l'asservissement spirituel des travailleurs. L'athéisme bourgeois contemplatif juge possible d'en finir avec la religion dans le cadre du régime capitaliste en propageant les connaissances scientifiques. Le marxisme-léninisme estime qu'on ne peut surmonter la religion que par l'anéantissement du régime d'exploitation et par l'édification de la société communiste. Déjà sous le capitalisme, au cours de la lutte révolutionnaire, à mesure que progresse la conscience politique des travailleurs, les prolétaires d'avant-garde rompent avec les préjugés religieux. Mais c'est au cours de l'édification communiste que les croyances religieuses peuvent être définitivement vaincues. Le Parti communiste de l'Union Soviétique n'a jamais cessé de propager méthodiquement l'athéisme parmi les larges masses

des travailleurs. La Constitution de l'U.R.S.S. (article 124) assure aux citoyens soviétiques l'entière liberté de conscience, la liberté de pratiquer les cultes religieux, aussi bien que la liberté de la propagande antireligieuse. La grande masse des travailleurs de l'U.R.S.S. a pour toujours rompu avec la religion et les organisations religieuses, cependant une partie de la population est encore sous l'emprise de la religion. La propagande du matérialisme, seule conception scientifique du monde, et l'explication patiente du caractère nocif de la religion, est une des tâches les plus importantes du travail éducatif parmi les masses. La lutte contre les préjugés religieux fait partie intégrante de l'éducation communiste des travailleurs.

**ATOME** (du grec [...] — indivisible). Particule matérielle infinitésimale possédant les propriétés de l'élément chimique correspondant. Tout en étant une unité matérielle intégrale, une « individualité chimique » (Mendéléév), l'atome est un système complexe qui peut être décomposé en particules plus simples : *noyau atomique* (V.) et électrons. Les atomes identiques ou non se combinent pour former des particules encore plus complexes, appelées molécules. Ainsi, dans la série des formes toujours plus complexes de la matière, l'atome marque un échelon déterminé. Les propriétés physiques et chimiques de l'atome : dimensions, valence, émission d'un spectre, polarisation électrique, etc., sont fonction de sa structure et des processus intra-atomiques. Les conditions physiques du milieu ambiant peuvent, elles aussi, modifier, dans une certaine mesure, ces propriétés, qui dépendent en particulier du système plus complexe dont l'atome fait partie.

Engels a formulé dans son aspect général la conception suivant laquelle l'atome est un objet matériel microscopique intégral, qualitativement distinct et possédant en même temps une organisation complexe. Cette idée a été développée par Lénine.

Cette façon de voir dialectique et matérialiste s'oppose du tout au tout à la conception métaphysique, qui attribue à l'atome les caractères d'une particule absolument immuable et indivisible, théorie soutenue jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par la plupart des savants. Le matérialisme dialectique nie catégoriquement l'existence d'éléments matériels simples et ultimes qui seraient les « briques de l'édifice universel ». Alors que la plupart des contemporains d'Engels faisaient de l'atome la limite absolue de la divisibilité de la matière, celui-ci a écrit que « les atomes ne passent nullement pour simples ou, en général, pour les plus petites particules de matière connues » (« Dialectique de la nature », P. 1952, p. 276). Selon Engels, l'atome n'est qu'un maillon dans la chaîne infinie des formes diverses de la matière. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les physiciens et les chimistes avancés, dont *Mendéléév* (V.), ont incliné, eux aussi, à reconnaître la complexité de la structure atomique.

Cette thèse s'est trouvée pleinement vérifiée par la révolution survenue en physique vers la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle (découverte des électrons, des rayons X et surtout de la radioactivité). On en arrive ainsi à l'idée de l'atome complexe, formé d'un noyau de charge positive et d'électrons, porteurs de charges électriques négatives, qui gravitent autour du noyau. Pourtant, de nombreux savants considéraient encore les particules constituantes de l'atome comme des particules matérielles élémentaires et ultimes. Lénine a élevé la voix contre cette attitude métaphysique : « ... Et si hier encore cette connaissance, écrivait-il à propos des nouvelles découvertes de la physique, n'allait pas au-delà de l'atome et ne dépasse pas aujourd'hui l'électron ou l'éther, le matérialisme dialectique insiste sur le caractère transitoire, relatif, approximatif de tous ces jalons de la connaissance de la nature progressant par la science humaine. L'électron est aussi *inépuisable* que l'atome » (« Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 302).

Le développement de la théorie atomique a traversé plusieurs étapes : conjecture géniale dans l'antiquité, hypothèse scientifique au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette théorie est devenue une théorie scientifiquement fondée vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les atomistes anciens : Leucippe, *Démocrite* (V.), *Epicure* (V.), *Lucrèce* (V.), se représentaient les atomes comme des particules matérielles absolument indivisibles, d'une extrême petitesse, impénétrables, dépourvues de toute qualité et ne différant les uns des autres que par leur forme et leurs dimensions ; les atomes se meuvent dans le vide qui les sépare ; les corps ne sont autre chose que des agrégats d'atomes ; les propriétés des corps sont déterminées par la nature et la disposition des atomes qui les constituent. L'essentiel de ces idées a été adopté par la science moderne, qui a ajouté à la liste des attributs spécifiques de l'atome (en plus de l'impénétrabilité et l'indivisibilité) l'inertie, c'est-à-dire la propriété de conserver le mouvement une fois acquis. La diversité des éléments chimiques a été ramenée dès lors à la diversité des atomes dont ils sont constitués. Cependant ces vues sur l'atome ne pouvaient pas servir de base aux sciences physiques et chimiques puisqu'elles ne contenaient aucune caractéristique quelque peu concrète qui pût expliquer la diversité des propriétés physicochimiques des corps.

L'atomisme trouva un nouveau développement dans les travaux de *Lomonossov* (V.). Certaines idées de Lomonossov ont été ensuite développées et concrétisées dans la chimie du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès le début de ce siècle, les atomes sont considérés comme des grains des corps simples (Dalton) capables de se combiner aux atomes d'autres corps simples dans des proportions définies (loi des proportions définies et loi des proportions multiples). La masse (poids atomique) est devenue le caractère distinctif déterminant de l'atome chimique. Les progrès de la physique au XIX<sup>e</sup> siècle ont abouti à la découverte des spectres caractéristiques (Kirchhoff et Bunsen) qui sont émis par les atomes de chaque élément (gaz incandescents). On a prouvé, en se fondant sur la théorie cinétique des gaz, (Maxwell et Boltzmann), que les atomes ont certaines dimensions (de l'ordre du cent millionième de cm). Le XIX<sup>e</sup> siècle a vu se confirmer également (Cannizzaro) l'idée de Lomonossov que les atomes, identiques ou non, se combinent pour former des particules complexes, des molécules. La théorie de la structure moléculaire, — théorie de la structure chimique due au savant russe *Boutlérov* (V.), — a joué un rôle de tout premier plan dans l'histoire de l'atomisme. Cette théorie a mis en évidence le fait que les propriétés des molécules sont fonction non seulement de leur composition, mais aussi de la nature des liaisons atomiques à l'intérieur de la molécule, et en particulier de la disposition spatiale des atomes. Cependant, pour la plupart des physiciens et des chimistes, les atomes restaient immuables et leurs propriétés inexplicables ; on n'avait pas encore dégagé les liens qui unissent les divers éléments. On tenait pour fortuit le nombre d'espèces atomiques. Seule la loi périodique de Mendéléév a permis de prouver que les espèces atomiques sont autant de formes différentes de la matière une, dont les propriétés physico-chimiques se modifient conformément à une loi donnée en passant d'un élément à l'autre. La découverte de la loi périodique a marqué un tournant dans l'histoire des sciences naturelles. La science a été appelée à expliquer les propriétés de la matière en se basant sur la théorie concrète de la structure de l'atome. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, on a établi que l'atome est un système corpusculaire complexe, ce qui était incompatible

avec sa stabilité extraordinaire. Bien que l'atome entre en collision des centaines de millions de fois par seconde, ses propriétés ne se modifient généralement pas, le système atomique faisant preuve d'une stabilité tout à fait exceptionnelle. La physique classique était incapable de fournir aucune explication de ce phénomène. Seule la *mécanique quantique* (V.), élaborée à partir de 1920, a été à même d'expliquer comment le noyau atomique et ses électrons planétaires peuvent former un tout stable et spécifique, l'atome.

Cette explication est fondée sur la double nature des micro-objets (électrons, noyaux atomiques, atomes, etc.) découverte en 1924. Ce qui fait la nature double des micro-objets, c'est que, dans leur mouvement, ils révèlent à la fois certaines propriétés des corpuscules et certaines propriétés des ondes, par exemple, dans les collisions leur comportement est celui d'un corpuscule, d'un tout homogène, mais en même temps ils manifestent un comportement ondulatoire : leur mouvement dépend des conditions physiques dans tout le système auquel ils appartiennent. Partant de la théorie quantique, la physique moderne est parvenue à expliquer non seulement la stabilité de l'atome, ses changements d'état qui s'effectuent par sauts (quantification de l'énergie et d'autres grandeurs caractérisant les divers états de l'atome), mais également la capacité qu'ont les atomes de se combiner pour former des systèmes plus complexes (molécules, cristaux, etc.) dont chacun constitue un tout intégral. Les découvertes opérées par les physiciens depuis vingt ans ont pleinement confirmé ce que Lénine a dit sur la nature inépuisable de l'électron. On a démontré que les particules dites élémentaires: électrons, positrons, photons, etc., peuvent se transformer les unes dans les autres et que leurs propriétés changent lorsque se modifient leurs conditions d'existence.

La physique actuelle offre des témoignages directs et incontestables de la réalité des atomes, des molécules et autres micro-objets. A l'heure actuelle, on est en mesure non seulement de voir et de fixer sur une plaque photographique la trace que les micro-particules chargées laissent sur leur passage, mais aussi d'observer directement de grosses molécules (au microscope électronique). Ainsi, la science a réfuté les conceptions des idéalistes (V. *Idéalisme « physique »*) qui niaient la réalité des atomes et déclaraient que l'atomisme n'est qu'une « hypothèse de travail ». La physique moderne réfute également les vues des idéalistes « physiques », pour qui les propriétés des micro-particules seraient inconnaissables. La théorie atomique moderne est la base non seulement de la physique, mais aussi de la technique. La physique atomique et nucléaire a engendré de nouvelles branches industrielles. Elle indique la voie à suivre pour obtenir de nouveaux matériaux aux propriétés déterminées d'avance ; ainsi elle ouvre de larges perspectives à l'industrie. Pourtant la théorie atomique est encore à perfectionner. L'attention de la physique actuelle est centrée sur les problèmes du *noyau atomique* (V.) et des particules dites « élémentaires ».

**ATTRIBUT.** Propriété inhérente d'un objet sans laquelle il ne peut ni exister, ni être conçu. Dans sa « Métaphysique », *Aristote* (V.) fait une distinction entre les propriétés liées inséparablement à l'existence d'un objet et ses états accidentels. Pour *Descartes* (V.), les attributs sont les propriétés essentielles (objectives) des substances : l'étendue est l'attribut de la substance corporelle et la pensée est l'attribut de la substance spirituelle. D'après *Spinoza* (V.), une seule et même substance, la substance matérielle, a une infinité d'attributs dont on ne connaît que l'étendue et la pensée. Les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle estiment que les attributs de la matière sont l'étendue et le mouvement; certains d'entre eux (*Diderot* — V., *Robinet*) y ajoutaient la pensée. Pour le matérialisme dialectique le *mouvement* est la propriété essentielle (l'attribut) de la matière.

**AUGUSTIN (saint)** (354-430). Evêque d'Hippone, célèbre théologien chrétien et philosophe mystique, ennemi du matérialisme. La doctrine d'Augustin est proche du *néo-platonisme* (V.). Il a prêché l'intolérance envers les hérétiques et les hétérodoxes et détesté les traditions progressives de la philosophie antique. Dans son ouvrage sur « La Cité de Dieu », Augustin expose la conception chrétienne de l'histoire universelle, qu'il traite en fataliste, comme œuvre de la Providence. Il oppose la « cité de Dieu », domination mondiale de l'Eglise, à la « cité terrestre », l'Etat laïque, « en proie au péché », incarné par la Rome païenne à l'époque de son déclin. L'influence d'Augustin sur la *théologie* (V.) chrétienne est considérable. Ses doctrines sont encore utilisées par les prêtres et les idéalistes comme une arme au service de la réaction et de l'obscurantisme.

**AUTOMOUEMENT.** Le matérialisme dialectique considère la nature non comme un état de repos et d'immobilité, de stagnation et d'immutabilité, mais comme un état de mouvement et de transformation continu. La cause de ce mouvement, de ces transformations se trouve non pas en dehors, mais à l'intérieur de la nature elle-même. Dans la nature et la société le développement s'accomplit en vertu des contradictions internes inhérentes aux objets et aux phénomènes, en vertu de *l'automouvement*. Les idéalistes prétendent que la cause du mouvement ne réside pas dans la nature, mais en dehors d'elle, en Dieu. Le philosophe dualiste *Descartes* (V.) estimait que la quantité de mouvement que possède la nature lui fut octroyée par Dieu lors de la création du monde ; *Newton* (V.) croyait que les planètes du système solaire reçurent la première impulsion de Dieu. Le matérialisme mécaniste nie également l'automouvement, il ne reconnaît pas d'autre source du mouvement que le choc de forces opposées externes. Une telle conception aboutit inévitablement à l'idée de l'impulsion divine originelle.

La thèse dialectique de l'automouvement est fondée sur les données des sciences naturelles et sociales. La source de l'automouvement dans la nature et la société, c'est la *lutte des contraires* (V.). D'après Lénine, ce qui distingue essentiellement la conception dialectique de la conception métaphysique sur ce point, c'est la reconnaissance de la lutte des contraires en tant que source de l'automouvement dans la nature, mouvement qui n'a que faire d'une force externe surnaturelle. Le développement, dit Lénine, c'est la lutte des contraires. L'histoire de la philosophie connaît deux conceptions fondamentales du devenir : 1<sup>o</sup> comme diminution ou augmentation, comme répétition ; 2<sup>o</sup> comme lutte des contraires. « Avec la première conception du mouvement, restent dans l'ombre l'automouvement, sa force *motrice*, sa source, son motif (à moins qu'on ne transporte cette source *au dehors* — Dieu, un sujet, etc.). L'autre conception nous porte surtout à connaître la *source* de l'« *auto*-mouvement. La première conception est inerte, stérile, aride. La seconde est vivante. *Seule* la seconde nous donne la clé de l'« *automouvement* » de tout ce qui est ; seule elle nous donne la clé des « *bonds* », des « *solutions de continuité* », de la « *transformation en son contraire* », de la destruction de ce qui est ancien et de la naissance de ce qui est nouveau » (Lénine : « *Cahiers philosophiques* », éd. russe, p. 328). Le progrès de la science a complètement démenti les anciennes idées idéalistes et métaphysiques sur on ne sait quelles « *forces* » extérieures qui seraient la source du mouvement de la matière. La

physique, la biologie et les autres sciences modernes envisagent le mouvement comme une propriété inséparable de la matière inorganique et organique, comme le mode de son existence. Par exemple, la dissociation radioactive des éléments, la mutabilité des éléments chimiques, etc., sont des manifestations autodynamiques, c'est-à-dire des processus intra-atomiques, et sont inconcevables en dehors de ces processus. La transition de la commune primitive à un régime fondé sur la division de la société en classes est un exemple de l'automouvement dans le domaine des rapports sociaux. Ce passage n'est pas dû à des causes extérieures, mais à des processus internes qui se sont déroulés au sein de la commune primitive (division sociale du travail, apparition de la propriété privée et des échanges, etc.). La commune primitive décomposée a cédé la place à la société divisée en classes. De même, le mode de production capitaliste prépare son effacement et les prémisses matérielles du passage au socialisme non par suite de causes externes, mais en vertu des lois économiques de développement qui lui sont inhérentes.

Toutefois, on aurait tort de considérer l'automouvement social comme une évolution automatique se déroulant sans l'intervention active des hommes, des masses populaires, des partis, etc. Le développement du capitalisme ne fait que créer les prémisses objectives de son remplacement par le socialisme. Pour que le changement soit effectif, il faut abolir le capitalisme. La révolution prolétarienne accomplit cette tâche et assure les conditions de la construction de la société socialiste. La dialectique marxiste ne nie pas non plus le rôle des contradictions externes. Tout en considérant comme force décisive du devenir la lutte des contradictions internes, elle exige que l'on tienne compte, dans l'étude des processus et des phénomènes, de *tout l'ensemble* des contradictions qui stimulent leur développement.

**AVENARIUS Richard** (1843-1896). Philosophe réactionnaire allemand, idéaliste subjectif, un des fondateurs de *l'empirio-criticisme* (V.). Il nie la réalité objective du monde. Sa philosophie partait du principe idéaliste subjectif affirmant que seule la sensation est « concevable comme chose existante ». Pour Avenarius, il y a nécessairement une liaison permanente (une « coordination de principe ») entre la conscience et l'être, le sujet et l'objet (le « moi » et le « milieu ») ; point d'être sans la conscience, pas de conscience sans l'être. Mais c'est la conscience qui d'après Avenarius constitue la base de cette liaison. Il estime que l'objet ne peut exister indépendamment de la conscience, du sujet pensant. C'est pourquoi la liaison du « moi » avec le « milieu », la « coordination de principe » d'Avenarius n'est qu'idéalisme subjectif. Ce système artificiel est contraire à la science. Celle-ci a en effet démontré que la conscience est le produit d'un long développement historique de la matière et qu'il fut un temps où l'homme et sa conscience n'existaient point. Pour échapper aux absurdités auxquelles aboutissait la « coordination de principe », Avenarius émit une autre théorie, d'un mysticisme tout aussi absurde, celle du « terme central potentiel ». Selon cette théorie idéaliste nous nous « adjoignons par la pensée », c'est-à-dire que nous nous imaginons comme ayant vécu à une époque où l'homme n'existait pas encore.

Avenarius a exercé une forte influence sur les machistes russes *Bogdanov* (V.), Bazarov et autres. Dans son livre « *Matérialisme et empirio-criticisme* » (V.) Lénine a soumis la philosophie d'Avenarius à une critique foudroyante, comme l'une des formes de la réaction idéologique à l'époque de l'impérialisme. Il a démontré que cette philosophie sert l'obscurantisme clérical, qu'elle poursuit les mêmes objectifs que la philosophie de *Berkeley* (V.) et de *Hume* (V.).

**AVERRHOES.** V. *Ibn-Rochd Mohammed.*

**AVICENNE.** V. *Abou-Ali Ibn-Sinâ.*

## B

**BACON Francis** (1561-1626). Eminent philosophe anglais, ancêtre du « *matérialisme anglais* et de toute science *expérimentale moderne* » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Bd. 3, B. 1932, S. 304.). Convaincu que la scolastique et la théologie entravaient le progrès de la science, Bacon a soumis la philosophie médiévale à une critique sévère. Dans sa lutte pour la connaissance scientifique, il disait que « la vraie philosophie devait avoir un caractère « pratique », c'est-à-dire se fonder sur l'analyse des phénomènes de la nature et les données de l'expérience.

Il voyait la source de toute connaissance dans la sensation et désignait la nature, la matière, comme l'objet de la recherche. Marx a souligné que, pour lui, « les *sens* sont infaillibles et constituent la *source* de toute connaissance. La science est une *science expérimentale* qui consiste dans l'application de la *méthode rationnelle* aux données des sens. Induction, analyse, comparaison, observation, expérimentation, telles sont les conditions essentielles d'une méthode rationnelle » (*Ibid.*).

L'homme ne peut connaître et soumettre la nature qu'« en lui obéissant », c'est-à-dire en se conformant à ses lois. La nature est engagée dans un mouvement qui est sa propriété immanente. Bacon reconnaissait la diversité qualitative du mouvement de la matière, qu'il ne réduisait pas au déplacement mécanique des objets dans l'espace. Cependant, en raison des conditions historiques et du niveau de la science à son époque, il n'a pas pu résoudre le problème des formes du mouvement de la matière. Dans l'ensemble, sa philosophie est mécaniste. Sa classification des formes du mouvement (il en comptait dix-neuf) est artificielle et antiscientifique. Bacon a été le premier à élaborer de façon détaillée la méthode inductive. Le point de départ de la connaissance est, selon lui, la liaison causale, l'analyse des divers objets et phénomènes ; toute vérité authentique doit s'appuyer sur le plus grand nombre de faits possible ; en les confrontant, l'homme a la possibilité de s'élever du particulier, de l'individuel, au général, aux conclusions. Sans nier la nécessité de la pensée abstraite, il ne comprenait pas le vrai rôle de cet aspect de la connaissance, il sous-estimait la déduction. Sa méthode gnoséologique est métaphysique.

L'œuvre maîtresse de Bacon « *Novum Organum* » (1620) qu'il a intitulée ainsi pour la distinguer de l'« *Organon* » d'Aristote, critique à fond les conceptions scolastiques, analyse les idées fausses qui entravent le progrès de la science. Bacon divise ces idées illusoire et superstitieuses en quatre groupes de « fantômes » (idoles) : « fantômes de la race », « fantômes de la caverne », « fantômes de la place publique » et « fantômes du théâtre ». Les « fantômes de la race » prennent leur source dans la nature de l'esprit humain : « L'entendement humain est semblable à un faux miroir qui, mêlant sa propre nature à celle des



choses, déforme et défigure les images qu'il réfléchit. » Les « fantômes de la caverne » sont ceux de l'individu et dépendent de son éducation, de ses goûts, de ses habitudes, de son entourage. Les « fantômes de la place publique » sont apparus du fait que les hommes unis par le langage, se servent de mots qui correspondent au niveau de la foule. Les « fantômes du théâtre » sont engendrés par les différents systèmes philosophiques erronés, idéalistes surtout.

Bacon n'était pas un matérialiste conséquent. Sa doctrine, suivant l'expression de Marx, n'est pas encore débarrassée de l'« inconséquence théologique ». Il admettait à la fois l'éternité de la matière et l'existence de Dieu. Il proclamait la dualité de la vérité : la révélation qui est du domaine de la théologie et la causalité qui est de celui de la science. Aussi prêtait-il deux âmes à l'homme : une âme pensante, rationnelle, et une autre, de nature sensible et irrationnelle. La première est créée par Dieu, tandis que l'autre est matérielle, corporelle. Le matérialisme de Bacon côtoie donc la théologie, la religion, quoique cette dernière ne joue guère dans sa philosophie le rôle principal. Sa classification des sciences, fondée sur les différentes « facultés de l'âme » (mémoire, imagination, entendement), est idéaliste.

Bacon aborde la société également en idéaliste. Ses vues sociales et politiques reflètent les intérêts de la grande bourgeoisie anglaise et de la noblesse embourgeoisée. Il a soutenu activement l'expansion de la Grande-Bretagne, l'idée de sa domination mondiale, la conquête des Indes. Il considérait la monarchie absolue comme la meilleure forme de l'Etat. D'après lui, le peuple est une source de troubles. Malgré les contradictions et inconséquences qui abondent dans sa philosophie, malgré sa tendance à concilier la science et la religion, les idées de Bacon ont joué un grand rôle dans le développement de la philosophie prémarxiste. Elles ont exercé une influence considérable sur les philosophes matérialistes *Hobbes* (V.) et *Locke* (V.), et sur les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Principaux ouvrages : « *Novum Organum* » et « *De principiis atque originibus* ».

**BACON Roger** (vers 1214-1294). Penseur anglais du moyen âge, idéologue avancé de l'artisanat urbain, hardi promoteur de la science expérimentale. Bacon a flétri les mœurs, l'idéologie et la politique féodales. Quoique inconséquente, sa doctrine avait une tendance nettement matérialiste. Adversaire de la scolastique, il a préconisé l'étude expérimentale de la nature. Aux dogmes figés, il a opposé la libre recherche et la rénovation de la science. Il estime que toutes les connaissances ont pour objet l'accroissement du pouvoir de l'homme sur la nature pour le bien de l'humanité. L'étude approfondie de l'antiquité et de la science arabe lui a permis d'énoncer quelques audacieuses hypothèses scientifiques et techniques, malgré ses préjugés alchimiques et astrologiques. Au déclin de sa vie, il a été jeté dans une prison monastique pour ses opinions avancées.

**BAKOUNINE Mikhaïl Alexandrovitch** (1814-1876). Anarchiste, ennemi du marxisme et du socialisme scientifique. Idéaliste hégélien, éloigné de la politique dans sa jeunesse, il tourne peu à peu vers le radicalisme petit-bourgeois. En 1840, il part une première fois pour l'étranger. Ses conceptions anarchistes sa précèdent dans les années 60, lors de sa seconde émigration, après sa fuite de Sibérie. En 1872, il fut exclu de la 1<sup>re</sup> Internationale pour ses attaques anarchistes contre le marxisme en tant que théorie et tactique du mouvement ouvrier. Les idées philosophiques et sociologiques de Bakounine, sur lesquelles il fondait son anarchisme, constituaient un mélange de matérialisme (sa conception de la nature), d'idéalisme et de métaphysique (sa conception de la société). Comme l'indiquaient Marx et Engels, la théorie anarchiste de Bakounine était d'un extrême éclectisme. Sa vision de la société future associe l'idée de la propriété collective, trait caractéristique de la société communiste, à l'idée anarchiste proudhonienne de la liberté absolue de l'individu, qui représente pour lui l'objectif suprême de l'évolution de l'humanité. Bakounine emprunte à *Saint-Simon* (V.) l'idée de l'abolition du droit de succession dont il fait le point de départ de la refonte sociale. Bakounine ajoute à ce mélange l'idée de l'égalisation politique, économique et sociale des classes. Marx soumit à une critique implacable cette fiction bourgeoise ; il montra que « l'égalitarisme social » n'était rien d'autre que l'idée de « l'harmonie entre le Capital et le Travail ». Ce que Bakounine emprunte surtout à Proudhon, c'est la négation anarchiste de l'Etat et de la lutte politique. « La théorie de Bakounine, écrivait Engels, est bien singulière. C'est du proudhonisme mêlé à du communisme. Et l'essentiel dans son proudhonisme est cette idée que le mal essentiel à supprimer, c'est *l'Etat* et non pas le Capital, ni, par conséquent, l'antagonisme de classe entre les capitalistes et les ouvriers salariés, antagonisme qui résulte de l'évolution sociale » (Marx-Engels : *Ausgewählte Briefe*, B 1953, S. 327).

Bakounine attaquait avec acharnement la doctrine de Marx sur la lutte de classe et la dictature du prolétariat. A la lutte politique des ouvriers pour leur dictature, instrument de construction de la société communiste, il opposait la « lutte sociale », la « révolution sociale » qu'il considérait comme la « destruction immédiate de l'Etat », comme la « révolte » spontanée des éléments déclassés et de la paysannerie, ouvrant d'un seul coup, selon la remarque sarcastique de Marx, la porte du « paradis anarchiste-athéiste-communiste ». Bakounine niait pour la Russie la nécessité de passer par l'étape du capitalisme. Sa doctrine fut une des sources d'inspiration du *populisme* (V.). Marx et Engels firent une critique écrasante de la théorie de Bakounine et de son activité désorganisatrice dans le mouvement ouvrier européen ; ils mirent à nu l'essence petite-bourgeoise du bakouninisme, ennemi du socialisme prolétarien. Lénine et Staline condamnèrent définitivement la théorie et la pratique de l'anarchisme et démasquèrent dans leurs ouvrages les anarchistes comme des ennemis du marxisme qui se couvrent du drapeau socialiste.

**BASE ET SUPERSTRUCTURE.** « La base est la structure économique de la société dans une étape donnée de son développement. La superstructure, ce sont les vues politiques, juridiques, religieuses, artistiques, philosophiques de la société et les institutions politiques, juridiques et autres qui leur correspondent » (Staline : « Le marxisme et les problèmes de linguistique », M. 1952, p. 5). La science marxiste de la société attache une grande importance au problème de la base et de la superstructure. Quand on a une notion juste de la base et de la superstructure, de leurs rapports réciproques et des liens qui les unissent à la production et aux forces productives, on peut découvrir les lois objectives du développement social, et surmonter le subjectivisme dans l'étude de l'histoire de la société.

Le marxisme entend par base l'ensemble des rapports de production dont le caractère est déterminé par la forme de la propriété. Les rapports de production indiquent entre les mains de qui se trouvent les *moyens de production* (V.), qui appartiennent soit à la société entière, soit à des individus isolés, des groupes ou des classes qui s'en servent pour exploiter

d'autres individus, groupes ou classes. Dans sa préface à la « Contribution à la critique de l'économie politique ». Marx dit que « l'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées ». La base ne saurait être identifiée à la production ni détachée d'elle. Si l'on confond la base avec la production, on risque d'aboutir à la conclusion erronée que la production détermine directement la superstructure, alors qu'en réalité, elle la détermine indirectement, par l'intermédiaire de la base économique. Si l'on détache la base de la production, on tombe dans l'idéalisme, on commet l'erreur de croire à l'indépendance des *rapports de production* (V.) vis-à-vis des *forces productives* (V.).

La base n'est pas quelque chose d'immuable, elle se modifie au cours de l'histoire, et représente la structure économique de la société à une étape donnée de son développement. Ainsi, la base de la société socialiste diffère foncièrement de la base capitaliste. La première se caractérise par la propriété collective des moyens de production et l'absence d'exploitation de l'homme par l'homme. La seconde implique la propriété privée des moyens de production et l'exploitation du travail salarié.

La base a un caractère économique, tandis que la superstructure met au service de la société des idées politiques, juridiques, esthétiques et autres et crée les institutions correspondantes. La base est directement déterminée par les forces productives de la société ; la superstructure n'est liée à la production, aux forces productives que d'une façon indirecte, par l'intermédiaire de l'économie, par l'intermédiaire de la base et c'est là une de ses particularités. Elle reflète les changements survenus dans le niveau du développement des forces productives non pas d'une façon immédiate, mais à la suite des changements de la base, à travers ces changements. Cette thèse du marxisme est d'une grande importance pour la lutte contre toute sorte de vulgarisateurs qui déduisent les idées juridiques, esthétiques et autres directement de la production, et qui dénaturent ainsi les lois réelles de la naissance et du développement de la superstructure, son rôle et sa portée dans la vie sociale.

Dans son ouvrage « *Le marxisme et les problèmes de linguistique* » (V.) Staline fait une analyse approfondie des rapports entre la superstructure et la base économique. Lorsque la base économique est modifiée, la superstructure qui dépend étroitement de la base, se modifie à son tour. L'histoire de la société fournit de nombreux exemples de cette corrélation qui permet de comprendre pourquoi les idées politiques, juridiques, esthétiques et autres diffèrent suivant les époques historiques. La superstructure est le produit de l'époque au cours de laquelle fonctionne une base économique donnée, donc, relativement, elle ne dure pas longtemps. Liée à une base donnée, elle disparaît avec elle.

Tout en étant engendrée par une base économique déterminée, la superstructure n'est pas passive comme le prétendent nombre de vulgarisateurs ; la base est loin d'être l'unique force active du développement social. Parmi ces vulgarisateurs, qui niaient le rôle actif de la superstructure, on rangera les « économistes » (V. *Economisme*) et les menchéviks avec leur « théorie de la spontanéité », leur négation de la nécessité d'une dictature prolétarienne pour l'édification du socialisme. C'est à bon escient que les leaders des socialistes de droite actuels ont recours à la même idée du rôle passif de la superstructure pour prêcher la théorie antimarxiste de l'intégration pacifique du capitalisme au socialisme, sans lutte révolutionnaire, sans renversement du pouvoir de la bourgeoisie. Le marxisme-léninisme a fait justice de ces « théories » opportunistes, contre-révolutionnaires, visant à perpétuer le régime réactionnaire périmé. Il importe de tenir compte du rôle considérable de la superstructure — l'Etat, le droit, les idées politiques, philosophiques et autres, — dans le développement et le renforcement de la base correspondante. Et il ne saurait en être autrement : si la base produit sa superstructure, c'est pour mieux prendre corps et s'affermir. Dans une société divisée en classes, la superstructure revêt un caractère de classe: elle ne peut être indifférente à l'égard de sa base, avoir la même attitude envers toutes les classes sans cesser d'être une superstructure. Par l'influence qu'elle exerce sur la base, elle accélère ou, au contraire, ralentit le développement social. Ainsi, la bourgeoisie contemporaine mobilise son Etat dans la lutte contre la révolution prolétarienne, pour barrer le chemin au progrès social.

Elle fait jouer tous les moyens de pression politique et idéologique de l'Etat bourgeois pour assoupir la conscience politique des masses, pour en faire un instrument docile des classes dominantes. La superstructure politique joue donc ici un rôle réactionnaire actif. Après la conquête du pouvoir, s'appuyant sur la *loi objective de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.), le prolétariat abolit la propriété privée, qui entrave le développement des forces productives, et crée les conditions permettant aux petites exploitations paysannes de passer à la grande agriculture socialiste ; la propriété privée est remplacée par la propriété collective, socialiste, des moyens de production. La superstructure politique joue alors un rôle révolutionnaire actif dans le développement de la société, de l'économie et des forces productives de la société.

Sous le socialisme, le rôle de la superstructure devient particulièrement important : contrairement à la société capitaliste où l'économie se développe spontanément, dans la société socialiste soviétique l'économie nationale se développe d'après des plans établis scientifiquement, qui reflètent les lois économiques objectives du socialisme et sont en harmonie avec elles. Jamais dans l'histoire de l'humanité l'Etat n'a rempli la fonction économique, culturelle et éducative à une aussi grande échelle que l'Etat des Soviets. L'immense action qu'exerce la politique du parti communiste et de l'Etat soviétique sur le développement de la base économique est due au fait que cette politique est conforme aux lois économiques objectives du socialisme, qu'elle répond aux besoins historiques. Armé de la connaissance des lois du développement social, le parti communiste prévoit les processus fondamentaux de l'évolution économique et, conformément à ces lois, trace le programme d'activité de l'Etat, mobilise les masses populaires pour le mettre en œuvre. Ainsi, tout en reconnaissant la dépendance de la superstructure par rapport à la base, le marxisme souligne avec force l'immense rôle actif de la superstructure dans le développement de la base économique. A l'heure actuelle, le peuple soviétique, guidé par le parti communiste, réalise les tâches grandioses en vue d'achever la construction du socialisme et de passer graduellement au communisme ; le renforcement de l'Etat soviétique, l'éducation des masses dans l'esprit du communisme et du patriotisme soviétique, le travail idéologique et la lutte contre les survivances du capitalisme dans la conscience des hommes, sont une condition importante de la marche en avant. La doctrine marxiste-léniniste de la base et de la superstructure est un guide d'action efficace dans la lutte pour passer du capitalisme au communisme. L'Etat bourgeois, le droit bourgeois aident activement la base économique du capitalisme à se maintenir, à conserver intact le régime économique d'exploitation et d'oppression ; il est impossible

d'affranchir la classe ouvrière et tous les travailleurs et, partant, de construire le socialisme, sans avoir aboli le pouvoir de la bourgeoisie. Seule la révolution socialiste, qui établit la dictature du prolétariat, assure le passage du capitalisme au socialisme, crée les conditions pour instaurer la société socialiste et plus tard la société communiste, — telle est la conclusion qui découle de la doctrine marxiste-léniniste de la base et de la superstructure.

**BAYLE Pierre** (1647-1706). Eminent philosophe et écrivain français. Selon l'expression de Marx, il fit perdre leur crédit à la métaphysique et à la théologie scolastique. Il déclara hautement qu'il pouvait y avoir une société de purs athées. Ce n'est pas *l'athéisme* (V.) qui abaisse l'homme, mais les superstitions religieuses. A la suite de *Descartes* (V.), Bayle proclama le doute comme unique méthode de connaissance du monde objectif. La voie de la vérité passe par le doute. Mais la vérité elle-même existe objectivement, indépendamment de celui qui la conçoit. La vérité, dit Bayle, ne peut être annihilée ni par la tradition commune ni par l'accord unanime des hommes. Le scepticisme était son arme de combat contre la métaphysique et la scolastique. Bayle, remarque Marx, a surtout réfuté *Spinoza* (V.) et *Leibniz* (V.). Critiquant Spinoza, il démontre qu'il est absurde d'identifier Dieu et la substance matérielle, base de toutes les transformations et de tous les phénomènes. Il est enclin à penser que la substance est une, mais non unique. Pour Spinoza, toute chose n'est qu'un fragment de la substance générale, identique à elle-même, tandis que Bayle pense que chaque chose peut être considérée comme une substance à part. Le monde se composerait d'un nombre infini de substances particulières dotées de raison. Bayle critique la théorie de l'harmonie préétablie de Leibniz. Si l'on admet que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles », d'où viennent alors le mal, les calamités, le mensonge, et le mal peut-il être puni, s'il découle nécessairement de l'harmonie préétablie ? C'est pourquoi, la morale doit être indépendante de toute croyance religieuse. Les gens les plus pieux peuvent être les plus immoraux et, au contraire, les athées peuvent posséder les plus hautes qualités morales. La religion est impuissante à freiner les passions. La raison est capable de dire, sans le concours de la religion, si telle ou telle action mérite la louange ou le blâme. Le bien doit être aimé pour lui-même et non par crainte de Dieu. La conduite de l'homme dépend non des lois de l'Evangile, mais des lois de l'Etat : changez-les et vous changerez les mœurs. Bayle était partisan de la monarchie. Bien que son scepticisme s'étendît aussi à la raison et que sa critique de la religion ne fût pas suffisamment conséquente, la philosophie de Bayle a joué un rôle progressif. Son œuvre maîtresse est le « Dictionnaire historique et critique » (1695-1697).

**BEHAVIOURISME.** Une des tendances de la psychologie actuelle aux Etats-Unis (Watson, Lashley, Weiss, Tolman et autres). Les behaviouristes nient la réalité de la conscience en tant que fonction de la matière hautement organisée et ramènent entièrement la vie psychique de l'homme à des réactions physiologiques de l'organisme aux stimulants qui agissent sur lui. Selon Watson « tous ces termes : conscience, sensation, perception, imagination ou volonté peuvent être omis pour décrire l'activité humaine ». Le behaviourisme exclut ainsi de la psychologie ce qui constitue justement l'objet de ses recherches. Cette conception fautive, mécaniste, est réfutée par la doctrine matérialiste de *Pavlov* (V.) sur l'activité nerveuse supérieure, qui met en évidence les bases physiologiques des processus psychiques. En excluant de la compétence de la science toutes les formes de la conscience, le behaviourisme ouvre la voie à l'idéalisme et à la religion. Cette doctrine identifie la conduite de l'homme au comportement de l'animal. D'après Watson, « l'homme est un être biologique que l'on peut étudier de la même façon que tout autre animal ». En estompant la différence qualitative fondamentale entre l'homme et l'animal, le behaviourisme s'oppose à l'étude scientifique des causes sociales du développement de la conscience humaine. Il dénature les rapports entre la pensée et le langage. Au lieu de montrer leur union indestructible, leur unité organique, il ramène tout simplement la pensée au langage. Pour Watson, la pensée n'est qu'une des formes de l'activité musculaire, un langage « sans mouvement des muscles ». L'origine et le développement du langage et de la pensée sont détachés de leur base réelle, — l'origine et le développement de la société et de la pratique sociale, — et sont considérés comme un processus purement physiologique.

Ainsi, dans les questions principales de la psychologie — rapport entre la matière et la conscience, entre le psychisme animal et la vie mentale de l'homme, entre le langage et la pensée — le behaviourisme occupe une position antiscientifique.

**BERGSON Henri** (1859-1941). Philosophe idéaliste français, mystique, ennemi du socialisme, de la démocratie et de la conception matérialiste, scientifique du monde. Un des philosophes les plus influents de la bourgeoisie impérialiste. L'idéalisme de Bergson est une expression frappante du tournant vers l'irrationalisme, qui caractérise la philosophie idéaliste à l'époque contemporaine et signifie le rejet total de la connaissance rationnelle, logique, la rupture déclarée avec la science. La philosophie de Bergson voudrait discréditer, dénigrer la connaissance scientifique, les lois de la science et la pensée logique et rationnelle. Selon Bergson la vérité serait inaccessible à la connaissance scientifique et la pensée logique incapable de pénétrer la réalité. La science n'aurait qu'une valeur pratique, mais serait impuissante à découvrir la vérité. A la connaissance rationnelle, logique, Bergson oppose la faculté mystique d'une révélation intuitive, immédiate. L'intuition bergsonienne ouvre largement les portes au mysticisme et à l'obscurantisme. Contre la conception scientifique, matérialiste de la nature, Bergson avance sa métaphysique spiritualiste et sa notion de « durée ». Il déclare que la « durée pure », immatérielle, est le principe premier de tout ce qui existe. La matière, le temps, le mouvement ne représenteraient que des formes différentes de la « durée ». En somme, la « durée » bergsonienne n'est qu'un nouveau vocable pour désigner l'ancienne notion d'« esprit », fondement de tout idéalisme et mysticisme. En ce qui concerne la conception de la vie, Bergson s'en tient au *vitalisme* (V.), hostile à la science biologique. Il substitue à la conception scientifique de l'évolution organique la théorie mystique de l'« évolution créatrice » qui a pour base l'« élan vital ». Cette conception antiscientifique conduit Bergson à l'idée de Dieu, force motrice de l'univers. Le grand savant russe *Timiriazev* (V.) appelle Bergson un « métaphysicien de la plus belle eau » dont le rêve était de reculer de « 300 ans en arrière, de l'expérience à l'intuition, de la physiologie au vitalisme ».

La sociologie réactionnaire de Bergson justifie l'exploitation et l'agression militaire. Elle présente la domination et la soumission de classe comme l'état « naturel » de la société, tandis que la démocratie basée sur les principes de liberté et d'égalité serait « antinaturelle ». Les guerres seraient la conséquence d'une « loi de la nature » inéluctable. De nos jours, les

idéologues réactionnaires et les cléricaux utilisent largement la philosophie de Bergson. Elle est à la base de la philosophie catholique du « modernisme » (E. Le Roy et autres). Les chefs du fascisme italien s'appuyaient sur la philosophie de Bergson.

**BERKELEY George** (1684-1753). Evêque anglais, philosophe réactionnaire professant l'idéalisme subjectif. Selon Berkeley, toutes les qualités des choses et les choses elles-mêmes ne sont que des sensations humaines ; les objets environnants n'existent pas objectivement, indépendamment de l'homme ; ne sont réelles que les sensations. C'est pourquoi les objets n'existent, déclare Berkeley, que dans la mesure où ils sont perçus. « Exister, c'est être perçu. » Mais cette thèse conduit Berkeley au solipsisme, à la négation de l'existence objective de ce qui est réellement, y compris les hommes, exception faite du sujet qui perçoit, c'est-à-dire de son propre « Moi ». En cherchant à se dépêtrer des absurdités auxquelles aboutit le solipsisme, Berkeley entre en contradiction avec le principe fondamental de sa philosophie (« Les choses sont des combinaisons de sensations ») ; il affirme que la cause des sensations est Dieu (qui existe indépendamment de ces dernières). Ainsi Berkeley en arrive à l'idéalisme objectif : le monde n'est plus une représentation de son « Moi », mais résulte d'une cause spirituelle suprême. Le système philosophique de Berkeley, foncièrement hostile à la science, était dirigé contre le matérialisme, fondement philosophique de l'athéisme. « Toutes les constructions impies de l'athéisme et de l'irréligion, déclare-t-il, s'érigent sur la doctrine de la matière ou de la substance matérielle... Point n'est besoin de dire quelle grande amie les athées ont trouvé de tout temps dans la substance matérielle. Tous leurs monstrueux systèmes en dépendent de façon si évidente, si inévitable que leur édifice s'écroulerait fatalement dès qu'on en aurait ôté cette pierre angulaire. » La philosophie de Berkeley marque une réaction de la grande bourgeoisie anglaise du XVIII<sup>e</sup> siècle contre le matérialisme anglais du XVII<sup>e</sup> siècle, elle exprime les intérêts de la bourgeoisie venue au pouvoir et sa peur de la révolution. La défense de la religion par Berkeley, franche jusqu'au cynisme, était en même temps une défense du pouvoir des exploités. D'après lui, la religion est appelée à mater le peuple. Sa doctrine a été reprise par le *machisme* (V.).

Dans « Matérialisme et empiriocriticisme », Lénine a soumis à une critique foudroyante les conceptions de Berkeley et de ses adeptes. La plupart des philosophes réactionnaires contemporains fondent leurs théories philosophiques sur l'idéalisme subjectif de Berkeley. (V. *Néo-réalisme* ; *Positivisme logique* ; *Pragmatisme*.) Principaux ouvrages : « Traité sur les principes de la connaissance humaine » (1710) et « Trois dialogues entre Hylas et Philonoüs » (1713).

**BERNSTEIN Edouard** (1850-1932). Représentant du révisionnisme, de l'opportunisme, un des chefs de la social-démocratie réformiste allemande. Il niait les thèses fondamentales du marxisme et les dénaturait sous prétexte de les réviser. Il se prononçait contre la théorie marxiste de la lutte de classe, contre la doctrine de la fin inéluctable du capitalisme, contre la théorie de la révolution socialiste et de la dictature du prolétariat. Rejetant le socialisme, but final du prolétariat, qu'il prétendait « indéterminé », considérant que la tâche du mouvement ouvrier se réduit à la lutte pour les réformes dont le but est d'« améliorer » la situation économique des ouvriers sous le capitalisme, Bernstein a émis cette formule opportuniste : « Le mouvement est tout, le but final n'est rien. » Lénine a dit que cette « maxime » de Bernstein exprime on ne peut mieux la nature du révisionnisme : « définir sa conduite d'une circonstance à l'autre, s'adapter aux événements du jour » en oubliant les intérêts vitaux du prolétariat, sacrifier ceux-ci à des avantages éphémères, réels ou supposés. Le support du bernsteinisme, l'agent de l'influence bourgeoise sur la classe ouvrière, a été « l'aristocratie ouvrière ». En philosophie, Bernstein se prononçait contre la dialectique matérialiste marxiste, et l'identifiait avec la dialectique idéaliste de *Hegel* (V.). Les conceptions philosophiques de Bernstein constituaient un assemblage éclectique de marxisme, d'idéalisme et de kantisme (V. *Kant*). Dans plusieurs de ses ouvrages : « Marxisme et révisionnisme », « *Que faire ?* » (V.), « *L'Etat et la Révolution* » (V.), Lénine a complètement mis à nu les conceptions révisionnistes de Bernstein.

**BIELINSKI Vissarion Grigoriévitch** (1811-1848). Eminent philosophe matérialiste russe, démocrate révolutionnaire, fondateur de l'esthétique démocratique révolutionnaire, brillant critique littéraire. Ses idées se formèrent sous l'influence de la lutte croissante de la paysannerie contre les grands propriétaires fonciers et le tsarisme. Dans les années 30 et 40, toute la lutte idéologique et politique en Russie gravitait autour du problème du servage. Dans les années 30, Biéliniski était ennemi du servage, mais ne professait pas encore d'idées révolutionnaires. Au début des années 40, c'est un démocrate révolutionnaire convaincu et l'animateur de la lutte contre le servage, pour la libération révolutionnaire du paysan opprimé. Il apparaît comme le précurseur de l'« évincement total de la noblesse par les roturiers dans notre mouvement de libération » (Lénine : Œuvres, t. 20, éd. russe, p. 223). Sans doute n'a-t-il pas encore énoncé formellement le mot d'ordre de révolution paysanne, comme le feront *Tchernychevski* (V.) et ses compagnons, mais il a compris que seule la révolution populaire peut balayer l'esclavage féodal et libérer le peuple travailleur. Il a soumis à une critique implacable les trois « piliers » de la Russie féodale : le servage, l'autocratie et l'Eglise. On connaît le livre de Gogol, « Morceaux choisis de ma correspondance avec des amis », qu'il écrivit en pleine crise morale. La célèbre lettre à Gogol (1847) dans laquelle Biéliniski critique avec véhémence les idées réactionnaires de cet ouvrage, est un témoignage éclatant de son démocratisme révolutionnaire. Ce testament révolutionnaire qui dressait le bilan de son activité littéraire, politique et sociale, « a été l'une des meilleures œuvres de la presse démocratique non censurée, et a gardé une immense portée jusqu'à nos jours » (*Ibid.*, pp. 223-224). Cette lettre, ainsi que ses autres écrits des années 40, exprimaient les intérêts des masses paysannes opprimées, leurs aspirations et leurs espoirs.

L'évolution des idées philosophiques de Biéliniski a suivi une voie compliquée. Jusqu'à la fin des années 30, première période de son activité, Biéliniski, sous l'influence de la philosophie de Hegel, est un partisan de l'idéalisme philosophique, avec lequel il ne tardera pas à rompre. En tant que révolutionnaire, aspirant ardemment à la lutte pour la libération du peuple laborieux, il ne peut accepter la philosophie idéaliste qui dresse une barrière entre la pensée et la pratique, entre la théorie et la vie. C'est au début des années 40, au cours de la lutte contre l'idéologie réactionnaire russe et européenne, que Biéliniski passe de l'idéalisme au matérialisme. Il devient un philosophe matérialiste convaincu et défend passionnément la philosophie matérialiste. Il affirme que la conscience de l'homme, ses idées, dépendent du milieu matériel extérieur, que « les notions les plus abstraites ne sont que le résultat de l'activité des organes du cerveau, auquel sont inhérentes certaines facultés et qualités ». Il raille les mystiques et les émules de la « philosophie nébuleuse » de l'idéalisme allemand, qui, vivant éternellement dans l'abstraction, estiment indigne d'eux d'étudier la nature et l'organisme humain. Ennemi de l'agnosticisme et

du scepticisme, il s'efforce d'affermir la confiance des hommes en la possibilité de la vraie connaissance du monde. Son passage au matérialisme lui permet de développer ses conceptions dialectiques et de les appuyer sur une argumentation plus profonde. Le devenir ne peut nulle part et jamais s'arrêter, affirme-t-il. Le mouvement progressif de l'inférieur au supérieur est pour lui la loi absolue de la vie. Le développement dans la nature et dans la société, conditionné par la lutte des contraires inhérents aux phénomènes, s'opère par la destruction de l'ancien et la naissance du nouveau.

Le matérialisme de Biéliniski n'est pas exempt de certains éléments d'*anthropologisme* (V.), il parle souvent de l'homme *en général*, déduisant de la physiologie de l'homme son activité intellectuelle et ses qualités morales. Il estime que la nature de l'homme est la source du progrès social, du mouvement en avant, aussi bien que de toute routine, de toute inertie ; quant à la lutte du nouveau contre l'ancien, il la considère comme la lutte de la raison contre les préjugés. Toutefois, contrairement à *Feuerbach* (V.), dont il connaît les œuvres, Biéliniski s'efforce d'appliquer à la vie de l'homme l'idée du développement, le principe de l'historisme. Les besoins de l'homme, ses intérêts, l'homme lui-même, changent en fonction de l'histoire. Biéliniski parlait du caractère de classe de la société et attachait une grande importance à la lutte entre l'ancien et le nouveau. Il écrivait :

« Chacune de nos classes se distingue par le vêtement, les manières, le genre de vie, les mœurs... Tant la distance est grande qui sépare... les diverses classes d'une seule et même société ! »

Biéliniski subit l'influence des premiers travaux de Marx. Il lut dans les « Annales franco-allemandes » les articles de Marx « Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel », « La question juive », et regrettait de ne pouvoir répandre ces idées dans la Russie de l'époque. Loin d'être contemplative, la doctrine de Biéliniski a un caractère militant, révolutionnaire. Ses pensées tendent vers un seul but : la transformation révolutionnaire de la société sur des bases démocratiques.

Le concept du déterminisme historique est au centre de ses vues sociologiques. D'après lui la succession d'une époque historique à une autre, d'un système de rapports sociaux à un autre, n'a pas un caractère fortuit et ne s'effectue pas selon le bon plaisir des gouvernants ou des législateurs ; cette transition s'accomplit en vertu de la nécessité historique et conformément à ses lois. Sa conception, en somme idéaliste, de l'histoire ne lui permet cependant pas de justifier scientifiquement l'idée du déterminisme historique, de la coordonner avec la marche réelle de l'histoire. Il ne voyait pas que la cause essentielle et déterminante de la lutte des classes, de la lutte du nouveau contre l'ancien, réside avant tout dans le *mode de production des biens matériels* (V.). Il ne distinguait pas la classe ouvrière de la masse des opprimés ; pour lui, le prolétariat n'en était que l'élément le plus malheureux. Il eut cependant en matière de sociologie nombre d'intuitions de caractère matérialiste. Il comprenait que les masses populaires jouent un rôle décisif dans l'histoire. Le pouvoir doit, selon lui, passer aux mains des travailleurs par la voie révolutionnaire. Les masses populaires, disait-il, ne peuvent pas encore décider du sort de la société, mais l'avenir dépend d'elles. « ... Lorsque la masse dort, faites ce que bon vous semble, tout sera selon vos désirs » ; mais lorsqu'elle se réveillera, le problème de la libération des paysans « se résoudra de lui-même d'une autre façon, mille fois plus désagréable pour la noblesse russe. Les paysans sont surexcités, ils rêvent de la libération. » Biéliniski était un fervent adepte de l'essor de l'industrie, du commerce et des voies ferrées en Russie. Il estimait que le capitalisme était un progrès par rapport au féodalisme, mais il comprenait que désormais la bourgeoisie « ne lutte pas, mais triomphe », que le capitalisme est incapable de résoudre les problèmes nouveaux, qu'il n'apportera ni la liberté ni le bonheur aux masses populaires. L'égalité ne sera instaurée que lorsqu'aura été écrasée la domination de la bourgeoisie qu'il appelle « la plaie syphilitique » de la société.

Socialiste utopiste, Biéliniski déclarait que l'idée du socialisme était pour lui l'essentiel. Ayant assimilé les meilleures idées des socialistes utopistes d'Europe occidentale, il a abouti, grâce à son démocratisme révolutionnaire, à une conception plus avancée du socialisme utopique. Ce n'est pas par la voie pacifique qu'il espérait abolir le servage, mais par une révolution violente. Grand patriote, il aimait ardemment le peuple russe. Son patriotisme s'inspirait de son démocratisme révolutionnaire. Il luttait contre les panslavistes et les slavophiles qui ne faisaient qu'un et qui vantaient le servage russe.

Il flagellait les « hommes sans foi ni loi de l'humanité » : les cosmopolites, les libéraux bourgeois-féodaux, les « occidentaux » qui voulaient faire de la Russie un appendice de l'Europe capitaliste, qui ravalèrent par tous les moyens le peuple russe et sa culture. Pour Biéliniski le bon sens, l'amour du labeur, l'esprit inventif, la fermeté d'âme, l'absence de mysticisme, l'élan généreux, le courage et l'héroïsme dans la lutte contre les ennemis sont les qualités inhérentes du peuple russe, qui lui ont permis de défendre sa terre, sa liberté et son indépendance contre les envahisseurs, de créer son Etat et sa culture nationale. Biéliniski a maintes fois souligné que le patriotisme du peuple russe joue un rôle primordial dans le maintien et le renforcement de l'indépendance de la Russie. Partisan de l'amitié des masses populaires de nationalités différentes, il voulait éveiller la sympathie pour les peuples opprimés de Russie et s'insurgeait contre l'oppression et la violence nationales. Il comprenait parfaitement la nécessité d'une liaison étroite et de la coopération entre les différents peuples du monde et désirait que la Russie montrât à tous les peuples du monde l'exemple d'une communauté de nations, d'une vie nouvelle et heureuse. Il a eu des paroles prophétiques sur la grande destinée de la Russie : « Nous envions, a-t-il dit, nos petits-fils et nos arrière-petits-fils auxquels il sera donné, en 1940, de voir la Russie à la tête du monde cultivé, donnant des lois à la science et à l'art, et recevant un hommage d'admiration respectueuse de toute l'humanité éclairée. »

Fondateur de l'esthétique et de la critique démocratiques révolutionnaires, Biéliniski a donné une définition matérialiste de l'essence de l'art : celui-ci, d'après lui, reproduit la réalité, répète, recrée pour ainsi dire le monde. C'est à Biéliniski que l'on doit les principes théoriques du réalisme artistique. Il défendait le rôle social de l'art et condamnait l'art contemplatif. L'art authentique est pour lui un art riche d'idées qui trace aux hommes le vrai chemin de la vie et lutte contre l'oppression sociale. L'art véritable ne se détourne pas du peuple, il vit avec lui, l'exalte dans la lutte contre les oppresseurs, appelle le peuple à aller de l'avant. « *L'esprit populaire* est l'alpha et l'oméga de l'esthétique de notre temps... », écrivait Biéliniski. « Depuis Biéliniski les meilleurs représentants de l'intelligentsia révolutionnaire démocratique de Russie ont répudié ce qu'on appelle « l'art pur », « l'art pour l'art » ; ils se sont faits les champions d'un art pour le peuple, d'un art ayant une haute portée

idéologique et sociale » (Jdanov). Ses œuvres de critique littéraire étaient d'une valeur inestimable pour l'épanouissement de la littérature russe. Elles ont gardé toute leur fraîcheur et leur actualité à notre époque. L'art soviétique bénéficie de tout l'apport précieux de Biéliniski dans le domaine de l'esthétique et de la critique littéraire, il apprend auprès de lui l'intransigeance envers tout ce qui est arriéré, il fait siennes ses idées sur la haute mission de l'art d'avant-garde au service du peuple, de la Patrie. Principaux ouvrages : « Réveries littéraires » (1834), « Œuvres d'Alexandre Pouchkine » (1843-1846), « Coup d'œil sur la littérature russe en 1846 » (1847), « Coup d'œil sur la littérature russe en 1847 » (1848), « Lettre à N. Gogol, 3 juillet 1847 » et autres. En français, voir Textes philosophiques choisis en un volume, Editions en langues étrangères, M. 1951.

**BOGDANOV Alexandre Alexandrovitch** (1873-1928). Membre du Parti ouvrier social-démocrate de Russie, il s'est rallié aux bolcheviks pendant un certain temps. Avant la Révolution de 1905, il se prononçait déjà pour le révisionnisme en philosophie. Après la défaite de la révolution, il est entré en conflit avec les bolcheviks en politique aussi bien qu'en philosophie. Il a organisé les groupes anti-bolcheviks des « vpériodovtsy » et des « otzovisty », qui s'opposaient à l'utilisation par le parti bolchevik, dans les conditions du reflux de la révolution, de toutes les formes légales de lutte (allant des caisses d'assurance jusqu'à la tribune parlementaire), en plus des formes illégales. Lénine a appelé les « vpériodovtsy » et les « otzovisty » des menchéviks « à l'envers ». A la même époque, pendant la période de la réaction, Bogdanov a été l'un des fondateurs d'une école du parti de caractère antimarxiste dans l'île de Capri. De concert avec Bazarov, Lounatcharski et les menchéviks Iouchkévitich et Valentinov, il s'est dressé contre les principes philosophiques du marxisme. Il est l'auteur d'une variété de la philosophie machiste, *l'empiriomonisme* (V.). Dans son ouvrage « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine a soumis ses conceptions philosophiques à une critique foudroyante.

Bogdanov a publié en 1913 « Science universelle de l'organisation », un livre hostile d'un bout à l'autre au marxisme ; c'est un mélange réactionnaire d'idéalisme et de mécanicisme. Le « point de vue de l'organisation » consiste à vider de leur contenu de classe les problèmes économiques et autres qui sont liés au développement de la société, à ramener les lois spécifiquement sociales à celles du mouvement mécanique. D'après la « science de l'organisation », la force motrice principale du développement dans la société divisée en classes antagonistes n'est pas la lutte de classe, mais l'« équilibre » entre la société et la nature, « l'organisation » des forces productives. Les forces productives sont détachées des rapports de production et considérées comme une technologie pure et simple. Boukharine et les autres ennemis du peuple soviétique se sont servis de la « science de l'organisation » de Bogdanov dans leur lutte contre l'édification du socialisme en U.R.S.S. Après la Grande Révolution socialiste d'Octobre, Bogdanov a prôné les théories mencheviques et machistes du « Proletkoul », qui niaient la nécessité pour le prolétariat d'utiliser les acquisitions de la culture avancée du passé et orientaient le développement de la culture prolétarienne dans une voie erronée. Ces théories antimarxistes ont été dénoncées par le parti communiste comme des théories étrangères et hostiles à la culture socialiste soviétique.

**BOND.** Solution de continuité dans l'accumulation graduelle de changements quantitatifs, transition de l'état qualitatif ancien à l'état qualitatif nouveau par suite de l'accumulation de changements quantitatifs jusque-là insignifiants et latents. Les métaphysiciens nient la nécessité des transitions par bonds d'un état qualitatif à un autre, ils prétendent que le développement est toujours évolutif, quantitatif, sans conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs, sans bonds. Le devenir de la nature et de la société dément cette conception métaphysique. En réalité tout passage d'une qualité à une autre est un bond, s'effectue par bond. Le développement de la nature inorganique, celui des espèces organiques, etc., montre que les bonds sont une étape nécessaire au cours de la transition de l'état qualitatif ancien à l'état qualitatif nouveau. De même, l'histoire de la société, la succession des formations sociales confirment la théorie des bonds, élaborée par la dialectique marxiste. Les changements quantitatifs graduels, qui s'opèrent au sein du capitalisme, préparent un changement radical, qualitatif du régime social, une transition par bond du capitalisme au socialisme, accomplie par la révolution prolétarienne.

Les réactionnaires, les opportunistes, les réformistes, qui par peur de la révolution s'efforcent de détourner les travailleurs de la voie révolutionnaire, nient la réalité des bonds dans le développement. La théorie des bonds est d'une grande importance pour la lutte révolutionnaire pratique. « S'il est vrai que le passage des changements quantitatifs lents à des changements qualitatifs brusques et rapides est une loi du développement, il est clair que les révolutions accomplies par les classes opprimées constituent un phénomène absolument naturel, inévitable » (Staline : « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique », M. 1954, p. 13). Par conséquent, pour obtenir l'abolition du capitalisme et la victoire du socialisme, il faut être un révolutionnaire prolétarien et non un réformiste. La Révolution socialiste d'Octobre offre l'exemple classique d'un bond prodigieux qui a inauguré l'ère de l'écroulement du capitalisme mondial. La période de la collectivisation massive de l'agriculture et de la liquidation des koulaks en tant que classe au pays des Soviets a été aussi un des plus grands bonds révolutionnaires de l'histoire.

Dans une société divisée en classes hostiles, les transitions d'un régime à un autre (bonds) revêtent le caractère de révolutions politiques, d'explosions révolutionnaires, aboutissent au renversement par la violence du pouvoir d'une classe et à l'instauration du pouvoir politique d'une autre classe. Les classes exploiteuses une fois liquidées, les bonds perdent le caractère de révolutions politiques, d'explosions. La loi de la conversion de la qualité ancienne en qualité nouvelle sous forme d'explosion n'est pas applicable à toutes les conditions sociales. Elle est de rigueur pour une société divisée en classes hostiles. Elle ne l'est pas pour une société où il n'y a plus d'antagonisme entre le pouvoir et le peuple. Sous le socialisme, le pouvoir politique appartient au peuple. L'activité de l'Etat soviétique et du parti communiste est conforme aux lois objectives du développement. Les plans d'Etat sont soutenus sans réserve par les masses laborieuses. Sous le socialisme il n'y a pas de classes susceptibles d'empêcher l'éclosion et la floraison du nouveau, et de combattre pour le maintien de ce qui meurt et freine le progrès. Dans la société socialiste, il reste encore des éléments inertes, arriérés, qui entravent le développement, mais la société triomphe aisément de leur résistance. C'est pourquoi les bonds, les changements qualitatifs venus à maturité dans la société soviétique, s'accomplissent non par explosion, c'est-à-dire par l'abolition du pouvoir politique existant et l'établissement d'un autre pouvoir, mais par un dépérissement graduel des éléments de la qualité ancienne et l'accroissement

des éléments de la qualité nouvelle. Ainsi, dans la campagne soviétique s'est effectué un bond gigantesque qui a substitué au régime économique ancien, bourgeois, un régime nouveau, socialiste, le régime kolkhozien. La transition graduelle du socialisme au communisme signifiera un bond grandiose dans l'épanouissement des forces productives et de la culture de la société soviétique, un tournant décisif, le passage d'une économie, celle du socialisme, à une autre économie, supérieure, à celle du communisme. Mais cette transition s'accomplit et s'accomplira non sous la forme d'une lutte de classes antagoniques, d'une explosion révolutionnaire, puisque dans la société socialiste les classes hostiles n'existent pas, mais graduellement et harmonieusement, dans l'étroite coopération de l'Etat, du parti communiste, du peuple tout entier, uni moralement et politiquement, mû par cette force puissante qu'est le patriotisme soviétique. Sous le socialisme, le développement économique ne s'effectue pas par bouleversements, mais par changements graduels. Cela signifie que tous les changements qualitatifs, radicaux, qui s'imposent au cours de la transition du socialisme au communisme (par exemple, la transformation de la propriété kolkhozienne en propriété nationale, etc.), se dérouleront progressivement, par des passages graduels.

Dans la nature les conversions de la qualité ancienne en qualité nouvelle revêtent également des formes très diverses : elles s'accomplissent soit par changements rapides et brusques survenant par suite de modifications quantitatives lentes, soit sous l'effet de l'accumulation graduelle des éléments de la qualité nouvelle et du dépérissement des éléments de la qualité ancienne. Dans les deux cas, les changements qualitatifs apparaissent à la suite de changements quantitatives qui préparent l'éclosion de la qualité nouvelle. (V. également *Conversion des changements quantitatives en changements qualitatifs*.)

**BOTEV Christo** (1848-1876). Eminent poète bulgare, philosophe matérialiste de la période prémarxiste. La conception du monde de Botev était une fusion du démocratie révolutionnaire et du socialisme utopique. La formation de ses idées a été fortement influencée par *Herzen* (V.) et *Tchernychevski* (V.), dont il propageait les vues matérialistes en Bulgarie. Les trois ans qu'il passa en Russie favorisèrent le développement de ses idées démocratiques et révolutionnaires. Chef de la révolution paysanne en Bulgarie, il estimait possible l'instauration d'un régime socialiste dans son pays, quand celui-ci serait affranchi du joug des féodaux turcs et de l'oppression des exploiters nationaux. La communauté paysanne possédait d'après lui des « éléments socialistes ». Sous l'influence du livre 1<sup>er</sup> du « Capital » de Marx et du mouvement ouvrier d'Europe occidentale, il arriva, dans les dernières années de sa vie, à la conclusion que c'est au prolétariat qu'il appartient d'édifier le socialisme. Cependant, il commit une erreur en entendant par prolétariat les pauvres en général. Selon Botev, le processus historique est le fruit du développement, du perfectionnement de la raison à travers la lutte des masses populaires. Sa conception de la nature était matérialiste. Il flétrissait la religion en tant qu'instrument d'asservissement spirituel des travailleurs. Au cours de son activité révolutionnaire, il devenait dialecticien. La vie sociale consiste, d'après lui, dans un développement incessant : « L'inexorable logique de l'histoire veut que l'ancien, le pourri disparaissent... et que tout ce qui est nouveau, sain et humain vive. » Le nouveau l'emporte sur l'ancien. La révolution, cet « arc de triomphe pour chaque peuple », était pour lui la forme supérieure de la lutte sociale. Il critiquait implacablement les libéraux.

Grand patriote et internationaliste, ami des peuples slaves, Botev combattait le nationalisme et le cosmopolitisme. En esthétique, il se ralliait à la doctrine de Tchernychevski. Son œuvre poétique offre une fusion organique du réalisme et du romantisme révolutionnaire, elle a joué un rôle important dans l'histoire du mouvement révolutionnaire bulgare.

**BOUTLÉROV Alexandre Mikhaïlovitch** (1828-1886). Grand chimiste russe, créateur de la théorie de la structure chimique des composés organiques (1861), bilan de tout le développement précédent de la chimie et base théorique des recherches modernes relatives à toutes les classes de composés chimiques et leur synthèse en laboratoire et dans l'industrie. En élaborant sa théorie, Boutlérov partait spontanément des positions matérialistes. Il reconnaissait la réalité objective des atomes et la possibilité illimitée de connaître leurs propriétés.

Boutlérov avait remarqué que toutes les propriétés de la matière sont en relations mutuelles de causalité. Il montrait que les théories chimiques qui synthétisent les faits empiriques sont nécessaires pour maîtriser les forces de la nature et les mettre au service de la société humaine. Dans sa lutte contre les conceptions agnostiques de Gerhardt et de Kekulé, il démontra théoriquement et expérimentalement que la nature chimique d'une molécule complexe était déterminée par la nature et le nombre des atomes qui la composent, par leurs rapports chimiques mutuels et leur interaction. Dans sa théorie de la structure chimique des molécules Boutlérov a montré la loi générale régissant les rapports chimiques entre les atomes dans les molécules et les rapports chimiques entre les molécules de différentes substances. Cette loi exprime l'essence des rapports indiqués comme cause des phénomènes chimiques. L'analyse des transformations chimiques donne, comme l'a démontré Boutlérov, la possibilité d'établir les rapports chimiques mutuels des atomes à l'intérieur de la molécule, l'ordre suivant lequel ils sont combinés entre eux et le caractère de leur interaction. Boutlérov a surtout fait ressortir l'importance de l'étude des influences mutuelles des atomes dans la molécule, aussi bien de ceux qui sont directement reliés que de ceux reliés entre eux par l'intermédiaire d'autres atomes. La théorie de l'influence mutuelle des atomes dans la molécule fait organiquement partie de sa théorie. Boutlérov accorda une attention toute spéciale à l'étude théorique et expérimentale du lien existant entre les propriétés chimiques de la molécule et sa structure chimique. Il expliqua théoriquement le phénomène de l'isomérisation. Les phénomènes chimiques sont des manifestations du mouvement de la matière. Donc, contrairement aux idées de nombreux chimistes, la molécule n'est pas une structure statique, mais ses atomes sont en mouvement continu. C'était là une conception dialectique spontanée de la structure chimique de la molécule qui permit à Boutlérov en 1877 de donner, pour la première fois dans l'histoire de la chimie, l'explication de la tautomérie, c'est-à-dire de la transformation réciproque réversible des molécules de certaines substances, indépendamment de toute influence extérieure. (Il avait dès 1862 découvert le premier cas de tautomérie et, en 1863, expliqué son mécanisme.) Boutlérov soulignait que chaque molécule n'a qu'une seule structure et ne peut avoir deux structures à la fois, comme certains chimistes se sont efforcés plus tard d'expliquer la tautomérie. Boutlérov prouva expérimentalement par un grand nombre de synthèses le bien-fondé de sa théorie et la développa. La théorie de Boutlérov ouvrit de larges possibilités pour la synthèse chimique, notamment la synthèse organique, elle fut un puissant instrument de prévision scientifique en laboratoire et dans l'industrie. Grâce à elle, a été déchiffrée la structure chimique d'un grand nombre de composés naturels. Des millions de composés chimiques n'existant pas dans la nature ont été

synthétisés en laboratoire et en usine. Confirmée par de longues années de pratique, la théorie de Boutlérov s'est enrichie au cours des dernières décades des données de la physique moderne et, en premier lieu, de la *mécanique quantique* (V.), qui permettent d'approfondir la nature de l'affinité chimique, de l'interaction chimique entre les atomes à l'intérieur de la molécule même, ainsi que le mécanisme des réactions chimiques. Les chimistes soviétiques ont joué un rôle primordial dans le développement et la justification de la théorie de Boutlérov.

La théorie et les synthèses de Boutlérov ont définitivement fait échec à la notion idéaliste de « force vitale » qui agirait dans les organismes vivants où elle réaliserait la synthèse des composés organiques. Dans les questions de philosophie générale non reliées à la chimie, Boutlérov était un idéaliste. Il faisait la propagande du spiritisme très en vogue à l'époque dans certains milieux intellectuels. Toutefois, ses opinions chimiques restaient naturellement matérialistes.

Boutlérov a lutté pour une préparation organisée de jeunes cadres scientifiques russes, pour le renforcement des écoles scientifiques en Russie, pour l'enseignement supérieur féminin. C'est lui qui a créé l'école des chimistes organiciens russes. Il était en tête des professeurs russes progressistes dans leur lutte contre la politique réactionnaire du gouvernement tsariste dans le domaine de la science. Les ouvrages de Boutlérov sont : « De la structure chimique de la matière » (1861), « L'importance moderne de la théorie de la structure chimique » (1879), « La structure chimique et la « théorie de la substitution » (1885) et autres.

**BRUNO Giordano** (1548-1600). Philosophe italien de la Renaissance, précurseur d'une conception du monde nouvelle, progressive ; adversaire acharné de l'Eglise, de la scolastique et de l'obscurantisme religieux. Brûlé vif à Rome par l'Inquisition.

Le point de départ de sa philosophie est le système de *Copernic* (V.), qu'il enrichit d'idées nouvelles (par exemple l'idée de l'existence d'un nombre infini de mondes, celle de l'atmosphère terrestre qui tourne avec la Terre, du Soleil qui se déplace par rapport aux étoiles). L'audacieuse doctrine de Bruno a porté un coup vigoureux à la *religion* (V.). Sa thèse fondamentale sur l'unité matérielle de l'univers, composé d'un nombre infini de mondes semblables à notre système solaire, a joué un rôle considérable dans le développement de la science, malgré son affublement panthéiste. C'est à Bruno qu'appartient l'idée de l'histoire des mondes dans le temps ; c'est lui également qui a avancé l'hypothèse des changements géologiques perpétuels de notre planète. Il a introduit ainsi l'idée du développement dans ce domaine. D'après lui, la matière et le mouvement sont inséparables, mais sa conception du mouvement demeure métaphysique. Il soutient que la connaissance scientifique de la nature doit se fonder sur l'expérience et rejette résolument la scolastique stérile avec ses définitions creuses, détachées de la nature. A côté de l'expérience, la raison humaine doit jouer un rôle important. Qui plus est, Bruno considérait la connaissance des lois de la nature comme la fin suprême de la pensée humaine. L'influence de la théologie se fait sentir dans sa doctrine (par exemple il identifie Dieu et la nature), ce qui s'explique par des conditions historiques. Pourtant, le panthéisme de Bruno était à cette époque le moyen le plus commode de propager les conceptions matérialistes. La philosophie bourgeoise cherche encore aujourd'hui à faire passer Giordano Bruno pour un idéaliste. Afin d'atténuer l'importance historique de la pensée slave et son influence sur l'Occident, les philosophes bourgeois tentent de dénigrer le rôle de Giordano Bruno qui avait repris, pour les développer, les idées de l'illustre savant polonais Copernic. Principaux ouvrages : « De la cause, du principe et de l'unité », « De l'infini, de l'univers et des mondes » et « Expulsion de la bête triomphante ».

## C

**CABANIS Pierre-Jean-Georges** (1757-1808). Philosophe matérialiste français, encyclopédiste, médecin de profession. Marx le rattachait à l'école de ceux qui adoptaient la physique de *Descartes* (V.), tout en rejetant sa métaphysique. En la personne de Cabanis, cette école a atteint son point culminant. Témoin de la Révolution bourgeoise française de 1789-1794, Cabanis était girondin et réprouvait la terreur jacobine. Principal ouvrage : « Rapports du physique et du moral de l'homme » (1797). La physiologie constituait le pivot de ses idées philosophiques. Il croyait que la conscience dépend essentiellement des fonctions physiologiques de l'homme, de l'activité de ses organes internes. Ses opinions sur la nature de la pensée s'écartaient de la doctrine des matérialistes français et se rattachaient au *matérialisme vulgaire* (V.). Cabanis prétendait que le cerveau « sécrète » organiquement la pensée, comme le foie sécrète la bile. Il estimait que la science sociale devait prendre pour base les sciences naturelles, que la médecine et la physiologie étaient appelées à transformer les mœurs. La connaissance de la structure et de l'activité de l'organisme humain est, pensait-il, la clé des phénomènes sociaux et de leurs modifications. Au déclin de sa vie, Cabanis devint vitaliste (V. *Vitalisme*), et admit l'existence indépendante de l'âme.

**CABET Etienne** (1788-1856). Socialiste utopique français; devient, après la Restauration, membre de la société secrète des carbonari ; prend, en 1830, une part active à la révolution de Juillet. Par ses conceptions philosophiques, c'est un idéaliste. Ayant pris connaissance de l'« Utopie » de Thomas *More* (V.) et de l'activité de Robert *Owen* (V.), Cabet s'installe sur les positions du socialisme utopique. Il a écrit un roman fantastique « Voyage en Icarie » (1840), où il démontre la supériorité de la société socialiste sur la société capitaliste. Il se prononce pour l'abolition de la propriété privée, pour la communauté des biens. Cabet condamne la lutte révolutionnaire du prolétariat, préconise une propagande pacifique du socialisme et des réformes graduelles, excluant le renversement du pouvoir bourgeois par la violence. Avec l'extension du mouvement ouvrier, la position de Cabet revêt un caractère nuisible et réactionnaire. Les idées de Cabet sur le socialisme et le communisme s'inspiraient des préjugés petits-bourgeois. Il s'efforçait de légitimer la position subalterne de la femme dans la société ; il considérait la famille bourgeoise comme la cellule fondamentale de la société socialiste. Sur le conseil d'Owen, Cabet se rendit en Amérique, où il fonda une « colonie communiste », l'« Icarie ». Mais son entreprise avorta. Comme tous les utopistes, Cabet élaborait des plans et projets bâtis sur le sable, voués à un échec inévitable. Cabet jouit un moment, parmi les ouvriers, d'une popularité qui s'explique exclusivement par la faiblesse du mouvement ouvrier. Cabet, dit Marx, a été populaire, bien qu'il fût « le représentant le plus superficiel du communisme ».



« **CAHIERS PHILOSOPHIQUES** ». Documents philosophiques de Lénine, parus dans les tomes IX et XII des « Recueils Lénine » et publiés en volume pour la première fois en 1933. Les « Cahiers philosophiques » se composent de larges extraits tirés de divers ouvrages philosophiques (datant principalement de 1914-1916). Les résumés de lecture s'accompagnent de remarques critiques, de conclusions et de généralisations de la plus haute importance. Les « Cahiers philosophiques » contiennent l'analyse des œuvres suivantes : Marx et Engels : « La Sainte Famille » ; Feuerbach : « Leçons sur l'essence de la religion » ; Hegel : « Science de la Logique », « Leçons sur la philosophie de l'histoire » et « Leçons sur l'histoire de la philosophie » ; Lassalle : « Philosophie du mélancolique Héraclite d'Ephèse » ; Article : « Métaphysique ». Le fragment « A propos de la dialectique », qui fait partie des « Cahiers philosophiques », offre un intérêt tout particulier ; Lénine y donne un bref et brillant aperçu de l'essence même de la dialectique matérialiste. Les « Cahiers philosophiques » comprennent également des notes consacrées à des ouvrages sur les sciences de la nature. Dans l'analyse du livre de Marx et d'Engels « *La Sainte Famille* » (V.), Lénine met en évidence leur critique de la philosophie idéaliste de Hegel (V.) et des *jeunes-hégéliens* (V.) ; il souligne que déjà dans cet ouvrage de jeunesse, Marx touche de près au socialisme scientifique. Dans son analyse du livre de Feuerbach « Leçons sur l'essence de la religion », Lénine met en relief ce qui distingue radicalement le matérialisme de Marx et d'Engels du matérialisme de Feuerbach (V.). Les analyses des ouvrages de Hegel sont un modèle de critique combative dirigée contre la dialectique hégélienne idéaliste. Lénine insiste sur la profonde différence qui sépare la dialectique marxiste de la dialectique idéaliste, et met en garde contre une attitude non critique à l'égard de la dialectique hégélienne. Son esprit de parti en philosophie, son ardeur révolutionnaire et son intransigeance dans la critique des aspects réactionnaires de la philosophie de Hegel se manifestent de façon éclatante ; mais il souligne en même temps ce qu'il y a de précieux dans la dialectique hégélienne, et indique comment il faut l'interpréter sous l'angle matérialiste. « D'une manière générale, je m'efforce de lire Hegel en matérialiste : Hegel, c'est le matérialisme mis la tête en bas (d'après Engels), c'est-à-dire que j'élimine en grande partie le bon Dieu, l'Absolu, l'Idée pure, etc. » (Lénine : « Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 78). Ce qu'il y a de rationnel dans la philosophie hégélienne, dit-il, c'est sa théorie de « l'autodynamisme », du développement éternel par la lutte des contraires.

Le thème central des « Cahiers philosophiques » est la dialectique. Lénine enrichit et précise la théorie de la dialectique matérialiste. Il en donne de profondes définitions, qui mettent à jour l'essence de cette méthode sous tous ses aspects. Les indications de Lénine sur l'unité de la dialectique, de la logique et de la théorie de la connaissance sont d'une grande portée pour le progrès de la philosophie. A l'encontre des idéalistes et des métaphysiciens, qui détachent les lois de la pensée de celles du monde objectif, qui envisagent la logique comme une science des formes creuses de la pensée, Lénine montre que la pensée reflète le monde objectif, que les lois de la pensée correspondent aux lois de la nature. Les « Cahiers philosophiques » sont une mine de conceptions profondes sur toutes les questions philosophiques : critique de l'agnosticisme de Kant (V.), critique de la logique métaphysique, définition marxiste de la logique et de ses catégories, caractéristique de la marche dialectique de la connaissance, mise en lumière de l'essence de la dialectique et de ses éléments fondamentaux, etc. Les « Cahiers philosophiques » contiennent nombre d'indications primordiales sur l'élaboration de la logique dialectique ; une importance toute particulière s'attache, sous ce rapport, aux remarques de Lénine sur la coïncidence, en logique, de l'histoire de la pensée avec les lois de la pensée, sur la nécessité qu'il y a, pour édifier une théorie juste de la connaissance, de généraliser sous l'angle philosophique l'histoire de la technique, des sciences de la nature, du développement mental de l'enfant, de celui des animaux, etc. L'analyse du livre de Hegel « Leçons sur l'histoire de la philosophie » offre un intérêt majeur ; Lénine montre que l'histoire de la philosophie est celle de la lutte du matérialisme et de l'idéalisme, il critique vivement Hegel, qui dénigre le matérialisme et exalte l'idéalisme dans l'histoire de la philosophie (*Platon — V. et autres*). Dans ses remarques sur les ouvrages traitant des sciences de la nature, Lénine dénonce les tentatives d'implanter l'idéalisme dans les sciences de la nature ainsi que le caractère déclassé de ces tentatives.

Les « Cahiers philosophiques » offrent un modèle de développement magistral de la dialectique matérialiste et constituent un programme de travail dans le domaine de la philosophie marxiste. Cependant, quand on lit les « Cahiers philosophiques », il ne faut pas oublier qu'ils se composent de notes destinées par Lénine à son usage personnel, et non à être publiées.

**CAMPANELLA Tommazo** (1568-1639). Communiste utopiste italien. Tout jeune, il entra au couvent des dominicains où il étudia la philosophie. Sous l'influence de Telesio (1508-1588), Campanella passa dans le camp des adversaires de la doctrine d'*Aristote* (V.), transformée par le clergé en scolastique. En 1591 Campanella publia à Naples son ouvrage « *Philosophia sensibus demonstrata* », dirigé contre la philosophie médiévale. Ses écrits lui valurent d'être arrêté. Il fut relâché peu après, mais l'Inquisition le tenait fortement en suspicion. Critiquant la scolastique, Campanella préconisait la connaissance expérimentale, l'étude de la nature. Il prêtait une âme à tout l'univers, qu'il considérait comme un organisme vivant. Dans sa philosophie de la nature, la tendance matérialiste se combine avec les vestiges de la scolastique dont il ne sut pas se défaire entièrement. Campanella était un patriote et un homme politique d'avant-garde. Il luttait contre le joug espagnol qui pesait à cette époque sur l'Italie ; il dirigeait une organisation clandestine dont le but était la libération de la patrie. Par suite d'une trahison, l'organisation fut dispersée. Campanella passa 27 ans en prison où il écrivit son ouvrage célèbre la « *Cité du Soleil* », publié pour la première fois en 1623. Il y exposa son rêve d'un régime communiste utopique.

Campanella est un des premiers communistes utopistes. Il défend l'idée de l'égalité politique et économique des hommes. Ce principe, il est vrai, n'est pas développé avec esprit de suite ; seuls les intellectuels, la caste des sages, constituent la force dirigeante dans la Cité du Soleil. Campanella critique la société où règne l'exploitation, où « la pauvreté... engendre la bassesse, l'astuce, le dol, le vol, les trahisons, le faux témoignage, le vagabondage et la mendicité ; mais la richesse produit aussi l'insolence, l'orgueil, l'ignorance, la présomption, la tromperie, la vanterie, l'égoïsme et la grossièreté ». Avec une perspicacité géniale Campanella soutient l'idée que la société, délivrée de la propriété privée, de l'inégalité sociale et de l'oppression, créerait les prémisses d'un épanouissement inouï de la science, de la technique, de l'art. Pour faciliter leur travail et assurer la prospérité, les « Solaris » disposent d'une technique perfectionnée dans tous les domaines de la production. Pour les citoyens de la Cité du Soleil, pour l'homme émancipé, le travail devient un besoin interne, « c'est pourquoi, quelle que soit la fonction dont un Solarien est chargé, il la tient pour fort honorable. Ils n'ont pas de serviteurs à gages... : car, en

toute chose, ils se suffisent à eux-mêmes et au-delà ». L'idéal communiste de Campanella exprimait les aspirations des paysans pauvres et des couches inférieures des intellectuels italiens de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Campanella était un penseur solitaire, son idée utopique de l'avenir n'était qu'un rêve, qui ne reposait pas sur la connaissance des lois réelles du développement de la société. Dans son « Athéisme vaincu », Campanella, sous le couvert de la critique de l'*athéisme* (V.), porta des coups à la religion et, surtout, au clergé.

« **CAPITAL (Le)** ». Principal ouvrage de Karl Marx, œuvre immortelle, qui a totalement bouleversé les notions sur la société humaine et a donné au socialisme une base scientifique. « Le Capital » est « l'œuvre d'économie politique la plus prodigieuse de notre siècle » (Lénine : « Karl Marx ; Friedrich Engels », M. 1954, p. 51). Marx disait que « Le Capital » était l'œuvre de sa vie. Il commença à l'écrire dans les années 40 et il y travailla jusqu'à sa mort. Le premier livre parut en 1867. « Il est certain, disait Marx, que c'est la bombe la plus redoutable qui ait été jamais lancée à la tête des bourgeois (y compris les propriétaires fonciers) » (Marx-Engels : Briefe über « Das Kapital », B. 1954, S. 133). Les livres suivants furent publiés après la mort de Marx sous la direction d'Engels : le livre deuxième en 1885 et le livre troisième en 1894. La première traduction du « Capital » fut faite en russe. La traduction du livre premier, commencée par G. Lopatine et terminée par N. Danielson, parut en 1872. Le livre premier est consacré à l'analyse du procès de la production du capital ; le deuxième à la circulation et le troisième à l'analyse de la production capitaliste dans son ensemble. Marx analyse à fond le mode capitaliste de production, considéré comme une formation économique et sociale déterminée, et révèle les lois de la naissance, du développement et de la disparition de cette formation. « Le Capital » est un « modèle d'analyse scientifique d'une formation sociale — la plus complexe — suivant la méthode matérialiste, modèle reconnu de tous et insurpassé » (Lénine : « Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates », M. 1954, pp. 18-19).

Même dans les travaux des meilleurs savants bourgeois, le régime capitaliste est considéré comme une forme « éternelle », « naturelle » de la société. Marx a démontré irréfutablement que les rapports capitalistes sont une forme *historique, transitoire* de la production sociale. Cette forme surgit avec la nécessité d'une loi naturelle à une étape déterminée du développement social, et non moins inéluctablement elle doit disparaître dans le feu de la révolution prolétarienne, céder la place à des formes sociales nouvelles plus progressives. Les socialistes utopistes, ces critiques du capitalisme, qui formaient des projets fantastiques pour délivrer l'humanité du joug capitaliste, espéraient les réaliser en persuadant les hommes, et avant tout les classes dominantes, du caractère légitime et rationnel de ces projets. Marx « a mis fin à la conception selon laquelle la société est un agrégat mécanique d'individus qui subit toutes sortes de changements au gré des autorités (ou ce qui revient au même, au gré de la société et du gouvernement) ; qui naît et se transforme suivant le hasard ; il fut le premier à donner une base scientifique à la sociologie en établissant le concept de la formation économique et sociale comme un ensemble de rapports de production donnés, en établissant que le développement de ces formations est un processus d'histoire naturel » (*Ibid.*, p. 17).

Marx a découvert la *loi économique du mouvement* de la société capitaliste et montré que le communisme constitue l'étape future et inévitable du développement social, dont l'avènement est préparé par toute l'histoire de l'humanité, par les lois objectives internes de l'évolution du capitalisme lui-même. Marx a mis en lumière les facteurs matériels, les forces sociales qui mènent le régime capitaliste à sa perte. Il a démontré que, dans certaines limites et à une étape historique donnée, le mode capitaliste de production est un mode progressiste, puisque les rapports de production capitalistes, qui se trouvent à cette étape pleinement adaptés au niveau des forces productives, stimulent l'essor décisif dernières, essor beaucoup plus rapide que dans les formations sociales antérieures. Toutefois cette croissance, en premier lieu, est obtenue au prix d'un gaspillage inconsidéré de la principale force productive, la force de travail du prolétariat et des richesses de la nature ; en deuxième lieu, elle a un caractère unilatéral, se réalise avec beaucoup d'inégalités, freine le progrès de diverses branches de la production ; en troisième lieu, il se trouve qu'elle est mortelle pour le capitalisme, car elle entre en contradiction irréductible avec les rapports de propriété privée, exige des rapports sociaux nouveaux, plus progressifs. Le capitalisme se transforme donc de plus en plus en entrave pour les forces productives en développement. Par suite de l'essor des forces productives de la société capitaliste, la production revêt un caractère social. Cette socialisation du travail sous le capitalisme se traduit avant tout de la manière suivante : à mesure que la division du travail s'accuse à l'intérieur de la société, la fonction de chaque individu devient une parcelle de moins en moins indépendante du travail de toute la société. Cette socialisation se manifeste encore dans le fait que la production capitaliste, en vertu de ses propres lois, se concentre dans des entreprises géantes. Le développement des formes coopératives du travail sous le capitalisme, et surtout l'emploi toujours plus considérable de machines, évincent les petits capitalistes. Les gros capitalistes accaparent une part sans cesse accrue de la production sociale. Cette socialisation de la production est spécifiquement *capitaliste*. Loin d'entraîner la suppression de la propriété privée des moyens de production, elle contribue à sa consolidation. Il en résulte une accentuation toujours plus grande de la contradiction fondamentale de la société capitaliste, entre le caractère social de la production et la forme privée, capitaliste, d'appropriation des résultats de la production (ce qui se manifeste en particulier sous la forme de crise de surproduction). En même temps s'aggravent toutes les autres contradictions de la société capitaliste.

La théorie de la plus-value, élaborée par Marx, révèle l'essence de l'exploitation capitaliste des ouvriers salariés, vrais créateurs de toutes les richesses de la société bourgeoise, et constitue, comme le dit Lénine, la pierre angulaire de la doctrine économique marxiste. Marx a ainsi mis à nu la base d'existence des classes capitalistes, l'essence de l'exploitation capitaliste que l'économie politique bourgeoise s'évertue à masquer. L'ouvrier travaille pour le capitaliste en lui vendant sa force de travail, payée sous forme de salaire, en règle générale au-dessous de sa valeur. Or, l'ouvrier crée une valeur beaucoup plus grande. La classe capitaliste s'approprie sous forme de plus-value toute la différence entre la valeur de la marchandise produite par l'ouvrier, et le salaire de ce dernier, et cette différence constitue la source de tous les revenus capitalistes : profits, intérêts, rente, impôts. La classe capitaliste dont l'existence est fondée sur l'appropriation de la plus-value, s'oppose dans son ensemble au prolétariat, elle est son exploiteur collectif. La course à la plus-value aboutit à l'élévation continue de la norme d'exploitation du travail. L'augmentation de la journée de travail, l'exploitation féroce du travail des femmes et des enfants, la

destruction de la force de travail, la mutilation physique de millions d'ouvriers — tels sont les moyens du capital pour satisfaire sa soif insatiable de surtravail.

L'emploi des machines et le développement des forces productives sont pour le capital un moyen d'élever la norme de la plus-value et non d'économiser le travail. A mesure que le capitalisme évolue, l'exploitation de la classe ouvrière augmente, sa situation ne fait qu'empirer. L'extension des rapports capitalistes et l'emploi des machines engendrent le chômage, une armée de réserve industrielle. Cet excédent de la main-d'œuvre exerce continuellement une pression sur le marché du travail et permet aux capitalistes de réduire les salaires, de les fixer à un taux inférieur à la valeur de la force de travail. De là la paupérisation relative et absolue de l'ouvrier. « L'accumulation de richesse à un pôle égale l'accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même » (Marx : « Le Capital », L. I., t. 3, P. 1939, p. 98). Le développement du capitalisme n'offre à la classe ouvrière aucun moyen d'améliorer sa situation dans le cadre du régime capitaliste. C'est pourquoi les intérêts du prolétariat s'opposent diamétralement aux bases mêmes du régime capitaliste et exigent leur destruction. Or, « en augmentant la dépendance des ouvriers envers le capital, le régime capitaliste crée la grande puissance du travail unifié » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 67). A cause de la concentration et de la centralisation de la production capitaliste, le nombre des prolétaires salariés s'accroît sans cesse aux dépens des petits propriétaires et surtout des paysans ruinés par le capitalisme. Le prolétariat augmente en nombre et en force. Les ouvriers se concentrent en masses toujours plus grandes et compactes dans les vastes entreprises capitalistes. C'est ainsi que le capitalisme au cours de son évolution engendre lui-même la force sociale appelée à le détruire. Le prolétariat révolutionnaire s'empare du pouvoir, établit sa dictature et exproprie les expropriateurs.

Marx montre également l'impasse dans laquelle sont acculées sous le capitalisme les masses de petits propriétaires et en particulier la petite paysannerie exploitée féroceement par le capital. Le capitalisme apporte au gros des masses de petits propriétaires la ruine inéluctable et la transformation en prolétaires. « Marx, ce marxiste ferme entre tous, conseillait instamment au parti communiste de ne pas perdre de vue la paysannerie, de la gagner au prolétariat et de s'assurer son appui dans la révolution prolétarienne à venir » (Staline : Œuvres, t. 5, éd. russe, p. 344). La loi de la naissance, de l'évolution et de la disparition de la société capitaliste, découverte par Marx, ne signifie nullement que l'histoire conduira inéluctablement l'humanité au communisme sans recourir à la lutte de classes. La loi de développement du capitalisme, comme de toute société antagonique en général, implique l'accentuation de ses contradictions, l'aggravation de la lutte de classes. La connaissance des lois objectives de l'évolution du capitalisme permet au prolétariat d'orienter sa lutte contre le régime capitaliste dans la voie révolutionnaire, de discerner ses ennemis, de trouver ses alliés et d'avancer avec assurance vers la victoire, vers l'instauration de sa dictature. « Le Capital » met en pleine lumière la nécessité historique de la *dictature du prolétariat* (V.) et sa victoire inévitable à la suite de la révolution socialiste triomphante. La doctrine de Marx a permis au prolétariat mondial de prendre conscience de son rôle historique, de connaître et d'appliquer les méthodes de lutte victorieuse contre le capitalisme.

« Le Capital » de Marx n'est pas seulement un ouvrage d'économie politique, c'est aussi un grand ouvrage d'histoire et de philosophie. Il constitue un exposé magistral des principes du *matérialisme historique* (V.) appliqués avant tout à l'étude approfondie d'une formation économique et sociale déterminée, le capitalisme. « Le Capital » est également un modèle incomparable de mise au point et d'application de la *dialectique* (V.) matérialiste à l'étude, de la société humaine. Lénine souligne la portée philosophique du « Capital » : « Le Capital » est l'application de la logique, de la dialectique et de la théorie de la connaissance du matérialisme à une science déterminée » (Lénine : « Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 215). Reflétant fidèlement le monde réel, « Le Capital » considère le mode capitaliste de production non comme un fait immuable et éternel, mais comme un phénomène qui naît et évolue historiquement et engendre nécessairement les conditions de son écroulement. En montrant que les contradictions propres au mode capitaliste de production sont la source de son devenir, Marx analyse comment ces contradictions s'accroissent et s'aiguisent, comment, par tout son développement, le capitalisme crée les prémisses objectives de sa substitution révolutionnaire par le socialisme. Tout en examinant la formation sociale capitaliste, Marx élabore la théorie de la connaissance marxiste. Le caractère rigoureusement scientifique du « Capital » s'allie à l'esprit de parti intransigeant envers tous les ennemis du prolétariat. Le sous-titre du « Capital » : « Critique de l'économie politique » correspond parfaitement au contenu théorique de cet ouvrage. L'analyse des lois du capitalisme est inséparable de la critique scientifique de l'économie politique bourgeoise.

Depuis que « Le Capital » a paru et jusqu'à nos jours, les théoriciens bourgeois et les laquais réformistes du capitalisme mènent une lutte acharnée contre cet ouvrage qu'ils défigurent et diffament. Mais toute l'expérience historique de l'humanité, en particulier toute l'histoire de la lutte de classes depuis la parution de ce livre, confirment pleinement les idées géniales du « Capital ».

**CAPITALISME.** Régime social et politique qui a succédé au féodalisme. Ce régime est fondé sur la propriété privée capitaliste des moyens de production, sur l'exploitation des ouvriers salariés, dépourvus de moyens de production et d'existence, et obligés de vendre constamment leur force de travail aux capitalistes. La force motrice de la production capitaliste, son stimulant principal est le profit qui provient de l'appropriation de la plus-value, créée par les ouvriers. La contradiction fondamentale du capitalisme évolué est la contradiction entre le caractère social de la production et la forme capitaliste privée de l'appropriation. L'économie capitaliste est basée sur l'anarchie de la production, elle est soumise aux lois spontanées du développement. De là les crises économiques périodiques, inévitables sous le capitalisme, les crises de surproduction, lorsqu'il y a plus de marchandises que n'en peut absorber le marché, limité par le pouvoir d'achat des travailleurs, dont le niveau de vie, dans les conditions du régime capitaliste, baisse sans discontinuer. L'économie des pays capitalistes se développe par cycles, c'est-à-dire que la croissance de la production, par suite des contradictions antagoniques inhérentes au capitalisme, cède la place à une baisse de la production, à une chute brusque, à la crise. Pendant la crise, on observe une destruction massive des forces productives de la société, le chômage augmente considérablement, ainsi que la

misère de la classe ouvrière et de tous les travailleurs, toutes les contradictions du régime capitaliste s'aggravent. Avec le développement du capitalisme, l'oppression capitaliste se renforce, la paupérisation absolue et relative de la classe ouvrière et de tous les travailleurs s'accroît. Plus les richesses sociales se concentrent aux mains d'un petit groupe de capitalistes, et plus se prolétarisent les masses, plus s'étend le chômage et s'appauvrit la classe ouvrière. « *Voilà la loi générale, absolue, de l'accumulation capitaliste* » (Marx : « Le Capital », L. I, t. 3, P. 1939, p. 97). Une lutte de classe aiguë entre la bourgeoisie et le prolétariat, tel est le trait essentiel de la société capitaliste.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le capitalisme est entré dans le dernier stade de son développement, celui de l'impérialisme, caractérisé par la domination d'une poignée de monopolistes ou de groupes monopolistes dans l'économie et la politique, en vertu de la loi de l'inégalité du développement politique et économique des pays capitalistes à l'époque de l'impérialisme, les assises du régime capitaliste sont de plus en plus ébranlées, des conflits et des guerres entre ces pays sont plus fréquents ; la lutte de la classe ouvrière et, sous sa direction, de tous les travailleurs contre la classe des capitalistes, revêt une acuité extrême. Le stade impérialiste est la veille de la révolution socialiste. A partir de la première guerre mondiale, le régime capitaliste est entré dans une crise générale due à la désagrégation croissante du système économique capitaliste dans le monde entier. La Grande Révolution socialiste d'Octobre a inauguré une ère nouvelle dans l'évolution de la société. Le capitalisme a cessé d'être le système unique et universel dans l'économie mondiale. Cette dernière s'est scindée en deux systèmes économiques diamétralement opposés : le système socialiste et le système capitaliste. La crise générale du capitalisme a pour trait distinctif l'accentuation extrême de toutes les contradictions de la société capitaliste. Les contradictions s'aggravent entre les Etats impérialistes et les colonies ou les pays dépendants, engagés dans la voie de la libération nationale, ce qui sappe les fondements de l'impérialisme. La putréfaction du capitalisme s'accroît. A l'époque de sa crise générale, le capitalisme se caractérise par une sous-production chronique des entreprises, par l'existence de millions de chômeurs. Les crises économiques sont encore plus profondes, encore plus dévastatrices, elles touchent toutes les branches de l'économie. Leur durée est de plus en plus longue, tandis que les périodes de reprise d'activité se réduisent, et n'aboutissent plus à un essor général de l'économie.

Pendant la deuxième guerre mondiale, le capitalisme est entré dans la seconde étape de sa crise générale. Plusieurs pays d'Europe et d'Asie se sont détachés du système capitaliste, et ont instauré chez eux le régime de la *démocratie populaire* (V.). La victoire historique du peuple chinois a porté à l'impérialisme un nouveau coup foudroyant. Les pays de démocratie populaire se sont engagés dans la voie de l'édification socialiste. Le monde s'est scindé en deux camps : d'une part, celui de l'impérialisme, dirigé par les U.S.A., d'autre part, le camp du socialisme et de la démocratie qui grandit et se renforce sous la direction de l'U.R.S.S. et de la République populaire chinoise. Le résultat économique le plus important de cette guerre a été la scission du marché mondial unique et universel, et la formation de deux marchés parallèles — le marché capitaliste et le marché socialiste, — ce qui a déterminé une nouvelle aggravation de la crise générale du système capitaliste dans le monde entier.

Pour maintenir le régime capitaliste, la bourgeoisie réactionnaire a recours aux moyens extrêmes, — à la fascisation des Etats, à l'instauration de la dictature fasciste. Les groupements monopolistes utilisent l'appareil d'Etat bourgeois qui leur est subordonné, pour asservir encore plus les travailleurs, supprimer les libertés politiques et la démocratie, pour étouffer le mouvement révolutionnaire et d'émancipation nationale des larges masses laborieuses.

La révolution socialiste substitue au régime capitaliste un régime social supérieur — le socialisme, qui s'affermi au cours d'une lutte de classe acharnée contre le capitalisme. La dictature du prolétariat organise un mode de production nouveau, socialiste, et met fin pour toujours à l'exploitation de l'homme par l'homme, abolit le régime de l'esclavage et de l'oppression.

**CARTESIANISME.** Doctrine philosophique de *Descartes* (V.) et de ses disciples (de *Cartesius*, nom latinisé de Descartes). Le cartésianisme se divisa en deux courants opposés: un courant progressif adhérant à sa conception matérialiste-mécaniste de la nature — *Leroy*, *La Mettrie* (V.), *Cabanis* (V.) — et un courant réactionnaire, rattaché à la métaphysique idéaliste de Descartes (*Delaforge*, *occasionalisme* — V., *Malebranche* — V.).

**CATEGORIES** (du grec [...] — attribut). En philosophie, notions logiques fondamentales qui reflètent les propriétés essentielles, les côtés et les rapports les plus généraux entre les phénomènes réels. Les catégories (causalité, nécessité, contenu, forme, etc.) se sont formées au cours du développement historique de la connaissance sur la base de la pratique sociale et matérielle des hommes dans la production. Les catégories permettent à l'homme de pénétrer plus à fond la réalité qui l'entoure. La connaissance de la nature et de l'histoire, loin d'être un simple acte mécanique de réflexion de la réalité dans le cerveau humain, est un processus complexe de formation de catégories, de concepts, de lois. « L'homme se trouve devant un *réseau* de phénomènes naturels. L'homme primitif, le sauvage, ne se sépare pas de la nature. L'homme conscient s'en sépare ; les catégories sont les jalons de cette séparation, autrement dit de la connaissance du monde, les points nodaux de ce réseau, qui aident à connaître la nature et à s'en rendre maître » (Lénine : « Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 67).

La conception marxiste des catégories se distingue radicalement des conceptions idéalistes. D'après *Kant* (V.) par exemple, les catégories sont des formes *a priori* de la pensée, c'est-à-dire qu'elles existent de tout temps, avant toute expérience et indépendamment d'elle. *Hegel* (V.) prend les catégories dans leur développement dialectique, mais elles sont pour lui des étapes dans l'évolution d'une idée mystique et religieuse, l'idée absolue, créatrice du monde réel. Le matérialisme dialectique considère les catégories comme un reflet des aspects les plus généraux et les plus essentiels de la nature et de la société dans la conscience. Les catégories fondamentales du matérialisme dialectique sont : la *matière* (V.), le *mouvement* (V.), le temps, l'espace (V. *Temps et espace*), la qualité, la quantité (V. *Qualité et quantité*), la réciprocité, la contradiction, la *causalité* (V.), la nécessité (V. *Nécessité et hasard*), la *forme et le contenu* (V.), *l'essence et le phénomène* (V.), *la possibilité et la réalité* (V.), etc. Les catégories fondamentales du matérialisme historique comprennent le mode de production (V. *Mode de production des biens matériels*), la *formation économique et sociale* (V.), les *forces productives* (V.) et les *rapports de production* (V.), la *base et la superstructure* (V.), la classe (V. *Classes*), la révolution (V. *Révolution sociale*), etc.

Les catégories du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, comme celles de toute autre science, ne constituent point un système fermé et immuable de notions fondamentales. Le développement de la réalité objective et les progrès de la science multiplient et enrichissent les catégories scientifiques qui reflètent le monde objectif avec toujours plus d'ampleur et de précision. Exprimer les rapports essentiels de la réalité, les catégories doivent forcément être aussi souples, mobiles et liées les unes aux autres que les objets et les processus du monde matériel lui-même. On aurait tort de considérer les catégories scientifiques comme des formules rigides, données une fois pour toutes. Ainsi, ce serait une erreur d'examiner la catégorie économique de la production marchande en dehors des conditions historiques. La production marchande sous le capitalisme est une chose, et la production marchande sous le socialisme en est une autre. La production marchande conduit au capitalisme, si les moyens de production appartiennent à des particuliers, si la force de travail est une marchandise, s'il y a exploitation. La production marchande en U.R.S.S. est d'un genre spécial, étant donné que les moyens de production y appartiennent à la collectivité et que l'exploitation de l'homme par l'homme n'y existe pas. Elle contribue au renforcement du socialisme et non du capitalisme. Cet exemple montre que le développement de la réalité objective peut et doit s'exprimer non dans des catégories métaphysiques figées mais dans des catégories dialectiquement mobiles.

Chaque catégorie reflète un des aspects du monde objectif. Ce n'est donc pas des catégories isolées mais leur ensemble, « la somme *infinie* des notions générales, des lois, etc., qui donne le *concret* dans toute sa plénitude » (*Ibid.*, p. 261). (V. également *Concept*.)

**CAUSALITE.** Une des formes de l'interdépendance universelle des phénomènes du monde objectif. Lénine souligne que la question de la causalité est d'une importance toute particulière pour définir un courant philosophique. En règle générale, l'idéalisme nie la causalité objective dans la nature et dans la société, qui seraient dès lors dépourvues de tout ordre indépendant de la conscience des hommes. Les idéalistes représentent la nature et la vie sociale comme un chaos de phénomènes et d'événements qui n'auraient pas entre eux de liaison causale. Ainsi Kant affirme que la raison dicte ses lois à la nature, que la causalité est une catégorie *a priori*, antérieure à l'expérience, inhérente à la raison humaine indépendamment de l'expérience. La théorie de Hume est basée sur ce principe que dans le monde objectif il n'y a aucun rapport de causalité entre les phénomènes, que la causalité n'est autre chose que le résultat d'une habitude, de la liaison habituelle des sensations, des perceptions. Pour ce qui est de la philosophie bourgeoise réactionnaire de l'époque impérialiste, la négation de la causalité objective est une de ses armes principales dans la lutte contre la science. Le pragmatisme et l'intuitionnisme, le machisme et le positivisme, ainsi que divers autres courants de la philosophie réactionnaire se refusent unanimement à reconnaître le caractère objectif de la liaison causale des phénomènes. Mach déclarait : « Dans la nature, il n'y a ni cause ni effet. »

La philosophie de nos jours : *positivisme logique* (V.), *personnalisme* (V.), *existentialisme* (V.) et autres écoles réactionnaires, se prononce, elle aussi, contre le principe de causalité. En exploitant la crise de la physique, qui dure encore, certains philosophes s'appliquent à utiliser les données nouvelles de la science pour répudier la causalité objective. C'est la négation de la causalité objective dans la nature qui sert de point d'appui à l'*idéalisme « physique »* (V.), au *weismanisme-morganisme* (V.) et aux autres courants idéalistes dans les sciences naturelles.

La connaissance scientifique n'est possible que si elle met en lumière les liaisons causales des phénomènes. Quand ils se dressent contre la causalité, les philosophes bourgeois exécutent les ordres de leur classe, intéressée à obscurcir la conscience des masses, à substituer la religion à la science.

En dénonçant les machistes, Lénine a demandé qu'on fit une distinction très nette entre les deux lignes philosophiques à propos du problème de la causalité. « Il est clair, en effet, qu'en matière de causalité la tendance subjective qui attribue l'origine de l'ordre et des lois de la nature non au monde objectif extérieur, mais à la conscience, à l'esprit, à la logique, etc., non seulement détache l'esprit humain de la nature et les oppose l'un à l'autre, mais fait de la nature une *partie* de l'esprit au lieu de considérer l'esprit comme une partie de la nature. La tendance subjective se réduit, dans la question de la causalité, à l'idéalisme philosophique (dont les théories de la causalité dues à Hume et à Kant ne sont que des variétés), c'est-à-dire à un fidéisme plus ou moins atténué et dilué. Le matérialisme est la reconnaissance des lois objectives de la nature et du reflet approximativement exact de ces lois dans la tête de l'homme » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, pp. 171-172). Lénine enseigne qu'il faut distinguer la solution gnoséologique du problème de la causalité en général et le degré de précision atteint par la science dans la description des rapports de causalité. Indépendamment du niveau atteint par la science dans l'étude des liaisons causales, la solution gnoséologique de ce problème a pour principe l'existence objective de la causalité, le déterminisme de la nature, source de notre connaissance des liaisons causales.

La théorie de la causalité établie par le matérialisme dialectique, se ramène aux principes fondamentaux suivants : il n'y a pas dans le monde de phénomène sans cause. Chaque phénomène de la nature et de la société est conditionné par une cause déterminée, est la conséquence de telle ou telle cause. La cause et l'effet sont dans des rapports d'action réciproque. La cause engendre l'effet, mais l'effet n'est pas passif, il réagit sur la cause qui l'a engendré. Ainsi, une base économique donnée engendre la superstructure sociale correspondante, mais cette dernière n'est pas simplement une conséquence passive. Elle joue un rôle actif, en réagissant sur la base, en la consolidant et en la développant. Dans leur interaction universelle, la cause et l'effet permutent ; ce qui, dans une connexion, est effet, peut devenir cause dans une autre, etc. Entre la cause et l'effet il y a un rapport interne nécessaire. On ne saurait envisager l'action réciproque entre la cause et l'effet en la détachant de la situation concrète dans laquelle cette interaction se déroule. Ainsi, sous le régime socialiste, le progrès de la technique est une des causes de l'accroissement du bien-être des travailleurs ; dans les pays capitalistes, loin de contribuer à l'amélioration du bien-être des exploités, le développement de la technique est au contraire une des causes de l'aggravation du chômage et de la misère.

L'activité pratique est le critère suprême du caractère objectif des rapports de causalité constatés dans la nature et dans la société. Ainsi, la biologie établit que la variabilité et l'hérédité des organismes sont fonction des changements du milieu extérieur; la pratique confirme pleinement cette dépendance causale. Il en est de même dans la vie sociale. Nous savons que

les crises économiques périodiques dans la société capitaliste ont pour cause le régime capitaliste, les contradictions qui lui sont inhérentes ; la pratique, l'expérience de l'histoire de la société confirme la justesse de notre conception de ce rapport de causalité : la suppression du capitalisme en U.R.S.S. a eu pour conséquence nécessaire la disparition de l'inévitable corollaire du régime capitaliste que sont les crises économiques. (V. également *Déterminisme et indéterminisme.*)

« **CE QUE SONT LES « AMIS DU PEUPLE » ET COMMENT ILS LUTTENT CONTRE LES SOCIAL-DEMOCRATES** ». Ouvrage de Lénine écrit en 1894 et publié la même année en trois livraisons (polycopié). La deuxième livraison a été perdue. Dans son ouvrage, Lénine a démasqué le vrai visage des populistes, ces faux « amis du peuple » qui sont pratiquement les ennemis du peuple. Le *populisme* (V.) représentait le principal obstacle idéologique au mouvement social-démocrate et à la diffusion du marxisme en Russie. C'est pourquoi, pour faire triompher le marxisme en Russie, il fallait écraser le populisme, en dénoncer l'essence réactionnaire. Les populistes des années 90, qui exprimaient les intérêts des koulaks, avaient renoncé depuis longtemps à toute lutte révolutionnaire contre le gouvernement tsariste et s'étaient engagés dans la voie de la conciliation libérale avec le régime existant. Ils avaient fait également un pas en arrière par rapport à *Tchernychevski* (V.) dans le domaine de la théorie philosophique. Tchernychevski avait lutté contre l'idéalisme sous toutes ses formes ; il méprisait et tournait en dérision les subjectivistes, les kantistes et les positivistes ; or, les populistes, écrivait Lénine, étaient justement à la traîne des positivistes. Ils préconisaient des vues idéalistes subjectives, réactionnaires sur la marche du développement social, niaient le caractère objectif des lois historiques. Du point de vue des populistes, la force déterminante, motrice, de l'histoire, ce sont les personnalités marquantes, les « héros », les « individus doués de l'esprit critique » ; quant à la masse, au peuple, à la « foule », comme ils disaient, elle ne fait qu'obéir aveuglément à ces « héros ». Dans leurs journaux et revues, ils se prononçaient obstinément contre le marxisme. La lutte contre le populisme avait été commencée par *Plékhanov* (V.) et le premier groupe marxiste en Russie, le groupe « Libération du travail », mais elle était loin d'être achevée. Lénine consumma l'écrasement idéologique du populisme. Il a démontré que les populistes des années 90 n'étaient pas des révolutionnaires, qu'ils ne se proposaient pas de renverser le tsarisme par une révolution, mais cherchaient seulement « à rapiécer, à « améliorer » la condition de la paysannerie *tout en conservant les fondements de la société actuelle* » (Lénine : « Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates », M. 1954, p. 158). Caractérisant le contenu de classe du populisme, Lénine montrait que dans les écrits des populistes sur le socialisme il n'y a absolument rien de socialiste, que toutes leurs théories « n'expliquent nullement l'exploitation du travailleur et, par suite, ne peuvent absolument pas servir à son émancipation ; qu'en réalité toutes ces théories reflètent et défendent les intérêts de la petite bourgeoisie » (*Ibid.*, p. 185). Lénine a qualifié le socialisme populiste de socialisme petit-bourgeois.

Dans son livre, Lénine a non seulement défendu la doctrine marxiste et mis un terme aux piètres tentatives des populistes, qui cherchaient à la déformer, mais il a développé et enrichi la théorie du matérialisme dialectique et du matérialisme historique. L'ouvrage de Lénine, en particulier la première livraison, contient un exposé brillant, remarquablement profond de la philosophie marxiste, et notamment de la conception matérialiste de l'histoire.

Lénine a appliqué le marxisme aux conditions concrètes de la Russie et a mis en lumière les tâches essentielles qui se posaient devant les marxistes russes. Son ouvrage fixait le programme du marxisme révolutionnaire en Russie. Définissant les tâches immédiates de la classe ouvrière, Lénine disait que le prolétariat, en tant que « représentant unique et naturel de toute la population laborieuse et exploitée de la Russie » (*Ibid.*, p. 108), devait prendre la tête de la lutte contre le régime de servage et l'absolutisme tsariste ; mais cette lutte n'est nécessaire à la classe ouvrière que comme moyen de combattre plus facilement la bourgeoisie, de s'ouvrir une voie vers la victoire sur l'ennemi principal des travailleurs, le capital. Dans son livre, Lénine a pour la première fois émis cette idée que l'alliance révolutionnaire de la classe ouvrière et de la paysannerie était le principal moyen à mettre en œuvre pour renverser le tsarisme, la domination des grands propriétaires fonciers et de la bourgeoisie. Il estimait que la tâche principale des marxistes russes consistait à organiser un parti ouvrier social-démocrate unique qui remplacerait les cercles marxistes disséminés. Lorsque les représentants avancés de la classe ouvrière, écrivait Lénine, « se seront assimilés les idées du socialisme scientifique, l'idée du rôle historique de l'ouvrier russe ; lorsque ces idées seront largement diffusées et que, parmi les ouvriers, des organisations solides seront fondées, susceptibles de transformer l'actuelle guerre économique dissociée des ouvriers, en une lutte de classe consciente, alors l'OUVRIER russe, à la tête de tous les éléments démocratiques, abattra l'absolutisme et conduira le PROLETARIAT RUSSE (côte à côte avec le prolétariat de TOUS LES PAYS) *dans la voie directe d'une lutte politique déclarée vers la REVOLUTION COMMUNISTE VICTORIEUSE* » (*Ibid.*, p. 200).

**CERVEAU.** Partie centrale du système nerveux, organe de la conscience et de la pensée. La vie psychique de l'homme est une fonction du cerveau qui reflète le monde objectif. La physiologie moderne de l'activité nerveuse supérieure a définitivement réfuté les conceptions idéalistes de l'indépendance de l'esprit, de la pensée et de la conscience par rapport à la matière. La conscience et la pensée sont incontestablement le produit d'un organe corporel et matériel, le cerveau. (V. *Pavlov.*) La conscience et la pensée ne sont rien d'autre que le reflet de la nature, de la vie sociale dans le cerveau de l'homme ; aussi ne saurait-on séparer la pensée de la matière sans commettre une faute grossière. La pensée de l'homme et sa conscience sont une propriété de la matière hautement organisée, le cerveau, le produit de son activité ; elles se sont développées grâce à la pratique sociale de l'humanité au cours de son histoire, grâce au travail humain. « C'est précisément la *transformation de la nature par l'homme*, et non la nature seule en tant que telle, qui est le fondement le plus essentiel et le plus direct de la pensée humaine, et l'intelligence de l'homme a grandi dans la mesure où il a appris à transformer la nature » (Engels : « Dialectique de la nature », P. 1952, p. 233). C'est chez l'homme que le cerveau a reçu le plus haut développement, par suite d'une longue évolution historique. Chez les vertébrés, on distingue la moelle épinière logée dans le canal vertébral, et l'encéphale situé dans la boîte crânienne. La moelle comprend les centres moteurs et sensitifs primaires dont la régulation dépend de l'encéphale. Par elle-même, la moelle épinière n'est apte qu'aux fonctions les plus simples — flexion et extension des membres — insuffisantes pour assurer la locomotion (marche, course, grimper, etc.) qui exige la coordination par l'encéphale. La structure du cerveau est très complexe. La moelle épinière se continue par le bulbe rachidien, siège des centres vitaux les plus importants, ceux de la respiration, de la circulation, du métabolisme, etc., et des noyaux innervateurs des muscles de la

langue, du pharynx, des cordes vocales. Le pont de Varole se trouve directement au-dessus du bulbe et comprend les noyaux d'innervation des muscles de la face, des muscles oculaires externes et, en commun avec le bulbe rachidien, le noyau du nerf auditif. Le cervelet, situé au-dessus du bulbe et du pont de Varole, est l'organe de l'équilibration du corps et de la coordination des mouvements. Puis vient le cerveau moyen qui comprend les noyaux des nerfs moteurs oculaires, et de très importants centres moteurs. Le cerveau intermédiaire suit le précédent et comprend les couches optiques — centre collecteur de tous les nerfs sensitifs — et ce qu'on appelle la région hypothalamique, centre régulateur du métabolisme. Toutes ces parties sont les centres des réflexes absolus, réactions héréditaires de l'organisme aux facteurs du milieu intérieur et extérieur. Les grands hémisphères sont situés au-dessus de ces régions dont ils coordonnent et règlent l'activité.

Chez les mammifères, chez l'homme en particulier, les grands hémisphères dépassent par leur masse et l'extraordinaire complexité de leur structure et de leurs fonctions, toutes les autres régions du cerveau. Ils se composent d'agglomérations centrales de cellules (ce que Pavlov appelle la sous-écorce sous-jacente), agglomérations qui sont le substrat de l'activité réflexe absolue ou activité instinctive, et de l'écorce, dont le manteau recouvre les grands hémisphères. L'écorce contient une quantité énorme de cellules nerveuses (jusqu'à 16 milliards) qui ont entre elles des relations extrêmement compliquées et incessamment variables. L'écorce des grands hémisphères, organe de l'activité nerveuse supérieure, est, selon Pavlov, le lieu où se forment les réflexes conditionnels, c'est-à-dire les réflexes non héréditaires, qui apparaissent au cours de la vie individuelle et étendent à l'extrême les facultés d'adaptation de l'organisme aux variations des milieux intérieur et extérieur. L'écorce des grands hémisphères représente en même temps un système d'analyseurs, dont la tâche, comme le montre Pavlov, consiste à décomposer, avec d'autant plus de finesse que l'animal est plus hautement organisé, l'ensemble des influences incidentes venant de l'extérieur et excitant l'organisme. C'est chez l'homme que les fonctions de l'écorce cérébrale sont les plus complexes. « A la phase humaine de l'évolution du monde animal, disait Pavlov, un appoint considérable s'est ajouté aux mécanismes de l'activité nerveuse. Chez l'animal, la réalité est signalée presque exclusivement par des excitations et leurs traces dans les grands hémisphères, directement conduites dans les cellules spéciales des récepteurs visuels, auditifs et autres de l'organisme. C'est ce qui, chez nous, correspond aux impressions, aux sensations et aux représentations reçues du milieu extérieur, naturel et social, exception faite du langage, auditif et visuel. C'est le premier système de signalisation de la réalité, système qui nous est commun avec les animaux. Mais le langage constitue notre second système de signalisation de la réalité, spécialement nôtre, signal des premiers signaux. » C'est le travail qui a créé l'homme. Le travail a engendré la conscience humaine, et, avec la conscience, est apparu le langage. Sous l'influence du travail se sont transformés et perfectionnés les organes des sens. L'œil humain, par exemple, a appris à remarquer plus de choses que l'œil d'oiseau le plus perçant, l'oreille humaine est devenue capable de percevoir les nuances les plus fines et les plus délicates de la parole humaine.

**CHEVTCHEVSKO Tarass Grigoriévitch (1814-1861).** Grand poète et penseur révolutionnaire ukrainien, fondateur de la tendance démocratique révolutionnaire dans la pensée ukrainienne, compagnon d'armes des démocrates révolutionnaires russes. Sa conception du monde se forma sous l'influence de la littérature russe d'avant-garde, des démocrates révolutionnaires surtout ; ses vues expriment les intérêts de la paysannerie révolutionnaire ukrainienne du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, époque de la crise du servage en Russie.

Ancien serf racheté, il était, selon l'expression de Dobrolioubov, « un poète authentiquement populaire... Il est issu du peuple, il a vécu avec le peuple et il était lié au peuple non seulement par ses idées, mais par toutes les fibres de son être ». Chevtchenko fut un des membres les plus actifs de l'organisation politique clandestine en Ukraine, la « Société Cyrille et Méthode », dont il présidait le noyau révolutionnaire dirigeant. Il était en contact avec le groupe des *pétrachevtsy* (V.) qui, dans leurs plans d'insurrection paysanne, comptaient sur l'action révolutionnaire de Chevtchenko en Ukraine. Persécuté toute sa vie par le gouvernement tsariste, il est arrêté en 1847, enrôlé de force dans l'armée et déporté dans les lointaines steppes kazakhes. Revenu d'exil, où il passa dix ans (1847-1857), il se rapproche des principaux collaborateurs de la revue « Sovrémennik » : *Tchernychevski* (V.) et *Dobrolioubov* (V.). Comme Tchernychevski, il appelle le peuple à « prendre la hache ». Toute sa poésie pleine de flamme (« Le Rêve », « Le Caucase », « Le Testament »), toute son activité révolutionnaire flétrissaient « la bande de hobereaux cupides » et « le bourreau couronné », le tsar, les libéraux « obséquieux », les « rimailleurs ignobles », apologistes du servage. Chevtchenko lutte pour l'épanouissement de la culture ukrainienne ; il joue dans le développement de la langue ukrainienne un rôle semblable à celui de Pouchkine dans l'histoire de la langue russe. Il stigmatise les cosmopolites, combat les nationalistes bourgeois ukrainiens (Koulich, Kostomarov).

Chevtchenko a la conviction profonde que l'état de choses existant n'est nullement immuable, que le servage sera aboli partout grâce aux progrès de la technique, qui « dévorera » les « agrariens-inquisiteurs », et que les masses populaires joueront un rôle de premier plan dans la refonte de la vie sociale. Chevtchenko ne se prononce pas pour le matérialisme philosophique, parce qu'il entend sous ce terme le matérialisme vulgaire. Mais c'est un matérialiste par sa conception du monde : il affirme que la force de l'esprit ne peut se manifester sans matière. Il dénonce le mensonge de la *religion* (V.), l'hypocrisie et la cupidité des popes, qui s'engraissent en buvant le sang du peuple, nie résolument le monde de l'au-delà. Sa conception de l'esthétique est matérialiste : la nature est la source de tout ce qui est beau ; toute tentative de s'écarter de la « beauté éternelle de la nature » fait de l'artiste un « monstre moral ». Sa poésie de combat, diffusée clandestinement, était une arme acérée dans la lutte contre le servage. Chevtchenko a exercé une grande influence sur la culture et le mouvement révolutionnaire en Ukraine.

« **CHOSE EN SOI** » ET « **CHOSE POUR NOUS** ». Termes philosophiques créés par *Kant* (V.). Tout en existant indépendamment de la conscience humaine, la « chose en soi » serait absolument inconnaissable et ne pourrait devenir une « chose pour nous », c'est-à-dire une chose connue. Kant creuse un abîme entre la « chose en soi » et le phénomène ; à l'en croire nous ne pouvons avoir aucune idée des « choses en soi », la connaissance n'a trait qu'aux phénomènes, c'est-à-dire aux idées et sensations subjectives ; elle reste incapable de pénétrer la « chose en soi », qui devient en fin de compte un symbole stérile. Cette doctrine est réactionnaire, car elle s'assigne consciemment l'objectif de concilier la science et la religion. Elle est à l'origine de nombreux courants idéalistes.

Le matérialisme dialectique enseigne qu'il n'existe pas de « choses en soi » inconnaissables, qu'il y a seulement une différence entre ce qui est *déjà* connu (« chose pour nous ») et ce qui n'est pas *encore* connu (« chose en soi »), mais qui le sera grâce à la science et à la pratique. Une fois connue, la « chose en soi » devient une « chose pour nous ». Le caoutchouc naturel était une « chose en soi » jusqu'au jour où la chimie apprit à l'utiliser dans l'industrie et à le produire par la synthèse chimique, le transformant ainsi en une « chose pour nous » ! Le nombre des choses connues augmente à mesure que se développent la science et la technique. L'énergie atomique était une « chose en soi » ; mais la science contemporaine l'a découverte et a appris à la produire ; ainsi l'énergie atomique est devenue, elle aussi, une « chose pour nous ». C'est la pratique qui est la condition décisive de la connaissance des « choses en soi », de leur transformation en « choses pour nous ».

**CLASSE « EN SOI » ET CLASSE « POUR SOI ».** Termes dont se servaient Marx et Engels pour désigner les divers degrés de maturité politique du prolétariat, les phases de sa prise de conscience en tant que force politique indépendante. Il a fallu que le prolétariat franchisse toute une étape historique pour comprendre que ses intérêts sont irréductiblement contraires à ceux du capital. Des exemples historiques tels que le mouvement des luddites en Angleterre, où les ouvriers, exaspérés par une exploitation féroce, brisaient les machines, ne comprenant pas la cause réelle de l'exploitation, montrent que le prolétariat n'a pas pris d'emblée conscience de soi-même en tant que classe. Ce sont d'abord des ouvriers isolés qui ont engagé la lutte, écrivaient Marx et Engels dans le « Manifeste du Parti communiste », puis les ouvriers d'une même fabrique, enfin les ouvriers d'une même branche d'industrie, dans une même localité, contre le bourgeois qui les exploite directement. A cette étape les ouvriers ne luttent pas encore contre la classe des capitalistes. Le prolétariat ne s'est pas encore élevé jusqu'à la compréhension de ses tâches de classe, il est encore une classe « en soi ».

« A ce stade, le prolétariat forme une masse disséminée à travers le pays et émiettée par la concurrence » (Marx et Engels : « Manifeste du Parti communiste », P. 1954, p. 36).

Au degré suivant, supérieur, de sa conscience de classe, le prolétariat s'élève en raison du développement même du capitalisme. Au fur et à mesure que se multiplient les fabriques et les usines, le prolétariat augmente en nombre, son organisation s'améliore, plus grandes deviennent sa cohésion et son expérience de la lutte de classe. De la lutte contre un capitaliste isolé, leur patron immédiat, les ouvriers passent à la lutte contre la classe des capitalistes tout entière et contre l'Etat du Capital. La conscience du prolétariat s'accroît au cours de sa lutte pratique contre les capitalistes, ce qui se manifeste par la création d'une théorie révolutionnaire, par l'organisation d'un parti politique du prolétariat, — le parti communiste, avant-garde de la classe ouvrière. Le prolétariat prend conscience de sa mission historique et devient une classe « pour soi ». Il subordonne sa lutte à une tâche : la conquête de la dictature du prolétariat et la transformation communiste de la société.

**CLASSES (sociales).** « On appelle classes de vastes groupes d'hommes, qui se distinguent par la place qu'ils tiennent dans un système historiquement défini de la production sociale, par leur rapport (la plupart du temps fixé et consacré par la loi) aux moyens de production, par leur rôle dans l'organisation sociale du travail, et donc, par les moyens d'obtention et la grandeur de la part des richesses sociales dont ils disposent. Les classes sont des groupes d'hommes dont l'un peut s'approprier le travail de l'autre, par suite de la différence de la place qu'ils tiennent dans un régime déterminé de l'économie sociale » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. II, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 225). Le marxisme a montré que les classes n'existent qu'à des périodes historiques déterminées du développement de la société. La naissance des classes est due à l'apparition et au développement de la division sociale du travail, à l'apparition de la propriété privée des moyens de production. Les maîtres et les esclaves constituent les classes principales de la société esclavagiste. Les seigneurs féodaux, qui se sont approprié la terre, et les serfs qu'ils exploitent, constituent les classes principales de la société féodale. Les capitalistes, propriétaires des fabriques et des usines, et les prolétaires privés de moyens de production constituent les classes principales de la société capitaliste. Dans chaque société de classe, à côté des classes principales, existent des classes secondaires ; ces dernières sont ou bien des classes nouvelles qui ne font que naître ou bien des classes anciennes qui se décomposent et se meurent. De telles classes secondaires sont représentées, dans la société féodale, par la bourgeoisie naissante et les premiers prolétaires, — et dans la société bourgeoise, par la paysannerie, qui se désagrège, se différencie, en venant principalement grossir les rangs du prolétariat.

Les classes exploitées créent toute la richesse sociale, dont les exploiters s'approprient la part du lion. Les travailleurs, eux, ne reçoivent qu'une part infime de la richesse créée par leur travail. Les contradictions entre les classes conduisent inévitablement à une lutte de classe des exploités contre les exploiters. Dans l'histoire de la société de classes et de la lutte de classes, une place à part appartient au prolétariat. La lutte des esclaves contre leurs maîtres et des serfs contre le régime féodal n'a jamais abouti qu'à substituer une forme d'exploitation à une autre. A la différence des révolutions antérieures, la révolution prolétarienne, qu'accomplit le prolétariat sous la direction du parti communiste, en détruisant le régime capitaliste et en instaurant le régime socialiste, abolit la propriété privée des moyens de production, anéantit les classes exploiteuses et supprime toute exploitation de l'homme par l'homme. Avec le passage au stade supérieur du communisme, disparaissent complètement les différences de classe, qui, sous le socialisme, existent encore entre les deux classes amies de la société socialiste, les ouvriers et les paysans, et entre eux et les intellectuels. (V. également *Classes en U.R.S.S.* ; *Socialisme et communisme.*)

**CLASSES EN U.R.S.S.** Par suite de la victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre, la classe des grands propriétaires fonciers a été liquidée, la grande bourgeoisie expropriée. Le prolétariat et les paysans sont devenus les classes principales. Mais il restait encore en ville des éléments capitalistes et à la campagne les koulaks. Après avoir remporté la victoire politique sur le capitalisme, la classe ouvrière, en alliance avec la paysannerie, s'est donné pour tâche d'en finir avec le capitalisme sur le plan économique également. L'industrialisation du pays, la collectivisation de l'agriculture et la liquidation des koulaks en tant que classe sur la base de la collectivisation intégrale ont abouti à la victoire du socialisme.

La victoire du socialisme a foncièrement modifié la structure de classe du pays des Soviets. Les classes exploiteuses ont été liquidées. La classe ouvrière a cessé d'être le prolétariat, au sens antérieur du terme, elle s'est transformée en une classe tout à



fait nouvelle, affranchie de l'exploitation : après avoir détruit le système d'économie capitaliste, établi la propriété socialiste des moyens de production, elle conduit la société soviétique dans la voie du communisme. C'est une classe ouvrière sans précédent dans l'histoire. Les paysans en U.R.S.S. ont, eux aussi, radicalement changé. Il n'y a plus de ces millions d'exploitations paysannes morcelées, petites et moyennes, avec leur technique primitive, arriérée ; une paysannerie nouvelle est née. Elle n'est plus exploitée par les gros propriétaires, les koulaks, les usuriers, les marchands. La grande majorité des paysans est entrée dans les kolkhoz et en a fini pour toujours avec l'économie fondée sur la propriété privée des moyens de production, qui asservissait les travailleurs de la campagne. Aujourd'hui, la paysannerie soviétique possède une économie fondée sur la propriété socialiste collective.

Les intellectuels, eux aussi, sont devenus tout autres. Si, avant la révolution, les intellectuels étaient principalement des représentants de la noblesse et de la bourgeoisie dont ils servaient les intérêts de classe, les intellectuels soviétiques, eux, dans leur grande majorité, sont issus des couches laborieuses, et sont intimement liés aux intérêts de celles-ci. Les intellectuels soviétiques appartiennent vraiment au peuple. Membres égaux en droits de la société soviétique, les intellectuels du pays des Soviets servent fidèlement le socialisme.

Au cours de la transition graduelle au communisme, les frontières et différences s'effacent entre les ouvriers, les paysans et les intellectuels. Sous le socialisme, il existe encore une différence de classe entre les ouvriers et les paysans. Les ouvriers et la paysannerie kolkhozienne forment deux classes qui se distinguent l'une de l'autre de par leur situation. Mais cette distinction n'affaiblit pas leur amitié, car leurs intérêts se situent sur le même plan, celui de la consolidation du régime socialiste et de la victoire du communisme. Les différences de classe qui existent encore entre les ouvriers et les paysans reposent sur la différence entre la propriété d'Etat (nationale) et la propriété socialiste coopérative kolkhozienne. A la différence des entreprises d'Etat, les kolkhoz disposent librement, à leur guise, des fruits de la production kolkhozienne: blé, viande, légumes, etc. Les excédents de cette production arrivent sur le marché et s'intègrent dans le système de la circulation des marchandises. Ces différences économiques entre la classe ouvrière et la paysannerie kolkhozienne ne disparaîtront que le jour où la propriété kolkhozienne aura été élevée au niveau de la propriété nationale, où auront été créées toutes les conditions nécessaires pour réaliser le passage au communisme.

Le communisme une fois construit, la différence essentielle entre la ville et la campagne, entre le travail intellectuel et le travail manuel supprimée, les distinctions de classe entre les ouvriers et les paysans ainsi que les distinctions entre eux et les intellectuels seront complètement effacées.

La victoire du socialisme en U.R.S.S. a abouti à l'unité morale et politique de la société soviétique. Cette unité, fondée sur l'absence de classes exploiteuses et sur la domination exclusive du régime socialiste à la ville et à la campagne, sur l'amitié de toutes les nations et de tous les peuples de l'U.R.S.S., a été la condition décisive de la victoire de l'Union Soviétique sur les forces réactionnaires du fascisme dans la Grande guerre nationale. Elle est la condition décisive pour réaliser victorieusement cette tâche historique qu'est la transition graduelle du socialisme au communisme.

Ce serait cependant une erreur de croire que l'édification du communisme se déroulera sans lutte contre les ennemis du peuple soviétique. En U.R.S.S. il n'y a plus de classes antagonistes, mais il y a encore des éléments hostiles au pouvoir soviétique, qui font tout pour nuire à la cause de l'édification du communisme. Les Etats impérialistes cherchent à exploiter dans leurs buts de classe les survivances du capitalisme dans la conscience d'une certaine partie des Soviétiques. Pour résouder avec succès les problèmes de l'édification communiste, il faut soutenir une lutte sans merci contre les ennemis du peuple, une lutte conséquente, de tous les jours, contre les survivances du capitalisme dans la conscience des hommes, élever la vigilance révolutionnaire du peuple soviétique.

**COMMUNE AGRICOLE.** Forme de groupement économique qui a pris naissance au dernier stade de l'évolution du régime de la *commune primitive* (V.). La croissance de l'inégalité économique et le développement de la propriété privée des moyens de production détruisent l'ancienne famille patriarcale et son économie (V. *Patriarcat*). Au sein de la communauté patriarcale se forment des cellules familiales isolées, qui font des instruments de travail et du bétail leur propriété privée, et organisent leurs propres exploitations indépendantes. La production individuelle, fondée sur la propriété privée, prédomine. Cependant, la commune agricole, vestige du régime de la commune primitive, subsiste longtemps et se maintient, sous une forme ou sous une autre, comme une survivance du passé, à des époques postérieures : sous l'esclavage, sous le régime féodal et même sous le capitalisme. A la différence des communautés primitives, la commune agricole ne repose pas sur la consanguinité. « La « commune agricole », indique Marx, fut le premier groupement social d'hommes libres non resserré par les liens du sang » (Marx-Engels Archiv, I. Band, Frankfurt a. M., S. 336). Dans la commune agricole, les instruments de production, l'habitation et le terrain qui l'entoure sont la propriété privée de familles isolées. Les travaux se font individuellement et non collectivement. Néanmoins, toute la terre, y compris la terre labourable, est inaliénable et constitue la propriété de la commune agricole. Périodiquement, on repartage les parcelles entre les membres de la commune. Ainsi, la commune agricole a un caractère double. Elle réunit en elle deux principes : 1° la propriété privée de tous les moyens de production (excepté la terre), la production et l'appropriation individuelles et 2° la propriété collective de la terre labourable (régulièrement partagée en vue d'un usage individuel, privé), des prairies, des forêts et des pâturages.

La commune agricole, dernier stade du mode de production primitif, a existé chez tous les peuples. En Allemagne elle s'appelait la « marche ». L'ouvrage d'Engels « La marche » est consacré à l'analyse du rôle historique de cette commune agricole. Caractérisant la commune agricole, Marx écrivait : « Un de ces types qu'on est convenu d'appeler la *commune agricole* est aussi celui de la *commune russe*. Son équivalent à l'Occident, c'est la *commune germaine*, qui est de date très récente... A l'époque de Jules César il y avait déjà une répartition annuelle de la terre labourable entre des groupes, les *génies* et les *tribus*, mais pas encore entre les familles individuelles d'une commune ; probablement la culture se fit aussi par groupes, en commun. Sur le sol germain même cette communauté du type plus archaïque s'est transformée par un développement naturel en *commune agricole*, telle que l'a décrite Tacite... On rencontre la « commune rurale » aussi en Asie, chez les

Afghans, etc., mais elle se présente partout comme le *type le plus récent* et, pour ainsi dire, comme le dernier mot de la *formation archaïque* des sociétés » (*Ibid.*, S. 335-336). Les documents de l'histoire russe mentionnent les « oghnévichtché » et les « péchtichtché » (mots russes signifiant « feu », « foyer »), c'est-à-dire des communes qui s'adonnent à la culture collective, qui vivent autour d'un seul foyer et possèdent en commun la terre ainsi que tous les moyens de production. Il s'agit là de la grande famille patriarcale, des communautés domestiques et familiales. A partir du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, la communauté familiale passe par une phase transitoire : celle de la formation de familles individuelles au moyen du partage des terres. Après la constitution de l'Etat moscovite, les grands princes, les seigneurs féodaux distribuent des terres à leurs hommes d'armes et aux gens de leur entourage. C'est ainsi que naquit le servage. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les paysans sont définitivement attachés à la glèbe. La commune agricole est un vestige des anciens rapports sociaux : la propriété terrienne féodale prédomine. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des rapports capitalistes qui se développaient à la campagne, la commune agricole commence à se désagréger, et engendre d'une part de petits groupes de paysans riches, d'autre part une masse considérable de paysans appauvris qui se prolétarisent. Les rapports d'exploitation pénètrent dans la commune. Le repartage des terres qui, autrefois, avait lieu périodiquement, se fait de plus en plus rarement, puis il cesse tout à fait. Ainsi la propriété communale disparaît, et la propriété privée triomphe.

**COMMUNE PRIMITIVE.** Formation sociale première qui pendant des dizaines de millénaires a existé chez tous les peuples au stade primitif de leur développement. Dans la commune primitive, les rapports de production sont fondés sur la propriété collective des moyens de production. Les instruments, la terre, l'habitation, etc., étaient la propriété commune de la collectivité, de la horde, du clan. La propriété individuelle des ustensiles de ménage, des vêtements, etc., existe dans le cadre de la propriété collective des moyens de production. Ici pas d'exploitation de l'homme par l'homme ; il n'y a ni classes, ni Etat. Les hommes primitifs vivent en groupes nomades et se procurent des moyens d'existence en cueillant des plantes comestibles et en s'adonnant à la chasse. Ils produisent en commun, par clans entiers, à l'aide d'instruments primitifs ; les produits de leur travail sont de même consommés en commun ou divisés en parts égales. Le caractère des rapports de production dans la commune primitive s'explique par le bas niveau de développement des forces productives, par l'état rudimentaire des instruments de production, par l'absence de la division sociale du travail. C'est seulement en commun que les hommes primitifs pouvaient s'assurer des moyens d'existence et se protéger contre les bêtes féroces et les tribus voisines.

La première grande division sociale du travail — séparation de l'élevage et de l'agriculture — a pour résultat un développement plus rapide des forces productives de la société primitive. Les échanges se multiplient, la propriété privée apparaît, et avec elle l'inégalité économique des membres de la communauté. La première grande division sociale du travail et la propriété privée des moyens de production qu'elle engendre ont pour effet l'apparition de l'esclavage, ce qui accentue encore l'inégalité économique et contribue à désagréger la commune primitive. Après avoir stimulé le développement des forces productives, la production collective et la répartition égalitaire des produits deviennent leur entrave. Au stade supérieur de la société primitive se produit la deuxième grande division sociale du travail : la séparation des métiers et de l'agriculture, ce qui intensifie la destruction de la commune primitive. La richesse et la pauvreté, l'exploitation, les classes et l'Etat font leur apparition. La commune primitive s'effondre définitivement et fait place à la société de classes, à l'*esclavage* (V.) et à la *féodalité* (V.).

**COMMUNISME.** V. *Socialisme et communisme.*

**COMMUNISME SCIENTIFIQUE.** Doctrine du communisme créée par Marx et Engels sur la base de leur conception matérialiste de l'histoire et de l'analyse des lois du développement de la société capitaliste.

Avec l'abolition des servitudes féodales et la naissance du capitalisme, apparut un nouveau système d'exploitation, plus raffiné. Les diverses doctrines socialistes qui surgirent alors, étaient une protestation contre cette oppression. Mais ce socialisme n'était qu'un *socialisme utopique* (V.). Incapable de dégager les lois du développement capitaliste, ni d'expliquer le fond de l'esclavage salarié, il ne voyait pas la nouvelle force sociale susceptible de créer la société socialiste. « La pensée humaine, écrivait J. Staline, a dû passer par bien des épreuves, des tourments et des vicissitudes avant d'aboutir au socialisme fondé et élaboré sur une base scientifique. Les socialistes de l'Europe occidentale ont dû très longtemps errer à l'aveuglette dans le désert du socialisme utopique (chimérique, irréalisable) avant de se frayer un chemin, d'analyser et de dégager les lois de la vie sociale et, par suite, de conclure à la nécessité du socialisme pour l'humanité » (Œuvres, t. I, P. 1953, p. 25). En dépit de ses insuffisances, le socialisme utopique du XIX<sup>e</sup> siècle illustre par *Owen* (V.), *Fourier* (V.) et *Saint-Simon* (V.) joua un rôle important dans l'histoire du mouvement de libération et devint une des sources théoriques du marxisme.

Avant Marx, le mouvement ouvrier et le socialisme étaient détachés l'un de l'autre. Le mérite de Marx et d'Engels est d'avoir réalisé la fusion du socialisme et du mouvement ouvrier. A l'opposé du socialisme utopique, ils ont démontré que le socialisme n'est pas un vœu pieux des hommes mais le résultat nécessaire et légitime du développement de la société capitaliste et de la lutte de classe du prolétariat. Marx et Engels ont montré que le prolétariat était la seule classe révolutionnaire conséquente, capable de renverser le capitalisme et d'aboutir à la victoire du socialisme, que cette victoire ne pouvait être obtenue par des moyens pacifiques, mais seulement par la violence, par la révolution.

Marx et Engels ont établi que la transition du capitalisme au communisme sera la période de la *dictature du prolétariat* (V.), qui aura pour mission d'écraser la résistance des exploités et de créer une société nouvelle, sans classes, la société communiste. D'utopie, de rêve d'avenir, le socialisme est devenu une théorie scientifique révolutionnaire. « La force d'attraction irrésistible de cette théorie vers laquelle sont entraînés les socialistes de tous les pays, c'est qu'elle associe l'esprit révolutionnaire à un caractère hautement et strictement scientifique (étant le dernier mot des sciences sociales) » (Lénine : « Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates », M. 1954, p. 230). Le communisme scientifique est indissolublement lié au matérialisme dialectique et au matérialisme historique, qui constituent le fondement théorique du communisme. (V. *Matérialisme dialectique ; Matérialisme historique.*)

La théorie du communisme scientifique s'enrichit sans cesse de l'expérience nouvelle, des acquisitions les plus récentes de la science. Après Marx et Engels, Lénine et Staline ont développé le communisme scientifique à partir de la grande expérience de la révolution prolétarienne et de la construction socialiste en U.R.S.S., l'expérience du mouvement révolutionnaire international à l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes.

Lénine a armé le prolétariat d'une théorie nouvelle de la révolution socialiste, montrant que, sous l'impérialisme, le socialisme peut triompher d'abord dans un seul pays pris à part ou dans quelques pays, mais qu'il ne le peut pas dans tous les pays à la fois. Lénine a donné une doctrine vérifiée par l'expérience du socialisme en U.R.S.S. sur les méthodes d'édification de la société socialiste, sur l'intégration des masses paysannes au socialisme ; il a mis au point le problème du rôle de l'Etat socialiste dans la construction de la société nouvelle ; il a établi une théorie complète de l'Etat multinational d'un type nouveau, socialiste, a montré que le parti communiste doit diriger et organiser la lutte pour la construction du socialisme, a élaboré la doctrine du parti et de ses principes d'organisation, ses principes théoriques, politiques et tactiques. Les fondateurs du marxisme ne pouvaient, à l'époque où ils vivaient, formuler qu'approximativement la différence entre socialisme et communisme, ils pouvaient seulement prédire dans les grandes lignes la voie pour passer du stade inférieur au stade supérieur du communisme. S'appuyant sur la doctrine de Marx et d'Engels, Lénine a mis au point cette question et tracé les voies de la construction du communisme en U.R.S.S. Staline a développé dans ses travaux les idées de Lénine. Les décisions du parti communiste généralisant l'expérience de la construction du communisme en U.R.S.S. revêtent une grande importance pour le développement ultérieur de cette théorie.

Les idées du communisme scientifique sont devenues à notre époque une force matérielle immense, qui détermine le mouvement de centaines de millions d'hommes du monde entier. Plus d'un tiers de l'humanité est désormais groupé dans le camp puissant de la démocratie et du socialisme, qui a à sa tête l'Union Soviétique et la République populaire chinoise. (V. également *Marxisme-léninisme ; Socialisme et communisme*.)

**COMTE Auguste** (1798-1857). Philosophe et sociologue bourgeois français, idéaliste subjectif, fondateur du *positivisme* (V.), c'est-à-dire de la philosophie du « juste milieu », soi-disant « au-dessus » du matérialisme et de l'idéalisme. Se déclarant partisan des connaissances positives, Comte qualifiait de métaphysique toute aspiration à pénétrer l'essence des phénomènes, et niait l'existence de lois objectives tant dans la nature que dans la vie sociale. Son « Cours de philosophie positive » proclame, dans l'esprit de l'agnosticisme actif, que la recherche de ce qu'on appelle les causes premières et les causes finales est absolument inadmissible et chimérique.

D'après Comte, la science a pour objet la description des sensations subjectives de l'homme. C'est pourquoi Lénine, dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), soulignait l'unité de principe entre le positivisme de Comte et l'*empiriocriticisme* (V.). En sociologie, Comte se dit défenseur de l'« ordre », entendant par là le régime bourgeois débarrassé de ses contradictions internes. Comte se prononçait contre la lutte de classes, pour la propriété privée des moyens de production, identifiait la sociologie à la mécanique et à la biologie et posait pour tâche la création d'une « physique sociale ». Selon lui, la sociologie se divise en « statique sociale » et en « dynamique sociale ». Partant de cette théorie antiscientifique, largement répandue, les sociologues bourgeois soutiennent que la société est un système immobile, statique, qui peut parfois modifier certains de ses traits sous l'action de chocs mécaniques extérieurs. Comte ne reconnaissait le progrès que dans le cadre du capitalisme, et, s'appuyant sur la conception idéaliste de l'histoire, qui d'après lui, est le résultat de l'évolution des idées, il développe la « loi des trois états » de l'évolution sociale : le théologique, le métaphysique et le positif. Comte rattachait la dernière étape à la domination de la science bourgeoise. De là cette conclusion que le régime capitaliste est le plus rationnel, et qu'il est dû à la victoire de la pensée scientifique.

Défenseur actif du capitalisme, Comte est resté jusqu'à nos jours une des principales autorités parmi les sociologues bourgeois. Les sociologues réactionnaires — Ross, Bernard, Bogardus, etc., — déclarent sans détour que Comte est l'un de leurs prédécesseurs. Les œuvres des classiques du marxisme contiennent une critique écrasante du comtisme.

**CONCEPT.** Forme de la pensée humaine qui permet de dégager les caractères généraux, essentiels des choses et des phénomènes de la réalité objective. Le processus de la connaissance de la nature par l'homme commence par les perceptions des sens, par l'observation immédiate. L'étape suivante de la connaissance est celle de la formation des concepts, « produit supérieur du cerveau, produit supérieur de la matière » (Lénine : « Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 143). Le concept s'obtient par la généralisation d'une masse de faits isolés : on fait abstraction des éléments fortuits, des propriétés non essentielles pour former des notions qui reflètent les rapports et les caractères essentiels, fondamentaux, décisifs. Chaque science généralise les données du monde objectif en opérant à l'aide de concepts qui reflètent un groupe déterminé de phénomènes. En physique ce sont les notions de masse, d'énergie, d'atome, d'électron, etc. ; en biologie, celles d'hérédité, de variabilité, de sélection naturelle, etc. ; en économie politique : la valeur, la plus-value, le capital, etc. Science des lois les plus générales du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée, la philosophie exprime les résultats de ses généralisations dans les notions les plus étendues : *matière* (V.), *mouvement* (V.), cause (V. *Causalité*), nécessité, hasard (V. *Nécessité et hasard*), qualité, quantité (V. *Qualité et quantité*), etc. Etant tirées de la réalité objective par voie de généralisation, toutes les notions scientifiques sont des calques de cette réalité.

L'idéalisme sépare les concepts de la réalité. Ainsi, la notion dénombre résulte de l'abstraction des nombres particuliers désignant une certaine quantité de choses concrètes. Or, les idéalistes ne cessent d'affirmer que la notion de nombre, comme d'ailleurs les autres notions mathématiques, est donnée *a priori*, existe avant toute expérience humaine et indépendamment d'elle. La logique métaphysique enseigne qu'étant général, le concept est détaché de tout ce qui est particulier et concret. Contrairement à cette façon de voir métaphysique, le matérialisme dialectique part du principe que les notions générales, véritablement scientifiques, impliquent la richesse du particulier, de l'individuel. (V. *Singulier, particulier et universel*.)

Les notions scientifiques vérifiées par la pratique sont des vérités objectives et reflètent profondément la réalité. Dans ses « Cahiers philosophiques », Lénine définit comme suit le rôle des notions scientifiques dans la connaissance : « La pensée, en

s'élevant du concret à l'abstrait, *ne s'éloigne pas* — si elle est *correcte* ... — de la vérité, mais s'en approche. L'abstraction de la *matière*, de la *loi* de la nature, l'abstraction de la *valeur*, etc., en un mot, *toutes* les abstractions scientifiques » (correctes, sérieuses, non absurdes) reflètent la nature avec plus de profondeur, d'exactitude, de *plénitude* » (éd. russe, p. 146).

La dialectique matérialiste exige que nos concepts soient souples, mobiles ; elle lutte contre toutes les notions sclérosées. Du moment que les phénomènes de la nature et de la société sont connexes, mobiles, se convertissent les uns en les autres, il est évident que les concepts ne peuvent reproduire fidèlement la réalité qu'à la condition d'être non moins mobiles et souples. Le matérialisme dialectique est hostile à toute routine, à toute métaphysique, à tout conservatisme. Comme l'a dit Lénine, la dialectique est précisément la théorie de la connaissance ; toutes les lois et principes de la dialectique concernant le devenir, le changement, la lutte des contraires, etc., s'appliquent entièrement à la connaissance, aux concepts.

La façon d'aborder en dialecticien les notions, formes de la pensée humaine reflétant la réalité en changement et en développement perpétuel, joue un rôle très important dans la lutte politique et l'activité pratique du parti prolétarien. Les classiques du marxisme-léninisme nous ont fourni de remarquables exemples de cette méthode dialectique en stigmatisant les métaphysiciens en politique qui envisagent les notions en dehors du temps et de l'espace, les prennent pour rigides et immuables. Ainsi la notion de défense de la patrie, progressive dans une situation historique déterminée, fut démagogiquement exploitée par les opportunistes de la II<sup>e</sup> Internationale lors de la guerre impérialiste de 1914-1918, quand ce mot d'ordre ne correspondait plus à la situation. En dénonçant la trahison des social-chauvins, Lénine montra que le concept de « défense de la patrie » change avec la situation historique. Lorsque la guerre est le fait de différents groupes de rapaces impérialistes poursuivant leurs propres intérêts, ce concept revient à défendre les intérêts de « sa propre » bourgeoisie, à trahir les intérêts de la classe ouvrière. Par contre, lorsqu'un peuple mène une guerre juste contre un ennemi étranger, lorsqu'il défend sa liberté, ce concept exprime les intérêts des forces progressives. Pendant la guerre contre les envahisseurs fascistes allemands, le mot d'ordre de défense de la patrie socialiste, lancé par le Parti communiste de l'Union Soviétique, a contribué puissamment à mobiliser le peuple dans la lutte sacrée pour la patrie, pour les grandes conquêtes d'Octobre. Afin de refléter fidèlement la réalité, les concepts doivent être, comme l'a dit Lénine, affûtés, équilibrés, souples et mobiles.

Par exemple, les notions de travail « supplémentaire », de temps « nécessaire » et « supplémentaire » et d'autres notions empruntées au « Capital » de Marx où elles s'appliquent à la société capitaliste, ne conviennent pas aux conditions tout à fait nouvelles de la société socialiste.

**CONCEPTION DU MONDE.** Système d'opinions, de notions et de représentations sur le monde ambiant dans son ensemble. Au sens général, c'est l'ensemble des vues sur le monde, sur les faits de la nature et de la société : idées philosophiques, sociales et politiques, éthiques, esthétiques, scientifiques, etc.

Les vues philosophiques constituent le noyau principal de toute conception du monde, la conception du monde au sens propre du terme. Le problème principal dans une conception du monde est aussi le problème fondamental de la philosophie : celui du rapport de la pensée à l'être, de la conscience à la matière. Suivant ce qu'on considère comme donnée première : la matière ou la conscience, il existe deux catégories fondamentales de conceptions du monde, deux grands camps philosophiques : le camp matérialiste et le camp idéaliste. Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique forment la conception du monde du parti marxiste-léniniste, conception scientifique conséquente. La doctrine marxiste est diamétralement opposée à l'idéalisme philosophique et aux conceptions religieuses qui lui sont étroitement apparentées. L'idéalisme philosophique et la religion expliquent l'univers, tous les phénomènes de la nature et de la société, par l'activité de l'esprit de la conscience, des forces spirituelles surnaturelles, des divinités. L'idéalisme et la religion sont incompatibles avec la science. Le matérialisme dialectique en tant que conception du monde déterminée s'est formé dans la lutte implacable contre la religion et l'idéalisme.

La conception du monde est le reflet de l'être matériel et social de l'homme. Elle est en fonction directe du niveau des connaissances humaines atteint à une étape historique donnée, ainsi que du régime social dominant. La conception du monde revêt donc un caractère historique. A mesure que la société évolue, la conception du monde se modifie. Il ne peut exister de conception du monde unique dans une société de classes antagoniques ; la conception du monde y revêt aussi un caractère de classe ; les idées de la classe au pouvoir dominant dans cette société. Ainsi, en régime féodal régnait la conception du monde religieuse et idéaliste des grands seigneurs terriens, ecclésiastiques et laïques. En régime capitaliste, c'est la conception du monde bourgeoise qui domine, propagée par l'intermédiaire de la philosophie, de l'école et de l'Eglise, par la presse, l'art, etc.

A l'aube de la société capitaliste, la bourgeoisie était une classe progressiste. Dans sa lutte contre le régime féodal périmé, elle s'appuyait sur les idées avancées de son temps, et, quant au fond, sa conception du monde était progressiste. Une fois au pouvoir, elle renonça à ces idées avancées et sa conception du monde devint réactionnaire. Les vieilles idées réactionnaires s'allient désormais aux idéologies « dernier cri » du capitalisme contemporain : *fascisme* (V.), *cosmopolitisme* (V.), *racisme* (V.), *nationalisme* (V.), etc. A côté de la conception du monde de la classe exploiteuse et dominante, surgit et se développe au sein des sociétés de classes antagoniques la conception du monde des classes laborieuses opprimées. Ainsi, dans la Russie féodale, on vit naître la conception du monde des démocrates révolutionnaires, tels que *Herzen* (V.), *Biéliniski* (V.), *Tchernychevski* (V.), *Dobrolioubov* (V.), Nekrassov, Saltykov-Chtchédrine, qui se sont faits les interprètes des aspirations révolutionnaires de la paysannerie opprimée. Sous le capitalisme naquit la conception du monde marxiste, qui exprime les intérêts du prolétariat révolutionnaire et de tous les travailleurs en lutte pour se libérer de toute forme d'oppression.

La conception du monde n'a pas une portée uniquement théorique et cognitive ; elle est aussi d'une grande importance pratique : traduisant les vues d'ensemble sur l'univers, elle détermine l'attitude des hommes envers le monde ambiant et leur sert de guide pour l'action. En révélant les lois objectives de la nature et de la société, la conception du monde progressiste et scientifique oriente l'activité humaine conformément au progrès de la société et accélère ainsi ce dernier. La conception du monde réactionnaire et antiscientifique sert les vieilles classes en voie de dépérissement et freine le développement de la société. Les conceptions idéalistes et religieuses assument la défense des intérêts des classes exploiteuses et détournent les travailleurs de la lutte pour leur émancipation.

Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique est une conception du monde moniste et matérialiste conséquente, qui s'applique non seulement aux phénomènes de la nature, mais aussi aux faits sociaux. La justesse de la conception marxiste-léniniste est démontrée par toute l'histoire de l'humanité, par la science avancée, par les victoires des travailleurs de l'U.R.S.S. qui ont édifié le socialisme sous la direction du parti communiste et sont aujourd'hui en train de construire victorieusement le communisme. Elle est démontrée par la pratique des pays de *démocratie populaire* (V.), qui suivent la voie du socialisme, par la lutte que les peuples attachés à la liberté mènent dans le monde entier contre l'oppression impérialiste, pour la paix, la démocratie et le socialisme.

Etant donné l'immense rôle mobilisateur, organisateur et transformateur des idées avancées, le parti communiste arme la classe ouvrière et tous les travailleurs de la conception du monde scientifique, de la conception la plus avancée : le *marxisme-léninisme* (V.). Le Parti communiste de l'Union Soviétique lutte pour surmonter les survivances de la conception bourgeoise du monde, les survivances du capitalisme dans la conscience des Soviétiques. L'affranchissement des chaînes de l'idéologie bourgeoise et l'assimilation de la conception du monde marxiste-léniniste contribuent à élever la conscience et à stimuler l'activité des travailleurs dans leur lutte pour l'édification du communisme.

**CONCEPTION IDEALISTE DE L'HISTOIRE.** A l'opposé de la conception matérialiste elle considère les idées, les théories, la conscience de l'homme comme la force motrice essentielle du développement social. Avant Marx, la conception idéaliste de l'histoire dominait sans partage. Les matérialistes eux-mêmes expliquaient en idéalistes les phénomènes sociaux. Incapables d'appliquer leur matérialisme à la connaissance des faits sociaux, ils limitaient leur interprétation matérialiste aux seuls phénomènes de la nature. Ainsi, les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout en admettant que les opinions et les vues des hommes sont fonction du milieu social, tombaient dans l'idéalisme dès qu'il fallait expliquer les changements dans la société ; ils affirmaient que ces transformations étaient déterminées par l'instruction, la diffusion du savoir, les changements survenus dans les opinions (« c'est l'opinion qui gouverne le monde »). Ils croyaient que le progrès historique était fonction de la volonté, des dispositions et des désirs de « personnalités éminentes » : souverains, conquérants, chefs militaires, etc. Aussi envisageaient-ils l'histoire comme le résultat d'un concours de circonstances favorables ou défavorables, et non pas comme un processus déterminé. Le matérialiste allemand du XIX<sup>e</sup> siècle *Feuerbach* (V.) concevait également en idéaliste les faits historiques ; il affirmait que les différentes périodes de l'histoire humaine ne se distinguent l'une de l'autre que par les changements de religion.

La conception idéaliste de l'histoire comporte deux tendances principales. L'une explique le développement social par l'action de l'« idée absolue », de la « raison universelle », de la conscience supra-individuelle, etc. *Hegel* (V.), par exemple, est un des représentants de cette tendance. La mystique « idée absolue », voilà, selon Hegel, le principe créateur qui préside à la vie des peuples et des Etats, la cause du progrès social. Les représentants de l'autre tendance expliquent le développement social par l'action, la volonté du sujet, de la personnalité isolée, à laquelle ils attribuent le seul rôle créateur dans l'histoire. Parmi eux signalons les hégéliens de gauche en Allemagne (les frères Bauer, etc.) et les populistes en Russie. (V. *Méthode subjective en sociologie ; Populisme*.) Les populistes considéraient que l'histoire est l'œuvre de « héros », de « personnalités douées de l'esprit critique » et ils les opposaient à la masse, au peuple, qu'ils appelaient avec mépris « la foule ». Ils fondaient leur activité pratique sur des plans « idéaux », à caractère universel, sans contact avec la vie, et non sur la base des besoins matériels de la société. Pour les idéologues de la bourgeoisie, la conception idéaliste de l'histoire est une arme pour lutter contre le mouvement révolutionnaire des masses, un moyen d'asservir les travailleurs. Dans la sociologie bourgeoise contemporaine dominent sans partage les pires formes de conceptions idéalistes, volontaristes de l'histoire (V. *Volontarisme*), qui nient les lois objectives du développement de la société, font dépendre le progrès social de la valeur de la « race », propagent les théories réactionnaires du *malthusianisme* (V.), la théorie antiscientifique du retour cyclique de l'histoire, et les théories sur le caractère éternel des guerres, sur la disparition inévitable de la société humaine, sur le danger du progrès technique et intellectuel, etc. La sociologie réactionnaire moderne s'efforce d'obscurcir la conscience : des masses laborieuses, de leur faire croire à l'impossibilité de connaître les lois objectives du développement social, de provoquer en elles la crainte des « forces inconnaissables » de la vie sociale. Le marxisme-léninisme a depuis longtemps dénoncé l'essence antiscientifique de la conception idéaliste de l'histoire et il a élaboré une théorie scientifique des lois du développement social : le matérialisme historique, qui a armé le prolétariat d'une connaissance claire des voies de la transformation révolutionnaire de la société selon les principes du communisme.

**CONCEPTION MATERIALISTE DE L'HISTOIRE.** V. *Matérialisme historique*.

**CONCEPTUALISME.** Courant progressif de la philosophie scolastique médiévale, se rattachant au nom d'*Abélard* (V.). Dans la « querelle des *universaux* » (V.), les conceptualistes, de même que les nominalistes (V. *Nominalisme*), n'admettaient pas l'existence des idées générales indépendamment des objets. A la différence des nominalistes, ils admettaient l'existence dans la pensée de concepts, notions générales, en tant que formes particulières de la connaissance.

**CONDILLAC Etienne Bonnot de** (1715-1780). Philosophe sensualiste français, disciple de *Locke* (V.). Marx note que du point de vue de Condillac, comme de Locke, l'art de créer des idées, mais aussi celui de la perception sensorielle sont affaire d'expérience et d'habitude. Mais Condillac ne se bornait pas à faire siennes les idées de Locke sur la théorie de la connaissance. Dans son ouvrage célèbre, « *Traité des sensations* » (1754), il démontre que l'activité spirituelle de l'homme n'a d'autre source que les sensations ; il repousse la théorie de Locke sur la « réflexion » considérée comme une source de connaissance indépendante des sensations, sorte d'expérience interne sans laquelle il n'y aurait point de connaissance. Condillac écarte cette concession à l'idéalisme dans la théorie de la connaissance de Locke. Tout en étant un sensualiste plus conséquent que Locke, il n'en commet pas moins de graves erreurs. D'une part, il reconnaît le caractère objectif de la vérité et considère les sensations comme le résultat de l'action du monde extérieur sur les sens ; d'autre part, il soutient que l'essence des choses est inconnaissable. Nos sensations ne seraient que des signes et non des copies des choses. L'homme ne saurait connaître la nature des réalités extérieures. « Tout ce que nous savons, c'est ce que nous les appelons corps », déclare-t-il.

C'est là une concession à l'*agnosticisme* (V.). Outre la substance matérielle, Condillac reconnaît une substance spirituelle ; il n'est pas parvenu à dépasser le dualisme.

Sa conception des rapports sociaux est idéaliste. D'après lui, c'est la tendance des hommes à s'assurer le maximum de plaisir qui joue le rôle décisif dans la vie sociale. Seul est juste le régime qui satisfait entièrement leur aspiration aux jouissances. Bien que Condillac ne fût pas matérialiste, ses arguments en faveur du sensualisme exercèrent une influence profonde sur les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Marx et Engels voyaient le mérite principal de Condillac dans sa lutte contre la métaphysique idéaliste du XVII<sup>e</sup> siècle. Condillac « démontra que les Français avaient à bon droit rejeté cette métaphysique comme une simple élucubration de l'imagination et des préjugés théologiques » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Bd. 3, B. 1932, S. 306).

**CONDITIONS DE LA VIE MATERIELLE DE LA SOCIETE.** Cette notion comprend : 1° la nature environnante, le milieu géographique ; 2° la population et sa densité ; 3° le mode de production des biens matériels. La société ne peut vivre en dehors des conditions naturelles sans utiliser les richesses de la nature. De même, la société est inconcevable sans une certaine densité de la population. Cependant les conditions naturelles pas plus que la croissance de la population ne sont les conditions matérielles principales dont dépend le caractère du régime social, son développement, le passage d'une formation sociale à une autre. L'influence des conditions naturelles sur la société ainsi que la densité de la population dépendent elles-mêmes du niveau de la production matérielle. C'est le *mode de production des biens matériels* (V.) qui est la force essentielle pour déterminer l'évolution de la société, son passage d'un régime à un autre.

**CONDORCET Jean-Antoine Nicolas de** (1743-1794). Eminent encyclopédiste français ; ses vues politiques le classent parmi les girondins. Sur l'ordre des autorités révolutionnaires jacobines il fut mis en prison où il se suicida. Comme son ami *Voltaire* (V.), Condorcet critiquait la religion sous l'angle du *déisme* (V.). Tout en reconnaissant l'existence de Dieu, il assurait que celui-ci ne s'ingère jamais dans les choses de la nature et de la société. Fidèle à la philosophie du « siècle des lumières », Condorcet s'élevait contre les superstitions religieuses et magnifiait le progrès de la science. Dans son célèbre ouvrage « Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain », Condorcet s'en tient à la conception idéaliste de l'histoire présentée comme un produit de l'esprit humain ; il proclame le régime bourgeois le plus raisonnable et le plus « naturel » des régimes. Niant les lois objectives de l'évolution sociale, se référant à des faits purement contingents et superficiels, Condorcet partage arbitrairement l'histoire de l'humanité en dix époques. Il en tire la conclusion que l'ultime époque se termine par le triomphe définitif de la propriété privée capitaliste. Condorcet luttait contre la hiérarchie féodale en faveur de l'égalité formelle. Idéologue de la bourgeoisie au temps où la défense des libertés démocratiques rendait celle-ci populaire, Condorcet revendiquait l'abolition du despotisme et le droit de chacun au libre développement. Cependant Condorcet déclarait hautement que la répartition inégale des biens est « utile à la société ». Malgré l'étroitesse de ses vues, due à ses préjugés de classe, Condorcet est bien supérieur aux idéologues de la bourgeoisie actuelle qui a jeté par-dessus bord le drapeau des libertés démocratiques bourgeoises. Ce n'est pas par hasard que certains philosophes réactionnaires de la France d'aujourd'hui sont pleins d'hostilité envers Condorcet.

**CONNAISSANCE.** La philosophie marxiste a été la première dans l'histoire de la pensée humaine à donner une explication scientifique de la nature de la connaissance et du processus cognitif. La gnoséologie marxiste prend pour base la réalité objective du monde extérieur, qui existe indépendamment de la conscience des hommes et considère sa connaissance comme le reflet de ce monde objectif. Le marxisme part ensuite de ce principe: le monde extérieur est parfaitement connaissable. Ces prémisses s'opposent irréductiblement à l'idéalisme pour qui l'objet de la connaissance est soit une « idée absolue » mystique, l'esprit, Dieu, etc. (*idéalisme « objectif »* — V.), soit des états subjectifs, les sensations, les perceptions de l'homme (*idéalisme subjectif* — V.). Le marxisme a mis en échec les différentes théories idéalistes qui nient la possibilité de connaître le monde. La thèse du matérialisme dialectique sur la possibilité de connaître le monde est une grande conquête de la philosophie scientifique. Elle encourage la raison humaine dans sa volonté de pénétrer l'essence des phénomènes, de découvrir les lois objectives de la nature et de la société et de les mettre au service des hommes.

Mais la philosophie marxiste ne s'est pas bornée à élucider la nature de la connaissance en tant que reflet de la réalité objective, et à démontrer la possibilité de connaître le monde. Son grand mérite est également d'avoir été la première à expliquer le processus de la connaissance. Dans la philosophie prémarxiste régnaient des idées erronées sur ce problème important. Les partisans de l'*empirisme* (V.) mettaient l'accent sur le rôle prépondérant des sensations, de l'observation immédiate et niaient le rôle de la pensée théorique, de la généralisation et de l'abstraction. Les adeptes du *rationalisme* (V.) faisaient valoir l'importance de l'activité de la raison qu'ils considéraient comme l'unique mode de connaissance et niaient le rôle de la connaissance sensible, de l'expérience, de l'observation. En combattant les idéalistes, les matérialistes antérieurs à Marx soulignaient avec raison que la connaissance reflète les objets et les phénomènes objectifs de la nature. Mais c'étaient des métaphysiciens : ils perdaient de vue toute la complexité de ce processus, sous-estimaient le rôle actif de la pensée. A l'encontre du matérialisme métaphysique les idéalistes poussaient le principe de l'activité de la pensée jusqu'à la négation du monde objectif, en faisant le créateur de la nature. Et le plus grave, c'est que tous ces philosophes ne comprenaient pas le rôle primordial de la pratique dans la connaissance, détachaient la connaissance de la pratique.

Seule la philosophie marxiste a résolu ces problèmes. Elle a dépassé l'étroitesse de l'empirisme, du rationalisme et du matérialisme métaphysique et a mis la pratique au cœur du problème de la connaissance. Le marxisme a établi que la connaissance n'est pas un reflet inerte, « photographique », de la réalité mais un processus dialectique complexe. En appliquant la dialectique matérialiste à la connaissance, le marxisme montre que celle-ci se développe par étapes, ces étapes étant liées entre elles et découlant nécessairement l'une de l'autre. Lénine a exprimé admirablement l'essence de ce processus et montré comment la réalité se reflète à chaque degré de la connaissance de la vérité objective : « De la contemplation vivante à la pensée abstraite, et de celle-ci à la pratique — telle est la voie dialectique de la connaissance de la vérité, de la connaissance de la réalité objective » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, pp 146-147).

Les sensations, les perceptions, les représentations, bref, l'observation vivante de la réalité, constituent le point de départ de toute connaissance. Les sensations sont les canaux par lesquels le monde extérieur agit sur la conscience humaine. Mais à cette première étape la connaissance donne surtout des images d'objets isolés, ne découvre que l'aspect extérieur des choses. Les sensations, les perceptions, les représentations sont incapables de refléter à elles seules la liaison intime des phénomènes, de déceler les lois du monde objectif. Or, le but de la connaissance est de découvrir les lois objectives de la nature. La connaissance n'y parvient qu'à sa deuxième étape, à l'aide de la pensée abstraite. En généralisant les données des sensations et des perceptions, la pensée abstraite laisse de côté tout ce qui est fortuit, non essentiel dans les objets et les phénomènes pour pénétrer leur essence. Les résultats de cette opération se résument dans les concepts, les catégories, les lois scientifiques. Telles sont, par exemple, les notions de matière, mouvement, classe, mode de production, etc. ; telles sont la loi de la valeur, les lois de la lutte des classes, la loi économique fondamentale du socialisme, etc. Ces deux degrés du processus de la connaissance — la contemplation vivante et la pensée abstraite — sont liés entre eux, se convertissent l'un en l'autre et marquent les jalons d'un seul et même processus dialectique du reflet de la réalité.

La pratique est à la base de ce processus et de chacune de ses étapes, elle est le critère suprême de la vérité des connaissances acquises. L'homme apprend à connaître le monde extérieur au cours de son activité pratique, en exerçant son action sur la nature. La vérification pratique marque l'étape supérieure de la connaissance, du reflet des lois du monde objectif dans le cerveau humain. Seule l'activité pratique permet de vérifier chaque progrès de la connaissance, chaque vérité, découverte par la pensée. « C'est dans la pratique que l'homme doit prouver la vérité, c'est-à-dire la réalité et la puissance, l'en deçà de sa pensée. Le débat sur la réalité ou l'irréalité d'une pensée dissociée de la pratique, est une question purement *scolastique* » (Marx : « Thèses sur Feuerbach » in Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1940. pp. 71-72).

Exclure la pratique du domaine de la connaissance, affirmer que le processus de la connaissance s'achève par la pensée abstraite, sous prétexte que la pratique est une activité matérielle, c'est commettre une grave erreur et adopter, en somme, une position idéaliste. Dans son « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.) Lénine montre qu'un tel point de vue se confond avec le machisme (V. *Empirio-criticisme* ; *Mach*). « En mettant le critère de la pratique à la base de la théorie de la connaissance, nous arrivons inévitablement au matérialisme, dit le marxiste. La pratique peut être matérialiste, dit Mach ; quant à la théorie, c'est tout autre chose » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, pp. 152-153). Seule la connaissance vérifiée par la pratique donne une vérité authentique. Loin de s'arrêter à l'étape de la pensée abstraite, le processus de la connaissance s'élève à une étape supérieure, celle de la vérification pratique de la vérité.

Le matérialisme dialectique arme la science de la connaissance des lois qui permettent de pénétrer le monde objectif toujours plus profondément. (V. également *Concept* ; *Gnoséologie* ; *Théorie et pratique* ; *Vérité absolue et vérité relative* ; *Vérité objective*.)

**CONNEXION ET INTERACTION DES PHENOMENES.** Un des principes fondamentaux de la *méthode dialectique marxiste* (V.) qui proclame la connexion et l'interaction des phénomènes de la nature et de la société. « ... Contrairement à la métaphysique, a dit Staline, la dialectique regarde la nature non comme une accumulation accidentelle d'objets, de phénomènes détachés les uns des autres, isolés et indépendants les uns des autres, mais comme un tout uni, cohérent, où les objets, les phénomènes sont liés organiquement entre eux, dépendent les uns des autres et se conditionnent réciproquement. C'est pourquoi la méthode dialectique considère qu'aucun phénomène de la nature ne peut être compris si on l'envisage isolément, en dehors des phénomènes environnants ; car n'importe quel phénomène dans n'importe quel domaine de la nature peut être converti en non-sens si on le considère en dehors des conditions environnantes, en le détachant de ces conditions ; au contraire, n'importe quel phénomène peut être compris et justifié, si on le considère sous l'angle de sa liaison indissoluble avec les phénomènes environnants, si on le considère tel qu'il est conditionné par les phénomènes qui l'environnent » (« Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique », M. 1954, p. 7).

Cette thèse revêt une importance scientifique capitale. Si l'on ne tient pas compte de l'enchaînement objectif et de l'interdépendance des phénomènes, on se représente la nature comme un amas de contingences, réfractaires à toute loi, à toute explication rationnelle. Comprendre un phénomène, c'est découvrir sa liaison causale avec les autres faits. On ne saurait, par exemple, expliquer l'évolution des plantes et des animaux en faisant abstraction des conditions de leur existence. La *doctrine mitchourinienne* (V.) attache une grande importance à cette connexion qui permet de comprendre les lois de la nature vivante. On ne peut, expliquer scientifiquement un phénomène tel que les guerres impérialistes si on les détache du mode de production capitaliste, des contradictions actuelles du capitalisme.

Cependant, la dialectique marxiste enseigne qu'il ne suffit pas de tenir compte de l'enchaînement des causes et des effets, il faut encore souligner que la cause et l'effet agissent l'un sur l'autre. Ainsi, tout régime politique est déterminé par le régime économique qui l'a engendré. Mais à son tour, le pouvoir politique exerce une influence considérable sur le régime économique. On ne peut analyser le mode de production capitaliste, qui est déchiré par les contradictions et n'est plus qu'une entrave au développement des forces productives, sans tenir compte du rôle que joue le pouvoir politique de la bourgeoisie ; la bourgeoisie encore au pouvoir cherche par tous les moyens à éterniser le mode de production fondé sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Les phénomènes doivent être envisagés sous l'angle de leur interaction, de leur conditionnement réciproque ; on commettrait une erreur grossière si l'on se bornait à dire que les rapports de production sont fonction du caractère des forces productives ; ce serait là une démarche unilatérale. Engendrés par les forces productives, les rapports de production, s'ils correspondent aux forces productives, jouent un rôle capital dans le développement de ces dernières.

Ce qui fait la portée du principe de la connexion et de l'interaction des phénomènes, c'est qu'il met en lumière un fait essentiel : le monde réel est régi par des lois. L'enchaînement des phénomènes signifie que les contingences ne dominent pas dans la nature et la société ; ce sont les lois objectives, indépendantes de la volonté et de la conscience humaines, qui en déterminent le développement. La connexion et l'interaction de la cause et de l'effet conditionnent le cours nécessaire des

phénomènes de la nature et de la vie sociale. Régimes et mouvements sociaux doivent être étudiés du point de vue des conditions qui les ont engendrés et auxquelles ils sont liés. Le régime de l'esclavage serait de nos jours absurde, alors qu'à l'époque où la commune primitive se désagrègeait, il représentait un phénomène nécessaire, un pas en avant. De même, le mode de production capitaliste, progressif dans certaines conditions historiques, est aujourd'hui un obstacle au progrès de la société. A notre époque tous les chemins mènent au communisme, c'est-à-dire à un ordre social qui découle nécessairement des conditions actuelles. Ce qui est réel et nécessaire dans des conditions historiques déterminées devient absurde quand les conditions ont changé.

Cette conception dialectique de la nature et de la société est diamétralement opposée au point de vue métaphysique qui considère les phénomènes en dehors de leur enchaînement et pour lequel la nature n'est qu'une agglomération chaotique de faits accidentels. C'est à bon escient que la philosophie bourgeoise nie la connexion et le déterminisme objectif des phénomènes. Elle défend ainsi les intérêts des classes exploiteuses au pouvoir.

Le principe de la liaison des phénomènes est d'une importance incalculable pour l'activité pratique, pour la politique du parti communiste. Il permet de définir les tâches et les mots d'ordre de la lutte en pleine conformité avec les conditions historiques précises, de mettre au point la stratégie et la tactique du parti communiste en tenant compte du devenir objectif. Savoir aborder les faits réels, c'est tenir compte de leurs conditions concrètes de lieu et de temps. Sans la méthode historique concrète, impossible est la science de la société, impossibles la stratégie et la tactique scientifiquement fondées du parti communiste. En abordant les phénomènes historiquement, le marxisme-léninisme se développe, s'enrichit de thèses nouvelles, conformes à la nouvelle situation historique. Le problème de l'Etat après la victoire de la révolution socialiste en est un exemple. Engels estimait qu'après la victoire de la révolution socialiste, l'Etat doit dépérir. Tenant compte de la situation internationale actuelle, les marxistes soviétiques en sont venus à la conclusion suivante: le pays de la révolution victorieuse doit non pas affaiblir mais renforcer par tous les moyens son Etat. La thèse d'Engels et celle des marxistes soviétiques semblent à première vue diamétralement opposées. Mais en réalité il n'y a là aucune contradiction. La formule d'Engels traduit la situation historique dans laquelle le socialisme pouvait vaincre simultanément dans le monde entier ou dans la majorité des pays capitalistes. Les marxistes soviétiques tiennent compte des conditions historiques nouvelles, celles de l'impérialisme, où le socialisme peut commencer par vaincre dans un seul pays ou quelques pays capitalistes seulement. Ainsi, les deux formules sont justes, mais chacune pour son temps.

Le principe de l'enchaînement des phénomènes aide à dénoncer la sophistication et l'éclectisme des ennemis du marxisme. En vue d'embrouiller les choses, les idéologues bourgeois réformistes et autres, détachent arbitrairement certains aspects isolés d'un phénomène complexe, confondent des conditions historiques différentes, et ils transposent mécaniquement dans une situation nouvelle ce qui n'est valable que dans une situation donnée. C'est ce que faisaient les opportunistes de la II<sup>e</sup> Internationale, les menchéviks russes et les autres adversaires du marxisme révolutionnaire. Les nouvelles conditions historiques, intervenues à l'époque de l'impérialisme, exigeaient que le parti du prolétariat changeât foncièrement les formes de la lutte, qu'il substituât aux formes anciennes, parlementaires, légales, des formes révolutionnaires ; qu'il préparât la classe ouvrière à l'assaut du capitalisme. Mais, serviteurs fidèles de la bourgeoisie, les réformistes et opportunistes de la II<sup>e</sup> Internationale « n'ont pas remarqué » les changements profonds survenus dans la situation historique, les ont méconnus et ont renoncé à l'organisation et à la lutte révolutionnaires. Le parti communiste a dénoncé ces manœuvres des ennemis du marxisme et battu en brèche leurs dogmes hostiles à la cause de la révolution prolétarienne. Seul le marxisme-léninisme a montré à la classe ouvrière les voies et les formes véritables de l'organisation et de la lutte révolutionnaires correspondant à la nouvelle période historique.

La dialectique distingue les liaisons et rapports essentiels et non essentiels, interdit de les confondre et apprend à dégager, dans leur enchevêtrement, le principal, le décisif. Seule une telle démarche permet, dans l'activité pratique, de déceler à travers la multiplicité des tâches le maillon central qui, une fois en mains, donne la possibilité de tenir toute la chaîne. L'incapacité de distinguer entre liaisons et rapports essentiels et liaisons et rapports non essentiels aboutit à l'éclectisme, à une combinaison mécanique d'éléments disparates, à l'incompréhension de l'élément essentiel dans l'interaction des phénomènes. C'est grâce à sa capacité de dégager, par l'analyse dialectique d'une situation complexe, le maillon principal, que le parti communiste a toujours, à chaque étape nouvelle de l'histoire, fourni au prolétariat des mots d'ordre de lutte efficaces. Ainsi, quand le problème du rééquipement technique du pays des Soviets avait revêtu une importance décisive, le parti lança le mot d'ordre : « La technique décide de tout. » Cette tâche accomplie, et l'objectif principal consistant dès lors à créer des cadres capables de se rendre maîtres de cette technique perfectionnée, le parti lança le mot d'ordre : « Les cadres décident de tout. » Aujourd'hui, dans la période de la consolidation de l'édification socialiste en U.R.S.S. et du passage graduel au communisme, le parti communiste mobilise le peuple soviétique et l'appelle à réaliser les tâches du moment, indispensables pour atteindre le but général et final : l'édification du communisme intégral en Union Soviétique.

**CONSCIENCE.** Forme supérieure, spécifiquement humaine, du reflet de la réalité objective. La conscience de l'homme est une fonction de « cette parcelle particulièrement complexe de la matière qui porte le nom de cerveau humain » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 260). Par conscience sociale on entend l'ensemble des idées, des théories, des conceptions sociales qui reflètent les conditions de la vie matérielle de la société, le mode de production des biens matériels.

La conscience humaine se forme au cours de l'activité sociale dans la production, elle est le produit du développement social. En travaillant, en fabriquant les instruments de production, en agissant sur la nature, l'homme pénètre les propriétés des objets, démêle l'essentiel du secondaire, le nécessaire du fortuit, met à nu les liaisons nécessaires et les lois des phénomènes. Au cours du travail l'homme prend également conscience de ses rapports avec le milieu ambiant, avec les hommes participant à la production. Etant donné que la conscience n'apparaît que sur la base du travail social, même les animaux supérieurs ne la possèdent pas. La conscience suppose une attitude active et réfléchie envers le milieu environnant, la capacité de s'en séparer, de déterminer ses rapports avec ce milieu, d'organiser rationnellement la production matérielle. Parmi les particularités du



travail humain qui le distinguent des « formes instinctives du travail » des animaux, Marx cite l'activité rationnelle de l'homme. Le développement psychique des animaux n'est que la préhistoire de la conscience humaine. L'apparition de la conscience est liée à celle du langage ; conscience et langage ont le même âge. La formation du langage a exercé une influence énorme sur la formation et le progrès de la conscience. Le langage articulé est une des forces qui ont aidé les hommes à développer leur conscience, leur pensée.

La question du rapport de la conscience à la matière, à l'être, est la question fondamentale de la philosophie. Contrairement à l'idéalisme qui proclame l'antériorité de l'« esprit », de la conscience, le matérialisme philosophique marxiste part du principe que la matière, qui existe en dehors et indépendamment de la conscience, est la donnée première, car elle est la source des sensations, des représentations, de la conscience, alors que la conscience est une donnée seconde, dérivée, puisqu'elle est le reflet de la matière, le reflet de l'être. L'antériorité de la matière, de l'Être par rapport à la conscience est prouvée par le fait que celle-ci surgit à une certaine étape du développement de la matière, de la nature, que les idées et les théories qui constituent la conscience humaine ne sont que le reflet du milieu environnant dans le cerveau de l'homme, que la conscience sociale dans son ensemble — la vie spirituelle de la société — est déterminée par les conditions de la vie matérielle, par le mode de production des biens matériels. La vie sociale des hommes détermine leur conscience sociale. Les conditions de la vie matérielle de la société déterminent les idées, les théories, les opinions et institutions politiques. La conscience sociale change avec l'existence sociale. La vie spirituelle de la société se manifeste sous les différentes formes de la conscience sociale: politique, philosophie, science, religion, art, etc. Dans la société de classe, la conscience sociale des hommes a toujours un caractère de classe.

Les classiques du marxisme-léninisme ont expliqué les origines de la conscience, et aussi son rôle, le rôle des idées dans le développement social. La conscience sociale agit à son tour sur la vie sociale qui l'a engendrée. Les idées, opinions et théories nouvelles, progressistes, qui expriment les intérêts des forces avancées de la société, aident à combattre ce qui est vieilli, périmé et favorisent le progrès de la société. « Sans leur action organisatrice, mobilisatrice et transformatrice, la solution des problèmes pressants que comporte le développement de la vie matérielle de la société est impossible » (Staline : « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique », M. 1954, pp. 20-21). (V. également *Pensée*.)

**CONTENU ET FORME.** V. *Forme et contenu*.

**CONTRADICTION.** V. *Contradictions antagoniques et non antagoniques ; Lutte des contraires ; Nouveau et ancien*.

**CONTRADICTIONS ANTAGONIQUES ET NON ANTAGONIQUES.** Pour la dialectique marxiste la lutte des contraires, la lutte entre le nouveau et l'ancien est la source et le contenu intrinsèque de tout développement. Le développement implique toujours des contradictions, et seule leur élimination assure le mouvement progressif. La dialectique marxiste distingue les contradictions antagoniques et non antagoniques.

Les *contradictions antagoniques* dans la société ont pour base les intérêts inconciliables de forces, de classes ou de groupes ennemis. Les contradictions de ce genre ne s'éliminent d'habitude que par la violence, c'est-à-dire par une lutte de classe révolutionnaire et la victoire d'une classe sur l'autre, ou bien par des guerres, etc. Ainsi, les contradictions entre la bourgeoisie et le prolétariat, dont les intérêts essentiels sont diamétralement opposés, s'éliminent par la révolution socialiste. Tant qu'existe le capitalisme, « l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie est une lutte de classe à classe, lutte qui, portée à sa plus haute expression, est une révolution totale » (Marx : « Misère de la philosophie », P. 1947, p. 135). En U.R.S.S., dans la période de transition du capitalisme au socialisme, il y avait des contradictions antagoniques entre la classe ouvrière et la paysannerie laborieuse d'une part, et la bourgeoisie urbaine et les koulaks, de l'autre. L'État de la dictature du prolétariat surmonta ces contradictions antagoniques en liquidant les classes exploiteuses. Autre exemple de contradictions antagoniques : les contradictions entre les États impérialistes, entre la bourgeoisie impérialiste des différents pays. A l'origine de ces contradictions se trouvent la lutte des pays capitalistes pour les débouchés et le désir de noyer ses concurrents, la tendance des rapaces impérialistes à s'enrichir les uns aux dépens des autres. Et bien que ces contradictions antagoniques ne soient pas des contradictions de classe, — ce qui fait qu'elles sont moins fortes, moins aiguës que l'antagonisme entre la classe des prolétaires et la classe des bourgeois, — elles suscitent néanmoins une lutte violente entre les impérialistes des différents pays. Dans ces contradictions résident les causes des guerres impérialistes pour un nouveau partage du monde, pour les débouchés, etc. Le trait distinctif des contradictions antagoniques, c'est qu'elles s'accroissent et s'approfondissent au cours de leur développement, qu'elles se transforment en opposition, et que la lutte entre elles aboutit à un conflit aigu.

Dans le cas des *contradictions non antagoniques* il ne s'agit plus de classes ennemies aux intérêts diamétralement opposés, ces contradictions touchent les questions particulières courantes et non les questions fondamentales. Le trait distinctif des contradictions non antagoniques, à la différence des précédentes, c'est qu'au cours de leur développement, elles ne se transforment pas nécessairement en une opposition hostile, et que la lutte entre elles n'aboutit pas à un conflit. Un exemple de contradictions de ce genre est fourni par celles qui existaient avant l'édification du socialisme en U.R.S.S., entre la classe ouvrière, représentante du socialisme, et la paysannerie, classe de petits propriétaires. Mais les ouvriers et les paysans ont aussi d'importants intérêts communs, qui compensent ces contradictions : seul le socialisme affranchit ouvriers et paysans du servage et de l'exploitation et crée les conditions d'une vie vraiment humaine et heureuse. C'est pourquoi l'alliance des ouvriers et des paysans est le principe suprême de la dictature du prolétariat. Les contradictions non antagoniques, à la différence des contradictions antagoniques, ne s'éliminent pas par la violence et une lutte de classe acharnée, mais par une transformation méthodique et graduelle des conditions économiques, qui sont la cause de ces contradictions. L'U.R.S.S. a donné un exemple frappant de la manière dont il faut surmonter les contradictions non antagoniques entre la classe ouvrière et la paysannerie, exemple d'une grande portée internationale. Ces contradictions, en U.R.S.S., ont été surmontées sous la direction du parti communiste, par une transformation socialiste progressive des petites exploitations paysannes. Mais c'est également par la lutte que les contradictions non antagoniques entre la classe ouvrière et la paysannerie ont été éliminées: lutte contre la mentalité petite-bourgeoise de la paysannerie attachée à la propriété privée, lutte qui n'a pas détruit, mais au

contraire consolidé l'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie laborieuse, lutte qui a abouti à une atténuation progressive des contradictions entre elles. Les distinctions économiques et politiques qui subsistent entre la classe ouvrière et la paysannerie kolkhozienne, sont dues à l'existence de deux formes de propriété : la propriété nationale et la propriété kolkhozienne ; elles seront complètement liquidées au cours de la transition graduelle du stade inférieur du communisme à son stade supérieur (V. *Classes en U.R.S.S.*). Les pays de *démocratie populaire* (V.), s'inspirant de l'exemple de l'Union Soviétique, apprennent, en se fondant sur l'alliance des deux classes, à surmonter les contradictions entre les ouvriers et les paysans, et à transformer la petite agriculture morcelée en une grande agriculture socialiste.

Avec la victoire du socialisme, l'antagonisme des classes à l'intérieur du pays disparaît. Au XVIII<sup>e</sup> congrès du parti, caractérisant la situation nouvelle qui s'était créée en U.R.S.S. par suite des victoires historiques du socialisme, Staline disait : « Ce qu'il y a de particulier dans la société soviétique de notre époque, à la différence de toute société capitaliste, c'est qu'elle n'a plus dans son sein de classes antagonistes, ennemies ; que les classes exploiteuses ont été liquidées et que les ouvriers, les paysans et les intellectuels formant la société soviétique, vivent et travaillent en collaboration fraternelle. Alors que la société capitaliste est déchirée par des antagonismes irréciliables entre ouvriers et capitalistes, entre paysans et grands propriétaires fonciers, ce qui conduit à l'instabilité de sa situation intérieure, — la société soviétique, libérée du joug de l'exploitation, ignore ces antagonismes ; elle est affranchie des collisions de classes et offre l'image d'une collaboration fraternelle entre ouvriers, paysans, intellectuels. C'est sur la base de cette communauté d'intérêts que se sont développées des forces motrices comme l'unité politique et morale de la société soviétique, l'amitié des peuples de l'U.R.S.S., le patriotisme soviétique » (« Rapport présenté au XVIII<sup>e</sup> congrès du Parti sur l'activité du Comité Central du P.C.(b) de l'U.R.S.S. », M. 1952, p. 41).

Cette communauté d'intérêts, qui est fondée sur la destruction des antagonismes, ne signifie pas, cependant, que sous le socialisme toutes les contradictions sont éliminées. Le progrès de la société socialiste s'effectue aussi par l'apparition et l'élimination de contradictions, par la lutte. Mais les contradictions du développement de la société socialiste ne sont plus les mêmes, ce sont des contradictions non antagoniques. Telles sont, par exemple, les contradictions entre les forces avancées et les forces retardataires, inertes de la société, entre la réalité socialiste et les survivances du capitalisme dans la conscience des hommes. La marche de la société soviétique vers le communisme ne peut s'effectuer avec succès si l'on ne lutte pas contre ces forces inertes, contre toutes les survivances du capitalisme dans la conscience des hommes. Ces survivances se manifestent sous les formes les plus diverses : bureaucratisme, nationalisme, cosmopolitisme, attitude non socialiste à l'égard du travail, de la propriété publique, etc. Seule la lutte du nouveau contre l'ancien, de ce qui est avancé contre ce qui a fait son temps est source de progrès, même quand il n'y a plus de classes antagoniques. Quelle que soit leur nature, les contradictions ne peuvent être surmontées que dans la lutte. Avec le changement du caractère, du contenu des contradictions, ce ne sont que les formes de la lutte qui changent. Pour surmonter les contradictions de la société socialiste, il n'est pas besoin de révolution. Elles peuvent être éliminées et elles le sont sur la base même du socialisme, lors du passage graduel du socialisme au communisme. Au sein de la société soviétique, dans la lutte du nouveau, de ce qui est avancé, contre l'ancien et ce qui a fait son temps, le rôle primordial appartient à la *critique et l'autocritique* (V.).

**CONVERSION DES CHANGEMENTS QUANTITATIFS EN CHANGEMENTS QUALITATIFS.** Une des lois objectives les plus importantes et les plus générales du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée. La dialectique marxiste considère le développement comme le passage de changements quantitatifs graduels, insignifiants et latents, à des transformations radicales, manifestes, à des changements qualitatifs. Dans son ouvrage « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique », Staline a donné une profonde caractéristique de cette loi de la dialectique : « Contrairement à la métaphysique, la dialectique considère le processus du développement non comme un simple processus de croissance où les changements quantitatifs n'aboutissent pas à des changements qualitatifs, mais comme un développement qui passe des changements quantitatifs insignifiants et latents à des changements apparents et radicaux, à des changements qualitatifs ; où les changements qualitatifs sont, non pas graduels, mais rapides, soudains, et s'opèrent par bonds, d'un état à un autre ; ces changements ne sont pas contingents, mais nécessaires ; ils sont le résultat de l'accumulation de changements quantitatifs insensibles et graduels » (M. 1954, p. 8).

Par sa façon de comprendre le développement comme la transformation qualitative des objets et des phénomènes, consécutive à des changements quantitatifs, la méthode dialectique marxiste se distingue foncièrement de toutes les conceptions philosophiques bourgeoises de l'évolution. Pour les théories métaphysiques, le développement n'est que simple diminution ou augmentation de ce qui existe, c'est-à-dire un processus purement quantitatif, sans changement qualitatif radical, sans bonds révolutionnaires. Tout bond serait ainsi une violation « illégitime » du processus d'évolution. Les réformistes et autres traîtres à la classe ouvrière soutiennent les philosophes bourgeois qui veulent assujettir le prolétariat aux intérêts des capitalistes. Ils ont en horreur la dialectique marxiste qui justifie la nécessité des révolutions des classes opprimées. La conception uniquement évolutive selon laquelle le développement ne connaît que des changements quantitatifs et ignore les changements qualitatifs, rend les sciences naturelles et sociales incapables d'expliquer correctement les phénomènes, et alimente toute sorte d'opinions religieuses et idéalistes. Elle ne permet pas d'expliquer comment la nature a engendré, au cours de son développement, l'infinie diversité de l'univers, comment la matière organique, la vie, est née de la matière inorganique, comment des espèces toujours plus complexes sont nées des espèces les plus simples ; de ce point de vue, il est impossible d'expliquer la conscience en tant que propriété de la matière hautement organisée, etc. Les sciences ont réfuté les conceptions métaphysiques de l'évolution de la nature quand elles ont accumulé une multitude de faits démontrant que des changements qualitatifs radicaux viennent couronner les changements quantitatifs graduels. La loi de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs a été formulée par les fondateurs du marxisme qui ont généralisé les données irréfutables de la science et de toute l'expérience historique de la société. La chimie, la physique, la biologie et les autres sciences de la nature ont fourni de nombreux faits démontrant le caractère universel de cette loi comme des autres lois de la dialectique. « En physique..., écrivait Engels, toute modification est une conversion de la quantité en qualité, une conséquence d'un changement quantitatif de la quantité du mouvement, quelle qu'en soit la forme, qui est inhérent au corps

ou qui lui est communiqué » (« Dialectique de la nature », P. 1952, p. 71). Engels cite de nombreux exemples à l'appui de cette thèse : un minimum d'intensité de courant déterminé est nécessaire pour porter à l'incandescence le fil de platine d'une ampoule électrique ; tout métal a une température de fusion, tout liquide a, sous une pression connue, un point constant de congélation et d'ébullition etc. La découverte de la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie a porté un coup foudroyant aux conceptions métaphysiques du développement considéré comme un processus purement quantitatif. Elle a montré que le mouvement, le développement de la matière est un processus de transformation de formes déterminées en formes qualitativement différentes : le mouvement mécanique peut se transformer en mouvement de forme physique, celui-ci en mouvement de forme chimique, etc. La découverte du système périodique des éléments par *Mendéléev* (V.) a brillamment confirmé la thèse dialectique de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs. Engels et Staline ont estimé que cette découverte est une preuve éclatante du caractère dialectique du développement de la nature, en tant que passage des changements quantitatifs en changements qualitatifs.

Les sciences modernes confirment toujours plus et enrichissent la thèse de la dialectique matérialiste qui envisage le devenir comme une conversion de la qualité ancienne en qualité nouvelle par suite de l'accumulation de changements quantitatifs. Signalons à ce propos la lutte entre la théorie métaphysique des weismanistes-morganistes (V. *Weismanisme-morganisme*) en biologie et la *doctrine mitchourinienne* (V.) qui a remporté une victoire complète. Pour les morganistes, l'évolution des plantes et des animaux consiste en un regroupement et une recombinaison purement quantitatifs des gènes immuables. S'inspirant de la méthode dialectique, la doctrine mitchourinienne a réduit à néant ces conceptions antiscientifiques. Elle part du fait que l'évolution de la nature vivante est une suite de changements qualitatifs provoqués par des changements quantitatifs. Elle a démontré qu'il n'existe aucune substance héréditaire immuable, qu'à mesure que les organismes s'adaptent à leurs conditions d'existence, se modifie le type du métabolisme organisme-milieu extérieur et que sur cette base l'hérédité change à son tour.

Toute l'histoire de la société confirme également la loi de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs. Le développement de la société est non seulement une suite de changements quantitatifs, mais un processus où, à un certain moment, les changements quantitatifs s'interrompent pour faire place à un bond, à la conversion de l'ancien état qualitatif en un nouvel état qualitatif. Par exemple, l'accroissement des forces productives, de la productivité du travail au sein de la commune primitive a abouti nécessairement à la naissance de la société de classe. Celle-ci a engendré successivement des formes qualitativement différentes: les régimes esclavagiste, féodal, capitaliste.

La dialectique marxiste enseigne que les changements qualitatifs s'opèrent par bonds. La transition d'une qualité ancienne à une qualité nouvelle est un bond qui se produit subitement, rapidement en comparaison avec le stade antérieur de l'évolution quantitative. Par exemple, l'eau s'échauffe lentement mais, à une certaine température, elle se transforme rapidement, par bond, en vapeur. Dans la vie sociale, les périodes révolutionnaires sont sensiblement plus courtes que les périodes du développement évolutif. La révolution sociale supprime d'un seul coup l'ancien ordre de choses et crée les conditions propices au développement de formes nouvelles de la vie sociale. Il ressort de ce qui vient d'être dit que le devenir a un double aspect : quantitatif et qualitatif. Les changements quantitatifs préparent les changements qualitatifs. Les deux formes du mouvement existent dans l'unité dialectique. Ce n'est qu'en en tenant compte qu'on peut obtenir une connaissance scientifique des phénomènes de la nature, de la société et de la pensée.

Puisque le développement s'opère par conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs, il n'est pas un mouvement circulaire, il n'est pas une simple répétition, mais une progression, qui suit une ligne ascendante allant du simple au complexe, de l'inférieur au supérieur. Ainsi se développe la société : de la commune primitive à l'esclavage, de l'esclavage à la féodalité, de la féodalité au capitalisme. Aujourd'hui l'humanité traverse une époque où le socialisme, forme de la vie sociale incomparablement supérieure à toutes les anciennes formations économiques et sociales, vient remplacer le régime capitaliste qui a fait son temps et qui freine le progrès. Le socialisme a vaincu en U.R.S.S. ; les pays de *démocratie populaire* (V.) se sont également engagés dans la voie du socialisme. La loi de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs implique des conclusions très importantes pour l'activité pratique du parti communiste. Le principal, c'est, que la transition au socialisme est impossible au moyen de réformes qui apportent de petites modifications quantitatives au capitalisme. Seule une révolution, un bond révolutionnaire, est capable d'abolir le capitalisme et de permettre la construction d'un monde nouveau. Toutefois, la révolution ne peut intervenir sans être précédée d'un stade de développement évolutif, c'est-à-dire sans que soient créées les conditions matérielles objectives pour la transition à un régime supérieur, sans le progrès quantitatif de la conscience, de l'organisation de la classe ouvrière, sans la préparation de la classe ouvrière en vue du renversement de l'ancien régime. Le développement, c'est l'unité des formes évolutive et révolutionnaire du mouvement. L'évolution prépare la révolution et celle-ci, à son tour, achève, couronne l'évolution en créant les conditions d'un nouveau développement évolutif.

La conversion de l'ancienne qualité en qualité nouvelle peut revêtir des aspects divers, et ce n'est qu'en tenant compte du caractère concret des phénomènes et des conditions historiques de leur développement que l'on peut comprendre les formes que prennent ces bonds, ces passades brusques d'une qualité à une autre. Dans « *Le marxisme et les problèmes de linguistique* » (V.), Staline a dénoncé les thèses vulgarisatrices de Marr et de ses adeptes, qui prétendaient que la transition de l'ancien au nouveau dans l'évolution de la langue s'effectue au moyen de bonds rapides et subits. Le passage d'une qualité ancienne à une qualité nouvelle s'accomplit là non par explosion, mais par accumulation lente et graduelle des éléments de la qualité nouvelle, par l'extinction graduelle des éléments de la qualité ancienne. Dans la nature inorganique aussi bien qu'organique les changements qualitatifs ne s'accomplissent pas toujours au moyen d'un anéantissement subit de l'ancien et de la naissance instantanée du nouveau, mais aussi par accumulation graduelle des éléments de la qualité nouvelle et le dépérissement graduel des éléments de l'ancien (par exemple, la lente évaporation de l'eau dans les conditions naturelles, le perfectionnement graduel des races d'animaux, etc.). Dans la vie sociale, la langue n'est pas la seule à se développer de cette manière, il en est également ainsi d'autres phénomènes. La loi de la conversion de la qualité ancienne en qualité nouvelle par

explosion est de rigueur dans une société divisée en classes hostiles. Elle n'est pas obligatoire pour une société où les classes hostiles ont été liquidées. La transition du capitalisme au socialisme ne peut s'accomplir que par la révolution, c'est-à-dire par l'anéantissement du pouvoir politique existant et son remplacement par un autre pouvoir, celui du prolétariat car la classe bourgeoise dominante ne quittera pas la scène de bon gré. La Grande Révolution socialiste d'Octobre est un exemple probant d'une explosion révolutionnaire de ce genre. Dans la société soviétique, où les classes antagoniques n'existent plus et où le développement a pour assise la coopération des ouvriers, paysans et intellectuels, tout changement important, toute transition d'une qualité ancienne à une qualité nouvelle, sont préparés et accomplis *d'en haut*, par l'État, le parti communiste, avec le soutien des masses *d'en bas*. C'est pourquoi il n'y a pas, en U.R.S.S., de terrain pour des changements qualitatifs sous forme de révolutions politiques. C'est ainsi qu'à la campagne soviétique s'est effectué le passage de l'économie individuelle, bourgeoise, au régime socialiste. Cette transition a été accomplie par l'État avec le soutien des grandes masses paysannes d'en bas ; elle l'a été non pas au moyen d'une explosion, mais méthodiquement, graduellement. Tout aussi méthodiquement, graduellement et sans explosions se fera dans la société soviétique la transition du stade inférieur du communisme à son stade supérieur, car dans les conditions du socialisme le développement économique s'accomplit non pas par bouleversements, mais par modifications graduelles.

La thèse de la conversion de la qualité ancienne en qualité nouvelle par développement graduel n'a rien à voir avec la conception évolutionniste du développement, c'est-à-dire avec la conception du développement en tant que processus exclusivement quantitatif. Pour être graduelle, la transition de la qualité ancienne à la qualité nouvelle n'en signifie pas moins, en fin de compte, un bond, un tournant de l'ancien au nouveau. Ainsi, la transition du socialisme au communisme sera une transition radicale du régime économique socialiste à un autre régime économique supérieur, au communisme.

La méthode dialectique marxiste part de ce principe que non seulement les changements quantitatifs se transforment en changements qualitatifs, mais aussi que ces derniers appellent de nouveaux changements quantitatifs. Par exemple, le régime socialiste, qualitativement nouveau et supérieur au régime capitaliste, engendre des cadences sans précédent dans l'essor de la production, de la culture. Aucun régime n'a encore connu un progrès de l'économie et du niveau culturel du peuple semblable à celui du régime socialiste. Accélération du développement, telle est la loi de la société socialiste soviétique, loi qui découle de la nature, qualitativement nouvelle, du régime social et politique de l'U.R.S.S. (V. également *Bond ; Evolution et révolution ; Qualité et quantité.*)

**COPERNIC Nicolas** (1473-1543). Illustre astronome polonais, créateur du *système héliocentrique du monde* (V.). Cette théorie marque la rupture décisive avec les conceptions théologiques d'après lesquelles la Terre a été choisie par Dieu pour être le centre de l'univers (système de Ptolémée), l'homme occupant une situation « privilégiée ». Engels estime que la théorie de Copernic fut « l'acte révolutionnaire par lequel la science de la nature proclama son indépendance... De cet acte date l'émancipation de la science de la nature à l'égard de la théologie... le développement des sciences avança dès lors, lui aussi, à pas de géant » (« Dialectique de la nature », P. 1952, p. 31). Copernic a exercé, à l'époque de la Renaissance, une grande influence sur le développement de la philosophie et des sciences de la nature, et plus tard sur toute la science mondiale.

Sa doctrine a porté un coup écrasant à la religion et à l'Église, à la légende de la création du monde par Dieu. Elle a culbuté la thèse scolastique de ceux qui, reprenant l'idée d'*Aristote* (V.), opposaient les mouvements terrestres aux mouvements célestes. Elle a engendré par la suite les théories de la formation naturelle du système solaire et de son évolution. Copernic professait l'idée de l'universalité des connexions naturelles ; le lien qui unit tous les phénomènes matériels, c'est « la chaîne d'or » des rapports de causalité qui peuvent être exprimés par des formules mathématiques. Copernic, qui a éliminé la spéculation de l'astronomie, est le plus grand savant matérialiste de son temps. Ses contemporains les plus avancés Giordano *Bruno* (V.), *Galilée* (V.) ont poursuivi les travaux du maître dont la doctrine a été pour eux un drapeau de combat. L'Église a déclaré la guerre à cette doctrine et mis en œuvre contre elle tous les moyens de l'Inquisition.

Le rôle de Copernic dans l'histoire de la gnoseologie matérialiste est considérable. Tout en soutenant que la théorie doit correspondre à la nature des choses, il a su échapper à l'étroitesse de l'empirisme rampant et du principe « de l'évidence sensible » dans son acception unilatérale ; il a reconnu l'importance de l'abstraction dans la connaissance, il a été le premier à appliquer le principe de la relativité cinématique dans l'investigation scientifique. Son œuvre maîtresse « Les révolutions des sphères célestes » a paru l'année de sa mort.

**COSMOGONIE.** Dans son acception large, la cosmogonie étudie l'origine et le développement des corps cosmiques, notamment de notre système solaire. C'est un problème particulier qui présente un très grand intérêt. De même que dans les autres domaines, la solution de ce problème implique l'interprétation correcte, sous l'angle du matérialisme dialectique, des observations toujours plus nombreuses fournies par l'astronomie et l'étude du globe terrestre. Il y a quelques dizaines d'années à peine, ces données étaient presque inexistantes, aussi basait-on les systèmes cosmogoniques sur des prémisses arbitraires qui semblaient alors les plus probables. On déduisait de ces prémisses, d'une manière purement spéculative, l'histoire de notre système planétaire et du monde sidéral tout entier.

Au cours de deux cents ans, au fur et à mesure que progressait la science de l'univers, nombre d'hypothèses cosmogoniques se sont effondrées pour céder la place à de nouvelles. Celle de Kant (1755), point de départ de toutes les théories ultérieures, avait acquis une importance considérable. Pour la première fois, une théorie cosmogonique proclamait que l'évolution est la loi fondamentale de l'univers. Aussi Engels appréciait-il hautement cette doctrine scientifique. L'hypothèse plus spéciale de Laplace (1796), appelée « nébulaire », très en vogue jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, aussi bien que ses variantes créées au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, furent par la suite remplacées par celle de Jeans. Selon la théorie de Jeans, les planètes se seraient formées à partir d'amas de matière éjectée du Soleil grâce à l'attraction exercée par une étoile passant à proximité. Avec l'hypothèse de Jeans, on est porté inévitablement à conclure que notre système solaire occupe une position exclusive dans l'univers, conclusion qui ne concorde pas avec les observations et la thèse matérialiste. Les savants soviétiques ont été les premiers à démontrer que ce système était inconsistant même du point de vue de la mécanique céleste. Dans ce domaine,

la plus grande confusion règne actuellement parmi les savants étrangers. Les « théories » religieuses et idéalistes qui proclament le commencement et la fin de l'univers, prédisant la « mort thermique » du monde, etc., sont largement diffusées.

La cosmogonie soviétique est fondée sur l'analyse et une vaste synthèse des données de l'observation. Il est établi, par exemple, que les étoiles se dégagent de l'état pré-stellaire simultanément, par groupes entiers (Ambartsoumian), que les étoiles se sont formées aux époques les plus reculées et que ce processus se poursuit toujours ; les étoiles sont sujettes à une lente désagrégation : elles émettent dans l'espace leur propre substance, ce qui réduit continuellement la vitesse de leur rotation et les met en interaction avec le milieu intersidéral ambiant (Fessenkov) ; la formation de systèmes planétaires, très nombreux dans l'univers, est inséparablement liée à la naissance des étoiles elles-mêmes et constitue un processus régulier. La science soviétique a obtenu de précieux résultats dans l'étude de l'origine de la Terre et des planètes du système solaire. Otto Schmidt a mis au point une théorie qui explique le mécanisme de la formation des planètes à partir de particules de nébuleuses constituées d'une substance gazeuse et poussiéreuse qui entourait le Soleil. Ces particules, entraînées apparemment par le Soleil qui se déplace dans la Galaxie et rencontre les nébuleuses de gaz et de poussière, ont donné naissance à des corps de plus en plus grands, finalement, à des planètes. La théorie de Schmidt explique le mouvement de translation quasi-circulaire des planètes, leur rotation, les mouvements dans le même sens et dans le sens opposé des satellites, etc. Les succès de la cosmogonie soviétique sont dus à la supériorité d'une science qui s'inspire du matérialisme dialectique.

**COSMOPOLITISME** (du grec [...] — monde et [...] — citoyen). Idéologie bourgeoise réactionnaire qui prêche l'indifférence pour les intérêts, les traditions et la culture nationales, l'abandon de la souveraineté nationale. Le cosmopolitisme dissimule son vrai caractère en déclarant que tout homme a l'univers pour patrie. Mais, en réalité, le cosmopolitisme, propagé par les idéologues de l'impérialisme, est une arme des monopoles dans leur lutte contre l'indépendance nationale des peuples, un moyen idéologique pour asservir économiquement et politiquement les peuples libres. En faisant la propagande pour le cosmopolitisme, pour l'idée de « gouvernement mondial », les impérialistes visent à assoupir la vigilance des peuples, à cultiver l'idéologie de la trahison de la patrie.

Le cosmopolitisme est l'idéologie de la bourgeoisie actuelle qui met ses intérêts égoïstes au-dessus de tout et qui, pour les satisfaire, est prête à trahir la nation.

« Autrefois, disait J. Staline au XIX<sup>e</sup> congrès du parti, la bourgeoisie était considérée comme la tête de la nation, dont elle défendait les droits et l'indépendance en les plaçant « au-dessus de tout ». De ce « principe national » il ne reste plus trace. Maintenant la bourgeoisie vend les droits et l'indépendance de la nation pour des dollars. Le drapeau de l'indépendance nationale et de la souveraineté nationale a été jeté par-dessus bord. » Le cosmopolitisme est un masque commode pour la bourgeoisie toujours prête à trahir les intérêts de la nation. De nombreux dirigeants des socialistes de droite prêchent également les idées du cosmopolitisme.

A l'opposé du cosmopolitisme bourgeois se situe l'internationalisme prolétarien qui associe harmonieusement les intérêts nationaux des ouvriers et de tous les travailleurs, leur patriotisme profondément populaire et la solidarité du prolétariat mondial en lutte contre le capitalisme, cette source profonde de la haine entre les nations. Les partis communistes et ouvriers, authentiques défenseurs de l'indépendance nationale, de la liberté des peuples, tiennent bien haut le drapeau de l'indépendance et de la souveraineté nationales. Le cosmopolitisme est incompatible avec *l'internationalisme prolétarien* (V.), avec le patriotisme soviétique. Aussi le Parti communiste de l'Union Soviétique combat-il le cosmopolitisme sur le front idéologique : l'adulation de la culture bourgeoise réactionnaire, l'attitude négative envers les acquisitions de la culture soviétique, l'avalissement et le mépris du rôle marquant du peuple russe et de sa science, de sa culture, de son art, le mépris des traditions progressives des autres nationalités de l'U.R.S.S. En même temps, la culture socialiste assimile tout ce que la culture mondiale a créé de grand, de précieux. Le respect des réalisations des cultures nationales de tous les peuples est un trait inaliénable de l'idéologie du peuple soviétique.

**CRISE GENERALE DU CAPITALISME.** Crise universelle du système capitaliste mondial englobant l'économie aussi bien que la politique des pays capitalistes. La crise générale du système capitaliste mondial a commencé pendant la première guerre mondiale, notamment après que l'Union Soviétique se fut détachée du système capitaliste. Ce fut la première étape de la crise générale. Pendant la deuxième guerre mondiale, surtout après que se furent détachés du système capitaliste les pays de démocratie populaire en Europe et en Asie, la deuxième étape de la crise générale s'est ouverte. Ces deux crises du système capitaliste de l'économie mondiale ne sont pas des crises indépendantes l'une de l'autre, mais des étapes de la crise générale du système capitaliste mondial.

Ce qu'il y a d'essentiel dans la crise générale du capitalisme, c'est la scission du système de l'économie mondiale, auparavant unique et universel, en deux systèmes opposés : le système socialiste et le système capitaliste, ce qui a rompu l'« équilibre » passé et ébranlé les fondements du capitalisme mondial.

Dans l'émulation historique des deux systèmes d'économie, le socialisme démontre ses avantages sur le capitalisme. A la base de la crise générale du capitalisme « se trouvent la décomposition toujours plus accentuée du système économique capitaliste mondial, d'une part, et la puissance économique grandissante des pays qui se sont détachés du capitalisme : l'U.R.S.S., la Chine et les autres pays de démocratie populaire, d'autre part » (Staline : « Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. », M. 1953, p. 64). Un des éléments de la crise générale du capitalisme est la crise du système colonial de l'impérialisme, sa désagrégation toujours plus poussée, déterminée par l'ébranlement des positions de l'impérialisme dans les pays coloniaux et dépendants, par l'impossibilité, pour les impérialistes, de régner dans ces pays comme autrefois. L'acuité et la complication toujours croissantes de la lutte entre les puissances impérialistes pour les débouchés, la sous-production chronique des entreprises, les millions de chômeurs qui, d'armées de réserve se sont transformés en armées permanentes de sans-travail, sont autant de traits caractéristiques de la crise générale du capitalisme. Cette crise se distingue par un renforcement extrême du parasitisme et de la putréfaction de la base économique du capitalisme et de la superstructure qui la sert, par une soumission toujours plus grande de l'appareil d'Etat aux monopoles, par l'aggravation extraordinaire des

conséquences destructrices de la *loi économique fondamentale du capitalisme actuel* (V.), par l'accentuation toujours croissante de la contradiction principale du capitalisme — la contradiction entre le caractère social des forces productives et les rapports de production capitalistes.

La militarisation de l'économie nationale qui va en augmentant, s'accompagne de la fascisation de la vie politique de certains pays capitalistes.

La crise générale du capitalisme a engendré un nouvel et puissant essor du mouvement ouvrier international et la formation d'un front révolutionnaire unique des prolétaires et des peuples opprimés de tous les pays contre l'impérialisme. La victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre a marqué la victoire du marxisme-léninisme sur le social-démocratisme, elle a consolidé l'hégémonie du prolétariat et de son avant-garde communiste dans le mouvement révolutionnaire des masses opprimées et exploitées.

Le changement radical du rapport des forces en faveur du socialisme et au détriment du capitalisme par suite de la deuxième guerre mondiale, a eu pour résultat l'approfondissement de la crise générale du capitalisme. Un certain nombre de pays d'Europe et d'Asie se sont détachés du système capitaliste et ont formé avec l'Union Soviétique un camp unique et puissant de la démocratie et du socialisme.

Le résultat économique de l'existence des deux camps opposés a été la désagrégation du marché unique, universel, et la formation de deux marchés mondiaux parallèles.

L'U.R.S.S. et les pays de *démocratie populaire* (V.) se sont groupés économiquement et ont organisé la collaboration et l'entraide économique dans l'intérêt de leur essor commun. Par suite des rythmes accélérés du développement de l'industrie dans les pays du camp démocratique, leur économie ne dépend nullement des pays capitalistes; en même temps, ils sont intéressés à commercer avec ces derniers sur la base des avantages mutuels.

Cependant, des milieux influents de certaines puissances impérialistes entravent l'extension du commerce entre les pays du camp capitaliste et du camp de la démocratie et du socialisme. Ceci restreint les débouchés des pays capitalistes, aggrave la sous-production et contribue objectivement à accentuer la crise générale du système capitaliste mondial.

**CRITERE DE LA VERITE.** Preuve de la validité de nos connaissances, indice qui confirme la justesse de nos idées et montre dans quelle mesure nos sensations, représentations, concepts correspondent à la réalité objective. Pour l'idéalisme, le critère de la vérité réside non dans la concordance entre les théories et la réalité objective, mais dans les sensations, les idées du sujet, dans la « clarté et la netteté » des notions, etc. Ainsi, les machistes, qui prennent pour critère l'« expérience », la comprennent non à la manière matérialiste, non comme un résultat de l'interaction de l'homme et de la nature au cours de la transformation pratique de celle-ci, mais comme une somme de sensations, comme des états subjectifs de l'homme. Il s'ensuit que les sensations devraient être vérifiées par les sensations mêmes. Pour sortir de l'impasse du *solipsisme* (V.), les machistes déclarent que le critère de la vérité réside dans « l'expérience collectivement organisée ». De ce point de vue, n'est vrai que ce qui a une « valeur universelle », ce qui est reconnu de tout le monde. Lénine a dénoncé ce subterfuge idéaliste et montré que du point de vue de « l'expérience socialement organisée », il est facile de justifier les idées les plus absurdes et les plus fantastiques, par exemple la croyance aux diables, aux loups-garous, etc., puisqu'elle est aussi une forme de « l'expérience » humaine. La religion a de même une « valeur universelle », car des millions de gens croient en Dieu, aux miracles, etc. Mais elle n'en devient pas pour autant une vérité. La conception machiste du « critère de la vérité » prédomine dans la philosophie bourgeoise contemporaine.

La philosophie marxiste est la seule à doter la connaissance humaine d'un critère scientifique pour distinguer la vérité de l'erreur, pour soumettre chaque vérité à une vérification exacte et sûre. Ce critère, c'est la pratique humaine, l'activité des hommes dans la production, l'industrie, l'action révolutionnaire des masses. En mettant la pratique à la base de la connaissance et du critère de la vérité, le marxisme a opéré une révolution dans la gnoseologie. Le matérialisme prémarxiste était un matérialisme contemplatif qui ne liait pas la connaissance à la pratique, à l'activité des hommes. Les rares matérialistes qui proposaient la pratique comme critère de la vérité, s'en faisaient une conception étroite excluant la pratique historique, l'activité des hommes dans la production. Le marxisme a été le premier à démontrer le lien indissoluble entre la connaissance et la pratique et à fournir la solution juste de ce problème. « La question de savoir si la pensée humaine peut aboutir à une vérité objective, n'est point une question théorique, mais une question *pratique*. C'est dans la pratique que l'homme doit prouver la vérité, c'est-à-dire la réalité et sa puissance, l'en deçà de sa pensée. Le débat sur la réalité ou l'irréalité d'une pensée dissociée de la pratique, est une question purement *scolastique* » (Marx : « Thèses sur Feuerbach », in Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, pp. 71-72). Le marxisme a mis à nu l'absurdité de l'agnosticisme qui nie la possibilité d'une connaissance certaine. Si nos connaissances sont confirmées par la pratique, elles ont valeur de certitudes, aucun agnosticisme ne peut les réfuter. Les vitalistes, par exemple, et autres ennemis de la science ont beau discourir sur leur mystérieuse « force vitale » qui présiderait à la vie des organismes : les hommes, conscients des lois objectives réelles de l'évolution organique et sachant les appliquer, ont démontré par là l'inconsistance totale du vitalisme. La *doctrine mitchourinienne* (V.) a ouvert à l'homme des voies pour modifier les plantes et les animaux. *Mitchourine* (V.) a donné la meilleure confirmation pratique de sa théorie en créant de nombreuses variétés nouvelles de fruits. La pratique est la pierre de touche de toute théorie. Elle a démasqué la fausse science des weismanistes-morganistes et confirmé la justesse de la doctrine mitchourinienne. Il en va de même dans tous les domaines de la connaissance scientifique, y compris les sciences sociales. Les idéologues de la bourgeoisie considéraient le socialisme scientifique comme une fantaisie de l'imagination. Mais l'expérience du peuple soviétique, qui a construit le socialisme, et la pratique actuelle des autres peuples, qui se sont détachés du système capitaliste et édifient le socialisme, montrent la vérité sublime du socialisme scientifique et le mensonge des théories des idéologues bourgeois au service des classes déclinantes. La pratique vérifie et confirme les vérités scientifiques, réfute les théories erronées.

En faisant de la pratique le critère de la vérité, le marxisme enseigne à tenir compte du développement de la pratique elle-même, ce qui implique la révision de certaines vérités ne correspondant plus au niveau de l'activité pratique des hommes. Cette conception de la pratique stimule la pensée humaine, l'empêche d'ériger en dogmes les vérités découvertes. Tout progrès de la pratique perfectionne nos connaissances, précise et concrétise les vérités à la lumière d'une pratique plus avancée. (V. également *Théorie et pratique*.)

**CRITICISME.** Nom donné par Kant (V.) à sa philosophie idéaliste dont l'objet essentiel était, d'après lui, la critique de la capacité cognitive de l'homme. Kant aboutit à nier la possibilité pour la raison humaine de connaître l'essence des choses. On désigne du même terme les autres courants de l'idéalisme subjectif qui nient la possibilité de connaître le monde objectif et n'admettent d'autre source de la connaissance que l'expérience interprétée d'une manière idéaliste.

« **CRITIQUE DU PROGRAMME DE GOTHA** ». Analyse critique du projet de programme de la social-démocratie allemande, rédigé en vue du congrès de Gotha. Ecrite par Marx en 1875 et publiée pour la première fois en 1891 par Engels. Après y avoir montré que ce projet se compose de phrases petites-bourgeoises dans le style lassallien (V. *Lassalle*), et que ses auteurs ont passé sous silence la question cruciale du mouvement prolétarien, celle de la dictature du prolétariat, Marx y développe les principes exposés dans le « *Manifeste du Parti communiste* » (V.), formule les revendications politiques du parti prolétarien. C'est là qu'il parle pour la première fois de la nécessité d'une période de transition entre le capitalisme et le socialisme. « Entre la société capitaliste et la société communiste, se place la période de transformation révolutionnaire de la première en la seconde. A quoi correspond une période de transition politique où l'Etat ne saurait être autre chose que la *dictature révolutionnaire du prolétariat* » (Marx : « Critique du programme de Gotha », P. 1922, p. 53). Envisageant la dictature du prolétariat comme un instrument pour construire le communisme, Marx montre que la société communiste passe par deux phases. Dans sa première phase, elle ne saurait être libérée des traditions du capitalisme et porte encore de nombreux stigmates hérités de la vieille société. Dans la première phase du communisme la répartition des biens matériels se poursuit selon la quantité et la qualité du travail fourni. Dans la phase supérieure, la productivité du travail s'élèvera si haut qu'elle rendra possible l'abondance des produits, et la société pourra inscrire sur ses drapeaux: de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. « Le grand mérite de l'exposé de Marx est d'appliquer là encore, de façon conséquente, la dialectique matérialiste, la théorie de l'évolution, et de considérer le communisme comme quelque chose qui naît du capitalisme. Rejetant les définitions « imaginées », scolastiques et artificielles et les stériles querelles de mots (qu'est-ce que le socialisme, qu'est-ce que le communisme ?), Marx analyse ce qu'on pourrait appeler les degrés de maturité économique du communisme » (Lénine : « L'Etat et la Révolution », M. 1951, pp. 100-101). La « Critique du programme de Gotha » offre le modèle d'une mise au point scientifique du programme révolutionnaire du parti prolétarien, un modèle d'intransigeance envers toute espèce d'opportunisme.

Longtemps les chefs de la social-démocratie allemande dissimulèrent aux masses ce document important du communisme scientifique. Avant le congrès d'Erfurt du parti social-démocrate qui devait adopter un nouveau programme, Engels jugea nécessaire de publier la « Critique du programme de Gotha » « comme quelque chose de tout à fait nouveau, quelque chose d'opportun et d'actuel au plus haut point » (Lettre d'Engels à Kautsky, du 13 décembre 1890). La « Critique du programme de Gotha » fut publiée en dépit de la résistance des opportunistes de la II<sup>e</sup> internationale.

**CRITIQUE ET AUTOCRITIQUE.** Méthode qui permet aux partis marxistes et autres organisations de travailleurs de déceler et de surmonter les erreurs et les insuffisances de leur activité. Dans la société soviétique la critique et l'autocritique sont une des principales forces motrices du progrès.

Une des particularités qui distingue la révolution prolétarienne des révolutions précédentes, indiquait déjà Marx, c'est que pour progresser avec succès, elle se soumet à l'autocritique. Cette thèse de Marx fut développée dans des conditions nouvelles par Lénine et Staline qui définirent l'autocritique comme un trait propre au parti authentiquement prolétarien, le distinguant des partis réformistes et opportunistes. Pour Lénine l'absence de crainte vis-à-vis de la critique et de l'autocritique est un des plus importants principes du parti communiste. En démasquant les menchéviks, les socialistes-révolutionnaires, les partisans de Kautsky et autres ennemis du marxisme, Lénine démontrait que la crainte de la critique et de l'autocritique est à l'origine de la putréfaction de leurs partis, que l'autocritique est une nécessité absolue pour tout parti sain et vivant. Les partis qui travaillent sans contact avec les masses laborieuses s'enferment dans leur coquille, craignent la critique et l'autocritique. Un parti véritablement prolétarien, qui représente l'avant-garde de combat de la classe ouvrière et de toute la masse des travailleurs, éduque ses propres cadres, ainsi que les masses populaires en critiquant les erreurs et les insuffisances, et, à l'aide de la critique et de l'autocritique, surmonte les obstacles qui barrent la route de la victoire.

Dès les premiers jours de l'existence de l'Etat soviétique, le parti communiste mit la critique et l'autocritique au service du nouveau pouvoir et en fit une arme puissante dans la lutte pour le socialisme. Toutefois, à l'époque où les classes exploiteuses existaient encore en U.R.S.S., la loi fondamentale du développement de la société soviétique trouvait son expression dans la lutte de classes. A l'antagonisme de classes correspondaient des formes déterminées de lutte en vue de surmonter cet antagonisme. Le triomphe du socialisme en U.R.S.S. a complètement changé la situation. Les classes exploiteuses ont été supprimées. La classe ouvrière et la paysannerie sont désormais des classes nouvelles dont l'activité s'appuie sur l'économie socialiste unique, et qui collaborent étroitement entre elles ainsi qu'avec la nouvelle intelligentsia soviétique. L'unité morale et politique de la société soviétique est un fait accompli. Cela signifie que les antagonismes sociaux propres à l'ordre capitaliste, et la lutte de classes acharnée qui en résulte, ont disparu à tout jamais au pays des Soviets. Ce serait cependant une erreur de croire qu'en U.R.S.S., les classes antagoniques et les contradictions qui leur sont inhérentes étant liquidées, toute contradiction a disparu dans la société soviétique. Sans apparition et élimination de contradictions, il n'y a pas de progrès possible. Aujourd'hui, dans la période de l'achèvement de l'édification socialiste et de la transition graduelle au communisme, il est nécessaire au pays des Soviets d'éliminer un certain nombre de contradictions, parmi lesquelles la contradiction entre le mode d'existence nouveau, socialiste, des masses, et les survivances du capitalisme dans la conscience, la psychologie et les mœurs. On ne saurait construire le communisme sans lutte entre le nouveau et l'ancien, entre les éléments progressistes et

conservateurs, sans vaincre les vellétés antiétatiques, le bureaucratisme, les survivances du nationalisme, l'attitude non socialiste de certains Soviétiques envers la propriété collective et le travail, sans lutter contre tout ce qui entrave le progrès. Ainsi, la société soviétique se développe en surmontant les contradictions. Toutefois, il ne s'agit plus des anciennes contradictions de la société capitaliste, qui engendrent une lutte de classes acharnée et des révolutions politiques. Les contradictions internes de la société soviétique ne sont pas dénature antagonique : derrière elles il n'est point de classes antagonistes défendant des intérêts foncièrement opposés. Ces contradictions non antagoniques se manifestent dans le cadre de la communauté de tous les travailleurs.

Le nouveau contenu des contradictions de la société soviétique donne naissance à des formes, des moyens nouveaux pour les surmonter. L'ancienne notion de « lutte » reçoit un contenu nouveau. Le centre de gravité se transporte sur les méthodes d'éducation communiste, sur la persuasion par l'exemple, ce qui n'exclut bien entendu pas l'usage des méthodes coercitives, de la contrainte envers celui qui se rendrait délibérément coupable d'infractions aux règles de la vie socialiste, envers les rares ennemis, encore existants, du peuple soviétique. La nouvelle forme historique de solution des contradictions dans la société soviétique, l'arme la plus acérée qui permet au parti de déceler ces contradictions et de les éliminer, ce sont la critique et l'autocritique.

A l'opposé de la société capitaliste dont le développement est spontané et dans laquelle les crises règlent la production, la société soviétique est fondée sur le développement planifié de la production. Le Parti et l'Etat établissent des plans de développement de l'économie et de la culture socialistes strictement adaptés aux exigences des lois économiques objectives du socialisme. L'U.R.S.S. possède toutes les conditions et possibilités objectives pour aller de l'avant : les ressources naturelles, le pouvoir politique de la classe ouvrière, qui utilise ces ressources dans l'intérêt du peuple, le régime soviétique qui ignore les plaies incurables du capitalisme, le parti communiste qui dirige la marche en avant de la société. Il ne reste plus qu'à profiter de ces possibilités. Cela ne dépend que des hommes, de leur volonté de travailler pour le bien de la patrie. Aussi conçoit-on l'importance de la critique et de l'autocritique, moyens de combat contre toutes les insuffisances dans le travail : routine, lenteur, bureaucratisme, répugnance au nouveau mode de travail, contre tout ce qui entrave l'exécution des plans du parti communiste et de l'Etat soviétique. L'importance de la critique et de l'autocritique en tant que force motrice de la société soviétique consiste en ce qu'elles permettent de frayer la voie, de balayer les obstacles qui empêchent les propres ; elles permettent aux *possibilités* objectives de la marche en avant, vers le communisme, de devenir plus vite *réalités*. Ce rôle de la critique et de l'autocritique s'exprime parfaitement dans l'émulation socialiste, forme de la lutte des masses travailleuses pour élever la productivité du travail, et, par conséquent, atteindre le stade supérieur du communisme. Les masses populaires pour qui, en régime socialiste, l'essor de la productivité du travail est d'un intérêt vital, soumettent à la critique le niveau de productivité déjà atteint et recherchent de nouveaux moyens de rendre leur effort de production plus efficace, etc. L'ouvrier d'avant-garde, qui dépasse de beaucoup la norme établie, soumet par là même à la critique son voisin retardataire et l'aide à mieux travailler, à s'élever au niveau des travailleurs d'avant-garde. L'émulation socialiste est l'expression de l'autocritique révolutionnaire pratique des masses.

Formes nouvelles de lutte du nouveau contre l'ancien, instruments propres à éliminer les contradictions, la critique et l'autocritique découlent de la nature même de l'Etat soviétique, qui représente la forme supérieure de la démocratie, la démocratie socialiste. L'Etat soviétique est l'Etat des masses laborieuses ; c'est ce qui fait sa force. Aussi, la marche en avant de la société soviétique ne peut se poursuivre avec succès que si les masses participent activement à l'édification de la vie nouvelle, décèlent toutes les insuffisances et les critiquent, c'est-à-dire à condition que la *critique vienne de la base*. La critique venant de la base, des larges masses laborieuses, est d'une importance primordiale. C'est par là que se manifestent l'énergie et l'initiative créatrice du peuple soviétique, son sentiment de responsabilité envers le pays.

Quand on souligne le rôle énorme de la critique et de l'autocritique, il est nécessaire de considérer que seule la critique qui est de nature à multiplier les forces de la société soviétique — et non pas n'importe quelle critique — constitue la force motrice du progrès. Il faut établir une distinction rigoureuse entre la pseudo-critique provenant d'éléments hostiles et se proposant d'imposer des vues anticommunistes, étrangères aux Soviétiques, et la critique authentique, dont le but est de renforcer la cause du communisme. Le XIX<sup>e</sup> congrès du Parti a porté une grande attention à la critique et à l'autocritique et à leur rôle dans la consolidation et le développement du régime soviétique. Le rapport sur l'activité du Comité Central indique que là où la critique et l'autocritique sont reléguées à l'arrière-plan, là où la critique venant de la base est faiblement développée, apparaissent inévitablement des difformités telles que le bureaucratisme, la corruption et même la désagrégation de certains chaînons de notre appareil administratif. Tenant compte du rôle immense de la critique et de l'autocritique dans le développement de la société soviétique, le XIX<sup>e</sup> congrès du Parti a inclus dans les Statuts du Parti communiste de l'Union Soviétique un article qui fait aux membres du parti un devoir de « développer l'autocritique et la critique venant de la base, de dénoncer les insuffisances dans le travail et les éliminer, de lutter contre l'optimisme officiel et la griserie du succès dans le travail. Bâillonner la critique est un mal grave. Quiconque étouffe la critique, lui substitue la pompe et la louange, se met hors des rangs du parti ».

La critique et l'autocritique sont d'une importance capitale pour le développement de la science, de la littérature et des arts, qui ne peuvent progresser sans discussions fécondes, sans lutte d'opinions ni liberté de critique. La critique et l'autocritique sont un moyen de faire participer les larges masses à la construction du communisme, elles aident les Soviétiques à vaincre les survivances de l'idéologie bourgeoise.

**CROCE Benedetto** (1866-1952). Philosophe italien, idéologue de la bourgeoisie impérialiste. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il avait entrepris la « critique » du marxisme. *Plékhanov* (V.) qualifiait Croce d'adversaire résolu de la méthode dialectique et du matérialisme. Pour l'idéaliste absolu Croce rien n'existe réellement, sauf l'esprit. L'histoire, c'est le développement de l'esprit. Ce qui distingue la philosophie de Croce de celle de *Hegel* (V.) c'est l'influence profonde de Kant et l'élimination du noyau rationnel que contient la méthode dialectique hégélienne. Il considère l'économie comme un degré du développement de l'esprit. Croce nie catégoriquement la possibilité d'une science économique et rejette les lois économiques objectives. Sa



théorie économique, qui n'a rien à voir avec la science, est une apologie de l'exploitation capitaliste et de l'anarchie de la production. Dans son éthique, il cherche à masquer les bases sociales de la morale et son caractère de classe. S'ingéniant à estomper le caractère antagonique irréductible de la société capitaliste, il oppose à la lutte de classes le « principe éthique » de la soumission de l'individu au « général », c'est-à-dire au régime d'exploitation dominant. L'esthétique de Croce, fondée sur des principes purement idéalistes, a exercé une grande influence sur la théorie bourgeoise contemporaine de l'art. Malgré son « opposition » au fascisme, sa philosophie représentait une des sources immédiates de l'idéologie du fascisme italien. La longue carrière philosophique de Croce reflète l'évolution de l'idéologie bourgeoise : il débuta en idéologue du libéralisme, lança des appels en faveur de la renaissance de la culture nationale italienne et défendit les libertés démocratiques bourgeoises, mais il finit en ennemi de ces libertés.

Les travaux d'Antonio Gramsci, fondateur du Parti communiste italien, contiennent une critique profonde de la philosophie de Croce dont il dénonce le rôle réactionnaire.

**CULTURE.** Ensemble des valeurs matérielles et spirituelles créées par l'humanité au cours de son histoire La culture est un phénomène social qui représente le niveau atteint par la société à telle étape historique : progrès technique, expérience de production et de travail, instruction, éducation, science, littérature, arts et institutions qui leur correspondent. Dans un sens plus étroit, on comprend sous le terme de culture l'ensemble des formes de la vie spirituelle de la société, qui naissent et se développent sur la base du *mode de production des biens matériels* (V.) historiquement déterminé. Aussi entend-on par culture le niveau de développement atteint par la société dans l'instruction, la science, la littérature, l'art, la philosophie, la morale, etc., et les institutions correspondantes. Parmi les indices les plus importants du niveau culturel à telle étape historique, il faut noter le degré d'utilisation des perfectionnements techniques et des découvertes scientifiques dans la production sociale, le niveau culturel et technique des producteurs des biens matériels, ainsi que le degré de diffusion de l'instruction, de la littérature et des arts parmi la population.

Le marxisme-léninisme a été le premier à résoudre scientifiquement le problème de la culture et de son contenu historique et social ; il a montré que l'activité spirituelle de l'homme est fonction des conditions de la vie matérielle de la société, du caractère du régime social et politique. Les idéalistes estiment que le développement de la culture est fondé non sur la production matérielle, mais sur la conscience, l'esprit, l'activité de personnalités de génie, etc. Ils affirment que la culture n'a rien à voir avec la lutte de classes, la politique, l'histoire des masses laborieuses. Le marxisme-léninisme combat implacablement toutes les théories idéalistes tendant à prouver que la culture bourgeoise est immuable, cherchant à dissimuler son caractère de classe et à justifier la politique impérialiste pratiquée par la bourgeoisie pour opprimer les peuples faibles, étouffer et asservir leur culture ; il combat les tentatives de camoufler cette politique sous les slogans du *cosmopolitisme* (V.), des *kulturtraeger*, etc.

En établissant que la culture est un phénomène social, le marxisme-léninisme part de la thèse fondamentale du matérialisme historique selon laquelle le mode de production des biens matériels conditionne toute la vie sociale, politique et spirituelle. L'évolution du mode de production des biens matériels conditionne la transition d'un ordre social donné et de sa culture, à un autre ordre social, supérieur, et à la culture que ce dernier engendre. Ainsi, la culture est un phénomène historique, qui se développe. Ce sont les lois du développement des modes de production, des forces productives et des rapports de production, qui sont à la base du devenir de la culture matérielle et spirituelle de la société. Ce sont donc des lois objectives qui gouvernent le développement de la culture, celui-ci ne dépend pas du bon plaisir, de la volonté des hommes. Une nouvelle culture n'apparaît que si les conditions objectives de la vie matérielle de la société sont mûres. En outre, toute nouvelle culture est historiquement liée à la culture du passé. La filiation historique dans le développement de la production matérielle est à la base de la filiation dans le développement de la culture matérielle et spirituelle. Lénine enseignait que « la culture prolétarienne doit être le développement logique de la somme des connaissances élaborées par l'humanité sous le joug de la société capitaliste, de la société des grands propriétaires fonciers, de la société bureaucratique » (« Les tâches des fédérations de la jeunesse » M. 1954, p. 12).

Dans une société antagonique, la culture spirituelle est une culture de classe. La culture dominante est celle de la classe dominante. Se développant sur la base des contradictions sociales, elle est un instrument de lutte des classes. Dans cette lutte les diverses classes, pour atteindre leurs objectifs, usent de moyens culturels tels que l'école, la science, la presse, les arts, etc.

A mesure que les nations apparaissent et évoluent, la culture acquiert un caractère national et se développe sous des formes nationales. Ces formes sont : la langue nationale, la spécificité psychique de la nation ou le caractère national, les traditions nationales, le mode d'existence, etc. En régime capitaliste, on distingue deux cultures dans chaque culture nationale. À côté de la culture dominante, bourgeoise par son contenu, chaque culture nationale comporte des éléments démocratiques et socialistes, car au sein de chaque nation les conditions d'existence de la masse travaillante et exploitée engendrent nécessairement une idéologie démocratique et socialiste. La lutte des éléments démocratiques et socialistes contre la culture bourgeoise reflète la lutte que poursuivent les travailleurs et les exploités sous la direction de la classe ouvrière et de son parti internationaliste contre la bourgeoisie, contre le nationalisme bourgeois. Dans la culture socialiste, créée par la classe ouvrière et les masses laborieuses, la dictature du prolétariat une fois conquise, les traditions progressistes, démocratiques, révolutionnaires et nationales s'harmonisent avec les intérêts vitaux, communs aux travailleurs de toutes les nations.

La langue représente un élément important de la forme nationale de la culture. Mais il existe une distinction notable entre la culture dans son ensemble et la langue : dans une société de classe la culture revêt un caractère de classe, tandis que la langue n'a pas un caractère de classe, elle est commune à la nation entière. La langue peut servir indifféremment la culture bourgeoise et la culture socialiste. En outre, quand apparaît un nouvel ordre social, la culture change, tandis que la langue ne varie pratiquement pas au cours de plusieurs périodes sociales. (V. *Langue*.)

La spécificité psychique d'une nation, les particularités spirituelles des hommes constitués en nations, trouvent leur expression dans les particularités des cultures nationales. Etant un des traits essentiels de la nation, la spécificité psychique est

aussi une des formes de la culture nationale. Elle exprime la communauté des conditions de vie des hommes appartenant à cette nation ; dans la société de classe, la différence de situation et de conditions d'existence des classes se reflète dans la différence de leur psychologie sociale. Les particularités de la culture nationale se manifestent également dans le mode de vie des hommes. Celui-ci, comme une des formes de la culture nationale, est l'expression des habitudes qui se sont formées historiquement, chez un peuple donné, sur la base des rapports sociaux et familiaux propres à ce peuple, des mœurs, coutumes, traditions, rites, mode de création des conditions de vie (habitation, vêtements, etc.) hérités du passé ou nouveaux. A mesure que l'ordre social évolue et change, des transformations s'opèrent dans le mode de vie social et individuel des hommes.

La lutte de classes qui a pour conséquence de détruire l'ancien régime social et d'en instaurer un nouveau, entraîne nécessairement le remplacement d'une culture périmée par une culture nouvelle, plus avancée et plus progressiste. La culture socialiste prend la défense de toutes les magnifiques réalisations culturelles des époques antérieures et les féconde à l'expérience de la lutte pour une transformation révolutionnaire de la société, pour le communisme.

**CULTURE SOCIALISTE.** Culture d'un type nouveau, supérieur, partie intégrante du régime social et politique socialiste, créée par les masses laborieuses sous la direction du parti marxiste ; elle a pour but d'édifier la société communiste et d'éduquer des bâtisseurs actifs et conscients de cette société.

La culture socialiste représente le bilan historique des réalisations de toute la culture humaine antérieure, le summum du développement culturel de l'humanité. Toutefois, elle diffère radicalement de toutes les cultures qui l'ont précédée. La culture socialiste s'est formée et a pris corps après la révolution socialiste, sous la dictature du prolétariat. Dans la société capitaliste, le prolétariat, classe exploitée, n'est en mesure de créer que certains éléments de sa culture.

La culture socialiste se développe sur la base du régime social le plus avancé, après l'instauration de la propriété collective des moyens de production, la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, quand dominent les rapports de production socialistes constituant la nouvelle base économique de la société. La base politique de la culture socialiste, c'est le pouvoir soviétique, ainsi que le pouvoir démocratique populaire qui permettent au peuple d'assimiler toutes les réalisations de la culture et de développer ses aptitudes et ses talents. Le marxisme-léninisme constitue la base idéologique de la culture socialiste.

La culture socialiste se distingue par les traits spécifiques suivants. C'est avant tout une culture authentiquement populaire. Elle est l'œuvre du peuple, elle sert ses intérêts, elle l'éduque dans les grandes idées du communisme, stimule et développe l'énergie créatrice des larges masses, artisans actifs et conscients du communisme. Plongeant ses racines dans les couches populaires les plus profondes, la culture du peuple soviétique reflète sa vie, son grand travail créateur, elle exprime ses idéaux et ses aspirations, ses intérêts vitaux. S'inspirant des idées du communisme scientifique, de la lutte pour la société communiste, elle est hostile à toute idée d'exploitation et d'oppression.

La culture socialiste est multinationale, c'est là son trait particulier. L'édification de la société et de la culture socialistes implique la liquidation du retard économique et culturel des peuples autrefois opprimés. Le léninisme considère la culture créée par un peuple affranchi comme une culture socialiste par son contenu et nationale par sa forme. « ... La culture prolétarienne, a dit Staline, socialiste par son contenu, adopte chez les différents peuples engagés dans l'édification du socialisme, des formes et des moyens d'expression différents, qui dépendent de la différence des langues, des modes d'existence, etc. Prolétarienne par son contenu, nationale par sa forme, telle est la culture universelle vers laquelle évolue le socialisme. La culture prolétarienne n'abolit nullement la culture nationale, mais elle lui donne un contenu. Et inversement, la culture nationale n'abolit nullement la culture prolétarienne, mais elle lui donne une forme » (Œuvres, t. 7, éd. russe, p. 138). Tout ce qui a été produit de progressiste par les cultures nationales des peuples de l'U.R.S.S. et des autres pays est intégré dans la culture socialiste. Ceci concerne en premier lieu les éléments démocratiques et socialistes des cultures nationales. Ils ne disparaissent pas avec la liquidation de l'ancienne base, mais sont, au contraire, utilisés par les forces sociales d'avant-garde pour développer encore plus la culture spirituelle.

La culture socialiste soviétique est profondément patriotique, elle est pénétrée de l'esprit de fierté nationale ; elle est fière de son régime social avancé qui stimule le développement de la culture nationale de chaque peuple et enrichit ainsi la culture humaine.

La culture des peuples de l'U.R.S.S. est rattachée par des liens de fraternité indissolubles à la culture du peuple russe, qui aide les nations assujetties par le tsarisme à s'affranchir de l'oppression nationale, politique et économique. Par son contenu et ses objectifs, la culture socialiste diffère foncièrement de la culture des classes exploiteuses ; son but est de former les masses dans l'esprit de l'internationalisme prolétarien et du patriotisme soviétique. La culture socialiste ne se détourne pas des réalisations de la science et de la technique d'avant-garde, ainsi que de l'art progressiste à l'étranger. Les savants et les ingénieurs, les écrivains et les artistes soviétiques élargissent chaque année leurs relations avec leurs collègues dans les pays capitalistes. A leur tour, les nombreuses délégations d'intellectuels étrangers visitent l'U.R.S.S. où elles prennent connaissance des succès de la culture socialiste.

Un des traits caractéristiques de la culture socialiste est son humanisme: elle sert non pas une poignée de capitalistes, mais les masses laborieuses, et se donne pour but le développement harmonieux de leurs aptitudes physiques et spirituelles. Cet humanisme de la culture socialiste découle de la loi économique fondamentale du socialisme : assurer au maximum la satisfaction des besoins matériels et culturels sans cesse croissants de toute la société.

L'essor de la culture socialiste soviétique se reflète dans le développement de l'émulation socialiste à l'échelle de la nation, pour augmenter la productivité du travail, se rendre maître de la technique moderne et perfectionner les méthodes de travail. Le mouvement des novateurs de la production a marqué le début de l'élévation du niveau culturel et technique de la classe

ouvrière au niveau des techniciens et ingénieurs, ce qui 'doit aboutir à la suppression de la différence essentielle entre le travail intellectuel et le travail manuel.

La culture socialiste se développe dans la lutte contre la culture bourgeoise réactionnaire, contre les survivances du capitalisme dans la conscience et dans la vie des hommes. Les décisions adoptées après guerre par le Comité Central du Parti communiste de l'Union Soviétique sur les questions idéologiques, ont condamné l'apolitisme, l'absence d'idées, le formalisme dans la littérature et l'art, l'adulation de la culture bourgeoise réactionnaire. Le parti a montré aux hommes de lettres et aux artistes soviétiques que la littérature et l'art doivent toujours se guider sur ce qui constitue la base vitale du régime soviétique : la politique du parti ; qu'ils doivent étudier à fond la vie du peuple, lui être rattachés par des liens étroits ; qu'ils doivent incarner dans leurs personnages les traits des Soviétiques, hommes d'un type nouveau, les montrer dans toute la grandeur de leur dignité humaine, contribuant ainsi à former chez les travailleurs soviétiques les plus belles qualités humaines.

En plus des autres conditions préalables essentielles, nécessaires pour passer graduellement du socialisme au communisme, il faut assurer un progrès culturel de la société qui permette à tous ses membres de développer harmonieusement leurs aptitudes physiques et intellectuelles, de recevoir une instruction suffisante pour pouvoir devenir des artisans actifs du développement social, de choisir librement une profession sans être rivaux pour toujours, en raison de la division existante du travail, à une profession déterminée. Les directives relatives au cinquième plan quinquennal de développement de l'U.R.S.S., adoptées par le XIX<sup>e</sup> congrès du parti communiste, ont contribué à imprimer un nouvel élan à toutes les branches de l'économie nationale, à élever le niveau matériel et culturel du peuple soviétique. Le cinquième quinquennat marque une nouvelle étape dans le développement de la culture socialiste. Les décisions du congrès en vue de passer, avant la fin du quinquennat, de l'école de sept ans à l'enseignement secondaire obligatoire, dans les capitales des républiques et dans les villes les plus importantes, ainsi que dans les chefs-lieux de régions, de territoires et les grands centres industriels, revêtent une importance capitale ; le congrès a décidé également de préparer l'introduction, au cours du quinquennat prochain, de l'enseignement secondaire obligatoire dans toutes les autres villes et localités rurales. Une autre tâche importante consiste à introduire l'enseignement polytechnique et à prendre les mesures pour passer à l'enseignement polytechnique obligatoire.

Le développement de la culture socialiste dans le pays des Soviets est d'une portée immense pour les pays de *démocratie populaire* (V.) en train d'édifier le socialisme et qui, pour créer une nouvelle culture, socialiste par son contenu et nationale par sa forme, utilisent en créateurs l'expérience de la *révolution culturelle* (V.), et de l'édification culturelle en U.R.S.S. A leur tour, les Soviétiques étudient les réalisations scientifiques et culturelles de ces pays et les mettent à profit dans leur lutte pour un nouvel épanouissement de la culture socialiste. La culture soviétique est une force qui inspire les peuples du monde entier, en lutte pour la paix, la démocratie et le socialisme, elle pose les fondations solides d'une culture universelle, la culture communiste.

**CUVIER Georges** (1769-1832). Grand paléontologue et zoologiste français. Il a établi des faits d'une grande importance pour la science et a fait des découvertes qu'ont utilisées *Lamarck* (V.), *Darwin* (V.) et les autres évolutionnistes pour justifier l'idée de l'évolution de la nature vivante. La science doit à Cuvier d'importantes découvertes en anatomie comparée et paléontologie. Toutefois, partisan d'une conception du monde réactionnaire, idéaliste et métaphysique, Cuvier a combattu la théorie évolutionniste et soutenu le dogme métaphysique de l'immutabilité et de la fixité des espèces ; on en trouve une expression éclatante dans sa théorie des quatre types fixes d'organisation animale et dans son âpre controverse avec Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, représentants de l'évolutionnisme et du transformisme en biologie. Les faits que Cuvier avait découverts lui-même, en étudiant les animaux fossiles, entièrement différents des formes contemporaines, constituaient déjà une preuve de l'évolution et des changements subis par la nature vivante, ils prouvaient que les animaux actuels provenaient d'espèces entièrement disparues. Cuvier n'en tira pourtant pas cette conclusion. Au contraire, afin de supprimer cette contradiction entre les faits et son dogme suranné de la fixité des espèces, il forgea de toutes pièces une théorie métaphysique, celle des cataclysmes, selon laquelle notre globe avait subi de grandioses et soudaines catastrophes, provoquant la destruction de toute vie sur la terre. Par la suite la vie avait dû être recréée, sans aucune liaison avec ses formes précédentes. Suivant la thèse réactionnaire de Cuvier, les espèces contemporaines ne sont pas dues aux modifications subies par des formes antérieures, mais à des actes de création répétés. Ce dogme antiscientifique a été critiqué par Lamarck, Darwin et, en particulier, par le géologue Lyell qui démontra que l'histoire de la terre n'a pas connu de cataclysmes de ce genre.

Le caractère réactionnaire, idéaliste et métaphysique de la théorie des cataclysmes a été dénoncé par les classiques du marxisme-léninisme. La théorie dialectique du développement a démontré que les révolutions et les bonds dans la nature et la société font nécessairement suite à une période d'évolution, qu'évolution et révolution sont deux formes constituantes du mouvement. Alors que, d'après Cuvier, les bouleversements et les révolutions dans la nature ne sont pas le corollaire d'une phase d'évolution antérieure, mais éclatent subitement, donc sans cause et sans obéir à des lois. Cuvier a donné une interprétation idéaliste et téléologique des fonctions vitales de l'organisme. D'après lui, l'organisme est un tout unique, un système clos, indivisible ; ses parties se correspondent et réagissent entre elles sous l'influence d'une « cause finale ».

Les découvertes scientifiques de Cuvier ont contribué à élargir notre connaissance de la nature. Mais, par sa lutte contre les idées progressives et avancées de Lamarck et d'autres évolutionnistes, par son interprétation idéaliste et métaphysique de la nature, il a étayé, en même temps, les positions réactionnaires en philosophie et en histoire naturelle, ce à quoi le portaient d'ailleurs ses opinions sociales et politiques réactionnaires.

**CYNIQUES.** Ecole philosophique grecque, fondée par Antisthène à Athènes (vers 435-370 av. n. è.). Doctrine éthique qui reflète l'état d'esprit des couches démocratiques ruinées par la guerre du Péloponnèse. Les Cyniques enseignent que le bonheur et la vertu ont pour fondement la plus grande indépendance possible vis-à-vis des conditions de vie extérieures, le mépris des institutions et des conventions sociales, la restriction des besoins et le retour à « l'état naturel ». Diogène de Sinope (vers 404-323 av. n. è.) est le représentant le plus connu de cette école.

**CYRENAÏQUES.** Ecole philosophique grecque, fondée au V<sup>e</sup> siècle av. n. è. à Cyrène par Aristippe, et exprimant l'idéologie réactionnaire de la haute aristocratie esclavagiste. Les Cyrénaïques voyaient le souverain bien dans les plaisirs des sens et plaçaient les intérêts personnels au-dessus des intérêts sociaux.

## D

**DARWIN Charles** (1809-1882). Grand savant anglais, fondateur de la biologie matérialiste et de la doctrine matérialiste de l'origine et de l'évolution des espèces. Darwin figure au nombre de ces grands novateurs de la science, qui n'avaient pas peur de porter la main sur les dogmes surannés. « ... Darwin a mis fin à la conception selon laquelle les espèces d'animaux et de plantes n'étaient nullement liées entre elles, étaient accidentelles, « créées par Dieu » et immuables... » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 100). Il a démontré que les animaux et les plantes se modifient et se transforment sans cesse, que l'apparition de formes nouvelles, aussi bien que la disparition des anciennes, n'est pas due à un acte créateur de Dieu, comme l'enseigne la religion, mais résulte d'une évolution naturelle et historique. Il y avait eu, avant lui, des partisans de l'évolutionnisme, mais Darwin fut le premier à fonder une large théorie scientifique de l'évolution des formes organiques en se fondant sur les nombreuses données de la science. Après lui, seuls des ignorants ou des adversaires de la science se sont prononcés contre la théorie de l'évolution de la nature. Les recherches effectuées sur des animaux et des plantes fossiles confirment que les organismes plus anciens ont une structure plus simple que les organismes plus récents et que le monde organique a évolué des formes moins complexes aux formes plus complexes. La parenté des organismes est confirmée par la communauté de leur plan de structure. Le bras de l'homme, l'aile de la chauve-souris, l'extrémité du phoque sont construits suivant le même plan et se composent d'os disposés dans le même ordre. La parenté des organismes est confirmée également par leur état embryonnaire. Des organismes qui, adultes, diffèrent beaucoup les uns des autres, se ressemblent à l'état embryonnaire. Darwin a expliqué l'origine et l'évolution des espèces par la sélection naturelle et artificielle. La variabilité et l'hérédité sont des propriétés des organismes. Les modifications utiles à l'animal ou à la plante dans leur lutte pour la vie deviennent fixes. En s'accumulant et en se transmettant par hérédité, elles déterminent l'apparition de nouvelles formes animales et végétales. Pour démontrer les lois de la sélection naturelle, Darwin l'a comparée à la sélection pratiquée artificiellement par l'homme en agriculture. L'homme choisit les plantes et les animaux suivant leur utilité. La théorie de Darwin a pour base sa doctrine de la sélection naturelle et artificielle. Grâce à cette doctrine, Darwin a donné une explication rationnelle de l'adaptation que l'on constate dans le monde organique, et qui depuis les temps les plus reculés sert d'argument aux obscurantistes et aux idéalistes pour justifier et défendre leurs idées religieuses. Marx soulignait que « Darwin avait porté un coup mortel à la « téléologie » en sciences naturelles ». Ayant réfuté la théorie métaphysique de l'invariabilité des espèces et donné une explication matérialiste de l'adaptation, il a affirmé la victoire de l'interprétation matérialiste des phénomènes de la nature organique. C'était un grand exploit scientifique.

Malgré toute sa grandeur, la doctrine darwiniste de l'origine et de l'évolution des espèces est entachée de certaines erreurs essentielles. Bien qu'il eût correctement expliqué l'origine des espèces du point de vue de leur développement et de leur transformation, il a exagéré le rôle de la lutte pour la vie dans l'évolution des organismes. Il n'eut pas une attitude critique à l'égard de la théorie réactionnaire de Malthus (V. *Malthusianisme*) sur le surpeuplement. Il considérait que cette théorie l'avait poussé à s'occuper du problème de la lutte pour la vie. En se fondant sur la théorie de Malthus, il en vint à l'affirmation erronée suivant laquelle la lutte au sein d'une même espèce constituerait le facteur décisif du progrès biologique. Darwin niait les bonds dans le développement de la nature organique.

Les insuffisances et les erreurs de la théorie de Darwin ont été révélées pour la première fois par les fondateurs du marxisme et surmontées par la *doctrine mitchourinienne* (V.), étape nouvelle et supérieure du développement de la biologie matérialiste de Darwin. Darwin opposait aux croyances religieuses la démonstration scientifique irréfutable de l'origine de l'homme à partir des singes anthropoïdes. Mais il restait sur un terrain purement biologique, et ne put de ce fait résoudre entièrement ce problème. C'est le marxisme qui a trouvé la solution juste du problème de l'origine de l'homme. Il a établi que c'est l'emploi des outils qui a le plus contribué à dégager l'homme de l'animalité. L'emploi d'instruments de travail a entraîné chez l'homme des modifications physiques, le développement de sa main et de son cerveau, l'apparition du langage, ce qui crée une distinction essentielle entre l'homme et les autres animaux. C'est la production matérielle, et non pas les facteurs géographiques et biologiques, comme voudraient le démontrer les sociologues réactionnaires, qui a joué un rôle déterminant dans le développement de l'homme, être social. A l'époque de l'impérialisme, certains biologistes et sociologues s'efforcent de transposer la théorie de la sélection naturelle dans le domaine social. Le caractère réactionnaire de cette tentative s'exprime dans ce qu'on appelle le *darwinisme social* (V.).

Dès sa naissance, le darwinisme est pourchassé par la science réactionnaire officielle comme une théorie qui ébranle les assises des préjugés religieux. Au darwinisme scientifique on oppose la théorie weismaniste-morganiste réactionnaire qui défend une conception idéaliste et métaphysique de la nature. (V. *Weismanisme-morganisme*.) La théorie de Darwin a été brillamment soutenue et développée par les savants russes : *Sétchénov* (V.), V. Kovalevski, A. Kovalevski, *Dokoutchaïev* (V.), *Metchnikov* (V.), *Timiriazev* (V.), *Pavlov* (V.), Komarov, *Mitchourine* (V.), *Williams* (V.), et autres. En U.R.S.S., le darwinisme est unanimement reconnu et développé sous tous les aspects dans les travaux des biologistes.

L'œuvre capitale de Darwin est « De l'origine des espèces » (1859).

**DECEMBRISTES.** Une place importante dans le développement de la pensée sociale et politique et de la philosophie en Russie appartient aux décembristes, révolutionnaires issus de la noblesse. Lénine, en caractérisant les étapes du mouvement de libération révolutionnaire en Russie, appelle sa première étape l'étape ou la période de la noblesse. Il dit que « les représentants les plus marquants de la période de la noblesse étaient les décembristes et Herzen ». Le mouvement des décembristes de 1825 fut le premier mouvement révolutionnaire contre le tsarisme. Des organisations secrètes furent formées

pour préparer et diriger la révolution et pour élaborer la constitution du futur Etat russe. En décembre 1825 des soulèvements armés contre le tsarisme éclatèrent à Pétersbourg et dans le sud de la Russie (révolte du régiment de Tchernigov). Ces soulèvements, qui ne s'intégraient pas dans la lutte du peuple contre le tsarisme, furent écrasés. Les organisateurs et les idéologues les plus marquants de ce mouvement : P. Pestel, K. Ryléev, S. Mouraviev-Apostol, P. Kakhovski et M. Bestoujev-Rioumine, furent exécutés. Plus de cent participants furent envoyés au bagne et en exil en Sibérie.

Le mouvement des décembristes, qui groupait les couches avancées de la société russe, répondait aux besoins pressants du développement historique de la Russie et reflétait le mécontentement des larges masses populaires en lutte contre le servage. Les décembristes s'étaient posé cette tâche révolutionnaire : abolir en Russie par la voie d'un soulèvement armé l'autocratie et la monarchie, instaurer la république, abolir le servage, établir les libertés démocratiques. Ce mouvement lié à l'essor patriotique du peuple russe suscité par la Guerre nationale de 1812, devait frayer le chemin au développement national de la Russie. L'étroitesse des décembristes s'est manifestée dans leur crainte de la révolution populaire, leur tactique indécise lors du soulèvement, les transformations restreintes qu'ils voulaient entreprendre. Lénine écrivait à ce propos : « Le cercle de ces révolutionnaires est restreint. Ils sont très éloignés du peuple » (Oeuvres choisies en deux volumes, t. I, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 278).

Lénine attire l'attention sur la tradition républicaine établie par les décembristes dans la pensée sociale russe avancée. La lutte pour la république et pour l'abolition du servage trahissait le caractère bourgeois du mouvement. Les transformations même les plus modérées prévues par les décembristes auraient mis la Russie sur la voie du capitalisme.

Les plans de transformation révolutionnaire de la société russe, conçus par les décembristes, sont inséparables de leur philosophie matérialiste avancée. La tradition matérialiste de la philosophie russe qui date de M. Lomonossov (V.) et A. Radichtchev (V.) a joué un rôle important dans la formation des conceptions philosophiques matérialistes des décembristes. Ils avaient étudié également les œuvres des philosophes matérialistes européens. Les vues des décembristes s'appuyaient sur une connaissance approfondie des sciences naturelles.

Les dirigeants et les idéologues du mouvement, notamment I. Iakouchkine, N. Krioukov, P. Pestel, P. Borissov, I. Gorbatchevski, V. Raïevski étaient des philosophes matérialistes et c'est en matérialistes qu'ils tranchaient la question fondamentale de la philosophie : la matière est donnée première, la conscience est donnée seconde. Forts des découvertes de la science de l'époque, les décembristes estimaient que la matière se compose d'atomes ou « unités » en mouvement perpétuel et remplissant un espace illimité et incommensurable. L'agglomération des atomes mène à la formation des corps. Les décembristes émettaient l'idée hardie que la formation des mondes se poursuit encore. D'après eux, le monde matériel est soumis, dans son développement, à des lois objectives. Une des lois objectives principales est celle de la causalité. En se développant, la matière engendre des êtres vivants ; l'homme est le sommet de ce développement. Il tient le même rang que tous les êtres vivants, mais il se distingue essentiellement des animaux, par sa faculté de penser, faculté particulière du cerveau et résultat d'une longue évolution de la matière vivante. Les décembristes ne ramenaient pas la pensée à la matière et distinguaient ses qualités particulières, spécifiques.

Les décembristes soutenaient que le monde matériel est connaissable. Ils liaient la connaissance à l'activité de l'homme. Deux voies mènent à la connaissance : l'expérience ou les sens, et la raison. Sous l'action des objets extérieurs les sens donnent des représentations, des sensations qui, à l'aide des nerfs, sont transmises au cerveau. Mais les sens ne peuvent donner le savoir complet. Seule la raison découvre les traits communs des choses, les rapports des phénomènes, les lois du développement du monde matériel, le fond même de l'objet. Les connaissances se vérifient par la coordination des nouvelles notions avec les anciennes et par l'élimination des contradictions. Aucun des décembristes ne saisissait la portée de l'activité pratique en tant que critère de la vérité.

Les décembristes-matérialistes ont été les premiers, dans la philosophie russe, à donner une critique de la philosophie idéaliste allemande de Kant (V.) et de Schelling (V.). Ils ont critiqué l'empirisme de Locke (V.) et le dualisme de Descartes (V.). L'idéalisme et la scolastique, disaient-ils, sont les ennemis de la raison. Dans leurs organisations secrètes ils luttaient contre les idéalistes affiliés à leur mouvement. La philosophie matérialiste et de profondes connaissances des sciences de la nature permettaient aux décembristes d'aboutir à des conceptions athéistes, de nier Dieu. Ils voyaient les racines de la religion dans la vie des hommes, dans leur désir d'atténuer leurs souffrances par l'espoir d'une vie meilleure dans l'au-delà.

La philosophie matérialiste des décembristes était, à l'époque, une philosophie d'avant-garde. Mais l'étroitesse du mouvement dans son ensemble déterminait aussi celle des idées philosophiques des décembristes. Leur matérialisme était métaphysique. Dans leur conception de la vie sociale ils restaient idéalistes. Pour eux, l'instruction devait jouer le rôle principal dans l'évolution sociale. Etant éloignés du peuple, ils estimaient que l'on ne peut changer l'ordre social que par une révolution militaire, dirigée par une société secrète. C'est là la cause de leur échec,

Le mouvement révolutionnaire des décembristes et leur philosophie matérialiste eurent une portée considérable pour le développement du mouvement de libération et de la pensée philosophique en Russie. Patriotes, ils aimaient ardemment leur peuple. Le mouvement fut écrasé, mais leur sacrifice ne fut pas vain. « Les décembristes ont réveillé Herzen. Herzen a développé l'agitation révolutionnaire » (*Ibid.*, p. 271). Développant la tradition matérialiste de la philosophie russe, les décembristes ont exercé une grande influence sur la formation de la deuxième génération des révolutionnaires russes : les démocrates révolutionnaires. La ligne matérialiste dans la philosophie russe va des décembristes, par A. Herzen (V.), vers V. Biéliniski (V.), N. Tchernychevski (V.) et N. Dobrolioubov (V.).

**DEDUCTION.** V. *Induction et déduction.*

**DEISME** (Int. *deus* — dieu). Doctrine qui reconnaît l'existence de Dieu seulement en tant que cause première, impersonnelle, du monde ; pour le reste, l'univers est gouverné par les lois naturelles. Le déisme est né en Angleterre. Dans sa lutte contre le

féodalisme, la bourgeoisie révolutionnaire des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles prêchait la libre pensée et répudiait certains rites et dogmes religieux. A l'époque où dominait l'idéologie féodale et religieuse, le déisme était souvent une forme voilée de l'athéisme, un procédé commode et facile pour les matérialistes d'être quittes de la religion. L'un des premiers déistes anglais, H. Cherbury (1583-1648), déclarait que la religion n'était qu'une duperie inventée par les prêtres. Le moraliste Shaftesbury (1671-1713), autre représentant du déisme, démontrait que la morale est indépendante de la religion, qu'au contraire, cette dernière pousse les hommes à des actes immoraux. En France *Voltaire* (V.) et *Rousseau* (V.) étaient déistes. De nos jours, le déisme dissimule la tendance à justifier la religion.

**DEMBOWSKI Edward** (1822-1846). Eminent philosophe polonais, un des chefs du groupe démocratique révolutionnaire dans la révolution de Cracovie (1846). Dans le « Manifeste du Parti communiste », Marx et Engels mentionnent le groupe Dembowski : c'est un parti pour qui la révolution agraire est la condition de la libération nationale de la Pologne, et qui est soutenu, dans sa lutte, par les communistes. Dans son discours sur la question polonaise (1848), Engels évoqua l'audace presque prolétarienne du groupe Dembowski. Dembowski avait essayé d'établir la liaison entre les ouvriers et artisans et les paysans de Galicie qui s'étaient soulevés contre les hobereaux polonais. Il est tombé dans le combat contre la clique militaire autrichienne. Le mérite de Dembowski et de son compagnon de lutte Scegenny, révolutionnaire paysan, est d'avoir avancé la thèse suivante : « Dans la guerre qui vient, les paysans et les citadins polonais et russes se trouveront d'un côté, les propriétaires fonciers et les rois polonais et russes, de l'autre ; les paysans feront feu non sur les paysans, mais sur les propriétaires fonciers. »

En philosophie, Dembowski développait les meilleures traditions des matérialistes polonais de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : Kollataj et Staszic. Surmontant peu à peu l'idéalisme, il critiquait le matérialisme métaphysique et appelait à fonder une « philosophie de la création » (philosophie de l'avenir), liée aux intérêts du peuple, à la pratique de la vie. Ses idées philosophiques évoluaient vers le matérialisme dialectique. Dans maints articles, il soumet à une critique serrée la philosophie de *Hegel* (V.) dont le but serait d'après lui « la réconciliation avec le mal existant » et qui essaye de mettre le nouveau au service de l'ancien. La méthode dialectique, selon Dembowski, doit aider à justifier l'idée du renversement du joug des propriétaires fonciers par les paysans et la nécessité d'instaurer le régime communiste. L'évolution de la nature et de la société se poursuivra à l'infini, par le jeu de la lutte du nouveau contre l'ancien.

Dans sa conception de la société, Dembowski s'en tient, pour l'essentiel, aux positions idéalistes. La force motrice de l'histoire est pour lui la raison humaine. La religion et l'Eglise catholique sont des instruments de la réaction féodale. Par son ouvrage « Schelling et la révélation », Engels avait contribué à la formation de l'athéisme et du démocratisme révolutionnaire de Dembowski. Dembowski et Mickiewicz furent les fondateurs de l'esthétique démocratique révolutionnaire en Pologne. Dembowski combattait la théorie de « l'art pour l'art » et se faisait le champion d'un art romantique révolutionnaire, pénétré des idées démocratiques. Ses principaux ouvrages philosophiques sont : « Quelques idées sur l'éclectisme » (1843), « La création en tant que principe inhérent à la philosophie polonaise » (1843), « Réflexions sur l'avenir de la philosophie » (1845).

**DEMOCRATIE** (du grec [...] — pouvoir du peuple ; [...] — peuple, et [...] — force, pouvoir). Dans une société divisée en opprimés et en oppresseurs, en classe exploitée et en classe exploiteuse, il ne pouvait jamais y avoir de véritable pouvoir du peuple. Dans la société bourgeoise, la démocratie est une des formes que prend la domination de classe de la bourgeoisie. La bourgeoisie est un certain temps intéressée à la démocratie en tant qu'instrument de sa domination politique. Elle élabore la Constitution, crée le Parlement et autres institutions représentatives, introduit (sous la pression des masses) le suffrage universel et des libertés politiques formelles. Cependant, pour les grandes masses de travailleurs la possibilité de jouir pleinement de ces droits et d'utiliser ces institutions est soumise à toute sorte de restrictions, et tout l'appareil démocratique de la république bourgeoise est construit de manière à paralyser l'activité politique des masses, à écarter les travailleurs de la vie politique.

« La démocratie bourgeoise, tout en constituant un grand progrès historique par rapport au moyen âge, reste toujours, — elle ne peut pas ne pas rester (elle en régime capitaliste, — une démocratie étroite, tronquée, fausse, hypocrite, un paradis pour les riches, un piège et un leurre pour les exploités, pour les pauvres » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. II, 2<sup>e</sup> partie. M. 1954, p. 43).

A chaque crise révolutionnaire, à chaque guerre, quand la domination de la bourgeoisie est en péril, les paravents démocratiques sont jetés de côté et la dictature militaire déclarée entre en scène. A l'époque de l'impérialisme, indiquait Lénine, un tournant s'opère dans les Etats bourgeois de la démocratie, vers la réaction politique. Dans son discours au XIX<sup>e</sup> congrès du Parti, Staline a dit qu'à l'heure actuelle la bourgeoisie a jeté pardessus bord le drapeau des libertés démocratiques bourgeoises.

« Autrefois la bourgeoisie se permettait de faire du libéralisme, elle défendait les libertés démocratiques bourgeoises pour gagner la popularité dans les masses. De ce libéralisme il ne reste plus trace. Plus de « liberté individuelle », les droits de l'homme ne sont reconnus qu'à ceux qui détiennent un capital, tandis que tous les autres citoyens sont considérés comme du matériel humain brut, propre seulement à être exploité. Le principe de l'égalité des hommes et des nations est foulé aux pieds. Il est remplacé par le principe qui donne tous les droits à la minorité exploiteuse et prive de droits la majorité exploitée des citoyens. Le drapeau des libertés démocratiques bourgeoises a été jeté pardessus bord » (Staline : « Discours prononcé au XIX<sup>e</sup> congrès du Parti », M. 1953, pp. 12-13).

Les opportunistes de la II<sup>e</sup> Internationale ont révisé la doctrine marxiste de l'Etat et de la démocratie. Leur politique de trahison est aujourd'hui continuée par les leaders des socialistes de droite. Les opportunistes ont mis en avant la théorie de la démocratie « pure », démocratie au-dessus des classes. Selon cette théorie, le prolétariat ne doit pas briser la vieille machine d'Etat bourgeoise, mais l'améliorer, la réformer, chercher à réaliser l'intégration pacifique du capitalisme au socialisme. Mais la démocratie « au-dessus des classes », la démocratie « pure » est un leurre inventé pour tromper les ouvriers. L'histoire n'a

pas connu et ne connaît pas de semblable démocratie. En réalité, il y a la démocratie bourgeoise, c'est-à-dire une démocratie tronquée, fausse, et la démocratie prolétarienne.

La démocratie *prolétarienne* représente une forme nouvelle, supérieure de démocratie, la démocratie véritable pour la majorité du peuple, pour les grandes masses de travailleurs. La Constitution de l'Etat socialiste soviétique des ouvriers et des paysans est une constitution véritablement démocratique. Tout le pouvoir d'Etat en U.R.S.S. appartient aux travailleurs de la ville et de la campagne. La base économique de la démocratie socialiste est la propriété collective des moyens de production. En U.R.S.S., pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, a été réalisé le véritable suffrage universel, direct et égal (au scrutin secret), sans aucune des restrictions propres à toutes les constitutions bourgeoises, même les plus démocratiques. Tous les citoyens de l'U.R.S.S., sans distinction de sexe, de race et de nationalité, disposent de droits égaux dans la vie politique, économique et culturelle du pays du socialisme, participent à la direction de l'Etat.

Contrairement à la démocratie bourgeoise qui proclame les droits de l'homme d'une manière toute formelle, sans les garantir réellement, la démocratie socialiste assure les droits des citoyens en les appuyant sur des garanties matérielles fixées par la loi. Ainsi, dans la société soviétique, le droit au travail n'a pas été seulement proclamé, mais fixé par la loi et réellement assuré grâce à la suppression de l'exploitation et du chômage, à l'absence de crises dans la production, etc. C'est là ce qui distingue foncièrement le démocratisme socialiste de la fausse démocratie bourgeoise. Ainsi sont réalisés en U.R.S.S. le véritable pouvoir du peuple, la véritable démocratie, un démocratisme socialiste conséquent.

Le démocratisme socialiste reconnaît les mêmes droits aux hommes et aux femmes, à ceux qui ont un domicile fixe et à ceux qui n'en ont pas, aux possédants et non-possédants, à ceux qui ont de l'instruction et à ceux qui n'en ont point. Sous la démocratie socialiste, seuls le travail et les capacités déterminent le rôle et la place de chaque citoyen dans la société soviétique. Ici point de situation où l'argent supplée aux capacités de l'homme et détermine sa place dans la société.

Les pays de démocratie populaire, qui sont en train de bâtir la société socialiste, suivent la voie de l'U.R.S.S. Dans les pays du capitalisme, les partis communistes et ouvriers mènent une lutte conséquente pour les libertés démocratiques véritables. (V. également *Démocratie populaire ; Dictature du prolétariat ; Etat.*)

**DEMOCRATIE POPULAIRE.** Forme nouvelle d'organisation politique de la société, qui est née dans plusieurs pays d'Europe et d'Asie après la deuxième guerre mondiale, grâce à l'écrasement des impérialistes allemands et japonais par la coalition antifasciste, Union Soviétique en tête, et à la victoire du mouvement de libération des peuples. La naissance et les progrès de la démocratie populaire ont pour condition fondamentale l'existence de la puissante Union Soviétique et les grands changements survenus dans le rapport des forces internationales, par suite de la victoire du socialisme en U.R.S.S. et de la défaite des agresseurs fascistes. Suivant des conditions concrètes, la démocratie populaire se développe en passant par des étapes différentes, et en conséquence, son contenu de classe change essentiellement.

La première est l'étape anti-impérialiste, antiféodale de la révolution, au cours de laquelle surgit la démocratie populaire en tant qu'organe du pouvoir révolutionnaire, qui, par son contenu, est une sorte de dictature de la classe ouvrière et de la paysannerie, où le rôle dirigeant appartient à la classe ouvrière. Une des particularités de ce pouvoir est de diriger sa pointe contre l'impérialisme, contre le fascisme.

Dans les pays du Centre et du Sud-Est de l'Europe, la démocratie populaire est née au cours de la lutte contre le fascisme intérieur et étranger, pour l'indépendance nationale et les libertés démocratiques. Cette lutte était partie intégrante de l'offensive des forces progressistes mondiales, U.R.S.S. en tête, contre les agresseurs hitlériens.

L'Union Soviétique a aidé les peuples de ces pays à se délivrer de l'esclavage fasciste, à conquérir l'indépendance nationale. L'Union Soviétique ne s'est jamais immiscée dans les affaires intérieures des autres pays, toutefois la présence de l'Armée soviétique a paralysé les forces de la réaction dans les pays d'Europe centrale et sud-orientale, stimulé l'énergie révolutionnaire des masses populaires, accéléré les processus historiques. Profitant des conditions favorables créées par la victoire de l'Union Soviétique sur le fascisme, les masses populaires de ces pays, dirigées par leurs partis communistes et ouvriers, ont accompli la révolution au cours d'une lutte de classe implacable et instauré le régime de la démocratie populaire.

L'instauration de la démocratie populaire a signifié le renversement de la grande bourgeoisie industrielle et financière et des gros propriétaires fonciers, et le passage du pouvoir aux mains du peuple avec la classe ouvrière en tête, le pouvoir du peuple instauré, la classe ouvrière des pays d'Europe centrale et sud-orientale a concentré son attention sur l'achèvement des tâches démocratiques d'ordre général, et en premier lieu des tâches agraires, antiféodales. Il fallait liquider les conséquences de la domination fasciste aussi bien dans l'économie que dans la vie politique, assurer la démocratisation conséquente de toutes les sphères de la vie sociale, procéder aux réformes agraires et en finir avec les vestiges des rapports féodaux. La transformation économique et sociale la plus importante accomplie à cette étape est la révolution agraire. Les terres des seigneurs féodaux furent confisquées et transmises aux paysans selon le principe « la terre à celui qui la travaille », la classe des gros propriétaires fonciers fut liquidée, et la situation matérielle des paysans travailleurs, améliorée. Les transformations agraires ont affermi la propriété paysanne de la terre et consolidé encore davantage l'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie laborieuse. En même temps furent confisqués les capitaux des grands monopoles étroitement liés au fascisme, réforme alors considérée comme une mesure démocratique d'ordre général, mais qui, assurément, affaiblissait le capitalisme et représentait un pas en avant vers le socialisme.

L'accomplissement des tâches démocratiques principales — défaite des forces fascistes, conquête de l'indépendance nationale et des libertés démocratiques, liquidation du féodalisme — signifiait que la première étape de la révolution, étape antiféodale et anti-impérialiste fut franchie dans l'essentiel. Il restait, certes, bien des objectifs démocratiques à atteindre, mais c'était maintenant l'objet d'une étape nouvelle, celle de la révolution socialiste. Les contradictions entre la classe ouvrière et la bourgeoisie passèrent au premier plan. On était entré dans l'étape stratégique de la révolution socialiste.

La bourgeoisie, dans cette période, représentait encore une force sérieuse, du fait qu'elle était suivie par d'importantes couches petites-bourgeoises et semi-prolétariennes. Elle jouait un rôle actif dans la vie politique, avait ses partis à elle, sa presse, ses représentants au Parlement, au gouvernement et dans les autres organes du pouvoir. Ses positions économiques étaient encore assez solides, nombre de banques, fabriques et usines restaient dans ses mains. Cependant elle devait sa force et son énergie non seulement à ses positions économiques et politiques intérieures, mais aussi au soutien de l'impérialisme étranger. Inspirée du dehors, la bourgeoisie des pays européens de démocratie populaire poursuivait une lutte acharnée pour le pouvoir. Elle faisait obstacle à la réalisation des transformations démocratiques, s'attachait à renverser le pouvoir populaire et à instaurer sa propre dictature. Pour consolider et étendre les conquêtes du peuple, il fallait écraser la bourgeoisie et résoudre définitivement la question du pouvoir, passer de la dictature de la classe ouvrière et de la paysannerie à la dictature de la classe ouvrière. La question du pouvoir est la question essentielle de la révolution socialiste. Pour la résoudre il fallait tout d'abord arracher à l'influence de la bourgeoisie les masses populaires trompées par elle. Au cours d'une lutte longue et aiguë, les partis communistes et ouvriers ont dévoilé aux yeux des travailleurs les projets antipopulaires, antinationaux de la bourgeoisie, dénoncé les plans réactionnaires de ses chefs politiques et le travail de sape effectué par les partis bourgeois sur les indications des impérialistes étrangers; ils ont ainsi ébranlé son influence parmi la population. Ayant privé la bourgeoisie de son appui social, la classe ouvrière est parvenue à l'écraser politiquement : les partis bourgeois, au service des impérialistes étrangers, furent dissous, la presse bourgeoise interdite, les représentants de la bourgeoisie chassés du gouvernement et des administrations d'Etat. En même temps, l'industrie, les banques, les transports, les P.T.T., les sources naturelles de matières premières et d'énergie furent nationalisés. Au cours de la lutte révolutionnaire fut brisé le vieil appareil d'Etat bourgeois et créé un appareil d'Etat nouveau, populaire, capable de remplir les fonctions de la dictature de la classe ouvrière. La liquidation de la scission, la formation de partis ouvriers unifiés sur la base du marxisme-léninisme et la mise en déroute des agents de la bourgeoisie dans le mouvement ouvrier, — l'aile droite des partis socialistes, — ont revêtu une grande importance pour toute la vie sociale des pays de démocratie populaire. Réalisées dans les pays européens de démocratie populaire, ces transformations économiques, sociales et politiques constituèrent la révolution socialiste, la dictature du prolétariat. La forme politique de la dictature de la classe ouvrière dans ces pays est le régime de la démocratie populaire.

La démocratie populaire a triomphé aussi dans plusieurs pays d'Orient: en Chine, en Corée et au Viêt-Nam. Ce fut là le résultat de la défaite des impérialistes allemands et surtout japonais, de l'affaiblissement du système capitaliste et de l'héroïque lutte de libération des masses populaires. La victoire de la démocratie en Chine, en Corée, au Viêt-Nam a porté un nouveau et puissant coup à l'ensemble du système impérialiste. Le développement de la révolution dans ces pays présente quelques traits particuliers qui s'expliquent par l'état colonial ou semi-colonial (Chine) de ces pays auparavant soumis aux impérialistes, aux compradores et aux féodaux.

La Chine, la Corée et le Viêt-Nam ont vu s'ouvrir des perspectives immenses. Le peuple de Chine a enregistré des conquêtes particulièrement importantes. Les masses populaires de ce pays avaient depuis de longues années combattu pour les libertés démocratiques, l'indépendance nationale, la démocratie populaire. La révolution chinoise comporte deux étapes : la première est celle de la démocratie nouvelle, révolution anti-impérialiste et antiféodale par son contenu, qui avait pour tâche de renverser la domination de l'impérialisme, du féodalisme et du capital bureaucratique, de transformer un pays semi-féodal, semi-colonial en un Etat de démocratie nouvelle. Les masses populaires de Chine, avec la classe ouvrière à leur tête, ont accompli cette tâche avec succès. La création de la République populaire de Chine et la réalisation des transformations démocratiques fondamentales marquent l'achèvement, dans l'essentiel, de la première étape de la révolution chinoise et le début de sa deuxième étape — celle de la révolution socialiste, qui a pour tâche l'édification du socialisme.

La Chine comprend cinq formes d'économie : économie d'Etat, économie coopérative, petite production marchande, capitalisme d'Etat, capitalisme privé. Le peuple chinois travaille actuellement à construire le socialisme au moyen de l'industrialisation socialiste et de la création des coopératives en agriculture.

Le marxisme-léninisme enseigne que le chemin du capitalisme au socialisme passe par la révolution socialiste, au cours de laquelle la classe ouvrière s'empare du pouvoir, établit sa dictature, détruit le régime capitaliste et construit la société socialiste. Lénine a souligné plus d'une fois que les formes politiques de la dictature du prolétariat peuvent être fort diverses. « Le passage du capitalisme au communisme ne peut évidemment pas ne pas fournir une grande abondance et une diversité de formes politiques ; mais leur essence sera nécessairement une *la dictature du prolétariat* » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. II, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 220).

La démocratie populaire, c'est le pouvoir du peuple, c'est-à-dire le pouvoir de tous les travailleurs avec la classe ouvrière en tête. La classe ouvrière et la paysannerie constituent la base sociale de la démocratie populaire. L'alliance solide de la classe ouvrière et de la paysannerie est l'une des conditions décisives du succès dans la marche au socialisme. La classe ouvrière joue le rôle dirigeant dans cette alliance. La base politique de la démocratie populaire est constituée par des organismes élus par le peuple, au suffrage universel, égal, direct, et au scrutin secret. La totalité du pouvoir politique leur appartient, de bas en haut. Ces pays comptent plusieurs partis, cependant la force dirigeante y est représentée par les partis communistes, qui ne partagent ni ne peuvent partager la direction avec qui que ce soit. Bien que les gouvernements de certains pays de démocratie populaire soient des gouvernements de coalition, le rôle dirigeant y appartient entièrement à la classe ouvrière.

L'établissement de la dictature du prolétariat signifiait la solution des tâches politiques de la révolution socialiste, après quoi les pays européens de démocratie populaire ont pu entrer dans la période du passage du capitalisme au socialisme. A l'heure actuelle, dans ces pays existent deux espèces de propriété : la propriété socialiste et la propriété privée, chacune d'elles présentant deux formes. La propriété socialiste est nationale ou coopérative. La propriété privée comprend, pour l'essentiel, la propriété des petits producteurs dont l'économie est basée sur le travail personnel, et partiellement, la propriété capitaliste basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans les pays européens de démocratie populaire il y a trois formes d'économie: socialisme, petite production marchande, et capitalisme. Trois classes leur correspondent : la classe ouvrière, la



paysannerie, la bourgeoisie ; il y existe également une couche sociale intermédiaire, les intellectuels. Les lois régissant le passage du capitalisme au socialisme dans les pays européens de démocratie populaire sont, dans l'essentiel, identiques à celles de la période de construction du socialisme en U.R.S.S. Les pays de démocratie populaire construisent avec succès le socialisme en se guidant sur la théorie du marxisme-léninisme, vérifiée par l'expérience du P.C.U.S., qui constitue la première « brigade de choc » du mouvement mondial de libération.

Toutes les théories sur le développement des pays de démocratie populaire, par la voie de l'« harmonie » et la « conciliation » des intérêts de classe, l'« intégration pacifique » du capitalisme au socialisme, etc., sont antimarxistes, hostiles à la cause de l'édification socialiste. Les questions fondamentales de l'édification du socialisme dans ces pays dépendent des mêmes lois générales, ce qui n'exclut pas l'originalité des formes et des moyens de résoudre ces problèmes dans tel ou tel pays. Les pays de démocratie populaire sont l'arène d'une lutte de classe acharnée qui se déroule sur tous les plans : politique, économique, idéologique. Les éléments réactionnaires, inspirés et soutenus par les impérialistes et leur valet fidèle, le Vatican, ont tenté plus d'une fois de renverser le pouvoir populaire. Tous les complots de la réaction intérieure et internationale furent liquidés, les agents ennemis mis hors d'état de nuire. Les travailleurs des pays de démocratie populaire luttent avec succès contre le sabotage des éléments bourgeois, contre le travail de sape des koulaks. On effectue un grand travail d'éducation des travailleurs dans l'esprit du socialisme, dans l'esprit de l'idéologie marxiste-léniniste. Le régime de la démocratie populaire consolide l'alliance de la classe ouvrière et des masses laborieuses de la ville et de la campagne, entraîne celles-ci dans la lutte pour l'édification de la société socialiste. La classe ouvrière de ces pays applique avec esprit de suite le principe suprême de la dictature du prolétariat : l'alliance de la classe ouvrière avec la paysannerie, le rôle dirigeant appartenant à la classe ouvrière.

A l'heure qu'il est, les Etats de démocratie populaire mènent à bonne fin la tâche cardinale de la dictature de la classe ouvrière — organiser la construction du socialisme. S'appuyant sur les lois objectives de la vie économique, sur la *loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.), le régime de la démocratie populaire détruit la vieille structure économique de la société, la structure capitaliste, et assure la formation de la structure socialiste.

Pour liquider le conflit engendré par le capitalisme entre le caractère social de la production et la forme privée de l'appropriation, l'Etat démocratique populaire réalise la socialisation des moyens de production. A mesure que les moyens de production sont socialisés, apparaît la *loi économique fondamentale du socialisme* (V.) qui étend de plus en plus la sphère de son action, ainsi que la *loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale* (V.). Ceci permet de généraliser toujours plus la planification de l'économie nationale. Dans les pays de démocratie populaire, les premiers plans furent élaborés alors qu'une petite partie seulement des moyens de production était socialisée. Ces plans étaient établis pour une courte durée : un, deux ou trois ans. Leur tâche principale était d'assurer le relèvement de l'économie nationale. Cette tâche fut réalisée dans tous les pays européens de démocratie populaire dès 1947-1948. Grâce aux progrès du secteur socialiste, par suite de la socialisation continue des moyens de production et de l'accroissement de la richesse sociale, la loi du développement harmonieux de l'économie nationale a étendu la sphère de son action, et les possibilités de planification se sont élargies. Dans les pays européens de démocratie populaire furent élaborés des plans à long terme, pour 5 ou 6 ans, dont la tâche économique et politique essentielle est de jeter les fondements d'une économie socialiste. L'enthousiasme des travailleurs, la politique juste des partis communistes de ces pays, l'aide de l'Union Soviétique, permettent de réaliser ces plans avec succès. L'Union Soviétique prête aux pays de démocratie populaire l'assistance la plus variée à des conditions avantageuses. Elle leur accorde des crédits, leur fournit à des prix modiques un équipement technique de premier ordre et des matières premières, leur achète leurs marchandises, leur apporte une aide scientifique et technique importante. Le marché mondial socialiste qui s'est formé à l'heure actuelle, contribue puissamment au progrès économique des pays de démocratie populaire, les défend contre la pression économique des pays du capital.

A l'heure actuelle, toute l'attention des pays de démocratie populaire est concentrée sur la création de la base matérielle du socialisme. A cette fin, dans tous les pays de démocratie populaire en Europe et dans la République populaire chinoise, on effectue l'industrialisation socialiste. Les travailleurs de ces pays ont remporté de grands succès dans le développement de l'industrie : les vieilles fabriques et usines ont été reconstruites, on a bâti un grand nombre de nouvelles entreprises métallurgiques, énergétiques, chimiques, de constructions mécaniques, et autres. Le potentiel économique des pays de démocratie populaire s'accroît de façon continue. S'inspirant de la doctrine léniniste sur la transformation socialiste de la campagne, et de l'expérience du Parti communiste de l'Union Soviétique, les partis communistes des pays de démocratie populaire créent peu à peu les conditions du passage à la coopération dans l'agriculture. Dans tous ces pays existent déjà des coopératives agricoles de production dont le nombre augmente d'année en année, on y organise des S.M.T. Le mouvement coopératif a pris une grande ampleur.

Pour coordonner les efforts économiques et l'entraide des pays du camp socialiste, a été institué un Conseil d'entraide économique. Les pays de démocratie populaire ont beaucoup fait pour élever le niveau matériel et culturel des travailleurs. Le salaire des ouvriers et le traitement des travailleurs intellectuels ont augmenté, on a institué les assurances sociales, les congés payés, etc.; le bien-être des paysans s'est accru. Un grand travail se fait pour liquider l'analphabétisme; le réseau des écoles primaires et secondaires s'est considérablement élargi. Les établissements d'enseignement supérieur sont largement ouverts aux enfants des ouvriers, des paysans et des travailleurs intellectuels. Les pays de démocratie populaire, forts de la doctrine léniniste-stalinienne et de l'expérience de l'U.R.S.S., ont résolu la question nationale sur une base démocratique et renforcent l'amitié entre les peuples.

Sur le plan extérieur, les pays de démocratie populaire mènent une politique de paix, luttent activement, en commun avec l'U.R.S.S., pour la paix, contre les instigateurs de guerre. Unis autour des partis communistes et ouvriers, les travailleurs de ces pays resserrent leur amitié avec l'U.R.S.S., édifient avec succès le socialisme en dépit des menées des impérialistes.

L'expérience historique des pays d'Europe centrale et sud-orientale, de la République populaire chinoise, de la République démocratique populaire de Corée et de la République démocratique du Viêt-Nam a montré la vitalité de la démocratie populaire, forme nouvelle du pouvoir populaire. Les pays de démocratie populaire sont de nouvelles « brigades de choc » du mouvement international de libération. Leurs succès consolident le front de la démocratie et du socialisme.

**DEMOCRITE** (vers 460-370 av. n. è.). Grand philosophe matérialiste de la Grèce antique, le premier esprit encyclopédique parmi les philosophes grecs. Lénine estime que Démocrite est le plus brillant représentant du matérialisme dans l'antiquité ; il oppose la ligne philosophique de Démocrite à celle de l'idéaliste *Platon* (V.). Elève de Leucippe, Démocrite est un des fondateurs de la théorie atomiste. Ses idées hardies et révolutionnaires sur l'essence de la nature anticipèrent de plusieurs siècles le développement de la science. L'atomisme de Démocrite était cependant limité par le niveau des connaissances qui étaient alors à un stade préscientifique.

Selon Démocrite, il existe deux éléments premiers : les atomes et le vide. Les atomes, c'est-à-dire des particules matérielles, indivisibles et invariables, éternelles et perpétuellement en mouvement, ne diffèrent que par leur forme, leur grosseur, leur position et leur ordre. Les autres propriétés telles que le son, la couleur, le goût, etc., ne sont pas propres aux atomes, elles ont un caractère conventionnel et n'existent pas « dans la nature des choses elles-mêmes ». Il y a là en germe la fausse théorie des *qualités premières et secondes des choses* (V.). Les corps sont des combinaisons d'atomes ; la séparation des atomes aboutit à leur destruction. L'âme se compose d'atomes ardents, légers et sphériques. Les innombrables atomes se meuvent éternellement dans le vide infini ; se déplaçant dans diverses directions, ils s'entrechoquent parfois et forment des tourbillons qui engendrent une pluralité de mondes. Ces mondes qui « naissent et meurent » ne sont pas l'œuvre de Dieu, mais surgissent et disparaissent naturellement et nécessairement. Partisan d'un déterminisme proche du fatalisme, Démocrite nie le hasard qu'il attribue à l'imagination des hommes incapables d'expliquer les rapports de causalité entre les phénomènes.

Sa théorie de la connaissance présuppose que les choses émettent des substances très fines (« idoles », images) qui agissent sur les organes des sens. Bien que tous les éléments du savoir soient fournis par les sensations, ces dernières ne donnent qu'une connaissance « confuse » au-dessus de laquelle s'élève une connaissance « claire », plus subtile, qui vient de la raison et découvre les atomes et le vide. Démocrite fut un représentant de la démocratie antique, adversaire de l'aristocratie esclavagiste. *Epicure* (V.) et plus tard *Lucrèce* (V.) continuèrent le matérialisme de Démocrite.

**DESCARTES René** (1596-1050). Célèbre philosophe et savant français. Descartes tranche en dualiste la question fondamentale de la philosophie, celle du rapport de la pensée à l'être. Il admet deux substances : celle du corps dont l'attribut est l'étendue et celle de l'âme dont l'attribut est la pensée ; d'où deux principes indépendants : l'un, matériel, l'autre, spirituel. L'existence du corps et de l'âme est déterminée par une troisième substance : Dieu. Dans sa physique, Descartes soutient des thèses matérialistes. La nature, selon lui, est un amas continu de particules matérielles ; l'essence de la matière est l'étendue. Le mouvement du monde matériel est éternel et s'effectue d'après les lois de la mécanique : il se réduit à la simple translation des particules, des atomes dans l'espace.

Marx notait que « dans sa *physique*, Descartes a prêté à la *matière* une force autocréatrice et a considéré que le mouvement *mécanique* en était l'acte vital... Dans les *limites* de sa physique la *matière* est la seule *substance*, la raison unique de l'être et de la connaissance » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Bd. 3, B. 1932, S. 302). Descartes rejetait la philosophie du moyen âge, niait l'autorité de l'Eglise. Profondément convaincu de la puissance de la raison humaine, il voulait créer une méthode nouvelle, scientifique, de la connaissance du monde, substituer à la foi aveugle la raison et la science. Il recourt au « doute » comme méthode de raisonnement, à l'aide de laquelle on peut se délivrer de toute idée préconçue ou notion habituelle, et établir des vérités incontestables. Il déclare qu'il doute de la justesse de nos représentations du monde comme de l'existence du monde lui-même. Mais, doutant de tout, il doit toutefois reconnaître qu'il doute, c'est-à-dire qu'il pense. Et Descartes aboutit à cette fameuse conclusion idéaliste : « Je pense, donc je suis. » Partant ainsi du fait de l'existence de son propre « moi », il conclut que le monde extérieur existe également. Cette thèse cartésienne sera plus tard utilisée par l'idéalisme subjectif.

Dans la théorie de la connaissance, Descartes est le père du *rationalisme* (V.). Il estimait que les sens ne nous donnent qu'une représentation confuse des objets, et peuvent ainsi nous induire en erreur. C'est la raison même qui conçoit la vérité, par une intuition qui lui est propre, et la justesse d'une vérité est confirmée non par la pratique et l'expérience, mais par la clarté et la netteté de nos idées. Le critérium de la vérité se trouve donc dans la raison elle-même. Descartes fut l'auteur de la théorie idéaliste des « idées innées », telles que les idées de Dieu, de la substance corporelle et de la substance spirituelle ; sa philosophie s'efforçait de concilier la religion et la science. Cependant, Descartes fut un éminent physicien et mathématicien de son temps. Engels indique que « la *grandeur variable* de Descartes a marqué un tournant en mathématique. C'est avec elle que *le mouvement et la dialectique* sont entrés dans la mathématique » (« Dialectique de la nature », P. 1952, p. 264). Descartes est le fondateur de la géométrie analytique. Ses conceptions matérialistes de la nature constituent un apport au progrès de la science et de la philosophie, mais le côté idéaliste de sa doctrine a contribué à la défense de la religion. Sa doctrine a subi l'influence de l'idéologie bourgeoise du XVII<sup>e</sup> siècle qui reflétait, à côté des tendances progressives de la bourgeoisie française de l'époque, la peur des masses populaires, la politique d'adaptation à la monarchie féodale. Principaux ouvrages : « Discours de la méthode » (1637), « Méditations métaphysiques » (1641), « Principes de la philosophie » (1644), « Traité de la lumière » (1664), « *Regulae ad directionem ingenii* » (1701).

**DETERMINISME ET INDETERMINISME** (lat. *determinare* — déterminer). Le déterminisme est la théorie de la connexion nécessaire de tous les événements et phénomènes et de leur interdépendance causale. Les idéalistes opposent au déterminisme *l'Indéterminisme*, c'est-à-dire la doctrine prétendant que le cours naturel des choses n'est soumis à aucune loi, à aucune causalité, que les hommes disposent du libre arbitre et que leurs actes ne dépendent de rien. Pour défendre l'indéterminisme les idéalistes exploitent l'incompétence philosophique de certains physiciens qui tirent des conclusions erronées, idéalistes, des nouvelles découvertes scientifiques en proclamant l'absence de l'interdépendance causale dans le

microcosme. Ces savants prétendent, par exemple, que l'électron serait doué de « libre arbitre » dans son mouvement. L'indéterminisme est à la base de la théorie antiscientifique, idéaliste du *weismanisme-morganisme* (V.) en biologie. De même, il est largement appliqué par certains sociologues de nos jours à l'histoire de la société. *L'existentialisme* (V.), courant réactionnaire en vogue dans la philosophie actuelle, est fondé sur la négation de la causalité dans la vie sociale. Ses porte-parole déclarent qu'il n'y a pas de déterminisme, que l'homme est libre. Cette « liberté de l'homme », c'est en fait l'apologie de l'anarchie de la société capitaliste, de l'individualisme bourgeois, du « droit » de la classe dominante d'exploiter les travailleurs, etc. Les philosophes bourgeois rejettent le principe matérialiste de la causalité parce que ce principe permet d'établir scientifiquement les tendances objectives de l'évolution de la société capitaliste, condamnée à disparaître pour céder la place au communisme triomphant. L'indéterminisme mène droit à la religion. Lénine a dit qu'expulser les lois de la science, c'est frayer le chemin à la foi. En défendant le principe du déterminisme, la philosophie marxiste lutte pour la science, contre l'obscurantisme.

S'il reconnaît l'interdépendance causale de tous les phénomènes de la nature et de la société, le matérialisme dialectique répudie le déterminisme mécaniste, métaphysique qui identifie causalité et nécessité, qui affirme que la nécessité exclut le hasard dans la nature et la société et rend inutile l'intervention active de l'homme. Un tel déterminisme aboutit logiquement au fatalisme, à la croyance au destin, au quiétisme, à la propagande en faveur de la passivité complète de l'homme, à la négation de la lutte révolutionnaire. Tout en reconnaissant la nécessité dans la nature et dans l'histoire, le marxisme-léninisme ne nie nullement le hasard. De même il ne nie pas la liberté de la volonté humaine, mais il explique que cette liberté consiste dans la connaissance des lois de la nature et dans la possibilité de les faire agir à des fins déterminées, et non dans l'indépendance imaginaire de l'homme à l'égard de ces lois. « L'idée de déterminisme, a dit Lénine, qui établit la nécessité des actes humains et rejette la fable absurde du libre arbitre, n'abolit nullement ni la raison, ni la conscience de l'homme, ni le jugement de ses actes. Bien au contraire : seul le point de vue déterministe permet de porter un jugement rigoureusement juste, au lieu de tout rejeter sur le libre arbitre » (Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 121). Le matérialisme dialectique reconnaît, comme intimement liée à l'idée du déterminisme, l'énorme importance de la lutte politique du prolétariat et de son parti pour le communisme, de son activité politique consciente fondée sur la connaissance des lois objectives du développement social.

A chaque étape historique du mouvement révolutionnaire, la stratégie et la tactique du parti communiste ne sont pas fixées arbitrairement, mais en liaison avec les circonstances concrètes qui déterminent telle forme de lutte et non telle autre. Tenant compte des conditions objectives et des tâches historiques urgentes à chaque étape de la lutte pour le communisme, le parti formule avec précision son programme d'action et mobilise le peuple pour l'accomplir. Cette politique scientifiquement fondée serait impossible si elle n'était pas bâtie sur l'idée marxiste du déterminisme. Sans le principe du déterminisme, toute science, y compris la science de la société, deviendrait un fatras d'erreurs absurdes. (V. également *Nécessité et hasard*.)

« **DEUX TACTIQUES DE LA SOCIAL-DEMOCRATIE DANS LA REVOLUTION DEMOCRATIQUE** ». Ouvrage de V. Lénine, écrit en juin-juillet 1905, période d'essor de la révolution russe. La classe ouvrière et le parti communiste avaient alors à résoudre des questions pratiques très sérieuses: organisation de l'insurrection armée, attitude à adopter envers la paysannerie, envers la bourgeoisie libérale, etc., ce qui exigeait l'élaboration d'une tactique du parti claire et précise. Par suite de l'action scissionniste des menchéviks, le parti se scinda en deux fractions, et, pratiquement, en deux partis distincts. Deux tactiques se révélèrent : la tactique du parti, qui avait trouvé son expression dans les résolutions du III<sup>e</sup> congrès du parti, et la tactique opportuniste des menchéviks qui avaient convoqué leur propre conférence. Dans son ouvrage, Lénine analyse sous tous leurs aspects les résolutions tactiques du III<sup>e</sup> congrès et les décisions de la conférence menchevique de Genève. Il y critique la tactique opportuniste des menchéviks, dénonce la tactique de l'opportunisme international, et développe une argumentation géniale à l'appui de la tactique bolchevique dans la révolution démocratique bourgeoise et au cours de sa transformation en révolution socialiste. L'ouvrage de Lénine constitua la préparation *politique* d'un parti prolétarien de type nouveau.

Le principe tactique essentiel qui imprègne l'ouvrage de Lénine, est l'idée de l'hégémonie du prolétariat dans la révolution démocratique bourgeoise. Lénine justifie la nécessité historique d'une alliance de la classe ouvrière avec la paysannerie sous la direction de la classe ouvrière, condition décisive de la victoire de la révolution démocratique bourgeoise et de sa transformation en révolution socialiste. Il critique sévèrement l'attitude des menchéviks qui abordaient le problème des forces motrices de la révolution, en se fondant non sur l'analyse concrète de la révolution, mais sur des analogies abstraites avec les révolutions bourgeoises antérieures. La tactique bolchevique, élaborée par Lénine, reposait entièrement sur l'analyse dialectique de la première révolution russe, dont l'originalité historique détermina le rôle de la classe ouvrière en tant qu'élément dirigeant de la révolution populaire. En luttant contre le menchevisme. Lénine nous montre que seule la classe ouvrière, la classe la plus révolutionnaire et la plus avancée, est intéressée à la victoire décisive de la révolution, intéressée à ce qu'elle soit menée jusqu'au bout ; il montre que « la révolution bourgeoise est, *dans un certain sens, plus avantageuse* au prolétariat qu'à la bourgeoisie » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 46). Lénine formule le mot d'ordre dont la réalisation devait assurer la victoire de la révolution démocratique: la victoire décisive de la révolution sur le tsarisme, c'est la *dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie*. Seule la classe ouvrière peut être conséquente dans sa lutte pour la démocratie. Mais elle ne pourra vaincre dans la révolution démocratique que si les masses paysannes viennent se joindre à sa lutte révolutionnaire. Alors que la bourgeoisie est incapable de mener la révolution jusqu'au bout, la paysannerie est à même de se rallier résolument et sans réserve à la révolution démocratique.

En une formule claire et concise, Lénine définit les voies du développement révolutionnaire, de la transformation de la révolution démocratique bourgeoise en révolution socialiste, le rôle et la position respective des classes, les tâches du prolétariat : « *Le prolétariat doit faire jusqu'au bout la révolution démocratique, en s'adjoignant la masse paysanne, pour écraser par la force la résistance de l'autocratie et paralyser l'instabilité de la bourgeoisie. Le prolétariat doit faire la révolution socialiste en s'adjoignant la masse des éléments semi-prolétariens de la population, pour briser par la force la*

*résistance de la bourgeoisie et paralyser l'instabilité de la paysannerie et de la petite bourgeoisie* » (*Ibid.*, p. 105). Le moyen essentiel de renverser le tsarisme et de conquérir la dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie, Lénine le voyait dans l'insurrection armée victorieuse. Il a justifié la résolution du III<sup>e</sup> congrès du parti sur l'attitude de la social-démocratie envers le gouvernement révolutionnaire provisoire, qui se formerait par suite de l'insurrection armée. En principe, dit Lénine, la participation des représentants de la social-démocratie au gouvernement révolutionnaire provisoire (en période de révolution démocratique et de lutte pour la république) est *admissible* ; cette participation est pratiquement utile, parce qu'elle donne la possibilité de battre la contre-révolution non seulement « d'en bas », du dehors, mais aussi « d'en haut », de l'intérieur du gouvernement.

L'importance historique de l'ouvrage de Lénine « Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique », « c'est tout d'abord qu'il a battu idéologiquement la conception tactique petite-bourgeoise des menchéviks ; il a armé la classe ouvrière de Russie pour le développement ultérieur de la révolution démocratique bourgeoise, pour un nouvel assaut contre le tsarisme ; il a donné aux social-démocrates russes des vues claires sur la nécessité de transformer la révolution bourgeoise en révolution socialiste.

Mais là ne se borne pas l'importance de l'ouvrage de Lénine. Ce qui fait sa valeur inestimable, c'est qu'il a enrichi le marxisme d'une nouvelle théorie de la révolution, qu'il a jeté les bases de la tactique révolutionnaire du Parti bolchevik à l'aide de laquelle, en 1917, le prolétariat de notre pays a remporté la victoire sur le capitalisme » (« Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. »). Dans cette nouvelle théorie de Lénine sur la révolution socialiste il n'y avait pas encore de conclusion directe sur la possibilité de la victoire du socialisme dans un seul pays capitaliste pris à part. Mais elle contenait presque tous les éléments essentiels nécessaires pour tirer cette conclusion.

Cette conclusion, Lénine l'a établie dans ses articles « Du mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe » (1915) et « Le programme militaire de la révolution prolétarienne » (1916). Ayant développé dans ces articles les idées contenues dans son ouvrage « Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique », Lénine formula une théorie nouvelle, achevée, de la révolution socialiste, la théorie sur la possibilité de la victoire de la révolution tout d'abord dans un seul pays capitaliste pris à part, et sur l'impossibilité de sa victoire simultanée dans tous les pays. (*V. Révolution socialiste, prolétarienne.*)

**DEVELOPPEMENT.** *V. Dialectique ; Evolution et révolution.*

**DEVENIR.** Processus de la formation du nouveau, de sa naissance et de son développement. Le dialecticien de l'antiquité *Héraclite* (*V.*) a été le premier à formuler l'idée du devenir. *Hegel* (*V.*) a développé cette notion, mais en tant qu'idéaliste, il entendait le devenir d'une manière spéculative, abstraite, comme le devenir des idées et non de la nature, de la matière. Pour la philosophie marxiste-léniniste, le devenir c'est le mouvement, la transformation et le développement de la nature et de la société, la naissance du nouveau et la disparition de l'ancien sous l'effet de la lutte des contraires. Au cours du devenir, le nouveau, le progressif, triomphe de l'ancien, du périmé et s'affirme toujours dans la vie.

**DEWEY John** (1859-1952). Philosophe, sociologue et pédagogue américain réactionnaire, idéaliste. Il camouflait sa lutte contre la philosophie matérialiste, scientifique, sous une phraséologie pseudo-scientifique. Sous couleur d'une fausse « démocratie » il combattait le socialisme et le mouvement révolutionnaire. Dewey commença par l'hégélianisme, mais il ne tarda pas à passer au *pragmatisme* (*V.*) qu'il défendit et développa sous le nom d'*instrumentalisme* (*V.*). Mais quelle que soit la forme de sa philosophie, Dewey ne renonça jamais à la lutte active contre le matérialisme philosophique. Depuis son premier article, écrit spécialement contre le matérialisme, il s'élevait sans cesse contre les idées révolutionnaires et scientifiques d'avant-garde. A l'opposé du matérialisme scientifique, Dewey nie la réalité objective, la causalité, le déterminisme, propage la gnoseologie de l'idéalisme subjectif, le *volontarisme* (*V.*) dans l'interprétation des phénomènes sociaux, falsifie les nouvelles découvertes scientifiques. Dewey s'est servi de l'instrumentalisme, philosophie idéaliste subjective, pour justifier ses idées politiques réactionnaires. Il niait la structure de classes de la société et le rôle de la lutte de classes comme force motrice du développement historique. A la lutte de classe il opposait la collaboration des classes (la « coopération ») des exploités et des exploités, c'est-à-dire la soumission des travailleurs aux capitalistes. Dewey se dressait contre la transformation révolutionnaire de la société, prétendant que la société pourrait être « transformée » par l'éducation scolaire spécialement organisée à cet effet. Son système pédagogique remplace l'enseignement des éléments de la science aux écoliers par la « culture », en ceux-ci, des qualités du businessman. Dans ses ouvrages de sociologie et de politique, Dewey s'efforçait de masquer par tous les moyens le caractère mensonger de la démocratie bourgeoise. A la conception révolutionnaire de la liberté par l'affranchissement des travailleurs opprimés et exploités, il opposait la fiction individualiste bourgeoise de la « liberté de la personnalité », qui sert à dissimuler la liberté d'exploitation. A la théorie marxiste de l'égalité sociale, il opposait l'idée hypocrite des « possibilités égales de développement », qu'assurerait, prétendait-il, la démocratie bourgeoise.

**DIALECTIQUE.** Dans l'antiquité on entendait par dialectique l'art de découvrir la vérité grâce à la discussion, en relevant et éliminant les contradictions de l'adversaire. Les philosophes de la Grèce antique étaient, selon l'expression d'Engels, des dialecticiens par naissance. *Héraclite* (*V.*), célèbre matérialiste grec, affirmait que les choses à la fois existent et n'existent pas puisque tout coule et change constamment, tout naît et disparaît ; le monde est constitué de contradictions qui luttent entre elles. La cause du développement réside dans la lutte des contraires. Un autre philosophe illustre de la Grèce antique, *Aristote* (*V.*), a analysé les principales formes de la pensée dialectique. Mais dans la philosophie de la Grèce antique, la dialectique était empreinte de naïveté et de simplicité primitives. Considérant la nature comme un tout, ces philosophes ne parvinrent pas à séparer, à analyser les phénomènes et les objets, sans quoi il est impossible de se faire une image claire et complète du monde. Ils prêtaient « plus d'attention au mouvement, aux passages de l'un à l'autre, aux enchaînements qu'à *ce qui se meut, passe et s'enchaîne* » (Engels : « *Anti-Dühring* », P. 1950, p. 52). Par la suite, des siècles durant, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, régna une conception métaphysique : on croyait à l'immutabilité de tout ce qui existe. (*V. Métaphysique.*)

La philosophie moderne contient elle aussi des éléments de dialectique : *Descartes* (V.), *Spinoza* (V.), *Diderot* (V.). Descartes contribua à la pénétration de la dialectique dans les mathématiques. En définissant la nature comme la cause de soi, Spinoza nia toute force extérieure en tant que source de la nature. Comme les autres matérialistes français, Diderot considérait le mouvement comme une propriété inhérente à la matière, professait des théories évolutionnistes qu'il appliquait à la nature vivante, etc. Mais dans l'ensemble, sa conception restait métaphysique.

A partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les progrès des sciences de la nature démolissent la conception métaphysique du monde. Un rude coup aux idées métaphysiques dans les sciences de la nature fut porté par *Kant* (V.), auteur de la théorie naturelle du ciel, par *Lomonossov* (V.), qui découvrit la loi de la conservation de la matière et du mouvement, formula l'idée de l'évolution de la terre, etc. Les découvertes scientifiques et l'activité pratique de l'homme prouvèrent que rien n'est figé, rien n'est donné une fois pour toutes dans la nature.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, *Hegel* (V.) fit connaître sa théorie du développement dialectique. Sa doctrine sur l'évolution et le changement joua un rôle considérable dans le progrès de la dialectique. D'après la dialectique hégélienne, le monde historique et spirituel tout entier est un seul processus en mouvement, changement, développement et transformation continus. Les contradictions internes sont la source de cet automouvement. Hegel appliqua la dialectique à l'étude des concepts et des jugements, à la logique. Mais Hegel est idéaliste et son système dogmatique réactionnaire, conditionné par son étroitesse de classe, est en contradiction avec sa méthode dialectique. Pour Hegel l'essence de l'être est dans l'autodéveloppement d'une « idée absolue » mystique. La conscience est, selon lui, le demiurge de la réalité, de la nature. Ce n'est donc pas la conscience qui doit s'accorder avec le développement réel, mais la réalité elle-même qui devrait se soumettre aux constructions spéculatives de la philosophie hégélienne. La dialectique de Hegel n'avait pas encore de formes scientifiques. Ses formes scolastiques et mystiques défigurent la réalité et mettent tout la tête en bas. Elle est entièrement tournée vers le passé, et non vers le présent et l'avenir ; dans le système hégélien, le développement, après avoir atteint un degré déterminé, s'arrête complètement. Abandonnant même ses principes dialectiques, Hegel affirme que la nature ne subit aucun changement.

La philosophie révolutionnaire russe du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle marque une étape importante dans le développement de la conception du monde dialectique. *Biéliniski* (V.), *Herzen* (V.), *Tchernychevski* (V.), et d'autres penseurs russes, en critiquant le caractère idéaliste et inconsistant de la dialectique hégélienne, s'efforcent de remanier la méthode dialectique, de la rendre matérialiste. Entre leurs mains, la dialectique est un instrument de lutte pour la transformation révolutionnaire de l'ordre social. Cependant, ils ne réussissent pas à se délivrer entièrement de l'ancienne conception métaphysique. La dialectique ne devint une science qu'avec les idéologues du prolétariat Marx et Engels.

Les grands fondateurs du socialisme prolétarien créèrent la méthode dialectique marxiste, forme nouvelle de la dialectique, la seule scientifique. Leur dialectique a pour fondement inébranlable les sciences de la nature, notamment les trois grandes découvertes du XIX<sup>e</sup> siècle : la cellule, la loi de la conservation et delà transformation de l'énergie, le darwinisme. Elle résulte d'une synthèse géniale de toute l'expérience humaine, en particulier de l'expérience de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie. Ayant rejeté le système idéaliste réactionnaire de la philosophie hégélienne, Marx et Engels empruntent à la dialectique de Hegel son noyau rationnel, la doctrine du développement. La méthode dialectique marxiste est diamétralement opposée à la dialectique de Hegel : Marx et Engels prennent pour base non pas l'idée, mais la réalité matérielle. La dialectique marxiste représente la théorie du développement la plus complète et la plus profonde. A l'opposé de Hegel, Marx et Engels considèrent la nature sous l'angle du changement et du développement. Dans l'« *Anti-Dühring* » (V.), la « *Dialectique de la nature* » (V.) et d'autres ouvrages, Engels examine sous leurs multiples aspects les problèmes de la dialectique dans les sciences de la nature. En appliquant la dialectique matérialiste et le matérialisme philosophique à la science de la société, Marx et Engels bouleversèrent les idées admises sur la société, ils créèrent la théorie du *matérialisme historique* (V.). La dialectique matérialiste n'est pas seulement tournée vers le passé, mais vers le présent et l'avenir. Elle met au service du parti prolétarien la connaissance des lois objectives du développement. La méthode dialectique marxiste se créa et se développa dans la lutte contre les théories métaphysiques des idéologues bourgeois et petits-bourgeois, contre les diverses théories évolutionnistes opportunistes qui considèrent le devenir comme un changement purement quantitatif sans suppression de l'ancien ni naissance du nouveau. « *Le Capital* » (V.), œuvre maîtresse de Marx, ainsi que les travaux d'Engels : « *Anti-Dühring* », « *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* » (V.) et autres, ont joué un rôle immense dans l'élaboration de la dialectique matérialiste. Lénine indique que dans « *Le Capital* » la dialectique, la logique et la théorie de la connaissance sont appliquées à l'analyse du mode de production capitaliste.

La dialectique matérialiste est une science qui se développe d'une façon créatrice. Elle s'est enrichie grâce à l'expérience nouvelle de la lutte du Parti communiste de l'Union Soviétique et de tout le prolétariat mondial, généralisée par Lénine, par son disciple et continuateur Staline et par d'autres disciples de Lénine. Lénine et Staline approfondissent la dialectique dans la lutte contre le dogmatisme et l'éclectisme des menchéviks, des opportunistes de la II<sup>e</sup> Internationale, contre les trotskistes, les boukhariniens et les autres ennemis du marxisme ; ils montrent que la dialectique, doctrine du développement historique multiforme et plein de contradictions, est le fondement philosophique d'un des principaux traits du marxisme — sa liaison organique avec la pratique. En luttant contre le réformisme et l'opportunisme qui camouflaient leur essence métaphysique par une reconnaissance verbale du développement, Lénine et Staline élaborèrent sous tous ses aspects la conception dialectique du développement. Ils mirent en lumière la corrélation des formes évolutive et révolutionnaire du devenir et montrèrent le rôle des bonds révolutionnaires dans l'histoire de la société. En particulier, les travaux de Lénine projettent une vive lumière sur le problème des contradictions, de la lutte des contraires en tant que « noyau de la dialectique », de la logique dialectique.

Le caractère créateur de la dialectique scientifique se manifeste dans la nécessité de concrétiser telle ou telle loi dialectique à l'occasion des nouvelles réalisations de la science et des nouvelles conditions historiques. Marx et Engels mirent à nu principalement la dialectique de la société bourgeoise, qui n'est qu'un cas particulier de la dialectique prise en général. Les décisions et les documents du Parti communiste de l'Union Soviétique, qui font le bilan de la prodigieuse expérience de la

lutte du parti pour le socialisme, les travaux de Lénine et de Staline constituent une vaste synthèse de la dialectique du passage du capitalisme au socialisme, de la dialectique du développement de la société socialiste.

La dialectique matérialiste est la science des lois générales du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée. (V. *Méthode dialectique marxiste*.)

« **DIALECTIQUE DE LA NATURE** ». Ouvrage d'Engels écrit de 1873 à 1883 et publié pour la première fois en U.R.S.S. (1925). Estimant que le matérialisme dialectique doit avoir pour fondement la connaissance approfondie des sciences de la nature et des mathématiques, et qu'à leur tour ces sciences ne peuvent progresser que sur la base du matérialisme dialectique, Engels se livre dans cet ouvrage à une étude philosophique profonde de l'histoire et des problèmes essentiels des sciences de la nature et des mathématiques. Il fait une critique pénétrante du *matérialisme mécaniste* (V.), ainsi que des théories idéalistes des savants bourgeois et de leur méthode métaphysique. Parfaitement au courant de la science de son temps, il montre comment la conception métaphysique de la nature, sapée du dedans par le développement même de la science, cède la place à une méthode nouvelle, à la méthode dialectique révolutionnaire. Engels justifie d'une façon détaillée la théorie du matérialisme dialectique sur les formes du mouvement de la matière. Analysant l'évolution historique des sciences de la nature et des mathématiques, il prouve que les savants se voient contraints de passer de plus en plus souvent de la méthode métaphysique à la méthode dialectique, ce qui exerce une influence bienfaisante sur le progrès des sciences. Engels étudie minutieusement les lois fondamentales des sciences de la nature et en révèle le caractère dialectique. Ainsi, il met en lumière le vrai sens de la loi de conservation de l'énergie en tant que loi de transformation qualitative de l'énergie, et il l'appelle loi absolue de la nature. Il examine également ce qu'on appelle le second principe de la thermodynamique, et dénonce le mensonge des savants bourgeois prétendant que l'univers s'achemine vers la mort thermique. Cette théorie est en contradiction avec la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie. Il analyse la théorie de *Darwin* (V.) sur l'origine des espèces, et met en évidence ses lacunes et ses erreurs ; sur bien des points, les vues d'Engels sont confirmées avec éclat par la *doctrine mitchourinienne* (V.), qui a surmonté l'étroitesse du darwinisme. Engels accorde une attention particulière au rôle du travail dans la formation et le développement de l'homme. Il s'intéresse vivement au problème de l'infini mathématique et démontre que notre notion de l'infini reflète l'infini de la nature même, dans ce qu'elle a d'infiniment grand et d'infiniment petit. La dialectique a fait irruption dans les mathématiques supérieures avec l'introduction de la grandeur variable. En ce qui concerne le problème de la corrélation de la nécessité et du hasard, Engels réfute la conception mécaniste aussi bien qu'idéaliste et donne la solution marxiste de ce problème compliqué. Dans sa lutte contre les idéalistes, il défend et enrichit la doctrine marxiste du caractère objectif des lois de la nature. Sans doute, certains détails, se rapportant à des questions spéciales, sont périmés à la lumière des nouvelles découvertes, mais dans son ensemble cet ouvrage est la meilleure preuve que la connaissance des lois de la dialectique matérialiste, alliée à l'étude approfondie des diverses sciences, permet de résoudre correctement les problèmes philosophiques posés par les sciences de la nature. Certaines thèses exposées dans ce livre ont anticipé de plusieurs décades le développement des sciences. Ce livre est un modèle d'analyse dialectique des problèmes complexes des sciences naturelles, et il enseigne aux philosophes et aux savants à se montrer intransigeants envers toute manifestation d'idéalisme et de mysticisme dans la science, envers toute dérogation aux principes dialectiques et matérialistes dans le domaine de la connaissance.

La « Dialectique de la nature » se compose de notes et de fragments destinés à l'usage personnel. Il faut en tenir compte quand on étudie cet ouvrage.

**DICTIONNAIRE DU PROLETARIAT.** « La dictature du prolétariat, si l'on traduit cette expression latine scientifique, historico-philosophique en une langue plus simple, signifie que : seule une classe déterminée, — à savoir les ouvriers des villes et, en général, les ouvriers d'usine, les ouvriers industriels, — est capable de diriger toute la masse des travailleurs et des exploités dans la lutte pour le renversement du joug du capital, au cours même de ce renversement, dans la lutte pour le maintien et la consolidation de la victoire, dans l'œuvre de création d'un ordre social nouveau, socialiste ; dans toute la lutte pour la suppression totale des classes » (Lénine : Oeuvres choisies en deux volumes, t. II, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 224).

L'Etat prolétarien incarne et réalise la dictature du prolétariat. Le principe suprême de la dictature du prolétariat est l'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie, où le rôle dirigeant est assumé par la classe ouvrière. Seule l'alliance avec les masses laborieuses de la paysannerie permet au prolétariat d'atteindre le but qui est le sien et qui intéresse profondément tous les travailleurs : l'anéantissement du capitalisme et l'édification du communisme.

Staline a caractérisé comme suit les trois aspects fondamentaux de la dictature du prolétariat :

« 1<sup>o</sup> Utilisation du pouvoir du prolétariat pour écraser les exploités, pour défendre le pays, pour consolider les liens avec les prolétaires des autres pays, pour développer la révolution et la faire triompher dans tous les pays.

2<sup>o</sup> Utilisation du pouvoir du prolétariat pour détacher définitivement de la bourgeoisie les masses laborieuses et exploités, pour consolider l'alliance du prolétariat avec ces masses, pour entraîner ces masses à l'édification du socialisme, pour assurer la direction de ces masses par le prolétariat au pouvoir.

3<sup>o</sup> Utilisation du pouvoir du prolétariat pour organiser le socialisme, pour supprimer les classes, pour passer à la société sans classes, à la société socialiste.

La dictature du prolétariat est la réunion de ces trois côtés... Seuls ces trois côtés pris ensemble nous donnent une conception entière et achevée de la dictature du prolétariat » (« Des principes du léninisme ; Questions du léninisme », M. 1954, pp. 126-127).

La dictature du prolétariat ne se borne pas à la violence, elle ne signifie pas seulement la violence ni même principalement la violence. Dans la période de la guerre civile, c'est le côté violent de la dictature, qui tient la première place, ce qui n'exclut

pas le travail économique ; dans la période de l'édification du socialisme, — c'est le travail pacifique, culturel et d'organisation, ce qui n'exclut pas la violence à l'égard des classes exploiteuses qui n'ont pas été définitivement écrasées.

En U.R.S.S., les Soviets représentent la forme étatique de la dictature du prolétariat. Organisation de masse la plus démocratique, représentant tous les travailleurs de la ville et de la campagne, les Soviets assurent la direction des masses laborieuses par la classe ouvrière au pouvoir. Les Soviets sont nés pendant la révolution de 1905, et sont devenus, après la victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre, la forme étatique de la dictature du prolétariat, forme qui exprime le plus fidèlement la nature du pouvoir des ouvriers et des paysans.

La force dirigeante dans le système de la dictature du prolétariat est l'avant-garde politique de la classe ouvrière, le parti communiste. Le rôle dirigeant du parti communiste est fixé par la loi dans l'article 126 de la Constitution de l'U.R.S.S. Au cours de la réalisation quotidienne de ses tâches économiques, politiques et d'organisation, la dictature du prolétariat s'appuie sur les organisations de masse des travailleurs : syndicats, coopératives, union de la jeunesse et autres. Toutes ces organisations sont des « leviers », des « courroies de transmission » dans le système de la dictature du prolétariat, les rouages les plus importants de son mécanisme, ceux qui relient l'Etat prolétarien à toute la masse des travailleurs ; c'est à l'aide de ces organisations que la classe ouvrière au pouvoir dirige la société.

Avec l'édification socialiste qui prend de plus en plus d'ampleur, se développe et se consolide la dictature de la classe ouvrière. La nouvelle Constitution de l'U.R.S.S. qui, adoptée en 1936, a consacré la victoire du socialisme au pays des Soviets, maintient en vigueur le rôle dirigeant de la classe ouvrière ; la Constitution a reflété l'élargissement de la base de la dictature de la classe ouvrière au pouvoir et sa transformation en un système d'Etat plus souple et plus puissant. Le maintien de la dictature (direction) de la classe ouvrière signifie avant tout que, pendant le passage graduel du socialisme au communisme, la classe ouvrière conserve son rôle dirigeant comme classe d'avant-garde possédant le plus d'expérience. L'élargissement et la consolidation des fondements de la dictature de la classe ouvrière résultent en premier lieu du fait que la paysannerie s'est engagée définitivement dans la voie du socialisme et que, de force hésitante, elle s'est transformée en soutien solide du pouvoir soviétique, en soutien de la dictature de la classe ouvrière de l'U.R.S.S. (V. également *Etat socialiste*.)

L'établissement de la démocratie populaire dans plusieurs pays d'Europe et d'Asie après la deuxième guerre mondiale a engendré une nouvelle forme de dictature du prolétariat. Née dans les conditions historiques particulières de la guerre de libération nationale contre le fascisme, la *démocratie populaire* (V.) poursuit les mêmes fins que le pouvoir des Soviets, forme *supérieure* de la dictature du prolétariat. La naissance d'Etats de démocratie populaire en tant que forme de la dictature du prolétariat a entièrement confirmé les prévisions de Lénine : « Le passage du capitalisme au communisme ne peut évidemment pas ne pas fournir une grande abondance et une diversité de formes politiques : mais leur essence sera nécessairement une : *la dictature du prolétariat* » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. II, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 220).

**DIDEROT Denis** (1713-1784). Illustre philosophe matérialiste français, idéologue de la bourgeoisie révolutionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, fondateur et rédacteur de l'« Encyclopédie ». (V. *Encyclopédistes*.) Ses vues radicales lui valurent des mesures de répression. Diderot reconnaît l'existence objective de la matière éternelle en mouvement. Le repos absolu n'est qu'une abstraction. L'espace et le temps sont des formes objectives de l'existence de la matière composée de molécules. Chaque molécule possède une source interne de mouvement, une « force intime », qui se manifeste par le déplacement mécanique dans l'espace. Toutes les modifications qui s'opèrent dans la nature sont déterminées par la loi de la causalité. Les phénomènes sont indissolublement liés entre eux. Il n'existe point de limite infranchissable entre la matière organique et la matière inorganique, qui peuvent se convertir l'une dans l'autre. Les œuvres de Diderot contiennent des éléments de la conception dialectique du monde, en particulier, en ce qui concerne l'évolution des êtres vivants, la transformation des espèces liée à leurs conditions d'existence (bien que, dans l'ensemble, le matérialisme de Diderot, comme celui de tous les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, soit mécaniste et métaphysique). Certaines formes vivantes subissent, selon Diderot, des changements continus. Le développement de la nature implique une succession naturelle qui aboutit à l'homme; tel doit être le principe de la classification des êtres vivants. « Il faut commencer par classer les êtres, depuis la molécule inerte, s'il en est, jusqu'à la molécule vivante, à l'animal microscopique, à l'animal-plante, à l'animal, à l'homme. » La sensation est une propriété de la matière. Diderot attribue la sensibilité à toute la matière. Il distingue la forme inerte, latente de la sensibilité, propre à la nature inorganique et la sensibilité agissante, celle de la nature organique. La pensée est une forme évoluée de la sensibilité de la matière. La source de la connaissance humaine réside dans les sensations engendrées par l'action des objets et des phénomènes de la nature sur les sens. Non seulement les sensations, mais aussi les concepts et les jugements les plus complexes reflètent la connexion objective, réelle des phénomènes. L'expérience est le critère de la vérité ; les idées justes sont celles qui reflètent fidèlement la réalité matérielle objective. Cependant, dans l'ensemble, Diderot n'a pas compris le rôle de la pratique sociale dans la connaissance.

Diderot était athée. Il niait l'existence de Dieu, critiquait l'idéalisme et les dogmes religieux de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre, etc. Lénine appréciait hautement Diderot pour sa critique matérialiste de l'idéalisme subjectif de Berkeley (V.). Répudiant la morale religieuse, Diderot affirmait que la moralité de l'homme a pour principe son aspiration au bonheur. Il se prononçait pour l'union raisonnable des intérêts personnels et sociaux. Malgré sa conception matérialiste de la nature, Diderot demeure idéaliste dans le domaine de l'histoire. A l'égal des autres matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, il croit que le caractère de l'ordre social est déterminé par l'organisation politique qui dériverait de la législation existante, donc des idées qui règnent dans la société. De même que les autres matérialistes français, Diderot compte sur l'avènement d'un monarque éclairé pour instaurer son régime social fondé sur la Raison. Mais ce règne de la Raison n'était que le règne idéalisé de la bourgeoisie, comme l'a dit Engels. En 1773-1774, lors de son voyage en Russie, Diderot conseilla instamment à Catherine II de stimuler le développement de l'industrie et du commerce en s'appuyant sur le tiers état. On sait que les conseils de Diderot n'eurent pas l'heur de plaire à Catherine II.

Brillant théoricien de la littérature et de l'art, auteur de plusieurs œuvres littéraires, Diderot est un défenseur de la tendance réaliste. Principaux ouvrages : « Pensées sur l'interprétation de la nature » (1754), « Le Neveu de Rameau » (1762), « Entretien entre d'Alembert et Diderot » (1769), « Rêve de d'Alembert » (1769), « Principes philosophiques sur la matière et le mouvement » (1770), « Eléments de physiologie » (1774-1780).

**DIETZGEN JOSEPH** (1828-1888). Ouvrier tanneur, social-démocrate allemand, qui a mis au point lui-même plusieurs questions de philosophie et en a tiré des conclusions très voisines du matérialisme dialectique de Marx et d'Engels.

Il émigra en Amérique après la révolution de 1848. En 1863, en quête de travail, il vint en Russie. Ouvrier dans une tannerie de Pétersbourg, il consacrait ses loisirs à l'étude de la philosophie, de l'économie politique et du socialisme. C'est en Russie qu'il écrivit son volumineux traité philosophique : « Essence du travail intellectuel » et une étude sur le premier tome du « *Capital* » (V.) de K. Marx. Rentré en 1869 en Allemagne, il repart bientôt pour l'Amérique où il écrit « Excursions d'un socialiste dans le domaine de la théorie de la connaissance » et « l'Acquisit de la philosophie ».

Marx appréciait hautement la pensée de Dietzgen. Relevant certaines erreurs et la confusion dans ses conceptions, il soulignait chez Dietzgen « maintes idées remarquables qui, fruit de la pensée indépendante d'un ouvrier, sont dignes d'admiration » (Marx-Engels : « *Ausgewählte Briefe* », B. 1953, S. 250). L'appréciation d'Engels était aussi élogieuse : « Et cette dialectique matérialiste, qui était depuis des années notre meilleur instrument de travail et notre arme la plus acérée, fut, chose remarquable, découverte non seulement par nous, mais derechef, indépendamment de nous et même de Hegel, par un ouvrier allemand, Joseph Dietzgen » (« *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* », M. 1946, p. 48). La question fondamentale de la philosophie, Dietzgen la tranche en matérialiste. Il critique l'idéalisme philosophique, cette « poule aveugle », et le *matérialisme vulgaire* (V.), fait ressortir l'opposition des deux camps en philosophie et flétrit l'odieux « parti du milieu ». Il traite les idéalistes de « laquais diplômés » de la prêtraille. Soutenant la *théorie du reflet* (V.) matérialiste, J. Dietzgen a cependant commis une série d'erreurs : il exagère la relativité des connaissances humaines et fait ainsi des concessions à l'idéalisme et à l'agnosticisme ; il identifie la conscience et la matière, affirme le caractère inné de certaines notions, etc. Mais ces erreurs, et d'autres n'amointrissent pas ses mérites dans le domaine de la philosophie. Dietzgen était un athée militant.

Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine défend la théorie de la connaissance de Dietzgen, théorie dialectique, matérialiste et juste quant au fond ; tout en relevant ses erreurs, il critique les tentatives des idéalistes de les ériger en système, de créer le « dietzgenisme » que Dietzgen-fils et d'autres machistes et révisionnistes ont voulu opposer au marxisme. Le « dietzgenisme » n'est qu'une invention réactionnaire des machistes qui voulaient faire du matérialiste Dietzgen un machiste. « Le « dietzgenisme » opposé au matérialisme dialectique, écrit Lénine, n'est que *confusion*, n'est qu'*évolution* vers la philosophie réactionnaire, n'est qu'une tentative pour ériger en tendance *les faiblesses* de Joseph Dietzgen, et non ce qu'il y a de grand chez lui (cet ouvrier philosophe qui découvrit à sa manière le matérialisme dialectique, ne manque pas de grandeur !) » (« *Matérialisme et empiriocriticisme* », M. 1952, p. 284).

**DIFFERENCE ESSENTIELLE ENTRE LA VILLE ET LA CAMPAGNE ET LES MOYENS DE LA LIQUIDER.** En s'appuyant sur les lois économiques objectives, le parti communiste trace la voie du développement de la société soviétique du socialisme au communisme. L'un des plus importants éléments du problème que pose la transition au communisme se trouve dans la liquidation de la différence essentielle qui subsiste encore dans la société socialiste, entre la ville et la campagne.

La victoire du socialisme en U.R.S.S. a eu pour conséquence la suppression de *l'opposition entre la ville et la campagne* (V.). L'édification de la société communiste a posé au peuple soviétique un autre problème : celui de la liquidation de la différence essentielle entre la ville (industrie) et la campagne (agriculture). Ce problème présente un tout autre caractère que celui de la liquidation de l'opposition entre la ville et la campagne et il n'a pas été soulevé par les classiques du marxisme. Il découle de la pratique même de l'édification socialiste en U.R.S.S.

La différence essentielle entre l'agriculture et l'industrie consiste surtout et en premier lieu dans le fait que dans l'industrie les moyens de production et les objets produits sont propriété nationale, tandis que dans l'agriculture subsiste la propriété d'un groupe, la propriété kolkhoziennne. La différence entre ces deux formes de propriété détermine la différence entre la situation de la classe ouvrière et celle de la paysannerie, qui constituent les deux classes de la société socialiste. Tant qu'en U.R.S.S. subsisteront deux secteurs fondamentaux de production — le secteur d'Etat et le secteur kolkhozien — il existera la production marchande et la circulation des marchandises en tant qu'éléments nécessaires et fort utiles de l'économie nationale. Les rapports de production socialistes concordent aujourd'hui pleinement avec le caractère des forces productives socialistes. Mais les rapports de production socialistes ont aussi tendance, au cours du développement, à retarder sur les forces productives, ce qui, nécessairement, suscite une contradiction. Cela concerne surtout des catégories économiques telles que la propriété kolkhoziennne et la circulation des marchandises. A son étape actuelle, la société soviétique utilise avec avantage ces catégories économiques pour développer l'économie nationale et elle les utilisera encore. Aussi, à cette période, la tâche consiste-t-elle à fortifier et développer par tous les moyens le système kolkhozien et le commerce soviétique. Ce n'est qu'en suivant cette voie que peuvent être et seront créées les conditions pour élever dans l'avenir la propriété kolkhoziennne au niveau de la propriété nationale.

La tâche consistant à liquider la différence essentielle entre la ville (industrie) et la campagne (agriculture), ne pourra être accomplie que sur la base d'un puissant essor de toute la production, y compris l'économie collective des kolkhoz.

Le Parti communiste de l'Union Soviétique a mis en lumière le retard du développement de l'agriculture par rapport à l'industrie. Les décisions prises ces dernières années ont tracé le programme d'un puissant essor de l'agriculture. Le parti a établi un programme concret pour développer la culture des céréales, base de toute la production agricole, mettre en valeur les terres vierges et incultes, augmenter l'élevage collectif, la production des pommes de terre et des légumes, consolider les



S.M.T. qui représentent la base industrielle de l'agriculture. Le parti a pris des mesures pour assurer le strict respect du principe consistant à intéresser matériellement les, kolkhoz et les kolkhoziens au développement de l'agriculture.

La réalisation des décisions du parti fera faire un grand pas sur la voie de l'édification communiste.

La propriété kolkhoziennne une fois élevée au niveau de propriété nationale et la différence essentielle entre la ville et la campagne liquidée, au lieu de deux secteurs fondamentaux de production, — Etat et kolkhoz, — il y aura un seul secteur universel de production, investi du droit de disposer de tous les produits de consommation du pays. Dans la phase socialiste, étant donné les deux formes de propriété socialiste, la distribution des produits de consommation se fait essentiellement par l'intermédiaire du commerce. Le commerce soviétique est un élément d'importance vitale pour l'ensemble des relations économiques et de production entre l'industrie d'Etat et l'agriculture socialiste.

La différence essentielle entre la ville et la campagne disparaîtra dans la deuxième phase, la phase supérieure de la société communiste. C'est alors seulement que disparaîtront la production marchande, la circulation des marchandises, l'argent et les différences de classe entre les ouvriers et la paysannerie. Cela signifiera que la société sera passée du socialisme au communisme.

Toutefois la suppression de la différence essentielle entre l'industrie et l'agriculture ne saurait supprimer toutes différences entre elles. Une certaine distinction, ne serait-elle qu'insignifiante, demeurera toujours, par suite des conditions différentes du travail industriel et du travail agricole.

**DIFFERENCE ESSENTIELLE ENTRE LE TRAVAIL INTELLECTUEL ET LE TRAVAIL MANUEL ET LES MOYENS DE LA LIQUIDER.** La suppression du capitalisme et du système d'exploitation au pays des Soviets a conduit à la suppression de *l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel* (V.) : c'était une victoire magnifique du peuple soviétique dirigé par le parti communiste. Or, l'édification socialiste en U.R.S.S. a posé un problème nouveau : celui de la liquidation de la différence essentielle entre le travail intellectuel et le travail manuel.

Cette différence se traduit avant tout par le fait que l'écart existant entre le niveau culturel et technique de la majorité de la classe ouvrière et de la paysannerie d'une part, et des intellectuels de l'autre n'est pas encore comblé. Le niveau culturel et technique des ouvriers et des paysans soviétiques progresse constamment, mais dans leur masse ils n'ont pas encore atteint le niveau des cadres techniques. Par conséquent, en U.R.S.S., les vestiges de l'ancienne division du travail n'ont pas encore été éliminés. Les problèmes de l'édification communiste et l'essor de toute la production sociale qui accompagne la transition du socialisme au communisme, le progrès technique ininterrompu, exigent des connaissances approfondies, une grande habileté professionnelle, un niveau culturel et technique plus élevé de la part de tous les Soviétiques. Le problème de la suppression de la différence essentielle entre le travail manuel et le travail intellectuel est, par conséquent, d'une importance capitale pour la progression de la société socialiste vers le communisme. Faute de résoudre ce problème, il serait impossible d'assurer l'accroissement de la production que requiert l'édification du communisme. En attirant l'attention sur l'immense portée d'un niveau culturel et technique élevé de toute la masse des travailleurs, Staline écrivait : « Que serait-il advenu si, au lieu de groupes d'ouvriers, la majorité des ouvriers avaient élevé leur niveau culturel et technique jusqu'au niveau des ingénieurs et des techniciens » ? Notre industrie aurait été portée à une hauteur inaccessible pour l'industrie des autres pays » (« Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. », M. 1953, p. 38).

Une des principales conditions pour préparer le passage au communisme est d'assurer un progrès culturel de la société qui permette à tous ses membres de développer harmonieusement leurs aptitudes physiques et intellectuelles, de recevoir une instruction suffisante pour devenir des artisans actifs du développement social, de choisir librement une profession. Pour assurer ces conditions il faudra, quand les prémisses matérielles seront mûres, réaliser de sérieuses modifications dans la situation actuelle du travail. Il faudra réduire la journée de travail à 6 heures, puis à 5, afin que les travailleurs aient les loisirs nécessaires pour recevoir une instruction complète. Il faudra ensuite introduire l'enseignement polytechnique obligatoire, ce qui permettra aux membres de la société de choisir librement une profession. Il faudra aussi améliorer radicalement les conditions de logement, et augmenter sensiblement les salaires réels des ouvriers et des employés. Toute l'activité du parti communiste et du Gouvernement soviétique ne poursuit qu'un but : l'amélioration continue de la situation culturelle et matérielle des Soviétiques.

Les conditions de logement des travailleurs dans le pays des Soviets s'améliorent chaque année. L'Etat réalise un grand programme de construction de maisons d'habitation, que complète la construction d'habitations individuelles par les ouvriers et les employés. Le salaire réel des ouvriers et des employés ainsi que les revenus des paysans augmentent sans cesse. Après guerre, les prix de détail des produits alimentaires et manufacturés ont été réduits sept fois, ce qui a donné d'immenses avantages à la population. Le parti et l'Etat prennent toutes mesures nécessaires afin d'imprimer, sur la base du développement prioritaire de la production des moyens de production, un essor aux industries destinées à satisfaire les besoins matériels et culturels de la population. Le pouvoir soviétique dépense à cette fin des sommes importantes. Le nombre des écoles, des établissements d'enseignement technique et des universités est en augmentation constante. Dans les grandes villes et les centres industriels on passe de l'instruction de sept ans à l'enseignement secondaire général, et dans le quinquennat suivant l'enseignement secondaire sera obligatoire dans les autres villes et dans les campagnes. L'introduction de l'enseignement polytechnique général est maintenant devenue une tâche actuelle.

L'émulation socialiste, l'initiative patriotique des masses jouent un rôle capital dans la suppression de la différence essentielle entre le travail intellectuel et le travail manuel. Le vaste mouvement des novateurs de la production contribue à élever le niveau culturel et technique des ouvriers jusqu'à celui des ingénieurs et des techniciens. Après guerre, l'émulation socialiste s'est élevée à un degré supérieur, qui atteste le progrès culturel de la classe ouvrière. Le mouvement des travailleurs d'élite de l'industrie, des rationalisateurs et des inventeurs a pris une grande envergure. Le parti communiste encourage par tous les moyens cette initiative et cultive avec soin les germes du nouveau, du communiste dans la vie. Dans la société socialiste ce

sont souvent de simples gens, inconnus dans le monde scientifique, des novateurs, des praticiens qui fraient des voies nouvelles à la science et à la technique. La coopération des hommes de science avec les praticiens de la production s'accroît d'année en année. Ce phénomène nouveau est devenu possible parce qu'en régime socialiste le niveau culturel de l'ouvrier et du paysan s'élève continuellement. Il est commun en U.R.S.S. que des ouvriers novateurs ou des kolkhoziens, artisans des hautes récoltes, décrivent dans des brochures leurs méthodes d'avant-garde, Lissent des conférences, participent aux conseils scientifiques des instituts, etc.

Dans l'édification de la société communiste et, en particulier, dans la suppression de la différence essentielle entre le travail intellectuel et manuel un rôle important est dévolu à *l'éducation communiste des travailleurs*. Le parti propage largement le marxisme-léninisme et développe la culture socialiste sous tous ses aspects. L'action idéologique du parti communiste a pour but d'épurer la conscience des hommes des survivances du capitalisme, des préjugés et des traditions nocives de l'ancienne société. Le parti communiste développe chez les masses une haute conscience du devoir civique ; il éduque les travailleurs dans l'esprit du patriotisme soviétique et de l'amitié des peuples, dans la sollicitude envers les intérêts de l'Etat et perfectionne les meilleures qualités des Soviétiques : l'attitude socialiste à l'égard du travail et de la propriété collective, la volonté de vaincre n'importe quel obstacle, etc.

La liquidation de la différence essentielle entre le travail intellectuel et le travail manuel amènera la suppression des distinctions sociales entre la classe ouvrière et la paysannerie d'une part, et les intellectuels de l'autre. Cela ne signifie cependant pas que toute différence disparaîtra. Une certaine différence, bien qu'insignifiante, demeurera toujours, ne serait-ce que du fait que les conditions de travail du personnel dirigeant des entreprises ne sont pas identiques aux conditions de travail des ouvriers.

**DIMITROV Guéorgui Mikhaïlovitch** (1882-1949). Guide et éducateur du peuple bulgare, militant remarquable du mouvement ouvrier international. « Ni dans toute la lutte de la classe ouvrière, disait le manifeste du Comité Central du Parti communiste bulgare aux membres du parti et au peuple bulgare à l'occasion de la mort de Dimitrov, ni dans le mouvement socialiste et communiste de notre pays il n'y a eu, au cours de ces cinquante années aucun événement important auquel ne fût rattaché le grand nom du camarade Guéorgui Dimitrov, sa bouillonnante activité d'organisateur et de dirigeant. »

Dimitrov adhéra au Parti ouvrier social-démocrate de Bulgarie en 1902 et lutta activement au sein du courant marxiste révolutionnaire contre les réformistes. Plus tard, après la victoire de la Grande Révolution d'Octobre en Russie et grâce à l'essor révolutionnaire qu'elle avait suscité en Bulgarie, de ce courant surgit le Parti communiste bulgare. Dimitrov était un internationaliste prolétarien conséquent. Il combattait avec abnégation le chauvinisme et le nationalisme bulgares, la guerre impérialiste. Le gouvernement bulgare réactionnaire le persécutait cruellement ; plusieurs fois jeté en prison, deux fois condamné à mort, Dimitrov ne cessait pourtant pas de lutter pour les intérêts des travailleurs.

En 1921, les communistes bulgares déléguèrent Dimitrov au III<sup>e</sup> congrès de l'Internationale communiste. En 1923, il dirigeait avec Kolarov l'insurrection de Septembre qui contribua sensiblement à réveiller la conscience de classe des ouvriers et des paysans bulgares.

Dimitrov était une personnalité marquante du mouvement ouvrier mondial, un des organisateurs de la lutte internationale contre la guerre et le fascisme, pour la paix et le communisme. Il déploya une grande activité au sein du Comité exécutif de l'Internationale communiste. Son intrépidité et son talent de tribun se révélèrent avec éclat en 1933 lors du procès de Leipzig, quand Dimitrov dénonça la provocation fasciste, dévoila au monde entier la face bestiale du fascisme. Son attitude pleine de courage joua un grand rôle dans la mobilisation de la classe ouvrière et de tous les travailleurs pour la lutte contre la guerre et le fascisme. Grâce à l'intervention du gouvernement de l'U.R.S.S. et à l'action révolutionnaire des travailleurs du monde entier, Dimitrov fut arraché aux griffes sanglantes du fascisme et arriva en U.R.S.S.

A Moscou, Dimitrov accomplit un intense travail pour grouper les travailleurs en lutte contre le fascisme. Elu en 1935 secrétaire général du Comité exécutif de l'Internationale communiste, il resta à ce poste jusqu'à la dissolution de l'I.C. en 1943. Penché sur les questions de stratégie et de tactique des communistes dans la bataille contre la guerre et le fascisme, il lutta pour créer et consolider le front unique contre la réaction impérialiste, pour former et éduquer les cadres dirigeants des partis communistes frères, fidèles à la doctrine du marxisme-léninisme.

Pendant la deuxième guerre mondiale, Dimitrov se consacra à mobiliser les forces populaires pour la lutte contre les envahisseurs hitlériens. Il organisait le mouvement de libération antifasciste dans les pays occupés par les hitlériens, dirigeait la lutte des patriotes bulgares contre le fascisme. Pour ses grands mérites dans la lutte contre le fascisme, Dimitrov fut décoré en 1945 de l'ordre de Lénine.

Lorsque l'Armée soviétique entra en Bulgarie, le peuple bulgare, guidé par Dimitrov, renversa le fascisme et instaura le régime de la démocratie populaire. En novembre 1945, Dimitrov, rentré en Bulgarie après 22 ans d'exil, déploya une activité bouillonnante, dirigea tout le travail du parti, appela à la lutte pour la paix, la démocratie et le socialisme. Dans l'édification du régime démocratique populaire en Bulgarie il fit preuve d'un grand talent d'homme d'Etat. Sous sa direction eurent lieu le référendum sur le régime politique et les élections à la Grande Assemblée populaire. Après une brillante victoire aux élections, Dimitrov fut élu à l'unanimité premier ministre de la République populaire bulgare.

Il dirigea la rédaction du projet de nouvelle Constitution qui fut ensuite soumis à l'examen du peuple tout entier. L'adoption de la nouvelle Constitution et la nationalisation presque simultanée de l'industrie et des banques consolidaient en Bulgarie le régime de démocratie populaire, une des formes de dictature du prolétariat. Dimitrov dirigea la restauration et le développement de l'économie nationale. Le peuple bulgare remporta de grands succès dans les domaines économique et culturel, dans le relèvement du niveau de vie des masses laborieuses. En décembre 1948 le V<sup>e</sup> congrès du Parti communiste bulgare traça le plan de construction des fondements du socialisme en Bulgarie.

Dimitrov était un éminent théoricien du marxisme-léninisme. Il appelait toujours à s'inspirer de la doctrine marxiste, de l'expérience du Parti communiste de l'U.R.S.S. Il défendait avec ardeur l'idée de l'internationalisme prolétarien, luttait inlassablement contre le nationalisme quel qu'il fût. Dans l'internationalisme, disait-il, les communistes voient la garantie du succès de la classe ouvrière de chaque pays, qui lutte pour le socialisme. Dans ses discours et articles relatifs aux questions du mouvement ouvrier international, à la stratégie et à la tactique des partis communistes en lutte contre l'impérialisme, à l'édification d'une Bulgarie nouvelle, démocratique et populaire, Dimitrov appliquait d'une manière créatrice le matérialisme dialectique et le matérialisme historique. Dans sa lettre à la rédaction de la revue « *Philosophska Mysl* » [Pensée philosophique], il précisait que l'étude de la philosophie affermissait toujours plus sa conviction de la « nécessité absolue d'associer *la théorie et la pratique*, car la *pratique* sans théorie est *aveugle*, et la *théorie* sans pratique est *stérile*. C'est d'une importance capitale pour le prolétariat qui doit non seulement expliquer scientifiquement la *réalité*, mais la transformer radicalement pour lui-même et pour son *peuple*. Sans théorie révolutionnaire il ne peut y avoir de pratique révolutionnaire, comme l'ont maintes fois souligné le grand Lénine et le continuateur de son œuvre, le grand Staline ».

Dimitrov a répondu en détail aux questions posées sur le rôle et les tâches de la revue « *Philosophska Mysl* ». Il a notamment indiqué que la revue doit démasquer et extirper par tous les moyens l'idéologie fasciste (racisme, théorie de la domination des races « supérieures » sur les races « inférieures », le « führerisme », la théorie du surhomme, le chauvinisme grand-bulgare) ; elle doit dénoncer et stigmatiser toute falsification fasciste de l'histoire en général et de l'histoire bulgare en particulier. La revue, disait Dimitrov, doit aider les intellectuels à se faire une conception du monde marxiste-léniniste, scientifique. Elle doit examiner du point de vue marxiste les problèmes nouveaux posés par la pratique de la construction socialiste. Dimitrov exigeait un langage clair, accessible aux lecteurs. Pour améliorer constamment la revue, il faut des connaissances, un immense travail de systématisation et une sévère autocritique.

Dimitrov apprenait aux communistes et à tous les travailleurs bulgares à être vigilants, à démasquer implacablement tous les ennemis du peuple, à rester fidèles jusqu'au bout à la cause de la libération de la classe ouvrière, à la cause du communisme, à suivre toujours et on tout le Parti communiste de l'Union Soviétique.

Le peuple bulgare sous la direction du Parti communiste de Bulgarie édifie avec succès le socialisme. Son amitié toujours plus solide avec les peuples de l'Union Soviétique et de tous les pays du camp de la paix, de la démocratie et du socialisme, est le gage de sa victoire.

**DISCONTINU ET CONTINU.** La nature matérielle est simultanément discontinue et continue. Son caractère discontinu se manifeste de multiples façons, avant tout dans le fait que la nature se compose de corps *isolés*, qualitativement déterminés, différents par leur complexité: galaxies (nébuleuses), étoiles, systèmes planétaires, planètes, différents corps sur les planètes, molécules, atomes, électrons, etc. L'émission de la lumière est discontinue ; la lumière est émise et absorbée par portions séparées d'énergie, les quanta ou photons. Mais en même temps la nature est continue. Tous les corps constituent un tout ; les atomes forment des molécules, celles-ci s'agglomèrent en corps entiers, par exemple les cellules végétale et animale dont se composent les organismes ; les étoiles forment des systèmes stellaires, etc. Il en est de même pour la lumière qui est discontinue et continue à la fois : elle est émise et absorbée par photons, mais diffusée par ondes, c'est-à-dire comme un tout, comme un torrent d'ondes. Les électrons et les autres particules élémentaires ont une nature double: corpusculaire et ondulatoire, c'est en quoi se traduit l'unité du discontinu et du continu.

De même le mouvement, le temps et l'espace sont simultanément discontinus et continus. L'accumulation lente, continue des changements quantitatifs est interrompue par un bond par le passage d'un état qualitatif à un autre. La discontinuité et la continuité sont inconcevables l'une sans l'autre, elles sont connexes.

**DISCRETION.** Discontinuité. (V. *Discontinuu et continu.*)

**DOBROLIOBOV Nikolai Alexandrovitch** (1830-1861). Grand démocrate révolutionnaire, philosophe matérialiste et critique littéraire. De même que N. *Tchernychevski* (Y.) il fut l'idéologue de la révolution paysanne en Russie.

Aux années 60 du XIX<sup>e</sup> siècle la vague des soulèvements paysans contre le servage et le tsarisme montait en Russie. N. *Tchernychevski* et N. *Dobrolioubov* formulèrent les principales revendications démocratiques des masses paysannes, exprimèrent dans leurs œuvres les vœux et les espoirs des paysans. Lénine, rendant hommage à *Dobrolioubov*, écrivait que ce fut un écrivain qui était cher à toute la Russie instruite et pensante, « qui haïssait l'arbitraire et attendait passionnément le soulèvement populaire contre les « Turcs intérieurs », c'est-à-dire contre le gouvernement autocrate » (Œuvres, t. 5, éd. russe, p. 296).

Dans plusieurs de ses œuvres, dans ses articles « Le royaume des ténèbres » et « Un rayon de lumière dans le royaume des ténèbres », *Dobrolioubov* a fait une critique implacable du régime. La Russie servagiste était le « royaume des ténèbres », dont on ne peut sortir que par la révolution. Aucune réforme n'est capable d'améliorer la situation du paysan. Il était sceptique à l'égard de l'émancipation des paysans que l'on projetait, exprimant par là la méfiance des paysans envers la réforme. Il stigmatisait les libéraux, flétrissait leurs bavardages sur les réformes et le progrès « Nous n'avons pas besoin d'une éloquence fastidieuse et vaine qui vous met en état de torpeur satisfaite, qui vous remplit de rêves agréables. Il nous faut une parole fière, neuve, qui mette dans les cœurs la flamme du courage civique et anime à une action d'une ampleur sans précédent. » *Dobrolioubov* estimait que la paysannerie la classe la plus opprimée de la société russe, était la force capable d'accomplir la révolution. La révolution paysanne viendrait de la fusion de plusieurs soulèvements en un seul, englobant toute la Russie, et qui écraserait le tsarisme et le servage. *Dobrolioubov* a consacré toute sa vie à la préparation de la révolution populaire, paysanne.

Il estimait que le régime futur, né de la révolution, n'aurait rien de commun ni avec le régime servagiste-autocrate, ni avec le régime capitaliste des pays de l'Ouest. La démocratie occidentale prônée par les libéraux russes, il la considérait comme

hypocrite, défendant les droits des riches. Les peuples de ces pays restent les esclaves de l'arbitraire des gouvernants. Sous le capitalisme les travailleurs subissent un double joug : l'exploitation capitaliste et féodale. « Et il s'en est suivi, écrivait Dobrolioubov, que le peuple laborieux est plié sous deux jugs, sous celui du vieux féodalisme subsistant sous des formes et des appellations différentes dans toute l'Europe occidentale, et de la bourgeoisie qui a mis la main sur toute l'industrie. » Il apercevait la lutte de la classe ouvrière contre la bourgeoisie, « l'hostilité de la classe ouvrière envers les entrepreneurs et les fabricants ». Voyant les antagonismes de la société capitaliste, Dobrolioubov, cependant, n'est pas venu au socialisme scientifique, mais au socialisme utopique. Ne connaissant pas les lois du développement de la société, il estimait, comme tous les démocrates révolutionnaires, que la révolution paysanne instaurerait le régime socialiste. Il se disait socialiste et partisan d'un régime républicain. Dans la « république idéale » future, toute oppression sera abolie, les parasites et les malfaiteurs en seront chassés, on édifiera la « sainte fraternité » et l'égalité sans « priorité ni noblesse ». Le principe essentiel de la nouvelle société sera la répartition des biens matériels d'après la quantité et la qualité du travail fourni. « Le principal, c'est que l'importance de l'homme dans la société soit conforme à ses qualités personnelles et que chacun acquière les biens matériels en stricte conformité avec la quantité et la valeur de son travail... » Le *socialisme utopique* (V.) de Dobrolioubov et de tous les démocrates révolutionnaires constituait la tendance la plus progressiste de la pensée sociale de Russie et de l'Europe occidentale dans la période prémarxiste. Dobrolioubov ne comprenait cependant pas que la victoire de la révolution paysanne favoriserait le développement du capitalisme, la victoire de la révolution paysanne eût été, pour la Russie tsariste, un grand pas en avant et eût créé des conditions favorables à la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie. Toute la lutte de Dobrolioubov, toutes ses œuvres sont pénétrées de patriotisme. Il estimait que sa tâche à lui était d'affranchir le peuple russe du servage et de l'oppression tsariste. Il distinguait les traits nationaux remarquables du peuple russe, qui a donné de grands savants, poètes et penseurs. Il flagellait les cosmopolites, qui « renient sottement leur patrie ». Le patriotisme de Dobrolioubov, comme celui de tous les démocrates révolutionnaires, était l'expression d'une foi profonde en les forces créatrices du peuple, son énergie révolutionnaire et le grand avenir de sa patrie.

Le démocratisation révolutionnaire de Dobrolioubov est étroitement lié à son matérialisme philosophique. Sa philosophie matérialiste était le prolongement et le développement des traditions matérialistes de la philosophie russe, datant de N. Lomonossov (V.) et A. Radichtchev (V.). Les grands démocrates révolutionnaires V. Biéliniski (V.), A. Herzen (V.), N. Tchernychevski exercèrent une influence prépondérante sur ses conceptions ; les penseurs avancés de l'Europe occidentale avaient également beaucoup influencé la formation et le développement de ses convictions. Dans toutes ses œuvres il tranche en matérialiste la *question fondamentale de la philosophie* (V.). Le monde matériel, objectif est donnée première : la conscience, donnée seconde. Dans sa solution matérialiste de la question principale de la philosophie Dobrolioubov s'appuie sur les réalisations des sciences naturelles de l'époque. En parfait accord avec la science, il affirme que le monde matériel agit sur l'homme et produit les sensations. « Nous sentons que sur nous agit quelque chose qui est différent de nous, extérieur à nous, en un mot le *non-moi*. Nous en concluons qu'il existe quelque chose d'autre que nous, sans quoi nous ne pourrions sentir aucune action extérieure sur notre *moi*. D'où il suit que nous ne connaissons l'existence des objets que parce qu'ils agissent sur nous. » Le monde matériel est soumis à ses lois naturelles. Dobrolioubov estime contraire à la science, digne des alchimistes du moyen âge, le désir de trouver dans la nature une « raison mystérieuse ». Beaucoup de naturalistes, écrivait Dobrolioubov, s'en référant à la « raison mystérieuse », tentent de cacher leur ignorance des lois de la nature. Il démasque la conception métaphysique de la force en tant qu'aptitude détachée de la matière. « La force est une propriété inhérente à la matière et ne peut exister en dehors d'elle. » La force, de même que telle ou telle propriété d'un objet, est inséparable des objets matériels. C'est pourquoi la force du cerveau humain, sa faculté de penser est un phénomène parfaitement naturel, propre à la matière à un haut degré de son évolution. Donc, il n'y a pas, dans l'homme, deux principes opposés, de même qu'ils n'existent pas dans le monde. Il n'y a qu'un seul monde matériel et « l'être humain indissociable ». Dobrolioubov nie comme antiscientifique la division dualiste du monde et de l'homme en deux substances : matérielle et idéale. Mais il n'en amoindrit pas l'importance de la vie intellectuelle de l'homme et trouve inepte l'affirmation du matérialisme vulgaire « grossier », « que l'âme humaine serait formée d'une certaine matière extrêmement fine ».

Dobrolioubov estimait que la loi du développement est la loi principale du monde matériel, et que la nature et la société y sont soumis. « Dans le monde tout est soumis à la loi du développement. Dans la nature tout chemine progressivement du simple au plus complexe, de l'imparfait au plus parfait ; mais partout il n'y a qu'une seule et même matière, à différents degrés de développement. » Ce mouvement et ce développement universels, il les considérait comme la base de la diversité qualitative du monde matériel. La stagnation et l'immobilité n'existent ni dans la société ni dans la pensée humaine.

C'est aussi en matérialiste que Dobrolioubov résout le second aspect de la question fondamentale en philosophie. Il estime que l'homme peut connaître le monde matériel environnant. Il démasque l'*agnosticisme* (V.), le scepticisme et les mensonges religieux sur les facultés bornées de la raison humaine. D'après lui, l'homme, au cours du processus de la connaissance, part des impressions provoquées dans nos sens par les objets extérieurs, pour en venir à la découverte de leur essence. La connaissance est déterminée par les besoins pratiques de la vie et vérifiée par l'activité de l'homme.

Fort de la théorie matérialiste de la connaissance, Dobrolioubov a développé les fondements philosophiques de l'esthétique de Biéliniski et Tchernychevski. C'était un critique littéraire éminent. Il était d'avis que l'art est le reflet de la réalité objective dans la conscience de l'homme. La science et l'art ont ceci de commun, qu'ils ont pour objet le même monde matériel. L'artiste doit être un penseur ; il ne doit pas copier la réalité mais déceler les liens intérieurs et la suite logique des phénomènes, généraliser les faits et en tirer les conclusions. Faire une image fidèle, ce n'est pas fixer les traits fortuits des phénomènes, mais découvrir leur essence, les particularités caractéristiques du phénomène. Il invitait l'artiste à refléter ce qu'il y a de typique dans les phénomènes, à découvrir leur essence et leur lien avec la réalité ambiante. Il exigeait de la littérature qu'elle serve le peuple laborieux. La théorie esthétique de Dobrolioubov fut d'une grande portée pour le développement de l'art et de la littérature russes d'avant-garde.

Son matérialisme était borné : concevant en matérialiste les lois de la nature, il n'étendait pas cette conception matérialiste aux rapports sociaux. La cause en était dans le retard économique et politique de la Russie. Pourtant le démocratisme révolutionnaire de Dobrolioubov a marqué ses vues sur la société d'une forte tendance matérialiste : il admettait le rôle prépondérant des masses dans le processus historique. Il faut apprécier les événements historiques, disait-il, d'après l'influence qu'ils exercent sur le peuple. Ayant constaté l'importance des masses dans l'histoire, Dobrolioubov a résolu correctement, quant au fond, le problème du rôle des personnalités marquantes dans le développement progressif de l'humanité. Il n'opposait pas l'individu à la masse ; au contraire, il découvrait le lien entre le peuple et la personnalité marquante, qui exprime ses intérêts. S'efforçant de découvrir les lois intérieures du développement de la société, il montrait la grande importance de la lutte des classes. Dans le développement historique de la société le côté matériel, la répartition des biens entre les hommes joue un grand rôle. Il est cependant resté idéaliste dans ses idées générales sur le développement de la société.

Dobrolioubov est un athée. Il voit la source de la religion dans la peur que l'homme éprouve devant les phénomènes incompris de la nature. Il démasque le rôle réactionnaire de la religion, qui propage les superstitions et l'ignorance, et qui appelle les masses à la patience. Il montre le lien direct entre la religion et la politique.

Dobrolioubov fut l'un des précurseurs de la social-démocratie russe. Les classiques du marxisme-léninisme ont hautement apprécié Dobrolioubov penseur et champion de l'affranchissement du peuple russe du servage et de l'autocratie. Les « Textes philosophiques choisis » de Dobrolioubov (un volume) ont été publiés en français par les Editions en langues étrangères, Moscou 1950.

**DOCTRINE MITCHOURINIENNE.** Etape nouvelle du développement de la science matérialiste, darwiniste, de la nature vivante, appelée d'après le nom du grand transformateur de la nature Ivan Vladimirovitch *Mitchourine* (V.). Ce qui distingue avant tout cette doctrine des théories biologiques précédentes, c'est que son créateur a appliqué avec esprit de suite et en pleine connaissance de cause la théorie marxiste-léniniste, le matérialisme dialectique, à l'étude des lois de développement de la matière organique et à leur interprétation. Représentant elle-même une étape nouvelle de la biologie scientifique, elle développe tout ce que la doctrine des grands biologistes matérialistes d'autrefois — *Lamarck* (V.) et *Darwin* (V.) — avait de progressiste et de meilleur, en épurant son fond matérialiste des éléments métaphysiques et idéalistes qu'elle contenait. La source théorique principale de la doctrine mitchourinienne réside dans les découvertes des éminents biologistes matérialistes russes : *Metchnikov* (V.), *Sétchénov* (V.), les frères *Kovalevski*, *Pavlov* (V.) et *Timiriazev* (V.), qui avaient élaboré la théorie matérialiste du développement des organismes et l'avaient défendue contre les théories réactionnaires (néo-vitalisme, psycholamarckisme, mécanisme, *weismanisme-morganisme* — V.). Les recherches expérimentales et les généralisations théoriques des biologistes matérialistes russes ont préparé la nouvelle étape dans le développement de la science biologique, étape qui s'est révélée possible grâce à l'activité des biologistes soviétiques dans les conditions du socialisme, sur la base du matérialisme dialectique.

Le caractère matérialiste dialectique de la doctrine mitchourinienne se manifeste dans ses généralisations théoriques relatives aux lois du développement des plantes. En considérant le développement de la vie comme un processus unique, déterminé et purement matériel, la doctrine mitchourinienne a pu élucider les relations complexes et diverses dans l'évolution du monde végétal. La plus importante des relations est l'interdépendance entre la forme organique de la matière et la nature inorganique. La tâche fondamentale de l'agrobiologie (science des lois biologiques générales de l'agriculture) étant de mettre en évidence les lois qui président à ces relations, la doctrine mitchourinienne considère l'organisme et ses conditions de vie dans leur unité dialectique. La variabilité des organismes sous l'influence des conditions du milieu, la transmission héréditaire des caractères acquis est la loi fondamentale du développement des organismes. Le développement individuel s'opère sur la base des propriétés et des caractères acquis par l'espèce au cours de son développement historique. Il en résulte l'unité et l'interdépendance de l'historique (phylogenèse) et de l'individuel (ontogenèse) dans le processus de développement de la vie. L'historique, c'est-à-dire l'hérédité de l'organisme, est le résultat du développement et de la transformation intervenus au cours des générations précédentes, en rapport avec les changements des conditions du milieu. La doctrine mitchourinienne rejette comme mal fondée la théorie chromosomique des weismanistes-morganistes avec ses gènes mystiques. L'hérédité se reproduit dans le développement d'un individu d'une espèce donnée si les conditions extérieures y sont favorables. Sinon l'organisme se modifiera et l'hérédité, en tant que propriété du corps vivant, changera également. Si les conditions nécessaires se trouvent réunies, ces changements se fixeront et entreront dans la phylogenèse. Ainsi, en considérant les organismes dans leur unité dialectique avec les conditions d'existence, la théorie mitchourinienne a pu mettre en lumière les lois fondamentales du développement de la vie. Darwin n'a pas cherché les causes des changements individuels des organismes. Or, la solution de ce problème était indispensable pour faire de la biologie non seulement une science expliquant les phénomènes de la nature, mais une science d'action, permettant aux praticiens de transformer la nature dans le sens voulu. Ce sont Mitchourine et les autres biologistes soviétiques qui ont accompli cette tâche.

Fidèles à la dialectique matérialiste, ils ont démontré que le développement des organismes prend deux formes : celle des changements quantitatifs et celle des changements qualitatifs. En s'accumulant peu à peu, les changements quantitatifs conduisent nécessairement à des changements qualitatifs profonds, la doctrine mitchourinienne établit une stricte différence entre les notions de croissance et de développement : sans passage d'un état qualitatif à un autre il n'y a pas de développement ; il n'y a qu'augmentation ou diminution quantitatives. Seule, cette interprétation du développement correspond à la dialectique objective de la nature vivante. La doctrine mitchourinienne a donc surmonté l'étroitesse de la théorie darwiniste qui niait les bonds dans la nature. Le développement, c'est l'unité du continu et du discontinu, de la forme évolutive et de la forme révolutionnaire du mouvement. Des changements quantitatifs graduels aboutissent à la formation d'une espèce qualitativement nouvelle avec des lois de développement nouvelles. La dialectique marxiste affirme que la transition d'une qualité ancienne à une qualité nouvelle peut revêtir et revêt des formes très diverses, que les transformations qualitatives se produisent aussi bien sous la forme d'un changement rapide et soudain, que sous la forme d'une extinction

graduelle des éléments de la qualité ancienne et de l'accroissement des éléments de la qualité nouvelle. Cette thèse a grandement contribué à l'élaboration d'une théorie scientifique de la formation des espèces. (V. également *Conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs*.)

Concevant le développement comme une conversion des modifications quantitatives en changements qualitatifs radicaux, le savant soviétique T. Lyssenko a élaboré, sur la base de la doctrine mitchourinienne, la théorie du développement stadial des plantes. Les organismes végétaux passent au cours de leur vie individuelle par des degrés qualitativement différents, des stades. La théorie du développement stadial des organismes, de sa localisation dans des cellules spéciales — points de croissance — et, en particulier, de son caractère irréversible est une démonstration éclatante du passage, au cours de la vie individuelle, des modifications quantitatives de l'organisme à des changements radicaux, qualitatifs.

Forts de la méthode dialectique, les biologistes soviétiques ont rejeté toutes les déformations idéalistes et mécanistes de la notion du développement de la vie et ils ont mis en lumière les contradictions fondamentales qui sont les forces motrices de l'évolution des organismes et des espèces. Le weismanisme-morganisme poussait la biologie vers l'idéalisme et la métaphysique, et inventait des gènes inexistantes, une « réserve de gènes », une amibe originelle hypothétique, dont dépendraient la vie et le développement des organismes. Les mécanistes expliquaient le développement par l'action des conditions extérieures sur l'organisme considéré comme un élément passif. La théorie mitchourinienne a rejeté toutes ces élucubrations et orienté ses recherches vers la découverte des contradictions motrices véritables du développement des organismes. Elle part du principe que le développement des formes organiques de la matière est dû aux contradictions existant dans les échanges de matières entre l'organisme et le milieu, dans le processus unique d'assimilation et de désassimilation, — de formation et de désagrégation à l'intérieur de l'organisme. C'est le caractère contradictoire de ces échanges de matières qui engendre la qualité nouvelle, la « lutte » entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui meurt et ce qui naît dans le monde organique. Le développement de la vie est dirigé par la sélection naturelle qui dégage et conserve ce qui est adapté et conforme aux conditions du milieu et détruit tout ce qui est inadapté, non conforme à ces conditions.

Le trait caractéristique de la doctrine mitchourinienne est son efficacité, son attitude révolutionnaire envers la réalité. Elle est étroitement liée à l'activité pratique, et généralise les résultats de l'expérience. Toutes les généralisations et conclusions théoriques de la doctrine mitchourinienne découlent d'expériences extrêmement délicates, mais aussi de la pratique de l'agriculture. L'hybridation végétative, la méthode du mentor et du médiateur, le choix des couples pour le croisement, l'éducation des organismes dans la direction voulue, la vernalisation, la transformation des blés d'hiver en blés de printemps et vice versa, les méthodes mitchouriniennes d'acclimatation, la théorie du développement stadial et autres découvertes contribuent efficacement à relever les récoltes et la productivité de l'élevage, à obtenir de nouvelles variétés de plantes, de nouvelles espèces d'animaux.

La doctrine mitchourinienne s'est développée et renforcée en combattant l'idéalisme et la métaphysique en biologie, le weismanisme-morganisme. Elle est intransigeante envers tout obscurantisme dans la science. La doctrine mitchourinienne joue un grand rôle dans toutes les branches de la théorie et de la pratique agricoles. Les idées de Mitchourine, ses méthodes de la transformation des organismes, concourent à un essor constant de l'agriculture socialiste. La science soviétique fait progresser la sélection végétale et animale. Les biologistes soviétiques en coopération avec les praticiens de l'agriculture ont créé beaucoup de nouvelles variétés de froment, de betterave à sucre et d'autres cultures agricoles, ainsi que de nouvelles espèces de bétail à haute productivité. La doctrine mitchourinienne contribue à resserrer les liens entre la science biologique et l'agriculture. Le parti communiste exige que l'on applique largement les réalisations biologiques et agronomiques dans la pratique agricole.

S'inspirant du matérialisme dialectique, qui était sa méthode d'investigation scientifique, Mitchourine a approfondi et développé les idées de Darwin. L'importance de la doctrine de Mitchourine est reconnue par les biologistes du monde entier.

**DOGME, DOGMATISME.** Un dogme est une thèse acceptée à l'aveugle, par croyance, sans critique, sans tenir compte des conditions de son application. Le dogmatisme est caractéristique de tous les systèmes théoriques qui défendent le périmé, l'ancien, le réactionnaire et combattent le nouveau, le progressif. Sont dogmatiques les théories sociales qui ne trouvent plus d'appui dans la réalité en voie de développement. Une thèse juste en elle-même mais appliquée d'une façon non dialectique, sans tenir compte des changements concrets de la situation, peut dégénérer en dogme. Marx et Engels n'ont cessé de rappeler que leur doctrine n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action. Lénine et Staline ont combattu énergiquement la vulgarisation dogmatique du marxisme, entreprise par les opportunistes de toute couleur en vue d'émousser la pointe révolutionnaire et critique de cette arme théorique du prolétariat. Les menchéviks russes, par exemple, donnaient une appréciation dogmatique de la révolution de 1905 en l'identifiant aux révolutions bourgeoises du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils n'ont pas compris et ne pouvaient pas comprendre qu'à l'époque de l'impérialisme la situation historique était tout autre, que les conditions de la révolution démocratique bourgeoise s'étaient sensiblement modifiées. Ils n'ont pas compris que, dans ces conditions nouvelles, la force motrice principale de la révolution réside dans le prolétariat qui y exerce l'hégémonie et dans la paysannerie, mais non dans la bourgeoisie. Lénine a réfuté les dogmes menchéviks et élaboré les principes de la tactique du parti bolchevik dans la révolution démocratique. (V. « *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique* ».)

Le marxisme authentiquement révolutionnaire est un marxisme *créateur*, qui s'enrichit sans cesse des données nouvelles du développement social, de l'expérience révolutionnaire des masses. Le dogmatisme est hostile à la théorie et à la pratique révolutionnaires. Être fidèle à la théorie marxiste, ce n'est pas simplement s'en tenir à la lettre du marxisme, c'est s'inspirer de l'esprit du marxisme, c'est l'enrichir, le concrétiser en tenant compte des conditions historiques nouvelles. Le dogmatisme est fondé sur la rupture entre la théorie et la pratique. Le marxisme est fondé sur leur unité indissoluble. (V. également *Marxisme créateur*.)

**DOKOUTCHAÏEV Vassili Vassiliévitch** (1840-1903). Grand savant russe, fondateur de la science des sols, un des créateurs de l'agronomie scientifique, homme public et démocrate. Continuateur des meilleures traditions matérialistes et démocratiques de la science russe, inaugurées par *Lomonossov* (V.) et *Radichtchev* (V.), Dokoutchaïev, naturaliste de valeur, a abordé les problèmes de la pédologie en partant des positions matérialistes. Il considérait la nature comme un tout, et ses phénomènes et processus comme liés organiquement entre eux et découlant les uns des autres.

Dokoutchaïev considérait la pédologie comme une science synthétique, les sols étant la résultante d'une interaction extrêmement complexe de facteurs « qui exigent de leurs investigateurs des incursions continuelles dans les domaines de spécialités les plus diverses... ». Esprit encyclopédique, Dokoutchaïev a été un révolutionnaire dans les sciences de la nature ; il a établi les principes généraux et les lois de la genèse, de l'évolution et de la répartition géographique des sols, et tracé la voie de leur étude et de leur utilisation rationnelle pour les besoins de l'agriculture. Dès le début de son activité scientifique, Dokoutchaïev est passé des travaux purement géologiques à de vastes recherches physico-géographiques sur les sols, accumulant ainsi une documentation expérimentale considérable par son étendue et l'importance de ses données. Il a créé une théorie classique de l'origine des cours d'eau et de leurs vallées, défini la nature du développement des processus d'érosion. Dokoutchaïev a été le premier à entreprendre de vastes expéditions d'étude dans les terres noires de la plaine de l'Europe orientale, du Caucase et de la Crimée, c'est-à-dire des « sols qui constituent la richesse fondamentale et incomparable de la Russie... ». Le résultat de ces travaux fut une carte, dressée pour la première fois, des sols de la Russie d'Europe et l'ouvrage « Les terres noires de Russie » (1883), base véritable de la pédologie génétique qui se place de plein droit à côté de « L'origine des espèces » de Darwin.

La théorie de Dokoutchaïev sur la genèse et l'évolution des sols est l'une des œuvres les plus remarquables de la science matérialiste de la nature. Il a créé une doctrine harmonieuse sur « la grande diversité et la complexité des *corrélations* et des *interactions* existant entre la nature *vivante* et la nature *inerte*, ainsi que sur les *lois* qui régissent leurs *modifications* séculaires... » Dokoutchaïev a démontré que le sol représente en quelque sorte le quatrième règne de la nature, et que sa formation résulte de l'interaction des roches originelles et d'un grand nombre de facteurs : climat, organismes végétaux et animaux, eaux superficielles et souterraines, relief et âge du pays et activité humaine. Il considérait le processus de formation du sol dialectiquement, « comme des *fonctions* éternellement variables » de tous ces facteurs dans l'espace et dans le temps.

La création d'une science spéciale du sol a été d'une haute importance pour la théorie et la pratique, car elle a facilité l'étude objective du sol des différentes zones, permis de diriger sciemment la formation du sol et d'en améliorer sans cesse les propriétés agronomiques. Dokoutchaïev a brillamment prouvé la théorie des zones de terrains et des formations typiques du sol et posé la base scientifique d'une classification génétique des sols. Il a établi la « liaison qui vit et agit entre les différents sols, et les *associations* végétales et animales *entières*... » (podzols : taïga ; terres grises forestières : steppe boisée ; terres noires : plaine ; sols bruns et châtaîns : steppe semi-désertique ; terres grises : steppe désertique). Dokoutchaïev a été le premier à établir la liaison dialectique entre le sol et le paysage et à considérer le sol, non seulement comme une partie essentielle du paysage, mais aussi comme son miroir, le miroir de l'ensemble complexe des conditions naturelles ambiantes.

Grand savant et patriote, Dokoutchaïev déployait une très large activité, étroitement liée à la pratique agricole. C'est seulement sur une base scientifique correcte, estimait-il, que « pourront être fondées des *mesures réellement pratiques* en vue du relèvement de l'agriculture... ». Dans ce but, il étudia les ravins et les basses vallées des cours d'eau, rechercha les causes du tarissement fluvial, établit celles de la sécheresse et de l'érosion des sols, contre lesquelles il ébaucha des moyens de lutte, aborda les problèmes de la bonification et de la mise en valeur des terrains marécageux. En même temps, Dokoutchaïev a jeté les bases d'une sélection différenciée, par zones, des méthodes agronomiques (assolements, herbages, travail de la terre, amendement, irrigation). Il réclamait une étude des conditions de culture de la terre « sous tous les aspects et obligatoirement dans leur action *réiproque* ». Pour lui, la science aux mains du peuple, est un puissant facteur de transformation et les forces de la nature défavorables à l'agriculture ne sont redoutables que tant qu'on les ignore ; « il suffit de les étudier et d'apprendre à les diriger pour qu'elles agissent à notre avantage ». Dans son ouvrage « Nos steppes autrefois et aujourd'hui » (1892) il a tracé l'ensemble des mesures à prendre pour transformer les steppes arides en steppes boisées florissantes : protection des champs par des écrans forestiers, boisement des rives des fleuves, des ravins et des pentes dénudées, des sables et des terrains vagues : création de sols structurés et amélioration de leurs qualités physiques par ensemencement d'herbages ; travail de la terre selon les règles de l'agronomie, conservation de l'humidité, maintien des neiges, rétention des eaux de la fonte et des eaux de pluie, régulation du niveau des fleuves, creusement d'étangs et de pièces d'eau, irrigation par polders et utilisation des eaux d'écoulement, emploi des engrais, choix de cultures et de variétés adoptées aux conditions locales, etc. Sous ce rapport, Dokoutchaïev « devançait son temps de toute une époque » (Williams).

Les idées de Dokoutchaïev sont entrées dans le trésor de la science agronomique. Elles ont favorisé le développement des sciences naturelles connexes : biogéochimie, géologie dynamique, hydrogéologie, etc., et donné naissance à des écoles progressistes russes dans maintes branches de la science. Suivant le juste témoignage de *Williams* (V.), Dokoutchaïev « fait partie des savants les plus notoires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sa réputation est mondiale », son nom « est digne de prendre place au premier rang des classiques des sciences naturelles ».

Pédagogue de talent, homme public, patriote, Dokoutchaïev a été l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'épanouissement de la science russe. Il a organisé le Comité des sols, fondé le journal scientifique « Potchvovédénie » [Pédologie], créé la première chaire de cette science et beaucoup fait pour le développement de l'enseignement agronomique supérieur et la formation des cadres scientifiques en Russie, pour le rayonnement de la science russe progressive à l'étranger. Il considérait de son devoir de travailler pour la science et d'écrire pour le peuple. Aux expositions mondiales de Paris et de Chicago, Dokoutchaïev reçut les premiers prix, et ses idées, développées par ses élèves, sont reconnues par les savants du monde entier.

A côté d'une interprétation matérialiste juste des principes fondamentaux de la géologie, de la pédologie et de l'agriculture, Dokoutchaïev a commis certaines erreurs dans le domaine de la sociologie et de la philosophie.

Il surestimait le rôle des conditions géographiques dans l'évolution de la société humaine. Il affirmait que la nature se développe sans faire de bonds. Une de ses grandes erreurs a été d'admettre des « lois absolues » de la permanence des rapports entre le climat, les zones naturelles et le sol d'une part, et la faune et la flore du pays de l'autre. Dokoutchaïev a sous-estimé le rôle prédominant du facteur biologique dans la genèse et l'évolution des sols.

La doctrine progressive de Dokoutchaïev sur la transformation de la nature des steppes et le relèvement de la fertilité des sols ne pouvait être mise en pratique sous le tsarisme. Ce n'est que dans la société socialiste que la pédologie de Dokoutchaïev, enrichie et développée par Williams et d'autres savants soviétiques, est devenue une branche importante des sciences de la nature au service de l'agriculture socialiste.

**DROIT.** Ensemble des lois et institutions qui règlent d'une façon déterminée les rapports entre les hommes. Le droit c'est, érigée en loi, la volonté de la classe au pouvoir dans une société donnée. Dans le « *Manifeste du Parti communiste* » (V.). Marx et Engels, s'adressant à la bourgeoisie, ont caractérisé ainsi le droit bourgeois : « ... votre droit n'est que la volonté de votre classe érigée en loi, volonté dont le contenu est déterminé par les conditions matérielles d'existence de votre classe » (Marx et Engels : « Manifeste du Parti communiste », P. 1954, p. 44). Cette définition du droit bourgeois permet de comprendre la nature et le contenu de tout droit. Le droit et les rapports juridiques ne sont que le reflet des conditions économiques de la société, et ne peuvent être déduits ni d'eux-mêmes, ni du développement de l'esprit humain. Le contenu du droit est fonction des rapports économiques, de la base économique de la société.

Le droit socialiste soviétique, c'est la volonté du peuple soviétique érigée en loi, volonté dont le contenu est déterminé par les tâches qui se dressent devant la dictature de la classe ouvrière : répression des exploités (à l'époque où les classes exploiteuses ne sont pas encore liquidées), alliance de la classe ouvrière avec la paysannerie, édification du socialisme et du communisme. Le droit et la législation socialistes soviétiques sont un des principaux moyens dont disposent les ouvriers et les paysans pour consolider la base économique de l'Etat socialiste, pour défendre les conquêtes socialistes, pour progresser victorieusement vers la phase supérieure du communisme.

Il ne faut pas confondre les lois promulguées par l'Etat (législation) et les lois économiques objectives. Cependant, certains économistes et certains juristes soviétiques identifiaient ces lois, ce qui les conduisait à la négation volontariste (V. *Volontarisme*) du caractère objectif des lois de la société. A la différence des lois de la nature et de la société, qui existent indépendamment des hommes, les lois promulguées par l'Etat sont créées selon la volonté des hommes et n'ont qu'une force juridique. Elles reflètent les intérêts économiques de classes déterminées et sont appelées à les défendre.

**DUALISME** (lat. *dualis* — de deux) Tendence philosophique qui, contrairement au monisme, admet comme principe de l'être non pas une, mais deux substances différentes, une matérielle et une spirituelle, qui s'excluent mutuellement et luttent entre elles. Par exemple, *Descartes* (V.) considérait que le fondement de l'être est constitué par deux principes indépendants l'un de l'autre, deux substances — une matérielle et une spirituelle. Le dualisme cherche vainement à concilier le matérialisme et l'idéalisme. La théorie matérialiste rejette le dualisme de même que l'idéalisme. Le matérialisme dialectique se place sur le terrain du monisme matérialiste. L'idéal dépend du matériel et n'existe pas en dehors de ce dernier. Affirmer que l'idéal se présente comme une substance indépendante fondamentale est une absurdité idéaliste. L'idéal naît de la matière à une étape donnée du développement de cette dernière ; aussi doit-il être considéré comme indissolublement lié à la matière et dépendant d'elle. Le monde n'est pas double, il est un et son unité est dans sa matérialité.

**DUHRING Eugène** (1833-1921). Professeur allemand de mécanique, philosophe et économiste. Sa philosophie éclectique est une combinaison de *positivisme* (V.), de *matérialisme mécaniste* (V.) inconséquent et d'idéalisme déclaré. Il se dressa contre la doctrine de Marx et d'Engels à l'époque où le Parti social-démocrate allemand, formé à la suite de la fusion des lassalliens et des eisenachiens, renforçait ses rangs et quand les questions théoriques revêtaient une importance primordiale. Les idées confuses et nuisibles de Dühring en matière de philosophie, d'économie politique et de socialisme, trouvaient créance parmi certains social-démocrates. Elles étaient partagées notamment par *Bernstein* (V.) (le futur chef des révisionnistes). Tenant compte du danger que présentaient les écrits de Dühring pour le mouvement ouvrier allemand en voie de consolidation, Engels s'éleva contre Dühring et soumit les opinions de ce dernier à une critique foudroyante dans son célèbre ouvrage, l'« *Anti-Dühring* » (V.).

## E

**ECLECTIQUE, ECLECTISME.** Réunion mécanique, sans principe, de courants [idéologiques, opinions, théories hétérogènes]. Les éclectiques s'efforcent de concilier le matérialisme et l'idéalisme. Toute philosophie inconséquente a un caractère plus ou moins éclectique. Exemple: les théoriciens de la II<sup>e</sup> Internationale qui voulaient « unir » le marxisme aux courants idéalistes : le kantisme, le machisme, etc. Lénine a défini et critiqué l'éclectisme dans « Encore une fois à propos des syndicats, à propos du moment actuel et des erreurs de Trotski et de Boukharine ». « La logique formelle... use de définitions formelles en se fondant sur ce qui est le plus ordinaire ou ce qui saute le plus souvent aux yeux, et elle s'en tient là. Si on prend deux ou plusieurs définitions de ce genre et si on les réunit de façon absolument fortuite... on obtient une définition éclectique qui montre les aspects différents de l'objet et rien de plus » (Lénine : Œuvres, t. 32, éd. russe, p. 72).

Ainsi, les boukhariniens, ennemis du léninisme, en définissant le rôle des syndicats au pays des Soviets, voulaient concilier éclectiquement deux points de vue opposés : le point de vue des trotskistes qui exigeaient l'« étatisation » des syndicats et l'emploi des méthodes militaires pour les diriger, et le point de vue, le seul juste, de Lénine du parti communiste, qui considéraient les syndicats comme une école du communisme. Les boukhariniens « démontraient » que les syndicats étaient en même temps l'un et l'autre. Lénine démolit leur éclectisme : la dialectique exige que l'on dégage l'aspect principal, décisif, d'un ensemble complexe, le « maillon décisif » de la chaîne des tâches historiques. Pour Lénine, les syndicats sont l'« école



du communisme », l'école de la discipline socialiste au travail, une école de solidarité, de défense des intérêts des travailleurs, une école d'administration. Tel est l'aspect décisif, le « maillon décisif » de l'activité syndicale.

Lénine flétrissait l'éclectisme pour son caractère vague, confus, abstrait. Les opportunistes recourent à l'éclectisme pour estomper tout ce qu'il y a de concret dans la lutte révolutionnaire. « La dialectique, a dit Lénine, est concrète et révolutionnaire... L'éclectisme et la sophistication des Kautsky et des Vandervelde escamotent, pour plaire à la bourgeoisie, tout ce qu'il y a de concret et de précis dans la lutte de classe... » (« La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky », M. 1954. p. 118).

**ECOLE DE MILET.** Première école matérialiste de la Grèce antique. De même que les autres villes de la côte ionienne de la Méditerranée, Milet fut au VI<sup>e</sup> siècle av. n. è. un centre du commerce, de l'artisanat, de la navigation et de la culture dans la société esclavagiste. Les philosophes de Milet étaient aussi des naturalistes. Ils développèrent certains rudiments de sciences naturelles empruntés aux peuples de l'Orient et firent les premières découvertes scientifiques dans le domaine de la géométrie, de la géographie, de l'astronomie et des mathématiques. Ils considéraient la nature comme une matière en mouvement et développement éternels, lui prêtaient une âme (V. *Hylozoïsme*) et soutenaient que le monde n'était pas l'œuvre des dieux. Engels disait en parlant des philosophies de la nature créées par Thalès (V.), Anaximandre et Anaximène : « ... Nous voyons déjà tout à fait se dessiner le matérialisme naturel spontané qui, au premier stade de son développement, considère tout naturellement comme allant de soi l'unité dans l'infinie diversité des phénomènes naturels et la recherche dans quelque chose de nettement physique, dans un corps particulier, comme Thalès dans l'eau » (« Dialectique de la nature », P. 1952, p. 187). D'après Anaximandre, la matière infinie et indéterminée, les particules de la matière (les *apeirons*), en mouvement, constituent la base du monde. Anaximène considère que l'air est à l'origine de tout ce qui existe. Les représentants de l'école de Milet s'efforçaient de résoudre la question des rapports entre la matière et les phénomènes concrets de la nature, d'expliquer comment les objets réels naissent de l'air, du feu ou de l'eau. Le problème ainsi posé des rapports de l'un et du multiple témoigne de la dialectique naïve des philosophes de Milet. A leur tentative de résoudre ce problème sont liées les premières tentatives de découvrir des lois dans la nature.

**ECOLE IMMANENTE EN PHILOSOPHIE** (lat. *immanens*). Un des courants les plus réactionnaires de la philosophie bourgeoise de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Variété de l'idéalisme subjectif. Ses représentants les plus connus sont Schuppe, Schubert-Soldern, Rehmke, Leclair. Les empiriocriticistes *Mach* (V.) et *Avenarius* (V.) avouaient leur parenté étroite avec l'école immanente. Cette philosophie avait aussi ses partisans parmi les révisionnistes russes du marxisme (*Bogdanov* — V., *Bazarov*, *Iouchkévitich* et d'autres). Les tenants de cette philosophie affirment que l'être est « immanent » à la conscience, c'est-à-dire que le monde n'existe pas indépendamment de la conscience, que le monde existe à l'intérieur de la conscience ou s'identifie avec elle. Variété du kantisme, la philosophie immanente a rejeté du système de *Kant* (V.) son élément matérialiste, la théorie de la « chose en soi » (V.) existant en dehors de la conscience. Elle nie l'existence de la matière et se rallie à l'idéalisme subjectif de *Hume* (V.) et de *Berkeley* (V.). Selon l'école immanente, la science doit étudier non la matière, mais les lois de la combinaison et de la succession des sensations qui sont les seuls objectifs dignes de foi. Tous les immanents glissent inévitablement vers le *solipsisme* (V.). Pour y échapper, les immanents (à l'exception de Schubert-Soldern qui se déclare carrément adepte du « solipsisme gnoséologique ») ont échafaudé le concept de « conscience en général » ou de « conscience générique », qui, disent-ils, existerait réellement en dehors du cerveau humain. Cependant, il est parfaitement évident qu'il n'y a jamais eu et qu'il ne peut y avoir dans le monde une conscience de ce genre, une conscience qui ne serait pas le produit du cerveau et qui ne refléterait pas l'être matériel. La « conscience en général » n'est autre chose qu'une fiction idéaliste. En partant de cette fiction, présentée comme une réalité irrécusable, les immanents s'efforcent de démontrer la réalité de Dieu et l'immortalité de l'âme et d'édifier ce qu'ils appellent la « théologie scientifique ». Cette fiction est également utilisée par les immanents pour « justifier » toutes sortes d'autres idées réactionnaires susceptibles de servir les intérêts des classes bourgeoises dominantes. « Les immanents sont les réactionnaires les plus endurcis, des prêcheurs avérés de fidéisme, conséquents dans leur obscurantisme. On n'en trouve pas un parmi eux, qui n'ait ouvertement conduit ses travaux théoriques les plus achevés à la gnoséologie à la défense de la religion et à la justification de telle ou telle survivance du moyen âge » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 241).

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'école immanente en philosophie a dégénéré en une multitude de tendances infimes qui, aujourd'hui encore, continuent à prêcher la religion.

**ECOLE PSYCHOLOGIQUE EN SOCIOLOGIE.** Théorie réactionnaire, antiscientifique de l'évolution sociale, particulièrement répandue à l'époque de l'impérialisme aux Etats-Unis, en Angleterre et en France. Hostile à la conception matérialiste de l'histoire, cette école cherche à démontrer que la vie économique et politique de la société serait déterminée par la vie psychique de l'homme. Présenter la société comme un produit des lois psychiques « éternelles » et le capitalisme comme un régime immuable et immortel, telle est la mission de classe de cette doctrine. Un des fondateurs de l'école, le sociologue réactionnaire français Gabriel de Tarde (1843-1904), auteur de la « théorie de l'imitation », affirme que toute la vie sociale est soumise à l'« instinct d'imitation » inhérent à la nature humaine. Quand un homme de génie fait une découverte remarquable, les masses l'imitent et appliquent cette découverte. D'après de Tarde, le peuple n'est que le simple instrument d'une volonté étrangère, il est incapable d'initiative créatrice. A partir de là, de Tarde soutient que la classe ouvrière a besoin d'être dirigée par les capitalistes.

A la suite de de Tarde, les thèses réactionnaires de l'école psychologique furent développées par les sociologues américains Giddings et Ward. Tous deux soutiennent que les sentiments, les idées, les capacités et les désirs des hommes sont les moteurs essentiels de l'évolution sociale et que le mode capitaliste de production est le corollaire de la mentalité humaine « normale ». Selon Giddings, les classes dominantes possèdent une conscience de « race » supérieure, une conscience qui leur confère le droit de jouer un rôle dirigeant dans la société. Aujourd'hui, les tenants de l'école psychologique en sociologie aux Etats-Unis (Ross, Bernard et autres) déclarent que les Américains « cent pour cent » sont des gens doués d'une mentalité « supérieure ». Ils affirment que la conduite des hommes est régie par un « instinct guerrier ». Beaucoup de représentants de

cette école professent le *freudisme* (V.) et afin de dénigrer la lutte des masses travailleuses pour la paix, la démocratie et le socialisme, ils déclarent que cette lutte serait le résultat d'« inclinations » inconscientes malsaines. Les savants progressistes de tendance démocratique aux Etats-Unis critiquent sévèrement l'école psychologique en sociologie, qu'ils dénoncent comme une arme idéologique entre les mains des forces réactionnaires.

**ECONOMIE ET POLITIQUE.** Ces deux catégories sont envisagées par le marxisme dans leur devenir et leur action réciproque comme un tout indissoluble. La structure économique de la société, sa base, détermine la superstructure politique et idéologique. Reflet direct du régime économique à une époque historique donnée, la politique est entièrement subordonnée aux intérêts de la classe qui domine économiquement. Ainsi, la politique bourgeoise a pour objet, à l'intérieur du pays, de consolider le régime capitaliste, d'assurer la libre exploitation des ouvriers par les capitalistes, de tenir en bride les classes exploitées, etc. De même, en politique extérieure, la bourgeoisie réactionnaire poursuit des intérêts qui découlent entièrement de sa situation économique. C'est la politique d'asservissement et d'exploitation des colonies, de conquête de territoires étrangers, la politique de guerre dans le but d'élargir ses sphères d'influence, de s'emparer de nouveaux marchés, des sources de matières premières, etc.

Au contraire, la politique de l'Etat socialiste exprime des rapports économiques différents, des rapports économiques socialistes. Elle a pour objet d'assurer l'épanouissement des rapports socialistes de production, c'est-à-dire des rapports de collaboration et d'entraide fraternelles, et de satisfaire au maximum les besoins croissants, matériels et spirituels, des travailleurs. La politique extérieure de l'Etat socialiste est dirigée contre le déchaînement de nouvelles guerres, pour la coexistence pacifique des Etats, car afin de se développer, l'économie socialiste n'a pas besoin de conquêtes territoriales, n'a pas besoin d'asservir les peuples.

Tout en étant le produit et l'expression d'un régime économique déterminé, la politique exerce à son tour une action notable sur l'économie. « La politique est l'expression concentrée de l'économie... La politique ne peut pas ne pas prévaloir sur l'économie » (Lénine : Œuvres, t. 32, éd. russe, p. 62). Ces paroles de Lénine qui mettent en lumière le rôle immense de la politique ne signifient pas que d'abord surgit la politique, puis l'économie, que la politique serait donnée première et l'économie donnée seconde. Ce n'est pas la politique qui a engendré les monopoles capitalistes, mais ceux-ci, qui sont le produit de tout le développement antérieur du mode capitaliste de production, déterminent la politique correspondante des Etats bourgeois à l'époque de l'impérialisme, à savoir la politique impérialiste. La politique prévaut sur l'économie dans ce sens que sans posséder le pouvoir politique aucune classe ne pourrait maintenir sa domination économique. « Les intérêts les plus essentiels, « décisifs », des classes, écrit Lénine, ne peuvent être satisfaits, en général, que par des transformations politiques radicales ; en particulier, l'intérêt économique capital du prolétariat ne peut être satisfait que par une révolution politique remplaçant la dictature de la bourgeoisie par celle du prolétariat » (Lénine : « Que faire ? », M. 1954, pp. 52-53). Cela signifie que la politique est l'expression concentrée de l'économie. C'est pourquoi la lutte politique est l'expression extrême de l'antagonisme des classes, de l'opposition irréductible des intérêts des exploités et des exploités, des oppresseurs et des opprimés. Aussi la question essentielle de toute révolution est-elle celle du pouvoir politique.

La politique engendrée par la base économique aide cette dernière à se consolider et à se développer. Ainsi l'économie capitaliste actuelle agonise depuis longtemps et entrave le progrès des forces productives. Mais si elle n'a pas disparu, c'est parce que la bourgeoisie détient le pouvoir politique qui protège le régime économique bourgeois. La politique de l'Etat soviétique, du parti communiste est d'une importance primordiale pour l'épanouissement de l'économie socialiste. En régime socialiste, le rôle de la politique dans l'essor de l'économie devient beaucoup plus grand, la propriété privée des moyens de production étant remplacée par la propriété collective ; loin d'être spontané et soumis à la loi de l'anarchie propre au régime capitaliste, cet essor est planifié conformément à une loi économique objective, la *loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale* (V.). De là une fonction nouvelle de l'Etat soviétique, la fonction d'organisation économique et de travail culturel et éducatif que l'Etat bourgeois ne connaît pas et ne peut connaître. Le rôle accru de la politique ne signifie pas que la politique détermine arbitrairement le développement de l'économie socialiste. Ce qui fait la force de la politique de l'Etat soviétique et du parti communiste, c'est qu'elle est fondée sur la connaissance et l'application des lois économiques objectives du socialisme. Le parti et l'Etat orientent tout le développement de l'économie et de la culture dans la voie du communisme. Voilà pourquoi la politique du parti communiste est la force vitale du régime soviétique. Aussi est-il indispensable de s'inspirer de la politique du parti communiste dans tous les domaines: économie, culture, littérature, art, etc., car cette politique exprime les besoins vitaux du peuple soviétique, la nécessité objective du développement social à l'époque historique actuelle.

**ECONOMISME.** V. « *Que faire ?* » ; *Spontanéité et conscience*.

**EDUCATION COMMUNISTE DES TRAVAILLEURS.** Les qualités morales nouvelles des Soviétiques constituent une des plus grandes acquisitions de la révolution socialiste. Ayant soumis leur pays à une transformation révolutionnaire qui en a fait un puissant Etat socialiste, les Soviétiques se sont transformés eux-mêmes. Ils ont acquis de nouvelles qualités qui se sont manifestées avec un éclat particulier pendant la Guerre Nationale et dans l'édification d'après-guerre. Dirigé par le parti communiste, le peuple soviétique achève actuellement l'édification socialiste et est en train de réaliser la transition graduelle au communisme. Pour accomplir cette tâche avec succès, il faut pousser plus avant l'oeuvre de l'éducation communiste et déployer l'offensive contre tout ce qui est ancien, contre toutes les survivances du capitalisme dans la conscience des hommes.

Donner une éducation communiste aux travailleurs, c'est inculquer quotidiennement à la masse, des ouvriers, paysans et intellectuels une attitude communiste envers le travail et la propriété collective, socialiste. Le parti communiste et l'Etat socialiste sont appelés à jouer un rôle primordial dans l'accomplissement de cette tâche. Le communisme ne se conçoit pas sans une haute productivité du travail. En établissant le contrôle sur la mesure du travail et de la consommation et en implantant chez les travailleurs une discipline nouvelle, communiste, le parti et l'Etat socialiste éduquent les Soviétiques dans l'esprit de probité et de conscience à l'égard du travail et leur enseignent à remplir leur devoir civique. En associant les larges

masses de travailleurs à l'administration du pays, l'Etat soviétique cultive chez les bâtisseurs du communisme le sentiment de la responsabilité à l'égard des destinées du pays, développe leur esprit d'initiative, et forme ainsi des combattants actifs pour le triomphe du communisme.

Assurer l'éducation communiste des travailleurs, c'est les former dans l'esprit du patriotisme soviétique, dans l'esprit de l'amitié entre les peuples ; de l'amour de la patrie socialiste, de ses traditions héroïques, de son glorieux présent et de son avenir encore plus prodigieux. La règle suprême dans la conduite du Soviétique est de servir sa patrie socialiste. Le parti communiste éduque le peuple soviétique dans l'esprit de l'internationalisme prolétarien et de l'hostilité tant envers le cosmopolitisme bourgeois qu'envers le nationalisme bourgeois.

Au même titre que la persuasion, l'influence coercitive de l'Etat joue un rôle important dans l'éducation communiste des masses. La dictature du prolétariat combat résolument les survivances du capitalisme dans l'attitude envers le travail et la propriété socialiste. Les ouvriers conscients infligent une riposte vigoureuse à ceux qui voudraient « traiter la fabrique appartenant au peuple, devenue la propriété du peuple, comme autrefois, du point de vue de cette pensée unique : « arracher le plus gros morceau et filer » (Lénine : Oeuvres choisies en deux volumes, t. II, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 355). L'Etat socialiste combat ceux qui enfreignent la discipline du travail et qui désorganisent la production ; il châtie impitoyablement les dilapidateurs de la propriété sociale, les parasites et les voyous.

Depuis l'instauration du pouvoir soviétique, le peuple de l'U.R.S.S. est passé par une bonne école d'éducation communiste. La conscience socialiste des Soviétiques s'élève de jour en jour, et cela se traduit en premier lieu par leur sollicitude envers les intérêts de l'Etat et le bien de la patrie. L'émulation socialiste est parmi les faits les plus probants qui témoignent du degré de développement de la conscience communiste, et constitue par ailleurs un moyen d'éducation communiste de tout premier ordre. Au cours de ces dernières années, l'émulation socialiste a incité ouvriers, kolkhoziens et intellectuels à créer des formes nouvelles de lutte en vue d'augmenter la productivité du travail, de développer encore l'économie nationale. Ce n'est que dans la lutte pratique pour l'édification d'une société nouvelle, communiste, dans la lutte de tous les travailleurs contre ce qui est ancien, périmé, caduc, que se forge la nouvelle culture communiste, la nouvelle conscience communiste des Soviétiques. Consolider et développer la morale communiste qui contribue à la lutte pour l'édification du communisme au pays des Soviets, tel est l'un des objectifs importants de l'éducation communiste. A la base de la morale communiste est la lutte pour la consolidation et l'accomplissement du communisme.

Les immenses succès, enregistrés dans le domaine de l'éducation communiste des masses, s'expliquent par le fait que le parti communiste a assumé le rôle d'éducateur du peuple soviétique. Les décisions qu'il a prises au cours des dernières années sur les questions d'idéologie, ont mobilisé les travailleurs culturels de l'U.R.S.S. en vue de surmonter les influences nuisibles et dangereuses de la « culture » bourgeoise décadente, et ont fourni le programme d'un nouvel essor de la littérature et de l'art soviétiques. Le parti communiste attache une immense importance à la propagande de la seule conception du monde authentiquement scientifique : le marxisme-léninisme, — doctrine qui arme le peuple soviétique de la connaissance des lois du développement social, des lois de l'édification de la société communiste.

La propagande du marxisme-léninisme et de la science qui contribue grandement à faire disparaître les survivances religieuses, à former les Soviétiques dans l'esprit de l'athéisme, à les armer d'une conception scientifique du monde, est un moyen essentiel de l'éducation communiste.

**EGALITE.** Les différentes classes sociales donnent à la notion d'égalité un contenu foncièrement différent. La bourgeoisie n'admet que l'égalité devant la loi et laisse intactes l'exploitation de l'homme par l'homme, l'inégalité politique, l'inégalité dans la possession des biens, et perpétue l'asservissement des masses laborieuses. Aussi l'égalité bourgeoise n'est-elle qu'une égalité de pure forme. Le mot d'ordre d'égalité qui avait joué un rôle progressiste à l'époque de la lutte révolutionnaire de la bourgeoisie contre l'inégalité féodale et contre le féodalisme en général, est devenu, après la victoire de la bourgeoisie, un moyen de duper les masses opprimées.

Ce fut dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque où le caractère tout formel et faux de l'égalité bourgeoise avait commencé à se manifester avec une force particulière, que les théories égalitaires petites-bourgeoises connurent une grande popularité. Les idéologues petits-bourgeois (*Proudhon* — V., *Stirner*, etc.) s'efforcèrent d'élargir la notion bourgeoise d'égalité en revendiquant aussi l'égalité dans les rapports de fortune. La conception petite-bourgeoise est réactionnaire et utopique, car elle n'implique pas la nécessité d'abolir les classes, l'inégalité de classes et l'exploitation. Les défenseurs petits-bourgeois de l'égalité ne préconisaient pas l'abolition de la propriété privée des moyens de production et leur transformation en propriété collective. Ils comprenaient l'égalité comme le droit égal d'accéder à la propriété privée.

Après la victoire du socialisme en U.R.S.S., il y eut des tentatives de ressusciter les conceptions petites-bourgeoises sous la forme de l'égalitarisme dans la consommation personnelle et le mode de vie, indépendamment de la qualité et de la quantité de travail social fourni. Ces tendances avaient un caractère réactionnaire. Staline a donné cette définition scientifique de la conception prolétarienne, marxiste de l'égalité : « Par égalité le marxisme entend, non pas le nivellement des besoins personnels et de la manière de vivre, mais la suppression des classes, c'est-à-dire : a) libération égale de tous les travailleurs de l'exploitation, une fois les capitalistes renversés et expropriés ; b) abolition égale pour tous de la propriété privée des moyens de production, une fois qu'ils sont devenus la propriété de toute la société ; c) obligation égale pour tous de travailler selon leurs capacités, et droit égal pour tous les travailleurs d'être rétribués selon leur travail (société *socialiste*) ; d) obligation égale pour tous de travailler selon leurs capacités, et droit égal pour tous les travailleurs de recevoir selon leurs besoins (société *communiste*). Et le marxisme part de ce principe que les goûts et les besoins des hommes ne sont pas et ne peuvent pas être identiques et égaux, en qualité ou en quantité, ni en période de socialisme, ni en période de communisme » (« Rapport présenté au XVII<sup>e</sup> congrès du parti sur l'activité du Comité Central du Parti communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S. », M. 1952, pp. 67-68). Les réalisations historiques établissant une égalité authentique en Union Soviétique ont trouvé leur consécration dans la Constitution de l'U.R.S.S.

**ELEATES.** Ecole philosophique de la Grèce antique (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles av. n. è.) fondée dans la ville d'Elée (Italie du Sud), dont les principaux représentants furent Xénochrone de Colophon (VI<sup>e</sup> - V<sup>e</sup> s. av. n. è.), Parménide d'Elée (fin du VI<sup>e</sup> siècle-V<sup>e</sup> siècle av. n. è.), Zénon d'Elée (vers 500 av. n. è.) et Mélissos de Samos (V<sup>e</sup> siècle av. n. è.). Avec Parménide, cette école acquiert un caractère nettement idéaliste et sert de soutien, idéologique à l'aristocratie réactionnaire esclavagiste après les guerres médiques. Contre la doctrine dialectique spontanée de l'école de Milet (V.) et d'Héraclite (V.) sur la variabilité de la substance originelle, l'école éléatique fait valoir la théorie de l'essence immuable de l'être véritable d'après laquelle tous les changements apparents seraient illusoire. Cette conception métaphysique aboutit à la négation de l'importance de l'expérience sensible dans la connaissance et fut, plus tard, une des sources de l'idéalisme de Platon (V.).

Les arguments des Eléates contre la dialectique, et en particulier ceux de Zénon sur les contradictions du mouvement (« apories ») jouèrent un rôle positif dans le développement de la dialectique malgré leurs déductions métaphysiques, car ils posèrent dans toute son acuité la question de savoir comment exprimer par des concepts logiques le caractère contradictoire des processus objectifs du mouvement et du développement. (V. également *Philosophie antique.*)

**EMPEDOCLE d'Agrigente** (490-430 av. n. è.). Philosophe matérialiste de la Grèce antique, idéologue de la démocratie esclavagiste. A la différence des représentants de l'école de Milet (V.) pour lesquels une seule substance matérielle est le fondement de toutes choses et contrairement à Anaxagore (V.) qui admettait l'existence de nombreux éléments premiers. Empédocle ramène toute la diversité de l'univers à quatre « racines » : la terre, l'eau, l'air et le feu. Cette doctrine des quatre éléments de la nature s'était maintenue dans la philosophie antique et médiévale durant plusieurs siècles. La combinaison et la séparation des éléments, Empédocle les expliquait par l'action de deux forces contraires : l'« amitié » et la « haine », alors que pour Anaxagore c'était le « nous » unique. Son tableau du développement de l'univers, qui s'opère en vertu de lois naturelles, présente le plus grand intérêt. Empédocle a pressenti que l'évolution des êtres vivants s'effectue par sélection naturelle.

**EMPIRIOCITICISME** (philosophie de « l'expérience critique ») ou machisme. Courant philosophique réactionnaire, variété de l'idéalisme subjectif, apparu dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Allemagne et en Autriche. Fondé par Avenarius (V.) et Mach (V.), l'empiriocriticisme est entièrement basé sur la notion d'« expérience » déformée dans le sens idéaliste. A rencontre de la conception scientifique de l'expérience envisagée comme l'action réciproque de l'homme et de la nature, comme la transformation de la nature à l'aide d'instruments de production, les empiriocriticismistes avancent une conception idéaliste subjective de l'expérience comme la somme des impressions et des sensations humaines n'ayant aucun rapport avec la réalité objective. Les empiriocriticismistes affirment que tous les phénomènes ont pour support les « éléments du monde », ou, ce qui revient au même, les « éléments de l'expérience ». Toute chose est un « complexe d'éléments ». Sous le vocable « élément », Avenarius et Mach dissimulent le fait qu'ils prennent la sensation pour fondement des phénomènes, car leur « élément » est identique à la sensation. Ainsi, l'empiriocriticisme se rallie sans réserve au principe fondamental de l'idéalisme subjectif de Berkeley (V.). Poussant plus loin leur idéalisme subjectif, Avenarius et Mach prétendent que l'objet (le monde) est impossible sans sujet (la conscience, les sensations), que les lois de la nature n'existent pas objectivement, que la vérité objective est impossible. Sous l'influence de Mach, l'empiriocriticisme se répandit parmi les physiciens et devint la base philosophique de ce qu'on appelle l'idéalisme « physique » (V.). Selon certains physiciens, qui ignorent le matérialisme dialectique, les découvertes de la physique moderne (fission de l'atome en électrons et protons, nature électromagnétique de l'atome, etc.) prouveraient la « disparition de la matière », l'« impossibilité de connaître la vérité », la nécessité de se rallier à l'idéalisme, etc., alors qu'en réalité ces découvertes ont confirmé le matérialisme dialectique.

Dans son ouvrage « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine a mis à nu les racines de l'empiriocriticisme, a dénoncé cette philosophie comme un idéalisme réactionnaire et un fidéisme dissimulé, a battu à plate couture les écoles machistes surgies à l'époque de la réaction en Russie (après la révolution de 1905-1907) (Bogdanov — V., Iouchkévitch et autres). Le machisme se manifeste sous les formes les plus variées dans la philosophie réactionnaire de nos jours.

**EMPIRIOMONISME.** Variété de l'empiriocriticisme (V.), ou machisme, créée en Russie par Bogdanov (V.). Une des nombreuses tentatives des ennemis du marxisme de substituer l'idéalisme subjectif à la philosophie matérialiste. Sous un vocable nouveau, « empiriomonisme » (ce qui doit vouloir dire philosophie basée sur l'« expérience unique »), Bogdanov dissimulait l'idéalisme subjectif patent de sa philosophie. La conscience individuelle qui, chez Avenarius (V.) et Mach (V.), joue le rôle du démiurge de la nature, Bogdanov la remplace par la conscience collective. D'après lui, le monde physique est l'expérience « socialement organisée de l'humanité collective ». Lénine dit à ce propos : « Penser que l'idéalisme philosophique disparaît du fait qu'on substitue à la conscience individuelle celle de l'humanité, ou à l'expérience d'un seul homme l'expérience socialement organisée, c'est comme si l'on pensait que le capitalisme disparaît quand une société par actions se substitue à un capitaliste » (« *Matérialisme et empiriocriticisme* », M. 1952, p. 263). Bogdanov proclama que la nature entière est un produit de la conscience. De même que le machisme qui l'a enfanté, l'empiriomonisme est une philosophie idéaliste subjective qui défend en fin de compte l'obscurantisme. Lénine mit en évidence le lien qui unissait l'empiriomonisme à la « recherche de Dieu » et à la « construction de Dieu ». (V. « *Recherche de Dieu* » et « *construction de Dieu* ».)

**EMPIRIOSYMBOLISME.** Philosophie idéaliste subjective, variété du machisme (V.). En Russie, c'est le menchévik Iouchkévitch qui en fit la propagande à l'époque de la réaction (après la révolution de 1905-1907). L'empiriosymbolisme nie l'objectivité du monde extérieur, la théorie matérialiste du reflet, et considère les représentations et les concepts non comme des images du monde matériel, mais uniquement comme des symboles, des signes conventionnels de nos sensations. (V. également *Théorie des hiéroglyphes.*)

**EMPIRISME** (du grec [...] — expérience). Doctrine philosophique qui place dans l'expérience sensible la source unique de connaissance. On distingue l'empirisme idéaliste et l'empirisme matérialiste. L'empirisme idéaliste (Berkeley — V., Hume — V., Mach — V., Avenarius — V., Bogdanov — V., les « empiristes logiques » actuels, etc.) réduit l'expérience à l'ensemble des sensations ou des représentations, et nie que l'expérience ait pour base la nature matérielle. Pour l'empirisme matérialiste

(F. Bacon — V., *Hobbes* — V., *Locke* — V., les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle) le fondement de l'expérience sensible réside dans les objets de la nature matérielle. Le matérialisme dialectique rejette l'empirisme idéaliste et considère que les prémisses de l'empirisme matérialiste sont justes, pour l'essentiel. Néanmoins, le matérialisme dialectique condamne l'étroitesse de l'empirisme caractéristique pour le matérialisme prémarxiste, incapable d'apprécier à sa juste valeur le rôle des théories et des abstractions scientifiques. Tout en soutenant que la connaissance repose sur l'expérience sensible, le matérialisme dialectique reconnaît le grand rôle des théories, des idées, des concepts scientifiques. La sensation et la pensée sont les deux degrés, les deux phases d'un seul processus, celui de la connaissance. « Pour comprendre, il faut commencer par étudier empiriquement, et de l'expérience s'élever à la généralisation » (Lénine : « Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 178).

**EMULATION SOCIALISTE.** L'émulation socialiste, « c'est la méthode communiste de construction du socialisme fondée sur le maximum d'activité de millions de travailleurs » (Staline : Œuvres, t. 12, éd. russe, p. 109). La naissance du communisme est le résultat du labeur fécond et conscient des masses. L'émulation socialiste, expression de l'initiative créatrice consciente du peuple construisant une société nouvelle, communiste, a surgi de la victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre. A l'opposé de la concurrence capitaliste, qui implique l'exploitation féroce des travailleurs, l'étouffement brutal de l'énergie et de l'initiative créatrice, l'émulation socialiste organisée et dirigée par le parti communiste permet aux larges masses de déployer leurs aptitudes et leurs talents, que le capitalisme, selon l'expression de Lénine, écrasait, étranglait, étouffait par milliers et par millions. L'émulation socialiste a sa source principale dans les rapports de production nouveaux, socialistes, de la société soviétique qui a supprimé à jamais le travail forcé et l'exploitation de l'homme par l'homme. Elle est due également à l'amélioration radicale de la situation matérielle et culturelle des travailleurs. L'émulation socialiste est le puissant levier à l'aide duquel l'Etat soviétique construit le communisme en U.R.S.S.

Un des traits remarquables de l'émulation socialiste, c'est qu'elle a provoqué un changement radical dans l'attitude des hommes envers le travail : de lourd et humiliant fardeau qu'il était autrefois, il est devenu pour les Soviétiques une affaire de dignité, d'héroïsme, de vaillance et de gloire. L'émulation socialiste repose sur le principe de la collaboration fraternelle et de l'entraide socialiste des travailleurs, de l'aide des travailleurs avancés aux retardataires afin d'obtenir un essor général. L'émulation s'attaque à la routine, à l'inertie et au bureaucratisme. Elle est l'expression pratique de l'autocritique révolutionnaire des masses et s'appuie sur l'initiative de millions de travailleurs. L'émulation socialiste est une source puissante de l'accroissement de la productivité du travail. Prenant appui sur l'élévation du niveau matériel et culturel des travailleurs, l'émulation socialiste est à son tour un facteur d'amélioration continue du bien-être matériel et culturel des peuples de l'U.R.S.S. Elle est une manifestation éclatante de l'union entre l'intérêt personnel et l'intérêt général. Elle réalise le principe de l'avantage matériel lié à la haute productivité du travail. L'émulation socialiste en U.R.S.S. est passée par plusieurs étapes. En débutant par les samedis communistes (initiative des ouvriers de Moscou, qui travaillaient sans rétribution pour la république le samedi, aux heures libres) pendant la guerre civile, en passant par le travail de choc du premier quinquennat et le mouvement stakhanoviste du deuxième, elle a abouti à l'émulation socialiste du peuple tout entier. Le mouvement stakhanoviste a marqué une étape nouvelle dans l'histoire de l'émulation, parce qu'il repose avant tout sur la nouvelle technique due à l'industrialisation socialiste. Ce mouvement engendre une haute productivité du travail, fournit une preuve évidente de la supériorité du socialisme sur le capitalisme.

L'émulation socialiste est aujourd'hui à son étape supérieure: elle englobe le peuple entier. Ce n'est plus des groupes isolés d'ouvriers qui se rendent maîtres de l'outillage complexe et des procédés de fabrication modernes, mais des centaines de mille, des millions ; la classe ouvrière n'est plus la même quant à son niveau culturel et technique. Plus de 25 % des ouvriers soviétiques possèdent une instruction secondaire ou de sept ans. Des millions d'ouvriers suivent chaque année des cours d'enseignement général ou technique, sans parler du perfectionnement professionnel presque généralisé. L'élévation du niveau culturel et technique a donné jour à des formes supérieures d'émulation. On lutte pour une qualité supérieure des produits, pour l'augmentation de la rentabilité des entreprises, pour la culture dans la production, pour l'économie des matières premières et des matériaux, etc. Ce qu'il y a de remarquable dans l'émulation socialiste d'aujourd'hui, c'est l'effort que fournissent les Soviétiques pour appliquer partout les méthodes de travail perfectionnées et entraîner dans le mouvement novateur tous les ouvriers et kolkhoziens du pays.

Fort de soutien et de la direction du parti communiste, l'émulation socialiste est une source intarissable de l'initiative et de l'esprit d'invention des masses. Le parti et le Gouvernement soviétique orientent le génie créateur du peuple vers la consolidation et le développement de la puissance économique et politique de l'U.R.S.S., vers l'épanouissement de la culture socialiste. Les pays de démocratie populaire édifient le socialisme en profitant de la riche expérience accumulée par les Soviétiques dans l'organisation de l'émulation socialiste. C'est là une preuve de plus de la vitalité de ce puissant mouvement de notre époque.

**ENCYCLOPÉDISTES.** Précurseurs idéologiques de la Révolution bourgeoise française de 1789, réunis par une œuvre commune, l'« Encyclopédie » (1751-1780). A côté de philosophes, de savants et d'écrivains collaboraient à cet ouvrage ingénieurs, militaires et médecins renommés. L'« Encyclopédie » était dirigée par le matérialiste *Diderot* (V.). Son collaborateur le plus proche était *d'Alembert* (V.). On compte parmi les auteurs de l'« Encyclopédie » : *Voltaire* (V.), *Helvétius* (V.), *Holbach* (V.), *Condillac* (V.), *Rousseau* (V.), de célèbres naturalistes tels que *Buffon*, *Leroy*, etc. Les encyclopédistes professaient des opinions politiques différentes : certains étaient partisans du « despotisme éclairé », d'autres, républicains et adeptes de la démocratie bourgeoise, mais tous désapprouvaient le régime féodal et se prononçaient contre les privilèges des castes, défendaient les droits du tiers état, avec la bourgeoisie à sa tête. Les vues philosophiques des encyclopédistes étaient également diverses. *Voltaire* et *Rousseau* étaient déistes (V. *Déisme*), reconnaissaient Dieu comme cause première, mais n'avaient son influence sur la nature ; *Diderot*, *Helvétius* et *Holbach* se classent parmi les matérialistes et les athéistes militants. Tous étaient unis par la haine de la scolastique (V.), de la domination de l'Eglise catholique sur l'esprit humain. Les encyclopédistes les plus radicaux, les matérialistes, luttèrent résolument contre le servage. Grâce à leur participation, l'« Encyclopédie » devint une arme de combat contre les assises du régime féodal. Engels définit ainsi la portée

historique de l'« Encyclopédie » ; « Les matérialistes français ne limitèrent pas leurs critiques aux questions religieuses, ils s'attaquèrent à toutes les traditions scientifiques et institutions politiques qu'ils trouvèrent sur leur route ; et afin de prouver que leur doctrine avait une application universelle, ils l'appliquèrent bravement à tous les sujets de la science dans une œuvre de géants dont ils prirent le nom, — l'« Encyclopédie ». Ainsi sous l'une ou l'autre de ses deux formes — matérialisme avoué ou déisme — cette doctrine devint celle de toute la jeunesse instruite de France » (« Socialisme utopique et socialisme scientifique », P. 1924, p. 37). Cependant, pas un encyclopédiste ne dépassa le cadre de l'idéologie bourgeoise. Leur « règne de la raison » n'était, après tout, que le règne idéalisé de la bourgeoisie. Les encyclopédistes ont été persécutés comme ennemis du féodalisme et de l'Eglise catholique. Plusieurs d'entre eux furent condamnés à l'emprisonnement et leurs œuvres, brûlées. Aujourd'hui encore, les philosophes réactionnaires de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et des autres pays capitalistes, font preuve d'hostilité envers les idées des encyclopédistes français. Le Parti communiste français, luttant contre la réaction, apprécie hautement le rôle progressif joué par les encyclopédistes dans l'histoire.

**ENERGETISME.** Courant idéaliste réactionnaire de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, répandu aujourd'hui encore parmi les philosophes et les savants bourgeois. L'énergétisme, une des manifestations de l'idéalisme « physique » (V.), était prêché par le chimiste et philosophe allemand Ostwald. Devant le bouleversement qui s'est produit dans les théories physiques de la matière à la fin du siècle passé, certains savants ont voulu abandonner la notion de matière en général. L'énergétisme devait faire admettre l'idée du mouvement sans matière. Plus de matière, plus de réalité objective, elle est « écartée » et remplacée par l'énergie. L'énergétisme détache le mouvement de la matière, affirme que l'énergie (V.) existe sans matière, que tous les phénomènes de la nature, de la société et de la pensée peuvent être réduits à l'énergie, considérée comme quelque chose de subjectif qui dépend de la conscience humaine. Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine a fait justice de l'énergétisme d'Ostwald, a mis à nu son caractère idéaliste, antiscientifique, a démontré toute l'inconsistance des tentatives d'assigner à cette « théorie » un fondement scientifique. Le machiste *Bogdanov* (V.) avait essayé d'appliquer le « principe énergétique » aux phénomènes sociaux. Il considérait les changements sociaux comme « un accroissement ou une diminution d'énergie... ». Lénine a dénoncé également ces tentatives de substituer l'énergétisme au matérialisme historique. Les tenants de cette doctrine combattaient les théories matérialistes avancées entravant par là le progrès des sciences. Ainsi, ils luttèrent contre l'atomisme en physique et en chimie. L'énergétisme a été critiqué par plusieurs chercheurs d'avant-garde : Boltzmann, Planck, *Stolétov* (V.) et d'autres. De nos jours, à l'occasion de la découverte, par la physique moderne, de la loi de la corrélation de la masse et de l'énergie, certains savants s'efforcent d'accréditer l'idée du mouvement sans matière et de faire de l'énergie la « substance du monde ». Dénaturant le sens de cette loi, les énergétistes actuels déclarent que la matière se transforme en énergie. Les élucubrations « dernier cri » de l'énergétisme ne sont pas moins absurdes que celles du passé.

**ENERGIE.** Mesure du mouvement de la matière. La notion d'énergie, dans son acception moderne, date de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et se rattache à la découverte de la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie. Engels rangeait cette découverte parmi les trois grandes acquisitions de la science du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont fait progresser à pas de géant la connaissance de l'enchaînement des processus naturels. Cette loi développe et concrétise la loi générale de la conservation de la matière et du mouvement formulée par *Lomonossov* (V.). Pour Engels et Lénine, les concepts d'énergie et de mouvement sont des notions du même ordre.

Aux formes spécifiques du mouvement, physiques et chimiques, qualitativement différentes, correspondent des formes déterminées d'énergie : mécanique, thermique, électromagnétique, chimique, etc. Le concept de l'énergie traduit le caractère indestructible, au point de vue quantitatif et qualitatif, du mouvement matériel, son aptitude à des métamorphoses perpétuelles. L'énergie se conserve quantitativement, elle ne peut être anéantie. Toutes les espèces d'énergie se convertissent l'une dans l'autre. C'est pourquoi, Engels dit que la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie est la loi fondamentale du mouvement, la loi absolue de la nature.

La transformation de l'énergie s'opère en dehors et indépendamment de la conscience. L'énergie n'existe pas sans les objets matériels. Lénine estime que la tentative de concevoir l'énergie en dehors de la matière équivaut à la tentative idéaliste de concevoir le mouvement sans la matière. La physique moderne a montré que l'énergie est indissolublement liée à la masse des corps. La loi de la corrélation masse-énergie est une des lois fondamentales de la physique moderne ; elle est une nouvelle confirmation de la loi de *Lomonossov*. Les idéalistes s'efforcent de détacher l'énergie de la matière, de déclarer la matière « inexistante », de représenter l'énergie comme la « substance universelle unique ». Ils interprètent l'énergie dans le sens subjectiviste en la faisant dériver de la conscience. (V. également *Energétisme*.)

**ENGELS Friedrich.** Chef et éducateur du prolétariat, ami et collaborateur de Marx, qui a élaboré, avec ce dernier, la théorie du communisme scientifique et lutté avec lui pour la libération de la classe ouvrière, pour le communisme. Engels naquit le 28 novembre 1820 à Barmen, en Prusse-Rhénane. Son père était un fabricant de textile. Engels fit ses études au collège de Barmen, puis au lycée d'Elberfeld, qu'il fut obligé de quitter. Il travailla près d'une année au bureau de son père, puis à Brème dans une grande maison de commerce. C'est là qu'il se lia avec le groupe d'hommes de lettres radicaux « La Jeune Allemagne » et collabora dans « Le télégraphe allemand ». Au printemps de 1841, Engels quitta Brème et, après un voyage en Suisse et en Italie du Nord, il vint à Berlin et s'engagea dans un régiment d'artillerie, ce qui ne l'empêcha pas de suivre le cours de philosophie à l'Université où il prit contact avec le cercle des *jeunes-hégéliens* (V.). En mars 1842, Engels publia la brochure « Schelling et la révélation » où il soumet à une critique serrée les conceptions mystiques réactionnaires de *Schelling* (V.). En 1842, son service militaire accompli, Engels se rendit en Angleterre, à Manchester. Il y fit connaissance avec la vie des ouvriers, étudia la situation de la classe ouvrière anglaise, entra en relations avec les militants chartistes et commença à collaborer aux publications socialistes. En 1844, Engels publia à Paris dans les « Annales franco-allemandes » de Marx et Ruge son « Etude critique sur l'économie politique ». Marx a qualifié cet ouvrage d'esquisse géniale d'une économie politique nouvelle, prolétarienne. Fin août 1844, Engels quitta Manchester et se rendit en Allemagne ; en passant par Paris, il rencontra Marx. Ainsi commença l'amitié de deux grands guides du prolétariat, amitié dont Lénine a dit qu'elle

dépasse « toutes les légendes les plus émouvantes des anciens, relatives à l'amitié des hommes » (Lénine : « Karl Marx ; Friedrich Engels », M. 1954, p. 52). A Paris Marx et Engels écrivent le livre « *La Sainte Famille* » (V.), dirigé contre les jeunes-hégéliens et qui jette les fondements du socialisme matérialiste révolutionnaire.

En 1845, Engels, revenu en Allemagne, publie son célèbre ouvrage « La situation des classes laborieuses en Angleterre » que Lénine a qualifié comme « une des meilleures œuvres de la littérature socialiste du monde... » (Œuvres, t. 19, éd. russe, p. 504). Dans cet ouvrage, Engels a démontré le premier que le prolétariat n'est pas seulement la classe qui souffre », que « le prolétariat en lutte s'aidera lui-même » (Lénine : « Karl Marx ; Friedrich Engels », M. 1954, p. 48).

Au printemps de 1845 Engels se fixa à Bruxelles où habitait alors Marx. Ils écrivirent en commun l'« *Idéologie allemande* » (V.), critique des insuffisances de la philosophie de Feuerbach, des vues des jeunes-hégéliens et du « vrai socialisme », doctrine réactionnaire allemande, dont les tenants s'élevaient contre la lutte de classe et prêchaient la réconciliation générale. De 1845 à 1847, Engels vécut à Bruxelles et à Paris poursuivant ses études scientifiques et son action pratique parmi les ouvriers. Comme Marx, il prit contact avec l'organisation clandestine la « Ligue des communistes », et mena à bien un grand travail de préparation pour le I<sup>er</sup> congrès de cette ligue. Il écrivit les « Principes du communisme », ébauche du programme de la « Ligue des communistes », et, en commun avec Marx, le célèbre « *Manifeste du Parti communiste* » (V.).

Quand la révolution de 1848 éclate en France, Engels se rend à Paris à la suite de Marx expulsé de Bruxelles. Au début d'avril 1848, la révolution ayant commencé en Allemagne, Engels et Marx quittent Paris pour Cologne, où ils se mettent à la tête de la « Nouvelle gazette rhénane » qu'ils avaient fondée et s'adonnent à un grand travail révolutionnaire. L'ordre d'arrestation ayant été lancé contre les rédacteurs de la « Nouvelle gazette rhénane », Engels part pour Bruxelles. Là il est arrêté, jeté en prison, puis expulsé. En octobre il arrive à Paris, d'où il s'enfuit en Suisse, et ce n'est qu'en janvier 1849 qu'il rentre à Cologne. Bientôt ils sont, Marx et lui, traduits en justice, accusés d'« outrage aux autorités ». A l'audience, les accusés se corn portent en accusateurs, et le tribunal doit les acquitter. Engels prend part à l'insurrection populaire armée ; celle-ci une fois réprimée, Engels passe en territoire suisse avec les derniers détachements révolutionnaires. Sur les instances de Marx, il se rend à Londres.

Engels dresse le bilan de la période révolutionnaire de 1848-1849 dans deux ouvrages. Dans le livre « La guerre des paysans en Allemagne » (publié en 1850) il démontre que les classes et les représentants des classes, qui ont partout trahi la révolution en 1848 et en 1849, se rencontrent déjà en qualité de traîtres en 1525, bien que leur trahison fût alors moins évidente. Dans l'autre ouvrage, « Révolution et contre-révolution en Allemagne » (1851-52), écrit en collaboration avec Marx, Engels accorde une grande attention aux questions de l'insurrection armée, et enseigne aux ouvriers révolutionnaires que l'insurrection est un art. En novembre 1850, il vient s'établir à Manchester où il travaille en qualité de commis dans une maison de commerce dont il devint plus tard l'un des associés. Il s'occupe de nouveau de ce « maudit commerce » pour pouvoir accorder à Marx un appui financier. Pendant son séjour à Manchester, Engels a écrit plusieurs ouvrages sur des questions militaires qui l'intéressaient vivement. Lénine considérait Engels comme un grand expert en matière militaire. A cette époque, Engels travaille aussi à élargir ses connaissances de langues étrangères. Il vit à Manchester jusqu'en 1870. Marx et lui s'écrivaient presque chaque jour, discutant les questions les plus diverses de théorie, politique, tactique et économie.

Au sein de la 1<sup>re</sup> Internationale, Engels et Marx combattent les proudhoniens, les bakouninistes et autres ennemis de l'Internationale. A l'automne de 1870 Engels vient se fixer à Londres, où il est coopté comme membre du Conseil général de la 1<sup>re</sup> Internationale. Quand elle fut dissoute, Marx et Engels continuent néanmoins à diriger le mouvement ouvrier. Tout le poids de la lutte contre les courants hostiles au marxisme incombait alors à Engels, Marx étant absorbé par son travail sur « Le Capital ». De cette époque datent les articles contre Dühring, publiés en 1877-78, qui constituèrent l'« *Anti-Dühring* » (V.) où Engels « analyse les problèmes les plus importants de la philosophie, des sciences naturelles et sociales... C'est un livre remarquablement instructif et riche de contenu » (*Ibid.*, p. 51). En même temps Engels s'adonne à l'étude des sciences de la nature et des mathématiques ; on peut juger des résultats de son travail en lisant la « *Dialectique de la nature* » (V.). Après la mort de Marx, Engels entreprend la mise au point et la publication des deuxième et troisième livres du « Capital » que Marx n'avait pu achever. Le deuxième livre sortit en 1885 et le troisième en 1894. Par ce travail Engels érigea à son génial ami un monument grandiose. C'est dans cette période qu'il écrivit « *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* » (V.). En 1888 parut son livre « *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* » (V.) qui, comme l'« *Anti-Dühring* », a servi à des générations de marxistes pour apprendre les éléments du matérialisme dialectique et du matérialisme historique.

Au début des années 90, dans sa correspondance, Engels continue à développer les idées du matérialisme historique. Les vulgarisateurs du marxisme prétendaient que le matérialisme historique, attribuant une importance décisive aux changements dans l'économie, niait le rôle de la superstructure : Etat, idéologie, etc. Une telle interprétation du marxisme comportait un sérieux danger : elle menait à une contemplation passive de l'histoire, à la sous-estimation du rôle des idées, des institutions politiques, de la lutte du prolétariat pour la conquête du pouvoir politique. Cette interprétation ne pouvait surgir, écrivait Engels à Mehring en 1893, qu'à partir d'« une conception banale, non dialectique de la cause et de l'effet, considérés comme des pôles opposés l'un à l'autre de façon rigide, à partir de l'ignorance absolue de l'action réciproque. Le fait qu'un facteur historique, dès qu'il est engendré finalement par d'autres faits économiques, réagit aussi à son tour et peut réagir sur son milieu et même sur ses propres causes, ces messieurs l'oublient souvent tout à fait à dessein » (Marx-Engels : Etudes philosophiques, P. 1935, p. 167).

Dans ses lettres, Engels met en lumière l'interaction de la base et de la superstructure, montre les particularités spécifiques du développement de l'idéologie (philosophie, religion, art) à la différence de l'économie ; il critique les « marxistes » qui, ayant appris certains principes généraux du matérialisme historique, ne se donnent pas la peine d'étudier en détails les faits concrets de l'histoire.

Tout en fournissant un immense travail théorique, Engels exerçait pratiquement la direction du mouvement ouvrier international. Il s'intéressait vivement au mouvement révolutionnaire en Russie et rédigea une série d'articles consacrés aux rapports sociaux dans ce pays. Il écrivit en 1885 que les Russes s'approchaient de leur révolution démocratique bourgeoise. « La révolution *doit* éclater dans un temps donné ; elle *peut* éclater chaque jour. Dans ces conditions le pays est comme une mine chargée, où il ne s'agit que d'appliquer la mèche » (Marx-Engels : *Ausgewählte Briefe*, B. 1953, S. 456). Comme Marx, Engels voyait clairement que la révolution politique en Russie aurait une importance considérable pour le mouvement ouvrier d'Occident.

Du début de son activité politique à la fin de sa vie, Engels a été un ardent combattant révolutionnaire, le guide reconnu du prolétariat international, le meilleur interprète de ses intérêts de classe. Il a implacablement combattu l'opportunisme dans les partis ouvriers, mis à nu et sévèrement critiqué leurs erreurs, orienté leur activité dans la voie révolutionnaire. « Après la mort de Marx, a écrit Lénine, Engels continua seul à être le conseiller et le guide des socialistes européens » (« Karl Marx ; Friedrich Engels », p. 52).

Il est mort le 5 août 1895. « Les révolutionnaires russes, a dit Lénine, ont perdu en sa personne leur meilleur ami » (*Ibid.*, p. 54).

**ENTELECHIE** (du grec [...]). Terme philosophique dans la philosophie d'*Aristote* (V.). Signifie la fin interne qui serait à la base du développement de la matière et qui le déterminerait. Dans les doctrines idéalistes du *vitalisme* (V.), l'entéléchie signifie la « force vitale » mystique, immatérielle qui serait la source et le fondement de la vie.

**ENTENDEMENT ET RAISON.** Deux modes de connaissance dans la philosophie de *Kant* (V.) et de *Hegel* (V.). D'après la doctrine de Kant, « toute connaissance commence par les sens, passe ensuite à l'entendement et s'achève dans la raison ». L'entendement introduit l'ordre dans les données fournies par les sens et les réunit selon les lois qui lui sont inhérentes. La connaissance est cette ordonnance du matériel fourni par les sens conformément aux lois « *a priori* » de l'entendement. Etant subjective, elle ne reflète nullement et ne peut refléter le monde objectif des « choses en soi » (V. « *Chose en soi* » et « *chose pour nous* »). Mais notre connaissance cherche à sortir des limites étroites que la nature lui a assignées, elle aspire à concevoir les choses telles qu'elles sont. C'est là le domaine de la raison. Mais celle-ci se heurte à d'inévitables contradictions : elle aboutit à des conclusions qui se contredisent l'une l'autre, qui peuvent être justifiées dans une égale mesure et qui, en même temps, s'excluent mutuellement (par exemple : le monde a un commencement dans le temps et dans l'espace et n'en a pas ; la matière est divisible à l'infini et ne l'est pas, etc.). Kant affirmait que passer à la connaissance rationnelle c'est s'éloigner au maximum de l'expérience, des objets du monde extérieur. Le fait que la raison s'enlise dans des contradictions est pour Kant une preuve de sa faiblesse, de l'illégitimité de ses tentatives de pénétrer le monde des « choses en soi ». Kant avait besoin d'abaisser la raison pour justifier la religion.

Chez Hegel, l'entendement et la raison sont respectivement les modes inférieur et supérieur de penser et de connaître. L'entendement est une « pensée finie » qui caractérise la logique formelle, la métaphysique. L'entendement ne fournit que des définitions bornées, métaphysiques. Il aboutit à des conclusions fixes qui s'opposent l'une à l'autre. Ainsi, pour l'entendement la vie et la mort sont des phénomènes contraires qui n'ont rien de commun. La raison, selon Hegel, est un mode de pensée dialectique. Analysant la nature de la pensée et des notions qu'elle engendre, Hegel montre la liaison interne des affirmations contraires et leurs conversions mutuelles. Mais pour l'idéaliste Hegel, l'entendement aussi bien que la raison ne sont que des déterminations de l'« esprit » qui leur est « supérieur à tous deux ». Hegel déforme les concepts d'« entendement » et de « raison » quand il affirme que l'entendement est matérialiste et la raison, idéaliste, spéculative.

Dans la « Dialectique de la nature », Engels souligne que la distinction hégélienne entre l'entendement et la raison contient un noyau rationnel : tous les modes d'activité de l'entendement — induction, déduction, analyse, synthèse — sont communs à l'homme et aux animaux, tandis que la raison, c'est-à-dire l'activité de la pensée, qui opère à l'aide de concepts, est le propre de l'homme.

**EPICURE** (341-270 av. n. è.). Célèbre matérialiste et athée de l'époque hellénistique, propagateur des idées avancées. Epicure niait l'intervention des dieux dans les affaires du monde et prenait pour point de départ l'éternité de la matière douée d'un mouvement interne. La philosophie d'Epicure reconnaît l'existence des choses en dehors de la conscience de l'homme et indépendamment d'elle. Reprenant l'atomisme de Leucippe-*Démocrite* (V.), Epicure y apporte d'originales modifications et émet des suppositions géniales, confirmées par le développement ultérieur de la science. Tout ce qui existe est le résultat de déplacements et de chocs d'atomes. Les atomes qui se meuvent dans le vide à une vitesse égale, peuvent entrer en collision en cas de leur « déclinaison » spontanée (régie par des lois internes) par rapport à la ligne droite. Cette conception s'oppose à la doctrine fataliste de Démocrite d'après laquelle la nécessité exclut le hasard.

Dans sa théorie de la connaissance, Epicure est un matérialiste sensualiste. La connaissance est basée sur les sensations toujours véridiques car elles ont pour source la réalité objective ; les erreurs sont dues à l'interprétation des sensations. Epicure développa la théorie matérialiste naïve des « idoles », selon laquelle d'infimes parcelles qui émanent en un flot continu delà surface des corps, pénètrent dans les organes des sens et suscitent les images des objets. En proclamant la nature matérielle et périssable de l'âme, Epicure s'élève contre l'ignorance et la superstition qui engendrent la peur devant les dieux et la mort. Le but de la philosophie, selon Epicure, c'est le bonheur de l'homme, et pour l'atteindre, il importe de se libérer des préjugés, de pénétrer les lois de la nature. Epicure s'efforce de bâtir une théorie éthique de la jouissance rationnelle, basée sur un idéal individualiste: éviter les souffrances et rechercher la joie et la sérénité. Idéologue de la société esclavagiste, Epicure estime que le plus raisonnable pour l'homme ce n'est pas le travail, mais le repos, l'ataraxie. Les vues matérialistes d'Epicure ont été déformées par les historiens bourgeois idéalistes de la philosophie (Hegel, par exemple) ; aujourd'hui encore, elles provoquent la haine des théologiens et autres idéologues réactionnaires.

**EQUILIBRE.** V. *Mouvement ; Théorie de l'équilibre.*



**ESCLAVAGE.** Première société antagonique de classes, qui a pris naissance sur les ruines de la *commune primitive* (V.), par suite du développement des forces productives, de la propriété privée, de l'accentuation de l'inégalité économique. De même que la commune primitive, l'esclavage a existé, dans des proportions différentes, chez tous les peuples. Il avait pris une grande extension en Orient : en Egypte, en Assyrie, en Babylonie, en Mésopotamie, dans l'Inde, en Chine, en Transcaucasie (Ourartou) et dans d'autres contrées. Le nombre des esclaves se comptait par dizaines de milliers. Cependant, dans ces pays, l'esclavage avait surtout un caractère domestique et patriarcal. Les esclaves n'y étaient pas la force productive essentielle. Les paysans, étroitement liés à la commune et durement exploités par un Etat despotique, constituaient la force productive principale dans l'Orient ancien. De même, dans la Russie d'autrefois, et surtout à l'époque kiévienne, l'esclavage était domestique et patriarcal, mais moins développé qu'en Orient. Il atteint sa forme supérieure dans la Grèce et la Rome antiques, où l'esclave devient la force productive essentielle de la société, et l'esclavage, le mode de production dominant.

Sous ce régime les propriétaires d'esclaves constituent la classe dominante qui se divise en groupes sociaux distincts : gros propriétaires fonciers, propriétaires de grands ateliers, marchands, usuriers. La deuxième classe fondamentale est la nombreuse classe des esclaves. A part ces deux classes essentielles, il y a dans cette société des couches intermédiaires de population libre : les petits propriétaires vivant de leur travail (artisans et paysans), et le lumpenprolétariat qui provenait des artisans et des paysans ruinés. Les rapports de production ont pour fondement la propriété du maître sur les moyens de production et sur l'esclave qu'il peut vendre, acheter et même tuer. Ces rapports correspondent à un niveau des forces productives supérieur à celui de la commune primitive. L'élevage, l'agriculture, les métiers, la division du travail entre ces différentes branches de la production, l'emploi des instruments métalliques ont pris une assez large extension. La production marchande se développe.

L'exploitation des esclaves basée sur la contrainte extra-économique atteint des proportions monstrueuses. A l'exploitation et à la violence, les esclaves répondent par un bas rendement et par la détérioration des instruments. Le surproduit créé par chaque esclave séparément est insignifiant. Mais la somme générale du surproduit provenant de l'exploitation d'un nombre énorme d'esclaves, dont le travail ne coûtait presque rien, est relativement élevée. Cette base rendit possible un certain progrès social, le développement des sciences, de l'art, de la philosophie. On observe également un certain progrès dans la technique qui reste cependant fort peu évoluée et routinière, étant fondée sur l'esclavage. Les prix dérisoires des esclaves, le travail presque gratuit de ces derniers ne donnent pas au maître de stimulant économique pour introduire des instruments de production nouveaux, perfectionnés. Avec l'apparition de la société esclavagiste prend naissance et se développe l'Etat en tant qu'appareil de contrainte, en tant que machine servant à opprimer la majorité exploitée de la société par une minorité d'exploiteurs. Toute l'histoire de l'esclavage est l'histoire d'une cruelle lutte de classe. L'esclavage a été une étape nécessaire dans le progrès de la société. Il a servi de terrain à une évolution plus rapide des forces productives, des sciences, de la culture. Mais, après avoir atteint un certain niveau, les forces productives ne pouvaient plus se développer dans le cadre des rapports de production de la société esclavagiste. Avec la désagrégation du régime esclavagiste, la lutte de classe atteint son point culminant. Les soulèvements des esclaves s'enchevêtraient avec la lutte des petits paysans ruinés contre les grands propriétaires fonciers. La chute du régime esclavagiste à Rome a été accélérée par les invasions. La forme d'exploitation esclavagiste est remplacée par une autre, l'exploitation féodale. Avec la disparition du mode de production esclavagiste, l'esclavage ne disparaît pas complètement. Il subsiste dans une mesure plus ou moins grande sous les régimes féodal et capitaliste.

« **ESSAI SUR LE DEVELOPPEMENT DE LA CONCEPTION MONISTE DE L'HISTOIRE** ». Ouvrage de G. Plékhanov (V.), publié en 1895 sous le pseudonyme de N. Beltov, et qui « a fait l'éducation de toute une génération de marxistes russes » (Lénine : Œuvres t. 16, éd. russe, p. 243). C'est un exposé de la philosophie marxiste et en même temps une critique profonde des conceptions réactionnaires des populistes (V. *Populisme*), ce qui avait à l'époque une importance particulière. Les quatre premiers chapitres contiennent une analyse critique de la philosophie et de la sociologie d'avant Marx, des idées des matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, des historiens français bourgeois de la Restauration, des socialistes utopistes, de la philosophie idéaliste allemande. Plékhanov montre les limites historiques des limites de classe de ces théories et souligne que seuls Marx et Engels ont été capables de créer une philosophie matérialiste scientifique, que seul le marxisme a fondé une véritable science de la société en découvrant le fondement matériel de son développement. Dans le chapitre cinq, en faisant la critique de la théorie réactionnaire des populistes sur les « héros » et la « foule », Plékhanov expose le matérialisme marxiste et les conceptions marxistes du rôle de *l'individu dans l'histoire* (V.), des lois du développement social. Cet ouvrage a aujourd'hui encore une grande valeur pour l'étude de la philosophie marxiste.

**ESSENCE ET PHENOMENE.** Catégories philosophiques qui reflètent différents aspects des objets, des processus de la réalité objective. L'essence exprime les caractéristiques fondamentales des objets, leur nature interne, les processus profonds qui s'y déroulent. Le phénomène est une manifestation extérieure de l'essence, la forme extérieure sous laquelle les objets et les processus apparaissent à la surface. L'essence des choses est latente, inaccessible à l'observation simple. Les formes extérieures, directement perçues par les organes des sens, peuvent donner une idée fautive de l'essence véritable des choses. Ainsi, le Soleil semble tourner autour de la Terre, tandis qu'en fait c'est la Terre qui tourne autour du Soleil. Le salaire de l'ouvrier embauché par le capitaliste apparaît comme la rémunération de *tout* son travail ; en réalité, son travail n'est payé qu'en partie, le reste étant accaparé par le capitaliste sous forme de plus-value, source de profits capitalistes.

Il y a donc un désaccord, une contradiction entre l'essence et le phénomène. La science a pour objet la découverte de l'essence des choses au-delà de leurs formes extérieures. « Si la forme d'expression apparente et l'essence des choses coïncidaient d'une façon immédiate, toute science serait superflue » (Marx : « *Das Kapital* », 3. Ed., Buch III, B. 1953, S. 870). L'analyse marxiste, dit Staline, « distingue strictement entre le contenu du processus économique et sa forme, entre les processus profonds du développement et les phénomènes superficiels... » (« Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. ». M. 1953, p. 60). Dans son analyse des lois internes, de l'essence économique de la société bourgeoise, Marx montre que les trompeuses apparences de « l'égalité » entre le capitaliste et l'ouvrier masquent une féroce exploitation du prolétariat par la

bourgeoisie, que la plus-value est la source de l'enrichissement des capitalistes. Le fait qu'il existe en U.R.S.S. des marchandises, de l'argent, etc., pourrait faire croire que les catégories de l'économie capitaliste restent en vigueur dans l'économie socialiste. On peut en effet aboutir à cette conclusion erronée, si l'analyse ne va pas au-delà des processus se déroulant à la surface des phénomènes. Mais si l'on distingue l'essence et le phénomène, on comprendra que dans la société soviétique seule la forme de ces catégories demeure, alors que leur contenu a changé radicalement. En régime socialiste, l'argent, la marchandise, les banques, etc., contribuent à l'essor de l'économie soviétique dans l'intérêt des masses travailleuses.

Le processus de la connaissance va des phénomènes extérieurs à l'essence, à la mise en lumière de l'essence toujours plus profonde des objets. « La pensée humaine poursuit sans cesse sa marche à partir du phénomène vers son essence, de l'essence de premier ordre, pour ainsi dire, vers l'essence de deuxième ordre, et ainsi de suite *sans fin* » (Lénine : « Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 237). Un exemple frappant de cette pénétration toujours plus profonde de l'essence des phénomènes, c'est le progrès de nos idées sur la matière, sur l'atome. La physique moderne explore de plus en plus la nature de l'atome et du noyau atomique en dévoilant l'essence des transformations de la matière, de ses métamorphoses qualitatives. Le parti communiste doit ses succès à la compréhension de l'essence des phénomènes sociaux, des lois du développement social ; le parti voit clair dans les liens essentiels, internes des phénomènes et arme les masses de la connaissance de ces liens.

Le matérialisme dialectique s'oppose irréductiblement à l'*agnosticisme* (V.) qui détache l'essence du phénomène et la déclare inconnaissable, de même qu'à l'empirisme vulgaire qui identifie l'essence et le phénomène. En réalité l'essence et le phénomène sont connexes et constituent une unité. « L'essence apparaît, le phénomène est essentiel » (*Ibid.*, p. 237). Grâce à la généralisation, la science découvre l'essence des phénomènes, les lois qui les régissent, ce qui nous permet de nous orienter mieux, de séparer l'essentiel et le nécessaire d'avec le secondaire et le fortuit. Sans la connaissance de l'essence, des lois des phénomènes, toute activité pratique est vouée à l'échec. (V. également *Apparence*.)

**ESPACE.** V. Temps et espace.

**ESPRIT DE PARTI EN PHILOSOPHIE.** C'est avec esprit de parti que le marxisme-léninisme aborde tous les problèmes de la philosophie et de la lutte des tendances philosophiques. Le marxisme-léninisme estime que dans une société de classes toute idéologie, et par conséquent toute philosophie, exprime les intérêts de telle ou telle classe. Le choc des idéologies, des philosophies, est une manifestation de la lutte des classes. Les classes principales de la société capitaliste sont le prolétariat et la bourgeoisie. Aussi deux idéologies, deux conceptions du monde s'y affrontent : la conception socialiste et la conception bourgeoise. C'est le matérialisme dialectique et le matérialisme historique qui forment la base théorique de l'idéologie socialiste du prolétariat. A cette conception du monde progressiste s'opposent diverses écoles de l'idéalisme et de la métaphysique qui défendent les intérêts des classes exploiteuses.

L'idéologie, la philosophie d'une classe expriment les particularités de cette classe, elles sont fonction de la place que celle-ci occupe dans le système des rapports sociaux, de son rôle dans l'histoire de la société. L'apparition du marxisme représenta un bond dans l'histoire de la philosophie, car le marxisme et sa philosophie étaient l'idéologie du prolétariat, des travailleurs et des masses exploitées, tandis que toutes les écoles et systèmes philosophiques précédents, même progressistes pour l'époque, exprimaient les intérêts d'une minorité exploiteuse, ou d'individus détachés du peuple qui combattaient les exploités isolément.

La lutte entre les deux principaux partis opposés en philosophie, se manifeste en tant que lutte entre le matérialisme et l'idéalisme. Lénine considérait qu'un des grands mérites de Marx et d'Engels était d'avoir, au cours d'un demi-siècle, fait progresser le matérialisme philosophique dans la lutte contre l'idéalisme. Lénine qui a enrichi le marxisme par son analyse de la nouvelle époque historique, a développé plus avant le principe marxiste de l'esprit de parti en philosophie. Dans son ouvrage « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.) Lénine donne une analyse profonde de cette question. En examinant les tendances philosophiques, dit-il, il faut distinguer, dans l'amoncellement de subterfuges terminologiques nouveaux, deux lignes essentielles. « Il est impossible... de ne pas discerner derrière la scolastique gnoséologique de l'empiriocriticisme la lutte des partis en philosophie, lutte qui traduit en dernière analyse les tendances et l'idéologie des classes ennemies de la société contemporaine » (Lénine : « *Matérialisme et empiriocriticisme* », M. 1952, p. 418). On doit démasquer l'idéalisme, quelle que soit sa forme. Les tentatives des machistes et d'autres philosophes pour s'élever aussi bien au-dessus du matérialisme que de l'idéalisme, sont qualifiées par Lénine d'actes de servilité envers la philosophie réactionnaire. « L'indépendance à l'égard de tout parti n'est, en philosophie, que servilité misérablement camouflée à l'égard de l'idéalisme et du fidéisme » (*Ibid.*, p. 415). « *Matérialisme et empiriocriticisme* » est un exemple d'esprit de parti et d'intransigeance passionnée dans la critique des courants philosophiques hostiles au matérialisme.

Au cours de toute son activité, le Parti communiste de l'Union Soviétique a combattu toute tendance à réviser la philosophie marxiste et la théorie du marxisme en général. Il a démolé l'*idéalisme menchévisant* (V.) du groupe Déborine, le mécanisme et la *théorie de l'équilibre* (V.) des restaurateurs droitiers du capitalisme et les autres tendances hostiles à la philosophie marxiste. La discussion organisée en 1947 par le Comité Central du Parti sur les problèmes de la philosophie a joué un rôle primordial dans la lutte pour la fermeté de principe et la position de parti en philosophie. Cette discussion mobilisa les philosophes soviétiques pour la lutte contre l'idéologie bourgeoise réactionnaire, contre la philosophie idéaliste, contre les manifestations d'objectivisme, de *socialisme de la chaire* (V.), de scolastique et de dogmatisme que l'on relève dans les ouvrages de certains savants soviétiques.

Sur l'initiative et sous la direction du Comité Central eut également lieu une discussion sur les problèmes économiques, qui révéla d'importantes lacunes dans la science économique soviétique, de graves déviations antimarxistes dans certaines questions. L'ouvrage de Staline « *Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.* » (V.), consacré à cette discussion, porta un coup à l'interprétation volontariste, idéaliste et subjectiviste des lois économiques du socialisme, qui avait cours chez certains économistes et philosophes soviétiques. Cet ouvrage critique les méthodes métaphysiques employées dans l'analyse

des problèmes du socialisme et de la transition du socialisme au communisme ; c'est une riposte foudroyante aux tentatives d'introduire frauduleusement dans la science économique soviétique la conception antimarxiste de *Bogdanov* (V.) et de Boukharine sur le développement de la société.

Le parti communiste enseigne aux philosophes et aux économistes soviétiques, à tous les travailleurs du front idéologique, l'art de combiner l'étude concrète des problèmes de l'actualité immédiate avec une critique implacable des théories et idées antimarxistes.

Pour appliquer l'esprit de parti en philosophie il faut aborder la solution des problèmes de façon créatrice, développer plus avant la philosophie marxiste-léniniste, allier étroitement la théorie et la pratique. L'esprit de parti en philosophie est incompatible avec l'objectivisme. « Le matérialisme inclut en soi, pour ainsi dire, l'esprit de parti, ce qui exige, dès qu'il est question d'apprécier un événement, que l'on adopte ouvertement et sans équivoque le point de vue d'un groupe social donné » (Lénine : Oeuvres, t. 1, éd. russe, pp. 380-381). Défenseurs des intérêts égoïstes des exploités, les idéologues de la bourgeoisie réactionnaire sont incapables de découvrir les lois objectives de l'histoire et n'ont du reste aucun intérêt à le faire ; ils déforment la réalité et falsifient les faits afin de justifier leurs conclusions et théories antiscientifiques. Ils s'efforcent de faire passer leurs vues réactionnaires pour des vues « impartiales », « universelles ». Les classiques du marxisme-léninisme enseignent comment arracher le masque d'« impartialité » et d'« universalité » à ces apologistes de l'idéologie bourgeoise. Il ne saurait être de philosophie planant au-dessus des classes à l'époque de la lutte acharnée entre les forces de la réaction et les forces du progrès. Le plaidoyer pour une telle philosophie n'est qu'une imposture habituelle de la bourgeoisie.

En U.R.S.S., où ont été supprimées les classes exploiteuses, règne sans partage l'idéologie marxiste qui exprime les intérêts de la classe ouvrière mais aussi ceux de tous les travailleurs de la société socialiste. Dans la société soviétique il n'y a pas et il ne peut y avoir de base sociale pour une idéologie bourgeoise. Toutefois, certains vestiges de l'idéologie bourgeoise subsistent encore en U.R.S.S. ; les Soviétiques ne sont pas garantis contre la pénétration du dehors des idées et conceptions étrangères. Aussi le XIX<sup>e</sup> congrès du P.C.U.S. a-t-il exigé d'intensifier le travail visant à démasquer l'idéologie bourgeoise.

L'esprit de parti en philosophie, ainsi que dans le marxisme en général, consiste précisément à lutter contre l'idéologie bourgeoise et ses survivances, à défendre et à développer plus avant le marxisme-léninisme, seule idéologie révolutionnaire et scientifique.

**ESTHÉTIQUE.** Lois générales de l'interprétation artistique de la réalité, science qui traite de l'art. Elle étudie les problèmes relatifs à l'essence de l'art, à ses rapports avec la réalité, aux méthodes de création, aux critères du beau, aux genres artistiques, etc. L'esthétique idéaliste bourgeoise était incapable de fournir une solution scientifique de ces problèmes. Les théories esthétiques de *Kant* (V.), de *Hegel* (V.) et de leurs disciples défendaient la conception idéaliste de l'art, elles séparaient l'art de la réalité (cependant, la théorie esthétique de Hegel contenait nombre d'éléments précieux et progressifs). Kant avançait la thèse sur le caractère « désintéressé » et « impartial » de l'art, thèse adoptée par toute l'esthétique bourgeoise et qui servit de base aux théories formalistes de « l'art pour l'art », de « l'art pur », etc. En généralisant l'expérience pratique de l'art décadent, l'esthétique bourgeoise de la fin du XIX<sup>e</sup> et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle créait des théories qui aggravaient encore la décadence: l'art n'était plus qu'une distraction pour des petits-bourgeois blasés et un moyen de satisfaire les goûts pervers du «sommet» de la société capitaliste. L'esthétique prémarxiste n'était pas homogène. Dans ce domaine, comme en philosophie, la lutte se poursuivait entre écoles idéalistes et matérialistes. L'histoire de l'esthétique se définit comme la formation de la conception scientifique, matérialiste de l'art, au cours d'une lutte acharnée contre la conception idéaliste. Les théories matérialistes ont joué un rôle important dans la formation d'un point de vue correct sur l'essence de l'art et ses lois, notamment l'esthétique du matérialiste français *Diderot* (V.) qui combattait l'idéalisme et était partisan de la tendance réaliste. Un rôle tout particulier revient à l'esthétique matérialiste des grands critiques démocrates révolutionnaires russes *Biéliniski* (V.), *Tchernychevski* (V.), *Dobrolioubov* (V.), dont certains aspects essentiels ont été développés plus tard par *Plékhanov* (V.). Cette esthétique a contribué plus que toute autre théorie à mettre au point une conception scientifique de l'art et de ses lois, et aujourd'hui encore elle n'a rien perdu de son importance. Elle se rapproche sensiblement de la théorie de l'art marxiste et a rendu des services inappréciables à l'art progressiste mondial. Parmi les critiques russes, Biéliniski a porté le premier coup aux conceptions idéalistes ; Tchernychevski et Dobrolioubov, reprenant ses thèses, ont largement développé la théorie matérialiste de l'art. Pour Biéliniski, Tchernychevski et Dobrolioubov la tâche principale de l'art consiste à reproduire la réalité. Mais si l'art doit être « un miroir fidèle de la réalité », « la voix vivante de la réalité », ce n'est pas pour que l'artiste se délecte à imiter la nature ou que le lecteur ou le spectateur s'extasie devant une image véridique de la réalité ; on doit reproduire fidèlement la réalité, pour faire « une analyse poétique de la vie sociale », pour donner à la société une juste orientation, aider à comprendre la réalité, les nécessités du développement en vue d'une transformation révolutionnaire de la société. Pour l'esthétique démocratique révolutionnaire russe l'art devait servir une idée, c'était là l'alpha et l'oméga, la base même de toute conception de l'art. Toutefois, les grands critiques russes n'avaient pas encore une conception matérialiste scientifique des lois sociales. Cette conception, c'est le marxisme qui l'a donnée. Seul le matérialisme historique a permis de vaincre définitivement l'idéalisme en esthétique et d'élaborer une théorie de l'art authentiquement scientifique.

L'esthétique marxiste considère l'art comme une des formes de la conscience sociale, la forme spécifiquement artistique d'assimilation, de compréhension de la réalité. L'art est déterminé par les rapports sociaux, par la structure économique de la société à telle époque historique donnée. Seule cette manière de voir a permis de comprendre et d'expliquer les lois objectives du développement de l'art, les raisons des changements de ses formes, etc. La théorie marxiste de la lutte des classes a révélé le caractère de classe de l'art et montré les racines profondes de la lutte qui se poursuit toujours entre les différentes tendances de l'art.

Lénine a apporté l'une des contributions les plus précieuses à l'esthétique marxiste en mettant au point la question de l'esprit de parti dans l'art. Il a montré qu'à l'époque où la société est divisée en deux camps, bourgeoisie et prolétariat, à l'époque de la lutte à outrance entre ces deux camps, l'art ne peut demeurer sans parti. Sous prétexte de préserver la « liberté de la création »,

l'esthétique idéaliste nie la position de parti dans l'art. Or, la « liberté de création » dans sa conception idéaliste signifie soit que l'artiste est indifférent aux mouvements sociaux, soit qu'il sert de façon déguisée les classes exploiteuses. L'indifférence envers la lutte des classes est aussi une façon de servir la bourgeoisie.

En dévoilant la nature de l'art, ses liens avec les conditions de la vie matérielle de la société, avec la lutte des classes l'esthétique marxiste établit des critères scientifiques du beau, des critères d'appréciation des œuvres d'art. L'esthétique idéaliste pour laquelle l'art n'est soumis à aucune loi objective, a embrouillé ce problème. L'esthétique marxiste ne se contente pas d'affirmer que des critères objectifs et scientifiques en matière d'art sont possibles, elle indique quels sont ces critères : la conformité de l'art à la vie réelle, la représentation fidèle de la réalité ; l'attachement à l'idée, la capacité chez l'artiste de déceler le nouveau qui vient remplacer l'ancien, le périmé, son aptitude à se ranger du côté du nouveau, à l'appuyer par son art, à être un combattant et non un philistin ; la conformité de la forme au contenu, etc. Pour ce qui est de l'art soviétique, l'élément décisif d'appréciation, c'est la question de savoir dans quelle mesure une œuvre d'art contribue à la lutte commune pour l'édification du communisme, à l'éducation des masses dans l'esprit communiste, au développement du patriotisme soviétique, du sentiment de fierté nationale. Il est de la plus haute importance d'apprécier en outre le côté artistique d'une œuvre ; car l'art et l'idée sont étroitement liés, intimement unis l'un à l'autre. L'absence d'idée conduit à des subterfuges formalistes, au désaccord entre la forme et le contenu, au naturalisme pur et simple. Et inversement, une forme artistique imparfaite diminue la valeur idéologique de l'œuvre.

Les œuvres de Marx, Engels, Lénine et Staline offrent des modèles classiques d'analyse marxiste de l'art, d'appréciation marxiste de la littérature, de la peinture, etc. La naissance et le développement de l'art soviétique, les indications du parti communiste sur les voies qui conviennent à l'art socialiste ont porté l'esthétique marxiste à un degré supérieur. La définition donnée par Staline de la méthode de l'art soviétique, comme méthode du réalisme socialiste, a fait ressortir le caractère nouveau de cet art, a mis en évidence ce qu'il a de supérieur et ce qui le distingue de l'art ancien ; elle a donné une réponse à l'importante question du rapport entre l'art nouveau et l'héritage du passé ; elle a montré son incompatibilité foncière avec l'art décadent bourgeois, etc. La thèse de Lénine et de Staline qui caractérise la culture soviétique comme une culture socialiste par son contenu et nationale par sa forme, revêt une importance tout aussi considérable pour le développement de la théorie marxiste de l'esthétique. Elle a mis en échec l'attitude nihiliste et cosmopolite envers les traditions nationales progressistes des divers peuples et les formes nationales de l'art ; elle a fait la lumière sur le problème du rapport entre l'élément national et l'élément international dans l'art soviétique. Les résolutions adoptées après la guerre par le Comité Central du Parti communiste, relatives aux problèmes de la littérature et de l'art ont marqué une nouvelle étape dans le développement de l'art soviétique et de la critique d'art marxiste-léniniste. Ces résolutions contiennent une analyse scientifique des principales questions de l'esthétique marxiste-léniniste et le programme pour un nouvel essor de la littérature, de la musique, du cinéma, du théâtre et de la dramaturgie soviétiques. (V. également *Réalisme socialiste*.)

**ETAT.** Organisation politique de la classe économiquement dominante, qui a pour but de sauvegarder le régime économique existant et de réprimer la résistance des autres classes. « L'Etat, c'est une machine destinée à maintenir la domination d'une classe sur une autre » (Lénine : « De l'Etat », M. 1954, p. 15) : « L'Etat est, aux mains de la classe dominante, une machine destinée à écraser la résistance de ses adversaires de classe » (Staline : « Des principes du léninisme ; Questions du léninisme », M. 1954, p. 44). L'Etat, apparu avec la division de la société en classes exploiteuses et exploitées, est le produit de contradictions de classes inconciliables. Deux fonctions essentielles caractérisent l'activité de l'Etat exploiteur : l'une, intérieure et l'autre, extérieure. La fonction intérieure est la principale, elle consiste à réprimer les travailleurs, les masses exploitées qui forment la majorité de la société. Sa fonction extérieure consiste à élargir son territoire par la conquête de terres étrangères et à le défendre contre l'agression des autres Etats. Il en est ainsi sous les régimes esclavagiste, féodal et capitaliste.

Les instruments du pouvoir d'Etat sont l'armée, les organes punitifs, les services de renseignements, les prisons, l'appareil d'Etat. Les Liaisons impérialistes contemporains répriment toute manifestation du mouvement de libération, la lutte des masses pour la paix, etc. Leur fonction extérieure vise à asservir les peuples libres et indépendants.

L'histoire connaît trois types principaux d'Etats exploités : *esclavagiste*, *féodal* et *bourgeois*. Les formes de la domination politique des exploités peuvent être différentes. Ainsi, parmi les formes de la domination politique de la bourgeoisie, notons la monarchie bourgeoise, la république démocratique, la dictature fasciste ouvertement terroriste. L'essence de classe de ces formes de domination politique est une : c'est la dictature du capital. Même la forme politique la plus avancée de l'Etat bourgeois, — la république démocratique avec son parlement et sa reconnaissance formelle du suffrage universel, — est l'instrument de la domination du capital.

Il en est ainsi des Etats capitalistes actuels qui, formellement, sont des républiques démocratiques mais où, en réalité, le pouvoir est entre les mains des représentants des gros monopoles qui détiennent les postes de commande dans l'administration de l'Etat. Les marxistes tiennent toujours compte des conditions historiques concrètes pour juger si une forme d'Etat est progressive ou réactionnaire. Ils reconnaissent que la république démocratique bourgeoise, malgré tous ses côtés négatifs, est une forme d'Etat qui, au point de vue historique, constitue un progrès par rapport à la monarchie absolue, telle qu'elle a existé, par exemple, en Russie jusqu'en 1917.

La forme d'Etat la plus avancée, la plus démocratique, est l'Etat socialiste. Par suite de la révolution socialiste, le prolétariat détruit l'Etat bourgeois et crée un type d'Etat foncièrement nouveau, la *dictature du prolétariat* (V.). Le passage au régime nouveau s'effectue par le renversement violent, révolutionnaire de la domination des exploités, minorité infime de la population. La tâche de la dictature du prolétariat est d'abolir l'exploitation de l'homme par l'homme, de liquider les classes, et de réaliser l'édification du communisme. Après la construction intégrale de la société communiste l'Etat dépérira. Par ailleurs, ce problème doit être examiné en tenant compte des conditions historiques déterminées, en son temps, Engels indiquait que l'Etat devait dépérir après la victoire de la révolution socialiste. Staline a développé plus avant la doctrine marxiste-léniniste

de l'Etat, conformément aux conditions actuelles de l'évolution historique. Il a démontré que la thèse d'Engels avait en vue la victoire du socialisme dans tous les pays ou dans leur majorité, et que pour cette raison elle n'était pas applicable au cas où le socialisme serait victorieux dans un seul pays pris à part. Dans ce cas s'applique une autre thèse : si le socialisme a triomphé dans un seul pays et si dans les autres pays domine le capitalisme, le pays de la révolution victorieuse ne doit pas affaiblir, mais consolider de toutes les manières son Etat et ses différents organes. Cette thèse est valable également pour l'Etat sous le communisme, s'il y a encore des pays impérialistes et, par conséquent, un danger d'agression de leur part.

Après la deuxième guerre mondiale, dans nombre de pays d'Europe et d'Asie ont pris naissance des Etats de *démocratie populaire* (V.). L'Etat de la démocratie populaire est une des formes de la dictature du prolétariat. (V. également *Etat socialiste* ; « *L'Etat et la Révolution* ».)

« **ETAT ET LA REVOLUTION (L')**. » Ouvrage de Lénine, écrit en août et septembre 1917. Devant le prolétariat russe se dressait alors cette tâche historique : anéantir l'Etat bourgeois et créer un Etat nouveau, soviétique, socialiste. Il fallait défendre la théorie marxiste révolutionnaire de l'Etat contre les révisionnistes et les opportunistes, et la développer plus avant en tenant compte de la nouvelle expérience des révolutions en Russie et en Europe occidentale. C'est le but que se proposait le livre de Lénine « *L'Etat et la Révolution* ». Cette œuvre représente une nouvelle étape dans le développement de la doctrine marxiste de l'Etat, et c'est en même temps un programme pratique, un programme de combat du mouvement révolutionnaire prolétarien.

Dans le chapitre I, Lénine explique que l'Etat est apparu à un degré déterminé de l'évolution sociale, quand la société s'est divisée en classes. L'Etat est le produit des contradictions de classe inconciliables. Il est l'organe de la contrainte qu'exerce une classe, — la classe économiquement dominante, — sur une autre classe. Tous les Etats fondés sur la domination de la propriété privée sont des organes de contrainte de la minorité exploiteuse sur la majorité des exploités. Les républiques démocratiques bourgeoises modernes sont une des formes de la domination des exploités capitalistes sur la majorité opprimée. Dans les chapitres II, III et IV, Lénine montre comment Marx et Engels, généralisant l'expérience des révolutions de 1848-1851 et surtout celle de la Commune de Paris (1871), ont développé leurs idées sur la *dictature du prolétariat* (V.). Pour briser la résistance des exploités et édifier le socialisme, le prolétariat, disaient-ils, doit anéantir, détruire la vieille machine d'Etat bourgeoise et instaurer sa dictature. Lénine indique que ce qui importe surtout dans la doctrine de Marx et d'Engels, c'est la doctrine de la dictature du prolétariat, et que c'est justement cette doctrine que les ennemis du marxisme vidaient de sa substance. Lénine a souligné plus d'une fois que l'Etat bourgeois ne dépérit pas, comme le prêchaient les opportunistes (Kautsky et autres), mais qu'il est détruit par la révolution prolétarienne ; ce qui dépérit par la suite, sous le communisme, c'est l'Etat prolétarien.

Dans le chapitre V, Lénine analyse les raisons économiques du dépérissement de l'Etat prolétarien. Dénonçant le mensonge de la démocratie bourgeoise qui a pour but de tromper et d'asservir les masses, Lénine explique que la dictature du prolétariat sera pour la première fois dans l'histoire une démocratie véritable pour le peuple, qu'elle exprime les intérêts de la grande majorité des travailleurs. La dictature du prolétariat a pour tâche de supprimer les classes, de construire la société communiste sans classes. Lénine met en relief la différence entre la première phase, inférieure, du communisme et sa phase supérieure. Il démontre que le pouvoir des Soviets est la forme étatique du pouvoir politique de la classe ouvrière c'est-à-dire une des formes de la dictature du prolétariat.

L'œuvre de Lénine contient une critique foudroyante de l'anarchisme et de l'opportunisme, qui déformaient la doctrine marxiste de l'Etat. Analysant la polémique de *Plékhanov* (V.) et des anarchistes, Lénine souligne que Plékhanov passait sous silence ce qu'il y avait d'essentiel au point de vue politique dans la lutte contre l'anarchisme : l'attitude des anarchistes à l'égard de l'Etat. Il explique que l'opportunisme de Kautsky dans la question de l'Etat a abouti à son reniement complet de la révolution prolétarienne, de l'idée de la destruction de la machine d'Etat bourgeoise.

« *L'Etat et la Révolution* » n'a rien perdu de sa portée théorique et politique, car il arme la classe ouvrière et les partis communistes de tous les pays dans leur lutte contre le capitalisme et ses agents, qui trompent sciemment les masses travailleuses en prêchant la théorie de l'Etat bourgeois au-dessus des classes et la théorie de la démocratie bourgeoise. Le livre de Lénine est resté inachevé. Lénine comptait généraliser dans la seconde partie l'expérience des révolutions russes de 1905 et de 1917, et développer plus avant sa théorie de l'Etat, en s'appuyant sur l'expérience du pouvoir des Soviets. Mais après la Grande Révolution socialiste d'Octobre, les tâches pratiques immédiates ne lui permirent pas de terminer son ouvrage. (V. également *Etat socialiste*.)

**ETAT SOCIALISTE.** Type d'Etat nouveau, créé pour la première fois par la classe ouvrière de l'U.R.S.S. en remplacement de la machine d'Etat bourgeoise écrasée par la révolution prolétarienne.

L'Etat socialiste est un « Etat démocratique *d'une manière nouvelle* (pour les prolétaires et les non-possédants en général) et dictatorial *d'une manière nouvelle* (contre la bourgeoisie) » (Lénine : *Oeuvres choisies* en deux volumes, t. II, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 220). De par sa nature l'Etat socialiste est la *dictature du prolétariat* (V.). L'Etat socialiste constitue l'arme principale des ouvriers et des paysans dans leur lutte pour la victoire du socialisme et la défense des conquêtes socialistes contre l'agression. Le parti communiste qui oriente tout le développement de la société socialiste, est la force dirigeante de l'Etat socialiste. Le travail quotidien de l'Etat socialiste s'effectue à l'aide des « courroies de transmission », des « leviers », qui relient le parti aux masses travailleuses : syndicats, Soviets, coopératives. Union des jeunes.

Depuis la Révolution d'Octobre, l'Etat socialiste soviétique a traversé, dans son développement, deux phases principales. La première phase va de la Révolution d'Octobre à la liquidation des classes exploiteuses. Dans cette phase, la tâche principale de l'Etat socialiste consistait à écraser la résistance des classes renversées, à organiser la défense du pays contre l'agression, à relever l'industrie et l'agriculture, à préparer la liquidation des éléments capitalistes. L'Etat remplissait, au cours de cette période, deux fonctions principales : à l'intérieur, répression de la résistance des classes exploiteuses renversées, et défense

contre l'agression du dehors. Il remplissait encore une troisième fonction : organisation économique et travail culturel et éducatif, mais cette fonction ne prit pas à l'époque un sérieux développement. La seconde phase comprend la période allant de la liquidation des éléments capitalistes de la ville et de la campagne à la victoire complète du système socialiste de l'économie, à l'adoption de la nouvelle Constitution, et la période de l'édification du communisme. La tâche principale de l'Etat, au cours de cette phase, consiste à organiser l'économie socialiste dans l'ensemble du pays et à faire disparaître les derniers vestiges des éléments capitalistes, à accomplir la révolution culturelle et à organiser une armée parfaitement modernisée pour la défense du pays. Conformément à ces tâches nouvelles, se sont également modifiées les fonctions de l'Etat socialiste soviétique.

La fonction de répression militaire à l'intérieur du pays a disparu, puisque l'exploitation a été supprimée et que les exploités n'existaient plus. La fonction de répression a fait place à celle de protection de la société socialiste contre les voleurs et les dilapidateurs du bien public. La fonction de défense militaire du pays contre l'agression du dehors s'est conservée intégralement. La fonction d'organisation économique, de travail culturel et éducatif s'est pleinement développée. La tâche essentielle de l'Etat soviétique, à l'intérieur, pendant la seconde phase, c'est le travail pacifique d'organisation économique, de culture et d'éducation. En ce qui concerne l'Armée soviétique, les organismes punitifs et les services de renseignements, leur pointe est dirigée non plus vers l'intérieur du pays, mais vers l'extérieur, et ils ont pour but de défendre le pays contre les ennemis du dehors.

Au cours de la Grande Guerre Nationale, la tâche principale de l'Etat socialiste soviétique a été d'organiser la défense et d'écraser l'ennemi. Dans la guerre, comme dans l'édification pacifique, le régime soviétique a démontré sa vitalité, ses avantages sur le régime bourgeois. L'Etat soviétique a su mettre rapidement l'économie nationale sur pied de guerre, mobiliser toutes les réserves et possibilités pour aboutir à la grande victoire. Après la guerre, il a développé un travail d'organisation sans précédent par son ampleur, visant à opérer un nouvel essor de l'économie nationale et de la culture du peuple, pour achever la construction du socialisme et passer graduellement du socialisme au communisme.

En un court espace de temps, l'Etat socialiste soviétique a pleinement révélé son rôle immense dans l'édification du socialisme et du communisme, sa différence essentielle par rapport à l'Etat bourgeois. Celui-ci réprime la majorité laborieuse de la société au profit de la minorité exploiteuse. Il ne s'occupe pas, ou presque, de l'organisation économique, du travail culturel et éducatif. Il ne fait que défendre le droit des capitalistes à exploiter les ouvriers. Il ne dirige pas les processus économiques et ces derniers s'effectuent spontanément, semblables en cela aux forces aveugles de la nature. L'Etat bourgeois qui n'a pas intérêt à donner l'instruction aux masses, à les initier à la culture, les isole de toutes les valeurs spirituelles créées par l'humanité, leur inocule le poison de la culture bourgeoise en putréfaction. L'Etat soviétique est un Etat de type nouveau. Ses fonctions se sont élargies extraordinairement. Pour la première fois dans l'histoire de la société, l'Etat s'occupe d'organisation économique, de culture et d'éducation. L'économie socialiste ne se développe pas spontanément, mais selon un plan, elle est organisée par l'Etat et le parti conformément aux exigences des lois objectives de l'économie. L'Etat socialiste est essentiellement intéressé à élever le niveau de conscience et de culture des grandes masses laborieuses. Il est également un Etat de type nouveau par son démocratisme. Le peuple lui-même participe à la direction de l'Etat, qui ne peut exister sans être soutenu dans toutes ses initiatives par des millions d'hommes. Là est le « secret » des succès remportés par l'Etat socialiste.

La politique extérieure de l'Etat socialiste, aussi bien que sa politique intérieure, est entièrement au service des masses populaires. En tant qu'Etat de travailleurs, il est essentiellement intéressé à ce que la paix règne entre tous les peuples. Aussi pratique-t-il une politique de paix conséquente. L'Etat socialiste soviétique, ainsi que les Etats de démocratie populaire, est le rempart de la paix dans le monde entier.

**ETHIQUE** (du grec [...] — morale, caractère, coutumes). Science qui traite de la morale, de son origine et de son développement, des règles et des normes de la conduite des hommes, de leurs devoirs les uns envers les autres et envers la société, la patrie, l'Etat, etc. Parfois on attribue au terme « éthique » le même sens qu'au terme « morale ». Avant Marx, les doctrines éthiques s'intégraient dans les systèmes religieux ou philosophiques, elles constituaient des tentatives idéalistes et métaphysiques d'établir des règles et des normes de conduite immuables, indépendantes du développement historique, valables à toutes les époques, pour tous les peuples, classes et groupements sociaux. Ni les idéalistes ni même les matérialistes pré-marxistes qui avaient une conception idéaliste de l'histoire n'étaient en mesure de créer une théorie scientifique de la morale. Engels écrivait à propos de l'éthique de *Feuerbach* (V.) : « Le véritable idéalisme de Feuerbach apparaît dès que nous en arrivons... à son éthique » (« Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, p. 34). Le marxisme qui a accompli une révolution dans la philosophie, a été le premier à créer une théorie scientifique de la morale ; il a montré que la morale est une forme de la conscience sociale et a mis en évidence le caractère de classe de la morale dans une société de classes.

L'histoire des doctrines éthiques fait partie intégrante de l'histoire de la société, de la lutte des classes, de la succession des diverses formations sociales. Les concepts éthiques des esclaves et de leurs maîtres, des serfs et des féodaux, des ouvriers et des capitalistes revêtent un caractère opposé. Dans la société esclavagiste, les questions d'éthique ont été analysées par des matérialistes comme *Démocrite* (V.), *Epicure* (V.), *Lucrèce* (V.), dans leur lutte contre les idéalistes *Socrate* (V.), *Platon* (V.), etc. Se dressant contre la morale religieuse, Epicure soutenait que l'homme aspire naturellement au plaisir et qu'il n'y a là rien de coupable. Mais il démontrait aussi que les plaisirs spirituels sont supérieurs aux jouissances corporelles. Quant à Platon, il développait une théorie réactionnaire, aristocratique, par laquelle il rattachait la morale à un monde d'idées suprasensibles, et notamment à l'idée du « bien ». Il affirmait que l'aristocratie possède de par sa naissance une morale supérieure. *Aristote* (V.) a également accordé beaucoup d'importance aux problèmes de l'éthique, notamment à la vertu civique. Il affirmait que la vertu « intellectuelle » s'acquiert par l'éducation, alors que la vertu « volitive », est procurée par l'habitude. Dans leurs doctrines éthiques, les philosophes anciens, qu'ils fussent matérialistes ou idéalistes, justifiaient l'esclavage et concevaient la morale en idéalistes, comme un ensemble de vérités éternelles, applicables en toutes circonstances.

Les doctrines éthiques religieuses furent particulièrement répandues dans la société féodale (*Thomas d'Aquin* — V., etc.) Elles attribuaient comme fin suprême à l'existence humaine l'amour de Dieu, la soumission absolue aux autorités de l'Eglise, la félicité « dans l'autre monde » par un renoncement ascétique à toutes les jouissances terrestres. Ces doctrines justifiaient l'ordre féodal et étaient hostiles aux masses laborieuses — paysans, classes pauvres de la ville, etc., — dont les représentants (*Thomas Muntzer*, etc.) exigeaient une vie heureuse non pas dans « l'autre monde » mais ici-bas. Avec la naissance de la société bourgeoise, on voit apparaître des doctrines éthiques progressistes, antiféodales, créées par la jeune bourgeoisie qui blâme la morale ascétique du moyen âge et prône l'« égoïsme rationnel » (*Helvétius* — V., *Diderot* — V., etc.) selon lequel la conduite de l'homme doit dépendre non pas des exigences de la religion mais des intérêts personnels bien compris. Partant du fait que les hommes naissent égaux, la théorie de l'« égoïsme rationnel » faisait la critique des privilèges féodaux, énonçait le principe de « liberté, égalité, fraternité », ce qui revenait, au fond, à revendiquer un régime bourgeois démocratique. Le matérialiste allemand Feuerbach lançait des appels sentimentaux à l'« amour universel ». Les matérialistes pré-marxistes ignoraient que la morale est une des formes de la conscience sociale, ils ne dénonçaient pas le caractère de classe de la morale et considéraient la « nature humaine » comme éternelle et immuable ; leurs idées se confinaient dans le cadre du régime bourgeois. Les démocrates révolutionnaires russes (*Biéliniski* — V., *Herzen* — V., *Tchernychevski* — V., *Dobrolioubov* — V.) entendaient d'une manière plus juste et plus approfondie les problèmes de la morale : ils comprenaient que les intérêts des travailleurs sont incompatibles avec ceux des classes exploiteuses et critiquaient la morale des grands propriétaires fonciers et des capitalistes du point de vue de la révolution paysanne. Les matérialistes russes du XIX<sup>e</sup> siècle étaient les protagonistes d'une morale qui avait pour principe le bien du peuple. Toutefois, eux non plus ne pouvaient comprendre le rôle historique du prolétariat et ne purent pour cette raison, produire une éthique scientifique. Celle-ci fut l'œuvre du marxisme qui, le premier, découvrit les lois objectives qui déterminent le développement de la morale et son rôle dans la lutte des classes.

L'éthique marxiste a révélé la nature antiscientifique des théories idéalistes de toutes sortes, qui, comme la théorie de l'« impératif catégorique » (V.) de Kant, par exemple, font abstraction du caractère historique et du caractère de classe de la morale sociale. L'éthique marxiste a scientifiquement défini le contenu de la morale communiste, son importance et les tâches qui lui incombent dans la lutte pour l'édification du communisme. Elle part de la nécessité d'une lutte implacable contre la morale bourgeoise réactionnaire et contre ses propagateurs. Elle a combattu et continue à combattre les théories cosmopolites et racistes de la morale, énoncées par *Schopenhauer* (V.) et par *Nietzsche* (V.), ainsi que les théories éthiques contemporaines des idéologues de la réaction. L'éthique marxiste dénonce les enseignements des philosophes, sociologues et moralistes réactionnaires bourgeois qui justifient la chasse des capitalistes aux profits maximums. Aux Etats-Unis et en Angleterre se répandent les doctrines morales des pragmatistes (*Dewey* — V., *Schiller*, etc.), qui affirment que les normes et valeurs morales sont une création de la volonté des hommes, dans l'intérêt du « business » capitaliste. Les partisans de l'*existentialisme* (V.), Heidegger, Jaspers et autres, déclarent que la volonté humaine est indépendante de la réalité ambiante et que par conséquent « tout est permis à l'homme ». Les partisans de l'éthique néo-thomiste (*Harrington*, *Maritain*, etc.) proclament que le but de la conduite humaine est d'être « prêt à la mort », de « servir Dieu et l'Eglise ». Le mystique français E. Aegerter considère que le principe fondamental de l'éthique se réduit à une introspection mystique de l'homme. Tous les représentants de l'éthique bourgeoise moderne combattent ouvertement l'analyse scientifique de la morale et déclarent que les normes et principes moraux sont soit une création arbitraire des hommes, soit un effet de la volonté divine. Seule l'éthique marxiste-léniniste constitue une science véritable de la morale, qui a reçu la consécration de la pratique historique. Les grands principes de la morale communiste ont triomphé en U.R.S.S. — pays du socialisme victorieux. (V. également *Morale*.)

**ETRE.** Notion philosophique désignant la nature, la matière, le monde extérieur, la réalité objective, par distinction avec la conscience, la pensée, les sensations. La question fondamentale de la philosophie est celle du rapport de la pensée à l'être. « Selon la réponse qu'ils faisaient à cette question, a dit Engels, les philosophes se divisaient en deux camps importants. Ceux qui affirmaient l'antériorité de l'esprit par rapport à la nature... formaient le camp de l'idéalisme. Les autres, ceux qui considéraient la nature comme antérieure, appartenaient aux différentes écoles du matérialisme » (« Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, p. 22). La richesse et la diversité de l'être sont la manifestation de la diversité des formes du mouvement de la matière. L'unité du monde réside dans sa matérialité.

**ETRE (EXISTENCE) SOCIAL.** Ensemble des *conditions de la vie matérielle de la société* (V.), c'est-à-dire avant tout le *mode de production des biens matériels* (V.). L'existence sociale détermine la conscience sociale des hommes (V. *Existence sociale et conscience sociale*).

**EUGENIQUE** (du grec [...] — bien et [...] — race). Pseudo-science bourgeoise qui propage des idées réactionnaires sur l'inégalité biologique et intellectuelle des hommes et des races humaines, due, prétend-on, à la différence de leur nature héréditaire immuable. Selon les eugénistes, l'inégalité biologique est la cause première et fondamentale de l'inégalité économique et sociale. L'eugénique vise à tromper les masses laborieuses et à camoufler les véritables raisons, sociales et économiques, de l'inégalité sous le capitalisme. Serviteurs fidèles des intérêts de classe de la bourgeoisie, les eugénistes affirment que si les masses travailleuses vivent dans la misère et la pauvreté, c'est parce qu'elles se composent d'individus « biologiquement déficients », « intellectuellement inférieurs », et non parce qu'elles sont féroceusement exploitées par les capitalistes et que le produit de leur travail est usurpé par la bourgeoisie. Les classes bourgeoises représenteraient, selon les eugénistes, « la fine fleur biologique de la nation ». Cette « théorie » avait été formulée avec le plus de franchise par le père spirituel de l'eugénique, le biologiste anglais Galton. Selon lui, « ce sont les classes supérieures qui constituent l'intelligence d'une nation ».

L'eugénique a pour fondement la doctrine idéaliste du weismanisme-morganisme-mendélisme (V. *Weismanisme-morganisme* ; *Mendélisme*) sur l'hérédité éternelle et immuable, sur le « plasma germinal immortel » qui existerait indépendamment de toute influence extérieure et intérieure du milieu matériel et se transmettrait de génération en génération. Partant de cette thèse antiscientifique, les eugénistes prétendent que le développement physique et intellectuel des hommes n'est pas fonction des conditions sociales de leur existence, mais qu'il est déterminé par l'hérédité. C'est aussi là le point de

départ des théories sur les races « supérieures » et « inférieures », les races de « maîtres » et d' « esclaves », sur la supériorité des peuples blancs sur les peuples de couleur, des races aryenne et anglo-saxonne sur toutes les autres, etc. Aussi l'eugénique, dès son apparition, a-t-elle servi d'arme idéologique pour justifier la politique de conquête et d'asservissement des colonies, pour justifier les carnages impérialistes. Largement répandue dans l'Allemagne hitlérienne, elle est aujourd'hui énergiquement diffusée par les idéologues de la bourgeoisie réactionnaire. Pour « améliorer » la race humaine, les eugénistes préconisent des méthodes appliquées aux animaux : stérilisation forcée des éléments « inférieurs », fécondation artificielle des femmes, etc. Au VIII<sup>e</sup> congrès mondial des généticiens (Stockholm, 1948), Seymour a fait un rapport sur la nécessité d'appliquer la fécondation artificielle en tant que « moyen d'amélioration » de l'espèce humaine. Ce fanatisme n'est pas seulement propagé en théorie, mais trouve aussi son expression pratique. D'après la « théorie » du géographe américain Huntington, seul le « superman » américain a droit à la postérité, et l'eugéniste Léon Whitney propose de stériliser 10 millions d'Américains qui ne seraient pas des « pur sang ».

Le marxisme a depuis longtemps réfuté comme antiscientifiques et réactionnaires les tentatives de ramener à des phénomènes biologiques les faits sociaux qui possèdent leurs lois de développement spécifiques. L'homme, dans son développement physique et intellectuel, dépend entièrement de ses conditions sociales de vie. Seul le socialisme crée les prémisses nécessaires au développement harmonieux de l'homme. La doctrine mitchourinienne a battu en brèche les idées antiscientifiques de Weisman et de Morgan sur la nature de l'hérédité et a détruit ainsi la base théorique de l'eugénisme.

**EVOLUTION ET REVOLUTION.** L'évolution est une accumulation lente, graduelle de changements quantitatifs ; la révolution est un changement brusque, radical, qualitatif. La métaphysique ne reconnaît que les changements quantitatifs, qu'une croissance graduelle, évolutive. Cette conception du développement ignore les bonds, les bouleversements révolutionnaires et n'explique pas la naissance du qualitativement nouveau. Le matérialisme dialectique combat cette façon de voir et enseigne que le mouvement revêt une forme double: évolutive et révolutionnaire. Les changements peu sensibles, latents, continus, quantitatifs s'accomplissent par évolution ; ils préparent les changements radicaux, qualitatifs, révolutionnaires qui s'opèrent par bonds. C'est pourquoi il faut considérer le devenir non seulement comme un changement quantitatif, mais aussi comme un développement par bonds, révolutionnaire, discontinu, comme une transformation de la quantité en qualité. On ne saurait donc séparer l'évolution de la révolution qui sont liées indissolublement. Le développement véritable est l'unité de l'évolution et de la révolution.

« Le mouvement est évolutif quand les éléments progressistes poursuivent spontanément leur travail quotidien et apportent dans le vieil ordre de choses de menus changements *quantitatifs*. Le mouvement est révolutionnaire quand ces mêmes éléments s'unissent, se pénètrent d'une idée commune et s'élancent contre le camp ennemi pour anéantir jusqu'à la racine le vieil ordre de choses, apporter dans la vie des changements *qualitatifs*, instituer un nouvel ordre de choses. L'évolution prépare la révolution et crée pour elle un terrain favorable, tandis que la révolution achève l'évolution et contribue à son action ultérieure » (Staline : Œuvres, t. I, P. 1953, pp. 251-252).

Le marxisme-léninisme lutte contre l'opportunisme qui nie la révolution en tant qu'instrument d'une transformation radicale de l'ordre social et qui substitue l'action réformiste à la lutte révolutionnaire. Pour un révolutionnaire la réforme n'est qu'un produit accessoire de la révolution. Ce qui importe, c'est la lutte révolutionnaire. Le marxisme-léninisme lutte également contre la théorie qui détache la révolution de l'évolution, qui ne reconnaît que la forme révolutionnaire du mouvement et nie la nécessité de l'évolution, de la préparation graduelle et de l'organisation des masses en vue d'une action révolutionnaire. En détournant les masses de la préparation d'un bond révolutionnaire, cette théorie petite-bourgeoise fait beaucoup de tort au mouvement ouvrier : elle n'est pas moins réactionnaire que l'évolutionnisme. La négation de la nécessité du développement évolutif est caractéristique pour les anarcho-syndicalistes. « L'anarcho-syndicaliste décline le « menu travail » et particulièrement l'utilisation de la tribune parlementaire. En fait cette dernière tactique aboutit à guetter les « grands jours », sans savoir rassembler les forces qui créent les grands événements » (Lénine : Marx-Engels-marxisme, M. 1954, p. 311). Les leaders des socialistes de droite d'aujourd'hui se servent des théories évolutionnistes bourgeoises pour justifier la trahison des intérêts de la classe ouvrière et de tous les travailleurs. Ainsi le réformiste autrichien Renner, dans son livre « Le monde nouveau et le socialisme », prétend que le passage du capitalisme au socialisme doit s'accomplir graduellement, « de succès en succès », au moyen de la rénovation réformiste du régime bourgeois, et non par la révolution socialiste. Le marxisme-léninisme stigmatise ces laquais du capital et enseigne qu'on ne peut abolir le capitalisme et construire le socialisme que par la révolution, par un bond révolutionnaire.

Cependant la dialectique exige que la révolution qui achève tout développement évolutif soit considérée sur le plan historique. C'est seulement quand la société est divisée en classes hostiles que le bond revêt le caractère d'une révolution politique, d'une explosion, c'est-à-dire que le pouvoir existant est renversé et un pouvoir nouveau se crée. Si la société n'est pas composée de classes hostiles, la transition de la qualité ancienne à la qualité nouvelle ne revêt pas la forme de révolutions politiques, d'explosions. (V. également *Bond ; Conversion de changements quantitatifs en changements qualitatifs*.)

**EXISTENCE SOCIALE ET CONSCIENCE SOCIALE.** Par existence sociale le marxisme entend les *conditions de la vie matérielle de la société* (V.), avant tout le mode de production, ainsi que le régime économique de la société.

La conscience sociale, ce sont les vues philosophiques, politiques, artistiques, scientifiques, morales, religieuses. Le rapport de l'existence sociale à la conscience sociale est la question philosophique fondamentale pour ce qui est des phénomènes sociaux. Le matérialisme dialectique considère l'existence comme donnée première, et la conscience, comme donnée seconde ; la conscience est le reflet de la matière dans le cerveau humain, produit suprême de l'évolution de la nature. C'est dans le même sens que le matérialisme historique tranche le problème du rapport de l'existence sociale à la conscience sociale (idées, théories, opinions, etc.). L'existence sociale est donnée première, elle détermine la conscience sociale, la vie spirituelle de la société. Telle existence sociale, telles conditions de vie matérielle de la société, telles idées, théories, vues politiques, institutions politiques. La période prémarxiste était dominée par la conception idéaliste de l'histoire, selon laquelle le moteur



du développement social réside dans la conscience sociale ou bien dans l'« idée absolue », Dieu, etc. Ayant appliqué le matérialisme dialectique aux phénomènes sociaux, Marx a établi que l'existence sociale détermine la conscience sociale. Cette grande découverte marque la naissance d'une science sociale véritable. En même temps le marxisme montre l'importance considérable des idées d'avant-garde dans la vie matérielle de la société. Une fois apparues, elles deviennent une puissante force active, elles aident le nouveau régime à abolir la base économique ancienne et les classes caduques. (V. également *Base et superstructure.*)

**EXISTENTIALISME** (lat. *existentia*). Courant philosophique décadent de nos jours, variété de l'idéalisme subjectif, destiné essentiellement à démoraliser la conscience sociale, à combattre les organisations révolutionnaires du prolétariat. Actuellement, l'existentialisme est répandu surtout en France et en Allemagne occidentale. Cette doctrine réactionnaire a été fondée par le philosophe danois Kierkegaard (1813-1855), ennemi du socialisme et de la démocratie, pour qui même la philosophie de la révélation de *Schelling* (V.) n'était pas assez réactionnaire. Par « existence », il entend la « vie spirituelle individuelle » et il oppose l'« existence » à l'« être », c'est-à-dire au monde matériel, à la vie réelle, physique et sociale. Le dégoût de la vie, la peur de la mort, le désespoir, tels sont ses thèmes fondamentaux, qui relèvent plutôt de la psychopathologie que de la philosophie. Cette « philosophie » antihumaine avait été adoptée par les idéologues de l'impérialisme allemand (Heidegger, Jaspers). Aujourd'hui l'existentialisme s'affuble du masque de « philosophie de la liberté ». Son essence réactionnaire ne s'est pas modifiée : seuls ont changé ses procédés de lutte contre la théorie et la pratique révolutionnaires, ses méthodes de camouflage. De nos jours, les existentialistes s'efforcent de dénigrer la lutte révolutionnaire des travailleurs pour le socialisme. Ils prêchent le nihilisme intellectuel et moral, le mépris de la science et de la moralité. Les existentialistes se dressent contre le matérialisme dialectique et historique, contre la conception marxiste, scientifique du monde en s'appuyant sur les prémisses de l'idéalisme subjectif, en faisant de la « pure conscience de soi » le point de départ de leur philosophie. Ils opposent l'« existence » à l'« essence », en les séparant métaphysiquement, en proclamant la primauté de l'« existence ». Cette théorie est dirigée contre la doctrine matérialiste qui considère la matière comme la donnée première ; dans le domaine ; de la vie sociale, elle s'élève contre la conception scientifique du déterminisme historique. Par liberté, les existentialistes entendent non pas un rapport social réel, qui se conquiert dans la lutte contre l'asservissement de la nation et de la classe travailleuse, non pas le fruit du socialisme, mais le « libre arbitre » inné de l'idéalisme, qui accorde au bourgeois le droit d'agir à sa guise.

**EXPERIENCE.** Au sens étroit du mot : vérification expérimentale de nos connaissances en laboratoire ou par observation de la réalité. La conception marxiste de l'expérience englobe l'ensemble de la pratique sociale des hommes : l'action réciproque entre les hommes et le monde extérieur, l'activité pratique humaine et, avant tout, la production matérielle, au cours de laquelle l'homme transforme la nature et se transforme lui-même. L'expérience ainsi conçue constitue la base de la connaissance et le critère de la vérité. Selon la conception idéaliste de l'expérience, (du machisme, par exemple), nous aurions affaire non aux objets et aux phénomènes matériels, mais à nos propres sensations, à nos propres émotions. La philosophie réactionnaire contemporaine (pragmatisme, positivisme) spéculé sur la notion d'« expérience » qu'elle dénature pour raffermir l'idéalisme. A l'instar du machisme, elle entend par expérience l'ensemble des sensations, leur état et leurs effets. Dans son « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine montre que les adeptes de l'empiriocriticisme, de l'empiriomonisme, etc., recourent à cette notion afin de se faire passer pour des « réalistes » et de camoufler leur idéalisme subjectif flagrant. La notion d'« expérience », indique Lénine, peut être interprétée dans un sens matérialiste ou idéaliste. Aussi ne devrait-on pas considérer comme matérialiste tout philosophe qui invoque l'expérience. Critiquant sévèrement *Plékhanov* (V.) pour avoir qualifié de matérialiste la thèse du machiste Carstjen sur l'expérience comme « *objet d'étude* », Lénine précise que tout dépend de la façon dont on comprend l'expérience : « ... le terme « expérience » peut abriter indubitablement les tendances matérialistes et idéalistes de la philosophie, de même que celles de Hume et de Kant, mais ni la définition de l'expérience comme objet d'étude, ni sa définition comme moyen de la connaissance ne résolvent encore rien à cet égard » (Lénine : « *Matérialisme et empiriocriticisme* », M. 1952, pp. 168-169).

Seul le matérialisme offre une définition scientifique de l'expérience considérée comme la pratique humaine agissant sur la nature objective, indépendante de la conscience humaine, et la transformant à l'aide des instruments de production créés par les hommes. La conception matérialiste de l'expérience est d'une grande importance pour la théorie de la connaissance, pour la science, pour l'activité révolutionnaire de la classe ouvrière. Toute théorie scientifique s'appuie sur l'expérience, elle en représente la généralisation, le bilan.

## F

**FAMILLE.** Forme historique d'organisation de la vie commune des êtres humains des deux sexes. Tous les changements survenus au cours de l'histoire dans les relations entre les sexes, le mariage, la forme de la famille, sont conditionnés par les changements du régime économique et social, le caractère des rapports sociaux en général. Dans les temps les plus reculés, le commerce sexuel entre les êtres humains n'était soumis à aucune règle. A partir de cet état de choses primitif se développèrent des formes diverses de mariage et de famille. Dans son ouvrage « *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* » (V.), Engels indique que l'histoire connaît trois formes principales de mariage. Au temps de la société gentilice, c'est le mariage en groupe qui domine, sous les formes de la famille consanguine et de la famille punaluenne (« punalua » veut dire « compagnon intime »). Au sein de la famille consanguine, frères et sœurs sont mari et femme ; le mariage n'est exclu qu'entre les parents et les enfants. Dans la famille punaluenne, les frères et les sœurs sont exclus du commerce sexuel. A cette époque, la parenté n'est comptée qu'en ligne maternelle et c'est le droit maternel qui domine. Ces formes de famille ont pour fondement économique le travail domestique primitif dans lequel la femme joue le rôle essentiel. (V. *Matriarcat.*) Par la suite, le cercle des parents pouvant contracter des rapports conjugaux se rétrécit. Peu à peu les anciennes formes du mariage en groupe font place à la « famille syndyasmique ». Dans la « famille syndyasmique » un homme vit avec une femme, mais la polygamie reste un droit pour l'homme, et le lien conjugal peut être facilement rompu.

Les enfants appartiennent comme auparavant à la mère. L'élevage, l'accroissement des richesses, le progrès de la division du travail engendrent la propriété privée. Ce changement radical dans les rapports sociaux signifie l'effondrement du droit maternel et le passage du pouvoir domestique entre les mains du père qui commence à jouer le rôle prépondérant dans l'économie (V. *Patriarcat*.) La famille patriarcale apparaît. La filiation est établie désormais suivant la ligne paternelle. Plus tard, avec la dissolution de la commune primitive, surgit la monogamie. Bien qu'elle représentât un progrès, la famille monogame basée sur la propriété privée n'était pas cependant, comme l'indique Engels, la forme supérieure du mariage. La femme devient l'esclave de l'homme ; « la première oppression de classe coïncide avec celle du sexe féminin par le masculin » (Engels : « L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat », P. 1946, p. 66). La famille reflétait en miniature toutes les contradictions du développement social. Dans la société bourgeoise, la propriété privée a marqué de son sceau la forme d'organisation familiale. Dans la famille bourgeoise, de grossières considérations pécuniaires, l'intérêt commercial jouent un grand rôle. Le mariage a pour complément la prostitution légalisée.

Ce n'est qu'au sein de la population laborieuse, parmi les classes opprimées, et surtout dans le prolétariat, sur la base de relations différentes — entraide amicale et respect mutuel de la dignité humaine — que pouvait naître et s'épanouir un amour véritablement humain, fondement d'une forme de famille nouvelle, supérieure. La Grande Révolution socialiste d'Octobre en Russie affranchit la femme et lui donna les mêmes droits qu'à l'homme. La femme joue désormais un rôle actif dans la production et dans la culture. Sa situation dans la société a changé du tout au tout, son rôle dans la production et dans la vie sociale s'est considérablement accru. La femme est devenue une grande force dans la société soviétique, ce qui ne pouvait manquer d'exercer l'influence la plus salutaire sur les relations entre l'homme et la femme. Le motif essentiel du mariage dans la société socialiste, c'est désormais un amour vraiment humain entre l'homme et la femme. Sur cette base. — consolidée par les intérêts communs de l'homme et de la femme dans le domaine de la production, de la vie sociale et de la culture, par leur affinité d'idées, — est apparue et s'affermi sans cesse la famille soviétique, famille d'un type nouveau, sans précédent dans l'histoire. En U.R.S.S., la famille est le collectif primaire de la société soviétique, elle en est la cellule organique qui partage la vie et les intérêts communs de toute la société. Les époux occupent une situation égale en contribuant tous les deux par leur travail à l'organisation de la vie de famille. L'élévation générale du bien-être dans le pays tout entier contribue à l'accroissement de la population, ce qui s'exprime, en particulier, par l'augmentation incessante des familles nombreuses. Les diverses institutions de protection de la mère et de l'enfant, les maternités, les consultations pour femmes, les crèches, les jardins d'enfants et les écoles sont appelés à apporter leur concours aux parents dans l'éducation physique et morale de leurs enfants. La communauté d'idées des époux, les principes et méthodes soviétiques d'éducation des enfants renforcent la famille et en font l'un des fondements de la société. Pour cimenter encore davantage la famille soviétique, il faut combattre les vestiges du capitalisme dans les relations entre les hommes et les femmes. L'opinion publique et les lois soviétiques condamnent les mœurs bourgeoises, veillent à l'affermissement de la famille et à l'éducation de la jeune génération.

**FASCISME.** Forme la plus réactionnaire, ouvertement terroriste, de la dictature du capital financier, instaurée par la bourgeoisie impérialiste dans le but d'écraser la résistance de la classe ouvrière et de tous les éléments progressistes de la société. Le fascisme est une manifestation de cette réaction politique dans tous les domaines, qui est le propre du capitalisme au stade suprême de son développement, au stade impérialiste. L'établissement du fascisme atteste que les classes bourgeoises dominantes ne sont plus à même de gouverner, de conserver leur pouvoir par les moyens ordinaires, « démocratiques », que les aspirations croissantes des masses populaires à la liberté ne peuvent plus être réprimées que par la violence et la terreur sanglante. Ce qui caractérise le fascisme, c'est la suppression des libertés démocratiques, même les plus élémentaires, la destruction des organisations ouvrières et des autres organisations progressistes, l'instauration d'un régime de terreur déclaré pour maintenir le pouvoir de la bourgeoisie ; c'est la préparation et le déclenchement de guerres de rapine dans le but d'asservir les peuples indépendants et de conquérir la domination mondiale.

Le régime fasciste a été instauré d'abord en Italie (1922), puis en Allemagne (1933) et dans plusieurs autres pays : en Espagne, en Pologne, en Bulgarie, etc. L'avènement du fascisme avait été favorisé par la politique de trahison pratiquée par les social-démocrates. En Allemagne il s'était affublé du masque du « national-socialisme ».

Dans le domaine idéologique, le fascisme c'est le plus franc obscurantisme, une « philosophie » et une « morale » qui prônent la haine de l'homme et le brigandage. Le fascisme s'appuie sur la théorie raciste (V. *Eugénique* ; *Racisme*) d'après laquelle la bourgeoisie de telle ou telle nation aurait droit à la domination mondiale, serait la seule race « supérieure ». Les hitlériens préconisaient une « science » particulière : la *géopolitique* (V.), qui justifiait les prétentions impérialistes à l'« espace vital », c'est-à-dire la conquête de terres étrangères. Les « philosophes » fascistes rejetaient les acquisitions de la culture et les détruisaient, proclamaient la supériorité des instincts bestiaux sur la raison humaine. Ils établirent le culte mystique du « sang racial », le culte de la personne du « führer », etc.

Le mérite historique du peuple soviétique à l'égard de toute l'humanité progressiste est d'avoir été à la tête de la lutte contre le fascisme dans la deuxième guerre mondiale et d'avoir joué un rôle décisif dans la défaite de l'impérialisme allemand et japonais. Malgré la débâcle du fascisme à la suite de la deuxième guerre mondiale, les éléments réactionnaires de certains pays impérialistes tentent de le ressusciter.

**FATALISME** (lat. *fatum* — destin). Théorie idéaliste d'après laquelle le développement historique est prédéterminé par une force inconnue, le *fatum*, le destin. Le fatalisme ne reconnaît pas le rôle actif des partis, des classes, dans l'histoire. Il estime que l'intervention de l'homme dans l'évolution de la société, dans les événements historiques est inutile, que l'homme n'est qu'un jouet aveugle entre les mains des lois implacables de l'histoire. Le fatalisme est une doctrine réactionnaire puisqu'il prêche la passivité, l'inaction, le laissez-aller et rejette la lutte révolutionnaire.

La doctrine marxiste-léniniste sur les lois objectives du développement social, sur le rôle de la personnalité, des classes, des partis dans l'histoire s'oppose au fatalisme aussi bien qu'au subjectivisme qui ramène tout aux actes des « héros », des personnalités éminentes. La doctrine marxiste-léniniste sur la nécessité historique, sur les lois objectives du développement

social ne diminue nullement le rôle de *l'individu dans l'histoire* (V.). Le marxisme-léninisme part du fait que ce sont les hommes qui font l'histoire, mais que leur activité est conditionnée et déterminée par les besoins du développement de la vie matérielle de la société. (V. également *Liberté et nécessité*.)

**FÉODALISME.** Formation économique et sociale, deuxième forme de la société divisée en classes, précédée du régime esclavagiste et suivie du capitalisme, qui est la dernière formation sociale basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Les classiques du marxisme-léninisme emploient quelquefois le terme « servage » comme synonyme de « féodalisme ».

Comparées aux forces productives du capitalisme, celles de la société féodale sont peu développées et stagnantes, mais par rapport à celles de l'antiquité elles constituent un grand pas en avant (perfectionnement de la fonte et du traitement du fer, emploi généralisé de la charrue et d'autres instruments de fer ainsi que du moulin à eau). A un certain degré du développement de la société féodale, s'accroît nettement la division du travail entre l'agriculture et les métiers ; la production artisanale de la ville s'accroît, avec sa technique manuelle différenciée. Enfin, au degré supérieur du féodalisme surgit la manufacture. Avant l'apparition de la manufacture, les rapports de production féodaux correspondaient au caractère des forces productives dont ils favorisaient le développement. Les rapports de production féodaux pouvaient jouer ce rôle avant tout grâce à l'affranchissement partiel du producteur immédiat ; comme on ne peut tuer le serf, — bien qu'on puisse le vendre et l'acheter, — comme il possède une exploitation et une famille, il est quelque peu intéressé au travail, il fait preuve d'une certaine initiative nécessaire aux nouvelles forces productives. Les rapports de production féodaux ont pour fondement la propriété du seigneur féodal sur la terre, principal moyen de production agricole, alors que les travailleurs sont déshérités. Ce qui caractérise encore la forme féodale de la propriété des moyens de production, c'est la propriété partielle du seigneur féodal sur le travailleur (contrainte extra-économique) et la propriété des travailleurs (paysans et artisans) sur une partie des moyens de production, propriété basée sur leur travail personnel. Les rapports des seigneurs et des paysans, classes fondamentales de la société féodale, et leur rôle dans la production découlent de la forme féodale de la propriété. Sous une forme ou sous une autre, les seigneurs concèdent de la terre aux paysans et les contraignent à travailler pour eux, s'approprient une partie de leur travail ou de ses produits (rente féodale ou « redevances »). Les paysans et les artisans appartiennent, au sens large du mot, à une seule et même classe de la société féodale, leurs rapports ne sont pas antagoniques. Sous le féodalisme, les classes et les groupes sociaux constituent des ordres. La forme de répartition des produits dépend entièrement de la situation et des rapports des groupes sociaux dans la production. Le début du féodalisme est caractérisé par la domination sans partage de l'économie naturelle. Avec le développement des métiers, la production marchande acquiert une importance de plus en plus grande à la ville comme à la campagne. Bien que la production marchande féodale ait préparé certaines conditions pour la production capitaliste, il ne faut pas la confondre avec la production marchande capitaliste.

Le système d'exploitation principal sous le féodalisme est la rente féodale qui augmente au fur et à mesure que l'on passe d'une forme à la suivante : la corvée, la redevance en nature et la redevance en argent. Le système des corvées propre au féodalisme dans les pays d'Europe orientale n'est pas un simple retour à la première forme, il porte en lui les germes de la troisième : production pour le marché. Avec l'apparition de la manufacture (XVI<sup>e</sup> siècle), au sein de la société féodale commence à se manifester la contradiction de plus en plus profonde entre le caractère nouveau des forces productives et les rapports de production féodaux qui deviennent un frein au développement de ces forces. Ce qu'on appelle l'accumulation primitive prépare l'apparition de la classe des ouvriers salariés et de la classe des capitalistes.

Par suite du caractère antagonique de son économie, toute la vie de la société féodale est marquée par la lutte de classes. Au-dessus de la base féodale se dresse la superstructure qui lui correspond : l'Etat, l'Eglise, l'idéologie, superstructure qui sert activement la classe dominante, qui l'aide à réprimer la lutte des travailleurs contre l'exploitation féodale. En règle générale, l'Etat féodal traverse une série de stades : du morcellement politique (le fief est un « petit Etat ») à la monarchie absolue en passant par la monarchie féodale. La forme idéologique dominante sous le féodalisme est la religion. (V. *Philosophie du moyen âge*.)

La lutte de classe qui s'accroît donne la possibilité à la jeune bourgeoisie de se mettre en tête de l'insurrection des paysans et des éléments plébéiens des villes, de s'emparer du pouvoir et de renverser les rapports de production féodaux. Les révolutions bourgeoises aux Pays-Bas au XVI<sup>e</sup> siècle, en Angleterre au XVII<sup>e</sup>, en France au XVIII<sup>e</sup>, ont assuré la domination de la classe bourgeoise, qui à cette époque était une classe avancée, et ont conformé les rapports de production au caractère des forces productives.

A l'heure actuelle, la bourgeoisie impérialiste soutient et renforce les vestiges du féodalisme, nombreux dans beaucoup de pays capitalistes. Dans les pays de *démocratie populaire* (V.), ces survivances ont été liquidées par des réformes agraires démocratiques. Les peuples des pays coloniaux et dépendants luttent à la fois contre le féodalisme et contre l'impérialisme : chaque coup porté au féodalisme est aussi un coup porté à l'impérialisme.

**FÉTICHISME.** Tendance à diviniser certains objets, à leur attribuer une puissance surnaturelle, mystique, inintelligible pour l'homme. Dans les religions primitives, le fétiche (idole) était un objet de culte. Une grossière divinisation des choses est propre à toutes les religions (adoration des icônes, etc.). (V. également *Fétichisme de la marchandise*.)

**FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE.** Représentation aberrante, factice, illusoire des choses, des marchandises, des rapports de production, qui apparaît infailliblement dans le cadre de la production marchande fondée sur la propriété privée, et surtout dans la production capitaliste. Ici, le caractère véritable des rapports sociaux, des rapports de production, est voilé, dissimulé, mutilé. Cela tient au fait que, dans une société fondée sur la propriété privée, les rapports de production entre les hommes s'établissent non pas de façon directe, mais par l'échange au marché, par l'achat et la vente des marchandises dont ils prennent l'enveloppe, ou comme dit Marx, les rapports se matérialisent, ce qui leur donne un caractère mutilé de rapports entre les choses, ils deviennent en quelque sorte des propriétés de choses, de marchandises.

Dans la production marchande, sous le règne de la propriété privée, les lois économiques se manifestent comme une force spontanée, dont l'action est aveugle et destructrice. Ici, les producteurs n'ont pas de prise sur leurs propres rapports sociaux. Chacun produit pour son compte, sans faire état des besoins de la société qu'il ne connaît pas et qu'il ne peut connaître. Il n'est guidé, en l'occurrence, que par ses intérêts personnels. Nul producteur ne sait quelle quantité de ces marchandises qu'il produit lui-même seront jetées sur le marché, à quel prix sa marchandise sera vendue, si les frais de production seront récupérés: il n'est même pas certain qu'elle soit vendue. Le sort des producteurs, en régime capitaliste, est inséparable du mouvement spontané des marchandises, de leur circulation. En vertu des lois de la valeur, de la concurrence et de l'anarchie de la production, un petit groupe de producteurs de marchandises s'enrichit, alors que l'immense majorité se ruine. Il semble donc de prime abord que le sort des producteurs dépend des choses, des marchandises, et non des rapports sociaux. C'est comme si les choses, les marchandises produites par les hommes commençaient à les dominer. En réalité, les hommes ne sont pas dominés par les choses, mais par leurs propres rapports sociaux qui ont pris une forme matérielle. Cette matérialisation des rapports de production entre les hommes, cette dépendance des hommes à l'égard du mouvement spontané des choses, des marchandises, constituent la base objective du fétichisme de la marchandise. Les hommes s'imaginent que les choses en elles-mêmes, que les marchandises, de par leur nature, sont douées d'on ne sait quelles propriétés mystérieuses qu'elles n'ont pas en réalité. Marx compare le fétichisme de la marchandise au fétichisme religieux. « Pour trouver une analogie à ce phénomène, il faut la chercher dans la région nuageuse du monde religieux. Là les produits du cerveau humain ont l'aspect d'êtres indépendants, doués de corps particuliers, en communication avec les hommes et entre eux. Il en est de même des produits de la main de l'homme dans le monde marchand. C'est ce qu'on peut nommer le fétichisme attaché aux produits du travail, dès qu'ils se présentent comme des marchandises, fétichisme inséparable de ce mode de production » (Marx : « Le Capital », L. I, t. 1, P. 1938, p. 89). Dans la production marchande capitaliste, la fétichisation des rapports de production atteint son plus haut degré. Le capital, le salaire, le profit, les intérêts et les autres catégories économiques du capitalisme expriment les rapports de classes antagoniques entre la bourgeoisie et le prolétariat. Mais la forme extérieure de ces catégories voile la situation réelle : la subordination du travail au capital, l'exploitation de la classe ouvrière. A la surface, les rapports entre capitalistes et ouvriers ont l'apparence de rapports entre possesseurs de marchandises égaux entre eux. L'exploitation de la classe ouvrière est camouflée. Toutes les illusions d'égalité et de liberté, enfantées par le capitalisme, reposent sur cette déformation des catégories économiques, inévitable dans la société capitaliste.

A la faveur du fétichisme de la marchandise, l'économie politique bourgeoise vulgaire dissimule la nature véritable du capital, la cause réelle de l'exploitation de la classe ouvrière. C'est Marx qui le premier a éclairci le mystère du fétichisme de la marchandise, ses racines, sa base objective. Le fétichisme marchand a un caractère transitoire. Avec la suppression du mode de production capitaliste disparaît le fétichisme de la marchandise.

Avec le socialisme, quand l'économie est régie par un plan, malgré l'existence de la production marchande, disparaît la base objective du fétichisme de la marchandise et, par suite, le fétichisme lui-même en tant que représentation aberrante des rapports de production. Sous le socialisme, la production marchande est d'un genre particulier, sans capitalistes, sans propriété privée des moyens de production, les marchandises étant livrées essentiellement par des producteurs socialistes réunis (Etat, kolkhoz, coopératives).

La propriété socialiste des moyens de production exige le développement planifié de l'économie nationale. La société a la possibilité objective de contrôler consciemment ses rapports sociaux, d'utiliser méthodiquement les lois économiques dans l'intérêt de la société tout entière. Le mouvement des choses dans la société cesse d'être un mouvement spontané qui estompe le contenu réel des rapports de production. Aussi la société socialiste ignore-t-elle le fétichisme de la marchandise, cette idée aberrante que les hommes se font de leurs propres rapports de production.

**FEUERBACH Ludwig** (1804-1872). Matérialiste éminent de la période prémarxiste, qui proclama et défendit en Allemagne le matérialisme et l'athéisme dans les années 30 et 40 du XIX<sup>e</sup> siècle, idéologue de la bourgeoisie démocratique. Idéologue hégélien dans ses débuts, il finit par rompre définitivement avec l'idéalisme et par se rallier au matérialisme. Dans son ouvrage « Critique de la philosophie hégélienne » (1839), il se prononça résolument contre le système idéaliste de *Hegel* (V.). Feuerbach rattachait sa critique de l'idéalisme à celle de la religion. Il montra que l'idéalisme en général, plus particulièrement celui de Hegel, est le fondement théorique de la religion, que la doctrine de Hegel sur la primauté de l'idée et sa métamorphose en nature n'est pas autre chose que le dogme chrétien de la création du monde exprimé sous une forme rationnelle. Mais cette critique est unilatérale. Renonçant à l'idéalisme de Hegel, Feuerbach a jeté par-dessus bord la dialectique hégélienne et n'a pas su en extraire le noyau rationnel : la théorie du développement et du changement. Il n'a pas su généraliser les grandes découvertes scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle et élaborer sur cette base une conception dialectique de la nature.

En 1841 parut « L'essence du christianisme », ouvrage qui a joué un grand rôle dans le développement du matérialisme. Feuerbach y dévoile magistralement les racines gnoséologiques de la religion, en particulier du christianisme. Dieu, selon lui, c'est l'essence humaine détachée de l'homme et érigée en absolu. Tous les attributs de Dieu sont ceux de l'homme, mais séparés de lui, soi-disant indépendants, incarnés en Dieu. Dans « *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* » (V.), Engels note que la portée de « L'essence du christianisme » tient à ce que cet ouvrage proclame l'existence objective de la nature, indépendante de la pensée de l'homme, et par conséquent, indépendante de toute philosophie. Les hommes sont eux-mêmes un produit de la nature. Ce qu'on appelle les êtres suprêmes, créations de l'imagination religieuse, ne représentent que le reflet fantastique de l'essence même de l'homme. Feuerbach apporte une solution matérialiste à la question fondamentale de la philosophie (V.). Il tranche également en matérialiste la question de la possibilité de la connaissance, et critique l'agnosticisme de *Kant* (V.). Loin de nous détacher du monde extérieur, la sensation nous y relie ; elle est l'image du monde objectif. Cependant sa théorie de la connaissance, comme son matérialisme tout entier, revêt un caractère contemplatif, métaphysique. Feuerbach n'a pas compris le passage dialectique de la sensation à la pensée, du

particulier au général, le rôle de l'abstraction dans la connaissance. Il n'a pas compris que, dans la connaissance, c'est l'activité pratique des hommes qui a une importance décisive.

Feuerbach est resté idéaliste dans l'explication des phénomènes sociaux : il ne distinguait les époques historiques que par les formes de la conscience, par la succession des religions. Le matérialisme de Feuerbach est anthropologique. Tous ses raisonnements sont basés sur l'homme abstrait, « l'homme en général », envisagé comme un être biologique. Feuerbach ne sait pas aborder l'homme et la société du point de vue historique. Il parle bien d'une liaison « générique » entre les hommes, mais il la conçoit comme une liaison purement naturelle, et surtout comme une liaison des sexes. Il était loin de soupçonner que la véritable liaison sociale entre les hommes est déterminée par leurs rapports dans la production sociale, que les hommes ne peuvent exister qu'en agissant sur la nature à l'aide des instruments qu'ils ont créés, et que dans ce processus les hommes eux-mêmes changent et vivent leur véritable histoire. « Il est obligé de considérer, par conséquent, l'être humain uniquement en tant que « genre », en tant que généralité interne, muette, liant les nombreux individus d'une façon purement *naturelle* » (Marx : « Thèses sur Feuerbach » in Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, p. 73). Le caractère anthropologique du matérialisme de Feuerbach explique la faiblesse, l'étroitesse de sa critique de la religion. N'ayant pas compris que l'homme est une somme des rapports sociaux, il ne pouvait comprendre que la religion est, elle aussi, le produit du développement historique des rapports sociaux entre les hommes, ne pouvait déceler les racines de classe de la religion. Bien que la lutte de Feuerbach contre la religion fût progressive, elle ne dépassait pas le cadre de l'idéologie bourgeoise avancée. De là sa position dans la lutte des classes en Allemagne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Feuerbach ne comprenait pas l'importance de la lutte politique dans le progrès social. Il n'a pas compris la révolution de 1848, et bien qu'il adhérât, sur la fin de ses jours, au parti social-démocrate, ses vues sur les lois de la vie et de la société étaient étrangères à la science.

La doctrine sociale de Feuerbach se reflète de façon frappante dans sa morale. C'est là que se manifeste tout particulièrement l'étroitesse de sa philosophie. Sa morale a pour principe fondamental la sympathie mutuelle des hommes, leur aspiration naturelle au bonheur. Pour que les hommes soient heureux, ils doivent, disait Feuerbach, s'aimer les uns les autres. L'« amour » est pour lui une panacée. Prêchant l'amour universel dans une société divisée en classes antagonistes, Feuerbach rejette de sa philosophie tout ce qu'elle pouvait avoir de révolutionnaire. La morale de Feuerbach est une morale bourgeoise, qui prêche la paix sociale, estompant l'antagonisme des intérêts de classe, et nie la lutte des classes.

Les côtés positifs et négatifs de la philosophie feuerbachienne sont mis en évidence dans les « *Thèses sur Feuerbach* » (V.) de Marx et dans l'ouvrage d'Engels « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande ». Les insuffisances de son matérialisme n'en diminuent pas cependant l'importance historique. Il a exercé une grande influence sur Marx et Engels dans la période où se formaient leurs conceptions philosophiques. Mais leur matérialisme se distingue de celui de Feuerbach. Marx et Engels n'en ont tiré que le « noyau central », l'ont développé en une philosophie scientifique, après en avoir rejeté les superpositions idéalistes, religieuses et éthiques. Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine oppose les brillantes thèses matérialistes de Feuerbach aux conceptions idéalistes, antiscientifiques des machistes. Principaux ouvrages : « Critique de la philosophie hégélienne », « L'essence du christianisme », « Thèses préliminaires à la réforme de la philosophie » (1842), « Principes de la philosophie de l'avenir » (1843).

**FICHTE Johann Gottlieb** (1762-1814). Eminent philosophe allemand, un des représentants de la philosophie classique allemande, idéaliste subjectif.

Disciple de Kant dans ses débuts, Fichte ne tarda pas à soumettre à la critique l'élément matérialiste du kantisme — l'admission de l'existence objective de la « chose en soi », qu'il considère comme un appendice illégitime et illogique du système kantien. Partant de la thèse de Kant, selon laquelle la conscience serait à l'origine de la nature, Fichte poussa à l'extrême les tendances idéalistes subjectives de ce philosophe. Mais si Kant envisage le « Moi » (la conscience de l'homme) du point de vue de son rapport avec l'objet au cours de la connaissance, Fichte fait du « Moi » l'unique réalité, la force créatrice omnipotente d'où découlent toutes les choses et qui coïncide en fin de compte avec la conscience de soi de l'humanité entière. Le « Moi » de Fichte, c'est la raison, mais aussi la volonté, c'est la connaissance, mais aussi l'action ; il estime que le trait spécifique de la raison est de créer l'être et non de le contempler ou de le reproduire. « Agir ! agir ! — voilà notre raison d'être ! » Il est d'ailleurs à noter que bien qu'elle mette l'accent sur le côté actif du sujet, la conception de Fichte ne dépasse pas le cadre de l'idéalisme subjectif, car elle méconnaît le fondement objectif de l'activité humaine — le inonde matériel extérieur avec ses lois. Faisant du « Moi » le démiurge du monde objectif, Fichte en vient pratiquement à affirmer que rien n'existe en dehors du sujet. Ce système antiscientifique, entièrement réfuté par la pratique humaine, porte le nom de *solipsisme* (V.).

Pour échapper à une telle conclusion, Fichte conçoit le « Moi pur » comme une conscience humaine universelle, qui, sans coïncider avec la conscience individuelle, en constitue le substrat latent. Le « Moi pur » est « un système parfaitement clos et achevé, il est parfaitement identique chez tous ». C'est de ce « Moi » supra-individuel absolu que Fichte déduit, d'une façon toute scolastique et artificielle, l'existence des hommes, une multitude de « moi » empiriques. Son point de départ étant faux, il est obligé de recourir à la spéculation creuse pour démontrer l'existence des hommes — illustration frappante de l'impasse où l'idéalisme subjectif accule la philosophie. Une autre modification qu'il apporte au « Moi » de Kant consiste à inclure le processus du développement dans la conscience. N'étant pas régi par les lois de la nature même, affirme-t-il, le devenir se limiterait à l'effort créateur du « Moi » absolu qui, perpétuellement, engendre le monde (le « Non-moi ») et s'enrichit soi-même. Ce « Moi » universel « créé à partir de rien » et prenant conscience de soi-même, devient en même temps l'artisan de la nature et de toute l'histoire humaine. Cette doctrine idéaliste implique une hypothèse rationnelle sur le rôle de la pratique dans la connaissance, dans l'histoire en général. En somme, Fichte soutient qu'en transformant la nature, l'homme se transforme lui-même, que l'objet de la connaissance est en même temps l'objet de l'activité humaine. A l'opposé des matérialistes métaphysiciens pour qui la connaissance est engendrée par l'action des choses extérieures sur les facultés cognitives de l'homme, Fichte démontre, quoique sous une forme idéaliste, que l'homme ne parvient à connaître les objets

qu'en agissant sur eux, en les transformant, en les créant. C'est dire que Fichte a eu l'intuition profonde du caractère dialectique de l'interaction entre le sujet et l'objet, la théorie et la pratique. L'activité du « Moi » fichtéen représentait une tentative de légitimer, sur le plan de l'abstraction idéaliste, les transformations démocratiques bourgeoises. Dans son « Appel aux souverains d'Europe pour accorder la liberté de pensée opprimée par eux jusqu'à présent » Fichte proclame, en plein accord avec ses principes idéalistes, que toutes les libertés civiles ont pour source la liberté de pensée, ce qui revient à méconnaître les causes matérielles de l'inégalité sociale, de la domination de l'homme sur l'homme. Il se prononce pour l'abolition des privilèges hiérarchiques et du servage, revendique un régime démocratique bourgeois, et, flétrissant l'arbitraire des seigneurs et l'autocratie des roitelets féodaux, il s'exclame : « Si les princes devenaient esclaves, ils apprendraient à respecter la liberté. » « Sur la mission du savant » est un réquisitoire contre l'oppression des paysans par les féodaux : « Quiconque se considère comme le maître des autres, est lui-même un esclave. S'il ne l'est pas toujours en réalité, il n'en a pas moins une âme d'esclave et il rampera lâchement devant le premier venu qui sera plus fort que lui et le subjuguera. » Luttant contre l'invasion napoléonienne, Fichte appelait les Allemands à défendre leur souveraineté nationale, mais en même temps il admettait l'exagération chauvine du rôle historique de l'Allemagne. Ce fut un champion de l'unification nationale de son pays.

A partir de 1802, Fichte abandonne les idées progressistes, se montre toujours plus enclin à accepter le régime féodal. Prêchant la « vie bienheureuse », il affirme que la connaissance est une « révélation divine » et que le but de sa philosophie est de propager ce principe : « Donnez-vous à Dieu, et vous le trouverez en vous-mêmes. » Le mélange d'éléments avancés et réactionnaires dans la philosophie de Fichte reflétait les hésitations de la bourgeoisie allemande de l'époque, chez laquelle les aspirations progressistes s'alliaient à la servilité devant les féodaux.

Œuvre maîtresse : « Doctrine de la science ».

**FIDEISME** (lat. *fides* — foi). Théorie réactionnaire, qui accorde la suprématie à la foi au détriment de la science. Lénine dit que l'idéalisme philosophique est un fidéisme plus ou moins atténué, dilué, c'est-à-dire de l'obscurantisme.

**FINI.** V. *Infini et fini*.

**FORCES PRODUCTIVES.** Instruments à l'aide desquels les biens matériels sont produits, les hommes qui manient ces instruments et produisent les biens matériels grâce à une certaine expérience et aux habitudes de travail. L'état des forces productives indique par quels instruments les hommes produisent les biens matériels, et exprime le comportement de la société envers les forces de la nature. La productivité du travail social dépend du niveau historique de développement des forces productives, de la qualité des instruments, de l'expérience des hommes et de leurs habitudes de travail. A tout moment historique donné, la vie de la société est déterminée, en dernière instance, par les forces productives dont elle dispose. Les hommes primitifs n'auraient pu exister sans arcs et flèches, sans hache de pierre, etc., de même que le capitalisme moderne est inconcevable sans machines et sans ouvriers, principale force productive de la société. Le développement des forces productives et, avant tout, des instruments de production est à la base de l'évolution du *mode de production des biens matériels* (V.). Le changement du mode de production aboutit à celui du régime social dans son ensemble.

Les forces productives n'existent pas en dehors d'une forme sociale déterminée, c'est-à-dire en dehors des *rapports de production* (V.). Le marxisme-léninisme critique sévèrement les théories qui envisagent les forces productives en dehors de leur interaction avec les rapports de production auxquels elles sont liées indissolublement. Telle est, par exemple, la conception de *Bogdanov* (V.) et de Boukharine, absolument étrangère au marxisme. Le développement des forces productives ne peut être compris qu'en liaison avec les rapports de production. Les forces productives sont la base sur laquelle surgissent des rapports de production déterminés. Mais ceux-ci, apparus sur la base des forces productives, exercent une puissante action en retour. Si les rapports de production ne correspondent pas au caractère des forces productives, s'ils sont en contradiction avec elles, ils entravent leur développement. Les forces productives étant l'élément le plus mobile et le plus révolutionnaire de la production, vont toujours de l'avant. C'est ce qui détermine le retard des rapports de production sur le niveau des forces productives, l'apparition d'une contradiction entre eux à un certain stade du développement. Pour que les forces productives puissent progresser, il faut anéantir les anciens rapports de production et les remplacer par de nouveaux. Les nouveaux rapports de production sont la force principale et décisive qui détermine la montée continue des forces productives. Ainsi le développement des forces productives du capitalisme actuel est entravé par les rapports de production bourgeois. Au contraire, les forces productives de la société soviétique s'épanouissent impétueusement, car les rapports de production socialistes les favorisent.

Dans son ouvrage « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique », Staline brosse un tableau du développement des forces productives depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours : « Transition des grossiers outils de pierre à l'arc et aux flèches et, par suite, passage de la chasse à la domestication des animaux et à l'élevage primitif ; transition des outils de pierre aux outils de métal (hache de fer, araire muni d'un soc en fer, etc.) et par suite, passage à la culture des plantes, à l'agriculture ; nouveaux perfectionnements des outils de métal pour le travail des matériaux, apparition de la forge à soufflet et de la poterie et par suite, développement des métiers, séparation des métiers et de l'agriculture, développement des métiers indépendants et puis de la manufacture ; transition des instruments de production artisanale à la machine et transformation de la production artisanale-manufacturière en industrie mécanisée ; transition au système des machines et apparition de la grande industrie mécanisée moderne : tel est le tableau d'ensemble, très incomplet, du développement des forces productives de la société tout au long de l'histoire de l'humanité. » En même temps que les instruments de production changent, les hommes qui constituent l'élément essentiel des forces productives, ainsi que leurs habitudes de travail, se développent également.

Au cours du passage de l'ancienne formation économique à la nouvelle, les rapports de production existants sont supprimés tandis que les forces productives se maintiennent et s'épanouissent.

**FORMATION ECONOMIQUE ET SOCIALE.** Régime économique et superstructure correspondante d'une société à un stade déterminé de l'évolution historique. Dans le processus de la production, les hommes se réunissent pour produire en commun les biens matériels. « *Dans leur totalité, les rapports de production forment ce qu'on appelle les rapports sociaux, la société*, disait Marx, *et notamment une société à un stade de développement historique déterminé*, une société à caractère distinctif déterminé » (« Travail salarié et capital », P. 1931, p. 39). La commune primitive, l'esclavage, le féodalisme, le capitalisme, le régime socialiste (communiste) sont des formations économiques et sociales diverses, des étapes particulières dans l'évolution de la société humaine. La base économique de chaque société engendre une superstructure complexe : les conceptions politiques, juridiques, religieuses, philosophiques et artistiques de la société, et les institutions politiques, juridiques et autres qui leur correspondent.

Chaque formation économique et sociale a ses propres lois historiques qui président à sa naissance et à son évolution. En même temps, il existe des lois générales qui régissent toutes les formations et qui les relient en un seul processus qui constitue l'histoire. Loin d'être accidentel, le passage d'une forme de société à une autre s'effectue suivant des lois rigoureuses, par suite du développement, au sein de l'ancienne société, de contradictions qui la conduisent à la décadence et au dépérissement, et préparent le terrain à l'apparition et au triomphe d'un régime nouveau, progressif. La succession des formations économiques et sociales a pour fondement une loi objective, la *loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.). Dans la société divisée en classes antagoniques, le passage d'une formation économique et sociale à une autre s'effectue par la lutte entre les classes, par le renversement révolutionnaire de la classe dominante. Ainsi, la lutte de la classe ouvrière conduit à la chute du pouvoir des capitalistes, à l'instauration de la *dictature du prolétariat* (V.) et à la création du régime socialiste. Seule la victoire du socialisme inaugure l'histoire véritablement humaine, lorsque les hommes, délivrés du joug du capital, développent librement leurs capacités, et que les forces productives s'épanouissent à des rythmes sans précédent.

**FORME ET CONTENU.** Catégories de la dialectique matérialiste d'une grande importance pour la conception du développement. Tout objet, tout phénomène de la nature et de la société a son contenu et sa forme. Par contenu on entend l'aspect le plus important de l'objet qui caractérise son essence intime, son fond qui se manifeste dans ses caractères et ses propriétés. La forme est l'organisation interne du contenu ; elle relie en un tout les éléments du contenu, sans elle le contenu est impossible. La plupart des systèmes philosophiques idéalistes et métaphysiques détachent la forme du contenu. Pour le matérialisme dialectique la forme et le contenu sont indissolublement liés, le contenu étant le facteur déterminant. Ainsi, les forces productives matérielles sont le contenu du mode de la production, mais elles ne représentent qu'un côté de la production ; les rapports de production, c'est-à-dire les rapports entre les hommes dans le processus de la production en sont un autre. Les rapports de production en tant que forme sont déterminés par les forces productives en tant que contenu. Un type déterminé de rapports de production correspond au niveau, au caractère des forces productives. Le moulin à eau, a dit Marx, donne une société avec un suzerain, alors que le moulin à vapeur donne une société avec le capitaliste à sa tête. Le marxisme apprend à considérer la forme, non comme une chose qui se suffit à elle-même, mais comme l'expression d'un contenu déterminé. « Le kolkhoz est une forme socialiste d'organisation *économique*, comme les Soviets sont une forme socialiste d'organisation *politique*. Kolkhoz et Soviets constituent une des plus grandes conquêtes de notre révolution, une des plus grandes conquêtes de la classe ouvrière. Mais les kolkhoz et les Soviets ne sont qu'une *forme* d'organisation, socialiste il est vrai, mais *forme* d'organisation cependant. Tout dépend du *contenu* qui sera coulé dans cette forme ». (Staline : « Les Questions du léninisme », M. 1951, p. 607).

Les ennemis du régime soviétique ont essayé d'utiliser la forme des kolkhoz et des Soviets pour la remplir d'un contenu bourgeois, contre-révolutionnaire. C'est pourquoi le parti communiste enseigne qu'il ne faut pas surestimer la forme, qu'il faut se rappeler qu'elle ne joue pas et ne peut jouer un rôle indépendant.

Tout en soulignant la primauté du contenu par rapport à la forme, la méthode dialectique ne prétend pas que la forme soit un élément indifférent, passif par rapport au contenu ; il n'y a pas de contenu sans forme comme il n'y a pas de forme sans contenu. Le contenu informe cesse d'être un contenu ; un contenu donné, concret, n'existe que sous une forme déterminée. Par exemple, l'agriculture socialiste par son contenu ne peut exister sans une forme déterminée : la forme kolkhozienne. Le parti du prolétariat, révolutionnaire par son contenu, par ses buts, ne peut agir efficacement qu'en revêtant une forme déterminée d'organisation, fondée sur les principes du centralisme démocratique, sur une stricte discipline, etc. En dehors de cette forme, le parti du prolétariat ne peut accomplir ses tâches.

La forme agit sur le contenu en favorisant ou en entravant son développement. Par exemple, les rapports de production capitalistes, dans les conditions du capitalisme en putréfaction, entravent l'essor des forces productives. Par contre, les rapports de production nouveaux, socialistes, conformes au caractère des forces productives, donnent libre cours à l'épanouissement des forces productives. En U.R.S.S., la propriété collective des moyens de production est en pleine conformité avec le caractère social de la production, en vertu de quoi les rapports de production socialistes sont un facteur puissant du progrès accéléré des forces productives.

L'unité de ces deux catégories implique les contradictions inévitables entre elles. Le développement commence toujours par le contenu, élément le plus mobile dans les objets et dans les processus. Etant donné que le contenu est en perpétuel devenir, il ne peut y avoir de correspondance absolue entre le contenu et la forme. C'est pourquoi, au cours du développement, la contradiction surgit entre le contenu et la forme ; au début, cette contradiction n'exige pas encore le remplacement de la forme existante. Mais par la suite, la contradiction s'aggrave et le moment arrive où la forme épuise toutes ses possibilités et devient une entrave au développement. Ainsi, la connexion dialectique de la forme et du contenu signifie que dans son devenir le contenu entre en lutte avec la forme ancienne qui ne correspond plus au contenu nouveau ; cette contradiction s'élimine quand le contenu nouveau supprime, rejette la forme surannée. Il n'y a pas de conflit entre le contenu et la forme en général, mais entre la forme ancienne et le contenu nouveau, qui cherche une forme nouvelle et qui tend vers elle. Ainsi, la dictature du prolétariat, instaurée à la suite de la Grande Révolution socialiste d'Octobre, était en contradiction avec la forme

parlementaire bourgeoise de l'Etat. Le nouveau contenu a fait naître une forme nouvelle : les Soviets, forme étatique de la dictature du prolétariat.

Des conclusions politiques et pratiques très importantes découlent de la conception dialectique de la forme et du contenu. Puisque le contenu détermine la forme, il faut organiser tout le travail relatif à l'édification du socialisme, à l'affermissement et au développement des Soviets, des kolkhoz, de la culture soviétique, etc., de façon à sauvegarder leur contenu socialiste. Du moment que la forme n'est pas un élément indifférent, passif par rapport au contenu, on ne peut rester indifférent envers la forme que prend tel ou tel phénomène. Par exemple, seule la forme nationale de la culture soviétique favorise, à l'étape historique actuelle, le développement de son contenu socialiste. Seuls les Soviets en tant que forme politique de la dictature du prolétariat en U.R.S.S. favorisent le développement et l'affermissement de l'Etat socialiste, etc. Le parti communiste oriente l'art soviétique dans la voie du réalisme socialiste, en luttant contre toute espèce de formalisme bourgeois, étranger à la culture socialiste. Le formalisme signifie la rupture de l'art avec la vie sociale, avec la lutte du peuple pour le communisme, la transformation de la forme en un but en soi. Dans les décisions d'après guerre sur les questions idéologiques, le Comité Central du Parti communiste de l'Union Soviétique a soumis à une critique serrée les survivances bourgeoises dans l'art soviétique et a indiqué que c'est seulement en représentant la vie du peuple sous ses multiples aspects, en s'inspirant d'idées profondes, en participant activement à la lutte pour le communisme, que l'art soviétique peut se développer avec succès. D'autre part, les décisions du Comité Central du Parti communiste réclament des artistes qu'ils continuent à perfectionner la forme de leurs œuvres, car sans une forme parfaite il est impossible d'exprimer un contenu idéologique profond, il est impossible de peindre véridiquement la réalité.

Il faut également noter que le contenu nouveau peut utiliser telle ou telle forme ancienne, sans la briser, mais en la pénétrant, en la transformant, en l'adaptant à ses fins. Par exemple, la société soviétique se sert de formes économiques anciennes telles que l'argent, la marchandise, les banques. Mais leur contenu, leurs fonctions, comparées à celles de la société capitaliste, ont foncièrement changé. Ce qui reste dans l'économie socialiste de ces catégories du capitalisme, c'est la forme ; quant au fond, elles ont subi un changement radical, conformément aux besoins de l'économie socialiste.

**FOURIER Charles (1772-1837).** Célèbre socialiste utopiste français, brillant critique de la société bourgeoise. Il mit à nu la contradiction entre les idées et les promesses des idéologues de la révolution française sur l'égalité, la fraternité, la justice d'une part et la misère matérielle et morale de la société bourgeoise d'autre part. Le régime bourgeois est dépravé. La pauvreté à un pôle y est engendrée par la surabondance à l'autre. Cet ordre social mutilé l'homme, étouffe ses sentiments, ses désirs, ses pensées. Sous le régime bourgeois, le bonheur des uns cause le malheur des autres. Sous l'influence des idées professées par les matérialistes français sur le rôle décisif de l'éducation, Fourier élabore sa théorie des passions humaines pour prouver la nécessité de l'avènement de la société socialiste. Douze « passions » sont propres à l'homme (le goût, le tact, la vue, l'ouïe, l'odorat, l'amitié, l'ambition, l'amour, le « familisme » — sentiment de la paternité, la « cabaliste » — passion de l'intrigue, la « papillonne » — tendance à la diversité, la « composite » — instinct grégaire). Les moralistes n'avaient fait que dénoncer la dépravation de la nature humaine, ils appelaient à étouffer les passions. En réalité, déclare Fourier, c'est le régime social qui est vicieux. L'homme est foncièrement bon. Il s'agit de créer une société qui favorise la pleine satisfaction des passions humaines, leur développement et leur épanouissement.

A partir de ces prémisses, Fourier brosse le tableau de l'ordre social futur, dont la cellule fondamentale est la phalange, composée de « différentes séries de production ». Tous les membres de la phalange ont droit au travail. De leur plein gré, obéissant à leurs passions, ils s'enrôlent dans les différents groupes de production. Le travail dans la phalange est considéré comme un besoin, comme une source de jouissance. L'absence de la spécialisation étroite qui mutilé l'homme sous le régime bourgeois, y contribue. Au cours de la journée, chaque membre de la phalange change d'occupation à plusieurs reprises. Ainsi est satisfaite la « papillonne », le besoin de diversité propre à l'homme. Fourier disait des hommes de l'avenir que leur altière intrépidité surmonterait tous les obstacles, que, pour eux, le mot « impossible » n'existerait pas. Dans la société future, les intérêts de l'individu coïncideront avec ceux de la société. On y verra l'abondance des biens matériels, résultat d'un travail créateur et hautement productif. La répartition dans la phalange se fait, pour l'essentiel, d'après le travail et le talent : 5/12 des revenus vont au travail et 3/12 — au talent. Sous une forme rudimentaire, Fourier exprime l'idée de la suppression de l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel, entre la ville et la campagne.

Le socialisme de Fourier a un caractère utopique. Fourier se dressait contre la révolution violente. Déçu de la révolution française, il pensait organiser la société socialiste de l'avenir grâce à la propagande pacifique de ses idées. Il croyait possible de créer des phalanges sous le capitalisme. Fourier s'adressait aux riches, à qui il confiait ses projets dans l'espoir d'obtenir des subventions pour les réaliser. Afin d'attirer les capitalistes, Fourier leur promettait les 4/12 restants du revenu de la phalange. Comme les autres socialistes utopiques, il ignorait la mission historique du prolétariat. Fourier, *Saint-Simon* (V.), *Owen* (V.) étaient des socialistes solitaires que les masses ne suivaient pas. Le socialisme utopique ne pouvait indiquer une issue efficace pour délivrer l'humanité de l'esclavage capitaliste.

Fourier a exercé une grande influence sur le développement des idées socialistes. Marx l'appelait un des « patriarches du socialisme ». A côté du socialisme de Saint-Simon et d'Owen, celui de Fourier constitue l'une des sources théoriques du communisme scientifique. (Œuvres principales : « Théorie des quatre mouvements et des destinées générales » (1808), « Théorie de l'unité universelle » (1822), « Nouveau monde industriel et sociétaire » (1829). (V. également *Socialisme utopique*.)

**FRANKO Ivan Iakovlevitch (1856-1916).** Grand écrivain et penseur ukrainien, savant et homme public. Fils d'un paysan-forgeron de la région de Drogobytch. Etudia à l'Université de Lvov. Les autorités autrichiennes le persécutaient, il fut jeté trois fois en prison, accusé d'être socialiste, d'organiser des sociétés secrètes, de sympathiser avec les Russes et d'entrer en contact avec le mouvement paysan. Sa conception du monde s'est formée sous l'influence de *Chevchenko* (V.) et des démocrates révolutionnaires russes : *Herzen* (V.), *Biéliniski* (V.), *Tchernychevski* (V.), *Dobrolioubov* (V.), *Pissarev* (V.), de



Saltykov-Chtchédrine et de Nekrassov. Le marxisme a influé sur le développement de l'idéologie démocratique révolutionnaire de Franko et l'a orienté vers le socialisme scientifique. Il étudiait et diffusait le « Manifeste du Parti communiste » de Marx et d'Engels, et « Le Capital » de Marx ; il a été le premier à traduire en ukrainien le chapitre 24 du livre premier du « Capital » et certains chapitres de l'« Anti-Dühring » d'Engels. La conception du monde de Franko était étroitement liée au mouvement de libération des travailleurs ; au prolétariat qui, faisant son apparition à ce moment dans les régions des exploitations pétrolières et dans les villes de l'Ukraine occidentale, commençait à s'intéresser à la vie politique ; aux progrès des sciences naturelles, notamment à la doctrine de *Sétchénov* (V.) et au darwinisme.

Il a exposé ses idées philosophiques dans plusieurs ouvrages : « Quelques mots sur la façon d'établir : nos éditions populaires et d'y mettre de l'ordre », « Des idées sur l'évolution dans l'histoire de l'humanité », « La littérature, sa destination et ses traits fondamentaux », « Lettres critiques sur les intellectuels de Galicie », ainsi que dans ses œuvres d'art. La matière, selon Franko, forme la base de tout ce qui existe. La nature est immortelle, éternelle, elle est constamment en mouvement et en effervescence. L'esprit n'est pas un deuxième principe constituant du monde, mais seulement le reflet de la matière en mouvement, la fonction du cerveau et du système nerveux. Les connaissances humaines sont le reflet de la réalité, de la nature.

Franko réfutait l'agnosticisme et le relativisme. Il formulait certaines idées dialectiques, voyait le changement incessant du monde, son caractère contradictoire, et s'orientait sur ce qui va de l'avant. Franko était athée, combattait le fidéisme, le cléricalisme et l'éducation religieuse de la jeunesse. Franko critiquait la pseudo-théorie du caractère éternel du capitalisme, dénonçait dans la société capitaliste une société rapace qui engloutit des générations entières et ruine la santé et la morale des masses. C'est un monde de mensonges et de violences. Franko croit fermement à la victoire de la révolution.

Dans sa lutte pour une littérature d'un idéal élevé, Franko oppose à l'esthétique idéaliste avec ses représentations métaphysiques sur l'immutabilité des normes d'art, l'esthétique matérialiste de Biéliniski, Tchernychevski, Dobrolioubov et Chevchenko. Il souligne le caractère historique de l'art en affirmant que la vie en est le mobile principal. Il soumet à une critique véhémente la théorie de « l'art pour l'art » et la décadence en littérature. Dans ses œuvres littéraires, Franko a retracé avec beaucoup de réalisme l'oppression des travailleurs de l'Ukraine occidentale. Il a le premier introduit l'ouvrier dans la littérature ukrainienne. L'œuvre de Franko était hautement appréciée par Maxime Gorki. Patriote remarquable, champion de l'amitié des peuples russe et ukrainien, Franko croyait que « l'heure viendra ! » où l'Ukraine brillera « auréolée de pourpre au sein des peuples affranchis... ». Il défendait la réunion de l'Ukraine à la Russie où, selon sa conviction, avait fait son apparition « le printemps de l'humanité » — la révolution de 1905. Franko était un ennemi résolu du nationalisme bourgeois ukrainien, mais aussi du cosmopolitisme. Il fut le premier en Ukraine à arracher le masque à Grouchevski, idéologue du nationalisme bourgeois ukrainien, à dénoncer sa pseudo-théorie selon laquelle la nation ukrainienne aurait évité le stade capitaliste de développement, fit le procès du livre de Grouchevski sur l'histoire de l'Ukraine, livre écrit pour gagner les bonnes grâces des agresseurs allemands qui préparaient l'annexion de l'Ukraine, sa séparation d'avec la Russie.

La pensée de Franko comporte aussi des points de vues erronés. Il n'a pas toujours su surmonter l'étroitesse nationale, fait souligné par Lénine, dans l'intérêt du mouvement démocratique de libération nationale en Ukraine. Il ne s'est pas rallié aux positions du marxisme, mais sa vie toute entière remarquable, son grand talent littéraire mis au service des travailleurs, son activité en faveur de l'affranchissement du peuple ukrainien et du resserrement des liens d'amitié entre les peuples russe et ukrainien, lui ont valu l'amour général. Le peuple ukrainien, ainsi que tous les peuples de l'Union Soviétique, honorent la mémoire d'Ivan Franko.

**FREUDISME.** Courant idéaliste, réactionnaire, répandu dans la science psychologique contemporaine et désigné du nom de son fondateur, le psychiatre viennois Sigmund Freud. Le freudisme prétend que la conscience est soumise au « subconscient » dont le contenu est la « libido », c'est-à-dire l'instinct sexuel. La conscience naît du conflit entre la libido et le milieu social. Ce conflit, qui apparaît dès la première enfance, exerce une influence fatale sur toute la destinée de l'homme et cause les névroses et les maladies mentales. Le freudisme considère la libido comme la « loi » fondamentale, unique, de la vie psychique de l'homme et de toute son activité et l'oppose aux lois de la vie matérielle. La psychologie scientifique nie l'existence du subconscient freudien et considère la conscience comme une propriété de la matière cérébrale. La psychologie scientifique réfute l'idée selon laquelle l'instinct sexuel se manifesterait dès la plus tendre enfance et dément l'influence fatale de quelque « facteur » que ce soit sur la destinée humaine. Le freudisme démasque entièrement son caractère réactionnaire dans ses tentatives d'« expliquer » les phénomènes sociaux, depuis les rites et les mythes des « sociétés primitives » jusqu'aux guerres et révolutions contemporaines. Le néo-freudisme qui essaie de diminuer le rôle de la libido ou de la remplacer par un autre « facteur » analogue, ne diffère pratiquement en rien du freudisme.

## G

**GALILEE (Galileo Galilei, dit)** (1564-1642). Illustre astronome et physicien italien qui posa les bases de la mécanique et lutta pour faire triompher une conception du monde avancée. Galilée défendit et développa la théorie de *Copernic* (V.), combattit la scolastique, fut le premier à employer la lunette pour observer les corps célestes et inaugura ainsi une nouvelle époque dans l'histoire de l'astronomie. A l'aide du télescope, il prouva l'existence de montagnes et de vallées sur la lune, porta ainsi le coup de grâce à l'idée qu'il y aurait une différence de principe entre le « terrestre » et le « céleste », et démontra l'inconsistance du dogme religieux sur la nature particulière du ciel. Galilée découvrit quatre satellites de Jupiter, les taches et la rotation du Soleil sur son axe, les phases de Vénus, et établit que la Voie lactée est un amas d'étoiles. Il démontra qu'on pouvait déterminer la longitude géographique en pleine mer d'après la position des satellites de Jupiter, ce qui avait une importance pratique immédiate pour la navigation maritime. Fondateur de la dynamique, Galilée énonça le principe de l'inertie, la loi de la chute libre des corps et celle de la composition des forces qui lui permirent de résoudre nombre de

problèmes. Il formula les lois relatives aux oscillations du pendule et étudia le mouvement d'un corps lancé obliquement par rapport à l'horizon. Le principe de la relativité, d'après lequel le mouvement rectiligne et uniforme d'un système physique n'influe pas sur le cours des phénomènes à l'intérieur de ce système (par exemple le mouvement d'un navire par rapport à la côte et les mouvements des corps à bord du navire), joua un très grand rôle dans le développement des notions de temps et d'espace.

Pour pénétrer les lois de la nature, Galilée préconisait la méthode expérimentale. La connaissance, selon lui, ne peut avoir d'autre source que l'expérience. Par ses recherches concrètes, par sa lutte en faveur de l'étude scientifique de la nature, et aussi par ses conceptions philosophiques (il reconnaît l'objectivité et l'infini du monde, l'éternité de la matière, etc.), Galilée contribua grandement au développement de la philosophie matérialiste, encore que son matérialisme fût mécaniste, comme celui de tous les philosophes de l'époque. Il considérait l'expérience sensible, la pratique comme l'unique critère de la vérité. Persuadé que tout phénomène naturel a plus d'évidence que n'importe quelle sentence des Ecritures, Galilée opposait à ces dernières l'investigation scientifique de l'univers. Sa lutte contre l'Eglise, la scolastique et l'obscurantisme lui valut les persécutions de l'Inquisition qui n'hésita pas devant le grand âge de Galilée. Comme l'a dit Staline, Galilée fut un de ces courageux combattants de la science, un de ces novateurs hardis qui frayent des voies nouvelles.

Principaux ouvrages : « *Dialoghi quattro, sopra idue massimi sistemi del mondo Ptolomaico et Copernico* » (1632) et « *Discorsi e dimostrazioni matematiche, intorno a due scienze attenenti alla mecanica et i movimenti locali* » (1638).

**GASSENDI Pierre** (1592-1655). Philosophe matérialiste, physicien et astronome français. Comme beaucoup d'autres penseurs progressifs de son époque, dès son premier ouvrage (« *Exercitationes paradoxical adversus Aristotelem* », 1624), Gassendi fit une critique serrée de la doctrine d'*Aristote* (V.) et de la scolastique. L'activité vaste et variée de Gassendi dans le domaine des sciences exactes et naturelles exigeait une solide base matérialiste qu'il trouva dans la doctrine d'*Epicure* (V.). Selon Marx, Gassendi fit renaître le matérialisme d'Epicure. Gassendi soumit la doctrine cartésienne à la critique matérialiste : au rationalisme et à la métaphysique de *Descartes* (V.), il opposait le sensualisme qui considère l'expérience sensible comme la source de la connaissance. Son principal écrit « *Syntagma philosophicum* » (édité en 1658, après la mort de l'auteur) est divisé en trois parties : logique, physique, éthique. Dans la première, Gassendi fait une analyse circonstanciée du problème de la validité de la connaissance. Il avance plusieurs thèses contre le scepticisme et le dogmatisme. Dans la physique, qu'il considérait comme la partie la plus importante et la plus « noble » de la philosophie, Gassendi démontre l'existence objective de l'espace et du temps. Il invoque une série d'exemples empruntés à la physique (la compression et la dilatation des corps, etc.) et soutient que l'espace et le temps ne peuvent être ni créés ni détruits. Cependant il croit que les atomes sont l'œuvre de Dieu. En ce qui concerne les rapports entre la science et la foi, Gassendi fait preuve de la même inconséquence : tout en professant le matérialisme, il reconnaît Dieu. Dans sa théorie de la matière, Gassendi reprend les principes essentiels d'Epicure et de *Lucrèce* (V.), y compris l'hypothèse d'atomes spéciaux de chaleur, de froid, etc., qui provoqueraient des sensations correspondantes, et aussi d'atomes de l'âme. Tout en expliquant en matérialiste les phénomènes de l'être et de la conscience par une force motrice purement mécanique, celle des atomes de l'« âme animale », Gassendi attribue à l'homme une âme immatérielle, « pensante », à côté de l'âme « animale », sensitive, matérielle ; ainsi payait-il son tribut à la religion, à l'idéalisme.

Mais dans l'analyse de l'activité de l'âme « sensitive » et de l'âme « pensante », il ne parvint pas à montrer de façon convaincante une seule fonction de l'âme pensante qui fût indépendante d'une fonction de l'âme sensitive.

A l'exemple des penseurs d'avant-garde du XVII<sup>e</sup> siècle, Gassendi répudiait la morale ascétique de l'Eglise. D'accord avec Epicure, il affirmait que toute jouissance est un bien en soi, et que toute vertu est un bien dans la mesure où elle procure la « sérénité ». Les vues sociales et politiques de Gassendi reflètent le compromis politique de la bourgeoisie avec la monarchie absolue sur laquelle la bourgeoisie s'appuyait dans sa lutte contre la noblesse féodale. Gassendi était partisan d'un ferme pouvoir centralisé. Le monarque absolu représentait à ses yeux le « bon maître de l'Etat ».

Le rôle de Gassendi dans l'histoire de la science ne se borne pas à répandre et à développer la doctrine atomistique de la matière, à lutter contre les vestiges de la philosophie féodale et à proclamer que la connaissance expérimentale est la source de toute connaissance. On lui doit nombre d'observations et découvertes fort importantes en astronomie : le passage de Mercure sur le disque solaire, la découverte de cinq satellites de Jupiter en plus des quatre précédemment connus, etc. Dans les conditions historiques du XVII<sup>e</sup> siècle, Gassendi, comme philosophe et comme savant, a joué un rôle progressif.

**GENS ET COMMUNAUTE GENTILICE.** Groupe consanguin issu d'un ancêtre commun, cellule productive fondamentale de la société primitive. La gens comptait jusqu'à plusieurs centaines de membres. Les génies s'unissaient en phratries, et les phratries en tribus. Dans la période de l'apparition et de l'épanouissement de l'ordre gentilice, le rôle de la femme est prépondérant. (V. *Matriarcat*.) Avec la désagrégation de la gens, c'est l'homme qui prédomine. (V. *Patriarcat*.) L'organisation de la gens et des communautés gentilices reposait sur la propriété collective des moyens de production et sur le travail en commun. A la tête de la gens se trouvait un ancien, élu. Toutes les affaires étaient réglées par le conseil de la gens, c'est-à-dire par l'assemblée de tous les hommes et femmes adultes. L'absence de propriété privée et de classes explique l'absence, dans la communauté gentilice, de la contrainte de classe ; ici, pas de place pour la domination et l'oppression. Le développement de la gens atteint son point culminant sur la base du régime de la *commune primitive* (V.). Avec le progrès de la division sociale du travail, de l'échange et de la propriété privée, commence le déclin du régime de la commune primitive, et, par conséquent, de la gens. La naissance d'un nouveau mode de production, fondé sur la division de la société en classes, met fin à l'ordre gentilice.

**GEOPOLITIQUE.** « Théorie » pseudo-scientifique et réactionnaire qui cherche à justifier la politique extérieure impérialiste en invoquant des facteurs géographiques. La géopolitique prétend que la situation géographique des puissances impérialistes exige l'extension des frontières et la conquête de l'« espace vital » aux dépens des autres pays. A sa base on trouve la thèse profondément antiscientifique de l'influence déterminante du *milieu géographique* (V.) sur le développement

de la société. Le marxisme enseigne que le milieu géographique ne peut être la cause principale du développement social. Il est donc clair que la politique extérieure d'un Etat, qui change radicalement, comme l'histoire le prouve, avec les changements du régime économique et social, ne peut aucunement être la conséquence des modifications très lentes que subissent les conditions géographiques. La géopolitique est un fruit du capitalisme monopoliste avec ses tendances à réaliser le maximum de profits.

Le terme « géopolitique » a été lancé par le théoricien pangermaniste suédois Kjellen pendant la première guerre mondiale. Mais les tentatives de démontrer le déterminisme géographique de la politique d'expansion et d'agression, s'étaient manifestées dès l'aube de l'impérialisme, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au commencement du XX<sup>e</sup> siècle, aux Etats-Unis, en Allemagne et en Angleterre. Ces « idées » étaient propagées en Allemagne par Ratzel, fondateur de la géographie politique bourgeoise, en Angleterre par le géographe réactionnaire Mackinder et aux Etats-Unis par le belliciste Mahan. A l'égal de la théorie raciste à laquelle elle est étroitement liée, la géopolitique constituait une des pierres angulaires de l'« idéologie » des bandits hitlériens qui rêvaient de domination mondiale. La variante japonaise de cette théorie est la fameuse doctrine des « sphères de prospérité mutuelles », qui revendique la conquête de toute l'Asie par les militaristes japonais. Après la faillite de l'« idéologie » hitlérienne, la géopolitique est devenue un des éléments fondamentaux de l'idéologie des impérialistes contemporains.

**GNOSÉOLOGIE** (du grec [...] — connaissance et [...] — parole, doctrine) ou théorie de la connaissance. Doctrine philosophique sur la possibilité pour l'homme de connaître la réalité, de découvrir la vérité ; théorie des sources de la connaissance et des formes que revêt le processus de la connaissance. Le point de départ de toute gnoséologie, c'est la réponse, soit matérialiste, soit idéaliste, qu'elle donne à la question fondamentale de la philosophie. La gnoséologie matérialiste part du principe que les objets, les choses, les corps existent en dehors et indépendamment de nous, que nos sensations sont des images du monde extérieur. La philosophie idéaliste affirme ou bien que la connaissance est le reflet d'une idée mystique (idéalisme « objectif » de *Platon* — V., de *Hegel* — V.), ou bien que le monde naît de la perception, les objets n'étant que des « complexes de sensations » (idéalisme subjectif de *Berkeley* — V. et des machistes) ou encore elle nie la possibilité de connaître le monde (agnosticisme de *Hume* — V. et de *Kant* — V.). La philosophie réactionnaire contemporaine fait tout pour limiter, rabaisser la connaissance humaine. Elle se spécialise, comme l'indique Lénine, dans la gnoséologie en vue de justifier le mysticisme et la superstition. Elle utilise la gnoséologie pour faire croire que la réalité objective est inconnaissable, pour détruire la foi humaine en la possibilité de connaître les lois du monde et de le transformer par l'action révolutionnaire. Le matérialisme prémarxiste admettait la possibilité de connaître l'univers, mais il abordait la connaissance d'une façon métaphysique, incapable qu'il était d'appliquer la dialectique au processus de la connaissance, de concevoir la vérité en tant que produit du progrès de la connaissance. Imbu de l'idée abstraite qu'il se faisait de l'homme, inconscient du rôle décisif de la production sociale pour le progrès de la connaissance, l'ancien matérialisme ramenait la connaissance à la contemplation de la nature. Le matérialisme philosophique marxiste a été le premier à élaborer une théorie scientifique de la connaissance. (V. *Connaissance ; Théorie du reflet ; Théorie et pratique.*)

La dialectique matérialiste qui formule les lois les plus générales du développement de la nature, de la société et de la pensée, offre la théorie scientifique de la connaissance. Elle « comprend ce que l'on appelle aujourd'hui la théorie de la connaissance ou gnoséologie, qui doit considérer son objet également au point de vue historique, en étudiant et en généralisant l'origine et le développement de la connaissance, le passage de l'ignorance à la connaissance » (Lénine : *Marx-Engels-marxisme*, M. 1954, p. 18).

**GNOSTIQUES.** Adeptes d'un système philosophique et religieux des premiers siècles du christianisme. Ils alliaient la théologie chrétienne au *néo-platonisme* (V.) et au pythagorisme. (V. *Pythagoriciens.*) Valentin d'Egypte (II<sup>e</sup> siècle) avança l'idée fantastique de l'existence de l'« Un » surnaturel auquel correspond le « principe féminin », également surnaturel. Selon les gnostiques, tous les êtres spirituels sont nés par émanation de Dieu. Ennemis du matérialisme antique, ils déblayèrent le terrain pour les scolastiques du moyen âge.

**GRANDE REVOLUTION SOCIALISTE D'OCTOBRE.** Première révolution prolétarienne victorieuse, qui a opéré un tournant radical dans l'histoire de l'humanité, du vieux monde capitaliste vers un monde nouveau, socialiste. La Révolution d'Octobre a, pour la première fois dans l'histoire, renversé le pouvoir des exploités et instauré la dictature du prolétariat sur l'immense territoire de la Russie, et créé ainsi les conditions nécessaires à la victoire du socialisme. Elle diffère foncièrement de toutes les révolutions passées, car elle a abouti non pas à la substitution d'une forme d'exploitation à une autre, mais à la suppression de toute exploitation.

La Révolution d'Octobre a une grande portée internationale. En renversant le pouvoir de la bourgeoisie en Russie, elle a percé le front de l'impérialisme mondial et ouvert l'époque des révolutions prolétariennes. La Révolution d'Octobre a ébranlé la domination de l'impérialisme dans les colonies et les pays dépendants et inauguré dans ces pays une ère de révolutions libératrices. La Révolution d'Octobre n'est pas seulement un bouleversement dans les rapports politiques et économiques. C'est également une révolution dans l'idéologie de la classe ouvrière, un témoignage de la victoire du léninisme dans le mouvement ouvrier mondial.

La Révolution d'Octobre a été préparée et accomplie sous la direction du parti communiste et de son chef V. *Lénine* (V.). Dans sa lutte pour le socialisme, le parti possédait une arme idéologique puissante : la théorie léniniste de la révolution socialiste. Dans ses écrits « Du mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe » et « Le programme militaire de la révolution prolétarienne », Lénine a formulé la théorie selon laquelle la victoire du socialisme est possible initialement dans un seul pays capitaliste pris à part. Armé de cette théorie, le parti communiste a conduit hardiment les masses à l'assaut du capitalisme.

Après le renversement de l'autocratie en février 1917, les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires s'emparèrent des sièges de députés dans les Soviets et livrèrent le pouvoir à la bourgeoisie qui créa un Gouvernement provisoire contre-révolutionnaire. Ce gouvernement, soutenu par les partis conciliateurs, voulait mater la révolution, liquider les conquêtes du

peuple, continuer la guerre impérialiste. A côté du Gouvernement provisoire existait un autre pouvoir, les Soviets des députés ouvriers et soldats, organes de la dictature démocratique révolutionnaire de la classe ouvrière et de la paysannerie. Cette dualité de pouvoir ne pouvait durer longtemps. Les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, qui s'étaient emparés frauduleusement de la direction dans les Soviets, cherchaient à en faire un appendice du Gouvernement provisoire des capitalistes et des grands propriétaires fonciers.

Le parti communiste déploya un grand travail d'explication parmi les travailleurs, afin de leur révéler la nature contre-révolutionnaire du Gouvernement provisoire et de la politique des partis conciliateurs mencheviks et socialistes-révolutionnaires. A la politique de trahison des conciliateurs, les bolcheviks opposèrent leur plan de lutte pour passer de la révolution démocratique bourgeoise à la révolution socialiste. Ce plan exposé par Lénine dans ses Thèses d'Avril fut adopté comme ligne générale du parti. Le mot d'ordre principal du parti fut : « Tout le pouvoir aux Soviets ! » Ce mot d'ordre lancé par les bolcheviks devait être celui du passage pacifique du pouvoir aux Soviets. La propagande bolchevique trouva un terrain favorable et eut un grand succès ; quant à la politique contre-révolutionnaire du Gouvernement provisoire, elle provoqua en avril et en juillet des manifestations antigouvernementales. Après la manifestation armée de juillet, la dualité du pouvoir prit fin, les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires se mirent ouvertement du côté de la contre-révolution et tout le pouvoir passa aux mains du Gouvernement provisoire bourgeois. La période pacifique de la révolution était terminée, l'insurrection armée était à l'ordre du jour. Comme les Soviets, toujours dirigés par les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, avaient glissé dans le camp de la bourgeoisie, le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux Soviets ! » fut provisoirement retiré. Cependant, ce retrait provisoire ne signifiait nullement qu'on renonçait aux Soviets en général, en tant qu'organes de la lutte et du pouvoir révolutionnaires. Le parti bolchevik entra dans la clandestinité et se prépara à l'insurrection armée, en vue de renverser le pouvoir de la bourgeoisie par la force des armes et d'instaurer le pouvoir soviétique. L'orientation vers l'insurrection armée fut proclamée par le VI<sup>e</sup> congrès du P.O.S.D.R.(b) qui tint séance illégalement à Pétrograd du 26 juillet au 3 août 1917.

Après que les ouvriers et les soldats révolutionnaires eurent écrasé, sous la direction des bolcheviks, le soulèvement korniloviste contre-révolutionnaire, les masses prolétariennes et les soldats se rendirent définitivement compte que le parti communiste était le seul à défendre leurs intérêts, qu'il était en mesure de venir à bout de toutes les menées de la contre-révolution. Cette circonstance fût à la base de la bolchévisation des Soviets. Le parti reprit le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux Soviets ! ». Mais maintenant c'était le mot d'ordre de l'insurrection armée, dont les prémisses avaient mûri. Vers le milieu de septembre, tenant compte de l'influence croissante des bolchéviks dans les masses et de la bolchévisation des Soviets, Lénine reconnut que l'heure de l'insurrection armée avait sonné. Il exposa son point de vue dans ses lettres-directives au Comité Central : « Les bolcheviks doivent prendre le pouvoir » et « Le marxisme et l'insurrection ». Après avoir reçu ces lettres de Lénine, le C.C. du parti communiste entreprit la préparation pratique de l'insurrection. Le 7 octobre Lénine arriva clandestinement à Pétrograd pour assurer la direction de l'insurrection armée. Le 10 octobre se tint la séance historique du Comité Central du parti où la résolution de Lénine sur l'insurrection armée fut adoptée. Contre cette décision votèrent les traîtres Zinoviev et Kaménev.

Le 12 octobre, sur les indications du Comité Central du parti, fut créé près le Soviet de Pétrograd un Comité militaire révolutionnaire sous la direction de Lénine, Staline, Sverdlov, Dzerjinski et Molotov, et qui devint l'état-major de l'insurrection. Le 16 octobre, à la séance élargie du Comité Central, fut élu un centre du parti pour diriger l'insurrection, avec J. Staline à sa tête. A la séance du Comité Central, les capitulards Zinoviev et Kaménev se prononcèrent de nouveau contre l'insurrection. Leur démarche ayant échoué, ils décidèrent d'agir ouvertement contre le parti et livrèrent aux ennemis la décision du Comité Central sur l'insurrection.

Averti par les traîtres, le Gouvernement provisoire mobilisa ses troupes, cherchant à prévenir l'intervention du prolétariat. Le 24 octobre au matin le gouvernement interdit l'organe central des bolcheviks, « Rabotchi Pout ». Il dépêcha des autos blindées vers l'imprimerie et la rédaction du journal. Les gardes rouges et les soldats révolutionnaires refoulèrent les autos blindées, et vers 11 heures du matin le journal parut avec un appel à renverser le Gouvernement provisoire. L'insurrection à Pétrograd avait commencé. Dans la nuit du 24 octobre, Lénine arrive à Smolny (siège du Comité Central des bolcheviks) et prend en main la direction de l'insurrection. Le 25 octobre, la Garde rouge et les troupes révolutionnaires occupent les gares, la poste, le télégraphe, les ministères, la banque d'Etat et d'autres points importants de la capitale. Le soir du 25 octobre (7 novembre) 1917, s'ouvrit à Smolny le II<sup>e</sup> congrès des Soviets de Russie, qui proclama le passage du pouvoir aux mains des Soviets. Le congrès adopta des décrets historiques : décret sur la paix, décret sur la terre, et constitua le premier gouvernement des Soviets, le Conseil des commissaires du peuple. Lénine en fut élu président. Dans la nuit du 25 octobre (7 novembre), le Palais d'Hiver fut occupé, et les ministres du Gouvernement provisoire qui y tenaient séance, arrêtés.

Après sa victoire à Pétrograd, le pouvoir soviétique fut instauré à Moscou et dans d'autres villes. D'octobre 1917 à janvier-février 1918, la révolution s'étendit au pays entier.

La Révolution d'Octobre a brisé la vieille machine d'Etat, a détruit de fond en comble l'appareil d'Etat des classes exploiteuses, et a créé à sa place un Etat d'un type nouveau, — le pouvoir des Soviets, comme une des formes de la dictature du prolétariat. Elle a liquidé la propriété privée des moyens de production essentiels. La terre, les fabriques, les usines, les chemins de fer, les banques, la flotte maritime et fluviale sont devenus propriété du peuple. Les paysans reçurent gratuitement plus de 150 millions de déciatines de terre, ils furent libérés du versement des lourdes annuités de fermage aux propriétaires fonciers et des dépenses liées à l'achat de la terre. La Révolution d'Octobre a aboli l'oppression nationale sous toutes ses formes, en donnant aux nations le droit de disposer d'elles-mêmes, jusqu'à la séparation et la formation d'Etats indépendants. La Révolution d'Octobre est la première révolution dans l'histoire qui ait donné au peuple non seulement la liberté, mais des richesses matérielles, et l'accès à une vie aisée et à la culture.

La victoire de la révolution socialiste en Russie, organisée par le parti communiste et réalisée grâce à sa direction éclairée, a été facilitée par toute une série de circonstances. La Révolution d'Octobre avait devant elle cet ennemi relativement faible qu'était la bourgeoisie russe. Celle-ci manquait encore de force économique, était mal organisée, peu expérimentée en politique; elle avait continué la politique du tsarisme après avoir pris le pouvoir. En ce qui concerne les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires, ils s'étaient complètement démasqués comme agents de la bourgeoisie impérialiste. A la tête de la Révolution d'Octobre se trouvait cette classe révolutionnaire, la classe ouvrière de Russie, trempée dans les combats, qui avait acquis l'autorité de chef du peuple dans la lutte pour la paix, la terre, la liberté, le socialisme. La classe ouvrière de Russie avait, dans la révolution, ce sérieux allié qu'était la paysannerie pauvre formant l'immense majorité de la population paysanne. Cette alliance avait déterminé aussi la conduite des paysans moyens qui, à la veille de l'insurrection d'Octobre, s'étaient tournés vers la révolution, en s'unissant à la paysannerie pauvre. A la tête de la classe ouvrière se trouvait ce parti rompu à la lutte politique qu'est le parti communiste, qui a su fondre en un seul flot révolutionnaire des mouvements révolutionnaires aussi divers que le mouvement démocratique général pour la paix, le mouvement démocratique paysan pour s'emparer des terres seigneuriales, le mouvement de libération nationale des peuples opprimés et le mouvement socialiste du prolétariat pour l'instauration de la dictature du prolétariat. La Révolution d'Octobre a commencé à un moment où la guerre impérialiste battait encore son plein ; où les principaux Etats bourgeois occupés à se faire la guerre et à s'affaiblir les uns les autres n'étaient pas en mesure de se dresser activement contre la Révolution d'Octobre.

La victoire de la révolution socialiste en Russie a été possible parce qu'au sein de la vieille société avaient mûri les prémisses objectives nécessaires. La *loi économique de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.) exigeait impérieusement la destruction des rapports de production bourgeois et leur remplacement par des rapports nouveaux, socialistes. Le Parti communiste de l'Union Soviétique, s'appuyant sur les lois objectives du développement social, a su les utiliser pour assurer la victoire de la révolution socialiste.

La Révolution d'Octobre a sauvé la Russie de l'asservissement au capital étranger, elle a créé les conditions indispensables à la transformation d'un pays arriéré en un Etat puissant, un Etat socialiste industriel kolkhozien.

La Révolution d'Octobre a fait de la Russie le premier foyer du socialisme, la patrie des travailleurs du monde entier. Elle a fait de la classe ouvrière russe l'avant-garde des travailleurs de tous les pays dans la lutte pour une vraie démocratie et pour le socialisme. « Nous avons le droit d'être fiers et heureux d'avoir été les premiers à abattre, sur un point du globe, ce fauve, le capitalisme, qui a inondé de sang la terre, réduit l'humanité à la famine et à l'état sauvage, mais qui périra fatalement et bientôt, si monstrueuse, si bestiale que soit la fureur de son agonie » (Lénine : Marx-Engels-marxisme, M. 1954, p. 473).

La Grande Révolution socialiste d'Octobre a exercé une grande influence révolutionnaire sur le cours de l'histoire mondiale. Aujourd'hui, l'Union Soviétique et la République populaire chinoise sont à la tête du puissant camp de la paix, de la démocratie et du socialisme. Dans les pays de *démocratie populaire* (V.), le socialisme s'édifie avec succès. L'évolution actuelle de l'humanité progressiste se déroule sous l'influence croissante des idées de la Grande Révolution socialiste d'Octobre et de la victoire du socialisme en U.R.S.S.

**GUERRE.** Le marxisme-léninisme envisage la guerre non point comme un phénomène naturel et nécessaire dans la vie des peuples et des Etats, mais comme un fait historique apparaissant à un certain degré du développement de la société humaine, et lié à des conditions déterminées de la vie sociale. La naissance et l'évolution de la société de classes engendre inévitablement la guerre, lutte armée et organisée entre classes sociales ou entre Etats, menée pour des objectifs économiques et politiques déterminés. Ce n'est qu'avec l'apparition de la propriété privée, des classes et de l'Etat, que la guerre devient une industrie permanente, un moyen pour les classes exploiteuses de consolider leur domination, de conquérir des terres étrangères et d'asservir les peuples. Avec la naissance de la propriété privée, des classes et de l'Etat, la nécessité est apparue d'avoir des détachements spéciaux d'hommes armés, c'est-à-dire une armée pour servir les intérêts de la classe au pouvoir.

La guerre est, de par son essence, la continuation de la politique d'une classe par des moyens violents. Les classes dominantes exploiteuses atteignent leurs objectifs de classe par les moyens les plus divers: économiques, idéologiques et diplomatiques. Si ces moyens s'avèrent inopérants, elles recourent à la violence ouverte, à la guerre. Pour comprendre la nature et les causes d'une guerre, il faut étudier la politique (intérieure et extérieure) que poursuivaient les classes et les puissances en cause avant les hostilités, politique qui menait à la guerre et qui l'a déclenchée, car dans la guerre également c'est la classe au pouvoir qui fait la politique. C'est dans la politique que trouvent leur plus profonde expression les intérêts économiques essentiels des classes qui occupent des positions différentes dans la production sociale. Les racines de la politique qui provoque la guerre plongent dans le système même des rapports économiques, dans le caractère de la base économique de la société, dans le régime politique et social du pays. Comme il n'existe pas de politique hors classes, il n'est point non plus de guerre sans buts politiques de classe. C'est pourquoi l'étude de la politique des classes et des Etats permet de déterminer le caractère de la guerre, son contenu de classe, permet d'identifier la classe dont les intérêts économiques et politiques ont engendré une guerre donnée. Le but politique a une influence décisive sur le caractère de la guerre. La politique menée par telle classe ou tel Etat dans une guerre donnée détermine le caractère de la stratégie et de la tactique militaires.

La thèse marxiste selon laquelle la guerre est la continuation de la politique par des moyens violents a été concrétisée et développée par la théorie sur les guerres justes et les guerres injustes. Se fondant sur l'étude et la généralisation de l'histoire des guerres, et surtout des guerres de l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes, le « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. » donne une classification scientifique des guerres. Il y a deux genres de guerres : « a) La guerre *juste*, non annexionniste, émancipatrice, ayant pour but soit de défendre le peuple contre une agression du dehors et contre les tentatives de l'asservir, soit d'affranchir le peuple de l'esclavage capitaliste, soit enfin de libérer les colonies et les pays dépendants du joug des impérialistes ; b) La guerre *injuste*, annexionniste, ayant pour but de conquérir et d'asservir les autres pays, les autres peuples. » Les guerres injustes, annexionnistes, menées par les classes exploiteuses, ont pour but de freiner le progrès historique de la société ; ces guerres s'accompagnent d'une oppression et d'une exploitation accrues des classes

asservies, de l'extermination de peuples et pays entiers. Aujourd'hui, réactionnaires et injustes sont les guerres déchaînées par la bourgeoisie impérialiste. Les guerres justes, libératrices et avant tout les guerres du prolétariat contre la bourgeoisie, sont des guerres révolutionnaires ; elles détruisent les vieilles institutions surannées, réactionnaires, qui gênent le libre développement et le progrès des peuples, elles affranchissent l'humanité opprimée de l'esclavage capitaliste, libèrent les peuples des pays coloniaux et dépendants du joug impérialiste, et ces peuples peuvent dès lors se développer en tant qu'Etats, en tant que nations indépendantes. Les guerres justes concourent au progrès de la société. Un exemple frappant de guerre juste est la Grande guerre nationale du peuple soviétique contre le fascisme; le peuple soviétique y défendit sa patrie socialiste, sauvegarda sa liberté et son indépendance et aida plusieurs pays d'Europe à conquérir leur liberté ; ces pays se sont engagés aujourd'hui dans la voie du socialisme. Le marxisme-léninisme reconnaît comme progressives, justes et nécessaires les guerres des classes opprimées contre leurs oppresseurs, et condamne les guerres impérialistes.

Le marxisme estime qu'il est impossible de supprimer les guerres sans anéantir les causes qui les engendrent. Le système d'économie capitaliste avec ses contradictions irréductibles est la cause la plus profonde des guerres. Témoin ce fait qu'en un quart de siècle il y a eu deux guerres mondiales. La *loi économique fondamentale du capitalisme monopoliste actuel* (V.) implique la course au maximum de profits, qui pousse le capitalisme de monopole à asservir et à piller les colonies et les pays arriérés, à transformer des pays indépendants en pays dépendants, à organiser de nouvelles guerres pour permettre aux monopoles de réaliser le maximum de profits, à conquérir la domination économique mondiale.

Tout en montrant que le capitalisme est la cause la plus profonde des guerres, le marxisme considère, cependant, qu'il n'est pas impossible de prévenir telle ou telle guerre. Les masses laborieuses sont profondément intéressées à la sauvegarde de la paix, car c'est avant tout au peuple que la guerre impérialiste apporte le plus de calamités et de souffrances. Si les peuples du globe mènent une lutte organisée contre la préparation d'une nouvelle guerre impérialiste, celle-ci pourra être évitée. C'est pourquoi la lutte pour la paix rencontre le soutien des masses travailleuses du monde entier. Le rassemblement de toutes les forces progressistes du monde en un front organisé de lutte contre une nouvelle guerre mondiale peut faire échouer les projets criminels des impérialistes.

La politique extérieure de l'Union Soviétique et de tous les Etats du camp de la démocratie et du socialisme, dès le début de leur formation, est une politique de paix, ferme et conséquente, visant la coexistence pacifique des Etats de différents systèmes économiques et sociaux.

De nos jours, l'idée de paix, qui s'est emparée de la conscience des larges masses populaires de tous les pays, est devenue un puissant facteur de la consolidation de la paix et de la sécurité des peuples. La lutte active des peuples du monde entier pour une paix durable contre le danger d'une nouvelle guerre a contribué et contribue toujours à la détente internationale.

Toutefois, les milieux influents des monopolistes, — millionnaires et milliardaires, fabricants d'armes, — caressent encore l'espoir de déclencher une nouvelle guerre mondiale dans le but d'augmenter leurs profits au maximum. Mais si les impérialistes parviennent quand même à déchaîner une troisième guerre mondiale, cette guerre sera le tombeau non de quelques Etats capitalistes, mais du système capitaliste tout entier.

**GUIZOT François** (1787-1874). V. *Historiens français de la Restauration*.

## H

**HAECKEL Ernst** (1834-1919). Grand naturaliste allemand, l'un des représentants les plus marquants du darwinisme ; il a développé et concrétisé la doctrine évolutionniste de Darwin (V.) par ses recherches (« Anthropogénie ou Histoire de l'Evolution humaine », « Morphologie générale des organismes » et autres). Dans ses ouvrages, notamment dans ses « Enigmes de l'Univers », il soumet à une critique implacable l'idéalisme et le cléricisme et s'efforce de créer un système matérialiste harmonieux, fondé sur les acquisitions les plus récentes de la science. Il est vrai qu'il n'a pas toujours été conséquent dans sa lutte antireligieuse, mais durant la crise qui ébranla les sciences de la nature, quand de nombreux savants tournaient à l'idéalisme et à la religion, Haeckel fut du nombre des savants d'avant-garde qui défendirent avec acharnement le *matérialisme des sciences de la nature* (V.), luttèrent contre le *machisme* (V.), le *néo-kantisme* (V.) et autres courants philosophiques réactionnaires, idéalistes et agnostiques, dans les sciences naturelles. Toutefois, il n'a pas su s'élever jusqu'au matérialisme dialectique qui seul permet de vaincre théoriquement, dans ce domaine, l'idéalisme et la religion. En 1906, Haeckel fonda « l'Union des monistes » qui avait pour but la propagande de l'athéisme. Sa lutte franche et courageuse pour une science d'avant-garde et une conception matérialiste du monde a dressé contre lui la réaction bourgeoise et cléricale en Allemagne et à l'étranger. Haeckel subit des brimades et des persécutions. « La tempête soulevée dans les pays civilisés par les « Enigmes de l'Univers » de Haeckel, écrit Lénine dans « Matérialisme et empiriocriticisme », a fait ressortir avec un singulier relief *l'esprit de parti* en philosophie dans la société contemporaine d'une part et, de l'autre, la véritable portée sociale de la lutte du matérialisme contre l'idéalisme et l'agnosticisme » (M. 1952, p. 407).

Haeckel exprimait les tendances matérialistes indécises de la plupart des naturalistes de la fin du XIX<sup>e</sup> et du commencement du XX<sup>e</sup> siècle, leur matérialisme spontané. De plus, Haeckel, de même que de nombreux autres savants favorables aux idées matérialistes, n'avait pas le courage de s'appeler un matérialiste, il payait la rançon du temps, était tributaire du « préjugé dominant des philistins contre le matérialisme » (*Ibid.*, p. 408). Ses conceptions sur la matière sont entachées d'hylozoïsme, il reconnaît l'animation universelle de la matière. De même que tous les matérialistes bourgeois, il restait idéaliste dans les questions sociales. Il transposa dans le domaine social la loi de la lutte pour la vie, formulée par Darwin ; il s'affirma social-darwiniste et propagandiste des idées réactionnaires du *racisme* (V.).

**HASARD**. V. *Nécessité et hasard*.

**HEGEL** Georg Wilhelm Friedrich (1770-1831). Grand philosophe allemand, qui joua un rôle considérable dans l'élaboration de la théorie dialectique du développement. Sa philosophie était idéaliste. Suivant son idéalisme « objectif » (ou absolu), une certaine « Idée absolue » mystique, préexistante à la nature et à l'homme, constitue le fondement du monde. De par son essence, c'est un principe actif, mais son activité ne peut s'exprimer que dans la pensée, dans la connaissance de soi. L'« Idée absolue » implique des contradictions internes, elle se meut et change, se transformant en son contraire. Au cours de son développement dialectique, l'« Idée » passe par trois phases principales. La première est la phase logique, antérieure au monde, où l'« Idée absolue » opère encore dans l'« élément de la pensée pure ». L'« Idée absolue » se manifeste alors comme un système de concepts et de catégories logiques, comme un système de logique. Cette partie de la philosophie est exposée dans la « Science de la Logique ». Dans la seconde phase, l'« Idée » se métamorphose en nature, celle-ci étant l'« incarnation de l'Idée absolue ». Hegel expose cette théorie dans sa « Philosophie de la nature ». La nature ne se développe pas dans le temps, mais seulement dans l'espace. Dans sa « Philosophie de l'esprit », Hegel révèle la phase supérieure, la troisième de l'évolution de l'Idée : celle de l'« Esprit absolu ». L'« Idée absolue » nie alors la nature et revient à elle-même, et de nouveau le devenir se poursuit dans le domaine de la pensée, mais de la pensée humaine désormais. C'est à cette phase que Hegel rapporte le stade de la conscience individuelle, celui de la conscience sociale, et enfin le stade suprême, où l'Idée, sous forme de religion, d'art et de philosophe, arrive au terme de la connaissance de soi. Hegel fait de la philosophie la « connaissance absolue ». Il considère sa propre philosophie comme l'apogée du développement de l'Idée. Tel est, en bref, le système philosophique idéaliste de Hegel. L'« Absolu », l'« Esprit absolu », ou l'« Idée absolue » de Hegel, ce n'est rien d'autre qu'une nouvelle dénomination de Dieu. Hegel détache la conscience humaine de la nature, il la personnifie, la déifie et lui fait engendrer, en se développant, la nature, la société, l'homme, etc. En réalité, il n'y a pas et il ne peut y avoir d'Idée existant indépendamment de l'homme, du cerveau humain. Ce qui évolue, c'est la nature, la société ; et le développement de l'Idée n'est que le reflet du développement de la réalité objective. Ainsi, tout le fondement de la philosophie de Hegel est erroné, antiscientifique.

Ce qu'il y a de précieux dans la philosophie idéaliste de Hegel, c'est sa méthode dialectique: le développement a pour source la lutte des contraires, et s'effectue par le passage des changements quantitatifs à des changements qualitatifs, la vérité est concrète, etc. Lénine considérait la dialectique de Hegel comme une grande acquisition de la philosophie allemande. C'est grâce à sa dialectique que la philosophie de Hegel comme celle d'autres philosophes allemands de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle devint une des sources théoriques du marxisme. Ce qui est typique de la philosophie hégélienne, c'est une contradiction profonde entre sa méthode dialectique et son système métaphysique. La méthode dialectique affirme que le processus de la connaissance est infini, or Hegel proclame que sa philosophie est le terme de tout développement, est une vérité définitive. La méthode dialectique part de ce point de vue que tout change et évolue ; or, le système métaphysique représente la nature comme quelque chose de figé, qui ne change pas, qui est donné une fois pour toutes. Selon la dialectique, la société ne s'arrête jamais dans son progrès ; or, Hegel, abandonnant la dialectique, préconise un compromis entre le féodalisme agonisant et le capitalisme naissant, et proclame que la monarchie féodale prussienne, quelque peu réformée par une constitution, est le terme suprême du développement social.

La dialectique de Hegel est tournée vers le passé, et non vers le présent et l'avenir. Hegel craignait de tirer les conclusions de sa propre doctrine selon laquelle la contradiction constitue le moteur du devenir. Chez lui, la lutte des contraires n'atteint pas son aboutissement logique, ne va pas jusqu'à la victoire du nouveau, du progressif sur l'ancien, le périmé ; Hegel neutralise, concilie les contraires en s'ingéniant à estomper la lutte aiguë qui se déroule au sein de la société divisée en classes antagoniques.

Les fondateurs du matérialisme dialectique, Marx et Engels, ne pouvaient adopter la dialectique de Hegel telle quelle. Ils la remanièrent du point de vue matérialiste et la remirent sur ses pieds. Ils n'en utilisèrent que le noyau rationnel : la théorie du développement et du changement, du passage des changements quantitatifs aux changements qualitatifs, etc., après en avoir rejeté l'écorce idéaliste. Marx et Engels créèrent une nouvelle méthode dialectique, qui repose sur la base scientifique inébranlable de la philosophie matérialiste. Marx écrivait : « Ma méthode dialectique, non seulement diffère de la méthode hégélienne par la base ; mais elle en est même l'exact opposé. Pour Hegel, le mouvement de la pensée, qu'il personnifie sous le nom de l'Idée, est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'Idée. Pour moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme » (« Le Capital », t. I, postface à la 2<sup>e</sup> édition allemande).

Les vues sociales et politiques de Hegel marquent une réaction aristocratique à la Révolution française. Tout en reconnaissant la nécessité de moderniser dans le sens bourgeois les rapports féodaux surannés, il ne souhaitait pas un changement radical du régime féodal en Allemagne. « Hegel, écrivait Marx, veut un *système de caste* médiéval, mais au sens moderne d'un pouvoir législatif, et il veut un pouvoir législatif moderne, mais dans l'enveloppe d'un système de caste médiéval. C'est un syncrétisme de la pire espèce » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Bd. I, Erster Halbband, Frankfurt a. M. 1927, S. 515). Hegel parlait avec haine et mépris des masses populaires comme d'une force aveugle. Il exaltait l'Allemagne, incarnation de l'« esprit du monde nouveau » ; quant aux peuples slaves, il leur assignait le rôle de peuples « non historiques » ; il faisait de la guerre un phénomène éternel, nécessaire à la vie de la société, etc. Les fascistes allemands exploitaient ces vues réactionnaires de Hegel pour la propagande en faveur du racisme et de l'hégémonie mondiale de l'Allemagne.

Les classiques du marxisme ont soumis à une cinglante critique la philosophie idéaliste de Hegel. Ils ont utilisé avec esprit critique les éléments précieux de sa méthode dialectique et ont créé et développé le matérialisme dialectique et historique, la seule philosophie scientifique. En 1944, le Comité Central du Parti communiste de l'Union Soviétique a condamné sévèrement les insuffisances et les erreurs du troisième tome de l'« Histoire de la philosophie », où se trouvait estompée la différence radicale entre la dialectique hégélienne et la dialectique marxiste, différence qui exprime l'opposition entre la conception du monde bourgeoise et la conception du monde prolétarienne ; il a condamné la manière non critique d'exposer la philosophie hégélienne en général. Ouvrages principaux de Hegel : « Phénoménologie de l'esprit » (1807), « Science de la

Logique» (1812-1816), « Encyclopédie des sciences philosophiques » (« Logique », « Philosophie de la nature », « Philosophie de l'esprit ») (1817), « Philosophie du droit » (1821). Publications posthumes : « Leçons sur l'histoire de la philosophie » (1833-1836), « Philosophie de l'histoire » (1837), « Leçons sur l'esthétique ou la philosophie de l'art » (1836-1838).

**HEGELIENS DE GAUCHE.** V. *Jeunes-hégéliens*.

**HELVETIUS Claude Adrien** (1715-1771). Célèbre représentant du matérialisme et de l'athéisme français du XVIII<sup>e</sup> siècle, un des précurseurs idéologiques de la révolution bourgeoise en France. Il affirme hautement que seuls les objets matériels ont une existence réelle ; toutes les idées du cerveau humain sont dérivées de la réalité matérielle. Il tourne en dérision le dogme religieux de l'immortalité de l'âme et déclare que la vie psychique de l'homme dépend de sa structure corporelle. Dans la théorie de la connaissance, il professe le *sensualisme* (V.) matérialiste: tout ce qui est inaccessible aux sens, l'est aussi à l'esprit. Les sensations sont provoquées par l'action, sur nos sens, des objets et des phénomènes du monde extérieur qui existe dans l'espace et dans le temps. Helvétius reconnaît la véracité de nos perceptions. A l'égal des autres matérialistes français, il est ennemi de l'agnosticisme. Athée militant, il déclare que l'origine de la croyance en Dieu réside dans l'ignorance des uns et la fourberie des autres. Il voit un lien direct entre la religion et la tyrannie. Mais le matérialisme d'Helvétius est mécaniste et métaphysique. Les conditions historiques l'empêchèrent de comprendre le rôle immense de la pratique révolutionnaire. Helvétius se proposait d'appliquer le principe matérialiste à l'étude de la vie sociale, mais, comme tous les matérialistes antérieurs à Marx, il avait une vue idéaliste de l'histoire. Il déclarait que l'homme est un produit de l'ambiance et que son caractère, loin d'être inné, est conditionné par l'expérience et l'entourage. C'était un point de départ matérialiste. L'idée que l'ambiance et les institutions politiques exercent une influence décisive sur la formation du caractère de l'homme, marquant un progrès. De là, nécessité de changer l'ambiance, la société, les rapports féodaux, ce qui est une conclusion révolutionnaire. « Si l'homme est formé par les circonstances, il faut former les circonstances humainement » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Bd. 3, B. 1932, S. 307-308). Les vues progressives des matérialistes français sur la société exercèrent une influence sur les socialistes utopistes du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Helvétius prétendait que l'ambiance sociale est créée par la législation existante, ce qui est une démarche idéaliste. « Les Lois font tout », déclare-t-il. Quant à la législation, elle est déterminée par les idées qui règnent dans la société. Helvétius divise les idées en utiles, nuisibles et indifférentes. Les hommes agissent conformément aux idées qui leur sont utiles, avantageuses. Le monde spirituel est soumis à la loi de l'intérêt. Les hommes sont égoïstes de par leur nature. Mais chaque individu est intéressé à tenir compte des besoins sociaux, à suivre le principe de l'égoïsme rationnel, à agir selon les exigences de l'Etat, du peuple. Les défauts moraux proviennent d'une législation vicieuse. L'explication idéaliste de la société humaine le conduit à cette conclusion : « C'est l'opinion qui gouverne le monde. » Le changement de l'ambiance ne signifie chez Helvétius que la substitution du régime bourgeois à l'ordre féodal. Le bourgeois prospère, guidé par le principe de l'avantage personnel, prêt à contribuer au bien social, mais jamais au détriment de ses propres intérêts, — tel est son idéal. Helvétius défend le principe de la propriété privée et s'oppose seulement à la répartition trop inégale des richesses. Cependant, sa critique du régime politique et de la législation de la société féodale présente, pour son époque, un caractère progressif.

L'ouvrage principal de Helvétius, « De l'esprit » (1758), se classe parmi les meilleures œuvres de la philosophie athéiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, hautement appréciées de Lénine. Ce livre est un défi à la religion et à l'idéalisme. D'après Diderot, « c'est un furieux coup de massue porté sur les préjugés en tout genre ». La réaction condamna le livre au bûcher parce qu'il violait « les assises de la foi chrétienne ». Un autre ouvrage matérialiste et athéiste d'Helvétius « De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation » fut publié en 1773, après sa mort. Les philosophes réactionnaires français d'aujourd'hui s'élèvent contre les idées progressives de Helvétius. Dans sa lutte contre l'obscurantisme idéaliste, le Parti communiste français souligne la portée des traditions matérialistes de Helvétius et des autres matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**HERACLITE d'Ephèse** (vers 540-480 av. n. è.). Philosophe matérialiste de la Grèce antique, un des fondateurs de la dialectique. Héraclite enseignait que « le monde est un, n'a été créé par aucun dieu, ni par aucun homme ; a été, est et sera une flamme éternellement vivante, qui s'embrase et s'éteint suivant des lois déterminées ». Selon Héraclite, le feu est l'élément premier de toutes choses, il est la force première. Grâce aux métamorphoses du feu, la matière se transforme en eau et en terre, et par là même l'un devient le multiple et le tout. Le feu « s'éteint », « meurt », en devenant eau et terre ; ce processus de la « mort » du feu, Héraclite l'appelle « voie descendante ». Mais « la voie ascendante et descendante est la même ». L'eau donne naissance à un tourbillon de feu ; le tout devient un, toutes les choses se convertissent en un feu qui « s'embrase », qui « naît » ; c'est « la voie ascendante ». De même que l'or est échangé contre les marchandises et inversement, de même le feu mondial se transmue en toutes choses et inversement. Le feu est la matière, le substrat de toutes les métamorphoses, la connexion universelle.

Selon Héraclite, le monde subit de perpétuelles créations et anéantissements, car tout s'écoule, tout change. Comme le dit une source ancienne, « Héraclite éliminait de l'univers le repos et l'immobilité. Car c'est là une propriété de la mort. Il attribuait le mouvement à toutes choses : le mouvement perpétuel aux choses éternelles, et le mouvement temporaire aux choses périssables. » Héraclite estime que le monde se compose de contraires en lutte qui se convertissent mutuellement : « froid — chaud ; chaud — froid ; humide — sec ; sec — humide ». Ainsi, la présence d'un contraire détermine celle d'un autre : « La maladie rend la santé agréable. » Héraclite enseigne que les contraires sont liés et que leur lutte est la source du développement, du changement. Tous les changements sont soumis à des lois rigoureuses, et la vie du monde ne dépend pas des dieux. « Tout se produit à travers une lutte et nécessairement. » Cette nécessité propre à la substance matérielle est appelée par lui « logos ».

La dialectique d'Héraclite était limitée par l'époque. Le mouvement se réduit au retour cyclique de la nature. L'idée de développement progressif lui était étrangère. Héraclite fut hylozoïste. (V. *Hylozoïsme*.) En ce qui concerne la théorie de la connaissance, il soutenait des idées matérialistes, estimant que la connaissance doit révéler l'essence de la nature dans son développement continu. Il faut prêter l'oreille à la voix de la nature, « agir conformément à la nature », disait-il. Il soulignait



le rôle de la connaissance sensible, aussi bien que celui de la raison. Héraclite était l'interprète des intérêts de classe des esclavagistes, ennemi de la démocratie antique.

**HERZEN Alexandre Ivanovitch** (1812-1870). Eminent démocrate révolutionnaire russe et philosophe matérialiste, brillant journaliste et homme de lettres. Les conceptions politiques, sociales et philosophiques de Herzen se sont formées à mesure que montait le mouvement révolutionnaire russe, elles reflétaient les changements qui mûrissaient dans la structure sociale et économique du pays. La pensée russe d'avant-garde, révolutionnaire et matérialiste, exerça sur lui une influence considérable. L'article de Lénine « A la mémoire de Herzen » donne la clef d'une compréhension juste, marxiste, des idées de Herzen, de son rôle dans le mouvement de libération et des principales étapes de son activité.

Herzen appartenait à la lignée des révolutionnaires issus de la noblesse de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le soulèvement des décembristes a réveillé Herzen, remarque Lénine. Ennemi implacable du servage et de l'autocratie, Herzen voyait le sens de sa vie dans la lutte pour l'abolition du servage, pour la libération du peuple russe du joug de l'autocratie. Persécuté, Herzen fut obligé, en 1847, de partir pour l'étranger, mais là encore il consacra toute son activité à la lutte pour son pays.

La doctrine philosophique de Herzen continue et développe les idées des penseurs russes d'avant-garde : *Lomonossov* (V.), *Radichtchev* (V.), les *décembristes* (V.), ainsi que les meilleures traditions du matérialisme d'Europe occidentale. Herzen est un représentant marquant du matérialisme. « Dans la Russie servagiste des années 40, il a su s'élever à une hauteur qui le plaçait au niveau des plus grands penseurs de son temps » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 272). Herzen a discerné les éléments positifs de la dialectique de Hegel, qu'il essaya de remanier conformément aux tâches révolutionnaires et démocratiques de l'époque. Il considérait la dialectique comme l'« algèbre de la révolution ». La dialectique, écrivait Herzen, « affranchit l'homme d'une façon extraordinaire et détruit de fond en comble le monde chrétien, le monde des traditions surannées. » Dans son grand ouvrage philosophique « Lettres sur l'étude de la nature », Herzen fait une critique profonde de la philosophie idéaliste et du matérialisme métaphysique qui, d'après lui, « au point de vue de la conscience, de la méthode, est de beaucoup inférieur » à l'idéalisme dialectique. Herzen exigeait que soient associés le matérialisme et l'idée de développement, les sciences naturelles et la philosophie, la théorie et la pratique. « La philosophie sans sciences naturelles est aussi impossible que les sciences naturelles sans philosophie », écrivait-il. Il met à nu le caractère vicieux de l'idéalisme philosophique de *Hegel* (V.) et des autres idéalistes. C'est en vain, dit-il, que la pensée prétend à la priorité par rapport à la nature. Ce n'est pas la nature qui surgit de la pensée. Au contraire : la pensée surgit du développement de la nature. Herzen proclame le triomphe de la philosophie matérialiste qui reconnaît l'objectivité de la nature et qui considère les lois de la pensée comme des « lois conscientes de l'existence ».

Herzen soumet à une vive critique le matérialisme simpliste, « unilatéral », qui « vouait à la destruction tout ce qui est immatériel, niait l'universel, considérait la pensée comme une sécrétion du cerveau, et l'expérience comme l'unique source des connaissances ; qui ne voyait la vérité que dans les faits particuliers palpables et visibles ». Décelant avec lucidité le caractère borné du *matérialisme vulgaire* (V.), Herzen exige qu'on associe l'expérience et la pensée, ce qui, d'après lui, devait donner lieu à un développement inouï de la science et de la philosophie. « L'expérience cessera de craindre la pensée ; la pensée, à son tour, ne reculera plus devant l'immobilité du monde des faits, auquel, jusque-là, elle s'est sentie étrangère ; alors seulement sera maîtrisée la réalité extérieure, dont ni la métaphysique abstraite, ni les sciences particulières ne peuvent avoir raison. » Seule la philosophie, « enrichie de l'expérience, sera cette forge terrible devant le feu de laquelle rien ne résistera. » Dans ses « Lettres sur l'étude de la nature », Herzen donne un aperçu de l'histoire de la philosophie, à commencer par la philosophie grecque, et il en apprécie les divers courants. Sa conception de l'histoire de la philosophie représente un grand pas en avant dans l'étude de cette science. Il montre à quel point l'idéalisme et le matérialisme sont opposés, la lutte qu'ils se livrent ; il donne une série d'appréciations magistrales sur les différentes théories et conceptions. Cependant, n'étant pas un matérialiste historique, il n'a pu comprendre les lois du développement de la philosophie et, parfois, il se trompe dans ses appréciations, notamment du matérialisme français. Lénine appréciait hautement les « Lettres sur l'étude de la nature ». Il écrivait à propos de la première de ces lettres, « Empirisme et idéalisme », qu'elle nous « montre un penseur qui, même aujourd'hui, dépasse d'une tête la multitude des naturalistes empiriques et les innombrables philosophes, idéalistes et semi-idéalistes modernes. Herzen a abordé de près le matérialisme dialectique et s'est arrêté devant le matérialisme historique » (*Ibid.*, p. 272).

La défaite de la révolution de 1848 a provoqué une crise morale chez Herzen. Témoin direct du soulèvement des ouvriers parisiens et de leur défaite, Herzen flagelle la bourgeoisie ; il comprend que sans une nouvelle révolution, sans l'abolition du régime existant, la voie de l'avenir radieux sera fermée. Mais il ne voit pas la force capable de prendre la tête de la lutte, il ne voit pas le chemin qui mène à la victoire. Ses vues sur l'histoire restaient idéalistes, en dépit des pensées profondes qu'il a émises sur les lois du développement historique : le rôle des masses dans l'histoire, les classes, etc. Il n'avait pas compris que la force appelée à écraser le pouvoir de la bourgeoisie, est le prolétariat. Il était socialiste, mais son « socialisme » n'avait pas de base scientifique et appartenait, comme l'a dit Lénine, aux formes du socialisme bourgeois et petit-bourgeois qui n'ont pas survécu aux événements de juillet 1848. La faillite de ses illusions après 1848 fut « la faillite des *illusions bourgeoises* dans le socialisme. Le drame moral de Herzen fut le résultat, le reflet de cette grande époque historique où l'esprit révolutionnaire de la démocratie bourgeoise se mourait *déjà* (en Europe), cependant que l'esprit révolutionnaire du prolétariat socialiste n'était *pas encore* arrivé à sa maturité » (*Ibid.*, p. 272). Plus tard, Herzen se fit l'idéologue du socialisme utopique paysan. Il pensait qu'après l'abolition du servage, la Russie, sans s'arrêter à l'étape du capitalisme, utiliserait la communauté paysanne pour passer au socialisme. Sa théorie du socialisme « paysan » et son démocratism révolutionnaire sont étroitement liés. « Herzen, écrivait Lénine, voyait du « socialisme » dans l'affranchissement du paysan auquel on laisserait son *lot de terre*, dans la possession agraire communale et dans la conception paysanne du « droit à la terre » (*Ibid.*, pp. 273-274). L'idée du « droit à la terre » et du « partage égalitaire de la terre » traduisait les aspirations révolutionnaires à l'égalité nourries par les paysans en lutte pour l'abolition du pouvoir et la dépossession des grands propriétaires fonciers. Mais ce socialisme, au

jugement de Lénine, ne contenait pas « *un grain* de socialisme », c'était une « phraséologie placide », une « rêverie débonnaire ».

Le scepticisme de Herzen après la défaite de la révolution de 1848 fut toutefois chez lui une sorte de transition : abandonnant les illusions du démocratisme bourgeois « au-dessus des classes », il se tournait vers une lutte de classe du prolétariat, lutte sévère, implacable. En 1869, Herzen rompt avec l'anarchiste *Bakounine* (V.) et « porte ses regards non vers le libéralisme, mais vers *l'Internationale*, vers cette Internationale que dirigeait Marx, — vers cette Internationale qui avait commencé à « rassembler les bataillons » du prolétariat, à grouper le « monde ouvrier » (*Ibid.*, p. 273). En vérité, même à cette époque, la faiblesse de Herzen était sensible : il croyait que le socialisme devait se manifester par « la propagande s'adressant également au travailleur et au patron, au cultivateur et au petit bourgeois ». A cet égard il existe une grande différence entre lui et *Tchernychevski* (V.). Tchernychevski comprenait que ce n'est pas par la propagande, mais par la révolution violente que l'on peut changer le régime social. Jusqu'en 1861, Herzen a hésité, il s'écartait parfois du démocratisme vers le libéralisme, mais son démocratisme prenait toujours le dessus. « Ce n'est point la faute de Herzen, mais bien plus son malheur de n'avoir pas pu voir le peuple révolutionnaire de la Russie même, dans les années 40. Lorsqu'il le vit dans les années 60, il se rangea sans peur aux côtés de la démocratie révolutionnaire contre le libéralisme. Il lutta pour la victoire du peuple sur le tsarisme, et non pour une entente de la bourgeoisie libérale avec le tsar des grands propriétaires fonciers. Il a levé l'étendard de la révolution » (*Ibid.*, p. 277). Le grand mérite de Herzen est d'avoir fondé la presse russe libre à l'étranger. Le « *Kolokol* » [la Cloche] et l'« *Etoile polaire* », édités dans les années 50 et 60, formaient la jeune génération de Russie dans l'esprit d'une lutte implacable contre le servage et l'autocratie.

Herzen était un grand patriote, il aimait profondément son peuple laborieux et haïssait ses oppresseurs. Il a lutté contre le cosmopolitisme. Il se dressait contre l'oppression nationale des peuples par le tsarisme, défendait la liberté du peuple polonais qui s'était soulevé contre l'autocratie. Il critiquait impitoyablement l'ordre bourgeois européen, démontrant que le capitalisme court inévitablement à sa perte.

Herzen est l'auteur d'une série d'œuvres littéraires brillantes telles que « A qui est la faute ? », « Le docteur Kroupov », « La Pie voleuse », « Souvenirs et pensées » et autres, où il lutte contre le servage et l'autocratie. Ses œuvres sont empreintes d'humanisme, de hauts principes éthiques ; il exige de l'art qu'il soit réaliste et populaire, combat l'art sans idée. Ses conceptions sur l'art se sont formées sous l'influence de la critique et de l'esthétique démocratiques révolutionnaires de *Biéliniski* (V.), du réalisme de Pouchkine, Gogol, Lermontov. Les principaux ouvrages de Herzen sont « Le dilettantisme dans la science » (1843), « Lettres sur l'étude de la nature » (1845-1846), « Lettres de France et d'Italie » (1847-1851), « De l'autre rive » (1847-1850), « Souvenirs et pensées » (1852-1867), « A un vieux camarade » (1870). En français : « Textes philosophiques choisis » en un volume (Editions en langues étrangères, Moscou 1955).

**HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EN TANT QUE SCIENCE.** L'histoire de la philosophie en tant que science est une création du marxisme. Auparavant, les tentatives d'écrire une histoire scientifique de la philosophie ont échoué parce qu'elles reposaient sur l'interprétation idéaliste de l'histoire de la société et de l'origine des idées. Chaque philosophe déclarait que les systèmes philosophiques antérieurs n'étaient qu'erreurs, et toute l'histoire de la philosophie se présentait ainsi comme une galerie d'idées fausses. La première tentative appréciable de créer une histoire systématisée de la philosophie a été faite par Hegel. Mais ce philosophe traitait son sujet en idéaliste, n'y voyant que le développement logique des idées, incarnation de l'« esprit absolu ». Les étapes de l'histoire de la philosophie seraient donc autant de degrés de ce processus au cours duquel l'« esprit absolu » prend conscience de lui-même. L'histoire hégélienne de la philosophie méconnaît sciemment le courant matérialiste, elle dénigre les philosophes matérialistes, s'applique à les discréditer pour exalter l'idéalisme et affirmer que seule la philosophie idéaliste mérite d'être appelée philosophie. Après Hegel, on n'a vu aucune doctrine digne d'attention dans toute l'histoire bourgeoise de la philosophie (Kuno Fischer, Windelband, Ueberweg-Heinze, etc.). Actuellement, l'histoire bourgeoise de la philosophie est tombée aussi bas que la philosophie bourgeoise elle-même. Les auteurs bourgeois de nos jours dénaturent l'histoire de la philosophie, de la lutte séculaire du matérialisme contre l'idéalisme, pour justifier les systèmes les plus réactionnaires, les plus antiscientifiques des siècles passés. Les philosophes bourgeois n'ont jamais été capables d'écrire une histoire vraiment scientifique de la philosophie.

Une précieuse contribution au progrès de l'histoire de la philosophie a été apportée par les travaux des philosophes russes du XIX<sup>e</sup> siècle, (notamment par les « Lettres sur l'étude de la nature » de *Herzen* (V.) et les œuvres de *Tchernychevski* (V.). Les « Essais sur la période gogolienne dans l'histoire de la littérature russe », de Tchernychevski, revêtent une importance particulière pour comprendre certaines questions relatives à l'histoire de la philosophie russe.

Seule l'idéologie du prolétariat, le marxisme, fournit le critère juste et les idées directrices d'une histoire scientifique de la philosophie. Forte de la conception matérialiste de la société, l'histoire marxiste-léniniste de la philosophie met en lumière les lois réelles du développement de la philosophie et montre que l'évolution des idées et des théories philosophiques reflète le devenir social, les changements du régime économique de la société. La théorie marxiste de la base et de la superstructure (V. *Base et superstructure*) est d'une importance capitale pour la conception scientifique de l'histoire de la philosophie. De même que les idées politiques, juridiques et autres, les idées philosophiques sont une superstructure et se modifient en fonction des changements de la base. Comme toute superstructure, les théories philosophiques constituent une force active du développement social, elles aident la base à se consolider. Dans une société divisée en classes, la philosophie exprime l'idéologie de telle ou telle classe. Aussi doit-on envisager l'évolution et le changement des idées philosophiques en tenant compte des changements de la base sociale. L'histoire de la philosophie doit donc être considérée comme un processus inséparable de l'histoire de la société.

Les travaux des classiques du marxisme-léninisme mettent en lumière les étapes essentielles de l'histoire de la philosophie, les apprécient sous tous leurs aspects, critiquent les systèmes et les écoles philosophiques les plus importants. Dans son ouvrage « *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* » (V.) d'importance capitale pour l'histoire

marxiste de la philosophie, Engels met en relief le problème philosophique fondamental, celui du rapport de la pensée et de l'être. Cela a permis de définir scientifiquement les courants philosophiques fondamentaux et de considérer la lutte du matérialisme et de l'idéalisme comme la loi principale de l'histoire de la philosophie. Certains travaux de *Plékhanov* (V.), bien qu'ils ne soient pas exempts d'erreurs, ont également une haute valeur scientifique. La lutte contre les idéalistes menchévisants et les mécanistes (V. *Idéalisme menchévisant* ; *Matérialisme mécaniste*) a contribué aussi à élucider les problèmes de l'histoire marxiste de la philosophie. Au cours de cette lutte, ont été dénoncées les déformations idéalistes et mécanistes. La discussion philosophique, organisée en U.R.S.S. en 1947, sur l'initiative du Comité Central du Parti communiste, représente un apport précieux au progrès de l'histoire marxiste-léniniste de la philosophie. L'intervention de Jdanov au nom du Comité Central du Parti communiste, et la discussion dans son ensemble, ont mis à nu les graves erreurs de l'ouvrage « Histoire de la philosophie en Europe occidentale » qui dénaturait les principes marxistes-léninistes dans la manière d'aborder l'histoire de la philosophie, l'exposait dans un esprit objectiviste et négligeait le principe de l'esprit de parti. S'appuyant sur le fait que la lutte du matérialisme et de l'idéalisme est la loi du développement de la philosophie, que c'est sur cette base que s'est développée la philosophie scientifique matérialiste, Jdanov a donné une définition précise de l'objet de l'histoire scientifique de la philosophie. C'est « l'histoire de la naissance, de l'apparition et du développement de la conception matérialiste, scientifique du monde et de ses lois. Puisque le matérialisme a grandi et s'est développé dans la lutte contre les courants idéalistes, l'histoire de la philosophie est aussi l'histoire de la lutte du matérialisme contre l'idéalisme ». Aux termes de cette définition, le principe fondamental et décisif de l'histoire marxiste de la philosophie, c'est son esprit de parti, son intransigeance envers l'objectivisme bourgeois, dans l'appréciation des courants philosophiques hostiles à la science.

Jdanov a critiqué l'interprétation non marxiste de l'histoire de la philosophie envisagée comme une succession d'écoles, la philosophie marxiste étant l'une d'entre elles. « L'apparition du marxisme comme idéologie scientifique du prolétariat, a dit Jdanov, met fin à l'ancienne période de l'histoire de la philosophie où la philosophie était cultivée par des individus isolés, était l'apanage d'écoles composées d'un petit nombre de philosophes et de leurs disciples, recroquevillés sur eux-mêmes, détachés de la vie et du peuple, étrangers au peuple. Le marxisme n'est pas une école philosophique de ce genre. Au contraire, il signifie que l'ancienne philosophie, privilège d'un petit nombre d'initiés, d'une aristocratie de l'esprit, est dépassée, et il inaugure une période entièrement nouvelle où la philosophie est devenue un instrument scientifique entre les mains des masses prolétariennes qui luttent pour se délivrer du capitalisme. » L'apparition de la philosophie marxiste doit être considérée comme un bond révolutionnaire, comme un vrai bouleversement dans l'histoire de la pensée humaine et qui a fait de la philosophie une science. Cette révolution ne signifie pas l'absence de filiation historique. Le matérialisme dialectique est le produit du développement des sciences, y compris la philosophie, au cours de la période antérieure. C'est pourquoi il est impossible de comprendre la philosophie marxiste, son apparition, sans avoir étudié tout le passé de la philosophie. La philosophie marxiste s'est assimilé et a remanié dans un esprit critique tout ce que la pensée humaine avait créé de précieux.

L'histoire marxiste de la philosophie doit en outre montrer comment change l'objet même de la philosophie en tant que science, à mesure que se développent la philosophie et les sciences. Avant l'apparition du marxisme, la philosophie était considérée comme la « science des sciences », englobant tous les domaines de la connaissance. Le dernier système artificiel de ce genre fut celui de *Hegel* (V.). Une telle extension de l'objet de la philosophie avait sa justification : la science était encore indifférenciée et beaucoup de sciences positives, qui ont surgi par la suite, avec le développement des connaissances sur la nature, n'existaient pas encore. Mais, au fur et à mesure que les connaissances sur la nature et la société se développaient, les sciences positives se détachaient de la philosophie l'une après l'autre. Ce processus signifiait l'approfondissement du savoir humain et avait une importance énorme pour les sciences naturelles et sociales aussi bien que pour la philosophie elle-même. L'étude des lois les plus générales de la nature, de la société et de la pensée, l'élaboration d'une théorie scientifique de la connaissance, basées sur les données des sciences concrètes et l'expérience historique, constituent l'objet de la philosophie marxiste.

L'apparition du marxisme ne marque pas la fin de l'histoire de la philosophie. L'histoire marxiste-léniniste de la philosophie comprend l'histoire, déjà centenaire, de la philosophie marxiste, sa lutte contre les tendances et les écoles réactionnaires bourgeoises, les développements apportés à la philosophie marxiste par Lénine, par le continuateur de son oeuvre Staline et par les autres disciples de Lénine dans les conditions historiques nouvelles, à l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes. A. Jdanov a critiqué sévèrement la séparation artificielle de l'histoire de la philosophie occidentale et de l'histoire de la philosophie russe ; omettre, dans le livre « Histoire de la philosophie en Europe occidentale », l'histoire de la philosophie russe, c'est minimiser son importance. L'histoire vraiment scientifique de la philosophie doit analyser et exposer le développement de la philosophie matérialiste en rapport étroit avec l'histoire des sciences de la nature. Elle doit être directement liée aux tâches actuelles, être un instrument de l'éducation communiste. Toutes ces thèses résument les idées de Marx, Engels, Lénine et Staline sur l'histoire de la philosophie et donnent une définition profonde et complète de l'objet de l'histoire marxiste de la philosophie en tant que science.

Les œuvres des classiques du marxisme-léninisme fournissent des modèles d'analyses et d'exposés scientifiques de l'histoire de la philosophie. Tels les ouvrages de Marx et d'Engels « *La Sainte famille* » (V.), l'« *idéologie allemande* » (V.) ; « *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* » (V.) et l'« *Anti-Dühring* » (V.) d'Engels ; « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme », les « *Cahiers philosophiques* » (V.) de Lénine ; « *Anarchisme ou socialisme ?* » (V.), « *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique* » (V.) de Staline.

« **HISTOIRE DU PARTI COMMUNISTE (BOLCHEVIK) DE L'U.R.S.S. PRECIS** ». Histoire scientifique du bolchévisme rédigée par une commission du Comité Central du P.C.(b) de l'U.R.S.S., et approuvée par le C.C. du P.C.(b), puissante arme idéologique du parti communiste, encyclopédie des connaissances fondamentales dans le domaine du marxisme-léninisme. Publiée en automne 1938.

Le « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. » dresse le bilan de la grande expérience acquise par les communistes de Russie dans la lutte contre tous les ennemis de la classe ouvrière, pour le renversement du tsarisme et du capitalisme, pour l'établissement de la dictature du prolétariat, pour la construction du socialisme. Le « Précis d'Histoire du P.C.(b) » témoigne de la force créatrice du marxisme. Sa publication mit fin à l'arbitraire et à la confusion dans la manière d'exposer l'histoire du parti communiste, aux interprétations fantaisistes par certains manuels d'histoire du parti publiés précédemment, des questions les plus importantes de la théorie et de l'histoire du parti communiste.

Le « Précis d'Histoire » nous montre l'unité indissoluble, le caractère intégral, la continuité de la doctrine de Marx et de Lénine, l'unité du marxisme-léninisme, il montre ce que Lénine et ses disciples ont introduit de neuf dans la théorie marxiste en généralisant l'expérience nouvelle de la lutte de classe, acquise par le prolétariat à l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes. Contrairement aux anciens manuels qui portaient surtout leur attention sur l'activité des personnages historiques, le « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. » éduque les cadres du parti en mettant au premier plan les idées du marxisme-léninisme, en liaison avec l'histoire concrète du parti : l'histoire même du P.C.U.S. est le marxisme-léninisme en action. Le « Précis » a débarrassé la littérature marxiste de la simplification et de la vulgarisation dans l'interprétation de questions aussi importantes de la théorie marxiste-léniniste et de l'histoire du parti que le rôle de l'individu dans l'histoire, la victoire du socialisme au pays des Soviets, le caractère des guerres à l'époque contemporaine, le rôle de l'Etat socialiste, etc. Il met en relief la force et la portée de la théorie marxiste-léniniste appliquée à la lutte révolutionnaire de la classe ouvrière contre le capitalisme. Il répartit d'une façon scientifique l'histoire du parti en périodes qui correspondent aux principales étapes franchies par le parti communiste.

Dans la deuxième partie du quatrième chapitre : « *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique* » (V.), écrite par J. Staline, sont formulées les principales positions de la philosophie marxiste et est montré son rôle dans l'activité pratique du parti communiste. Le « Précis d'Histoire » fournit un exposé approfondi du contenu et de la portée historique des ouvrages les plus importants de V. Lénine, fondateur du parti marxiste de type nouveau.

La « Conclusion » du « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. » dresse un bilan des principaux résultats obtenus par le parti communiste sur la voie qu'il a parcourue. Les conclusions apportées dans ce chapitre, les leçons qu'on peut tirer de la riche histoire du Parti communiste de l'Union Soviétique constituent un guide dans la bataille pour la victoire du communisme. « 1. L'histoire du parti nous apprend, tout d'abord, que la victoire de la révolution prolétarienne, la victoire de la dictature du prolétariat est impossible sans un parti révolutionnaire du prolétariat, exempt d'opportunisme, intransigeant vis-à-vis des conciliateurs et des capitulars, révolutionnaire vis-à-vis de la bourgeoisie et de son pouvoir d'Etat... 2. L'histoire du parti nous apprend encore que le parti de la classe ouvrière ne peut pas remplir le rôle de dirigeant de sa classe, ne peut pas remplir le rôle d'organisateur et de dirigeant de la révolution prolétarienne, s'il ne s'est pas assimilé la théorie d'avant-garde du mouvement ouvrier, s'il ne s'est pas assimilé la théorie marxiste-léniniste... 3. L'histoire du parti nous apprend encore que, si l'on ne met pas en déroute les partis petits-bourgeois qui travaillent au sein de la classe ouvrière, qui poussent ses couches arriérées dans les bras de la bourgeoisie et détruisent de la sorte l'unité de la classe ouvrière, la victoire de la révolution prolétarienne est impossible... 4. L'histoire du parti nous apprend encore que sans une lutte intransigente contre les opportunistes dans ses propres rangs, sans écraser les capitulars dans son propre milieu, le parti de la classe ouvrière ne peut pas sauvegarder l'unité et la discipline dans ses rangs, ne peut pas remplir son rôle d'organisateur et de dirigeant de la révolution prolétarienne, ne peut pas remplir son rôle de bâtisseur de la nouvelle société socialiste... 5. L'histoire du parti nous apprend encore que le parti ne peut remplir son rôle de dirigeant de la classe ouvrière si, grisé par ses succès, il se laisse aller à la présomption, s'il cesse de remarquer les insuffisances de son travail, s'il craint de reconnaître ses erreurs, s'il craint de les corriger à temps, ouvertement et honnêtement... 6. Enfin l'histoire du parti nous apprend que faute d'avoir d'amples liaisons avec les masses, faute de raffermir constamment ces liaisons, faute de savoir écouter la voix des masses et comprendre leurs besoins impérieux, faute d'avoir la volonté non seulement d'instruire les masses, mais aussi d'apprendre d'elles, le parti de la classe ouvrière ne peut pas être un véritable parti de masse, capable d'entraîner les millions d'hommes que représentent la classe ouvrière et l'ensemble des travailleurs. »

En rédigeant ce « Précis d'Histoire », le Comité Central du Parti communiste partait du fait que pour bien diriger toutes les branches de l'édification socialiste il faut des réalisateurs possédant à fond les principes de la théorie marxiste-léniniste et sachant se servir de la théorie pour trancher les problèmes de leur activité pratique.

La publication du « Précis d'Histoire » a été un grand événement dans la vie idéologique du pays. Le « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. » est devenu un vrai livre de chevet pour tous les communistes, pour tous les citoyens soviétiques qui étudient la théorie révolutionnaire d'avant-garde. Sa publication présente également une grande importance internationale. Dans ce livre, les communistes des pays capitalistes apprennent la théorie et la tactique de la lutte pour le socialisme, l'art de diriger les masses dans leur lutte contre un régime d'oppression et d'esclavage. Dans ce livre, les partis communistes et ouvriers des pays de *démocratie populaire* (V.) apprennent la théorie et la pratique de l'édification du socialisme.

**HISTORIENS FRANÇAIS DE LA RESTAURATION.** Thierry, Guizot, Mignet sont des historiens bourgeois de l'époque de la Restauration. Leur mérite est d'avoir dépassé les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la compréhension des lois de l'histoire. Ils soutiennent que l'histoire du féodalisme et de la formation de la société bourgeoise est celle de la lutte du tiers état (majorité de la nation) contre la noblesse et le clergé (sa minorité). Non satisfaits de la théorie des matérialistes français, selon laquelle la vie sociale serait déterminée par les institutions politiques, Guizot, Mignet et Thierry tentent de prouver que ces dernières sont conditionnées par le mode de vie social, que la lutte de classe a pour origine les rapports de propriété. Dans « Dix ans d'études historiques » Thierry considère la lutte religieuse entre les presbytériens et les catholiques comme une lutte de partis politiques pour les intérêts matériels de différentes classes. Cette lutte, selon Thierry, était déterminée par les « intérêts positifs » des classes. Dans ses « Essais sur l'histoire de France » Guizot, analysant l'époque qui suivit la chute de l'Empire romain, affirme qu'à la base de l'histoire se trouvent les rapports fonciers. Mignet, analysant dans son « Histoire de

la Révolution française » les causes de la Révolution de 1781), conclut qu'elles résident dans les intérêts matériels des différentes classes.

Les historiens français réduisaient la vie sociale aux rapports de propriété sans avoir aucune idée des forces productives et des rapports de production, base des rapports juridiques de propriété. Dans la question de l'origine des classes, ils professaient la théorie idéaliste de la conquête, qu'ils considéraient comme la force décisive du développement social, sans comprendre que l'origine et l'existence des classes sont liées à un mode de production déterminé. Ainsi, Thierry explique la formation des classes féodales par la victoire des Germains sur les Gallo-Romains. Les conquérants auraient constitué l'aristocratie féodale, et les vaincus, le tiers état. La lutte de la bourgeoisie contre l'aristocratie féodale serait celle de la population autochtone contre les descendants des vainqueurs. Mignet, ignorant les causes de la naissance, de l'évolution et de la disparition des formes des rapports de propriété, donc des classes elles-mêmes, explique les rapports de propriété par des conquêtes, et celles-ci, par la tendance à la domination, propre, croyait-il, à la nature humaine. En fin de compte, les historiens de la Restauration ont gardé des positions idéalistes. Dans son « Histoire générale de la civilisation en Europe », Guizot déclare qu'en dernière instance la conduite des hommes est déterminée par une « idée pure ». « Quels que soient les événements extérieurs, écrit Guizot, c'est l'homme lui-même qui fait le monde ; c'est en raison des idées, des sentiments, des dispositions morales et intellectuelles de l'homme, que le monde se règle et marche ; c'est de l'état intérieur de l'homme que dépend l'état visible de la société. »

Idéologues de la bourgeoisie libérale, les historiens de la Restauration comprenaient le caractère inévitable de la lutte de la bourgeoisie contre le féodalisme et reconnaissaient au tiers état le droit d'abolir la domination de la noblesse et du clergé. Mais ils niaient l'existence de contradictions au sein du tiers état qu'ils identifiaient avec le peuple tout entier. Tout en admettant le caractère progressif de la lutte de classes dans le passé, ils en niaient la nécessité sous la domination de la bourgeoisie, l'appelaient une « folie », prônaient la paix entre les classes, l'éternité du capitalisme et de la division de la société en classes. De propos délibéré, ils estompaient les contradictions de classe. Dans sa lettre à Engels du 27 juillet 1854, Marx écrivait : « Un livre qui m'intéresse beaucoup, c'est : Thierry, « Histoire de la formation et du progrès du tiers état », 1853. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce père de la « lutte des classes » dans l'historiographie française s'empare, dans sa préface, contre les « modernes » qui voient actuellement un antagonisme entre la bourgeoisie et le prolétariat et veut découvrir des traces de cette antinomie dans l'histoire même du tiers état jusqu'en 1789. Il se donne beaucoup de mal pour démontrer que le tiers état englobait tous les états autres que la noblesse et le clergé, et que la bourgeoisie joue son rôle comme représentant de tous ces autres éléments » (Marx-Engels : *Ausgewählte Briefe*, B. 1953, S. 105).

Après la révolution de 1830, les historiens de la Restauration se firent les défenseurs déclarés de l'ordre bourgeois. Pendant la révolution de 1848, Guizot fut le bourreau de la classe ouvrière.

**HISTORISME, METHODE HISTORIQUE.** Etude des objets, des phénomènes et des événements au point de vue de leur apparition et de leur développement, en liaison avec les conditions historiques concrètes qui les ont engendrés. La méthode dialectique marxiste de l'histoire considère les phénomènes sous l'angle de leur connexion interne et de leur action réciproque. Il n'est pas dans le monde de faits isolés ; chaque phénomène est lié à un autre. C'est pourquoi on ne peut comprendre un phénomène qu'en l'abordant historiquement, en analysant la situation concrète à laquelle ce phénomène se rattache.

Le principe marxiste de l'historisme n'a rien de commun avec la substitution de schémas abstraits coupés de la vie, à l'étude de l'histoire concrète. La méthode marxiste exclut toute mutilation de la réalité, toute interprétation tendancieuse du passé détaché des conditions historiques. Dans sa décision du 14 novembre 1938 « Sur l'organisation de la propagande du parti à l'occasion de la publication du « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. », le Comité Central du P.C.(b) de l'U.R.S.S. dénonce le caractère antimarxiste de l'« école » historique de Pokrovski : « Jusqu'à ces temps derniers, les déformations et la vulgarisation antimarxistes dans la science historique étaient liées à ce qu'on appelle l'« école » de Pokrovski, qui faussait l'interprétation des faits historiques et, contrairement aux principes du matérialisme historique, les expliquait du point de vue de l'actualité, et non du point de vue des conditions dans lesquelles les événements s'étaient déroulés, ce qui défigurait l'histoire réelle. » Tous les ouvrages des grands guides du prolétariat — Marx, Engels, Lénine et Staline — ainsi que les décisions du Parti communiste de l'Union Soviétique sont des modèles d'application de la méthode historique.

La sociologie bourgeoise est antihistorique, métaphysique par sa nature même. Les écoles sociologiques bourgeoises, néo-kantienne (V. *Néo-kantisme*) et autres, nient le principe de l'historisme, les lois objectives du développement de la société humaine. L'hostilité de la sociologie bourgeoise envers l'historisme est due à l'effroi que lui inspirent la vérité historique, l'étude objective du passé et du présent, car une telle étude prouve incontestablement que la société capitaliste a historiquement un caractère transitoire. (V. également *Connexion et interaction des phénomènes ; Dogme, dogmatisme.*)

**HISTORIQUE ET LOGIQUE.** Catégories philosophiques qui caractérisent les rapports entre le processus de la connaissance logique d'une part, et le développement historique de la société dans son ensemble, de l'histoire de la connaissance en particulier, de l'autre. La connaissance scientifique véritable reflète l'histoire de la nature et de la société. Un phénomène ne peut être compris que s'il est étudié du point de vue de son apparition, de son développement et de son dépérissement, autrement dit, dans son évolution historique. Comprendre un objet, c'est refléter l'histoire de son apparition et de son devenir. Par conséquent, le logique coïncide en principe avec l'historique. Mais cette coïncidence ne signifie guère que la pensée doit reproduire l'histoire dans toute sa diversité concrète, dans tous ses détails, avec tous ses éléments fortuits et secondaires. Le logique est l'historique épuré de ces contingences, pris dans ses caractères essentiels et nécessaires. « La suite des idées, écrivait Engels, doit commencer par quoi l'histoire en question commence, et son développement ultérieur ne sera que le reflet, sous une forme abstraite et théoriquement conséquente, du cours historique... » (Marx-Engels : *Etudes philosophiques*, P. 1935, p. 99). « Le Capital » de Marx offre un exemple éclatant de l'analyse fondée sur l'unité du logique et de l'historique Lénine écrit que ce livre contient l'histoire du capitalisme et l'analyse des notions théoriques qui la généralisent. Ainsi, l'analyse logique des formes de la valeur reproduit l'histoire du développement de l'échange. Dans la logique

dialectique, les lois de la pensée, les concepts, les catégories, leur système et leur subordination (leurs rapports réciproques, leurs liens et leur interdépendance) coïncident pour l'essentiel avec l'histoire des idées. « En logique, écrivait Lénine, l'histoire des idées *doit*, en principe, coïncider avec les lois de la pensée » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 214). Le processus dialectique de la connaissance va de la contemplation vivante à la pensée abstraite et de cette dernière à la pratique. Ceci montre que la marche logique de la connaissance d'une chose reproduit sous une forme succincte et condensée le cours historique de la connaissance allant de la connaissance de l'immédiat à la découverte des aspects essentiels, toujours plus profonds, de la nature et de la société. La thèse marxiste de l'unité du logique et de l'historique est dirigée contre l'idéalisme et la métaphysique qui détachent la pensée de la réalité, la théorie de la pratique, la logique de l'histoire ; elle offre une méthode sûre pour connaître le monde réel.

**HOBBS Thomas** (1588-1679). Eminent philosophe matérialiste anglais. Exposant l'histoire du matérialisme, Marx écrivait dans « La Sainte Famille » : « C'est *Hobbes qui a systématisé* le matérialisme de flacon » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Bd. 3, B. 1932, S. 305). A la suite de F. Bacon (V.), Hobbes s'éleva résolument contre l'idéologie féodale en philosophie comme dans le domaine social et politique. Il niait catégoriquement l'existence de substances immatérielles, tout « esprit » ou « substance incorporelle » n'étant pour lui rien d'autre que des produits de l'imagination humaine. Hobbes se dressait contre la doctrine idéaliste se Ion laquelle les concepts ont une existence objective et sont antérieurs aux choses. Critiquant les idéalistes, y compris les scolastiques du moyen âge, il déclara : « Ces gens assurent avec sérieux, qu'en plus de Pierre, de Jean et des autres hommes qui existent, existaient ou existeront dans le monde, il y aurait quelque chose d'autre, ce que nous appelons « homme » ou bien « homme en général ». Hobbes affirme sans hésiter que seuls les corps matériels qui existent en dehors de l'homme sont réels ; quant aux représentations et aux notions, elles ne sont que leur reflet dans la conscience. Il ramène à l'étendue les qualités essentielles des corps matériels. Seules l'étendue et la quantité sont des qualités permanentes, intégrant des corps, toutes les autres étant sujettes à des modifications. Hobbes n'a pas compris que l'espace et le temps sont des formes universelles d'existence de la matière ; c'est là le défaut de son matérialisme. Il définit l'espace comme « la représentation imaginaire d'une chose qui existe en dehors de nous » ; « le temps existe non dans les objets eux-mêmes en dehors de nous, mais seulement dans notre pensée ». D'autre part, Hobbes estime que l'espace et le temps sont des représentations dues à l'action des objets extérieurs sur l'homme. Le mouvement, selon lui, n'est pas non plus la forme universelle de l'existence de la matière ; il n'est qu'un accident, une propriété secondaire bien qu'inhérente à la matière tout comme l'état de repos.

Réduisant toutes les formes du mouvement de la matière au mouvement mécanique. Hobbes nie le caractère objectif de la détermination qualitative des objets : lumière, son, odeur, goût, couleur, etc. Le matérialisme de Hobbes est un *matérialisme mécanise* (V.). Le comparant à Bacon, Marx écrit que chez ce dernier « la matière décoche à l'homme tout entier des sourires poétiques et matériels à la fois », tandis que dans le matérialisme de Hobbes « la matérialité perd sa fleur et devient la matérialité abstraite du *géomètre* » (*Ibid.*, S. 305). Sa théorie de la connaissance est pour l'essentiel sensualiste, mais il ne développe pas le principe suivant lequel les idées et les connaissances proviennent des sensations.

Dans son « Léviathan » Hobbes expose ses vues politiques et sociales en partant de positions idéalistes. Sa doctrine se forma sous l'influence de la première victoire décisive de la bourgeoisie sur l'aristocratie féodale. Elle repose sur l'affirmation qu'« à l'état naturel », c'est-à-dire avant l'organisation de l'Etat, « l'homme est un loup pour l'homme ». De là, une lutte acharnée, « la guerre de tous contre tous ». Cet état de la société humaine ne peut durer, car il exclut la vie normale. Développant la théorie du contrat social, Hobbes soutient que les hommes créent l'Etat en vue de sauvegarder la paix dans la société. Il donne à l'Etat le nom symbolique de « Léviathan » (monstre biblique omnipotent). Hobbes considère la monarchie comme la forme idéale de gouvernement. Il répudie catégoriquement les libertés sociales, la démocratie. D'après lui, le pouvoir de la grande bourgeoisie doit être illimité. Ce qu'il y a de positif dans cette doctrine, c'est la critique des dogmes théologiques concernant l'Etat et son origine. Mais Hobbes se représentait la société bourgeoise comme la limite du progrès. Principaux ouvrages : « Traité du citoyen » (1642) et « Léviathan » (1651).

**HOLBACH Paul-Henri d'** (1723-1789). Un des représentants en vue du matérialisme et de l'athéisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, idéologue de la bourgeoisie révolutionnaire française, collaborateur de l'« Encyclopédie ». Il est l'auteur du célèbre ouvrage « Système de la nature » qui reflète nettement la liaison du matérialisme français avec les progrès des sciences naturelles, ainsi que d'une série de pamphlets antireligieux : « Le christianisme dévoilé », « La théologie portative », « La contagion sacrée », etc. Holbach résout la *question fondamentale de la philosophie* (V.) dans l'esprit du matérialisme ; il définit la nature comme la cause première de tout ce qui existe La matière c'est la réalité objective agissant sur les sens de l'homme. Les propriétés premières de la matière sont l'étendue, le mouvement, la divisibilité, la solidité, la pesanteur, etc. ; les propriétés secondes: la densité, le poids, la figure, la couleur, etc. Le grand mérite d'Holbach est d'avoir reconnu le mouvement comme l'attribut inhérent à la matière. Mais son matérialisme étant métaphysique et mécaniste, il conçoit le mouvement comme un simple déplacement des corps dans l'espace. Sa classification des formes de mouvement est une théorie purement mécaniste. La doctrine d'Holbach est dirigée contre la théologie et l'idéalisme, contre l'idéalisme subjectif de Berkeley (V.). La nature, d'après Holbach, existe de toute éternité ; elle n'est créée par personne et ne sera jamais détruite. « La matière agit par ses propres forces, et n'a besoin d'aucune impulsion extérieure pour être mise en mouvement. » Holbach affirme que les propos sur les esprits incorporels ne sont que des absurdités. Il considère la conscience comme une propriété de la matière organisée. Dans son « Système de la nature », Holbach critique sévèrement le point de vue religieux qui représente l'homme comme fait à l'image de Dieu. « L'homme est l'ouvrage de la nature, il existe dans la nature, il est soumis à ses lois, il ne peut s'en affranchir, il ne peut, même par la pensée, en sortir. » L'homme est une partie de la nature soumise à ses lois, à l'égal de tous les corps physiques. Holbach qualifie d'inconsistante la tentative des philosophes idéalistes de diviser l'homme en être physique et être spirituel. « L'homme est un tout organisé composé de différentes matières. » « Récusant les conceptions idéalistes, leur foi en l'âme immortelle, Holbach démontre que les facultés mentales de l'homme dépendent de l'organisation du corps humain. La sensibilité nous permet de connaître le monde et ses lois. Il n'existe pas d'idées innées. L'homme ne puise pas ses idées dans son âme, mais dans le monde extérieur. Holbach oppose à la téléologie son

déterminisme mécaniste. Les phénomènes dont nous ignorons la cause sont appelés par lui effets de hasard. Ne comprenant pas le caractère objectif des contingences, Holbach considère le développement de la société comme un processus fatal.

Ses vues sur la société sont idéalistes, ce sont celles d'un philosophe bourgeois du siècle des lumières. Tout en reconnaissant l'action de l'ambiance sur la formation de la personnalité, Holbach aboutit à la conclusion erronée, idéaliste, selon laquelle « l'opinion gouverne le monde ». Il affirme que l'humanité peut s'affranchir du joug féodal par la diffusion de l'instruction et le triomphe de la raison sur l'obscurantisme médiéval. Idéologue de la bourgeoisie française, Holbach craint le mouvement révolutionnaire des masses ; il préfère la révolution « d'en haut », c'est-à-dire la transition pacifique du régime féodal à la société bourgeoise par la voie d'une législation « parfaite » — monarchie constitutionnelle ou même « éclairée ». Critiquant la religion, Holbach n'y voit qu'une conséquence de l'ignorance, mais il n'est pas à même de la caractériser du point de vue historique, de révéler la nature de classe de la religion. Cependant, ses écrits athéistes jouèrent un rôle immense dans la lutte contre l'obscurantisme et la superstition.

**HUMANISME.** Mouvement culturel (littéraire, scientifique, philosophique) qui, ayant pris naissance en Italie, s'étendit à l'Allemagne, à la Hollande, à la France et à l'Angleterre. Idéologie d'un milieu éclairé relativement restreint, il répondait aux besoins de la lutte contre le féodalisme et l'asservissement féodal de l'individu. En tant que mouvement culturel, l'humanisme prit corps grâce à une étude intense, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, des documents légués par l'antiquité grecque et romaine en littérature, art oratoire, historiographie et philosophie. En Italie, les plus éminents humanistes furent, au XIV<sup>e</sup> siècle, les poètes savants Pétrarque et Boccace, au XV<sup>e</sup> siècle, Pic de la Mirandole et autres. Les humanistes voulaient libérer l'humanité des chaînes de la conception religieuse du monde, ils défendaient les droits et la dignité de l'individu. L'humanisme italien, à l'époque de sa maturité, tendait à affranchir la morale des canons du christianisme ascétique ; il rétablissait les droits d'une saine sensualité, dénonçait l'hypocrisie monastique. La nature sociale de ce mouvement n'était pas bien définie. Certains humanistes, comme Erasme (1466-1536), se bornaient à tourner en ridicule l'obscurantisme, le parasitisme et l'ignorance, notamment des moines et du clergé, tout en traitant le peuple de haut et en éludant les problèmes politiques. D'autres, comme l'Anglais Thomas *More* (V.), auteur de l'« Utopie », proposaient de réorganiser la société, pour que tout le monde travaille et que les produits de consommation soient répartis de façon égalitaire. D'autres encore, comme Ulrich von Hutten, humaniste allemand du début du XVI<sup>e</sup> siècle, avançaient au nom de la noblesse, un programme de réformes impériales et entamaient même une lutte directe contre les princes féodaux. Dans leur majorité, les humanistes n'ont pas adhéré à la Réforme

L'humanisme contribua sensiblement à élargir l'horizon culturel des hommes et à mettre en valeur l'héritage littéraire de l'antiquité (recherches, commentaires, publication de manuscrits classiques), tombé dans l'oubli au moyen âge. Son rôle fut également important dans l'élaboration des méthodes de critique philologique. Nombre d'humanistes, Erasme par exemple, connaissaient à fond les langues et les littératures de l'antiquité; ils étaient des maîtres de la recherche philologique et des auteurs satiriques de talent qui raillaient les mœurs et l'ignorance du clergé. Après avoir joué un rôle progressif aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, l'humanisme, dépourvu de base démocratique solide, se confina dans un cercle étroit de savants latinistes qui traitaient de haut le peuple, la langue et l'art populaires. Les derniers humanistes italiens blâmaient Dante qui se servait de la langue du peuple italien et popularisait les doctrines cosmologiques ; de Pétrarque et de Boccace ils n'appréciaient que les écrits latins; de plus en plus prisonniers d'une rhétorique artificielle, ils s'adonnaient à des ergotages philologiques, faisant parade de leur érudition et de leurs connaissances en archéologie. Aussi, la nouvelle science de la dernière période de la Renaissance, créée par des praticiens — peintres, techniciens et ingénieurs, — se dressa-t-elle non seulement contre la scolastique, mais aussi contre l'humanisme, qui substituait à l'expérimentation et à l'observation, la confrontation des opinions des auteurs anciens. L'humanisme bourgeois atteignit son apogée au XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque des encyclopédistes. Mais une fois au pouvoir, la bourgeoisie renonça aux conceptions humanistes et persécuta toute manifestation de la pensée libre.

L'époque de la lutte contre le capitalisme vit naître un humanisme nouveau: l'humanisme prolétarien, socialiste. C'est : « l'humanisme prolétarien authentiquement universel de Marx, de Lénine et de Staline ; un humanisme dont le but est la libération des travailleurs de toutes les races et de toutes les nations des griffes d'acier du capital » (Gorki). Cet humanisme d'un type nouveau a été réalisé en U.R.S.S., pays où le socialisme a triomphé. Il est également en voie de réalisation dans les pays de *démocratie populaire* (V.). En U.R.S.S., l'humanisme socialiste repose sur une base réelle : la propriété collective des instruments et moyens de production, la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, les possibilités illimitées de développement de toutes les facultés de l'homme. Le principe suprême de l'humanisme socialiste est l'intérêt de l'homme, l'intérêt des masses laborieuses, leur développement physique et spirituel. Dans la société socialiste l'homme est le capital le plus précieux.

En régime socialiste, la loi économique fondamentale est d'assurer au maximum la satisfaction des besoins matériels et culturels sans cesse croissants de toute la société. Le but de la production socialiste n'est pas le profit, mais l'homme et ses besoins, c'est-à-dire la satisfaction de ses besoins matériels et culturels sans cesse croissants. C'est en cela que consiste l'humanisme véritable, humanisme d'un ordre supérieur, conquis dans la lutte contre le capitalisme.

**HUME David** (1711-1776). Philosophe bourgeois anglais, économiste et historien En philosophie, c'est un idéaliste subjectif, un agnostique. Selon Hume, la question de savoir si la réalité objective existe ou non, est insoluble. Il affirme que non seulement nous ne savons pas comment sont les choses, mais que nous ne savons même pas si elles existent réellement. C'est ce qui distingue l'agnosticisme de Hume de celui de Kant qui reconnaît l'existence de la « chose en soi ». (V « *Chose en soi* » et « *chose pour nous.* ») Pour Hume, la liaison causale n'est pas une loi de la nature, mais une habitude. Niant la base matérielle des choses et la causalité, il en vient à cette conclusion qu'il n'y a, dans la conscience de l'homme, qu'un courant de perceptions psychiques, et que la science se réduit à une simple description de ce courant, qu'elle n'est capable de pénétrer aucune loi. De même que tout agnosticisme, l'agnosticisme et le subjectivisme de Hume sont réfutés par la pratique humaine. Par son action sur la nature qu'il transforme, l'homme démontre l'objectivité du monde, la possibilité de le connaître. La philosophie de Hume a exercé une influence sur *Kant* (V.), ainsi que sur les machistes qui accommodaient Hume à Berkeley.

Dans son ouvrage « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine a fait une critique cinglante de Hume. Sur le terrain social, Hume est idéaliste et métaphysicien. Partisan d'un compromis entre la bourgeoisie et la noblesse, il exhale dans ses ouvrages économiques la société capitaliste qui, à l'époque, progressait rapidement en Grande-Bretagne. Principaux ouvrages philosophiques : « *Traité de la nature humaine* » (1739-1740) et « *Essais sur l'entendement humain* » (1748).

**HUXLEY Thomas** (1825-1895). Naturaliste anglais, ami et continuateur de *Darwin* (V.). Il a écrit toute une série de travaux importants de biologie, d'anatomie comparée, de paléontologie et d'anthropologie. Ses ouvrages ont constitué un précieux apport au darwinisme, à sa défense et à sa justification. Matérialiste spontané dans les sciences naturelles, il occupa en philosophie une position intermédiaire entre le matérialisme et l'idéalisme. Il intervint contre les courants idéalistes prédominants à l'époque ; toutefois, il soutenait, à la suite de *Hume* (V.), que nous ne pouvons jamais connaître avec certitude la cause réelle de nos sensations. Huxley a justement qualifié sa position philosophique d'« agnosticisme ».

**HYLOZOÏSME** (du grec [...] — substance et [...] — vie). Doctrine d'après laquelle la vie et la sensibilité sont inhérentes à toutes choses dans la nature. Les premiers matérialistes grecs, certains matérialistes français (Robinet) furent des hylozoïstes. Cette doctrine attribue la faculté de sentir et de penser à toutes les formes de la matière. En réalité, la sensation est une propriété de la matière organique hautement développée. « La sensation n'est liée, dans sa forme la plus nette, qu'à des formes supérieures de la matière (la matière organique), et l'on ne peut que supposer « dans les fondements de l'édifice même de la matière » l'existence d'une propriété analogue à la sensation » (Lénine : « *Matérialisme et empiriocriticisme* » M. 1952, p. 37).

## I

**IBN-ROCHD Mohammed** (nom latinisé : Averrhoès) (1126-1198). Grand penseur et savant progressiste arabe du moyen âge qui vécut en Espagne sous le califat de Cordoue. Développant les éléments matérialistes de la philosophie *Aristote* (V.), Ibn-Rochd affirmait que la matière et le mouvement sont éternels et n'ont jamais été créés ; il niait l'immortalité de l'âme humaine et la vie d'outre-tombe. Il est le créateur de la théorie de « la double vérité », c'est-à-dire sur l'existence, à côté du dogme religieux, d'opinions rationnelles divergentes. La religion musulmane a combattu impitoyablement sa doctrine, et l'Eglise catholique a persécuté les opinions de ses disciples chrétiens. Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'averrhoïsme, courant philosophique opposé au dogmatisme ecclésiastique dominant, exerça une forte influence en France (Siger de Brabant) et aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, en Italie (Ecole de Padoue).

**IBN-SINA Abou Ali** (nom latinisé : Avicenne) (980-1037). Célèbre philosophe et savant du moyen âge. Né à Afshéna près de Boukhara, alors un des principaux foyers de la culture en Orient, il fit ses études à Boukhara et vécut ensuite à Ourgouentch, Hamadan et Ispahan. Ses connaissances encyclopédiques lui valurent d'être comparé à *Aristote* (V.) et surnommé « prince des philosophes ». Nous sont parvenus : « *Le livre de la guérison* » (en arabe) et « *Le livre du savoir* » (« *Donich-Nâmeh* ») écrit dans sa langue maternelle, où sont exposées la logique, la physique, les mathématiques et la métaphysique d'Avicenne. Son « *Canon de la Médecine* » a servi, durant des siècles, de code des connaissances médicales. La traduction latine de cet ouvrage fut, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, le principal manuel de médecine en Europe.

Bien que la doctrine philosophique d'Ibn-Synâ, proche de l'aristotélisme, soit contradictoire et tributaire de l'idéalisme et de la religion, elle n'en a pas moins joué, dans son ensemble, un rôle progressif à l'époque du féodalisme. Elle accuse nettement une tendance matérialiste, le désir d'opposer à la foi tout un système de connaissances fondées sur l'expérience, l'observation et les preuves logiques. Tout en admettant l'existence de Dieu, l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, Ibn-Synâ reconnaissait l'éternité et la non-crétion de la matière. Considérant la raison divine comme la source de l'universalité et de l'unité, il voyait dans la matière la cause de la pluralité et de la diversité des objets. Ibn-Synâ limitait le rôle de Dieu, rejetait le dogme du coran sur la résurrection des morts, s'élevait contre les erreurs astrologiques qui avaient cours à cette époque. Malgré l'inconséquence de ses tendances matérialistes en philosophie, la doctrine d'Ibn-Synâ sapait les bases de la conception religieuse du monde et joua un grand rôle dans le progrès de la pensée philosophique. Le clergé musulman réactionnaire lui était hostile.

**IDEALISME.** Courant philosophique antiscientifique qui, contrairement au matérialisme, résout le problème fondamental de la philosophie, celui du rapport entre la pensée et l'être en faisant de la conscience de l'esprit, la donnée première. L'idéalisme considère le monde comme une incarnation de la « conscience », de l'« idée absolue », de l'« esprit universel » ; seule notre conscience aurait une existence réelle, le monde matériel, l'être, la nature ne serait qu'un produit de la conscience, des sensations, des représentations, des concepts.

On distingue deux principales variétés de philosophie idéaliste : l'idéalisme subjectif et l'idéalisme « objectif ». *L'idéalisme subjectif* met à la base de tout ce qui existe la sensation, la représentation, la conscience de l'individu, du sujet. Liée surtout au nom de l'archevêque anglais *Berkeley* (V.), cette doctrine nie qu'il existe au-delà des sensations, des objets réels, indépendants de l'homme, agissant sur nos organes des sens et provoquant des sensations déterminées. L'idéalisme subjectif aboutit nécessairement au *solipsisme* (V.). La pratique sociale, qui nous persuade à chaque pas que les sensations, les perceptions, les représentations de l'homme reflètent des objets réels, démontre, on ne saurait mieux, le caractère antiscientifique de l'idéalisme subjectif, une des formes de la philosophie idéaliste.

Pour *l'idéalisme « objectif »*, la base de tout ce qui existe est constituée non par la conscience individuelle, subjective, mais par on ne sait quelle conscience « objective » et mystique, la conscience en général : « l'esprit universel », « la volonté universelle », etc. qui, selon les idéalistes « objectifs », existent indépendamment de l'homme. En réalité, il n'y a et il ne peut y avoir aucune conscience « objective », c'est-à-dire existant indépendamment de l'homme.

L'idéalisme est étroitement lié à la religion et aboutit d'une façon ou d'une autre à l'idée de Dieu. Il est l'auxiliaire et l'allié fidèle de la religion. Lénine indique que l'idéalisme, c'est de l'obscurantisme, plus précisément « l'idéalisme philosophique est



(« plutôt » et « en outre ») une voie menant à l'obscurantisme clérical à travers une des nuances de la connaissance (dialectique) infiniment complexe de l'homme » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 330). L'idéalisme prend racine dans la vie sociale, et aussi dans le processus même de la connaissance. Le processus de la connaissance, de la généralisation des phénomènes, rend possible la rupture entre la conscience et la réalité, la transformation des notions générales en un absolu détaché de la matière et divinisé. Ainsi, en parlant du rapport entre les pommes, poires, fraises, amandes qui existent réellement, et leur notion générale, le « fruit », l'idéaliste « objectif » met ce concept qui n'est qu'une abstraction de la réalité, à la base même de l'existence de ces pommes, poires, fraises, amandes. De même l'idéaliste subjectif, sous prétexte qu'il est impossible de connaître les objets sans les sensations, fait de ces dernières la seule réalité, nie l'existence du monde extérieur.

La séparation du travail intellectuel et du travail manuel, l'apparition des classes et de l'exploitation — telles sont les conditions sociales qui engendrent l'idéalisme philosophique. L'interprétation idéaliste des phénomènes de la nature est principalement le fait des idéologues des classes réactionnaires ; aussi, en règle générale, l'idéalisme philosophique joue-t-il dans l'histoire de la société un rôle réactionnaire : il combat les forces de progrès, la démocratie et la science.

L'idéalisme remonte très loin dans l'antiquité. L'idéalisme « objectif » de la Grèce antique est représenté par Platon (V.), interprète des intérêts de l'aristocratie esclavagiste, adversaire passionné de la démocratie antique. Pour Platon, le monde réel, c'est le monde suprasensible des idées, tandis que le monde des choses réelles est celui des ombres, des pâles reflets d'idées. Dans la société féodale, la scolastique religieuse idéaliste fait de la philosophie une servante de la théologie. A l'époque du déclin du féodalisme et du développement des rapports bourgeois, la bourgeoisie révolutionnaire des pays économiquement développés (Angleterre, Hollande) fournit toute une série de philosophes matérialistes (F. Bacon — V., Spinoza — V., Hobbes — V., et autres). Le subjectivisme de Berkeley et le scepticisme de Hume (V.) sont des formes de lutte de l'idéalisme contre le matérialisme des philosophes anglais, lors de l'affermissement des rapports capitalistes en Angleterre.

La philosophie idéaliste allemande du XVIII<sup>e</sup> siècle et du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle (Kant — V., Fichte — V., Schelling — V., Hegel — V.) représente une réaction à la Révolution française et au matérialisme français du XVIII<sup>e</sup> siècle qui a joué un rôle important dans la lutte contre l'idéologie religieuse et l'idéalisme philosophique (La Mettrie — V., Holbach — V., Diderot — V., Helvétius — V. et autres). Hegel pousse l'idéalisme philosophique à sa limite extrême : pour lui tout est idée ou incarnation de l'idée. Hegel est le dernier représentant de cette philosophie idéaliste qui, en dépit de son idéalisme, recelait d'importants éléments de progrès (noyau rationnel de la dialectique de Hegel — sa doctrine du développement).

Un grand mérite dans la lutte contre l'idéalisme philosophique revient au grand matérialiste allemand Feuerbach (V.), aux matérialistes russes du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle : Lomonossov (V.), Radichtchev (V.), Biéliniski (V.), Herzen (V.), Tchernychevski (V.), Dobrolioubov (V.), Pissarev (V.), Sétchénov (V.), et autres.

Par la suite, la philosophie idéaliste dégénère : elle emprunte aux systèmes philosophiques du passé les théories les plus réactionnaires et les plus mystiques. C'est à l'époque de l'impérialisme qu'elle devient la plus réactionnaire. La fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle sont marqués par la vogue de l'empiricriticisme (V.) de Mach et d'Avenarius qui ressuscitaient la doctrine de Berkeley. Dans sa virulente critique du machisme, Lénine disait : « Il est impossible... de ne pas discerner derrière la scolastique gnoséologique de l'empiricriticisme, la lutte des partis en philosophie, lutte qui traduit en dernière analyse les tendances et l'idéologie des classes ennemies de la société contemporaine » (« Matérialisme et empiricriticisme », M. 1952, p. 418). Mais jamais encore le marasme de la philosophie idéaliste n'a été aussi profond qu'aujourd'hui.

Les renégats et les traîtres à la classe ouvrière ont toujours mis à profit la philosophie bourgeoise pour justifier le révisionnisme et l'opportunisme. En préconisant l'idée de la collaboration des classes, en luttant contre l'idée de la révolution prolétarienne, le révisionnisme rejette la dialectique matérialiste et tente de combiner d'une façon eclectique la doctrine de Marx avec telle ou telle variété de la philosophie idéaliste. Les leaders des socialistes de droite actuels prônent ouvertement l'idéalisme philosophique. Mais c'est en vain que les idéalistes s'évertuent à défendre leur cause réactionnaire. Les progrès de la science et les succès des forces de la démocratie et du socialisme font perdre à l'idéalisme philosophique ses positions l'une après l'autre. L'éroulement du capitalisme entraînera la destruction des bases sociales de l'idéalisme.

Pour expliquer les phénomènes sociaux, tous les philosophes antérieurs à Marx et Engels, y compris les matérialistes, s'en tenaient aux positions idéalistes : ils affirmaient que le progrès historique est essentiellement le fait des hommes instruits, des « héros » qui créent l'histoire sans le peuple, que ce dernier est une force passive, inerte, incapable de s'élever aux activités historiques. Ces vues idéalistes étaient partagées par les populistes russes (Lavrov — V., Mikhaïlovski), les socialistes petits-bourgeois, les anarchistes, etc. Certains philosophes bourgeois de nos jours prônent, dans l'intérêt des monopolistes, les théories idéalistes les plus réactionnaires : le racisme (V.), le malthusianisme, etc. Marx et Engels ont délogé l'idéalisme de son dernier refuge — du domaine des sciences sociales. Le marxisme a montré que le mode de production des biens matériels (V.) est la force principale du développement social, que le peuple, les masses travailleuses sont les artisans de l'histoire. Les fondateurs du marxisme ont été les premiers à créer une conception du monde matérialiste conséquente, irréductiblement hostile à l'idéalisme. L'apparition du matérialisme marxiste marque une révolution dans l'histoire de la philosophie matérialiste.

**IDEALISME ABSOLU.** Variété de l'idéalisme objectif. (V. Hegel.)

**IDEALISME MENCHEVISANT.** Courant idéaliste, antimarxiste, antiparti dans la philosophie en U.R.S.S., fin des années 20 et début des années 30, représenté par A. Déborine et autres. Les idéalistes menchévisants luttèrent contre la ligne du parti communiste en philosophie et ressuscitaient l'un des dogmes les plus nuisibles de la II<sup>e</sup> Internationale : la séparation de la théorie et de la pratique. Les idéalistes menchévisants répudiaient le léninisme en tant que développement créateur du marxisme, niaient l'étape léniniste dans la philosophie marxiste et repoussaient la thèse marxiste-léniniste de l'esprit de parti en philosophie (V.). Ils négligeaient le rôle de l'édification socialiste au pays des Soviets dans l'élaboration des problèmes

théoriques, et cherchaient à substituer la dialectique idéaliste de *Hegel* (V.) à la dialectique matérialiste du marxisme-léninisme. Dans les sciences de la nature, les idéalistes menchévisants prônaient les conceptions réactionnaires, idéalistes du *weismanisme-morganisme* (V.) et du *mendélisme* (V.), la pseudo-science qu'est *l'eugénique* (V.), etc. Dans leur lutte contre la ligne du parti, nombre d'idéalistes menchévisants sont devenus de véritables ennemis du peuple en s'affiliant aux bandes antisoviétiques trotskistes-boukhariniennes. Le parti communiste a dénoncé les idéalistes menchévisants, et écrasé cette officine des ennemis du socialisme sur le front philosophique.

**IDEALISME « OBJECTIF ».** Une des variétés principales de l'idéalisme, d'après laquelle une idée mystique existerait soi-disant indépendamment des hommes, de la conscience humaine et engendrerait dans son évolution le monde matériel. Tel est, par exemple, l'idéalisme « objectif » de *Hegel* (V.). En réalité, il n'existe pas d'idée de cette espèce. L'idée « objective » indépendante de la nature, de la conscience de l'homme est une invention des idéalistes ; son admission revient à prêcher le fidéisme. Toute idée est créée par l'homme, par la conscience humaine. A l'encontre de l'idéalisme, le matérialisme soutient que les idées sont le reflet du monde extérieur, de la nature, qui existent objectivement.

**IDEALISME « PHYSIQUE ».** Terme employé pour la première fois par Lénine dans son livre « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.). L'idéalisme « physique » fut engendré par la crise de la physique, qui commença à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la suite des nouvelles découvertes scientifiques ; mais il avait également des racines de classe. Il surgit à l'époque de l'impérialisme, c'est-à-dire, selon l'expression de Lénine, à l'époque de la réaction « sur toute la ligne ». Il fut une des manifestations de cette réaction dans les sciences de la nature, une expression de la lutte des philosophes bourgeois et des physiciens idéalistes contre la science et la philosophie matérialistes, pour la défense de l'idéalisme, du fidéisme, pour la conciliation de la science et de la religion. Face aux progrès prodigieux réalisés par la physique, — la découverte de la radioactivité et la création de la théorie électronique, — certains naturalistes métaphysiciens, tombés sous l'influence de l'idéalisme, ont tiré une conclusion absolument fautive, à savoir que ces progrès marquaient l'écroulement de la conception matérialiste du monde. « La matière a disparu », tel est le principe fondamental de l'idéalisme « physique ». La crise se réduit donc à la négation du fait que les notions physiques reflètent la matière, la réalité objective. Or, les nouvelles découvertes avaient détruit les vues métaphysiques sur la matière et confirmé le matérialisme dialectique, mais comme ces savants ignoraient le matérialisme dialectique, ils se mirent à nier le matérialisme en général. « La matière disparaît », cela veut dire que disparaît la limite jusqu'à laquelle nous connaissons la matière, et que notre connaissance s'approfondit ; des propriétés de la matière qui nous paraissaient auparavant absolues, immuables, primordiales (impénétrabilité, inertie, masse, etc.) disparaissent, reconnues maintenant relatives, inhérentes seulement à certains états de la matière. Car *l'unique* « propriété » de la matière dont l'admission définit le matérialisme philosophique, est celle *d'être une réalité objective*, d'exister hors de notre conscience » (Lénine : « *Matérialisme et empiriocriticisme* », M. 1952, pp. 299-300).

Lénine a montré que la plus belle illustration de la justesse du matérialisme dialectique, c'est la découverte de la structure complexe de l'atome, son caractère inépuisable, la négation par la physique moderne des propriétés autrefois attribuées à la matière, telles que l'impénétrabilité, l'indépendance de la masse par rapport au mouvement, etc. Le caractère inépuisable de l'atome et la variabilité de toutes les formes de la matière et de son mouvement ont toujours été le point d'appui du matérialisme dialectique.

Après avoir analysé l'essence de l'idéalisme « physique » et de la crise de la physique, Lénine a mis à nu les causes de cette crise. Dans la physique moderne, les mathématiques jouent un rôle énorme, les données de la science sont soumises à des calculs mathématiques ; cet aspect positif du progrès de la science est utilisé par les réactionnaires pour réduire le monde objectif à des formules mathématiques, pour conclure fausement qu'il n'y a pas de réalité objective, de matière derrière les équations mathématiques. Telle est la première cause de la crise. Une autre cause, c'est le principe du relativisme, de la relativité des connaissances humaines, principe qui conduira infailliblement à l'idéalisme si l'on ignore la dialectique. En réalité, la relativité des connaissances, inévitable en raison du fait que tout progrès de la science est conditionné historiquement, signifie uniquement qu'il ne faut pas ériger en absolu chaque vérité obtenue, qu'avec le progrès de la science et de la production, les vérités scientifiques se précisent, se perfectionnent, s'approfondissent, et tout ce qui est périmé, tout ce qui n'est pas confirmé est rejeté. Les idéalistes érigent en absolu la relativité inéluctable des connaissances et s'en servent pour nier la vérité objective, le monde extérieur reflété par la connaissance humaine. En critiquant le relativisme philosophique des idéalistes « physiques », Lénine a résolu le problème du rapport entre la vérité relative et la vérité absolue. Il a montré que la vérité absolue c'est la somme des vérités relatives. (V. *Vérité absolue et vérité relative*.)

L'idéalisme « physique » est une forme de l'idéalisme subjectif, résultant d'une fautive interprétation philosophique des nouvelles découvertes par un certain nombre de physiciens. Actuellement, l'idéalisme « physique » est largement répandu dans les pays capitalistes. Les philosophes bourgeois réactionnaires et quelques physiciens interprètent dans un sens idéaliste la mécanique des quanta, la théorie de la relativité, etc. Les merveilleuses découvertes de la science telle que la mutabilité des diverses particules matérielles (photons en électrons et en positrons, et inversement) sont utilisées pour colporter la théorie idéaliste de la disparition de la matière, de la naissance de la matière à partir de l'énergie « pure », etc. La théorie de la relativité sert de prétexte pour affirmer que l'espace et le temps ne sont pris des formes objectives de l'être. N'importe quelle découverte de la science est aujourd'hui exploitée par les philosophes réactionnaires pour nier la causalité et la nécessité objectives, pour proclamer le « libre arbitre » de l'électron, etc. Cependant, on voit croître le nombre des chercheurs progressistes qui luttent contre l'idéalisme « physique » et qui considèrent le matérialisme dialectique comme la seule base philosophique de l'étude vraiment scientifique. Paul Langevin fut un brillant représentant de ce groupe de savants parmi lesquels on compte Irène et Frédéric Joliot-Curie en France, Blackett et Bernal en Grande-Bretagne, d'autres encore. Lénine a montré aux savants l'issue à la crise de la physique. Elle réside dans l'adoption des positions du matérialisme dialectique. Les physiciens soviétiques luttent contre l'idéalisme « physique » prêché par les philosophes bourgeois réactionnaires, et aussi contre les survivances d'idéalisme « physique » dans la science soviétique.

**IDEALISME SUBJECTIF.** Une des principales variétés de *l'idéalisme* (V.).

## **IDEALISME TRANSCENDANTAL.** Philosophie de *Kant* (V.).

**IDEE** (du grec [...] — image). Reflet de la réalité dans la conscience, qui traduit le comportement des hommes envers le monde ambiant. Telle idée est toujours déterminée par le caractère du régime social, les conditions de la vie matérielle des hommes. Il faut rechercher la substance des idées et leur origine non pas dans les idées elles-mêmes, mais dans la structure économique de la société, dans les conditions de la vie matérielle de la société, dans l'existence sociale qu'elles reflètent.

Dans la société de classes, les idées ont toujours un caractère de classe; elles sont l'expression des intérêts matériels des classes sociales. Les affirmations idéalistes sur l'existence d'idées éternelles et immuables, indépendantes du monde réel sont antiscientifiques et fausses. La propagande relative aux idées éternelles, indépendantes des classes, ne sert qu'à masquer la tendance des classes exploiteuses à perpétuer leur domination sur les classes opprimées. Le marxisme-léninisme fait ressortir la portée immense des idées dans l'histoire humaine. Elles peuvent tout aussi bien jouer un rôle négatif et réactionnaire qu'un rôle positif et révolutionnaire. Quand elles prennent la défense d'un régime social agonisant ou de classes moribondes, quand elles ne sont plus conformes aux besoins matériels du développement social, elles sont réactionnaires et retardent le progrès. Exemple: les idées de la bourgeoisie moderne. Au contraire, quand elles sont dirigées contre le régime ancien, dépérissant, quand elles expriment les besoins nouveaux de la société, apparus au cours de son développement historique, leur rôle est progressif, révolutionnaire. Telles les idées du communisme. « Les nouvelles idées et théories sociales ne surgissent que lorsque le développement de la vie matérielle de la société a posé devant celle-ci des tâches nouvelles. Mais une fois surgies, elles deviennent une force de la plus haute importance, qui facilite l'accomplissement des nouvelles tâches posées par le développement de la vie matérielle de la société ; elles facilitent le progrès de la société. C'est alors qu'apparaît précisément toute l'importance du rôle organisateur, mobilisateur et transformateur des idées et théories nouvelles, des opinions et institutions politiques nouvelles. A vrai dire, si de nouvelles idées et théories sociales surgissent, c'est précisément parce qu'elles sont nécessaires à la société, parce que sans leur action organisatrice, mobilisatrice et transformatrice, la solution des problèmes pressants que comporte le développement de la vie matérielle delà *société est impossible* » (Staline : « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique ». M. 1954, pp. 20-21).

**IDEES INNEES.** Idées qui, selon certaines écoles philosophiques, sont originellement inhérentes à la conscience de l'homme, indépendamment de son expérience. Dans la philosophie de l'antiquité, ce fut *Platon* (V.) qui développa cette doctrine idéaliste. Dans l'histoire de la philosophie nouvelle, ce point de vue fut formulé de la manière la plus complète par *Descartes* (V.) L'idée de la divinité, des entités immuables et éternelles, ainsi que toutes les notions de géométrie, qui se distinguent par leur clarté et leur précision, sont, selon Descartes, des idées et des notions innées. Le philosophe allemand *Leibniz* (V.) considérait lui aussi, que, chez l'homme, les idées générales ne sont pas le fruit de l'expérience, mais qu'elles résident dans l'âme humaine : non point en tant que notions toutes prêtes, comme le supposait Descartes, mais en tant que principes et facultés innés. La doctrine de *Kant* (V.) sur le caractère *a priori* des formes de la connaissance (le temps, l'espace, la causalité, etc.) s'apparente à la théorie des idées innées. Les philosophes de tendance matérialiste ont vivement critiqué la doctrine idéaliste des idées innées. Le matérialisme dialectique affirme que toutes les représentations, notions et idées humaines, sans exception, sont le résultat et la généralisation de l'expérience, de la pratique, le résultat d'un long développement historique de la connaissance du monde objectif.

**IDENTITE.** Catégorie exprimant l'état d'un objet égal à soi-même. La formule métaphysique de l'identité est essentiellement abstraite :  $A = A$ . Or, la nature ignore les identités rigides et immuables de ce genre. « La plante, l'animal, chaque cellule à chaque instant de leur vie sont identiques à eux-mêmes et pourtant se différencient d'eux-mêmes, du fait de l'assimilation et de l'élimination de substances, de la respiration, de la formation et du dépérissement des cellules... bref du fait d'une somme de modifications moléculaires incessantes » (Engels : « Dialectique de la nature », P. 1952, p. 216). Le matérialisme dialectique reconnaît une identité *concrète* dans laquelle l'objet est identique à lui-même sans que soient exclues ses contradictions internes. A chaque moment donné, toute chose est une chose bien déterminée, mais en même temps elle subit des changements, ses rapports avec les autres choses sont différents et souvent contradictoires, bref, loin d'être une identité figée, toujours égale à elle-même, elle est ce qu'elle est et, en même temps, elle est autre chose. La catégorie de l'identité dialectique, concrète, exprime précisément cette propriété objective des choses d'impliquer des contradictions internes, de changer, de se développer. L'identité d'un objet est temporaire, relative, passagère ; seul le mouvement, le changement est absolu, constant.

**IDEOLOGIE.** Système d'opinions, d'idées et de concepts que professe une classe ou un parti politique. Les opinions politiques, la philosophie, l'art, la religion sont des formes d'idéologie. Toute idéologie est le reflet de l'existence sociale, du système économique qui prédomine au moment donné. L'idéologie dans une société de classes est une idéologie de classe. Elle exprime et défend les intérêts de telle ou telle classe en lutte. « ... Le problème se pose *uniquement ainsi* : idéologie bourgeoise ou idéologie socialiste, écrivait Lénine. Il n'y a pas de milieu (car l'humanité n'a pas élaboré une « troisième » idéologie ; et puis d'ailleurs, dans une société déchirée par les antagonismes de classes, il ne saurait jamais exister d'idéologie en dehors ou au-dessus des classes) » (Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 238).

L'idéologie joue un rôle immense dans la vie sociale, dans l'histoire de la société. Reflétant les conditions de la vie matérielle de la société et les intérêts de telles ou telles classes, l'idéologie, à son tour, agit sur le développement de la société. L'idéologie progressiste sert les intérêts des forces révolutionnaires de la société. L'idéologie de la classe ouvrière est le *marxisme-léninisme* (V.), arme idéologique du parti communiste et de la classe ouvrière dans la transformation révolutionnaire, socialiste, de la société. La force invincible de cette idéologie provient de ce qu'elle traduit fidèlement les lois objectives du développement de la société et exprime les nécessités du développement historique de notre époque. L'idéologie bourgeoise contemporaine est au contraire une force réactionnaire. Elle sert les intérêts de la bourgeoisie dans sa lutte contre la classe ouvrière, contre le socialisme. Négation de la science, idéalisme, *fidéisme* (V.) et obscurantisme, appel au chauvinisme et au *racisme* (V.), propagande en faveur du *cosmopolitisme* (V.), tels sont les traits de l'idéologie bourgeoise moderne. La victoire de la classe ouvrière et le triomphe du socialisme démolissent la base qui sustente l'idéologie bourgeoise.

L'influence de celle-ci ne disparaît cependant pas d'elle-même, spontanément, mais seulement au cours de la lutte acharnée que l'idéologie prolétarienne soutient contre l'idéologie bourgeoise.

« **IDEOLOGIE ALLEMANDE** » (1845-1846). Une des premières œuvres philosophiques de Marx et d'Engels, consacrée à la critique de l'idéalisme des *jeunes-hégéliens* (V.) et du matérialisme étroit de *Feuerbach* (V.). Armés de leur conception du monde, déjà achevée pour l'essentiel, Marx et Engels donnent pour la première fois dans cet ouvrage un exposé circonstancié de leur théorie matérialiste de l'histoire. « Nous résolûmes, écrivait Marx plus tard, de travailler en commun à dégager le contraste de notre manière de voir avec l'idéologie de la philosophie allemande... » (Marx-Engels : *Etudes philosophiques*, P. 1935, p. 85). Le livre ne parut pas du vivant de ses auteurs. Dans une lettre à Annenkov, Marx en explique la raison : « Vous ne croirez jamais quelles difficultés une telle publication rencontre en Allemagne, d'une part de la police, d'autre part des libraires, qui sont eux-mêmes les représentants intéressés de toutes les tendances que j'attaque. Et quant à notre propre parti, il est non seulement pauvre, mais une grande fraction du parti communiste allemand m'en veut parce que je m'oppose à ses utopies et à ses déclamations » (Marx-Engels : *Ausgewählte Briefe*, B. 1953, S. 41). L'« Idéologie allemande » fut publiée pour la première fois en U.R.S.S. en 1932.

Développant les idées exposées dans « *La Sainte Famille* » (V.), Marx et Engels montrent que l'idéalisme est lié avec les classes hostiles au prolétariat, et que la philosophie des jeunes-hégéliens en particulier reflète la couardise et l'impuissance de la bourgeoisie allemande. Critiquant le matérialisme métaphysique, passif et contemplatif de Feuerbach, Marx et Engels montrent qu'étant idéaliste dans le domaine de l'histoire, ce philosophe, tout comme les jeunes-hégéliens, est incapable de discerner les forces motrices du développement social. L'« Idéologie allemande » contient une critique impitoyable de l'individualisme bourgeois de l'anarchiste allemand Stirner, ainsi que du « vrai socialisme » réactionnaire, professé par Grün, Hess, etc. Marx et Engels soulignent que Stirner aussi bien que les « vrais socialistes » haïssent le prolétariat révolutionnaire et, loin de s'orienter vers l'avenir de l'Allemagne, reviennent en arrière. L'« Idéologie allemande » dénonce le nationalisme des « vrais socialistes » et montre que l'orgueil national boursoufflé des jeunes-hégéliens correspond à la vie misérable des marchands et des boutiquiers de la bourgeoisie allemande de cette époque.

Luttant contre tous les ennemis du prolétariat, Marx et Engels formulent dans l'« Idéologie allemande » les traits fondamentaux du communisme scientifique, démontrent que le prolétariat s'appuie dans son activité sur les lois objectives du développement social. Marx et Engels voient dans la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie, dans la révolution communiste victorieuse et dans l'avènement imminent du régime communiste, le résultat nécessaire de l'action des lois économiques qui existent indépendamment de la volonté des hommes. L'« Idéologie allemande » traite une des questions les plus importantes du matérialisme historique, celle des formations économiques et sociales, met en lumière les causes de leur succession et explique le principe fondamental du matérialisme historique, d'après lequel l'existence sociale détermine la conscience sociale, etc. Justifiant leur thèse capitale sur l'inévitabilité de la révolution communiste du prolétariat, Marx et Engels indiquent que cette révolution « est nécessaire non seulement parce qu'il est impossible de renverser autrement la classe dominante, mais aussi parce que la classe qui renverse ne peut s'affranchir de toute la vieille pourriture et devenir capable de créer une société nouvelle que par la révolution » (« Idéologie allemande »).

Cet ouvrage est un modèle de critique combative de l'idéologie hostile au prolétariat, un exemple d'esprit de parti communiste dans l'étude des problèmes philosophiques.

**IMAGINATION.** Reflet original de la réalité objective dans la conscience, représentation imagée des phénomènes réels ou irréels. Toute représentation, fût-elle la plus fantasque, loin d'être un produit purement subjectif de la conscience humaine, est basée en dernière analyse sur le reflet de la réalité objective. Il importe de distinguer entre l'imagination stérile, fondée sur une fausse conception de la réalité et une imagination féconde, forte de la connaissance des faits. L'imagination féconde joue un grand rôle dans tous les domaines de l'activité intellectuelle et constitue une condition indispensable de toute œuvre créatrice. « La généralisation la plus simple, dit Lénine, une idée générale des plus élémentaires (la « table » en général) renferme une certaine parcelle d'imagination » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 308). L'imagination, qui est une des sources de la création artistique, est tout aussi indispensable dans l'activité scientifique. « ... Il serait absurde, écrivait Lénine, de nier le rôle de l'imagination même dans la plus rigoureuse des sciences... » (*Ibid.*, p. 308). Lénine montrait que même dans les mathématiques, sans imagination, le calcul différentiel et le calcul intégral n'auraient jamais été découverts. Lénine appréciait hautement les réflexions de Pissarev sur les « rêves utiles en tant qu'impulsion pour le travail » opposés aux « creuses rêveries ». Le rôle des hypothèses scientifiques est connu de tous. Or, toute hypothèse est liée à l'imagination. L'importance de l'imagination n'est pas moindre dans le domaine technique. Nombre d'inventions remarquables ont été prédites et ébauchées dans des romans d'anticipation bien avant leur réalisation.

L'imagination est féconde si elle est liée à la réalité. Si elle s'en écarte, elle donne à l'homme une représentation faussée du monde. Une telle représentation déformée est, par exemple, celle qui est à la base des représentations religieuses. Le fait que l'imagination puisse s'écarter de la vie, est une des racines gnoseologiques de l'idéalisme et de la religion.

**IMPERATIF CATEGORIQUE.** Principe éthique de la philosophie idéaliste de *Kant* (V.), d'après lequel une force intérieure impérieuse, éternellement inhérente à la nature humaine, détermine la conduite des hommes et lui imprime tin caractère moral. Cette doctrine nie que les normes morales aient un caractère historique et que chaque classe sociale ait ses principes éthiques. Kant a construit une morale universelle, valable soi-disant pour tous les temps et pour toutes les classes. Estompant l'opposition des intérêts de classe, exigeant des travailleurs une résignation absolue et la soumission aux oppresseurs, l'éthique de Kant a joué et joue encore un rôle profondément réactionnaire. Elle inspire de nombreuses théories bourgeoises de la morale, et sert d'instrument aux classes exploiteuses pour asservir les travailleurs. Utilisant cette doctrine dans leur lutte contre le socialisme scientifique, les réformistes prétendent que le socialisme n'a pas de base réelle dans le développement objectif de la société capitaliste, que c'est un idéal purement moral. De là diverses variétés du « socialisme éthique » d'après lequel le socialisme peut être réalisé non par la lutte de classe révolutionnaire, mais par le perfectionnement

moral des hommes, par la rééducation des capitalistes et des ouvriers, etc. De nos jours, certains leaders des socialistes de droite exploitent eux aussi la doctrine kantienne de l'impératif catégorique pour substituer à la théorie marxiste de la lutte de classe et de la révolution prolétarienne, la propagande réactionnaire du « perfectionnement moral » des hommes.

**IMPERIALISME.** Dernier stade, phase suprême du capitalisme, qui a commencé à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'impérialisme est la suite inévitable de toute l'évolution antérieure du capitalisme. Dans « *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* » (V.). Lénine fut le premier des marxistes à donner une définition scientifique de l'impérialisme, à découvrir ses tares et les conditions de sa perte inéluctable. « L'impérialisme est le capitalisme arrivé à un stade de développement où s'est affirmée la domination des monopoles et du capital financier ; où l'exportation des capitaux a acquis une importance de premier plan ; où le partage du monde a commencé entre les trusts internationaux et où s'est achevé le partage de tout le territoire du globe entre les plus grands pays capitalistes » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 527).

La caractéristique économique fondamentale, l'essence même de l'impérialisme, c'est la substitution de la domination des monopoles à la libre concurrence. Les monopoles jouant le rôle décisif dans l'économie et la politique des pays capitalistes, le joug d'une poignée de monopolistes qui dominent le reste de la population pèse cent fois plus lourd, devient cent fois plus dur, plus insupportable. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le capitalisme s'est transformé en un système d'oppression coloniale et d'étranglement financier de l'immense majorité de la population du globe par une poignée de rapaces impérialistes.

Développant la théorie de Lénine sur l'impérialisme, et, notamment, ses thèses sur les hauts profits perçus par les monopoles capitalistes à l'époque de l'impérialisme, Staline a formulé la *loi économique fondamentale du capitalisme actuel* (V.). Cette loi détermine tous les principaux processus de l'évolution du mode de production capitaliste à son stade monopoliste. Le fond de cette loi consiste à assurer le maximum de profit capitaliste en exploitant les travailleurs d'un pays donné, en asservissant et en pillant de façon systématique les peuples des autres pays, en déclenchant des guerres et en militarisant l'économie nationale.

L'impérialisme est un stade historique particulier du capitalisme, la veille de la révolution socialiste. A l'époque de l'impérialisme, le développement du capitalisme ne suit déjà plus une ligne ascendante, mais descendante. Domination des monopoles signifie socialisation très poussée de la production, créant toutes les conditions matérielles nécessaires à la transformation socialiste de la société. Mais le processus de la socialisation de la production sous l'impérialisme, stimulé par la subordination de l'Etat aux monopoles, sert les intérêts d'une poignée de capitalistes, pousse à l'extrême l'exploitation, la misère et la ruine des masses populaires. Sous l'impérialisme, la contradiction fondamentale du capitalisme, à savoir la contradiction entre le caractère social de la production et la forme capitaliste privée de l'appropriation, atteint son apogée.

Le capitalisme à son stade impérialiste constitue un obstacle au développement des forces productives de la société, il les voue à la stagnation et à la destruction. Les crises économiques de plus en plus profondes, étendues, destructives, le ralentissement général du rythme de la reproduction élargie, l'accentuation extraordinaire de la concurrence entre les groupements monopolistes, les guerres pour le repartage du monde, sont l'expression du conflit qui s'est exacerbé sous l'impérialisme entre les forces productives et le cadre étroit des rapports de production bourgeois.

Dans la période impérialiste, satisfaire l'exigence de la *loi économique de la correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.) par la substitution révolutionnaire du mode de production socialiste au mode de production capitaliste, devient une nécessité vitale pour le développement ultérieur de la société.

L'impérialisme conduit à une accentuation sans précédent de toutes les contradictions du capitalisme : contradictions économiques et politiques, contradictions de classe et contradictions nationales. Les plus importantes sont celles : 1<sup>o</sup> entre le travail et le capital, 2<sup>o</sup> entre les divers groupes financiers et entre les Etats impérialistes, en lutte pour le repartage du monde, 3<sup>o</sup> entre les métropoles et les immenses populations des colonies et des pays dépendants.

Dans sa lutte pour le maintien et la consolidation de sa domination, la bourgeoisie impérialiste utilise au maximum toute la superstructure au service de la base capitaliste surannée, depuis l'appareil d'Etat monstrueusement boursoufflé et subordonné aux monopoles, jusqu'aux moyens d'asservissement idéologique des travailleurs. Lénine indiquait que ce qui caractérise la superstructure politique à l'époque de l'impérialisme, c'est l'abandon de la démocratie qui devient un masque recouvrant la toute-puissance d'une poignée de magnats financiers, c'est la réaction politique. Dans sa politique extérieure et intérieure, l'impérialisme rejette la démocratie. La tendance au fascisme. — dictature terroriste ouverte du capital financier, moyen d'exercer la violence ouverte sur les masses laborieuses, — caractérise la période de l'impérialisme.

L'époque de l'impérialisme se distingue par un développement économique et politique extrêmement inégal des pays capitalistes. La loi de l'inégalité du développement économique et politique du capitalisme à l'époque de l'impérialisme, découverte par Lénine, couronne son analyse de l'impérialisme, analyse qui sert de base à une nouvelle théorie de la révolution socialiste. En vertu de cette loi, le développement des pays capitalistes, les uns par rapport aux autres, n'a plus cette égalité relative qui existait à l'époque prémonopoliste. Certains pays en dépassent d'autres, les évincent du marché mondial et luttent avec eux pour le repartage du monde. La lutte pour le repartage du monde accentue les contradictions à l'intérieur du camp impérialiste et rend possible la rupture de la chaîne de l'impérialisme mondial dans l'un ou l'autre de ses maillons ; elle rend possible la victoire du socialisme dans des pays isolés.

La thèse de Lénine selon laquelle l'impérialisme est la veille de la révolution socialiste, a été pleinement confirmée dans la pratique. La Grande Révolution socialiste d'Octobre arracha la Russie à la chaîne de l'impérialisme mondial. A la suite de la deuxième guerre mondiale, plusieurs pays d'Europe et d'Asie se détachèrent du système capitaliste mondial.

Pendant la première guerre mondiale, et surtout à la suite de la Grande Révolution socialiste d'Octobre a commencé la *crise générale du capitalisme* (V.). Une ère nouvelle s'est ouverte dans l'histoire, celle du triomphe du socialisme. Pendant la

deuxième guerre mondiale et surtout après que certains pays d'Europe et d'Asie où est instauré le régime de la *démocratie populaire* (V.) se furent détachés du système capitaliste, la crise générale du capitalisme est entrée dans sa deuxième phase. Ces faits témoignent de l'affaiblissement sensible du système capitaliste et de l'accroissement des forces de la démocratie et du socialisme.

« **IMPERIALISME, STADE SUPREME DU CAPITALISME (L')** ». Ouvrage de Lénine écrit en 1916 et publié en 1917. Ce livre est la suite directe du « *Capital* » (V.) de Marx. Lénine étudie l'évolution du capitalisme à une époque nouvelle, celle de l'impérialisme. Il montre que l'impérialisme est le dernier stade, le stade suprême du capitalisme, celui du capitalisme parasitaire, pourrissant, agonisant.

Dans les six premiers chapitres, Lénine analyse les cinq principaux traits de l'impérialisme. La libre concurrence qui dominait sous le capitalisme prémonopoliste a abouti à la concentration de la production et à la centralisation du capital. Les monopoles ont commencé à jouer un rôle prépondérant dans l'économie, tel est le premier trait de l'impérialisme. La production s'est concentrée à tel point que la domination des monopoles s'est substituée à la libre concurrence. C'est en cela que réside l'essence économique de l'impérialisme. L'impérialisme est le stade monopoliste du capitalisme. La domination des monopoles ne signifie nullement que les crises, la concurrence, l'anarchie et les autres plaies du capitalisme soient supprimées. Au contraire, les monopoles augmentent le chaos et l'anarchie propres à la production capitaliste en général. « Les monopoles n'éliminent pas la libre concurrence, dont ils sont issus ; ils existent au-dessus et à côté d'elle, engendrant ainsi des contradictions, des frottements, des conflits particulièrement aigus et violents » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 526). La concentration des banques et la formation des monopoles bancaires ont transformé les banques d'intermédiaires en monopolistes tout-puissants du marché financier. Par suite de la fusion des plus grosses banques et des monopoles industriels apparaît le capital financier qui constitue le deuxième trait de l'impérialisme. L'impérialisme, c'est la domination d'une poignée de magnats de la finance qui vouent les masses laborieuses à une exploitation féroce. L'exportation du capital, parallèlement à l'exportation des marchandises, est devenue typique du capitalisme impérialiste. A la poursuite du profit maximum, le capital se précipite dans les pays où il peut trouver une main-d'œuvre et des matières premières à bon marché. L'exportation du capital qui prend le pas sur celle des marchandises marque au sceau du parasitisme le pays qui vit de l'exploitation du travail de certains pays et des colonies ; elle accentue entre les pays capitalistes les contradictions et la lutte pour les sphères d'application du capital. C'est le troisième trait de l'impérialisme. Le quatrième réside en ceci : les groupements de monopoles se partagent d'abord le marché national, puis c'est le partage économique du marché capitaliste mondial entre les grandes associations de monopoles internationales. Or, ces unions internationales superpuissantes (cartels, syndicats, trusts, consortiums) se composent de monopoles isolés et de groupements de monopoles, dont chacun soutient une lutte acharnée pour augmenter sa part de bénéfices. Ce qui aboutit à une accentuation de la concurrence au sein des associations monopolistes internationales, rend peu solides les accords entre monopolistes à l'intérieur de ces associations et provoque entre eux la lutte pour le repartage des marchés. Le partage économique du monde entre les groupements de monopoles les plus puissants est intimement lié au cinquième trait de l'impérialisme : l'achèvement du partage territorial du monde entre les Etats impérialistes et la lutte pour son repartage, pour la conquête de terres étrangères. En vertu de la loi du développement économique et politique inégal des pays capitalistes à l'époque de l'impérialisme, tels pays capitalistes dépassent les autres dans leur développement, le rapport des forces change dans l'arène internationale, ce qui met à l'ordre du jour la question du repartage du monde déjà partagé par les pays capitalistes. En conséquence, des guerres impérialistes se déclenchent, qui entraînent dans leur orbite presque tous les pays capitalistes et peuples du monde. La lutte pour le repartage du monde prend la forme d'une lutte pour la domination mondiale d'un groupe d'Etats impérialistes ou d'un seul pays capitaliste, le plus puissant. Critiquant la théorie kautskiste de « l'ultra-impérialisme » sur l'alliance et la coalition des Etats capitalistes, Lénine dit dans son livre : « Quelles que soient les formes de ces alliances, — qu'il s'agisse d'une coalition impérialiste dressée contre une autre, ou d'une union embrassant *toutes* les puissances impérialistes. — elles ne sont inévitablement que des « trêves » entre les guerres. Les alliances pacifiques préparent les guerres, et, à leur tour, surgissent de la guerre ; elles se conditionnent l'une l'autre, engendrent les alternatives de lutte pacifique et non-pacifique, sur une *seule et même base*, celle des liens et rapports impérialistes de l'économie mondiale et de la politique mondiale » (*Ibid.*, p. 562). Ces paroles de Lénine ont été pleinement confirmées par les événements de l'histoire universelle de ces dernières décades. La « trêve » entre les deux guerres mondiales a duré moins de vingt-cinq ans, et l'intervalle a été rempli de nombreux conflits militaires isolés.

Dans le chapitre VII, Lénine dresse le bilan de l'analyse des principaux traits de l'impérialisme et définit la nature du capitalisme impérialiste ; il fait la synthèse de tous les aspects et de tous les traits du capitalisme actuel.

Dans le chapitre VIII, il parle du parasitisme et de la putréfaction du capitalisme au stade impérialiste. La monopolisation de la vie économique des pays capitalistes engendre la stagnation et la putréfaction. Des Etats-rentiers surgissent, des Etats-usuriers qui pillent des centaines de millions d'hommes dans les pays coloniaux et dépendants. L'Etat-rentier est l'Etat du capitalisme parasitaire pourrissant.

Dans son ouvrage, Lénine a mis en lumière les racines de l'idéologie opportuniste dans le mouvement ouvrier. Les immenses surprofits des monopoles, que les capitalistes extorquent des colonies et des pays dépendants, rendent économiquement possible la corruption des couches supérieures du prolétariat. Cette circonstance engendre l'idéologie de l'opportunisme et du réformisme dans le mouvement ouvrier. L'opportunisme et l'impérialisme sont intimement liés. Les impérialistes de chaque pays capitaliste par l'intermédiaire de leurs agents dans la classe ouvrière, les opportunistes, cherchent à diviser le mouvement ouvrier et à l'engager dans la voie de l'opportunisme. C'est pourquoi, si l'on ne lutte pas contre l'opportunisme et son idéologie, le mouvement révolutionnaire du prolétariat ne pourra se développer avec succès.

Le chapitre IX est consacré à la critique des théories antimarxistes de l'impérialisme. Lénine soumet à une critique foudroyante les idées de Kautsky qui tentait d'embellir l'impérialisme, d'estomper ses contradictions les plus profondes, et qui

vantait la « liberté » et la « démocratie » bourgeoises. Lénine a montré que la réaction politique sur toute la ligne est le propre de l'impérialisme.

Dans le dernier chapitre, le dixième, Lénine définit la place historique de l'impérialisme et établit que l'impérialisme est le stade suprême du capitalisme, la veille de la révolution socialiste. La socialisation très poussée de la production au stade impérialiste du capitalisme, est en contradiction antagonique flagrante avec les rapports de production capitalistes, devenus des chaînes qui entravent le développement des forces productives de la société. L'impérialisme conduit les masses directement à la révolution socialiste qui détruit le régime capitaliste et crée les conditions nécessaires à l'édification d'une société nouvelle, socialiste.

La portée inappréciable de l'ouvrage « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme » réside dans le fait que sur la base d'une analyse du stade impérialiste du capitalisme, Lénine a élaboré une nouvelle théorie de la révolution socialiste ; il a démontré que désormais, à l'époque de l'impérialisme, la victoire simultanée du socialisme dans tous les pays du monde ou dans leur majorité est impossible ; en revanche, la victoire du socialisme est devenue possible au début dans un seul pays capitaliste pris à part ou dans quelques-uns d'entre eux. La théorie de Lénine de la révolution socialiste « donne une perspective révolutionnaire aux prolétaires des différents pays ; elle stimule leur initiative pour livrer assaut à leur bourgeoisie nationale ; elle leur apprend à utiliser les circonstances de guerre pour organiser cet assaut et affermit leur foi en la victoire de la révolution prolétarienne ». (« Précis d'Histoire du P.C.(b.) de l'U.R.S.S. »).

#### **INDETERMINISME. V. Déterminisme et indéterminisme.**

**INDIVIDU DANS L'HISTOIRE.** Les théoriciens bourgeois, ou bien réduisent l'histoire à l'activité consciente des « personnalités marquantes » (rois, chefs militaires, etc.), sans voir aucune loi qui la régit, ou bien diminuent la portée de l'activité humaine, en ne voyant dans l'homme que l'instrument d'une nécessité aveugle, d'une volonté divine, d'un destin impénétrable. Dans le premier cas, l'histoire est envisagée d'un point de vue volontariste, comme un domaine où tout s'accomplit suivant la volonté, le désir, l'idéal d'intellectuels « doués de l'esprit critique », ou de « héros ». Telle était, par exemple, la théorie des populistes relative aux « héros » et à la « foule » passive (V. *Méthode subjective en sociologie ; Populisme*). Dans le deuxième cas, l'histoire revêt un caractère de fatalité : tout est prédéterminé et s'accomplit sans influence de l'activité humaine. Les vues des matérialistes économistes vulgaires conduisent inévitablement à cette conception de l'histoire, comme ce fut le cas des « économistes », des menchéviks, etc. (V. *Spontanéité et conscience*.) Diminution de la portée de l'action des masses populaires, du parti révolutionnaire, justification de la spontanéité, négation du rôle de la théorie avancée, des idées d'avant-garde, tel est le fond de la conception économique vulgaire de l'histoire.

A l'opposé des idéalistes et des matérialistes vulgaires, le marxisme-léninisme estime que les hommes créent eux-mêmes leur histoire, mais toujours en fonction de conditions matérielles historiquement définies. Le développement de la société repose sur des lois économiques objectives que les hommes ne peuvent ni abroger, ni supprimer. Mais ayant appris à les connaître et agissant conformément à la nécessité historique, ils peuvent accélérer sensiblement le cours des événements. Les intérêts des classes progressistes expriment toujours des nécessités historiques venues à maturité, aussi l'activité de ces classes et de leurs représentants les plus éminents tend-elle à réaliser les tâches que pose l'histoire. C'est cette activité, conforme au cours objectif de l'histoire, qui fait la force des hommes et de certaines personnalités. « Des individualités d'élite peuvent être réduites à rien si leurs idées et leurs souhaits vont à rencontre du développement économique de la société, à rencontre des nécessités de la classe d'avant-garde ; au contraire, des hommes d'élite peuvent véritablement devenir des personnalités marquantes, si leurs idées et leurs souhaits traduisent exactement les nécessités du développement économique de la société, les nécessités de la classe avancée » (« Précis d'Histoire du P.C.(b.) de l'U.R.S.S. »). Les dirigeants de la classe ouvrière offrent un exemple de pareilles individualités marquantes. Le mouvement révolutionnaire du prolétariat a avancé les personnalités les plus éminentes de l'histoire mondiale, qui ont exercé une influence immense sur le cours des événements sociaux.

Les classiques du marxisme ont armé la classe ouvrière et tous les travailleurs de la connaissance lucide des lois objectives du développement de la société qui existent indépendamment de la volonté ou de la conscience humaine. Ils leur ont montré la voie de la lutte contre toute exploitation et l'esclavage, pour le communisme. Marx et Engels ont non seulement jeté les fondements théoriques du communisme, mais ils ont aussi organisé les premières armées révolutionnaires du prolétariat et les ont animées à la lutte contre l'oppression et l'exploitation. Lénine a développé de façon créatrice la doctrine marxiste, il a été l'artisan et l'organisateur du premier Etat socialiste des ouvriers et des paysans, dont l'apparition a marqué le début de l'ère du triomphe du socialisme. Sous la direction du parti communiste, avec, à sa tête, le continuateur de l'œuvre de Lénine, J. Staline, le socialisme a vaincu en U.R.S.S. Aujourd'hui, nombre de pays d'Europe et d'Asie, forts des idées du marxisme-léninisme, se sont également engagés dans la voie du socialisme. L'une des caractéristiques essentielles des dirigeants prolétariens réside dans leur aptitude à lier l'action pratique, organisatrice et révolutionnaire pour transformer le monde, à l'étude théorique profonde de la marche objective de l'histoire.

La Grande Révolution socialiste d'Octobre et l'édification du socialisme en U.R.S.S. ont fait surgir du sein de la classe ouvrière et de la paysannerie d'éminents hommes politiques, des dirigeants dans les domaines économique, culturel et militaire. Les véritables dirigeants communistes doivent être indissolublement liés aux masses laborieuses et les servir par leurs connaissances et leurs talents ; ils doivent savoir non seulement instruire les ouvriers et les paysans mais aussi s'instruire auprès d'eux. Les masses laborieuses jouent le rôle principal dans l'histoire et leur action est décisive. Ce qui fait la faiblesse des dirigeants bourgeois, ce qui les voue à l'échec, c'est qu'ils n'ont pas le soutien du peuple, qu'ils sont les leaders d'une minorité qui défend les intérêts de la classe exploiteuse. Ce qui fait la force d'un chef prolétarien, d'un dirigeant des masses laborieuses, ce sont ses liens avec les masses populaires et son activité pour le bien du peuple.

Partant du fait que ce n'est pas l'individu, aussi éminent soit-il, qui constitue la force principale dans l'histoire, mais les masses populaires, créatrices de toutes les valeurs, le marxisme-léninisme se prononce contre tout culte de l'individu. Ce culte

est le propre des partis bourgeois, antipopulaires, qui défendent des intérêts complètement opposés à ceux des travailleurs et qui s'inspirent de conceptions sociales antiscientifiques et idéalistes. Les grands éducateurs du prolétariat ont toujours combattu tout éloge excessif d'un individu, l'incompréhension du fait que ce sont les masses populaires qui décident de la marche de l'histoire. « ... Etant hostile à toute espèce de culte de l'individu, écrivait Marx, je n'ai jamais, durant l'existence de l'Internationale, permis la publication des nombreuses adresses qui, à mon grand déplaisir, me parvenaient d'une série de pays, et dans lesquelles il était question des services que j'avais rendus. Je n'y répondais même pas, sauf parfois pour faire des remontrances. Quand Engels et moi avons adhéré pour la première fois à la société secrète des communistes, ce fut à condition qu'on élimine des statuts tout ce qui pourrait contribuer à une adoration superstitieuse des personnalités en vue... ». (Lettre de Marx à Wilhelm Bloss, 10-XI-1877). Marx, Engels, Lénine et Staline ont consacré toute leur énergie et toutes leurs connaissances à instruire et à organiser les larges masses laborieuses, à les élever jusqu'à l'activité créatrice consciente, car c'était en cela et en cela seulement qu'ils voyaient la garantie d'une marche victorieuse vers le socialisme.

Le grand mérite du Parti communiste de l'Union Soviétique est d'avoir su, en plein accord avec les lois objectives du développement social, animer et organiser la classe ouvrière et les paysans travailleurs, les conduire à l'assaut du régime périmé des grands propriétaires fonciers et des capitalistes, pour instaurer un ordre nouveau, socialiste. Le parti communiste est à la tête du peuple soviétique et oriente toute son activité vers un seul but : l'édification de la société communiste intégrale.

**INDUCTION ET DEDUCTION.** Induction (lat. *inductio*), raisonnement qui va du particulier au général, des faits aux généralisations. Déduction (lat. *deductio*), raisonnement qui va du général au particulier, des propositions générales aux conclusions particulières. Les philosophes empiristes (F. Bacon — V. et autres) attachaient à l'induction une importance exceptionnelle, la plaçaient au-dessus de la déduction. Les philosophes rationalistes (*Descartes* — V., *Spinoza* — V., *Leibniz* — V.) accordaient la primauté à la déduction. Pour la métaphysique, l'induction et la déduction sont des moyens d'investigation opposés et s'excluent l'une l'autre.

La dialectique matérialiste voit dans l'induction et la déduction des moyens de recherches distincts mais non indépendants. L'un est impossible sans l'autre. Toute déduction scientifique provient d'un examen inductif préalable et se fonde sur cet examen. L'étude des faits doit précéder la formation des plus simples notions, sans quoi la généralisation est suspendue dans le vide, est dénuée de valeur scientifique. Le grand physiologiste russe *Pavlov* (V.) disait que les faits sont l'air du savant. La véritable science de la nature n'a commencé qu'avec une connaissance fondée sur l'expérience et l'analyse des faits. A son tour l'induction n'est scientifique que lorsque l'étude des faits s'inspire de la connaissance des lois générales. Dans sa « *Dialectique de la nature* » (V.), Engels soumet à une critique implacable les « inductivistes » pour qui seule l'induction est « une méthode infaillible ». L'accumulation purement empirique des faits sans leur généralisation théorique n'est pas à même d'aboutir à une connaissance scientifique. L'étude des faits permet à la déduction de dégager leur essence, la loi de leur développement.

Tout en attachant aux faits une importance considérable, Pavlov notait qu'une idée générale de l'objet est toujours indispensable pour « accrocher les faits », pour aller de l'avant. Les faits qui ne sont pas éclairés par la théorie demeurent opaques. Ainsi, avant *Mendéléev* (V.), on avait accumulé des connaissances sur les différents éléments chimiques, mais on n'avait pas encore découvert le lien réel et les rapports réciproques entre ces éléments. S'appuyant sur les faits accumulés par voie d'induction, Mendéléev élaborait son célèbre système périodique qui mit à jour la liaison interne nécessaire entre les éléments chimiques. La théorie de Mendéléev, ses déductions scientifiques ont permis de comprendre et d'interpréter les faits plus profondément. Grâce à son système, Mendéléev prédit l'existence de plusieurs éléments inconnus dont il donna une description détaillée. Peu après on découvrit ces éléments. Aucune induction n'est capable à elle seule de pareils pronostics. La méthode dialectique, la seule scientifique, s'appuie sur l'induction aussi bien que sur la déduction, car elles sont liées l'une à l'autre et se complètent mutuellement, tout comme *l'analyse et la synthèse* (V.).

Dans son « *Capital* » (V.) Marx analyse une multitude de faits et découvre les lois générales de tout le développement du capitalisme à l'aide de l'induction et de la déduction. Ce qui fait la force de la doctrine marxiste-léniniste, c'est que chacune de ses thèses repose sur une analyse approfondie d'une multitude de faits et de phénomènes réels. Ses principes théoriques, les lois de développement qu'elle a découvertes projettent la lumière sur les faits les plus embrouillés, les phénomènes et les événements les plus complexes de la vie sociale, ce qui aide à s'y orienter et permet non seulement de connaître le passé et le présent, mais aussi de prévoir, d'une façon rigoureusement scientifique, le développement dans l'avenir.

**INFINI ET FINI.** La métaphysique sépare l'infini et le fini comme deux catégories diamétralement opposées. En réalité, l'infini et le fini sont liés dialectiquement. L'infini n'existe que par les formes finies de la matière, à travers le fini. Le monde matériel, infini dans l'espace et dans le temps, est un ensemble de phénomènes finis, en cours de développement. Les notions de l'infini et du fini reflètent cet enchaînement réel des formes de la matière en mouvement perpétuel. La notion du fini exprime la limitation des choses, des phénomènes, des processus concrets dans l'espace et le temps. La notion de l'infini traduit le caractère illimité de la matière dans l'espace et le temps. Cette notion reflète également la diversité qualitative infinie des choses, des phénomènes et des processus du monde matériel. L'infini est contradictoire. Il inclut toute la diversité du fini sans pour autant se réduire à une simple somme de choses finies, car l'infini signifie: mouvement éternel, changement, mort de l'ancien et naissance du nouveau.

Engels distingue le « mauvais infini » et le véritable infini. Le « mauvais infini » n'est que la répétition ininterrompue du fini, par exemple dans le cas de la série simple  $1 + 1 + 1 + 1 + 1 + 1 + 1 \dots$  ; l'infini est ici la somme d'une série infinie d'unités, il lui est opposé. Le véritable infini signifie le monde qui existe réellement et se développe éternellement, dans toute la richesse inépuisable de ses manifestations. Les notions d'infiniment grand et d'infiniment petit, qui sont à la base de l'analyse mathématique, reflètent des rapports réels. Ce qui fait la réalité de la grandeur infinie, c'est l'infinité de la matière dans l'espace et dans le temps, c'est l'infinie diversité des choses et de leurs qualités. Quant à l'infiniment petit, il a ses prototypes dans l'infinité des infimes particules de la matière. Engels voit également les prototypes de la petitesse infinie dans certains



corps célestes dont les dimensions, comparées aux distances qui les séparent dans l'espace (les distances entre les étoiles, par exemple), sont insignifiantes, ce qui permet de les traiter en mathématiques comme des petites infinis. L'analyse mathématique doit son importance scientifique au fait que les notions de grandeur infinie et de petite infinie sont des abstractions tirées des rapports réels du monde matériel. L'infini et le fini sont donc des contraires qui n'existent que reliés l'un à l'autre, qui se pénètrent mutuellement.

**INTEGRISME.** V. *Philosophie de l'« intégrité ».*

**INSTRUMENTALISME.** Philosophie réactionnaire relevant de l'idéalisme subjectif, variété moderne du *pragmatisme* (V.). L'instrumentalisme a été fondé par *Dewey* (V.). Renonçant aux conclusions manifestement religieuses et mystiques de *James* (V.), l'instrumentalisme a intégralement conservé du pragmatisme son idéalisme subjectif et sa méthode, en les camouflant sous une phraséologie pseudo-scientifique et la démagogie sociale. L'instrumentalisme est essentiellement dirigé contre le matérialisme dialectique et historique, contre la théorie et la pratique de la lutte de classe révolutionnaire, fondée sur la doctrine marxiste. Comme toute philosophie idéaliste, l'instrumentalisme nie la matière en tant que réalité objective. A l'instar du *berkeleyisme* (V. *Berkeley*) et du *machisme* (V.), il identifie la réalité à l'expérience conçue dans le sens idéaliste. L'instrumentalisme répudie les lois objectives de la nature et de la société, l'enchaînement causal objectif des phénomènes et considère le monde comme un chaos qui n'est ordonné que par la conscience humaine. Pour les instrumentalistes, les idées ne reflètent pas dans la conscience les choses réelles et les lois objectives de leur développement ; elles ne sont que des outils pour « ordonner » le monde. Les concepts logiques, les lois et les théories scientifiques ne sont que des « instruments », des « clefs de la situation », des « plans d'action », conformément à l'idéalisme subjectif. Estimant que la logique a pour objet une « reconstruction économique et efficace de l'expérience », l'instrumentalisme fait de la logique un moyen de falsifier et de mutiler l'expérience véritable de la science et de l'histoire. Pour cette philosophie, est vrai tout ce qui est utile dans des conditions données. Une telle interprétation de la vérité permet aux idéalistes de considérer comme vrai tout ce qui est avantageux pour la bourgeoisie monopoliste. A la doctrine de la lutte de classe, l'instrumentalisme oppose celle de la « coopération sociale » (c'est-à-dire de la collaboration de classes). D'après la « théorie du progrès » instrumentaliste le moyen est plus important que le but et le progrès réside dans le mouvement même, mouvement sans objet. La formule « le succès justifie les moyens » est un paravent commode pour n'importe quelle aventure impérialiste.

**INTELLIGIBLE.** Terme idéaliste qui signifie suprasensible, ce qui ne peut être connu que par l'esprit. S'oppose au sensible, à ce qui est connu par les sens. Dans la philosophie de *Platon* (V.), le monde des idées, entités spirituelles mystérieuses, ne peut être connu à l'aide des sens, il est « intelligible ». Dans la philosophie de *Kant* (V.) le monde « intelligible » est celui des « noumènes », c'est-à-dire des « choses en soi ». (V. « *Chose en soi* » et « *chose pour nous* ».)

**INTERACTION.** V. *Connexion et interaction des phénomènes.*

**INTERNATIONALISME PROLETARIEN.** Solidarité internationale des prolétaires et des travailleurs du monde entier ; un des grands principes qui animent les partis communistes de tous les pays. A l'opposé du *nationalisme* (V.) bourgeois qui divise les nations et les excite les unes contre les autres, l'internationalisme prolétarien unit les travailleurs de tous les pays dans la lutte pour la paix, la démocratie et le socialisme.

Marx et Engels ont été les premiers à proclamer l'idée de l'internationalisme prolétarien dans le « *Manifeste du Parti communiste* » (V.) Ils ont fait ressortir la communauté d'intérêts des prolétaires de tous les pays dans la lutte pour s'affranchir du joug capitaliste. La classe ouvrière de chaque pays, de chaque nation combat pour son émancipation sociale, pour renverser le pouvoir de la bourgeoisie et établir la dictature du prolétariat. Mais la classe ouvrière d'une nation donnée ne saurait envisager sa lutte en dehors de la lutte des prolétaires des autres nations : son ennemi, c'est la bourgeoisie de son propre pays, mais aussi celle des autres pays. De là, communauté d'intérêts vitaux du prolétariat et des travailleurs de tous les pays en lutte contre l'ennemi commun. En lançant le mot d'ordre « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », Marx et Engels ont traduit l'essence de l'internationalisme prolétarien.

L'internationalisme prolétarien n'implique nullement l'indifférence de la classe ouvrière envers son pays, sa patrie, comme le prétendent les idéologues bourgeois et réformistes. L'internationalisme prolétarien allie harmonieusement l'amour véritable du prolétariat pour sa patrie et son désir de la voir affranchie de l'oppression sociale et nationale, avec le soutien de la lutte des travailleurs des autres pays pour la liberté, la paix la démocratie et le socialisme. L'internationalisme prolétarien ne tolère pas le mépris à l'égard des autres nations, même les plus petites, car chaque nation, petite ou grande, concourt au progrès de la culture mondiale. Seule la révolution socialiste de la classe ouvrière met un terme à l'oppression nationale et établit des rapports nouveaux, amicaux entre les peuples et les nations. « Abolissez l'exploitation de l'homme par l'homme, et vous abolirez l'exploitation d'une nation par une autre nation », proclame le « *Manifeste du Parti communiste* ».

« Du jour où tombe l'antagonisme des classes à l'intérieur de la nation, tombe également l'hostilité des nations entre elles » (Marx et Engels : « *Manifeste du Parti communiste* », P. 1954, p. 46). La solidarité des prolétaires de tous les pays dans la lutte contre la bourgeoisie se développait déjà à l'époque prémonopoliste. A l'époque de l'impérialisme, ce front commun s'est sensiblement élargi. La lutte du prolétariat international pour le socialisme se fonde avec le mouvement de libération nationale des peuples coloniaux et semi-coloniaux qui combattent pour leur indépendance. L'idée de la solidarité des prolétaires et de tous les peuples opprimés par l'impérialisme s'empare de centaines de millions de personnes et devient un puissant facteur du mouvement de libération.

Les principes de l'internationalisme prolétarien imprègnent la structure organique et toute l'activité des partis révolutionnaires du prolétariat. Le Parti communiste de l'Union Soviétique a soutenu une lutte implacable contre les nationalistes au sein du mouvement ouvrier, qui s'efforçaient de diviser les ouvriers de différentes nations, de les isoler les uns des autres, et d'aider ainsi la bourgeoisie à les vaincre séparément. Lénine écrivait : « Quiconque veut servir le prolétariat, doit grouper les ouvriers

de toutes les nations et lutter sans défaillance contre le nationalisme bourgeois, contre « le sien propre » et celui de l'étranger » (Lénine : « Notes critiques sur la question nationale », M. 1951, p. 12).

La Grande Révolution socialiste d'Octobre, accomplie par la classe ouvrière de Russie, a eu et a toujours une immense portée internationale. Elle a affaibli la puissance de l'impérialisme dans les métropoles et a ébranlé sa domination dans les colonies, mettant ainsi en cause l'existence même du capitalisme mondial. Grâce à l'Union Soviétique, à sa victoire sur le fascisme, les travailleurs de plusieurs pays d'Europe et d'Asie se sont affranchis du joug capitaliste et se sont engagés dans la voie de l'édification d'une vie nouvelle. D'autre part, l'aide fraternelle qu'accordent à l'U.R.S.S. la classe ouvrière et les travailleurs des autres pays a toujours été l'une des sources de sa puissance. Cette entraide du peuple soviétique et des travailleurs des autres pays répond à leurs intérêts vitaux communs.

La solution du problème national en U.R.S.S., la création d'un Etat multinational de type nouveau basé sur *l'amitié des peuples* (V.), l'établissement de nouveaux rapports internationaux entre l'U.R.S.S. et les démocraties populaires sont la matérialisation des idées de l'internationalisme prolétarien. Le parti communiste éduque les Soviétiques dans l'esprit du *patriotisme soviétique* (V.) dont un des éléments les plus importants sont l'égalité en droits et l'amitié des peuples, le soutien des peuples en lutte pour la paix, la démocratie et le socialisme. Le patriotisme soviétique et l'internationalisme prolétarien sont inséparables. L'internationalisme prolétarien est diamétralement opposé au *cosmopolitisme* (V.).

**INTUITION.** Par intuition, les idéalistes entendent une faculté particulière de contemplation spirituelle, un état de révélation qui permettrait à l'homme de connaître la vérité sans intervention de l'activité rationnelle, logique, delà conscience. Ainsi interprétée, l'intuition se réduit à une faculté mystique, mystérieuse de connaissance irrationnelle (*Schelling* — V., *Hartmann*, *Bergson* — V.). Pour le matérialiste *Spinoza* (V.), l'intuition revêt un caractère rationaliste et signifie connaissance supérieure de la nature, connaissance rationnelle, non obscurcie par les passions et les sentiments. Les idéalistes font de l'intuition un concept mystique sous prétexte que la conscience est parfois capable de trouver « subitement » la solution de tel ou tel problème. En réalité, comme l'enseigne le matérialisme dialectique, si la conscience devine parfois par intuition la vérité, elle le doit à l'expérience, aux connaissances concrètes acquises précédemment. Le matérialisme dialectique rejette l'interprétation idéaliste de l'intuition conçue comme une espèce de connaissance spéciale, innée, qui ne s'appuie pas sur la pratique et exclut l'activité logique de la conscience.

**INTUITIONISME.** Courant philosophique réactionnaire, idéaliste subjectif dans la philosophie. Repousse toute connaissance du monde par les sens, In raison et l'activité pratique. Considérant l'intuition comme la source unique de la connaissance de courant donne une interprétation idéaliste de l'intuition en tant que faculté particulière et mystique du « subconscient ». *Bergson* (V.) est le représentant le plus notoire de l'intuitionnisme dans la philosophie bourgeoise contemporaine

**IRRATIONNEL.** Inaccessible à la raison, à la pensée, inexprimable en notions logiques. Le terme « irrationnel » est généralement employé pour désigner le courant philosophique idéaliste déniait à la raison, à la pensée et à la science la capacité de connaître la vérité, préconisant la primauté de la volonté, de l'instinct, de l'intuition, des forces aveugles, inconscientes. Ce courant est représenté par *Schopenhauer* (V.), *Nietzsche* (V.), *Bergson* (V.), *James* (V.), *Dewey* (V.), et d'autres. Les adeptes de l'irrationalisme, qui est très répandu dans la philosophie réactionnaire contemporaine et pénètre jusqu'à des sciences telles que la biologie, la psychologie, la sociologie, s'élèvent contre le marxisme, le matérialisme et même contre les variétés de l'idéalisme qui admettent tant soit peu la possibilité d'une connaissance rationnelle. La négation de la possibilité de connaître le monde extérieur, la négation de la science, l'obscurantisme et le mysticisme déclarés sont à la base des doctrines philosophiques qui prônent l'irrationalisme. Les idéologues des classes réactionnaires sont chargés de contrecarrer la diffusion de la lumineuse conception matérialiste du monde et des lois du développement social : voilà les racines sociales de l'irrationalisme.

## J

**JAMES William** (1842-1910). Psychologue et philosophe idéaliste américain, fondateur du *pragmatisme* (V.), courant réactionnaire, variété de l'idéalisme subjectif. La philosophie de James marque nettement le tournant de l'idéologie bourgeoise de l'époque impérialiste vers l'irrationalisme, le rejet déclaré de la pensée logique. En lutte contre les idées matérialistes avancées, la philosophie réactionnaire prêche ouvertement la rupture avec la connaissance scientifique. James est un ennemi du matérialisme et de la dialectique. Il fait passer l'inconsistance de la logique métaphysique pour l'inconsistance de la logique en général. A la critique dialectique de la métaphysique, il oppose l'alogisme, le renoncement à la logique. La thèse centrale de sa philosophie réactionnaire est la négation de la vérité objective, la lutte contre la théorie matérialiste du reflet (V. *Théorie du reflet*). James conteste que la vérité soit un reflet, dans la conscience de la réalité objective: la vérité c'est ce qui est « commode », « utile », ce qui est conforme à des « buts pratiques », c'est-à-dire ce qui est commode et utile à la bourgeoisie, qui est conforme à ses intérêts de classe.

Le pragmatisme permet de justifier par des sophismes « philosophiques » n'importe quelle exigence idéologique des classes exploiteuses. Chez James la « vérité » devient finalement la « volonté de croire », c'est-à-dire l'obscurantisme non dissimulé. La « théorie de l'empirisme radical », élaborée par James dans les dernières années de sa vie, n'est qu'une variante de l'idéalisme subjectif, laquelle se distingue peu du *machisme* (V.). A la différence du machisme, le pragmatisme met l'accent non sur la fonction contemplative mais sur la jonction active, et non contemplative, de la conscience. « La différence entre le machisme et le pragmatisme est du point de vue matérialiste... minime,... insignifiante » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 399). James appelle « empirisme radical » un empirisme qui ne reconnaît aucune réalité en dehors de l'« expérience pure », c'est-à-dire en dehors de la conscience du sujet. La critique foudroyante de l'idéalisme subjectif, faite par Lénine dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), frappe également l'idéalisme de James.

**JDANOV Andréï Alexandrovitch** (1896-1948). Eminent militant du parti communiste et homme d'Etat soviétique, remarquable théoricien du marxisme, propagandiste de talent des idées marxistes-léninistes. Jdanov naquit à Marioupol dans la famille d'un inspecteur d'écoles populaires. Bolchevik dès 1915, il devient bientôt un militant du parti. En 1917 il prend part à la Révolution d'Octobre dans l'Oural. Jdanov dirige l'instruction politique dans l'Armée rouge, travaille dans le parti et les Soviets dans l'Oural et la région de Tver. En 1924-1934, il est secrétaire du comité du parti de la province de Nijni-Novgorod, puis du territoire de Gorki. En 1934-1944, après l'assassinat de Kirov, Jdanov est à la tête de l'organisation du parti de Leningrad. Sous sa direction, les communistes de Leningrad ont définitivement raison des traîtres trotskistes-zinoviévistes ; l'organisation du parti de Leningrad se groupe plus étroitement encore autour du Comité Central. Pendant la Grande guerre nationale le parti le charge d'organiser la défense de Leningrad. Après le XVII<sup>e</sup> congrès du parti, Jdanov a été élu secrétaire du Comité Central du Parti communiste (b) de l'U.R.S.S., membre suppléant et, après le XVIII<sup>e</sup> congrès, membre du Bureau politique du Comité Central du P.C.(b) de l'U.R.S.S. Pendant les dernières années de sa vie, il a travaillé comme secrétaire du Comité Central.

Jdanov a été un grand militant du mouvement ouvrier international. Ses discours sur la politique intérieure et la situation internationale étaient largement connus des travailleurs du monde entier.

Jdanov a toujours attaché une très grande importance à la théorie du marxisme-léninisme, au rôle des idées du communisme dans l'évolution sociale.

Toujours soucieux de la propagande marxiste-léniniste, Jdanov voulait que la théorie marxiste-léniniste fût assimilée par les larges masses des membres du parti et du komsomol, par tous les bâtisseurs du socialisme. Ennemi implacable du dogmatisme, il disait : « Notre connaissance doit être active. Il faut savoir manier à la perfection l'arme de la théorie révolutionnaire ; elle doit atteindre l'ennemi quel que soit le masque qu'il porte. » Jdanov était le dirigeant bolchevik qui sait allier la pratique quotidienne de l'édification du socialisme à un grand travail théorique.

Après la Grande guerre nationale, quand les problèmes du travail idéologique eurent pris une importance particulière, son talent de théoricien se révéla avec un éclat particulier. Jdanov a fait plusieurs rapports sur les décisions du Comité Central du parti concernant les questions idéologiques. Prenant la parole au sujet des revues « Zvezda » et « Leningrad », puis à la conférence des représentants de la musique soviétique au Comité Central du parti et à la discussion sur les problèmes philosophiques, Jdanov établit pourquoi la littérature, l'art et la philosophie ne satisfaisaient pas aux exigences du parti et du peuple soviétique ; il indiqua les moyens de remédier à ce retard et les conditions d'un nouvel essor des sciences et de la culture en U.R.S.S. Soulignant que la politique du parti communiste et les intérêts du peuple et de l'Etat soviétique doivent inspirer toute l'activité des milieux intellectuels, Jdanov précisa que l'essor culturel n'est possible que par une lutte implacable contre l'apolitisme, l'indigence idéologique, l'objectivisme bourgeois. Il montra que le patriotisme soviétique est une force motrice puissante pour le développement de la culture et de la vie de la société soviétique dans tous les domaines. Jdanov souligna l'immense portée du patrimoine culturel mondial et de la culture progressiste russe pour la formation de la culture socialiste au pays des Soviets. Comme le léninisme avait hérité de toutes les meilleures traditions des démocrates révolutionnaires russes du XIX<sup>e</sup> siècle, la littérature et l'art soviétiques — disait Jdanov — sont et doivent être les continuateurs des traditions progressistes de la littérature démocratique révolutionnaire et de l'art classique russes : sens des grandes valeurs humaines, réalisme, caractère populaire. L'intervention de Jdanov au cours de la discussion philosophique est un modèle de lutte pour une philosophie militante du parti, intransigeante envers l'idéologie bourgeoise. Jdanov a donné une profonde analyse critique du livre « Histoire de la philosophie en Europe occidentale », il a soumis à une critique serrée les erreurs et la pusillanimité de certains philosophes soviétiques dans les problèmes de philosophie, et formulé devant les philosophes soviétiques les tâches que leur assignait le parti communiste. Ce discours est d'une grande importance pour le développement de l'histoire de la philosophie comme science. Jdanov a donné une définition précise de l'objet de l'histoire de la philosophie: histoire de la naissance et du développement de la conception du monde scientifique, matérialiste, histoire de la lutte du matérialisme contre l'idéalisme. Cette définition convie les philosophes soviétiques à analyser avec esprit critique les systèmes philosophiques du passé. Jdanov a montré que la naissance du marxisme avait été une véritable révolution en philosophie, que Marx et Engels avaient créé une philosophie nouvelle, différente de toutes les philosophies antérieures, même progressives ; grâce au marxisme, la philosophie est devenue une « arme scientifique des masses prolétariennes en lutte pour leur libération du capitalisme ». De là le grand rôle du principe de l'esprit de parti pour la science historique et philosophique marxiste. Ce principe, diamétralement opposé à l'objectivisme bourgeois, oblige les militants du front idéologique à soutenir une lutte implacable contre tous les ennemis du matérialisme, à les critiquer vigoureusement, à exposer les questions philosophiques dans un style combatif dont les œuvres de classiques du marxisme-léninisme offrent des exemples brillants.

Dans son intervention, Jdanov a caractérisé d'une manière incisive la philosophie bourgeoise réactionnaire de nos jours et il a convié les philosophes soviétiques à dénoncer hardiment les théories antiscientifiques des philosophes réactionnaires. Sa façon de caractériser la *critique et l'autocritique* (V.) comme une méthode nouvelle permettant de découvrir et d'éliminer les contradictions de la société soviétique a été d'une grande importance.

Jdanov a beaucoup fait pour la théorie marxiste-léniniste de la littérature et de l'art. Dès 1934, dans son discours au 1<sup>er</sup> congrès des écrivains de l'U.R.S.S., il a indiqué les tâches principales de la littérature soviétique et exposé les principes du réalisme socialiste qui est la méthode de la littérature, de l'art et de la critique littéraire soviétique. Le réalisme socialiste exige la représentation artistique de la réalité dans son développement révolutionnaire, une représentation véridique et historiquement concrète et capable d'éduquer les travailleurs dans l'esprit du socialisme. Dans son rapport au sujet des revues « Zvezda » et « Leningrad » et dans son discours à la conférence des représentants de la musique soviétique au Comité Central du P.C.(b) de l'U.R.S.S., Jdanov a mis en lumière les questions essentielles de l'esthétique du réalisme socialiste. Tout en luttant pour un profond contenu idéologique de la littérature et de l'art, Jdanov a souligné fortement l'importance de la forme. Le peuple soviétique, a-t-il dit, a maintenant un goût et des exigences plus élevés : il demande des œuvres inspirées de

grandes idées mais aussi possédant une grande valeur artistique. Les discours de Jdanov ont joué un rôle important dans la lutte du parti communiste pour élever le niveau du travail idéologique.

**JEUNES-HEGELIENS.** Idéologues du libéralisme allemand des années 30 et 40 du XIX<sup>e</sup> siècle, représentants de l'aile gauche, composée de bourgeois radicaux, de l'école de Hegel (Bauer, Strauss, Ruge, Stirner). A la différence des vieux-hégéliens (partisans du système réactionnaire de Hegel dans son ensemble, en particulier de sa philosophie de la religion), les jeunes-hégéliens substituaient à l'« Idée absolue » (Dieu) la « conscience de soi », présentée comme le puissant moteur de l'histoire et incarnée par l'Etat et les intellectuels. Le peuple n'est qu'une « masse à l'esprit non critique », dépourvue de la « conscience de soi ». Ainsi, Bauer affirmait que c'est précisément dans la masse, et non ailleurs, qu'il faut chercher l'ennemi réel de l'esprit. Les jeunes-hégéliens condamnaient la Révolution française de 1789, et lui opposaient les réformes bourgeoises, opérées sur l'initiative de l'Etat «raisonnable» (exploiteur). Pour ce qui est de la transformation bourgeoise de l'Allemagne, ils plaçaient leurs espérances dans le roi de Prusse qui personnifiait pour eux l'idéal platonicien du philosophe assis sur le trône. Critiquant le christianisme orthodoxe, contestant l'authenticité de l'Evangile, les jeunes-hégéliens identifiaient la conscience religieuse à la conscience populaire. L'obstacle principal au progrès de l'Allemagne ce n'est pas la domination des grands propriétaires fonciers et l'absolutisme, mais la religion qui déforme la nature soi-disant « raisonnable » de l'Etat menacé par l'avènement de la masse « déraisonnable ». Prêchant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, cherchant à « faire entendre raison » à la monarchie féodale, les jeunes-hégéliens fondaient leurs espoirs sur la « puissance » de l'Etat exploiteur et se mettaient à plat ventre devant la monarchie prussienne. Persuadés que la métamorphose de la conscience en « conscience de soi » est la condition de la transformation sociale, les jeunes-hégéliens prônaient en fait, par l'interprétation « raisonnable » du régime existant alors en Allemagne, la soumission à ce régime. Ils n'avaient aucune idée de la lutte des classes, des lois objectives du développement social, du rôle des rapports économiques, de la production matérielle dans l'évolution sociale. Leurs exhortations s'adressaient aux classes exploiteuses. Une des particularités du jeune-hégélianisme était sa phraséologie révolutionnaire, laquelle se réduisait à des menaces libérales à l'adresse des classes féodales dominantes qui résistaient au développement capitaliste de l'Allemagne. L'idéologie des jeunes-hégéliens reflétait la couardise de la bourgeoisie allemande, son impuissance à lutter contre le régime féodal.

Au début de leur activité, Marx et Engels adhèrent au groupe de jeunes-hégéliens, mais déjà à cette époque ils s'en distinguaient par leurs convictions de démocrates révolutionnaires. En 1843-1846 ils critiquèrent impitoyablement l'idéalisme et les sermons libéraux des jeunes-hégéliens. Ils montrèrent que ces derniers, « en dépit de leur phraséologie soi-disant propre à « bouleverser le monde », étaient d'incorrigibles conservateurs », qu'ils combattaient non point le monde réel, le monde existant, mais seulement les phrases de ce monde. « Les seuls résultats auxquels pouvait arriver cette critique philosophique, c'étaient quelques éclaircissements, et encore incomplets, sur l'histoire religieuse du christianisme... » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Bd. 5, M.-L. 1933, S. 10).

**JUGEMENT.** Une des formes essentielles de la pensée. Le jugement de l'acte de cognition qui, au moyen de l'affirmation ou de la négation, révèle la présence ou l'absence de tel ou tel caractère dans un objet ou dans un phénomène. Tout savoir est d'abord un jugement, car seuls les jugements affirment ou nient quelque chose. Dès que nous prenons conscience de nos perceptions, nous formulons des jugements. Un jugement comprend généralement un *sujet*, un *attribut* et enfin la *copule* qui les réunit dans un seul acte. Ainsi, dans le jugement « Jean est homme » *Jean* est le sujet, *homme* l'attribut et *est* la copule. *Jean* est l'élément particulier, *homme*, l'élément général. Le rapprochement du particulier et du général nous permet de juger correctement d'un objet. Dans la nature, le particulier et le général constituent une unité. En opposant le sujet à l'attribut, en vue de la connaissance (« Jean est homme »), le jugement semble rompre cette unité, mais pour la rétablir aussitôt dans l'acte du jugement en reflétant la réalité même, l'unité du particulier et du général. La copule est un élément très important du jugement.

La philosophie marxiste-léniniste a élaboré une théorie scientifique du jugement. La logique métaphysique considérait le jugement comme une simple réunion de concepts, bien qu'*Aristote* (V.) l'interprétât déjà en matérialiste : « Celui-là a raison qui prend pour désuni ce qui est désuni, et pour uni ce qui est uni ; celui-là a tort dont l'opinion va à rencontre des choses. » Tout jugement est vrai ou faux. Les jugements vrais reflètent fidèlement la réalité objective, les jugements faux ne concordent pas avec elle. Les jugements peuvent être *affirmatifs* ou *négatifs* ; les premiers unissent dans la pensée ce qui est uni dans la réalité, les seconds séparent ce qui est séparé dans la nature. Le jugement ne se réduit jamais à la formule métaphysique A est A. Il élargit constamment la connaissance. « Le fait que l'identité contient en soi la différence est énoncé dans toute proposition dont le prédicat est nécessairement différent du sujet : le *lis* est une *plante*, la *rose* est *rouge* ; ici, soit dans le sujet, soit dans le prédicat, il y a quelque chose qui n'est pas inclus soit dans le sujet, soit dans le prédicat » (Engels : « Dialectique de la nature », P. 1952, pp. 216-217). Dans la « *Dialectique de la nature* » (V.) Engels donne une remarquable classification dialectique des jugements qui se succèdent suivant un ordre ascendant. Il commence par les jugements singuliers (« le frottement est une source de chaleur »). Puis viennent les jugements particuliers (« tout mouvement mécanique est capable de se transformer en chaleur par l'intermédiaire du frottement ») qui montrent qu'une forme particulière de mouvement, la forme mécanique, peut, dans certaines circonstances, se transformer en une autre forme de mouvement, la chaleur. Le troisième jugement, dit universel, est d'un ordre supérieur. (« Toute forme du mouvement peut et doit nécessairement, dans des conditions déterminées pour chaque cas, se convertir directement ou indirectement en toute autre forme du mouvement. ») Tout jugement s'exprime par une proposition. L'étude du jugement doit tenir compte de l'analyse des formes de la proposition, à la lumière de la théorie marxiste de l'unité de la langue et de la pensée.

## K

**KALININE Mikhaïl Ivanovitch** (1875-1946). Un des dirigeants éminents du parti communiste et de l'Etat soviétique, remarquable propagandiste du marxisme-léninisme. Né dans une famille paysanne, en novembre 1875, à Verkhniaïa Troïtsa,

province de Tver. En 1893, il s'embauche comme ouvrier à l'usine « Stary Arsenal » (Petersbourg) et en 1896, comme tourneur à la fonderie de canons de l'usine Poutilov. C'est à cette époque qu'il commence à participer au travail révolutionnaire des organisations ouvrières clandestines, et s'affirme comme un ouvrier d'avant-garde. Membre actif de l'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière » de Petersbourg, il adhère au P.O.S.D.R. en 1898. Révolutionnaire professionnel, persécuté par le gouvernement tsariste, il milite à Petersbourg, Tiflis, Rêvai, Moscou, prend une part active à la révolution de 1905-1907, est délégué au IV<sup>e</sup> congrès du P.O.S.D.R. En 1912, à la conférence de Prague, il est élu membre suppléant du Comité Central du Parti communiste et membre du Bureau russe du C.C. En 1912-1914, Kalinine est un collaborateur actif du journal « Pravda ». Pendant la Révolution de Février (1917) il dirige avec d'autres la lutte héroïque des ouvriers et des soldats de Petersbourg, et plus tard, participe activement à la Grande Révolution socialiste d'Octobre. Il sera l'un des chefs les plus éminents du jeune Etat soviétique.

En mars 1919, après la mort de Sverdlov, sur proposition de Lénine, il est élu président du Comité exécutif central de Russie. Depuis lors et pendant 27 ans, il dirige, plein d'abnégation, l'organe supérieur de l'Etat soviétique et consacre toutes ses forces à consolider la patrie socialiste, à souder l'alliance des ouvriers, des paysans et des intellectuels l'amitié des peuples de l'Union Soviétique. En décembre 1922, lors de la formation de l'U.R.S.S., Kalinine est élu président du C.B.C. de l'U.R.S.S. et, en janvier 1938, président du Présidium du Soviet Suprême. De 1926 à 1946, il est membre du Bureau politique du P.C.(b) de l'U.R.S.S.

Lors de l'édification socialiste pacifique, après la fin victorieuse de la guerre civile, il consacre toutes ses forces et toutes ses connaissances, toute sa riche expérience, à renforcer le régime politique et social du pays des Soviets. Compagnon d'armes fidèle de Lénine et de Staline, il lutte inlassablement contre les ennemis du parti et du peuple, pour le triomphe du léninisme. Propagandiste brillant et infatigable de la théorie marxiste-léniniste, il disait : « Nous n'étudions pas le marxisme-léninisme pour le connaître d'une façon toute mécanique comme on étudiait autrefois le catéchisme. Nous étudions le marxisme-léninisme parce que c'est une méthode, un instrument, au moyen duquel nous déterminons ce que doit être notre comportement dans la vie politique, sociale et privée. Nous estimons qu'il est l'arme la plus puissante dont l'homme dispose dans sa vie pratique. »

Kalinine a beaucoup fait pour éduquer le peuple, les masses de travailleurs dans l'esprit du patriotisme soviétique, de l'internationalisme prolétarien, de l'égalité et de l'amitié des peuples. On lui doit une série d'œuvres remarquables consacrées à l'éducation communiste des Soviétiques, à la formation de la morale nouvelle, socialiste, au collectivisme dans la vie quotidienne et le travail. Les écrits de Kalinine sur l'édification socialiste aux différentes étapes du développement de la société soviétique sont d'une grande importance théorique et pratique. Il a rappelé plus d'une fois que le patriotisme soviétique est une force motrice prodigieuse de la société soviétique. « Le patriotisme soviétique, écrivait-il, anime et arme moralement notre peuple ; il pousse à l'héroïsme les gens jusque-là les plus simples et les plus effacés ; il fait agir des millions d'hommes. » Le plus remarquable dans sa propagande des idées sur l'éducation communiste des masses, c'était qu'il soulignait l'étroite liaison de l'éducation avec les problèmes pratiques de l'édification socialiste : « L'éducation communiste, comme nous la concevons, doit toujours être concrète. Dans nos conditions, elle doit être subordonnée aux tâches qui se posent au parti et au gouvernement. »

Pendant la Grande guerre nationale. Kalinine, déjà gravement malade, se dépense tout entier pour contribuer à la victoire, pour mettre sur pied de guerre toute la vie du peuple soviétique. Il dirige le vaste travail législatif du temps de guerre. Ses ardents discours patriotiques donnent aux combattants la certitude de la victoire, ils aident à mobiliser toutes les forces du peuple. Le Gouvernement soviétique a hautement apprécié l'activité de Kalinine : il fut décoré de plusieurs ordres, reçut le titre de Héros du Travail Socialiste. La vie et l'activité de Kalinine sont un exemple de dévouement à l'œuvre du communisme.

Le recueil d'articles et de discours de Kalinine « L'éducation communiste » a paru en français en 1952-1953 (Editions en langues étrangères, Moscou).

**KANT Emmanuel** (1724-1804). Un des plus grands philosophes, fondateur de l'idéalisme allemand de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>. « Le caractère essentiel de la philosophie de Kant, c'est qu'elle concilie le matérialisme et l'idéalisme, institue un compromis entre l'un et l'autre, associe en un système unique deux courants différents et opposés de la philosophie » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 223). D'une part, Kant reconnaît l'existence d'un monde de choses en dehors de notre conscience, de « choses en soi ». (V. « Chose en soi » et « chose pour nous ».) D'autre part, la « chose en soi » de Kant est, dans son principe, inconnaissable, se trouve au-delà de notre connaissance (est « transcendante »). « Lorsqu'il admet qu'une chose en soi extérieure à nous, correspond à nos représentations, Kant parle en matérialiste. Lorsqu'il la déclare inconnaissable, transcendante, située dans l'au-delà, il s'affirme comme idéaliste » (*Ibid.*). Lénine disait de l'inconnaissable « chose en soi » de Kant que c'est une abstraction morte, vide de sens. En fin de compte, la « chose en soi » devient chez Kant un simple symbole de la pensée. En prenant comme point de départ l'inconnaissabilité de la « chose en soi », Kant construit sa gnoséologie subjective idéaliste. Sous le choc transmis par la « chose en soi », la faculté de sentir de l'homme crée un chaos de perceptions qui s'ordonnent à l'aide des formes subjectives de la sensibilité — l'espace et le temps. Ainsi apparaît le phénomène ou l'objet de la sensation. Ensuite c'est l'entendement qui entre en action. A l'aide des catégories logiques subjectives qui lui sont inhérentes, l'entendement transforme l'objet de la sensation (le phénomène) en concept. La sphère supérieure de la connaissance humaine réside dans la raison dirigée, elle aussi, par des idées subjectives : l'âme en tant que substance, le monde en tant que tout homogène, Dieu.

Selon Kant l'espace, le temps, la causalité, les lois de la nature ne sont pas des propriétés de la nature même, mais des propriétés de l'entendement humain, des catégories « *a priori* », antérieures à l'expérience, indépendantes de cette dernière, la condition de toute expérience, des catégories « *transcendantales* ». De là le nom que Kant a donné à sa philosophie : « idéalisme transcendantal », c'est-à-dire un idéalisme selon lequel les formes *a priori* de la conscience précèdent l'expérience

et la conditionnent. Ainsi, la connaissance sépare l'homme de la nature, au lieu de les réunir. Kant a armé la philosophie bourgeoise de la théorie de l'inconnaissabilité du monde que les philosophes réactionnaires de tout poil utilisent encore pour lutter contre le matérialisme et défendre le *fidéisme* (V.). Il a lancé ce principe idéaliste, suivant lequel l'entendement dicte ses lois à la nature. Tout le tableau de la nature, telle qu'elle se présente à la connaissance humaine, serait une construction subjective de l'intelligence. D'après Kant, l'unité de la nature réside non dans sa matérialité, mais dans l'unité du sujet connaissant, du « Moi ». Toutes les tentatives de la raison pour sortir des limites de l'expérience subjective, la conduisent inévitablement à des contradictions insolubles ; on obtient des antinomies, les contradictions dialectiques de l'entendement avec lui-même. Ici apparaissent certains éléments importants de dialectique, propres à Kant, et qui ont joué un grand rôle pour le développement ultérieur de la dialectique dans la philosophie allemande. Mais il considérait ces contradictions comme une erreur, une illusion et non comme le reflet des contradictions réelles du monde extérieur. Toutes les considérations de Kant sur le caractère contradictoire de la raison, sur les *antinomies* (V.) reviennent à défendre l'*agnosticisme* (V.). De même que toute la philosophie de Kant, sa théorie de la connaissance fut une réaction au matérialisme français ; elle se proposait de restaurer l'idéalisme, de réhabiliter Dieu et la religion, ébranlés sous les coups des matérialistes. Kant conciliait la connaissance avec la religion. Sa théorie de la connaissance se propose de limiter les droits de la raison, de laisser une place à Dieu au-delà de la connaissance. « Je dus... limitant la connaissance, faire place à la foi... », écrit-il dans la préface à « La critique de la raison pure ». Dans sa doctrine éthique, il estimait nécessaire, pour soutenir la moralité, de reconnaître l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Dans sa première période, Kant a formulé l'hypothèse sur l'origine du système solaire qui a grandement contribué au progrès des sciences de la nature. Dans son ouvrage « Histoire naturelle du monde et théorie du ciel », Kant aborda ce problème du point de vue du développement, ce qu'Engels apprécia hautement. Engels indiquait que par sa théorie Kant battit en brèche la conception du monde métaphysique qui niait le développement.

Dans les domaines social et politique, Kant était partisan de la liberté civique, de la paix éternelle, etc., mais tout cela était, à son avis, irréalisable. « Kant se contentait de la simple « bonne volonté » même si elle reste sans aucun résultat et plaçait la *réalisation* de cette bonne volonté, l'harmonie entre elle et les besoins et les aspirations des individus, dans l'*au-delà*. Cette bonne volonté de Kant correspond parfaitement à l'impuissance, à la situation pénible et à la misère des bourgeois allemands dont les intérêts mesquins ne furent jamais capables de se transformer en intérêts nationaux communs d'une classe... » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Bd. 5, M.-L. 1933, S. 175). Kant comprenait la nécessité de certaines réformes sociales, il les exigeait et, sous ce rapport, sa doctrine a reflété les intérêts du développement bourgeois progressiste de l'Allemagne. Mais c'était là, comme l'ont dit Marx et Engels, la théorie allemande de la révolution française, c'est-à-dire l'idéologie d'une bourgeoisie pusillanime, hésitante. Kant exigeait de tous les sujets une soumission absolue à l'Etat exploiteur et leur déniait le droit à la résistance. Il était un ennemi de la violence révolutionnaire.

Le kantisme est toujours une des armes principales aux mains des idéologues de l'impérialisme contre les sciences naturelles modernes et la philosophie scientifique du marxisme-léninisme. Rejetant l'élément matérialiste de la philosophie kantienne, la « chose en soi », les philosophes bourgeois et les révisionnistes puisent dans la gnoséologie idéaliste subjective de Kant des arguments contre le matérialisme philosophique. S'appuyant sur la philosophie de Kant, les réformistes font du socialisme un idéal abstrait et inaccessible, une sorte de « chose en soi » en laquelle on peut croire, mais pas davantage. A l'aide de la philosophie kantienne, ils cherchent à émousser la pointe révolutionnaire du marxisme, à en faire un instrument de la « paix sociale », à l'utiliser pour empêcher le renversement révolutionnaire du capitalisme. Dénoncer et combattre les variétés modernes du kantisme est toujours une tâche importante et actuelle. Principaux ouvrages : « Histoire naturelle du monde et théorie du ciel » (1755), « Critique de la raison pure » (1781), « Prolegomènes » (1783), « Critique de la raison pratique » (1788), « Critique du jugement » (1790). (V. également *néo-kantisme*.)

**KAUTSKY Karl** (1854-1938). Social-démocrate allemand, renégat ennemi de la dictature du prolétariat et du marxisme. « Kautsky, la plus grande autorité de la II<sup>e</sup> Internationale, offre l'exemple éminemment typique et éclatant de la façon dont la reconnaissance verbale du marxisme a abouti en fait à le transformer en « strouvisme » ou en « brentanisme » (c'est-à-dire en une doctrine bourgeoise libérale qui admet pour le prolétariat la lutte « de classe » non révolutionnaire...) » (Lénine : « La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky », M. 1954, p. 5). Dans la période de la meilleure de son activité, Kautsky a écrit des ouvrages marxistes tels que « La doctrine économique de Karl Marx » (1887), « La question agraire » (1899). Mais déjà alors Kautsky s'écartait du marxisme et le dénaturait. Ainsi, du Programme d'Erfurt, il a exclu le paragraphe sur la dictature du prolétariat. Au sein de la II<sup>e</sup> Internationale, Kautsky, formellement, occupait une position centriste, entre les bernsteiniens et les social-démocrates de gauche, — F. Mehring, R. Luxembourg et K. Liebknecht, — mais en fait il soutenait la droite, en faisant des concessions à *Bernstein* (V.), en capitulant devant l'opportunisme. Il appuyait Martov et les menchéviks dans leur lutte contre les bolcheviks. Pendant la première guerre mondiale, Kautsky a trahi en adoptant une position de chauviniste bourgeois. Sur la question essentielle du marxisme, — la dictature du prolétariat, — il a fait à l'opportunisme concessions sur concessions, jusqu'à sombrer lui-même dans l'opportunisme. Il niait la nécessité de détruire la machine d'Etat bourgeoise et d'instaurer la dictature du prolétariat, opposant à la doctrine de la dictature du prolétariat sa théorie bourgeoise libérale de la démocratie « pure », « au-dessus des classes ».

Dans la question nationale et coloniale, Kautsky soutenait les social-démocrates de droite, les menchéviks russes, les bundistes et combattait la solution marxiste de la question nationale. Lénine a dénoncé la théorie antimarxiste de l'« ultra-impérialisme » de Kautsky, qui avait pour but de venir en aide au capitalisme agonisant. Après la *Grande Révolution socialiste d'Octobre* (V.), Kautsky accentua son activité contre-révolutionnaire « théorique » et pratique. Il a aidé les social-démocrates allemands de droite à étouffer la révolution allemande de 1918-1919, s'est opposé au resserrement des relations avec la Russie soviétique, a calomnié la dictature du prolétariat et le marxisme, s'est élevé contre le matérialisme dialectique et le matérialisme historique. Le Parti communiste de l'Union Soviétique a dénoncé jusqu'au bout Kautsky et le kautskisme, ce qui eut une grande importance pour l'éducation politique du prolétariat international dans l'esprit du marxisme



révolutionnaire. Kautsky consomma son reniement théorique par son ouvrage « De la conception matérialiste de l'histoire » (en deux volumes, 1927). Ce livre constitue un mélange éclectique et vulgaire de théories philosophiques bourgeoises que Kautsky élève sur le pavé et oppose au matérialisme dialectique et au matérialisme historique. Actuellement ce sont les leaders des socialistes de droite, qui poursuivent la ligne réformiste de Kautsky.

**KOMENSKY Jan Amos** (Comenius) (1592-1670). Grand pédagogue humaniste et philosophe tchèque qui combattit le système scolastique de l'enseignement. Komensky a été un des chefs des « Frères Moraves », qui ont inspiré le mouvement antiféodal et la lutte nationale contre les féodaux allemands et l'Eglise catholique. Sa conception du monde contient des contradictions. En religion, il est un protestant proche du panthéisme. Dans sa théorie de la connaissance et sa didactique on trouve d'importantes tendances matérialistes. En tant que sensualiste, Komensky estime que le monde est connaissable. « Le début de la connaissance, écrit-il, remonte toujours sans aucun doute à la sensation (car rien n'existe dans la connaissance avant d'avoir été dans la sensation)... » Il importe de connaître et d'analyser les choses mêmes, et non seulement les observations et témoignages d'autrui. Son principe de « pan-sophie » exigeait que l'enseignement et la connaissance soient systématiques et universels. Tout le monde, dit-il, est capable de connaître et de s'instruire ; le peuple doit avoir accès au savoir (« enseigner toutes choses à tout le monde »). Pour Komensky, la connaissance est un processus actif intimement lié à l'enseignement rationnel. Il voulait que l'instruction eût des buts pratiques : « Connaître, parler et agir, voilà le sel de la sagesse. » Son « principe de la conformité avec la nature » signifiait que l'éducation doit être conforme au monde extérieur et à la nature de l'enfant ; le pédagogue doit prendre pour point de départ l'unité du monde (l'homme est une partie de la nature, un microcosme dans le macrocosme), tenir compte des particularités d'âge des élèves. Pas de bourrage mécanique, mais un développement harmonieux des dispositions de l'enfant. A cette thèse Komensky ajoutait parfois un sens idéaliste, théologique : c'est Dieu qui « a semé en nous les graines de toutes les sciences ». Komensky n'a pas su surmonter la contradiction entre la connaissance « à partir de la nature » et la connaissance « à partir de l'évolution de l'âme ». Il a été le premier dans l'histoire de la pédagogie à ériger la didactique en science spéciale. Ses « quatre principes » didactiques (enseignement concret, gradation, imitation, exercice) impliquaient la compréhension des rapports de causalité dans la nature et la consolidation rationnelle des connaissances acquises. L'enseignant est « le serviteur de la nature », et il est tenu de l'imiter ; la leçon est la forme fondamentale de l'enseignement.

Komensky a combattu le pape et le catholicisme et stigmatisé la simonie et la déchéance morale du clergé catholique. Les pensées d'avant-garde de Komensky ont exercé une grande influence sur le développement de la pédagogie en Bohême et ailleurs. Les principaux ouvrages de Komensky qui lui ont valu une renommée mondiale sont « *Didactica magna* » (1657), « *Janua linguarum reserata* » (1631), « *Orbis sensualium pictus* » (1658).

**KOVALEVSKI Maxime Maximovitch** (1851-1916). Sociologue et historien bourgeois russe, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de la sociologie, du droit et de l'Etat. Au début Kovalevski se rencontra avec Marx et a correspondu avec lui. Disposant d'une importante documentation historique et ethnographique, Kovalevski a développé l'idée que le clan était une forme générale de l'organisation primitive. Engels appréciait les recherches de Kovalevski et notamment son ouvrage « *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété* » (1890). « Nous devons à Maxime Kovalevski la preuve que la communauté patriarcale... a formé le stade de transition entre la famille matriarcale issue du mariage en groupe et la famille monogame du monde moderne » (Marx/Engels : *Ausgewählte Schriften*, Band 11, M. 1950, S. 203). Dans « *Les sociologues contemporains* » (1905), Kovalevski critique les sociologues réactionnaires étrangers : de Tarde, Giddings, Gumplowicz, Simmel, Dürkheim et autres. Mais lui-même, dans sa conception de l'histoire, s'en tenait aux positions antisociales, éclectiques et idéalistes, et adoptait une attitude conciliante à l'égard des idées réactionnaires de Malthus. (*Malthusianisme*.) Libéral modéré, ennemi du prolétariat révolutionnaire, il voulait opposer au matérialisme dialectique et au matérialisme historique un positivisme semblable à celui de Comte. Objectiviste bourgeois, il s'opposait dans l'étude des phénomènes sociaux, à l'esprit de parti de Marx. Les ouvrages de Lénine renferment une critique sévère de l'activité politique de Kovalevski, représentant du libéralisme bourgeois.

## L

**LAFARGUE Paul** (1842-1911). Socialiste français, disciple et compagnon de lutte de Marx, théoricien et propagandiste remarquable du marxisme, auteur d'ouvrages sur le matérialisme dialectique et le matérialisme historique, sur l'économie politique, l'histoire, la linguistique, etc. C'est à la plume de Lafargue qu'on doit également une série de pamphlets athéistes pleins de vigueur combative. Un des principaux mérites de Lafargue est d'avoir lutté contre le révisionnisme philosophique, en particulier contre le mot d'ordre « retour à Kant ». Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine a hautement apprécié le rôle de Lafargue qui « ... critiquait Kant de gauche, non en raison des traits par lesquels le kantisme se distingue de la doctrine de Hume, mais en raison des traits communs à Kant et à Hume ; non en raison de l'admission de la chose en soi, mais en raison de la conception insuffisamment matérialiste, de celle-ci » (M. 1952, p. 231). Lafargue a porté un coup sérieux aux vues idéalistes de Jaurès, en particulier à l'« idée de justice » considérée comme la force décisive du développement social. Le livre de Lafargue « *Le déterminisme économique de Karl Marx* » a eu une importance particulière pour la propagande du matérialisme historique. Lafargue, qui combattait l'idéalisme, montre que les lois de l'histoire ont un caractère objectif et ne dépendent pas de la volonté et de la conscience des hommes. Dans « *Les trusts américains* », il dénonce les défenseurs du capitalisme américain qui niaient l'existence aux Etats-Unis d'une lutte de classe aiguë entre ouvriers et capitalistes.

Les souvenirs de Lafargue sur Marx présentent un grand intérêt, ils donnent un portrait magistral de Marx, coryphée de la science, ardent combattant de la cause ouvrière.

Les erreurs théoriques de Lafargue se réduisent pour l'essentiel à une interprétation quelque peu simpliste et superficielle de la théorie marxiste de la base et de la superstructure (V. *Base et superstructure*). Tout en reconnaissant à la superstructure un caractère dérivé par rapport à la base, Lafargue niait que la superstructure fût en mesure de réagir activement sur la base. Dans son ouvrage « La langue française avant et après la Révolution », il affirme à tort que de 1789 à 1794 il s'est produit en France une « brusque révolution linguistique ».

La plupart des écrits de Lafargue gardent encore leur valeur scientifique et leur valeur de propagande.

**LAMARCK Jean-Baptiste** (1744-1829). Célèbre naturaliste et biologiste français, qui a formulé avant *Darwin* (V.) la théorie de l'évolution de la nature vivante. Sa vie et son activité ont eu pour cadre la Révolution française de 1789, qu'il a accueillie avec enthousiasme. Jean-Jacques *Rousseau* (V.), les matérialistes français et les grands naturalistes de l'époque (Buffon, Jussieu et autres) ont exercé une grande influence sur sa formation. Lamarck était matérialiste, mais son matérialisme était limité et inconséquent. Il admettait que la matière constitue la base du monde, de tous corps et de toutes choses; mais, étant inerte, elle a besoin d'une impulsion première pour lui communiquer le mouvement. Il existe, affirme-t-il, un ordre déterminé des lois et des causes naturelles auxquelles la nature obéit et selon lesquelles elle se développe. Toutefois, pour éviter les poursuites de l'Eglise, il déclarait que cet ordre était l'œuvre du créateur. En quoi s'exprimait son déisme.

Lamarck a joué un rôle progressif dans l'histoire de la biologie, science des lois générales du développement de la vie sur terre. C'est à lui qu'on doit le terme même de « biologie ». Il a fait œuvre de novateur dans l'étude de la nature, sa méthode évolutionniste et surtout celle de Darwin ont assigné à la biologie une base scientifique. L'idée de l'unité et de la continuité du développement de la nature, l'idée de la variation des espèces sous l'influence de leurs conditions de vie, du milieu extérieur, sont à la base de la méthode de Lamarck.

En publiant son ouvrage essentiel, la « Philosophie zoologique » (1809), Lamarck accomplit une sorte d'action d'éclat, car il attaqua les idées métaphysiques qui régnaient alors sans partage au sujet de la nature vivante. Il se servit de toute une série de faits mis en évidence par la classification et la systématisation des végétaux et des animaux, par l'étude des espèces fossiles et des variations des animaux domestiques et des plantes de culture pour réfuter résolument la théorie métaphysique de l'immutabilité des espèces. Il critiqua également la théorie réactionnaire et idéaliste des cataclysmes de Cuvier. La nature n'en a jamais connu, affirmait Lamarck, partout et dans tout, elle a suivi, sans faire de bonds, une évolution lente et progressive.

Lamarck essaya d'élucider les causes des changements qui se produisent dans les organismes vivants ; il affirmait que les circonstances extérieures sont la cause directe des changements subis par les organismes. Si les végétaux répondent directement à l'influence du milieu extérieur par des modifications correspondantes, sur les animaux pourvus d'un système nerveux et d'une organisation plus complexe, cette influence s'exerce indirectement, par l'intermédiaire de changements dans les habitudes et les accoutumances et par l'apparition de besoins nouveaux. Ces nouveaux besoins obligent les animaux à exercer davantage certains organes et, au contraire, à cesser d'utiliser les autres. L'exercice et le non-usage entraînent des modifications dans l'organisme tout entier et dans ses fonctions.

La théorie de Lamarck lui attira une critique haineuse des réactionnaires. On lui reprocha longtemps d'être un esprit chimérique et fantaisiste. Les weismanistes morganistes attaquèrent ses thèses matérialistes relatives à l'action exercée sur les organismes par le milieu extérieur et sa théorie de l'hérédité des caractères acquis. Tous les savants progressifs sont intervenus en faveur de Lamarck : Darwin, *Timiriazev* (V.), *Metchnikov* (V.), et autres. Les biologistes réactionnaires se sont employés à falsifier le fond matérialiste de la théorie lamarckienne, par exemple le groupe des psycho-lamarckiens (Cope, Pauli, Francé et autres) qui développaient des vues idéalistes sur le rôle prédominant du psychisme dans l'évolution, sur la « tendance » des organismes vers le « perfectionnement », etc. La *doctrine mitchourinienne* (V.) défend les principes matérialistes progressifs intuitivement exprimés par Lamarck dans son hypothèse géniale. Elle a profondément étudié et mis au point la théorie de l'influence formatrice exercée par les conditions de vie sur la nature des organismes ; elle a découvert la loi fondamentale de la biologie, affirmant la possibilité et l'inéluctabilité de l'hérédité des caractères acquis, loi que Lamarck avait seulement présumée sous sa forme la plus générale.

En ce qui concerne la théorie lamarckienne du développement, elle est purement évolutionniste : Lamarck ne considérait le développement que sous la forme d'un mouvement progressif et continu, sans bonds et sans révolutions. La théorie lamarckienne du développement est entachée également d'éléments mécanistes. Lamarck ne s'est pas élevé à la compréhension dialectique de l'évolution. Seule la doctrine mitchourinienne a su, consciemment et avec esprit de suite, appliquer le matérialisme dialectique à l'étude des lois objectives du développement de la nature vivante.

**LA METTRIE Julien Offroy de** (1709-1751). Philosophe matérialiste français. De même que les encyclopédistes (*Diderot* — V., *Holbach* — V., etc.), il joua un rôle important dans la préparation idéologique de la Révolution bourgeoise française. Médecin de profession, il appuie ses vues matérialistes sur les sciences naturelles. En 1745, il publie son premier ouvrage philosophique « Histoire naturelle de l'âme », qui lui vaut les poursuites du clergé. Emigré en Hollande, il fait paraître sous l'anonymat son livre « L'homme-machine » (1748), un des plus célèbres ouvrages matérialistes et athéistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Persécuté pour ses opinions matérialistes et athéistes, il est obligé de quitter la Hollande et de se fixer à Berlin.

Comme les autres matérialistes français, il continue la physique de *Descartes* (V.) et le sensualisme de *Locke* (V.). D'après lui, la substance matérielle est une ; elle revêt trois formes qui sont les trois règnes de la nature : organique, végétal et animal (homme compris). Ses propriétés essentielles sont l'étendue, le mouvement envisagé comme activité interne de la matière et la sensibilité. Ces propriétés sont inhérentes aux plantes et aux animaux aussi bien qu'à l'homme. Entre ces trois règnes, la différence est seulement quantitative et non qualitative : l'homme possède un degré de sensibilité plus élevé et une intelligence plus grande, par rapport aux animaux.



La Mettrie lutte résolument contre la conception idéaliste de l'âme qui est celle de Locke ; par âme, il entend la capacité qu'a l'homme de sentir et de penser. Grâce aux sens, l'homme est capable de penser ; les sens sont un guide sûr dans la vie courante. La Mettrie repousse le dualisme de l'âme et du corps et donne une interprétation matérialiste de l'âme : pour lui, les phénomènes psychiques dépendent entièrement des états du corps. Dans « L'homme-machine », La Mettrie assimile l'organisme humain à un mécanisme extrêmement complexe et s'efforce d'expliquer les phénomènes physiologiques par les lois de la mécanique. Comme tous les matérialistes français, il comprend les faits de la nature en mécaniste et en métaphysicien. Dans « L'homme-plante » (1747) et l'« Art de jouir » (1750) La Mettrie parle du perfectionnement graduel des êtres organiques, et arrive très près de l'idée d'évolution.

En ce qui concerne les faits sociaux, sa démarche est idéaliste : la vie sociale est fonction des intérêts des hommes, qui dépendraient à leur tour des idées dominantes. Les opinions politiques de La Mettrie reflètent son étroitesse bourgeoise. Il identifie la liberté de la propriété privée et la liberté de l'homme. Les indigents n'ont pas besoin de liberté ; ce qu'il leur faut, c'est la religion. Un souverain « raisonnable » assurerait la prospérité générale. La Mettrie attribue une portée décisive à l'instruction.

**LANGUE.** « Un moyen, un instrument à l'aide duquel les hommes communiquent entre eux, échangent leurs idées et arrivent à se faire comprendre » (Staline : « Le marxisme et les problèmes de linguistique ». M. 1952, p. 22). La langue humaine est un système de moyens matériels : sons, mots, formes de mots, combinaisons régulières de mots formant des propositions. Phénomène social, la langue est née du besoin des hommes de se communiquer leurs idées au cours du travail. Sans la langue, la production sociale, la société elle-même seraient impossibles.

Etroitement liée à la pensée, elle enregistre et fixe dans les mots et les propositions les résultats du travail mental, les progrès de l'homme dans le domaine de la connaissance et elle rend ainsi possible l'échange des idées dans la société humaine. Marx et Engels définirent la langue comme la réalité immédiate de la pensée comme la conscience réelle, pratique. Elle a joué un rôle de premier plan dans l'évolution de l'homme et de la pensée. Un des caractères spécifiques importants de la connaissance humaine, qui la distingue de l'activité psychique des animaux, c'est la parole, la langue, qui permet de créer les notions et les catégories scientifiques, de formuler les lois de la science et, par là, de pénétrer l'essence des phénomènes. Sans la langue, la pensée humaine ne pourrait exister ni se développer. Les idéalistes détachent la conscience de la langue afin de présenter la conscience comme quelque chose d'indépendant de la matière. Mais en fait, seule la langue permet à la conscience, à la pensée, de refléter la réalité objective. La langue est la « matière naturelle » de la pensée. Seuls les idéalistes sont capables de détacher la pensée de cette « matière naturelle », la pensée de la langue.

De par sa nature, la langue n'a pas de caractère de classe, elle sert l'ensemble de la société, elle est un moyen de communication entre les hommes, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent. La langue est en quelque sorte indifférente aux classes mais les classes sont loin d'être indifférentes à la langue. Elles s'attachent à l'utiliser dans leur intérêt, à lui imposer leur propre lexique, leurs termes particuliers et leurs expressions particulières. De là les dialectes et les jargons « de classe ». Mais on ne saurait considérer ces jargons comme des langues, puisqu'ils ne possèdent pas de fonds lexique essentiel ni de système grammatical propre.

Il faut distinguer dans chaque langue ce qu'on appelle le fonds lexique essentiel et le système grammatical, qui forment la base de la langue. L'ensemble de tous les mots existants constitue le vocabulaire de la langue. La partie principale du vocabulaire, c'est le fonds lexique essentiel dont le noyau est constitué par tous les mots radicaux. Le fonds lexique essentiel est très stable et se maintient très longtemps. Le degré de l'évolution et de la richesse d'une langue est déterminé par la richesse et la variété de son vocabulaire. Confondre langue et superstructure, comme le faisait Marr, c'est commettre une grave erreur. Contrairement à la superstructure qui est liée à la production indirectement, par l'intermédiaire de la base, la langue est liée d'une façon directe à la production, et non seulement à la production mais à toute autre activité humaine. Aussi le vocabulaire d'une langue se trouve-t-il dans un état de transformation à peu près ininterrompue. La grammaire est un recueil de règles sur les variations des mots et leurs combinaisons dans la proposition. Grâce à la grammaire, la langue revêt les pensées humaines d'une enveloppe linguistique matérielle. Le système grammatical d'une langue change avec encore plus de lenteur que son fonds lexique essentiel. La base du système grammatical subsiste pendant une très longue période de temps, car elle peut servir la société durant plusieurs époques. L'assertion de Marr et de ses adeptes selon laquelle l'humanité avait commencé par le « langage des mains » est antiscientifique. Le langage phonétique ou langage des mots a toujours été la seule langue de la société humaine.

La langue évolue constamment, mais son évolution se distingue de celles de la base et de la superstructure. J. Staline a réfuté la théorie antimarxiste avancée par Marr et ses disciples sur l'évolution de la langue par « stades ». Le développement de la langue ignore tout passage brusque d'une qualité à une autre. La spécificité de la langue l'interdit. Le passage d'une qualité ancienne de la langue à sa qualité nouvelle s'accomplit non par explosion ou destruction « brusque » de la vieille langue et constitution d'une langue nouvelle, mais par extinction graduelle des éléments de la qualité ancienne et développement des éléments de la qualité nouvelle. Les lois de l'évolution de la langue sont des lois objectives. Il y en a qui sont communes à toutes les langues, par exemple la loi de l'accumulation graduelle des éléments de la qualité nouvelle et de l'extinction graduelle des éléments de la qualité ancienne. En même temps chaque langue possède ses lois intérieures, qui lui sont spécifiques, et qui restent en vigueur pendant un laps de temps plus ou moins long, valables pour une période historique donnée. Les lois communes et particulières du développement des langues sont liées entre elles malgré leur différence.

Il faut savoir distinguer l'évolution et l'action réciproque des langues clans une société antagonique et dans une société telle qu'elle se présentera après la victoire du socialisme à l'échelle mondiale. Avant le triomphe du socialisme dans le monde entier, quand les classes exploiteuses sont la force dominante, quand l'oppression nationale et la défiance réciproque entre les nations existent encore, le croisement des langues aboutit à la victoire d'une langue sur une autre. Le croisement de deux langues par exemple, n'aboutit pas à la formation d'une langue nouvelle, d'une troisième langue, mais à la victoire de l'une et

à la défaite de l'autre qui disparaît. L'évolution de la langue à l'époque postérieure à la victoire du socialisme à l'échelle mondiale obéira à d'autres lois. L'absence de classes exploiteuses, de nations opprimées et de nations opprimantes, le rapprochement et la collaboration entre les nations, l'abolition de la politique tendant à étouffer et à assimiler les langues, tout cela aura comme conséquence l'enrichissement mutuel de centaines de langues nationales donnant naissance à des langues zonales qui, par la suite, fusionneront en une seule langue internationale formée des meilleurs éléments des langues nationales et zonales. (V. également « *Le marxisme et les problèmes de linguistique* ».)

**LASSALLE Ferdinand** (1825-1864) Leader opportuniste du mouvement ouvrier d'Allemagne. Il soutenait la politique de Bismarck avec lequel il était en alliance secrète. Lassalle répudiait la lutte révolutionnaire des ouvriers contre le capitalisme. Il affirmait qu'il suffisait à la classe ouvrière de conquérir le suffrage universel pour surmonter la domination du capital. Proclamant que la monarchie prussienne est un Etat au-dessus des classes, il préconisa un programme prévoyant la création d'« associations productives » ouvrières, subventionnées par le gouvernement prussien. Ce « socialisme » policier, Lassalle voulait le faire passer pour un socialisme véritable. C'est pourquoi il n'y a pas lieu de s'étonner que la doctrine de Lassalle ait été la source où tous les opportunistes et les révisionnistes ont puisé leurs idées pour combattre la théorie et la pratique révolutionnaires du prolétariat. Les chefs actuels des socialistes de droite se réfèrent à Lassalle pour donner une argumentation à leurs affirmations sur le caractère hors-classes de la démocratie bourgeoise sur l'« intégration pacifique du capitalisme au socialisme » avec l'aide des banquiers et des industriels, et sur la « paix sociale » entre le prolétariat et la bourgeoisie. Les chefs réactionnaires des syndicats américains (Reuther et autres) déclaraient qu'ils s'inspiraient des « principes » de Lassalle en sabotant le mouvement gréviste.

En philosophie, Lassalle se déclarait partisan de *Hegel* (V.), auquel il avait emprunté sa conception du développement de l'« Idée absolue », dont l'incarnation principale serait l'Etat. D'après lui, l'histoire de la société humaine, c'est le progrès continu de la raison. Lassalle ne parlait pas de la lutte des contraires, mais de leur conciliation. Il tirait de la dialectique idéaliste de Hegel son argumentation pour son idée réactionnaire de la conciliation du prolétariat allemand avec le régime junker-bourgeois. Les auteurs classiques du marxisme ont soumis les théories de Lassalle à une violente critique. Dans la « *Critique du programme de Gotha* » (V.), Marx a révélé toute la nocivité des principes théoriques et politiques de Lassalle. Dans sa lettre à Engels du 1<sup>er</sup> février 1858, Marx écrit à propos de l'ouvrage de Lassalle sur Héraclite : « ... « Héraclite l'Obscur » de Lassalle le Clair n'est à proprement parler qu'une copie de collégien... Tout en proclamant à qui veut l'entendre qu'Héraclite a été jusqu'à ce jour un livre à sept sceaux, Lassalle n'a, quant au fond, *absolument rien ajouté de neuf* à ce que dit Hegel dans l'« Histoire de la philosophie ». (Marx-Engels : *Ausgewählte Briefe*, B. 1953, S. 121-125) Dans ses « *Cahiers philosophiques* » (V.) où il donne le résumé du livre de Lassalle « Philosophie du mélancolique Héraclite d'Ephèse », Lénine fait la critique des conceptions philosophiques de l'auteur. Il y montre l'inaptitude de Lassalle à faire plus qu'exposer simplement la philosophie hégélienne, et ruminer les redites des épigones de Hegel. Les classiques du marxisme ont apprécié l'activité pratique de Lassalle.

**LAVROV Piotr Lavrovitch** (1823-1900). Homme public russe, publiciste et sociologue, idéaliste subjectif et éclectique, idéologue du *populisme* (V.). C'est dans ses « Lettres historiques », écrites aux années 60, qu'il expose ses vues sur le populisme. Adhérant de l'organisation populiste « Zemlia i Volia » [Terre et Liberté], puis du parti « Narodnaïa Volia » (Volonté du peuple), il fut partisan de la terreur individuelle. Fut membre de la 1<sup>re</sup> Internationale ; connu Marx et Engels et correspondit avec eux. En paroles, Lavrov était d'accord avec la théorie économique de Marx. En fait, étant un éclectique, il défendait la *méthode subjective en sociologie* (V.), en économie politique, et niait la possibilité d'appliquer la doctrine marxiste en Russie.

A la suite du sociologue réactionnaire français *Comte* (V.) et d'autres positivistes, Lavrov niait la pensée théorique, la philosophie, et essaya de « s'élever » au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme, d'é luder la solution de la *question fondamentale de la philosophie* (V.) ; en fait il défendait l'*idéalisme subjectif* (V) et l'*agnosticisme* (V.). Lavrov affirmait que tout événement historique est unique en son genre et ne peut se répéter ni être généralisé, qu'on ne peut en déduire des lois objectives générales. D'après Lavrov, ce n'est pas la vie sociale qui fait l'objet de la sociologie, mais l'individu avec ses idéaux du régime futur : le régime petit-bourgeois, sans grosse bourgeoisie et sans prolétariat, sans contradictions et luttes de classes. Dans l'histoire, le rôle décisif appartient à l'individu. Les idées sociales, politiques, philosophiques et sociologiques de Lavrov marquaient un pas en arrière par rapport au démocratisme révolutionnaire de *Tchernychevski* (V.), *Dobrolioubov* (V.), *Pissarev*. (V.). Par ses idées idéalistes subjectives et éclectiques, il affaiblissait le camp démocratique révolutionnaire. Les démocrates révolutionnaires, Tchernychevski en tête, stigmatisèrent les formules philosophiques et sociologiques de Lavrov.

Marx et Engels dénoncèrent ses conceptions populistes, idéalistes subjectives et éclectiques, étroitement liées à sa politique de compromis, à ses tentatives de concilier les bakouninistes et les marxistes de la 1<sup>re</sup> Internationale. Les ouvrages de *Plékhanov* (V.) furent d'une grande importance dans la lutte contre les vues populistes de Lavrov. Les idées petites-bourgeoises idéalistes subjectives du populisme furent définitivement mises en échec par Lénine.

**LEBEDEV Piotr Nikolaiévitch** (1866-1912). Grand physicien, fondateur de l'école des physiciens russes dont sont sortis de célèbres savants, notamment S. Vavilov et P. Lazarev. Lébédév poursuivit avec *Timiriazev* (V.) *Oumov* (V.), *Sétchénov* (V.), *Stoléto*v (V.) les traditions matérialistes des sciences de la nature russes, dont l'origine remonte à *Lomonossov* (V.). Il luttait pour le matérialisme dans la science, contre le dénigrement cosmopolite de la science russe.

Une unité indissoluble entre la théorie et la pratique se manifeste dans ses travaux scientifiques. P Lébédév a découvert l'action exercée par les ondes sonores, aqueuses et électromagnétiques sur les résonateurs, il a étudié les propriétés des micro-ondes radio-électriques, accompli des ouvrages qui sont devenus fondamentaux dans le domaine de l'ultrason, de la spectroscopie dans l'infrarouge et découvert le champ magnétique des corps massifs en rotation. La découverte scientifique la plus remarquable de Lébédév est celle de la pression exercée par la lumière sur les corps solides (1899) et sur les gaz (1907-

1910), et sa mesure. Cette découverte posait une base expérimentale ferme qui permit par la suite de développer la théorie électromagnétique de la lumière et la théorie des comètes, créée par le célèbre savant russe F. Brédikhine. Les travaux de Lébédév sur la mesure de la pression lumineuse ont servi de point de départ à la révision de certaines notions physiques fondamentales telle que la notion de masse et d'énergie et celle de champ électromagnétique. Les expériences de Lébédév ont montré que la lumière est une manifestation qualitative particulière de la matière. Elle possède une masse et de l'énergie dans leur unité indissoluble. De la formule donnée par Lébédév pour la pression de la lumière  $p = E/v$  ( $E$  — énergie de la lumière absorbée par seconde,  $v$  — vitesse de la lumière) découle, comme l'a montré son élève S. Vavilov, l'équation  $E = mv^2$  ( $E$  — énergie,  $m$  — masse,  $v$  — vitesse de la lumière), dont l'importance pour la physique actuelle est primordiale. Les expériences sur la pression de la lumière sont d'une grande importance, car elles montrent l'inconsistance de l'énergétisme idéaliste moderne qui considère l'énergie indépendamment de la matière. La découverte de la pression lumineuse par Lébédév a permis de comprendre un grand nombre de phénomènes astronomiques importants. En effet, pour de très petites particules matérielles, la pression de la lumière peut dépasser de millions de fois les forces de la gravitation universelle. On doit tenir compte de cette pression en tant que facteur important de la dynamique des processus cosmiques dans la mise au point de théories relatives aux corps cosmiques : queues des comètes, protubérances, couronne, taches solaires, atmosphères des étoiles, structure interne des étoiles et des nébuleuses, ainsi que dans l'édification de théories cosmogoniques.

La vie et l'activité de Lébédév ont été un exemple d'amour sans bornes pour le peuple russe et pour la science. Pendant les années sombres de la réaction qui suivit la révolution de 1905, Lébédév quitta, au début de 1911, l'Université de Moscou avec Timiriazev, Oumov et Zéliniski pour protester contre la politique de l'autocratie tsariste. Malgré les conditions exclusivement difficiles du travail dans la Russie des tsars, il refusa l'invitation de partir à l'étranger à l'Institut Nobel. En vrai patriote, il resta en Russie et dirigea l'école scientifique qu'il avait créée. Les travaux de Lébédév sont un apport d'une grande importance à la science mondiale. Voir : Lébédév, Œuvres, 1913 ; Œuvres choisies. 1949.

**LEIBNIZ Gottfried Wilhelm** (1646-1716). Eminent philosophe et mathématicien, précurseur de l'idéalisme allemand de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle. La philosophie de Leibniz a fait son apparition dans l'Allemagne féodale démembrée. La faiblesse de la bourgeoisie allemande naissante était la cause du caractère de compromis de son idéologie reflétée dans le système de Leibniz. Ce dernier voulait concilier la religion et la science, expliquer les malheurs des hommes en invoquant la volonté divine. Cette doctrine rejoint l'enseignement religieux sur l'omnipotence de Dieu. L'univers se compose, selon Leibniz, de substances spirituelles indépendantes, appelées *monades* (V.) qui sont les « âmes », les éléments constitutifs de toutes choses, de toute vie. Les monades sont actives, la représentation est la sphère de leur activité ; la matière n'est qu'une manifestation de ces entités spirituelles indépendantes. Dieu, monade suprême, crée la multitude infinie des monades dont la hiérarchie engendre une harmonie préétablie. C'est pourquoi, affirmait Leibniz, le monde qu'il a créé est le meilleur des mondes possibles.

Le monde inorganique est un ensemble de monades inférieures ; l'homme est constitué de monades supérieures capables de se représenter et de concevoir la réalité. Ainsi, toute la nature est organique : il n'y a pas de nature non vivante. Dans cette doctrine s'enchevêtrent l'idéalisme et la métaphysique (origine surnaturelle des monades) d'une part, l'intuition dialectique du mouvement interne de la matière et de la connexion de toutes les formes de vie (se manifestant à travers les monades) de l'autre. A ce propos Lénine disait : « ... Par la théologie, Leibniz s'approchait du principe de la liaison indissoluble (universelle, absolue) de la matière et du mouvement » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 313). Par ailleurs, Leibniz développait les principes mécanistes d'un développement continu, sans bonds, et soutenait que les lois du mouvement physique sont subordonnées à la téléologie. Dans la théorie de la connaissance, Leibniz s'efforçait de concilier le *rationalisme* (V.) et l'*empirisme* (V.) sur la base du rationalisme. A la thèse connue du *fonctionnalisme* (V.) « il n'y a rien dans l'intellect qui ne soit dans les sensations » il ajoute : « sinon l'intellect lui-même ».

Leibniz a de grands mérites dans le domaine des mathématiques. Indépendamment de *Newton* (V.) il a découvert le calcul différentiel et intégral (analyse des infiniment petits), moyen puissant de connaître le monde, permettant aux sciences de représenter non seulement l'état, mais aussi les processus, le mouvement. Leibniz a formulé une des lois de la logique formelle, celle de la raison suffisante. Principaux ouvrages : « Nouvelle méthode pour la détermination des maxima et des minima » (1684). « Système nouveau de la nature et de la communication des substances » (1695), « Nouveaux essais sur l'entendement humain » (1700-1705), « Théodicée » (1710), « Monadologie » (1714). Il a laissé une correspondance importante.

**LENINE Vladimir Ilitch.** Théoricien génial et guide du prolétariat mondial et de toute l'humanité laborieuse, créateur du marxisme de l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes, fondateur du Parti communiste de l'Union Soviétique et du premier Etat socialiste du monde. Lénine naquit le 10 (22) avril 1870 à Simbirsk (aujourd'hui Oulianovsk). Son père, Ilia Nikolaïévitch Oulianov, était inspecteur des écoles populaires de la province de Simbirsk. Son frère aîné, Alexandre, fut exécuté en 1887 pour participation à l'attentat contre le tsar Alexandre III. Sorti du gymnase en 1887, Lénine se fit inscrire à la faculté de droit de l'Université de Kazan, mais bientôt arrêté comme participant actif du mouvement révolutionnaire des étudiants, il fut exclu de l'Université et déporté à Kokouchkino, village de la province de Kazan où il vécut jusqu'à l'automne de 1888. Autorisé à revenir à Kazan, il y passa l'hiver de 1888-1889. C'est à cette époque qu'il étudia « Le Capital » et adhère à un cercle marxiste. A l'automne de 1889 il se fixe à Samara où il poursuit l'étude des œuvres de Marx et d'Engels et se prépare aux examens de droit. Au printemps et à l'automne de 1891 il passe brillamment comme externe ses examens à la Faculté de droit à Pétersbourg. A Samara, Lénine organise le premier cercle marxiste. Déjà à l'époque, Lénine étonnait par sa connaissance profonde du marxisme. Arrivé à Pétersbourg le 31 août 1893, il devient le dirigeant reconnu des marxistes de la capitale et jouit de l'ardente sympathie des ouvriers d'avant-garde avec lesquels il travaille dans les cercles. Au printemps et en été 1894, il écrit son premier grand ouvrage, un véritable manifeste des communistes russes, « *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates* » (V.). Dans ce livre Lénine « a arraché le masque aux populistes, ces faux « amis du peuple » qui, en fait, marchaient contre le peuple...

Lénine a montré de façon juste le chemin que devait suivre la lutte de la classe ouvrière défini son rôle de force révolutionnaire d'avant-garde dans la société et défini le rôle de la paysannerie en tant qu'alliée de la classe ouvrière » (« Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. »). En 1895, il groupe tous les cercles ouvriers marxistes de Pétersbourg en une « Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière » qui fut l'embryon du parti prolétarien révolutionnaire en Russie.

En décembre 1895, Lénine est arrêté. En prison, il continue à diriger l'activité de l'« Union de lutte ». Déporté en 1897 en Sibérie, au village de Chouchenskoïe, arrondissement de Minoussinsk, province de Iénisséïsk, il écrit la brochure « Les tâches des social-démocrates russes », termine sa grande étude commencée en prison : « Le développement du capitalisme en Russie » (paru en 1899). Il revient d'exil au début de 1900 et, en juillet de la même année, part pour l'étranger. C'est là qu'il fonde l'« Iskra », premier journal politique marxiste révolutionnaire pour toute la Russie.

L'« Iskra » de Lénine contribua beaucoup à la défaite idéologique de l'économisme (V.), principal ennemi de la création d'un parti politique prolétarien indépendant, et de la fusion des groupes et cercles isolés en un seul parti ouvrier social-démocrate de Russie.

C'est avec la participation de Lénine que le II<sup>e</sup> congrès du P.O.S.D.R. rédigea et adopta le programme révolutionnaire du parti marxiste. En dépit des opportunistes, la revendication de la révolution socialiste et de la dictature du prolétariat fut incorporée pour la première fois au programme d'un parti social-démocrate.

En mars 1902 parut le livre de Lénine « *One faire ?* » (V.) qui battit sur le plan idéologique l'économisme et sa « théorie » du culte de la spontanéité, et jeta les fondements idéologiques du parti marxiste. Dans cet ouvrage, Lénine dénonce l'opportunisme à l'échelle internationale. Au II<sup>e</sup> congrès du P.O.S.D.R. (juillet 1903), Lénine assura la victoire du marxisme révolutionnaire sur l'opportunisme, et groupa autour de lui les marxistes révolutionnaires. La lutte titanessque de Lénine pour la création d'un véritable parti révolutionnaire prolétarien fut couronnée de succès. Dans sa lutte contre les menchéviks aussi bien au cours du II<sup>e</sup> congrès que plus tard, il élabora les principes d'organisation du parti communiste, parti de type nouveau, différent des partis réformistes de la II<sup>e</sup> Internationale.

Le livre de Lénine « *Un pas en avant, deux pas en arrière* » (V.), paru en mai 1904 joua un rôle très important pour la mise au point des principes d'organisation du bolchévisme. Là, pour la première fois dans l'histoire du marxisme, Lénine formule la doctrine sur le parti en tant qu'organisation dirigeante du prolétariat en lutte pour la dictature prolétarienne ; il y démasque l'opportunisme et l'œuvre de désorganisation accomplie par la nouvelle « Iskra » menchevique.

A la veille de la Révolution de 1905-1907, dans la lutte contre les désorganisateurs menchéviks (P. Axelrod, Martov, Trotski et autres), Lénine fonde un organe de presse bolchevik, le journal « *Vpériod* ». Il préparait le parti à prendre la direction de la révolution qui s'annonçait. Au début du mois de novembre 1905, Lénine rentre en Russie pour assumer la direction immédiate de la révolution. Il lutte contre les cadets (principal parti de la bourgeoisie russe), les socialistes-révolutionnaires, les menchéviks, les trotskistes qui entravaient le développement de la révolution, il appelle à l'insurrection armée et à la conquête de la dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et de la paysannerie, dirige toute la bataille de la classe ouvrière. Dans son livre historique « *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique* » (V.), paru en juillet 1905, il jette les bases de la tactique révolutionnaire du parti communiste et donne une nouvelle conception du rapport entre la révolution bourgeoise et la révolution socialiste : il met au point le problème de l'hégémonie du prolétariat dans la révolution démocratique bourgeoise, de la transformation de cette dernière en révolution socialiste. Il avance une nouvelle théorie de la révolution socialiste, accomplie non par le prolétariat isolé, contre toute la bourgeoisie, mais par le prolétariat exerçant l'hégémonie, allié aux éléments semi-prolétariens, aux masses travailleuses. Cet ouvrage de Lénine ne concluait pas encore à la possibilité, pour le socialisme, de vaincre dans un seul pays capitaliste pris à part, mais il renfermait déjà tous les éléments nécessaires pour tirer cette conclusion. C'est ce que fit Lénine au cours de la première guerre mondiale.

Après la défaite de la révolution, Lénine fut de nouveau contraint d'émigrer à l'étranger (décembre 1907). Dans les années de réaction, il resserre les rangs des bolcheviks dans la lutte contre les « liquidateurs » qui voulaient supprimer le parti clandestin, contre les « otzovistes » qui s'opposaient à l'utilisation des moyens légaux, contre les trotskistes ; il se consacre à forger un parti de type nouveau, un parti révolutionnaire marxiste. L'ouvrage de Lénine « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), paru en 1909, fut d'une importance capitale pour la préparation théorique d'un tel parti. C'était la défense des principes théoriques du parti marxiste — le matérialisme dialectique et le matérialisme historique — en lutte contre l'idéalisme subjectif de Bogdanov (V.) et C<sup>ie</sup>. Lénine y développe et fait progresser la philosophie marxiste, généralise du point de vue matérialiste tout ce que la science, et avant tout les sciences de la nature, avaient acquis d'important postérieurement à la mort d'Engels.

Les longs efforts de Lénine en vue de créer un parti de type nouveau aboutirent, à la conférence de Prague (1912), à l'exclusion des menchéviks-liquidateurs du P.O.S.D.R. et à la constitution définitive des bolcheviks en parti indépendant. En 1912 fut créé sur l'initiative des ouvriers de Pétersbourg, le quotidien bolchevik légal, la « Pravda ». Lénine qui se trouvait alors à Pans, vint se fixer à Cracovie, plus près de la Russie, pour assumer la direction immédiate du travail révolutionnaire. Arrêté par la police autrichienne lorsque la guerre impérialiste éclata, puis remis en liberté, il s'établit en Suisse. Pendant la guerre, Lénine élabore la théorie et la tactique du parti communiste dans les questions de la guerre, de la paix et de la révolution. En 1916, il écrit son ouvrage remarquable « *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* » (V.) où il formule la loi, découverte par lui, du développement inégal du capitalisme à l'époque de l'impérialisme, montre que l'impérialisme, c'est le capitalisme en putréfaction agonisant, la veille de la révolution socialiste. Fort de sa théorie de l'impérialisme, Lénine arrive, dans ses écrits (« Sur le mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe » — 1915, « Le programme militaire de la révolution prolétarienne » — 1916), à la conclusion que la victoire du socialisme est possible d'abord dans un seul pays pris à part, ou dans un petit nombre de pays, et que la victoire simultanée du socialisme dans tous les pays ou dans la plupart des pays capitalistes est impossible. Il préconise la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, formule le mot d'ordre de la défaite de « son propre » gouvernement dans la guerre impérialiste. Il dénonce et stigmatise la perfidie des chefs de la II<sup>e</sup>

Internationale, traîtres au prolétariat, partisans de la « défense de la patrie », c'est-à-dire de la dictature de la bourgeoisie. Il arrache le masque aux social-chauvins dits centristes, *Kautsky* (V.) et *Trotsky*. En même temps il continue à développer plus avant les principes philosophiques et théoriques du marxisme. Ses notes, résumés et fragments, écrits en cette période, formeront les « *Cahiers philosophiques* » (V.) qui constituent un apport précieux à la philosophie marxiste.

Après la chute du tsarisme en février 1917, Lénine rentre en Russie, il arrive à Pétrograd le 3 avril. Son retour fut un événement capital pour le parti, pour la révolution. Le 4 avril, il intervient avec ses célèbres « Thèses d'Avril » qui développent le génial programme de lutte pour passer de la révolution bourgeoise démocratique à la révolution socialiste sous le mot d'ordre : « Tout le pouvoir aux Soviets ! ». Après la répression de la manifestation pacifique de juillet, le Gouvernement provisoire lance un mandat d'arrêt contre Lénine. Celui-ci est contraint de rentrer dans la clandestinité. Les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires qui avaient définitivement sombré dans la contre-révolution, exigeaient que Lénine comparût devant le tribunal ; ennemis masqués du peuple, *Trotsky*, *Kaménev* et *Rykov* les appuyèrent. Mais le VI<sup>e</sup> congrès du parti s'éleva résolument contre la comparution de Lénine devant un tribunal contre-révolutionnaire, estimant qu'on n'y procéderait pas à un jugement, mais à un règlement de comptes. La vie de Lénine fut sauvée. Réduit à l'illégalité, Lénine n'en continuait pas moins à diriger le parti. C'est alors qu'il écrit son célèbre ouvrage « *L'Etat et la Révolution* » (V.). Dans ce livre, il développe la doctrine de Marx et d'Engels sur la dictature du prolétariat et démontre la nécessité de démolir la machine d'Etat bourgeoise, de lui substituer la république des Soviets. En septembre 1917, les bolcheviks ayant obtenu la majorité dans les Soviets de Pétrograd et de Moscou, le parti lance de nouveau le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux Soviets ! » qui avait été retiré après la répression de la manifestation révolutionnaire des ouvriers, soldats et matelots en juillet. Dans une série d'articles et de lettres au Comité Central du parti et aux Comités de Pétrograd et de Moscou, Lénine appelle à l'insurrection armée et à la prise du pouvoir, donne le plan concret de l'insurrection. Les lettres de Lénine furent distribuées aux organisations locales du parti comme directives. Le 7 octobre, Lénine arriva clandestinement de Finlande à Pétrograd et le 10 octobre le Comité Central adopta la résolution sur l'insurrection armée proposée par Lénine. Dans la nuit du 25 octobre Lénine arrive à Smolny et prend en main la direction de l'insurrection qui avait commencé le matin. Il passe à Smolny la nuit et la journée du 25 octobre (7 novembre) dirigeant l'insurrection, organisant les forces de la révolution. Le 26 octobre (8 novembre), à la séance du II<sup>e</sup> congrès des Soviets, il prononce un discours sur les projets de décrets historiques sur la paix et sur la terre. Lénine prend la présidence du Conseil des commissaires du peuple, premier gouvernement des ouvriers et des paysans, élu par le congrès.

Lénine se consacra tout entier à l'édification de l'Etat soviétique, à la construction du socialisme. Il traça la voie à suivre pour la construction du socialisme dans « Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets » (1918). Plus d'une fois les ennemis attentèrent à la vie de Lénine. Lors de l'attentat du 30 août 1918 perpétré par les socialistes-révolutionnaires de connivence avec *Trotsky* et *Boukharine*, Lénine fut grièvement blessé. Dans des conditions extrêmement difficiles, la classe ouvrière dirigée par le parti communiste défendit et sauvegarda la jeune république soviétique contre la contre-révolution extérieure et intérieure. Le pays entier devint un camp retranché, toute la vie économique, politique et culturelle fut réorganisée conformément aux nécessités de la guerre ; l'Armée Rouge fut créée, dans une lutte longue et acharnée au cours de la guerre civile, l'Armée Rouge battit les hordes des interventionnistes et des gardes blancs. Les efforts de Lénine en vue de rassembler et d'organiser les forces du prolétariat mondial, aboutirent en 1919, à la création de la III<sup>e</sup> Internationale, l'Internationale communiste. Lénine mit au point le nouveau programme du P.C.(b) de Russie, adopté par le VIII<sup>e</sup> congrès du parti. Le rapport qu'il y fit détermina la nouvelle ligne du parti : le passage de la politique de neutralisation à celle d'une alliance solide avec le paysan moyen. Dans son ouvrage « L'économie et la politique à l'époque de la dictature du prolétariat » (1919), Lénine élucida les problèmes de la transition du capitalisme au socialisme. Dans son article « La grande initiative » (1919) il mit en relief les principaux traits du socialisme et du communisme, montra que les samedis communistes (initiative des ouvriers de Moscou qui travaillaient sans rétribution pour la République, le samedi, aux heures libres) marquaient un tournant important dans l'attitude envers le travail et la propriété socialiste, qu'ils portaient en eux les germes du nouveau, et signifiaient « le début réel du communisme ».

La guerre civile terminée, Lénine dirigea le travail de restauration de l'économie nationale, créa le plan d'électrification. Il dressa le fameux plan de politique économique à l'époque de la dictature du prolétariat et dirigea la transition de la politique du communisme de guerre à la nouvelle politique économique (Nep). Lénine soutint une lutte implacable contre les trotskistes, les boukhariniens et autres ennemis qui sapaient l'unité du parti et sa combativité ; il se souciait constamment de resserrer les rangs du parti, il enseigna que la direction collective est le principe suprême de direction du parti, invite à déployer la critique et l'autocritique. Au printemps de 1920, il écrit le livre : « La maladie infantile du communisme (le « gauchisme ») », le meilleur traité de stratégie et de tactique du léninisme. Sur la proposition de Lénine, le X<sup>e</sup> congrès du parti (1921) adopta les résolutions sur l'unité du parti et sur le remplacement des prélèvements obligatoires par l'impôt en nature. En mars 1922, Lénine écrivit l'article « De l'importance du matérialisme militant » où il applique magistralement l'esprit de parti à la théorie et à la philosophie. Le 20 novembre 1922, déjà gravement malade, il prononce à l'assemblée plénière du Soviet de Moscou un discours sur les questions de politique extérieure et intérieure, qu'il termine par ces mots historiques : « De la Russie de la Nep sortira la Russie socialiste ». Ce fut son dernier discours devant le pays.

En 1923, dans une série d'articles de grande portée : « Pages du journal », « De la coopération », « A propos de notre révolution », « Comment réorganiser l'Inspection ouvrière et paysanne », « Mieux vaut moins, mais mieux », Lénine fait le bilan du travail accompli pendant les années de révolution et trace la voie du développement ultérieur de la révolution socialiste, lui montrant que le pays des Soviets possède tout ce qu'il faut pour construire la société socialiste intégrale, il indique au parti le chemin à suivre pour de longues années à venir. Il élabore un programme, scientifiquement fondé, de la construction socialiste, comportant l'industrialisation du pays, la refonte socialiste de la campagne, la révolution culturelle. Les dures conditions de sa vie sous le régime tsariste, un travail théorique et pratique intense, les conséquences d'une grave blessure, — tout cela avait ruiné la santé du grand chef, et abrégé ses jours. Le 21 janvier 1924 à 18 h. 00, Lénine mourut à Gorki, près de Moscou. La classe ouvrière du monde entier ressentit avec douleur la nouvelle de sa mort. Le peuple

soviétique serra les rangs autour de son dirigeant reconnu, le parti communiste. Le parti sous la direction de son Comité Central avec à sa tête J. Staline, grand continuateur de l'œuvre de Lénine, écrasa les trotskistes, les boukhariniens, les nationalistes bourgeois, il sauvegarda le léninisme et procéda résolument à la construction du socialisme en U.R.S.S. Le socialisme fut édifié, l'œuvre à laquelle Lénine avait consacré toute sa vie, triompha.

Aux jours de la Grande guerre nationale, la figure prestigieuse du grand Lénine animait les peuples de l'Union Soviétique aux exploits immortels. Dirigé par le parti communiste, le peuple soviétique défendit victorieusement les conquêtes de la révolution socialiste et la culture mondiale contre les envahisseurs fascistes. A présent il poursuit avec succès la construction du communisme. Le nom de Lénine, chef et éducateur du prolétariat mondial, vivra éternellement dans le cœur de l'humanité laborieuse.

**LESSING Gotthold Ephraïm** (1729-1781). Propagateur éminent de la « philosophie des lumières » en Allemagne et en Europe, esthéticien, publiciste et dramaturge. Démocrate, adversaire du régime féodal et de son idéologie, Lessing, en esthétique et philosophie, se présente comme un théoricien du réalisme bourgeois révolutionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans ses œuvres philosophiques, il flagelle le piétisme et défend la tolérance religieuse et les droits de la libre Raison. Interprète du mouvement libéral de la bourgeoisie allemande, faible et peu développé à cette époque, Lessing reste, dans l'ensemble, idéaliste. Sa critique du régime féodal ne revêt pas un caractère révolutionnaire. Ses ouvrages les plus connus sont : « Laocoon » (1766) et « Dramaturgie de Hambourg » (1767-1709). Lessing y fait une critique fine et probante du classicisme aristocratique du XVII<sup>e</sup> siècle, détaché de la vie du peuple. Il fut un des premiers en Allemagne à proclamer l'œuvre de Shakespeare, modèle de réalisme, d'inspiration populaire. Son idéal était un art héroïque comme celui de la Grèce et de la Rome antiques. C'est dans cet esprit que Lessing voulait apporter une révolution dans le théâtre allemand et la littérature.

Les vues esthétiques de Lessing ne dépassent pas le cadre de l'idéologie bourgeoise du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il puise ses images idéales dans un passé lointain. Grâce à leur portée sociale, à leur style prime-sautier, à leur réalisme hardi dirigé contre l'absolutisme, les pièces de Lessing « Miss Sarah Sampson », « Minna de Barnhelm », « Emilia Galotti » et « Nathan le Sage » ont fait époque dans la littérature allemande du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais ses œuvres restent des « drames bourgeois », genre dont Lessing tente en vain de surmonter l'étroitesse (éléments d'esprit héroïque dans « Emilia Galotti », tentative de créer le drame philosophique dans « Nathan le Sage »). Les forces progressives du peuple allemand apprécient hautement le rôle historique de Lessing, écrivain de talent et penseur hardi.

**LIBERTE ET NECESSITE.** Catégories philosophiques mettant en lumière la corrélation entre les lois objectives de la nature et de la société et l'activité humaine. Les métaphysiciens opposent la liberté à la nécessité comme des notions qui s'excluent réciproquement. Les uns prétendent que la volonté des hommes est absolument libre, c'est-à-dire que rien ne la conditionne. D'autres rejettent le libre arbitre, pour eux la nécessité absolue existe seule. Ou libre arbitre, ou nécessité, voilà le point de vue des métaphysiciens. Ceux qui considèrent la volonté humaine comme absolument libre et indépendante de toute cause, nient l'existence des lois objectives de la nature et de la société. Une pareille conception de la liberté est antiscientifique, elle conduit au *volontarisme* (V.). Par exemple, les populistes russes estimaient que le cours de l'histoire dépend uniquement de la volonté de personnalités éminentes ; que le développement de la société humaine est guidé exclusivement par les désirs et la volonté de l'homme. La théorie qui ne reconnaît que la nécessité absolue et qui nie complètement la liberté de l'action humaine, est tout aussi contraire à la science. C'est ce qu'on appelle le *fatalisme* (V.) : l'activité de l'homme se réduit à néant, elle n'est qu'une conséquence de lois qui ne dépendent pas de lui.

Le marxisme-léninisme rejette aussi bien l'une que l'autre de ces deux conceptions de la liberté et de la nécessité, les considérant comme erronées et nocives. Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique envisagent la liberté et la nécessité dans leur corrélation. La liberté ne réside pas dans une indépendance imaginaire vis-à-vis des lois de la nature, elle consiste à connaître ces lois, à pouvoir s'en servir dans l'activité pratique : « ... tant que nous ignorons une loi de la nature, cette loi, existant et agissant à l'insu, en dehors de notre connaissance, fait de nous les esclaves de la « nécessité aveugle ». Dès que nous la connaissons, cette loi, agissant (comme l'a répété Marx des milliers de fois) *indépendamment* de notre volonté et de notre conscience, nous' rend maîtres de la nature » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme » M. 1952, p. 215). La nécessité, le déterminisme dans la nature est une donnée première, tandis que la volonté et la conscience de l'homme sont des données secondes. Tant que l'homme n'a pas la connaissance de la nécessité, il agit aveuglément, inconsciemment. Dès qu'il la connaît, il s'en rend maître et s'en sert pour le bien de la société. Ainsi, l'activité libre n'est possible que si elle est fondée sur la connaissance de la nécessité. La liberté, c'est la nécessité connue.

Suivant la conception marxiste, la liberté est le produit du développement historique de la société. A l'aube de son histoire, l'homme était l'esclave de la nature. Par la suite, en pénétrant les lois objectives de la nature et en transformant la nature, il s'affranchit peu à peu de cet esclavage. Mais, très tôt, à l'esclavage naturel vint s'ajouter l'esclavage social. A mesure que se développait la propriété privée et que se tonnait la société de classes, les hommes devenaient les esclaves de leurs propres rapports sociaux. L'oppression de classe a atteint son apogée dans la société capitaliste. La révolution socialiste affranchit les hommes de toute oppression sociale. Les rapports sociaux cessent de dominer les hommes et d'être une force hostile et étrangère. La thèse marxiste selon laquelle les hommes deviennent les maîtres de leurs rapports sociaux ne signifie pas qu'en socialisme les lois objectives disparaissent ; elle signifie que les hommes commencent à les connaître et à savoir les appliquer à l'édification d'une vie nouvelle ; que les hommes sont émancipés de toute oppression sociale grâce à l'abolition du régime capitaliste qui les transforme en esclaves de leurs propres rapports sociaux et les subordonne au jeu des forces aveugles.

La société soviétique fournit un exemple de cette activité humaine libre. La lutte des Soviétiques pour le communisme sous la direction du parti communiste, est un exemple d'activité consciente des hommes qui se sont rendus maîtres des lois du développement social. Le parti communiste, en tant qu'avant-garde des travailleurs, et son rôle dirigeant sont une parfaite incarnation de l'activité libre des masses populaires, fondée sur la connaissance des lois du développement social. Le parti oriente le progrès de la société soviétique en plein accord avec les tâches et les besoins historiques pressants ; il mobilise et

organise les travailleurs pour l'accomplissement de ces tâches, il est l'âme et le cerveau de toute l'œuvre de transformation révolutionnaire qui est celle du peuple soviétique. Le marxisme-léninisme met à jour les lois objectives du développement de la nature et de la société et permet ainsi aux masses d'agir non plus à l'aveugle, spontanément, mais en connaissance de cause. Aussi, en régime socialiste, un facteur très important du développement est l'accroissement de la conscience des masses populaires dirigées par le parti communiste. C'est là la force qui accélère les processus historiquement nécessaires de la marche de la société soviétique vers le communisme.

**LIBRE ARBITRE.** V. *Déterminisme et indéterminisme ; Liberté et nécessité.*

**LIGNE NODALE DES RAPPORTS DE MESURES.** V. *Mesure.*

**LOBATCHEVSKI Nikolaï Ivanovitch** (1792-1856). Grand mathématicien russe, créateur de la géométrie non euclidienne, il professait des vues matérialistes sur les mathématiques et leurs fondements. En 1811, après avoir achevé ses études à l'Université, il reçut le grade de magistre des mathématiques. A 23 ans, il était déjà professeur. Lobatchevski voua toute sa vie à l'Université de Kazan dont il fut le recteur pendant dix-neuf ans. Protagoniste des idées avancées dans l'instruction de la jeunesse, il fut une personnalité des plus marquantes de l'enseignement universitaire. Ses mérites dans le domaine de l'instruction publique en Russie sont immenses, mais c'est la découverte de la géométrie non euclidienne qui l'a rendu immortel. Ayant montré la possibilité d'une géométrie différente de la géométrie euclidienne, il fut le premier à créer un système logique irréprochable de cette géométrie nouvelle.

Pendant plus de 2 000 ans les idées géométriques s'inspiraient de la théorie fondée au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère par Euclide dans ses « Eléments ». La géométrie euclidienne repose sur un groupe d'axiomes. Dès l'antiquité les mathématiciens avaient cependant remarqué que l'axiome des droites parallèles (appelé onzième axiome ou cinquième postulat d'Euclide) n'était pas aussi évident que les autres. Cet axiome stipule que par un point extérieur à une droite on ne peut mener dans le même plan qu'une parallèle à la droite. De nombreux géomètres s'étaient efforcés, mais en vain, de déduire cet axiome des autres. Lobatchevski émit l'idée audacieuse, qu'il était simplement impossible de déduire cet axiome des autres, qu'il en était indépendant. Il partait du désir de relier les principes de base de la géométrie aux propriétés des corps matériels. Ayant admis la possibilité de mener par un point, dans le même plan, au moins deux parallèles à une droite donnée, il obtint un système géométrique original, mais harmonieux et exempt de contradictions internes. C'est ce système qu'on appelle la géométrie de Lobatchevski. Le fait que, dans la géométrie de Lobatchevski, la somme des angles d'un triangle n'est pas égale à 180° comme dans la géométrie euclidienne, mais toujours moindre et que par un point extérieur à une droite on peut mener plusieurs parallèles à cette droite, semblait étrange et paradoxal à son époque. Toutefois, la nouveauté et le caractère insolite de cette découverte qui brisait des traditions scientifiques séculaires n'avaient pas effrayé Lobatchevski. Il exposa oralement ses opinions en 1826 et en 1829, et dans les années qui suivirent, il les publia et s'acquitta ainsi incontestablement la priorité dans la découverte de la géométrie non euclidienne. Les idées profondes de Lobatchevski n'ont pas été comprises par ses contemporains. Il a fallu près de cinquante ans pour qu'elles pénètrent dans les mathématiques, en deviennent partie constituante et fassent faire un tournant aux mathématiques de l'époque suivante. Le professeur russe P. Kotelnikoy de Kazan qui, en 1842, dans son discours sur « Les préjugés contre les mathématiques » affirma que l'œuvre de Lobatchevski aurait tôt ou tard ses partisans, fut le seul à reconnaître du vivant de Lobatchevski sa découverte immortelle. Une dizaine d'années après la mort du savant on démontrait que les principes de sa planimétrie se vérifiaient sur certaines surfaces courbes (dites pseudo-sphériques). L'hypothèse de Lobatchevski selon laquelle la géométrie d'Euclide n'est pas la seule dans l'espace, se vit entièrement justifiée. Il s'est trouvé même que la géométrie de Lobatchevski n'est pas la seule géométrie non euclidienne, à moins qu'on ne se borne à examiner un corps solide dans l'espace illimité. Ainsi, la découverte de Lobatchevski a montré que la géométrie d'Euclide n'était qu'une des géométries possibles et qu'elle n'est juste que tant que nous avons affaire à des étendues usuelles. La géométrie non euclidienne a trouvé de nombreuses applications dans les autres branches des mathématiques. Elle joue un rôle important dans la physique moderne ; sans la géométrie non euclidienne, la théorie de la relativité aurait été impossible.

Lobatchevski avait une conception matérialiste du monde. Dans ses ouvrages de mathématiques et dans l'enseignement de cette science il avait le souci constant d'établir la nature réelle des notions sur lesquelles repose la science. « Les données premières, disait-il, seront toujours, sans conteste, les notions que nous recevons de la nature par l'intermédiaire de nos sens », « les notions premières qui sont à l'origine de toute science sont acquises grâce aux sens ; il ne faut pas croire aux notions innées ». Le sensualisme de Lobatchevski est d'un caractère manifestement matérialiste. Pour lui, le monde extérieur est objectif, les notions que nous en avons résultent de l'action du monde réel sur la conscience humaine par l'intermédiaire des organes des sens et des sensations. C'est justement pourquoi « on doit prendre pour base des mathématiques toutes les notions fournies par la nature quelles qu'elles soient... ». Les opinions de Lobatchevski sur le rapport entre la théorie et la pratique accusent une tendance nettement matérialiste. Pour lui, c'est l'expérience, la pratique qui sert de critérium à la vérité. Il considérait qu'il ne suffisait pas qu'une géométrie fût exempte de contradictions logiques pour qu'on la reconnaisse authentique. Il exigeait une confirmation pratique de sa concordance avec les relations réelles existant dans l'espace physique. En faisant chanceler les bases « inébranlables » de la géométrie d'Euclide, Lobatchevski a porté un coup sensible à la philosophie de Kant (V.) qui considérait les vérités géométriques non pas comme le résultat de l'expérience humaine, mais comme des formes innées (*a priori*) de la conscience. Lobatchevski ne cessa de souligner la futilité des tentatives de déduire les mathématiques uniquement de spéculations de l'esprit. « ... Tous les principes mathématiques, disait-il, qu'on pense faire dériver de l'esprit même indépendamment des objets naturels restent inutiles pour les mathématiques... » Il luttait avec la même passion contre le formalisme en mathématiques qui dépouillait cette science et ses concepts de leur contenu réel et pour lequel les signes et les opérations mathématiques ne sont qu'un simple jeu de symboles. De nos jours, cette lutte soutenue par Lobatchevski ne perd rien de son actualité, car le formalisme est en pleine floraison dans la science bourgeoise.

Le sens progressiste des grandes idées de Lobatchevski consiste en ce que sa découverte a élargi les limites de la géométrie et lui a fait prendre la voie d'un ample développement. Le caractère matérialiste des principes de base de Lobatchevski, son

désir d'élucider le contenu matérialiste des concepts mathématiques, de mettre en lumière la liaison entre la géométrie et les propriétés du monde réel en font un des penseurs les plus marquants du XIX<sup>e</sup> siècle.

**LOCKE John** (1632-1704). Penseur anglais, continuateur de la ligne philosophique de F. Bacon (V.) et de Hobbes (V.). Il a développé le principe fondamental de Bacon : les connaissances et les idées proviennent du monde sensible. Locke est matérialiste ; il reconnaît l'existence objective des choses, et considère que les idées et les représentations sont le résultat de l'action de ces choses sur nos organes des sens. Dans son ouvrage principal « Essai sur l'entendement humain » (1690), il a vivement critiqué la doctrine de Descartes (V.) sur les « idées innées » et celle de Leibniz (V.) sur les « principes pratiques innés ». A rencontre de ces philosophes, il soutient que la source des connaissances humaines est dans l'expérience, les sensations. Les idées, les principes ne sont pas innés, ils s'acquièrent, démontre Locke qui compare l'âme de l'enfant à une *tabula rasa* (V.).

Cependant, Locke n'applique pas avec esprit de suite le principe matérialiste suivant lequel les connaissances humaines proviennent de l'expérience. Il distingue deux formes de l'expérience: l'une externe, l'autre interne. Par expérience externe il entend l'action des objets matériels sur les sens. Il l'appelle aussi la *tentation* (V.) C'est en cela que réside le matérialisme de Locke. Par expérience interne il entend l'« activité propre de l'âme » qu'il appelle réflexion. En cela se trouve un élément d'idéalisme. D'après Locke, la sensation, ou expérience externe, et la réflexion, ou expérience interne, sont deux sources indépendantes de la connaissance. Ainsi, dans sa théorie de la connaissance. Locke est dualiste. Il distingue les qualités premières et les qualités secondes des choses. Nos notions d'étendue, de figure, de mouvement reflètent l'étendue, la figure et le mouvement réels, c'est-à-dire qu'elles ont une valeur parfaitement objective. Telles sont les qualités premières. Les notions de couleur, de son, d'odeur seraient subjectives. Ce sont, d'après Locke, des qualités secondes. Avec sa théorie des qualités premières et des qualités secondes. Locke fait une concession importante à l'idéalisme.

Berkeley (V.) et Hume (V.) ont utilisé les erreurs idéalistes de Locke pour mettre sur pied leur idéalisme subjectif. Quant aux éléments matérialistes de la philosophie de Locke, ce sont les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Helvétius (V.), Holbach (V.), Diderot (V.) qui les ont développés. Locke était déiste. Quant à sa pédagogie elle se propose de former des « gentlemen » de la société bourgeoise, « qui soient en mesure de mener leurs affaires avec intelligence et profit ». Les contradictions et les inconséquences de la philosophie de Locke avaient leurs racines de classe. Locke, a dit Engels, est le « fils du compromis de classe de 1688 », c'est-à-dire du compromis entre la bourgeoisie et la noblesse, à l'époque de la « glorieuse révolution », comme on l'appelle, en Angleterre. Dans ses œuvres politiques, il est le défenseur de la monarchie constitutionnelle, créée par la révolution, le défenseur des intérêts de classe de la bourgeoisie anglaise. La tâche principale de l'Etat, d'après Locke, consiste à protéger la propriété privée.

**LOGIQUE.** Science des formes et des lois de la pensée. En logique, comme dans toute la philosophie, la lutte entre les courants matérialiste et idéaliste s'est toujours poursuivie et se poursuit encore. La logique idéaliste détache les formes et les lois de la pensée du monde objectif qui existe indépendamment de la conscience humaine. D'après cette fausse conception, l'homme, s'appuyant sur on ne sait quelles propriétés innées, établit arbitrairement les règles et les lois de la pensée sans se soucier si elles sont conformes à la réalité objective. Aussi la logique idéaliste ne réunit-elle pas l'homme et la nature mais les sépare et les oppose l'un à l'autre. La logique matérialiste, marxiste, considère les formes et les lois de la pensée comme un reflet de la réalité objective. La connaissance humaine a pour objet de refléter fidèlement la nature, de pénétrer ses lois, sans quoi aucune activité pratique consciente ne serait possible. Loin de dresser une barrière entre l'homme et la nature, la logique matérialiste, la seule vraiment scientifique, les réunit, aide l'homme à connaître les lois objectives, à les utiliser dans son intérêt.

Dans ses « Cahiers philosophiques » (V.), Lénine donne une profonde définition matérialiste de la logique : « La logique est la science qui étudie non les formes extérieures de la pensée, mais les lois du développement de « toutes les choses matérielles, naturelles et spirituelles », c'est-à-dire les lois qui régissent le devenir de tout le contenu concret et la connaissance de l'univers : elle représente le bilan, la somme, la conclusion de l'histoire de la connaissance du monde » (éd. russe, p. 66). Les lois de la logique sont les reflets du monde objectif dans la conscience subjective de l'homme.

La lutte entre le matérialisme et l'idéalisme imprègne toute l'histoire du développement de la logique. Dans la Grèce antique, cette science était déjà une méthode particulière de polémique en opposant des opinions contraires. Les philosophes matérialistes grecs considéraient la nature comme un processus en développement : aussi leur logique avait-elle un caractère dialectique. C'est dans la philosophie d'Héraclite (V.) que les germes de la logique dialectique apparurent avec le plus d'éclat. Le mérite d'avoir formulé les principes de la logique revient à Aristote, créateur de la *logique formelle* (V.) C'est lui qui le premier a étudié systématiquement la pensée et ses lois, a classé les jugements, mis sur pied la théorie des raisonnements, etc. En dépit de sa tendance idéaliste, la logique d'Aristote ne détache pas de l'être les formes de la pensée. « Chez Aristote, écrit Lénine, on voit partout la logique objective se confondre avec la logique subjective, mais de façon que la logique objective ressort partout (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 304). Dans la logique aristotélicienne d'importants éléments dialectiques s'allient à la démarche métaphysique. Aristote s'élève contre la théorie de la contradiction des choses, enseignée par Héraclite. Sa logique fut largement utilisée par la philosophie médiévale les scolastiques l'avaient transformée en moyen de démonstration des « vérités » théologiques. Dans les temps modernes, la logique connut de nouveaux progrès grâce au développement des sciences expérimentales. A cet égard, il faut noter tout particulièrement le rôle de F. Bacon (V.). Contrairement à Aristote, qui étudia principalement la logique déductive, Bacon est le créateur de la logique inductive, c'est-à-dire d'un système de règles et de procédés permettant de conclure au général à partir des faits particuliers. Par la suite, la logique prit un caractère de plus en plus formel. La rupture entre la logique et la nature, entre les formes de la pensée et son contenu objectif, atteint son point culminant dans la philosophie de Kant (V.). Formaliste et métaphysique, sa logique est fondée sur l'opposition entre la réalité soi-disant alogique, c'est-à-dire dépourvue de toute logique objective, et la pensée logique propre à l'homme *a priori*, indépendamment de l'expérience et du monde extérieur. La théorie de Kant fut critiquée par Hegel (V.), créateur d'un système de logique dialectique, qui marqua un progrès important dans le développement des



doctrines logiques. Mais la logique de Hegel est aussi idéaliste. A la rupture kantienne entre la logique et la nature, Hegel substitue le principe de l'identité de l'être et de la pensée. D'après ce philosophe, la logique de la pensée, des idées, des concepts, serait la source et la base du développement du monde matériel. Dans sa lutte contre la logique métaphysique, Hegel a créé la logique dialectique, mais dans son ensemble sa logique idéaliste ne pouvait servir d'instrument de la connaissance.

Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la philosophie matérialiste russe d'avant-garde apporta une contribution importante au progrès de la logique. *Bielinski* (V.), *Herzen* (V.), *Tchernychevski* (V.) critiquèrent la logique idéaliste de Hegel et la remanièrent dans l'esprit du matérialisme philosophique. Cependant seul le marxisme a placé la logique sur un terrain scientifique solide.

La logique dialectique, puissant instrument de la connaissance humaine, est profondément étudiée dans les travaux des classiques du marxisme-léninisme. Ces derniers ont commencé par préciser la place et la portée de la logique formelle, traditionnelle, et les rapports entre cette logique élémentaire et la logique dialectique. Loin de nier la nécessité de la logique formelle, débarrassée des déformations idéalistes et scolastiques, le marxisme en souligne le rôle dans l'établissement des règles élémentaires de la pensée scientifique. Mais la logique formelle n'est que le degré inférieur de la logique, comparable, comme le dit Engels, aux mathématiques élémentaires. La logique formelle envisage les phénomènes et les objets en dehors de leurs corrélations et de leurs interdépendances, comme s'ils étaient immobiles et immuables. Elle ne tient pas compte du développement, des changements, des contradictions internes des choses, etc. Les lois de la pensée qu'elle formule reflètent les objets indépendamment des processus qui se déroulent en leur sein. Cette manière d'aborder la nature était historiquement nécessaire. « Il fallait, dit Engels, d'abord étudier les choses avant de pouvoir étudier les processus. Il fallait d'abord savoir ce qu'était telle ou telle chose avant de pouvoir observer les modifications qui s'opèrent en elle » (« Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, p. 49). La logique formelle n'est pas moins indispensable quand il s'agit du développement mental de l'individu. Par exemple un enfant est incapable de concevoir les objets comme des processus sans les avoir préalablement connus comme stables et invariables. De plus, dans sa vie quotidienne, l'homme a affaire à des choses et des rapports simples pour la connaissance desquels les règles élémentaires de la logique formelle sont parfaitement suffisantes. Mais ce qui suffit pour comprendre des choses et des rapports simples est insuffisant pour la connaissance scientifique de phénomènes et de rapports complexes. En ce sens, la logique formelle a ses limites, au-delà desquelles elle devient inopérante. La logique formelle, indique Lénine, « recourt à des définitions formelles, elle s'occupe de ce qui est le plus habituel, ou de ce qui saute aux yeux et elle ne va pas plus loin... La logique dialectique exige que nous fassions davantage. Pour connaître réellement un objet il faut étudier tous ses aspects, toutes les liaisons et les chaînons intermédiaires. Nous n'arriverons jamais à le faire d'une manière complète, mais cette exigence d'universalité nous mettra à l'abri des erreurs et du dogmatisme. Premier point. Deuxièmement, la logique dialectique exige que l'objet soit envisagé dans son devenir, sous l'angle de son « automouvement » (comme le dit parfois Hegel) de son changement » (Œuvres, t. 32, éd. russe, p. 72). C'est pourquoi la logique dialectique est comparable aux mathématiques supérieures. Seule la logique dialectique met entre les mains du savant un instrument fidèle, donc puissant, de connaissance du monde objectif dans toute sa complexité, dans son développement et dans son changement, en tenant compte du passage d'une forme à l'autre, etc.

Le marxisme a mis un terme à cette rupture caractéristique de la philosophie bourgeoise entre la théorie de l'être et la théorie de la connaissance, des lois de la pensée. Lénine souligne que la dialectique, la logique et la théorie de la connaissance, représentent une seule et même chose, car la logique ne peut créer des lois de la pensée qui ne concorderaient pas avec les lois de l'être lui-même. La dialectique matérialiste, qui met à jour les lois les plus générales du développement de la nature et de la société, est en même temps la logique supérieure de la pensée. Les lois de la dialectique sont aussi les lois de la pensée, la dialectique subjective exprime la dialectique objective. C'est pourquoi la logique dialectique a pour principe essentiel que les concepts et catégories ne sont pas des créations de l'homme, mais des reflets des lois objectives du développement de la nature et de la société. Loin d'être immobiles et figés, les concepts et les catégories de la logique dialectique sont souples, mouvants, sont des reflets adéquats des processus qui se déroulent dans le monde objectif. La logique dialectique exige que les concepts et les catégories soient liés entre eux, soient en action réciproque comme les phénomènes objectifs qu'ils reflètent. Lénine souligne que la dialectique des concepts, c'est la connexion et l'interdépendance de tous les concepts sans exception et les transitions mutuelles entre eux.

Le caractère distinctif capital de la logique dialectique marxiste, par rapport à toutes les théories logiques idéalistes et métaphysiques, c'est l'intégration de la pratique dans la logique. Les concepts et les catégories logiques ne peuvent surgir que sur le terrain de l'activité pratique qui les engendre et seule la pratique établit leur validité. Lénine indique que « l'activité pratique de l'homme devait amener la conscience humaine à répéter des milliards de fois les différentes figures logiques *pour que* ces dernières *puissent* devenir des *axiomes* » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 164). La logique dialectique est irréfutable, car elle exprime la logique objective du développement de la vie elle-même. La philosophie bourgeoise actuelle se dresse contre la logique scientifique, s'ingénie à défigurer cette logique objective de la vie parce qu'elle aboutit nécessairement au remplacement révolutionnaire du capitalisme par le socialisme. Ce qui caractérise les tendances et les écoles de la philosophie bourgeoise réactionnaire, c'est la défense de l'alogisme, de l'irrationalisme, de l'intuitionnisme, la substitution du chaos des impressions et des passions subjectives à la pensée logique, le culte de la spontanéité etc. La philosophie marxiste dénonce ces pourfendeurs de la logique scientifique frais émoulus en tant qu'ennemis de la connaissance humaine. (V. également *Dialectique ; Méthode dialectique marxiste.*)

#### **LOGIQUE ET HISTORIQUE.** V. *Historique et logique.*

**LOGIQUE FORMELLE.** Science des lois et des formes de la pensée dont l'origine remonte à *Aristote* (V.). La logique formelle enseigne à penser correctement en observant les règles d'identité, de non-contradiction, de détermination, de démonstration, d'esprit de suite. Si la pensée est contradictoire, incohérente, inconséquente, aucune connaissance scientifique, aucun raisonnement bien fondé, aucune solution valable n'est possible. « Il ne doit y avoir aucune « contradiction logique », à

la condition, bien entendu, que la pensée logique soit juste, *ni* dans l'analyse économique *ni* dans l'analyse politique » (Lénine : Œuvres, t. 23, éd. russe, p. 29).

La logique formelle formule quatre lois fondamentales de la pensée : 1° La pensée doit respecter le principe d'identité. La loi de l'identité enseigne à identifier et à distinguer correctement les choses, à ne pas substituer une notion à une autre. Dans n'importe quel raisonnement, discussion, débat, toute notion doit être employée dans une seule et même signification. 2° La pensée ne doit pas être contradictoire. La loi logique de non-contradiction défend de se contredire au cours des raisonnements, de l'analyse des problèmes. Il faut distinguer les contradictions inadmissibles d'un faux raisonnement et celles de la vie réelle qui sont dialectiques. Par exemple, si une proposition est reconnue vraie, il est interdit d'affirmer en même temps qu'elle ne l'est pas. 3° S'il s'agit d'une question posée et comprise convenablement, il est inadmissible d'y répondre d'une façon indéterminée, ni par oui ni par non. C'est ce qu'on appelle la loi du tiers exclu. Après les précisions nécessaires, on est toujours tenu de répondre d'une façon déterminée. De deux jugements contradictoires, l'un est nécessairement juste et l'autre faux, et il n'y en a pas de troisième ; autrement dit, A est B ou non-B. 4° Toute pensée n'est juste que si elle est bien fondée, si elle découle d'une autre pensée juste qui, dans ce cas, lui sert de prémisse (loi de la raison suffisante). C'est pourquoi la pensée doit être conséquente. Il y a A parce qu'il y a B, enseigne la loi de raison suffisante. Ainsi, dans son entretien avec la première déléguée ouvrière américaine. Staline a répondu à la question de la suppression possible du monopole du commerce extérieur dans les termes suivants : « La délégation n'a, visiblement, pas d'objections à opposer au fait que le prolétariat de l'U.R.S.S. ait dépossédé la bourgeoisie et les grands propriétaires fonciers de leurs usines et fabriques, de leurs chemins de fer et de leurs terres, de leurs banques et de leurs mines. Mais la délégation, ce me semble, manifeste quelque étonnement de ce que le prolétariat ne s'en soit pas tenu là, et soit allé plus loin, en retirant à la bourgeoisie les droits politiques. A mon sens, ce n'est pas tout à fait logique ou, plus exactement, c'est tout à fait illogique... Je pense que la logique oblige. Celui qui songe à la possibilité de restituer à la bourgeoisie ses droits politiques doit, pour être logique aller plus loin et poser aussi la question de la restitution à la bourgeoisie des fabriques et des usines, des chemins de fer et des banques » (« Entretien avec la première déléguée ouvrière américaine », M. 1952. p 23). Cet exemple montre clairement ce que signifie l'esprit de suite, la démarche logique. Les quatre lois logiques de la pensée indiquent que la logique formelle pose comme obligatoires les lois les plus générales et les plus élémentaires de la pensée, les règles les plus générales de cohérence et d'esprit de suite.

La logique formelle étudie également les différentes formes du processus de la pensée. *Concept* (V.), *jugement* (V.) et *raisonnement* (V.) — telles sont ces formes qui constituent les trois parties essentielles de la logique formelle. Dans la première, la logique formelle examine les espèces de concepts, leurs relations, les procédés logiques de leur formation, le rapport entre leur extension et leur compréhension, les procédés et les règles de détermination et de distinction des concepts. Dans la deuxième partie, la logique formelle étudie la teneur, les modes du jugement, etc. Dans la troisième, la plus étendue, elle analyse le raisonnement, classe les espèces et les procédés de raisonnements, expose la théorie, les règles et les figures du syllogisme, montre l'importance et le rôle de la déduction et de l'induction dans le processus de la connaissance, etc. Enfin, la logique formelle explique le rôle, les procédés et les principes de la démonstration dans la pensée logique. La logique formelle est comme la grammaire de la pensée logique. De même que la grammaire établit les règles de modification des mots, les règles de leur combinaison dans la proposition et confère ainsi à la langue un caractère cohérent, de même la logique permet d'ordonner les idées et de conférer à la pensée un caractère cohérent. Ce qu'il y a de commun entre la grammaire et la logique, c'est que l'une et l'autre font abstraction du particulier et du concret, définissent les règles et les lois générales qui, comme l'enseigne la grammaire, permettent de combiner judicieusement les mots dans les proportions, de modifier correctement les mots et qui, comme l'enseigne la logique, permettent de penser correctement, d'enchaîner convenablement les concepts dans le jugement, les jugements dans le raisonnement, etc.

Les lois et les règles de la logique formelle, sans lesquelles aucune connaissance n'est possible, sont universelles, communes à toute l'humanité. Les lois logiques sont des lois objectives qui reflètent les phénomènes du monde objectif. De même que la langue, elles sont au service de tous les hommes sans distinction de classe. Pas plus que les règles grammaticales, elles n'ont et ne peuvent avoir de caractère de classe S'il en était autrement, les hommes appartenant à différentes classes, ne pourraient se comprendre. Les lois et les règles de la logique formelle sont celles du processus naturel de la pensée. Cependant, certaines théories faussent l'interprétation de ces lois. Ainsi, pour les idéalistes, la logique formelle est une science purement abstraite, détachée de la réalité objective. Aussi Lénine, parlant de la nécessité d'étudier la logique formelle, demande d'introduire dans cette logique traditionnelle des « corrections », c'est-à-dire de la débarrasser de toutes sortes d'altérations et des déformations idéalistes. Mais la logique formelle ne représente que les « mathématiques élémentaires » de la pensée : elle étudie les liaisons et les rapports les plus simples entre les choses. L'unique instrument de la recherche scientifique, c'est la *méthode dialectique marxiste* (V.), qui met en lumière les lois les plus générales du développement de la nature, de la société et de la pensée humaine (Sur les rapports entre la dialectique et la logique formelle V. *Logique*.)

**LOGISTIQUE.** Déformation, idéaliste et métaphysique, de la logique mathématique, largement répandue dans la philosophie bourgeoise actuelle. La logique mathématique (ou symbolique) a pour objet l'étude des opérations mathématiques, des règles du calcul. C'est une application des méthodes mathématiques au domaine de la logique formelle, une extension des recherches de la logique formelle au-delà des syllogismes traditionnels (aristotéliens) La logique mathématique remplace les mots désignant les termes logiques, les différentes copules et opérations (transformation, déduction) par des signes symboliques et des formules constituées à l'aide de ces signes. Ce procédé permet de résoudre des problèmes de la logique formelle plus complexes et plus généraux que ceux de la logique traditionnelle. La logique mathématique n'est pas en contradiction avec la logique habituelle, élémentaire, elle l'implique nécessairement à sa base. Des travaux de mathématiciens soviétiques ont apporté une précieuse contribution à cette branche du savoir. Quant à la logistique elle dénature et falsifie dans un sens idéaliste et métaphysique les fondements théoriques, les méthodes et les conclusions de la logique mathématique. La philosophie bourgeoise réactionnaire oppose artificiellement la logique mathématique à la logique formelle traditionnelle et l'utilise en même temps pour combattre la logique dialectique. La logistique s'en tient à un

formalisme extrême. C'est une logique creuse, sans objet, détachée de la réalité de l'expérience, de la pratique, de la vérité objective. Elle considère la logique comme un ensemble de règles conventionnelles et de combinaisons arbitraires de symboles qui ne signifient et ne reflètent aucune liaison aucun rapport réels. Selon l'expression de Carnap, l'un des leaders de la logistique, elle « ne prend en considération ni la signification des symboles, ni le sens des formules, mais uniquement et exclusivement les espèces et l'ordre des symboles à partir desquels les formules se construisent ».

Le *positivisme logique* (V.) est une philosophie réactionnaire qui se sert de la logistique pour « justifier » ses spéculations idéalistes subjectives. Alors que le *machisme* (V.) était centré sur la falsification idéaliste des rapports entre les sensations et la réalité, le néo-machisme le « complète » par la falsification idéaliste des rapports entre les concepts et jugements logiques et la réalité. La logistique représente donc un instrument de lutte contre le matérialisme scientifique.

**LOGOS** (du grec [...] — pensée, concept, mot, raison). Terme philosophique relevé pour la première fois chez *Héraclite* (V.) qui appelait « logos » la nécessité universelle, la loi de l'être. Pour les *stoïciens* (V.) le « logos » est le sort, la raison universelle chez les néo-platoniciens et dans la théologie chrétienne du moyen âge ce terme désigne le créateur, une essence spirituelle mystérieuse, Dieu. Dans le système de *Hegel* (V.) le « logos » est le concept, la raison, l'esprit absolu.

**LOI.** Liaison interne essentielle des phénomènes, qui on détermine le développement régulier nécessaire. Sur ce point deux tendances philosophiques opposées sont en lutte : l'idéalisme subjectif, le volontarisme d'une part et la tendance matérialiste, scientifique de l'autre. Pour l'*idéalisme subjectif* (V.), le *volontarisme* (V.), les lois de la nature et de la société ne sont pas objectives, elles n'existent pas indépendamment de la volonté humaine ; elles sont créées arbitrairement par les hommes. L'entendement dicte ses lois à la nature, disait *Kant* (V.). Les philosophes réactionnaires actuels s'appliquent à démontrer que le chaos règne dans la nature et la société, que seule la volonté humaine peut y mettre de l'ordre. Afin de dissimuler aux yeux des masses laborieuses les lois qui déterminent le remplacement inéluctable du capitalisme par le socialisme, ils nient les lois objectives du développement de la société, intoxiquent la conscience des masses par des conceptions idéalistes. Lénine met en lumière l'objectif de classe de cette négation : « Expulser les lois de la science, n'est rien d'autre en fait qu'*introduire les lois de la religion* » (Œuvres, t. 20. éd. russe, p. 187).

Contrairement à l'idéalisme, le marxisme part de ce principe que les lois de la nature et de la société sont objectives, que la nature et la société se développent d'après leurs propres lois qui existent indépendamment de la volonté et de la conscience des hommes. « L'univers est un mouvement de la matière, régi par des lois, et notre connaissance, produit supérieur de la nature, ne peut que *refléter* ces lois » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme » M. 1952, p. 188). Dans « *Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.* » (V.) Staline critique l'interprétation subjectiviste des lois économiques du socialisme, qui avait cours parmi certains économistes et philosophes soviétiques « Le marxisme conçoit les lois de la science, — qu'il s'agisse des lois de la nature ou des lois de l'économie politique, — comme le reflet des processus objectifs qui s'opèrent indépendamment de la volonté humaine. Ces lois, on peut les découvrir, les connaître, les étudier, en tenir compte dans ses actes, les exploiter dans l'intérêt de la société, mais on ne peut les modifier ou les abolir. A plus forte raison ne peut-on former ou créer de nouvelles lois de la science » (M. 1953, p. 4). L'hérité des plantes, par exemple, se forme sous l'influence du milieu dans lequel elles vivent. C'est une loi objective que l'on ne saurait modifier ou abolir. Les hommes peuvent découvrir cette loi et, s'appuyant sur elle, adapter le développement des plantes à leurs besoins. En créant des conditions objectives déterminées, les mitchouriniens (V. *Mitchourine*) réussissent à modifier les plantes, à obtenir de meilleures espèces, etc. Il en est de même pour la vie sociale où des lois objectives agissent indépendamment de la conscience humaine. Ainsi les hommes ne peuvent instaurer à volonté tel ou tel régime social. Le marxisme prouve que le *mode de production des biens matériels* (V.) constitue la force principale de la société, et qu'un régime social déterminé correspond nécessairement à un mode de production donné. Le socialisme était inconcevable au moyen âge ou au XVIII<sup>e</sup> siècle car il implique une production hautement évoluée. Les désirs des hommes ne suffisent donc pas à établir tel ou tel régime social, il faut pour cela des conditions objectives déterminées et, en premier lieu, des conditions de vie matérielle, un certain niveau du développement des forces productives. Dans la période de construction du socialisme en U.R.S.S., le parti communiste disait au peuple que sans l'industrialisation du pays, sans une puissante industrie lourde, il était impossible d'édifier le socialisme, de constituer la base technique indispensable. Aujourd'hui également, à l'époque d'achèvement de la construction du socialisme et de transition graduelle du socialisme au communisme, le parti enseigne que seul le maintien du développement prioritaire de l'industrie lourde permet d'assurer un progrès rapide de toutes les autres branches de l'économie.

Tout en démontrant le caractère objectif des lois de la nature et de la société, le marxisme ne réduit nullement le rôle de l'activité consciente du parti, des classes, des individus. Les hommes ne sont pas impuissants devant les lois comme veulent le faire croire les adversaires et les vulgarisateurs du marxisme. Le marxisme n'a absolument pas le fétichisme des lois. Les hommes sont esclaves de la nature tant qu'ils ignorent ses lois, mais dès qu'ils apprennent à les connaître, à agir en conformité avec elles, ils mettent la nature au service de leurs intérêts ; en acquérant la connaissance des lois de la nature, en en tenant compte et en s'appuyant sur elles, ils peuvent limiter la sphère de leur action, imprimer aux forces destructives de la nature une autre direction, les mettre au service de la société. La force des eaux a été destructive tant que les hommes avaient peu de connaissances, tant qu'ils ne savaient pas construire des barrages, des stations hydrauliques, etc. Mais ayant acquis la connaissance des lois naturelles appropriées, les hommes ont pu maîtriser la force destructive des eaux, la faire servir à leurs besoins, l'utiliser pour irriguer les champs, pour obtenir de l'énergie électrique, etc.

Toute l'activité du Parti communiste de l'Union Soviétique est un exemple d'utilisation des lois objectives dans l'intérêt de la société. S'appuyant sur les lois économiques objectives, notamment sur la *loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.), le parti a préparé et organisé les masses ouvrières et paysannes de Russie pour l'assaut contre le régime suranné des bourgeois et des propriétaires fonciers. La Grande Révolution socialiste d'Octobre a triomphé parce que le parti communiste a su mettre à profit les lois objectives qui nécessitaient l'abolition du régime périmé qui entravait le développement des forces productives et son remplacement par un régime nouveau, socialiste. La révolution accomplie, la classe ouvrière de Russie, guidée par le parti communiste, a fait concorder

les rapports de production avec le caractère des forces productives, elle a créé une industrie socialiste et aidé la paysannerie à s'engager dans la voie du socialisme. Si le régime capitaliste subsiste encore dans les pays bourgeois, cela tient au fait qu'il ne s'est pas encore trouvé, dans ces pays, une force sociale, comme l'alliance réalisée en Russie entre la classe ouvrière et la paysannerie qui ait pu faire aboutir les exigences de la loi objective de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives, et vaincre la résistance que les classes exploiteuses opposent à cette loi.

A la différence de la nature où la découverte et l'application des lois s'effectuent plus ou moins sans obstacle, l'action des lois du développement progressif se heurte, dans la vie sociale, à la résistance des classes déclinantes. Cherchant à prolonger leur existence, ces dernières répriment les forces avancées, les empêchent de réaliser les exigences des lois objectives. Aussi, dans une société divisée en classes, l'utilisation des lois économiques a-t-elle des mobiles de classes ; c'est la classe avancée qui est à l'avant-garde de l'utilisation de ces lois dans l'intérêt de toute la société, tandis que les classes agonisantes s'y opposent. A l'époque où elle était une classe avancée en lutte contre le féodalisme, la bourgeoisie a mis à profit la loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives. Classe aujourd'hui réactionnaire, elle se sert de son pouvoir politique pour lutter contre le prolétariat, classe la plus avancée et la plus révolutionnaire. Mais les classes déclinantes ont beau s'opposer aux lois objectives et aux forces sociales qui luttent pour les réaliser, la victoire des classes d'avant-garde est inéluctable.

A la différence des lois de la nature, les lois sociales ne sont pas durables. Tout mode de production a ses lois spécifiques, lois qui agissent tant que ce mode de production existe. Lorsqu'il est détruit et qu'un mode de production nouveau a surgi, les anciennes lois perdent leur force et quittent la scène pour céder la place à de nouvelles lois. C'est ainsi qu'avec le triomphe du socialisme en U.R.S.S. ont cessé de jouer la loi de concurrence et d'anarchie de la production, la loi générale de l'accumulation capitaliste, la loi de la plus-value, etc. De nouvelles lois sont entrées en vigueur : la loi économique fondamentale du socialisme, la loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale, etc.

Outre les lois économiques spécifiques qui opèrent dans le cadre d'un mode de production déterminé, il existe des lois économiques générales, propres à toutes les formations économiques et sociales. Ainsi la loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives est une loi générale. Une autre loi générale, agissant aussi bien dans un régime capitaliste que dans un régime socialiste, c'est la loi du développement prioritaire de la production des moyens de production par rapport à la production des objets de consommation, sans quoi la reproduction élargie est impossible. Sous l'action des lois économiques spécifiques et générales, les conditions objectives qui rendent nécessaires la liquidation d'une vieille formation et la naissance d'une société nouvelle, plus progressive, viennent à maturité au sein même des anciennes formations. Les lois générales relient toutes ces formations en un processus régulier unique progressant de l'inférieur au supérieur.

La théorie marxiste des lois est d'une importance capitale pour l'activité pratique du parti communiste. La connaissance des lois sociales permet au parti non seulement de comprendre le présent mais aussi de prévoir l'avenir, de donner à sa politique une base scientifique inébranlable, de guider avec assurance les masses travailleuses dans la voie du communisme. Le parti communiste est hostile aux conceptions opportunistes de la spontanéité, de l'action automatique des lois du développement, etc. qui réduisent le rôle des hommes à une contemplation passive des événements. Ces vues sont particulièrement dangereuses sous le socialisme où l'essor économique s'effectue non de façon spontanée, comme sous le capitalisme, mais d'après un plan établi par les organismes dirigeants conformément aux exigences de la loi économique objective du développement harmonieux de l'économie nationale. Pour mener à bien la planification, il faut étudier à fond cette loi, apprendre à l'appliquer en connaissance de cause, dresser des plans pleinement conformes aux exigences de cette loi.

En s'appuyant sur les lois économiques du socialisme, le parti communiste conduit avec assurance le peuple soviétique vers le communisme (V. également *Socialisme et communisme.*)

**LOI DE CORRESPONDANCE NECESSAIRE ENTRE LES RAPPORTS DE PRODUCTION ET LE CARACTERE DES FORCES PRODUCTIVES.** Loi économique objective propre à toutes les formations sociales découverte par Marx. L'analyse du capitalisme actuel et la pratique de l'édification du socialisme en U.R.S.S. ont permis à Lénine et à Staline de donner un nouveau développement aux thèses de Marx relatives à l'action réciproque des *forces productives* (V.) et des *rapports de production* (V.), ainsi qu'au caractère de cette interaction aux différents stades du développement de la société.

Le marxisme-léninisme considère la production sociale comme un tout dont les deux aspects — forces productives et rapports de production — sont liés indissolublement. C'est parce qu'ils constituent deux aspects différents de la production sociale qu'ils peuvent exercer et exercent effectivement une action réciproque. Les forces productives sont l'élément déterminant du développement de la production. Cela signifie qu'à un état déterminé, à un certain niveau de développement des forces productives correspondent nécessairement des rapports de production déterminés : telles forces productives, tels rapports de production. Les forces productives ne sont pas seulement l'élément déterminant, mais aussi l'élément le plus modifiable, le plus révolutionnaire de la production, elles sont toujours en voie de changement et de devenir. D'abord se modifient et se développent les forces productives, ensuite, en fonction de ces modifications, changent en conséquence les rapports de production, les rapports économiques des hommes. Mais le rôle des rapports de production est loin d'être passif. Surgis sur la base des forces productives déterminées, ils agissent à leur tour sur le développement de ces forces qu'ils accélèrent ou ralentissent. Les rapports de production nouveaux, qui correspondent au caractère des forces productives, deviennent le facteur principal, décisif d'un nouvel essor de la production, tandis que les anciens rapports, qui ont cessé de correspondre au caractère des forces productives, entravent leur progrès. Les rapports de production ne sauraient trop longtemps retarder sur la croissance des forces productives et se trouver en contradiction avec elles. Quel que soit le retard des rapports de production sur le progrès des forces productives, ils doivent, tôt ou tard, finir par correspondre au niveau, au caractère des forces productives, et comme le prouve l'histoire de l'humanité, il en est effectivement ainsi. Dans le

cas contraire, l'unité des forces productives et des rapports de production se trouve gravement compromise, ce qui aboutit à la désorganisation de toute la production, à une crise.

Dans la société divisée en classes antagonistes, la contradiction entre les forces de production accrues et les anciens rapports de production aboutit toujours à un conflit qui est résolu par la révolution sociale. Il ne saurait en être autrement, car les classes déclinantes de la société, vitalemment intéressées à conserver les anciens rapports de production, se dressent pour les défendre. C'est toujours la classe la plus avancée qui rétablit la loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives, puisque la destruction des rapports de production anciens et l'instauration des rapports nouveaux répondent à ses intérêts vitaux. La bourgeoisie a utilisé en son temps la loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives, elle a renversé les rapports de production féodaux, instauré des rapports nouveaux, capitalistes, et établi ainsi, pour un temps, la correspondance entre les rapports de production et le caractère des forces productives. Cependant par suite de l'essor des forces productives et de la gigantesque socialisation du travail sur la base de la production capitaliste, les rapports de production bourgeois ont cessé de correspondre au caractère des forces productives ; d'un facteur de développement de ces forces, ils se sont transformés en une entrave. La propriété capitaliste privée des moyens de production entre en contradiction flagrante avec le caractère social du processus de production, avec le caractère des forces productives. Les forces productives accrues exigent impérieusement l'abolition des rapports de production bourgeois qui les freinent. Les crises économiques destructrices sont le résultat de ce conflit entre les forces productives et les rapports de production, qui est particulièrement aigu au stade suprême du capitalisme, au stade de l'impérialisme. Si les rapports de production capitalistes se maintiennent encore dans maints pays, si la loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives ne s'y est pas encore frayé la voie c'est qu'elle se heurte à la résistance la plus énergique de la part des forces déclinantes de la société qui détiennent le pouvoir d'Etat.

En s'appuyant sur la loi économique de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives, la classe ouvrière de l'U.R.S.S. en alliance avec la paysannerie, a détruit par l'action révolutionnaire les rapports de production bourgeois, a instauré des rapports nouveaux, socialistes, et les a fait concorder avec le caractère des forces productives. Sous le socialisme, les rapports de production sont parfaitement conformes à l'état des forces productives car le caractère social de la production repose ici sur la propriété sociale des moyens de production. Aussi la production socialiste en U.R.S.S. ignore-t-elle les crises de surproduction ; les forces productives se développent à un rythme accéléré, car les rapports de production qui leur sont conformes, donnent libre cours à cet essor.

Pourtant, la correspondance parfaite des rapports de production et du caractère des forces productives dans la société socialiste ne peut être considérée comme quelque chose d'absolu, donné une fois pour toutes. Élément le plus mobile et le plus révolutionnaire de la production, les forces productives devancent les rapports de production sous le socialisme également. Mais en régime socialiste, les contradictions entre ces deux aspects de la production ne conduisent pas à une opposition, à un conflit puisqu'il n'y a pas en U.R.S.S. de classes intéressées à maintenir les rapports de production surannés ; la société a la possibilité de lever à temps ces contradictions. Se guidant sur les exigences de la loi économique de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives, le parti communiste et l'Etat soviétique discernent en temps utile les contradictions croissantes, prennent aussitôt des mesures pour les surmonter en adaptant les rapports de production à la montée des forces productives. Ainsi, à l'étape actuelle de la construction du communisme en U.R.S.S., la propriété coopérative kolkhozienne et la circulation marchande contribuent à l'essor de l'économie nationale ; elles rendront à la société soviétique des services importants dans l'avenir également. Mais par la suite, au cours du passage graduel du socialisme au communisme, ces phénomènes économiques entreront en contradiction avec le progrès des forces productives et commenceront à l'entraver. Pour éliminer cette contradiction, il faudra élever progressivement la propriété kolkhozienne au niveau de la propriété nationale et substituer le système d'échange de produits à la circulation des marchandises. Telle est une des conditions préalables du passage du socialisme au communisme en U.R.S.S.

La loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives permet de comprendre la succession nécessaire des formations sociales au cours de l'histoire. Elle explique l'inévitabilité du triomphe du communisme.

**LOI DU DEVELOPPEMENT HARMONIEUX (PROPORTIONNEL) DE L'ECONOMIE NATIONALE.** Loi économique objective du socialisme. « La loi du développement harmonieux de l'économie nationale a surgi en contrepois à la loi de concurrence et d'anarchie de la production sous le capitalisme. Elle a surgi sur la base de la socialisation des moyens de production, après que la loi de concurrence et d'anarchie de la production a perdu sa valeur » (Staline : « Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. », M 1953, p. 9).

La nécessité objective de la loi du développement harmonieux de l'économie nationale, qui seule permet d'assurer la gestion de l'économie socialiste, est conditionnée par la propriété collective des moyens de production.

Cette loi ne peut donner l'effet voulu que dans le cas où il y a une tâche au nom de laquelle s'effectue le développement planifié de l'économie nationale. Cette tâche ne peut être fournie par la loi même du développement harmonieux de l'économie nationale. Elle est contenue dans la *loi économique fondamentale du socialisme* (V.). Aussi la loi du développement harmonieux ne peut-elle être pleinement opérante que si elle s'appuie sur la loi économique fondamentale du socialisme.

La coordination des différentes branches de la production sociale, le maintien systématique des proportions de développement entre ces branches constituent l'une des exigences essentielles de la loi du développement harmonieux de l'économie nationale. Si dans l'économie capitaliste la proportionnalité ne s'établit qu'à travers des disproportions et se trouve constamment enfreinte, dans la production socialiste, la proportionnalité entre les différents éléments de la production sociale (entre la production des moyens de production et celle des moyens de consommation, entre les branches de l'économie

nationale, entre l'accumulation et la consommation, etc.) est établie de façon consciente, conformément aux dispositions de la loi du développement harmonieux de l'économie nationale.

Dans l'économie capitaliste, fondée sur la propriété privée des moyens de production, la répartition du travail et des moyens de production entre les branches de l'économie se fait de façon spontanée ; la loi de la valeur, qui joue comme une force aveugle y sert de régulateur de la production. Avec le socialisme, grâce à la propriété sociale des moyens de production, grâce à l'action de la loi du développement harmonieux de l'économie nationale et à toute la politique économique de l'Etat soviétique qui s'appuie sur cette loi, la loi de la valeur cesse de jouer le rôle de régulateur de la production, sa sphère d'action est limitée. En régime socialiste, c'est la loi du développement harmonieux de l'économie nationale qui règle la répartition du travail et des moyens de production. Dans l'économie socialiste, les proportions sont établies en conformité avec les dispositions de la loi économique fondamentale du socialisme et de la loi du développement harmonieux de l'économie nationale. Les plans économiques doivent répondre pleinement à ces dispositions et les refléter ; autrement, des disproportions apparaissent qui, d'ailleurs, finissent par être révélées grâce à l'action de la loi objective du développement harmonieux de l'économie nationale. Pour supprimer les disproportions possibles, cette loi exige la constitution de réserves matérielles et de main-d'œuvre. Les proportions ainsi fixées ne sont pas immuables ; elles sont déterminées par les tâches que pose la reproduction socialiste élargie, c'est-à-dire l'essor permanent de l'industrie, des transports, de l'agriculture, etc. L'établissement de justes proportions entre la production des moyens de production et celle des articles de consommation a une importance majeure pour la reproduction élargie. Celle-ci ne peut être assurée sans le développement prioritaire de la production des moyens de production, base de toute l'économie nationale. L'accroissement ininterrompu de toute la production sociale, qui implique le primat de la production des moyens de production, est une condition essentielle du passage graduel du socialisme au communisme. Conformément à ces exigences objectives des lois économiques, le parti communiste a toujours mené une politique visant à assurer le progrès continu de la production des moyens de production. En même temps, s'appuyant sur les succès réalisés dans ce domaine et sur la loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale, le parti réalise aujourd'hui un programme visant à assurer un puissant essor de l'agriculture et le développement de la production des objets de grande consommation. La loi du développement harmonieux de l'économie nationale exige une répartition et une utilisation rationnelles des forces productives, une stricte économie du travail et des ressources matérielles, etc.

L'action de la loi du développement harmonieux de l'économie nationale implique la nécessité de planifier à l'échelle nationale. Les plans dressés par l'Etat socialiste reflètent plus ou moins fidèlement les exigences de cette loi. On ne doit pas confondre les plans annuels et quinquennaux soviétiques avec la loi économique objective du développement harmonieux, proportionnel, de l'économie nationale. Cette loi détermine la nécessité de planifier correctement la production sociale, et elle en donne la *possibilité* aux services de planification. Pour transformer cette possibilité en réalité, il faut étudier cette loi économique, s'en rendre maître, il faut apprendre à l'appliquer convenablement, à dresser des plans qui répondent entièrement à ses dispositions. Les erreurs dans la planification peuvent causer et causent effectivement un grand préjudice à l'économie nationale. La planification ne peut donner de bons résultats que si elle s'appuie sur la loi du développement harmonieux et se conforme rigoureusement à la loi économique fondamentale du socialisme.

Les plans économiques traduisent les besoins impérieux du développement de la vie matérielle de la société, reposent sur les lois économiques du socialisme, généralisent l'expérience novatrice de millions de travailleurs. Ce sont des plans-directives qui déterminent et orientent la vie économique du pays, ouvrent des perspectives, organisent et mobilisent les masses laborieuses. Ce qui fait la force de ces plans, c'est qu'ils tirent leur réalité de l'activité vivante de millions de travailleurs qui bâtissent une vie nouvelle. La planification socialiste, basée sur la loi du développement harmonieux de l'économie nationale, constitue un des traits distinctifs et un des avantages essentiels du système économique socialiste par rapport au système capitaliste. C'est ce qui garantit une forme supérieure de rentabilité, durable et stable, rend impossibles les crises dans l'économie socialiste et assure des rythmes accélérés à son essor ininterrompu.

**LOI ECONOMIQUE FONDAMENTALE.** Loi qui détermine l'essence d'un mode de production donné. La loi économique fondamentale définit non un aspect ou un processus particuliers du développement de la production mais tous les principaux aspects et processus de ce développement. Elle donne la clé pour comprendre et expliquer les autres lois et phénomènes du régime économique considéré. Ainsi, la *loi économique fondamentale du capitalisme actuel* (V.) explique la régularité des crises économiques, la paupérisation absolue et relative du prolétariat, les causes des guerres sous le capitalisme, etc. La *loi économique fondamentale du socialisme* (V.) montre pourquoi les crises et le chômage sont impossibles sous le socialisme, explique la cause de l'élévation continue du bien-être des travailleurs, etc.

Chaque mode de production — commune primitive, esclavage, féodalisme, capitalisme, socialisme — a sa propre loi économique fondamentale. Une formation sociale ne peut avoir qu'une seule loi économique *fondamentale*. De même que les autres lois économiques, la loi économique fondamentale a un caractère objectif, elle n'est pas une création de la volonté humaine, mais naît dans des conditions économiques déterminées. A la différence des autres lois économiques, elle indique l'objectif de la production sociale à tel stade historique de son développement.

Dans les formations sociales antérieures au socialisme (esclavage, féodalisme, capitalisme), formations fondées sur l'antagonisme des classes, la caractéristique la plus importante de la loi économique fondamentale réside dans l'appropriation du surproduit résultant de l'exploitation féroce des travailleurs au profit des classes exploiteuses. Tout autre est la nature sociale de la loi économique fondamentale du socialisme. Le but de la production socialiste, c'est l'homme et ses besoins, c'est-à-dire la satisfaction de ses besoins matériels et culturels. La loi économique fondamentale du socialisme montre la supériorité du socialisme sur tous les régimes sociaux qui l'ont précédé.

**LOI ECONOMIQUE FONDAMENTALE DU CAPITALISME ACTUEL.** Loi économique objective qui définit l'essence du capitalisme à son stade impérialiste. « Les traits principaux et les exigences de la loi économique fondamentale

du capitalisme actuel, souligne Staline, pourraient être formulés à peu près ainsi : assurer le maximum de profits capitalistes en exploitant, en ruinant en appauvrissant la majeure partie de la population d'un pays donné ; en asservissant et en dépouillant de façon systématique les peuples des autres pays, notamment ceux des pays arriérés ; enfin, en déclenchant des guerres et en militarisant l'économie nationale en vue d'assurer le maximum de profits » (« Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. », M. 1953, p. 43). Cette loi détermine les principaux aspects et processus du développement de la production capitaliste actuelle. Elle révèle les contradictions flagrantes du capitalisme ainsi que les racines de la politique intérieure et extérieure poursuivie par les Etats impérialistes. Le concept de la loi économique fondamentale du capitalisme actuel concrétise l'action de la loi de la plus-value dans les conditions du capitalisme monopoliste, montre que ce n'est pas le profit moyen mais le profit maximum qui constitue le but, la force motrice et la condition du développement du capitalisme actuel. La recherche de profits maximums découle de la nature même du capitalisme monopoliste. Le maximum de profits lui est nécessaire pour réaliser, avec plus ou moins de régularité, la reproduction élargie.

L'objectif de la production capitaliste dans les conditions actuelles détermine aussi les moyens à l'aide desquels les monopoles capitalistes obtiennent des profits maximums. L'un de ces moyens, c'est l'aggravation de l'exploitation, la ruine et l'appauvrissement de la majeure partie de la population d'un pays donné. Les impérialistes renforcent l'exploitation de la classe ouvrière en prolongeant la journée de travail, en intensifiant le travail, en abaissant le salaire à un niveau inférieur à la valeur de la force de travail, ils spolient les ouvriers à l'aide des prix de monopole sur les articles de consommation. Les monopoles dépouillent les paysans, les artisans et les autres petits possédants, poussent à la faillite leurs concurrents plus faibles, transforment le budget de l'Etat en instrument de pillage des travailleurs. Tout cela accentue à l'extrême les antagonismes de classe entre la bourgeoisie d'une part, la classe ouvrière et l'ensemble des travailleurs de l'autre. Un autre moyen de s'assurer des profits maximums, c'est l'asservissement et la spoliation méthodique de la population des autres pays, notamment des pays arriérés. Il en résulte une nouvelle exacerbation des contradictions entre une poignée de pays « civilisés » dominants et les millions d'opprimés des pays coloniaux et dépendants, l'extension de la lutte pour la libération nationale, l'affaiblissement des positions de l'impérialisme dans le monde entier. La deuxième guerre mondiale et l'essor sans précédent du mouvement de libération nationale dans les pays coloniaux et dépendants ont provoqué, en fait, la désagrégation du système colonial de l'impérialisme. Les brasseurs d'affaires du capitalisme monopoliste obtiennent aussi le maximum de profits en soumettant et en assujettissant d'autres pays capitalistes en transformant des Etats indépendants en pays dépendants. Il en résulte une aggravation des contradictions entre les différents groupes de la bourgeoisie financière, entre les Etats impérialistes en lutte pour les débouchés et les sources de matières premières, pour les sphères d'investissement des capitaux. Cette lutte est une cause de guerres entre pays impérialistes. La course aux armements et la guerre représentent pour les monopolistes une des sources principales de profits maximums.

L'action de la loi économique fondamentale du capitalisme actuel a pour effet l'approfondissement toujours croissant de la *crise générale du capitalisme* (V.), l'accentuation de toutes ses contradictions.

**LOI ECONOMIQUE FONDAMENTALE DU SOCIALISME.** Loi qui exprime l'essence du mode de production socialiste : assurer au maximum la satisfaction des besoins matériels et culturels sans cesse croissants de toute la société, en augmentant et en perfectionnant toujours la production socialiste sur la base d'une technique supérieure. Le but de la production socialiste, c'est l'homme et ses besoins, c'est-à-dire la satisfaction maximum des besoins matériels et culturels sans cesse croissants de toute la société. Le moyen d'atteindre ce but grandiose c'est l'accroissement et le perfectionnement continus de la production socialiste sur la base d'une technique supérieure.

Etant donné que la production socialiste est subordonnée à la satisfaction des besoins matériels et culturels des travailleurs eux-mêmes, l'augmentation des besoins (du pouvoir d'achat) des masses dépasse constamment l'essor de la production, et sert de puissant stimulant à l'accroissement des forces productives. Il en résulte que les crises de surproduction et le chômage — véritables calamités pour les travailleurs des pays capitalistes — sont impossibles en régime socialiste. De là également la montée continue de la production socialiste et le rythme accéléré de son développement. De 1929 à 1951, l'industrie des Etats-Unis a doublé, alors que l'industrie soviétique a augmenté d'environ 13 fois : témoignage éclatant de la supériorité du mode de production socialiste sur le capitalisme qui a pour but l'enrichissement des exploités.

Le problème de la répartition du revenu national entre les classes sociales a une importance majeure pour la situation matérielle des ouvriers et des paysans. Dans les pays capitalistes, plus de la moitié du revenu national est appropriée par les classes exploiteuses. En U.R.S.S., où le revenu national appartient entièrement aux travailleurs, il est réparti de façon à assurer le mieux-être continu de la population. Les trois quarts environ du revenu national sont consacrés à la satisfaction des besoins personnels, tant matériels que culturels, des travailleurs. Le reste est utilisé par l'Etat, les kolkhoz et les coopératives pour élargir la production et subvenir aux autres besoins publics et sociaux. L'accroissement du bien-être des travailleurs s'effectue sur la base du principe socialiste de la répartition d'après la quantité et la qualité du travail fourni : ce principe a pour effet d'intéresser matériellement le travailleur aux résultats de son travail. L'émulation socialiste, la préoccupation qu'ont les travailleurs eux-mêmes d'élever la productivité du travail, d'économiser les matériaux, de découvrir de nouvelles réserves pour développer la production, etc., tout cela est déterminé par l'action de la loi fondamentale du socialisme. Cette loi rend compte aussi du fait que sous le socialisme, les ouvriers emploient volontiers des machines qui épargnent le travail social et allègent la peine des hommes, tandis que sous le capitalisme, elles servent d'instrument d'exploitation.

Comme les autres lois économiques, la loi économique fondamentale du socialisme a un caractère objectif, elle n'est pas une création de la volonté humaine, mais prend naissance dans des conditions économiques déterminées. En appuyant sur elle leur politique économique, l'Etat soviétique et le parti communiste l'utilisent dans l'intérêt de la société. Ils s'appliquent à élever sans cesse le niveau de vie matériel et culturel du peuple. Au pays des Soviets, les prix des marchandises de consommation courante subissent des baisses méthodiques, le salaire réel des ouvriers et des employés ainsi que les revenus des paysans sont systématiquement augmentés, le niveau culturel de la population des villes et des campagnes ne cesse de

s'élever, la protection de la santé publique s'améliore, etc. Tout cela traduit l'action de la loi économique fondamentale du socialisme.

#### LOIS DE LA LOGIQUE FORMELLE. V. *Logique formelle.*

**LOMONOSSOV Mikhaïl Vassiliévitch** (1711-1765). Grand savant et poète russe, qui introduisit en Russie la philosophie matérialiste et les sciences de la nature. Il était fils d'un paysan pomor du village de Dénissovka, près de Kholmogory, province d'Arkhangelsk. Dès son enfance, Lomonossov a manifesté un vif désir de s'instruire. En 1730, il partit pour Moscou où après avoir surmonté bien des difficultés, dues à son origine paysanne, il entra à l'Académie slavo-gréco-latine. En 1735 il fut envoyé à l'Académie des Sciences de Pétersbourg et, au bout d'un certain temps, il partit pour l'étranger d'où il revint en 1741. Composée surtout d'étrangers, l'Académie des Sciences de l'époque fut très longue à reconnaître en Lomonossov le savant qu'il était. Ce n'est qu'en 1745 qu'il reçut le titre de professeur de chimie.

Lomonossov ouvrit la tradition matérialiste dans la science et la philosophie russes d'avant-garde. Son activité scientifique était quasi universelle. C'est surtout en chimie et en physique que ses réalisations sont les plus importantes. La contribution la plus importante de Lomonossov à la science, c'est d'avoir découvert la loi de la conservation de la matière et du mouvement comme loi naturelle universelle, et de l'avoir justifiée théoriquement et expérimentalement. Dans ses premières recherches, il avait conclu à la constance de la matière et du mouvement. En 1748 il donna la formule de cette loi : « Tous les changements dans la nature s'accomplissent de telle façon que ce qui s'ajoute à ceci est retiré de cela La substance ajoutée à un corps est retirée en quantité égale à un autre... Cette loi de la nature est si universelle qu'elle s'applique aussi au mouvement. » Par la suite, Lomonossov développa cette loi dans ses « Considérations sur l'état solide et liquide des corps » et dans d'autres ouvrages. La loi de la conservation de la matière est appelée, à bon droit, loi de Lomonossov. Il l'a établie expérimentalement en pesant les corps avant et après une réaction chimique. Le principe de la conservation du mouvement formulé par Lomonossov a été confirmé, sous une forme concrète (loi de la conservation de l'énergie), presque cent ans plus tard. C'est donc à Lomonossov que revient la priorité de la découverte de la loi universelle de la conservation de la matière et du mouvement, loi qui est à la base des sciences naturelles modernes, notamment de la physique et de la chimie. En partant du fait que la matière et le mouvement sont indestructibles et n'ont jamais été créés Lomonossov affirmait qu'ils sont indissolublement liés. Il appliqua cette loi au mouvement des particules matérielles Lomonossov fut en chimie le fondateur de l'atomisme qui a montré la structure atomique et moléculaire de la matière. Il considérait que les « corpuscules » (molécules) se composent de particules infinitésimales ou « éléments » (atomes). « Les corpuscules sont homogènes, écrivait Lomonossov, s'ils se composent d'un nombre égal d'éléments semblables groupés entre eux de la même manière... Les corpuscules sont hétérogènes lorsque leurs éléments sont dissemblables et reliés entre eux de manières différentes ou en nombres différents : c'est de cela que dépend l'immense diversité des corps. » Sa conception de la chaleur comme mouvement mécanique des corpuscules, est basée sur la loi de la conservation du mouvement. Dans ses « Considérations sur la force élastique de l'air ». Lomonossov développa la théorie de la structure de l'air en se basant sur des conceptions moléculaires et cinétiques dont le rôle a été par la suite primordial dans le développement de la science. Lomonossov a lutté résolument contre les idées pseudo-scientifiques qui régnaient au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les sciences naturelles, par exemple contre le concept métaphysique du phlogistique. Dans ses « Considérations sur les causes de la chaleur et du froid », Lomonossov écrivait qu'« il y a une raison suffisante de la chaleur dans le mouvement. Et comme le mouvement ne peut se produire sans matière, il s'ensuit nécessairement qu'une raison suffisante de la chaleur est incluse dans le mouvement de quelque matière que ce soit ». Lomonossov a exprimé des idées géniales sur la diversité des phénomènes naturels où il voit des formes différentes du mouvement de la matière. Lomonossov a posé les fondements d'une science entièrement nouvelle, la chimie physique, qui applique les méthodes et les théories de la recherche physique aux problèmes de la chimie. Il a accordé une grande attention au développement de la métallurgie. En géologie, il fut le premier à avancer l'idée de l'évolution. Il a fait explorer les ressources minérales de la Russie, étudié les conditions de la navigation sur la Voie maritime du nord. En astronomie, il était partisan de la théorie héliocentrique, de la pluralité des mondes et de l'infini de l'univers : il fut le premier à découvrir la présence d'une atmosphère autour de Vénus et, contrairement aux dogmes de l'Eglise il admettait que la vie était possible sur les autres planètes. Il a donné une explication juste quant au fond des causes de changement du climat sur la terre, de la découverte dans le Nord, dans les couches congelées de la terre, de fossiles d'animaux et de plantes qui n'auraient pas pu vivre dans les conditions de l'Arctique. Lomonossov avait prévu que pour des densités supérieures de l'air on découvrirait des écarts par rapport à la loi de Boyle-Mariotte. Il introduisit en chimie la méthode quantitative en tant que procédé de recherches, inventa un grand nombre d'instruments employés en navigation, en météorologie, en géodésie, en physique, en chimie, etc., créa le premier laboratoire de chimie en Russie (1748). Lomonossov tranchait en matérialiste la *question fondamentale de la philosophie* (V.). Par ses recherches, il porta un coup sensible à la conception métaphysique de l'univers. Dans plusieurs problèmes, Lomonossov a développé l'idée de l'évolution. Toutefois, vu le caractère limité des connaissances de son époque, il a surtout étudié les lois et les propriétés mécaniques de la nature. Il reconnaissait pour attributs essentiels de la matière l'étendue, l'inertie, l'impenétrabilité et le mouvement mécanique. Lomonossov opposait la conception matérialiste des atomes à la monadologie idéaliste de *Leibniz* (V.) qu'il soumit à une critique implacable. Réfutant l'existence des monades spirituelles de Leibniz, il appela les corpuscules « monades physiques ». Les idées qu'il a développées contiennent des éléments de dialectique. Il montre déjà que le monde qui nous entoure se développe sans cesse et subit des changements continus. Dans son ouvrage « Des couches de la terre », il parle des changements et du développement évolutif des règnes animal et végétal, expose une théorie audacieuse de l'origine végétale de la tourbe, du charbon, du pétrole, de l'ambre, une théorie évolutive de l'origine des sols. Pour Lomonossov, le mouvement existe de toute éternité. Dans son ouvrage « Du poids des corps et du caractère éternel du premier mouvement », il écrivait : « ... Le premier mouvement ne peut jamais avoir de commencement mais doit durer éternellement. »

Lomonossov était partisan de la théorie matérialiste de la connaissance : la source de la connaissance est le monde extérieur qui agit sur nos organes des sens. Adversaire résolu de la théorie idéaliste cartésienne des *idées innées* (V.) et de l'expérience mentale de *Locke* (V.), il préconisait la fusion des données de l'expérience et des conclusions théoriques. Il critiquait ceux qui



séparaient la connaissance rationnelle de la perception sensorielle et opposaient métaphysiquement la synthèse à l'analyse. Dans sa théorie de la connaissance Lomonossov accordait une place importante à l'expérience au sens étroit d'expérience scientifique et de perception sensorielle de la réalité objective. Lomonossov soumit à une vive critique la théorie idéaliste des « qualités secondes », en montrant que ces qualités ont une existence tout aussi objective que les qualités premières. (V. *Qualités premières et qualités secondes.*)

« C'est de *Lomonossov* que date notre littérature », écrivait Biéliniski. Lomonossov a été le fondateur de la grammaire russe. Au lieu de schémas scolastiques périmés Lomonossov créa une grammaire fondée sur la langue russe parlée, vivante. Poète, il appelait, dans ses vers, au développement des sciences et des arts en Russie, à la diffusion de l'instruction parmi le peuple russe. Pendant de longues années. Lomonossov a lutté pour la création d'une science nationale ; il fit beaucoup pour le développement des sciences naturelles en Russie, pour l'union de la science d'avant-garde et des tâches pratiques. Lomonossov fut le premier, savant russe qui devint académicien. Il fonda l'Université de Moscou (1755), milita pour une réorganisation de l'Académie des Sciences, Dans sa lutte contre le clergé, il stigmatisa sans pitié l'ignorance des popes. Historien et patriote, il était l'adversaire de toute falsification de l'histoire russe, et il s'opposa à la prédominance, au sein de l'Académie des Sciences, du « parti allemand » réactionnaire. Lomonossov aimait ardemment son peuple ; il avait foi dans le grand avenir de son pays.

**LUCRECE Carus** (99-55 av. n. è.). Célèbre philosophe matérialiste et poète romain. Dans son ouvrage « De la nature des choses », Lucrèce expose, sous une forme poétique, la philosophie du matérialisme atomiste. A la suite des philosophes grecs *Démocrite* (V.) et *Epicure* (V.), il proclame les principes fondamentaux du matérialisme : dans le monde il n'y a rien sauf la matière éternelle composée de parcelles indivisibles — les atomes. L'univers est infini et formé de mondes innombrables qui perpétuellement naissent, se développent et disparaissent. Lucrèce réfute la théorie des idéalistes et des prêtres prétendant que le monde est l'œuvre de Dieu. « Rien ne peut être créé de rien par la volonté de Dieu. »

Selon Lucrèce, toute la diversité des choses s'explique par différentes combinaisons de particules matérielles, les atomes. La disparition des choses n'est que la désagrégation des atomes. Pas un atome ne peut être détruit. Le vide est la condition principale de la naissance des choses. La matière et le vide forment une unité sans laquelle le mouvement est impossible, et par conséquent, sont impossibles la combinaison et la dislocation des atomes. Lucrèce estimait que le monde objectif est connaissable. La source de la connaissance du monde extérieur, ce sont les sensations. De formes différentes (ronde ou angulaire, lisse ou rugueuse, etc.), les atomes agissent sur les sens de l'homme en suscitant diverses perceptions. Les sens servent pour ainsi dire d'instrument à la pensée ; sans eux la connaissance est impossible.

« Ce n'est pas la raison seulement qui s'écroulerait tout entière, mais la vie même qui périrait sans délai, si l'on n'osait se fier aux sens... »

Lucrèce critiquait les préjugés religieux : la religion, selon lui, est la source des crimes humains. Les racines de la religion résident dans la peur de l'homme devant les phénomènes naturels dont il ignore les causes : c'est la peur qui a créé les premiers dieux sur terre. Il estimait qu'il suffirait de faire comprendre à l'homme les véritables causes des phénomènes naturels pour que les préjugés religieux disparaissent aussitôt. Dans son poème « De la nature des choses », Lucrèce réserve une grande place à la description du tonnerre, de la foudre, de la pluie, etc. La philosophie matérialiste de Lucrèce et son athéisme contribuèrent au progrès de la science et exercèrent une grande influence sur tout le développement du matérialisme. *Giordano Bruno* (V.), *Vanini*, *Gassendi* (V.) reprennent le matérialisme atomiste d'Epicure et de Lucrèce. Les philosophes matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle attachaient une grande importance à la philosophie matérialiste de Lucrèce. *Tchernychevski* (V.) appréciait hautement le philosophe romain. Lucrèce était un idéologue de la démocratie esclavagiste, ennemi de l'aristocratie, mais il n'en appelait pas moins les esclaves à la soumission. Selon Lucrèce, le développement de la société suit une courbe ascendante. Il voit la source de cette montée dans la raison, ce qui rend idéalistes ses conceptions sociales. L'œuvre de Lucrèce « De la nature des choses » reflète le niveau des connaissances et les idées matérialistes de l'époque.

« **LUDWIG FEUERBACH ET LA FIN DE LA PHILOSOPHIE CLASSIQUE ALLEMANDE** ». Ouvrage d'Engels publié en 1888. Sous une forme concise et populaire, Engels y décrit la naissance et l'évolution de la philosophie marxiste, ses rapports avec la philosophie antérieure, et fait un exposé approfondi des principes fondamentaux du matérialisme dialectique et du matérialisme historique. Il critique la philosophie de *Hegel* (V.) et de *Feuerbach* (V.), et indique la différence de principe entre le matérialisme dialectique d'une part, le matérialisme métaphysique de Feuerbach et la dialectique idéaliste de Hegel de l'autre. Dans le premier chapitre, il caractérise la philosophie hégélienne, et met en lumière la contradiction essentielle entre la méthode dialectique et le système idéaliste de Hegel. Dans le deuxième chapitre Engels formule la question fondamentale de la philosophie — celle du rapport de la pensée à l'être — à propos de laquelle les philosophes se sont partagés en deux grands camps : les idéalistes et les matérialistes. Engels explique aussi en quoi consiste le second aspect du problème fondamental de la philosophie : l'intelligence humaine est-elle en mesure de connaître le monde qui nous environne ? La plupart des philosophes y répondent par l'affirmative D'autres soutiennent que le monde est inconnaissable. Ce sont les agnostiques au nombre desquels se rangent *Hume* (V.) et *Kant* (V.) Engels a mis en évidence la liaison intime de la pensée et de la connaissance humaines avec la pratique Cette dernière nous fournit la preuve que nous sommes en état de connaître le monde environnant. Engels critique l'agnosticisme de Kant et indique que toutes les lubies philosophiques sur l'inconnaissabilité du monde sont réduites à néant par la pratique, par l'expérience et l'industrie : dans le processus de la connaissance et de l'activité pratique, l'insaisissable « chose en soi » de Kant devient une « chose pour nous ». (V. « *Chose en soi* » et « *chose pour nous* ».)

Engels analyse en détail la philosophie de Feuerbach qui a joué un grand rôle dans le développement du matérialisme et dans la critique de l'idéalisme, notamment de celui de Hegel. Tout en soulignant les mérites de Feuerbach en tant que matérialiste, Engels met à nu (chapitres II et III) l'étroitesse de son matérialisme métaphysique et contemplatif, et son idéalisme sur le

terrain social. Avant Marx, aucun matérialiste, Feuerbach pas plus que les autres, n'a su appliquer le matérialisme aux phénomènes sociaux. « Il leur manquait la juste compréhension du grand enchaînement historique, et l'histoire servait tout au plus de recueil d'exemples et d'illustrations à l'usage des philosophes » (Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, p. 29). Dans les rapports entre les hommes Feuerbach ne voyait que le côté moral. Il affirmait que les périodes de l'histoire ne se distinguent les unes des autres que par des changements de religion.

Dans le quatrième chapitre, Engels formule et développe les principes fondamentaux du matérialisme dialectique et historique. Cet ouvrage est indispensable pour l'étude de la philosophie marxiste-léniniste.

**LUTTE DE CLASSE.** Lutte entre les exploités et les exploités, manifestation et expression de l'incompatibilité de leurs intérêts de classe. Le marxisme a donné une conception scientifique de la lutte de classe en tant que force motrice du développement de la société divisée en classes antagoniques, il a montré que dans la société bourgeoise la lutte de classe aboutit nécessairement à la dictature du prolétariat, qui a pour but de supprimer toutes les classes et de créer une société communiste sans classes.

Les sociologues bourgeois représentent la société humaine comme un chaos où il n'y a aucune loi objective, où chaque individu agit comme bon lui semble. Par sa théorie de la lutte de classe, le marxisme en a fini une fois pour toutes avec cette conception antiscientifique de la société. « Le marxisme, dit Lénine, a donné le fil conducteur qui, dans ce labyrinthe et ce chaos apparent, permet de découvrir l'existence de lois: la théorie de la lutte de classe. Seule l'étude de l'ensemble des aspirations de tous les membres d'une société ou d'un groupe de sociétés, permet de définir avec une précision scientifique le résultat de ces aspirations. Or, les aspirations contradictoires naissent de la différence de situation et de condition dévie des *classes* en lesquelles se décompose toute société » (« Karl Marx ; Friedrich Engels », M. 1954, p. 19).

L'histoire de toute société, à commencer par la société esclavagiste, a été l'histoire de la lutte de classes. Le marxisme a dénoncé les subterfuges des valets de l'impérialisme, qui affirment démagogiquement que la lutte de classe mène, soi-disant, à la désagrégation de la société. Tant qu'existe le capitalisme, les bourgeois et les prolétaires qui mènent entre eux une lutte de classe irréductible, sont en même temps liés économiquement comme les parties intégrantes de la société capitaliste. En réalité, la lutte de classe n'aboutit pas à la désagrégation de la société, mais à la substitution d'un nouveau régime social à un régime social périmé. La révolution bourgeoise a détruit le régime féodal. La révolution prolétarienne en Russie a détruit le régime capitaliste sur un sixième du globe. Après la deuxième guerre mondiale, dans plusieurs pays d'Europe et d'Asie, le pouvoir des propriétaires fonciers et des capitalistes a été renversé, et le pouvoir de la *démocratie populaire* (V.) établi.

La lutte de classe imprègne l'économie, la politique et l'idéologie de la société de classes antagonistes. Les principales formes de lutte de classe du prolétariat sont la lutte économique, la lutte politique et la lutte théorique. La lutte politique, qui se termine par la révolution socialiste et l'établissement de la dictature du prolétariat, est la condition primordiale de l'affranchissement de la classe ouvrière et de toute la société de l'exploitation. La lutte économique et la lutte théorique sont subordonnées aux tâches de la lutte politique. « La base *tactique* du socialisme scientifique, dit Staline, est la doctrine de la lutte de classe implacable, car c'est l'arme la *meilleure* entre les mains du prolétariat. La lutte de classe du prolétariat est l'arme qui lui permettra de conquérir le pouvoir politique et d'exproprier ensuite la bourgeoisie pour instaurer le socialisme » (Œuvres, t. I, P. 1953, p. 292.). La lutte de classe ne se termine pas avec l'instauration de la dictature du prolétariat, mais elle prend des formes nouvelles et devient encore plus acharnée.

Partant de l'expérience de la jeune république des Soviets, Lénine a noté cinq nouvelles formes de lutte de classe dans la période de la dictature du prolétariat : 1° répression de la résistance des exploités, 2° guerre civile en tant que forme extrême de la lutte de classe entre le prolétariat et la bourgeoisie, 3° lutte pour la transformation socialiste de la petite économie paysanne, pour la direction prolétarienne des masses laborieuses non prolétariennes, 4° lutte pour l'utilisation des spécialistes bourgeois et contre tout sabotage de leur part et 5° lutte pour une discipline du travail nouvelle, socialiste.

Comme en témoigne l'expérience de l'édification socialiste en U.R.S.S., ainsi que dans les pays de démocratie populaire, sont contre-révolutionnaires ces théories selon lesquelles, après la conquête du pouvoir par le prolétariat, la lutte de classe s'éteint entre la classe ouvrière et les classes exploiteuses renversées mais non achevées. En fait, dans la période de l'édification socialiste, la lutte de classe s'accroît encore davantage, car les éléments capitalistes qui subsistent encore, ne veulent pas céder leurs positions de leur plein gré. Plus les succès de l'édification socialiste sont grands, plus forte est la résistance de ces éléments. Les classes exploiteuses sont anéanties au cours d'une lutte de classe implacable.

Au pays des Soviets les classes exploiteuses ont été anéanties. La société soviétique se compose de classes amies : ouvriers et paysans, ainsi que d'intellectuels nouveaux, soviétiques. (V. également *Classes en U.R.S.S.*)

**LUTTE DES CONTRAIRES.** Une des lois dialectiques les plus générales du développement de la nature, de la société et de la pensée humaine. D'après Lénine, la loi de l'unité et de la lutte des contraires — source de tout développement — est le noyau, l'essence de la *méthode dialectique marxiste* (V.). Le développement est impossible sans contradictions et dépassement de ces contradictions. Dès que nous considérons les objets et les phénomènes dans leur connexion, leur mouvement, leur développement et leur changement — et c'est là la seule méthode juste, scientifique pour étudier la nature et la société — nous avons affaire à des contradictions. Constamment, dans la nature comme dans la société certaines choses naissent et s'épanouissent, d'autres meurent et disparaissent. La lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui dépérit et ce qui naît, entre ce qui meurt et ce qui se développe, est une loi objective du devenir. Dans son ouvrage « *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique* » (V.) Staline définit comme suit l'essence de ce principe de la dialectique marxiste : « Contrairement à la métaphysique, la dialectique part du point de vue que les objets et les phénomènes de la nature impliquent des contradictions internes, car ils ont tous un côté négatif et un côté positif, un passé et un avenir, tous ont des éléments qui disparaissent ou qui se développent ; la lutte de ces contraires, la lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui meurt et ce qui naît, entre ce qui dépérit et ce qui se développe, est le contenu interne du processus de développement, de la

conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs. C'est pourquoi la méthode dialectique considère que le processus de développement de l'inférieur au supérieur ne s'effectue pas sur le plan d'une évolution harmonieuse des phénomènes, mais sur celui de la mise à jour des contradictions inhérentes aux objets, aux phénomènes, sur le plan d'une « lutte » des tendances contraires qui agissent sur la base de ces contradictions. »

Les contradictions internes signifient que tout objet, tout phénomène comporte des aspects contradictoires, des tendances opposées qui sont constamment et réciproquement liés entre eux et en même temps s'excluent, se nient mutuellement et luttent l'un contre l'autre. Tout en étant inséparables, les contraires s'opposent à l'intérieur d'un tout. Dans le fragment « A propos de la dialectique », Lénine illustre le caractère universel de cette loi par des exemples empruntés aux diverses sciences de la nature et de la société :

« En mathématiques, le + et le -. Différentielle et intégrale. En mécanique, action et réaction. En physique, électricités positive et négative. En chimie, union et dissociation des atomes. Dans la science sociale, lutte de classe » (Lénine : Marx-Engels-marxisme, M. 1954, p. 357).

La science moderne pénètre de plus en plus la nature contradictoire des choses. Ainsi, la physique a découvert le monde complexe et contradictoire de l'atome. L'ancienne opposition des ondes et des corpuscules, appliquée à la lumière et à la substance en général, a perdu tout fondement. Il est établi que la lumière a les propriétés contradictoires du mouvement corpusculaire et du mouvement ondulatoire. La doctrine mitchourinienne (V.) a révélé les profondes contradictions du développement et des modifications du monde organique en montrant que ces contradictions surgissent et sont dépassées par action réciproque des organismes et du milieu ambiant par transformation du type de métabolisme. La doctrine de Pavlov (V.) sur l'activité nerveuse supérieure se fonde sur l'analyse des contradictions telles que l'excitation et l'inhibition, etc., c'est-à-dire des contradictions sans lesquelles il n'y a pas d'activité psychique normale possible. Les savants soviétiques et les savants étrangers d'avant-garde étudient la dialectique marxiste et appliquent avec succès la loi de la lutte des contraires, ainsi que les autres lois de la dialectique.

De même, dans la vie sociale, pour comprendre les événements historiques, il importe de tenir compte de leurs contradictions internes, des contradictions entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui dépérit et ce qui naît, entre le mouvement réactionnaire et le mouvement progressiste. Une société divisée en classes antagoniques est déchirée par de profondes contradictions. Les aspirations de certaines classes sont contraires à celles des autres. Le marxisme a été le premier à montrer scientifiquement que l'origine de ces tendances contradictoires et de la lutte des classes au sein de la société antagonique réside dans le fait que la situation et les conditions de vie de diverses classes sont radicalement différentes. Le prolétariat et la bourgeoisie sont engendrés par le mode de production capitaliste. Dans ce cadre, les deux classes sont tellement liées l'une à l'autre que sans elles le mode de production capitaliste est impossible. Mais en même temps elles s'excluent l'une l'autre et se livrent une lutte sans merci.

La dialectique marxiste enseigne que les contradictions, inhérentes aux phénomènes et aux objets, rendent nécessaires la lutte entre les forces et tendances opposées. Le nouveau ne peut pas se concilier avec l'ancien qui entrave le développement ; l'élément progressiste ne peut être indifférent à l'élément réactionnaire. La lutte entre ces mouvements contraires est donc inévitable. La dialectique matérialiste attache une importance décisive à la lutte des contraires, source et contenu interne du développement. Le nouveau, le progressiste combat ce qui freine le développement, triomphe des forces rétrogrades et assure le progrès. Aussi la lutte des contraires est-elle la force motrice du développement. Le marxisme a montré que la lutte des classes est le moteur de l'histoire dans toutes les sociétés antagoniques, que les contradictions sont dépassées par la lutte et non par la conciliation. Lénine a indiqué que l'unité des contraires est momentanée, passagère, relative, alors que la lutte des contraires est absolue, comme est absolu le mouvement, le développement. C'est parce que la lutte des contraires est absolue, parce qu'elle ne s'arrête jamais, qu'au cours de cette lutte tout ce qui est périmé, réactionnaire, tout ce qui entrave le mouvement progressif est éliminé.

La lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui dépérit et ce qui naît met à jour les contradictions internes. Ce processus en arrive nécessairement à un point où les contradictions doivent être dépassées par la substitution du nouveau à l'ancien.

De cette loi découlent des conclusions très importantes pour la politique et la tactique du parti du prolétariat. Puisque la lutte des contraires est le moment crucial du développement, la lutte organisée, consciente, des hommes en vue de surmonter ces contradictions acquiert une portée immense. Il ne faut donc pas craindre les contradictions, mais il faut les déceler et les éliminer. Si le développement s'opère sur le plan de la lutte des contraires et du dépassement des contradictions par cette lutte, il s'ensuit qu'il ne faut pas estomper les contradictions du régime capitaliste, qu'il faut les mettre à jour, qu'au lieu d'atténuer la lutte des classes, il faut la pousser jusqu'au bout.

Pour ne pas se tromper en politique il faut pratiquer une politique de classe prolétarienne intransigeante et non une politique réformiste d'« harmonie » des intérêts du prolétariat et de la bourgeoisie, il faut dénoncer la politique conciliatrice d'« intégration » pacifique du capitalisme au socialisme. Le marxisme-léninisme soutient donc une lutte implacable contre les différentes théories métaphysiques pour lesquelles le développement est un aplanissement des contradictions. La théorie de la conciliation des contradictions de classe est à la base de tout opportunisme, de tout réformisme, de tout reniement. A l'instar des anciens réformistes, les leaders des socialistes rieurs de droite actuels prêchent la théorie de l'« harmonie » des classes, de l'unité des intérêts de la bourgeoisie et du prolétariat. Ce faisant, ils aident les classes dominantes à réaliser la politique réactionnaire, à maintenir le peuple dans l'asservissement. Marx et Engels, Lénine et Staline ont soutenu une lutte intransigeante contre la théorie opportuniste de l'« harmonie » des intérêts de classe. Le parti communiste a dénoncé le caractère métaphysique de la théorie de l'« équilibre » (V.) de Bogdanov et de Boukharine que les ennemis du peuple avaient utilisée pour « justifier » leur conception koulak de l'« intégration » pacifique du capitalisme au socialisme. A l'opposé de la théorie contre-révolutionnaire de l'extinction de la lutte de classe, prônée par les opportunistes de droite, le parti communiste enseigne que plus les succès de l'édification socialiste seront grands et plus acharnée sera la résistance des

ennemis de classe, plus infâmes seront leurs méthodes de lutte contre le peuple. Accentuation et non-extinction de la lutte de classe, au cours de la liquidation des classes exploiteuses et de la création de la société socialiste, telle est la loi objective du développement. Seule une lutte implacable contre les ennemis de classe peut conduire à la victoire du socialisme et du communisme. L'expérience de la lutte du peuple soviétique, qui a construit le socialisme, est d'une grande portée internationale. Les travailleurs des pays de *démocratie populaire* (V.), qui édifient le socialisme, les partis communistes et ouvriers de ces pays, le prolétariat du monde entier apprennent, à l'exemple du peuple soviétique et du Parti communiste de l'U.R.S.S., l'art de vaincre dans l'âpre lutte de classe.

La dialectique marxiste impose une distinction entre les contradictions antagoniques et les contradictions non antagoniques, étant donné que la loi de la lutte des contraires se manifeste différemment dans les diverses conditions de la vie sociale. Dans la société antagonique, divisée en classes hostiles, les contradictions ont tendance à croître, à s'accroître, à s'approfondir. Elles engendrent ainsi de profonds conflits sociaux qui ne peuvent être résolus que par des révolutions. Par exemple le mode de production capitaliste fait naître la contradiction entre les forces productives et les rapports de production. En raison du caractère antagonique du mode de production capitaliste, cette contradiction s'accroît de plus en plus, s'approfondit pour se transformer finalement en opposition totale, c'est-à-dire qu'elle arrive à un point où les rapports de production entravent le développement des forces productives. La lutte de classe exacerbée entre le prolétariat et la bourgeoisie est l'expression de cette contradiction dans le mode de production capitaliste. La bourgeoisie s'emploie à sauvegarder les rapports de production réactionnaires, et seule la révolution prolétarienne met fin au régime bourgeois. Un régime social nouveau, le socialisme, vient prendre la place du capitalisme. Dans la société socialiste, où il n'existe plus de classes hostiles, les contradictions apparaissent et s'éliminent autrement. Avec le socialisme, les contradictions n'ont plus de caractère antagonique puisque l'antagonisme de classe a disparu. Ces contradictions diffèrent fondamentalement des contradictions antagoniques, propres au capitalisme, elles ont un tout autre caractère et s'éliminent différemment. C'est ainsi qu'au cours du développement du mode de production socialiste il arrive aussi que les rapports de production ne correspondent plus aux forces productives. Mais cette contradiction ne peut dégénérer en opposition complète, car avec le socialisme a été liquidée la forme capitaliste de l'appropriation des produits du travail, forme qui est en contradiction flagrante avec le caractère social des forces productives. Sous le socialisme, il n'y a plus de classes hostiles qui s'opposeraient au besoin de renouveler les rapports de production et de les accorder au caractère des forces productives. Il ne reste que certains éléments routiniers de la société qu'il est aisé d'éliminer. Le parti communiste et l'Etat soviétique disposent par conséquent de toutes les conditions objectives permettant de déceler à temps les contradictions entre les forces productives et les rapports de production et de les dépasser sans qu'elles dégénèrent en conflit. Sous le socialisme, la loi objective du développement des contradictions n'aboutit pas, comme sous le capitalisme, à des bouleversements sociaux. L'unité morale et politique de la société socialiste est une puissante force motrice qui contribue à surmonter n'importe quelle difficulté et contradiction.

Ce qui caractérise le développement sous le socialisme, c'est qu'il élimine les antagonismes hérités du capitalisme, par exemple, l'opposition entre la ville et la campagne, entre le travail manuel et le travail intellectuel, etc. Avec la victoire du socialisme ces antagonismes ont disparu au pays des Soviets. Ce qui reste, ce sont les différences essentielles entre la ville et la campagne, entre le travail manuel et le travail intellectuel, qui disparaîtront au cours de la transition graduelle du socialisme au communisme. Il importe de distinguer les notions d'« opposition » et de « différence essentielle ». L'une et l'autre sont des manifestations des contradictions internes, inhérentes aux choses. Mais tandis que l'opposition exprime en l'occurrence une hostilité d'intérêts, la différence essentielle signifie qu'entre les deux aspects d'un tout il n'y a pas d'opposition hostile. Sous le communisme intégral la différence essentielle entre la ville et la campagne, entre le travail manuel et le travail intellectuel sera dépassée et deviendra une différence non essentielle. En ce qui concerne les problèmes fondamentaux de la lutte de classes, l'opposition ne peut être surmontée que par des méthodes révolutionnaires, par la violence ; par exemple, l'opposition entre la ville et la campagne, entre le travail manuel et le travail intellectuel ne peut disparaître que par la révolution prolétarienne et l'abolition du régime capitaliste. Mais la différence essentielle peut et doit être éliminée graduellement, sans recours à la violence (par exemple, la différence essentielle entre la ville et la campagne, entre le travail manuel et le travail intellectuel en U.R.S.S.). Pour appliquer les notions d'« opposition », de « différence essentielle », de « différence » à tel ou tel phénomène, il est nécessaire de faire une analyse concrète de ce dernier, d'éviter soigneusement tout poncif et tout dogmatisme.

Sous le socialisme, les contradictions sont dépassées également dans la lutte. Là aussi, seul le combat du nouveau, du progressif, contre l'ancien, contre ce qui meurt, est la force motrice du développement. Sous le socialisme subsistent encore les forces inertes de la routine, qui entravent le progrès ; persistent les vestiges du capitalisme dans la conscience et la vie des hommes, les survivances d'une attitude non socialiste envers le travail et la propriété collective, les survivances du bureaucratisme, du nationalisme, du cosmopolitisme etc., totalement étrangers à la nature même de la société soviétique.

Sans la lutte contre toutes les manifestations de l'ancien, qui sont en contradiction avec le socialisme, on ne peut accomplir avec succès les tâches de l'édification communiste. La lutte contre toutes les survivances du capitalisme dans la conscience des hommes est d'autant plus importante que les forces impérialistes réactionnaires s'efforcent, par tous les moyens, d'entretenir ces survivances, d'utiliser dans leurs intérêts les hommes chez qui elles sont particulièrement vivaces. En U.R.S.S. les classes exploiteuses ont été depuis longtemps écrasées et liquidées, mais il en reste des débris, il existe des ennemis du peuple dissimulés qui, soutenus du dehors, ont fait du sabotage et continueront d'en faire. La loi de la lutte des contraires apprend aux Soviétiques à être vigilants, à déjouer toutes les manœuvres des ennemis de classe à l'extérieur et des ennemis non encore démasqués à l'intérieur.

Du fait qu'il existe en U.R.S.S. deux classes — celle des ouvriers et celle de la paysannerie kolkhozienne — qui correspondent à deux formes de la propriété socialiste, certaines contradictions entre elles sont encore inévitables. Mais ces contradictions ne sont pas antagoniques et sont surmontées au fur et à mesure du passage du socialisme au communisme.

La critique et l'autocritique (V.) sont de puissants moyens pour détecter et dépasser les contradictions de la société soviétique. La critique et l'autocritique représentent une forme de la lutte entre le nouveau et l'ancien, une manifestation spécifique de la loi de la lutte des contraires dans la société socialiste. (V. également *Contradictions antagoniques et non antagoniques*.)

## M

**MABLY Gabriel Bonnot de** (1709-1785) Historien français, communiste utopiste. Sa théorie exprime les aspirations des couches les plus opprimées du « tiers état ». A la suite de *Rousseau* (V.), Mably reconnaissait l'égalité naturelle des hommes. L'inégalité sociale est une conséquence de la propriété privée substituée à la communauté originelle. L'inégalité est le premier maillon dans la chaîne des vices humains. Pour supprimer les contradictions sociales, il faut établir la communauté des biens. Mably croyait qu'on pouvait y parvenir par la diffusion de l'instruction et le perfectionnement moral Mably critiquait âprement le régime, où la justice a « deux poids et deux mesures », où l'or permet d'acheter l'honneur, la vertu, la vaillance. Cependant, il considérait son idéal comme pratiquement inaccessible, la propriété privée étant établie et la société divisée en classes hostiles. Il se représentait le communisme comme un état supérieur, mais appartenant à un passé irrémédiablement révolu. D'où la tendance pessimiste et ascétique de l'utopisme de Mably. « Un sort modeste », voilà, estime-t-il, la condition nécessaire du bien-être général. Mably prêche l'égalitarisme petit-bourgeois. Il est partisan de la séparation des pouvoirs, mais de telle façon que le pouvoir suprême appartienne aux représentants du peuple. A la suite de *Locke* (V.), Mably se dressait contre la théorie des « idées innées » (V.) de Descartes. (Œuvres principales : « De l'étude de l'histoire » (1778), « Entretiens de Phocion » (1763), « Doutes » (1768).

**MACH Ernst** (1838-1916). Physicien et philosophe idéaliste autrichien. La philosophie idéaliste subjective de Mach est exposée dans « Analyse des sensations » (1885), « Connaissance et erreur » (1905), etc. Mach considérait les choses comme des « complexes de sensations », niait l'existence du monde extérieur, indépendant de la conscience des hommes. Il interprétait dans le même sens le temps et l'espace, la causalité, le déterminisme, etc. Le machisme, qui se distingue par un éclectisme extrême, cherchait à renouveler les vues réactionnaires de *Berkeley* (V.) et de *Hume* (V.). Mach a falsifié les nouvelles données des sciences de la nature dans l'intérêt du fidéisme. « La philosophie du savant Mach est aux sciences ce que le baiser du chrétien Judas fut au Christ. Se ralliant, au fond, à l'idéalisme philosophique, Mach livre les sciences au fidéisme » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 406). Lénine a dénoncé la tendance de classe du machisme appelé à servir les fidéistes dans leur lutte contre le matérialisme philosophique en général, et le matérialisme historique en particulier. Cette philosophie trouva des adeptes parmi les « marxistes » occidentaux dans le genre d'Adler et de Bauer, et en Russie parmi certains intellectuels membres du parti, mais qui n'ont jamais été des marxistes éprouvés (*Bogdanov* — V., *Bazarov*, *Lounatcharski*, *Iouchkévitich*, *Valentinov*, etc.). Les vues antiscientifiques du machisme sont largement répandues parmi les physiciens, partisans de l'idéalisme « physique » (V.) actuel. Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine a réduit à néant la doctrine de Mach et de ses émules. (V. également *Avenarius* ; *Empiriocriticisme*.)

**MACHISME.** V. *Empiriocriticisme* ; *Mach*.

**MALEBRANCHE Nicolas** (1638-1715). Philosophe idéaliste français, ennemi du matérialisme et de l'athéisme. Partant des positions idéalistes, il s'efforça d'éliminer le dualisme du système de *Descartes* (V.). La philosophie de Malebranche est essentiellement religieuse. Selon lui, Dieu est non seulement le créateur de tout ce qui existe, mais il enferme en lui toute la réalité ; l'intervention continue de Dieu est la seule cause de toutes les modifications ; il ne saurait y avoir aucune « cause naturelle », aucune « action réciproque » entre la substance étendue et la substance spirituelle. Sa théorie de la connaissance est idéaliste : si l'homme peut connaître les choses, ce n'est pas parce qu'elles agissent sur les sens : Je préférerais qu'on me traitât d'hallucinant plutôt que de consentir que les corps puissent m'éclairer. Malebranche répète constamment que les sens ne prennent aucune part à la connaissance, qui est, selon lui, la contemplation des idées, Dieu étant la source de ces idées. Principal ouvrage : « *La Recherche de la vérité* » (1674-1075).

**MALTHUSIANISME.** Théorie antiscientifique et réactionnaire lancée par le prêtre Malthus (1700-1834), économiste bourgeois anglais, adversaire des travailleurs. Dans son « *Essai sur les principes de la population* » (1798), Malthus affirme que l'accroissement de la population suit une progression géométrique (1, 2, 4, 8, 16, etc.), tandis que les moyens d'existence augmentent suivant une progression arithmétique (1, 2, 3, 4, 5, etc.). Il déclare que ce décalage entre la population et la quantité de moyens d'existence est une loi naturelle et éternelle dont les effets ne pourraient être atténués qu'en supprimant le « surplus » de la population, c'est-à-dire en condamnant les travailleurs au célibat et à la famine. A en croire les tenants de cette doctrine, c'est non pas le capitalisme, non pas les exploités, mais les travailleurs eux-mêmes, qui, en raison de leur nombre, portent la responsabilité de leurs malheurs, de la famine et de la misère. « Les conclusions scientifiques de Malthus sont *pleines de sollicitude* pour les classes dirigeantes en général et pour les éléments réactionnaires de ces classes dirigeantes en particulier ; il fausse la science pour servir ces intérêts. Or, ces intérêts méprisent complètement ceux des classes opprimées » (Marx : « *Teorien über den Mehrwert* », Buch I, Bd. II, B. 1923, S. 313-314). Marx démontre que la « surpopulation » n'est nullement une loi immuable et éternelle de la nature, mais uniquement une loi historique du mode capitaliste de production. En dénonçant les tenants russes du malthusianisme *Strouvé*, *Boulgakov* et autres, Lénine a démontré que « la surpopulation dans la Russie agricole s'explique par la domination du capital et non par un décalage entre l'accroissement de la population et celui des moyens d'existence » (Œuvres, t. 1, éd. russe, p. 458).

La philosophie réactionnaire contemporaine exhume les théories malthusiennes pour en faire un instrument de lutte contre les travailleurs, en faveur de l'expansion impérialiste. Les sociologues bourgeois réactionnaires se déclarent franchement partisans d'une réduction artificielle de la population, c'est-à-dire de l'extermination du « superflu » de la population travailleuse, et prétendent pouvoir supprimer ainsi tous les maux du capitalisme.

Or, la cause véritable de la misère des masses travailleuses dans les pays capitalistes, la cause du chômage, des crises économiques, des guerres, etc., c'est le capitalisme qui entrave le progrès de la société. La loi de la population est une loi sociale et non une loi de la nature. « En effet, chacun des modes historiques de la production sociale a aussi sa loi de population propre, loi qui ne s'applique qu'à lui, qui passe avec lui et n'a, par conséquent, qu'une valeur historique » (Marx : « Le Capital », L. I , t. 3, P 1939, p. 82). En U.R.S.S., le socialisme en a fini pour toujours avec la « surpopulation » capitaliste qui signifie seulement que les travailleurs sont privés de moyens d'existence. Avec la suppression du régime capitaliste disparaît en même temps la « surpopulation » de même que les autres phénomènes caractéristiques du capitalisme : crises économiques, guerres, etc.

« **MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE** ». Programme du communisme scientifique, rédigé par K. Marx et F. Engels et publié à la veille de la Révolution de 1848 ; c'est le premier exposé de la conception du monde de la classe ouvrière : la théorie marxiste. Le « Manifeste du Parti communiste » formule « avec une clarté et une précision géniales la nouvelle conception du monde, le matérialisme conséquent, embrassant aussi le domaine de la vie sociale, la dialectique, science la plus vaste et la plus profonde de l'évolution, la théorie de la lutte de classe et du rôle révolutionnaire dévolu, dans l'histoire mondiale, au prolétariat, créateur d'une société nouvelle, la société communiste » (Lénine : « Karl Marx ; Friedrich Engels », M. 1954, p. 8). Le « Manifeste » comporte quatre chapitres : I. Bourgeois et prolétaires ; II. Prolétaires et communistes ; III. Littérature socialiste et communiste ; IV. Position des communistes vis-à-vis des différents partis d'opposition.

Dans le premier chapitre Marx et Engels établissent la loi fondamentale du développement de toute société antagonique: la lutte des classes. Ils montrent comment la société esclavagiste avait été remplacée par la société féodale, et cette dernière, par la société capitaliste. Ils concluent à la chute inévitable du capitalisme due à ses antagonismes intérieurs, et formulent le but final de la lutte de la classe ouvrière : le communisme. « La chute de la bourgeoisie et la victoire du prolétariat sont également inévitables », écrivent Marx et Engels. Le deuxième chapitre est surtout consacré au rôle du parti communiste, partie intégrante de la classe ouvrière et son détachement d'avant-garde, dont le programme comporte : abolition de la propriété privée des moyens de production, instauration de la propriété collective, rendant possible le libre développement de l'individu et l'épanouissement des sciences et de la culture. Seule la révolution communiste produira un changement radical dans les rapports économiques, dans la vie sociale et la conscience des hommes. « La première étape dans la révolution ouvrière, écrivent Marx et Engels, est la constitution du prolétariat en classe dominante » (« Manifeste du Parti communiste », P. 1954, p. 48). Ainsi le « Manifeste communiste » émet l'idée de la *dictature du prolétariat* (V.), idée maîtresse du marxisme quant au problème de l'Etat. Le troisième chapitre contient une profonde critique des différents courants socialistes non prolétariens, bourgeois et petits-bourgeois. Le quatrième et dernier chapitre expose les principes de la stratégie et de la tactique du Parti communiste : les communistes appuient en tous pays tout mouvement révolutionnaire contre l'ordre social et politique existant, jusqu'à la lutte commune avec la bourgeoisie contre le féodalisme. Mais ils n'oublient jamais leur objectif principal : donner aux ouvriers une claire conscience de l'antagonisme irréductible entre le prolétariat et la bourgeoisie. Travaillant partout à l'union et à l'entente des forces démocratiques de tous les pays, les communistes proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent du régime capitaliste existant. L'appel qui termine le « Manifeste » : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » traduit le caractère international du mouvement communiste.

La victoire du socialisme en U.R.S.S., remportée sous la direction du parti communiste, a été le triomphe des idées proclamées par Marx et Engels dans leur œuvre immortelle. Le « Manifeste du Parti communiste » est une œuvre de génie, « le cantique des cantiques du marxisme » (Staline).

**MAO TSE-TOUNG.** Dirigeant éminent du Parti communiste de Chine, grand théoricien du marxisme, organisateur de la victoire du peuple chinois. Né le 26 décembre 1893, dans une famille de paysans au village de Chaochan, province de Hounan. Dès l'âge de six ans, il a commencé à travailler dans les champs avec les adultes. A huit ans, il entre à l'école. En 1911 éclatait la révolution et Mao Tsé-toung s'engagea dans l'armée révolutionnaire. La révolution échoua : les militaristes chinois prirent la place de la dynastie mandchoue. Mao Tsé-toung quitta l'armée et en 1913 entra à la 1<sup>re</sup> école normale du Hounan à Tchang-cha. Bientôt il se mit à la tête des étudiants révolutionnaires, organisa à l'école un groupement d'étudiants : « Le Peuple nouveau ». « A l'école, écrivait-il plus tard, j'ai réussi à grouper autour de moi les étudiants dont les idées et les aspirations m'étaient proches. Cette cellule servit de base à une organisation qui exerça par la suite une grande influence sur les destinées de la Chine. » En 1919, Mao Tsé-toung organise les jeunes du Hounan en vue de soutenir le « Mouvement du 4 mai », campagne anti-impérialiste lancée par les étudiants de Pékin, qui marqua le début d'un large mouvement antiféodal et anti-impérialiste.

La Grande Révolution socialiste d'Octobre en Russie l'avait fortement influencé. « Sous l'influence de la théorie révolutionnaire marxiste et de la Grande Révolution socialiste d'Octobre en Russie, écrit-il, j'ai créé en hiver 1920 à Tchang-cha, une première organisation politique des ouvriers. Depuis, je me considère marxiste ». En juillet 1921 eut lieu le 1<sup>er</sup> congrès du Parti communiste chinois, et Mao Tsé-toung y prit part comme délégué du Hounan. Au III<sup>e</sup> congrès du P.C.C fut prise une décision historique concernant la nécessité d'une alliance entre le parti communiste et le Kuomintang dirigé par Sun Yat-sen afin de former un front unique contre l'impérialisme et les militaristes féodaux. Le congrès condamna l'opportunisme de droite de Tchen Tou-sieou et le sectarisme de Tchang Kouo-tao ; il souligna la nécessité de conserver l'indépendance politique et organique des communistes au sein du front inique avec le Kuomintang révolutionnaire. Mao Tsé-toung a été un des délégués qui défendirent résolument la ligne marxiste-léniniste du parti. A ce congrès il fut élu membre du Bureau politique du P.C.C.

Après les répressions sanglantes déclenchées par les impérialistes anglais et japonais contre les travailleurs et les étudiants de Changhaï, en mai 1925, une vague révolutionnaire anti-impérialiste déferla sur le pays. Le mouvement paysan prit un puissant essor. Pendant l'hiver de 1925, Mao Tsé-toung se rendit au Hounan, son pays natal. En quelques mois, sous sa direction immédiate, plus de vingt associations paysannes furent créées. En mars 1926, Mao Tsé-toung écrivit son ouvrage

« Les classes de la société chinoise », dans lequel il souligna que les paysans sont les alliés les plus nombreux et les plus fidèles du prolétariat chinois. Il prévoyait qu'avec la montée de la révolution il se produirait une scission au sein de la bourgeoisie nationale et que son aile droite passerait du côté de l'impérialisme. Mao Tsé-toung avertissait le parti qu'en participant au front national unique : les communistes ne doivent pas laisser la bourgeoisie nationale désorganiser ce front. En automne de 1926, Mao Tsé-toung arriva à Changhaï pour diriger la section paysanne au C.C. du P.C.C. A cette époque, les opportunistes de droite, avec à leur tête Tchen Tou-sieou faisant le jeu de la réaction du Kuomintang, s'efforçaient de liquider le mouvement de masse des paysans et des ouvriers. Ils s'acharnaient surtout contre la paysannerie qui s'était soulevée dans une lutte héroïque. Mao Tsé-toung se rendit dans le Hounan afin d'étudier sur place le mouvement paysan. Dans le compte rendu qu'il fit de ce voyage, il écrivait : « Dans peu de temps, on verra dans toutes les provinces de la Chine du Centre, du Sud et du Nord, se lever des centaines de millions de paysans ; ils seront impétueux et irrésistibles comme l'ouragan, et aucune force ne pourra les retenir. Ils briseront leurs chaînes et s'élanceront vers leur libération. »

Après le coup d'Etat contre-révolutionnaire du Kuomintang (7 août 1927), se tint une conférence extraordinaire du parti, à laquelle Mao Tsé-toung prit une part active. Le chef des opportunistes, Tchen Tou-sieou, fut relevé de son poste de secrétaire général du C.C. Réalisant la nouvelle orientation politique élaborée à la conférence, le parti envoya Mao Tsé-toung dans le Hounan afin d'organiser l'insurrection paysanne.

Avec Tchou Dé, Mao Tsé-toung créa l'Armée Rouge chinoise, qui s'est formée et aguerrie en s'inspirant des principes de la guerre des partisans : « L'ennemi attaque, nous nous replions ; l'ennemi s'arrête, nous le harcelons ; l'ennemi est fatigué, nous le battons ; l'ennemi bat en retraite, nous le poursuivons. » Mao Tsé-toung appelait les communistes chinois à étudier avec soin l'expérience de la guerre civile en Russie. Toute la partie sud de la province du Kiang-si devint le théâtre des opérations de l'Armée Rouge. Dans d'autres provinces du Centre et du Sud furent aussi créés des détachements de l'Armée Rouge et des bases révolutionnaires. En avril 1930, un groupe d'opportunistes de « gauche », ayant à sa tête Li Li-sang, s'empara de la direction du C.C. du parti communiste. Ce groupe poussait le parti aux aventures, à l'organisation des insurrections armées dans toutes les grandes villes du pays. Sous la direction de Mao Tsé-toung le parti communiste a combattu cette ligne erronée. En septembre 1930, à la troisième Assemblée plénière du C.C., Li Li-sang reconnut ses erreurs et quitta la direction du C.C.

Le 7 novembre 1931, un gouvernement ouvrier et paysan dirigé par Mao Tsé-toung, fut formé à Jou-tsing (province du Kiang-si). En lutte contre les opportunistes, Mao Tsé-toung orientait les efforts du parti pour renforcer les bases révolutionnaires, consolider les succès de l'Armée Rouge. Sous sa direction, quatre offensives entreprises par Tchang Kai-chek depuis décembre 1930 jusqu'à février 1933, furent repoussées.

Cependant, un autre groupe d'opportunistes de « gauche », dirigé par Wang Min (Tchen Chao-you), empêcha l'exploitation de ces succès. La politique désastreuse de ce groupe fit que la cinquième poussée de Tchang Kai-chek ne put être arrêtée. En octobre 1934 les unités de l'Armée Rouge commencèrent leur célèbre Grande marche. Au Comité Central de janvier 1935 Mao Tsé-toung et ses camarades de lutte mirent en échec les opportunistes de « gauche » qui furent relevés de leurs postes. Mao Tsé-toung prit la tête de la nouvelle direction du parti. Sous sa conduite, le groupe des opportunistes de droite de Tchang Kouo-tao fut également mis en déroute à cette époque.

La Grande marche terminée avec succès, Mao Tsé-toung se consacra à l'étude des problèmes tactiques qu'imposait la lutte contre l'impérialisme japonais. Il soumit à une critique serrée les vues erronées des opportunistes de « gauche » selon lesquelles la bourgeoisie nationale chinoise serait incapable de se joindre aux ouvriers et aux paysans dans la lutte contre l'impérialisme japonais. Mao Tsé-toung montra clairement qu'il était parfaitement possible et nécessaire de créer un front unique antijaponais. Grâce à la direction éclairée de Mao Tsé-toung, les forces patriotiques se groupaient toujours davantage autour du parti communiste et le pays tout entier se préparait à riposter aux envahisseurs. Dans ces conditions, il fallait tirer les enseignements de la longue expérience militaire du parti, faire le point de la lutte contre l'opportunisme de « gauche » et de droite sur le plan militaire, élaborer la ligne tactique et stratégique dans la guerre révolutionnaire à venir. Cette tâche fut accomplie par Mao Tsé-toung dans son ouvrage « Les problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine » (1936). Dans la période où s'est créé le front unique antijaponais lorsque les communistes sortaient de clandestinité sur les arrières du Kuomintang, l'affermissement idéologique et organique des rangs du parti s'imposait instamment. A cette fin il fallait dénoncer définitivement l'opportunisme de droite et de « gauche » en tant qu'agent d'une influence hostile au sein du parti, dévoiler l'inconsistance idéologique des groupements antiparti. Mao Tsé-toung s'acquitta de ces tâches dans ses œuvres philosophiques « De la pratique » (1937) et « Des contradictions » (1937). Ces œuvres sont des exemples remarquables d'application de la philosophie marxiste-léniniste à l'histoire concrète de la Chine et du peuple chinois en lutte pour sa liberté. Appliquant la dialectique matérialiste aux problèmes tactiques de la révolution, Mao Tsé-toung, dans son ouvrage « De la guerre prolongée » (1938) indiqua les moyens concrets de vaincre l'impérialisme japonais. En 1940 parut l'ouvrage « La nouvelle démocratie » Mao Tsé-toung y réfute les thèses du Kuomintang sur la possibilité d'une « troisième voie » du développement de la Chine et montre que la révolution chinoise ne peut triompher qu'avec le soutien de l'Union Soviétique et du camp anti-impérialiste tout entier. « La Chine se développera selon une voie non capitaliste. Quiconque s'oppose à ce courant historique, écrivait Mao Tsé-toung, se cassera les reins. »

La situation se compliquait. La clique de Tchang Kai-chek déclenchait, l'une après l'autre, ses offensives anticommunistes. Les troupes du Kuomintang encerclaient la Région spéciale. Les occupants japonais appliquaient aux régions libérées la tactique de la terre brûlée. Tous les efforts des ennemis extérieurs et intérieurs furent cependant contrecarrés avec succès. Vers 1943, les régions libérées se consolidèrent et s'agrandirent. Les forces des communistes se multiplièrent.

Au cours de cette période, ce qu'on appela le « Mouvement pour la rectification du style dans les rangs du parti » prit sous la direction de Mao Tsé-toung une importance particulière. Dans ses articles intitulés « Réorganisons nos études » (mai 1941), « Contre les formules mécaniques dans le travail du parti » (février 1942), Mao Tsé-toung enseignait aux communistes chinois comment appliquer d'une façon créatrice la théorie marxiste-léniniste à la pratique de la lutte révolutionnaire en

Chine ; il les appelait à renoncer au style vicieux consistant à apprendre mécaniquement certaines formules marxistes d'une part, à négliger la théorie, de l'autre. A la suite du « Mouvement pour la rectification du style », le niveau idéologique des membres du parti s'éleva sensiblement, ce qui permit de diriger politiquement et démentir à la victoire la lutte pour la révolution démocratique populaire.

Les victoires décisives remportées par le peuple soviétique dans la Grande guerre nationale contre les envahisseurs fascistes, exercèrent une forte influence sur la lutte de libération en Chine. Les forces patriotiques ont serré plus étroitement encore leurs rangs autour du parti communiste et exigé la réorganisation du gouvernement du Kuomintang selon les principes démocratiques. Mao Tsé-toung exprima les aspirations du peuple dans le rapport « A propos du gouvernement de coalition » qu'il présenta au VII<sup>e</sup> congrès du Parti communiste chinois (1945). Il mit en lumière les deux lignes suivies dans la guerre antijaponaise la ligne du P.C.C. orientée vers le déclenchement de la guerre populaire et la ligne du Kuomintang consistant à faire la guerre sans le peuple contre le peuple. Mao Tsé-toung montra théoriquement que la première ligne menait, par une nécessité historique à la victoire et la seconde à la défaite. Dans son rapport, il dressa un programme concret d'édification de la Chine nouvelle. Après la défaite de l'Allemagne fasciste et du Japon impérialiste, la clique de Tchang Kai-shek déclencha la guerre civile avec l'aide des impérialistes américains (été 1946). Mais l'Armée de libération populaire sous la direction de Mao Tsé-toung, mit en déroute l'armée du Kuomintang qui était forte de plusieurs millions d'hommes. Le peuple chinois fut à jamais libéré du joug de l'impérialisme. Le premier octobre 1949 fut proclamée la République populaire chinoise et formé un gouvernement populaire, ayant à sa tête Mao Tsé-toung. A la veille de cette victoire historique il avait écrit son ouvrage « De la dictature démocratique du peuple ». Il y définit le nouveau pouvoir instauré après la défaite de la réaction impérialiste et féodale, comme une dictature démocratique du peuple, fondée sur l'alliance des ouvriers et des paysans et dirigée par la classe ouvrière. Cet ouvrage de Mao Tsé-toung servit de base au « Programme général » du Conseil consultatif politique de la République populaire chinoise.

La République populaire chinoise, dirigée par le parti communiste, enregistra en un court délai d'immenses succès. La Chine nouvelle, sous la direction du parti communiste, avec à sa tête Mao Tsé-toung, est devenue un puissant bastion de la paix et de la démocratie, et s'est engagée avec assurance dans la voie de l'édification des fondements du socialisme.

**MARKOVITCH Svétozar** (1846-1875) Eminent révolutionnaire, démocrate, philosophe matérialiste et socialiste utopique serbe. Sa conception du monde s'est formée au moment où se posait impérieusement la question de l'achèvement de la révolution démocratique bourgeoise en Serbie. Markovitch a subi l'influence des démocrates révolutionnaires russes. Les deux ans et demi qu'il a passés à Pétersbourg ont été décisifs à cet égard. « Etre pour le peuple serbe ce que furent Tchernychevski, Dobrolioubov et autres pour le peuple russe », telle était la devise de Markovitch. C'était un révolutionnaire ardent, un patriote et un internationaliste, un champion de la liberté et de l'égalité des femmes « La seule issue pour le peuple serbe c'est la révolution dans la péninsule balkanique... », écrivait Markovitch. Il préconisait la libération nationale et sociale des peuples balkaniques opprimés, en soulignant que la question nationale est inséparable des transformations sociales. « L'affranchissement d'un peuple de la tyrannie d'un autre n'est qu'un maillon dans la chaîne des autres libérations » ; « ... un esclave ne pourra jamais affranchir un autre », disait Markovitch. Ennemi de la monarchie et de la bureaucratie, du libéralisme et du chauvinisme serbe, il exprimait les intérêts des masses de paysans et d'artisans vouées à la ruine.

Bien qu'il fût au courant des principaux ouvrages de Marx et d'Engels et participe à la 1<sup>re</sup> Internationale comme correspondant de la section russe, il n'a pas assimilé le matérialisme dialectique et historique, le socialisme scientifique, la mission historique du prolétariat. Il s'imaginait qu'en s'appuyant sur la zadrouga (grande famille patriarcale) et la commune paysanne, on pourrait, après la victoire de la révolution populaire, arriver au socialisme, en évitant le stade capitaliste. Pourtant, fort de la lecture des œuvres de Marx, il a fait une critique serrée du système économique capitaliste. Il défendit hardiment la Commune de Paris.

Les idées philosophiques de Markovitch étaient étroitement liées à son programme de révolution démocratique, elles étaient sa base théorique. Dans son principal ouvrage philosophique « Le réalisme dans la science et dans la vie » (1871-1872), il a défendu les idées matérialistes de *Tchernychevski* (V.) qu'il appelait « notre grand éducateur ». Selon Markovitch, la matière est une donnée première et la conscience, une donnée seconde ; le monde est connaissable. Il a formulé des propositions dialectiques sur le caractère infini du processus de développement de la nature. Dans ses écrits, il s'inspirait des ouvrages de *Darwin* (V.) et de *Sétchénev* (V.). Sous l'influence de *Pissarev* (V.), Markovitch popularisa le darwinisme. Il combattit avec acharnement la religion, défendit la science. Il envisageait en idéaliste les lois du développement de la société. Les idées politiques sont exposées dans l'ouvrage « La Serbie en Orient », dans l'article « La lutte sociale et politique en Europe », etc. Son point de vue sur l'art s'inspirait de l'esthétique matérialiste de Tchernychevski. Dans ses « Fondements de l'économie populaire, ou science du bien-être populaire », Markovitch propage les idées économiques de Tchernychevski.

**MARX Karl.** Fondateur génial du communisme scientifique, grand éducateur et guide du prolétariat mondial, inspirateur et organisateur de la 1<sup>re</sup> Internationale (« Association internationale des travailleurs »).

Karl Marx naquit le 5 mai 1818 à Trèves, en Allemagne. Son père était avocat. Après le lycée, à Trèves, Marx fit ses études à l'Université de Bonn, puis à celle de Berlin, où il adhéra au groupe des « hégéliens de gauche » à tendances révolutionnaires. Il consacra sa thèse de doctorat à la philosophie d'Epicure et de Démocrite. Dans ce travail, il défendait des vues idéalistes. Après avoir soutenu brillamment sa thèse à la faculté de philosophie de Léna, Marx revint à Bonn, qu'il quitta en 1842 pour Cologne où il rédigea la « Gazette rhénane », organe de la bourgeoisie radicale de la Rhénanie.

Lénine parle de la période du travail de Marx à la « Gazette rhénane », comme d'une période de transition de l'idéalisme au matérialisme, du démocratisme révolutionnaire au communisme. Au début de 1843 la « Gazette rhénane » qui, sous la direction de Marx, était un organe démocratique révolutionnaire et se trouvait soumise à une censure rigoureuse, fut interdite. En juin 1843, Marx épousa Jenny von Westphalen, son amie d'enfance. Fin octobre 1843, il se fixa à Paris où il fonda avec Arnold Ruge les « Annales franco-allemandes ». C'est là que furent publiés ses remarquables articles « Contribution à la



critique de la philosophie de droit de Hegel » et « La question juive ». « Dans les articles de Marx publiés par la revue il nous apparaît déjà comme un révolutionnaire qui proclame « la critique implacable de tout ce qui existe » et en particulier « la critique des armes » et fait appel aux masses et au *prolétariat* » (Lénine : « Karl Marx ; Friedrich Engels », M. 1954, pp. 7-8).

En septembre 1844, Marx rencontra Engels à Paris et ce fut le début de leur lutte commune pour la cause ouvrière. Ils mirent les premiers en lumière le rôle historique du prolétariat fossoyeur du capitalisme et bâtisseur du communisme, et ils devinrent les éducateurs et les dirigeants du prolétariat, les champions de la lutte pour l'affranchissement des travailleurs de l'esclavage capitaliste. « Les légendes antiques, écrit Lénine, rapportent des exemples touchants d'amitié. Le prolétariat européen peut dire que sa science a été créée par deux savants et militants, dont les relations personnelles dépassent toutes les légendes les plus émouvantes des anciens, relatives à l'amitié des hommes » (*Ibid.*, p 52).

En 1845 Marx et Engels écrivirent « *La Sainte Famille* » (V.), livre dirigé contre les chefs des « *jeunes-hégéliens* » (V.), Bruno Bauer et C<sup>ie</sup>, et qui joua un rôle important dans l'élaboration du marxisme. Leur théorie du communisme scientifique. Marx et Engels l'exposèrent dans l'« *Idéologie allemande* » (V.). A Paris Marx se consacra à l'étude de l'économie politique et de l'histoire de la révolution française, tout en poursuivant une activité révolutionnaire intense. En 1845, sur l'insistance du gouvernement prussien Marx fut expulsé de Paris comme révolutionnaire dangereux. Fixé à Bruxelles, il publia en 1847 son ouvrage « *Misère de la philosophie* » (V.), réponse à « La philosophie de la misère » de l'anarchiste et socialiste petit-bourgeois Proudhon (V.). A Bruxelles, Marx adhéra à une société secrète de propagande la « Ligue des communistes » et prit une part dirigeante à son II<sup>e</sup> congrès qui chargea Marx et Engels de rédiger le programme de cette association. C'est ainsi que parut en février de 1848 le célèbre « *Manifeste du Parti communiste* » (V.) avec son grand mot d'ordre international : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » « Cette plaquette vaut des tomes, écrivait Lénine, son esprit fait vivre et se mouvoir, jusqu'à nos jours, tout le prolétariat organisé et combattant du monde civilisé » (*Ibid.*, p. 50). A Bruxelles Marx continua sa lutte contre le gouvernement prussien. Lors de la révolution de février 1848 en France, le gouvernement belge, face au mouvement populaire qui commençait à Bruxelles, expulsa Marx qui fut conduit sous escorte policière à la frontière française

Marx revint à Paris. Mais, après la révolution de mars 1848, en Allemagne, il se rendit à Cologne pour y fonder la « Nouvelle Gazette rhénane » Après la victoire de la contre-révolution en Allemagne, Marx comparut en justice et fut expulsé du pays. Il fut ensuite expulsé de Paris après la manifestation de juin 1849, et il dut partir pour Londres où il vécut jusqu'à la fin de ses jours.

Après le coup d'Etat en France, Marx publia « Les luttes de classes en France » et « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte » qui dressaient le bilan de la révolution de 1848-1851. Les années suivantes furent consacrées à sa principale oeuvre scientifique. « *Le Capital* » (V.). Après de longues recherches économiques, Marx écrivit en 1859 la « Contribution à la critique de l'économie politique », premier exposé de sa théorie de la valeur et de l'argent. Huit ans plus tard, en 1867, parut à Hambourg le premier livre du « *Capital* » qui contenait les principes essentiels des conceptions économiques et socialistes de Marx, ainsi que les bases de sa critique de la société contemporaine, du mode de production capitaliste et de ses conséquences. Durant les années que Marx consacra au « *Capital* », il déploya en même temps une activité révolutionnaire débordante. Devant la montée du mouvement ouvrier au début des années 60. Marx se mit à réaliser son idée : créer une association de travailleurs pour mettre au point une tactique unique pour la lutte prolétarienne. En 1864 fut fondée à Londres l'« Association internationale des travailleurs », la Ire Internationale, dont Marx était l'animateur et le chef idéologique. Il rédigea l'Adresse inaugurale de l'Internationale et presque tous ses principaux documents En créant la 1<sup>re</sup> Internationale, Marx avait jeté les fondements de l'organisation prolétarienne internationale de la lutte révolutionnaire pour le socialisme.

A la tête de l'Internationale, Marx engagea la lutte pour mettre un terme à la dispersion du mouvement ouvrier. « *L'Internationale* avait été fondée pour remplacer les sectes socialistes et semi-socialistes par une organisation effective de la classe ouvrière » (Marx-Engels : *Ausgewählte Briefe*, B. 1953, S. 316). Dans une lutte implacable contre l'opportunisme dans le mouvement ouvrier, contre les anarchistes (proudhoniens, bakouninistes), etc., Marx élaborait la tactique révolutionnaire pour la lutte de la classe ouvrière.

En 1871 il écrivit son ouvrage célèbre « *La Guerre civile en France* » où il analysa l'expérience de la Commune de Paris et lui donna une appréciation « profonde, précisée, brillante, efficace, révolutionnaire » (Lénine).

Etant donnée la réaction qui succéda à la chute de la Commune de Paris, le Conseil général de l'Internationale fut, en vertu d'une décision du congrès de La Haye (1872), transféré en Amérique, puis se déclara dissous. Après le congrès de La Haye, Marx se consacra de nouveau au « *Capital* », se rendant nettement compte de la portée de cet ouvrage pour la révolution prolétarienne, pour la classe ouvrière internationale. En 1875 il écrivit sa célèbre « *Critique du programme de Gotha* » (V.).

A partir des années 60 Marx suivit avec la plus grande attention le mouvement de libération sociale en Russie. Il étudia la langue russe pour pouvoir lire dans l'original les oeuvres de la littérature russe qui reflétaient les rapports sociaux en Russie. Il apprit avec joie que son « *Capital* » était traduit en russe : « ... en Russie, où l'on lit et apprécie « *Le Capital* » plus que dans n'importe quel autre pays, notre succès est encore plus considérable » (*Ibid.*, S. 398). Il appréciait hautement les grands révolutionnaires démocrates russes *Tchernychevski* (V.) et *Dobrolioubov* (V.). L'étude approfondie des changements économiques et politiques survenus en Russie, permit à Marx et à Engels de prévoir au lendemain de la Commune de Paris de 1871 l'imminence de la première grande révolution russe. « Quand la Commune de Paris eut été renversée à la suite des massacres organisés par les défenseurs de l'ordre, — écrivaient Marx et Engels le 21 mars 1881, — les vainqueurs ne pouvaient même pas supposer qu'à peine dix ans plus tard au loin, à Pétersbourg il se produirait un événement qui doit conduire inévitablement, même si la lutte doit être longue et cruelle, à la Commune russe... Ainsi la Commune que les puissances du vieux monde croyaient être rayée de la face de la terre, vit encore ! » (*Ibid.*, S 410-411).

Lénine indiquait que Marx et Engels avaient foi en la révolution russe, étaient convaincus de son immense portée mondiale.

Les mesures d'expulsion dont Marx fut, à plusieurs reprises, l'objet de la part de gouvernements réactionnaires, la misère qu'il connut toute sa vie et que l'appui financier d'Engels n'atténuait que partiellement, la lutte implacable qu'il mena contre les courants non prolétariens et anti-prolétariens de tout acabit, le travail intensif qu'exigeaient ses travaux théoriques, tout cela ébranla la santé de Marx et le 14 mars 1883, cet homme génial s'éteignit. Il fut le cerveau et le cœur du prolétariat, de la classe la plus progressiste, appelée à accomplir un tournant radical dans l'histoire de l'humanité. « Il est mort, disait Engels, honoré, aimé, pleuré par les millions de ses compagnons de lutte révolutionnaire en Europe et en Amérique, depuis les mines de Sibérie jusqu'à la Californie » (Marx/Engels : *Ausgewählte Schriften*, Band II, M. 1950. S. 157-158). Marx avait découvert les lois de l'évolution historique de l'humanité, élaboré la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne. Il avait créé, avec Engels la conception du monde révolutionnaire du prolétariat, — le *matérialisme dialectique* (V.) En appliquant cette doctrine à l'étude de la société, il avait conçu le *matérialisme historique* (V.), science des lois du développement social, des lois de la lutte des classes. Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique furent une véritable révolution dans l'histoire de la philosophie. A la différence des philosophes précédents, Marx et Engels n'ont pas été simplement les fondateurs d'une « école » philosophique, mais de véritables chefs d'un mouvement prolétarien qui ne cesse de s'élargir et de se renforcer.

Grâce à une étude complète de la vie économique et politique de la société bourgeoise. Marx décrit les origines du capitalisme, définit les lois et les tendances de son développement, et prouva l'inéluctabilité de sa disparition. Il montra que le capitalisme avait un caractère transitoire et que la victoire d'un nouveau régime social, du communisme, était inévitable. A la place des anciennes théories du *socialisme utopique* (V.), Marx créa la théorie du communisme scientifique. Toutes les parties de la doctrine de Marx sont indissolublement liées. « La doctrine de Marx est toute-puissante, parce qu'elle est juste. Elle est harmonieuse et complète ; elle donne aux hommes une conception cohérente du monde, inconciliable avec toute superstition, avec toute réaction, avec toute défense de l'oppression bourgeoise » (Lénine : *Œuvres choisies en deux volumes*, t. I, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 63).

La doctrine de Marx est immortelle. Après la mort de Marx et d'Engels, elle fut développée dans les œuvres de leurs grands continuateurs Lénine et Staline, dans le léninisme, marxisme de l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes.

**MARXISME CREATEUR.** Marxisme authentique, considéré comme guide pour l'action révolutionnaire, comme science d'avant-garde qui progresse avec la vie et la fait progresser. Le marxisme créateur est foncièrement étranger au dogmatisme des idéologues de la II<sup>e</sup> Internationale opportuniste qui appauvriissait et déformait le marxisme. Reconnaisant formellement le marxisme, ils s'efforçaient d'en faire un dogme mort, d'en émousser la pointe révolutionnaire et de le rendre ainsi inoffensif pour la bourgeoisie. Dans le « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. » on trouve une profonde définition du marxisme créateur. « On ne peut considérer la théorie marxiste-léniniste comme un recueil de dogmes, comme un catéchisme, comme un Credo, et les marxistes comme des pédants farcis de textes La théorie marxiste-léniniste est la science du développement de la société, la science du mouvement ouvrier, la science de la révolution prolétarienne, la science de la construction de la société communiste. En tant que science, elle ne reste pas et ne peut pas rester à un point mort ; elle se développe et se perfectionne. On comprend bien que dans le cours de son développement, elle s'enrichit forcément de l'expérience nouvelle, des connaissances nouvelles ; et telles de ses thèses et de ses conclusions changent forcément avec le temps, sont forcément remplacées par des conclusions et des thèses nouvelles, conformes aux conditions historiques nouvelles. » Posséder la théorie marxiste-léniniste ne consiste nullement à apprendre par cœur toutes ses formules en s'accrochant à chaque lettre. Posséder la théorie marxiste, c'est savoir enrichir cette théorie de la nouvelle expérience du mouvement révolutionnaire ; c'est savoir *la développer et la faire progresser*, sans hésiter à remplacer, en s'inspirant de ses principes essentiels, les thèses et les conclusions surannées par des thèses et des conclusions nouvelles, conformes à la situation historique nouvelle.

Marx, Engels, Lénine et Staline ont fourni de magnifiques exemples de la manière créatrice d'aborder les problèmes scientifiques. Marx et Engels ont plus d'une fois souligné que leur doctrine n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action. Toute l'activité du Parti communiste de l'Union Soviétique est un modèle éclatant du marxisme créateur. Dans leurs ouvrages consacrés aux problèmes économiques, historiques, politiques, à la stratégie et à la tactique du prolétariat, les classiques du marxisme ont montré comment il faut résoudre ces questions d'une manière créatrice, en tenant compte de tous les changements qui interviennent dans la vie réelle, de la situation historique concrète, Lénine a développé sous tous ses aspects la science marxiste appliquée à l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes. En tenant compte des conditions historiques nouvelles, Lénine a remplacé des thèses et des conclusions surannées par des thèses et des conclusions nouvelles (par exemple, que la victoire du socialisme est possible d'abord dans un seul pays capitaliste, que la meilleure forme politique de dictature du prolétariat n'est pas la république démocratique parlementaire, mais la république des Soviets etc.).

Staline a montré que la formule d'Engels sur le dépérissement de l'Etat socialiste, fondée sur la supposition que le socialisme pouvait vaincre simultanément dans tous les pays, n'était pas valable dans d'autres conditions, quand le socialisme n'avait vaincu que dans un seul pays. Dans ces conditions, l'Etat socialiste doit être consolidé par tous les moyens. L'Etat subsistera même dans un pays qui a achevé l'édification du communisme tant que le danger d'une attaque du dehors, venant des Etats impérialistes, n'aura pas disparu.

La condition décisive d'une conception créatrice du marxisme est l'unité de la théorie et de la pratique. Les menchéviks, les kautskistes et les autres ennemis du marxisme faisaient preuve d'un dogmatisme stérile parce qu'ils séparaient aussi la théorie de la pratique, ignoraient les expériences nouvelles dans la lutte du prolétariat, et l'évolution de la vie pratique. Le vrai marxisme, c'est-à-dire le marxisme révolutionnaire, est fondé sur l'unité de la théorie et de la pratique. Tenant compte des données fournies par la pratique, des conditions historiques nouvelles, le marxisme enrichit constamment la théorie. C'est en cela que réside la force inépuisable du marxisme créateur. L'âme du marxisme est la dialectique matérialiste, qui veut qu'on considère les phénomènes dans leur développement, leur changement, leur naissance et leur destruction et qu'on juge tout événement social en relation étroite avec la situation historique, les conditions historiques qui l'ont produit.

« **MARXISME ET LA QUESTION NATIONALE (Le)** ». Oeuvre de J. Staline, un des plus importants ouvrages marxistes sur la question nationale. Rédigé fin 1912-début 1913 à l'étranger, où Staline s'était rendu pour rencontrer Lénine et participer à la réunion du Comité Central élargi. Publié pour la première fois sous le titre « La question nationale et la social-démocratie » dans les n<sup>os</sup> 3-5 de la revue bolchevique « Prosvéchtchénié » (1913), parut en 1914 en tirage à part aux Editions « Priboi » (Petersbourg). Ayant appris que la direction de la revue considérait cette étude comme une simple contribution à la discussion, Lénine s'y opposa résolument : « Bien entendu, nous sommes absolument contre. L'article est *excellent* II traite une question d'actualité brûlante, et nous ne céderons pas d'un iota notre position de principe à la canaille bundiste » (Œuvres, t. 35, éd. russe, p. 60).

Dans son livre Staline met au point la théorie marxiste de la nation définit la méthode que doivent suivre les communistes pour aborder la solution de la question nationale qui fait partie du problème général de la révolution, justifie le principe du groupement international des ouvriers et met en échec le programme opportuniste et nationaliste de la II<sup>e</sup> Internationale. Par la suite, en parlant des conditions dans lesquelles avait paru son œuvre, Staline écrivait qu'elle « reflète la période des discussions de principe sur la question nationale au sein de la social-démocratie russe à l'époque de la réaction du tsar et des grands propriétaires fonciers un an et demi avant la guerre impérialiste, à l'époque de la montée de la révolution démocratique bourgeoise en Russie. Deux théories de la nation s'affrontaient alors et partant, deux programmes nationaux : le programme *autrichien*, soutenu par le Bund et les menchéviks, et le programme *russe*, celui des bolcheviks » (Œuvres, t. 4, éd. russe, p. 70). De la même période datent les écrits de Lénine « Notes critiques sur la question nationale », « Du droit des nations à disposer d'elles-mêmes », qui, ainsi que d'autres travaux de Lénine qui ont développé plus avant la théorie marxiste de la nation, ont contribué à l'élaboration du programme marxiste dans ce domaine.

Avec les œuvres de Lénine, l'ouvrage de Staline joua un très grand rôle dans la mise au point de la théorie et de la politique du parti communiste sur la question nationale. Ses idées ont été développées dans « La question nationale et le léninisme » (1929) et dans d'autres travaux de Staline. (V. également *Nation ; Question nationale.*)

« **MARXISME ET LES PROBLEMES DE LINGUISTIQUE (Le)** ». Ouvrage de Staline, écrit en 1950 à l'occasion de la discussion dans le journal « Pravda » sur les problèmes de linguistique. Cette brochure contient une critique prof on rieuse de la théorie de Marr, théorie antimarxiste qui devait faire dévier du bon chemin la linguistique soviétique. Partant des principes fondamentaux du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, Staline a justifié et amplement développé la théorie marxiste-léniniste de la langue.

Marr affirmait que la langue est une superstructure au-dessus de la base économique, qu'elle a un caractère de classe, qu'elle se développe par explosions périodiques, qu'elle n'est pas un moyen de communication entre les hommes mais Un instrument de lutte de classe. Ces assertions et autres thèses pseudo-marxistes empêchaient de résoudre correctement les problèmes cruciaux de la linguistique. Staline a démontré que la langue n'est pas une superstructure. A la différence de la superstructure qui se modifie avec la base économique et qui est le produit d'une époque, la langue, produit de plusieurs époques, vit infiniment plus longtemps que n'importe quelle base et n'importe quelle superstructure. La superstructure est engendrée par telle ou telle base ; la langue, par centre, est due au développement séculaire de la société. Alors que la superstructure n'est liée à la production que d'une façon indirecte, par l'intermédiaire de la base, la langue reflète d'emblée, directement, les changements survenus dans la production. Aussi est-il faux de ranger la langue parmi les phénomènes ayant un caractère de classe. La tentative de Marr et de ses adeptes de considérer la langue comme une catégorie de classe contredit la conception marxiste de la nation, une des particularités de celle-ci étant la communauté de la langue. Staline a dégagé et justifié les lois du développement de la langue. Il a rejeté comme contraire aux faits la théorie de Marr sur l'évolution par stades, selon laquelle, à une étape donnée, l'ancienne langue disparaît brusquement pour céder le terrain à une langue nouvelle, soi-disant conforme à la base économique nouvelle. « Le marxisme, écrivait Staline, ne reconnaît pas les brusques explosions dans le développement de la langue, la brusque disparition de la langue existante et la constitution brusque d'une langue nouvelle » (« Le marxisme et les problèmes de linguistique », M 1952, p. 27). Staline a mis à jour les lois relatives à l'action réciproque des différentes langues dans le passé ; il a montré comment elles fusionneront en une seule langue dans la société communiste future. L'ouvrage de Staline a éclairé la voie que doit suivre la linguistique soviétique, il a fourni une base théorique solide à la construction pratique de la langue, un des chapitres les plus importants de l'édification de la culture socialiste soviétique. Il a découronné les opinions erronées de Marr sur l'héritage linguistique et montré que sa « doctrine » qui nie la continuité dans le développement de la langue n'est qu'un plat nihilisme envers la culture du passé.

Staline a défini la base comme le régime économique de la société à l'étape donnée de son développement. En définissant la superstructure, — les vues politiques, juridiques, religieuses, artistiques, philosophiques de la société et les institutions politiques, juridiques et autres qui leur correspondent, — il a souligné ses traits particuliers, montré l'interaction de la *base et de la superstructure* (V.).

Ses indications sur la loi dialectique de la conversion de la qualité ancienne en la qualité nouvelle sont d'une grande importance. Critiquant la théorie de Marr sur l'évolution de la langue par explosions, Staline a précisé : « la loi présidant au passage de la qualité ancienne à une qualité nouvelle au moyen d'explosions, est non seulement inapplicable à l'histoire du développement de la langue, mais on ne saurait non plus l'appliquer toujours à d'autres phénomènes sociaux se rattachant à la base ou à la superstructure » (*Ibid.*, p 28). Le bond qui se produit sous forme d'explosion révolutionnaire de ce qui existe et de son remplacement par le nouveau, n'est de rigueur que dans une société divisée en classes antagoniques, par exemple lors de la transition du régime capitaliste au régime socialiste. Mais il n'est pas du tout obligatoire dans une société n'ayant pas de classes hostiles. Témoin : la collectivisation agricole en U.R.S.S., tournant qui s'est opéré par transition graduelle de l'ancien au nouveau.

Dans son ouvrage Staline développe plus avant la méthode historique de l'étude de la réalité, et porte un coup au dogmatisme et au talmudisme dans l'analyse des phénomènes sociaux.

« Le marxisme n'admet pas de conclusions et de formules immuables, obligatoires pour toutes les époques et toutes les périodes. Le marxisme est ennemi de tout dogmatisme » (*Ibid.*, p 53).

Staline développe également le problème national. Il montre les lois qui président à l'évolution des nations et des langues nationales avant et après la victoire du socialisme dans le monde entier.

« Le marxisme et les problèmes de linguistique » est d'une portée immense pour la théorie marxiste de la connaissance. Staline a montré qu'on ne peut pas détacher la pensée de la langue, comme le faisait Marr ; que prendre la pensée en dehors de la langue revient à sombrer dans l'idéalisme ; que la langue est la « matière naturelle » de la pensée qui ne peut exister que sur la base de la langue. Cette conception authentiquement marxiste du rapport entre la langue et la pensée fournit aux savants soviétiques une arme dans la lutte contre les idéalistes qui séparent la pensée de la langue, ou qui transforment la langue en chose en soi et escamotent sciemment le fait qu'elle est étroitement liée à la pensée, qu'elle enregistre et fixe son travail. Dans la philosophie réactionnaire bourgeoise de nos jours est largement répandu l'idéalisme dit sémantique (*V Philosophie sémantique*) qui réduit l'opposition de fond entre les conceptions et idéologies des classes, l'opposition entre le matérialisme et l'idéalisme à l'« inexactitude » des termes et des expressions de la langue. Les philosophes réactionnaires bourgeois s'efforcent ainsi de défendre la cause irrémédiablement perdue de l'idéalisme. La pensée n'existe pas sans la langue, la langue enregistre et fixe dans les mots et les mots combinés en propositions les résultats du travail de la pensée en vue de connaître la réalité objective : cette thèse marxiste dévoile les théories antiscientifiques de la philosophie bourgeoise. Staline met à jour la liaison étroite entre la doctrine philosophique de la connaissance et la linguistique, l'importance de la langue pour la théorie de la connaissance.

Staline souligne la portée des discussions et des luttes d'opinions pour le développement de la science, sans quoi aucune science ne peut progresser, ne peut être prospère.

« Le marxisme et les problèmes de linguistique » est une importante contribution à la linguistique marxiste. (V. également *Langue.*)

« **MARXISME LEGAL** ». Falsification du marxisme par la bourgeoisie libérale. Le « marxisme légal » a pris naissance dans les années 90 du XIX<sup>e</sup> siècle en Russie parmi les intellectuels de la bourgeoisie libérale (P. Strouvé, M. Tougan-Baranovski, S. Boulgakov, N. Berdiaev et autres « compagnons de route » provisoires du mouvement social d'alors). A cette époque, le marxisme se diffusait rapidement en Russie, et les intellectuels bourgeois commencèrent à s'affubler de l'habit marxiste. Ils faisaient imprimer leurs articles dans les revues et journaux légaux. D'où le nom de « marxistes légaux ». Lénine disait d'eux que ce sont des démocrates bourgeois pour lesquels rompre avec le *populisme* (V.) ne signifiait nullement passer du socialisme petit-bourgeois (ou paysan) au socialisme prolétarien, mais au libéralisme bourgeois. Lénine a caractérisé le « marxisme légal » comme le reflet du marxisme dans la littérature bourgeoise.

La première intervention littéraire des « marxistes légaux » fut le livre de P. Strouvé, publié en 1894, « Notes critiques à propos du développement économique de la Russie ». Se dressant contre le populisme, à partir des positions de la bourgeoisie libérale, Strouvé exaltait le capitalisme et cherchait à démontrer qu'en Russie il serait stable et de longue durée. Il conviait à reconnaître le manque de culture de la Russie et à se mettre à l'école du capitalisme. Dans son livre il révisait toutes les thèses fondamentales du marxisme, et en particulier, ce qui en constitue l'essentiel, la doctrine de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat. Tout en admettant des accords provisoires avec les « marxistes légaux » dans la lutte contre les populistes, Lénine les critiquait sévèrement et dénonçait leur nature anti-prolétarienne, leur libéralisme bourgeois. En philosophie les marxistes légaux s'en tenaient au point de vue du kantisme, de l'idéalisme subjectif et de l'objectivisme bourgeois.

Dans son ouvrage « Le contenu économique du populisme et sa critique dans l'ouvrage de M. Strouvé », Lénine a soumis à une critique implacable l'objectivisme bourgeois en lui opposant l'esprit de parti militant des marxistes révolutionnaires. Après la révolution de 1905, pendant les années de la réaction, Strouvé, Berdiaev, Boulgakov et autres ont publié le recueil « Vékhi » [les Jalons], où ils défendaient ouvertement la terreur déclenchée par l'autocratie, le chauvinisme grand-russe, l'idéalisme philosophique et le mysticisme. Par la suite, beaucoup de ces « marxistes légaux » devinrent cadets (principal parti de la bourgeoisie russe), et pendant la guerre civile, gardes-blancs.

**MARXISME-LENINISME.** Science des lois du développement de la nature et de la société, science de la révolution des masses opprimées et exploitées, science de la victoire du socialisme dans tous les pays et de l'édification de la société communiste.

Le marxisme est dû à une grande révolution dans l'histoire du développement de la pensée sociale. La doctrine marxiste a répondu aux questions que l'humanité avancée avait déjà soulevées, mais qu'elle n'a pu résoudre. Ses sources théoriques sont la philosophie allemande de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, l'économie politique anglaise et le socialisme français. Elle est l'expression des intérêts vitaux du prolétariat, classe la plus révolutionnaire de la société capitaliste. Ses principales parties constitutives sont : la philosophie marxiste, l'économie politique marxiste et la théorie du communisme scientifique.

Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique sont la base théorique du marxisme. La différence radicale entre la philosophie marxiste et tous les systèmes philosophiques qui l'ont précédée, est formulée par Marx dans ses « Thèses sur Feuerbach ». « Les philosophes n'ont fait *qu'interpréter* différemment le monde, mais il s'agit de le *transformer*. » Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique sont une puissante arme théorique dans la lutte pour la transformation révolutionnaire de la société. Empruntant à l'ancienne philosophie tout ce qu'elle avait de valable et de progressiste, Marx et Engels ont été les auteurs de la seule conception scientifique du monde. L'âme du marxisme, c'est la dialectique matérialiste. Grâce à cette méthode, les fondateurs du marxisme ont transformé le matérialisme philosophique, surmonté l'étroitesse de

l'ancien matérialisme métaphysique et mécaniste et créé le *matérialisme dialectique* (V.), forme supérieure du matérialisme. Approfondissant et développant le matérialisme philosophique, Marx et Engels l'ont fait aboutir à son terme logique, ils ont étendu ses principes à la connaissance de la société humaine et ont créé le *matérialisme historique* (V.).

Contrairement aux théories idéalistes, d'après lesquelles les idées, la raison sont à la base du développement social, Marx et Engels ont montré que c'est le régime économique qui est la base réelle sur laquelle s'érige la superstructure politique et idéologique, que la force motrice du développement dans les sociétés divisées en classes antagonistes est la lutte des classes.

En appliquant le matérialisme dialectique et le matérialisme historique à la science économiques. Marx a accompli une révolution dans les conceptions de la vie économique de la société et créé la seule économie politique vraiment scientifique. L'œuvre principale de Marx « Le Capital » est consacrée à l'analyse de la structure économique de la société capitaliste. Là où les économistes antérieurs ne voyaient que des rapports entre les objets (échange d'une marchandise contre une autre), Marx a découvert des rapports sociaux entre les hommes. Dans sa théorie de la plus-value, Marx a révélé la source du profit et de la richesse de la classe capitaliste. « La théorie de la plus-value constitue la pierre angulaire de la théorie économique de Marx » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 60). Par une analyse scientifique du mode de production capitaliste, Marx a prédit la chute nécessaire du capitalisme et la victoire du communisme. Le capitalisme qui s'était substitué au féodalisme, n'avait pas aboli l'exploitation de l'homme par l'homme, il n'avait fait que remplacer la vieille forme d'exploitation et d'oppression par une forme nouvelle. Diverses doctrines socialistes commençaient à surgir, reflétant la protestation des exploités. Mais le socialisme primitif était un *socialisme utopique* (V.). Il critiquait et condamnait le régime capitaliste, rêvait d'un régime meilleur où il n'y aurait pas d'exploitation, mais il ne pouvait indiquer la voie pour sortir de l'esclavage capitaliste. Marx et Engels, les premiers, ont fait du socialisme une science. Ils ont mis en lumière le rôle historique mondial du prolétariat, fossoyeur du capitalisme et bâtisseur du communisme. L'essentiel dans le marxisme est la doctrine de la *dictature du prolétariat*. Entre la société capitaliste et la société communiste, écrivait Marx, se situe une période de transformation révolutionnaire, et l'Etat dans cette période ne peut être autre chose que la dictature du prolétariat. Le marxisme a armé la classe ouvrière d'une théorie révolutionnaire dans sa lutte contre la bourgeoisie ; il a imprimé une orientation socialiste au mouvement ouvrier qui jusque-là se développait d'une façon spontanée.

Dès que les idées marxistes se mirent à influencer les masses, toutes les forces de la vieille Europe s'unirent pour traquer le communisme. Ce n'est pas seulement par la violence que la bourgeoisie lutte contre le marxisme. « La dialectique de l'histoire est telle que la victoire du marxisme en matière de théorie oblige ses ennemis à *se déguiser* en marxistes. Le libéralisme, pourri à l'intérieur, tente de reprendre vie sous la forme de *l'opportunisme* socialiste » (*Ibid.*, p. 72). L'opportunisme ne consiste pas nécessairement à renier directement la théorie marxiste ou certains de ses principes. L'opportunisme se manifeste parfois dans des tentatives de s'accrocher à des thèses isolées, surannées du marxisme pour entraver ainsi son développement et s'opposer au progrès du mouvement révolutionnaire du prolétariat. Le marxisme a grandi et s'est fortifié dans la lutte inlassable contre l'opportunisme, le pire ennemi de la classe ouvrière.

Le marxisme est une science créatrice. Ses fondateurs ont toujours considéré leur théorie comme une doctrine qui se développe constamment, comme un guide pour l'action. Après la mort d'Engels, Lénine et, après la mort de celui-ci, Staline et les autres disciples de Lénine étaient les seuls marxistes qui démasquaient implacablement les opportunistes de tout acabit ; ils ont lutté inlassablement contre les déviations du marxisme ; ils ont fait progresser la théorie marxiste ; ils l'ont enrichie sur la base d'une expérience nouvelle, dans les nouvelles conditions de la lutte de classe du prolétariat. Le marxisme-léninisme est l'idéologie unique scientifique, cohérente de la classe ouvrière. Marx et Engels ont vécu et travaillé dans la période du capitalisme prémonopoliste, qui suivait encore une ligne ascendante, dans la période de préparation des prolétaires à la révolution. Lénine, disciple et continuateur génial de la doctrine de Marx et d'Engels, a milité dans la période de l'impérialisme, c'est-à-dire du capitalisme pourrissant, dans la période de l'assaut direct contre le capitalisme, dans la période des révolutions prolétariennes, lorsque la révolution prolétarienne, ayant triomphé dans un pays, a inauguré une ère nouvelle, celle de l'édification du socialisme. Généralisant l'expérience du parti communiste dans sa lutte pour la révolution socialiste, pour l'édification du socialisme en U.R.S.S., Lénine et son grand continuateur Staline, ainsi que leurs disciples et compagnons de lutte ont appliqué la théorie marxiste à de nouvelles conditions. Le léninisme est un marxisme développé, le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne, c'est la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne en général, la théorie et la tactique de la dictature du prolétariat en particulier. Lénine n'a aboli aucun principe du marxisme et ne lui en a pas « ajouté » de nouveaux. S'en tenant entièrement aux positions marxistes, Lénine a développé tous les aspects du marxisme en l'appliquant aux conditions nouvelles de la lutte de classe du prolétariat, à la phase nouvelle, impérialiste, du capitalisme.

Mettant à nu le révisionnisme *de Bogdanov* (V.), Iouchkévitchev, Bazarov, Valentinov et de leurs maîtres en philosophie *Avenarius* (V.) et *Mach* (V.), qui dans leurs écrits essayaient d'opposer au matérialisme marxiste un idéalisme apprêté, Lénine a défendu les principes théoriques du marxisme, et dans son livre « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), il a dégagé magistralement la portée des acquisitions essentielles de la science, avant tout des sciences de la nature au cours de toute la période qui avait suivi la mort d'Engels. Tirant les enseignements de l'expérience historique mondiale qui constituait la lutte du prolétariat international, Lénine a développé la théorie du parti marxiste, le matérialisme dialectique et le matérialisme historique, et ouvert une étape nouvelle, l'étape léniniste de la philosophie marxiste.

Lénine a mis au point la question de *l'impérialisme* (V.), comme nouveau, suprême et dernier stade du capitalisme. Il a montré que l'impérialisme est la veille de la révolution socialiste. A partir de cette analyse, Lénine a fait une découverte de la plus grande importance : il a montré que dans les conditions nouvelles, dans les conditions du développement inégal par bonds, du capitalisme, la victoire du socialisme est possible au début dans un seul pays capitaliste pris à part, et que la victoire simultanée du socialisme dans tous les pays est impossible.

Marx et Engels avaient exposé dans ses grandes lignes l'idée de l'hégémonie du prolétariat dans la révolution. Lénine a développé cette idée et créé une théorie cohérente en ce qui concerne l'hégémonie du prolétariat, et le rôle dirigeant que joue le prolétariat à l'égard des masses laborieuses des villes ; et des campagnes, non seulement lors du renversement du tsarisme et du capitalisme, mais aussi dans la construction du socialisme après la victoire de la dictature du prolétariat. Partant des idées de Marx sur la question nationale et coloniale, Lénine les a développées en les appliquant à la nouvelle époque ; il les a coordonnées et il a constitué un système cohérent de considérations sur la révolution nationale et coloniale à l'époque impérialiste. Lénine a montré que la solution du problème national et colonial est étroitement liée au renversement de l'impérialisme, et que ce problème est inséparable de la question générale de la révolution socialiste.

Lénine a développé l'idée de Marx sur la dictature du prolétariat, découvert le pouvoir des Soviets en tant que meilleure forme d'Etat de la dictature du prolétariat, défini la dictature du prolétariat comme forme *particulière* de l'alliance de classe entre le prolétariat et les masses exploitées non prolétariennes et semi-prolétariennes (paysans, etc.) ; il a souligné que l'alliance du prolétariat avec la paysannerie est le *principe suprême* de la dictature du prolétariat. Lénine a montré que la dictature prolétarienne est le type *supérieur* de la démocratie, la forme au-delà de la démocratie *prolétarienne*, exprimant les intérêts de la majorité (des exploités) à l'opposé de la démocratie *capitaliste* exprimant les intérêts de la minorité (des exploités). L'essentiel dans le léninisme, c'est la doctrine de la dictature du prolétariat ; « ... le léninisme est la doctrine internationale des prolétaires de tous les pays ; il convient et il est obligatoire pour tous les pays sans exception, y compris les pays développés au point de vue capitaliste » (Staline : « Des principes du léninisme : Questions du léninisme », M 1951, pp. 115-116). Lénine a élaboré la question des formes et des méthodes de l'édification du socialisme dans un pays entouré d'Etats capitalistes.

Marx et Engels avaient d'une façon géniale ébauché une doctrine du parti. Le grand mérite historique de Lénine c'est que, le premier dans l'histoire du marxisme, il a élaboré, dans la lutte contre l'opportunisme et le centrisme internationaux, et donné à la classe ouvrière russe et aux ouvriers du monde entier, une doctrine cohérente du parti comme organisation dirigeante du prolétariat, comme son arme principale sans laquelle il est impossible de faire triompher le socialisme. Combattant les ennemis du marxisme, Lénine a mis au point les principes organiques, idéologiques, tactiques et théoriques du parti de type nouveau, différenciant fondamentalement des partis de la II<sup>e</sup> Internationale, devenus depuis longtemps l'appui social essentiel de la bourgeoisie.

La théorie de Marx-Engels-Lénine a été développée dans les œuvres de Staline.

Généralisant l'immense expérience du mouvement révolutionnaire du prolétariat, surtout pendant les dernières décennies, dégagant les leçons de la construction socialiste en U.R.S.S., et tenant compte aussi des dernières acquisitions de la science, Staline a enrichi, dans plusieurs domaines, la philosophie marxiste, le matérialisme dialectique et le matérialisme historique. Un problème important pour la philosophie marxiste, c'est la façon nouvelle dont se manifestent, dans la société socialiste, les principes dialectiques généraux du développement. On trouve dans les œuvres de Lénine des idées et indications géniales sur cette question. Dans les œuvres de Staline elles ont été abordées d'une façon encore plus concrète. Staline a développé les thèses de Lénine concernant le grand rôle, dans la construction du socialisme et du communisme, de la *critique et de l'autocritique* (V.) comme forme nouvelle de la lutte entre ce qui dépérit et ce qui naît. Il a montré qu'en régime socialiste le passage d'un ancien état qualitatif à un nouvel état ne se présente pas comme une explosion révolutionnaire mais se réalise graduellement.

Staline a donné un nouveau développement à l'économie politique marxiste. Poursuivant l'élaboration au-delà de la théorie léniniste de l'impérialisme, il a formulé la *loi économique fondamentale du capitalisme actuel* (V.) et mis à nu les particularités du développement de la société bourgeoise de nos jours, les contradictions et les plaies du capitalisme. « *Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.* » (V.) de Staline contiennent une étude approfondie de plusieurs questions de l'économie politique du socialisme. Staline y formule la *loi économique fondamentale du socialisme* (V.) : sous le socialisme, à l'opposé de l'anarchie de la production et de la concurrence capitaliste, intervient la *loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale* (V.). Staline étudie la question des particularités de la production marchande en régime socialiste en tant que production marchande d'un genre spécial ; il montre que la loi de la valeur en régime socialiste ne trouve son application que dans une sphère limitée, etc.

Staline a donné un nouveau développement à la doctrine léniniste concernant la possibilité de la victoire du socialisme dans un seul pays, ainsi que les voies, les moyens, les méthodes de la construction du socialisme. Il a développé la principale question du marxisme, celle de la dictature du prolétariat, montre quelles sont les fonctions principales et les phases du développement de l'Etat soviétique et souligné la nécessité de conserver et de consolider l'Etat même après l'édification complète du communisme, s'il subsiste le danger d'une agression du dehors.

Plus de cent ans se sont écoulés depuis l'apparition du marxisme. Pendant ce temps des dizaines et des centaines de gouvernements bourgeois se sont efforcés de l'« anéantir ». Mais les gouvernements bourgeois sont venus et s'en sont allés tandis que le marxisme demeure. S'il en est ainsi, c'est parce que le marxisme est l'expression scientifique des intérêts vitaux de la classe ouvrière. Tout comme il est impossible d'anéantir la classe ouvrière, il est impossible d'anéantir le marxisme. Il est maintenant la doctrine dominante dans toute une série de pays d'Europe et d'Asie et a profondément pénétré dans les cœurs et les esprits de millions de travailleurs dans les pays capitalistes. Les succès de la classe ouvrière et des partis communistes sont dus au fait qu'ils s'inspirent de la doctrine invincible du marxisme-léninisme.

Les partis communistes du monde entier sont devenus une force internationale irrésistible constitués sur le fondement de la doctrine du marxisme-léninisme, aguerris dans une lutte implacable pour la pureté idéologique du marxisme-léninisme et constamment inspirés des idées immortelles de Marx, Engels, Lénine et Staline.

Le Parti communiste de l'Union Soviétique fondé et éduqué par Lénine est l'exemple d'un parti dont l'activité se base sur la doctrine marxiste-léniniste. Ses cinquante ans passés d'existence sont le marxisme-léninisme en action. Son expérience a immensément enrichi et continue d'enrichir le marxisme-léninisme. Le parti communiste, c'est l'esprit et le cœur, l'animateur et l'organisateur de la marche de la société soviétique vers le communisme. Le rôle dirigeant assumé par le parti garantit que le communisme en U.R.S.S. sera définitivement construit.

Une des grandes tâches à réaliser dans la période du socialisme et de la transition du socialisme au communisme en U.R.S.S., c'est l'assimilation de la théorie marxiste-léniniste. Etudier le marxisme-léninisme, c'est assimiler son essence, apprendre à l'appliquer dans les différentes conditions, savoir l'enrichir, le développer en fonction de la situation et des tâches historiques nouvelles. Depuis qu'il existe, le marxisme-léninisme s'est développé dans la lutte contre l'idéologie bourgeoise, contre le réformisme et l'opportunisme, contre les anarchistes les kautskistes, les menchéviks, les trotskistes, les zinoviévistes, les boukhariniens et autres ennemis du prolétariat. Dans cette lutte il s'est aguerri et il a progressé. De nos jours aussi, la condition du développement de la doctrine marxiste-léniniste c'est la lutte implacable et soutenue contre toute manifestation de l'idéologie bourgeoise et réformiste.

**MATÉRIALISME.** Un des deux principaux courants philosophiques, qui résout scientifiquement le problème fondamental de la philosophie, celui du rapport entre la pensée et l'être. Contrairement à l'idéalisme, le matérialisme considère la matière comme donnée première et la conscience, la pensée, comme donnée seconde. La forme supérieure du matérialisme, c'est le *matérialisme philosophique marxiste* (V.) qui a surmonté toutes les insuffisances et faiblesses des doctrines matérialistes antérieures. Le matérialisme, qui s'appuie sur la science, a toujours été la conception du monde des classes sociales avancées luttant pour le progrès et intéressées au développement des sciences.

Le matérialisme est né dans les pays de l'Orient antique : la Babylonie, l'Égypte, l'Inde et la Chine ; à la fin du VII<sup>e</sup> et au début du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à l'époque de la formation des villes grecques avec leur artisanat et leur commerce florissant, il se développa dans les colonies ioniennes de la Grèce. Les systèmes matérialistes des penseurs de la Grèce antique, qui étaient en même temps des naturalistes, sont liés étroitement aux premiers progrès de la science. Les philosophes ioniens, de *l'école de Milet* (V.) en particulier (Thalès, Anaximandre, Anaximène), professaient un matérialisme primitif et une dialectique naïve. Le problème fondamental de leurs systèmes était celui du principe premier, de la matière originelle. Pour *Thalès* (V.) les choses provenaient de l'eau, pour Anaximandre, d'une matière indéfinie, l'« apeiron », pour Anaximène, de l'air. D'après *Héraclite* (V.) l'univers fut, est et sera toujours un feu vivant qui s'embrase et s'éteint perpétuellement. Dans sa caractéristique de la philosophie ionienne, Engels disait : « ... Nous voyons déjà tout à fait se dessiner le matérialisme naturel spontané qui, au premier stade de son développement, considère tout naturellement comme allant de soi l'unité dans l'infinie diversité des phénomènes naturels et la cherche dans quelque chose de nettement physique, dans un corps particulier, comme Thaïes dans l'eau » (« Dialectique de la nature », P. 1952, p. 187). En posant à la base du monde divers éléments matériels, les philosophes de la Grèce antique le considéraient comme un tout uni, comme un processus infini de changements et de transformations de ces éléments. Selon l'expression d'Engels, ils étaient tous des dialecticiens nés, pour qui l'idée de la liaison des phénomènes était le résultat de l'observation immédiate. Ce point de vue naïf mais juste quant au fond fut formulé avec le plus de force par Héraclite. Les progrès ultérieurs du matérialisme se rattachent avant tout aux noms d'*Anaxagore* (V.), *Empédocle* (V.), *Démocrite* (V.), *Epicure* (V.) et *Lucrèce* (V.). Démocrite, Epicure et Lucrèce étaient des atomistes. D'après eux, le fondement de toutes choses est constitué par des atomes, particules matérielles de formes variées, indivisibles et impénétrables, qui se déplacent dans un vide infini et dont les combinaisons engendrent toute la diversité des phénomènes naturels. Les univers sont innombrables et tirent leur origine du tourbillonnement des atomes. Les uns surgissent, d'autres périssent. Le matérialisme atomistique de Démocrite, d'Epicure et de Lucrèce était dirigé contre l'idée de l'intervention divine dans les destinées du monde et, d'une façon générale, contre les superstitions. Ces philosophes niaient l'immortalité de l'âme qu'ils considéraient comme une chose matérielle, composée d'atomes très légers.

Le moyen âge est dominé par l'idéalisme et la scolastique. La philosophie devient la servante de la théologie. Quelques tendances matérialistes se manifestent chez les nominalistes (V. *Nominalisme* ; *Occam*), qui affirment, à rencontre des « réalistes », que les idées générales ne sont pas antérieures aux choses et servent uniquement à désigner les objets concrets. Le déclin de la société féodale et la naissance du mode de production capitaliste stimulent le progrès de la science et le regain du matérialisme. Les grandes découvertes géographiques de la fin du XV<sup>e</sup> et du début du XVI<sup>e</sup> siècle (découvertes de l'Amérique, de la voie maritime des Indes, voyages autour du monde) montrent la sphéricité de la terre. L'éminent savant polonais *Copernic* (V.) renverse le système de Ptolémée défendu par l'Église et selon lequel la terre serait un corps fixe placé au centre de l'univers. Son système héliocentrique porte un coup foudroyant à la conception médiévale du monde. Kepler (1571-1630) et *Galilée* (V.) perfectionnent ce système scientifique en dépit de sa condamnation par l'Église et des répressions brutales dont furent l'objet ses défenseurs.

La philosophie matérialiste de la nouvelle période fit le bilan des acquisitions de la pensée scientifique, s'éleva contre la scolastique et les dogmes de l'Église, se tourna vers l'expérience, son vrai maître, et vers la nature, objet authentique de la philosophie. Ce matérialisme était l'idéologie d'une classe nouvelle, la bourgeoisie, qui évinça les féodaux. Le philosophe anglais F. *Bacon* (V.) fut le fondateur du matérialisme moderne. Il fut l'ennemi de la scolastique, le défenseur de la connaissance expérimentale ; les sensations, l'expérience étaient pour lui la source de nos connaissances. Malgré ses tendances mécanistes, son matérialisme n'a pas le caractère unilatéral qu'il aura chez *Hobbes* (V.). Marx écrivait que chez Hobbes qui systématisa le matérialisme de Bacon, la matérialité « devient la matérialité abstraite du *géomètre*. Le mouvement *physique* est sacrifié au mouvement *mécanique* ou *mathématique* ; la *géométrie* est proclamée la science principale » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung. Bd. 3, B. 1932, S. 305). *Descartes* (V.) développe dans sa physique le *matérialisme mécaniste* (V.) tout en restant dualiste en philosophie. *Gassendi* (V.) remet à l'honneur le matérialisme atomistique d'Epicure et lutte contre la métaphysique idéaliste de Descartes. Le grand philosophe hollandais *Spinoza* (V.) surmonte le dualisme de Descartes et soutient que la nature est la substance unique dont l'étendue et la pensée sont les

attributs. La substance, « *causa sui* », exprime l'unité du monde, lequel s'explique par lui-même. En dépit de ses faiblesses, la philosophie de Spinoza marque un grand pas en avant dans le progrès du matérialisme. La théorie matérialiste de la connaissance du XVIII<sup>e</sup> siècle doit beaucoup à *Locke* (V.), qui malgré ses concessions à l'idéalisme et à l'agnosticisme, développe la thèse matérialiste selon laquelle les perceptions sensorielles du monde extérieur constituent la source de la connaissance. Le philosophe anglais *Toland* (V.), qui considérait le mouvement comme attribut essentiel de la matière, exerça lui aussi une grande influence sur le développement du matérialisme. Le matérialisme français (*La Mettrie* — V., *Holbach* — V., *Diderot* — V., *Helvétius* — V. et d'autres) qui systématisa les acquisitions des sciences de la nature du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle et devint, à la veille de la Révolution française, l'arme théorique de la bourgeoisie révolutionnaire dans sa lutte contre l'idéologie féodale, se distingue par son caractère avancé et combatif. Les matérialistes français, champions du progrès scientifique, s'élèvent contre l'obscurantisme religieux, contre la métaphysique idéaliste. Mais le matérialisme français ne dépasse pas le cadre du matérialisme métaphysique, de la conception mécaniste du mouvement d'après laquelle tous les changements de la nature représentent un progrès purement quantitatif. Les matérialistes français, comme d'ailleurs tous leurs prédécesseurs, s'en tiennent à une explication idéaliste des phénomènes sociaux.

Le matérialisme philosophique et la science matérialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle doivent beaucoup au grand savant russe *Lomonossov* (V.) et à l'éminent philosophe russe *Radichtchev* (V.). La loi de la conservation de la matière et du mouvement révélée par Lomonossov ainsi que d'autres découvertes de ce savant en physique, chimie, etc., accusaient une tendance rigoureusement matérialiste, savaient les fondements de l'idéalisme. Les thèses soutenues par Lomonossov contenaient d'importants éléments de dialectique. Le champion de la lutte contre le servage, Radichtchev, a porté des coups sensibles à l'idéalisme par son livre « De l'homme, de sa mortalité et de son immortalité ».

Le philosophe allemand Ludwig *Feuerbach* (V.) qui un remarquable représentant du matérialisme d'avant Marx. En combattant l'idéalisme de *Hegel* (V.), Feuerbach soutient que la nature existe indépendamment de la conscience, que l'homme est un produit de la nature. Cependant, il considère l'homme comme un être abstrait, l'homme en général, et non comme un être social et historique concret transformant le monde qui l'entoure. Ne comprenant pas l'importance de la pratique sociale, Feuerbach resta un matérialiste contemplatif et un idéaliste dans l'explication des phénomènes sociaux. Il fit une critique sévère de la religion, mais, incapable de déceler ses racines sociales, il proclama une religion nouvelle, celle du cœur et de l'amour. En rejetant l'idéalisme de Hegel, il rejeta en même temps sa dialectique.

Le matérialisme d'avant Marx atteint son apogée dans l'œuvre des grands penseurs russes du XIX<sup>e</sup> siècle *Biéliniski* (V.), *Herzen* (V.), *Tchernychevski* (V.), *Dobrolioubov* (V.). Porte-parole des intérêts de la paysannerie, ces penseurs furent des champions de la lutte contre le servage et l'exploitation bourgeoise. C'est ce qui leur a permis d'éliminer les défauts et l'étroitesse du matérialisme antérieur. Loin d'être passif et contemplatif, le matérialisme de Tchernychevski et de Dobrolioubov a été une arme, le drapeau de la lutte révolutionnaire contre l'oppression du peuple, l'idéologie de la révolution paysanne. Contrairement à Feuerbach, les matérialistes russes ne rejetaient pas la dialectique hégélienne mais utilisaient ses éléments positifs et s'efforçaient de l'infléchir dans un sens matérialiste. Ils luttèrent résolument contre la religion. Un de leurs grands mérites, c'est d'avoir créé une esthétique matérialiste, une éthique révolutionnaire, etc. Les circonstances objectives n'ont cependant pas permis à ces penseurs de dépasser entièrement l'étroitesse métaphysique de l'ancien matérialisme, d'appliquer le matérialisme philosophique à l'explication de la vie sociale ni de s'élever jusqu'au matérialisme dialectique. Seuls Marx et Engels, idéologues du prolétariat, c'est-à-dire de l'unique classe révolutionnaire conséquente, ont refondé dans un esprit critique tout ce qu'il y avait de précieux dans la pensée scientifique et philosophique antérieure, et ont créé la forme supérieure du matérialisme, la seule scientifique, le *matérialisme, dialectique* (V.). Le matérialisme philosophique marxiste n'est pas un simple prolongement de l'ancien matérialisme, mais signifie un « bond » dans le développement de la pensée humaine, le passage à un état qualitatif nouveau. Le matérialisme de Marx et d'Engels a surmonté l'étroitesse de l'ancien matérialisme en gardant tout ce qu'il y avait de valable dans ce dernier.

Le matérialisme marxiste est lié organiquement à la théorie dialectique du devenir. C'est un matérialisme *dialectique*. Les quelques tentatives des philosophes et des savants bourgeois faites pour ressusciter les anciennes formes — mécanistes et métaphysiques — du matérialisme (Büchner, Vogt, Moleschott, matérialistes vulgaires allemands des années 50 du XIX<sup>e</sup> siècle) ont été battues en brèche par Marx, Engels et Lénine. Marx et Engels ont créé le *matérialisme historique* (V.) en appliquant le matérialisme à la connaissance de la société. L'essence du matérialisme marxiste comme idéologie du prolétariat révolutionnaire est exprimée avec éclat dans une des thèses de Marx sur Feuerbach : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter différemment le monde ; mais il s'agit de le transformer » (Marx : « Thèses sur Feuerbach » in Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande » M. 1946, p. 74). C'est l'essence même du matérialisme philosophique marxiste qui détermine son efficacité révolutionnaire, sa combativité, son esprit de parti, sa liaison organique avec le socialisme prolétarien.

**MATERIALISME DES SCIENCES DE LA NATURE** (matérialisme spontané). « Conviction spontanée, diffuse, philosophiquement inconsciente, qu'a l'immense majorité des savants, de la réalité objective du monde extérieur reflétée par notre conscience » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 404). Dans « Matérialisme et empiriocriticisme » Lénine cite l'exemple du matérialiste spontané *E. Haeckel* (V.), auteur du livre « Enigmes de l'Univers », qui sans se réclamer du matérialisme, s'appuyait sur la science, en tirait des conclusions matérialistes et démontrait par là la légitimité du matérialisme des sciences de la nature. La conviction que le monde est matériel et qu'il existe en dehors et indépendamment de notre conscience est la conviction empirique de tout homme de bon sens. Mais le matérialisme des sciences de la nature, matérialisme spontané, inconscient, peut conduire à l'empirisme vulgaire et au *positivisme* (V.). Les idéalistes profitent de la faiblesse du matérialisme spontané pour le dévier vers les positions de l'idéalisme philosophique. Dans « Matérialisme et empiriocriticisme ». Lénine souligne comme l'une des principales causes de la crise des sciences de la nature l'incapacité des savants de donner une interprétation philosophique des dernières acquisitions de la science. Cette crise ne peut être surmontée qu'en passant du matérialisme spontané, de l'ancien matérialisme métaphysique et mécaniste, au



matérialisme conscient, dialectique. Dans son article « Du rôle du matérialisme militant », Lénine appelle les matérialistes dialecticiens à consolider leur union avec les savants enclins à adopter le matérialisme, à élever le matérialisme spontané de ceux-ci au niveau du matérialisme dialectique conscient. Lénine écrit qu'« à défaut d'une base philosophique solide, il n'est point de sciences naturelles ni de matérialisme qui puissent soutenir la lutte contre l'envahissement des idées bourgeoises et une renaissance de la conception bourgeoise du monde. Pour soutenir cette lutte et la mener à bonne fin, le naturaliste doit être un matérialiste au sens moderne du mot, un partisan conscient du matérialisme représenté par Marx, c'est-à-dire qu'il doit être un matérialiste dialecticien » (Lénine : Marx-Engels-marxisme. M. 1954. p. 606).

**MATERIALISME DIALECTIQUE.** Conception du monde du parti marxiste, créée par Marx et Engels, développée par Lénine et Staline. Elle s'appelle matérialisme dialectique parce que pour étudier la nature, la société humaine et la pensée, elle emploie la méthode dialectique, antimétaphysique, et que sa théorie philosophique est un matérialisme rigoureusement scientifique. La méthode dialectique et le matérialisme philosophique se pénètrent l'un l'autre, sont indissolublement liés et constituent une conception philosophique cohérente. En appliquant le matérialisme dialectique à l'étude des phénomènes sociaux, Marx et Engels ont fondé le matérialisme historique, une des plus grandes conquêtes de la science. Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique sont le fondement théorique du communisme, la base théorique du parti marxiste.

Le matérialisme dialectique, partie intégrante de la théorie du socialisme prolétarien, est né dans les années 40 du siècle dernier ; il s'est développé en liaison étroite avec le mouvement ouvrier révolutionnaire. Son apparition signifie une véritable révolution dans l'histoire de la pensée humaine. Ce fut là un bond dans le progrès de la philosophie, un bond qui a marqué le passage de l'état ancien à un nouvel état. Mais cette révolution impliquait une filiation, une refonte critique de tout ce que l'histoire de la pensée avait connu de progressif. Aussi, dans l'élaboration de leur philosophie, Marx et Engels s'appuyaient-ils sur toutes les grandes acquisitions de la pensée. Tout ce que la philosophie avait créé de meilleur, ils l'ont revu dans un esprit critique. Ils considéraient le matérialisme dialectique comme le produit du développement antérieur des sciences et de la philosophie. N'ayant emprunté à la dialectique de *Hegel* (V.) que son noyau rationnel, — la doctrine du développement, ils en ont rejeté l'écorce idéaliste et ont poussé la dialectique en avant, en lui imprimant un caractère scientifique moderne. Le matérialisme de *Feuerbach* (V.) était inconséquent, métaphysique, antihistorique. Marx et Engels ne lui ont emprunté que son noyau central — la solution matérialiste du problème du rapport de la pensée à l'être, ils en ont rejeté les superpositions idéalistes, éthiques et religieuses, ils ont poussé le matérialisme en avant et créé une forme supérieure du matérialisme, le matérialisme marxiste. Marx et Engels, puis Lénine et Staline ont appliqué les principes du matérialisme dialectique à la politique et à la tactique de la classe ouvrière, à l'activité pratique du parti marxiste.

Seul le matérialisme dialectique de Marx a montré au prolétariat le chemin pour s'affranchir de l'esclavage spirituel où végétaient toutes les classes opprimées. A l'opposé des nombreux courants de la philosophie bourgeoise, le matérialisme dialectique n'est pas une simple école philosophique, une philosophie d'initiés, mais la doctrine du prolétariat militant, la théorie de millions de travailleurs auxquels il a ouvert les voies de la lutte pour une refonte radicale de la société sur des principes communistes.

Le matérialisme dialectique est une doctrine vivante, qui s'enrichit sans cesse. La philosophie marxiste se développe en assimilant la nouvelle expérience de lutte de classe du prolétariat, en généralisant les découvertes de la science de la nature. Après Marx et Engels, le plus grand théoricien du marxisme, Lénine, et, après lui, Staline et d'autres disciples de Lénine, ont été les seuls marxistes à faire avancer le marxisme. Dans son « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine a sauvé le trésor de la philosophie marxiste contre les révisionnistes et renégats de tout acabit. En écrasant le *machisme* (V.) et d'autres théories idéalistes de l'époque impérialiste, Lénine a non seulement défendu le matérialisme dialectique, mais il l'a développé plus avant. Il a fait le bilan des progrès scientifiques réalisés depuis la mort d'Engels et a montré aux sciences de la nature le chemin à suivre pour sortir de l'impasse où la philosophie idéaliste les avait acculées. Tous les ouvrages de Lénine quel que soit le sujet traité, ont une immense portée philosophique, sont un modèle d'application et d'approfondissement du matérialisme dialectique. Les travaux de Staline : « *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique* » (V.), « *Le marxisme et les questions de linguistique* » (V.), « *Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.* » (V.) et autres, représentent une contribution importante au développement de la philosophie marxiste.

La *méthode dialectique marxiste* (V.) et le *matérialisme philosophique marxiste* (V.) font partie intégrante du matérialisme dialectique. La dialectique fournit la seule méthode scientifique de connaissance permettant d'aborder correctement les phénomènes, de découvrir les lois objectives les plus générales qui régissent leur évolution. La dialectique marxiste enseigne que pour étudier correctement les processus de la nature et de la société, il faut les considérer dans leur connexion, leur conditionnement réciproque, leur mouvement et leur transformation ; il faut comprendre le développement non comme une simple croissance quantitative, mais comme un processus où les changements quantitatifs se transforment nécessairement, à une certaine étape, en changements qualitatifs radicaux ; il faut partir du fait que le contenu interne du développement et de la transition de la qualité ancienne à la qualité nouvelle est la lutte des contraires, la lutte entre le nouveau et l'ancien, etc. Lénine appelle la dialectique « l'âme du marxisme ». La dialectique marxiste est organiquement liée au matérialisme philosophique dont voici les principes fondamentaux : le monde de par sa nature est matériel, il se compose de la matière en mouvement, qui passe d'une forme à une autre ; la matière est donnée première, alors que la conscience est donnée seconde ; la conscience est un produit de la matière hautement organisée ; le monde objectif est connaissable et nos sensations, nos représentations, nos concepts sont des reflets du monde extérieur qui existe indépendamment de la conscience humaine. Le matérialisme dialectique donne une théorie scientifique de la connaissance, d'une portée inappréciable pour comprendre le processus de connaissance de la vérité objective.

Théorie révolutionnaire de la transformation du monde, le matérialisme dialectique est un guide pour l'action révolutionnaire. La philosophie marxiste est foncièrement étrangère à toute altitude passive, contemplative envers le monde environnant. Avant Marx, les philosophes se bornaient à expliquer le monde, alors que la tâche du parti marxiste léniniste est de le transformer par la voie révolutionnaire. Le matérialisme dialectique est un instrument efficace pour reconstruire la société

dans l'esprit du communisme. « Marx déterminait la tâche essentielle de la tactique du prolétariat en accord rigoureux avec toutes les prémisses de sa conception matérialiste dialectique » (Lénine : « Karl Marx ; Friedrich Engels », M. 1954, pp. 38-39). La théorie du marxisme-léninisme a été confirmée avec éclat par la Grande Révolution socialiste d'Octobre, la construction du socialisme en U.R.S.S., la victoire de l'Union Soviétique dans la Grande guerre nationale, l'expérience des pays de démocratie populaire. La doctrine du marxisme-léninisme est toute-puissante parce qu'elle est juste, parce qu'elle donne l'intelligence des lois objectives du devenir réel. Seule la philosophie révolutionnaire du parti marxiste-léniniste permet de comprendre le processus historique et de formuler correctement les mots d'ordre du combat révolutionnaire.

L'esprit critique révolutionnaire est un trait distinctif du matérialisme dialectique. La philosophie du marxisme-léninisme s'est forgée et développée au cours d'une lutte constante et implacable contre différents courants idéologiques réactionnaires : bourgeois, opportunistes et autres. Tous les ouvrages des classiques du marxisme sont pénétrés d'esprit critique, d'esprit de parti prolétarien. Dans le matérialisme dialectique, l'unité de la théorie et de la pratique trouve sa plus haute expression. C'est par l'activité pratique qu'il démontre la justesse de ses principes théoriques. Le marxisme léninisme généralise l'expérience des peuples et met en lumière la prodigieuse portée révolutionnaire, cognitive, de l'expérience historique des masses populaires pour la théorie, pour la philosophie. La liaison entre la science et l'activité pratique, entre la théorie et la pratique, leur unité, sont le fil conducteur du parti prolétarien.

Le matérialisme dialectique revêt une importance considérable pour toutes les autres sciences. Chaque science étudie un groupe déterminé de phénomènes. Par exemple, l'astronomie étudie le système solaire et le monde des étoiles, la géologie s'occupe de la structure et de l'évolution de la croûte terrestre, les sciences sociales (économie politique, histoire, droit, etc.) étudient les divers aspects de la vie de la société. Mais une science isolée ni même un groupe de sciences ne peuvent fournir la doctrine des lois générales de l'univers, une conception philosophique du monde. Seul le matérialisme dialectique permet de résoudre d'une manière scientifique le problème du rapport de la pensée à l'être et de mettre à jour les lois les plus générales de la nature, de la société et de la pensée, d'embrasser dans une vue d'ensemble toute la chaîne complexe des phénomènes de la nature et de l'histoire humaine. Le matérialisme dialectique en a fini pour toujours avec l'ancienne philosophie qui prétendait au rôle de « science des sciences », et voulait se substituer à toutes les autres sciences. Sa mission ne consiste pas à prendre la place des autres sciences : physique, chimie, biologie, économie politique, etc., mais à s'appuyer sur les acquisitions de ces sciences et à s'enrichir sans cesse de leurs apports, pour munir les hommes d'une méthode et d'une théorie scientifique permettant de connaître la vérité objective. La portée du matérialisme dialectique consiste donc à fournir aux autres sciences une philosophie juste, la connaissance des lois les plus générales de la nature, de la société et de la pensée, connaissance indispensable à tous les domaines de la science et à l'activité pratique des hommes. L'importance du matérialisme dialectique est particulièrement sensible dans les sciences de la nature. C'est, comme le montre leur essor en U.R.S.S., en s'inspirant de cette philosophie que ces sciences peuvent atteindre des succès immenses.

La philosophie marxiste-léniniste est une philosophie de parti, elle exprime et défend ouvertement les intérêts du prolétariat et de toutes les masses laborieuses, elle lutte contre toute forme d'oppression et d'esclavage. Le trait distinctif de la doctrine marxiste-léniniste, « la force d'attraction irrésistible de cette théorie vers laquelle sont entraînés les socialistes de tous les pays, c'est qu'elle associe l'esprit révolutionnaire à un caractère hautement et strictement scientifique (étant le dernier mot des sciences sociales) et elle ne le fait pas par hasard, ni seulement parce que le fondateur de cette doctrine réunissait en lui-même les qualités du savant et du révolutionnaire ; elle les associe dans la théorie même, intimement et indissolublement » (Lénine : Marx-Engels-marxisme, M. 1954, p. 110). La philosophie réactionnaire actuelle s'évertue à réfuter la philosophie marxiste, à saper son influence sur la conscience des masses. Mais toutes les tentatives des réactionnaires sont vaines. La victoire de la démocratie populaire dans plusieurs pays a sensiblement étendu la sphère d'influence de la conception du monde marxiste-léniniste ; celle-ci est devenue la doctrine dominante non seulement en U.R.S.S., mais aussi dans les pays de démocratie populaire. Elle exerce également une grande influence dans les pays capitalistes. La conception du monde marxiste-léniniste est douée d'une force irrésistible. (V. également *Matérialisme historique*.)

« **MATERIALISME DIALECTIQUE ET LE MATERIALISME HISTORIQUE (Le)** ». Ouvrage de Staline écrit en 1938, partie intégrante du « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. ». Exposé systématique et achevé des principes fondamentaux de la philosophie marxiste. Synthèse philosophique de l'expérience incomparable de lutte pour le socialisme menée par la classe ouvrière et le Parti communiste de l'Union Soviétique, de l'expérience révolutionnaire de l'époque la plus mouvementée, la plus riche de l'histoire de l'humanité. Ce bilan du précieux héritage philosophique légué par Marx, Engels et Lénine montre le lien indissoluble qui unit le matérialisme dialectique au socialisme prolétarien, l'importance pratique révolutionnaire de la philosophie marxiste-léniniste. Le matérialisme dialectique est la conception du monde du parti communiste, le fondement théorique du parti marxiste d'un type nouveau. Cette définition donnée par Staline met en lumière le rôle considérable de la philosophie scientifique dans la lutte de la classe ouvrière et de son parti pour la transformation du monde. Sous une forme claire et simple, l'auteur expose les traits essentiels de la méthode dialectique marxiste, du matérialisme philosophique marxiste et du matérialisme historique. Opposée diamétralement à la méthode métaphysique, la méthode dialectique marxiste se réduit à quatre traits essentiels : 1° les phénomènes sont considérés sous l'angle de leurs connexions et de leur conditionnement réciproques ; 2° ils sont étudiés dans leur mouvement et leur développement perpétuels, dans leur apparition et leur disparition incessantes ; 3° le processus du développement n'est pas un simple processus de croissance, mais un mouvement ascendant qui s'effectue par le passage des changements quantitatifs à des changements qualitatifs ; l'apparition de ce qui est nouveau s'opère par bonds, et le devenir va du simple au complexe, de l'inférieur au supérieur ; 4° les objets et les phénomènes de la nature impliquent des contradictions internes et la lutte des contraires forme le contenu interne du processus du développement.

Opposé radicalement à l'idéalisme, le matérialisme philosophique marxiste se réduit à trois traits essentiels : 1° le monde est matériel et les multiples phénomènes de l'univers sont les différents aspects de la matière en mouvement ; 2° la matière est

une donnée première, tandis que la conscience, la pensée est une donnée seconde ; 3° le monde et ses lois sont connaissables, notre connaissance du monde, vérifiée par la pratique, est une connaissance valable.

Les conclusions qui découlent de la méthode dialectique et du matérialisme marxiste ont une importance considérable pour l'activité pratique du parti du prolétariat, pour l'étude de l'histoire de la société. Elles prouvent que cette méthode et cette théorie constituent un instrument inégalable de la connaissance et de la transformation révolutionnaire, communiste du monde.

Staline prête une grande attention aux questions du matérialisme historique : conditions de la vie matérielle de la société, mode de production et ses deux aspects: les forces productives et les rapports de production, types fondamentaux de rapports de production dans l'histoire de la société, etc. Sous une forme concise qui révèle un contenu profond, sont mises en lumière les lois du développement de la société. Le *mode de production des biens matériels* (V.) est la force principale de l'évolution sociale. Au mode de production correspondent tout le régime social, les institutions politiques, le droit, les théories et les idées. En même temps, le matérialisme historique souligne l'importance considérable des institutions et des idées politiques dans la transformation de la société. Staline indique l'inconsistance et le caractère réactionnaire des conceptions et théories de tous les économistes vulgaires qui nient le rôle actif de la superstructure, en particulier des idées. « A vrai dire, si de nouvelles idées et théories sociales surgissent, c'est précisément parce qu'elles sont nécessaires à la société, parce que sans leur action organisatrice, mobilisatrice et transformatrice, la solution des problèmes pressants que comporte le développement de la vie matérielle de la société est impossible » (Staline : « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique », M. 1954, pp. 20-21). L'expérience de l'histoire atteste que l'échec de tous les partis antimarxistes en Russie, — populiste, socialiste-révolutionnaire, menchévik, anarchiste, — s'explique, entre autres, par le fait qu'ils s'appuyaient sur des théories antiscientifiques, idéalistes, détachées de la vie réelle de la société. C'est le parti communiste qui a vaincu, et dans cette victoire la théorie marxiste-léniniste, — le matérialisme dialectique et le matérialisme historique, — qui a armé le parti de la connaissance des lois du développement social, a joué un rôle immense. Le matérialisme historique enseigne que c'est seulement après avoir compris les particularités du mode de production qu'on peut expliquer les lois du développement social, et savoir dans quelle direction doivent agir la classe ouvrière et son parti pour accélérer la marche du processus social.

« Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique » caractérise les particularités de la production. La première particularité, c'est que la production ne s'arrête jamais à un point donné ; elle est toujours en voie de changement, et le changement du mode de production provoque le changement du régime social tout entier. C'est dire que l'histoire de la société est avant tout l'histoire du développement de la production, l'histoire des producteurs des biens matériels, l'histoire des masses laborieuses, forces fondamentales du processus de production. La deuxième particularité, c'est que sa modification commence par celle des forces productives, et, avant tout, par l'apparition de nouveaux instruments de travail ; ensuite, conformément aux forces productives, se modifient les rapports de production. Cet ouvrage met en lumière la dialectique de l'action réciproque des forces productives et des rapports de production, montre qu'à un certain degré de développement du mode de production, un désaccord, une contradiction se manifestent entre eux, nécessairement surmontés par la destruction des anciens rapports et la formation de rapports de production nouveaux, progressifs. L'ouvrage présente un tableau général de l'évolution des forces productives depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et indique comment se sont modifiés sur cette base les rapports de production dans la société. Staline montre que les rapports de production sous le socialisme sont en correspondance entière avec le caractère des forces productives, car la propriété collective des moyens de production correspond au caractère social du processus de la production. Mais la notion de « correspondance entière », comme l'a montré Staline dans « Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. », ne signifie pas qu'au cours du développement du mode de production socialiste n'apparaisse point de désaccord, de contradiction entre les forces productives et les rapports de production. Une telle contradiction surgit nécessairement dans le développement du mode de production socialiste, mais là elle ne va pas jusqu'à engendrer des conflits, comme c'est le cas du mode de production capitaliste. Le parti et l'Etat surmontent cette contradiction en rétablissant à temps la correspondance entre les rapports de production retardataires et le caractère des forces productives en évolution. Troisième particularité: les nouvelles forces productives et les nouveaux rapports de production se manifestent au sein même du régime caduc et non en dehors de lui ; loin d'être l'effet d'une action consciente, préméditée, ils surgissent spontanément, indépendamment de la conscience et de la volonté des hommes. Quand la nécessité historique de modifier radicalement le mode de production est venue à maturité, les hommes prennent conscience de cette nécessité et la réalisent au moyen de la lutte révolutionnaire.

La parution de l'ouvrage « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique » a marqué le début d'une période d'étude encore plus profonde et plus intensive de la philosophie marxiste-léniniste par des millions de travailleurs. De même que les œuvres maîtresses de Marx, d'Engels et de Lénine, il est devenu le livre de chevet des combattants pour le communisme dans le monde entier !

**MATERIALISME ECONOMIQUE.** Conception unilatérale et vulgaire de l'histoire, selon laquelle l'économie serait l'unique force du développement social. Le matérialisme économique ne reconnaît pas le rôle actif de la politique et des institutions politiques, des idées, des théories dans le processus historique. *Bernstein* (V.) en Allemagne, les « marxistes légaux » (V. *Marxisme légal*), les « économistes » (V. *Spontanéité et conscience*) et les menchéviks en Russie étaient partisans du matérialisme économique. L'historien Pokrovski l'était également. Les tenants du matérialisme économique cherchaient à faire passer leur théorie pour la conception marxiste de l'histoire. En réalité, le matérialisme historique diffère radicalement du matérialisme économique. Tout en considérant la production matérielle comme le principal moteur du développement social, tout en expliquant l'origine des institutions politiques, des idées, des théories par le régime économique, par les conditions de la vie matérielle de la société, le matérialisme historique souligne l'importance considérable des institutions politiques, des idées, des théories dans le développement de la société. Sans la dictature du prolétariat, il n'aurait pas été possible de construire la société socialiste, sans la théorie révolutionnaire du marxisme-léninisme, sans son rôle organisateur, mobilisateur et transformateur, la victoire historique de la classe ouvrière en U.R.S.S.

aurait été inconcevable. L'unité morale et politique de la société soviétique a été une condition essentielle de la victoire de l'Union Soviétique sur les envahisseurs fascistes. Renforcement de l'Etat, vigilance politique accrue des masses, lutte contre les vestiges du capitalisme dans la conscience des hommes, éducation communiste des travailleurs, etc. — telles sont les conditions expresses du passage graduel du socialisme au communisme en U.R.S.S. (V. également *Economie et politique*.)

« **MATERIALISME ET EMPIRIOCRITICISME** ». Ouvrage de Lénine qui inaugure une époque nouvelle dans le développement du matérialisme dialectique. Ecrit en 1908 et publié en 1909, ce livre assura la préparation théorique du parti marxiste de type nouveau. La raison immédiate qui détermina Lénine à l'écrire fut la nécessité de dénoncer les machistes russes (V. *Empiriocriticisme ; Mach*) qui, pendant la période de réaction, se dressèrent contre la philosophie marxiste sous couleur de « défendre le marxisme ». Un devoir urgent s'imposait aux marxistes révolutionnaires : infliger une riposte vigoureuse à tous les renégats de la théorie marxiste et sauvegarder les fondements théoriques du parti marxiste. Lénine s'en acquitta dans son « Matérialisme et empiriocriticisme » qui, d'ailleurs, dépasse de loin cette tâche. Il ne se borne pas à mettre en évidence l'hypocrisie, le caractère réactionnaire des machistes ; il défend et développe les principes théoriques du parti marxiste, généralise tout ce que les sciences, et avant tout les sciences de la nature, avaient acquis d'important pendant toute une période historique, depuis la mort d'Engels. Modèle de marxisme vivant, cet ouvrage embrasse tous les problèmes de la philosophie marxiste-léniniste.

Dans l'introduction, Lénine montre que toutes les « découvertes » de l'empiriocriticisme et des autres courants réactionnaires ne sont qu'une variante de l'idéalisme subjectif de l'évêque anglais *Berkeley* (V.). Les trois premiers chapitres exposent à propos de la critique de l'empiriocriticisme les questions fondamentales de la théorie de la connaissance du matérialisme dialectique. La question de la matière en tant que donnée première et de la conscience en tant que donnée seconde est le point central du premier chapitre. Les machistes affirmaient que les sensations, ou, pour employer leur terminologie, les « éléments », sont donnée première. Lénine réfute leurs absurdes assertions. A l'opposé de toute espèce d'idéalisme, et en pleine conformité avec les sciences de la nature, le matérialisme envisage la matière comme donnée première, la sensation, la pensée étant donnée seconde. Toute l'histoire des sciences de la nature confirme la justesse de ce principe fondamental du matérialisme philosophique. Dans ce même chapitre, Lénine développe plus avant les idées d'Engels sur la formation de la matière organique à partir de la matière inorganique.

Dans le deuxième chapitre, Lénine critique l'agnosticisme de *Kant* (V.), le fidéisme des machistes et justifie la doctrine marxiste de la connaissabilité du monde et de ses lois, de la vérité objective et de la pratique en tant que critère de la vérité. Il distingue nettement l'agnosticisme et l'idéalisme d'une part, et le matérialisme de l'autre, et met en lumière leur opposition radicale. Comme l'a montré Lénine, l'agnosticisme ne va pas plus loin que les sensations. Il s'arrête en deçà des phénomènes, se refusant avoir quoi que ce soit de certain au-delà des sensations et déclare catégoriquement que nous ne pouvons rien savoir de certain sur les choses. Sous couleur de critiquer les agnostiques, les machistes niaient les « choses en soi » en général. (V. « *Chose en soi* » et « *chose pour nous* ».) Répudiant l'existence des « choses en soi », c'est-à-dire le monde objectif, le monde réel, les machistes affirmaient que seules les sensations constituent la donnée immédiate, et que le monde extérieur est un complexe de sensations. Dénonçant le socialiste-révolutionnaire Tchernov et d'autres machistes, qui dénaturaient sciemment les conceptions d'Engels, Lénine fait un exposé circonstancié de la théorie marxiste de la connaissance. Il formule trois conclusions gnoséologiques fondamentales : 1° les choses existent objectivement, indépendamment de notre conscience ; 2° il n'y a aucune différence de principe entre le phénomène et la « chose en soi ». Il n'y a de différence qu'entre ce qui est connu et ce qui ne l'est pas encore ; 3° la connaissance du réel va de l'ignorance au savoir, de la connaissance incomplète, imprécise à la connaissance plus complète et plus précise. Lénine a donné une définition exhaustive de la matière : « La matière est une catégorie philosophique servant à désigner la réalité objective donnée à l'homme dans ses sensations qui la copient, la photographient, la reflètent, et qui existe indépendamment des sensations » (« Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 140).

La question de la matérialité du monde et de ses lois est exposée par Lénine de façon détaillée dans le troisième chapitre. Lénine montre que le charabia terminologique des machistes dissimule l'idéalisme subjectif. Mach écrivait : « Ce que nous appelons matière n'est qu'une certaine liaison régulière entre les *éléments* (« sensations »). » De cette prémisse idéaliste découlent les autres. La nécessité, la causalité, le déterminisme, proclamés catégories subjectives, sont ainsi déduits non du monde extérieur, mais de la conscience, de la raison, de la logique. Les conceptions machistes de l'espace et du temps sont également celles de l'idéalisme subjectif. « L'espace et le temps, affirma Mach, sont des systèmes bien coordonnés... de séries de sensations. » Absurdité évidente, puisque, de cette façon, ce n'est pas l'homme avec ses sensations qui existe dans l'espace et le temps, mais au contraire l'espace et le temps qui existent dans l'homme, dans ses sensations. Les raisonnements de cette espèce, écrivait Lénine, consacrent l'obscurantisme clérical. « L'idéalisme philosophique n'est qu'une histoire de revenants dissimulée et travestie » (*Ibid.*, p. 205). Du fait qu'on reconnaît l'existence objective de la matière, de la nature, découlent les autres principes matérialistes : reconnaissance du caractère objectif de la causalité et du déterminisme dans la nature, reconnaissance de l'espace et du temps en tant que formes objectives de l'être. Dans le quatrième chapitre, Lénine étudie l'empiriocriticisme dans son évolution historique, ses rapports avec les autres tendances philosophiques. Il critique en détail les variétés du machisme : *l'empiriosymbolisme* (V.), *l'empiriomonisme* (V.), l'école immanente. (V. *Ecole immanente en philosophie*.) Lénine réserve une place particulière à la critique de l'empiriomonisme de *Bogdanov* (V.). Celui-ci considérait comme donnée première le chaos des « éléments » (des sensations), d'où serait née l'expérience psychique des hommes ; vient ensuite l'expérience physique et, enfin, « la connaissance qu'elle engendre ». A l'encontre des subterfuges idéalistes de Bogdanov, Lénine brosse un tableau matérialiste du monde : le monde physique existe indépendamment de la conscience de l'homme et a existé longtemps avant lui ; le psychique, la conscience est le produit supérieur de la matière, la fonction du cerveau humain.

Le cinquième chapitre est consacré à l'analyse de la révolution dans les sciences de la nature et à la critique de *l'idéalisme « physique »* (V.). Lénine explique tout d'abord les origines de la crise des sciences de la nature Au XIX<sup>e</sup> siècle, la physique

classique avait atteint son apogée. Le matérialisme triomphait dans ce domaine. Cependant, au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, des découvertes sensationnelles bouleversèrent de fond en comble l'ancien tableau physique du monde. Autrefois, les savants interprétaient les propriétés de la matière dans un sens métaphysique ; les physiciens estimaient que la matière possède des propriétés immuables, données une fois pour toutes (impénétrabilité, inertie, masse, etc.). Les nouvelles découvertes révélèrent de nouvelles propriétés de la matière : l'électron n'a pas de masse au sens ordinaire, mécanique du mot, sa masse est de nature électromagnétique ; l'atome, qui paraissait être une particule de matière indivisible, s'avéra un phénomène infiniment plus complexe. La découverte de la radioactivité révéla que les éléments considérés immuables se transformaient les uns dans les autres. Les succès prodigieux des sciences de la nature, les nouvelles découvertes en physique ne pouvaient tenir dans le cadre des anciennes conceptions mécanistes. Pour sortir de cette impasse, les savants devaient se rallier consciemment à la dialectique matérialiste, mais formés dans l'esprit d'une conception du monde idéaliste, beaucoup d'entre eux tirèrent de ces nouvelles découvertes des conclusions idéalistes et affirmèrent que la « matière avait disparu », etc. On vit surgir parmi les physiciens des écoles idéalistes (idéisme « physique » d'Ostwald, etc.) qui cherchaient à interpréter dans l'esprit idéaliste les nouvelles acquisitions de la physique. « L'essence de la crise de la physique contemporaine consiste dans le bouleversement des vieilles lois et des principes fondamentaux, dans le rejet de toute réalité objective indépendante de la conscience, c'est-à-dire dans la substitution de l'idéalisme et de l'agnosticisme au matérialisme » (*Ibid.*, pp. 296-297). Lénine a généralisé les nouvelles découvertes en physique, mis en lumière l'essence de la crise des sciences de la nature, indiqué le moyen d'en sortir par la voie matérialiste, et montré les perspectives illimitées qui s'ouvraient devant elles. Il a ainsi enrichi le matérialisme philosophique marxiste et lui a donné une forme nouvelle. Lénine a brillamment appliqué la dialectique à la théorie de la connaissance et a développé profondément la théorie marxiste de la connaissance en élucidant nombre de questions essentielles (la *théorie du reflet* — V., la vérité objective, la vérité absolue et la vérité relative, rapport entre la théorie et la pratique, etc.).

La généralisation qu'a faite Lénine des progrès scientifiques et sa critique du machisme ont à l'heure actuelle une importance considérable pour le développement des sciences de la nature. L'évolution ultérieure de la physique et des autres sciences a confirmé pleinement l'analyse magistrale de Lénine. La physique contemporaine a fait de nouvelles découvertes qui non seulement prouvent la justesse du matérialisme dialectique mais qui ne peuvent être comprises et expliquées qu'à la lumière des idées exposées dans « Matérialisme et empiriocriticisme ». Telles sont, par exemple, les découvertes de la physique nucléaire et de la *mécanique quantique* (V.), etc. Mais les idéalistes « physiques » actuels exploitent ces découvertes pour lutter contre le matérialisme. Selon eux, la libération de l'énergie lors de la désintégration de l'atome signifie la « disparition de la matière », et la transmutation, dans certaines conditions, du photon en couple matériel électron positron et vice versa, équivaut à la création de la matière à partir du « néant », à une « annihilation » de la matière, à sa conversion en énergie « pure ». La *théorie de la relativité* (V.) est mise à contribution pour interpréter l'espace et le temps du point de vue de l'idéalisme subjectif, etc. Le livre de Lénine « Matérialisme et empiriocriticisme » arme les savants soviétiques et tous les savants progressistes du monde dans leur lutte contre l'obscurantisme dans la science et dans la philosophie, leur indique la voie à suivre pour atteindre de nouveaux sommets dans le progrès de la science.

Dans le sixième chapitre, Lénine critique l'idéalisme subjectif des machistes dans le domaine social ; il développe et enrichit le matérialisme historique de Marx et d'Engels. Le machiste Bogdanov réduisait la vie sociale à l'activité de la conscience, à l'activité psychique, ce qui aboutissait à l'identification idéaliste de l'existence sociale et de la conscience sociale. Lénine applique brillamment le matérialisme philosophique à l'étude de la vie sociale, et énonce la formule marxiste du rapport entre l'existence et la conscience sociales. « Le matérialisme admet d'une façon générale que l'être réel objectif (la matière) est indépendant de la conscience, des sensations, de l'expérience humaine. Le matérialisme historique admet que l'existence sociale est indépendante de la conscience sociale de l'humanité » (*Ibid.*, p. 379). Lénine met en évidence l'esprit de parti en philosophie, soumet à une critique cinglante les tentatives des philosophes bourgeois de s'élever « au-dessus » des principaux partis en lutte sur le terrain philosophique. Dans la « Conclusion », Lénine résume son exposé : la confrontation des principes théoriques de l'empiriocriticisme et du matérialisme dialectique montre le caractère éminemment réactionnaire du machisme ; les représentants de cette école philosophique sont partis de Kant pour en venir à *Hume* (V.) et à Berkeley, c'est-à-dire à l'idéalisme subjectif ; le machisme est intimement lié à l'idéalisme « physique » dans les sciences de la nature. Derrière toutes sortes de subtilités terminologiques il faut savoir déceler les deux courants philosophiques principaux et mettre en lumière la lutte des partis en philosophie.

« Matérialisme et empiriocriticisme » est imprégné d'un bout à l'autre de l'unité rigoureuse des principes, de l'esprit de parti communiste ; il combat avec intransigeance toute velléité de s'écarter du marxisme révolutionnaire. Chaque parole de Lénine « est un glaive tranchant qui terrasse l'ennemi » (Jdanov). Lénine projette la lumière sur la question de *l'esprit de parti en philosophie* (V.), stigmatise toute manifestation de tolérance dans la lutte contre le camp idéaliste, toute attitude objectiviste, « sans-parti », en matière de philosophie. L'ouvrage de Lénine est un modèle de développement créateur de la philosophie marxiste, un modèle de fermeté communiste dans le domaine théorique.

#### **MATERIALISME FRANÇAIS DU XVIII<sup>e</sup> SIECLE. V. Matérialisme.**

**MATERIALISME HISTORIQUE** ou *conception matérialiste de l'histoire*. Extension des principes du matérialisme dialectique à l'étude de la vie sociale ; application de ces principes aux phénomènes sociaux ; science des lois générales de l'évolution sociale.

Avant Marx, la conception idéaliste de l'histoire dominait dans la science. La théorie du matérialisme historique est le fruit de la grande découverte que fit Marx dans l'interprétation de l'histoire. « De même que Darwin a découvert la loi du développement du monde organique, indique Engels, de même Marx a découvert celle du développement de l'histoire, ce simple fait, qui jusqu'à nos jours se dissimulait sous des voiles idéologiques, que les hommes doivent en premier lieu manger, boire, avoir un logis et des vêtements, avant d'être en mesure de s'occuper de politique, de sciences, d'art, de religion, etc. ; que, par conséquent, la production des biens matériels de première nécessité, et par suite, chaque degré donné du

développement économique d'un peuple ou d'une époque, forment la base sur laquelle se développent les institutions politiques, les conceptions juridiques, l'art, et même les idées religieuses des hommes, et d'où l'on doit partir, par conséquent, pour les expliquer, et non en sens inverse comme on le pratiquait jusqu'à présent » (Marx-Engels : *Ausgewählte Schriften*, Band II, M. 1950, S. 156).

Le développement des *modes de production des biens matériels* (V.) nécessaires à l'existence de l'homme — telle est la force essentielle qui détermine toute la vie sociale et conditionne le passage d'un régime social à un autre. Aucune société ne peut exister sans produire des biens matériels. A l'aide des instruments de travail, l'homme agit sur la nature et se procure ce dont il a besoin. C'est de l'évolution de la production matérielle que dépend le progrès de la société. L'histoire de la société commence à partir du moment où l'homme est parvenu à confectionner et à utiliser des instruments de production. Plus le niveau des *forces productives* (V.) est élevé, et plus grande est la domination de l'homme sur la nature. Avec le progrès des forces productives, change le second aspect de la production matérielle — les *rappports de production* (V.), se transforme le régime économique et social. Les nouveaux rapports de production qui surgissent sur la base des forces productives et qui leur correspondent pleinement, sont la condition principale et décisive qui détermine l'essor continu et impétueux des forces productives. La succession des formations économiques et sociales dans l'histoire (la commune primitive, l'esclavage, le féodalisme, le capitalisme, le socialisme) signifie la substitution de rapports de production plus progressifs aux rapports de production donnés. Cette succession est toujours la conséquence nécessaire de la loi du développement des forces productives de la société. L'établissement de nouveaux rapports de production s'effectue généralement par le renversement révolutionnaire des anciens rapports

Le mérite de Marx et d'Engels, par conséquent, est d'avoir fixé leur attention, avant tout, sur les lois économiques de la vie sociale, sur les conditions objectives de la production matérielle, base de toute l'activité historique des hommes. Avec le matérialisme historique, au chaos et à l'arbitraire qui régnaient « dans les conceptions de l'histoire et de la politique, succéda une théorie scientifique remarquablement cohérente et harmonieuse, qui montre comment, d'une forme d'organisation sociale, surgit et se développe, par suite de la croissance des forces productives, une autre forme, plus élevée, — comment par exemple, le capitalisme naît du féodalisme » (Lénine : *Œuvres choisies en deux volumes*, t. I, 1<sup>ère</sup> partie, M. 1954, p. 65).

Le matérialisme historique en a fini pour toujours avec les théories idéalistes pour qui l'histoire de la société est le résultat de l'activité désordonnée et arbitraire des individus, la résultante des volontés et des désirs des hommes. L'évolution de la société, comme celle de la nature, n'est pas déterminée par des désirs subjectifs, mais par des lois objectives qui ne dépendent ni de la volonté ni de la conscience des hommes. Ceux-ci peuvent découvrir les lois objectives, les étudier, les connaître, en tenir compte dans leurs actes, les utiliser dans leur intérêt, limiter l'action de certaines et donner libre cours à d'autres, mais ils ne peuvent les modifier ou les abolir. A plus forte raison ne peuvent-ils en créer de nouvelles. Ce qui fait la portée immense du matérialisme historique, c'est qu'il a découvert et expliqué les lois du développement social, et qu'il a armé ainsi le prolétariat et son parti de la connaissance des voies qui conduisent à la transformation révolutionnaire de la société. Comme l'indique Lénine, la conception matérialiste de l'histoire a réduit les actions des individus aux actions des classes, dont la lutte détermine le développement de la société.

La production matérielle est donc le fondement de la vie et du devenir social : cette découverte a révélé le grand rôle créateur des masses laborieuses dans l'histoire ; ainsi fut démontré que l'histoire du développement social est celle des producteurs immédiats, des masses laborieuses, forces essentielles de la production des biens matériels, indispensables à l'existence de la société.

Le mode de production, la vie matérielle de la société conditionne le caractère d'un régime social, des institutions politiques, la mentalité des hommes, leurs opinions, leurs idées, leurs théories. *L'existence sociale détermine la conscience sociale* Impossible de comprendre l'essence des institutions politiques, des idées, des théories, si l'on oublie leur origine matérielle — le régime économique de la société. Impossible de comprendre pourquoi à telle époque apparaissent telles institutions politiques et telles idées, pourquoi à une autre époque en apparaissent d'autres si l'on part de ces institutions politiques et de ces idées elles-mêmes, et non de la base économique (V. *Base et superstructure*). La conscience sociale, — opinions politiques, conceptions du droit et de l'art philosophie, religion et autres formes d'idéologie, — est fonction des rapports de production dominants et change radicalement avec la transformation de la base, du régime économique. Tout en montrant que les institutions politiques, les idées, les théories tirent leur origine et dépendent de la base, la théorie du matérialisme historique ne nie aucunement leur importance considérable dans la vie sociale. A l'encontre du matérialisme économique qui réduit à néant le rôle des idées, le matérialisme historique en souligne le rôle immense. Une fois surgies, les institutions sociales et politiques ainsi que les idées deviennent elles-mêmes une force agissant sur les conditions qui les ont engendrées. Ou bien elles freinent le développement social, elles jouent le rôle de forces réactionnaires qui servent les couches et les classes retardataires de la société, ou bien elles contribuent au progrès en servant les classes avancées, révolutionnaires.

Grâce au matérialisme historique, la science de la société est devenue une science exacte à l'égal de la biologie. Le matérialisme historique a une grande importance pour l'activité pratique du parti communiste. Pour ne pas se tromper en politique, le parti du prolétariat doit fonder son action non sur des principes abstraits, les « principes de la raison humaine », mais sur les conditions concrètes de la vie matérielle, sur les besoins réels de la société.

Dans la préface à son ouvrage « Contribution à la critique de l'économie politique », Marx a formulé l'essence du matérialisme historique : « Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté ; ces rapports de production correspondent à un degré de développement donné de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique, et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le procès de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence ; c'est au contraire leur existence sociale qui

détermine leur conscience. A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement de forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolutions sociales. Le changement de la base économique bouleverse plus ou moins lentement ou rapidement toute la formidable superstructure. Lorsqu'on étudie ces bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel des conditions économiques — constaté avec une précision propre aux sciences naturelles, — et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent à bout. De même qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, de même on ne peut juger une telle époque de bouleversements sur sa conscience de soi ; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives de la société et les rapports de production. Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives auxquelles elle peut donner libre cours ; de nouveaux rapports de production, supérieurs aux anciens, n'apparaissent jamais avant que leurs conditions matérielles d'existence n'aient mûri au sein de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre ; car, à regarder de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que lorsque les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou tout au moins sont en voie de devenir. »

La théorie du matérialisme historique, créée par Marx et Engels, a été développée et enrichie par Lénine et Staline, grâce à l'analyse des nouvelles conditions historiques à l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes, à l'époque de l'édification du socialisme.

**MATERIALISME MECANISTE.** Une des étapes et formes de la philosophie matérialiste. Le matérialisme mécaniste tente d'expliquer tous les phénomènes de la nature par les lois de la mécanique et de ramener tous les processus naturels qualitativement différents (chimiques, biologiques, psychiques et autres) à des processus mécaniques. Cette doctrine considère le mouvement non comme un changement en général, mais comme une simple translation des corps dans l'espace, due à l'action extérieure, au choc des corps entre eux. Le matérialisme mécaniste nie les sources internes du mouvement des choses, leur changement qualitatif, les bonds dans le développement, le développement de l'inférieur au supérieur, du simple au complexe.

La philosophie de *Démocrite* (V.) contenait déjà des rudiments du matérialisme mécaniste qui s'épanouit au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle (*Hobbes* — V., *Descartes* — V., *Spinoza* — V., les matérialistes français et anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle). Le matérialisme mécaniste était une étape nécessaire et progressiste de la philosophie matérialiste. Cette forme du matérialisme s'imposait du fait que parmi toutes les sciences, seules la mécanique et les mathématiques avaient atteint un niveau relativement élevé. Mais ceci explique également le caractère limité du matérialisme de l'époque.

Forts des réalisations des sciences de la nature. Marx et Engels ont dépassé les bornes mécanistes de l'ancien matérialisme et ont créé le matérialisme dialectique qui se distingue qualitativement de toutes les formes antérieures du matérialisme. Le marxisme a toujours lutté résolument contre les tentatives de ressusciter le matérialisme mécaniste.

En Union Soviétique quelques mécanistes (L. Axelrod, Variach et d'autres) avaient tenté de réviser le matérialisme dialectique de leur point de vue. Ils défiguraient les données scientifiques, luttaient contre la dialectique marxiste et se ralliaient à l'idéalisme dans différents domaines, surtout en gnoseologie. (V. *Théorie des hiéroglyphes*.) La philosophie mécaniste avec ses théories de l'« équilibre » (V. *Théorie de l'équilibre*) et de la « spontanéité » a été utilisée par les ennemis du léninisme, les boukhariniens, les trotskistes et d'autres dans la lutte contre la ligne du parti communiste. Cette poignée de philosophes mécanistes fut dénoncée comme antimarxiste.

**MATERIALISME METAPHYSIQUE.** V. *Matérialisme ; Métaphysique*.

**MATERIALISME PHILOSOPHIQUE MARXISTE.** Forme supérieure, la seule scientifique, du matérialisme, créée par Marx et Engels et développée par Lénine et Staline. L'apparition du matérialisme philosophique marxiste, partie intégrante du matérialisme dialectique et historique (V. *Matérialisme dialectique ; Matérialisme historique*), marque la défaite de l'idéalisme antiscientifique, le triomphe de la philosophie matérialiste dans sa lutte séculaire contre toutes les formes de l'idéalisme et de la religion. Le matérialisme philosophique marxiste continue les meilleures traditions du matérialisme prémarxiste. Mais l'ancien matérialisme présentait une série de graves défauts, qui l'empêchaient de s'élever au niveau d'une philosophie entièrement scientifique. C'était un *matérialisme mécaniste* (V.) qui ramenait les formes complexes du mouvement de la matière à sa forme mécanique. En parfait accord avec les sciences, le matérialisme marxiste reconnaît la diversité qualitative des formes du mouvement et la spécificité des lois de leur développement ; la forme mécanique n'est que la plus simple parmi les autres formes du mouvement. L'ancien matérialisme était un matérialisme métaphysique selon lequel le monde est immobile et immuable. Le matérialisme marxiste est un matérialisme dialectique, car il considère la nature et la société dans leur évolution et leur renouvellement perpétuels. Le matérialisme prémarxiste n'était pas à même de donner une interprétation matérialiste des phénomènes sociaux. Le marxisme a créé la conception matérialiste de l'histoire en appliquant le matérialisme dialectique à l'explication de la société. Le matérialisme prémarxiste était un matérialisme contemplatif, qui ne pouvait comprendre le rôle transformateur de l'activité pratique des hommes. Les anciens matérialistes s'en tenaient à une conception abstraite de la nature humaine qu'ils détachaient des rapports sociaux. Ils ne faisaient qu'expliquer le monde tandis qu'il s'agissait de le transformer, autrement dit, ils ne comprenaient pas l'importance de l'activité pratique révolutionnaire. Le matérialisme philosophique marxiste est un instrument puissant de connaissance et de transformation du monde. Au point de vue de ses origines de classe, le matérialisme marxiste se distingue essentiellement des formes antérieures du matérialisme. Le matérialisme des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles était l'idéologie de la bourgeoisie révolutionnaire de l'époque. Les représentants les plus avancés du matérialisme d'avant Marx — les matérialistes russes du XIX<sup>e</sup> siècle *Bielinski* (V.), *Herzen* (V.), *Tchernychevski* (V.), *Dobrolioubov* (V.), etc., exprimaient les intérêts de la paysannerie en lutte contre le servage Les

matérialistes bourgeois d'avant Marx n'étaient que les fondateurs d'« écoles » philosophiques, alors que le matérialisme philosophique marxiste est devenu la doctrine et le drapeau de la classe la plus progressiste, le prolétariat.

Principes fondamentaux du matérialisme philosophique marxiste : 1° le monde est matériel et se développe suivant les lois du mouvement de la matière ; 2° la matière est antérieure à la conscience ; 3° le monde matériel et ses lois sont connaissables, les vérités scientifiques sont objectives. Le matérialisme philosophique marxiste soutient que le monde est matériel de par sa nature et que les différents phénomènes sont des formes diverses de la matière en mouvement. Le matérialisme marxiste prouve que tous les corps, depuis les infimes particules de l'atome jusqu'aux gigantesques planètes, depuis les bactéries jusqu'aux animaux supérieurs, jusqu'à l'homme, sont la matière sous ses différentes formes et aux diverses étapes de son développement. Contrairement à l'idéalisme qui considère que le monde est créé par Dieu ou qu'il est une incarnation de l'« idée absolue », de l'« esprit universel », de la « conscience », le matérialisme philosophique marxiste soutient que la matière existe éternellement, qu'elle n'est créée par personne, que le monde se développe suivant les lois objectives du mouvement de la matière et n'a besoin d'aucun « esprit universel ». A l'encontre de l'idéalisme affirmant que seule notre conscience existe réellement, que le monde matériel, l'être, la nature n'existent que dans notre conscience, dans nos sensations, nos concepts, le matérialisme philosophique marxiste part de ce principe que la matière, la nature, l'être est une réalité objective existant en dehors et indépendamment de la conscience; que la matière est une donnée première, tandis que la conscience est une donnée seconde, dérivée, car elle est le reflet de la matière ; que la pensée est un produit de la matière parvenue dans son développement à un haut degré de perfection, qu'elle est le produit du cerveau. La pensée humaine est-elle en mesure de connaître le monde réel ? Tel est le second aspect de la question fondamentale de la philosophie. A l'opposé de l'idéalisme qui met en doute la possibilité de connaître le monde et ses lois, qui nie la validité de nos connaissances, le matérialisme philosophique marxiste soutient que le monde et ses lois sont connaissables. Le matérialisme marxiste affirme que la pratique humaine est une preuve décisive que nos connaissances sont vraies et qu'il n'y a pas de choses au monde qui ne puissent être connues par la science et la pratique.

La théorie de la connaissance élaborée par le matérialisme dialectique est la seule scientifique. Le matérialisme d'avant Marx ne comprenait pas le rôle actif de la pensée. Comme l'a dit Marx, l'idéalisme soulignait le côté actif de la pensée, mais dénaturait le processus réel de la connaissance. Le matérialisme marxiste a été le premier dans l'histoire de la philosophie à appuyer la théorie de la connaissance sur une solide base scientifique, à appliquer à la connaissance la méthode dialectique, à démontrer le caractère historique de la connaissance à chaque étape donnée, la corrélation de l'absolu et du relatif, etc. Le matérialisme philosophique marxiste est étranger à l'attitude contemplative de l'ancien matérialisme : il a prouvé que tout progrès de la connaissance est lié à l'activité pratique et avant tout à la production. En intégrant à la théorie de la connaissance l'activité pratique et révolutionnaire de l'homme, le matérialisme philosophique marxiste a accompli une véritable révolution en philosophie. « La vie sociale est essentiellement *pratique*. Tous les mystères qui entraînent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique » (Marx : « Thèses sur Feuerbach » in Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, p. 73). L'unité de la théorie et de la pratique est le fil conducteur du parti du prolétariat.

L'application du matérialisme philosophique marxiste à l'histoire de la société est d'une importance considérable pour l'activité pratique du parti communiste. Appliqué à la société, le matérialisme philosophique marxiste signifie que les conditions de la vie matérielle de la société, la vie sociale sont la donnée première, et les idées, la conscience, la donnée seconde. « Ce qui fait la force et la vitalité du marxisme-léninisme, c'est qu'il s'appuie dans son activité pratique précisément sur les besoins du développement de la vie matérielle de la société, sans se détacher jamais de la vie réelle de la société. » (Staline : « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique », M. 1954, p. 19) L'activité pratique du parti marxiste se base non sur les exigences de la « raison », de la « morale universelle », etc., mais sur l'étude des lois objectives du développement social, lois indépendantes de la volonté et de la conscience humaines. « La philosophie de Marx, disait Lénine, est un matérialisme philosophique achevé, qui a donné de puissants instruments de connaissance à l'humanité et à la classe ouvrière surtout » (Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 65).

Lénine a développé et concrétisé dans ses travaux le matérialisme philosophique marxiste. Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine dégage les enseignements généraux des progrès réalisés par la science, la physique notamment, après la mort d'Engels et porte le matérialisme philosophique marxiste à un niveau supérieur. Il approfondit les thèses marxistes relatives à la matérialité du monde, à la conscience en tant que fonction du cerveau, à la connaissance en tant que reflet du monde objectif, donne une définition lumineuse des principes fondamentaux de la gnoséologie marxiste, montre la complexité dialectique du processus de la connaissance de la vérité objective, soumet à une critique implacable le *machisme* (V.), le *pragmatisme* (V.) et autres variétés modernes de l'idéalisme. Dans « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique » et dans d'autres ouvrages, Staline met en relief l'opposition du matérialisme et de l'idéalisme ; grâce à la synthèse des données nouvelles de la science et de la pratique, il développe plus avant les principes fondamentaux du matérialisme philosophique marxiste et souligne son rôle dans la lutte pratique pour le communisme. Dans « *Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.* » (V.), Staline expose et précise la thèse marxiste du caractère objectif des lois scientifiques. Ce principe est d'une portée immense dans la lutte contre la philosophie idéaliste moderne qui considère les lois scientifiques comme des constructions arbitraires de l'esprit humain, comme des symboles appelés uniquement à mettre de l'ordre dans les sensations de l'homme. Très important pour l'édification pratique du communisme, il invite à s'inspirer non point de considérations fortuites ou de vœux subjectifs, mais des lois objectives du régime socialiste : la *loi économique fondamentale du socialisme* (V.), la *loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale* (V.), etc. Dans cet ouvrage, Staline combat l'interprétation machiste des lois par certains économistes, philosophes et juristes soviétiques, donne l'exemple de la manière matérialiste d'aborder les problèmes brûlants de la science et de la pratique.

Le matérialisme philosophique marxiste s'oppose actuellement à la réaction idéaliste mondiale comme l'unique philosophie qui offre un tableau scientifique du monde, défend les principes et les méthodes scientifiques d'explication de la nature et de



la société, donne à l'humanité travailleuse une arme de lutte pour le communisme. Le matérialisme philosophique marxiste est la base théorique du développement des sciences de la nature. C'est sur cette base que la *doctrine mitchourinienne* (V.) a remporté la victoire sur le *weismanisme-morganisme* (V.). C'est sur la base du matérialisme dialectique que les physiciens soviétiques et les savants progressistes du monde entier luttent contre l'*idéisme* « physique » (V.) qui freine le progrès scientifique, concilie la science avec la religion. Toutes les branches de la science puisent dans le matérialisme philosophique marxiste les idées directrices qui contribuent à leur succès pratiques. La philosophie matérialiste marxiste joue un rôle immense dans l'éducation communiste des masses travailleuses, dans la lutte contre les survivances dans la conscience et les préjugés religieux. Pénétrée de l'esprit de parti, elle est hostile à l'idéalisme quel que soit le masque dont il s'affuble. Ceci est particulièrement important de nos jours où différents courants « modernes » de la philosophie bourgeoise, dissimulant leurs campagnes de calomnies contre le matérialisme sous l'enseigne de l'« impartialité », prétendent se placer « au-dessus » des partis en lutte dans la philosophie. Dénoncer « les laquais diplômés du fidéisme » déclarés ou cachés, en partant des grandes idées du marxisme-léninisme — tel est le devoir des philosophes marxistes.

**MATERIALISME SPONTANE.** Conception inconsciemment matérialiste de la nature. (V. *Matérialisme des sciences de la nature ; Réalisme naïf.*)

**MATERIALISME VULGAIRE.** Courant philosophique apparu vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en Allemagne. Ses représentants les plus connus sont Büchner, Vogt et Moleschott. Engels les appelait des « commis vulgarisateurs qui faisaient le commerce du matérialisme », des marchands ambulants du matérialisme vulgaire. Tout en reconnaissant que la matière est la réalité unique et tout en défendant l'*athéisme* (V.), les matérialistes vulgaires croyaient que le cerveau produit la pensée comme le foie sécrète la bile, ils expliquaient la pensée d'une manière grossière, simpliste. Une telle conception est un pas en arrière non seulement par rapport au matérialisme dialectique, mais aussi par rapport au matérialisme français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce qui distingue le matérialisme vulgaire, c'est le dédain absolu de la dialectique, la négation du rôle actif de la conscience, l'attachement à la vieille conception mécaniste des lois du mouvement, l'interprétation idéaliste de l'évolution sociale. Les matérialistes vulgaires étaient des défenseurs du capitalisme, des ennemis du prolétariat et du marxisme. La base philosophique de leurs théories sociales est l'identification des lois de la société et des lois de la nature. D'après eux, le climat, la nourriture, etc., déterminent directement la manière de penser de l'homme. Büchner professait la théorie métaphysique de l'hérédité à l'aide de laquelle il justifiait l'inégalité des classes, l'exploitation, etc. Ses projets de « réforme » du capitalisme répondaient pleinement aux intérêts de la bourgeoisie.

**MATIERE.** Le monde est matériel de par sa nature. La diversité des phénomènes naturels est une manifestation des diverses formes de la matière en mouvement. La matière est la source unique et la cause ultime de tous les processus naturels. L'atome, la cellule vivante, l'organisme, l'homme pensant sont des espèces différentes de la matière. La matière est éternelle dans le temps et infinie dans l'espace. Elle ne peut être ni créée ni détruite ; elle ne peut que changer de forme. Engels écrivait que dans le cycle de la matière « il n'est rien d'éternel sinon la matière en éternel changement, en éternel mouvement, et les lois selon lesquelles elle se meut et elle change » (« Dialectique de la nature », P. 1952, p. 46).

Les hommes ont conclu à l'unité du monde matériel à la suite d'un long développement de la philosophie et des sciences de la nature. La matérialité du monde est prouvée non par quelques tours de prestidigitateurs, dit Engels, mais par un long et laborieux développement de la philosophie et des sciences de la nature. Déjà les premiers philosophes de la Grèce antique plaçaient la matière à la base de toutes choses, mais ils l'identifiaient avec un de ses divers aspects : pour Thalès (V.) c'était l'eau, pour Anaximène, l'air, pour Héraclite (V.), le feu. La diversité des phénomènes naturels ne les empêchait pas d'en reconnaître l'unité qu'ils recherchaient dans des formes matérielles particulières (l'eau, l'air, le feu). La première définition de la matière est due aux atomistes antiques : Leucippe, Démocrite (V.), Epicure (V.). Démocrite considérait le monde comme une infinité d'atomes indivisibles, identiques par leur substance, mais de forme et de grandeur différentes.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la conception atomistique fut développée par Gassendi (V.) pour qui le monde est composé d'atomes doués de propriétés absolues telles que la solidité et l'imperméabilité. Quant à Descartes (V.), il s'élevait contre la théorie atomistique, soutenait l'idée de la continuité de la matière, niait l'indivisibilité des atomes et affirmait que la matière est divisible à l'infini. Les philosophes matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle se prononçaient d'une part contre Descartes qui identifiait la matière et l'étendue, d'autre part, contre Newton (V.) qui considérait la matière comme quelque chose de passif et d'inerte. Pour les matérialistes français, la matière est inséparable du mouvement. Mais eux non plus n'ont pas dépassé le cadre de la conception métaphysique d'après laquelle la matière est composée de particules égales immuables et le mouvement est réduit au simple déplacement dans l'espace. « L'admission d'on ne sait quels éléments immuables, de l'« essence immuable des choses », etc. n'est pas le matérialisme ; c'est un matérialisme *métaphysique*, c'est-à-dire antidialectique » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 300).

Les découvertes du grand savant russe Lomonossov (V.), notamment la loi de la conservation de la matière et du mouvement qui démontra l'impossibilité d'anéantir la matière et le mouvement, ont été d'une grande portée pour l'étude scientifique de la matière et des lois de son mouvement. Un apport précieux a été fait dans ce domaine par les penseurs russes du XIX<sup>e</sup> siècle Biéliniski (V.), Herzen (V.), Tchernychevski (V.), Dobrolioubov (V.) qui, s'élevant contre la théorie métaphysique de la matière, l'envisageaient sous l'angle de son développement et de son changement continu. Cependant, seul le matérialisme dialectique a entièrement éliminé les postulats métaphysiques et a donné une définition scientifique de l'essence de la matière. Elle a été formulée par Lénine de la façon suivante : « La matière est une catégorie philosophique servant à désigner la réalité objective donnée à l'homme dans ses sensations qui la copient, la photographient, la reflètent, et qui existe indépendamment des sensations » (*Ibid.*, p. 140). Cette définition généralise les données de la science sur la matière et fournit aux savants un solide appui matérialiste. Elle est dirigée contre les idéalistes qui spéculent sur chaque nouvelle découverte dans le domaine de la structure de l'atome pour dénigrer le matérialisme et faire croire que la matière serait une fiction, un symbole, un pur concept et non une réalité objective. Or, quelles que soient les nouvelles idées sur la structure de l'atome, rien ne saurait ébranler ce fait capital : la matière existe indépendamment de la conscience humaine, tout ce qui existe est la matière dans ses

diverses manifestations. La définition de la matière en tant que catégorie philosophique résout le problème de la réalité objective et de l'antériorité de la matière, embrasse toutes les formes connues et encore inconnues de l'existence de la matière.

La matière est douée de certaines propriétés essentielles dont la principale est le mouvement. Elle se meut dans l'espace et dans le temps (V. *Temps et espace*), formes objectives de son existence. Nos représentations sur la structure de la matière sont fonction du niveau atteint par la science. Elles changent nécessairement au fur et à mesure que la science progresse, que l'homme pénètre toujours plus les secrets de la nature. Ainsi, les nouveaux progrès de la science à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle ont modifié et enrichi nos connaissances sur la structure de la matière (la radioactivité, la théorie électronique, etc.). La physique moderne a découvert la structure complexe non seulement de l'atome mais aussi de son noyau composé de particules de deux genres: de protons et de neutrons. (V. *Atome ; Noyau atomique.*) Mais « la variabilité des connaissances scientifiques sur la structure de la matière et les formes de ses mouvements ne réfute pas la réalité objective du monde extérieur » (*Ibid.*, pp. 196-197). Les physiciens de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle ont tiré de ces découvertes une conclusion idéaliste. La destruction des anciennes représentations concrètes de la matière a été interprétée par eux comme la disparition de la matière même. Dans sa lutte contre l'*idéalisme « physique »* (V.) et le *machisme* (V.), Lénine remarque que ce n'est pas la matière qui disparaît, mais une limite déterminée de nos connaissances dans ce domaine. En progressant, nos connaissances découvrent des propriétés nouvelles de la matière. Seules nos idées sur la structure de la matière, sur la composition chimique des substances, sur l'atome et l'électron, etc., peuvent vieillir, et non la notion de matière. Les philosophes réactionnaires de nos jours ont de nouveau déclenché la campagne contre la matière, en dénaturant les découvertes nouvelles dans le domaine du microcosme. Seul le matérialisme dialectique assure une base philosophique inébranlable à la science moderne de la matière. Le marxisme considère que la définition de la matière en tant que catégorie philosophique ne peut pas être confondue avec telle ou telle théorie physique de la structure de la matière : la variabilité de nos représentations sur la structure et les propriétés de la matière ne peut récuser le fait de sa réalité objective. En même temps le marxisme insiste sur la liaison de la philosophie avec les autres sciences. Engels fait remarquer que le matérialisme change d'aspect avec chaque grande découverte des sciences naturelles. Ainsi, la thèse du matérialisme dialectique sur l'espace et le temps en tant que formes objectives de l'existence de la matière, est incontestable. Mais la physique moderne ayant approfondi nos données sur les rapports entre la matière et le mouvement, l'espace et le temps, il est à présent impossible d'examiner les notions de l'espace et du temps sans tenir compte des nouvelles découvertes. Il en va de même en ce qui concerne le mouvement en tant que mode d'existence de la matière dont il est une propriété inséparable : les progrès de la physique moderne, la théorie de la corrélation entre la masse et l'énergie, du changement de la masse avec l'accroissement de la vitesse, etc., ayant approfondi et concrétisé nos connaissances sur ce point, la notion du mouvement ne saurait être examinée en dehors de la théorie physique moderne. Le matérialisme dialectique exige que la conception philosophique de la matière tienne compte des acquisitions de la science, sans quoi la philosophie devient dogmatique, impuissante à généraliser les nouvelles données scientifiques.

**MATRIARCAT** (gens maternelle). Etape historique dans le développement du régime de la *commune primitive* (V.), caractérisée par le rôle prépondérant de la femme dans l'économie. Le matriarcat a pour base le mode de production de la commune primitive qui s'est épanouie à cette époque. Les principales causes du matriarcat sont les suivantes : dans le mariage en groupe, qui a existé chez tous les peuples aux stades inférieurs de leur évolution, on connaissait la mère des enfants, mais non le père. Comme l'origine ne pouvait être établie que du côté maternel, seule la parenté maternelle était admise. Quand elle se mariait, la femme restait dans la gens, l'homme passait dans la gens de sa femme. La cause essentielle du matriarcat était que la femme tenait en main toute l'économie de la gens. La chasse ne procurait pas de moyens d'existence sûrs. Le travail était plus productif dans l'agriculture, et au début, ce sont surtout les femmes qui s'en occupaient. Le rôle de la femme s'accroît avec la vie sédentaire, quand apparaît l'économie domestique proprement dite. Les soins donnés au logis, l'entretien du foyer domestique, l'approvisionnement, le travail dans le potager, la préparation des aliments, etc., telles étaient les fonctions de la femme. Sous le régime de la commune primitive, l'économie domestique jouait un rôle important. Elle avait un caractère social, et la femme était la surintendante de la maison. Avec l'apparition et le développement de l'élevage, le rôle de la femme diminue, l'homme devient la force productive principale dans la société. Toutes les richesses, les instruments de production, le bétail, et, par la suite, les esclaves, deviennent peu à peu la propriété de l'homme. La femme est refoulée au second plan, car l'économie domestique n'est plus qu'une annexe de la production essentielle. La femme, libre jusqu'à ce jour, devient la servante de son mari. « Le renversement du droit maternel fut la grande défaite historique du sexe féminin. L'homme prit le gouvernail aussi dans la maison ; la femme fut dégradée, asservie, devint l'esclave du plaisir de l'homme et simple instrument de reproduction » (Marx-Engels : *Ausgewählte Schriften*, Band II, M. 1950, S. 202).

La science bourgeoise vulgaire nie l'existence du matriarcat. Elle nie ainsi le régime de la commune primitive en tant que premier degré économique et social dans l'évolution historique de tous les peuples. Les savants bourgeois estiment que le *patriarcat* (V.) est de tous les temps. On comprend les raisons de cette assertion : le patriarcat, qui existait pendant la dernière période de la commune primitive, est déjà lié à l'apparition de la propriété privée, et s'il a toujours existé, la propriété privée, elle aussi, a toujours été et sera toujours. L'abondance des preuves fournies par l'ethnographie, qui confirment la réalité du matriarcat, a contraint les savants bourgeois à modifier leur point de vue. Ils affirmèrent alors que le matriarcat ne serait propre qu'aux peuples appartenant aux races « inférieures », aux races de couleur ; d'après eux, les peuples de race « supérieure » n'auraient connu que le patriarcat. La fausseté de cette théorie a été démontrée par le marxisme sur la base de données strictement scientifiques. Au premier stade de l'évolution du régime de la commune primitive, le matriarcat a existé chez tous les peuples sans exception.

**MECANISTES.** Partisans du *matérialisme mécaniste* (V.).

**MECANIQUE QUANTIQUE.** Chapitre de la physique qui traite des lois du mouvement des micro-objets : électrons, protons, neutrons et autres particules « élémentaires », ainsi que des atomes et des noyaux atomiques. Le mouvement des micro-objets se distingue qualitativement du mouvement des corps ordinaires et n'est pas une translation le long d'une

trajectoire. Comme le montre l'expérience, les micro objets manifestent une nature double : ils présentent certaines propriétés des corpuscules et, en même temps, certaines propriétés des ondes : si dans des collisions violentes la particule microscopique agit dans un espace très réduit, à la manière d'un corpuscule, son mouvement, tout comme celui d'une onde, intéresse une région de l'espace beaucoup plus étendue. Ce mouvement a un caractère de périodicité dans l'espace et dans le temps. A chaque moment du temps, le mouvement de la particule dépend des conditions physiques existant dans tout le système matériel dont elle fait partie. Ces particularités des micro-objets déterminent les propriétés des systèmes complexes qu'ils constituent. Par exemple, on ne saurait se représenter l'atome comme constitué par des particules nettement isolées les unes des autres, comme le faisait la physique pré-quantique ; chaque électron entrant dans la composition d'un atome complexe n'est pas isolé d'un autre électron dans l'espace ; chaque particule appartient au système tout entier bien qu'elle conserve en même temps la faculté de se localiser dans une partie réduite du système et de manifester son individualité indépendamment du système.

Ces propriétés des microparticules et des microsystèmes trouvent leur expression dans les lois de la mécanique quantique. Les lois fondamentales de la mécanique quantique expriment la corrélation existant entre les valeurs physiques caractérisant les propriétés corpusculaires de la particule, son énergie et son impulsion, et les valeurs qui caractérisent ses propriétés ondulatoires: fréquence et longueur d'onde. L'énergie d'une particule est proportionnelle à la fréquence du processus ondulatoire lié à son mouvement, alors que son impulsion (la quantité de mouvement) est inversement proportionnelle à la longueur d'onde. Par conséquent, le mouvement de la particule est caractérisé par des valeurs qui, par leur contenu, ne coïncident pas entièrement avec les valeurs analogues de la physique classique. Par exemple, l'impulsion (quantité de mouvement) est la mesure du mouvement de la particule non pas dans un état quelconque (comme cela a lieu pour les corps macroscopiques) mais considérée à l'état libre, lorsque la particule n'est que faiblement liée à son entourage. Les coordonnées de la particule (région de l'espace dans laquelle elle est localisée) dépendent des conditions extérieures, du degré de liaison de cette particule avec les autres.

Il découle des lois de la mécanique quantique ce qu'on appelle les relations d'incertitude. Ces relations établissent une liaison entre la région de localisation de la particule et le degré d'incertitude (le « flou ») de son impulsion : plus la particule est liée, plus la région de l'espace où elle se manifeste dans l'interaction est restreinte, et plus l'impulsion qui caractérise son action individuelle en tant que particule « libre » est indéterminée. Au contraire, moins la particule est liée, plus vaste est la région de l'espace dans laquelle elle se meut, plus son impulsion est déterminée.

La découverte des lois du mouvement des particules a permis d'expliquer de nombreux faits et lois, établis expérimentalement, avant tout le fait de la stabilité particulière des atomes et des molécules, leur propriété de libérer ou d'absorber de l'énergie par « portions » discrètes appelées quanta (d'où le nom de mécanique quantique) et aussi de prévoir toute une série de phénomènes inconnus jusque-là, notamment la diffraction des électrons et d'autres particules. La diffraction des électrons qui met si bien en évidence la double nature des particules, consiste en ceci- lorsqu'un flux d'électrons d'impulsion égale traverse un système d'atomes régulièrement disposés (lorsqu'il traverse par exemple une pellicule de cristal) et que, dispersé par elle, il est ensuite projeté sur un écran donnant un effet lumineux au point d'incidence de chaque électron, on voit apparaître sur l'écran des anneaux (ou des franges) alternativement sombres et éclairés ; on obtient un tableau entièrement identique à celui de la diffraction cristalline des rayons X (ondes). Ainsi, tout en exerçant une action locale pareille à celle des particules, les électrons se déplacent à la manière d'ondes. La mécanique quantique explique la quantification de l'énergie de l'atome (ou de la molécule) de la façon suivante : étant donné que le mouvement stationnaire d'un électron est en concordance avec toute la structure du champ électrique qui le relie au noyau de l'atome et aux autres électrons et possède les caractères du mouvement ondulatoire (il obéit à l'équation d'onde), il ne peut être fortuit ; l'énergie de l'électron dans l'atome ne peut varier continuellement d'une quantité arbitrairement petite. C'est pourquoi les mouvements prolongés de l'électron à l'intérieur de l'atome sont quantifiés et leur énergie ne peut prendre qu'une série discontinue de valeurs. C'est ce qui explique la stabilité exceptionnelle de l'atome qui, tout en entrant, chaque seconde, des centaines de millions de fois en collision avec d'autres atomes, conserve, dans la grande majorité des cas, sa structure et le caractère de ses mouvements internes. La mécanique quantique a expliqué également de nombreux autres faits, notamment la nature de l'affinité chimique, la différence existant entre les divers corps solides : métaux, semi conducteurs, isolants (diélectriques), la structure des spectres émis par les atomes, etc. Elle sert de base à certaines branches de la technique moderne.

Toutefois malgré de grands succès, le développement de la mécanique quantique s'est trouvé ralenti par des falsifications idéalistes subjectives répandues parmi les physiciens bourgeois qui ont exercé leur influence également sur certains physiciens soviétiques. Partant des positions philosophiques subjectivistes idéalistes, nombre de physiciens des pays capitalistes (notamment ceux qui ont grandement contribué à la création de la mécanique quantique) présentent cette dernière sous un aspect déformé. Considérant les électrons (et les autres particules microscopiques) comme des particules au sens ancien du mot, les savants idéalistes déclarent inintelligibles dans leur principe les lois particulières de leur mouvement, qui sont, en réalité, conditionnées par leur nature. Ils prétendent que les valeurs physiques qui caractérisent les mouvements des particules sont macroscopiques, inadéquates à la nature des micro-objets. Selon eux, la science ne peut, par principe, donner d'autres caractéristiques du mouvement que des caractéristiques macroscopiques, étant donné que toute « connaissance physique » est, par sa nature même, « macroscopique », le sujet qui connaît, l'homme, étant lui aussi, un être macroscopique. Ces savants soutiennent que selon les instruments employés la particule microscopique possède telles propriétés ou telles autres (« complémentaires » les unes des autres). C'est comme si l'instrument « créait » l'état de l'objet considéré. Ils vont jusqu'à nier toute causalité dans les processus microscopiques, à attribuer un libre arbitre à l'électron et ils admettent encore d'autres inventions mystiques. Tout cela s'accompagne d'une déduction réactionnaire affirmant l'universalité de la mécanique quantique et l'impossibilité d'une théorie plus approfondie des processus microscopiques. Le contenu réel de la mécanique quantique renverse ces élucubrations idéalistes qui ont fait un tort considérable à la science. Le mouvement des particules microscopiques est déterminé par les conditions physiques objectives dans lesquelles elles existent indépendamment de l'observateur et non pas par l'instrument macroscopique qui ne sert qu'à mettre en lumière le mouvement réel de la particule.

En réalité, les notions de la mécanique quantique expriment de façon adéquate la spécificité des lois du mouvement des particules microscopiques et ne sont pas seulement « macroscopiques ». Les savants soviétiques ont montré toute l'inconsistance et le caractère réactionnaire de cette interprétation subjectiviste. Toutefois les physiciens soviétiques ont encore à résoudre en matérialistes conséquents le problème de l'interprétation, de la généralisation et du développement de la mécanique quantique.

**MEDIATION.** Sur le plan de la connaissance du monde objectif, médiation signifie généralisation par la pensée des données des sens. Les sensations sont un effet immédiat de l'action du monde extérieur sur nos organes des sens. De là le caractère immédiat de la connaissance sensible. La pensée abstraite est une connaissance médiante : elle s'appuie sur les données des sensations, de l'observation vivante sans lesquelles elle est inconcevable. Sur le plan de la réalité objective, on entend par médiation que chaque chose est liée à une autre, qu'elle existe grâce à cette relation. Tous les phénomènes, dit Lénine, « sont médiants, liés en un tout, liés par des transitions » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 77).

**MENDELEEV Dmitri Ivanovitch** (1834-1907). Grand chimiste russe, créateur de la classification périodique des éléments. Mendéléev a beaucoup fait pour le développement industriel de la Russie ; il a été le premier à émettre l'idée de la gazéification souterraine de la houille, plus tard hautement appréciée par Lénine. Révolutionnaire dans le domaine des sciences, Mendéléev s'est toujours efforcé de lier la théorie à la pratique, et de répondre aux besoins de l'essor industriel en Russie. Mendéléev se disait « réaliste » en philosophie. Son « réalisme » était au fond un matérialisme allié à une dialectique de la spontanéité. « ... Désormais, la moindre parcelle de substance est inconcevable sans mouvement spontané... Le mouvement est devenu un concept lié inséparablement à celui de matière... » (Mendéléev). Il a lutté contre le spiritisme et l'énergétisme (V.). En 1869, Mendéléev découvrit la *loi périodique* des éléments, base de sa classification périodique. En vertu de cette loi, les propriétés des corps simples, ainsi que les formes et les propriétés de leurs composés sont en fonction périodique de la *grandeur du poids atomique des éléments*. En établissant une liaison entre l'aspect quantitatif et l'aspect qualitatif des éléments, entre le chimisme et le poids atomique, il développa l'atomisme de *Lomonossov* (V.), et pratiquement, il appliqua aux éléments la loi de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs. En disposant les éléments suivant l'ordre ascendant de leur poids atomique, Mendéléev nota que les propriétés des corps simples se répètent périodiquement. C'est pourquoi il plaça les éléments similaires les uns sous les autres. Sa classification révèle la liaison régulière entre tous les éléments et leur conditionnement réciproque. Le tableau de Mendéléev contenait des cases vides où devaient se ranger les éléments non encore découverts. Il prédit leurs propriétés essentielles en prenant la moyenne des propriétés des éléments voisins. Les corps prévus par Mendéléev furent découverts par Lecoq de Boisbaudran (1875), Nilson (1880), Winkler (1886) et appelés respectivement gallium, scandium et germanium. Leurs propriétés coïncidaient presque entièrement avec celles prédites par Mendéléev : par exemple, le poids atomique du germanium est de 72,6 au lieu de 72. Par cette application spontanée de la loi dialectique de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs, Mendéléev s'est hautement signalé dans la science.

Mendéléev démontra par la pratique la véracité des connaissances humaines en ce qui concerne les lois du monde objectif et il porta ainsi le coup de grâce à l'agnosticisme ; en reliant, d'autre part, par une loi objective les éléments chimiques, il contribua à éliminer le hasard de la chimie. Sans la loi périodique, écrivait Mendéléev, la découverte de nouveaux éléments « ... ne pouvait se faire qu'au moyen de l'observation... Seul le hasard aveugle, une perspicacité et un don d'observation particuliers aboutissaient à la découverte de nouveaux éléments... La loi de la périodicité ouvre, sous ce rapport, une voie nouvelle... » Des chimistes étrangers ont vainement contesté, sur ce point, la priorité de Mendéléev. Défenseur de la science russe, Mendéléev démontra que tous les travaux des chimistes étrangers étaient postérieurs aux siens. Par exemple, Meyer n'allait même pas jusqu'à considérer la loi périodique comme une loi objective de la nature et ne se hasardait pas à l'utiliser en vue de prévisions scientifiques : par ailleurs, Meyer, qui était mécaniste, ne considérait que l'aspect extérieur, purement quantitatif des rapports entre les éléments, et méconnaissait l'aspect qualitatif, partant, l'essence même de la loi périodique.

En physique, Mendéléev découvrit la « température critique », ce qui mit un terme à l'ancienne opposition métaphysique des liquides et des gaz ; il apporta des rectifications à la loi de Boyle-Mariotte et montra le caractère relatif de cette loi Engels, dans l'« Anti-Dühring », apprécie hautement ces découvertes de Mendéléev.

Au XX<sup>e</sup> siècle, l'évolution des théories sur la structure de la matière, avant tout la théorie de la structure électronique de l'atome, repose entièrement sur la classification périodique de Mendéléev. Si l'on numérote les uns après les autres les éléments tels qu'ils sont classés par Mendéléev, le numéro d'ordre de chaque élément est égal à la charge positive de son noyau atomique ; quant aux propriétés chimiques, elles sont surtout fonction de la manière dont les électrons sont groupés autour du noyau. Quand la charge du noyau augmente d'une unité et que le nombre des électrons dans l'atome s'accroît respectivement, les types et groupements des électrons se répètent, ce qui détermine la périodicité dans les changements des propriétés des atomes. C'est pourquoi la loi de Mendéléev, dans sa formule moderne, stipule que les propriétés des éléments sont en fonction périodique du *numéro d'ordre ou de la charge du noyau atomique*. La masse de l'atome étant liée étroitement à la charge du noyau, Mendéléev put faire sa découverte en se servant du poids atomique. La classification de Mendéléev reflète non seulement les connexions, mais aussi les transformations réelles des éléments chimiques et de leurs composés. Les réactions nucléaires et la désintégration radioactive des atomes correspondent à des déplacements dans la classification périodique (« loi du déplacement »). La fission des noyaux des éléments lourds (uranium, etc.) s'opère également en conformité avec le système périodique de Mendéléev ; cette loi aide aujourd'hui à maîtriser l'énergie atomique. L'évolution de la matière sidérale et la répartition des composés chimiques au cours de l'évolution de la terre se reflètent dans la classification de Mendéléev. Cette loi est donc celle du développement de la matière inorganique, elle joue un rôle primordial dans la justification de la conception matérialiste et dialectique de la nature. Mendéléev est de plein droit le fondateur de la doctrine moderne de la matière, des atomes et des éléments. Ouvrage principal : « Principes de chimie ».

**MENDELISME.** Théorie erronée et métaphysique de l'hérédité, créée par un moine autrichien, Gregor Mendel, dans les années 60 du siècle dernier et admise par la génétique contemporaine réactionnaire. Selon cette théorie, les lois de l'hérédité

sont les mêmes pour tous les organismes, du pois à l'homme. Les propriétés (facteurs) héréditaires sont indépendantes des changements survenant dans l'organisme, et de ses conditions d'existence, elles sont transmises sans modification des ascendants aux descendants, et forment des combinaisons libres et indépendantes, une mosaïque de propriétés due au hasard. Selon le mendélisme, certains caractères des ascendants peuvent réapparaître chez les descendants sans avoir subi de changement, et la répartition des caractères ancestraux est la même pour tous les êtres vivants, indépendamment de la variété et de la complexité de leur organisation. Pour chaque descendant, porteur du caractère héréditaire paternel, il y a un descendant héritier du caractère maternel et deux de type intermédiaire. Ces derniers comportent les « facteurs » paternel et maternel et c'est de cette façon que se produit, selon Mendel, « la fission des caractères » suivant le rapport 1 : 2 : 1. La voie suivie par le mendélisme était toute formelle, elle consistait à compter les caractères manifestés dans la descendance au lieu d'étudier le processus, les causes et les conditions de leur développement. C'est pourquoi le mendélisme ne peut servir à diriger l'hérédité. En affirmant l'identité et l'invariabilité du « facteur » chez les ascendants et les descendants, il nie le développement, il est métaphysique. Le rapport numérique hypothétique reliant les facteurs de la descendance et soi-disant identique pour tous les êtres vivants ne correspond à aucune réalité, étant donné que, pour des formes ancestrales différentes et dans des conditions de développement différentes, le degré de diversité de la descendance n'est pas identique. Le mendélisme n'est pas une théorie biologique, c'est une théorie purement statistique qui ne révèle pas les lois réelles de l'hérédité, mais substitue à l'étude biologique des phénomènes des méthodes mathématiques formelles. La connaissance des lois de développement de l'organisme permet de diriger toujours mieux la formation et le développement des caractères de la descendance.

K. Timiriazev (V.), I. Mitchourine (V.) et T. Lyssenko ont fait une critique sévère du mendélisme en tant que pseudo-théorie de l'hérédité. Timiriazev repoussa la tentative faite par un groupe de mendéliens (Bateson, Keeble et autres) de réfuter la théorie matérialiste de Darwin de l'origine des espèces par sélection naturelle, et de la remplacer par la théorie réactionnaire de Mendel. Timiriazev écrivit alors : « Il est clair qu'il faut chercher les causes de cette sortie antiscientifique dans des circonstances d'un ordre non scientifique. Cette lubie qui consternerait le futur historien de la science tire son origine d'une autre manifestation non seulement parallèle mais reliée sans doute à la première. Je veux parler du renforcement de la réaction cléricale contre le darwinisme. » Dans un article publié en 1915 sous le titre « Les lois de Mendel sont inapplicables à l'hybridation ». Mitchourine démontra brillamment sur la base de ses expériences que les « lois des petits pois » de Mendel ne pouvaient servir à analyser les phénomènes de l'hérédité dans les plantes à fruits. Les expériences effectuées par l'académicien Lyssenko sur de nombreuses sortes de blé ont montré qu'avec un choix judicieux des formes à croiser et dans des conditions de culture conformes à la nature des hybrides, on peut obtenir une descendance tout à fait homogène. Dans son ouvrage « Agrobiologie » (1952) Lyssenko rapporte un grand nombre de faits expérimentaux qui réfutent entièrement le mendélisme et ses pseudo-lois. (V. également *Weismanisme-morganisme*.)

**MESLIER Jean** (1664-1729). Matérialiste et athée français, communiste utopiste. C'était un curé de village. Après sa mort, on découvrit un écrit adressé à ses paroissiens et intitulé « Mon testament ». C'était une véhémence diatribe contre la religion, le clergé, la noblesse et tout le régime féodal. Le mal social d'après Meslier réside dans la répartition inéquitable des richesses, et la cause en est la propriété privée. Les rois, les nobles et les prêtres ont accaparé tous les biens de la terre, ne laissant au peuple que le dur labeur, les privations et les souffrances. La religion, notamment le christianisme, n'est qu'une fable odieuse, imaginée par les prêtres exclusivement pour tenir le peuple dans l'abrutissement et la soumission. Les hommes sont naturellement égaux. Afin d'abolir l'inégalité, les pauvres doivent se grouper et renverser les tyrans. Meslier se représente le régime futur, où régnerait la justice, comme une fédération de communes dont tous les membres travailleraient et jouiraient du fruit de leur travail à titre égal. Ses vues sociales le rangent parmi les idéologues du communisme égalitaire, paysan et petit-bourgeois. Ses opinions philosophiques se sont formées sous l'influence du matérialisme antique (*Epicure* — V., *Lucrèce* — V.) ; parmi les philosophes modernes, il a subi l'influence de *Spinoza* (V.) D'après Meslier, la nature est l'unique réalité ; elle existe par elle-même et obéit aux lois de la nécessité interne ; elle n'est pas le produit de l'activité d'un créateur de Dieu. La matière « a d'elle-même son être et son mouvement, et par conséquent il est inutile de chercher hors d'elle-même le principe de son être et de son mouvement ». De même que Spinoza, Meslier critique sévèrement le dualisme de *Descartes* (V.), il reconnaît la nature matérielle et périssable de l'âme. Comme tout matérialisme antérieur à Marx, celui de Meslier, inséparable de son athéisme militant, est métaphysique et limité. Ses conceptions sociales sont idéalistes. Le peuple souffre parce qu'il manque d'instruction et qu'il est la dupe de ses gouvernants et des prêtres. « Mon testament » a été reproduit pour la première fois en 1730, recopié à la main, et en 1762 des extraits, en ont été publiés par Voltaire. Le texte intégral n'a paru qu'en 1864.

**MESURE.** Expression concrète de l'unité des deux aspects des objets: le qualitatif et le quantitatif, qui n'ont d'existence que dans l'unité constituée par leur liaison indissoluble. Le concept de mesure traduit cette connexion. La mesure, c'est l'unité des aspects qualitatif et quantitatif des objets où une qualité *déterminée* est inséparable d'une quantité *déterminée*, où les aspects qualitatif et quantitatif se correspondent; l'aspect quantitatif peut varier, différer, mais seulement dans certaines limites fixées par la qualité de l'objet. C'est ainsi qu'à la détermination qualitative de l'eau correspond un certain rapport quantitatif des éléments chimiques qui la composent : en poids, 2 unités d'hydrogène et 16 unités d'oxygène. Il suffit de doubler la quantité d'oxygène pour obtenir du peroxyde d'hydrogène. A une qualité nouvelle correspondent de nouvelles proportions quantitatives. La mesure est l'unité *contradictoire* des aspects quantitatif et qualitatif de l'objet. Un accroissement imperceptible des modifications quantitatives, à un degré déterminé du développement de l'objet, ne sera plus compatible avec sa qualité présente, il sera en contradiction avec elle, rompra la mesure de l'objet et conduira à son changement qualitatif. Une augmentation ou une diminution quantitative, « à certains points nodaux déterminés, provoque un *bond qualitatif*, par exemple pour l'eau réchauffée ou refroidie, le point d'ébullition et le point de congélation étant les nœuds où se produit, — sous pression normale, — le bond à un nouvel état d'agrégation, où donc la quantité se convertit en qualité » (Engels : « *Anti-Dühring* », P. 1950, p 76). (V. également *Qualité et quantité*.)

**METAPHYSIQUE.** Méthode antiscientifique d'aborder les phénomènes de la nature, de les étudier isolément l'un de l'autre et de les considérer comme invariables ; méthode diamétralement opposée à la dialectique qui envisage les phénomènes dans leur développement, leur changement et leur enchaînement. La méthode métaphysique marque un échelon historiquement nécessaire du progrès de la connaissance humaine. L'analyse et la classification des phénomènes et des objets de la nature ont rendu possibles les immenses succès réalisés par les sciences du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais cette méthode a légué l'habitude de considérer séparément les objets, sans tenir compte de leur changement et de leur devenir. « Pour le métaphysicien, les choses et leurs reflets dans la pensée, les concepts, sont des objets d'étude isolés, à considérer l'un après l'autre et l'un sans l'autre, fixes, rigides, donnés une fois pour toutes. Il ne pense que par antithèse sans moyen terme : il dit oui, oui, non, non ; ce qui va au-delà ne vaut rien » (Engels : « Anti-Dühring », P. 1950, p. 53). Les métaphysiciens ne voyaient dans la nature qu'une accumulation accidentelle d'objets, de phénomènes, indépendants et isolés les uns des autres. Pour eux, la nature est en état de repos, elle est immobile, stagnante et immuable. Ils considèrent l'évolution comme une simple croissance où les changements quantitatifs n'impliquent pas de changements qualitatifs. La métaphysique nie les contradictions internes des objets ; la rencontre des forces opposées extérieures serait la source du développement.

La démarche métaphysique a été battue en brèche par le matérialisme dialectique, dont les fondateurs sont Marx et Engels, et par le progrès des sciences de la nature. Mais les réactionnaires continuent à s'y cramponner, dans l'espoir illusoire de maintenir l'ancien, de faire tourner à rebours la roue de l'histoire. La méthode métaphysique est une arme au service du capitalisme contemporain dans sa lutte contre le mouvement révolutionnaire des masses, contre le socialisme. C'est pourquoi les idéologues déclarés de la bourgeoisie, de même que les valets réformistes du capitalisme, sont des métaphysiciens. Les théoriciens bourgeois ne se lassent pas de « démontrer » le caractère « naturel » du capitalisme, le caractère « éternel » de la société capitaliste actuelle, déchirée par des contradictions irréductibles. La victoire du socialisme en U.R.S.S., l'essor des pays de démocratie populaire, engagés dans la voie du socialisme, témoignent, on ne peut mieux, de l'affaiblissement sensible du système capitaliste. A l'aide de la méthode métaphysique, les leaders des socialistes de droite visent à estomper les contradictions flagrantes du régime capitaliste, à démontrer que la transition du capitalisme au socialisme (qu'ils reconnaissent en paroles pour tromper les masses) doit s'accomplir sans bonds, sans révolution prolétarienne, par « l'intégration pacifique du capitalisme au socialisme ». La méthode métaphysique entièrement réfutée par la dialectique marxiste, est au service des milieux réactionnaires de la société capitaliste actuelle.

Avant Marx, on entendait par métaphysique la partie de la philosophie consacrée aux questions qui dépassent les limites de l'expérience (le problème de Dieu, de l'âme, du libre arbitre, etc.). Le terme « métaphysique », qui signifie « après (meta) la physique », a été donné à l'ouvrage philosophique d'*Aristote* (V.), parce qu'il faisait suite à la physique dans la collection de ses œuvres.

**METCHNIKOV Ilia Ilitch** (1845-1916). Célèbre biologiste russe, un des fondateurs de la microbiologie, de la pathologie et de l'embryologie comparée ; théoricien et continuateur du darwinisme. Sa conception du monde s'est formée sous l'influence des tendances révolutionnaires, hostiles au régime du servage, et sous l'influence des idées avancées des grands démocrates révolutionnaires des années 60 du siècle dernier. Metchnikov a été un champion de la science progressiste matérialiste russe et de la lutte contre la réaction idéologique dans la science. Il a apporté une contribution éminente à la zoologie, l'embryologie, la microbiologie, la pathologie, l'anthropologie et le darwinisme. Dans le domaine de la zoologie, on lui doit la description de nouvelles espèces d'annélides et d'infusoires suceurs, des méthodes biologiques de lutte contre les insectes nuisibles pour l'agriculture (anisoplies) en contaminant leurs larves par un champignon du blé (la muscardine verte). Metchnikov est, avec A. Kovalevski, le fondateur de l'embryologie évolutive. Il est l'auteur de travaux remarquables sur le développement embryonnaire de divers groupes d'animaux (éponges, méduses, insectes et autres). Ces recherches ont permis d'établir les lois générales du développement embryonnaire de divers groupes d'animaux et ont démontré leur parenté génétique et l'unité de leur origine. Par là même un grand apport était fait à la théorie de *Darwin* (V.). Metchnikov développa la doctrine de Darwin de façon créatrice en l'appliquant au problème de l'inflammation et de l'immunité. Il a travaillé vingt ans pour créer sa théorie des phagocytes. Avant Metchnikov, l'inflammation était expliquée métaphysiquement par la théorie de la pathologie cellulaire de Virchow. Virchow était l'adversaire du darwinisme et il s'opposait à sa propagation dans la science. Metchnikov, au contraire, montra combien les idées du darwinisme et sa méthode historique étaient fructueuses dans leur application aux problèmes de la pathologie. Propagandiste et défenseur ardent du darwinisme, Metchnikov ne faisait pas preuve de dogmatisme. Il critiqua la doctrine réactionnaire de Malthus (V. *Malthusianisme*) sur le surpeuplement, qui avait été adoptée par Darwin pour expliquer la lutte pour la vie et la sélection. En ce qui concerne la théorie de la connaissance, Metchnikov se prononçait contre l'idéalisme et la métaphysique. Il réfutait les théories religieuses de l'immortalité de l'âme. « La science, écrivait-il, ne peut admettre l'immortalité de l'âme consciente, car la conscience résulte de l'activité des éléments de notre corps qui ne sont pas immortels. » Tout en ripostant aux attaques des ennemis de la science — vitalistes, spiritualistes (V. *Spiritualisme ; Vitalisme*), télépathes — Metchnikov combattit les philosophes réactionnaires à la mode : *James* (V.) *Bergson* (V.), *Hartmann*, *Nietzsche* (V.). Des conditions de travail extrêmement défavorables, les brimades continues des milieux réactionnaires dirigeants de la Russie tsariste obligèrent Metchnikov à émigrer. Il passa vingt-huit années de sa vie à l'étranger. Loin de sa patrie, il resta un patriote ardent et garda des relations étroites avec ses amis de Russie. Il a été un partisan fervent de l'émancipation des femmes, de leur instruction et de leurs droits sociaux.

Metchnikov avait cependant une conception erronée des questions politiques et sociales. Il croyait à tort que seule la science est capable de mettre fin au mal et à l'injustice dans la société. Tout en luttant contre la réaction politique et idéologique il n'a pas remarqué les forces réelles du développement social ni compris les lois qui régissent la société. Il est resté idéaliste et positiviste dans l'interprétation des problèmes sociaux. Les œuvres principales de Metchnikov sont : « Etudes sur la nature de l'homme » (1903), « Etudes de l'optimisme » (1907), « Quarante ans de recherches pour une conception rationnelle du monde » (1912), le recueil « Sur le darwinisme »

**METHODE.** Manière d'aborder la réalité, d'étudier les phénomènes de la nature et de la société. La conception marxiste de la méthode diffère foncièrement de la conception idéaliste. Pour les idéalistes, la méthode est un ensemble de règles, établies arbitrairement par l'esprit humain, pour les « commodités » de la connaissance. C'est pourquoi la méthode est envisagée par les idéalistes comme une catégorie purement subjective. Par exemple les machistes (V. Mach ; *Empirio-criticisme*) ont conçu le « principe de l'économie de la pensée », d'après lequel l'homme doit penser « économiquement ». De leur point de vue, il est « économique », par exemple, de considérer que la matière n'existe pas, puisque l'homme, paraît-il, ne connaît que ses propres sensations. Reconnaître que seules les sensations existent est plus « économique » que de reconnaître l'existence de la matière, disent les machistes. Dans « *Matérialisme et empirio-criticisme* » (V.). Lénine a mis en lumière le subjectivisme d'une telle démarche.

« Est-il plus « économique » de « penser » que l'atome est indivisible ou qu'il est composé d'électrons positifs et négatifs ? Est-il plus « économique » de penser que la révolution bourgeoise russe est faite en Russie par les libéraux ou contre les libéraux ? Il n'est que de poser la question pour voir à quel point il est absurde et subjectif d'appliquer *ici* la catégorie de l'« économie de la pensée ». La pensée de l'homme est « économique » quand elle reflète *exactement* la vérité objective : la pratique, l'expérience, l'industrie fournissent alors le critère de son exactitude » (Lénine : « *Matérialisme et empirio-criticisme* », M. 1952, p. 190).

Il en résulte que la manière d'aborder la réalité, la méthode d'investigation ne peut être une création arbitraire de l'esprit humain. La conception idéaliste de la méthode permet aux idéologues bourgeois de déformer la réalité pour les besoins de leur cause. Ainsi, le *pragmatisme* (V.), répandu dans la philosophie bourgeoise de nos jours, impose à l'étude de la réalité le critère suivant : tel phénomène est-il utile ou non ? Une méthode semblable est antiscientifique car elle ne tient pas compte des lois objectives de la nature et de la société.

Pour le marxisme, la méthode n'est juste que lorsqu'elle reflète les lois objectives de la réalité même. Seule la connaissance de ces lois permet d'étudier scientifiquement les phénomènes de la nature et de la société. C'est pourquoi la philosophie marxiste conçoit la méthode non comme un ensemble de règles créées à volonté par l'esprit humain, mais comme la science des lois les plus générales de la nature, de la société et de la pensée. Les principes de la méthode scientifique, les catégories de la pensée « ne sont pas un auxiliaire pour l'homme, mais l'expression des lois qui régissent la nature et l'homme » (Lénine : « Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 65). Les lois de la logique reflètent le monde objectif dans la conscience de l'homme. Telle est précisément la méthode dialectique marxiste. Elle nous apprend à considérer les phénomènes dans leur développement et leur transformation, non parce que c'est « utile » ou « économique », mais parce que le devenir est une loi objective de la nature de la société et de la pensée. Elle exige que l'on considère le développement comme une lutte des contraires pour la seule raison que telle est la loi objective de la réalité. Ce qui fait la force de cette méthode, c'est qu'en reflétant fidèlement les lois objectives du monde, elle dote la science et la pratique d'un instrument efficace pour l'étude du monde réel et pour l'activité quotidienne.

La suprématie de telle ou telle méthode aux diverses périodes de l'histoire est conditionnée par le niveau des connaissances. Ainsi, la prédominance de la méthode métaphysique au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle s'explique par un niveau insuffisant du savoir, par le caractère et les objectifs de la science à cette époque, quand la tâche la plus urgente était l'analyse de la nature, sa décomposition par la pensée en parties distinctes, et la connaissance de ces parties en de hors de leur liaison et de leur conditionnement réciproque. L'apparition de la méthode dialectique marxiste vers les années 40 du XIX<sup>e</sup> siècle devint possible grâce à un niveau beaucoup plus élevé de la science, grâce aux grandes découvertes qui montrèrent qu'il n'y a rien d'immuable dans la nature, rien qui soit donné une fois pour toutes, que tout dans la nature est en état de développement, de changement et de liaison réciproque, etc.

La conception de la méthode a aussi ses racines de classe. La science moderne n'offre aucune justification objective de la méthode métaphysique qui entrave le progrès scientifique. Néanmoins, c'est la méthode métaphysique surannée qui domine dans les pays du capital. Cela s'explique par le fait que la méthode métaphysique antiscientifique permet aux idéologues bourgeois et aux dirigeants des socialistes de droite de défendre le régime de l'esclavage capitaliste, de « démontrer » que le capitalisme est éternel et immuable, de déformer la science de la nature, etc. La dialectique marxiste qui est, par son essence même, critique et révolutionnaire, réduit à néant les théories de l'« éternité » et de l'« immutabilité » du capitalisme. La méthode dialectique marxiste est l'expression de la conception du monde prolétarienne qui allie indissolublement l'esprit de parti communiste à la connaissance scientifique de la réalité.

**METHODE DIALECTIQUE MARXISTE.** La seule méthode scientifique de connaissance. Créée par Marx et Engels et développée dans des conditions historiques nouvelles par Lénine et Staline, elle est la science des lois les plus générales du développement de la nature, de la société et de la pensée. Partie intégrante de la philosophie marxiste — le matérialisme dialectique et historique — (V. *Matérialisme dialectique* ; *Matérialisme historique*), cette méthode est un guide pour l'action révolutionnaire du parti prolétarien. Dans son article « La correspondance de Marx et d'Engels », Lénine souligne la portée de la dialectique matérialiste pour la théorie du communisme scientifique, la stratégie et la tactique du parti communiste, la synthèse des découvertes scientifiques :

« Si l'on essaye d'un seul mot de définir, pour ainsi dire, le foyer de toute la correspondance, — le point central vers lequel converge tout le faisceau des idées émises et étudiées, ce mot sera la *dialectique*. L'application de la dialectique matérialiste à l'économie politique, en vue de la remanier de fond en comble, à l'histoire, aux sciences naturelles, à la philosophie, à la politique et à la tactique de la classe ouvrière, — voilà ce qui intéresse le plus Marx et Engels ; c'est là qu'ils apportent ce qu'il y a de plus essentiel et de nouveau ; c'est en cela que consiste leur marche géniale en avant dans l'histoire de la pensée révolutionnaire » (Lénine : Marx-Engels-marxisme, M. 1954, pp. 67-68).

La méthode dialectique marxiste est née et s'est développée dans la lutte contre la méthode métaphysique, méthode antiscientifique (V. *Métaphysique*) et contre la dialectique idéaliste de *Hegel* (V.). En utilisant le noyau rationnel de la

dialectique hégélienne, la théorie du développement, Marx et Engels ont fondé une méthode dialectique nouvelle, diamétralement opposée à la dialectique idéaliste de Hegel. L'opposition de la méthode dialectique marxiste et de la méthode de Hegel exprime l'opposition entre les conceptions du monde prolétarienne et bourgeoise. La dialectique de Hegel est idéaliste et mystificatrice, puisqu'elle affirme que ce n'est pas le monde réel qui se développe, mais l'« idée absolue ». La nature est envisagée comme une substance « inférieure » par rapport à l'esprit, et le développement du monde matériel est méconnu. Appliquée à l'histoire de la société, la dialectique de Hegel ne reconnaît le devenir que dans le passé, et le nie dans le présent et dans le futur. A une certaine étape, l'évolution de la société s'arrêterait ; le degré suprême de toute l'évolution, son couronnement, était, pour la philosophie hégélienne, l'Etat réactionnaire des hobereaux prussiens de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

A l'encontre de la dialectique hégélienne, la dialectique marxiste est matérialiste : la base du développement, c'est le monde objectif réel, la nature matérielle ; la conscience, les idées ne sont que des reflets de la nature. En conformité avec la réalité elle-même, la dialectique matérialiste étend les principes du développement à la nature. Dans leurs ouvrages, les classiques du marxisme ont montré le caractère dialectique de la nature, en se basant sur les grandes réalisations des sciences. A l'opposé de la dialectique hégélienne, la méthode dialectique marxiste est essentiellement révolutionnaire et embrasse le présent et l'avenir de la société humaine. Elle rejette comme absurde l'affirmation selon laquelle le développement de la société s'arrête à une certaine étape. En appliquant la dialectique révolutionnaire à l'analyse du mode de production capitaliste, Marx a démontré dans « *Le Capital* » (V.), son œuvre maîtresse, que la fin du capitalisme et le passage de l'humanité au communisme sont inévitables.

Les principaux traits caractéristiques de la méthode dialectique marxiste sont les suivants : 1. La nature est considérée comme un tout *cohérent*, où les objets et les phénomènes dépendent les uns des autres, se conditionnent réciproquement ; *tout est en liaison et en interaction*. 2. La nature est dans un état de mouvement perpétuel, de changement, de rénovation, où constamment quelque chose naît et se développe, quelque chose meurt et disparaît ; *tout est en mouvement, tout change*. 3. Le développement de la nature est un processus dans lequel s'effectue, faisant suite à une accumulation graduelle de petits changements latents, quantitatifs, le passage par bonds à des changements apparents, radicaux, qualitatifs ; *les changements quantitatifs se transforment en changements qualitatifs*. Le développement n'est pas une simple répétition du passé, mais un mouvement progressif du degré inférieur au degré supérieur, un mouvement dont la courbe n'est pas circulaire mais ascendante. 4. Les contradictions internes sont inhérentes aux objets et aux phénomènes, toute chose a un côté positif et un côté négatif, comprend des éléments qui dépérissent et d'autres qui se développent ; la lutte entre ce qui dépérit et ce qui se développe constitue le contenu interne du développement, de la transformation des changements quantitatifs en changements qualitatifs ; *la lutte des contraires fait avancer*.

Ces principes de la méthode dialectique s'appliquent intégralement au développement de la société. Chaque formation économique et sociale (par exemple l'esclavage, le féodalisme, le capitalisme, le socialisme) constitue un tout, où les différents aspects et phénomènes (*mode de production des biens matériels* — V., régime politique, vie spirituelle) s'enchaînent et agissent les uns sur les autres. Les idées sociales, les institutions politiques, dont les racines plongent dans le régime économique, base de la société, exercent une action en retour sur le régime économique, fondement de cette action réciproque. La succession des formations économiques et sociales dans l'histoire de la société témoigne du mouvement continu qui règne dans la vie sociale. Dans la société comme dans la nature, seul est invincible ce qui naît et se développe. La substitution d'une formation économique et sociale à une autre représente un bond, une transition révolutionnaire, d'un état qualitatif de la société à un autre, par suite de l'accumulation des changements quantitatifs. C'est ainsi que l'accumulation graduelle des forces du prolétariat (accroissement numérique, meilleure organisation, progrès de sa conscience de classe, affermissement de ses liens avec tous les travailleurs et exploités) aboutit à la victoire de la révolution socialiste et à la transformation du prolétariat, de classe opprimée et exploitée qu'il était sous le capitalisme en classe dominante qui oriente le développement de la société vers le communisme. Cette victoire implique des conditions objectives engendrées par l'évolution économique sous le capitalisme. Toute formation historique nouvelle représente un progrès, un degré supérieur par rapport à la formation sociale antérieure : le capitalisme est un régime social supérieur au féodalisme, le socialisme marque, par rapport au capitalisme, un degré infiniment supérieur de l'évolution sociale. Le moteur de ce processus, c'est la lutte de classes qui se poursuit dans toutes les formations sociales antagoniques, et qui traduit la contradiction existant dans le mode de production lui-même, la contradiction entre les *forces productives* (V.) et les *rapports de production* (V.). L'histoire de la société, comme celle de la nature, atteste donc que tout se développe dialectiquement dans le monde. Un des principes essentiels de la dialectique marxiste, seule méthode scientifique d'aborder les phénomènes de la nature et de la société, proclame la nécessité de vérifier par la pratique les vérités acquises, de tenir compte des nouvelles conditions historiques, des changements dus à l'activité pratique des hommes.

La dialectique marxiste ne se limite pas à ces traits principaux, essentiels. Elle trouve également son expression dans certaines autres catégories importantes. (V. *Essence et phénomène* ; *Forme et contenu* ; *Historique et logique* ; *Nécessité et hasard* ; *Possibilité et réalité*, etc.)

La dialectique matérialiste est en même temps la théorie de la connaissance ; seule la théorie dialectique du développement permet de comprendre la connaissance en tant que processus, de voir comment la connaissance humaine se développe historiquement et logiquement, de révéler la nature dialectique des concepts, etc. La dialectique est aussi la logique — doctrine du caractère dialectique des lois et des formes de la pensée.

Lénine appelle la dialectique matérialiste « l'âme du marxisme ». En appliquant la dialectique à l'analyse des nouvelles conditions historiques de l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes, à l'analyse de l'édification de la société socialiste, Lénine et Staline ont défendu la dialectique marxiste contre les attaques des opportunistes et des réformistes, ils l'ont enrichie, l'ont élevée à un degré nouveau, supérieur. Les nouvelles conditions historiques de l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes, ainsi que celles de la construction du socialisme ont mis au premier plan les problèmes de la



dialectique. Sans l'enrichissement de la méthode dialectique, il était impossible de voir clair dans le brusque tournant que l'histoire a opéré à notre époque, de définir nettement les tâches incombant au prolétariat et à son parti révolutionnaire au cours de cette période nouvelle, de mettre au point la tactique et la stratégie de leur lutte. Toute l'activité héroïque du Parti communiste de l'Union Soviétique est un modèle d'application créatrice de la dialectique matérialiste, de la philosophie marxiste dans son ensemble, à la stratégie et à la tactique de la classe ouvrière dans sa lutte pour la révolution socialiste, pour le socialisme.

Contrairement à la métaphysique, base méthodologique des théories bourgeoises qui postulent l'existence éternelle du capitalisme et des théories réformistes de l'« intégration pacifique » du capitalisme au socialisme, la dialectique marxiste arme les révolutionnaires prolétariens, les combattants du communisme, d'une connaissance exacte des lois objectives régissant le développement et la transformation révolutionnaire de la société. Elle enseigne que pour pratiquer une politique révolutionnaire juste il faut s'orienter sur les couches de la société qui se développent et qui ont de l'avenir, qu'il faut regarder en avant et non en arrière, qu'il faut être révolutionnaire et non réformiste, qu'il ne faut pas estomper les contradictions, mais les mettre à jour et les surmonter, qu'il faut pratiquer une politique prolétarienne implacable de lutte de classe. La dialectique marxiste établit la nécessité et la légitimité des révolutions des classes opprimées et enseigne que seul un bond révolutionnaire, une révolution sociale est capable de détruire les assises de la société exploiteuse et d'assurer la construction de la société socialiste.

Les travaux de Lénine et de Staline, de leurs disciples et compagnons d'armes, ainsi que les décisions du parti communiste, ont révélé les nouveaux traits, les nouvelles formes sous lesquelles se manifestent les lois générales du développement dialectique après la victoire de la révolution prolétarienne en U.R.S.S. Si Marx, dans son « Capital », a analysé la dialectique de la société capitaliste, Lénine et Staline ont, dans leurs travaux sur la construction du socialisme en U.R.S.S., étudié la dialectique de la transition du capitalisme au socialisme, la dialectique du développement du socialisme lui-même. Pour construire le communisme, le parti communiste s'appuie dans toute son activité sur la connaissance des lois dialectiques objectives du développement. La généralisation théorique de l'expérience pratique du parti est d'une portée inappréciable pour le développement de la méthode marxiste.

La méthode dialectique marxiste revêt une importance énorme pour les sciences de la nature. La dialectique est la seule méthode valable, l'instrument irremplaçable de l'investigation scientifique. Les données les plus récentes de toutes les sciences de la nature confirment pleinement la justesse de la méthode dialectique marxiste, qui devient l'apanage de milieux de plus en plus larges de savants progressistes non seulement en Union Soviétique, mais dans le monde entier. (V. également *Bond ; Connexion et interaction des phénomènes ; Conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs ; Lutte des contraires ; Mouvement ; Nouveau et ancien.*)

**METHODE SUBJECTIVE EN SOCIOLOGIE.** Conception antiscientifique, idéaliste de l'histoire : elle envisage celle-ci comme le résultat de l'activité arbitraire de personnalités éminentes. Suivant cette conception, les masses populaires ne peuvent jouer un rôle décisif dans l'histoire. Cette méthode ignore les lois objectives du développement de la société : l'histoire représente, pour elle, un ensemble chaotique d'événements fortuits. En opposition directe avec le *matérialisme historique* (V.), elle est utilisée depuis longtemps par les idéologues bourgeois et petits-bourgeois dans leur lutte contre le marxisme. En Russie, avant la révolution, les populistes (V. *Populisme*) adoptaient cette position réactionnaire ; leurs porte-parole : *Lavrov* (V.), *Mikhailovski* (V.), etc., déclaraient que les individus doués d'un « esprit critique » étaient les démiurges de l'histoire. De là leur négation de l'initiative révolutionnaire des masses et leur tactique de terrorisme individuel. Niant que la succession des formations sociales repose sur des lois objectives, les partisans de la méthode subjective affirmaient que le capitalisme en Russie était un fait du « hasard », qu'il ne devait pas se développer, et que par conséquent, le prolétariat ne se développerait pas non plus. La critique de G. *Plékhanov* (V.) porta un coup sérieux à cette méthode réactionnaire. Lénine dans « *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates* » (V.) infligea une défaite idéologique définitive au populisme. On trouve aussi une profonde critique scientifique de la méthode subjective en sociologie dans l'ouvrage de J. Staline « *Anarchisme ou socialisme ?* » (V.), où est dénoncé le point de vue idéaliste et réactionnaire des anarchistes qui considèrent l'individu comme la force décisive du développement historique. La méthode subjective de la sociologie bourgeoise actuelle est une arme au service de l'impérialisme. Au moyen de cette méthode, les idéologues de l'impérialisme, en niant les lois de l'histoire et en présentant l'individu comme le créateur de l'histoire, s'efforcent de justifier la domination des banquiers et des ploutocrates sur l'humanité éprise de liberté. Le matérialisme historique, seule théorie scientifique des lois du développement de la société, s'oppose à la méthode subjective en sociologie ainsi qu'aux autres conceptions idéalistes.

**METHODOLOGIE.** a) Science de la *méthode* (V.), des moyens d'investigation ; b) ensemble des procédés, des méthodes de recherche employés dans une science.

**MIGNET François Auguste** (1796-1884). V. *Historiens français de la Restauration*.

**MIKHAILOVSKI Nikolaï Konstantinovitch** (1842-1904). Sociologue et publiciste russe, chef du *populisme* (V.) libéral, ennemi du marxisme. Dans les revues « *Otétchestvennyï Zapiski* » [Annales de la Patrie] et « *Rousskoïé Bogatstvo* » [Richesse russe] dont il était le rédacteur en chef, *Mikhailovski* combattait avec acharnement le marxisme. Partisan de la *méthode subjective en sociologie* (V.), il démontrait que la société n'est qu'une « foule » aux conceptions uniformes, grises et banales. L'« individu héroïque » organise la foule, en fait une masse cohérente pour un certain temps, l'entraîne à la lutte. La théorie idéaliste des « héros » et de la « foule » servait de fondement à la tactique populiste de terrorisme individuel. Lénine et *Plékhanov* menèrent une lutte sans merci contre la tactique et les théories idéalistes réactionnaires des populistes (Lénine dans son livre « *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates* » — V., et dans d'autres ouvrages, *Plékhanov* dans son livre « *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire* » — V.). Lénine s'élevait contre les libéraux et les démocrates bourgeois qui s'attachaient à « faire passer *Mikhailovski* pour un

socialiste et à démontrer qu'il est possible de concilier sa philosophie et sa sociologie bourgeoises avec le marxisme » (Lénine : Œuvres, t. 20, éd. russe, p. 99). En fait, écrivait Lénine, les conceptions de Mikhaïlovski — non seulement dans le domaine économique, mais aussi en philosophie et en sociologie, — étaient des conceptions démocratiques bourgeoises, voilées de phrases « socialistes ». La caractéristique de l'essence du populisme et de la fausseté des conceptions populistes est également donnée dans le « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. ».

**MILIEU GEOGRAPHIQUE.** Nature environnante, conditions extérieures de la vie sociale : le climat, le sol, les richesses du sous-sol, etc. Le milieu géographique, qui est une des conditions nécessaires et permanentes de la vie matérielle de la société (V. *Conditions de la vie matérielle de la société*) influe sur le développement social. Il accélère ce développement si la situation géographique du pays considéré est favorable, si le pays possède des ressources naturelles ; il l'entrave, si les conditions favorables font défaut. Mais le milieu géographique ne joue nullement un rôle déterminant dans l'évolution de la société ; il reste relativement identique au cours d'une longue période, ses modifications s'effectuent très lentement, tandis que la vie sociale évolue beaucoup plus vite. Le milieu géographique ne peut être la cause principale du développement de la société. L'influence du milieu géographique sur la société dépend elle-même du niveau de développement de la production matérielle. Elle varie selon l'état des forces productives de la société. Au cours des premiers stades du développement de la société, les fleuves et les mers, par exemple, séparaient les hommes, mais la construction de navires et la navigation les transformèrent en voie de communication et en firent un moyen de rapprochement, de liaison entre les peuples. Autrefois, beaucoup de minéraux (charbon, pétrole, minerais, etc.) n'avaient pas d'importance pour la société alors que le niveau actuel du développement de l'industrie et de la technique leur assigne un grand rôle dans la production des biens matériels. La possibilité d'utiliser les richesses naturelles est déterminée par le caractère du régime social.

Sous le régime capitaliste la nature est l'objet d'une exploitation forcée. Les brasseurs d'affaires ne s'inquiètent pas du fait qu'une telle exploitation diminue les possibilités d'utiliser ces ressources dans l'intérêt de la société. Le socialisme, au contraire, crée de larges possibilités d'exploiter les richesses de la nature dans l'intérêt des travailleurs.

« **MISERE DE LA PHILOSOPHIE** ». L'un des premiers ouvrages de Marx, où sont exposés les principes du socialisme scientifique. Rédigé en français au début de 1847, il attaque les conceptions de l'anarchiste Proudhon (V.), philosophe et économiste petit-bourgeois français. En 1846 avait paru « Le Système des contradictions économiques ou la Philosophie de la Misère » de Proudhon, qui idéalise la petite propriété et qui, pour la perpétuer, préconise non pas la destruction du capitalisme et de sa base, la production marchande, mais l'amélioration, le perfectionnement, la réforme du capitalisme. Proudhon considère la propriété privée des moyens de production et l'échange comme les fondements immuables, éternels de toute société, et les proclame « institutions de justice ». En éliminant les « mauvais » côtés et conséquences de la production capitaliste et en gardant ses « bons » côtés, ses côtés « utiles » (utiles pour le petit bourgeois) on pourrait, selon Proudhon, assurer la prospérité de tous, mettre fin à la misère par une voie pacifique, réformiste, sans lutte de classes, sans révolution sociale. Dans « Misère de la Philosophie » Marx soumet à une critique impitoyable cette utopie réactionnaire, profondément fautive et philistine. Il dévoile le caractère antiscientifique, inepte de la phraséologie « dialectique » de Proudhon, et montre que celui-ci ne s'est pas élevé au-dessus de l'horizon bourgeois, que sa « méthode » d'analyse et sa prétendue « solution » des contradictions économiques du capitalisme ne sont rien d'autre que du « charlatanisme scientifique et accommodements politiques... » (« Misère de la Philosophie », P. 1947, p. 143). La critique que fait Marx dans cet ouvrage de la dialectique idéaliste de Hegel ne laisse pas d'être intéressante. Il oppose à la dialectique idéaliste sa propre méthode dialectique, fondée sur la conception matérialiste de la réalité.

Proudhon ignorait tout du rôle et de l'importance du prolétariat dans la société moderne. Marx écrivait que Proudhon et ses partisans « ne voient dans la misère que la misère, sans y voir le côté révolutionnaire subversif, qui renversera la société ancienne » (*Ibid.*, p. 100). Fort de la méthode dialectique matérialiste, Marx fournit dans « Misère de la Philosophie » une analyse scientifique du caractère antagonique du mode de production capitaliste. Il montre la cause véritable de l'oppression, de la misère et des calamités que subissent les travailleurs : l'exploitation du Travail par le Capital. Mais au sein de la société capitaliste grandit, s'organise, s'instruit et se trempe une classe nouvelle, le prolétariat, fossoyeur du capitalisme, bâtisseur de la société nouvelle. « La condition d'affranchissement de la classe laborieuse c'est l'abolition de toute classe... En attendant, l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie est une lutte de classe à classe, lutte qui, portée à sa plus haute expression, est une révolution totale... Ce n'est que dans un ordre de choses, où il n'y aura plus de classes et d'antagonisme de classes, que les *évolutions sociales* cesseront d'être des *révolutions politiques*. Jusque-là, à la veille de chaque remaniement général de la société, le dernier mot de la science sociale sera toujours : « *Le combat ou la mort, la lutte sanguinaire ou le néant. C'est ainsi que la question est invinciblement posée* » (*Ibid.*, pp. 135-136), conclut Marx. L'ouvrage « Misère de la Philosophie » a amplement éclairé le rôle et les tâches historiques de la lutte de classe du prolétariat. L'œuvre de Marx n'a rien perdu de son actualité, c'est une arme dans la lutte contre les réformistes qui s'inspirent des idées proudhoniennes.

**MITCHOURINE Ivan Vladimirovitch** (1855-1935). Remarquable biologiste qui contribua puissamment au développement du darwinisme, de la biologie scientifique, et dont le nom évoque une nouvelle époque dans le développement de la science matérialiste de la nature vivante. La vie de Mitchourine se divise en deux périodes séparées par la révolution et qui diffèrent fortement l'une de l'autre.

Avant la Grande Révolution d'Octobre, Mitchourine a effectué tous ses travaux à ses propres frais sans recevoir le moindre subside. Il accomplissait sa tâche d'une portée nationale — la création de nouvelles sortes de plantes — à ses risques et périls, dans un jardin minuscule. Ses idées géniales restaient méconnues. Ayant appris l'existence de nouvelles sortes d'arbres fruitiers créées par lui, des hommes d'affaires américains lui avaient proposé de se rendre dans leur pays. Mais le grand patriote avait refusé cette offre. Seule la Révolution socialiste d'Octobre lui permit de déployer son activité scientifique et pratique. Le jardin de Mitchourine fut transformé en une vaste pépinière. Des instituts de recherches scientifiques furent nouvellement fondés pour développer et introduire dans la pratique agricole les idées de Mitchourine. En 1934, Mitchourine a écrit : « Le rêve de ma vie est en train de se réaliser : les nouvelles variétés précieuses de plantes fruitières créées par moi

passent des terrains d'essais non pas chez tel ou tel riche koulak, mais dans les vergers des kolkhoz et des sovkhos où elles remplacent les vieilles variétés de qualité inférieure et de faible rendement. »

*Darwin* (V.) ne faisait *qu'expliquer* les lois du monde organique, Mitchourine a par contre fondé la théorie matérialiste des moyens de *transformer* le monde végétal. L'activité scientifique et la conception du monde de Mitchourine d'avant 1917, s'appuyaient sur le matérialisme militant et les conceptions démocratiques des grands matérialistes et démocrates révolutionnaires russes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Après 1917, Mitchourine prit connaissance des œuvres des classiques du marxisme-léninisme et devint un matérialiste dialecticien convaincu, un champion du socialisme et du communisme, un adversaire du capitalisme. Il a éclairé et tranché les problèmes de l'agrobiologie à partir des positions du matérialisme dialectique. Selon Mitchourine, c'est dans la nature même que plongent les racines de l'histoire naturelle et celle-ci tend spontanément vers la dialectique. Dans son avant-propos à la troisième édition de son livre « Principes et méthodes de travail », il écrivait : « Pour la dialectique « il n'est rien de définitif, d'absolu, de sacré ; elle montre la caducité de toutes choses, et rien n'existe pour elle que le processus ininterrompu du devenir et du périr, de l'ascension sans fin de l'inférieur au supérieur » (Engels). Je m'en suis toujours tenu à ce principe dans mon travail et il m'a inspiré dans toutes les nombreuses expériences que j'ai entreprises tant pour améliorer les variétés existantes que pour obtenir de nouvelles variétés de plantes à fruits. » Dans tous ses travaux, Mitchourine s'est inspiré de l'idée du développement. Chaque individu, écrivait-il, se développe jusqu'à l'éclosion complète de ses qualités spécifiques, puis commence à les perdre peu à peu, vieillit et enfin meurt. De même que tout dans la nature, l'espèce change, « tout s'écoule, tout change ». Mitchourine était convaincu de la puissance de la science et de la pratique, de la possibilité de connaître la nature et de percer le mystère de la formation des espèces. Il a établi sa théorie sur des fondements matérialistes conséquents, sans faire jamais de concession à l'idéalisme. Mitchourine considérait l'organisme en relation étroite avec les conditions de son existence; il reconnaissait le rôle décisif joué par les échanges de matières entre l'organisme et la nature. Il a beaucoup fait pour réfuter les assertions idéalistes des weismanistes-morganistes-mendélistes, leurs « choses en soi » inconnaissables, leurs gènes mystiques, leur conception du rôle du hasard dans la science et dans la vie pratique. (V. *weismanisme-morganisme* ; *Mendélisme*.) Véritable révolutionnaire dans le domaine de la science, il n'a pas craint de souligner les côtés faibles et erronés du darwinisme.

Grand expérimentateur, Mitchourine élaborait des méthodes scientifiques permettant de diriger la vie des plantes et de transformer la nature vivante. La doctrine de Mitchourine traite : 1° de la théorie et des méthodes d'hybridation artificielle (sexuelle, végétative, intra-spécifique et éloignée), 2° de la théorie et des méthodes d'éducation dirigée des organismes, 3° de la théorie et des méthodes de la sélection artificielle. Ces trois aspects de la doctrine mitchourinienne sont inséparables ; ils constituent un modèle d'application du matérialisme dialectique à l'étude de l'hérédité et de la variabilité des formes organiques, à la création pratique de nouvelles sortes de plantes.

Mitchourine consacra toute sa vie au peuple travailleur. Il considérait sa pépinière comme un atelier où l'on forgeait de nouvelles variétés répondant mieux « aux besoins vitaux des travailleurs ». « Toutes mes acquisitions appartiennent à la société socialiste sans classes », écrivait-il en 1932. Il disait : « Notre but est de transformer les propriétés des plantes dans un sens profitable aux travailleurs. » Partant de la thèse fameuse de Marx : « Les philosophes n'ont fait *qu'interpréter* différemment le monde, mais il s'agit de le *transformer* », Mitchourine formula ainsi la tâche de la biologie : « Nous ne pouvons attendre les bonnes grâces de la nature ; les lui arracher : voilà notre tâche. » La vie de Mitchourine est un effort constant en vue de transformer les propriétés des plantes. La création de nouvelles variétés coûta à Mitchourine des dizaines d'années d'un travail systématique et acharné. Comme il le reconnaissait lui-même, sa méthode principale « consistait à aller sans cesse de l'avant, à vérifier rigoureusement et à refaire ses expériences... ». On doit au grand savant plus de trois cents sortes de nouvelles plantes à fruits. Mais son héritage le plus précieux est sa théorie, la *doctrine mitchourinienne* (V.).

Les œuvres choisies de I. Mitchourine en un volume ont paru en français, en 1949 et 1951 (Editions en langues étrangères. Moscou).

**MODE.** Terme en usage dans la philosophie prémarxiste et désignant un caractère propre à un objet dans certains de ses états, alors que *l'attribut* (V.) est une propriété imprescriptible d'un objet, quel que soit son état. La philosophie de *Spinoza* (V.) qualifie de modes tous les états passagers d'une substance et dont l'origine ne réside pas en eux-mêmes, mais dans la substance et ses attributs. Les modes expriment la pluralité infinie des choses et leurs qualités temporaires, dans lesquelles se manifeste la *substance* (V.) matérielle une, éternelle et infinie.

**MODE DE PRODUCTION DES BIENS MATÉRIELS.** Mode d'obtention des moyens d'existence (nourriture, vêtements, logement, instruments de production, etc.), nécessaires à la vie des hommes, à la vie et au développement de la société. Le mode de production constitue la base du régime social dont il détermine le caractère. Tel mode de production, telle société elle-même. Chaque mode de production nouveau, supérieur, marque un degré nouveau, supérieur de l'histoire humaine.

Depuis l'origine de la société, différents modes de production se sont succédé : *commune primitive* (V.), *esclavage* (V.), *féodalisme* (V.), *capitalisme* (V.). A notre époque au mode de production capitaliste, qui a fait son temps, se substitue un nouveau mode de production, socialiste qui a déjà vaincu en U.R.S.S. (V. *Socialisme*).

Le mode de production présente deux aspects. L'un est constitué par les *forces productives* (V.) de la société qui expriment le comportement des hommes à l'égard des objets et des forces de la nature utilisés pour produire les biens matériels indispensables. L'autre aspect, ce sont les *rappports de production* (V.) entre les hommes au cours de la production sociale. L'état de ces rapports montre à qui appartiennent les moyens de production, à la société entière ou bien à certains individus, groupes ou classes qui s'en servent pour exploiter d'autres individus, groupes, classes. Le marxisme critique sévèrement la thèse suivant laquelle le mode de production se réduit aux forces productives, qui pourraient soi-disant exister sans rapports de production. Telle est par exemple la conception de Bogdanov et de Boukharine qui ramènent le mode de production aux forces productives, à la technologie, et les lois du développement de la société à l'« organisation » des forces productives.

En réalité les deux aspects du mode de production sont indissolublement liés ; ils ne peuvent pas exister l'un sans l'autre. Chaque mode de production historiquement déterminé est une unité des forces productives et des rapports de production. Mais cette unité est dialectique. Après avoir surgi sur la base des forces productives, les rapports de production exercent une grande influence en retour. Ils entravent le développement des forces productives ou le favorisent. Au cours de l'évolution du mode de production, les rapports de production retardent nécessairement sur les forces productives qui sont l'élément le plus mobile. Ainsi à une certaine phase du développement du mode de production, une contradiction surgit entre ses deux aspects. Les rapports de production périmés commencent à entraver l'essor des forces productives. La contradiction entre le niveau atteint par les forces productives et les rapports de production caducs ne peut être surmontée que par la substitution aux rapports de production surannés de nouveaux rapports qui correspondent aux nouvelles forces productives. Les nouveaux rapports de production deviennent le facteur principal, décisif d'un nouvel et puissant essor des forces productives.

Le conflit entre les forces productives et les rapports de production dans le cadre d'un seul et même mode de production constitue la base fondamentale des révolutions sociales dans les formations antagoniques. Sous le socialisme, la contradiction entre les deux aspects du mode de production ne dégénère pas en opposition, n'aboutit pas à un conflit. S'appuyant sur les lois économiques objectives du développement, l'Etat socialiste et le parti communiste ont la possibilité d'éliminer à temps les contradictions mûrissantes entre les anciens rapports de production et les nouvelles forces productives en mettant les rapports de production en correspondance avec le nouveau caractère des forces productives et leur niveau (V. également *Loi de la correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives.*)

**MONADE** (du grec [...] — unité) Terme philosophique prémarxiste désignant l'unité indivisible la plus simple. Dans la philosophie grecque, il signifiait la singularité considérée comme un des principes de l'être. Dans le système de *Leibniz* (V.), les monades, substances spirituelles indépendantes, capables de mouvements spontanés, sont le fondement de tout ce qui existe. Leur liaison exprime l'harmonie divine préétablie. La doctrine idéaliste des monades de Leibniz comportait des éléments de dialectique.

**MONDE EXTERIEUR.** Ensemble des objets matériels, des phénomènes liés entre eux et existant en dehors et indépendamment de la conscience humaine. Pour le matérialiste le monde extérieur est la source unique de la connaissance.

Pour l'idéaliste, le monde extérieur est l'œuvre d'un esprit surnaturel (idéalisme « objectif »), ou bien le produit de la conscience d'un individu (idéalisme subjectif).

**MONISME** (du grec [...] — seul). Doctrine philosophique qui, contrairement au *dualisme* (V.), pose à la base de tout ce qui existe un seul principe. Le monisme peut être matérialiste ou idéaliste. Pour les matérialistes, ce principe, ce fondement du monde c'est la *matière* (V.), pour les idéalistes, c'est l'esprit. Selon *Hegel* (V.), moniste idéaliste, tout découle de l'idée absolue. Le monisme idéaliste défend la religion. Seul le matérialisme dialectique, créé par Marx et Engels, est une philosophie moniste scientifique. Le monisme matérialiste soutient que le monde est matériel par sa nature, que tous les phénomènes naturels sont des formes diverses de la matière en mouvement. Marx et Engels ont été les premiers à appliquer la doctrine matérialiste à la vie de la société. Comme l'ont montré les classiques du marxisme-léninisme, le *mode de production des biens matériels* (V.) constitue le facteur déterminant du développement social.

**MONOTHEISME.** Doctrine religieuse qui n'admet qu'un seul dieu, contrairement au polythéisme qui en admet plusieurs. En régime clanal, chaque clan avait à l'origine son propre dieu. Au stade supérieur de l'évolution de ce régime naquit le culte polythéiste où chaque dieu avait son nom, sa « sphère d'activité ». L'évolution ultérieure des croyances religieuses est liée à la division de la société en classes et à l'avènement de l'Etat où surgit le culte d'un seul dieu (le monothéisme). L'apparition des rois engendre l'idée du roi céleste. Dans sa lettre à Marx (octobre 1846), Engels écrit que « le dieu un n'aurait jamais existé sans le roi un ». Le monothéisme des religions contemporaines est pourtant très relatif : la croyance en dieu le père, en dieu le fils, en la sainte vierge, etc., c'est en réalité du polythéisme.

**MONTESQUIEU Charles-Louis de** (1689-1755). Ecrivain français, porte-parole des aspirations politiques de la bourgeoisie française du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses principaux ouvrages : « Lettres persanes » (1721), « Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains » (1734), « L'Esprit des lois » (1748) connurent, avec les œuvres de *Rousseau* (V.), une grande popularité, en particulier auprès des dirigeants de la Révolution bourgeoise de 1789. Ces trois ouvrages ont été traduits en russe dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans le premier, Montesquieu se livre à une âpre critique du régime absolutiste sous Louis XIV ; dans les deux autres, il essaye de révéler l'origine de l'Etat, d'expliquer la nature des lois afin de dresser, sur cette base « naturelle », un plan de réformes sociales. D'après Montesquieu, l'évolution obéit à des lois. Il les définit comme les « rapports nécessaires dérivant de la nature des choses ». La loi règne également dans le domaine des rapports sociaux.

Montesquieu est un des fondateurs de la « *théorie géographique* » en sociologie (V.). La physionomie morale d'un peuple, le caractère de ses lois et de ses institutions sont conditionnés, selon Montesquieu, par le climat, le sol, l'étendue du territoire sur lequel ce peuple vit. Il n'existe pas d'Etat, de religion, de lois, ni de mœurs absolument rationnels, uniquement fondés sur la Raison. Tout dépend des conditions de vie du peuple, c'est-à-dire des conditions géographiques. Toutefois les lois, selon Montesquieu, ne résultent pas des rapports sociaux objectifs. Elles sont établies par la raison qui doit tenir compte du génie du peuple, déterminé par le milieu géographique. Ainsi, la doctrine de Montesquieu a un caractère idéaliste, et s'éloigne d'une compréhension scientifique des lois du développement de la société. Mais son idée du déterminisme de l'histoire humaine, idée principale de son « Esprit des lois », marquait un progrès. Contrairement à *Hobbes* (V.), Montesquieu considère que l'état naturel des hommes c'est la paix et l'égalité. Ne comprenant pas la nature historique de l'Etat, il voit dans la monarchie constitutionnelle la meilleure forme de gouvernement. Montesquieu créa la théorie libérale des trois pouvoirs : exécutif, législatif et judiciaire. Il est l'un des auteurs de la théorie dite « quantitative » de l'argent. Sans être athée, il fit une critique acerbe de l'Eglise et du clergé.

**MORALE, MORALITE.** Règles de la vie en société et de la conduite des hommes, déterminant leurs devoirs les uns envers les autres et envers la société ; la morale est une des formes de la conscience sociale. Pour les idéalistes, la morale est absolument indépendante des conditions matérielles de la vie des hommes. Le marxisme-léninisme, au contraire, fonde sa conception de la morale et de ses exigences non pas sur des définitions générales et abstraites, mais sur des conditions historiques concrètes. Il n'existe pas de morale en dehors de la société humaine : une telle notion est en elle-même. Dans une société de classes, la morale a un caractère de classe. Elle n'est pas une catégorie abstraite, mais une catégorie historique. A mesure que les formes de l'ordre social et la base économique évoluent, la morale évolue elle aussi. Ainsi, après la victoire de l'ordre bourgeois, la morale de la société féodale a fait place à la morale bourgeoise. « Le système d'appropriation du surtravail des serfs attachés à la glèbe, a engendré une morale féodale ; le système de « travail libre », de travail « pour le compte d'autrui », pour celui qui détient l'argent, lui a substitué une morale bourgeoise » (Lénine : Œuvres, t. 1, éd. russe, p. 363). La victoire de la révolution prolétarienne a eu pour conséquence la victoire d'une morale nouvelle : celle de la société communiste.

La morale communiste est subordonnée aux intérêts de la lutte de classe du prolétariat. N'est conforme à la morale communiste que ce qui contribue à détruire l'exploitation et la misère, que ce qui consolide le régime nouveau, socialiste. La victoire remportée au pays des Soviets par la morale nouvelle, socialiste, sur la morale bourgeoise est un fait d'une portée historique mondiale. Les idéologues bourgeois s'efforcent de faire passer pour « éternels », « immuables » les principes d'une « morale » mercantile, capitaliste, qui correspondraient d'après eux à la nature même de l'homme. L'expérience acquise en Union Soviétique prouve que ces principes sont passagers, tout comme le régime capitaliste lui-même. L'abolition de la propriété privée des moyens de production et la victoire de la propriété socialiste en U.R.S.S., l'instauration de nouvelles formes de travail, de nouveaux rapports entre les hommes, tout cela aboutit à former les nouvelles qualités morales du Soviétique. A l'opposé de l'individualisme petit bourgeois, qui place au-dessus de tout les intérêts égoïstes, personnels, le régime soviétique apprend à l'homme à saisir l'importance primordiale des intérêts sociaux, la nécessité d'accorder les intérêts privés avec ceux de la société. Le Soviétique adopte une attitude nouvelle envers la propriété sociale et le travail. Le principe socialiste : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger », et les formes socialistes du travail sont à l'origine d'une morale nouvelle, affranchie du parasitisme bourgeois. Le régime soviétique éduque le citoyen, le patriote soviétique, le combattant pour le communisme, pour le bonheur de l'humanité. Le *patriotisme soviétique* (V.) qui est une des manifestations les plus frappantes de la morale nouvelle, communiste, de la nouvelle psychologie de l'homme au pays du socialisme, est un puissant stimulant qui permet aux Soviétiques d'accomplir des prodiges. En épurant la conscience de l'homme des survivances de la morale capitaliste, le régime socialiste soviétique forme et développe l'attitude communiste envers le travail, envers la propriété collective, le dévouement à la patrie socialiste, l'esprit novateur, la persévérance, la volonté, etc.

Le régime soviétique affranchit la morale d'un des traits les plus répugnants que le capitalisme inculque à l'homme : la haine nationaliste envers les autres peuples, envers les hommes d'autres races et nationalités. La conscience des Soviétiques est pénétrée d'*internationalisme prolétarien* (V.), de respect envers les autres peuples. Ce trait de la conscience et de la morale socialistes s'est manifesté d'une manière éclatante pendant la Grande guerre nationale, quand les Soviétiques accomplirent leur mission émancipatrice en aidant les peuples européens à se délivrer du joug fasciste. Ce trait apparaît aujourd'hui également, à l'heure où le peuple soviétique est à la pointe du front commun des peuples du monde dans la lutte pour la paix. Les traits de la nouvelle morale communiste se manifestent également dans la vie quotidienne des Soviétiques, dans la famille, dans leur attitude envers la femme. Pour réaliser pratiquement l'égalité de la femme, le pouvoir soviétique a accompli ce que fut incapable d'accomplir la société bourgeoise.

Le parti communiste enseigne que la nouvelle morale ne se développe que dans la lutte du nouveau contre l'ancien, dans la lutte contre les vestiges de l'ancienne morale bourgeoise. On trouve encore en U.R.S.S. des survivances de la mentalité et de la morale engendrées par la propriété privée, ainsi que des porteurs de ces survivances. Le parti apprend à lutter sans pitié contre les survivances de l'ancien, qui freinent le développement de la société soviétique. Le parti exige de ses membres qu'ils soient des citoyens avancés, qu'ils donnent l'exemple dans l'accomplissement des devoirs que comporte la morale communiste. Les principes essentiels de la morale communiste sont formulés dans les Statuts du Parti communiste de l'Union Soviétique approuvés par le XIX<sup>e</sup> congrès du parti, au chapitre relatif aux devoirs des membres du parti. Le parti exige que ses membres soient des combattants actifs pour la réalisation des décisions du parti, qu'ils servent d'exemple dans le travail, qu'ils sauvegardent et consolident la propriété collective, socialiste, base sacrée et inviolable du régime soviétique ; qu'ils affermissent continuellement leurs liens avec les masses, travaillent à élever leur conscience, s'assimilent les principes du marxisme-léninisme, respectent la discipline du parti et de l'Etat, développent la critique venant d'en bas et l'autocritique, soient loyaux et honnêtes à l'égard du parti, etc. (V. également *Education communiste des travailleurs* ; *Survivances du capitalisme dans la conscience des hommes.*)

**MORE Thomas** (1478-1535). Un des fondateurs du socialisme utopique, humaniste renommé. Né à Londres dans une famille de robe, il fit ses études à l'Université d'Oxford. Sous Henri VIII, il exerça d'importantes fonctions publiques. Accusé de « haute trahison », il fut décapité. Il est l'auteur d'un ouvrage remarquable, paru en 1516 sous le titre : « De optimo reipublicae statu, deque nova insula Utopia ». Dans ce livre, qui date de l'époque de l'accumulation capitaliste primitive, More critique les rapports capitalistes naissants, montre les souffrances du peuple. On lui doit la sentence bien connue : « les moutons ont dévoré les hommes », qui caractérise les méthodes barbares de l'instauration du capitalisme en Angleterre : les propriétaires fonciers chassaient les paysans de leurs terres, clôturaient les champs et les transformaient en pâturages pour les moutons. D'après More, l'origine de tous les maux sociaux est la propriété privée. A l'ordre social fondé sur la propriété privée, il oppose le régime idéal d'un pays fantastique, l'Utopie, reposant sur la propriété, la production et la répartition collectives, c'est-à-dire le régime socialiste. More fut le premier à imaginer une société socialiste idéale. Il donna à son île bienheureuse le nom d'« Utopie », ce qui signifie littéralement « lieu qui n'existe nulle part » (de là l'épithète « utopique » désignant le socialisme primitif, non scientifique). L'Etat d'Utopie réunit 54 villes, dont chacune possède des domaines réservés à l'agriculture. Tous les adultes, hommes et femmes, sauf les savants et les fonctionnaires, sont occupés à un travail

productif. La cellule fondamentale de la production est la famille dont le nombre des membres varie suivant le caractère de son activité. Chaque famille exerce un métier. En Utopie il n'y a pas de population rurale proprement dite ; tous les Utopiens, à tour de rôle, sont tenus de travailler deux années dans l'agriculture. Ainsi More s'efforce d'éliminer *l'opposition entre la ville et la campagne* (V.). Tout ce qui est produit par les Utopiens appartient à la société. Grâce à l'absence de parasitisme, il y règne l'abondance de produits de toute sorte, répartis selon les besoins des citoyens ; la journée de travail est réduite à 6 heures. Aux heures de loisir, les Utopiens s'adonnent aux sciences et aux arts. L'Utopie est gouvernée selon des principes démocratiques.

Bien que dans son tableau de la société future More ait émis des conjectures géniales, ses conceptions n'en restent pas moins extrêmement primitives et inconsistantes. Ainsi, l'économie en Utopie est fondée sur la production artisanale. L'idée que pour édifier le socialisme on aura besoin d'une technique hautement perfectionnée, est étrangère à More. La satisfaction des besoins des habitants, en Utopie, implique une certaine limitation de ces besoins, notamment en ce qui concerne l'habitation et le vêtement. Ignorant les machines, qui pourraient remplacer l'homme dans les travaux pénibles. More admet l'esclavage en Utopie, ce qui viole le principe de l'égalité. Dans le rêve de More, le passage au nouvel ordre social se réalisait pacifiquement, et non par la voie révolutionnaire, — ce qui s'explique par l'étroitesse historique et l'étroitesse de classe de son utopisme. Le livre de More exerça une grande influence sur le développement des idées socialistes.

**MORELLY.** Communiste utopiste français du XVIII<sup>e</sup> siècle. On ne sait rien sur sa vie (on ignore même les dates de sa naissance et de sa mort). Toutes les œuvres de Morelly sont anonymes. Son poème « Basiliade » (1753) et, surtout, son œuvre principale, le « Code de la nature ou le véritable esprit de ses lois » (1755) sont consacrés à la description de la société communiste de l'avenir. Morelly est un représentant typique de la tendance démocratique dans la philosophie française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il revendique résolument l'abolition de la propriété privée dans laquelle il voit la source de tous les maux sociaux ; c'est là son idée principale. « Là où il n'existerait aucune propriété, écrit-il, il ne peut exister aucune de ses pernicieuses conséquences. » Morelly donne une explication idéaliste de l'origine de la propriété privée : niveau insuffisant de l'instruction, erreur des législateurs, etc. Pénétrer le vrai sens des lois de la nature humaine, c'est, d'après lui, assurer le retour à l'ordre naturel. Le communisme est le régime conforme au « code de la nature ». Son fondement, c'est la propriété collective. Le mérite historique de Morelly est d'avoir compris la nécessité de la propriété collective.

Dans son Etat utopique il n'y a ni commerce ni échange. Chacun touche les produits dont il a besoin. Tous les citoyens ont droit au travail, au repos, à l'instruction, à l'assistance médicale, aussi bien qu'à l'aide matérielle dans la vieillesse. Le travail est obligatoire pour tous, mais, au delà d'un âge réglementaire, chacun peut choisir un travail à son goût. Morelly attache une importance considérable à l'éducation collective des enfants. Dès cinq ans, ils sont tous placés dans des établissements où ils sont élevés dans des conditions d'égalité absolue (garçons et filles séparément). La tâche essentielle de l'éducation, c'est la formation de hautes qualités civiques. L'instruction théorique est complétée par l'activité pratique. L'étroitesse historique des vues de Morelly se manifeste nettement dans son égalitarisme primitif (il en vient jusqu'à exiger que toutes les maisons soient uniformes et que tous, de 10 à 30 ans, portent des vêtements de la même étoffe). Tout ceci, aussi bien que son ignorance des véritables conditions d'abolition de la propriété privée et des moyens révolutionnaires de changer l'ancien ordre social, s'explique par le faible développement des rapports économiques et sociaux des classes à cette époque. Sa théorie utopique exerça une grande influence sur les babouvistes, *Fourier* (V.), *Cabet* (V.) et autres.

**MORGAN Lewis Henry** (1818-1881). Ethnologue et archéologue américain. Ayant étudié pendant de longues années la vie des Indiens d'Amérique, Morgan a jeté les fondements de l'histoire scientifique des sociétés primitives. Il a essayé de diviser en périodes l'histoire de la société antérieure à l'apparition des classes. Bien que du point de vue moderne sa division de la société primitive en périodes de sauvagerie et de barbarie soit inacceptable, son système avait le mérite de chercher à lier chaque période au développement de la technique de la production. Se fondant sur une multitude de faits, Morgan a établi que la *famille* (V.) est une catégorie historique qui change avec le développement de la société. En particulier, la famille monogame naît de la famille polygame, par suite de la désagrégation du clan, avec l'apparition de la société de classes. Par cette découverte il a infligé une défaite aux conceptions réactionnaires sur la famille en tant que catégorie immuable. Marx et Engels tenaient Morgan en haute estime. Marx fit un résumé de l'ouvrage fondamental de Morgan « La société ancienne » publié en 1877. Morgan, « d'instinct », « à sa manière », a de nouveau découvert « la conception matérialiste de l'histoire découverte par Marx... », écrivait Engels (Marx-Engels : *Ausgewählte Schriften*, Band II, M. 1950, S. 159). Quand il travailla à son ouvrage « *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* » (V.), apport théorique des plus sérieux à la doctrine du marxisme sur la société, Engels a utilisé les études critiques de Morgan et d'autres investigateurs de la société primitive. Dans cet ouvrage, comme il l'indique lui-même, Engels n'a pas simplement exposé « objectivement » les données fournies par Morgan, qui était loin de la conception révolutionnaire du processus historique, mais les a réanalysées en se fondant sur la théorie révolutionnaire prolétarienne du marxisme.

**MOUVEMENT.** Mode, forme d'existence de la matière, propriété essentielle qui lui est inhérente. De même que la matière, le mouvement est éternel, il ne peut être ni créé ni détruit. Le monde est la matière en mouvement. La matière est inconcevable sans mouvement de même que le mouvement est inconcevable sans matière. La source du mouvement réside dans la matière elle-même ; aussi le mouvement n'a-t-il pas besoin d'être expliqué par une « chiquenaude initiale » ou par un « moteur originel » sous la forme d'un créateur, de Dieu ou d'autres forces surnaturelles. Les découvertes de la physique, à la fin du XIX<sup>e</sup> et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle confirment pleinement la théorie marxiste du mouvement. C'est le cas, par exemple, de la loi de la corrélation entre la masse et l'énergie : il n'y a pas de masse sans énergie, et réciproquement ; à toute masse correspond une certaine quantité d'énergie, toute énergie correspond à une certaine quantité de masse ; la masse de l'électron augmente en même temps que la vitesse de son mouvement. Par conséquent, la science moderne a supprimé la solution de continuité entre la matière et le mouvement, caractéristique des sciences métaphysiques qui envisageaient la matière en dehors du mouvement, et la considéraient comme une masse inerte et figée.

Les idéalistes actuels, en philosophie aussi bien qu'en physique, exploitent les nouvelles découvertes pour affirmer que le mouvement est « immatériel », pour ressusciter l'« *énergétisme* » (V.) idéaliste démasqué par Lénine dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.). Un phénomène tel que la transformation du photon à proximité du noyau, en un couple matériel — électron et positron — est considéré comme la naissance de la matière à partir de l'énergie pure, immatérielle du mouvement, et leur transformation inverse en photons est envisagée comme l'anéantissement de la matière, comme la naissance de l'énergie pure, du mouvement pur. En réalité ce fait confirme avec éclat la doctrine du matérialisme dialectique sur le mouvement et la matière inséparables l'un de l'autre, car les photons, aussi bien que les électrons et les positrons sont matériels et mouvants ; quant à leur conversion mutuelle, c'est la conversion d'une forme ou variété à une autre forme ou variété de la matière vivante.

Dans les contradictions, dans la lutte des contraires réside l'impulsion interne de tout mouvement. Le mouvement le plus simple, le déplacement d'un corps dans l'espace, est déjà une contradiction : on peut dire d'un corps qui se meut qu'il se trouve en même temps en un lieu donné et qu'il ne s'y trouve pas. Le matérialisme dialectique appelle mouvement non seulement le déplacement dans l'espace, mais en général, tout changement dans la nature et la société. Les formes essentielles en sont les suivantes : mouvement des particules microscopiques de la matière selon des lois spécifiques (électrons, protons, etc.), mouvement mécanique (déplacement d'un corps dans l'espace), mouvement physique (lumière, électricité, mouvement moléculaire comme la chaleur, etc.), chimique (union et dissociation des atomes), mouvement organique ou vie (cellule, organisme), conscience, vie sociale. Chacune de ces formes a ses particularités propres, aussi aurait-on tort de ramener les formes supérieures du mouvement à ses formes inférieures ; les lois de la pensée ne peuvent être expliquées par la seule biologie qui étudie les lois de la vie organique ; à leur tour, les fonctions de l'organisme ne peuvent être expliquées pleinement au moyen des lois physiques ou mécaniques de la chaleur, de la gravité, etc. De même il est absurde d'expliquer les crises économiques ou les révolutions par les taches du soleil ou le mouvement des corps célestes, comme le font des sociologues bourgeois vulgaires. Quand les mécanistes essaient de ramener les formes supérieures du mouvement aux formes inférieures, ils invoquent généralement le fait que les formes supérieures du mouvement ont pour base le mouvement physique, chimique ou mécanique. Les matérialistes mécanistes ne comprennent pas que les formes inférieures du mouvement ne sont pas, en l'occurrence, les principales ; ces formes accessoires n'épuisent pas l'essence de la forme supérieure du mouvement. « Nous « réduirons » certainement un jour par la voie expérimentale la pensée à des mouvements moléculaires et chimiques dans le cerveau ; mais cela épuise-t-il l'essence de la pensée ? » (Engels : « *Dialectique de la nature* », P. 1952, p. 252). Les formes du mouvement de la matière s'enchaînent et se transforment l'une dans l'autre : le mouvement mécanique, dans certaines conditions, se transforme en forme physique du mouvement, celle-ci se transforme en forme chimique et ainsi de suite.

Le mouvement a un caractère absolu, universel ; nulle part et jamais il n'existe de repos complet, d'équilibre absolu. Une pierre, une maison, une table ne sont au repos que par rapport à la terre, mais elles se meuvent avec elle autour de son axe et autour du soleil et se déplacent avec le système solaire tout entier. En même temps, il existe à l'intérieur des objets des mouvements intramoléculaires et intra-atomiques. Ainsi donc, le repos, l'équilibre, n'est qu'un moment du mouvement. Seul le mouvement est éternel, absolu. Le repos est toujours relatif, momentané. « Le mouvement singulier tend vers l'équilibre, la totalité du mouvement supprime à nouveau l'équilibre singulier » (*Ibid.*, p. 251). La philosophie matérialiste considère chaque phénomène dans son mouvement continu, son développement et sa transformation, dans le processus de naissance et de mort, de destruction et de création.

Quand on envisage les objets sous cet angle, on se place sur le terrain de la réalité même, on se conforme à l'un des principes fondamentaux de la méthode dialectique marxiste.

**MOYENS DE PRODUCTION.** Objets employés dans la production dont ils sont la condition matérielle. Les moyens de production comprennent : 1° les objets de travail et 2° les instruments de production (moyens de travail). Les objets de travail ce sont les objets que le travail humain transforme au cours de la production. Les instruments de production ce sont les instruments qui permettent à l'homme d'agir sur la nature pour produire les biens matériels (outils, machines, matériel agricole, etc.). Ainsi les moyens de production ce sont la terre, les forêts, les eaux, le sous-sol, les matières premières, les instruments de production, les bâtiments, les moyens de communication et de liaison, etc. Les instruments sont les principaux moyens de production. « Quand les marxistes parlent de la production des moyens de production, ils entendent tout d'abord la production des instruments de production, ce que Marx appelle les « moyens mécaniques de travail, dont l'ensemble peut être appelé l'ossature et la musculature de la production », système qui constitue les « indices distinctifs caractéristiques d'une époque donnée de la production sociale ». Mettre sur le même plan une partie des moyens de production (matières premières) et les moyens de production, y compris les instruments de production, c'est pécher contre le marxisme, qui part du rôle déterminant des instruments de production par rapport à tous les autres moyens de production » (Staline : « *Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.* », M. 1953, p. 61).

C'est avant tout grâce à la fabrication et à l'emploi d'instruments de travail que l'homme s'est détaché du règne animal. Au cours des millénaires, parallèlement au perfectionnement des instruments de travail, les hommes se rendaient de plus en plus maîtres de la nature. La technique joue un rôle immense dans le développement de la société humaine. Le changement et le progrès des forces productives et, avant tout, des instruments de production aboutissent au changement du mode de production des biens matériels et de tout le régime social. « Ce qui distingue une époque économique d'une autre, écrit Marx, c'est moins ce que l'on fabrique, que la manière de fabriquer, les moyens de travail par lesquels on fabrique. Les moyens de travail sont les gradimètres du développement du travailleur et les exposants des rapports sociaux dans lesquels il travaille » (« *Le Capital* », L. I, t. 1, P. 1938, p. 196).

**MYSTICISME.** Forme de la conception du monde religieuse et idéaliste. Le mysticisme admet la possibilité d'un contact entre l'homme et la divinité, la possibilité de pénétrer les « mystères » de l'être par la « révélation », etc. Le mysticisme imprègne toutes les doctrines religieuses et les philosophies idéalistes. De même que la religion, il a été au cours de toute

l'histoire une arme contre la science et le progrès. Le mysticisme est particulièrement répandu dans la bourgeoisie impérialiste contemporaine. Prise d'angoisse devant la révolution prolétarienne, elle cherche son salut dans les miracles, le surnaturel, le mystique. Les philosophes bourgeois contemporains prêchent ouvertement l'obscurantisme. Le mysticisme s'introduit aussi dans la science bourgeoise. Ainsi, certains physiciens prétendent qu'il existe une quatrième dimension peuplée d'esprits. D'autres parlent du « libre arbitre » des électrons, etc. Toutes ces doctrines mystiques témoignent du caractère réactionnaire de l'idéologie bourgeoise de nos jours.

**MYTHOLOGIE** (du grec [...] — fable, légende). Ensemble des mythes. A l'aube de l'histoire, les hommes, dans leur ignorance, avaient recours à des fables et à l'imagination pour expliquer les phénomènes naturels et sociaux. Ainsi naquirent les mythes relatifs aux dieux, aux héros et à leurs exploits. « Toute mythologie dompte et domine et façonne les forces de la nature dans et par l'imagination et par conséquent disparaît lorsqu'on parvient à les dominer réellement » (Marx : « Zur Kritik der politischen Oekonomie », M.-L. 1934, S. 247). Le mythe se présente comme un effort des anciens pour répondre à la question : comment et pourquoi se sont produits tels ou tels phénomènes de la nature et de la vie sociale ? Les Juifs de l'antiquité, par exemple, expliquaient l'origine de la terre et de l'homme à l'aide du mythe selon lequel Dieu créa le monde en six jours. Les forces sociales, également incompréhensibles à l'homme primitif, prennent, elles aussi, dans la conscience humaine, un caractère fantastique. Avec l'apparition de la société de classe, s'introduit un élément de classe dans les mythes existants. La mythologie grecque est d'une richesse particulière. Les mythes de Prométhée, d'Antée et d'autres dieux et héros grecs et romains appartiennent au patrimoine artistique de l'humanité.

## N

**NALBANDIAN Mikael Lazarévitch** (1829-1866). Eminent philosophe matérialiste arménien, démocrate révolutionnaire, socialiste utopique, poète et publiciste. Nalbandian fut le compagnon de lutte des démocrates révolutionnaires russes : *Herzen* (V.), *Biéliniski* (V.), *Tchernychevski* (V.), *Dobrolioubov* (V.). L'activité de Nalbandian, son dévouement désintéressé à la cause de la démocratie révolutionnaire étaient hautement appréciés par Herzen et *Ogarev* (V.). Comme Tchernychevski et ses compagnons de lutte, Nalbandian préparait une révolution démocratique, préconisait l'unité du mouvement révolutionnaire des peuples de Russie contre le tsarisme. Il rejetait les « théories » libérales de l'harmonie sociale, en faisant observer l'acharnement de la lutte de classes qui divise la société. Il dénonçait les guerres injustes, les guerres de conquête, la politique colonialiste des puissances capitalistes, démasquait leurs plans de rapine, leur solidarité avec la politique des sultans turcs, avec la politique d'extermination physique du peuple arménien.

En philosophie, Nalbandian est matérialiste : la matière est pour lui la donnée première, elle est éternelle et indestructible, elle enferme en elle-même la cause de sa propre existence. Il attache une grande importance à l'expérience et à l'*induction* (V.). Les idées ne sont que le reflet de la nature, du monde extérieur. De même que les représentants du matérialisme russe des années 40-60 du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'approche de la dialectique. La nature est toujours en mouvement et le monde organique est issu du monde inorganique. La vie sociale consiste dans la lutte entre le progressif et le réactionnaire, et finalement c'est toujours la tendance progressive qui l'emporte. Nalbandian rejette la philosophie idéaliste de *Kant* (V.), de *Fichte* (V.) et de *Hegel* (V.) ; il critique le fond réactionnaire et monarchiste des opinions de Hegel, ses dérogations à l'idée du développement. Il défend les positions idéologiques de la littérature progressiste arménienne naissante, ses tendances démocratiques. En esthétique, comme Biéliniski, Tchernychevski et Dobrolioubov, c'est un partisan du réalisme.

Nalbandian est un poète et écrivain distingué. Ses œuvres respirent la haine du servage. Ses idées ont inspiré la culture démocratique progressive arménienne de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Emprisonné pour son activité révolutionnaire, pour la diffusion des publications londoniennes de Herzen interdites en Russie, Nalbandian resta près de trois ans dans la forteresse Pierre et Paul. Il est mort en déportation. Ses ouvrages les plus importants sont : « Deux lignes », « L'agriculture, c'est la voie juste », une critique du roman de Prochantz « Sos et Vartiter », etc.

**NATION.** « La nation est une communauté de personnes, stable, historiquement constituée, née sur la base d'une communauté de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique qui se traduit dans une communauté de culture » (Staline : « Le marxisme et la question nationale », M. 1954, p. 12). Tous ces traits : communauté de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique, sont inséparables de la nation ; pris ensemble ils donnent la nation. En revanche, il suffit qu'un seul en soit absent pour que la nation cesse d'être nation. Il ne faut pas confondre nation avec *race* (V.) ni avec tribu. Contrairement à la race, caractérisée par les traits biologiques extérieurs (couleur de la peau, des cheveux etc.), la nation est une catégorie sociale. La tribu est une catégorie ethnique propre au régime de la commune primitive, alors que la nation est une catégorie *historique*, née à l'époque du capitalisme ascendant. La nation s'est constituée historiquement, de personnes appartenant à des races et des tribus diverses. Ainsi, la nation italienne s'est formée de Romains, Germains, Etrusques, Grecs, Arabes, etc. ; la nation française, de Gaulois, Romains Bretons, Germains, etc. Les traits spécifiques de la nation se sont constitués à la longue, dès la période précapitaliste, quand ils étaient encore à l'état embryonnaire et ne présentaient que des possibilités de constituer la nation si les conditions étaient favorables. La possibilité n'est devenue réalité qu'à l'époque du capitalisme ascendant avec son marché national, ses centres économiques et intellectuels. Le capitalisme a mis fin au morcellement féodal, il a stimulé les liens économiques interrégionaux, réuni les marchés locaux en un marché national unique. La communauté de vie économique s'est constituée, elle a engendré la communauté de culture et ainsi de suite. Le fond de ce processus étant le mode de production capitaliste, les liens nationaux créés étaient des liens bourgeois.

Les nations qui se sont développées à l'époque du capitalisme ascendant étaient des nations bourgeoises, car c'était la bourgeoisie qui les rassemblait et les cimentait, car c'était la bourgeoisie et ses partis nationalistes qui constituaient la force principale, dirigeante. La physionomie sociale, politique et morale de ces nations en a subi l'empreinte. « La paix sociale à l'intérieur de la nation au nom de l'« unité de la nation » ; l'extension du territoire de sa nation par la conquête de territoires



nationaux étrangers ; la méfiance et la haine envers les autres nations ; l'oppression des minorités nationales ; le front unique avec l'impérialisme : tel est le bagage idéologique, politique et social de ces nations » (Staline : « La question nationale et le léninisme », M. 1954 p. 9). Et comme corollaire : querelles, haines nationales, conflits entre les nations, enfantés par le capitalisme. La division de la société bourgeoise en classes antagoniques n'exclut pas l'unité nationale en tant que communauté stable de vie économique, les bourgeois et les prolétaires étant économiquement liés. Avec la chute du capitalisme les nations bourgeoises quittent la scène. Sur les ruines de ces vieilles nations s'érigent des nations de type foncièrement nouveau, les nations socialistes nées sur la base du socialisme ascendant. La classe ouvrière et son parti internationaliste sont la force qui les dirige, les oriente, assure leur cohésion. Pour autant, la physionomie des nations change, elle aussi. « L'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie travailleuse au sein de la nation, en vue de liquider les vestiges du capitalisme au nom de l'édification victorieuse du socialisme ; la suppression des survivances de l'oppression nationale au nom de l'égalité en droits et du libre développement des nations et des minorités nationales ; l'élimination des vestiges du nationalisme pour établir l'amitié entre les peuples et affirmer l'internationalisme; le front unique avec toutes les nations opprimées et qui ne jouissent pas de la plénitude de leurs droits, dans la lutte contre la politique de conquête et de guerres de conquête, dans la lutte contre l'impérialisme : telle est la physionomie morale, politique et sociale de ces nations » (*Ibid.*, pp. 10-11). Les nations socialistes une fois formées, les rapports entre elles changent radicalement : les vestiges de la méfiance d'antan disparaissent ; *l'amitié des peuples* (V.) se développe et devient un des moteurs les plus importants de la société socialiste. Les nations socialistes, libres des antagonismes de classes qui déchirent les nations bourgeoises, sont incomparablement plus unies et viables que les nations bourgeoises. La suppression du joug national, l'égalité des nations en droits, l'assistance mutuelle efficace des peuples dans toutes les sphères de la vie économique et sociale, les lacunes comblées sur le plan économique et culturel, sont autant de conditions de prospérité des nations socialistes soviétiques. Des peuples qui, avant la Révolution, ne formaient pas encore une nation, ou n'avaient pas la possibilité d'en former une, se sont développés et constituent une nation au sein de l'U.R.S.S. (par exemple les Turkmènes, les Kirghiz, etc.). Le nombre des nations a donc augmenté en Union Soviétique. Ainsi, en dépit des affirmations des ennemis du léninisme, le socialisme, loin d'entraîner la mort des nations, est la cause de leur épanouissement. Sous le régime soviétique les nations sont des nations socialistes.

L'aide du peuple russe, nation la plus éminente de l'Union Soviétique et dont le rôle dirigeant est unanimement reconnu, a été d'une grande portée pour l'essor économique et culturel des nations autrefois arriérées.

Catégorie historique, la nation a un commencement et une fin. Dans l'avenir, quand le socialisme aura vaincu à l'échelle mondiale et que les nations se seront rassemblées dans un système d'économie socialiste mondiale unique, les conditions nécessaires seront réunies pour la fusion progressive de toutes les nations. Mais ces conditions n'apparaîtront pas d'emblée. Ce serait une grande erreur de penser que la première étape de la dictature mondiale du prolétariat serait le début du dépérissement des nations et des langues nationales. Au contraire, au cours de cette étape les langues nationales et les nations autrefois opprimées croîtront et s'épanouiront, leur égalité en droits s'affirmera, la méfiance nationale disparaîtra, les relations entre les nations se renforceront. Ce n'est qu'à la seconde étape de la dictature mondiale du prolétariat, au fur et à mesure que se constituera une économie mondiale unique du socialisme, que les nations éprouveront la nécessité d'avoir, parallèlement à leurs langues nationales propres, une langue commune. Il se peut qu'au début il existera non pas un seul centre économique mondial, commun à toutes les nations, avec une langue commune, mais plusieurs centres économiques zonaux pour divers groupes de nations, avec une langue commune zonale, distincte pour chaque groupe. Ce n'est qu'à une étape ultérieure, quand l'économie socialiste mondiale se sera suffisamment affirmée et que le socialisme sera entré dans les mœurs des peuples, que les nations se rendront pratiquement compte des avantages d'une langue commune. Les distinctions nationales commenceront à dépérir et les langues nationales céderont la place à une langue mondiale, commune à tous. Cette langue internationale ne sera ni l'allemand, ni le russe, ni l'anglais, etc., mais une langue nouvelle qui aura absorbé les meilleurs éléments des langues nationales et zonales.

**NATIONALISME.** Idéologie et politique de la bourgeoisie visant à exciter les haines nationales entre les travailleurs, à renforcer la domination d'une nation sur une autre. Le nationalisme est engendré par le régime capitaliste, car la propriété privée et le capital divisent nécessairement les hommes, attisent la haine nationale, aggravent l'oppression. La bourgeoisie propage le nationalisme pour semer la discorde entre les travailleurs de nations différentes, les empêcher de s'unir dans leur lutte émancipatrice, les détourner de la lutte de classes et substituer à celle-ci l'hostilité entre nations. Lénine écrivait en 1913 : « Regardez les capitalistes : ils s'attachent à semer la haine nationale entre les « petites gens », et en même temps, ils font parfaitement leurs petites affaires : on voit dans une seule et même société anonyme Russes, Ukrainiens, Polonais, Juifs, Allemands. Les capitalistes de toutes les nations et religions font front unique contre les ouvriers qu'ils tâchent de diviser et d'affaiblir par la haine nationale ! » (Lénine : Œuvres, t. 19, éd. russe, p. 275).

A l'époque de l'impérialisme, la bourgeoisie a fait du nationalisme une arme idéologique dont elle se sert pour préparer les guerres impérialistes et pour justifier l'asservissement des autres peuples. Pendant la première guerre mondiale impérialiste, la bourgeoisie de tous les pays belligérants, conjointement avec les social-chauvins de la II<sup>e</sup> Internationale, intoxiquait les masses avec des mots d'ordre mensongers sur la défense de la patrie bourgeoise. L'impérialisme actuel utilise le nationalisme bourgeois pour garder son système colonialiste, pour lutter contre le mouvement de libération nationale des peuples qu'il opprime, pour affaiblir le camp de la paix, de la démocratie et du socialisme.

Forts des idées de Marx et d'Engels, Lénine et Staline ont dénoncé l'idéologie et la politique du nationalisme bourgeois, ils ont mis au point la théorie, le programme et la tactique du parti marxiste dans la question nationale. Le marxisme oppose au nationalisme bourgeois *l'internationalisme prolétarien* (V.) ; à la politique d'oppression nationale, la revendication du droit de la nation à disposer librement de son sort. « Egalité complète des nations ; droit des nations à disposer d'elles-mêmes ; union des ouvriers de toutes les nations, c'est ce programme national qu'enseigne aux ouvriers le marxisme, qu'enseigne l'expérience du monde entier et l'expérience de la Russie » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 385). La Grande Révolution socialiste d'Octobre a liquidé le joug national, créé des conditions pour

l'épanouissement politique, économique et culturel des nations nouvelles, socialistes. L'Union Soviétique est le premier Etat multinational de l'histoire, basé sur une amitié solide, indestructible, des peuples. Le parti communiste lutte contre les vestiges du capitalisme, y compris les manifestations du nationalisme bourgeois dans la conscience des hommes. Dans le domaine national ces vestiges sont beaucoup plus tenaces que partout ailleurs. Le parti communiste éduque les Soviétiques dans l'esprit de l'internationalisme prolétarien, du *patriotisme soviétique* (V.), de l'amitié entre les peuples. Les survivances du nationalisme revêtent des formes diverses : idéalisation dans la science et la littérature de courants nationalistes réactionnaires du passé, qu'on fait passer pour des mouvements « avancés », « progressistes », sous-estimation de l'amitié des peuples, ce fondement, ce pilier de l'Etat soviétique, etc. Les ennemis du peuple soviétique voudraient particulièrement semer la discorde entre les peuples de l'U.R.S.S. et le peuple russe, provoquer le sentiment de méfiance à son égard, minimiser son importance et son rôle dans la grande famille des peuples et nations soviétiques. Aussi, toute sous-estimation à cet égard fait-elle le jeu des ennemis du régime socialiste, et représente un mal qu'il faut combattre avec énergie. Dans sa lutte contre le nationalisme local ou grand-russe, le parti communiste a su unir les peuples de l'U.R.S.S. « Si nous n'avions pas battu les fauteurs des déviations nationalistes de tout genre et de tout acabit, nous n'aurions pas pu éduquer le peuple dans l'esprit de l'internationalisme, nous n'aurions pas pu sauvegarder le drapeau de la grande amitié des peuples de l'U.R.S.S., nous n'aurions pas pu bâtir l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques » (« Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. »).

Le nationalisme est foncièrement étranger à l'idéologie soviétique, au régime soviétique qu'anime tout entier l'esprit de l'internationalisme prolétarien, de l'amitié des peuples, grands et petits, l'esprit du patriotisme soviétique.

**NATURALISME.** En philosophie, tentative d'expliquer le développement de la société par les lois de la nature (conditions climatiques milieu géographique, particularités biologiques et raciales des hommes, etc.). Le naturalisme s'apparente à l'*anthropologisme* (V.), qui, lui non plus, n'aperçoit pas les lois spécifiques qui régissent la vie sociale. Le naturalisme philosophique joua au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle un rôle positif dans la lutte contre le *spiritualisme* (V.) ; par la suite, il dégénéra en une doctrine idéaliste réactionnaire. On peut assimiler à cette doctrine le *malthusianisme* (V.), le système organique de *Spencer* (V.), les diverses théories des « darwinistes sociaux » (tentative d'expliquer le développement de la société par les causes qui déterminent l'évolution des espèces organiques), etc. Dans l'art, le naturalisme signifie la reproduction grossière simpliste de la réalité, la confusion de l'essentiel et du secondaire, une attention exagérée accordée aux détails, etc.

**NATURE.** La matière dans toute la diversité de ses manifestations et des formes de son mouvement. L'unité de la nature (du monde) consiste dans sa matérialité. L'explication scientifique des phénomènes de la nature n'a besoin de recourir à aucune cause extérieure, spirituelle, divine ou autre. « La conception matérialiste de la nature ne signifie rien d'autre qu'une simple intelligence de la nature telle qu'elle se présente, sans adjonction étrangère... » (Engels : « Dialectique de la nature », P. 1952 p. 198). Les idéalistes déclarent que la nature est une manifestation de la conscience. D'après Kant, seul l'entendement humain met de l'ordre et de la régularité dans le chaos des phénomènes qui nous entourent. Pour Hegel la nature est une forme d'existence de l'esprit, pour Mach, le complexe des sensations d'un sujet, etc. Or, la nature est une réalité objective qui existe en dehors et indépendamment de la conscience. La nature est en développement perpétuel, elle n'a ni commencement, ni fin dans le temps et dans l'espace. La matière inorganique a donné naissance à la vie organique, à la matière douée de sensibilité. L'homme est une partie de la nature, son produit supérieur. Grâce à la découverte des lois objectives de la nature, grâce aux instruments de production qu'il fabrique, l'homme agit sur la nature la transforme, la maîtrise. Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, régnait dans la science l'idée de l'immutabilité de la nature. Le matérialisme dialectique marque le triomphe de la conception historique de la nature, considérée sous l'angle de son mouvement et de son développement.

**NECESSITE ET HASARD.** Catégories philosophiques d'une grande importance pour la compréhension du caractère des processus qui s'opèrent dans le monde objectif. La philosophie prémarxiste avait déjà posé la question de savoir ce qui règne dans la nature et la société : la nécessité ou le hasard. Mais la philosophie idéaliste et métaphysique n'était pas en mesure de trancher ce problème. Certaines écoles philosophiques prétendaient que les phénomènes de la nature sont nécessaires, niaient absolument la contingence et identifiaient la nécessité au *fatalisme* (V). D'autres proclamaient le caractère purement fortuit de tout ce qui se produit dans la nature et la société, et niaient la nécessité. Même si elles reconnaissaient la nécessité, les écoles idéalistes la faisaient dériver de forces immatérielles, de la volonté divine, de l'« idée absolue », etc. Seul le matérialisme dialectique a pu résoudre scientifiquement ce problème.

Selon le matérialisme dialectique, c'est la nécessité qui règne dans la nature et la société, et non le hasard. Par exemple, la succession du jour et de la nuit, la rotation de la Terre et des autres planètes autour du Soleil, l'évolution des espèces organiques... bref, tous les phénomènes essentiels du monde objectif sont nécessaires, c'est-à-dire déterminés par les lois objectives de la nature, de l'évolution. Il en est de même dans l'histoire de la société : la succession des formations sociales, le changement du caractère de la superstructure avec le changement de la base économique, la lutte de classe et les révolutions dans une société antagonique, tout cela est nécessaire et non accidentel.

Par nécessité le matérialisme dialectique entend tout ce qui a sa cause dans l'essence même des phénomènes et processus, découle des connexions internes des choses, de leurs rapports, et ne peut être autre dans ses traits essentiels. Le matérialisme dialectique admet le caractère objectif de la nécessité c'est-à-dire l'existence de la nécessité dans la nature et la société, en dehors et indépendamment de la conscience et de la volonté humaines.

D'autre part, le matérialisme dialectique ne nie pas le hasard par lequel il entend ce qui a sa cause non en soi, mais en autre chose, ce qui découle non des connexions internes et des rapports des objets mais de causes accessoires ce qui peut se produire de telle ou telle façon ce qui peut être ou ne pas être. Ainsi, une graine donne nécessairement naissance à une plante si elle se trouve dans des conditions favorables. Mais cette plante peut ne pas mûrir, la grêle peut anéantir les jeunes pousses. Par rapport à la croissance de la plante, la grêle est un fait accidentel ; si elle n'avait pas frappé la plante, celle-ci aurait pu

mûrir. Le hasard a lui aussi un caractère objectif. Le nier, expliquer le hasard par l'ignorance des causes comme le font les mécanistes, c'est commettre une grave erreur.

Les métaphysiciens envisagent le hasard et la nécessité comme deux notions qui s'excluent mutuellement. Le matérialisme dialectique soutient que la nécessité et la contingence s'enchaînent, que le fortuit n'est qu'une manifestation et un complément de la nécessité. Les contingences dissimulent toujours une nécessité qui détermine le développement de la nature et de la société et que la science est appelée à dévoiler : « ... partout où l'accidentel semble jouer à la surface, il est toujours régi par des lois internes cachées, et il ne s'agit que de les découvrir » (Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, p. 53). Par exemple, sur le marché capitaliste les prix oscillent en fonction de nombreuses causes fortuites. Mais à travers les fluctuations accidentelles des prix se manifeste nécessairement l'action de la loi de la valeur.

La connaissance n'est scientifique que si elle aborde les faits de la nature et de la société sous l'angle de leur nécessité. La connaissance ne peut se fonder sur l'accidentel. La science est ennemie de la contingence. Elle cherche toujours les causes nécessaires des faits accidentels. La négation de la nécessité objective, du déterminisme ferme la voie à la connaissance scientifique, aboutit inévitablement à des représentations erronées selon lesquelles la nature et la société sont le règne du chaos et des contingences. Par exemple, la *doctrine mitchourinienne* (V.) à l'opposé de la théorie du *weismanisme-morganisme* (V.) est une science authentique parce qu'elle révèle la nécessité, le déterminisme du développement des organismes et permet ainsi d'agir consciemment sur la nature, de la transformer à l'avantage de l'homme. Le *weismanisme-morganisme*, qui accorde la priorité à l'accidentel, ne peut que désarmer l'homme en face de la nature. Mitchourine traitait de chercheurs insensés de trésors chimériques, ceux qui en agrobiologie s'appuyaient dans leurs travaux exclusivement sur les modifications fortuites de l'organisme. La doctrine mitchourinienne est une science révolutionnaire fondée non sur les contingences mais sur l'application consciente des lois du développement de la nature vivante.

En règle générale la sociologie bourgeoise en appelle à l'accidentel quand elle veut expliquer la marche de l'histoire humaine. Les intérêts de classe que défend la sociologie réactionnaire mettent celle-ci en contradiction irréductible avec la connaissance scientifique de la société, qui exige la découverte de la nécessité historique objective, du déterminisme objectif dans l'évolution sociale. Le marxisme a été le premier dans l'histoire de la pensée humaine à déceler les lois objectives du développement de la société.

Dans la production capitaliste, basée sur la concurrence et l'anarchie, et où l'accidentel joue un rôle considérable, la nécessité, telle une force aveugle, se fraie un chemin à travers un amas de contingences. Dans la société socialiste soviétique, fondée sur l'économie planifiée, la nécessité objective historique se dévoile et se réalise dans l'activité adéquate des hommes organisés par le parti communiste. Ici, l'action des contingences dans la vie sociale se réduit au minimum ; les hommes se rendent maîtres des lois objectives du développement et ils agissent conformément à ces lois. Fort de la connaissance de la nécessité objective, des besoins qui mûrissent au cours du développement de la vie matérielle de la société soviétique, le parti communiste fixe les tâches pratiques et mobilise les masses pour les accomplir (V. également *Loi ; Prévision scientifique*.)

**NEGATION DE LA NEGATION.** Notion philosophique traduisant un des aspects du développement dialectique. Cette formule employée pour la première fois dans la philosophie de *Hegel* (V.) désigne le développement de l'inférieur au supérieur en gardant certains éléments positifs de l'ancien. Tout le processus de développement est subordonné chez lui à des « *triades* » (V.) (thèse, antithèse, synthèse). La thèse est niée par l'antithèse qui, à son tour, est niée par la synthèse (« négation de la négation »). Au stade de la synthèse le développement semble revenir à son point de départ, mais à un niveau supérieur. Pour Hegel la « négation de la négation » est essentiellement un instrument lui permettant de bâtir ses constructions idéalistes artificielles. Les ennemis du marxisme (Dühring, Mikhaïlovski), voulant discréditer la dialectique marxiste, prétendaient que Marx et Engels avaient créé leur théorie en s'appuyant sur la triade hégélienne et que c'est à l'aide de la triade (« négation de la négation ») qu'ils démontraient la chute inévitable du capitalisme. Répondant à Mikhaïlovski, Lénine faisait observer que la tâche des matérialistes consiste à représenter fidèlement le processus historique réel, que c'est ainsi que le socialisme scientifique aborde les choses, alors que les « triades » ne sont que des vestiges des formules hégéliennes.

Chez Marx et Engels, le terme « négation de la négation » revêt un sens matérialiste et n'exprime que le caractère ascendant du développement de la réalité objective elle-même, développement qui reproduit dans un certain sens les étapes révolues, mais à un niveau plus élevé. Ainsi Marx montre dans « *Le Capital* » que la propriété privée capitaliste est la première négation de la propriété individuelle des moyens de production basée sur le travail individuel. Mais ensuite le capitalisme en raison des lois propres à son développement, prépare lui-même les conditions de sa chute : l'expropriation du capital est la négation de la négation, le rétablissement de la propriété individuelle, c'est-à-dire la propriété des travailleurs eux-mêmes sur les moyens de production, mais à un niveau supérieur, caractérisé par « la coopération et la possession commune de tous les moyens de production, y compris le sol » (Marx : « *Le Capital* », L. 1, t. 3. P. 1939, p. 225). Le mouvement de progression est conditionné par toutes les lois de la dialectique, en particulier la loi de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs, par le caractère dialectique de la négation de ce qui est ancien, de ce qui meurt, et de la naissance du nouveau. La transition de l'ancienne qualité à la qualité nouvelle ne signifie pas une simple suppression de tout ce qui a été créé antérieurement. Selon Lénine, la négation dialectique n'est pas un simple rejet de tout ce qui est vieux. « Nier, en dialectique, ne signifie pas simplement dire non, ou déclarer qu'une chose n'existe pas, ou la détruire d'une manière quelconque » (Engels : « *Anti-Dühring* », P. 1950, p. 172). Le socialisme, par exemple, est une négation catégorique du régime capitaliste. Mais c'est aussi le maintien de ce qui a été créé de positif et de précieux sous le capitalisme : les forces productives, la culture progressiste, etc.

Ainsi, la conversion de l'ancienne qualité en qualité nouvelle, la naissance du nouveau s'effectue toujours sur la base de ce qui a été conquis aux étapes précédentes ; le nouveau s'élève plus haut, marque un degré supérieur à l'ancien, un nouveau pas en

avant dans le processus unique du développement. C'est ce qui conditionne le caractère progressif du développement, le développement en ligne ascendante.

**NEO-HEGELIANISME.** Courant philosophique réactionnaire au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, basé sur les éléments réactionnaires de la philosophie de *Hegel* (V.). Les néo-hégéliens critiquent l'idéalisme objectif de Hegel sous l'angle de l'idéalisme subjectif, et transforment la dialectique hégélienne en une dialectique subjective, en rejetant son noyau rationnel : l'idée du développement. Ennemis du matérialisme dialectique, ils sont des réactionnaires en politique, les porte-parole des théories qui voilent et défendent la dictature de la bourgeoisie et l'exploitation des travailleurs, le nationalisme et le chauvinisme bourgeois. Né avec l'impérialisme, le néo-hégélianisme, qui fut une des manifestations de la réaction politique, se répandit surtout après la première guerre mondiale.

Le néo-hégélianisme reprit les principes fondamentaux de la « Philosophie de la nature » et de la « Philosophie du droit » de Hegel, où le côté conservateur du système hégélien apparaît avec le plus de relief. Il accorde une importance particulière aux « doctrines » selon lesquelles plus l'homme s'applique à connaître Dieu, plus il est libre ; la nation. l'Etat bourgeois forment un tout éternel, alors que l'homme, qui en est une partie, leur est entièrement subordonné, se dissout en eux et doit tout leur sacrifier ; le contenu essentiel de l'histoire est la lutte des nations, et non celle des classes. Selon Richard Kroner, la dialectique n'existe que dans l'esprit et a un caractère irrationnel. L'idéalisme subjectif de Gentile, néo hégélien italien, proclame : seul le sujet actif existe ; l'histoire est le produit de la création libre de l'esprit ; il n'y a pas de lois objectives, le sujet actif dicte ses lois au monde. L'« actualisme » de Gentile est une idéologie réactionnaire qui s'oppose à la nécessité historique objective. Dans sa « dialectique critique », le social-réformiste Siegfried Mark amalgame le néo-hégélianisme et le *néo-kantisme* (V.). Il lutte contre la théorie dialectique de Hegel sur l'automouvement comme résultat de la lutte des contraires. Dans son livre dirigé contre le marxisme, il s'évertue à démontrer que le matérialisme ne peut être allié à la dialectique. Arthur Liebert prêche la dialectique « tragique » qui exprime l'« indestructibilité » de l'antagonisme, la contradiction éternelle entre la réalité et « ce qui devrait être ». Liebert exprime l'idéologie décadente de la bourgeoisie réactionnaire qui ne voit pas d'issue à la crise générale du capitalisme. Le néo-hégélianisme est intimement lié au *fascisme* (V.) S'appuyant sur le néo-hégélianisme, le fascisme cherchait à « justifier » son idéologie barbare.

**NEO-KANTISME.** Courant philosophique de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui érige en système les éléments idéalistes et subjectifs les plus réactionnaires et les plus caducs de la philosophie de *Kant* (V.). Dirigé contre le marxisme, le néo-kantisme était répandu en Allemagne, en Italie et en Russie où les « marxistes légaux » : Strouvé, Boulgakov, etc. (V. *Marxisme légal*) en étaient les principaux tenants. Lénine dénonça la révision néo-kantienne du marxisme et en révéla la nature hostile à la classe ouvrière. Après la guerre impérialiste de 1914-1918, le néo-kantisme céda le terrain à un autre courant réactionnaire — le *néo-hégélianisme* (V.). Les promoteurs du néo-kantisme, les philosophes Liebmann, Lange et le physicien Helmholtz s'évertuaient à concilier la science avec la philosophie idéaliste de Kant. Ils niaient l'existence de la « chose en soi » (V.) qualifiée de « goutte de sang étrangère », répudiaient les lois objectives de la société, réduisaient les catégories de la science à des normes subjectives, etc. Non seulement ils préconisaient le « retour à Kant », mais ils critiquaient ce dernier pour les éléments matérialistes de sa philosophie. Le néo-kantisme prit sa forme la plus achevée dans deux écoles : celle de Marbourg (Cohen, Natorp, Cassirer) et celle de Fribourg (Windelband, Rickert). A peu de choses près, le néo-kantisme fut la philosophie officielle de la II<sup>e</sup> Internationale. Bernstein, Kautsky, M. Adler et d'autres révisionnistes s'appliquaient à combiner le néo-kantisme avec le marxisme. Les socialistes de droite — continuateurs actuels des anciens réformistes — se réclament également du néo-kantisme dans leur lutte contre le marxisme.

**NEO-PLATONISME.** Philosophie mystique réactionnaire à l'époque de la décadence de l'Empire Romain (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles), idéologie de l'aristocratie esclavagiste. La doctrine idéaliste de *Platon* (V.) selon laquelle le monde réel est une ombre du monde suprasensible des « idées », devient chez les néo-platoniciens la théorie d'une « émanation » mystique du monde matériel à partir d'un principe spirituel. Pour le néo-platonisme, la matière n'est qu'un maillon inférieur dans la hiérarchie de l'univers, une émanation d'une divinité, de l'« âme du monde ». Les cimes de la philosophie sont atteintes non à l'aide de la raison et de l'expérience mais par une extase mystique. L'idéalisme dégénère ainsi en *théosophie* (V.), terrain des plus absurdes superstitions. La première école néo-platonicienne surgit à Alexandrie (Egypte). En 244, Plotin (204-270) en fonde une autre à Rome. Au IV<sup>e</sup> siècle se forma en Syrie l'école de Jamblique (mort vers 330). La dernière école néo-platonicienne fut ouverte par Proclus (410-485) à Athènes. Le néo-platonisme joua un rôle primordial dans la *patristique* (V.) chrétienne et exerça une grande influence sur toute l'idéologie féodale dans les pays chrétiens et musulmans.

**NEO-REALISME.** Un des courants de la philosophie idéaliste contemporaine. Apparu dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, il s'est répandu surtout dans les années 20. Ses principaux représentants sont en Grande-Bretagne : Moore, Alexander, Broad Whitehead ; aux Etats-Unis : Perry, Montague, Spaulding, Holt, Woodbridge ; en Allemagne : Hartmann. Sous couleur de combattre l'idéalisme les néo-réalistes défendent en réalité l'idéalisme philosophique : ils substituent une forme de l'idéalisme à une autre. Tout en se présentant comme des champions du « bon sens », ils répandent les élucubrations les plus fantastiques que contredisent l'expérience et la pratique. Le néo-réalisme est centré sur une théorie de la connaissance. Ses partisans luttent avec acharnement contre la théorie matérialiste du reflet, sous le faux prétexte de combattre le prétendu « dualisme » des matérialistes qui distinguent les choses réelles, existant objectivement, et leurs reflets dans la conscience. Le « monisme » des néo-réalistes, c'est l'identification idéaliste de l'être et de la conscience. Certains d'entre eux, niant complètement la réalité de la conscience, professent le *behaviourisme* (V.) d'autres comprennent l'« objectivité » et la « réalité » d'une façon si « large » qu'ils considèrent les illusions et les hallucinations comme l'expression de la vérité, et attribuent aux jugements logiques (y compris les erreurs de logique) une existence objectivement réelle. D'autres encore ont abouti à la théorie scolastique du « réalisme des concepts » (Hartmann). La plupart d'entre eux ne sont que des phénoménologies (V. *Phénoménologie*) qui réduisent l'être aux sensations. Les néo-réalistes, comme les machistes, affirment que les sensations sont les éléments premiers de la nature. La critique foudroyante du machisme, faite par Lénine dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), s'applique pleinement à ces idéalistes qui s'affublent du masque du « réalisme ». Pour échapper à

l'inévitable *solipsisme* (V.), les néoréalistes en arrivent à parler de « phénomènes inobservables », de « perceptions imperceptibles », ce qui fait encore mieux ressortir le caractère éminemment réactionnaire de leurs spéculations antiscientifiques.

**NEO-THOMISME ou NEO-SCOLASTIQUE.** Doctrine philosophique officielle de l'Eglise catholique, un des courants les plus influents de la philosophie contemporaine, arme idéologique de la réaction dans sa lutte contre les théories scientifiques et sociales avancées. Le néo-thomisme exhume et adapte aux besoins de la réaction le système théologique du scolastique médiéval *Thomas d'Aquin* (V.), que le Vatican considère comme le plus conforme aux dogmes catholiques. Dans son encyclique de 1879, le pape Léon XIII appela tous les évêques catholiques à ressusciter cette doctrine. En 1891, à Rome fut fondée l'« Académie St. Thomas ». L'ordre des jésuites fut le principal organisateur de la restauration du thomisme. Le centre académique du néo-thomisme se trouvait en Belgique, à l'Université de Louvain. Cette doctrine devint un des principaux instruments idéologiques de la philosophie réactionnaire en lutte contre le matérialisme, contre le communisme scientifique. De nos jours, le néo-thomisme est largement répandu dans les pays impérialistes et utilisé activement contre le camp de la paix, delà démocratie et du socialisme. De nombreuses universités, revues et missions thomistes sont des foyers de la réaction.

**NEWTON Isaac** (1642-1727). Illustre physicien, astronome et mathématicien anglais, fondateur de la mécanique scientifique. Découvrit la loi de la gravitation universelle et les lois fondamentales de la mécanique, sur la base desquelles il élaborait la théorie du mouvement des corps célestes : 1° Tout corps se maintient en état de repos ou de mouvement régulier et rectiligne tant et pour autant qu'il n'est pas obligé, par des forces extérieures, à modifier cet état ; 2° le changement de la quantité du mouvement est proportionnel à la force appliquée et s'opère dans la direction de la ligne droite suivant laquelle cette force agit ; 3° toute action appelle une réaction égale et contraire. Newton construisit le premier télescope, formula le premier une théorie scientifique des couleurs ; il décomposa la lumière solaire en spectre. D'après Newton, la lumière est constituée de particules infiniment petites, émises par la source lumineuse. La mécanique de Newton reconnaît l'espace et le temps comme des réalités objectives, mais elle les détache de la matière. L'espace existerait séparément de la matière, telle une caisse vide où sont mis les corps matériels. Le temps aussi, Newton l'envisageait en dehors de la matière. C'est Dieu, croyait-il, qui a donné la première « chiquenaude » au mouvement de rotation des planètes autour du Soleil. Engels qui a qualifié le système de Newton de couronnement de toute la période mécanisme, métaphysique des sciences de la nature, a fait la critique des erreurs idéalistes et du caractère métaphysique de sa conception du monde. L'influence de Newton sur la philosophie, notamment sur les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, était énorme. La théorie newtonienne imprima au matérialisme une orientation mécaniste. L'ancien matérialisme métaphysique se base sur les concepts newtoniens de l'impenétrabilité et de l'inertie des corps, de l'indépendance de la masse par rapport au mouvement, de l'identité de la matière et de la masse, de la séparation de la matière, du temps et de l'espace, etc. La conception mécaniste du mouvement considéré par les matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle comme le déplacement des corps dans l'espace, était fondée sur les trois lois du mouvement, formulées par Newton.

A l'heure actuelle les découvertes en physique, notamment la théorie de la relativité, et les découvertes faites antérieurement par *Lobatchevski* (V.) ont abouti à la révision de plusieurs principes de la physique et de la mécanique de Newton. La mécanique de Newton est incapable d'expliquer les phénomènes relatifs au mouvement des particules animées de vitesses considérables, elle n'est applicable qu'à la description du mouvement de corps lents (par rapport à la vitesse de la lumière). La mécanique newtonienne ne peut non plus expliquer les processus intra-atomiques. Ont également évolué les notions de l'espace, du temps (V. *Temps et espace ; Théorie de la relativité*), de la masse de la nature de la lumière, etc. Principaux ouvrages de Newton : « Principes mathématiques de philosophie naturelle » (1687) et « Optique » (1704).

**NIETZSCHE Friedrich** (1844-1900). Philosophe idéaliste allemand, ultra-réactionnaire, apologiste déclaré de l'exploitation bourgeoise et de l'agression, prédécesseur des « idéologues » fascistes. La philosophie de Nietzsche a surgi à l'époque de l'entrée du capitalisme dans la phase impérialiste ; c'est une réaction de l'idéologie bourgeoise devant l'aggravation des contradictions de classe, l'activité politique accrue de la classe ouvrière et la diffusion des idées socialistes. Toute l'idéologie de Nietzsche est imprégnée de haine envers l'« esprit de la révolution », envers les masses populaires. D'après lui, le travail est une honte ; selon sa terminologie, l'esclavage serait « l'essence de la culture », et l'exploitation serait liée à « l'essence de tout ce qui est vivant ». Les masses populaires ne sont que des « esclaves », des « troupeaux ». L'idée même du socialisme a le don de le mettre en fureur. L'existence des syndicats, les droits électoraux accordés aux ouvriers provoquent son indignation. Toutes ses pensées visent à arrêter, coûte que coûte, la « révolution apparemment inévitable ». C'est de ce point de vue qu'il entreprend la « révision de toutes les valeurs », celle des normes de l'idéologie bourgeoise libérale, de la philosophie rationaliste, de l'éthique traditionnelle, des dogmes de la religion chrétienne.

Nietzsche estime que ces normes affaiblissent la volonté de lutte, sont incapables d'écraser le mouvement révolutionnaire grandissant. Il oppose à l'hypocrisie traditionnelle de l'idéologie bourgeoise une idéologie ouvertement barbare : anti-humanisme, antidémocratie, immoralisme cynique. Il distingue nettement l'idéologie destinée à former des travailleurs dociles (« morale des esclaves ») et l'idéologie destinée à éduquer la « caste des maîtres » (« morale des maîtres »).

Adeptes du *volontarisme* (V.), Nietzsche nie les lois objectives, attribue à la volonté un rôle décisif. Il déclare que « l'aspiration au pouvoir » est le moteur de tous les processus de la nature et de la société. Il falsifie la loi de la « lutte pour la vie » de Darwin, l'érigé en principe universel, substitue à la « lutte pour la vie » la « lutte pour le pouvoir ». A la « caste des maîtres », il prêche un individualisme sans frein (culte du « surhomme »), l'esprit d'agression qui ne recule devant rien, qui méprise toutes normes de droit et de moralité. Niant le progrès dans la nature et dans la société, Nietzsche oppose à la théorie scientifique du développement le mythe du « retour éternel de toutes choses » d'après lequel l'histoire, loin de suivre une ligne ascendante, reviendrait sans cesse en arrière, aux étapes déjà révolues.

La philosophie réactionnaire, inhumaine de Nietzsche, pénétrée de haine pour les travailleurs, prône le culte de la force et du « fauve blond » et correspond on ne saurait mieux à l'idéologie des fascistes. Sa philosophie a été largement mise à contribution par les hitlériens et elle est toujours au service des idéologues profascistes de l'impérialisme.

**NIHILISME** (lat. *nihil* — rien). Terme introduit par I. Tourguénev pour caractériser Bazarov, personnage principal du roman « Pères et fils » (1862). Bazarov incarne les traits typiques du « roturier », homme nouveau de l'époque : énergie, droiture, négation de tout ce qui est caduc, attitude critique envers les conventions sociales, intérêt profond pour les sciences naturelles, mépris de l'oisiveté aristocratique. Les réactionnaires et libéraux bourgeois appelèrent nihilistes les démocrates révolutionnaires du camp de *Tchernychevski* (V.). C'est ainsi que F. Dostoïevski dépeint les révolutionnaires démocrates, en propageant parmi la jeunesse son « socialisme » chrétien réactionnaire. En fait, les démocrates révolutionnaires russes en rejetant le servage et le régime bourgeois, l'idéologie des classes exploiteuses, défendaient avec ardeur les intérêts du paysan opprimé, étaient des combattants révolutionnaires qui luttèrent pour une vie libre et nouvelle du peuple laborieux. Ils avaient un idéal révolutionnaire qui les guidait dans leur lutte contre le tsarisme et le libéralisme bourgeois. Les réactionnaires de tout acabit les traitaient de « nihilistes », de gens amoraux sans foi ni loi. C'était là une calomnie réactionnaire contre la jeune génération russe, honnête et héroïque, des années 50-60 du XIX<sup>e</sup> siècle. Le « Sovremennik » [le Contemporain], organe de la démocratie révolutionnaire, dénonçait avec indignation cette calomnie des libéraux et des féodaux. Dans son roman « Que faire ? » Tchernychevski a représenté les hommes nouveaux de la Russie non comme des nihilistes, mais comme des gens animés de l'idéal socialiste, des révolutionnaires de la pensée et de l'action.

**NIZAMI GANDJEVI** (vers 1141-1203). Eminent poète et philosophe azerbaïdjanais. Il doit sa gloire universelle aux cinq grands poèmes lyriques (le « Khamsèh »), très populaires dans le Proche-Orient : « Trésor des secrets », « Khosrov et Chirine », « Léili et Medjnoune », « Les sept portraits » et « Iskander-Namèh » (« Poème sur Alexandre le Grand »). Nizâmi avait des connaissances étendues dans presque tous les domaines de la science et de la culture de son époque. Pénétré d'un ardent amour du peuple travailleur, l'œuvre de Nizâmi, qui chantait l'amour, l'amitié, l'égalité, savait les bases de la scolastique médiévale et contribuait au développement des tendances progressistes dans la pensée sociale et politique.

Nizâmi n'a pas seulement été un grand poète, il fut aussi un représentant éminent de la pensée philosophique au XII<sup>e</sup> siècle en Azerbaïdjan et dans tout le Proche-Orient. Le monde matériel, selon Nizâmi, est composé de quatre éléments (terre, eau, air, feu), il est éternel et infini. Nizâmi fut le premier en Orient à s'élever contre la doctrine théologique de l'immutabilité du monde. Bien qu'il n'ait pas critiqué directement et ouvertement la religion mahométane, sa doctrine du mouvement et du changement éternel était, en réalité, hostile à l'islam. Comme *Héraclite* (V.), il parlait fréquemment dans ses œuvres du mouvement et du changement universels : « De même que l'eau n'est pas immobile dans un même fleuve, il n'y a rien de constant dans le monde. » Le mouvement et le changement, selon Nizâmi, entraînent la destruction de ceci, la naissance et la victoire de cela. Il affirmait que l'univers est régi par des lois qui déterminent la naissance, le développement et la disparition des événements. Nizâmi enseignait que le monde est fait de contraires : le bien et le mal, l'amour et la haine, etc. Comme chez les philosophes antiques, ces idées sont exprimées par Nizâmi sous une forme générale et naïve.

Dans son œuvre poétique, Nizâmi réservait une grande place aux problèmes de la vie sociale et il critiquait l'ordre social existant. Cependant, dans l'interprétation des faits sociaux, il ne s'est pas élevé au-dessus des idées générales de son époque. C'est en idéaliste qu'il concevait le développement social. Nizâmi était membre de la société clandestine « Akhi » qui groupait, pour la défense des droits des travailleurs, des artisans de tendance révolutionnaire. Il s'élevait contre les shahs, les oppresseurs féodaux, les tyrans et défendait les masses laborieuses pauvres. Le pouvoir du shah, disait-il, est basé sur la violence qui est un mal et la cause de tous les vices. La solidité de l'État est dans la justice et la sollicitude du souverain envers ses sujets. Dans son poème « Iskander-Namèh », Nizâmi oppose à la société fondée sur l'injustice, un ordre social parfait où il n'y aura plus ni oppresseurs, ni opprimés, ni pauvres, ni riches. Dans cette société idéale, tous les citoyens seront égaux, ils se conformeront sans aucune contrainte aux règles de la vie sociale.

Nizâmi a été un ardent champion de l'égalité des peuples et des races : « Le blanc et le noir sont des enfants de la terre », « L'Éthiopien est noir comme le fer ; il a la peau noire mais l'âme pure ». Pour Nizâmi le travail est la base de la culture matérielle et spirituelle, la source de la poésie : « C'est pour le travail que nous sommes venus dans ce monde, et non pour de vains bavardages. »

Nizâmi est hautement apprécié par tous les peuples de l'Union Soviétique.

**NOMINALISME.** Ecole philosophique médiévale dont les adeptes soutenaient que les notions générales ne sont que des noms de choses particulières. Par opposition au « réalisme » médiéval, les nominalistes affirmaient que seuls les objets individuels existent réellement, tandis que les concepts généraux, créés par notre pensée, loin d'exister indépendamment des objets, ne reflètent même pas leurs propriétés et qualités. Les nominalistes déclaraient : « Les choses existent avant les idées générales », « les idées générales ne sont que des noms » Lié à des tendances matérialistes, le nominalisme limitait l'intervention de Dieu dans la nature. Ce qu'il y a de positif dans le nominalisme, c'est qu'il considérait les choses comme donnée première et les idées comme donnée seconde. C'est pourquoi, souligne Marx dans « La Sainte Famille », le nominalisme constitue la première expression du matérialisme au moyen âge. Cependant, les nominalistes ne comprenaient pas que les concepts généraux reflètent les qualités réelles des choses qui existent objectivement, que loin d'être séparés du général, les objets singuliers l'impliquent. Parmi les nominalistes notoires des XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, on range Jean Roscelin, Duns Scot, Guillaume d'Occam (V.). Tendance progressive au moyen âge, le nominalisme joua un rôle réactionnaire par la suite — dans la philosophie de *Berkeley* (V.), de *Hume* (V.), et de nos jours, dans la *philosophie sémantique* (V.).

**NOUMÈNE, PHÉNOMÈNE.** Notions qui jouent un rôle important dans la philosophie idéaliste de *Kant* (V.). Le « noumène », la « chose en soi » se distingue du « phénomène » dans son principe. Les seuls objets d'expérience, les « phénomènes » seraient dus à l'action exercée sur l'homme par une entité inconnue (les « choses en soi »). Essences absolument inconnaissables, les « noumènes » se situeraient au delà des phénomènes. Dans ce sens, la notion de « noumène »

a, chez Kant, un caractère restrictif, elle indique les bornes de notre connaissance. La rupture entre les phénomènes et les « choses en soi », est l'une des assises de la philosophie idéaliste de Kant. Le matérialisme dialectique nie toute différence de principe, toute frontière infranchissable entre les phénomènes et les « choses en soi », et montre que dans le processus de la connaissance les « choses en soi » deviennent des choses pour nous, c'est-à-dire que ce qui était inconnu devient connu. (V. également « *Chose en soi* » et « *chose pour nous* » ; *Essence et phénomène.*)

**NOUVEAU ET ANCIEN.** La philosophie marxiste entend par nouveau non pas tout ce qui naît et existe, mais seulement ce qui naît pour se développer, ce qui a un avenir et qui accélère le progrès de la société dans son ensemble ou de certains de ses aspects. Le nouveau est le moteur du développement.

Une telle conception permet de distinguer entre ce qui est effectivement nouveau et ce qui l'est en apparence. L'ancien, ce qui a fait son temps, peut parfois affecter la forme du « nouveau », mais il n'en reste pas moins ancien. Ainsi, dans le « *Manifeste du Parti communiste* » (V.) Marx et Engels ont dénoncé le « socialisme féodal » qui dissimulait les intérêts des grands seigneurs : « En guise de drapeau, ces messieurs arboraient la besace du mendiant, afin d'attirer à eux le peuple ; mais, dès que le peuple accourut, il aperçut les vieux blasons féodaux dont s'ornaient leur derrière et il se dispersa avec de grands éclats de rire irrévérencieux » (Marx et Engels : « Manifeste du Parti communiste », P. 1954, p. 51). Pour tromper le peuple, les fascistes allemands se drapaient dans la toge du « national-socialisme » ; ils faisaient passer leur fanatisme raciste pour quelque chose de « nouveau », bien qu'en réalité le *fascisme* (V.) ne fût qu'une nouvelle forme de la dictature terroriste ouverte du capital financier.

La philosophie marxiste entend par « ancien » tout ce qui cesse d'être le moteur du progrès et qui devient un obstacle dans la marche en avant. L'ancien et le nouveau luttent entre eux, car ils traduisent les tendances différentes de la réalité, son passé et son présent, ce qui meurt et ce qui naît, le négatif et le positif, l'élément conservateur et l'élément révolutionnaire. La lutte du nouveau du progressif contre l'ancien, contre ce qui meurt, est une loi essentielle du devenir. (V. *Lutte des contraires.*)

La lutte entre le nouveau et l'ancien aboutit nécessairement à la victoire du nouveau, du progressif, car la force du nouveau, du progressif est invincible. « Pour la méthode dialectique, ce qui importe avant tout, ce n'est pas ce qui à un moment donné paraît stable, mais commence déjà à dépérir ; ce qui importe avant tout, c'est ce qui naît et se développe, si même la chose semble à un moment donné instable, car pour la méthode dialectique, il n'y a d'invincible que ce qui naît et se développe » (Staline : « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique », M. 1954, p. 7). Ainsi, au lendemain de la Révolution, les « samedis communistes » (initiative bienveillante des ouvriers moscovites qui travaillaient le samedi sans aucune rétribution et en plus des heures réglementaires pour le compte de l'Etat) n'avaient pas de large extension, mais c'est en eux que Lénine aperçut les germes d'une attitude nouvelle, communiste, envers le travail. Aujourd'hui, ces germes sont devenus un puissant facteur du développement de la société soviétique : l'émulation socialiste du peuple tout entier. Cependant le nouveau ne triomphe pas spontanément, de par lui-même. Ce qui fait la force du Parti communiste de l'Union Soviétique, c'est qu'il sait discerner le nouveau, le progressif, lorsqu'il est encore à l'état embryonnaire, et contribue activement à l'épanouissement du nouveau l'aide à prendre racine et à évincer l'ancien. Quand le nouveau triomphe, il ne rejette pas entièrement l'ancien, mais il tire profit de toutes les conquêtes du passé. Il existe un rapport déterminé, une filiation entre l'ancien et le nouveau. Le marxisme n'a rien de commun avec la conception banale, mécaniste de l'évolution conçue comme un ensemble de degrés sans liaison, ne découlant pas l'un de l'autre. La culture socialiste, par exemple, serait inconcevable si elle n'utilisait toutes les réalisations des cultures précédentes qu'elle remanie et assimile avec esprit critique.

D'autre part le marxisme n'érige pas en absolu tel ou tel phénomène nouveau. Le nouveau lui-même évolue, change, vieillit, et de moteur devient une entrave au progrès. Ainsi, les nouveaux *rappports de production* (V.) sont le facteur décisif de l'essor des *forces productives* (V.). Néanmoins, il ne faut pas oublier que ces rapports ne restent pas éternellement neufs, qu'ils vieillissent à leur tour et qu'ils doivent, avec le temps, céder la place à d'autres rapports de production correspondant au caractère des forces productives. Le parti communiste enseigne qu'il faut non seulement détecter le nouveau mais aussi veiller constamment sur son épanouissement. Le nouveau perd ses positions avancées quand il cesse de se perfectionner et s'arrête dans sa marche en avant.

**NOYAU ATOMIQUE.** Partie centrale de l'atome chargée positivement et composée de nucléons. On appelle nucléons les particules nucléaires à charge positive (les protons) ou nulle (les neutrons) qui en diverses combinaisons forment la multitude de noyaux des atomes de différents éléments. La masse des nucléons étant égale à environ 2000 fois la masse des électrons, presque toute la masse de l'atome est concentrée dans son noyau. Le nombre de protons dans le noyau (le nombre atomique) détermine sa charge positive et la place de l'atome dans la classification périodique de *Mendéléév* (V.). Le nombre de nucléons dans le noyau est appelé nombre de masse. La masse du noyau atomique est inférieure à la somme des masses de ses nucléons ; la formation du noyau atomique s'accompagne du dégagement d'une certaine quantité d'énergie, la masse du noyau diminuant en rapport. Outre les atomes à noyaux stables, on peut obtenir des atomes à noyaux instables qui diffèrent de ceux-là par un nombre plus ou moins grand de neutrons. Les noyaux instables sont dits radioactifs (de radio — je rayonne), car ils se désintègrent avec émission de particules alpha qui sont des noyaux des atomes d'hélium, et de particules bêta, c'est-à-dire des électrons chargés positivement ou négativement  $B +$ ,  $B -$ , ainsi qu'avec captation d'un électron de l'enveloppe de l'atome. Dans les éléments à nombre atomique supérieur à 83 tous les noyaux sont radioactifs. La radioactivité (celle de l'uranium) a été découverte par H. Becquerel en 1896 et étudiée en détail par Pierre et Marie Curie, E. Rutherford et autres. En 1934, Frédéric et Irène Joliot-Curie ont découvert la radioactivité artificielle ; ils ont constaté qu'en bombardant par des particules alpha des éléments stables, on pouvait obtenir des atomes nouveaux, radioactifs d'éléments. On a démontré depuis que par diverses réactions nucléaires on pouvait créer artificiellement un grand nombre d'atomes radioactifs de tous les éléments et obtenir de nouveaux éléments comme le neptunium, le plutonium, l'américium, le curium, le berkélium, etc.

Au point de vue qualitatif, les noyaux d'atomes constituent une forme spécifique de la matière à laquelle sont liées des formes qualitativement nouvelles de mouvement (énergie nucléaire). Dans le noyau de l'atome se réalise l'unité des forces contraires :

des forces électriques de répulsion agissant entre les protons et des forces spécifiques d'attraction qui se manifestent à de très petites distances entre les nucléons dans le noyau. La découverte de la radioactivité et des réactions nucléaires a prouvé que tous les noyaux atomiques pouvaient subir diverses transmutations et qu'il n'y avait pas dans la nature d'éléments interchangeables. Ainsi, la théorie moderne du noyau atomique confirme pleinement la thèse du matérialisme dialectique sur la variabilité de diverses formes de matière et l'inconsistance des notions métaphysiques sur l'existence dans la nature d'éléments éternels et invariables. Par suite de l'étude des réactions nucléaires et de la radioactivité artificielle, on a découvert la réaction en chaîne de la fission des noyaux de certains isotopes de l'uranium et du plutonium, qui donne lieu à la formation des noyaux d'éléments moyens de la classification de Mendéléev et à la libération d'énergie en quantités des millions de fois supérieures à celles obtenues dans des transformations chimiques (par exemple lors de la combustion) d'une même quantité de matière. Une réaction en chaîne peut selon les conditions être relativement lente ou très rapide et produire une explosion (bombe atomique). Pour obtenir de l'énergie atomique on peut utiliser, en principe, non seulement une réaction de désintégration (fission des noyaux) mais encore des réactions de synthèse, par exemple la formation à partir des noyaux d'hydrogène d'un noyau d'hélium et de noyaux d'autres éléments légers. De telles réactions sont probablement les sources principales de l'énergie solaire et stellaire.

Le Gouvernement soviétique lutte pour l'interdiction absolue des armes atomiques, pour l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire. L'U.R.S.S. a été la première à construire une usine électrique utilisant l'énergie atomique. Les savants soviétiques poursuivent leurs travaux sur l'emploi de l'énergie de l'atome dans l'industrie, l'agriculture, la médecine, etc.

## O

**OBJECTIF.** Par opposition à subjectif désigne ce qui existe en dehors de la conscience humaine et indépendamment d'elle.

**OBJECTIVISME BOURGEOIS.** Interprétation de la nécessité et du déterminisme historique, qui justifie et glorifie le régime capitaliste et dissimule l'idéologie bourgeoise sous une prétendue « impartialité ». L'« objectivisme » est en réalité du subjectivisme, c'est le camouflage délibéré des lois vraiment objectives du développement social dans l'intention de défendre les intérêts des classes exploiteuses. Ainsi, Strouvé, l'un des tenants du « *marxisme légal* » (V.), critiquant les « populistes » qui ne saisissaient pas la nécessité historique de l'évolution capitaliste de la Russie au XIX<sup>e</sup> siècle, prônait le renoncement à la lutte contre le capitalisme sous prétexte que ce dernier se développait en vertu d'une nécessité objective. Il niait les contradictions irréductibles du capitalisme dont le développement aboutit nécessairement à la révolution prolétarienne. A l'opposé d'un tel objectivisme, le marxisme-léninisme prouve que l'apparition du capitalisme est due à une nécessité historique, mais que son écroulement n'est pas moins nécessaire. La conception marxiste de l'analyse objective implique la position de parti, elle exige que les événements historiques soient examinés du point de vue du prolétariat révolutionnaire. Loin de nier la nécessité d'une étude vraiment objective des choses, l'esprit de parti est au contraire entièrement fondé sur elle. C'est précisément le cours objectif de l'histoire, les tendances du développement social qui aboutissent au remplacement révolutionnaire du capitalisme par le socialisme. Les marxistes révolutionnaires ne craignent pas l'analyse vraiment objective de la réalité et des lois du développement car cette analyse confirme la justesse de la doctrine marxiste-léniniste. Le marxisme unit indissolublement l'esprit de parti et l'objectivité scientifique alors que l'idéologie bourgeoise est incompatible avec l'objectivité scientifique dans la connaissance ; de là la tendance des philosophes bourgeois à dissimuler leur nature de classe sous l'« objectivisme » et l'« impartialité ».

Le parti communiste lutte contre toute manifestation d'objectivisme dans la recherche scientifique; ces manifestations d'objectivisme sont une survivance de l'idéologie bourgeoise et persistent encore parmi certains philosophes, historiens, critiques littéraires, etc., soviétiques. Les vestiges de l'objectivisme et du « *socialisme de la chaire* » (V.) ont été critiqués sévèrement dans les résolutions du Comité Central du Parti communiste de l'Union Soviétique sur les questions idéologiques de littérature et d'art, au cours de la discussion de 1947 sur les problèmes de la philosophie, dans les décisions du C.C. sur les défauts du tome III de l'« Histoire de la philosophie », En philosophie, l'objectivisme se manifeste dans la méconnaissance de la lutte entre le matérialisme et l'idéalisme, dans l'incapacité et le refus de critiquer avec énergie les adversaires du matérialisme, dans l'académisme, la rupture entre la théorie et la pratique, l'incompréhension du fait que chaque progrès de la philosophie d'avant-garde s'accomplit dans la lutte contre les opinions réactionnaires. L'absence d'esprit de parti combatif est un signe d'objectivisme étranger au caractère révolutionnaire du marxisme-léninisme. Les œuvres des grands guides du prolétariat, Marx, Engels, Lénine et Staline, sont un exemple d'attitude militante, révolutionnaire, dans la lutte contre l'idéologie bourgeoise, contre tous les ennemis de la classe ouvrière. (V. également *Esprit de parti en philosophie*.)

**OBJET.** V. *Sujet et objet*.

**OCCAM Guillaume d'** (vers 1300-1350). Théologien et scolastique anglais, représentant marquant du *nominalisme* (V.). Idéologue des féodaux laïques dans leur lutte contre les aspirations du Vatican à la domination mondiale de l'Eglise catholique. Chef de l'opposition théologique au thomisme, Occam affirma que l'existence de Dieu et les autres dogmes religieux ne pouvaient être prouvés par la raison, et sont basés exclusivement sur la foi.

**OCCASIONALISME.** Doctrine idéaliste religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle qui prétendait expliquer par l'intervention directe de Dieu le rapport entre l'âme et le corps, problème non résolu dans le système dualiste de *Descartes* (V.). Le spiritualiste français *Malebranche* (V.) poussait l'occasionalisme jusqu'à déclarer que toute causalité est un acte divin.

**OCCULTISME** (lat. *occultus* — caché). « Théorie » réactionnaire et antiscientifique qui proclame l'existence dans la nature de forces mystérieuses, inexplicables et surnaturelles avec lesquelles les gens d'élite pourraient communiquer. L'occultisme est une des variétés les plus répugnantes de l'obscurantisme idéaliste, une survivance des superstitions du moyen âge. Comme



la religion et l'idéalisme, il sert à empoisonner la conscience des masses populaires dans l'intérêt de la bourgeoisie. Il est largement répandu dans certains pays impérialistes. (V. également *Spiritualisme*.)

**OGAREV Nikolai Platonovitch** (1813-1877). Révolutionnaire d'origine noble, publiciste et poète, compagnon d'armes de *Herzen* (V.); il fut, aux côtés de ce dernier, une personnalité marquante de la période où la noblesse jouait le rôle principal dans le mouvement révolutionnaire de libération en Russie (années 30-40 du XIX<sup>e</sup> siècle). Il a pris également une part active au mouvement de la période suivante, La période « roturière » (années 50-60). Dès le début de sa difficile et dangereuse carrière, il rencontre A. Herzen, dont il deviendra le collaborateur et l'ami, et dont il partagera les opinions jusqu'à la fin de ses jours. Comme Herzen, il a été formé par la littérature russe, les traditions des révolutionnaires russes : *Radichtchev* (V.), *Ryléev*, des *décembristes* (V.), par la pensée progressiste de l'Occident. Etant ensemble étudiants à l'Université de Moscou, Ogarev et Herzen réussissent à grouper autour d'eux un cercle de jeunes nobles, dont l'activité met la police en éveil : en 1834 ils sont arrêtés, puis déportés. En 1840 Ogarev intervient avec ses œuvres poétiques, pénétrées d'idées libératrices et d'une sympathie profonde pour le peuple asservi.

En 1847 Ogarev publie ses premiers articles sur le régime social en Russie et s'y affirme adversaire du servage et démocrate. En 1850 il est de nouveau arrêté, mais la police tsariste est incapable de prouver qu'il a créé « une secte communiste ». Remis en liberté, il part en 1856 à l'étranger où il édite avec Herzen le « *Kolokol* » [la Cloche], l'« *Obchtché Vétché* », etc. Il consacre les dernières vingt années de sa vie au journalisme et à la propagande de la théorie révolutionnaire. Il réclamait l'affranchissement de tous les paysans, la remise de la terre aux communautés paysannes et l'exploitation collective, exigeait l'égalité en droits et un régime politique où des élus du peuple gouverneraient le pays. Il critiqua vigoureusement le caractère formel de la démocratie bourgeoise des pays d'Europe occidentale et d'Amérique.

Les moyens qu'il préconise pour réaliser son programme social et politique varient avec les conditions historiques. Vers 1835 il se prononce pour une révolution paysanne ; après l'avènement du tsar Alexandre II il devient partisan des réformes pacifiques. Il sera l'un des premiers à déclarer, après la réforme de 1861, que « le peuple a été trompé par le tsar », que « l'ancien servage a été remplacé par un autre ». A ce moment il revient définitivement à l'idée de la révolution paysanne. En 1861-1862 il fait partie du comité central de la société secrète « Terre et liberté » ; il rédige le programme de cette société et organise son activité pratique. Dans les années 60 il critique les libéraux et tâche de se rapprocher des disciples de *Tchernychevski*, de la « jeune émigration ».

Ogarev a cherché les principes scientifiques de l'évolution sociale qu'il comparée un torrent vivant. « L'histoire, dit-il, ne se déroule pas d'après un programme : elle progresse par ses effets nécessaires qui résultent des conditions existantes. » Il considère comme des facteurs importants de l'histoire le caractère social de la vie humaine, les besoins matériels, la production, l'économie. Mais, resté idéaliste en matière d'histoire, il réduit le processus historique au perfectionnement de la conscience qui déterminerait, en dernière analyse, le progrès dans tous les domaines de la vie sociale. Le progrès de la société se réalise dans la lutte du nouveau contre l'ancien. Le nouveau est diamétralement opposé au passé. A l'instar de Herzen, il pense que la lutte contre l'autocratie et le servage a comme objectif l'instauration du socialisme. Le socialisme utopique d'Ogarev est étroitement lié à sa foi dans l'avenir des communes paysannes et des artels agricoles.

Adeptes de la philosophie matérialiste, à partir de 1835 environ, il reconnaît l'existence du monde extérieur, de la nature, de la matière éternelle en transformation perpétuelle. S'appuyant sur les données de la science de son époque, il affirme que l'esprit reflète les lois du développement de la nature et de la société. Les sensations sont la source de nos connaissances, dit-il, et il s'élève avec force contre l'idéalisme qui « rejette dédaigneusement le fait si celui-ci le contredit ». D'autre part, il critique les empiriques qui se contentent d'observer les faits et négligent de les généraliser. D'après lui, nulle part et jamais les idées ne sont indépendantes des intérêts pratiques des différents groupes sociaux. « Je suis pour une position de parti en philosophie », déclare-t-il. Il flétrit les idéologues de la caste féodale dont la philosophie faisait le jeu du gouvernement tsariste et de la réaction et étayait un régime social caduc, mais qui leur était pratiquement avantageux. Les conceptions philosophiques d'Ogarev traduisent en général l'étroitesse propre à tout matérialisme antérieur à Marx : incapacité de dépasser la démarche métaphysique, interprétation idéaliste de l'histoire, etc.

Ardent patriote, ferme défenseur des intérêts des masses populaires, Ogarev a joué, comme son ami et compagnon d'armes Herzen, un rôle notoire dans la préparation de la révolution russe.

**ONTOLOGIE** (du grec [...] — science de l'être). Terme qui, dans la philosophie prémarxiste, désigne la science de l'être, par opposition à la gnoséologie — science de la connaissance. Il y a là un trait caractéristique de la philosophie bourgeoise : elle oppose la science de l'être à celle de la connaissance et s'efforce de bâtir la science des formes de la pensée en dehors et indépendamment de l'être, de la réalité objective qu'elles reflètent. Chrétien Wolf (1679-1754), créateur du terme « ontologie », sépare déjà la science de l'être de celle de la connaissance. Avec le développement de la philosophie bourgeoise, cette distinction entre l'ontologie et la gnoséologie se transforma en opposition, alimenta diverses tendances sceptiques et agnostiques, et inaugura l'analyse des catégories et des formes de la pensée, devenue traditionnelle dans la logique formelle idéaliste.

**OPPOSITION ENTRE LA VILLE ET LA CAMPAGNE.** Lorsque la division sociale du travail s'accrut et que la société se partagea en classes, la ville se sépara de la campagne ; peu à peu il en résulta une profonde opposition entre elles, un immense retard économique, politique et culturel de la campagne sur la ville. Cette opposition historique, qui n'existe que dans le cadre de la propriété privée, a atteint son point culminant en régime capitaliste : la terre est exploitée de façon inconsidérée, le taux de la rente foncière s'accroît de pair avec l'endettement et la ruine des petits propriétaires paysans. La campagne retarde de plus en plus sur la ville.

L'opposition entre la ville et la campagne signifie opposition d'intérêts. Elle a pour base économique l'exploitation de la campagne par la ville et la ruine de la paysannerie laborieuse à mesure que se développe le capitalisme.

La ville représentée par les classes exploiteuses, opprime la campagne (c'est-à-dire les paysans travailleurs). « En régime capitaliste, l'action que la ville exerçait sur les campagnes les corrompait politiquement, économiquement, moralement, physiquement, etc. » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. II, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 738). L'impérialisme n'a fait qu'aggraver l'opposition entre la ville et la campagne qui se manifeste dans l'antagonisme entre métropoles et colonies, pays industriels et agraires. Afin de s'assurer des profits maximums, le capitalisme monopoleur actuel intensifie l'exploitation de la paysannerie par divers moyens (établissement de prix élevés sur les produits manufacturés et de bas prix sur les produits agricoles, prix élevés de la terre, formes asservissantes de fermage, etc.).

Marx et Engels furent les premiers à prouver scientifiquement que l'opposition entre la ville et la campagne ne pourrait être liquidée que sous le socialisme. La suppression de l'opposition entre la ville et la campagne, entre le travail intellectuel et le travail manuel, est une des principales conditions de l'abolition de toutes distinctions de classe dans la société. Lénine disait que « pour supprimer entièrement les classes il faut non seulement renverser les exploiteurs, les grands propriétaires fonciers et les capitalistes, non seulement abolir *leur* propriété ; il faut encore abolir *toute* propriété privée des moyens de production ; il faut supprimer aussi bien la différence entre la ville et la campagne, que celle qui existe entre les hommes du travail manuel et du travail intellectuel » (*Ibid.*, p. 225).

La victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre a créé les conditions nécessaires à la solution de ce problème. Il s'agissait avant tout de liquider les classes exploiteuses et le système d'exploitation. Dans la Russie tsariste 65 % des familles paysannes appartenaient à la paysannerie pauvre ; leur principal instrument de production était la charrue de bois. La campagne était arriérée, elle végétait dans la misère et l'ignorance. L'industrialisation du pays et la collectivisation de l'agriculture ont changé de tout au tout la campagne soviétique. L'agriculture la plus grande du monde a été créée, basée sur la propriété socialiste, et outillée de la technique agricole moderne. La propriété socialiste domine sans partage dans l'agriculture. La ville est l'amie de la campagne, elle lui fournit une aide immense pour lui permettre de liquider son retard séculaire économique et culturel. L'Etat soviétique a remis aux kolkhoz la terre en jouissance perpétuelle. La campagne soviétique a accompli un énorme bond en avant. L'agriculture compte aujourd'hui des centaines de milliers de conducteurs de tracteurs et de machines combinées qui utilisent la puissante technique socialiste. Les sovkhoz et les S.M.T. ont introduit dans la campagne des méthodes socialistes avancées. On a construit des milliers de kilomètres de routes nouvelles ; l'électricité, le téléphone, le télégraphe et la T.S.F. se généralisent, un large réseau de clubs, bibliothèques, cinémas, laboratoires s'est édifié. La science agronomique a armé les kolkhoziens de connaissances qui leur permettent d'augmenter le rendement des récoltes. Tout cela signifie qu'en U.R.S.S. l'opposition entre la ville et la campagne a été supprimée. A l'heure actuelle le parti communiste et l'Etat soviétique réalisent le programme d'un nouvel et puissant essor de l'agriculture, dont l'accomplissement permettra de satisfaire les besoins croissants de la population en articles de large consommation et assurera les matières premières aux industries légère et alimentaire.

La suppression de l'opposition entre la ville et la campagne réalisée grâce à la victoire du socialisme en U.R.S.S. ne signifie nullement la disparition de toute différence entre elles. La différence essentielle entre la ville et la campagne subsiste encore ; elle sera éliminée au cours du passage graduel du socialisme au communisme. (*V. Différence essentielle entre la ville et la campagne.*)

**OPPOSITION ENTRE LE TRAVAIL INTELLECTUEL ET LE TRAVAIL MANUEL.** Cette opposition surgit avec le développement de la division sociale du travail et l'apparition de la propriété privée des moyens de production, avec la division de la société en classes. L'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel est caractéristique des sociétés de classes antagoniques, esclavagiste, féodale et capitaliste ; elle a pour base économique l'exploitation des travailleurs manuels par les travailleurs intellectuels, c'est-à-dire par les représentants des classes exploiteuses. Tant qu'existait l'oppression de classe, les travailleurs — esclaves, serfs et ouvriers salariés — sont condamnés à un travail manuel exténuant, tandis que la science et la culture, acquises par l'humanité à travers les siècles, demeurent l'apanage des classes dominantes et des intellectuels à leur service. Avec le capitalisme qui, grâce au développement de l'industrie lourde, a fait rapidement progresser la technique, la science et la culture, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel a atteint son expression la plus marquée. Les sciences, la technique, la littérature, les arts exigent une formation spéciale et des conditions d'existence qui ne sont pas à la portée des travailleurs en régime capitaliste ; un travail physique exténuant y est le lot de l'ouvrier ; la machine — produit du travail et de la science — loin d'alléger la peine de l'ouvrier, asservit celui-ci encore davantage, transformant une multitude d'ouvriers en appendices de la machine.

La rupture entre travailleurs manuels et intellectuels a engendré et développé chez les ouvriers une attitude hostile envers les représentants du travail intellectuel, qui les exploitent. L'opposition entre le travail manuel et le travail intellectuel est une opposition de classe. Les conditions sociales nécessaires pour la supprimer ne peuvent être réalisées que par la victoire de la révolution prolétarienne. Ce sont : 1° la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, édification d'une économie socialiste, liquidation des classes exploiteuses ; 2° l'accroissement sans précédent de l'activité politique des masses, leur large participation à l'administration de l'Etat ; 3° de vastes possibilités pour les masses de s'assimiler la culture, les sciences et la technique. Ces conditions existent en U.R.S.S. La suppression des classes exploiteuses et l'édification du socialisme ont mis fin à l'opposition entre le travail manuel et intellectuel. De nos jours en U.R.S.S., les travailleurs manuels et intellectuels sont non plus des ennemis mais des camarades — des amis membres d'une collectivité de production unique, tous également intéressés aux succès de la production socialiste. Les intellectuels soviétiques sont dans leur grande majorité issus des milieux ouvriers et paysans L'ancienne hostilité entre les travailleurs manuels et les intellectuels a totalement disparu, les conditions de travail des ouvriers et paysans ont radicalement changé. Le travail de l'ouvrier et du paysan soviétiques n'a rien de commun avec celui de l'ouvrier et du paysan d'avant la Révolution, qui travaillaient non pour eux-mêmes, mais pour le compte des exploiteurs ; le travail est devenu créateur. Cela se manifeste d'une manière frappante dans le mouvement des novateurs de la production, mouvement qui contient les germes d'un puissant essor culturel et technique de la classe ouvrière, essor indispensable à l'élimination de la différence essentielle entre le travail manuel et intellectuel. Dans le travail

qu'accomplissent de nos jours des millions de Soviétiques, l'effort manuel s'allie à l'effort technique, et réclame un niveau culturel élevé de l'ouvrier avancé, qui fraie une voie nouvelle au progrès de la production, qui renverse les anciennes normes techniques désormais dépassées, qui est un révolutionnaire dans son travail. Les novateurs font progresser la production, mais aussi la science. Les kolkhoz ont vu naître et se former un paysan d'un type nouveau, dont le travail réclame des connaissances agronomiques, qui lutte pour des récoltes abondantes en appliquant les toutes dernières réalisations de la science et de la technique.

Cependant, la suppression de l'opposition entre le travail manuel et le travail intellectuel ne signifie pas la disparition de toute différence entre eux. La différence essentielle subsiste encore, qui ne peut être et ne sera éliminée qu'au cours du passage graduel du socialisme au communisme. (V. *Différence essentielle entre le travail intellectuel et le travail manuel.*)

**ORDRES.** Une des formes de distinction de classe, typique des régimes esclavagiste et féodal. Les ordres représentaient des groupes sociaux, différents non seulement par leur situation effective dans la société, mais aussi par leur statut juridique dans l'Etat. Chaque ordre avait des droits et des obligations fixés par la loi. L'appartenance à tel ou tel ordre était considérée comme héréditaire. Ainsi, dans la France féodale il y avait trois ordres : 1° le clergé, 2° la noblesse, 3° le tiers état (les paysans, les artisans, etc.). Dans l'ancienne Russie féodale, comme dans d'autres pays, la noblesse était considérée comme l'ordre le plus « distingué ». Les nobles étaient exempts d'impôts, ne pouvaient être soumis aux peines corporelles, et n'étaient justiciables que de tribunaux particuliers, ceux de la noblesse. Eux seuls avaient le droit de posséder des domaines et des serfs. Le clergé était, lui aussi, un ordre privilégié, libéré des redevances et de la taille. Les ordres inférieurs, soumis à l'impôt, comprenaient les « bourgeois » (surtout les petits artisans des villes, les marchands) et les paysans. « Dans la société esclavagiste et dans la société féodale, la distinction entre les classes, écrit Lénine, était également fixée dans la division de la population en *ordres* et s'accompagnait de l'établissement pour chaque classe d'une place particulière dans l'Etat au point de vue *juridique*. C'est pourquoi les classes des sociétés esclavagiste et féodale (et aussi de la société servagiste), constituaient en même temps des ordres particuliers. Au contraire, dans la société capitaliste, bourgeoise, tous les citoyens sont juridiquement égaux en droits, toutes les divisions en ordres sont abolies (du moins en principe), aussi les classes ont-elles cessé d'être des ordres. La division de la société en classes est commune aux sociétés esclavagiste, féodale et bourgeoise, mais dans les deux premières il y avait des classes-ordres, tandis que dans la dernière les classes ne forment plus des ordres » (Lénine : Oeuvres, t. 6, éd. russe, p. 97). Des vestiges de la division de la société en ordres persistent aujourd'hui encore dans la majorité des pays capitalistes. Ils sont sensibles surtout dans les pays où les rapports féodaux passés n'ont pas été abolis radicalement (par exemple au Japon). A l'époque de l'impérialisme, les milieux les plus réactionnaires de la bourgeoisie, avant tout les fascistes italiens et allemands, ont tenté de rétablir la division de la société en ordres. Les obscurantistes hitlériens rêvaient d'instaurer un régime social à la tête duquel devrait se trouver la « classe des maîtres », — nouvelle aristocratie, — puis les classes moyennes, et à la base de la pyramide sociale — l'innombrable masse « anonyme », les millions de « serviteurs éternels ».

Lorsque la bourgeoisie était encore une classe révolutionnaire, elle luttait contre les privilèges féodaux. Aujourd'hui la bourgeoisie réactionnaire, pour maintenir sa domination de classe, est prête à ramener la société au moyen âge, à ressusciter les préjugés féodaux les plus barbares. En Russie, les distinctions de castes, qui n'avaient pas été supprimées par la Révolution bourgeoise de février 1917, furent liquidées complètement et à tout jamais par la Grande Révolution socialiste d'Octobre. Aux termes d'un décret du Comité exécutif central de Russie et du Conseil des commissaires du peuple en date du 23 (10) novembre 1917, les ordres furent abolis. L'Etat socialiste établit une véritable égalité en droits pour tous les travailleurs.

**« ORIENTATION GEOGRAPHIQUE » EN SOCIOLOGIE.** Variété de la sociologie bourgeoise selon laquelle le milieu géographique serait le facteur déterminant de l'évolution sociale et qui explique les distinctions entre les peuples et leurs régimes sociaux par la différence des conditions géographiques de leur vie. Les tenants de cette théorie (*Montesquieu* — V., le géographe français *Reclus*, l'historien anglais *Buckle*, le savant russe *Metchnikov* et autres) font dépendre l'évolution sociale du climat ou du sol, des particularités raciales ou de la proximité des mers et des fleuves, etc. Ainsi, d'après *Metchnikov*, les progrès de la civilisation s'expliquent par l'influence des fleuves et des mers sur la vie des peuples et des Etats. Aussi *Metchnikov* divisait-il l'histoire de la culture humaine en « cultures fluviale, maritime et océanique ». A l'époque de l'impérialisme, l'« orientation géographique » dégénère en *géopolitique* (V.), théorie fasciste, réactionnaire, utilisée pour légitimer les conquêtes territoriales et l'asservissement des peuples indépendants. L'« orientation géographique » n'est pas en mesure d'expliquer scientifiquement le moteur véritable du développement social. Les conditions géographiques, qui demeurent presque inchangées pendant des millénaires, ne peuvent être la cause principale de l'évolution de la société, sujette à des changements radicaux en l'espace de quelques centaines, voire quelques dizaines d'années. La cause déterminante du développement social relève non de la nature, du milieu géographique, mais du changement du *mode de production des biens matériels* (V.). Plus le niveau des *forces productives* (V.) et le mode social de production sont élevés, et moins la société dépend des forces spontanées de la nature, plus rapidement elle transforme la nature, le milieu géographique. Avec le socialisme et le communisme, la domination des hommes sur les forces de la nature progresse énormément du fait que les forces productives, libérées des chaînes capitalistes, peuvent s'épanouir pleinement. (V. également *Milieu géographique.*)

**« ORIGINE DE LA FAMILLE, DE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE ET DE L'ÉTAT (L') ».** Ouvrage de F. Engels, écrit en 1884. Se fondant sur l'étude de *Morgan* (V.) « La société ancienne », et sur d'autres données récentes de la science sur les sociétés primitives, Engels analyse les traits historiques essentiels du régime social dans l'antiquité. Il commence par montrer comment se sont modifiées les formes du mariage et de la famille en fonction du progrès économique de la société, dû à l'essor de la production. Il analyse ensuite le processus de la décomposition du régime des clans (chez trois peuples : les Grecs, les Romains et les Germains) et met en lumière les causes économiques de cette décomposition. Sous le régime des clans il n'y avait encore ni propriété privée, ni classes, ni Etat, mais la productivité accrue et la division du travail ont abouti à la naissance de l'échange, de la propriété privée, à la destruction des clans et à la formation des classes. Les contradictions de

classes ont engendré l'Etat, instrument appelé à défendre les intérêts de la classe dominante, machine destinée à maintenir dans la soumission les classes exploitées et opprimées. « L'Etat étant né du besoin de tenir en bride les antagonismes de classes, mais étant né en même temps au milieu du conflit de ces classes, il est en règle générale l'Etat de la classe la plus puissante, de celle qui a la domination économique, laquelle, par son moyen, devient aussi classe politiquement dominante et ainsi acquiert de nouveaux moyens d'assujettir et d'exploiter la classe opprimée » (Marx-Engels : *Ausgewählte Schriften*, Band II, M. 1950, S. 297-298).

Le livre d'Engels est remarquable par sa richesse théorique. Il a porté un coup sérieux aux diverses théories bourgeoises sur la société. Il a montré : 1° que la propriété privée, les classes et l'Etat n'ont pas toujours existé, qu'ils ont apparu à un certain degré du développement économique ; 2° que l'Etat n'est toujours, aux mains des classes exploiteuses, qu'un instrument de violence et d'oppression des grandes masses du peuple ; 3° que les classes disparaîtront aussi inéluctablement qu'elles ont apparu dans le passé. Avec la disparition des classes disparaîtra inéluctablement l'Etat. Telle est la conclusion générale de l'ouvrage d'Engels. Ce livre a comblé une lacune qui avait subsisté jusqu'alors dans la théorie marxiste sur la société primitive, et reste jusqu'à nos jours un manuel précieux pour l'étude du matérialisme historique. Mais dans son livre, Engels reproduit le schéma de Morgan sur la division de la société en degrés, — sauvagerie, barbarie et civilisation, — qui ne correspond pas aux concepts du matérialisme historique. En outre, dans sa préface, Engels a commis une erreur en indiquant que le développement de la société et du régime social, déterminé par le mode de production, l'est aussi par la continuation de l'espèce. En réalité, le facteur principal qui détermine le développement de la société, c'est le *mode de production des biens matériels* (V.).

**OSSIPOVSKI Timotêï Fédorovitch** (1765-1832). Penseur matérialiste russe, professeur de mathématiques et recteur de l'Université de Kharkov. Ossipovski a exposé ses conceptions matérialistes en critiquant la philosophie idéaliste de Kant (V.) dans son discours « Sur l'espace et le temps » et sa dissertation sur « Le système dynamique de Kant », prononcés à l'Université de Kharkov en 1807 et 1813. Il considérait la matière comme donnée première et la conscience comme donnée seconde. D'après Ossipovski, il ne faut pas inventer les lois naturelles, mais les déduire des phénomènes de la nature en considérant ces phénomènes « à des moments différents, sous des aspects différents, dans leurs rapports divers avec d'autres phénomènes... ». Ossipovski démasquait les spéculations idéalistes de Kant, les appelant pures chimères, « qui n'existent que dans notre tête, involontaires, incohérentes, qui n'ont rien à voir avec les choses ; aussi ne peuvent-elles pas être appliquées aux objets ».

Contrairement à Kant, qui niait l'existence objective de l'espace et du temps, les détachait des choses, Ossipovski ne pouvait se représenter l'espace et le temps en dehors de la matière, de même que la matière en dehors du temps et de l'espace. Il disait que « l'espace et le temps sont les conditions de l'existence des choses, dans la nature et en elles-mêmes et non seulement dans l'image perçue par nos sens ». D'après lui, on doit considérer le temps non comme « quelque chose d'indépendant dans la nature, mais comme un produit nécessaire de la succession des choses réelles ». Quant à l'idée de l'espace, « elle résulte des impressions qu'il suscite par l'intermédiaire de nos sens extérieurs sur nos sens intérieurs ». Ossipovski critiquait violemment les idées de Kant sur l'apriorité des vérités géométriques. La vérité de la géométrie, d'après Ossipovski, est objective. Les vérités émises en géométrie, disait-il, « concordent avec ce qu'on découvre réellement dans les choses ».

Les réactionnaires parvinrent, en 1820, à écarter Ossipovski de ses fonctions de recteur et de professeur, mais ils ne purent tuer les idées qu'il propageait. Ses paroles avaient trouvé un écho dans les cœurs de tous les hommes d'avant-garde de l'époque, elles éduquaient les étudiants dans l'esprit du matérialisme. L'Université de Kharkov est redevable à Ossipovski du niveau élevé de ses cours de mathématiques. Il est l'auteur du meilleur traité de mathématiques de l'époque, en 3 volumes. Durant sa féconde carrière pédagogique, il forma nombre de disciples, dont l'académicien M. Ostrogradski, célèbre mathématicien russe.

**OUMOV Nikolai Alexéïévitch** (1846-1915). Eminent physicien russe. On lui doit d'importants travaux sur l'électrodynamique, le magnétisme terrestre, la théorie des vibrations et l'optique. Il poursuivit et développa l'idée de M. Lomonossov (V.) sur l'indestructibilité et la non-crédation du mouvement de la matière et fut le premier à formuler scientifiquement le concept matérialiste du mouvement de l'énergie, concept qui joue un rôle important dans la physique moderne et en particulier dans la théorie du champ électromagnétique. Oumov considérait la transformation de l'énergie comme un processus objectif et reliait la notion d'énergie au mouvement de particules matérielles. Contrairement aux physiciens idéalistes (V. *Idéalisme « physique »*) qui s'efforçaient de réfuter la loi de la conservation de l'énergie, Oumov a démontré qu'elle était la loi fondamentale des sciences de la nature. La découverte de la loi de la conservation de l'énergie avait porté, disait-il, un coup décisif aux théories métaphysiques des fluides impondérables, du phlogistique, etc. Oumov soumit à la critique certaines thèses erronées de R. Meyer sur l'inconnaissabilité des transmutations réciproques des formes diverses de l'énergie. A la différence de certains savants, il insistait sur la spécificité qualitative des formes supérieures du mouvement, il ne les réduisait pas à sa forme la plus simple, la forme mécanique. Il s'élevait résolument contre la théorie idéaliste de la mort thermique de l'univers, démontrant que les découvertes du radium, des électrons, de la transmutabilité des éléments « nous conduisent à réviser nos notions habituelles sur la matière ». Contrairement aux idéalistes « physiques » qui proclamaient la faillite de la science, Oumov affirmait que les découvertes de la physique moderne représentaient un immense pas en avant dans la connaissance des mystères de la nature et leur utilisation pour le bien de l'humanité. Dans ses objections aux idéalistes qui nient la réalité objective, il écrivait que « la sensation de matérialité et de substantialité reste ce qu'elle était et que la nouveauté réside uniquement dans la manière de la concevoir ». Oumov réfuta les affirmations des physiciens machistes soutenant que l'homme « crée » les lois de la nature, que la matière a disparu et qu'il ne reste plus que des équations.

En véritable patriote, Oumov lutta résolument pour la primauté de la science russe progressiste. Il exaltait les mérites scientifiques de Lomonossov, de Lobatchevski (V.), de Mendéléev (V.), de Stolétov (V.), de Sétchénov (V.), de Pavlov (V.) et de Timiriachev (V.). Elevé dans les idées des révolutionnaires démocrates, il s'indignait des persécutions endurées par les

paysans, des punitions cruelles pratiquées dans l'armée, des poursuites contre les élèves des lycées et les étudiants. En 1911, en signe de protestation contre les actes réactionnaires du ministre de l'instruction publique tsariste Kasso, il quitta l'Université de Moscou.

**OWEN Robert** (1771-1858). Célèbre socialiste utopiste du XIX<sup>e</sup> siècle. De 1800 à 1829, il dirigea une grande fabrique à New-Lanark (Ecosse). Owen réduisit la journée de travail à 10 heures et demie alors que dans les autres entreprises elle était de 13 à 14 heures ; il améliora les conditions de vie et de travail des ouvriers, fonda une école-modèle pour leurs enfants, organisa une crèche et un jardin d'enfants. Dans son premier ouvrage « Nouveaux aperçus sur la société ou Essais sur la formation du caractère humain » (1813-1814), Owen fait part de son expérience de New-Lanark et des principes de son activité. Ses idées philanthropiques le conduisirent au communisme. Ce fut un tournant dans sa vie. Convaincu que ses idées étaient justes et réalisables, Owen se rendit en Amérique pour y organiser la colonie communiste « Nouvelle-Harmonie ». Mais il subit un échec et revint en Grande-Bretagne où il prit une part active au mouvement ouvrier syndical et coopératif dont il s'écartera plus tard. Sa doctrine finit par prendre un caractère sectaire. Owen mourut à l'âge de 87 ans. Ses idées jouèrent un rôle positif dans les années trente et quarante du siècle dernier Owen contribua beaucoup à l'instruction des ouvriers. Engels apprécia ainsi sa longue activité : « A tous les progrès réels, à tous les mouvements sociaux de l'Angleterre intéressant la classe ouvrière, se rattache le nom de Robert Owen » (« Socialisme utopique et socialisme scientifique », P. 1924, p. 61).

Sa conception sociale rapproche Owen des matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il affirmait que l'homme est un produit des circonstances et que son caractère se forme à l'insu de sa volonté. Ce ne sont pas les hommes eux-mêmes qui sont coupables de leurs défauts ni de leurs vices, mais le régime social dans lequel ils vivent. Les crimes des hommes, ce sont les crimes de la société elle-même ; punir les individus, victimes de l'ignorance et des erreurs de la société, c'est une injustice criante. Il n'y a qu'à modifier les conditions de la vie sociale, améliorer l'ordre social, et les mœurs des hommes changeront, conclut Owen après les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais les matérialistes français préconisaient la société fondée sur la propriété privée et les libertés bourgeoises, alors que pour Owen cette société est aussi imparfaite que le régime féodal. Seule la société socialiste est parfaite. Il se dressait contre les économistes bourgeois qui s'efforçaient de démontrer que le régime capitaliste est naturel et raisonnable. Selon Owen, la société bourgeoise n'est que temporaire. A la différence des philosophes français, qui se bornaient à revendiquer l'abolition des privilèges de caste, Owen aspirait à la suppression des contradictions de classe, à l'établissement de l'égalité sociale entre les hommes. Il critiquait sévèrement le régime capitaliste : la propriété privée, la structure de classe, la division du travail, le règne de la concurrence, la paupérisation croissante des ouvriers, etc. « Quelle folie, s'exclamait Owen avec indignation, que le système social déraisonnable d'aujourd'hui ait détourné de son chemin cette force énorme ; qu'au lieu de richesses et de vertus, elle n'engendre que misère et crimes ! » Dans cette contradiction, Owen voyait un des fléaux de la société. Cependant, comme tous les socialistes utopistes, Owen estime que la racine du mal social n'est pas dans le mode de production capitaliste, mais dans l'ignorance des hommes, qui sont inconscients de leur propre nature. Il croyait que les contradictions sociales seraient éliminées par la diffusion des connaissances et de la vérité. La société socialiste, raisonnable, ne naîtra pas de la lutte, mais de la connaissance de la vérité. Owen considérait l'histoire en idéaliste, comme un progrès graduel de la connaissance humaine. Rêvant d'un ordre social nouveau, socialiste, dont la commune serait la cellule élémentaire, il s'élevait résolument contre la lutte révolutionnaire du prolétariat. A son avis, la refonte socialiste des rapports sociaux ne peut être réalisée par la violence, par une révolution. Pas plus que les autres socialistes utopistes, Owen ne comprenait le rôle historique de la classe ouvrière. Il fondait ses espérances sur l'initiative des classes dirigeantes et des gouvernements, mais c'est en vain qu'il sollicitait leur concours pour l'instauration d'un ordre social raisonnable. Owen a adressé ses projets à Nicolas 1<sup>er</sup>, à la reine Victoria, etc.

Les défauts essentiels du socialisme d'Owen, soulignait Engels, sont sa tolérance envers la bourgeoisie, le caractère abstrait de ses principes, l'incompréhension des lois du développement historique. Les socialistes anglais, écrit Engels, sont « parfaitement doux et paisibles », ils considèrent la « fureur » des ouvriers contre les bourgeois comme stérile ; ils leur prêchent la philanthropie et l'amour universel. Mais les mérites historiques d'Owen sont grands. Comme les doctrines de *Saint-Simon* (V.) et de *Fourier* (V.) celle d'Owen est une des sources du communisme scientifique. (V. également *Socialisme utopique*.)

## P

**PANLOGISME.** Théorie idéaliste (hégélienne) de l'identité de l'être et de la pensée, d'après laquelle le développement de la nature et de la société est la réalisation de l'activité raisonnable, logique de l'« esprit universel ». Le matérialisme philosophique marxiste, qui part de positions diamétralement opposées, soutient que le monde évolue selon les lois objectives du mouvement de la matière et qu'il n'a que faire de l'« esprit universel ».

**PANPSYCHISME.** Théorie idéaliste antiscientifique d'après laquelle l'âme serait à la base de tous les phénomènes de la nature ; expression philosophique de *l'animisme* (V.). Parmi les adeptes déclarés de cette doctrine archaïque, on peut citer bon nombre de philosophes idéalistes contemporains (les personalistes, le néo-réaliste Whitehead, le « réaliste critique » Strong, etc.) Ces théories idéalistes se trouvent entièrement réfutées par la conception scientifique des bases physiologiques, matérielles de l'activité psychique.

**PANTHEISME** (du grec [...] — tout et [...] — dieu). Doctrine philosophique selon laquelle Dieu est un principe impersonnel qui se confond avec la nature. Elle répudie la cause première surnaturelle, résorbe Dieu dans la nature.

Autrefois, le panthéisme traduisait souvent une conception matérialiste du monde, par exemple, chez Giordano *Bruno* (V.) et surtout *Spinoza* (V.). De nos jours, il est devenu une théorie idéaliste d'après laquelle le monde existe en Dieu, une tentative réactionnaire de concilier la science et la religion.

**PARALLELISME.** Doctrine philosophique qui recherche une position intermédiaire entre le matérialisme et l'idéalisme et prétend que l'aspect matériel et l'aspect idéal de la réalité coexistent et se développent comme deux séries parallèles sans qu'il y ait antériorité de l'un ou de l'autre. Connue en philosophie sous le nom de *dualisme* (V.) et appelée en psychologie et en physiologie « parallélisme psychophysique », cette doctrine enseigne que les processus psychiques se déroulent parallèlement aux processus nerveux sans toutefois y être liés.

Quelles que soient ses formes, le parallélisme est profondément hostile au matérialisme puisqu'il soutient que l'esprit, la conscience existent indépendamment de la matière. Tout comme l'idéalisme, le parallélisme nie que la conscience soit un reflet de l'être. Le « parallélisme psychophysique » s'élève contre le principe selon lequel l'activité psychique est un produit de la matière hautement organisée, le cerveau. La doctrine de Pavlov (V.) sur l'activité nerveuse supérieure est dirigée contre ces théories idéalistes dont les partisans ont reçu de Pavlov l'épithète de « dualistes animistes ». De l'un d'entre eux, Sherrington, Pavlov disait : « C'est un dualiste, il n'hésite pas à diviser son être en deux moitiés : la chair faible et l'esprit éternel, immortel. » Dans les sciences sociales, le parallélisme se prononce contre le matérialisme historique selon lequel la vie spirituelle de la société est déterminée par les conditions sociales qu'elle reflète.

**PARTICULIER.** V. *Singulier, particulier, universel.*

**PATRIARCAT.** Phase historique dans la dernière période de la commune primitive, caractérisée par la domination de l'homme dans l'économie et dans les communautés gentiles. Le patriarcat prend naissance à une époque où, sur la base de la première grande division sociale du travail, — séparation de l'élevage et de l'agriculture, — les forces productives, les échanges réguliers, la propriété privée et l'esclavage se développent relativement vite. La famille patriarcale a pour origine la famille monogame. Dans le mariage syndyasmique le père est connu aussi bien que la mère. Au fur et à mesure que progressent l'élevage et l'agriculture sur la base de la division sociale du travail, s'accroît le rôle de l'homme, devenu chef de l'activité économique. « Les troupeaux constituaient les nouveaux moyens de gain, écrit Engels ; leur domestication d'abord et leur garde ensuite étaient l'ouvrage de l'homme. Aussi est ce à lui qu'appartenait le bétail, à lui les marchandises et les esclaves obtenus par échange contre du bétail » (Marx-Engels : *Ausgewählte Schriften*, Band II, M. 1950, S 288).

Autrefois, lorsque l'économie domestique avait un caractère collectif, la femme jouait le rôle principal dans la société ; maintenant, avec le développement de l'élevage et l'apparition des métiers, avec la transformation de l'économie domestique en une annexe de la production fondamentale, elle est reléguée au deuxième plan. Sous le matriarcat, la parenté était déterminée en ligne féminine ; l'homme n'avait pas de pouvoir sur sa femme et ses enfants. A présent, après la disparition du matriarcat, le mari est reconnu père de ses enfants ; sa femme et ses enfants lui appartiennent en vertu du droit de propriété. L'abolition du droit maternel a renversé l'ordre successoral. Les enfants deviennent héritiers de leur père. De là la concentration des richesses dans certaines familles, ce qui accentue encore l'inégalité économique et décompose la communauté gentile, à laquelle s'oppose désormais la grande famille patriarcale.

La famille patriarcale est avant tout une unité économique. C'est une communauté familiale domestique qui est le propriétaire collectif de tous les moyens de production. Elle se compose de plusieurs générations de parents en ligne directe, soumis au pouvoir du père ou d'un ancien de la communauté. La famille patriarcale est propre à tous les peuples à l'époque de la décadence de la commune primitive et porte diverses dénominations : chez les Allemands « Hausgenossenschaft », chez les Serbes et les Bulgares « zadrouga », chez les Russes « vervj », « péchtichtché », etc. Par suite d'un nouveau progrès des forces productives, de la propriété privée et de l'échange, la famille patriarcale se disloque en petites familles monogames détachées. C'est au savant russe M. Kovalevski (V.) que revient le mérite d'avoir découvert la famille patriarcale en tant que forme transitoire générale qui a engendré la *commune agricole* (V.).

**PATRIOTISME.** Amour de la patrie, «... l'un des sentiments les plus profonds, consacré par des siècles, des milliers d'années d'existence particulière des patries » (Lénine : *Œuvres*, t. 28, éd. russe, p. 167). Le patriotisme n'est pas le produit d'un mystérieux « esprit national » ou de « l'âme de la race », comme le prétendent des sociologues bourgeois ; il est engendré par des conditions sociales et économiques déterminées. C'est un phénomène historique dont le contenu varie suivant les époques. Élément essentiel de la conscience sociale, le patriotisme a acquis une importance particulière à l'époque où les nations et les États nationaux avaient commencé à se former, à l'époque du capitalisme ascendant, où la bourgeoisie, détruisant le féodalisme et la division féodale, rassemblait et unifiait la *nation* (V.), s'affirmait comme le représentant de la nation entière. Cependant, au cours du développement historique, à mesure que s'exaspérait l'antagonisme de classes au sein des nations bourgeoises, le mensonge et l'hypocrisie du patriotisme bourgeois devenaient de plus en plus apparents. Sous couleur de patriotisme, la bourgeoisie pratiquait une politique de conquête, semait la méfiance et la haine à l'égard des autres nations. Pour préserver ses profits et maintenir les travailleurs sous sa domination, elle trahissait les intérêts de la nation, elle trahissait la patrie ; « ... le capital place le maintien de l'alliance des capitalistes de tous les pays contre les travailleurs, au-dessus des intérêts de la patrie, du peuple et de quoi que ce soit ... » (Lénine : *Œuvres*, t. 27, éd. russe, p. 330). Les couches supérieures de la bourgeoisie contemporaine trafiquent ouvertement des intérêts nationaux.

Les patriotes véritables, ce sont les travailleurs, défenseurs les plus conséquents de l'indépendance nationale, qui luttent contre l'envahisseur étranger et contre le joug de leur propre bourgeoisie. Les destinées de la patrie, son affranchissement de l'oppression et de l'exploitation, la création de conditions favorables à son plein épanouissement sont d'un intérêt vital pour les masses laborieuses. « Le sentiment de la fierté nationale nous est-il étranger, à nous, prolétaires grand-russes conscients ? écrivait Lénine en 1914. Evidemment non. Nous aimons notre langue et notre patrie ; ce à quoi nous travaillons le plus, c'est à élever *ses* masses laborieuses (c'est-à-dire les neuf dixièmes de sa population) à la vie consciente de démocrates et de socialistes. Le plus pénible pour nous, c'est de voir et de sentir quelles violences, quelle oppression et quelles vexations les bourreaux tsaristes, les nobles et les capitalistes font subir à notre belle patrie » (*Œuvres choisies en deux volumes*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 408).

L'amour de la patrie s'est toujours manifesté avec force chez le peuple russe et les autres peuples de la Russie. Cet amour les animait aux années de dures épreuves, lors des invasions étrangères, à se dresser pour défendre le sol natal. Mais cet amour de la patrie était altéré par l'amer sentiment que leur pays était au pouvoir des oppresseurs : le tsar et sa bureaucratie, les grands propriétaires fonciers et les capitalistes. Les ouvriers et les paysans haïssaient le régime social et politique existant dans le pays. Ce n'est qu'après la victoire de la révolution socialiste que l'amour du sol natal, l'amour de leur peuple se sont associés dans la conscience des travailleurs au dévouement envers le nouveau régime social, le nouvel Etat créé par eux sous la direction de la classe ouvrière et du parti communiste. Après la victoire de la Révolution d'Octobre, le peuple est devenu le maître de son pays, le maître de toutes ses richesses. Pour la première fois dans l'histoire, les travailleurs ont acquis une patrie véritable. Sur cette base s'est développé un patriotisme nouveau, le patriotisme soviétique, qui est devenu l'une des forces motrices de la société socialiste soviétique. (V. *Patriotisme soviétique*.)

Dans les pays capitalistes contemporains, c'est dans les masses laborieuses que s'exprime le patriotisme authentique. Ce sont elles qui combattent pour l'indépendance nationale, qui s'opposent à toutes les tentatives des impérialistes étrangers en vue d'asservir leur pays.

**PATRIOTISME SOVIÉTIQUE (SOCIALISTE).** Patriotisme d'un type nouveau, supérieur, dû à la victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre et fondé sur l'instauration du socialisme, l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme et de l'oppression nationale. Le patriotisme est une de ces grandes forces motrices de la société soviétique, qui ont surgi grâce à l'union et à la collaboration fraternelles des ouvriers, des paysans et des intellectuels.

Le patriotisme soviétique exprime l'amour de la patrie socialiste où tout le pouvoir appartient aux travailleurs, où le peuple est le maître du pays. Il traduit la fierté des travailleurs pour leur patrie qui, naguère pays retardataire, marche désormais à l'avant-garde de l'humanité progressiste. Les Soviétiques sont fiers que l'U.R.S.S. soit le pays où le socialisme a triomphé pour la première fois, et qui fraye le chemin aux autres pays avancés. Le patriotisme soviétique est aussi profondément étranger au *nationalisme* (V.) bourgeois.

Le patriotisme soviétique est un sentiment partagé par la *totalité du peuple*. Sur les ruines des anciennes nations bourgeoises, ont surgi et se sont développées au pays des Soviets de nouvelles nations socialistes, qui ignorent les antagonismes de classes. Le patriotisme soviétique groupe les ouvriers, les paysans et les intellectuels, ainsi que les nombreux peuples et nationalités de l'U.R.S.S. en une grande famille de travailleurs.

Le patriotisme soviétique se manifeste sous les formes les plus variées. Pendant la Grande guerre nationale il a été la source d'un héroïsme extraordinaire sur les champs de bataille et d'exploits dans le travail à l'arrière. Il stimule l'émulation socialiste, ce puissant mouvement des temps modernes. Il a été une des forces principales grâce auxquelles l'Union Soviétique a pu reconstruire son économie nationale, réaliser avec succès les quinquennats d'après-guerre. Aujourd'hui il anime le peuple soviétique dans la réalisation de nouveaux plans de développement de l'U.R.S.S. Le patriotisme soviétique se manifeste dans la vigilance des Soviétiques à l'égard de toutes les manœuvres ennemies.

Le patriotisme soviétique socialiste s'unit organiquement à l'internationalisme prolétarien, au sentiment de solidarité fraternelle avec les travailleurs du monde entier en lutte pour le triomphe du communisme. Le Parti communiste de l'Union Soviétique considère comme son devoir essentiel de « former les membres de la société dans l'esprit de l'internationalisme et de l'établissement de liens fraternels avec les travailleurs de tous les pays... » (« Statuts du P.C.U.S. »).

**PATRISTIQUE.** Théologie chrétienne du I<sup>er</sup> au V<sup>e</sup> siècle, apologétique « des Pères de l'Eglise » qui défendaient les dogmes de la nouvelle religion contre la philosophie païenne antique. A partir du III<sup>e</sup> siècle, la patristique ne se contente pas de réfuter et de blâmer la philosophie antique, elle cherche à accommoder le *néo-platonisme* (V.), une des formes les plus réactionnaires de cette philosophie, pour justifier le christianisme. Représentants les plus marquants : Tertullien (vers 150-222), Clément d'Alexandrie (vers 150-215), Origène (vers 185-254), *Augustin* (V.).

**PAVLOV Ivan Pétrovitch** (1849-1936). Grand physiologiste et penseur russe, ardent patriote soviétique. L'activité scientifique de Pavlov qui s'étend sur plus de soixante ans, a été marquée par de grandes découvertes dans les domaines de la physiologie de la circulation, de la digestion, des fonctions trophiques du système nerveux et par l'inauguration d'un nouveau chapitre de la physiologie cérébrale.

Continuateur des traditions progressistes de la philosophie matérialiste et des sciences naturelles russes du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier de la doctrine de *Sétchénov* (V.), qu'il appelait le père de la physiologie russe, Pavlov accomplit en créant sa doctrine de l'activité nerveuse supérieure de l'homme et des animaux une véritable révolution dans les sciences naturelles. Cette doctrine portait un coup décisif à la psychologie idéaliste ; elle jetait les fondations d'une psychologie réellement scientifique et matérialiste. C'est en étudiant le mécanisme de la « salivation psychique » que Pavlov mit en lumière un fait d'une importance majeure. Outre la salivation provoquée par l'excitation directe de la cavité buccale par les aliments, on peut susciter la sécrétion de la salive, chez les animaux, par n'importe quel excitant extérieur : lumière, son, excitation cutanée, à condition de compléter cet excitant d'un appât offert à l'animal. Pavlov a appelé les réflexes du premier genre, réflexes « inconditionnels » et ceux du deuxième genre, réflexes « conditionnels ». Les expériences ont montré que les réflexes conditionnels, aussi bien positifs que négatifs, se forment à la base des réflexes inconditionnels et garantissent une meilleure adaptabilité de l'animal aux conditions sans cesse variables du monde extérieur. La méthode objective de formation et d'abolition des réflexes conditionnels a permis à Pavlov et à ses disciples d'élucider les lois principales de l'activité nerveuse supérieure des animaux. Pavlov a montré que la formation et la destruction des liaisons temporaires, c'est-à-dire des réflexes conditionnels, dans l'écorce des hémisphères du cerveau, ainsi que l'activité analytique et synthétique du système nerveux, donnent à l'animal la possibilité de s'orienter dans toute la complexité du monde réel. Les excitations extérieures et les excitations intérieures, c'est-à-dire celles qui viennent des organes internes, de la musculature, des os, de l'appareil ligamenteux, signalent à l'animal la présence de conditions biologiquement favorables ou défavorables pour lui et suscitent

par là même, de sa part, des actions objectivement adaptées. L'écorce cérébrale est le prodigieux appareil où viennent se projeter tous ces signaux et où s'élaborent les réactions — ripostes de l'organisme. Selon la doctrine de Pavlov, l'homme possède, en plus du *premier système de signalisation* (c'est-à-dire les réactions à l'influence directe du monde extérieur), un *deuxième système de signalisation*, le langage, qui a considérablement modifié l'activité nerveuse supérieure de l'homme. La doctrine de Pavlov relative au deuxième système de signalisation, est d'une grande importance pour la théorie marxiste de la connaissance. Elle met en lumière la base physiologique de la pensée humaine, dans le développement de laquelle un rôle primordial revient à la parole, au langage, à l'usage de notions générales.

Sous l'action d'excitants divers, objectivement positifs ou négatifs, sur les animaux, des secteurs déterminés de l'écorce cérébrale entrent en état d'excitation ou d'inhibition. Ces processus s'étendent, chacun, d'abord à l'écorce tout entière pour se concentrer ensuite dans ses secteurs de départ. L'interaction excitation-inhibition conditionne le travail normal de l'encéphale. Pavlov a élucidé la nature du sommeil, chez les animaux supérieurs et il a démontré qu'il ne s'agit que d'une inhibition généralisée à toute l'écorce des grands hémisphères cérébraux. En même temps, il a éclairci le mécanisme de l'hypnotisme et la nature des rêves. Il a consacré les dernières années de sa vie à l'étude des maladies du système nerveux et a fondé la théorie des névroses expérimentales des animaux. On doit à Pavlov une contribution très précieuse à la clinique des maladies nerveuses et psychiques de l'homme. La classification scientifique des types de systèmes nerveux des animaux, créée par Pavlov, est d'une grande portée scientifique, de même que les travaux qu'il a entrepris sur l'évolution du système nerveux des animaux et l'hérédité des réflexes conditionnels.

L'héritage scientifique de Pavlov, dont l'étude est poursuivie dans de nombreux laboratoires par ses disciples et continuateurs, a été d'un apport fécond pour de nombreuses branches capitales de la pratique. Les théories de Pavlov ont eu une importance exceptionnelle pour beaucoup d'autres sciences et notamment pour la médecine. Sa doctrine sur l'activité nerveuse supérieure est une des bases du matérialisme dialectique dans le domaine des sciences de la nature. Elle a doté d'une base rigoureusement scientifique la *théorie du reflet* (V.) matérialiste. Pavlov a démontré que sans l'action exercée par le monde extérieur sur les organes des sens ainsi que sur le cerveau, aucune activité psychique ne serait possible et que le psychisme animal est le reflet du monde objectif ambiant.

La doctrine de Pavlov est pénétrée de l'idée du développement, du changement continu des choses ; elle renverse l'interprétation métaphysique des lois de l'activité psychique. Pavlov conçoit dialectiquement l'activité réflexe des animaux comme une substitution incessante de réflexes et une lutte de processus contraires : excitation et inhibition, irradiation et concentration, etc. La généralisation philosophique de la doctrine pavlovienne est d'une grande importance, car elle enrichit et concrétise les principes du matérialisme philosophique et dialectique marxistes, appliqués à la nature. Les découvertes de Pavlov représentent une arme dans la lutte idéologique contre toutes les manifestations de l'idéalisme et de l'obscurantisme

Les travaux de Pavlov ont atteint une ampleur remarquable dans la période soviétique de son activité, grâce à la grande attention du parti communiste et du Gouvernement soviétique. Le grand savant appréciait hautement la sollicitude du Gouvernement soviétique envers le développement de la science. Dans ses interventions, dans sa lettre à la jeunesse, il exhorte les travailleurs de la science à consacrer toutes leurs forces et connaissances au bien de la patrie. Pavlov fut un patriote sincère et il était fier des grands succès du pays soviétique, libéré du joug du tsarisme et du capitalisme.

Voir les « Œuvres » de Pavlov, t. I-VI, édition de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. (1951-1952), les « Mercredis pavloviens », t. I-III, 1949, comprenant les sténogrammes des causeries de Pavlov avec ses disciples. Les œuvres choisies de Pavlov en un volume sont publiées en français (Éditions en langues étrangères, Moscou 1954).

**PENSÉE.** Produit supérieur d'une matière organique particulière, le *cerveau* (V.), processus actif du reflet de la réalité objective dans les représentations, les concepts, les jugements, etc. La pensée est toujours liée à une forme déterminée du mouvement de la matière — à l'activité du cerveau. Pour l'idéalisme, la pensée découle d'un principe surnaturel, autonome et indépendant de la matière — Dieu, l'idée absolue, etc. La science a réfuté depuis longtemps les idéalistes. La science moderne a démontré que la pensée est une propriété de la matière. A cet égard, la théorie matérialiste de l'activité nerveuse supérieure des animaux, due au grand savant russe *Pavlov* (V.) et à son école, est d'une grande importance. Pavlov a mis en évidence que le cerveau est le siège matériel de l'activité psychique. « ... L'activité psychique, écrit-il, est le résultat de l'activité physiologique d'une masse déterminée de la substance cérébrale... » Il a également démontré que les animaux supérieurs, notamment les chiens, sont capables d'analyse et de synthèse, c'est-à-dire qu'ils peuvent distinguer et relier des excitations isolées. Les travaux de l'académicien Pavlov ont pleinement confirmé la thèse bien connue d'Engels : « Nous avons en commun avec les animaux tous les modes d'activité de l'entendement » : l'induction, la déduction, donc aussi l'abstraction, l'analyse des objets inconnus, la synthèse, et, combinant l'une et l'autre, l'expérimentation. Par leur nature, toutes ces manières de procéder, note Engels, « sont parfaitement semblables chez l'homme et les animaux supérieurs. Ce n'est qu'en degré (le degré de développement de la méthode dans chaque cas considéré) qu'elles diffèrent » (« Dialectique de la nature », P. 1952, p. 224). Sans ces éléments de l'activité psychique, les animaux n'auraient pu exister, s'orienter dans les conditions complexes du milieu environnant.

Tout en reconnaissant ces traits communs, le matérialisme dialectique insiste sur une différence de principe entre la pensée de l'homme et l'activité psychique des animaux : la pensée humaine, cette forme supérieure, qualitativement nouvelle de l'activité psychique, est née grâce au travail, sur la base du développement social. Le travail a créé l'homme et l'activité psychique spécifiquement humaine, la faculté de penser. La pensée est un phénomène social inconcevable en dehors de l'histoire de la société. Une des différences essentielles entre la pensée humaine et les formes supérieures de l'activité psychique des animaux, c'est l'emploi de concepts, qui fixent les résultats du travail d'abstraction de la pensée. Cette particularité s'explique par le fait que l'homme est un être social qui non seulement s'adapte à la nature, mais, surtout, la transforme et la domine grâce au travail. Le besoin de faire progresser la production sociale a fait naître et se développer la faculté d'abstraire toujours plus profondément, de pénétrer l'essence des phénomènes, les lois de la nature.



Une particularité caractéristique de la pensée humaine, c'est sa liaison indissoluble avec le langage. La connaissance, la pensée de l'homme n'est possible qu'à travers la langue, ce qui atteste la nature sociale de la pensée humaine à la différence de la nature purement biologique de l'activité psychique des animaux. La langue, enseigne le marxisme, est un moyen de communication entre les hommes, dû au besoin de développer la production sociale, à la nature sociale du travail dont elle est la condition indispensable. La doctrine de Pavlov sur le deuxième système de signalisation, propriété spécifique de l'homme, met en lumière la base physiologique de la pensée humaine et ce qui la distingue de l'activité psychique des animaux. Le langage discursif a joué un rôle immense dans le progrès de la pensée humaine. Il a aidé les hommes à se séparer du monde animal, à se grouper en sociétés. Les thèses marxistes sur la langue et la pensée, sur l'importance de la langue pour la pensée ont été développées par Staline qui a réduit à néant les affirmations idéalistes des adeptes de Marr suivant lesquelles serait possible une pensée pure, séparée de la langue. « Quelles que soient les pensées qui viennent à l'esprit de l'homme, et à quelque moment que ce soit, écrit Staline, elles ne peuvent naître et exister que sur la base du matériau de la langue, que sur la base des termes et des phrases de la langue. Il n'y a pas de pensées nues, libérées des matériaux du langage, libérées de la « matière naturelle » de la langue. « La langue est la réalité immédiate de la pensée » (Marx). La réalité de la pensée se manifeste dans la langue. Seuls des idéalistes peuvent parler d'une pensée détachée de la « matière naturelle » de la langue, d'une pensée sans langue » (« Le marxisme et les problèmes de linguistique », M. 1952, p. 38). (V. également *Langue*.)

La pensée a pour base immédiate les perceptions et représentations provoquées par l'action de la nature sur les organes des sens au cours de l'activité pratique des hommes. C'est là la source de la pensée. En dehors de ces images, perceptions, représentations, la pensée est dépourvue de tout contenu. Cette conception s'oppose à l'idéalisme qui établit une séparation entre la pensée humaine et les images et perceptions sensorielles, entre la pensée et le monde objectif qu'elle reflète. Néanmoins, la pensée ne saurait être réduite aux représentations et images. La pensée généralise les données sensibles à l'aide des concepts et catégories scientifiques, grâce à sa faculté d'abstraire. (V. *Abstraction scientifique*.)

Le matérialisme dialectique combat la thèse simpliste qui ramène la pensée aux processus purement physiologiques. La pensée est une propriété qualitativement nouvelle de la matière, propriété différente des processus physiologiques. Sans aucun doute, dans l'avenir, la pensée sera ramenée à des mouvements moléculaires et chimiques déterminés du cerveau, c'est-à-dire qu'elle sera expliquée par eux. Quoi qu'il en soit, on n'aura pas ainsi épuisé son essence, sa spécificité qualitative.

La pensée joue un rôle immense dans la vie sociale. Elle permet aux hommes de connaître les lois objectives de la nature et de la société et de les mettre à profit dans leur activité pratique. (V. également *Connaissance*.)

**PERCEPTION.** Reflet direct des objets du monde réel, agissant sur nos organes des sens. La base de la perception est l'existence objective des objets, indépendamment de la conscience humaine. Comparée à la sensation qui reflète telle ou telle propriété ou qualité de l'objet, la perception a ceci de particulier qu'elle reflète l'objet tout entier comme l'ensemble et la connexion de ses propriétés. La perception dépend pour beaucoup de l'expérience antérieure du sujet et de son attitude envers la chose qu'il perçoit. Une langue étrangère paraît un chaos de sons à celui qui l'ignore, mais elle est pleine de sens pour celui qui la comprend. A l'activité des organes des sens s'associe l'activité de la pensée.

Les idéalistes subjectifs considèrent les perceptions comme antérieures aux objets et ils affirment que le monde objectif naît de nos perceptions. Le caractère antiscientifique de cette théorie a été mis en évidence par le matérialisme dialectique.

**PERIPATETICIENS.** Disciples d'*Aristote* (V.). Leur nom tire son origine d'un mot grec qui signifie « promenade », le maître enseignant en se promenant. L'école philosophique d'Aristote (« Lycée »), fondée à Athènes en 355 av. n. è., était le centre de la science antique non encore différenciée. Les successeurs les plus illustres d'Aristote furent : Théophraste d'Ephèse (vers 371-286 av. n. è.), connu surtout pour ses travaux de botanique ; Straton de Lampsaque (mort vers 270 av. n. è.) qui a développé les éléments matérialistes de la philosophie aristotélicienne ; Andronicus de Rhodes (I<sup>er</sup> siècle av. n. è.), éditeur des œuvres d'Aristote ; Alexandre d'Aphrodisias (fin du II<sup>e</sup> siècle, commencement du III<sup>e</sup> siècle de n. è.), auteur d'un commentaire de tendance matérialiste sur la philosophie d'Aristote.

**PERSONNALISME.** Courant idéaliste réactionnaire, en vogue dans la philosophie bourgeoise contemporaine. Son trait distinctif, c'est que la « personnalité » y est considérée comme donnée première, comme principe spirituel initial de l'être. Le personnalisme ressuscite la doctrine de l'idéaliste allemand du XVII<sup>e</sup> siècle *Leibniz* (V.) sur les « monades » spirituelles en tant que fondement de tout ce qui existe. Le personnalisme considère la nature comme un ensemble d'esprits, de « personnalités » et oppose cette conception idéaliste à la doctrine matérialiste scientifique d'après laquelle la nature est un ensemble de choses matérielles. Falsifiant grossièrement les conclusions de la science, le personnalisme affirme que le moteur de tous les phénomènes de la nature (physiques, biologiques) serait un principe spirituel inhérent à chacun d'eux. A la conception scientifique des lois objectives, le personnalisme oppose la téléologie d'après laquelle l'évolution s'effectue conformément aux fins inhérentes aux phénomènes naturels et non sur la base du conditionnement causal. Le personnalisme est une philosophie ouvertement religieuse. Au-dessus des innombrables « personnalités » qui composent le monde, se dresse la « personnalité suprême », Dieu. Le personnalisme professe le théisme, d'après lequel Dieu serait une personnalité douée de raison et de volonté et qui aurait créé le monde. Cette variété de philosophie idéaliste n'admet même pas des formes plus modérées de la religion telles que le *panthéisme* (V.) et le *déisme* (V.). Les personnalistes combattent le matérialisme en inoculant aux travailleurs des pays capitalistes le poison des superstitions archaïques.

Fondé par le philosophe américain Bowne (1847-1910). Aux Etats-Unis, le personnalisme est représenté par Flewelling et Brightman. En Grande-Bretagne, son partisan le plus connu est Carr, en Allemagne le psychologue Stern, en France Emmanuel Mounier, le mystique Berdiaev, émigré russe. Les conceptions sociales et politiques des personnalistes américains montrent avec évidence que leur doctrine défend ouvertement le régime capitaliste. En effet, ils enseignent qu'il faut changer non le monde, mais la « personnalité », l'âme, c'est-à-dire ne pas toucher au régime capitaliste, à l'exploitation, et tendre tous les efforts vers le « perfectionnement spirituel », la « renaissance morale ». Cette théorie est opposée à la transformation révolutionnaire des rapports sociaux, qui découle de la conception matérialiste de l'histoire. Le dernier mot du personnalisme :

il faut lutter non pour un monde nouveau, mais pour une « âme nouvelle », montre clairement que la pointe de cette philosophie est dirigée contre les intérêts vitaux des masses travailleuses, contre leur libération véritable, sociale et politique. Les personnalistes français disciples de Mounier (groupe « Esprit »), occupent une position politique différente des personnalistes américains. Ce sont les intellectuels petits-bourgeois de tendances radicales, mais hésitants et instables, prisonniers de leurs préjugés idéalistes et individualistes.

**PETRACHEVTSY.** Nom donné aux membres d'un cercle composé surtout de « roturiers » qui adhéraient au mouvement démocratique révolutionnaire bourgeois dirigé contre le servage en Russie au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette organisation avait à sa tête Boutachévitch-Pétrachevski. Le cercle n'avait pas de plan d'action précis : certains de ses membres penchaient vers le libéralisme et n'admettaient que la propagande pacifique, d'autres étaient partisans des méthodes révolutionnaires. Le gouvernement tsariste décapita le cercle avant qu'il ait eu le temps de prendre corps. En 1849, quatre ans après sa fondation, il fut liquidé.

Les pétrachevtsy haïssaient les conditions sociales et politiques régnant à cette époque en Russie. Les idées démocratiques révolutionnaires de *Herzen* (V.) et de *Biéliniski* (V.) eurent sur eux une influence décisive. Leurs conceptions radicales se reflètent dans le second fascicule du « Dictionnaire de poche des mots étrangers », rédigé par M. Boutachévitch-Pétrachevski. C'est à lui qu'appartient la définition des mots « matérialisme », « mysticisme », « morale », « droit naturel », « nationalité », etc. Le mysticisme, écrivait Pétrachevski, est un « système absurde », « l'erreur la plus grande... qui constitue un obstacle majeur au progrès de l'intelligence humaine ». L'appellation de « matérialistes », explique Pétrachevski, ne convient vraiment « qu'à ceux qui ont réfléchi aussi bien à la matière qu'à l'âme et se sont convaincus, que dans le monde il n'y a rien à part la matière ». Les pétrachevtsy étaient partisans de l'instruction, de la science, du savoir ; ils se dressaient contre l'ignorance, la superstition, la religion. Toute connaissance est connaissance de la réalité, disait Pétrachevski. En découvrant les lois de la nature et de la société, la science aide l'homme. Les pétrachevtsy critiquaient les idéalistes allemands pour leur détachement de la vie, leur abstraction.

Les pétrachevtsy avaient une conception idéaliste de l'histoire de la société. Suivant les idées des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, Pétrachevski affirmait que l'homme naît « ni bon, ni mauvais ; ce sont l'époque, les institutions sociales et les circonstances de sa vie personnelle qui le rendent tel ou tel ». La législation exerce une influence décisive sur les mœurs. Pour atteindre la vertu, il faut abolir les institutions politiques féodales. Pétrachevski était persuadé que des gouvernants vraiment éclairés, « animés par l'idée lumineuse du bien-être social, sauraient créer de meilleures institutions, dans l'espoir de rester dans la mémoire des générations ». Il faut changer les conditions de vie pour les adapter aux désirs et aux besoins de l'homme. Les pétrachevtsy ne doutaient pas de la possibilité d'une société où la satisfaction des besoins des uns ne contrarierait pas les intérêts des autres, où l'égoïsme personnel serait neutralisé par l'égoïsme du groupe et inversement. Cette société harmonieuse serait exempte de tous les vices propres au féodalisme et au capitalisme. Ainsi, les pétrachevtsy étaient pour une refonte de la vie sociale conformément à la nature de l'homme. *Fourier* (V.) exerçait sur eux une profonde influence. Pétrachevski et ses adeptes se proposaient de contribuer par tous les moyens à la réalisation du socialisme en Russie. Mais leur socialisme était utopique ; d'ailleurs, par socialisme, de nombreux pétrachevtsy entendaient tout autre chose que le régime socialiste. Néanmoins, dans les conditions de la Russie d'alors, leur lutte pour le « bonheur de l'homme » signifiait la lutte pour la liberté et les droits du serf russe. Les pétrachevtsy ont le mérite de s'être dressés contre le régime féodal, d'avoir lutté contre l'idéalisme. Ils ont contribué par là au développement du mouvement de libération et au progrès de la pensée sociale en Russie.

**PHENOMENALISME** (du grec [...] — phénomène). Variété de l'idéalisme subjectif, selon laquelle seuls les phénomènes sont accessibles à la connaissance humaine incapable de pénétrer l'être véritable, l'essence des choses. Le phénoménalisme équivaut à *l'agnosticisme* (V.). *Kant* (V.) estimait que seuls les phénomènes sont connaissables ; quant à leur essence (les « choses en soi » — V.), la raison humaine ne peut pas la découvrir. Ainsi, ce qui caractérise le phénoménalisme, c'est la rupture entre le phénomène et l'essence. La sensation due à l'action des objets extérieurs sur l'homme et qui relie la conscience au monde ambiant, est transformée par le phénoménalisme, comme par l'idéalisme subjectif en général, en un mur qui sépare la conscience et le monde extérieur. Les phénomènes ne sont plus qu'un ensemble des sensations humaines. Les machistes (V. *Mach*) étaient des phénoménalistes. Le matérialisme dialectique rejette résolument la conception phénoménaliste du monde. Il n'y a pas d'abîme infranchissable entre le phénomène et l'essence. Le phénomène est une manifestation de l'essence. La meilleure preuve de l'inconsistance du phénoménalisme, c'est la pratique de la production matérielle des hommes, qui montre que l'essence des choses est connaissable. (V. *Essence et phénomène*.)

**PHENOMENOLOGIE.** 1° Dans la philosophie de *Hegel* (V.), conception idéaliste qui présente faussement l'évolution historique de la conscience humaine comme si, depuis la perception sensorielle immédiate jusqu'à la « connaissance absolue », cette évolution ne serait que l'autodéveloppement de l'esprit qui prend conscience de lui-même ; 2° théorie idéaliste subjective réactionnaire, fondée par le philosophe allemand Husserl (1859-1938), en vogue dans la philosophie bourgeoise à l'époque de l'impérialisme. Husserl définit la phénoménologie comme la science philosophique fondamentale, traitant des phénomènes de la conscience dans leur rapport aux objets. Par « conscience », cette théorie entend non la conscience sociale réelle, ni même la conscience réelle d'un individu pensant, mais une conscience transcendantale « pure », détachée de l'homme, de son activité psychique et d'autant plus du milieu social. Par « objets », elle entend non les choses réelles, concrètes et leurs reflets dans la conscience, mais les objets « idéaux », étrangers au monde matériel, aux choses sensibles, concrètes. Comme l'affirment ses partisans, la phénoménologie est une science sans prémisses, indépendante de l'expérience sensible et antérieure aux notions logiques ; elle est fondée sur la description et l'analyse des « données immédiates » de la conscience pure, sur une intuition intellectuelle qui permet de « révéler l'essence » des objets idéaux. Tels sont l'objet et la méthode antiscientifique de la phénoménologie, donnant libre cours à des jongleries verbales toutes scolastiques, vides de sens. Le but principal de cette philosophie décadente est d'embrouiller la raison humaine, de la détourner des problèmes brûlants de la vie et de la science, des méthodes judicieuses et fécondes de la pensée théorique. La

phénoménologie de Husserl a servi de base philosophique à *l'existentialisme* (V.). Le siège de la « Société phénoménologique internationale » se trouve à New-York. Il organise les adeptes de cette théorie pour la lutte contre l'influence grandissante des idées avancées du matérialisme philosophique marxiste.

**PHENOMENE.** V. *Essence et phénomène.*

**PHILOSOPHIE** (du grec [...] — ami et [...] — sagesse). L'objet de la philosophie en tant que science s'est modifié au cours de l'histoire. Avant l'apparition du marxisme, la philosophie était considérée comme une « science des sciences » englobant tout le savoir humain et tenant lieu de toutes les sciences. Cet état de choses s'expliquait par le faible développement des connaissances concrètes sur la nature et sur la société, par la différenciation insuffisante de la science. Le progrès des connaissances concrètes et l'apparition du marxisme ont mis fin à une philosophie de ce genre. La différenciation des sciences, l'aptitude des sciences expérimentales à découvrir les liaisons réelles des phénomènes de la nature et à substituer aux fictions de l'ancienne philosophie, surtout idéaliste, un savoir positif et concret ont rendu superflue la « science des sciences » avec son ambition de bâtir des systèmes universels où les diverses sciences ne représenteraient que des maillons, seraient subordonnées à la philosophie. La philosophie de *Hegel* (V.) fut la dernière tentative de ce genre. La fin de la philosophie en tant que « science des sciences » a été un événement progressiste tant pour les sciences naturelles et sociales que pour la philosophie elle-même. A l'opposé des systèmes philosophiques antérieurs, la philosophie marxiste n'est pas une science au-dessus des autres sciences. Elle a pour objet la démonstration de l'antériorité de la matière par rapport à la conscience, l'étude des lois les plus générales du développement de la nature, de la société et de la pensée ; elle est la méthode, l'instrument de la connaissance scientifique et de la transformation pratique révolutionnaire du monde.

La question fondamentale de la philosophie est celle des rapports entre l'être et la pensée. Suivant leur façon de trancher ce problème, tous les courants philosophiques se partagent en deux grands camps : le matérialisme et l'idéalisme.

La lutte entre le matérialisme et l'idéalisme, la consolidation et le développement, au cours de cette lutte, de la tendance progressiste, matérialiste, représentent une loi de toute l'histoire millénaire de la philosophie. La lutte du matérialisme contre l'idéalisme reflète la lutte des classes progressistes contre les classes réactionnaires.

Dans les temps les plus reculés, la philosophie était cultivée en Chine et dans l'Inde. Aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles avant notre ère, la philosophie apparut dans la Grèce antique où elle atteignit un niveau élevé. Au moyen âge, la philosophie faisait partie de la théologie et n'existait pas comme science indépendante. Le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles marquent le début d'un tournant important : le passage de la scolastique à la recherche expérimentale. Le progrès des rapports capitalistes, de l'industrie et du commerce, les grandes découvertes géographiques et astronomiques et les réalisations des autres sciences de la nature engendrent une nouvelle conception du monde basée sur des connaissances acquises par l'expérience. Grâce aux découvertes de *Copernic* (V.), de *Galilée* (V.), de *Giordano Bruno* (V.), la science fait un bond. L'étude des phénomènes de la nature favorise l'apparition de systèmes philosophiques matérialistes. Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, la conception matérialiste du monde fait des progrès rapides. On voit surgir les théories matérialistes de *F. Bacon* (V.), *Hobbes* (V.), *Toland* (V.), *Priestley* en Angleterre, de *Spinoza* (V.) en Hollande, de *La Mettrie* (V.), *Holbach* (V.), *Helvétius* (V.), *Diderot* (V.) en France, de *Lomonossov* (V.), *Radichtchev* (V.) en Russie. Les philosophes matérialistes critiquent vigoureusement l'idéalisme philosophique, combattent la religion, défendent le principe de la matérialité du monde, exaltent la raison et les sentiments humains. Lomonossov découvrit le premier la loi de la conservation de la matière et du mouvement, dont l'importance est considérable pour la justification scientifique du matérialisme. Radichtchev se fait connaître non seulement comme matérialiste, mais comme partisan actif de l'abolition du servage. A cette époque, le matérialisme était étroitement lié aux mouvements sociaux progressistes, à la lutte du peuple et de la bourgeoisie révolutionnaire contre le féodalisme : « Au cours de toute l'histoire moderne de l'Europe et surtout à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en France, où se déroulait une lutte décisive contre tout le fatras du moyen âge, contre la féodalité dans les institutions et dans les idées, le matérialisme fut l'unique philosophie conséquente, fidèle à tous les enseignements des sciences naturelles, hostile aux superstitions, au cagotisme, etc. Aussi les ennemis de la démocratie s'appliquèrent-ils de toutes leurs forces à « réfuter » le matérialisme, à le discréditer, à le calomnier ; ils défendaient les diverses formes de l'idéalisme philosophique qui de toute façon se réduit toujours à la défense ou au soutien de la religion » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 64). Mais le matérialisme prémarxiste, était limité par son caractère métaphysique et mécaniste. En matière de vie sociale, ses positions étaient idéalistes. Il représentait néanmoins, pour son temps, un phénomène éminemment progressiste. (V. *Matérialisme mécaniste ; Métaphysique.*)

Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, le matérialisme voit se dresser contre lui les théories idéalistes de *Berkeley* (V.), de *Hume* (V.) en Angleterre, ainsi que la philosophie allemande de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, illustrée par les noms de *Kant* (V.), *Schelling* (V.), *Fichte* (V.), *Hegel* (V.). Les idéalistes tentent d'annihiler les résultats obtenus en liaison étroite avec les sciences naturelles par la philosophie matérialiste ; ils s'efforcent de restaurer les idées religieuses de la primauté de l'« esprit absolu », de Dieu, du « moi » subjectif, etc. Une acquisition importante de la philosophie allemande, surtout de la philosophie hégélienne, fut la méthode dialectique. Mais cette méthode était bâtie sur des principes erronés, idéalistes ; seul le marxisme, en utilisant le noyau rationnel, l'élément positif de cette méthode, a créé la dialectique matérialiste révolutionnaire.

Après 1840, il s'est produit dans la philosophie un tournant historique. Sur le fond des toutes dernières réalisations de la science, surgit la philosophie marxiste, expression théorique des intérêts de la classe la plus révolutionnaire, la société capitaliste, le prolétariat. Ce fut un véritable bond révolutionnaire de la vieille à la nouvelle philosophie, la seule qui soit fondée sur les sciences de la nature et l'histoire de la société humaine. Aucune école, aucun courant philosophique n'a jamais eu de très nombreux adeptes, n'a jamais exercé une influence sur les larges masses populaires. Les anciens systèmes philosophiques étaient professés surtout par des individus isolés et ne s'adressaient qu'à des initiés. La philosophie marxiste n'est pas une école philosophique au sens courant du terme, ce n'est pas simplement une nouvelle école de plus en

philosophie, suivie par une poignée de disciples ; c'est l'idéologie de millions de travailleurs et avant tout de la classe ouvrière, la classe la plus avancée et la plus révolutionnaire. Le *marxisme-léninisme* (V.) est l'idéologie du prolétariat, la doctrine qui indique la voie pour renverser le capitalisme, édifier le socialisme et le communisme. C'est donc la philosophie de millions d'êtres humains, leur arme de lutte pour leur affranchissement. Aucun système ou école philosophique n'a eu et ne pouvait avoir de telles qualités. L'ancien matérialisme était contemplatif. La philosophie marxiste a proclamé que son objectif est la transformation révolutionnaire du monde.

Le marxisme a créé une forme supérieure du matérialisme, le *matérialisme dialectique* (V.), qui résout tous les problèmes que posait, sans pouvoir leur apporter de solution, la pensée d'avant-garde prémarxiste. L'ancienne philosophie, y compris la philosophie matérialiste, était incapable d'expliquer scientifiquement les phénomènes sociaux. Avant Marx et Engels dominait une conception fautive, idéaliste de l'histoire. Les idéologues du prolétariat ont créé une science sociale aussi précise que les sciences naturelles. Le *matérialisme historique* (V.) est une des plus belles conquêtes de la philosophie scientifique. Cette théorie a révélé les forces motrices véritables de l'évolution sociale, a montré aux classes opprimées, en lutte contre le capitalisme, les lois du développement social, ce qui leur permet d'agir consciemment, en parfait accord avec la nécessité historique, avec les lois objectives du développement social. Grâce au matérialisme dialectique et au matérialisme historique, le socialisme qui n'était qu'un rêve utopique est devenu une science véritable. La philosophie marxiste est liée indissolublement au socialisme prolétarien dont elle constitue le fondement théorique.

En Russie, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque où la paysannerie soutenait une lutte acharnée contre le servage, la philosophie matérialiste connut un développement intense. Une brillante pléiade de révolutionnaires démocrates, porte-parole de la révolution anti-servagiste qui montait, se dressa contre l'idéalisme philosophique, instrument de l'ancien régime, et mit au point la philosophie matérialiste la plus avancée de la période prémarxiste (*Biéliniski — V., Herzen — V., Tchernychevski — V., Dobrolioubov — V.*). Les démocrates révolutionnaires russes, dont le matérialisme était militant et non contemplatif, comprenaient la nécessité d'une refonte radicale de la société, s'inspiraient de la théorie du développement et du changement, avaient conscience du rôle immense des masses populaires dans l'histoire. Marx et Engels avaient la plus haute opinion de Tchernychevski et de Dobrolioubov qu'ils considéraient comme de grands savants et critiques du capitalisme. Cependant les conditions de la Russie servagiste n'ont pas permis aux démocrates révolutionnaires de s'élever jusqu'au matérialisme dialectique et historique bien qu'ils aient avancé dans cette voie.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, parallèlement à l'essor du capitalisme en Russie, grandissait rapidement la classe ouvrière russe appelée à devenir — à l'époque de l'impérialisme, stade suprême du capitalisme — l'avant-garde de tout le prolétariat international. Pour des raisons historiques, la Russie était à ce moment le nœud de toutes les contradictions de l'impérialisme. Le centre du mouvement révolutionnaire s'était déplacé en Russie où mûrissait une grandiose révolution populaire à la tête de laquelle se trouvait le prolétariat russe, le plus révolutionnaire du monde. C'est pourquoi la Russie devint le foyer du léninisme, étape nouvelle et supérieure du marxisme, propre à l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes. La Russie fut la première à briser la chaîne de l'impérialisme et à inaugurer l'ère du triomphe du socialisme. C'est en Russie que les idées du socialisme scientifique de Marx et d'Engels ont triomphé pour la première fois. La victoire du socialisme en Russie marque la victoire du marxisme, de la philosophie marxiste. Dans les travaux de Lénine, guide du prolétariat russe et international, tous les aspects de la philosophie marxiste ont trouvé un nouveau développement. Lénine a enrichi toutes les parties constitutives de la philosophie marxiste : la méthode dialectique, théorie matérialiste, matérialisme historique. Il a défendu la philosophie marxiste contre les attaques des opportunistes de la II<sup>e</sup> Internationale et a perfectionné encore plus ce puissant instrument du prolétariat. La philosophie marxiste a continué à se développer dans les travaux de J. Staline. Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique sont aujourd'hui le fondement théorique de la lutte libératrice du prolétariat de tous les pays, c'est la base théorique de l'édification du socialisme dans les pays de démocratie populaire, de l'édification du communisme en U.R.S.S. Le matérialisme dialectique est la seule méthode valable des sciences modernes, la seule théorie scientifique permettant d'expliquer et de transformer la nature et la société.

**PHILOSOPHIE ANTIQUE** (VI<sup>e</sup> s. av. n. è. - V<sup>e</sup> s. de n. è.). La naissance et le développement de la philosophie en Grèce et à Rome sont indissolublement liés au régime de l'esclavage qui succéda à la commune primitive. Le travail de l'esclave était à la base de toute la vie du monde antique. « Sans esclavage, pas d'Etat grec, pas d'art et de science grecs » (Engels : « Anti-Dühring », P. 1950, p. 213). Parallèlement à la désagrégation de la gens dans la Grèce antique, surgissaient les villes, progressaient les métiers et le commerce. L'essor de la production, la séparation de l'agriculture et des métiers, de venue possible grâce à l'esclavage, la colonisation et l'extension des relations commerciales avec les autres peuples, tout cela a déterminé la floraison de la culture grecque. Le développement de la production, du commerce, de la navigation et de la vie politique et sociale favorisa l'étude de la nature. L'ancienne conception du monde, religieuse et mythologique a cédé de plus en plus la place au désir de pénétrer la réalité objective et les lois de son devenir. C'est sur ce terrain que naquit la philosophie de la Grèce antique. C'était une science universelle, la « science des sciences » qui, du fait que les connaissances scientifiques étaient encore peu développées, englobait toutes les branches du savoir. L'histoire de la philosophie grecque est celle de la lutte d'un matérialisme primitif, naïf, contre différentes théories idéalistes, de la ligne matérialiste de Démocrite contre la ligne idéaliste de Platon. Cette lutte mettait aux prises l'idéologie de la démocratie esclavagiste et celle de l'aristocratie réactionnaire.

On peut y distinguer trois périodes. La *première* (VI<sup>e</sup> siècle av. n. è.) est celle de la formation de la société esclavagiste. Le matérialisme primitif, naïf, spontanément dialectique, est représenté par *l'école de Milet* (V.) et *Héraclite* (V.). *Thalès* (V.), Anaximène, Anaximandre concevaient un élément originel de nature matérielle perpétuellement en mouvement : l'eau (Thalès), l'air (Anaximène), l'« apeiron », matière infinie et indéterminée (Anaximandre.). Héraclite estime que tout ce qui existe a pour origine le feu qui, par la lutte des contraires, engendre toutes les formes de la réalité. Il parlait du flux universel des choses, réduisait l'essence du développement universel aux transformations nécessaires de la matière éternelle. La dialectique d'Héraclite représente un des sommets de la philosophie grecque antique. Les écoles matérialistes de Milet et

d'Ephèse s'élevaient contre les conceptions idéalistes et antidialectiques des écoles de Pythagore et d'Elée. Les disciples de Pythagore (V. *Pythagoriciens*) professaient la doctrine mystique du « nombre » considéré comme le principe de toutes choses, ainsi que la théorie de l'« harmonie » dans la nature et la société, et niaient la lutte des contraires. Les Eléates (Xénophane, Parménide, Zenon) opposent la théorie de l'être immuable et invariable à celle du changement et de la variété de la nature. Par leur thèse métaphysique de l'être immuable, qui exclut la variété des phénomènes et les changements de la nature, les Eléates ouvraient une porte à l'idéalisme.

La *deuxième période* (V<sup>e</sup> siècle av. n. è.) est celle de l'épanouissement de la démocratie esclavagiste de la Grèce antique. L'objet de la philosophie s'élargit et s'approfondit. Les questions de la structure de la matière, la théorie de la connaissance, les problèmes de la vie sociale sont mis au premier plan. La structure de la matière est au centre de l'attention des trois écoles matérialistes du V<sup>e</sup> siècle av. n. è., liées aux noms d'*Anaxagore* (V.), d'*Empédocle* (V.) et de *Démocrite* (V.). Pour Anaxagore l'être est constitué de particules matérielles, « les germes des choses » (« homéoméries ») qui, en se combinant, forment des corps dont les qualités leur ressemblent. Le mouvement s'explique par une force extérieure, le nous (l'intelligence universelle), la matière la plus fine et la plus subtile. Empédocle enseigne que les quatre « éléments » qui composent le monde (le feu, l'air, l'eau et la terre) sont mis en mouvement par deux puissances matérielles : l'« amitié » et la « haine ». C'est dans la théorie atomiste de Démocrite que le matérialisme antique atteint son plus haut développement. Démocrite fut « le premier cerveau encyclopédique parmi les Grecs » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Band 5, M.-L. 1933, S. 121), le représentant le plus éminent de la science unique, non différenciée de l'antiquité. D'après Démocrite, deux principes constituent le fondement de l'être : les atomes et le vide. Les atomes, c'est-à-dire les parcelles indivisibles de la matière, sont éternels et immuables. L'apparition et l'anéantissement des mondes infinis et de toutes les choses de la nature sont le résultat de la combinaison des atomes qui se meuvent dans le vide. La théorie atomiste de Démocrite est mécaniste. Chez les *sophistes* (V.), premiers maîtres de « sagesse » et d'éloquence, l'homme et son comportement sont au centre des recherches philosophiques. La plupart d'entre eux adhèrent à la démocratie esclavagiste et au camp matérialiste. Les vues réactionnaires antidémocratiques sont caractéristiques pour un autre groupe de sophistes. Le sophiste le plus notoire est le matérialiste Protagoras pour qui l'homme est la « mesure de toutes choses » et les sensations, la seule source des connaissances. La philosophie de *Platon* (V.), chef du camp idéaliste, porte-parole de la réaction aristocratique, se dresse contre le matérialisme de Démocrite. Platon continue l'enseignement de la philosophie idéaliste, religieuse et éthique de *Socrate* (V.). Il oppose un monde imaginaire d'idées éternelles et immuables à un monde de choses changeant et imparfait, qui n'est, d'après lui, que l'ombre du premier. Adversaire de la science antique, Platon soutient que le monde fut créé par un dieu, et il réduit le savoir à la réminiscence des idées que l'âme, immortelle et migratrice, contemplant avant d'habiter le corps. De même que sa philosophie, ses vues sociales et politiques étaient réactionnaires. La lutte entre la philosophie matérialiste de Démocrite et la philosophie idéaliste de Platon est le point fondamental de toute l'histoire de la philosophie grecque antique. Cette opposition reflète déjà, et nettement, la portée progressive du matérialisme et le rôle réactionnaire de l'idéalisme dans l'histoire de la science. C'est l'expression de l'antagonisme politique entre la démocratie et l'aristocratie dans la société esclavagiste. Le « savoir encyclopédique d'Aristote » (*Ibid.*, S. 118) était le bilan de la philosophie et de la science antiques. *Aristote* (V.) a réfuté la théorie platonicienne des idées. En ce qui concerne la *question fondamentale de la philosophie* (V.), il hésitait entre le matérialisme et l'idéalisme. Il considérait la matière comme une substance inerte et stagnante, et la forme immatérielle était pour lui le principe créateur et dynamique. Aristote joua un rôle important dans le progrès de la dialectique et de la logique. Il fut le premier à analyser les formes de la pensée.

La *troisième période*, dite hellénistique, est celle de la crise et du déclin de la société esclavagiste. Les diverses sciences positives, qui élaboraient les méthodes d'étude de la nature, commencèrent à se détacher de la philosophie universelle. *Epicure* (V.) et son école continuèrent la ligne matérialiste de la philosophie antique. Matérialiste et athée. Epicure reprend la doctrine atomiste de Démocrite et la défend contre le mysticisme et la religion. Il y apporte des changements dont le principal est la « déviation » spontanée (due à des causes intrinsèques) des atomes par rapport à la ligne droite, grâce à quoi ils peuvent se rencontrer. Il enseigne que la philosophie a pour objectif le bonheur des hommes ; pour être heureux il faut se délivrer des superstitions religieuses et se rendre maître des lois de la nature. *Lucrèce* (V.) (1<sup>er</sup> siècle av. n. è.) fut le disciple et le vulgarisateur de la doctrine d'Epicure dans la Rome antique. A partir des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles av. n. è., la crise générale et le déclin du régime esclavagiste entraînent la décadence de la philosophie. Les différentes écoles de l'époque hellénistique et romaine (académiciens, stoïciens, sceptiques et autres) expriment la dégradation évidente de la pensée philosophique qui glisse vers l'idéalisme et le mysticisme.

Dans leur lutte contre le matérialisme et la science, les idéologues réactionnaires d'aujourd'hui falsifient la philosophie antique. Ils déclarent que Démocrite, Epicure et les autres matérialistes de l'antiquité sont immoraux et indignes du nom de philosophes. Ils tentent de ressusciter la doctrine réactionnaire des idées et de l'Etat « idéal » platonicien, de l'accommoder pour servir la cause du mysticisme religieux et de justifier la politique des classes exploiteuses.

Les classiques du marxisme-léninisme ont apprécié hautement les représentants du matérialisme et de la dialectique de la Grèce ancienne. Engels dit que les philosophes grecs de l'antiquité étaient des « dialecticiens nés » qui considéraient la nature sans les œillères idéalistes. Lénine dans ses notes sur les « Leçons d'histoire de la philosophie » de Hegel flétrit les tentatives de l'idéaliste Hegel d'amoindrir la portée des idées matérialistes de Démocrite et d'Epicure. Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine oppose la ligne matérialiste de Démocrite à l'idéalisme de Platon. Dans « *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique* », Staline souligne la portée de la dialectique de la Grèce antique.

**PHILOSOPHIE CHINOISE.** Au seuil du premier millénaire avant notre ère, à l'époque de la désagrégation de la commune primitive, on vit apparaître en Chine des conceptions matérialistes spontanées. Les Chinois estimaient que toutes les choses sont constituées de cinq éléments : bois, métal, eau, feu et terre et le substrat commun à ces éléments originels était la substance matérielle « Tsi » qui évoque l'air ou l'éther. Plus tard, ces rudiments d'idées matérialistes, grâce à la théorie de Lao Tseu sur le « Taô », c'est-à-dire le déterminisme du développement et du changement des choses, devinrent le fondement d'un

système philosophique cohérent. Selon la légende, l'école philosophique de Lao Tseu apparut à la fin du VI<sup>e</sup>-début du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Elle se dressa contre le despotisme de la noblesse. Lao Tseu disait : « Le peuple est affamé parce que ses gouvernants engloutissent trop d'impôts. »

Lao Tseu proclamait que la vie de la nature et des hommes suit un cours déterminé, le « Taô », sans qu'intervienne une force surnaturelle quelconque. D'après le « Taô », tout, dans le monde, se meut et change et dans ce processus toutes les choses se transforment nécessairement en leurs contraires. Au cours du changement infini, le nouveau triomphe toujours de l'ancien. Par ailleurs, Lao Tseu soutient que l'homme ne doit pas s'immiscer dans le processus naturel du développement. Il exhorte les hommes à la passivité, prêche le retour à la vie primitive et non le progrès. Malgré son étroitesse, qui s'explique historiquement, cette doctrine joua un grand rôle dans l'histoire de la philosophie et de la culture chinoises. Le principal mérite de Lao Tseu, c'est qu'en opposant le « Taô » naturel à la volonté divine, il a pressenti l'existence de lois générales qui régissent le monde réel et dont elles expriment l'essence. Lao Tseu a eu pour disciple Yang Chu (IV<sup>e</sup> siècle av. n. è.), matérialiste notoire, qui niait l'existence de forces surnaturelles et se dressait contre le culte des ancêtres. Cette doctrine est centrée sur l'homme. De là l'idée de la liberté de l'individu : « Tout pour soi », tout pour l'homme. Le matérialisme de Lao Tseu et de Yang Chu porta un coup vigoureux aux courants idéalistes et en particulier au confucianisme.

Confucius (551-479 av. n. è.) a fondé la première école privée en Chine. Il énonça des idées rationnelles, notamment sur les problèmes de l'éducation, mais, quant au fond, sa doctrine a un caractère conservateur. Il se dressa contre tous les éléments nouveaux, lutta pour la restauration d'un régime social caduc, tenta de perpétuer les rites religieux du régime patriarcal. Il partageait les hommes en « nobles » et « bas » ; ces derniers devaient servir docilement la noblesse. Dans ce but, il conçut une éthique ayant pour principe la « charité ». Il croyait à la « destinée céleste ».

La doctrine de Confucius fut vivement attaquée par Mo Ti (479-381 av. n. è.). Celui-ci affirme que le principe de la « charité » est dirigé contre les petites gens. Mo Ti opposait à Confucius l'« amour universel » au nom duquel tous les hommes, naturellement égaux, doivent s'entraider. Il protestait contre la guerre entre les royaumes, et réclamait pour le peuple une vie dans la paix. Critiquant la doctrine de Confucius, Mo Ti affirme qu'il n'y a pas de destinée providentielle, que le destin de l'homme dépend de lui-même, de la manière dont il appliquera le principe de l'« amour universel », expression de la volonté céleste. Dans son ensemble, cette doctrine est idéaliste, ce qui n'exclut cependant pas certains éléments matérialistes, notamment dans sa théorie de la connaissance.

Les disciples de Mo Ti développèrent les vues éthiques et philosophiques du maître en les débarrassant de cette enveloppe mystique qu'était la « volonté céleste ». Ils furent les premiers dans la Chine antique, à élaborer une théorie de la connaissance et une logique inspirées d'un matérialisme naïf. Le savoir comprenait trois parties : la connaissance sensible, la connaissance rationnelle et la pratique. Ils conçurent la notion de « pian » (ce qui signifie « controverse », « dialogue », « dialectique ») appelée à « définir la vérité et le mensonge ». Les disciples de Mo Ti étudièrent également les méthodes logiques de la connaissance comme l'analyse et la synthèse, l'induction et la déduction, l'analogie, la comparaison, etc. Selon eux, nos jugements et nos concepts doivent être fondés sur les choses et correspondre à la réalité.

Aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. n. è., le matérialisme a été violemment attaqué par Men Tseu, disciple de Confucius, par Tchouan Tseu qui interpréta dans un sens idéaliste la doctrine de Lao Tseu sur le « Taô », par d'autres encore. Appartiennent également au camp idéaliste les sophistes Houi Cheu et Koung Soung-loung qui niaient la réalité des choses et du mouvement.

Tout en luttant contre l'idéalisme et le mysticisme, le matérialisme de la Chine antique continua à se développer. Sun Tseu (296-238 av. n. è.), principal représentant du courant progressif dans le confucianisme antique, fut le matérialiste le plus remarquable de cette époque. Il affirme que le ciel est dénué de conscience et n'est qu'une partie de la nature, l'homme est capable non seulement de connaître les choses mais aussi de s'en rendre maître et de les utiliser d'une manière congruente. Cette doctrine est une des sources idéologiques des « fatsia » (« légistes ») qui luttèrent pour l'unification et le progrès de la Chine. Cette école proclame que la législation de l'Etat (« fa ») doit supprimer les rapports claniques, le patriarcat et transformer la société. Han Fei (III<sup>e</sup> siècle av. n. è.), disciple de Sun Tseu, est le représentant le plus marquant de cette tendance. Vers la fin du III<sup>e</sup> siècle av. n. è., les aspirations sociales et politiques des « fatsia » se réalisèrent. La Chine fut unifiée. Mais une révolte d'esclaves, de paysans affranchis et d'artisans ne tarda pas à éclater. Les guerres se poursuivirent sans discontinuer. On vit apparaître une religion nouvelle, la « secte de Taô » qui déforme grossièrement la doctrine de Lao Tseu en faisant de l'antique philosophie athée l'objet d'un culte. Le confucianisme puisa de nouveaux arguments théologiques dans l'enseignement de Toung Chung-shu (II<sup>e</sup>-I<sup>e</sup> siècles av. n. è.)

Un groupe de matérialistes au premier rang desquels se trouve Wang Chung (27-vers 97) s'insurgea contre la mystique religieuse. Wang Chung enseignait que le monde se compose d'une matière éternelle appelée « Tsi », dans laquelle « Taô » agit comme une loi du développement de la réalité même. L'homme est considéré comme un être naturel constitué également de la substance matérielle « Tsi ». Dénonçant la fable de l'immortalité de l'âme, Wang Chung affirme que l'âme humaine, c'est l'énergie vitale de l'homme sécrétée dans l'organisme au cours de la circulation sanguine dont l'arrêt entraîne la disparition de l'âme. La doctrine de Wang Chung représente une étape supérieure dans le développement du matérialisme dans la Chine antique.

Du II<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, quand la société chinoise traversait une crise profonde, la mystique religieuse de la secte taïste d'une part et du bouddhisme de l'autre, connut une période d'épanouissement. La frontière entre la philosophie idéaliste et la religion s'effaça. Des philosophes apparurent qui vidèrent la théorie « Taô » de son contenu matérialiste et l'adaptèrent aux besoins de la religion. Ainsi, le fameux Kê Hung (IV<sup>e</sup> siècle) considérait Taô comme un moyen d'atteindre l'immortalité. Le taïisme devenu une mystification s'assimilait de plus en plus à l'idéalisme confucéen. Les bouddhistes provoquaient sans cesse des discussions sur la nature de l'âme, sur les rapports entre l'être et non-être. A cette époque, plusieurs penseurs

remarquables élevèrent la voix contre le mysticisme et l'idéalisme : Pei Wei (III<sup>e</sup> s.), Pao Ching-yen (IV<sup>e</sup> s.), Fan Chên (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) et de nombreux autres.

Du VII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, lors du développement de la féodalité, le bouddhisme a dominé et sa philosophie a pénétré dans tous les domaines de la culture. Le confucianisme et le taoïsme furent relégués à l'arrière-plan. Un matérialiste militant, Lu Tsai (VII<sup>e</sup> s.), attaqua le mysticisme et l'idéalisme. La lutte acharnée qui opposait les sectes bouddhistes, rappelle celle du nominalisme et du réalisme dans l'Europe médiévale. Le bouddhisme se scinda en deux grands courants, septentrional et méridional, ce qui l'affaiblit sensiblement et favorisa ses adversaires, les confucianistes avant tout, qui reconquirent leurs positions. En critiquant la scolastique bouddhiste, quelques confucianistes émirent des thèses de tendance matérialiste. Cependant, dans la période qui suivit, après leur victoire décisive sur les bouddhistes, les disciples de Confucius se remirent à développer leur philosophie idéaliste. Ce qu'on appelle l'« école orthodoxe », qui eut pour maître Chu Hsi (1130-1200), marque l'apogée de l'idéalisme confucianiste. Chu Hsi estime que le monde est constitué par deux principes : « Li » incorporel et « Tsi » corporel. « Li » est la force créatrice raisonnable, qui convertit la matière passive, « Tsi » en choses concrètes et qui les gouverne. Il affirme que « Li », principe idéal, incarne dans l'homme des qualités positives (l'aspiration au bien) tandis que la substance matérielle « Tsi » lui confère des qualités négatives (les tentations des sens). Le rôle des philosophes consiste à développer par tous les moyens les qualités positives de l'homme et à entraver ses intentions malignes. Sous le régime féodal, cela signifiait que les serfs devaient endurer sans murmure toutes les privations et obéir docilement aux seigneurs qui les exploitaient et les opprimaient féroce­ment. La doctrine de Chu Hsi érigée en idéologie orthodoxe officielle régna sans partage pendant plusieurs siècles dans la Chine féodale.

Toutefois l'« école orthodoxe » avait des adversaires à gauche aussi bien qu'à droite. Ses critiques de gauche furent Yeh Shui-sin (1150-1223) et Chên Lung-chuan (1143-1194) qui réfutèrent l'idéalisme de Chu Hsi, en particulier son apriorisme dans la théorie de la connaissance. Yeh Shui-sin et Chên Lung-chuan conviaient les savants à renoncer à la scolastique stérile et à s'adonner à une œuvre utile pour le bien du peuple. La critique de droite de l'« école orthodoxe » fut amorcée par Lu Siang-shan (1139-1192) qui reproche à Chu Hsi d'admettre l'existence objective de Li et de Tsi. Plus tard cette critique devint tout un système idéaliste subjectif fondé par Wang Yang-ming (1478-1528) d'après lequel en dehors de la conscience il n'y a ni choses ni lois. Ma représentation, affirmait-il, c'est justement la chose. L'expérience de l'homme ne le conduit qu'à des errements. Tout dépend de notre « Moi ». A l'appui de cette thèse, il lança la théorie de l'« unité de la connaissance et de l'action » ayant pour tâche de sauver le régime féodal menacé. Wang Yang-ming et ses nombreux émules tentèrent de renouveler les idées réactionnaires du confucianisme et de détourner les masses populaires de la lutte contre leurs oppresseurs. Par la suite, l'école de Wang Yang-ming devint un des principaux courants idéologiques de la Chine féodale à l'égal de l'« école orthodoxe ».

Cependant, au sein de l'école de Wang Yang-ming, se manifestèrent diverses tendances qui engagèrent entre elles une lutte acharnée. Quelques-uns de ses disciples se rallièrent au matérialisme et déclarèrent ouvertement la guerre à la doctrine de Confucius. Parmi ces philosophes une place de choix revient à Li Chih (1527-1602).

Au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'époque où la féodalité traversait une crise profonde et où des conquérants étrangers avaient envahi la Chine, les éléments progressistes de la société chinoise engagèrent une vaste action contre les tendances idéalistes. Ce mouvement était dirigé par Huang Tsung-hsi (1610-1696) et Wang Fu-chih (1619-1692). Huang Tsung-hsi, patriote ardent et guerrier intrépide, combattit les conquérants mandchous. Après l'échec de la résistance armée, il s'adonna à des travaux scientifiques et répandit des idées démocratiques, antiféodales. Il exhorta les fonctionnaires et les intellectuels à servir le peuple et non l'empereur. En ce qui concerne la *question fondamentale de la philosophie* (V.), ses positions étaient matérialistes : il soutint que, dans le changement infini universel, il n'y a qu'une seule substance, la substance matérielle (« Tsi »), qui remplit tout l'espace. Ses idées démocratiques étaient partagées par l'éminent matérialiste Wang Fuchih. Il pensait que la terre, considérée comme la propriété de l'empereur, doit appartenir au peuple. Dénonçant le mysticisme, il affirme que la matière est éternelle, qu'elle est une donnée première et que ses lois ont un caractère objectif. Il émit la théorie de l'« unité du corps et du mouvement ».

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, période du raffermissement de la dynastie mandchoue, le célèbre savant et philosophe matérialiste Tai Tung-yuan (1723-1777) éleva la voix contre l'idéologie dominante de l'« école orthodoxe ». Tai Tung-yuan estime que le monde matériel est le siège d'un processus continu de changements qui « sans cesse enfante une vie nouvelle ». C'est la manifestation de la loi naturelle du « Taô », inhérente à la réalité même. Pour connaître cette loi, il faut analyser concrètement les choses dans leurs plus petits détails.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que la Chine devenait un pays semi-colonial, le mouvement des paysans, connu sous le nom de l'insurrection des « Tai-Ping » (1850-1864), prit une vaste ampleur. L'organisateur et le théoricien de ce mouvement, Hung Siu-tsuan (1812-1864), sous le couvert du christianisme importé en Chine par les Européens, tenta de réaliser une réforme agraire dans l'« Etat céleste de la grande prospérité », fondé par les Tai-Ping. Cette révolution fut écrasée. Mais l'idée d'égalité lancée par les Tai-Ping joua un rôle énorme dans le mouvement paysan qui suivit. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à la faveur d'une nouvelle vague révolutionnaire, en réponse à l'aggravation du joug féodal et colonial, on vit surgir en Chine deux courants idéologiques et politiques qui préconisaient divers moyens de rénover le pays : le courant démocratique révolutionnaire dirigé par Sun Yat-sen, exigeait une réforme radicale du régime bureaucratique et féodal, la fin de la domination mandchoue et l'instauration d'un régime républicain ; le courant réformiste dirigé par Kang Yu-wei (1858-1927) voulait, à l'aide de quelques transformations « d'en haut », atténuer les contradictions sociales et restaurer la puissance de l'Etat en maintenant le régime féodal et monarchique. Un des théoriciens réformistes progressistes, Tan Szu-tung (1865-1898), professait le matérialisme. Réfutant l'idéalisme de Confucius, il estimait que les diverses choses sont des combinaisons de 73 éléments chimiques dont le substrat commun est la force ou énergie, appelée « idai », inhérente aux corps. L'univers se modifie constamment et l'histoire de la société humaine suit ces modifications. Tan Szu-tung prédit qu'un jour viendrait inéluctablement où, sur toute la surface du globe, « il n'y aurait ni Etats, ni guerres... il n'y aurait ni domination ni

despotisme », tous les hommes seraient libres et « il n'y aurait pas de différence entre les nobles et les vilains, entre les riches et les pauvres... ». Pénétré de la volonté de combattre le régime féodal, le matérialisme de Tan Szu-tung servit de fondement théorique à l'aile gauche des réformistes dans leur lutte contre la dynastie mandchoue.

Le plus grand révolutionnaire de la Chine à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle est Sun Yat-sen (1866-1925). A la veille de la révolution chinoise de 1911, il élaborait une plate-forme politique des révolutionnaires chinois, qui fut hautement appréciée par Lénine. « Un démocratisme sincère et combatif pénètre chaque ligne de la plate-forme de Sun Yat-sen », écrivait Lénine en 1912 dans son article « Démocratie et populisme en Chine ». Sun Yat-sen résuma sa doctrine dans « trois principes populaires » : nationalisme (lutte pour l'indépendance nationale), démocratisme (création du régime républicain), et prospérité du peuple (remise de la terre aux paysans, limitation du capital). Objectivement, le programme économique de Sun Yat-sen ouvrait à la Chine le chemin de l'évolution capitaliste bien que, subjectivement, son auteur estimât qu'à l'aide de ce programme, en raison du retard féodal de la Chine, on pouvait « prévenir » le capitalisme. Sun Yat-sen approuvait pleinement la théorie matérialiste de Darwin (V.) sur l'origine du monde organique et exprima des idées matérialistes sur la théorie de la connaissance. Cependant il fit des concessions importantes à l'idéalisme dans différents domaines : classification des hommes en trois groupes suivant leurs caractéristiques intellectuelles, doctrine de l'« élément vital », etc. Malgré son caractère contradictoire et son étroitesse bourgeoise, la doctrine de Sun Yat-sen marqua un grand progrès dans la philosophie de la Chine. Ce qui la distingue, c'est qu'au cours de la lutte révolutionnaire, elle s'est enrichie constamment en se débarrassant de ses éléments conservateurs. « Toute sa vie, écrit Mao Tsé-toung, Sun Yat-sen lutta pour ses idées, pour le développement de sa doctrine dont il ne s'écarta jamais ; il compléta et approfondit sans cesse sa théorie des trois principes populaires. » Sous l'influence de la Révolution socialiste d'Octobre en Russie, Sun Yat-sen révisa ses opinions, perfectionna sa théorie des trois principes populaires en y ajoutant trois principes politiques : soutien des ouvriers et des paysans, alliance avec les communistes, alliance avec l'U.R.S.S. Ami sincère de l'Union Soviétique, Sun Yat-sen salua chaleureusement la Révolution socialiste d'Octobre en Russie qu'il appela « la grande espérance de l'humanité ».

Après la mort de Sun Yat-sen, la clique réactionnaire du Kuomintang mit l'accent sur les côtés réactionnaires et conservateurs de sa doctrine et, se couvrant de son nom, s'engagea dans la voie de la trahison nationale. Seule la classe ouvrière chinoise et son détachement d'avant-garde, le parti communiste, sont les héritiers légitimes de la doctrine de Sun Yat-sen. Tout en critiquant les utopies petites-bourgeoises et les idées conservatrices de Sun Yat-sen, le Parti communiste de Chine sauvegarde et développe le noyau démocratique et révolutionnaire de son programme politique et économique. Sous l'influence directe de la Grande Révolution socialiste d'Octobre, on vit surgir en Chine un puissant mouvement antiféodal et anti-impérialiste, appelé le « mouvement du 4 mai » (1919). Ce mouvement était dirigé par les premiers marxistes chinois qui, luttant à cette époque contre l'idéologie féodale et impérialiste, dénoncèrent la nature réactionnaire du confucianisme et autres doctrines philosophiques et religieuses, soumirent à une critique impitoyable les néo-kantiens mystiques Tchang Kiun-tan, Liang Chi-chao, etc., dévoilèrent la trahison du pragmatiste Hu Chi et de ses acolytes. Fondé en 1921, le Parti communiste de Chine mit à nu au cours de la lutte contre ses ennemis idéologiques, les racines sociales et historiques de la politique colonialiste de l'impérialisme et la trahison de ses laquais, les militaristes chinois. Les principaux ouvrages philosophiques des classiques du marxisme-léninisme furent traduits en chinois : l'« Anti-Dühring », « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », la « Dialectique de la nature » d'Engels ; le « Matérialisme et empiriocriticisme » de Lénine ; « Des principes du léninisme » de Staline, etc. Malgré les répressions du Kuomintang, la littérature marxiste-léniniste fut largement diffusée dans tout le pays. En 1934, la clique dirigeante du Kuomintang, qui luttait contre le parti communiste, organisa ce qu'on appelle le « mouvement pour une vie nouvelle » dont l'objectif principal était la restauration de la morale réactionnaire de Confucius et le renforcement de la dictature fasciste du Kuomintang. La « justification » théorique de ce fameux mouvement fut confiée à un ennemi juré du peuple chinois, un émule des idéalistes américains, Chen Li-fu. Les communistes de Chine dénoncèrent la nature réactionnaire de l'idéologie et de la politique de la clique dirigeante du Kuomintang et déployèrent une vaste propagande en faveur de la philosophie marxiste. Les remarquables travaux philosophiques de Mao Tsé-toung (V.) de cette période, « De la pratique » et « Des contradictions », portèrent un rude coup au dogmatisme aussi bien qu'à l'empirisme, bases idéologiques de l'opportunisme de droite et de « gauche » au sein du parti communiste. Appliquant la dialectique matérialiste d'une façon créatrice, le parti communiste de Chine, dirigé par Mao Tsé-toung, battit en brèche ses adversaires, élaborait une stratégie et une tactique véritablement scientifiques et conduisit le peuple chinois à la victoire historique sur la réaction impérialiste et féodale.

La victoire de la Grande Révolution chinoise marque le triomphe des idées marxistes-léninistes et la faillite de la philosophie bourgeoise en Chine. Le marxisme-léninisme est en train d'être assimilé par de larges milieux d'intellectuels progressistes et de militants de la Chine populaire. Dans leur lutte contre la philosophie bourgeoise, pour l'idéologie marxiste, pour la science matérialiste, les marxistes chinois mettent largement à contribution les publications soviétiques. En Chine, on propage activement la doctrine matérialiste de Pavlov (V.) sur l'activité nerveuse supérieure, la théorie de Mitchourine (V.) et les travaux d'autres savants soviétiques.

**PHILOSOPHIE DE LA NATURE.** Répandue surtout aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, à l'époque où les sciences empiriques ne pouvaient encore expliquer de nombreux phénomènes et leurs connexions objectives, la philosophie de la nature a représenté une tentative pour comprendre le monde à l'aide de principes abstraits, spéculatifs. Engels en a donné une caractéristique profonde dans « *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* » (V.). Il montre que les sciences empiriques modernes permettent de brosser un tableau de la nature où tout se tient, tâche qui incombait autrefois à la philosophie de la nature qui remplaçait « les rapports réels encore inconnus par des rapports idéaux, fantastiques, en complétant les faits manquants par des choses imaginées, et en comblant les lacunes existant dans la réalité par simple imagination. En procédant ainsi, elle a eu maintes idées géniales, pressenti maintes découvertes ultérieures, mais elle a également donné le jour à maintes absurdités. Il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. Aujourd'hui qu'il suffit d'interpréter les résultats de l'étude de la nature de façon dialectique, c'est-à-dire dans le sens de l'enchaînement qui lui est propre, pour arriver à un « système de la nature » satisfaisant pour notre époque, et que le caractère dialectique de cet enchaînement s'impose,



même contre leur gré, aux cerveaux des naturalistes formés à l'école métaphysique, — aujourd'hui la philosophie de la nature est définitivement mise de côté. Toute tentative de la ressusciter ne serait pas seulement superflue ; *elle constituerait un pas en arrière* » (Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M 1946. p. 51). C'est dans l'idéalisme allemand — *Schelling* (V.) et *Hegel* (V.) — que la philosophie de la nature a trouvé son expression la plus typique. D'après Schelling, sa tâche est de « construire la matière ». L'« âme du monde » est la force qui relie et organise les phénomènes. Dans la nature et son évolution Schelling voyait une action orientée vers un but, une aspiration à la perfection, à l'unité artistique. La lumière est la « contemplation intérieure de la nature » et la pesanteur, sa « contemplation extérieure ». Pour Hegel la nature est une « incarnation » de l'Esprit, de l'Idée absolue. Par elle-même, la nature ne présente pas un caractère d'unité, d'intégrité ; par eux-mêmes, les phénomènes sont disparates ce qui les relie, c'est le développement de l'« Idée absolue ». Hegel nie ainsi l'évolution dans la nature organique et inorganique. Le mépris des données expérimentales fournies par les sciences empiriques engendre des idées fantastiques et absurdes. Hegel croyait, par exemple, que la vendange dépendait de l'apparition des comètes, etc. Engels critiqua sévèrement la philosophie de la nature, mais en même temps il en nota certains éléments positifs, l'effort pour s'élever au-dessus d'une simple description empirique des faits, certaines intuitions profondes, par exemple l'idée du développement, formulée par Oken (1779-1851).

Les sciences avancées n'ont que faire d'une philosophie de la nature placée au-dessus d'elles, car le matérialisme dialectique les arme de sa puissante méthode d'investigation. Cependant, la science et la philosophie réactionnaires s'évertuent aujourd'hui encore à ressusciter les spéculations fantastiques de cette doctrine.

**PHILOSOPHIE DE L'« INTEGRITE »** (*Intégrisme*). Variété de la philosophie idéaliste fondée par le feld-maréchal anglais Smuts (1870-1950). C'est un système réactionnaire, basé sur la falsification mystique du principe d'unité et de liaison réciproque. Soulignant la primauté du « tout » par rapport à la « partie » et l'impossibilité de réduire le tout à ses parties constituantes, cette philosophie confère à la notion d'« intégrité » un sens idéaliste et mystique ; l'univers est envisagé comme une hiérarchie d'« intégrités » mystiques. Smuts tire de sa philosophie des conclusions politiques manifestement réactionnaires : il vante le colonialisme britannique, exige la docilité des nations et des classes asservies au nom d'une prétendue « intégrité » supérieure.

**PHILOSOPHIE DE L'ORIENT ANTIQUE.** L'histoire de l'Orient antique est celle d'un régime esclavagiste, de la naissance et du développement d'un Etat despotique, de la désagrégation de la commune primitive, d'une différenciation de classes croissante, d'une âpre lutte sociale. Cette lutte donne naissance à des germes de pensée libre, à de premières protestations contre les dogmes religieux, on voit apparaître certains rudiments d'une conception matérialiste du monde, et les premières théories politiques font leur apparition. Les premiers coups portés dans l'Egypte antique aux conceptions religieuses traditionnelles visaient le dogme de l'au-delà. Le célèbre « Chant du harpiste », œuvre classique de l'ancienne littérature égyptienne, met ce dogme en doute : « Personne ne revient pour parler du règne de l'au-delà. » L'architecture, l'agriculture, l'irrigation, etc., exigeaient l'accumulation et la systématisation de connaissances : une géométrie, une mécanique, une astronomie, des éléments de chimie et de technologie des matériaux. L'invention de l'écriture hiéroglyphique en Egypte marque un approfondissement et une extension du savoir humain, ce qui, à son tour, donne naissance à des embryons d'une conception matérialiste du monde, Plutarque affirme que le philosophe grec *Thalès* (V.) « emprunta aux Egyptiens l'idée que l'eau est la cause première et le principe de toute chose ». Parmi les textes égyptiens antiques, qui sont généralement remplis de fictions et de chimères religieuses, on trouve aussi des écrits tout à fait différents. Par exemple : « L'eau fraîche de ce pays enfanta les êtres vivants, toutes choses en émanent. » Cependant les germes d'idées progressives étaient étouffés dans l'ancienne Egypte par des doctrines religieuses, idéalistes.

Comme l'Egypte, la Babylonie exerça une grande influence sur le progrès de la science et de la philosophie dans le monde antique. Le système numérique babylonien précéda les chiffres arabes. Les mathématiciens de Babylone, qui ont posé les fondements de l'algèbre, savaient extraire les racines carrées et cubiques et connaissaient les principes de la géométrie y compris le célèbre théorème de Pythagore. L'astronomie babylonienne disposait d'une carte du ciel étoilé visible à l'œil nu. La controverse du maître et de son esclave sur le sens de la vie est un monument de dialectique babylonienne. L'esclave plein de sagesse et instruit par la vie est opposé son maître ballotté dans tous les sens, incapable de prendre conscience des contradictions entre ses désirs et la réalité. Cependant en Babylonie également, les rudiments de pensée matérialiste furent de plus en plus supplantés par des doctrines religieuses, idéalistes, expression de la classe dominante des exploités esclavagistes.

Les premiers courants et écoles philosophiques matérialistes, surgis dans l'Inde et en Chine, dépassèrent de loin les conceptions philosophiques de Babylone et de l'Egypte. La vie sociale dans l'Inde et en Chine avait atteint un niveau sensiblement supérieur à celui des autres pays de l'Extrême-Orient. Dans l'Inde, ce développement coïncida avec la période où l'esclavage avait commencé à déborder le cadre étroit du régime des castes. La division de la société en castes, qui lésait non seulement les paysans, mais aussi les marchands et les artisans des villes, entravait le progrès des forces productives. Une vague de protestations contre l'emprise du brahmanisme et de ses prêtres qui sanctifiaient le régime des castes, mit en branle la paysannerie et les masses citadines (marchands et artisans). Dans la vie sociale, on vit se renforcer des éléments nouveaux qui s'opposaient à l'ancien ordre des choses, avec son arbitraire, l'omnipotence des prêtres et l'humiliation des masses. Ces fortes contradictions trouvèrent une expression dans le domaine idéologique. A cette époque un courant matérialiste, appelé « charvakas », apparut dans la philosophie indienne. (On suppose que Charvakas fut un penseur antique qui donna son nom à cette orientation philosophique. D'après une autre hypothèse, « charvakas » proviendrait de la fusion de deux mots : « charu » — accessible, « vakas » — parole). Un autre terme employé pour désigner cette tendance matérialiste, « lokayata », peut signifier « opinions des petites gens ». Cette dénomination souligne la simplicité des principes fondamentaux du matérialisme à quoi on opposait les raffinements des écoles idéalistes et mystiques. Beaucoup d'érudits estiment que l'école matérialiste de l'Inde antique fut fondée par le sage Brihaspati, auquel on attribue des poèmes où s'exprime une indépendance d'esprit.

Ces philosophes proclamaient la matérialité du monde. Toutes les choses sont composées de quatre éléments : l'air, le feu, l'eau et la terre qui constituent également le corps humain. Après leur mort, l'homme, les plantes et les animaux se transforment de nouveau en ces éléments. La conscience est une propriété du corps. Le « moi » de l'homme n'existe pas sans le corps. Ce n'est pas par hasard que les gens disent : « Je boite », « je suis aveugle », « je suis gros », car la notion du « moi » est inséparable des propriétés du corps. La mort du corps signifie la fin de la conscience. L'âme n'est pas immortelle, il n'y a ni esprits ni dieux. Le paradis et l'enfer ont été inventés par les prêtres. En ce qui concerne la morale, l'école matérialiste critique la doctrine religieuse de l'ascétisme et de l'annihilation de la souffrance par le renoncement à tout désir et à toute passion. La vie humaine est nécessairement liée à des jouissances et à des souffrances. Celui qui prêche le renoncement aux jouissances sous prétexte qu'elles entraînent des souffrances, celui-là prêche le renoncement à la vie, donc il prêche la mort. L'homme doit s'efforcer de réduire ses souffrances et d'augmenter ses jouissances. Cette éthique s'apparente à l'épicurisme. Le développement de la philosophie matérialiste atteint un niveau encore plus élevé dans la Chine antique. (V. *Philosophie chinoise*.)

**PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE.** Philosophie de la société féodale. A cette époque, la religion était l'idéologie dominante. Les insurrections des paysans et des citadins contre le régime d'exploitation féodale portaient en même temps le caractère d'« hérésies », c'est-à-dire de lutte contre l'Eglise officielle (catholique), bastion de la féodalité. La première tentative de légitimer les dogmes chrétiens appartient à la *patriotique* (V.), doctrine des « Pères de l'Eglise ». Etroitesse religieuse, haine farouche de la science, justification du joug féodal, appels hypocrites à l'ascétisme, tels en sont les traits essentiels. Tertullien (vers 160-230) déclarait : « Je crois parce que c'est absurde ». Saint-Augustin (V. *Augustin*), dont le système était basé sur le *néo-platonisme* (V.), doctrine mystique et idéaliste, proclamait la suprématie du pouvoir de l'Eglise sur le pouvoir laïque et prêchait la domination universelle de l'Eglise catholique. Du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, en Europe occidentale apparut le courant principal de la philosophie médiévale, la *scolastique* (V.), qui prit sa forme définitive au XI<sup>e</sup> siècle, grâce à la consolidation du catholicisme. Cette école religieuse de la classe dominante a régné sans partage dans l'enseignement. Les scolastiques ont adapté aux besoins du christianisme une mixture éclectique et falsifiée des systèmes idéalistes de l'antiquité. Au début, le platonisme (V. *Platon*) exerça la plus grande influence, et, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle ce fut un aristotélisme déformé qui prit sa place. « L'obscurantisme clérical, écrivait Lénine, a tué en Aristote l'élément vivant et éternisé l'élément mort » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 303). Le clergé transforma la logique d'Aristote en une « scolastique figée ». « La philosophie est la servante de la théologie », c'est ainsi que l'Eglise définissait le rôle de la philosophie scolastique. Sa tâche principale, conditionnée par sa nature de classe, était de persuader les masses populaires que le régime d'exploitation féodale avait été créé et sanctifié par Dieu lui-même, et que lutter contre lui, c'était s'insurger contre la volonté divine.

S'efforçant d'appuyer et de défendre l'idéologie officielle de l'Eglise, les scolastiques avaient recours à des subterfuges, à des arguments subtils, purement formels et artificiels. Ils ne tenaient aucun compte des données de l'expérience, s'adonnaient à de creuses logomachies et à des confrontations de textes de fausses autorités. La doctrine la plus influente fut celle de *Thomas d'Aquin* (V.) qui s'appliqua à appuyer le dogmatisme catholique sur un aristotélisme falsifié, et à « légitimer philosophiquement » le régime féodal régnant. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le Pape déclara que la doctrine de « saint » Thomas était « la seule philosophie véritable » de l'Eglise catholique. Les obscurantistes actuels, eux aussi, le portent sur le pavais.

La lutte de classe au sein du féodalisme se manifestait par l'apparition de tendances philosophiques opposées. La lutte du *nominalisme* (V.) et du « réalisme » (V. « *Réalisme* » médiéval) aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles a été la plus significative. Les « réalistes » affirmaient que les idées générales, les « universaux », ont une existence réelle en tant que substances spirituelles ou prototypes antérieurs aux choses particulières. Les nominalistes croyaient que seules les choses particulières, individuelles existent tandis que les universaux ne sont que de simples appellations, des noms que les hommes attribuent aux phénomènes. Dans la lutte du nominalisme contre le « réalisme », à travers le brouillard théologique de l'époque, s'ébauchaient les deux principaux partis en philosophie : le matérialisme et l'idéalisme. Le nominalisme est une des premières expressions du matérialisme. Lénine soulignait que « la lutte des réalistes et des nominalistes du moyen âge a des traits communs avec celle des matérialistes et des idéalistes » (Œuvres, t. 20, éd. russe, p. 173). Lié au mouvement d'opposition contre l'Eglise officielle, le nominalisme était une expression spécifique de l'idéologie des artisans et marchands, de la montée des couches citadines attirées par la connaissance expérimentale et professant une certaine indépendance d'esprit. Cette tendance trouva son expression dans la doctrine d'*Abélard* (V.). Les mêmes forces sociales stimulaient l'intérêt pour les sciences naturelles et les mathématiques complètement dédaignées par la scolastique officielle. En Grande-Bretagne l'essor impétueux de l'économie et l'accentuation de la lutte de classes conditionnent l'apparition de la doctrine de *Roger Bacon* (V.), progressive pour son époque. Bacon attachait une importance particulière aux sciences naturelles et à la technique. Ses vues hardies lui valurent les persécutions de l'Eglise catholique. Les doctrines nominalistes présentaient aussi de vagues tendances matérialistes. Duns Scot (vers 1265-1308) expliquait la faculté de penser que possède la matière par la volonté « insondable » de Dieu ; en même temps, il s'efforçait de briser les chaînes qui attachaient la philosophie à la théologie. Ces tendances atteignirent leur point culminant dans la doctrine du nominaliste *Guillaume d'Occam* (V.). Ce dernier a lutté énergiquement contre le Pape, aux côtés de l'empereur et des citadins avancés qui haïssaient les chevaliers pillards et s'efforçaient d'atténuer l'emprise cléricale.

Par la suite, la scolastique dégénéra définitivement, mais longtemps toutes sortes d'obscurantistes galvanisèrent son cadavre. La scolastique a été la variété dominante de la philosophie médiévale mais non la seule. Diverses doctrines mystiques qui ramenaient la connaissance à l'« illumination » de l'homme ou à l'« union » de son âme au principe divin, ont exercé une certaine influence. Ennemi de l'expérience et de la logique, le mysticisme est évidemment nuisible et réactionnaire ; cependant, dans les conditions historiques particulières du moyen âge, certaines vues sociales des mystiques sur l'inutilité de l'Eglise en tant qu'« intermédiaire » entre Dieu et l'homme, sur la pseudo-érudition des scolastiques, etc., ont pu temporairement les opposer à l'idéologie dominante. Engels considérait la mystique médiévale comme une forme d'opposition à la féodalité. Les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles marquent la fin de la philosophie médiévale. L'apparition et le développement des rapports bourgeois engendrent une nouvelle idéologie, celle de la Renaissance. La culture du Caucase, de

L'Asie centrale, des Arabes, et des autres peuples d'Orient, devança celle de l'Europe occidentale (jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle). Les représentants progressifs de la civilisation orientale s'adonnaient aux sciences naturelles, à la médecine, aux mathématiques, à la géographie, à la technique. Ce sont les Arabes et d'autres peuples orientaux qui firent connaître aux Européens l'aiguille aimantée, la poudre, le papier, etc. Les plus brillants penseurs de l'Orient — *Ibn-Synâ* (Avicenne) (V.), *Ibn-Rochd* (Averroès) (V.), etc., exercèrent une grande influence — le plus souvent positive — sur la philosophie de l'Europe occidentale. A travers la couche épaisse de l'idéalisme, se sont fait jour de fortes tendances matérialistes (éternité de la matière, nature mortelle de l'âme individuelle, déterminisme de la nature, etc.). L'historiographie bourgeoise escamote l'importance de la culture orientale dans le but d'accréditer l'idée réactionnaire de la priorité et de la suprématie absolues de la civilisation de l'Europe occidentale « aryenne », « nordique ». De nos jours, les idéologues bourgeois s'emploient à ressusciter le cadavre de la scolastique médiévale et à utiliser les « théories » obscurantistes dans l'intérêt de la réaction impérialiste.

**PHILOSOPHIE MARXISTE-LENINISTE.** V. *Marxisme-léninisme ; Matérialisme dialectique ; Matérialisme historique ; Matérialisme philosophique marxiste ; Méthode dialectique marxiste.*

**PHILOSOPHIE SEMANTIQUE.** Courant à la mode dans la philosophie bourgeoise, variété de l'idéalisme subjectif, forme caractéristique de l'idéologie décadente de l'époque impérialiste. Principaux représentants : Richards, Carnap, d'autres encore. La philosophie sémantique exerce une influence notable sur la jurisprudence, l'éthique et la critique littéraire bourgeois. Elle est liée étroitement au *positivisme logique* (V.) dont elle est une expression extrême. Elle restaure le *nominalisme* (V.) scolastique du moyen âge, dont elle se distingue par sa liaison intime avec l'idéalisme subjectif.

Branche de la philologie, la sémantique étudie le sens des mots. Nombre d'idéalistes contemporains déclarent que la sémantique est la « science des sciences ». Leur point de départ, c'est la thèse d'après laquelle les notions générales ne seraient que des signes conventionnels, des combinaisons de sons qui ne signifient et ne reflètent rien de réel. De ce faux point de vue, les théories scientifiques ne sont que des échafaudages verbaux vides de sens qui ne font qu'obscurcir l'« expérience ». D'après les idéalistes sémantiques, la philosophie a pour tâche non l'analyse des choses réelles et de leurs rapports, mais l'analyse des mots et de leurs combinaisons, non l'étude de la réalité objective, mais celle de la structure de la langue, de la parole. Les idéalistes sémantiques nient les lois objectives, la liaison causale nécessaire des phénomènes, estimant que les philosophes eux-mêmes « organisent » et « ordonnent » le monde à l'aide de la langue. D'après eux, la source de tous les errements philosophiques, ainsi que de tous les désaccords politiques, réside dans l'imperfection du langage ; la seule méthode correcte pour résoudre tous les problèmes philosophiques et sociaux, pour supprimer toutes les erreurs et confusions, c'est le perfectionnement du langage, la création d'une « métalangue » scientifique précise. Les « sémantiques » en viennent jusqu'à dire que toutes les contradictions de classe et toutes les calamités sociales sont dues à l'imperfection de la langue et à l'absence d'une culture sémantique. La philosophie sémantique met tout sens dessus dessous : d'après elle, ce ne sont pas les contradictions sociales réelles qui sont la cause des conflits idéologiques et de l'« incompréhension » mutuelle, mais au contraire, tout se réduit aux défauts du langage comme moyen de communication entre les hommes ; ce n'est pas la libération réelle des masses laborieuses, opprimées par le capitalisme, qui devra supprimer les contradictions sociales, mais l'« épuration » de la langue, l'éviction des termes inexacts. Tout cela ne représente pas seulement l'idéalisme mais aussi une piteuse tentative des idéologues réactionnaires d'opposer à la lutte de classes, à la lutte des peuples pour la paix et la liberté, une scolastique sémantique et la réforme de la langue présentée comme un moyen magique permettant de vaincre toutes les difficultés de la science et tous les maux de la terre. La doctrine marxiste-léniniste sur le rôle véritable et la place de la langue dans la vie sociale est pour les philosophes marxistes une arme dans la lutte contre cette doctrine réactionnaire. (V. *Langue.*)

**PHILOSOPHIE SPECULATIVE.** Philosophie idéaliste qui envisage la réalité du point de vue de principes généraux a *priori*, de la spéculation pure, sans tenir compte de l'expérience. La « pure force de l'intelligence » est pour elle la source essentielle de la connaissance. Les tenants de la philosophie spéculative s'imaginent qu'il suffit d'inventer certains principes pour pouvoir les imposer à la réalité objective. La philosophie spéculative est notamment représentée par *Descartes* (V.), *Leibniz* (V.), *Hegel* (V.). Critiquant cette méthode, Engels souligne que le point de départ de la philosophie marxiste est diamétralement opposé à celui de la philosophie spéculative. « Les principes ne sont pas le point de départ de la recherche, mais son résultat final ; ils ne sont pas appliqués à la nature et à l'histoire des hommes, mais abstraits de celles-ci ; ce ne sont pas la nature et l'empire de l'homme qui se conforment aux principes, mais les principes, qui ne sont exacts que dans la mesure où ils sont conformes à la nature et à l'histoire » (Engels : « *Anti-Dühring* », P. 1950, p. 08).

**PISSAREV Dmitri Ivanovitch** (1840-1868). Eminent matérialiste et démocrate révolutionnaire russe, ardent champion de l'abolition du servage et de l'affranchissement du travail. Sorti en 1861 de l'Université de Pétersbourg, il se consacre au journalisme, à la tête de la revue d'avant-garde « *Rousskoïé Slovo* » où il poursuit la ligne du « *Sovremennik* » de *Tchernychevski* (V.), la ligne de la démocratie révolutionnaire russe. Bien que Pissarev ait peu vécu (il s'est noyé à 28 ans et il avait passé quatre ans et demi comme détenu politique à la forteresse Pierre et Paul) il a beaucoup fait pour le développement de l'opinion publique en Russie. A une époque où *Biéliniski* (V.) et *Dobrolioubov* (V.) n'étaient plus, où *Herzen* (V.) se trouvait en exil, et Tchernychevski au bagne de Sibérie, il a été l'âme des milieux russes d'avant-garde, surtout de la jeunesse universitaire. L'objet suprême de toutes nos pensées, disait-il, est de « résoudre une fois pour toutes le problème inéluctable de ceux qui ont faim ». Au temps où il était encore étudiant, il s'était déclaré ennemi du servage et avait appelé au « renversement par la violence de la bienheureuse dynastie régnante des Romanov ». Ne pouvant appeler ouvertement à la révolution, il se consacra à la diffusion des connaissances parmi le peuple, persuadé que l'instruction accroîtrait la productivité du travail et aiderait à élever le bien être du peuple. Mais il soulignait que l'essor de l'industrie, l'augmentation des richesses ne suffiraient pas à assurer le mieux-être des masses. Il invoquait l'exemple de la France et surtout de l'Angleterre où l'accroissement des richesses entraînait la paupérisation progressive de la population. Tout en préconisant la propagande des connaissances historiques, des sciences naturelles et de l'« industrialisme », il proposait la

transformation démocratique du régime social, politique et économique. Pissarev s'est efforcé de montrer le rôle décisif des masses populaires.

Il traite les libéraux de « canailles de tout acabit qui jonglent avec des phrases progressistes ». Il condamnait résolument la politique de conciliation entre les partis : les divergences politiques, il faut les mettre à nu jusqu'au bout, et non les estomper.

Ayant évolué de l'humanisme abstrait au démocratisme révolutionnaire et au *socialisme utopique* (V.), il devint un propagateur audacieux des idées socialistes. Il était profondément convaincu que l'avenir appartient au socialisme : « La théocratie médiévale a été abolie, le féodalisme a été aboli, l'absolutisme a été aboli ; la domination tyrannique du capital finira aussi par disparaître. » Pissarev prévoyait que pour la Russie également, à mesure que se développera son industrie, le problème ouvrier sera le problème essentiel. Son activité s'est déployée à l'heure où, selon la profonde définition de Lénine, le socialisme et le démocratisme en Russie formaient encore un tout. Les personnalités d'avant-garde exprimaient alors les intérêts de l'ensemble des travailleurs, les intérêts de la masse populaire exploitée, qui, à cette époque, était essentiellement la masse paysanne.

Les vues philosophiques et sociologiques de Pissarev continuaient la philosophie matérialiste de Tchernychevski. Il défendait les grands philosophes matérialistes, *d'Epicure* (V.) à Tchernychevski, et dénonçait le mensonge de l'idéalisme de *Platon* (V.) et de *Hegel* (V.), jusqu'à *Iourkévitch* et *Grigoriev* dont il stigmatisait l'inconsistance théorique et l'orientation politique réactionnaire. La matière et le mouvement sont, d'après Pissarev, indestructibles, éternels et infinis dans leurs manifestations : « Dans la nature aucune parcelle de matière ne disparaît, aucune particule de la force ne se perd... » Les lois de la nature revêtent également un caractère matériel : toutes « découlent des propriétés nécessaires et éternelles de la matière universelle illimitée ». L'être, la matière sont des données premières, la conscience est une donnée seconde. Le monde spirituel de l'homme, y compris les mobiles inconscients, l'illusion, etc., ne fait que reproduire les phénomènes extérieurs dans l'esprit humain. L'homme, disait-il, n'est pas un corps passif dans la nature, mais un être actif, agissant. La science n'a pas été arbitrairement inventée par l'homme : « Elle est une image de la nature, la nature elle-même, mise à jour, dévinée, offrant ses lois à l'intelligence scrutatrice de l'homme » Reconnaissant le caractère objectif de la science, il blâmait résolument les formules qui ne font que traduire l'opinion subjective de la personne et non la propriété réelle de l'objet. De même que la science, l'art n'est qu'une forme de la reproduction de la réalité. Dans les années 60 du siècle dernier la lutte entre le matérialisme et l'idéalisme, en Russie, était devenue particulièrement vive dans les questions d'esthétique. A la suite de *Schelling* (V.), les idéalistes affirmaient que la création artistique n'a pas de but, se dérobe au contrôle de l'entendement. Pissarev s'est élevé avec force contre l'esthétique réactionnaire, contre « l'art pur » et il a défendu l'idée d'un art orienté socialement, riche de contenu, démocratique. Le poète, disait-il, doit traduire les pulsations de la vie sociale, il doit haïr avec passion l'injustice, écrire avec le sang de son cœur. Tout en défendant les principes matérialistes de l'esthétique de Tchernychevski et de *Dobrolioubov*, Pissarev a commis de graves erreurs. Ainsi, il niait le rôle social et instructif de la musique, de la sculpture, de la peinture, il niait la valeur de l'œuvre de *Pouchkine*. C'est surtout dans les questions d'esthétique que s'est fait sentir l'étroitesse historique des vues de Pissarev. Par contre ses idées sur le rôle de l'imagination, du rêve, dans la connaissance et dans la création, représentent une grande contribution à la théorie matérialiste. Lénine dans son livre « Que faire ? » et ses « Cahiers philosophiques » a souligné la profondeur des idées de D. Pissarev sur le « rêve utile ».

A côté du mécanisme et de la métaphysique, on trouve dans les œuvres de Pissarev d'appréciables éléments de dialectique. Il a compris nettement la lutte entre l'ancien qui dépérit et le nouveau qui naît. Il a exprimé des idées dialectiques remarquables dans ses études sociologiques. Mais, en ce qui concerne les lois et les forces motrices du développement historique, il est resté, pour l'essentiel, sur les positions idéalistes d'avant Marx. Le progrès ne s'expliquerait que par le progrès des connaissances et de la conscience populaire. Néanmoins ses travaux contiennent de nombreux éléments d'une conception matérialiste des faits historiques. Comme économiste, il a préconisé la théorie de la valeur-travail. Il attachait une grande importance au rôle du travail et des masses laborieuses dans le processus historique. Il pressentit le rôle des besoins matériels des masses, du facteur économique, le rôle décisif des masses populaires dans le développement de la société. Selon Pissarev, la force motrice de l'histoire « ne réside jamais dans les individus, les cercles ou les œuvres littéraires, mais dans les conditions générales et, de préférence, dans les conditions économiques d'existence des masses ». Idéologue des masses paysannes laborieuses, il était en somme un partisan des méthodes de lutte révolutionnaires contre le régime social fondé sur l'exploitation.

L'influence de Pissarev a été très grande pour son époque. Il a été lu passionnément dans les milieux avancés en Russie et dans les pays slaves voisins. Un des premiers darwinistes de Russie, il a exercé une action considérable sur le développement des sciences de la nature en Russie. D'illustres savants russes tels que *Bach*, *Pavlov* (V.), *Timiriachev* (V.) et d'autres, ont rendu hommage à l'œuvre de Pissarev. Ses vues sociologiques, comme celles de Tchernychevski, ont influencé la conception du monde de *Svétozar Markovitch* (V.) de *L. Karavélov* et d'autres penseurs progressistes des pays slaves.

Œuvres philosophiques et sociales de Pissarev : « Scolastique du XIX<sup>e</sup> siècle » (1861), « Le gouvernement russe sous la protection de Chédo-Ferroti » (1862), « Etudes sur l'histoire du travail » (1863), « Le progrès dans le monde des animaux et des plantes » (1864), « Esquisses historiques » (1864), « Heinrich Heine » (1867), « Le paysan français de 1789 » (1868), etc.

**PLATON** (427-347 av. n. è.). Philosophe idéaliste de la Grèce antique, ennemi du matérialisme et de la science, adversaire de la démocratie athénienne et défenseur de l'aristocratie réactionnaire d'Athènes. Parlant des deux lignes, des deux partis en philosophie, Lénine oppose la ligne matérialiste de *Démocrite* (V.) à la ligne idéaliste de Platon. L'idéalisme « objectif » de Platon oppose le monde instable des choses naturelles au monde des essences intelligibles, des Idées, de l'« être véritable », éternel et immuable, le monde d'ici-bas à celui de l'au-delà. Le monde des Idées serait une donnée première, tandis que le monde des choses sensibles serait une donnée seconde et dérivée. Les choses ne sont que les ombres des Idées. Arbre, cheval, eau, etc. sont engendrés par l'Idée surnaturelle de l'arbre, du cheval, etc. Platon combattait le sensualisme des penseurs antiques et affirmait que les sens ne peuvent servir de source à une véritable connaissance, car ils ne dépassent pas le monde

des objets. La source de la véritable connaissance, c'est la réminiscence de l'âme immortelle qui se remémore le monde des Idées qu'elle a contemplé avant de venir habiter le corps périssable. La méthode qui permet de susciter dans l'âme les réminiscences des idées est, selon Platon, la dialectique conçue comme l'art de confronter et d'analyser les concepts au cours d'une discussion.

La dialectique idéaliste des concepts est ébauchée dans la philosophie platonicienne. A la conception matérialiste de l'univers infini, qui se développe suivant des lois, Platon oppose la doctrine religieuse de la création du monde par Dieu ; au déterminisme il oppose la théologie. Lénine a fait une critique serrée de la « philosophie de la nature » de Platon, qu'il qualifie de « mysticisme archi-absurde des idées ».

La théorie sociale de Platon vise à éterniser la domination de l'aristocratie. Dans sa doctrine de l'« Etat idéal », il affirme que l'ordre social doit reposer sur trois castes : 1° philosophes gouvernants, 2° gardes, 3° agriculteurs et artisans. La première gouverne, la seconde monte la garde, la troisième est occupée à la production. Cette division du travail destinée à éterniser l'exploitation des esclaves, Platon la considérait comme « naturelle » et immuable. Il n'admettait aucune participation des masses populaires, du « demos », à la gestion de l'Etat. Il affirme que la démocratie est une forme inférieure de la structure d'Etat, alors que la république aristocratique en serait la forme idéale. « La République de Platon, écrit Marx, en tant du moins que la division du travail y figure comme principe constitutif de l'Etat, n'est qu'une idéalisation athénienne du régime des castes égyptiennes » (« Le Capital », L. I, t. 2, P. 1938, p. 61). La doctrine de Platon continuée par le *néoplatonisme* (V.) et le christianisme inspira de nombreuses théories réactionnaires mythiques et antiscientifiques. De nos jours, elle est utilisée par les idéologues réactionnaires contemporains dans leur lutte contre la science et le mouvement révolutionnaire des masses.

**PLEKHANOV** Guéorgui Valentinovitch (1856-1918). Remarquable marxiste russe, fondateur du groupe « Libération du Travail ». On distingue trois étapes dans son activité : de 1875 à 1883 Plékhanov est populiste ; de 1883 à 1903 il est marxiste ; à partir de 1903 il tourne vers la droite, devient menchevik, chef du menchevisme, trahit le marxisme révolutionnaire. Il était en émigration (il avait quitté la Russie en 1880), quand il rompit avec le *populisme* (V.), et organisa en 1883 à l'étranger le premier groupe marxiste russe, « Libération du Travail ». Les membres de ce groupe traduisirent en russe plusieurs ouvrages de Marx et d'Engels, les firent imprimer à l'étranger et les diffusèrent clandestinement en Russie. Plékhanov avait été préparé à l'assimilation du socialisme scientifique par les idées révolutionnaires de *Herzen* (V.), de *Biéliniski* (V.), de *Tchernychevski* (V.) et de *Dobrolioubov* (V.). Les ouvrages théoriques de Plékhanov qui se rapportent à cette période ont été d'un grand profit pour le mouvement ouvrier de Russie. Son talent, ses capacités littéraires exceptionnelles, Plékhanov les a employés à défendre et à diffuser le marxisme en Russie. Des ouvrages tels que « Le socialisme et la lutte politique », « Nos divergences », « Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire », ont déblayé le terrain pour le triomphe du marxisme en Russie. Plékhanov a été le premier parmi les marxistes russes à lutter contre le populisme. Ses ouvrages ont porté un coup sérieux à cette théorie. Partant de l'analyse des rapports économiques de la Russie d'après la réforme, il a montré toute la nocivité et l'inconsistance des théories populistes sur le passage de la Russie au socialisme par l'intermédiaire de la commune paysanne, sur la voie non capitaliste du développement de la Russie. Mais il faut relever de sérieuses erreurs chez Plékhanov et le groupe « Libération du Travail » tout entier. Le programme du groupe portait encore les tares des idées populistes. Ainsi, par exemple, il admettait la tactique de terrorisme individuel.

C'est Lénine qui a achevé la défaite idéologique du populisme dans les années 90. Plékhanov ne comprenait pas que c'est seulement en alliance avec la paysannerie que le prolétariat pourra triompher du tsarisme. Dans certains de ses ouvrages il ne tenait aucun compte de la paysannerie. « En dehors de la bourgeoisie et du prolétariat, disait-il, nous ne voyons pas d'autres forces sociales » sur lesquelles on puisse s'appuyer dans la révolution. Plékhanov considérait la bourgeoisie libérale comme une force en mesure d'apporter son appui à la révolution. Ces erreurs ont été à l'origine de ses idées mencheviques postérieures, le point de départ de sa négation de l'hégémonie du prolétariat dans la révolution démocratique bourgeoise en Russie. Lorsqu'on élaborait le projet de programme du Parti à la rédaction de l'« Iskra » (premier journal marxiste pour toute la Russie), Plékhanov tenta de substituer au mot d'ordre de dictature du prolétariat proposé par Lénine, le mot d'ordre vague de « dictature des travailleurs et des exploités ». Après le II<sup>e</sup> congrès du P.O.S.D.R., Plékhanov se prononça pour la conciliation avec les opportunistes, glissa ensuite lui-même vers l'opportunisme et se rallia aux menchéviks. En 1905, il se tint sur les positions libérales dans la question de la révolution et lutta contre la tactique léniniste des bolcheviks. Pendant la réaction, il fit bloc avec les bolcheviks contre le « bloc d'Août » antiparti, qui avait rassemblé tous les groupes anti-bolchéviks. Par la suite, Plékhanov passa définitivement dans le camp de l'opportunisme. Pendant la guerre impérialiste mondiale (1914-1918), il prit la défense de la tactique jusqu'au-boutiste des menchéviks. Il se montra hostile à la Grande Révolution d'Octobre.

Malgré la popularité dont jouissait Plékhanov dans le passé, les ouvriers se désolidarisèrent d'avec lui quand ils se furent convaincus qu'il avait abandonné la ligne prolétarienne. L'évolution politique de Plékhanov s'est reflétée dans ses ouvrages théoriques. Ses meilleurs écrits philosophiques marxistes se rapportent à la période de 1883 à 1903, avant qu'il n'eût tourné vers le menchevisme. « Immenses sont ses mérites dans le passé. En 20 ans, de 1883 à 1903, il a écrit un grand nombre d'ouvrages excellents, en particulier contre les opportunistes, les machistes et les populistes » (Lénine : Œuvres, t. 20, éd. russe, p. 330). Le grand mérite de Plékhanov est d'avoir lutté en faveur du matérialisme en philosophie, contre l'idéalisme, contre les nombreuses tentatives d'unir le marxisme avec le kantisme. Il a critiqué sévèrement le révisionnisme de *Bernstein* (V.). Dans les œuvres de Plékhanov on trouve une analyse marxiste sérieuse de quelques questions touchant la conception matérialiste de l'histoire, comme par exemple celle du rôle de l'individu dans l'histoire. Mais Lénine a relevé des insuffisances et de grosses erreurs dans les ouvrages philosophiques de Plékhanov. Exemple : Plékhanov a soutenu la *théorie des hiéroglyphes* (V.), qui s'oppose à la théorie marxiste de la connaissance ; il détachait de la dialectique la théorie de la connaissance, car il ne voyait pas leur unité et ne comprenait pas que la dialectique, c'est la théorie de la connaissance du marxisme ; il ne faisait pas une distinction assez nette entre la conception matérialiste de l'expérience et la conception idéaliste, et laissait la porte ouverte à l'idéalisme ; il réduisait les lois de la dialectique à une somme d'exemples ; il surestimait le rôle du milieu géographique dans le processus historique et social ; il représentait souvent les grands penseurs

russe du XIX<sup>e</sup> siècle, les démocrates révolutionnaires comme de simples imitateurs des philosophes de l'Europe occidentale. Sa critique des machistes était abstraite. Il ne voyait pas le rapport qu'il y avait entre le machisme et la crise des sciences de la nature. La cause théorique des erreurs de Plékhanov réside dans la sous-estimation de ce qu'avaient introduit de qualitativement nouveau dans la philosophie les fondateurs du marxisme. Les causes sociales de ses erreurs résident dans l'influence qu'exercèrent sur lui le libéralisme bourgeois et l'opportunisme d'Europe occidentale. Plékhanov ne se tenait pas sur les positions du marxisme créateur, il envisageait la théorie marxiste de façon dogmatique, ne voyait pas que le centre du mouvement révolutionnaire s'était transporté en Russie, ne tenait pas compte des particularités qui distinguaient le développement du pays dans les conditions historiques concrètes nouvelles de l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes.

Plékhanov a été un critique littéraire de talent et a efficacement contribué à dénoncer les notions idéalistes, antiscientifiques sur l'art et la littérature. Les idées de Biéliniski et de Tchernychevski ont exercé une grande influence sur la formation de ses conceptions esthétiques. Il a mis au point plusieurs questions de l'esthétique marxiste. Il a lutté contre la conception idéaliste de l'art, contre la devise « l'art pour l'art » des décadents, et dans ses articles de critique littéraire il s'est prononcé pour un art à idées. Voici ses œuvres les plus importantes : « Le socialisme et la lutte politique » (1883), « Nos divergences » (1885), « Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire » (1895), « Essais sur l'histoire du matérialisme » (1896), « De la conception matérialiste de l'histoire » (1897), « Le rôle de l'individu dans l'histoire » (1898).

**PLURALISME** (lat. *pluralis*). Conception idéaliste d'après laquelle tout ce qui existe se compose d'une quantité d'essences indépendantes et isolées. Ainsi, *Leibniz* (V.) estime que le monde comprend d'innombrables monades autodynamiques, essences spirituelles indépendantes, entre lesquelles il existe une harmonie préétablie. Dans la philosophie bourgeoise, *William James* (V.), représentant du pragmatisme, considère l'univers comme une multitude de parties indépendantes qui ne sont reliées qu'extérieurement. Il repousse la doctrine de la vérité objective et soutient la pluralité de la vérité. « Est vrai, dit-il, tout ce qui est utile. » Le pluralisme est une conception qui s'apparente au dualisme et s'oppose au monisme, celui-ci ne reconnaissant qu'un seul principe à la base de tout ce qui existe, la matière (monisme matérialiste) ou l'esprit, l'idée (monisme idéaliste).

**POLITIQUE.** « C'est la participation aux affaires de l'Etat, c'est la direction de l'Etat, c'est la détermination des formes, des tâches et du contenu de l'activité de l'Etat » (Recueil Lénine, XXI, éd. russe, p. 14). Au domaine de la politique se rapportent les problèmes de la structure de l'Etat, de l'administration du pays, de la direction des classes, les questions de la lutte des partis, etc. La politique est l'expression des intérêts vitaux des classes et de leurs rapports réciproques. La politique exprime également les rapports entre nations et entre Etats (politique extérieure). Les rapports entre les classes, et, par conséquent, leur politique, découlent de leur situation économique. C'est pourquoi Lénine définissait la politique comme l'« expression concentrée de l'économie » (Oeuvres, t. 32, éd. russe, p. 62). Les idées politiques et les institutions qui leur correspondent font partie de la superstructure de la base économique. La modification et le développement des institutions politiques, des formes de l'Etat s'accomplissent en fonction du développement et de la modification de la base économique de la société. Cela ne veut nullement dire que la politique est la conséquence passive de l'économie. Les idées et les théories sociales, les institutions politiques, nées sur la base du développement économique, agissent à leur tour sur le développement de l'économie. Si elles sont avancées, elles créent les conditions nécessaires à la solution définitive des problèmes que pose impérieusement la vie matérielle de la société afin de rendre possible son développement ultérieur. La transformation du régime social, préparée par le développement économique, ne se fait pas spontanément, elle est due à l'activité consciente des classes et des partis avancés, et cette activité est orientée par la politique. Tenant compte du rôle actif que joue la politique, Lénine soulignait la nécessité d'aborder toutes les questions économiques, d'organisation et autres du point de vue de la politique. Pour les marxistes, la question ne se pose que de la façon suivante : « sans une politique juste, une classe donnée ne pourra maintenir sa domination, et par conséquent ne sera pas en mesure d'accomplir sa tâche économique » (*Ibid.*, pp. 62-63).

La politique du parti communiste et de l'Etat soviétique est une grande force motrice du développement de la société. La politique du parti communiste constitue la base vitale du régime soviétique. Les grands changements dans la vie du pays des Soviets, qui ont transformé celui-ci en un pays avancé, en un puissant Etat industriel et kolkhozien, et ont abouti à la victoire du socialisme, sont le résultat de la politique du parti communiste. Pour être une grande force formatrice, la politique doit refléter fidèlement les besoins du développement de la vie matérielle de la société. La politique de la bourgeoisie réactionnaire freine le progrès social, car elle est conçue en dépit des besoins objectifs de la vie matérielle de la société moderne. La politique du parti communiste est forte, au contraire, de ce qu'elle tient exactement compte de ces besoins. C'est une politique scientifiquement fondée. Elle s'inspire des exigences des lois objectives du développement social, et avant tout des lois économiques qui ne peuvent être ni créées, ni abolies. Elle s'appuie sur ces lois et les utilise au profit de la société. La politique du parti communiste est forte de ce qu'elle répond aux intérêts vitaux du peuple, trouve le soutien constant des grandes masses laborieuses, soutien que n'a pas et ne peut avoir aucun parti bourgeois au pouvoir. Cette politique s'appuie sur l'initiative des masses populaires, qui la considèrent comme leur politique et la mettent en œuvre.

Avoir une ligne politique juste, voilà la première question et la plus importante, mais cela ne suffit pas encore. Pour réaliser cette ligne politique juste, il faut l'appuyer sur un travail d'organisation correspondant, il faut des hommes qui comprennent la politique du parti, sachent l'appliquer, la défendre et se battre pour elle. C'est là le gage de son succès, de son efficacité. Voilà pourquoi le parti communiste attache la plus haute importance à l'éducation politique des masses, à la formation et à la trempe des cadres du parti.

La politique du parti communiste et de l'Etat soviétique exerce son action sur le développement de la culture et de toutes les branches de l'idéologie : la science, l'art, la morale, etc. Le parti soumet à une critique sévère toutes les manifestations d'apolitisme dans les questions idéologiques, car faire preuve d'apolitisme dans une période de lutte entre l'idéologie prolétarienne et l'idéologie bourgeoise, c'est, volontairement ou non, aider la bourgeoisie.

La politique extérieure de l'Union Soviétique vise à assurer la coexistence pacifique des Etats, la paix et la collaboration entre les peuples. (V. *Economie et politique.*)

**POPULISME.** Idéologie petite-bourgeoise, idéaliste, qui a fait son apparition en Russie dans les années 60 et 70 du siècle dernier. Lénine a donné une définition suivante du populisme : « Il représente les intérêts des producteurs du point de vue du petit producteur, du petit bourgeois » (Lénine : Œuvres, t. 1, éd russe, p. 375). L'idéologie populiste tire son origine des conditions de la vie matérielle de la société, de la prépondérance numérique de la classe des petits producteurs dans la Russie capitaliste d'après la réforme. Il faut distinguer les populistes anciens et les plus récents, les populistes libéraux. Les premiers populistes ont vécu et agi dans les années 60 et 70, alors que la différenciation de la paysannerie était relativement moins marquée. Révolutionnaires paysans pour l'essentiel, foncièrement hostiles aux libéraux, ils allaient « au peuple » (de là « populistes ») dans le but de l'entraîner dans la lutte contre le gouvernement tsariste. Signalant ce que les premiers populistes avaient de positif. Lénine faisait ressortir leurs graves erreurs théoriques et politiques.

Voici ce que l'« Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. » dit des principales erreurs des populistes : « Tout d'abord, les populistes affirmaient que le capitalisme était en Russie un phénomène « accidentel », qu'il ne se développerait pas et que, partant, le prolétariat lui non plus ne grandirait ni ne se développerait dans ce pays. En second lieu, les populistes ne regardaient pas la classe ouvrière comme la classe d'avant-garde dans la révolution. Ils rêvaient d'atteindre le socialisme sans le prolétariat. Pour eux, la principale force révolutionnaire était la paysannerie dirigée par les intellectuels, et la communauté paysanne qu'ils regardaient comme l'embryon et la base du socialisme. Troisièmement, les populistes avaient un point de vue erroné et nuisible sur la marche de l'histoire humaine. Ils ne connaissaient pas, ne comprenaient pas les lois du développement économique et politique de la société. C'étaient, sous ce rapport des hommes tout à fait arriérés. D'après eux, ce n'étaient pas les classes, ni la lutte des classes qui faisaient l'histoire, mais uniquement des individualités d'élite, des « héros », que suivent aveuglément la masse, la « foule », le peuple, les classes. »

Les contacts avec le « peuple » corrigèrent les idées des populistes sur les « instincts communistes » des paysans organisés en communes rurales. Les paysans n'avaient pas suivi les populistes. Au sein des populistes des divergences se firent jour sur des questions tactiques de la lutte contre le gouvernement tsariste. Elles se manifestèrent d'une façon particulièrement éclatante au congrès de « Zemlia i Volia » [Terre et liberté] tenu à la fin de juin 1879 à Voronège. Quelques mois plus tard, « Zemlia i Volia » se scindait en deux organisations : « Narodnaïa Volia » [Volonté du peuple] et « Tchorny pérédiel » [Partage noir]. « Tchorny pérédiel » se trouva sous la direction de *Plékhanov* (V.), Axelrod, Deutsch, etc. Les partisans de « Narodnaïa Volia » (Gélabov, Figner, Mikhaïlov et autres) défendirent et appliquèrent la tactique de terrorisme individuel. Si héroïque que fût leur lutte révolutionnaire contre le tsarisme, cette tactique restait profondément erronée. Le populisme libéral des années 80 et 90, représenté par Danielson, Vorontsov, Krivenko, Ioujakov, *Mikhaïlovski* (V.), etc., exprimait les intérêts des koulaks.

Le populisme est foncièrement hostile au marxisme. Idéalistes en philosophie, les populistes unissaient les éléments des systèmes philosophiques les plus hétéroclites : *positivisme* (V.), *anarchisme* (V.), *néo-kantisme* (V.), etc. Ils étaient des adeptes de ce qu'on appelait la *méthode subjective en sociologie* (V.), ignoraient les conditions de la vie matérielle de la société, niaient les lois objectives du développement social, opposaient au peuple l'« individu à l'esprit critique », représentaient les masses populaires comme une force « inerte » de l'histoire, incapable d'agir par elle-même, etc. Ils ne comprenaient pas le rôle historique du prolétariat, voyaient en ce dernier un « malheur historique ». Or, le prolétariat est justement la seule classe capable d'abolir le capitalisme et de créer la société socialiste. La communauté paysanne que les populistes idéalisaient voyant en elle l'« embryon du socialisme » n'était en réalité qu'une forme commode pour couvrir la domination des koulaks et un moyen dont disposait le tsarisme pour forcer les paysans à payer les impôts d'après le principe de la caution solidaire.

Dénonçant le pseudo-socialisme des populistes, Lénine a montré que la critique du capitalisme russe faite par les populistes était illusoire et réactionnaire, car eux-mêmes se tenaient sur les positions du capitalisme, mais d'un capitalisme moins évolué, limité de tous côtés par les survivances féodales. La théorie et la pratique des populistes étaient un obstacle sérieux au développement et à la propagation du socialisme scientifique, à l'essor du mouvement ouvrier. Aussi le marxisme ne pouvait-il se développer en Russie sans engager une lutte à outrance contre le populisme, sans l'avoir écrasé idéologiquement.

Ce fut Plékhanov qui porta le premier coup à l'idéologie populiste. Lénine démolit à fond le populisme sur le plan idéologique, et débaya le terrain pour la victoire du marxisme en Russie. Il n'a jamais cessé de lutter contre les groupes populistes qui avaient repeint leur façade : les socialistes-révolutionnaires, les socialistes populaires, etc. Mais ce combat se déroula à l'époque où Lénine avait fondé un parti marxiste. La lutte du parti contre les populistes au début du XX<sup>e</sup> siècle a été en même temps une lutte contre l'idéologie réactionnaire petite-bourgeoise en général. Elle aboutit à l'écrasement complet des groupes populistes, ces pires ennemis du peuple.

**POSITIVISME.** Un des courants idéalistes les plus répandus dans la philosophie bourgeoise. Le positivisme prétend en avoir fini avec la philosophie et s'appuyer non sur des « spéculations abstraites » mais exclusivement sur des faits « positifs ». Il prétend s'élever au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme, n'être ni l'un ni l'autre. En réalité, le positivisme est une variété de l'idéalisme subjectif. La « négation » de la philosophie est un subterfuge des philosophes bourgeois pour introduire l'idéalisme dans la science. Affirmant que les savants peuvent et doivent se passer de philosophie, que l'essentiel ce sont les faits, les positivistes s'efforcent de donner à ces faits une interprétation idéaliste. « Nier » la philosophie revient à lutter contre la philosophie scientifique du matérialisme et à défendre l'idéalisme. Le trait caractéristique du positivisme, c'est la conception idéaliste de l'expérience et de la science, considérées comme un ensemble de sensations, de représentations, d'affections subjectives, la négation des lois objectives de la nature et de la société. Le rôle de la science consisterait à décrire (et non à expliquer) des faits envisagés comme certains états de la conscience. Le positivisme ressuscite l'agnosticisme de *Hume* (V.) et d'autres idéalistes, il s'applique à démontrer que la connaissance ne va pas au delà des perceptions et que le

problème de l'existence d'un monde extérieur, objectif, indépendant des perceptions, ne saurait être posé scientifiquement, qu'il aurait un caractère « métaphysique », etc. Auguste Comte (V.) est considéré comme le fondateur du positivisme. Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine fait une critique foudroyante de cette doctrine.

Les révisionnistes mécanistes du marxisme en U.R.S.S. considéraient la philosophie d'un point de vue positiviste. Ils la réduisaient aux « derniers résultats des sciences de la nature ». Ils préconisaient le mot d'ordre positiviste « la philosophie par-dessus bord ». Quoi qu'en dise le positivisme, le progrès des sciences concrètes ne supprime pas la philosophie. Pour aboutir à des conclusions justes, elles doivent se développer sur la base du *matérialisme dialectique* (V.), la seule doctrine philosophique scientifique. Les positivistes bourgeois contemporains (les tenants de ce qu'on appelle le « troisième positivisme », le *machisme* (V.) étant considéré comme le « deuxième positivisme ») continuent à pratiquer l'idéalisme subjectif sous des enseignes nouvelles : *positivisme logique* (V.), *philosophie sémantique* (V.), *réalisme critique* (V.), etc.

Le positivisme est largement répandu dans la sociologie bourgeoise. Les sociologues positivistes qui se déclarent « au-dessus » du matérialisme et de l'idéalisme sont en réalité des représentants typiques de la conception idéaliste de l'histoire, ils luttent contre la théorie matérialiste de la société. De par sa nature de classe, la sociologie positiviste représente un amalgame d'« arguments » et de « considérations » de toute espèce en faveur du capitalisme. La sociologie positiviste actuelle a pour objectif majeur la lutte contre le matérialisme historique et la justification de la politique agressive du capital financier. Les sociologues positivistes Bernard, Angell, Ogburn et autres, niant la possibilité de découvrir les lois de l'histoire, s'ingénient à « démontrer » que les contradictions du capitalisme se ramènent aux contradictions de la mentalité humaine. C'est pourquoi ils recommandent, au lieu de lutter contre le capitalisme, d'adapter les consciences au régime capitaliste.

Soutenant une lutte intransigeante contre la sociologie positiviste, le matérialisme historique dénonce son caractère antiscientifique, sa nature réactionnaire.

**POSITIVISME LOGIQUE** (empirisme logique). Un des courants actuellement en vogue dans la philosophie réactionnaire, variété de l'idéalisme subjectif. Cette école idéaliste (appelée le « Cercle de Vienne » : Schlick, Carnap, Frank et d'autres) née en Autriche au début du XX<sup>e</sup> siècle, prolonge directement le machisme. Les derniers représentants du cercle de Vienne vivent actuellement aux Etats-Unis. En Grande-Bretagne, le positivisme logique est actuellement représenté par Russell, Popper, Ayer, Wisdom.

En ce qui concerne la *question fondamentale de la philosophie* (V.), les logiciens positivistes poursuivent la ligne de Hume (V.) et de Mach (V.). Ils nient la réalité objective indépendante de l'expérience sensible. Pour renforcer les positions de l'idéalisme subjectif dans sa lutte traditionnelle contre le matérialisme, ils recourent à la *logistique* (V.). Le positivisme logique a pour principales fonctions : 1° La falsification et la déformation idéaliste du sens et du contenu théorique des conclusions des sciences de la nature ; 2° La limitation empirique de la connaissance scientifique ; ainsi le positivisme logique fait le jeu de la religion et justifie ses thèses au nom d'une connaissance non scientifique, mystique ; le positivisme logique exclut également l'éthique et l'esthétique du ressort de la science ; 3° La mutilation de la logique, de son rôle dans la connaissance scientifique et de ses rapports avec la réalité. Pour le positivisme logique, la tâche fondamentale de la philosophie consiste dans l'analyse des notions et des jugements scientifiques. A coups de sophismes, les logiciens positivistes s'efforcent d'exclure tout contenu objectif des notions et jugements scientifiques. Incapables de réfuter les principes matérialistes, ils refusent d'examiner les problèmes essentiels de la science philosophique sous prétexte que ce ne sont que des « pseudo-problèmes ». Les lois et les formes logiques sont assimilées par eux aux règles arbitraires, conventionnelles d'un jeu de cartes. La critique léniniste de *l'empiriocriticisme* (V.) est une arme acérée dans la lutte du matérialisme scientifique contre le positivisme logique.

**POSSIBILITE ET REALITE.** Catégories de la dialectique matérialiste traduisant une des lois essentielles du développement objectif. Au cours de son développement ce qui naît ne s'affirme pas d'emblée. Au début il n'est que possibilité. La catégorie de possibilité fixe justement l'état, le degré du développement des objets et des phénomènes, quand ils ne sont pas encore réalité et ne sont qu'une tendance possible du développement. Il faut distinguer la possibilité formelle, abstraite, de la possibilité réelle, concrète. Au point de vue de la possibilité formelle « tout est possible ». La possibilité formelle ou abstraite ne se base pas sur des conditions concrètes, réelles, rendant nécessaire sa transformation en réalité. Ce qui dans telles conditions s'avère une possibilité abstraite, dans d'autres circonstances peut devenir une possibilité réelle. Par exemple, les crises économiques sous la production marchande simple ne sont qu'une possibilité abstraite. La transformation de la production marchande simple en production capitaliste rend cette possibilité réelle. Par conséquent, contrairement à la possibilité formelle, la possibilité réelle peut, objectivement, se réaliser et, dans des conditions bien déterminées, elle se réalise nécessairement, c'est-à-dire devient une réalité. On sait que sous le capitalisme les crises économiques éclatent périodiquement et sont inévitables.

Il importe de distinguer nettement possibilité et réalité. Le régime soviétique avait créé la possibilité réelle de construire la société socialiste. Mais il fallait faire de cette possibilité une réalité. Entre la *possibilité* de construire le socialisme et *sa construction effective* la différence est grande. Grâce à la politique juste du parti communiste, la possibilité de la victoire du socialisme au pays des Soviets est devenue une réalité. Parmi les conditions indispensables à la transformation de la possibilité en réalité, un rôle très important revient à l'activité consciente des hommes s'appuyant sur la connaissance des lois objectives du développement. Les avantages du régime socialiste soviétique, le patriotisme soviétique et l'amitié des peuples de l'U.R.S.S., le moral élevé de l'Armée soviétique et des travailleurs de l'arrière, ont rendu réellement possible la victoire sur l'ennemi dans la Grande guerre nationale de l'Union Soviétique. Mais il fallait savoir utiliser cette possibilité. Le parti communiste a été l'organisateur et l'animateur de la victoire qui a délivré le monde de l'asservissement fasciste.

La dialectique matérialiste enjoint non seulement de constater la possibilité de tel ou tel processus, mais encore de comprendre les conditions nécessaires pour faire de cette possibilité une réalité ; elle souligne le rôle immense de la pratique, de la lutte qui se déroule au cours de cette conversion. La possibilité du nouveau, du progressif s'oppose à la possibilité du



maintien temporaire de l'ancien, d'une victoire passagère des éléments retardataires, réactionnaires. Sans lutte, ces derniers peuvent-ils entraver sérieusement et pour longtemps l'éclosion du nouveau, du révolutionnaire. La possibilité du développement révolutionnaire, progressiste ne peut jamais devenir une réalité sans la lutte entre le nouveau et l'ancien, entre ce qui est avancé et ce qui est arriéré, entre le mouvement révolutionnaire et le mouvement réactionnaire. Aussi le parti communiste dénonce-t-il les théories opportunistes sur le développement spontané et enseigne qu'il faut participer activement à la naissance du nouveau, du progressiste, mener une lutte implacable contre tout ce qui entrave la victoire du nouveau, du progressiste.

Dans la situation internationale actuelle, par exemple, la possibilité du maintien de la paix est parfaitement réelle. Mais pour qu'elle devienne une réalité, il est nécessaire que les forces de paix s'unissent encore plus étroitement dans leur lutte contre les forces réactionnaires intéressées à déclencher une nouvelle guerre. Cette possibilité ne saurait devenir réalité, sans ce combat, sans que les peuples prennent en main la cause de la paix.

Le marxisme n'a rien de commun avec le fatalisme selon lequel on peut attendre simplement que la tendance nécessaire du développement se transforme d'elle-même en réalité du moment que les lois économiques déterminent cette tendance. Les lois objectives créent une *possibilité* réelle, possibilité qu'il s'agit de transformer, par l'activité pratique, en *réalité*. C'est ainsi que la *loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale* (V.), en vigueur sous le socialisme, ne fait que créer une possibilité réelle de la planification. Pour que cette possibilité devienne réalité il faut se rendre maître de cette loi, dresser des plans qui en traduisent fidèlement les dispositions.

**POSTULAT** (lat. *postulatum* — chose demandée). Terme désignant une prémisse qui n'est pas évidente par elle-même, mais qu'on admet comme point de départ d'une démonstration.

**PRAGMATISME** (du grec [...] — action, pratique). Courant philosophique réactionnaire, variété de l'idéalisme subjectif répandu surtout aux Etats-Unis. Le pragmatisme est une forme américaine de l'idéalisme à l'époque actuelle de l'impérialisme, analogue à *l'intuitionnisme* (V.) en France et à ce qu'on appelle la « philosophie de la vie » en Allemagne. Ce qui caractérise toutes ces écoles réactionnaires, c'est la négation des lois objectives du monde auxquelles elles substituent les sensations, les « affections » humaines, considérées comme la seule réalité. Les principes fondamentaux du pragmatisme ont été formulés par Peirce (1839-1914). Le représentant le plus influent de cette philosophie, William *James* (V.) l'a diffusée largement parmi les idéologues réactionnaires. Par la suite, c'est John *Dewey* (V.) qui est devenu le chef de cette école. En Grande-Bretagne, le pragmatisme a été propagé par Schiller et en Italie par Papini.

En ce qui concerne la *question fondamentale de la philosophie* (V.) le pragmatisme ne se distingue pas du *volontarisme* (V.) et du machisme. (V. *Empirio-criticisme* ; *Mach.*) « Considérer la vérité comme un instrument de la connaissance, écrivait Lénine, cela signifie, en somme, passer à l'agnosticisme, c'est-à-dire abandonner le matérialisme. Sous ce rapport et pour tous les problèmes essentiels, pragmatistes, machistes, empiriomonistes sont de la même graine » (Œuvres, t. 34, éd. russe, p. 366). La différence entre le machisme et le pragmatisme est insignifiante, minime, comme l'a dit Lénine. Le pragmatisme identifie la réalité à l'ensemble de l'expérience subjective, des sensations. Ce qui distingue cette variété de l'idéalisme subjectif, c'est qu'elle réduit la vérité à ce qui est pratiquement utile, avantageux. Le vrai, c'est l'utile, disent les pragmatistes. Et l'« utilité » est considérée sous l'angle des intérêts de la bourgeoisie. Refusant d'admettre que la vérité est le reflet de la réalité objective dans la conscience, le pragmatisme déclare vraies les idées religieuses et toutes les visées réactionnaires des classes exploitantes, dans la mesure où elles servent leurs intérêts, ou, comme disent les pragmatistes, « travaillent » pour elles. La conception pragmatique des rapports entre la théorie et la pratique est en opposition directe avec le matérialisme dialectique selon lequel la pratique sociale est le critère de la vérité objective. Une telle identification de la vérité et de l'utilité fait de cette théorie un instrument au service de l'arbitraire absolu et de toutes les falsifications possibles au bénéfice de l'idéologie et de la politique réactionnaires, et ouvre largement les portes à l'obscurantisme. La « vérité » devient ainsi un moyen de justifier toutes les aventures impérialistes, un instrument de lutte contre les idées scientifiques et sociales d'avant-garde, un moyen d'abêtir les masses. (V. également *Instrumentalisme*.)

**PRATIQUE**. V. *Théorie et pratique*.

« **PRECIS D'HISTOIRE DU P.C.(b) DE L'U.R.S.S.** ». V. « *Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S. Précis* ».

**PREFORMISME**. Théorie métaphysique et idéaliste qui nie le développement et la transformation des organismes au cours de leur existence. Cette théorie prétend que tout est préétabli dans l'organisme et que celui-ci, par conséquent, peut seulement contenir ce que le créateur a mis dans le germe. Selon les préformistes, le germe est l'organisme en réduction, avec tous ses organes et toutes ses propriétés, rien de nouveau ne se produit donc au cours de la vie de l'organisme, seul a lieu l'accroissement quantitatif de ce qui existait déjà tout prêt dans le germe. En niant le développement des organismes, la théorie du préformisme finit logiquement par nier l'origine de la matière vivante à partir de la matière inerte. De ce point de vue, les êtres vivants résultent d'un acte créateur. Cette représentation de la vie, apparue au XVI<sup>e</sup> siècle, correspond parfaitement à la conception religieuse du monde qui dominait à l'époque et au manque de maturité de la science. La théorie métaphysique et religieuse du préformisme a été soutenue par les idéalistes afin de justifier leur thèse réactionnaire de « l'immortalité de l'âme », etc. Les découvertes ultérieures de la science ont réfuté les idées fantastiques des préformistes, ainsi que les autres conceptions métaphysiques de la matière vivante. Cela a obligé les préformistes à moderniser leurs idées. Le problème de l'hérédité est un des problèmes les plus complexes que la biologie ait eu à résoudre au cours de son développement. Les préformistes s'y sont raccrochés pour défendre leurs positions. Le weismanisme-morganisme n'est dans son essence qu'une variété du préformisme. L'un et l'autre procèdent des mêmes positions de départ. Selon le weismanisme-morganisme il existerait des gènes, un plasma originel, et autres entités métaphysiques qui, éternelles, invariables et immortelles, déterminent les propriétés de l'organisme. C'est ainsi que le préformisme qui, à sa naissance, était le reflet des conceptions religieuses du XVI<sup>e</sup> siècle, dans la science, s'est maintenu jusqu'à nos jours sous la forme du weismanisme-morganisme. La théorie des préformistes est en opposition directe avec l'idée dialectique du développement, selon laquelle le

développement est un changement qualitatif survenant à la suite de changements quantitatifs graduellement accumulés. La doctrine mitchourinienne met en lumière les lois objectives de la transformation de la nature vivante en se fondant sur cette conception dialectique du développement, qui permet de prendre pleinement conscience des voies suivies par les formes organiques dans leurs variations et de diriger consciemment celles-ci au profit de l'humanité.

**PREVISION SCIENTIFIQUE.** Art de prévoir, grâce à la connaissance des lois objectives de la science, les phénomènes, les événements et processus qui peuvent ou doivent arriver. Seule la connaissance des lois objectives de la réalité permet de voir le développement des événements non seulement dans le présent, mais aussi dans l'avenir. Qui nie le caractère objectif des lois, nie également la possibilité de la prévision scientifique. Les sciences de la nature et les sciences sociales fournissent de nombreux exemples de prévision. Ainsi, l'éminent chimiste russe *Mendéléev (V.)*, se fondant sur la loi périodique qu'il avait découverte, supposa qu'il existait trois éléments encore inconnus, et il en définit les propriétés : poids atomique, etc., prévision entièrement confirmée par la découverte du germanium, du gallium et du scandium. Quand on connaît les lois du développement des organismes on peut prévoir l'apparition de nouvelles variétés de plantes, créées artificiellement par le sélectionneur. Dans la vie sociale, les pronostics sur la marche de l'histoire sont devenus possibles quand Marx et Engels eurent fondé la science des lois du développement de la société. Le marxisme réfute les théories réactionnaires des sociologues bourgeois qui nient la possibilité de prévoir les événements historiques avec une précision scientifique. Marx a non seulement prédit que la société communiste remplacerait le capitalisme, mais il a également prévu les traits essentiels de la société future. En prédisant la disparition inéluctable du capitalisme et la victoire d'un ordre social supérieur, le socialisme, Marx s'appuyait sur la loi objective qu'il avait découverte : *la loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives (V.)*. A un certain niveau de développement du capitalisme, une contradiction surgit entre le caractère social des forces productives et les anciens rapports de production bourgeois. Cette contradiction, cette non-concordance de deux aspects du mode de production ne peut persister. Elle doit être éliminée par la mise en concordance des rapports de production avec le caractère nouveau des forces productives. C'est la révolution socialiste qui accomplit cette nécessité historique. En développant plus avant la doctrine marxiste et en l'adaptant à une nouvelle époque historique, à celle de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes, Lénine a prévu génialement la possibilité de la victoire initiale du socialisme dans un seul pays capitaliste pris à part. Cette prévision a été amplement confirmée par l'expérience de l'édification du socialisme en U.R.S.S.

La connaissance des lois du développement social permet non seulement de prévoir la tendance générale et le résultat final du mouvement, mais de déterminer avec une exactitude plus ou moins grande le moment où les événements se dérouleront. Il est infiniment plus difficile de situer d'avance les événements dans le domaine de la vie sociale que dans celui des sciences de la nature. En astronomie, par exemple, on peut prédire une éclipse solaire plusieurs siècles d'avance. Néanmoins, la connaissance des lois objectives du développement de la société permet de prévoir le moment où doit avoir lieu tel ou tel événement historique et de lutter pour qu'il se réalise. Le marxisme-léninisme enseigne qu'il ne suffit pas de prévoir l'avenir, mais qu'il faut le conquérir. L'histoire du Parti communiste de l'Union Soviétique montre que la connaissance des lois du développement social, des lois de la révolution et de la lutte politique lui a toujours permis de déterminer sans erreur le moment d'agir. Le choix judicieux d'un tel moment est l'une des conditions essentielles du succès dans la direction stratégique des opérations. La préparation de l'insurrection armée d'Octobre et sa réalisation sont un excellent exemple du choix judicieux et scientifiquement exact du moment de l'action. Si le parti communiste a été victorieux, c'est précisément parce que dans sa lutte il s'inspirait de la doctrine révolutionnaire du marxisme-léninisme qui permet de prévoir scientifiquement le cours et le résultat final des événements.

A l'époque actuelle, s'appuyant sur la connaissance des lois économiques objectives du socialisme, le parti communiste montre au peuple soviétique le chemin de l'achèvement de l'édification socialiste et de la construction graduelle du communisme intégral en U.R.S.S.

« **PRINCIPES DU LENINISME (Des)** ». Ouvrage de Staline consacré à la justification théorique du léninisme comme marxisme de l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes ; ce sont des conférences faites par Staline en 1924 à l'Université Sverdlov.

Le léninisme naquit en Russie, mais il est un phénomène international dont les racines plongent dans le mouvement ouvrier mondial. La Russie fut le foyer du léninisme parce qu'elle était le point où s'entrelaçaient toutes les contradictions de l'impérialisme. Aussi était-elle seule à pouvoir surmonter ces contradictions par la voie révolutionnaire. Staline a donné une définition scientifique du léninisme : « Le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne. Plus exactement : le léninisme est la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne en général, la théorie et la tactique de la dictature du prolétariat, en particulier » (« Des principes du léninisme » ; « Questions du léninisme », M. 1954, p. 6). Dans les chapitres « La méthode » et « La théorie » Staline dénonce la méthode métaphysique et le dogmatisme théorique propres à l'opportunisme de la II<sup>e</sup> Internationale, donne une caractéristique approfondie de la méthode critique révolutionnaire et de la théorie du léninisme, souligne leur portée pour la lutte révolutionnaire du prolétariat. Il démontre qu'on ne pouvait développer le marxisme sans avoir démasqué l'opportunisme de la II<sup>e</sup> Internationale, sans engager une lutte implacable contre ses dogmes, qui signifiaient l'abandon de la lutte révolutionnaire contre le capitalisme, de la lutte pour l'instauration de la dictature du prolétariat. Il s'agissait de rétablir et de développer plus avant la méthode du marxisme révolutionnaire, sa dialectique matérialiste, de combler l'écart entre la théorie et la pratique que cultivaient les théoriciens de la II<sup>e</sup> Internationale. La théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire ; la pratique devient aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire. Le chapitre « La théorie » analyse en détail la théorie léniniste de la révolution prolétarienne et donne la synthèse des principes nouveaux apportés par Lénine à la position marxiste du problème de la révolution prolétarienne. Le chapitre « La dictature du prolétariat » souligne que la dictature prolétarienne est le contenu essentiel de la révolution socialiste, il spécifie les tâches historiques de la dictature du prolétariat et définit le pouvoir des Soviets comme forme étatique de cette dictature. Le problème de la dictature du prolétariat est la

question fondamentale du marxisme-léninisme. Staline accorde une grande attention à la question paysanne et à la question nationale (chapitres « La question paysanne » et « La question nationale ») qui s'intègrent dans la question générale de la révolution prolétarienne, de la dictature du prolétariat. Staline fait un exposé magistral de la stratégie et de la tactique révolutionnaires du léninisme. Il développe ensuite la doctrine léniniste du parti (chapitre « Le parti »), avant-garde consciente et organisée de la classe ouvrière, forme supérieure de son organisation de classe et instrument de la dictature prolétarienne. Fort de l'expérience acquise par le parti dans sa lutte contre les ennemis du léninisme, contre l'opportunisme, Staline développe les idées léninistes sur l'unité du parti, sur la nécessité d'assurer une discipline de fer et de fortifier le parti en l'épurant des éléments opportunistes, hostiles. Le dernier chapitre « Le style dans le travail » montre que grâce à l'école théorique et pratique du léninisme, il se forme un type spécial de militant du parti et de fonctionnaire d'Etat, qu'il se crée un style particulier dans le travail. Le 11 décembre 1937, en prenant la parole devant ses électeurs, Staline a développé sa thèse et a défini le type léniniste véritable d'homme politique.

Le livre de Staline « Des principes du léninisme » qui a doté le parti de la théorie du léninisme, a joué un rôle immense dans la lutte contre les trotskistes et tous les autres ennemis du peuple et du parti communiste. « L'ouvrage théorique du camarade Staline « Des principes du léninisme », lit-on dans le « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. », eut une importance considérable pour l'écrasement idéologique du trotskisme et la défense du léninisme. Cette brochure est un exposé magistral et une importante justification théorique du léninisme. Elle fournit alors et continue de fournir aujourd'hui aux bolcheviks du monde entier l'arme acérée de la théorie marxiste-léniniste ». A cet écrit de Staline se rattache étroitement l'ouvrage « Questions du léninisme » (1926).

**PROBABILITE.** Mesure de la possibilité objective d'un événement déterminé dans des conditions déterminées qui peuvent se reproduire à l'infini. Le calcul mathématique des probabilités est applicable dans les cas où les faits se prêtent à une expression numérique. Pour calculer la probabilité d'un événement A, on répète à maintes reprises et dans des circonstances semblables, une expérience ou une observation, et l'on établit le rapport du nombre des cas favorables au nombre total des expériences (ou observations). Ce rapport ou degré de probabilité de l'événement A dépend du nombre des expériences réalisées. Mais dans bien des cas, si ce nombre est suffisamment élevé, de nouveaux essais ne modifient plus, pratiquement, le degré de probabilité qui devient une caractéristique objective de l'événement A, indépendante du nombre des expériences. Le chiffre ainsi obtenu exprimera la probabilité de l'événement A dans les conditions données. Ainsi, la statistique des naissances prouve que la proportion des garçons parmi les nouveau-nés est d'environ 51 %.

On peut calculer la probabilité d'événements en rapports déterminés avec d'autres dont la probabilité a été établie. Comme le calcul des probabilités implique la reproduction répétée de circonstances semblables, la théorie des probabilités ne s'applique qu'à des phénomènes fréquents. Les principaux résultats auxquels a abouti cette théorie — loi des grands nombres, théorèmes des « limites » — ont été énoncés sous leur forme la plus générale et la plus pratique par les savants russes Tchébychev, Markov, Liapounov ainsi que par des savants soviétiques. La théorie des probabilités permet de résoudre d'importants problèmes scientifiques (mécanique quantique, théorie cinétique des gaz, thermodynamique chimique, etc.) et techniques (artillerie, téléphone, radiodiffusion, fonctionnement des machines, contrôle de la qualité de la production en série quand la vérification de chaque pièce est impossible : pour éprouver la solidité d'un tissu, la durée des ampoules électriques, etc.).

Les règles prescrites par la théorie des probabilités ne peuvent être appliquées qu'après une analyse concrète des phénomènes envisagés et des lois qui les régissent. Nombre de savants (en économie politique, en biologie, et ailleurs) s'en servent néanmoins pour étayer leurs théories antiscientifiques. Telles sont, par exemple, les tentatives réactionnaires des weismanistes-morganistes (V. *Weismanisme-morganisme*) pour justifier les lois dites mendéliennes de l'hérédité. Les idéalistes « physiques » (V. *Idéalisme « physique »*) y recourent pour nier la causalité objective, la nécessité et le déterminisme dans la nature et dans la société : la loi n'est pour eux que la moyenne, conçue par l'esprit, d'une foule de phénomènes désordonnés qui ne seraient soumis à aucune nécessité objective. Ils professent une théorie essentiellement subjectiviste de la probabilité considérée non comme le reflet de lois objectives, existant en dehors de nous, mais comme une « harmonisation » de ce chaos de phénomènes à l'aide de la raison humaine. Or, il serait impossible de déterminer les probabilités des événements s'ils n'obéissaient à des lois objectives indépendantes de la volonté humaine.

La théorie dialectique marxiste de la *nécessité et du hasard* (V.) donne un fondement philosophique à la notion de probabilité. Tout événement est soumis à diverses influences accidentelles, présente des propriétés et des caractères fortuits, etc. Cependant, tout ce qui est contingent est lié à quelque nécessité, en est une manifestation. La généralisation des phénomènes fait apparaître la nécessité, le déterminisme. La probabilité, qui établit le degré de possibilité d'un événement en généralisant une multitude de faits concrets, repose sur la dialectique objective du général et du particulier, de la nécessité et du hasard.

« **PROBLEMES ECONOMIQUES DU SOCIALISME EN U.R.S.S. (Les)** ». Ouvrage de Staline consacré aux problèmes de l'économie socialiste et de la transition du socialisme au communisme. Publié en septembre 1952. Dans cet écrit Staline élucide des questions fondamentales de l'économie politique du socialisme et qui ont une grande importance pour l'activité pratique de l'Etat soviétique et du parti communiste.

S'appuyant sur les travaux de Marx, Engels, Lénine, généralisant l'expérience de l'édification du socialisme en U.R.S.S., Staline y formule la *loi économique fondamentale du socialisme* (V.), qui permet de comprendre et d'expliquer les autres lois régissant la société socialiste. Il montre qu'à l'opposé de la société capitaliste avec sa loi de la concurrence et de l'anarchie de la production, la société socialiste, grâce à la socialisation des moyens de production, est régie par la *loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale* (V.), que les plans annuels et quinquennaux soviétiques reflètent les exigences de cette loi. Staline met au point le problème de la production marchande sous le socialisme. Il montre que la production marchande subsiste, sous le socialisme, du fait qu'il existe, en plus de la propriété nationale, une propriété kolkhozienne qui n'est pas celle du peuple entier. La production kolkhozienne appartient aux kolkhoz eux-mêmes qui peuvent la vendre sous forme de marchandise. Lorsque ces deux principaux secteurs seront remplacés par un seul secteur de

production qui pourra disposer de tous les produits de consommation, alors seulement la circulation marchande avec son « économie monétaire » disparaîtra et deviendra inutile dans l'économie nationale. Staline a mis en lumière la nature spécifique de la production marchande en régime socialiste : c'est une production marchande d'un « genre particulier », qui renforce le socialisme et contribue à passer au communisme. Il a montré que sous le socialisme, la sphère d'action de la loi de la valeur se borne, pour l'essentiel, aux objets d'usage personnel. C'est dans ce domaine seulement que cette loi garde, dans une certaine mesure, son rôle de régulateur. Mais elle ne joue plus de rôle régulateur dans la production socialiste. Quand aura disparu la production marchande, la valeur et ses formes, ainsi que la loi de la valeur, disparaîtront également.

Dans son livre, Staline fournit la réponse aux questions fondamentales relatives à la suppression de l'opposition entre la ville et la campagne, entre le travail manuel et le travail intellectuel et à la suppression des différences entre eux. Il met en lumière la nature de cette opposition et montre qu'en régime socialiste, lorsqu'on passe graduellement au communisme, il n'y a plus d'opposition, mais seulement une différence essentielle entre la ville et la campagne, une différence essentielle entre le travail manuel et le travail intellectuel, différences qui seront abolies au stade supérieur du communisme. Staline développe dans son ouvrage le programme léniniste relatif à la construction de la société communiste, aux moyens de passer de la phase inférieure du communisme à sa phase supérieure.

Développant les thèses de Lénine sur l'impérialisme, Staline formule la *loi économique fondamentale du capitalisme actuel* (V.) et montre que l'action de cette loi conditionne tous les processus qui s'opèrent aujourd'hui dans le monde capitaliste. Il met en relief la conséquence économique la plus importante de la deuxième guerre mondiale : la désagrégation du marché universel unique et la constitution de deux marchés mondiaux, l'organisation d'une étroite coopération et d'une entraide économique entre les pays du camp de la démocratie et du socialisme. Cette désagrégation a entraîné une nouvelle aggravation de la *crise générale du système capitaliste mondial* (V.).

Staline réfute les vues profondément erronées de certains économistes prétendant que, dans les conditions présentes, les guerres entre les pays capitalistes ne sont plus inévitables. Il caractérise l'essence du mouvement actuel des peuples pour la paix, contre une nouvelle guerre et souligne que ce mouvement ne vise pas à renverser le capitalisme, qu'il se borne aux objectifs démocratiques de la lutte pour le maintien de la paix. Il n'est pas exclu cependant que cette lutte pour la paix évolue dans certains pays vers la lutte pour le socialisme. Mais tel quel, ce mouvement n'est pas en mesure d'extirper les racines des guerres impérialistes « Pour supprimer les guerres inévitables, il faut détruire l'impérialisme » (Staline : « Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. », M. 1953, p. 41).

L'ouvrage de Staline développe plus avant certains problèmes du matérialisme historique et du matérialisme dialectique. Reprenant la thèse formulée dans « *Le marxisme et les questions de linguistique* » (V.), selon laquelle le passage de la qualité ancienne à la qualité nouvelle s'opère, en régime socialiste, non pas au moyen d'« explosions », mais par accumulation graduelle d'éléments de la qualité nouvelle et par dépérissement des éléments de la qualité ancienne, Staline montre que le développement économique se fait sous le socialisme non par bouleversements, mais par transformations graduelles. J. Staline met au point le problème des contradictions qui est d'une grande importance pour le développement de la dialectique marxiste. Il critique l'opinion suivant laquelle la concordance complète entre les forces productives et les rapports de production, sous le socialisme, exclut toutes contradictions entre eux.

L'économie socialiste se développe également à travers l'apparition et le dépassement des contradictions internes entre les deux aspects du mode de production. Staline met en lumière le caractère spécifique du développement et du dépassement de ces contradictions sous le socialisme où, à la différence du capitalisme, les contradictions ne deviennent pas opposition et n'aboutissent pas à un conflit ne pouvant être réglé que par une révolution. Le parti communiste et l'Etat soviétique remarquent à temps les contradictions qui apparaissent et les éliminent en réadaptant les rapports de production aux forces productives accrues. L'ouvrage de Staline est une application et un développement des catégories importantes de la dialectique matérialiste comme la possibilité et la réalité, le contenu et la forme, etc.

L'ouvrage de Staline met en pièces l'interprétation idéaliste subjective des lois économiques du socialisme par toute une série d'économistes, de philosophes et de juristes soviétiques ; Staline fait progresser la théorie matérialiste sur le caractère objectif des lois de la nature et de la société, des lois de la science. Il montre que la négation du caractère objectif des lois économiques du socialisme conduit aux aventures en politique et constitue une récidive du *volontarisme* (V.). La politique du parti communiste est efficace parce qu'elle s'inspire des exigences des lois objectives du développement de la nature et de la société. Staline montre que reconnaître le caractère objectif des lois économiques ce n'est pas du tout en faire des fétiches ni nier le rôle de l'activité consciente des hommes. Staline a également fait œuvre d'une grande importance théorique et pratique en développant les thèses marxistes sur les rapports entre les lois générales et les lois spécifiques, entre la loi économique fondamentale et les autres lois économiques, non fondamentales, la thèse relative à la portée de la connaissance des lois pour la prévision scientifique, etc.

L'ouvrage « Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. » présente un grand intérêt pour le développement du matérialisme historique : il en précise concrètement plusieurs questions. Staline met au premier plan le problème du mode de production des biens matériels, il en caractérise les deux aspects, leur différence et leur corrélation, met en lumière l'essence de chacun de ces aspects, la dialectique des forces productives et des rapports de production.

Staline formule et développe plusieurs thèses importantes concernant la *loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.), découverte par Marx, montre le rôle de cette loi dans la succession, au cours de l'histoire, des modes de production explique comment le pouvoir soviétique a utilisé cette loi pour socialiser les moyens de production, les transformer en propriété du peuple, pour créer les formes socialistes de l'économie. L'alliance des ouvriers et des paysans est la force qui a permis de briser la résistance opposée à cette loi par les classes exploiteuses et de la faire agir.

L'ouvrage de Staline fait ressortir l'humanisme de la société socialiste où tout est subordonné à l'homme, tout vise au bien et au bonheur de l'homme. Dans la société capitaliste l'homme et ses besoins sont perdus de vue. La course au profit est son objectif principal. Le but de la production socialiste « n'est pas le profit, mais l'homme et ses besoins, c'est-à-dire la satisfaction de ses besoins matériels et culturels » (*Ibid.*, p. 87).

**PRODUCTION.** Processus de création des biens matériels nécessaires à la vie de la société. En tant qu'activité rationnelle des hommes, orientée vers l'adaptation des objets naturels aux besoins humains par le changement de leur forme, la production est la condition naturelle constante de la vie humaine. Au cours de la production, les hommes agissent également les uns sur les autres en se groupant d'une manière déterminée pour une activité commune. Ce n'est que dans le cadre de leurs rapports sociaux qu'ils exercent leur action sur la nature. C'est pourquoi la production a toujours un caractère social. Elle a deux aspects: les forces productives qui expriment le comportement de la société à l'égard de la nature sur laquelle elle agit pour se procurer les biens matériels, et les rapports de production, c'est-à-dire les rapports des hommes entre eux au cours de la production. « Seule la présence de ces deux aspects de la production nous donne la production sociale, qu'il s'agisse du régime socialiste ou d'autres formations sociales » (Staline : « Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. », M. 1953, p. 71). L'unité des forces productives et des rapports de production constitue le *mode de production des biens matériels* (V.), principal moteur du développement social, qui détermine le caractère d'un régime social donné.

La production a trois particularités. La première, c'est qu'elle est toujours en voie de changement et de développement. Le changement du mode de production provoque celui du régime social, des idées, des institutions politiques, juridiques et autres, il provoque le changement du régime social tout entier. La deuxième particularité de la production, c'est que ses changements et son développement commencent toujours par ceux des forces productives et, avant tout, des instruments de production. Ce qui distingue une époque économique d'une autre, dit Marx, c'est moins ce que l'on fabrique, que la manière de fabriquer, les moyens de travail par lesquels on fabrique. Les modifications et le développement des forces productives entraînent une modification conforme des rapports de production. Ainsi, le progrès de la société humaine est déterminé par une loi économique objective, la *loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.). La troisième particularité, c'est que les nouvelles forces productives et les rapports de production qui leur correspondent apparaissent au sein même de l'ancien régime social et non en dehors de ce régime ou après sa disparition.

La production sociale comprend deux grandes sections : I — production des moyens de production (machines, bâtiments, matières premières, etc.) et II — production des objets de consommation personnelle. La production sociale se divise en différentes branches dont l'ensemble constitue l'économie nationale. Le processus de la production sociale est en même temps celui de la reproduction. Ce qui caractérise la reproduction élargie, c'est le développement prioritaire de la première section par rapport à la seconde, loi valable aussi bien pour la société capitaliste que pour la société socialiste. Seuls les résultats de son action diffèrent : sous le capitalisme, elle aboutit à l'enrichissement des capitalistes et à la paupérisation du prolétariat, à l'accroissement du chômage, etc. Tandis que sous le socialisme, son résultat est l'essor rapide de toute l'économie nationale, le mieux-être matériel et culturel des masses laborieuses. En régime socialiste cette loi est subordonnée à la *loi économique fondamentale du socialisme* (V.).

Contrairement au système capitaliste dont le but est la course au maximum de plus-value, au surprofit, par l'exploitation des travailleurs, la production socialiste est subordonnée à l'homme, à la satisfaction maximum des besoins matériels et culturels sans cesse croissants de toute la société. Soumise aux lois de la concurrence et à l'anarchie, l'économie capitaliste, périodiquement interrompue par des crises, se développe au prix de l'accroissement de la sous-production chronique des entreprises, de l'augmentation de l'armée permanente de chômeurs, de la paupérisation des travailleurs. Quant au régime socialiste, il assure une croissance régulière, ininterrompue, et le perfectionnement de toute la production sociale sur la base d'une technique supérieure, ce qui implique le développement prioritaire de la production des moyens de production. Il anéantit pour toujours le chômage, la misère et le paupérisme, allège le travail des ouvriers, assure à chaque travailleur les moyens de déployer ses capacités et ses talents dans la production sociale. L'essor continu de la production socialiste impliquant le développement prioritaire de la production des moyens de production est une des principales conditions du passage de l'économie socialiste à l'économie supérieure, communiste.

**PROGRES.** Développement ascendant, de l'inférieur au supérieur, du simple au complexe. L'idée de progrès a joué un rôle important dans l'essor de la science, de la culture, etc., ainsi que dans la lutte de la bourgeoisie contre le régime féodal. Après la victoire du capitalisme, l'idéologie bourgeoise engage la lutte contre l'idée de progrès à laquelle elle oppose la théorie de l'éternel retour cyclique de l'histoire, du retour à l'état primitif, etc. L'idéologue de l'impérialisme *Spengler* (V.) lança la théorie du « crépuscule de l'Europe », de la faillite de la culture. La philosophie bourgeoise actuelle prêche le renoncement au progrès, la théorie du mouvement à reculons, de la catastrophe inévitable de la société humaine, de la dégénérescence de l'homme, et ainsi de suite. En réalité, il s'agit uniquement de la catastrophe du monde capitaliste, puisque son effondrement est inéluctable. Les idéologues bourgeois veulent assimiler la mort du capitalisme à la mort de l'humanité entière. En fait, le remplacement révolutionnaire du capitalisme par le socialisme constitue un progrès sans précédent de la société, un gigantesque bond en avant de l'humanité. Les opportunistes et les révisionnistes faussent également la notion de progrès. Ils entendent par progrès un développement lent, graduel, dans le cadre du régime bourgeois existant. Ils dissimulent par des phrases sur le progrès leur soumission à la politique bourgeoise. Seul le marxisme-léninisme offre une théorie véritablement scientifique du progrès. Le marxisme-léninisme ne se contente pas de constater que la société évolue, mais il met en lumière les causes réelles, avant tout les causes matérielles, qui déterminent la marche en avant de l'histoire humaine, sa transition d'un degré à un autre, plus élevé ; il montre quelle est la classe qui fait avancer la société et quelle est celle qui freine sa progression. La force principale qui détermine le développement ascendant de la société, c'est le *mode de production des biens matériels* (V.), les changements qui s'y accomplissent. La porteuse du progrès, c'est la classe d'avant-garde, la classe qui se dresse contre les forces conservatrices, réactionnaires, de la société, qui entravent sa marche en avant. A la base du progrès, comme à la base de tout développement se trouvent la lutte des contraires, la mort de l'ancien, la naissance et la floraison du

nouveau. Le socialisme et le communisme ouvrent des perspectives illimitées au progrès social, à l'épanouissement des forces productives, de la science, de l'art, de la culture.

**PROPRIÉTÉ.** Possession de biens, expression des rapports de richesse dans la société. Selon la théorie marxiste-léniniste, la propriété est déterminée par le mode de production qui varie avec l'histoire. La propriété revêt donc aussi un caractère historique. A l'opposé des doctrines bourgeoises qui prétendent que la propriété privée est un principe éternel et immuable, le marxisme-léninisme a prouvé que la propriété privée des moyens de production n'apparaît qu'à une étape déterminée du développement social. Les formes de la propriété changent à chaque nouvelle étape historique. Dans la commune primitive les rapports de production avaient pour base la propriété collective. Avec l'esclavage, les rapports de production ont pour base la propriété du maître d'esclaves, auquel appartiennent et les moyens de production et le travailleur lui-même, l'esclave, qu'il peut acheter, vendre ou tuer. Dans le régime féodal, les rapports de production sont fondés sur la propriété du seigneur qui détient les moyens de production, et son droit de propriété limitée sur le travailleur, le serf, qu'il ne peut plus tuer, mais qu'il peut vendre ou acheter. La propriété féodale coexistait avec la propriété individuelle du paysan et de l'artisan sur leurs instruments de production et sur leur exploitation privée, — propriété fondée sur leur travail personnel. Avec le capitalisme, c'est la propriété capitaliste des moyens de production qui forme la base des rapports de production : le droit de propriété sur les producteurs, les ouvriers salariés, n'existe plus ; le capitaliste ne peut ni les tuer ni les vendre, car ils sont affranchis de toute servitude personnelle ; mais ils sont privés des moyens de production et pour ne pas mourir de faim, ils doivent vendre leur force de travail au capitaliste et subir le joug de l'exploitation.

En régime socialiste, la propriété collective des moyens de production constitue la base des rapports de production. Il n'y a plus ni exploités ni exploités. La victoire de la propriété socialiste en U.R.S.S. a trouvé son expression législative dans la Constitution de l'U.R.S.S. La propriété collective, socialiste des moyens de production, sous les formes de la propriété d'Etat et de la propriété coopérative kolkhozienne, constitue la base intangible du régime socialiste.

**PROUDHON Pierre-Joseph** (1809-1865). Homme de lettres, économiste et sociologue français ; un des précurseurs de l'anarchisme (V.) contemporain. Il rêvait de voir se perpétuer la petite propriété privée et critiquait la grande propriété capitaliste du point de vue petit-bourgeois. Dans le « *Manifeste du Parti communiste* » (V.) Marx et Engels notent l'entêtement de Proudhon à conserver « la société actuelle, mais expurgée des éléments qui la révolutionnent et la dissolvent » (P. 1954, p. 56), autrement dit, sans prolétariat révolutionnaire. Proudhon était un adversaire de la lutte de classes, de la révolution prolétarienne, de la dictature du prolétariat. D'après lui, une « Banque du peuple » dispensant le « crédit gratuit » permettrait aux ouvriers d'acquiescer les moyens de production et de devenir artisans. Tout aussi réactionnaire était l'idée utopique proudhonienne relative aux « banques d'échange » qui garantiraient aux travailleurs l'écoulement « équitable » de leurs produits sans porter atteinte à la propriété capitaliste des instruments et moyens de production. La négation anarchique de l'Etat n'a pas empêché Proudhon de flirter avec le gouvernement de Napoléon III dans l'espoir de réaliser ses plans avec l'appui du régime bonapartiste. Les ouvrages de Proudhon, y compris la « *Philosophie de la Misère* » (1846), sont ceux d'un métaphysicien qui aborde la société du point de vue d'une justice abstraite, éternelle et donnée une fois pour toutes. L'histoire de la société qu'il considère dans l'esprit de l'idéalisme absolu, d'ailleurs notablement vulgarisé, de *Hegel* (V.) n'est pour lui que l'histoire des idées, qu'il essaie de présenter comme un développement dialectique. Or, la dialectique proudhonienne n'a rien à voir avec la dialectique scientifique ; c'est une mauvaise réédition de la dialectique idéaliste hégélienne. Pour Proudhon, l'unité des contraires est une somme mécanique de « bons » et de « mauvais » côtés ; aussi proposait-il de réformer le capitalisme en éliminant ses « mauvais » côtés et en créant un « bon » capitalisme. Proudhon est un des fondateurs de l'anarchisme. La « *Philosophie de la Misère* » est soumise à une critique implacable dans la « *Misère de la Philosophie* » (V.), remarquable ouvrage de Marx.

**PSYCHOLOGIE.** Science de la vie psychique en tant que reflet de la réalité objective dans le cerveau humain. Les formes de ce reflet sont diverses : sensations, perceptions, images, notions, sentiments, volonté, conscience. Le processus même du reflet et ses résultats s'expriment dans l'activité et la conduite de l'homme dont les qualités individuelles, qui dépendent aussi bien des particularités innées que de l'action exercée par le milieu social, et principalement par l'éducation, se manifestent dans les besoins, les inclinations, le tempérament, le caractère, les aptitudes et les penchants.

La psychologie, après s'être d'abord développée dans le cadre de la philosophie, s'en détache au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour former une science indépendante grâce à l'étude expérimentale des phénomènes psychiques. Longtemps encore, la psychologie empirique a opposé métaphysiquement la matière à l'âme. On considérait les phénomènes psychiques comme purement subjectifs, accessibles à la connaissance par la seule méthode introspective. Celle-ci étant restée infructueuse, certains savants avancés entreprirent l'étude des processus physiologiques sur lesquels reposent les phénomènes psychiques. Mais la majorité des psychologues continuaient à séparer les phénomènes psychiques du cerveau ou considéraient cet organe comme l'instrument de la pensée, l'habitable d'une substance immatérielle singulière.

De nos jours encore, la psychologie idéaliste reste le refuge des idées les plus rétrogrades, les plus réactionnaires, au service du régime bourgeois et de son idéologie.

Les révolutionnaires démocrates russes du XIX<sup>e</sup> siècle et *Sétchénov* (V.), célèbre naturaliste inspiré de leurs idées, contribuèrent puissamment au développement de la psychologie dans la période prémarxiste. Dans son remarquable ouvrage « *Les réflexes du cerveau* », Sétchénov a, le premier, exprimé l'idée selon laquelle toute activité psychique est réflexe par sa nature, et les actes psychiques complexes, tels la pensée, la volonté, les émotions, sont des réflexes cérébraux. C'est à *I. Pavlov* (V.), grand physiologiste de notre époque et adepte de Sétchénov, qu'on doit l'élaboration et la justification expérimentales de la théorie de l'activité nerveuse supérieure ou psychique, théorie qui est à la base de la psychologie matérialiste.

Marx et Engels furent les premiers à poser, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les bases philosophiques d'une psychologie matérialiste conséquente. La psychologie scientifique, qui s'inspire des principes du matérialisme dialectique et du matérialisme

historique et s'appuie sur la théorie de Pavlov, considère l'activité psychique comme une propriété de la matière hautement organisée, le cerveau, propriété apparue au cours de l'action réciproque des organismes vivants et de leur milieu. Le propre de la vie mentale de l'homme c'est l'influence décisive exercée sur son développement par l'histoire de la société, et surtout par l'activité pratique des hommes.

En agissant par l'intermédiaire des organes des sens sur le cerveau humain, le monde objectif incite l'homme à une activité sous l'effet de laquelle la réalité se reflète dans sa conscience sous des aspects psychiques divers. Les excitations qui agissent sur le cerveau sont des signaux de la réalité, possédant une signification biologique déterminée et, de plus, chez l'homme, une signification sociale. C'est au cours du travail social qu'est apparu, à une certaine période, et que s'est ensuite développé le langage humain qui représente un moyen spécifique et propre à l'homme de signaler la réalité et constitue, d'après la théorie de Pavlov, le deuxième système de signalisation. Le mot est un excitant à sens multiples, qui remplace tous les signaux réels concrets. Le deuxième système de signalisation a introduit un principe nouveau dans l'activité nerveuse supérieure de l'homme ; il a été la condition matérielle nécessaire au développement de la pensée, de la conscience humaines. Indissolublement uni au premier système de signalisation, le deuxième système communique à l'homme, par rapport aux animaux, un avantage gigantesque qui consiste dans sa faculté d'abstraction et de généralisation des phénomènes.

Produit de la vie sociale, apparue au cours du travail, la conscience de l'homme, reflet de son être social, est une force agissante qui se manifeste sous les multiples aspects de l'activité humaine. Par suite des grandes transformations révolutionnaires survenues en Union Soviétique, au cours de l'édification de la société socialiste, de nombreuses modifications se sont produites dans la vie spirituelle des Soviétiques. Les nouveaux rapports sociaux, exempts d'exploitation de l'homme par l'homme ont été la cause de changements radicaux dans l'attitude des hommes envers le travail et la propriété collective. La psychologie scientifique étudie la transformation qui s'opère dans la conscience des hommes ainsi que la genèse de la mentalité nouvelle, en particulier dans la génération montante. Elle recherche les moyens et méthodes contribuant au développement harmonieux de toutes les facultés et de toutes les aptitudes de chaque personne.

La psychologie met en évidence les lois du développement psychique et fournit par là même des données précieuses pour l'édification de la théorie de la connaissance et la dialectique.

**PYTHAGORICIENS.** Disciples du philosophe grec Pythagore (vers 580-500 av n. è.).

L'école de Pythagore exerça une grande influence au IV<sup>e</sup> siècle av. n. è., et fit un apport précieux au développement des mathématiques et de l'astronomie. Cependant, ayant érigé en absolu la notion du nombre qu'ils détachaient des objets matériels, prenant les rapports quantitatifs pour l'essence des choses, les pythagoriciens en sont venus à l'idéalisme, base de leur symbolisme et de leur mystique superstitieuse. Avec le développement de l'école s'accusait sa tendance idéaliste et mystique. Le pythagorisme était non seulement un courant philosophique mais aussi une organisation politique réactionnaire de l'aristocratie esclavagiste, qui avait son siège à Crotona (ville de l'ancienne Italie). A l'époque de la décadence de l'esclavage antique, le mysticisme pythagoricien des nombres fut repris par les néo-platoniciens. (V. *Néo-platonisme*.)

## Q

**QUALITE ET QUANTITE.** Catégories de la dialectique matérialiste qui reflètent des aspects importants des objets et des processus. La qualité est une détermination essentielle de l'objet, détermination de ses traits et caractères inhérents, en vertu de laquelle il est ce qu'il est et non autre chose, et qui le distingue des autres objets. Dans la nature et dans la société, tout est en mouvement et en développement continu ; constamment quelque chose dépérit et naît. Mais il ne s'ensuit pas que les objets et les phénomènes n'aient point de contenu déterminé, de forme déterminée d'existence, qu'ils soient instables. Leur détermination qualitative est justement ce qui les rend stables, ce qui délimite les objets et crée la diversité concrète de la nature. La dialectique marxiste s'élève résolument contre les théories mécanistes qui nient la qualité en tant que détermination objective des objets, et qui réduisent la diversité du monde à des différences purement quantitatives. Une telle conception annihile la particularité qualitative des objets et conduit à des vues antiscientifiques d'après lesquelles le développement ne serait qu'une modification purement quantitative ne comportant pas de bonds, de formes de lutte révolutionnaires contre l'ancien, etc. Telle est, notamment, la position des réformistes qui prétendent que seul le changement quantitatif du capitalisme au moyen de menues réformes, de modifications dans la législation, sans changement qualitatif radical, sans révolution ni instauration de la dictature du prolétariat pourra aboutir « un beau jour » à l'avènement du socialisme. En réalité, le capitalisme et le socialisme, en tant que modes de production sociaux, sont diamétralement opposés l'un à l'autre par leur détermination qualitative. Ils sont régis par des lois de développement différentes et, étant diamétralement opposés par leur qualité, la transition de l'un à l'autre, du capitalisme au socialisme, n'est possible que par la destruction radicale du régime capitaliste périmé, son abolition révolutionnaire et par l'instauration d'un régime nouveau, socialiste.

Le concept de la qualité revêt, par conséquent, une immense portée théorique. La connaissance scientifique doit commencer par déterminer qualitativement les phénomènes étudiés, c'est-à-dire mettre à jour les particularités qui leur sont inhérentes, qui les distinguent des autres phénomènes. Tant qu'on n'a pas déterminé la qualité des objets, on ne peut établir les lois de leur développement. Si l'on méconnaît la détermination qualitative des choses et des phénomènes, on aboutit à l'affirmation idéaliste subjectiviste selon laquelle toute la diversité du monde n'est que le fruit des sensations. Telle est, par exemple, la théorie des qualités primaires et secondes, en vertu de laquelle seuls l'étendue, le volume, la configuration des objets sont objectifs, alors que la couleur, l'odeur, le son, le goût, etc., seraient des sensations subjectives. Ce point de vue est absolument contraire à la réalité.

La qualité des choses et des phénomènes n'est pas éternelle, elle est sujette au changement. Le métaphysicien se représente le développement comme un mouvement qui s'accomplit toujours dans les limites des mêmes qualités, et qui exclut toute

apparition du nouveau et toute disparition de l'ancien. Telles sont, par exemple, les conceptions antiscientifiques des weismanistes-morganistes sur l'évolution de la nature vivante, les idées des virchowiens sur la cellule, etc. Au contraire, la méthode dialectique estime que le processus du développement doit être envisagé non comme un mouvement circulaire, mais comme une progression, une transition d'un état qualitatif ancien à un état qualitatif nouveau, le développement allant du simple au complexe, de l'inférieur au supérieur. Le nouvel état qualitatif naît à la suite d'un bond, d'une transition brusque d'un état à un autre ; il ne naît pas accidentellement, mais conformément à des lois, à la suite de l'accumulation de changements quantitatifs imperceptibles et graduels. Le matérialisme dialectique considère donc le problème de la transition d'un état qualitatif à un autre en connexion étroite avec celui des modifications quantitatives des objets et des processus. La qualité de l'objet n'existe pas en dehors de sa détermination quantitative. Les aspects qualitatif et quantitatif de l'objet constituent une unité.

La catégorie de la quantité traduit cet aspect de l'objet, qui caractérise le degré, le niveau de son développement, sa composition quantitative. La qualité de l'objet est étroitement liée à son aspect quantitatif dont elle dépend. C'est ainsi que les éléments chimiques qualitativement différents se distinguent par leur composition quantitative : par exemple, le noyau de l'atome d'hydrogène se compose d'un proton et autour de ce noyau tourne un électron ; le noyau de l'atome d'uranium se compose de 92 protons et de 146 neutrons, autour du noyau tournent 92 électrons. La vie sociale nous offre également des exemples de la dépendance de la qualité vis-à-vis de la quantité. Le niveau de la productivité du travail et du développement des forces productives détermine, en dernière instance, l'avènement et l'existence de telle ou telle formation économique et sociale. Le régime de la commune primitive avait pour base un bas niveau de productivité du travail et des forces productives. La croissance de la production et de la productivité du travail fit éclater ce régime, engendra la division sociale du travail, la propriété privée et les classes ; une formation sociale et économique nouvelle, le régime de l'esclavage, vit le jour. La victoire du communisme est fonction d'un niveau de la productivité du travail supérieur à celui du capitalisme.

S'il ne faut pas détacher l'aspect qualitatif de l'aspect quantitatif, il ne faut pas non plus considérer les changements quantitatifs séparément des changements qualitatifs, comme le font les métaphysiciens, pour qui le développement est une simple évolution quantitative. La méthode métaphysique, appliquée à l'étude de l'histoire fut caractéristique notamment des populistes (V. *Populisme*) selon lesquels c'étaient les paysans et non les ouvriers qui devaient accomplir la révolution socialiste en Russie, car dans les années 80 du siècle dernier on comptait dans le pays des dizaines de millions de paysans, tandis que les ouvriers étaient peu nombreux. Les populistes comparaient le nombre des paysans à celui des ouvriers, en négligeant complètement la nature sociale, qualitative de ces deux classes, sans tenir compte des lois du processus historique. Or, la paysannerie en tant que classe se désagrègeait, alors que le prolétariat se développait pour devenir une immense force historique et politique.

Ainsi donc, la méthode marxiste exige que l'on considère les aspects et les changements quantitatifs et qualitatifs des objets et des phénomènes sous l'angle de leur liaison étroite et de leur action réciproque. La dialectique de leur interaction est d'une grande importance pour la conception scientifique du développement (V. également *Bond ; Conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs ; Evolution et révolution ; Mesure.*)

**QUALITES PREMIERES ET SECONDES DES CHOSES.** Avant Marx, certains matérialistes (par exemple *Locke* — V.) rangeaient parmi les qualités premières ou propriétés des choses l'étendue, le mouvement, la forme, le volume, etc., et parmi les qualités secondes, la couleur, le son, l'odeur, le goût, etc. Selon eux, les qualités premières sont objectives, indépendantes de la perception humaine et résistent aux changements de l'objet, tandis que les qualités secondes seraient subjectives, attribuées à l'objet par les organes des sens du sujet. Prenant prétexte de cette thèse erronée de *Locke*, l'idéaliste *Berkeley* (V.) prétend que les qualités premières ne sont pas moins subjectives que les qualités secondes et il en vient ainsi à la négation totale de l'existence objective des choses matérielles. Le matérialisme dialectique rejette la division idéaliste des qualités en premières et secondes et montre que toutes les qualités des choses leur sont inhérentes, qu'elles sont objectives. Le matérialisme dialectique soutient que la question de savoir si la conscience humaine reflète fidèlement les qualités objectives des choses, se résout dans la pratique, dans l'expérience.

**QUANTITE.** V. *Qualité et quantité.*

« **QUE FAIRE ?** ». Ouvrage de Lénine écrit en 1901-1902 et publié pour la première fois à l'étranger, à Stuttgart, en mars 1902. Il était dirigé contre l'opportunisme dans le mouvement social-démocrate international et sa variété russe, l'« économisme ». Le livre de Lénine constitue toute une époque dans l'histoire du Parti communiste de l'Union Soviétique et dans l'histoire du communisme international.

Il a joué un très grand rôle dans la lutte pour la création d'un parti marxiste de type nouveau et posé les fondements idéologiques de ce parti. Dans le premier des cinq chapitres, Lénine dirige sa critique contre l'opportunisme international. Après avoir montré que la social-démocratie de l'Europe occidentale, autrefois un parti de révolution sociale, se transformait en un parti de réformes sociales, Lénine souligne le rapport entre l'« économisme » en Russie et l'opportunisme dans le mouvement ouvrier mondial. Il justifie l'importance d'une théorie révolutionnaire pour le mouvement révolutionnaire ouvrier. Lénine montre le rôle révolutionnaire que joue une théorie d'avant-garde, le rôle de l'élément conscient dans le mouvement ouvrier révolutionnaire. « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire... *seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde peut remplir le rôle de combattant d'avant-garde* » (Lénine : « Que faire ? », M. 1954, pp. 28-29). Ayant montré que la social-démocratie révolutionnaire poursuit la lutte de classe sur le plan économique, politique et théorique, Lénine souligne l'importance d'une théorie révolutionnaire pour le mouvement révolutionnaire russe, pour le parti prolétarien de Russie. Le chapitre II est consacré à l'analyse du rapport entre la spontanéité et le facteur conscient. Le chapitre III met en lumière l'opposition de principe entre la politique trade-unioniste et social-démocrate. La social-démocratie révolutionnaire doit apporter la conscience socialiste dans le mouvement ouvrier spontané. « La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier *que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la*



sphère des rapports entre ouvriers et patrons » (*Ibid.*, p. 89). Après avoir mis en échec le suivisme des « économistes », Lénine a montré que nier le rôle dirigeant du parti communiste, exalter la spontanéité, c'est désarmer la classe ouvrière en face de l'autocratie et de la bourgeoisie. « *Tout culte de la spontanéité du mouvement ouvrier, toute diminution du rôle de « l'élément conscient », du rôle de la social-démocratie signifie par là même — qu'on le veuille ou non, cela n'y fait absolument rien — un renforcement de l'influence de l'idéologie bourgeoise sur les ouvriers* » (*Ibid.*, p. 43).

Les « économistes » étaient contre une politique indépendante du parti prolétarien, ils préconisaient la lutte économique en tant que forme principale de lutte de classe. Lénine, en dénonçant les « économistes », indiquait que la lutte économique des ouvriers contre les capitalistes n'est qu'une lutte collective des ouvriers contre le patronat pour des conditions plus avantageuses de vente de leur force de travail, pour l'amélioration de leurs conditions de travail et de vie ; que cette lutte ne peut aboutir au renversement du tsarisme et du régime capitaliste, à la libération de l'esclavage capitaliste. Falsifiant la thèse du matérialisme historique suivant laquelle les conditions de vie matérielle sont la force motrice du développement social, les « économistes » en déduisaient la priorité de la forme économique dans la lutte de la classe ouvrière. Lénine a réfuté cette argumentation et il a montré que le prolétariat ne peut se libérer sans avoir conquis le pouvoir politique.

Les chapitres IV et V sont consacrés aux problèmes d'organisation du mouvement ouvrier révolutionnaire et du parti prolétarien. L'opportunisme des « économistes » dans les questions d'organisation était entièrement fonction de leur opportunisme idéologique. Les positions idéologiques contradictoires, la dispersion en matière d'organisation, un travail artisanal par cercles séparés, constituaient un obstacle sérieux à l'organisation de la classe ouvrière dans la lutte contre le tsarisme et la bourgeoisie. L'essor du mouvement ouvrier révolutionnaire exigeait la création d'un parti de combat unique et centralisé. Lénine a développé un vaste plan d'organisation d'un parti ouvrier marxiste révolutionnaire prêt au combat, capable d'accomplir les tâches qui incombent à la classe ouvrière. Il a mis en relief le rôle immense que doit jouer un journal politique édité par des marxistes révolutionnaires à l'échelle de toute la Russie. L'« Iskra » de Lénine prépara idéologiquement et organiquement la création d'un parti marxiste.

L'ouvrage de Lénine « Que faire ? » a réfuté victorieusement l'idéologie opportuniste des « économistes ». « La portée historique de « Que faire ? » vient de ce que, dans cet ouvrage célèbre :

1° Lénine a, le premier dans l'histoire de la pensée marxiste, mis à nu jusqu'aux racines les origines idéologiques de l'opportunisme, en montrant qu'elles revenaient avant tout à s'incliner devant la spontanéité du mouvement ouvrier et à diminuer l'importance de la conscience socialiste dans ce mouvement.

2° Il a porté très haut l'importance de la théorie, de l'élément conscient, du parti en tant que force qui dirige le mouvement ouvrier spontané et l'impègne de l'esprit révolutionnaire.

3° Il a brillamment justifié ce principe marxiste fondamental, d'après lequel le parti marxiste c'est la fusion du mouvement ouvrier et du socialisme.

4° Il a fait une analyse géniale des fondements idéologiques du parti marxiste. (« Précis d'Histoire du P.C. (b) de l'U.R.S.S. »).

**QUESTION FONDAMENTALE DE LA PHILOSOPHIE** ou question suprême de la philosophie, celle du rapport entre la pensée et l'être, la conscience et la nature. Elle est fondamentale, car elle détermine la solution de tous les autres problèmes philosophiques. Engels note que les philosophes se sont divisés en deux grands camps, en idéalistes et en matérialistes, suivant qu'ils considéraient comme donnée première l'être, la nature ou bien la conscience, la pensée. Tous les philosophes idéalistes considèrent la conscience, l'idée, l'esprit comme la donnée première. Pour les matérialistes, c'est la nature, la matière qui est la donnée première alors que la conscience est une donnée seconde, dérivée de la matière. La solution matérialiste de la question fondamentale de la philosophie est absolument hostile au dualisme d'après lequel la matière et l'esprit existeraient séparément comme substances indépendantes. Le point de vue marxiste sur cette question est formulé par J. Staline dans « *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique* » (V.) : « ... Contrairement à l'idéalisme affirmant que seule notre conscience existe réellement, que le monde matériel, l'être, la nature n'existe que dans notre conscience, dans nos sensations, représentations, concepts, le matérialisme philosophique marxiste part de ce principe que la matière, la nature, l'être est une réalité objective existant en dehors et indépendamment de la conscience ; que la matière est une donnée première, car elle est la source des sensations, des représentations, de la conscience, tandis que la conscience est une donnée seconde, dérivée, car elle est le reflet de la matière, le reflet de l'être ; que la pensée est un produit de la matière, quand celle-ci a atteint dans son développement un haut degré de perfection ; plus précisément, la pensée est le produit du cerveau, et le cerveau, l'organe de la pensée ; on ne saurait, par conséquent, séparer la pensée de la matière sous peine de tomber dans une grossière erreur » (M. 1954, p. 14).

La question du rapport de la pensée à l'être a encore un autre aspect qui concerne la possibilité pour l'homme de connaître le monde extérieur. En règle générale, la philosophie idéaliste nie cette possibilité. Le matérialisme dialectique réfute l'agnosticisme largement répandu parmi les philosophes bourgeois et selon lequel le monde serait inconnaissable. Nos sensations, représentations, concepts sont des copies, des reflets du monde objectif. La pratique est la pierre de touche de la validité de notre connaissance.

Le grand mérite du marxisme est d'avoir démontré que la question du rapport entre la pensée et l'être est la question fondamentale de la philosophie, et d'avoir ainsi fourni, pour la première fois dans l'histoire de la philosophie, un critère rigoureusement scientifique pour distinguer la philosophie matérialiste de toute variété de l'idéalisme philosophique quel que soit son masque. La netteté et la profondeur de ce critère ont permis de ramener les nombreuses écoles, orientations et courants philosophiques à deux grands camps diamétralement opposés et de démontrer que la lutte en philosophie est nécessairement la lutte entre le matérialisme et l'idéalisme. Le rapport entre la pensée et l'être étant la question suprême de toute philosophie, les notions gnoséologiques les plus générales et les plus larges sont l'être et la pensée. « Il s'agit de savoir...

s'il existe des notions plus larges que celles de l'être et de la pensée, de la matière et de la sensation, du physique et du psychique, avec lesquelles la théorie de la connaissance puisse opérer. Non. Ce sont les concepts derniers, infiniment larges, les plus larges, que la gnoseologie n'a point dépassés jusqu'à présent... Seuls le charlatanisme (des machistes. — N.R.) ou l'extrême indigence intellectuelle peuvent exiger pour ces deux « séries » de concepts derniers, infiniment larges, des « définitions » qui soient autre chose que de « simples répétitions » : l'un ou l'autre est considéré comme donnée première » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 161).

La solution marxiste de la question philosophique fondamentale est à la base du principe de *l'esprit de parti en philosophie* (V.), principe qui fait un devoir aux philosophes marxistes de délimiter et d'opposer nettement la philosophie matérialiste et la philosophie idéaliste, de défendre fermement contre toutes les variétés de l'idéalisme le matérialisme dialectique, seule philosophie scientifique.

**QUESTION NATIONALE.** Le marxisme-léninisme distingue trois périodes dans l'évolution de la question nationale. La *première période* est celle de l'abolition du féodalisme et de la victoire du capitalisme en Occident : les *nations* (V.) prennent corps, se constituent. En Occident, l'apparition des nations a coïncidé dans le temps avec la formation d'Etats centralisés ; c'est pourquoi les nations s'y constituent en Etats : Angleterre, France, Italie, etc. Dans l'Est de l'Europe (Hongrie, Autriche, Russie), l'évolution plus lente du capitalisme a retardé la formation des nations, alors que la nécessité de se défendre contre les Turcs, les Mongols et les autres peuples de l'Orient stimulait la constitution des Etats centralisés. Des Etats multinationaux ont surgi où la nation la plus évoluée et qui avait été la première à prendre corps, s'est révélée dominante, tandis que les autres nations, moins développées, devenaient des nations opprimées, secondaires. En Europe occidentale les nations se fermaient au cours des guerres de libération nationale pour le renversement de l'absolutisme, du féodalisme, du joug étranger. Ces objectifs atteints, les mouvements nationaux de la bourgeoisie progressiste ont pris fin. Mais dans l'Est européen de cette époque, avec son système d'oppression nationale, les mouvements nationaux bourgeois ne faisaient que commencer. Le joug national engendrait des conflits, des mouvements nationaux où la bourgeoisie tenait le rôle principal.

La *deuxième période* commence avec la naissance de l'impérialisme. Jusqu'alors la question nationale ne sortait pas du cadre de certains Etats multinationaux et n'intéressait que quelques nations, surtout les nations européennes (irlandais, Tchèques, Finnois, Polonais, Serbes et autres). Avec l'impérialisme, elle devient un problème international. La lutte vient de commencer entre les Etats impérialistes pour le droit d'exploiter et d'asservir les peuples des colonies et des semi-colonies. Les vieux Etats nationaux d'Occident — Angleterre, Italie, France et autres — qui s'étaient emparés de nouveaux territoires, sont devenus des Etats multinationaux, dont l'existence est étroitement liée à l'oppression nationale et coloniale. Le joug national qui s'est alourdi a donné une nouvelle impulsion aux mouvements anti-impérialistes de libération nationale des colonies et des semi-colonies. Ainsi la question nationale s'est fondue avec le problème général de l'affranchissement des peuples coloniaux, elle est devenue une question nationale-coloniale. Le contenu de classe du problème national s'est également modifié : au fond il s'agissait désormais de la question paysanne, puisque c'est la paysannerie qui compose en majorité l'armée du mouvement national. Le mouvement de libération nationale des peuples asservis des colonies et pays dépendants sape le système de l'impérialisme et devient par conséquent une puissante réserve de la révolution prolétarienne. Les intérêts du mouvement prolétarien dans les pays capitalistes développés et ceux du mouvement de libération nationale des colonies exigent la formation d'un front révolutionnaire unique. Pour le prolétariat, la question nationale, c'est le problème de ses alliés dans la révolution. Avant la première guerre mondiale et la Révolution d'Octobre, le parti communiste considérait cette question comme faisant partie du problème de la révolution bourgeoise démocratique ; depuis la première guerre mondiale et la Révolution d'Octobre, il la considère comme faisant partie du problème de la révolution socialiste.

La Grande Révolution socialiste d'Octobre inaugure la *troisième période*, la période soviétique, dans la manière de poser et de résoudre la question nationale. C'est la période du renversement du capitalisme, de la liquidation du joug national, de la consolidation de l'amitié et de la collaboration fraternelle des peuples soviétiques, de la formation des nations nouvelles, socialistes. Alors que le monde bourgeois n'a d'autre moyen de trancher la question nationale que de diviser les nations, d'accentuer la haine, d'assujettir une nation à une autre, la Révolution d'Octobre a ouvert une autre voie, révolutionnaire, basée sur l'alliance fraternelle des travailleurs des différents peuples. Elle a montré que c'était là le seul moyen de résoudre la question nationale et de mettre fin à l'hostilité entre les nations, inévitable sous le capitalisme. Dès les premiers jours de la Révolution d'Octobre (le 15 (2) novembre 1917), le Gouvernement soviétique adopta la « Déclaration des droits des peuples de Russie ». Ce document remarquable proclamait : « 1. *Egalité et souveraineté des peuples de Russie.* 2. *Droit des peuples de Russie à disposer d'eux-mêmes jusques et y compris la séparation et la constitution en Etat indépendant.* 3. *Abolition des privilèges et restrictions nationaux et religieux de toute sorte.* 4. *Libre développement des minorités nationales et des groupes ethniques peuplant la Russie.* » Loin de disloquer la Russie, le droit qu'avaient désormais les nations à disposer d'elles-mêmes a soudé les peuples de ce pays autour du peuple russe. Le capitalisme et le joug national une fois liquidés, l'égalité en droits de tous les peuples une fois instaurée, on vit disparaître les causes qui incitaient les nations autrefois opprimées à se séparer de la Russie. La nature même du pouvoir des Soviets, international quant à son contenu de classe, les besoins de défense dans le cas d'une attaque du dehors, les nécessités de la construction socialiste, sont autant de conditions qui ont favorisé le rapprochement des peuples soviétiques, leur union en un seul Etat multinational. Le 30 décembre 1922 est le jour de la naissance de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, Etat multinational sans précédent dans l'histoire. A la différence des Etats multinationaux bourgeois basés sur la contrainte et l'oppression des petits peuples, l'Etat soviétique est fondé sur l'union librement consentie des républiques fédérées, sur l'égalité en droits de tous les peuples de l'U.R.S.S. L'expérience historique a révélé la fragilité des Etats multinationaux bourgeois qui se désagrègent inévitablement, rongés par les contradictions nationales, comme, par exemple, l'Autriche-Hongrie en 1918. Ce n'est qu'en régime soviétique qu'on pouvait créer un Etat multinational solide fondé sur la libre union et l'égalité des nations.

Le régime soviétique ne s'est pas borné à proclamer l'égalité *en droits*, il a tout fait pour mettre fin le plus vite possible à l'inégalité *effective* des peuples dans le domaine politique, économique et culturel, héritée de l'ancien régime. Le parti

communiste a réalisé cette tâche avec succès dans une lutte opiniâtre contre les ennemis du peuple, les fauteurs de déviations nationalistes de toute sorte. Aidés par le peuple russe, les peuples naguère arriérés ont rattrapé ceux des régions centrales. Ayant liquidé les classes exploiteuses qui étaient les instigatrices essentielles des conflits entre les nations, le pouvoir soviétique et le parti communiste ont assuré une amitié toujours plus solide des peuples de l'U.R.S.S.

La solidité de l'Etat soviétique multinational a été éprouvée dans le feu de la Grande guerre nationale. La victoire de l'Union Soviétique a sauvé de l'asservissement les peuples d'Europe et d'Asie, a permis aux nombreux peuples de l'Europe centrale et sud-orientale, ainsi qu'aux peuples chinois, de la Corée du Nord et du Viêt-Nam de conquérir l'indépendance nationale et d'établir le régime de démocratie populaire.

Il en va tout autrement pour le monde bourgeois. L'indépendance nationale des peuples y est menacée par les plans de conquête des impérialistes étrangers. La philosophie de la bourgeoisie réactionnaire assigne une base théorique — l'idée réactionnaire du *cosmopolitisme* (V.) — à ces ambitions expansionnistes. Les visées agressives des monopolistes rencontrent aujourd'hui l'entier soutien des leaders des socialistes de droite de certains pays capitalistes ; s'engageant dans la voie de l'abandon de la souveraineté nationale, ils se mettent au service des impérialistes. Une tâche historique incombe au prolétariat et aux partis communistes de ces pays : grouper autour d'eux toutes les forces démocratiques et patriotiques du peuple pour faire échec aux plans de conquête des impérialistes et prendre la défense de l'indépendance et de la souveraineté nationales.

## R

**RACE.** Groupements biologiques d'hommes qui se sont constitués à une période très ancienne de l'évolution de l'humanité. Les races se distinguent par la couleur de la peau, les traits de la face, la conformation du corps, la forme et la couleur des cheveux, etc. Ainsi, les caractères distinctifs de la race noire (Nègres) sont : peau foncée, cheveux crépus ; de la race jaune (Chinois, Japonais, Mongols, Bouriates et autres) : peau jaunâtre, cheveux noirs et plats ; de la race blanche peau claire. Les races se sont formées sous l'influence des conditions naturelles, de l'isolement des hommes primitifs et de l'absence des communications développées entre eux. Les distinctions raciales ne sont qu'un facteur secondaire à côté du facteur principal, incontestablement établi par la science : l'unité biologique de l'humanité. Ces distinctions n'exercent aucune influence sur la vie sociale et disparaissent, une fois liquidé l'isolement des groupes vivant dans des conditions géographiques différentes. Aux degrés supérieurs du développement de la société, à l'isolement primitif se substituent l'influence réciproque et le mélange des races. Les races pures finissent par disparaître. Les théories réactionnaires des racistes d'aujourd'hui sur les races « pures » ne sont que mensonge et supercherie. Ne confondons pas les races avec la *nation* (V.), celle-ci étant un fait social, le résultat d'un long développement historique de la société.

Le triomphe du socialisme en U.R.S.S. a prouvé sans retour que toutes les nations et tous les peuples, affranchis de l'exploitation et de la haine réciproque, sont, indépendamment des distinctions raciales, capables d'assimiler et de développer la culture d'avant-garde. La pratique de l'édification socialiste en U.R.S.S. a réduit à néant les théories racistes. (V. *Racisme*.)

**RACISME.** Théorie réactionnaire qui s'appuie sur la thèse de l'inégalité originelle des hommes et prétend que l'histoire de la société et de la culture humaine obéit à des lois biologiques immuables et éternelles. Thèses erronées, mais favorables aux intérêts des classes exploiteuses. Depuis l'apparition du racisme au sein de la société esclavagiste, les idéologues de la réaction s'en servent pour justifier l'oppression nationale et sociale. Ses adeptes défigurent sciemment les données de la science pour démontrer que le monde a toujours connu des races inférieures et des races supérieures, que les premières, réfractaires à la civilisation, sont condamnées à rester dans l'esclavage, tandis que les autres, seules détentrices de la civilisation, sont appelées à les exploiter. Déjà les maîtres d'esclaves de l'Orient antique croyaient que, par leur nature, ils se distinguaient foncièrement de leurs esclaves. Ce point de vue était également partagé par certains auteurs de l'antiquité grecque, notamment par *Aristote* (V.) qui était intimement lié à l'aristocratie gréco-macédonienne et, sous bien des rapports, exprimait l'idéologie réactionnaire de celle-ci. Le féodalisme, avec ses cloisons sociales étanches, avec sa noblesse désireuse de se différencier des serfs et des travailleurs de la ville, reprit les idées de la prétendue inégalité innée des hommes Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle les théories racistes furent utilisées par les défenseurs de l'esclavage et de l'exploitation impitoyable des Nègres aux Etats-Unis. Par la suite, le racisme s'enchevêtra étroitement avec le *malthusianisme* (V.) et le *social-darwinisme* (V.). En Allemagne, après l'arrivée de Hitler au pouvoir, le racisme fut proclamé idéologie officielle de la dictature fasciste. Les idées racistes furent cultivées également dans d'autres pays agressifs, notamment au Japon. Aujourd'hui encore le racisme est largement utilisé par la bourgeoisie réactionnaire. Le néo-malthusianisme qui a gagné actuellement le plus de terrain, recommande ouvertement la réduction de la natalité, l'extermination de la « population excédentaire ». Le racisme et le nationalisme bourgeois, entre lesquels existe un lien étroit, ont pour revers le *cosmopolitisme* (V.)

Le marxisme-léninisme dénonce dans le racisme une théorie réactionnaire totalement étrangère à la science. Les ouvrages de Lénine et de Staline sur la question nationale revêtent une importance particulière pour démasquer le racisme.

La grandiose expérience de la construction socialiste en U.R.S.S. a porté un coup écrasant au racisme. « Un des résultats les plus importants de la Révolution d'Octobre, écrivait J. Staline, c'est qu'elle a porté un coup mortel à cette légende (la légende raciste. — N.R.), en montrant dans le fait que les peuples non européens affranchis, entraînés dans la voie du développement soviétique, sont tout aussi capables que les peuples européens de faire progresser la culture et la civilisation *authentiquement* avancées » (« Le caractère international de la Révolution d'Octobre », M. 1954, p. 9). La théorie raciste a été ébranlée par l'adoption de la Constitution de l'U.R.S.S., constitution la plus démocratique du monde, qui proclame l'égalité en droits de toutes les races et nations, et qui affirme que la différence de couleur, de langue, de niveau culturel, de développement étatique ou toute autre différence entre les nations et les races, ne saurait justifier l'inégalité des nations en droits, l'oppression d'une nation par une autre.

**RADICHTCHEV Alexandre Nikolaiévitch** (1749-1802). L'un des premiers champions de la pensée révolutionnaire et des idées de liberté en Russie, fondateur de la littérature russe révolutionnaire. Lénine tenait en haute estime Radichtchev penseur, révolutionnaire et champion de la lutte contre le féodalisme et le despotisme.

A cette époque, le régime du servage avait pris les formes les plus dures. Après avoir écrasé la « révolte de Pougatchev », le gouvernement de Catherine II, épouvanté, prit des mesures de répression ; par de nouvelles dispositions, il renforça encore le joug du servage. La paysannerie répondit par de nouvelles révoltes. Le problème de la lutte contre le régime se posait dans toute son acuité devant les meilleurs esprits du pays. Radichtchev n'a pas hésité à s'élever contre le régime du servage et l'autocratie. Son livre « Voyage de Pétersbourg à Moscou » (1790), imprimé dans sa propre imprimerie et paru sous l'anonymat, en est un exemple éclatant. En Russie, il fit l'effet d'un coup de tonnerre. C'était un acte héroïque d'un révolutionnaire. Radichtchev décrivait d'une main de maître toute l'horreur du servage, l'oppression du peuple russe qui nourrissait la société et produisait toutes les richesses. Critiquant l'arbitraire des seigneurs, Radichtchev arrivait à de profondes conclusions politiques ; la source du mal ne réside pas dans les hommes ou dans la violation des lois, mais dans la loi, dans le régime, l'autocratie elle-même. Catherine II ordonna d'arrêter et de châtier Radichtchev.

Condamné à mort, sa peine fut commuée en « dix années de relégation ». Déporté en Sibérie, il fut détenu à la prison d'Ilimsk. Mais ni le spectre de l'échafaud, ni la prison et la déportation ne purent briser son amour de la liberté. En Sibérie, il écrivit son traité philosophique « Sur l'homme, sa mortalité et son immortalité » dirigé contre l'idéalisme et le mysticisme. Cependant, certains raisonnements (dans les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> parties) laissent apparaître des éléments de déisme.

Après la mort de Catherine II, les amis de Radichtchev purent le faire revenir de Sibérie. Il devint même membre de la commission pour l'élaboration des lois. Mais son attitude envers le servage et l'autocratie était restée la même. Il intervint avec violence contre l'arbitraire et soumit des projets préconisant des changements radicaux du régime, ce qui dressa contre lui les partisans du servage. Il fut de nouveau menacé d'exil. Traqué par les serviteurs du tsar, Radichtchev mit fin à ses jours. Avant de mourir il prononça ces paroles : « La postérité me vengera. »

Alexandre Radichtchev, premier révolutionnaire issu de la noblesse, penseur, écrivain, philosophe et économiste remarquable, fonda, avec *Lomonossov* (V.), la philosophie matérialiste russe. Son matérialisme qui se distingue par un contenu révolutionnaire, est dirigé contre le servage et le tsarisme. Combattant l'idéalisme, le mysticisme des francs-maçons et leurs idées réactionnaires, il montra que la matière est une donnée première et affirmait que le cerveau est l'organe matériel de la pensée. Ses vues sur la matière restaient inévitablement confinées dans le cadre des conceptions métaphysiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais l'idée du développement apparaît déjà dans ses profonds raisonnements. Il considérait le mouvement comme une propriété inaliénable de la matière. Il critiqua la théorie idéaliste du *préformisme* (V.) (de Haller et de Bonnet) comme une conception pseudo-scientifique, une fantaisie arbitraire, ainsi que la doctrine de *l'entéléchie* (V.), source du *vitalisme* (V.). Radichtchev était près de comprendre l'influence du milieu sur le développement des organismes, l'idée de l'hérédité des propriétés acquises. Il critiquait la théorie des matérialistes vulgaires qui identifiaient la pensée et la matière. Dans les problèmes de la connaissance, Radichtchev, qui avait une position matérialiste, estimait que la source de la pensée est la perception de la réalité par les sens.

Il soutint l'idée de l'égalité naturelle des hommes, quelles que soient leur situation sociale ou leur race, et dénonça l'oppression de l'homme par l'homme. Il critiqua les théories racistes de la division « naturelle » de la société en esclaves et en maîtres, stigmatisa l'arbitraire de l'autocratie et justifia le droit du peuple opprimé à se soulever et à renverser le pouvoir des tyrans. Il flétrit la traite des Nègres qui se pratiquait en Amérique. Ses paroles accusatrices contre les planteurs américains et les marchands d'esclaves avaient un caractère progressif. Radichtchev a émis des idées géniales, pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, sur le rôle de l'agriculture, de l'industrie et des inventions techniques dans le progrès historique et le développement intellectuel de l'homme.

Reliant les problèmes de l'éducation sociale aux tâches générales de la lutte contre le servage et l'autocratie, Radichtchev a contribué au développement de la science pédagogique russe et mondiale. *M. Kalinine* (V.) disait que les idées de Radichtchev sur l'éducation peuvent toujours être considérées comme progressistes. Les conceptions de Radichtchev étaient un immense progrès de la pensée sociale et politique de son temps. L'influence de ses idées s'exerça bien au-delà des frontières de la Russie, mais elle fut particulièrement grande sur le développement de la pensée révolutionnaire dans son pays. Les *décembristes* (V.) et les démocrates révolutionnaires des années 40 et 60 étaient des disciples de Radichtchev et s'inspiraient de sa lutte pleine d'abnégation contre l'autocratie. Radichtchev consacra toute sa vie à la lutte pour la liberté et le bonheur de son peuple, de sa patrie. Il croyait fermement dans les forces puissantes du peuple russe, dans l'avenir de son pays. Ses œuvres principales sont : « Voyage de Pétersbourg à Moscou », « Lettre à un ami habitant à Tobolsk », « La vie de Fédor Vassiliévitch Ouchakov », « Sur l'homme, sa mortalité et son immortalité », l'ode « Liberté ».

**RAISONNEMENT.** Forme de la pensée consistant à dégager un jugement nouveau (conclusion) qui découle nécessairement des jugements donnés (prémisses). La connaissance peut être immédiate ou médiate. Certains jugements reflètent la réalité en se fondant sur une observation immédiate. C'est le cas des jugements tirés des données des sens. Mais la science ne se contente jamais de la connaissance des faits isolés. Une connaissance généralisée, celle des lois de la nature, s'obtient au moyen d'une connaissance médiate, par confrontation de plusieurs jugements aboutissant à des jugements nouveaux (conclusions).

Tout raisonnement comprend au moins une prémisse et une conclusion. Deux conditions sont requises pour que le raisonnement aboutisse à une connaissance exacte : 1<sup>o</sup> la justesse des prémisses, vérifiée dans la pratique et 2<sup>o</sup> l'adresse à associer les pensées, les jugements. Si les prémisses sont justes et les lois de la pensée appliquées correctement, le résultat obtenu doit correspondre à la réalité. Les lois de la pensée sont des lois logiques qui ont une valeur objective. Elles ne peuvent être détruites ou abolies puisqu'elles reflètent des processus objectifs, indépendants de la conscience et de la volonté

humaines. Les lois de la pensée impliquent certaines règles que l'on peut enfreindre en tombant alors dans l'erreur ; mais on ne peut abolir ces lois, car elles reflètent une relation objective entre les choses.

La logique distingue les raisonnements immédiats et médiats. Le raisonnement immédiat découle d'une seule prémisse. Exemple : tous les métaux sont conducteurs de l'électricité ; donc, certains conducteurs électriques sont des métaux. Tout raisonnement médiat nécessite au moins deux prémisses. Exemple : tous les organismes unicellulaires se multiplient par division simple ; l'amibe est un organisme unicellulaire ; donc, l'amibe se multiplie par division simple. C'est là un modèle classique de *sylogisme*. Depuis *Aristote* (V.), on entend par syllogisme catégorique un raisonnement où deux propositions appelées prémisses étant posées (dont l'une est universelle affirmative, ou universelle négative), il en découle nécessairement une troisième appelée conclusion. Le syllogisme est ainsi la forme essentielle de la déduction. Pour que deux jugements puissent former un syllogisme, il est nécessaire qu'ils s'enchaînent par l'intermédiaire d'un terme commun, appelé « moyen terme » (ne faisant pas partie de la conclusion). Dans l'exemple cité, le moyen terme est constitué par le concept d'organisme unicellulaire. La logique distingue quatre figures du syllogisme catégorique selon la place qu'occupé le moyen terme dans les prémisses — celle de sujet ou de prédicat. La plus usuelle est la première figure consistant à étendre un principe à certains faits isolés qui en relèvent. Elle est largement appliquée dans la science dont une des tâches essentielles est de grouper des faits autour des lois générales. Ainsi, lors des élections à la II<sup>e</sup> Douma d'Etat, Lénine disait : « ... la tactique électorale d'un parti ouvrier ne doit être que l'application à un cas particulier des *principes généraux* de la tactique socialiste du prolétariat » (Œuvres, t. 11, éd. russe, p. 417).

Les agnostiques, les logiciens inductivistes nient la valeur du syllogisme ; ils le jugent incapable de fournir une connaissance nouvelle, affirmant que la majeure implique déjà tous les cas particuliers auxquels elle peut s'appliquer par l'intermédiaire de la mineure. Ce raisonnement est vicieux, car la majeure est ainsi réduite à une simple totalisation des cas particuliers ; en réalité, dans les formes syllogistiques bien comprises, la majeure, loin de se borner à additionner des faits isolés, exprime une loi générale. Étendre un principe à des faits nouveaux, c'est contribuer au progrès de la pensée, enrichir la connaissance. Les constatations contenues dans les prémisses reflètent les rapports des choses dans la réalité matérielle qui nous entoure. En plus de syllogismes catégoriques, la logique étudie les raisonnements hypothétiques et disjonctifs. Le syllogisme est la forme déductive du raisonnement, qui va du général au particulier. Une autre forme du raisonnement est celle où l'on passe du particulier au général. (V. *Induction et déduction*.)

**RAPPORTS DE FORTUNE.** Rapports de propriété, expression juridique des *rapports de production* (V.).

**RAPPORTS DE PRODUCTION.** Rapports qui s'établissent entre les hommes au cours du processus de la production sociale des biens matériels. Ne produisant pas isolément, les hommes contractent des rapports déterminés pour agir en commun et pour échanger les fruits de leur travail. La production est toujours sociale. Le caractère des rapports de production est conditionné avant tout par le comportement des producteurs envers les moyens de production. L'état de ces rapports indique si les moyens de production appartiennent à toute la société, ou seulement à certains individus, groupes, classes qui s'en servent pour exploiter d'autres individus, groupes, classes. Dans son ouvrage « *Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.* » (V.) Staline a montré que les rapports de production concernent : « a) les formes que revêt la propriété des moyens de production ; b) la situation des différents groupes sociaux dans la production et leurs relations réciproques ou, pour reprendre l'expression de Marx, « l'échange réciproque de leurs activités », qui découlent de ces formes ; c) les formes de répartition de produits, qui en dépendent entièrement » (M. 1953, p. 82). Les rapports de production diffèrent suivant les conditions historiques concrètes. Ils peuvent être des rapports de collaboration et d'aide mutuelle entre des hommes affranchis de toute exploitation. Il en est ainsi avec le socialisme Ils peuvent être des rapports de domination et de soumission. Il en est ainsi dans les sociétés divisées en classes antagoniques. Ils peuvent être enfin des rapports de transition d'une forme à une autre forme des rapports de production.

Le changement des rapports de production est fonction du changement et du développement des *forces productives* (V.). Cependant les rapports de production agissent à leur tour sur l'évolution des forces productives, qu'ils accélèrent ou ralentissent. Les rapports de production ne sauraient retarder longtemps sur la croissance des forces productives, car ces dernières ne peuvent se développer pleinement que si les rapports de production y correspondent. Dans la société bourgeoise contemporaine la propriété privée capitaliste des moyens de production est en contradiction irréductible avec le caractère social du processus de production. Les rapports de production du capitalisme entravent l'essor des forces productives. Cette contradiction constitue la base économique de la révolution socialiste. Seule la liquidation des rapports de production périmés et leur remplacement par de nouveaux rapports, conformes au caractère des forces productives, donnent libre cours à l'épanouissement des forces productives. Les nouveaux rapports de production sont la force principale et décisive du développement de la production. La victoire des rapports de production socialistes dans l'industrie et l'agriculture de l'U.R.S.S. est un exemple frappant du rôle joué par les nouveaux rapports de production. Les rapports de production socialistes assurent l'essor rapide sans précédent, des forces productives de la société socialiste.

Cependant les nouveaux rapports de production ne sont pas éternellement nouveaux. De moteur du développement des forces productives, ils deviennent à une certaine étape leur entrave. Cela signifie que sous le socialisme également les rapports de production retardent sur les forces productives avancées, et des contradictions surgissent entre les forces productives et les rapports de production. De là la tâche qui se pose devant le parti communiste et le Gouvernement soviétique : relever à temps les contradictions qui mûrissent et prendre des mesures opportunes afin de mettre en correspondance les rapports de production avec les forces productives, et de surmonter ainsi ces contradictions. (V également *Loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des, forces productives ; Mode de production des biens matériels ; Socialisme et communisme*.)

**RAPPORTS SOCIAUX.** Rapports qui s'établissent entre les hommes au cours de leur activité commune. On distingue les rapports matériels et les rapports idéologiques. La production des biens matériels est la base de l'existence et du

développement de la société humaine. Il s'ensuit que les rapports économiques sont les plus importants. Les *rapports de production* (V.) déterminent le caractère de tous les autres rapports sociaux : politiques, juridiques, etc., qui en dépendent. Cette dépendance permet d'expliquer la marche réelle de l'histoire humaine.

**RATIONALISME** (lat. *rationalis* — raisonnable). Orientation gnoséologique, selon laquelle la raison est l'unique source de connaissance authentique, par opposition à *l'empirisme* (V.) qui voit cette source dans l'expérience sensible. Les rationalistes les plus en vue sont *Descartes* (V.) et *Spinoza* (V.), dont la lutte contre l'idéologie religieuse et dogmatique du féodalisme, pour le triomphe de la raison et de ses droits, avait un caractère progressif.

Descartes a été le fondateur du rationalisme. Il montrait la toute-puissance de la raison qu'il considérait comme le critère de la vérité. Selon les rationalistes, les mathématiques, cette science « pure », prétendument indépendante de l'expérience, incarnent l'idéal même de la science. Descartes affirmait que tout comme un mathématicien qui, par la force de sa raison, parvient à résoudre ses problèmes, le philosophe peut connaître la vérité par la seule force de sa raison. Selon les rationalistes, les données des sens sont trompeuses, seule la raison est un moyen sûr de connaissance. Notre âme recèlerait des idées innées toutes prêtes. Tout en considérant la raison comme source de la connaissance, *Leibniz* (V.) pensait, contrairement à Descartes, que les idées de l'âme ne sont que virtuelles, ne sont que des « principes innés ». Spinoza estimait lui aussi que les connaissances empiriques sont incertaines, fortuites, « confuses », tandis que la raison fournit une connaissance nécessaire et authentique : c'est en quoi réside l'inconséquence du matérialisme de ce philosophe. Alors que l'empirisme proclame la valeur absolue de l'expérience en sous-estimant le rôle de la raison, le rationalisme détache la raison de l'expérience, des sensations, en érigeant en absolu les concepts, la pensée. La rupture entre le logique et le sensible conduit fatalement à l'idéalisme, car les concepts deviennent des abstractions creuses, dépourvues de contenu concret. « ... Le rationaliste se contente du raisonnement et encore d'un raisonnement abstrait », note Lénine (*Œuvres*, t. 23, éd. russe, p. 36).

Le matérialisme dialectique a dépassé le caractère unilatéral du rationalisme et de l'empirisme, il a résolu scientifiquement le problème du sensible et du logique, deux éléments connexes d'un seul et même processus, deux étapes nécessaires de la connaissance et qui se complètent réciproquement. L'expérience sensorielle est le point de départ de la connaissance. La véritable connaissance commence par les données que fournissent les sensations humaines, les organes des sens. Mais la perception sensorielle immédiate ne fournit pas encore une connaissance profonde et complète. Les liens et les rapports internes se révèlent à la raison, à la pensée théorique. Les notions logiques, élément rationnel de la connaissance, sont le produit de la refonte des données des sens dans la pensée. Ainsi pour le matérialisme dialectique, le sensible et le logique sont connexes et constituent, dans leur unité, un seul et même processus de la connaissance. La philosophie marxiste insiste sur la liaison étroite de ces éléments de la connaissance avec l'activité pratique des hommes. La voie dialectique de la connaissance de la vérité, de la réalité objective, note Lénine, va « de la contemplation vivante à la pensée abstraite et de celle-ci à la pratique... » (« Cahiers philosophiques », éd. russe, p. 146). (V. également *Connaissance ; Sensualisme*.)

**REALISME CRITIQUE** (en philosophie). Une des écoles philosophiques idéalistes aux Etats-Unis en vogue dans les années 20 et 30 du XX<sup>e</sup> siècle. Ce courant est représenté par Lovejoy, Pratt, Rogers, Strong, Santayana et d'autres. Contrairement au *néo-réalisme* (V.), le réalisme critique nie l'identité de l'objet et du sujet de la connaissance, l'identité de l'être et de la conscience. Cependant, les réalistes critiques opposent au néo-réalisme non la *théorie du reflet* (V.), mais une conception agnostique antiscientifique proche de la théorie des symboles ou des hiéroglyphes (*V. Théorie des hiéroglyphes*), critiquée par Lénine dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.). Traçant une frontière infranchissable entre la connaissance et la réalité objective, les réalistes critiques affirment que les concepts et les idées ne sont pas un reflet de la réalité objective dans la conscience humaine mais constituent une sphère particulière, indépendante d'« entités logiques ». Certains réalistes critiques (Rogers) considèrent en dualistes, que la matière et l'esprit représentent deux principes premiers du monde, d'autres professent l'idéalisme objectif (Strong, Santayana) ou bien le mysticisme déclaré (Pratt). La polémique tapageuse entre les néoréalistes et les réalistes critiques ne peut voiler le fait que les deux courants ne sont que deux formes rivales de lutte contre le matérialisme scientifique, deux variétés de la falsification idéaliste de la science moderne.

« **REALISME** » **MEDIEVAL**. Courant scolastique qui considérait que les idées générales (« *universaux* » — V.) avaient une existence réelle, objective et antérieure aux choses particulières. De là deux thèses : 1° « Les universaux sont des réalités ». 2° « Les universaux sont antérieurs aux choses ». Le « réalisme » médiéval s'en tient à l'idéalisme de *Platon* (V.) pour qui seul le monde surnaturel des Idées existe véritablement, tandis que la réalité terrestre n'en est qu'une pâle copie. Le « réalisme » médiéval était la base philosophique du catholicisme. Ses champions les plus connus ont été l'archevêque de Cantorbéry Anselme et Guillaume de Champeaux. C'est à ce courant qu'adhéra *Thomas d'Aquin* (V.). L'école nominaliste dans la philosophie médiévale soutenait une lutte acharnée contre le « réalisme ». (V. *Nominalisme*.) Cette lutte a été une expression des deux tendances en philosophie — matérialiste (nominalisme) et idéaliste (« réalisme »)

**REALISME NAÏF**. Conception matérialiste spontanée du monde. Toute personne normale se rend compte que les objets existent indépendamment de la conscience humaine. Ainsi, le réalisme naïf exprime, le plus souvent sans conception théorique, la certitude instinctive que le monde est matériel par sa nature. Cependant le réalisme naïf n'est pas une conception matérialiste scientifique. Un matérialiste naïf, spontané peut être facilement dévoyé par l'idéalisme. Le *matérialisme dialectique* (V.) élève la conception matérialiste du monde au niveau d'une doctrine philosophique cohérente, fondée sur les acquisitions de la science. L'interprétation marxiste du réalisme naïf s'oppose à l'interprétation idéaliste. (V. *Berkeley*.) Les machistes (*V. Empiriocriticisme ; Mach*) soutenaient que le réalisme naïf est une conception selon laquelle l'homme ne connaît que ses sensations et ne cherche pas à savoir si les choses existent réellement ou non. Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.) Lénine montre que c'est là une altération du réalisme naïf qui, au contraire, est certain de l'existence de la nature en dehors et indépendamment de la conscience. « La conviction des « réalistes naïfs » (c'est-à-dire de l'humanité entière) que nos sensations sont des images du monde extérieur objectivement réel, est aussi la conviction sans cesse grandissante, sans cesse affermie, de la masse des savants » (Lénine : « *Matérialisme et empiriocriticisme* », M 1952, p. 409).

**REALISME SOCIALISTE.** Méthode fondamentale de la littérature et de l'art soviétiques. L'art soviétique continue les meilleures traditions de l'art réaliste du passé. Mais le réalisme de l'art soviétique se situe à un degré qualitativement nouveau de l'histoire de l'art. C'est un réalisme fécondé par l'idéologie communiste, par la lutte pour la transformation révolutionnaire de la société et l'édification du communisme. C'est un réalisme qui s'appuie sur les idées du socialisme scientifique, qui est forgé dans le feu de la construction socialiste. Le réalisme socialiste dépasse les limitations idéologiques du réalisme d'autrefois. Il permet à l'artiste de distinguer les forces motrices de la vie sociale, le rôle décisif des masses populaires dans l'histoire, l'importance du prolétariat, guide des masses opprimées dans la lutte contre le capitalisme. C'est pourquoi le réalisme socialiste est la forme supérieure et la plus conséquente du réalisme dans l'art.

Avant tout le réalisme socialiste exige une représentation vraie, historiquement concrète de la réalité prise dans son développement révolutionnaire, ce qui est nécessaire pour former les travailleurs dans l'esprit du socialisme. Le réalisme socialiste, loin d'exclure le romantisme révolutionnaire, — l'aptitude à discerner dans les germes du nouveau, ce à quoi appartient l'avenir, — se l'incorpore organiquement car, ainsi que le disait A. Jdanov au 1<sup>er</sup> congrès des écrivains soviétiques de l'U.R.S.S., « toute la vie de notre parti, toute la vie et la lutte de la classe ouvrière sont la synthèse d'un travail pratique dur et raisonné avec un héroïsme sans borne et des perspectives grandioses ».

Un des problèmes les plus importants de l'esthétique du réalisme socialiste est le problème du typique. Non point une description empirique des faits et phénomènes de la vie, mais la sélection de ce qui est essentiel, de ce qui exprime la tendance du développement avec toutes ses contradictions, voilà ce qui permet à l'artiste de faire éclater la réalité vivante.

C'est du degré de typisation que dépend non seulement la valeur cognitive de la littérature et de l'art, mais aussi leur rôle d'activité sociale.

Reproduction des aspects essentiels de la vie, non point à coups de schémas, mais par des images d'évocation concrète et d'esthétique impressive, tel est le sens de la typisation des phénomènes de la vie dans le domaine de l'art.

Les hommes d'art soviétiques sont les ingénieurs des âmes humaines. Ils éduquent les travailleurs dans l'esprit du communisme, d'un dévouement sans borne au parti communiste, dans l'esprit du *patriotisme soviétique* (V.). Les artistes soviétiques doivent lutter activement dans leurs œuvres contre les *survivances du capitalisme dans la conscience humaine* (V.), apprendre aux Soviétiques les principes de la morale socialiste. Méthode fondamentale de l'art soviétique, le réalisme socialiste n'exclut nullement l'initiative de l'artiste dans le choix des formes, du style et du genre ; au contraire, il l'exige. Le réalisme socialiste est en opposition directe avec le formalisme et « l'art pur ». Ce réalisme marque une étape nouvelle dans l'histoire de l'art, non seulement du point de vue du contenu idéologique, mais aussi de la forme. La littérature, le théâtre, le cinéma, la peinture, la musique soviétiques ont créé de nombreuses œuvres de tout premier ordre. Les sujets, les personnages, les conflits et la portée des événements représentés dans l'art soviétique diffèrent de ce qu'ils étaient dans l'art ancien. L'art soviétique est essentiellement populaire non seulement par son contenu idéologique, mais aussi par sa forme. Lénine disait que l'art nouveau doit être à la portée des masses. La décision du C.C. du P.C.(b) relative à l'opéra de Mouradéli « La Grande Amitié » (1948) indiquait que les compositeurs soviétiques doivent aspirer à « une richesse de contenu et une forme musicale parfaite, à une musique pleine de vérité et de réalisme, organiquement liée au peuple et à son art folklorique, à une haute maîtrise professionnelle alliée à la simplicité et à l'accessibilité de l'œuvre ». La méthode du réalisme socialiste signifie la combinaison organique de l'élément national et de l'élément international. L'art soviétique part du principe que la culture soviétique est socialiste quant à son contenu et nationale quant à sa forme.

Maxime Gorki, grand écrivain prolétarien dont l'œuvre marqua le début d'une ère nouvelle dans la littérature russe, fut le promoteur du réalisme socialiste. La méthode du réalisme socialiste est maintenant aussi celle des artistes des pays de *démocratie populaire* (V.), affranchis du joug capitaliste et en train de bâtir une société et une culture socialistes. Elle est également adoptée dans les pays capitalistes par les meilleurs représentants de la littérature et de l'art qui combattent pour la libération des peuples, pour la paix, la démocratie et le socialisme.

Le message du C.C. du P.C.U.S. au II<sup>e</sup> congrès des écrivains soviétiques dresse un vaste programme de lutte pour le développement de la littérature soviétique sur la base du réalisme socialiste.

**REALITE OBJECTIVE.** La nature, la matière existant en dehors et indépendamment de la conscience humaine. Contrairement à l'idéalisme qui affirme que la réalité authentique, c'est l'« idée absolue », la conscience, les sensations, les concepts, etc., la matière n'étant qu'une donnée seconde, dérivée, née d'un principe idéal, le matérialisme voit la réalité objective dans le monde matériel qui, soumis à ses lois propres, existe en dehors et indépendamment de la conscience humaine qui le reflète. « La matière, écrit Lénine, est une catégorie philosophique servant à désigner la réalité objective donnée à l'homme dans ses sensations qui la copient, la photographient, la reflètent, et qui existe indépendamment des sensations » (« Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 140).

« **RECHERCHE DE DIEU** » ET « **CONSTRUCTION DE DIEU** ». Courants philosophico-religieux parmi les intellectuels bourgeois et petits-bourgeois russes, après la défaite de la révolution de 1905-1907 : « la bourgeoisie russe, à des fins contre-révolutionnaires, avait besoin de ranimer la religion, d'en faire la publicité, d'en créer une nouvelle, d'inoculer au peuple, ou bien de renforcer par des moyens nouveaux les croyances religieuses. Aussi la propagande de la « construction de Dieu » avait-elle un caractère social et politique » (Lénine : Œuvres, t. 16, éd. russe, p. 30). « La religion nouvelle » était prêchée d'une part par les « chercheurs de Dieu » Mérejkovski et les poètes décadents), d'autre part, par les « constructeurs de Dieu » (Iouchkévitch, Valentinov, Bazarov, Lounatcharski, *Bogdanov* — V.). Il n'y a aucune différence quant au fond entre ces deux courants : le premier prêchait ouvertement l'obscurantisme religieux, le second s'efforçait à échafauder une espèce de religion nouvelle, « socialiste », donc à « concilier » la religion et le marxisme. Cette tendance s'intégrait dans la révision générale des principes philosophiques marxistes entreprise par les machistes russes. Lénine a dénoncé l'essence réactionnaire et le caractère bourgeois de ce courant nuisible au point de vue politique : « Vous avez fardé, édulcoré l'idée des cléricaux,

des Pourichkévitch, des Nicolas II et de MM. Strouvé, car *réellement* l'idée de Dieu les aide à maintenir le peuple en esclavage. En enjolivant l'idée de Dieu, vous avez enjolivé les fers à l'aide desquels ils enchaînent les ouvriers et les paysans ignorants » (Œuvres, t. 35, éd. russe, p. 93).

**REFLEXION.** Terme employé dans la gnoseologie bourgeoise. Selon *Locke* (V.), la connaissance comporte, d'une part, les sensations résultant de l'action des objets extérieurs sur nos organes des sens et, de l'autre, l'observation de l'activité de notre âme. Cette perception de l'« activité intérieure de notre âme », *Locke* l'appelle réflexion, genre autonome de la connaissance, qui existerait à côté et indépendamment de l'expérience matérielle, ce qui est une concession à l'idéalisme. Pour *Hegel* (V.), la réflexion est une connaissance médiante, un reflet de l'essence d'un phénomène.

**REFORMISME.** Courant politique dans le mouvement ouvrier, hostile au marxisme révolutionnaire et aux intérêts vitaux du prolétariat, qui substitue à la lutte de classe contre le capitalisme, à la lutte pour la *dictature du prolétariat* (V.) et la victoire du socialisme, la lutte pour de menues réformes qui n'affectent pas les fondements du régime d'exploitation bourgeois.

Le réformisme est né dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa base sociale est la couche supérieure de la classe ouvrière, corrompue par les capitalistes, l'« aristocratie ouvrière ». Le réformisme, l'opportunisme, disait Lénine, « a été engendré, durant des dizaines d'années parles particularités de l'époque de développement du capitalisme, où l'existence d'une couche relativement pacifique et confortable d'ouvriers privilégiés les « embourgeoisait », leur donnait des bribes des bénéfices de leur capital national, les isolait de la détresse, des souffrances et des tendances révolutionnaires de la masse misérable que l'on ruinait » (« La faillite de la II<sup>e</sup> Internationale », M. 1954, p. 47). C'est *Bernstein* (V.), social-démocrate allemand, qui a inauguré le réformisme et l'opportunisme dans le mouvement ouvrier. Mais le réformisme est un phénomène international. Les bernsteiniens et les kautskistes en Allemagne, les « économistes » et les menchéviks en Russie, les « austro-marxistes » en Autriche, les travaillistes en Grande-Bretagne et les socialistes de droite en France, etc., tous sont des représentants du réformisme, des agents de la bourgeoisie dans le mouvement ouvrier. Le but principal du réformisme, c'est de duper les ouvriers, de les détourner d'une lutte prolétarienne conséquente, de concilier les intérêts de la classe ouvrière avec ceux des capitalistes. Les partis de la II<sup>e</sup> Internationale se sont transformés en partis réformistes pratiquant une politique bourgeoise dans le mouvement ouvrier. Actuellement, ce sont les socialistes de droite qui représentent le courant réformiste. Le principal dans le réformisme et l'opportunisme, c'est l'idée de la collaboration des classes, de l'« harmonie » de leurs intérêts. A la théorie marxiste-léniniste de la lutte de classe, qui montre au prolétariat la seule voie juste à suivre pour supprimer l'esclavage capitaliste et faire triompher le socialisme, les réformistes opposent l'idée d'une conciliation entre la classe ouvrière et la bourgeoisie. De là leur opposition à la dictature du prolétariat, sans laquelle le passage au socialisme est impossible. Les réformistes s'attachent à convaincre les ouvriers que pour passer au socialisme (qu'ils reconnaissent en paroles afin de tromper les ouvriers, bien qu'ils en soient les pires ennemis), il n'est pas nécessaire de détruire les bases du capitalisme, d'anéantir l'Etat bourgeois et ses organes de contrainte, de déposséder la bourgeoisie des moyens de production. Les réformistes prêchent le passage pacifique du capitalisme au socialisme par l'activité parlementaire, la création de coopératives, etc. Telles sont la théorie et la pratique du « socialisme démocratique », la théorie de la « troisième force ».

Le marxisme-léninisme a mis en lumière la nature bourgeoise des théories réformistes. Le marxisme-léninisme ne nie pas que le parti prolétarien doive lutter pour les réformes, afin d'améliorer la situation économique, politique et culturelle des ouvriers sous le capitalisme, mais il envisage les réformes comme un produit secondaire de la lutte de classe dont le but est la suppression révolutionnaire du capitalisme. A l'aide de réformes on peut aboutir à des améliorations partielles, mais non détruire la domination du capital. Dans leur lutte contre le principe révolutionnaire du marxisme, contre ce qu'il renferme de plus important, la doctrine de la dictature du prolétariat, les réformistes ont révisé également ses principes philosophiques, lui substituant le machisme, le *néo-kantisme* (V.) et autres théories bourgeoises. Les révisionnistes remplaçaient la dialectique révolutionnaire par un évolutionnisme vulgaire pour qui le mouvement est un simple processus de croissance, un développement quantitatif lent et graduel. Après les révisionnistes kantien, Bernstein et autres, sont apparus des révisionnistes de la variété machiste : F. Adler, en Autriche ; *Bogdanov* (V.), Lounatcharski, Iouchkévitch, etc., en Russie. Les révisionnistes machistes cherchaient à substituer au matérialisme dialectique et au matérialisme historique la philosophie machiste réactionnaire. *Kautsky* (V.) et les autres théoriciens de la II<sup>e</sup> Internationale furent en philosophie des révisionnistes typiques. Leur révisionnisme philosophique fut l'expression théorique de leur opportunisme politique et de leur trahison de la révolution prolétarienne. Tous les révisionnistes se sont attachés à démontrer que le socialisme scientifique peut s'accommoder de la philosophie idéaliste. Ceci dans le but de désarmer théoriquement le prolétariat et son parti, et les livrer à la merci de l'idéologie bourgeoise. Les représentants actuels du réformisme dans le mouvement ouvrier, les leaders des socialistes de droite, ont rejeté définitivement le masque de partisans de la philosophie marxiste et prêchent ouvertement des idées réactionnaires.

Seul le parti communiste avec Lénine, son grand fondateur et son chef, s'est prononcé contre la révision des principes philosophiques et scientifiques du marxisme ; il a pris la défense du matérialisme dialectique et historique, et l'a développé dans une époque historique nouvelle. La lutte contre le réformisme et l'opportunisme est la loi du développement d'un parti prolétarien véritable. Le parti se renforce par le fait qu'il débarrasse ses rangs des opportunistes et des réformistes. Une des causes principales du développement victorieux du Parti communiste de l'Union Soviétique, qui a su prendre la tête de la classe ouvrière et des masses populaires en Russie, et réaliser les grands idéaux socialistes, c'est sa lutte implacable contre le réformisme et l'opportunisme au sein du parti, contre les menchéviks, les liquidateurs, les trotskistes, les zinovévistes, les boukhariniens et autres ennemis du marxisme.

Les contradictions du capitalisme actuel qui s'accroissent et les victoires du socialisme en U.R.S.S., l'édification socialiste dans les pays de démocratie populaire, les succès remportés par les partis communistes dans les pays du capital, rétrécissent la base des réformistes d'aujourd'hui, les font apparaître comme des ennemis du socialisme. Poursuivre la lutte engagée contre eux demeure l'une des tâches principales des partis communistes et ouvriers.



**RELATIVISME.** Doctrine idéaliste selon laquelle la connaissance humaine est relative, conventionnelle, subjective, et de ce fait, incapable de refléter le monde objectif. Pris comme base de la théorie de la connaissance, le relativisme aboutit fatalement au *scepticisme* (V.), à l'*agnosticisme* (V.), à la *sophistique* (V.), à l'idéalisme subjectif. L'*idéalisme « physique »* (V.) prend sa source dans le relativisme. Le matérialisme dialectique reconnaît la relativité de la connaissance non parce qu'il nie la vérité objective mais parce qu'à chacune de ses étapes historiques la connaissance est limitée par le degré donné du développement des forces productives et de la science. « La dialectique matérialiste de Marx et d'Engels inclut sans contredit le relativisme, mais ne s'y réduit pas ; c'est-à-dire qu'elle admet la relativité de toutes nos connaissances non point au sens de la négation de la vérité objective, mais au sens de la relativité historique des limites de l'approximation de nos connaissances par rapport à cette vérité » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 149). La philosophie bourgeoise contemporaine use largement du relativisme comme d'un moyen de lutte contre la science, contre le matérialisme, pour implanter les préjugés religieux et idéalistes les plus absurdes (V. également *Vérité absolue et vérité relative.*)

**RELIGION.** Reflet aberrant, fantastique, dans la tête des hommes, des forces naturelles et sociales qui les dominent, « une des variétés de l'oppression spirituelle qui pèse toujours et partout sur les masses populaires, accablées par un travail perpétuel pour les autres, par la misère et leur état d'isolement » (Lénine : « Socialisme et religion », M. 1952, p. 5). Les traits essentiels de toute religion sont la foi en des forces surnaturelles qui dirigeraient le monde, et le culte de ces forces. La religion et la philosophie idéaliste ont des traits communs et les mêmes origines gnoséologiques, elles détachent de la nature les concepts et les idées, elles personnifient et spiritualisent les forces de la nature. L'idéalisme philosophique est une forme et un moyen de défense de la religion. Loin d'être éternelles, les croyances religieuses, ainsi que le culte et les institutions (l'Eglise et autres) qui leur correspondent, naissent et subsistent dans des conditions historiques déterminées. Pendant une période fort longue, les hommes ne connaissaient aucune religion. L'apparition des croyances religieuses dans la société primitive devint possible avec le développement de la pensée et du langage articulé. La religion reflétait l'impuissance de l'homme primitif devant les phénomènes de la nature, redoutables et incompréhensibles pour lui. Cette impuissance engendrait dans la tête de l'homme primitif des idées sur l'existence, dans le monde environnant, d'êtres particuliers, surnaturels, capables d'aider les hommes ou de les frapper de calamités. Après avoir personnifié les objets de la nature et les avoir doués d'une force surnaturelle, le sauvage tenta d'agir sur eux par la magie, par des incantations et des rites. Il y a des éléments de magie dans toutes les religions modernes. Dans la société de classes, les croyances religieuses ont essentiellement des origines de classe. L'impuissance des hommes devant les processus spontanés du développement de la société où règne l'exploitation, engendre inévitablement la croyance aux miracles, en une vie meilleure dans l'au-delà. « L'oppression sociale des masses travailleuses, leur apparente impuissance totale devant les forces aveugles du capitalisme qui cause, chaque jour et à toute heure, mille fois plus de souffrances horribles, de plus cruels tourments aux travailleurs du rang que les événements exceptionnels tels que guerres, tremblements de terre, etc., c'est là qu'il faut rechercher aujourd'hui les racines les plus profondes de la religion » (Lénine : « Marx-Engels-marxisme », M. 1954, p. 297). Face aux calamités et aux tourments que leur apporte un régime social d'exploitation, les hommes cherchent le salut dans les fables absurdes sur Dieu, le paradis, le royaume céleste, que répandent le clergé et les sectes religieuses.

Etant un des éléments de la superstructure, la religion joue un rôle actif dans la consolidation de la base économique correspondante, du régime fondé sur l'asservissement et l'exploitation de l'homme par l'homme. La religion a toujours joué un rôle réactionnaire : elle consacre l'impuissance des hommes devant la nature, sert d'instrument pour opprimer les travailleurs. Prêchant la soumission et la résignation, le renoncement à la lutte pour la transformation du monde, pour le socialisme, au nom d'une récompense après la mort, « dans l'autre monde », la religion concourt au renforcement de la domination de la bourgeoisie. La religion, c'est l'opium du peuple, dit Marx. Cherchant à convaincre les hommes que tout se passe dans la nature et dans la société par la volonté des dieux, rejetant les lois objectives qui régissent les phénomènes, niant la possibilité de connaître le monde, la religion empêche les hommes de pénétrer les lois de la nature et de la société, et de les utiliser dans leurs intérêts. Elle a été et reste l'ennemie du progrès.

Le socialisme détruit les causes matérielles qui entretiennent les croyances religieuses. Avec la disparition du régime social basé sur l'exploitation de l'homme par l'homme, disparaissent les conditions qui engendrent la religion. Mais on ne peut éliminer d'emblée les préjugés religieux dans la conscience, dont l'évolution retarde sur celle des conditions matérielles de la vie. C'est pourquoi les préjugés religieux persistent, en tant que vestiges du passé, dans la conscience des individus arriérés, même après l'anéantissement du capitalisme. On peut les surmonter, et on les surmonte effectivement, peu à peu, par l'éducation communiste, par la participation active des grandes masses à l'édification de la société communiste. En U.R.S.S. et dans les pays de démocratie populaire a été réalisée une liberté de conscience véritable. Dès 1918, en Union Soviétique, l'Eglise a été séparée de l'Etat, et l'école de l'Eglise. Chaque citoyen peut être croyant ou non, c'est l'affaire de sa conscience. Mais le parti communiste, détachement d'avant-garde des travailleurs, qui lutte pour les délivrer de toute oppression, ne peut se montrer neutre à l'égard de la religion, car la religion est une forme d'oppression spirituelle. Par toute son activité, le parti communiste aide les travailleurs à s'affranchir des superstitions, à acquérir une conception du monde scientifique. La propagande de la doctrine marxiste-léniniste, les activités culturelles, la large diffusion des connaissances politiques et scientifiques contribuent au plus haut point à vaincre les préjugés religieux. Dans ses articles « Socialisme et religion », « De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion », etc., Lénine projette une vive lumière sur la question de la religion et de l'attitude du parti prolétarien à son égard.

**REPOS.** V. *Mouvement.*

**REPRESENTATION.** Image sensorielle concrète des phénomènes du monde extérieur. Avec les sensations et les perceptions, les représentations constituent la connaissance sensible, ou, d'après la terminologie de *Pavlov* (V.), le premier système de signalisation de la réalité. Les représentations se distinguent des perceptions sur deux points. La perception reflète un objet isolé qui agit sur nos organes des sens dans des circonstances concrètes déterminées. La représentation est un reflet plus généralisé et plus abstrait. Ainsi, l'homme perçoit un bouleau donné dans des circonstances déterminées, mais sa

représentation du bouleau réunit les indices de nombreux bouleaux qu'il a vus, sans retenir certains indices qui distinguent chaque bouleau donné d'un autre et caractérisent les circonstances de la perception de chacun de ces bouleaux. De plus, la représentation comporte des éléments d'appréciation pratique de l'objet considéré. Dans un certain sens un charpentier se représente le bouleau autrement qu'un peintre, étant donné la différence de leurs attitudes pratiques envers cet arbre. *Sétchénov* (V.), appelle la représentation la moyenne des connaissances sensibles de l'objet. Pavlov montre que, par rapport aux perceptions, les représentations se forment à un niveau plus élevé de l'activité nerveuse supérieure. Elles impliquent un effort cérébral plus complexe et plus différencié, c'est-à-dire l'analyse des excitations extérieures, leur décomposition en leurs éléments, et la synthèse, la réunion des éléments similaires.

Le matérialisme philosophique marxiste dénonce la conception idéaliste qui fait des représentations une donnée première, et de la matière, une donnée seconde, dépendante des sensations humaines. En réalité, la matière existe indépendamment de nos représentations qui sont un produit du cerveau et reflètent les objets et les phénomènes du monde extérieur.

#### **REVISIONNISME.** *V. Réformisme.*

**REVOLUTION CULTURELLE.** Partie constitutive de la révolution socialiste, impliquant une transformation totale dans le développement culturel des masses populaires, et ayant pour but la création d'une culture nouvelle, socialiste. La révolution culturelle a pour tâches essentielles : l'assimilation de l'héritage culturel du passé par les masses laborieuses ; l'organisation socialiste de l'instruction publique ; la formation de cadres d'intellectuels socialistes ; l'éducation communiste des travailleurs. La révolution culturelle s'accomplit après l'instauration du pouvoir politique de la classe ouvrière, qui crée toutes les conditions nécessaires à des transformations radicales dans le développement culturel de la société. La particularité de la révolution culturelle en U.R.S.S. consiste en ce qu'elle s'est faite graduellement, d'en haut, sur l'initiative et sous la direction du parti communiste et du pouvoir d'Etat, avec le concours actif de millions d'ouvriers, de paysans kolkhoziens et d'intellectuels, qui luttèrent pour combler le retard culturel du pays et pour la victoire du socialisme.

La révolution culturelle en Russie a commencé dès la Grande Révolution socialiste d'Octobre, alors que toutes les réalisations de la culture étaient devenues le patrimoine du peuple, et que les conditions nécessaires à l'élévation du niveau culturel des masses se trouvaient réunies. L'analphabétisme des masses, héritage de l'ancien régime, entravait la participation des travailleurs à l'administration publique, à l'édification du socialisme et à l'activité sociale et politique. L'instruction est à la base de toute culture ; un illettré se trouve en dehors de la politique. Le parti communiste et le Gouvernement soviétique avaient entrepris un travail titanesque pour mettre fin à l'analphabétisme. Le peuple soviétique a fait un large usage de son droit à l'instruction. Si, pendant les premières années de la révolution, la majorité de la population était illettrée (dans certaines républiques — le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, etc. — le nombre de personnes sachant lire et écrire ne dépassait pas 1 à 2 % de la population), dès 1933, 90 % des habitants de l'U.R.S.S. savaient lire et écrire. L'U.R.S.S. était devenue un pays où l'analphabétisme a été supprimé : victoire immense de la révolution culturelle. En déployant l'édification socialiste, le parti communiste et l'Etat soviétique s'étaient assignés la tâche d'introduire l'enseignement obligatoire, primaire d'abord, secondaire ensuite, afin d'élever le pays à un degré supérieur de culture. L'introduction, en 1930, de l'enseignement primaire obligatoire dans toutes les régions de l'U.R.S.S., a marqué une étape décisive de la révolution culturelle. Dès 1937, le nombre des élèves dans les écoles primaires et secondaires de l'U.R.S.S. s'élevait à 29 400 000 contre 8 000 000 en 1914, et dans les établissements d'enseignement supérieur à 550 000 contre 112 000. La construction d'écoles s'est poursuivie à une échelle considérable. Rien qu'au cours du deuxième quinquennat, on a construit près de 19 000 écoles. Le nombre des écoles supérieures a augmenté également. Une multitude d'établissements culturels ont fait leur apparition : bibliothèques, musées, théâtres, cinémas, centres de radio, palais de la culture, clubs ; les tirages des livres, revues et journaux ont augmenté, la culture physique a pris un essor rapide, ainsi que l'activité des artistes amateurs, etc.

On ne peut résoudre le problème de la culture nouvelle, socialiste, sans inculquer à la classe ouvrière les connaissances et habitudes nécessaires à l'administration et à la gestion économique du pays. C'est précisément là le sens et l'importance de la révolution culturelle. Ce problème a été résolu. Du sein de la classe ouvrière et de la paysannerie laborieuse sont sortis des dirigeants de talent dans le domaine économique et politique, de grands chefs militaires, des travailleurs de la science et de la culture, capables de résoudre les problèmes les plus ardu de la construction socialiste, de la défense nationale, etc.

C'est au cours de la lutte pour l'industrie socialiste fondée sur une base technique moderne que l'émulation socialiste des masses a pris une ampleur sans précédent, et est devenue l'une des magnifiques réalisations de la révolution culturelle.

Le groupement de la paysannerie en coopératives est impossible sans révolution culturelle. Le parti a mené aussi à bien cette œuvre, qui a constitué l'une des conditions les plus importantes pour engager la paysannerie dans la voie de la collectivisation.

Une autre tâche essentielle de la révolution culturelle a été de former une intelligentsia nouvelle, soviétique. En l'espace de quelques années, le pays s'est couvert d'un vaste réseau d'écoles supérieures et secondaires spécialisées d'où sont sortis des centaines de milliers d'intellectuels et de spécialistes pour l'économie nationale. La formation d'une intelligentsia socialiste a été l'un des plus importants résultats de la révolution culturelle en U.R.S.S.

Ce magnifique essor culturel des masses populaires et la création de cette intelligentsia nouvelle ont eu pour corollaire l'épanouissement de la science, de la technique, de la littérature et des arts. En continuant et en développant les meilleures traditions de la science russe et étrangère d'avant-garde, les savants soviétiques ont obtenu d'importants succès : notamment dans le domaine de l'utilisation pacifique de l'énergie atomique, de la physique, de la chimie, de la biologie, des mathématiques, des sciences sociales, de la technique, etc. A l'heure actuelle, il s'agit d'utiliser les avantages offerts par le régime socialiste pour obtenir un nouvel essor de la science.

De notables succès ont été également enregistrés par la littérature et les arts soviétiques : le cinéma, la musique, le théâtre, l'architecture, les arts plastiques. Forts de la méthode du *réalisme socialiste* (V.), les écrivains et les artistes reflètent dans leurs œuvres la vie des Soviétiques, bâtisseurs du communisme.

La culture socialiste soviétique s'est formée au cours du combat mené par le parti contre les ennemis de classe, contre les trotskistes-boukhariniens qui voulaient restaurer le capitalisme, contre toutes les manifestations de l'idéologie bourgeoise.

La culture socialiste a pénétré toute l'existence du peuple soviétique. Un des résultats inestimables de la révolution culturelle est d'avoir formé l'homme soviétique, l'homme d'un type nouveau, capable d'appliquer la science et la technique dans la production, comprenant la politique du parti et du gouvernement et sachant la mettre en pratique, un militant, un patriote.

L'expérience de la révolution culturelle en U.R.S.S. a une immense portée internationale et trouve une large application dans les pays de *démocratie populaire* (V.) en train d'édifier le socialisme et de créer une nouvelle culture populaire, socialiste.

**REVOLUTION SOCIALE.** Etape d'une importance capitale dans le développement social, transformation radicale de la vie de la société, renversement par la violence d'un régime social périmé et instauration d'un régime social nouveau, progressiste. A la différence des théoriciens de la bourgeoisie libérale et des opportunistes, qui envisagent les révolutions sociales comme un événement fortuit ou une « anomalie », le marxisme-léninisme a montré que les révolutions résultent nécessairement du développement des sociétés divisées en classes antagonistes. Elles achèvent le processus de l'évolution, de la maturation graduelle, — au sein du vieux régime social, — des conditions d'un régime social nouveau, elles achèvent le processus de l'accumulation graduelle des contradictions entre le nouveau et l'ancien. « A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolutions sociales » (Marx-Engels : Etudes philosophiques, P. 1935, p. 83).

Les révolutions éliminent la contradiction entre les forces productives nouvelles et les vieux rapports de production, elles brisent par la violence les rapports de production surannés et donnent le champ libre au développement des forces productives. Dans les sociétés divisées en classes, les révolutions rendent possible la réalisation des exigences de la *loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.). Pour que cette loi puisse se frayer passage, il faut surmonter la résistance acharnée des forces sociales surannées. Dans la société de classe, les vieux rapports de production sont maintenus par les classes gouvernantes conservatrices qui ne veulent pas quitter la scène, se servent du pouvoir politique pour défendre l'ordre existant et freinent ainsi le développement des forces productives de la société. C'est pourquoi, pour frayer la voie au développement social, les classes avancées doivent renverser le régime politique existant.

La question essentielle de toute révolution, c'est la question du pouvoir politique. Le passage du pouvoir de la classe réactionnaire dominante, qui freine le développement de la société, à la classe révolutionnaire, s'effectue par une lutte de classe acharnée. La révolution est la forme suprême de la lutte des classes. Au cours des périodes révolutionnaires, le processus spontané du développement de la société cède la place à l'activité consciente des hommes, la révolution violente se substitue à l'évolution pacifique. Les masses qui auparavant se tenaient à l'écart de la vie politique, entrent alors par millions dans la lutte consciente. C'est pourquoi les époques de révolution accélèrent toujours prodigieusement le développement social. Les révolutions, disait Marx, sont les locomotives de l'histoire. Il ne faut pas confondre les révolutions sociales avec les « révolutions de palais », les coups d'Etat, etc. Ces derniers ne sont qu'un changement violent de l'équipe gouvernementale, qu'un remplacement, au pouvoir, de personnes ou groupes appartenant à une même classe, alors que le trait essentiel d'une révolution sociale, c'est une transformation totale du régime, c'est le passage du pouvoir d'une classe à une autre. Cependant, on ne peut appeler révolution tout renversement violent d'une classe par une autre. Si la classe réactionnaire provoque une insurrection contre la classe progressiste, si la classe réactionnaire s'empare à nouveau du pouvoir, ce n'est plus une révolution, mais une contre-révolution. La révolution, c'est l'arrivée au pouvoir de la classe avancée, progressiste, qui ouvre la voie à un nouveau développement de la société.

Le caractère de la révolution est déterminé par les tâches sociales qu'elle réalise. Ainsi, la Révolution française de 1789 avait eu pour tâche de détruire le régime féodal qui freinait le développement des forces productives et empêchait qu'on ouvre la voie au développement, sur la base de ces forces productives, des rapports de production capitalistes. C'était une révolution bourgeoise comme le furent aussi les révolutions de 1848-1849 dans toute une série de pays d'Europe. La révolution de 1905-1907 et la révolution de Février 1917 en Russie se posaient les mêmes tâches. Leur but était d'anéantir l'autocratie qui avait fait son temps, de liquider les vestiges du féodalisme dans l'économie et d'ouvrir ainsi la voie au progrès économique et politique du pays. Mais ces révolutions qui ont eu lieu au stade impérialiste du capitalisme, se distinguent notablement des anciennes révolutions bourgeoises. Analysant les conditions nouvelles dans lesquelles s'est déroulée la révolution russe démocratique bourgeoise, Lénine a donné une nouvelle orientation au parti marxiste pour la tactique à suivre dans cette révolution. Il a montré qu'à la différence des anciennes révolutions bourgeoises, dont la force dirigeante était la bourgeoisie, c'est le prolétariat qui exerce l'hégémonie dans la révolution démocratique bourgeoise. Il la réalise en pratiquant une politique d'alliance avec la paysannerie et d'isolement de la bourgeoisie libérale. Par sa théorie de la transformation de la révolution démocratique bourgeoise en révolution socialiste, Lénine a donné une solution nouvelle au problème des rapports entre ces deux révolutions à l'étape historique contemporaine.

La révolution prolétarienne socialiste se distingue essentiellement de toutes les révolutions précédentes. C'est la plus grande des révolutions que l'histoire ait connues, car elle apporte les changements les plus profonds dans la vie des peuples. Toutes les révolutions antérieures furent, selon l'expression de Staline, des révolutions unilatérales, elles aboutissaient à la substitution d'une forme d'exploitation à une autre. Seule la révolution prolétarienne, qui établit la dictature du prolétariat,

classe la plus révolutionnaire dans l'histoire de l'humanité, est en mesure de supprimer toute exploitation de l'homme par l'homme. La *Grande Révolution socialiste d'Octobre* (V.) est un exemple de révolution prolétarienne.

La révolution sociale, qui est un profond bouleversement du développement social, ne peut être accomplie à n'importe quel moment, au gré de tel ou tel groupe de révolutionnaires. Il lui faut des conditions objectives déterminées, dont l'ensemble forme ce que Lénine a appelé une situation révolutionnaire. « La loi fondamentale de la révolution, confirmée par toutes les révolutions et notamment par les trois révolutions russes du XX<sup>e</sup> siècle, la voici: pour que la révolution ait lieu, il ne suffit pas que les masses exploitées et opprimées prennent conscience de l'impossibilité de vivre comme autrefois et réclament des changements. Pour que la révolution ait lieu, il faut que les exploités ne puissent pas vivre et gouverner comme autrefois. C'est seulement lorsque « ceux d'en bas » ne veulent plus et que « ceux d'en haut » ne peuvent plus continuer de vivre à l'ancienne manière, c'est alors seulement que la révolution peut triompher. Cette vérité s'exprime autrement en ces termes : la révolution est impossible sans une crise nationale (affectant exploités et exploités) » (Lénine : « La maladie infantile du communisme (le « gauchisme ») », M. 1954, pp. 77-78). Mais pour que triomphe la révolution prolétarienne, il ne suffit pas seulement d'avoir une situation révolutionnaire. Il faut que s'ajoutent aux conditions objectives de la révolution les conditions subjectives : que la classe révolutionnaire soit capable d'une lutte hardie et pleine d'abnégation, qu'il y ait un parti révolutionnaire trempé dans les combats, exerçant une direction politique, stratégique et tactique judicieuse. (V. également *Révolution socialiste, prolétarienne.*)

**REVOLUTION SOCIALISTE, PROLETARIENNE.** Rversement violent de la dictature de la bourgeoisie et établissement de la dictature du prolétariat en vue de supprimer le mode de production capitaliste et d'organiser le mode de production socialiste. La Grande Révolution socialiste d'Octobre est un exemple classique de révolution prolétarienne. J. Staline, dans son ouvrage « Questions du léninisme », a montré les traits caractéristiques de la révolution prolétarienne, qui la distinguent de la révolution bourgeoise :

« 1° La révolution bourgeoise commence ordinairement lorsque les formes du régime capitaliste, qui ont grandi et mûri au sein de la société féodale dès avant la révolution ouvertement déclenchée, sont déjà plus ou moins prêtes, tandis que la révolution prolétarienne commence alors que les formes toutes prêtes du régime socialiste font complètement ou à peu près complètement défaut.

2° La tâche fondamentale de la révolution bourgeoise consiste à s'emparer du pouvoir et à le faire concorder avec l'économie bourgeoise existante, tandis que la tâche fondamentale de la révolution prolétarienne consiste, après s'être emparé du pouvoir, à édifier une économie nouvelle, socialiste.

3° La révolution bourgeoise se termine ordinairement par la prise du pouvoir, tandis que pour la révolution prolétarienne la prise du pouvoir n'en est que le commencement, ce pouvoir étant utilisé comme levier pour la refonte de la vieille économie et l'organisation de la nouvelle.

4° La révolution bourgeoise se borne à remplacer au pouvoir un groupe d'exploiteurs par un autre groupe d'exploiteurs ; aussi n'a-t-elle pas besoin de briser la vieille machine d'Etat ; tandis que la révolution prolétarienne écarte du pouvoir tous les groupes d'exploiteurs, quels qu'ils soient, et porte au pouvoir le chef de tous les travailleurs et exploités, la classe des prolétaires ; aussi ne peut-elle se passer de briser la vieille machine d'Etat et de la remplacer par une nouvelle.

5° La révolution bourgeoise ne peut rallier autour de la bourgeoisie, pour une période de temps quelque peu durable, les millions de travailleurs et d'exploités, précisément parce qu'ils sont des travailleurs et des exploités ; tandis que la révolution prolétarienne peut et doit les souder au prolétariat dans une alliance durable, précisément en tant que travailleurs et exploités, si elle veut remplir sa tâche fondamentale, qui est de consolider le pouvoir du prolétariat et d'édifier une économie nouvelle, socialiste » (« Des principes du léninisme ; Questions du léninisme », M. 1954, pp. 118-119).

Sur la base d'une analyse scientifique profonde des lois du développement du capitalisme, le marxisme en a conclu à l'inéluctabilité de la révolution prolétarienne. L'histoire nous montre que jamais les classes déclinantes n'ont de leur plein gré quitté la scène et cédé le pouvoir à d'autres classes. Les fondateurs du marxisme ont défini les tâches du prolétariat dans la révolution socialiste, démontré la nécessité de briser la machine d'Etat bourgeoise et d'établir la dictature du prolétariat. Dans les années quarante du siècle dernier, partant des conditions du capitalisme prémonopoliste, où le capitalisme se développait d'une façon plus ou moins uniforme en suivant une ligne ascendante, Marx et Engels pensaient que la victoire de la révolution prolétarienne n'était possible que si le prolétariat de tous les pays avancés, ou tout au moins de la majorité des pays civilisés, se soulève en même temps. Ils estimaient impossible la victoire de la révolution prolétarienne dans un seul pays pris à part. Et pour l'époque du capitalisme prémonopoliste, c'était juste.

Développant le marxisme, Lénine, en 1915 et 1916, dans ses ouvrages « Du mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe » et « Le programme militaire de la révolution prolétarienne », a formulé sa théorie géniale de la révolution socialiste, affirmant que la victoire du socialisme est possible au début dans quelques pays capitalistes ou même dans un seul pays pris à part, et que la victoire simultanée du socialisme dans tous les pays est impossible, en raison de l'inégalité de leur développement économique et politique à l'époque de l'impérialisme. Lénine a élaboré cette théorie en se fondant sur l'analyse scientifique de l'impérialisme, nouveau stade du développement du capitalisme. Dès l'époque de la première révolution russe de 1905, dans son ouvrage « Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique » (V.), Lénine avait mis en lumière les particularités de la révolution démocratique bourgeoise à l'époque de l'impérialisme, en avançant sa théorie de la transformation de la révolution démocratique bourgeoise en révolution socialiste. Dès lors, Lénine avait posé les fondements de sa nouvelle doctrine de la révolution socialiste. « D'après cette théorie, l'hégémonie du prolétariat dans la révolution bourgeoise, — le prolétariat étant en alliance avec la paysannerie, — devait se transformer en hégémonie du prolétariat dans la révolution socialiste, le prolétariat étant en alliance avec autres masses de travailleurs et d'exploités ; et la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie devait préparer le terrain pour la dictature socialiste du prolétariat » (« Précis

d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. ». Dans cette nouvelle théorie de la révolution socialiste, formulée par Lénine en 1905, il n'y avait pas encore de conclusion directe sur la possibilité de la victoire du socialisme dans un seul pays pris à part pour commencer. Mais, comme l'indique le « Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. », elle contenait tous les principaux éléments nécessaires ou presque, pour en venir à la conclusion que Lénine a tirée en 1915. A l'époque de l'impérialisme, les contradictions propres au capitalisme s'accroissent de plus en plus ; l'accroissement de l'oppression dans les pays capitalistes aggrave dans ces pays la crise révolutionnaire, renforce la contradiction entre le travail et le capital ; les contradictions s'exacerbent entre les pays impérialistes et les colonies ; l'inégalité de plus en plus marquée du développement économique et politique dans les conditions de l'impérialisme approfondit les contradictions entre les pays impérialistes, ce qui est à l'origine des guerres pour les débouchés, pour les sources de matières premières, pour le repartage du monde. Ces guerres affaiblissent les forces de l'impérialisme et rendent possible la rupture du front impérialiste en son point le plus faible.

Lénine a posé d'une façon nouvelle la question du mouvement de libération nationale dans les pays coloniaux et dépendants en tant que réserve de la révolution prolétarienne ; il a montré que la fusion de la révolution prolétarienne dans les pays capitalistes et du mouvement de libération nationale dans les pays coloniaux et dépendants en un front révolutionnaire unique contre l'impérialisme, était non seulement possible, mais inévitable.

La Grande Révolution socialiste d'Octobre a pleinement confirmé la nouvelle théorie de la révolution socialiste formulée par Lénine. Staline et d'autres disciples de Lénine ont développé et enrichi la doctrine marxiste-léniniste de la révolution prolétarienne dans les conditions nouvelles, celles de la lutte pour la victoire du socialisme en U.R.S.S. et de l'accentuation toujours plus marquée des contradictions de l'impérialisme. Le parti communiste a dénoncé les thèses contre-révolutionnaires des ennemis du socialisme, selon lesquelles la victoire du socialisme en U.R.S.S. serait impossible.

La doctrine marxiste-léniniste de la révolution prolétarienne, de la stratégie et de la tactique du parti communiste dans la révolution, est aux mains des partis communistes en lutte pour le socialisme dans le monde entier, une arme théorique des plus acérées.

La révolution prolétarienne qui a triomphé en U.R.S.S. a été la première révolution socialiste. Après la deuxième guerre mondiale, plusieurs pays se sont détachés du système impérialiste, et grâce à la victoire sur l'Allemagne fasciste et le Japon impérialiste, victoire dans laquelle l'U.R.S.S. a joué un rôle décisif, grâce à la lutte libératrice de leurs peuples, ces pays sont entrés dans la voie de la *démocratie populaire* (V.) et de l'édification du socialisme. Le peuple chinois a remporté une grande victoire sur les forces intérieures de la contre-révolution et sur les impérialistes étrangers. L'expérience de l'Union Soviétique, les succès du socialisme animent les peuples du monde entier dans la lutte pour la paix, la démocratie et le socialisme.

**ROBINET Jean-Baptiste-René** (1735-1820). Philosophe bourgeois français. Emigré en Hollande, il édita son ouvrage principal « De la nature » (1761-1768). En philosophie, Robinet était matérialiste, en dépit de son inconséquence. Il a subi l'influence de la physique de *Descartes* (V.) et de *Newton* (V.), ainsi que du sensualisme matérialiste de *Locke* (V.), de la philosophie de *La Mettrie* (V.) et de *Diderot* (V.), et d'autres. En puisant à toutes ces sources, Robinet a élaboré une théorie de la nature considérée comme une gradation ininterrompue de « germes » matériels ou éléments capables d'accomplir des mouvements volontaires, de vivre et de sentir. Robinet était déiste. Pour lui Dieu est le créateur et la cause première du monde. Il opposait l'infini et l'éternité de Dieu au caractère fini du monde dans l'espace et le temps. Contrairement aux métaphysiciens du XVII<sup>e</sup> siècle, il proclamait que l'essence de Dieu était inconnaissable, et soumettait les doctrines religieuses officielles à une critique acérée. Il en révélait le caractère anthropomorphique, la tendance à prêter à Dieu des attributs, qualités et mérites humains. Considérant le temps, l'étendue et l'impénétrabilité comme des propriétés essentielles et objectives de la matière, Robinet attribuait à cette dernière la faculté de mouvement volontaire. Il supposait que ce mouvement était conditionné par la nature vivante de toute la matière et de tous ses éléments. Robinet est un hylozoïste (V. *Hylozoïsme*) : il se représente la vie de la nature comme un système « qui sûrement a pour base la plus parfaite unité possible avec la plus grande variété possible ». Il voit le fondement de cette unité dans la loi de la continuité empruntée à *Leibniz* (V.), en vertu de laquelle la nature ne fait pas de bonds et représente, à partir des minéraux jusqu'à l'homme, une ligne de croissance quantitative ininterrompue de qualités toutes faites contenues dans des « germes » organiques. Dans la question du rapport de l'âme et du corps, Robinet fait des concessions aux vieilles théories dualistes. Néanmoins, selon sa doctrine, toutes les fonctions de la pensée et de la volonté dérivent de l'organisation corporelle et en particulier, de la structure du cerveau ; quant à la liaison des substances spirituelle et corporelle, elle dépend, d'après lui, de la structure du corps. En ce qui concerne la théorie de la connaissance, Robinet, à la suite de *Locke*, développe la doctrine du *sensualisme* (V.) matérialiste. Cependant, certaines de ses thèses révèlent une tendance à considérer non seulement Dieu mais aussi l'essence des choses comme inaccessibles à l'esprit humain. Mais Robinet n'est pas agnostique, car ces thèses ne constituent pas l'essentiel de sa doctrine. Dans ses conceptions sociales, Robinet défend les vues des encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle pour lesquels la liberté réside dans l'« harmonie » de la propriété privée et du bien-être général.

« **ROLE DU TRAVAIL DANS LA TRANSFORMATION DU SINGE EN HOMME (Le)** ». Ouvrage inachevé de F. Engels dans lequel il expose les conceptions marxistes de l'origine et de l'évolution de l'homme. Ecrit en 1876, il fut publié pour la première fois en 1896.

*Darwin* (V.) avait démontré l'origine animale de l'homme et résolu ce problème au point de vue biologique. Mais cette solution était incomplète et insuffisante, car l'aspect sociologique de la question n'avait pas été mis en lumière. S'appuyant sur le principe de l'origine animale de l'homme, établi par la science d'avant-garde, Engels concentre son attention sur les lois *sociales* qui conditionnèrent ce processus. Le travail — trait distinctif de l'homme — tel est le facteur essentiel dans la transformation du singe en homme. « Le travail a créé l'homme lui-même » (Engels : « Dialectique de la nature », P. 1952, p. 171). Pour que cette transformation fût possible, certaines conditions étaient nécessaires dont la station droite et la libération des membres antérieurs des ancêtres simiesques de l'homme. Mais ces membres antérieurs n'étaient en mesure d'effectuer que les opérations les plus simples. Ils sont devenus des mains humaines uniquement grâce aux besoins qui les perfectionnaient

au cours des millénaires. Ainsi, la main n'est pas seulement l'organe du travail, elle en est le produit. Le développement de la main eut une influence sur tout l'organisme. Le langage humain doit son apparition aux travaux au cours desquels les hommes éprouvèrent le besoin de communiquer.

Sous l'influence du travail et du langage discursif le cerveau se développa considérablement. Parallèlement se développaient les organes des sens. A son tour, le progrès du cerveau et des organes des sens, de la conscience, de la faculté de raisonner, etc., réagit profondément sur l'évolution du travail et de la *langue* (V.). La doctrine de *Pavlov* (V.) sur l'activité nerveuse supérieure, sur le deuxième système de signalisation (le langage), qui se superpose chez l'homme au premier système, confirme les idées d'Engels sur le rôle du langage dans le développement du cerveau de l'homme.

Quand l'homme se détacha du règne animal, quand « l'homme achevé » apparut, un nouvel élément surgit qui exerça une action immense sur son évolution : le troupeau se transforma en société. « Et que trouvons-nous ici encore comme différence caractéristique entre le troupeau de singes et la société humaine ? *Le travail* » (*Ibid.*, p. 171). Le travail a commencé avec la confection des outils. La fabrication et l'utilisation des outils eurent une portée exceptionnelle pour toute l'évolution de l'homme. Elles lui permirent de vivre dans les conditions les plus variées. L'animal n'est capable que d'utiliser la nature, alors que l'homme, grâce à ses outils, la contraint à servir à ses fins. Il s'adapte à la nature en modifiant ses organes artificiels : les instruments de travail. L'accroissement des forces productives et, en premier lieu, des instruments de production, voilà ce qui détermine le développement de l'homme et de la société. Engels caractérise brièvement la voie que suit cette évolution. Ensuite il nous montre que l'homme parvient à dominer la nature grâce au travail. « Et c'est en cela que consiste la dernière différence essentielle entre l'homme et le reste des animaux, et cette différence, c'est encore une fois au travail que l'homme la doit » (*Ibid.*, p. 180).

L'ouvrage d'Engels, qui expose la théorie marxiste de l'origine de l'homme, réfute entièrement toutes les théories religieuses et idéalistes concernant ce problème capital. Ecrit simplement, riche de faits et d'idées d'une profondeur extraordinaire, c'est un des ouvrages les plus remarquables de la littérature marxiste classique. « Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme » est une partie de la « *Dialectique de la nature* » (V.). Les considérations d'Engels sur la langue et son importance pour l'histoire de la société humaine, sont développées par J. Staline dans « *Le marxisme et les problèmes de linguistique* » (V.).

**ROUSSEAU Jean-Jacques** (1712-1778). Célèbre écrivain et philosophe français du XVIII<sup>e</sup> siècle, démocrate, idéologue de la petite bourgeoisie, un des précurseurs idéologiques des jacobins. Ses vues philosophiques le rangent parmi les déistes. Rousseau reconnaissait l'existence de Dieu et d'une âme immortelle. Dualiste, il se représentait la matière et l'esprit comme deux principes éternels. Il croyait la matière passive et inerte. Du point de vue de la théorie de la connaissance, il professait le *sensualisme* (V.), et déduisait toutes les connaissances des sensations. En même temps, il soutenait que les idées morales ont un caractère inné. Ses vues sociologiques étaient plus radicales. Dans son « Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes » (1754), Rousseau a fait une critique acerbe de l'ordre féodal : la propriété privée est la cause de l'inégalité, il faut substituer la petite propriété à la grande, sans toutefois abolir la propriété privée. Il idéalisait l'ordre social primitif et répudiait la doctrine de *Hobbes* (V.) de la guerre de tous contre tous dans la société primitive. Il affirmait que dans « l'état de nature » tous les hommes avaient été égaux et ignoraient le joug social, la misère et l'injustice. Dans son principal ouvrage « Le Contrat social » (1762) Rousseau expose sa théorie de l'Etat fondé sur un accord entre les hommes et il reconnaît au peuple le droit souverain. A l'opposé de Hobbes, qui justifiait l'Etat absolutiste, monarchique, Rousseau se prononçait pour un Etat garantissant les droits démocratiques bourgeois. Dans ce sens Rousseau est infiniment supérieur aux idéologues de la bourgeoisie actuelle qui ont jeté par-dessus bord le drapeau des libertés démocratiques. Mais l'Etat idéal de Rousseau n'était rien d'autre que le règne idéalisé de la bourgeoisie.

Dans son « Emile » (1762), Rousseau a vivement critiqué l'ancien système d'éducation de la société féodale ; l'éducation doit avoir pour objet la formation de citoyens actifs et laborieux. Les idées pédagogiques de Rousseau avaient un caractère petit-bourgeois. Son idéal était un artisan honnête. Bien que relativement progressives, ses vues sociologiques étaient idéalistes comme celles des autres penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Rousseau croyait que l'apparition de *l'Etat* (V.) s'explique par la volonté consciente des hommes ; il ne comprenait pas la nature de classe de l'Etat et attribuait un rôle décisif dans la société aux idées juridiques et morales.

**ROUSTAVELI Chota** (XII<sup>e</sup> siècle). Poète géorgien de génie, auteur du poème « Le preux à la peau de léopard », un des plus grands monuments de la culture mondiale. Il voyait dans la poésie « une branche de la sagesse », et il synthétisa, sous une forme littéraire, tout le développement antérieur de la pensée sociale et philosophique en Géorgie. Il a exprimé dans un langage imagé des idées profondes opposées aux courants philosophiques dominant au moyen âge. Profondément populaire, imprégné d'humanisme, le poème de Roustavéli a exalté l'amour, l'amitié et l'héroïsme, il savait les bases de la scolastique du moyen âge et s'opposait à l'ascétisme de l'Eglise. L'œuvre de Roustavéli rompait hardiment avec les traditions de la littérature médiévale. Il n'évoque jamais, dans son poème, la « trinité » chrétienne ni d'autres accessoires religieux propres à la littérature du moyen âge. Ses héros vivent dans un monde réel qui ne laisse pas de place pour l'au-delà. Ils ont des passions et des aspirations véritablement humaines et luttent au nom des grands idéaux « terrestres » sans se soucier le moins du monde de la vie d'« outre-tombe ». Le Dieu du poème, c'est « la plénitude de tout ce qui est », la personnification de l'unité du monde, et non point le Dieu traditionnel de la religion. La naissance et la disparition des choses c'est, selon Roustavéli, l'union et la dissociation des quatre éléments : « feu, eau, terre et air ». L'univers est éternel et infini, il est mû par des lois internes imprescriptibles. Comme tout dans ce monde, l'activité humaine est strictement déterminée. Cependant le déterminisme (le destin) dépend de l'activité de l'homme, de sa lutte qui aboutit à la victoire du bien sur le mal. Pour Roustavéli, le mal n'est pas un principe naturel : il tire son origine des relations humaines. C'est pourquoi l'homme peut et doit surmonter ce mal par sa lutte. La destination suprême de l'homme, c'est de faire triompher le bien en combattant le mal dans toutes ses manifestations. Cette lutte fait naître l'héroïsme véritable qui triomphe de tous les obstacles. Les connaissances ne deviennent sagesse que liées à l'activité pratique. Et sans sagesse, pas d'héroïsme véritable. Les principaux

stimulants de l'héroïsme sont l'amour et l'amitié, s'ils sont animés par un idéal élevé. Au nom de l'amour et de l'amitié les héros du poème accomplissent des prodiges. Dans le poème, l'amour et l'amitié dépassent le cadre des sentiments personnels : ils prennent une importance sociale et règlent les rapports entre les hommes. Roustavéli a été le premier dans la littérature mondiale à chanter l'amitié entre les peuples basée sur un profond patriotisme, sur un dévouement sans réserve à son propre peuple.

L'esthétique de Roustavéli est étroitement liée à ses idées philosophiques, à son éthique. Le beau et le sublime ne sont pas seulement nos sentiments subjectifs ; ce sont des catégories objectives. La beauté véritable de l'homme ne réside pas tellement dans son charme extérieur que dans les principes élevés de sa morale. La tâche de la poésie est de refléter la vie des hommes et leur lutte pour des buts nobles et élevés, pour le bonheur ici-bas. Si les idées philosophiques de Roustavéli dépassent de loin le cadre médiéval, si ses conceptions éthiques et esthétiques rappellent dans une grande mesure les idées progressistes de nos jours, ses conceptions sociales et politiques sont beaucoup plus influencées par les conditions du féodalisme. Il est partisan de l'absolutisme éclairé, d'un Etat unifié, puissant et indépendant, mais il demande toutefois que l'autocratie soit limitée par un Conseil d'hommes d'Etat instruits. Roustavéli considère comme immuables les rapports sociaux basés sur l'hierarchie féodale. Il n'en demande pas moins qu'on traite les gens humainement et équitablement, qu'on fasse disparaître la misère ; il proteste contre l'humiliation de la personnalité humaine.

Le poème de Roustavéli a porté un coup à l'idéologie chrétienne du moyen âge. Durant des siècles, les forces de réaction géorgiennes, surtout les cléricaux, ont tout fait pour mettre sous le boisseau ce grand poème, et pour faire disparaître les traces mêmes de son influence. Mais le peuple de Géorgie pour qui l'œuvre de Roustavéli est l'incarnation de son génie national, le symbole de ses meilleures aspirations, a sauvé cette œuvre géniale. Aujourd'hui, elle est l'apanage de tous les peuples de l'Union Soviétique, elle fait partie du patrimoine de la culture mondiale.

**RUSSELL Bertrand** (né en 1872). Eminent philosophe et logicien anglais, un des chefs de l'idéalisme contemporain. Sa philosophie représente une variété de l'idéalisme subjectif très proche du *machisme* (V.). Bien qu'il souligne sans cesse le caractère « rigoureusement scientifique » de sa philosophie, soi-disant inséparable des conquêtes les plus récentes des mathématiques et de la physique, tout son système n'est qu'une interprétation idéaliste des conclusions de la science moderne. Il reconnaît lui-même qu'il considère la philosophie comme un intermédiaire entre la science et la théologie. A l'atomisme matérialiste, il oppose la théorie idéaliste de l'« atomisme logique », d'après laquelle les éléments constitutifs de la nature seraient non des choses matérielles mais des unités logiques, des jugements fondés sur les perceptions (« événements »). Russell s'efforce de dissimuler son idéalisme sous la formule du « monisme neutre » appelé à supprimer l'opposition entre l'idéalisme et le matérialisme. L'esprit et la matière ne seraient selon lui que deux formes différentes de l'expérience : l'expérience immédiate (données subjectives) et l'expérience médiante (données objectives). L'inconsistance de telles tentatives a été dénoncée par Lénine qui a montré qu'aucune jonglerie avec les termes ne peut permettre aux idéalistes d'escamoter le fait qu'ils conçoivent la matière comme une forme de l'« expérience », de la conscience, de la perception et non comme une réalité indépendante de l'expérience et de la perception.

En sociologie, Russell est partisan de la plate « théorie de la violence » réfutée par Engels dans son « *Anti-Dühring* » (V.). Méconnaissant le rôle décisif de la lutte de classe dans l'histoire, Russell recourt aux abstractions métaphysiques de l'« homme en général » (doué d'instincts et de penchants immuables), de la « société (ou de l'Etat) en général ». D'après lui, le facteur décisif du progrès historique, ce n'est pas le peuple, mais les « grands hommes ». Il reprend donc les thèses de la sociologie subjective, réfutée depuis longtemps par le marxisme.

Ces temps derniers, Russell se prononce pour l'interdiction de l'arme atomique et pour la détente internationale au moyen d'un règlement pacifique des problèmes en suspens entre l'Est et l'Ouest.

## S

**SAINT-SIMON Claude-Henri de** (1760-1825). Un des grands socialistes utopistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Le système social de Saint-Simon fit son apparition à l'époque où le prolétariat était encore peu développé, où, selon Marx et Engels, il n'avait de sa situation qu'une idée imaginaire. Contrairement aux philosophes et sociologues de son temps, qui défendaient le régime bourgeois, Saint-Simon le critiquait, rêvait de substituer le socialisme à l'ordre social capitaliste. Mais il ne comprit pas la nature du capitalisme, et ne sut pas trouver la voie du socialisme.

Saint-Simon est d'origine noble. Il eut pour maître *d'Alembert* (V.). Il prit part, en qualité de volontaire, à la guerre de l'Indépendance en Amérique. Pendant la Révolution bourgeoise française de 1789, il renonça à son titre de comte. Au début, la révolution recueillit sa sympathie, mais le déçut à l'avènement de la terreur. Saint-Simon mourut dans la misère. Comme l'a dit Engels, c'était l'esprit le plus universel de son époque. En ce qui concerne l'histoire de la société, Saint-Simon s'élève au-dessus du matérialisme français dont il partage certaines idées philosophiques. Alors que les matérialistes français considéraient le processus historique comme un simple enchaînement d'effets du hasard, Saint-Simon défend sa théorie du déterminisme historique. Pour lui, chaque système social constitue au début un pas en avant dans l'histoire. Le système esclavagiste comme le système féodal marquent un progrès : l'un et l'autre ont contribué au développement de la production, des sciences et des arts. Saint-Simon se dresse contre ses prédécesseurs — *Rousseau* (V.) en particulier — qui affirmaient que le clan, né à l'aube de l'humanité, représente l'ordre social idéal. D'après sa théorie du progrès historique, l'âge d'or appartient à l'avenir. Cependant, de même que les matérialistes français, Saint-Simon conçoit en idéaliste les forces motrices du développement social qui serait déterminé par le progrès des sciences, de la morale et de la religion. Il divise l'histoire en trois phases : théologique (période de la domination du système religieux comprenant les sociétés esclavagiste et féodale), métaphysique (celle de l'effondrement des systèmes féodal et théologique) et positiviste (ordre social de l'avenir fondé sur la science). Malgré sa démarche idéaliste, Saint-Simon émet des idées qui le rapprochent de l'interprétation juste, matérialiste de

l'histoire. Le plus grand mérite de Saint-Simon est sa conception du rôle de la propriété et des classes dans le développement de la société. Il explique toute l'histoire de la France du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution française par le déplacement de la propriété des mains du clergé et de la noblesse dans celles des industriels et par la lutte de classe entre eux.

D'après Saint-Simon, les assises du nouvel ordre social seront constituées par la grande industrie organisée scientifiquement et planifiée. De même que *Fourier* (V.), il maintient dans la société qu'il projette la propriété privée et les classes. Dans l'ordre social futur le rôle primordial doit appartenir à la science et à l'industrie, aux savants et aux industriels ; parmi ces derniers Saint-Simon range les ouvriers au même titre que les bourgeois, fabricants, marchands, banquiers. Ainsi, il bâtit son socialisme utopique sur le principe de la réconciliation des classes. « Mais ce que Saint-Simon souligne en particulier, écrit Engels, c'est ce qui suit : partout et toujours, c'est le sort de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre » qui l'intéresse en premier lieu. » Dans son dernier ouvrage, « *Le Nouveau christianisme* », Saint-Simon écrit que son but final est la libération de la classe ouvrière, la suppression de la misère et l'élévation du niveau matériel et culturel de la « classe pauvre ». C'est en cela qu'il voit l'avènement du nouveau, du « vrai » christianisme. Mais Saint-Simon considère le prolétariat uniquement en tant que classe souffrante. Il ignore la mission historique particulière de cette classe, ne voit pas en elle la force sociale appelée à créer une nouvelle société. Pour lui, la direction planifiée de l'industrie doit être conforme, dans l'essentiel, aux intérêts de la majorité, surtout de la partie la plus pauvre de la société. Celle-ci doit garantir à tout le monde le droit au travail. Chacun travaille selon ses capacités. L'idée de Saint-Simon sur la production planifiée et socialement organisée comme base de l'ordre social futur représente une grande contribution à la théorie du socialisme. Saint-Simon énonce « en germe » l'idée géniale que l'ordre industriel de l'avenir implique « la conversion du gouvernement politique des hommes en une administration des choses et en une direction du processus de production » (Engels : « *Socialisme utopique et socialisme scientifique* », P. 1924, p. 56). Marx appelait Saint-Simon, à côté de *Fourier* et *Owen* (V.), un patriarche du socialisme.

La doctrine de Saint-Simon a un caractère utopique. Le futur ordre industriel viendra, d'après lui, grâce à la propagande de la philosophie nouvelle, « positiviste », c'est-à-dire la sienne. Comme *Owen* et *Fourier*, Saint-Simon est adversaire de la solution révolutionnaire des contradictions du régime capitaliste. Leur doctrine n'est pas un socialisme prolétarien, scientifique, mais un socialisme utopique, illusoire, ce n'est pas une doctrine de chefs des masses prolétariennes comme le socialisme scientifique de Marx et d'Engels, mais celle de socialistes solitaires, isolés des masses. Saint-Simon est éclectique en philosophie, il balance entre le matérialisme et l'idéalisme. Après sa mort, ses disciples (*Bazard*, *Enfantin*) ont poursuivi la propagande de ses idées utopiques. Cependant, l'école de Saint-Simon n'a pas tardé à se désagréger pour devenir une secte religieuse, prêchant une « nouvelle religion » de l'amour ; elle renonça aux idées progressives de son fondateur et exalta tout ce qu'il y avait de rétrograde dans sa doctrine. Les œuvres principales de Saint-Simon sont : « *Lettres d'un habitant de Genève* » (1802), « *Mémoires sur la science de l'homme* » (1813-1816), « *Ouvrage sur la gravitation universelle* » (1813), « *Le Système industriel* » (1821), « *Le Catéchisme des industriels* » (1823-1824), « *Le Nouveau christianisme* » (1825). (V. également *Socialisme utopique*.)

« **SAINTE FAMILLE** » OU LA CRITIQUE DE LA « CRITIQUE CRITIQUE » (La) (1845). Ouvrage philosophique de Marx et d'Engels se rapportant à la première période de leur activité et dirigé contre les *jeunes-hégéliens* (V.). « La Sainte Famille » est une dénomination plaisante des philosophes, les frères *Bauer*, ainsi que de leurs adeptes. Ces messieurs prêchaient la critique qui se place au-dessus de toute réalité, au-dessus des partis et de la politique, qui nie toute activité pratique et se borne à contempler, « avec esprit critique », le monde environnant et les événements qui s'y déroulent. Ces messieurs *Bauer* jugeaient de haut le prolétariat, le considérant comme une masse dénuée d'esprit critique. Marx et Engels s'élevèrent résolument contre cette tendance aussi nuisible que saugrenue » (Lénine : « *Karl Marx ; Friedrich Engels* », M. 1954, p. 49). Dans « La Sainte Famille », Marx et Engels montrent que les jeunes-hégéliens déforment comme tous les idéalistes l'image réelle de l'univers, transforment l'homme et la nature en catégories purement logiques. Les jeunes-hégéliens estimaient que « les individus doués d'esprit critique » constituaient la principale force motrice de l'histoire, ils niaient le caractère objectif des lois sociales et la portée de l'action des masses populaires. Prêchant le culte de l'individu, ils mettaient l'individu au-dessus du peuple, considéraient le prolétariat, le peuple laborieux comme une « masse grise » incapable d'une action historique indépendante. Les théories et les conceptions des jeunes-hégéliens étaient un obstacle sérieux au développement du mouvement ouvrier. Dans « La Sainte Famille » Marx et Engels dévoilaient ces théories réactionnaires.

En opposant la conception matérialiste de la nature et de la société à l'idéalisme des jeunes-hégéliens, Marx et Engels ont montré que le principal contenu de l'histoire est la lutte des masses laborieuses contre les exploités. Dans « La Sainte Famille » ils ont formulé l'idée du prolétariat, fossoyeur du capitalisme. Nous trouvons exposé dans ce livre le point de vue presque entièrement constitué de Marx et d'Engels sur le rôle révolutionnaire du prolétariat.

« La Sainte Famille » contient d'importantes considérations sur l'histoire de la philosophie, comme l'histoire de la lutte du matérialisme contre l'idéalisme. Une attention particulière est accordée à l'histoire du matérialisme en Angleterre et en France et à la critique du *matérialisme mécaniste* (V.). Bien que cet ouvrage ne pose pas encore les questions capitales, telles que la *dictature du prolétariat* (V.), il n'en est pas moins une étape importante sur la voie vers le communisme scientifique. Ce livre, comme l'a dit Lénine, jette les fondements du socialisme matérialiste révolutionnaire.

**SCEPTICISME** (du grec [...] — j'examine). Tendance philosophique exprimant le doute sur la possibilité d'atteindre la vérité objective. Les sceptiques érigent le doute en principe ; sur chaque objet, disent-ils, on peut émettre deux opinions qui s'excluent mutuellement : l'affirmation et la négation ; aussi notre connaissance des choses est-elle incertaine. Cette doctrine philosophique fut fondée dans la Grèce antique par *Pyrrhon* (vers 360-270 av. n. è.). Selon les sceptiques de l'antiquité, la conviction de ne pouvoir connaître les choses doit aboutir en théorie à la « suspension de tout jugement », et en pratique à une attitude d'indifférence, d'impassibilité à l'égard des objets (« *ataraxie* »). Marx note que le scepticisme antique marque la décadence de la pensée philosophique, jadis si vigoureuse. Le scepticisme de la Renaissance joua un rôle important dans la lutte contre l'idéologie du moyen âge, contre l'autorité de l'Eglise. A la suite de *Montaigne* (1533-1592), *Pierre Bayle* (V.), « en décomposant la métaphysique par le scepticisme, fit mieux que préparer au matérialisme et à la philosophie du bon sens



leur admission en France » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Band 3, B. 1932,5. 304). D'autre part, Pascal (1623-1662) avait tiré du scepticisme des conclusions en faveur du mysticisme ; il plaçait le sentiment religieux au-dessus de la raison hésitante. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le scepticisme prend la forme de l'*agnosticisme* (V.) ; *Hume* (V.) nia la valeur objective des catégories philosophiques les plus importantes : la *substance* (V.) et la *causalité* (V.). On rangera Kant également parmi les sceptiques puisqu'il proclame sa « chose en soi » inconnaissable. (V. « *Chose en soi* » et « *chose pour nous* ».)

Le scepticisme, qui nie catégoriquement la possibilité de connaître la vérité objective, est réfuté par tout le développement historique des sciences et par l'expérience des hommes, qui confirment la thèse de la philosophie marxiste sur la connaissabilité du monde. Le matérialisme dialectique part de ce principe qu'il n'est point dans le monde de choses inconnaissables, que les choses encore inconnues seront découvertes et connues grâce à la science et à la pratique. Le scepticisme ne peut fournir aucune preuve valable de l'inconnaissabilité des choses. Le matérialisme marxiste, qui affirme la connaissabilité du monde, s'appuie sur les données irréfutables de l'activité pratique. Celle-ci dénonce impitoyablement tout principe faux, antiscientifique, et, inversement, confirme tout principe juste, toute vérité scientifique. Si, comme le disent les sceptiques, les hommes ne sont pas en mesure de connaître la vraie nature des choses, on ne peut comprendre comment les hommes font pour vivre, car leur existence implique qu'ils connaissent les lois objectives de la nature et qu'ils agissent sur elle pour la dompter. Même les animaux ne pourraient s'adapter biologiquement aux conditions environnantes, si leurs représentations, dans les limites qui leur sont accessibles, ne correspondaient pas aux phénomènes perçus. A la différence de l'animal, l'homme confectionne des instruments de production à l'aide desquels il transforme la nature, et au cours de cette transformation il apprend à pénétrer les secrets les plus profonds des choses. « La connaissance ne peut être biologiquement utile, utile à l'homme dans la pratique, dans la conservation de la vie, dans la conservation de l'espèce, que si elle reflète la vérité objective indépendante de l'homme. Pour le matérialiste, le « succès » de la pratique humaine démontre la concordance de nos représentations avec la nature objective des choses perçues » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 152). L'expansion du scepticisme dans la philosophie bourgeoise contemporaine, la propagande des idéologues bourgeois en faveur de l'« impuissance de la raison » témoignent du marasme de la culture capitaliste. C'est une des formes de lutte contre la science et le matérialisme scientifique

**SCHELLING Friedrich-Wilhelm** (1775-1854). Représentant éminent de la philosophie classique allemande, idéaliste « objectif ». Continuateur de *Fichte* (V.), il ne tarda pas à passer à l'idéalisme objectif et créa sa « philosophie de l'identité » suivant laquelle l'assimilation absolue de l'être et de la pensée, de la matière et de l'esprit, de l'objet et du sujet serait le principe originel et la cause première de l'univers. Mais cette identité originelle n'est, dans la philosophie de Schelling, qu'un état inconscient d'on ne sait quel esprit universel où ne se trouvent pas encore les distinctions qu'établissent les sensations et les perceptions dans la nature qui nous entoure. Ce principe qui aurait engendré l'infinie diversité qualitative de la nature et de la société, s'oppose, d'une part, au matérialisme, qui déduit la conscience de la matière, et, d'autre part, à l'idéalisme subjectif de *Fichte*, selon lequel l'être se réduit à l'activité d'un « Moi » absolu qui enfante le monde. Cela ne signifie pas que Schelling ait occupé une position intermédiaire entre le matérialisme et l'idéalisme. L'« identité absolue », parfaitement homogène, égale à elle-même sous tous les rapports, n'implique aucune source de mouvement, de changement ; elle ne permet pas d'expliquer la diversité qualitative de la nature. Afin d'échapper aux difficultés soulevées par le principe de l'identité absolue, Schelling lui attribue une volonté et une action inconscientes. Cette activité aveugle engendre la nature, puis l'intellect humain. Le devenir serait la transition de l'état inconscient de l'esprit universel à la conscience, à la pensée. L'autodynamie de l'esprit universel serait le développement de la nature elle-même, son ascension progressive. La source de ce mouvement serait l'unité et l'interaction de forces opposées. Ce sont là des éléments de dialectique. Mais cette évolution de la nature est, chez Schelling, une mystification et une défiguration, puisqu'il la réduit aux métamorphoses d'un esprit universel. Toutes les qualités des objets de la nature seraient des sensations provoquées par l'esprit universel qui prend conscience de lui-même ; tous les corps seraient donc l'esprit universel qui se contemple lui-même, et la nature dans son ensemble « est simplement la raison qui n'est pas encore venue à maturité ». L'histoire de la nature est par conséquent celle de l'esprit qui, en fin de compte, n'est rien d'autre que le « Moi » absolu de *Fichte*. Mais pour Schelling ce « Moi » absolu est le résultat final du cheminement de l'âme universelle et non le point de départ.

La philosophie de la nature de Schelling comporte une interprétation idéaliste des grandes découvertes faites à son époque dans les domaines du magnétisme et de l'électricité. Ainsi, la découverte de l'électricité positive et négative lui suggéra l'idée de la « dualité universelle », de l'unité des contraires, constituant l'essence spirituelle de tous les processus naturels. Comme les naturalistes les plus avancés de son temps, Schelling rejetait le phlogistique, le lumigène, les « matières impondérables » électrique, magnétique et autres ; il anticipa sur la découverte de la liaison entre l'électricité et le magnétisme, faite par *Oersted* en 1820. Cependant, comme il était idéaliste, il ne considérait pas l'électricité, le magnétisme et la lumière comme des formes particulières du mouvement de la matière, mais comme des fluides essentiellement spirituels, antérieurs à la matière dont ils constituent les propriétés et les combinaisons. La réduction de la nature à un principe spirituel inconscient ne lui permettait pas de résoudre scientifiquement la question du rapport entre la matière organique, vivante et la matière inorganique, inanimée. Il est vrai que Schelling admettait la continuité entre ces deux formes de la nature ; il tenta même d'expliquer l'apparition des êtres vivants et il répudiait le *préformisme* (V.), ainsi que d'autres théories réactionnaires, mais sa doctrine idéaliste de la priorité de l'esprit et de la vie rendit stériles ses intuitions les plus profondes.

Schelling essaya aussi d'appliquer l'idée du devenir à l'histoire humaine considérée comme la préparation, l'apparition et l'épanouissement d'un « régime de droit », identifié à la société bourgeoise idéalisée. Condamnant la féodalité, il écrivait : « Le spectacle le plus indigne et le plus scandaleux qu'on puisse contempler est celui d'un régime où domine non la loi, mais l'arbitraire du législateur et le despotisme... » Plus tard, Schelling abandonna ses vues progressistes et devint réactionnaire, plaçant la foi au-dessus de la raison, la religion au-dessus de la science et de la philosophie.

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, le nomma professeur à l'Université de Berlin, en vue de combattre les *jeunes-hégéliens* (V.) qui exprimaient l'idéologie de la bourgeoisie radicale allemande. C'est pendant cette période de sa vie que Schelling créa

sa « philosophie de la révélation », doctrine réactionnaire mystique, en devenant, selon l'expression d'Engels, un « philosophe en Christ ». Le jeune Engels, encore idéaliste lui-même, a soumis cette philosophie à une critique foudroyante dans son ouvrage « Schelling et la révélation ». Tchernychevski a justement nommé Schelling au déclin « symbole de l'obscurantisme ».

Le principal ouvrage de Schelling est intitulé « Système de l'idéalisme transcendantal ».

**SCHOPENHAUER Arthur** (1788-1860). Philosophe idéaliste réactionnaire allemand, idéologue des hobereaux prussiens. Son ouvrage principal « Le monde comme volonté et comme représentation » fut publié en 1818, mais sa philosophie n'acquiesça de notoriété qu'après la révolution de 1848, quand la bourgeoisie, effrayée par le mouvement révolutionnaire des masses populaires, se jeta dans les bras de la réaction. Son influence s'accrut surtout après sa mort, à l'époque de l'impérialisme. Ennemi du matérialisme et de la dialectique, Schopenhauer oppose à la conception matérialiste du monde l'idéalisme métaphysique. Tout en empruntant à *Kant* (V.) sa conception idéaliste subjective qui conditionne les phénomènes par la conscience, il rejette l'insaisissable « chose en soi », et affirme que la volonté est l'essence du monde. Le volontarisme de Schopenhauer se distingue des conceptions religieuses ordinaires en ce qu'il admet la domination du monde par une volonté aveugle, irrationnelle, absurde. Son idéalisme objectif est par conséquent une des formes de l'irrationalisme, puisque cette volonté, qui est prétendument le principe de toutes choses, exclut le déterminisme de la nature et de la société, et, par suite, la possibilité d'une connaissance scientifique. L'idéalisme de Schopenhauer ouvre toutes grandes les portes aux idéologues de la réaction. Une autre particularité de cet idéalisme, qui lui a valu son succès parmi les idéologues de la réaction, c'est la négation — qui découle de son volontarisme — de tout progrès historique, c'est son pessimisme. La conception du monde de Schopenhauer est imprégnée de haine pour la révolution, le peuple et la démocratie ; il tient en exécration les réformes bourgeoises elles-mêmes. Adversaire d'un art réaliste progressiste, Schopenhauer est le champion d'un esthétisme fondé sur le mépris de l'homme, l'ignorance de ses intérêts vitaux et le dédain de la réalité. A l'art progressiste qui lutte pour un idéal, il oppose une esthétique sans objet, l'indifférence, l'intuition contemplative. La philosophie de Schopenhauer a pour couronnement la proclamation de l'idéal mystique du « nirvana » — de la quiétude absolue qui anéantit la « volonté de vivre » — qu'il emprunte à la religion bouddhique. Les idéologues de la réaction mirent à contribution cette philosophie pour intoxiquer la conscience sociale. Le volontarisme et la misanthropie de Schopenhauer furent l'une des sources de l'idéologie du fascisme allemand.

**SCIENCE.** Système des connaissances sur la nature, la société et la pensée, accumulées au cours de l'histoire. La science représente le bilan d'un long développement des connaissances. Son but est de découvrir les lois objectives des phénomènes et d'en trouver l'explication. Une science ne se conçoit pas sans connaissance des lois objectives de la nature et de la société. Le marxisme estime que la science est l'ennemie du hasard, car ce n'est pas dans ses propriétés accidentelles qu'on peut et doit étudier et connaître la réalité, mais dans ses lois et rapports nécessaires. La connaissance de certains faits de hasard ne peut constituer une science, car ce ne sont pas les phénomènes contingents qui déterminent l'évolution de la nature et de la société, mais les lois objectives ; nier ces lois, c'est nier la science. La tâche de la science consiste à découvrir dans le contingent et le chaotique les lois objectives d'abord invisibles, à les étudier et à armer les hommes de leur connaissance pour qu'ils en fassent usage dans leur activité pratique. Dans tous les domaines, la science nous révèle l'action des lois fondamentales dans le chaos apparent des phénomènes. Ce qui fait la force de la science, ce sont ses généralisations. La science se développe et va de l'avant en même temps que la société, elle acquiert une connaissance de plus en plus approfondie et exacte de la réalité.

La science apparaît et se développe grâce à l'activité pratique des hommes. A chaque étape de l'histoire, la science reflète le niveau des connaissances atteint ; elle sert à maîtriser et à utiliser les forces de la nature. Marx et Engels ont démontré que le facteur principal du développement de la science, ce n'est pas le développement logique des problèmes et des notions, mais avant tout les besoins de la technique, de la production matérielle. « Si la technique... dépend... pour la plus grande part de l'état de la science, celle-ci dépend encore beaucoup plus de l'état et des besoins de la technique. Lorsque la société a des besoins techniques, la science s'en trouve aidée plus que par dix universités » (Marx-Engels : Etudes philosophiques, P. 1935, p. 161). Ainsi, par exemple, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la nécessité de régler les cours d'eau des montagnes en Italie contribua au développement de l'hydrostatique. Avec le mode de production capitaliste les sciences de la nature prirent une envergure toute particulière. Afin de pouvoir développer l'industrie, la bourgeoisie avait besoin de la science. Toutefois, sous le régime capitaliste, la science, au service du capital, est en opposition avec la classe ouvrière et les découvertes scientifiques, au lieu d'alléger le labeur, accroissaient l'exploitation de l'ouvrier. Avec le capitalisme les sciences de la nature ont connu un essor considérable. Mais dans les sciences sociales, liées directement aux intérêts de classe et à la base économique bourgeoise, régnait l'idéalisme qui déformait les lois de la vie sociale.

Seuls les idéologues du prolétariat, Marx et Engels, ont élaboré une science véritable des lois du développement de la société. Leur conception du monde a libéré également les sciences de la nature des limitations philosophiques qui leur sont propres sous le régime capitaliste (influence de la philosophie idéaliste et des méthodes d'investigation métaphysiques).

La victoire du socialisme a permis à toutes les sciences de se développer sans limites. C'est la classe ouvrière qui a le plus d'intérêt à faire progresser la science, car pour édifier le communisme, elle fait usage de tous ses bienfaits. La Grande Révolution socialiste d'Octobre et l'édification du socialisme en U.R.S.S. ont inauguré une ère nouvelle dans le développement de la science. Pour la première fois, la science, affranchie du joug capitaliste, a été mise au service des travailleurs. Le socialisme et la science sont indivisibles. L'établissement du régime socialiste suscite un essor prodigieux de la science, supprime tous les obstacles élevés par le capitalisme à son développement. La dispersion et le dilettantisme, l'anarchie et la spontanéité, l'individualisme et l'isolement dans la recherche scientifique, inévitables en régime capitaliste, ont été remplacés en U.R.S.S. par l'utilisation planifiée, conforme aux besoins du pays, de toutes les ressources de la science, en vue de résoudre les problèmes urgents de l'économie et de la défense nationale, ainsi que du développement culturel du pays. Dès les premières années de l'existence de l'U.R.S.S., Lénine traça le plan d'une réorganisation complète de l'économie

nationale sur une base scientifique (le plan d'électrification). Grâce à l'organisation socialiste de la science soviétique, cette dernière occupe aujourd'hui la première place dans certains domaines de la science mondiale. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité une centrale atomique a été construite en U.R.S.S. Les savants soviétiques mettent toutes les conquêtes de la science à la disposition du peuple. La science d'avant-garde soviétique, qui s'appuie sur la doctrine marxiste-léniniste est, par les problèmes auxquels elle s'attaque, les buts qu'elle s'assigne et le soutien dont elle jouit, une science appartenant au *peuple tout entier*. Tant pour poser que pour résoudre les problèmes, elle ne se referme pas sur elle-même, mais s'appuie sur l'expérience d'avant-garde : les réalisations pratiques et les inventions des travailleurs de l'industrie et de l'agriculture, des éleveurs, des mitchouriniens, etc. (V. *Mitchourine*). En U.R.S.S. les savants ne sont pas seuls à faire progresser la science ; des milliers de novateurs, ouvriers et kolkhoziens y contribuent. La collaboration des savants et des travailleurs de l'industrie prend en U.R.S.S. une envergure toujours plus grande, stimulant ainsi le développement de la science. La science soviétique s'intéresse aux progrès scientifiques dans les pays capitalistes. Les savants soviétiques apprécient hautement les conquêtes de la science à l'étranger et maintiennent des contacts étroits avec les savants avancés des autres pays. La science soviétique réalise le principe de l'unité de la théorie et de la pratique. La nouvelle expérience enrichit la science, la fait progresser tout en démolissant les traditions périmées. Un trait caractéristique de la science soviétique est la lutte contre toute pétrification de la théorie, contre sa transformation en un système de préjugés. Il arrive que la science marque le pas si des savants même très distingués commencent à se considérer comme des « monopolistes » dans la science. La science véritablement avancée est toujours prête à recevoir les forces nouvelles, fraîches et vigoureuses, de jeunes savants, de travailleurs ayant une expérience pratique, de novateurs, qui remplacent les traditions vieilles par des méthodes nouvelles, plus avancées. Un des principaux moyens de résoudre les contradictions entre l'ancien et le nouveau dans la science soviétique, c'est la *critique et l'autocritique* (V.). La discussion joue aussi un rôle important. Le marxisme estime que la science ne saurait se développer sans lutte d'opinions, sans liberté de critique. Cet axiome est d'une grande importance pour la lutte contre la stagnation, l'esprit conservateur et l'arbitraire dans la science. L'expérience des discussions scientifiques en U.R.S.S. (en philosophie, biologie, linguistique, physiologie, économie politique, etc.) a montré que par la lutte d'opinions, la critique et l'autocritique, la science accomplit de nouveaux progrès : ce qui est périmé est rejeté, les éléments conservateurs qui s'y accrochent sont détrônés, la voie est frayée au nouveau, au progressif. La période où s'achève l'édification du socialisme et où commence la transition graduelle au communisme assigne aux savants de l'U.R.S.S. des tâches grandioses et offre des possibilités sans précédent pour un nouvel essor de la science, tout en exigeant d'eux hardiesse et esprit créateur dans la solution des problèmes les plus divers, en vue d'assurer un progrès technique rapide et constant. Le parti communiste a posé aux savants soviétiques la tâche suivante : surpasser dans les délais les plus brefs les réalisations scientifiques des autres pays. C'est à l'accomplissement de cette tâche que se consacrent actuellement les savants soviétiques. En U.R.S.S., la science, qui est le bien des larges masses populaires, constitue une arme dans l'édification du communisme.

**SCOLASTIQUE** (du grec [...] — école). Terme qui désigne l'orientation dominante, enseignée à l'école, de la *philosophie du moyen âge* (V.). A cette époque la philosophie, « servante de la théologie », n'étudiait pas la nature, le monde environnant, mais se bornait à tirer des conclusions concrètes à partir de dogmes généraux de l'Eglise et de formuler les règles de la conduite humaine. Ainsi, le mot « scolastique » est devenu synonyme de toute ratiocination stérile, détachée de la vie, de toute logomachie qui opère uniquement à l'aide de notions générales et de raisonnements, au mépris des faits et de la pratique. A ses débuts, la philosophie bourgeoise se développa dans la lutte contre la scolastique. Actuellement, elle exhume la scolastique médiévale dans le but de « justification théorique » de la politique impérialiste.

**SENSATION.** Reflet dans la conscience humaine des propriétés des objets et des phénomènes du monde matériel comme résultat de leur action sur les organes des sens. Nos sensations sont les images du monde extérieur. Formes élémentaires du reflet de ce monde dans notre conscience, elles sont à la base des formes plus complexes : *perception* (V.), *représentation* (V.), différentes formes de la pensée (*concept* — V., *jugement* — V., *raisonnement* — V.). Les sensations sont la source de toutes nos connaissances sur la réalité matérielle extérieure. « Nous ne pouvons rien savoir ni des formes de la matière ni des formes du mouvement, si ce n'est par nos sensations » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 350). Les objets et les phénomènes matériels, agissant sur nos organes des sens, déterminent une excitation des tissus nerveux, qui se transmet par les nerfs centripètes à l'écorce des grands hémisphères et provoque ainsi la sensation. L'appareil anatomophysiologique indispensable à l'apparition de la sensation a été désigné par I. *Pavlov* (V.) sous le nom d'analyseur. Il s'ensuit que la sensation est due à la transformation de l'énergie d'une excitation extérieure en un lait de conscience, ce processus étant inséparable du système nerveux central.

Les sensations n'apparaissent chez les organismes animaux qu'à une étape donnée de leur évolution. Plus haute est l'organisation d'un animal, et plus complexes sont son système nerveux et son comportement, plus variées et parfaites sont ses sensations. Le développement des sensations chez l'homme est conditionné par son activité pratique, par la complexité croissante de sa vie économique et sociale.

Les sensations humaines sont indissolublement liées à la *pensée* (V.), forme de connaissance médiate et généralisée de la réalité, et c'est pourquoi elles sont toujours conscientes. Les sensations peuvent être divisées en deux groupes : 1. Sensations ; qui reflètent les propriétés des objets et des phénomènes du monde matériel : visuelles, auditives, olfactives, gustatives et tactiles. Leurs organes sont situés à la surface du corps humain ou à proximité. 2. Sensations qui reflètent les mouvements de différentes parties de notre corps et l'état de nos organes internes : sensations du mouvement et de l'équilibre, sensations organiques. Leurs organes se situent dans les tissus mêmes ou à la surface des organes internes.

Les machistes, les positivistes et autres idéalistes subjectifs affirment que la sensation sépare le sujet du monde qui l'entoure. Ils déclarent que les sensations humaines, loin de refléter les propriétés des objets et des phénomènes matériels, ne sont que des signes, des hiéroglyphes qui ne ressemblent en rien aux propriétés en question. D'après ce point de vue antiscientifique, l'homme ne saurait dépasser les limites de ses propres sensations ni connaître les propriétés des choses ou des phénomènes existant indépendamment et en dehors de lui. Dans son « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.) V. Lénine a dénoncé les

sophismes des idéalistes subjectifs dans toutes les questions gnoséologiques, y compris celle des sensations. « Le sophisme de la philosophie idéaliste consiste à considérer la sensation non pas comme un lien entre la conscience et le monde extérieur, mais comme une cloison, comme un mur séparant la conscience d'avec le monde extérieur ; non pas comme l'image d'un phénomène extérieur correspondant à la sensation, mais comme la « seule donnée existante » (*Ibid.*, p. 44). Lénine a montré que l'activité pratique de l'homme, ce critère de la validité de nos connaissances, réduit à néant toutes les élucubrations des idéalistes subjectifs concernant le problème des sensations.

**SENSUALISME.** Doctrine philosophique d'après laquelle les sensations sont la source unique de la connaissance. Si l'on voit dans les sensations un reflet de la réalité objective — ce qu'elles sont effectivement — le sensualisme conséquent aboutira nécessairement au matérialisme. Les sensualistes matérialistes comme *Holbach (V.)*, *Helvétius (V.)*, *Feuerbach (V.)*, estiment que les sensations résultent de l'action des objets et des phénomènes extérieurs sur nos organes des sens. Mais si l'on considère les sensations comme un phénomène exclusivement subjectif au-delà duquel il n'y aurait rien, sinon une « chose en soi » inconnaissable, le sensualisme aboutit à l'idéalisme subjectif (*Berkeley — V.*, *Hume — V.*, *Kant — V.*, *Mach — V.*, *Avenarius — V.*, *Bogdanov — V.*). C'est pourquoi le sensualisme n'exprime guère en lui-même la ligne matérialiste en philosophie bien qu'il ait joué un grand rôle dans la préparation du matérialisme. Selon le matérialisme dialectique, il ne suffit pas d'affirmer que nos connaissances proviennent des sensations, comme le fait le sensualisme. Pour identifier un courant philosophique, il importe en tout premier lieu de savoir s'il admet que les sensations reflètent les objets et les phénomènes du monde extérieur. Le matérialisme dialectique donne à cette question une réponse très nette : les sensations copient, photographient, reflètent le monde extérieur, la matière en mouvement, elles sont à la base des représentations et des notions vérifiées par la pratique. Le matérialisme dialectique dépasse également l'étroitesse du sensualisme qui sous-estime le côté rationnel, logique de la connaissance. Les sensations ne sont qu'une première étape, l'étape initiale de la connaissance. Mais à elle seule, la connaissance sensible n'est pas à même de pénétrer les lois du monde extérieur. C'est la pensée théorique, abstraite qui généralise les données des sens. De cette unité de la connaissance sensible et de la connaissance logique, basée sur l'activité pratique des hommes, naît la vérité objective. (V. également *Connaissance ; Empirisme ; Rationalisme.*)

**SETCHENOV Ivan Mikhaïlovitch (1829-1905).** Grand savant russe, penseur matérialiste, fondateur de la physiologie russe. Les opinions matérialistes avancées de Sétchénov sur la philosophie et les sciences de la nature sont étroitement liées à ses opinions progressistes dans le domaine social et politique, formées sous l'influence directe du mouvement révolutionnaire russe des années 1840-60 et de la lutte idéologique aiguë qui se déroulait à cette époque dans le pays. Sétchénov a repris les traditions démocratiques et matérialistes de la science russe, dont *Lomonossov (V.)* et *Radichtchev (V.)* avaient posé les fondations. La naissance de la physiologie russe se rattache à son nom. C'est lui qui en dirigea le développement dans une voie nouvelle et indépendante. *Timiriazev (V.)* et *Pavlov (V.)* appelèrent justement Sétchénov le « père de la physiologie russe ». Il fut le premier dans l'histoire de cette science à entreprendre l'étude expérimentale de l'activité cérébrale, afin de mettre en lumière les mécanismes physiologiques de ce qu'on appelle l'activité psychique, jugée insondable avant lui. Contrairement aux assertions antiscientifiques des idéalistes sur la nature soi-disant inconnaissable des phénomènes psychiques, Sétchénov démontra irréfutablement que la conscience, la volonté, tout ce qu'on appelle l'activité spirituelle de l'homme, sont parfaitement connaissables et que les lois qui les régissent peuvent être expliquées et étudiées grâce à une méthode rigoureusement scientifique et objective, employée jusqu'alors pour l'étude des phénomènes physiques.

Sétchénov fut le premier dans l'histoire de la physiologie à considérer l'activité du cerveau humain comme une activité réflexe, alors qu'avant lui on ne considérait comme telle que les fonctions vitales se rattachant à la moelle épinière. Cette manière d'interpréter l'activité cérébrale changeait entièrement les notions sur l'activité psychique de l'homme ; elle permit à Sétchénov de démontrer que la vie psychique est le produit d'un organe matériel, le *cerveau (V.)*, fonctionnant grâce à l'action exercée par le monde extérieur sur les organes des sens. Sétchénov rejetait résolument l'assertion idéaliste selon laquelle l'activité psychique de l'homme serait d'une nature spéciale et il affirmait qu'il n'y a rien dans la conscience qui n'existe dans la réalité, que même ce qu'on appelle le « libre arbitre » n'est que le résultat des conditions extérieures dans lesquelles l'homme vit et agit et qui, se réfléchissant dans son cerveau, l'incitent à telle ou telle action. Selon Sétchénov, la thèse des idéalistes suivant laquelle la cause de tout acte humain résiderait dans l'homme lui-même, dans son « monde intérieur », sa conscience, et non pas dans les conditions objectives concrètes, existant en dehors, indépendamment de lui, dans lesquelles il vit et agit, était un « monstrueux mensonge ». « *La cause première de toute action est toujours l'excitation externe des sens, car sans elle aucune pensée n'est possible.* » Sétchénov portait ainsi un coup terrible aux conceptions réactionnaires idéalistes de l'« immortalité de l'âme », du « libre arbitre », etc., qui dominaient alors dans la science et sont encore propagées par la philosophie réactionnaire bourgeoise.

Les travaux de Sétchénov sur la physiologie cérébrale ont exercé une grande influence sur l'œuvre scientifique de Pavlov. Pavlov soulignait toujours la liaison de continuité étroite entre sa propre théorie des réflexes conditionnels et la doctrine de Sétchénov sur le caractère réflexe de l'activité cérébrale. Les travaux physiologiques de Sétchénov constituent un apport précieux à la théorie matérialiste du développement de la nature vivante. Leur rôle fut essentiel dans la préparation de la base théorique et idéologique qui assura le triomphe de la doctrine mitchourinienne. (V. *Mitchourine.*) On discerne dans toutes les recherches scientifiques de Sétchénov l'idée de l'évolution, du développement progressif de la nature vivante. Dans son étude du problème de la pensée, Sétchénov a répété plus d'une fois que sa solution ne sera passible que si l'on considère la pensée sur un plan historique, dans sa naissance et son développement. Les travaux de Sétchénov ont été d'une grande portée pour comprendre le substrat de la pensée, sa liaison avec la parole, le langage et l'activité humaine. Dans ses recherches, il partait de la ferme conviction de l'existence du monde extérieur objectif, indépendant de l'homme. « J'ai basé tous mes raisonnements, écrivait-il, sur le fait que tout homme est absolument convaincu de l'existence du monde extérieur. » Dans la théorie de la connaissance, Sétchénov ne quittait pas non plus les positions matérialistes. Il considérait comme parfaitement connaissable le monde matériel objectif existant en dehors de la conscience. Il démontre expérimentalement que les objets du monde extérieur et les impressions laissées par eux dans la conscience de l'homme sont concordants. La possibilité de connaître le monde et l'authenticité de ce que nous en savons, sont confirmées, disait-il, « par les immenses progrès des

sciences, grâce auxquels l'homme s'assujettit de plus en plus les forces de la nature », ainsi que « par leurs brillantes applications pratiques, c'est-à-dire par les succès de la technique ». Sétchénov soumit à une critique violente l'idéalisme dans le problème de la connaissance du monde et, en particulier, la théorie idéaliste de Kant (V.), affirmant que l'objet de la connaissance dépend du sujet connaissant, des formes de raisonnement existant *a priori* et soi-disant innées chez l'homme, et introduites par lui dans l'objet étudié. Sétchénov considérait l'expérience et la pratique comme la base de la théorie de la connaissance, le critérium de l'authenticité de tout savoir positif.

Le matérialisme de Sétchénov comporte certaines lacunes, propres au matérialisme prémarxiste. Bien qu'il ait su réfuter l'interprétation idéaliste de la question du libre arbitre et démontrer que la volonté humaine dépendait de causes extérieures et objectives, il ne s'est pas aperçu qu'elle était conditionnée par les rapports sociaux dans lesquels vit et agit l'homme. La même lacune se retrouve dans son interprétation du substrat de la pensée et de la conscience humaines.

Sétchénov était un savant avancé de son temps. Timiriazev le considérait comme une personnalité des plus saillantes du mouvement social des années 1860. Sétchénov entretenait des relations d'amitié avec le chef de la démocratie révolutionnaire russe, N. Tchernychevski (V.), dont il adopta les conceptions philosophiques. De son côté, Tchernychevski estimait hautement l'œuvre scientifique de Sétchénov dont les travaux sur la physiologie constituent une des bases scientifiques de son matérialisme philosophique. Comme on sait, Tchernychevski a représenté Sétchénov dans le personnage de Kirsanov de son roman « Que faire ? ».

Sétchénov démasqua magistralement l'idéalisme et le mysticisme de Kavéline, adversaire des démocrates révolutionnaires que Lénine considérait comme un des types les plus repoussants de la muflerie libérale. Grand patriote et combattant pour les sciences naturelles d'avant-garde, Sétchénov était en butte aux brimades et à la disgrâce de l'autocratie tsariste qui le tenait pour un « politique subversif ». Il ne séparait pas les intérêts de la science de ceux du peuple et, à un âge avancé, il faisait des conférences enthousiastes aux ouvriers de Moscou. Cependant les autorités tsaristes eurent vite fait d'interdire ces conférences. Sétchénov salua la révolution de 1905 : « Maintenant, disait-il à Timiriazev, il faut *travailler, travailler et encore travailler*. » « Ce furent là, témoigne Timiriazev, les dernières paroles que j'entendis de lui, le testament laissé à la génération montante par une génération puissante quittant la scène. »

Les œuvres principales de Sétchénov sont : « Les réflexes du cerveau », « Impressions et réalité », « Qui doit élaborer la psychologie et comment le faire », « Les éléments de la pensée ».

**SINGULIER, PARTICULIER ET UNIVERSEL.** Catégories de la dialectique logique qui reflètent la liaison, l'interdépendance et les conversions réciproques des phénomènes du monde objectif. Le problème du singulier et de l'universel a toujours été une pierre d'achoppement pour les idéalistes et les métaphysiciens qui ne comprennent pas l'unité et l'opposition dialectiques de ces termes, leur corrélation et leur interdépendance. Les idéalistes subjectifs qui réduisent les phénomènes singuliers à des complexes de sensations nient l'universel. Les idéalistes objectifs qui considèrent les phénomènes singuliers comme une chose négligeable font de l'universel un produit de la pensée pure.

A l'opposé de la philosophie idéaliste, le matérialisme dialectique soutient avant tout que les concepts de singulier, de particulier et d'universel reflètent des faits réels, des aspects déterminés de la réalité objective. Le monde objectif est composé de phénomènes individuels. Mais ces phénomènes, loin d'être isolés, s'enchaînent les uns aux autres. En vertu de leurs origines communes, grâce à des traits semblables et à leur interdépendance interne, des phénomènes singuliers sont réunis en groupes homogènes. Les concepts philosophiques de singulier, de particulier et d'universel traduisent cette liaison, cette communauté. C'est ainsi que des plantes et des animaux (le singulier) sont réunis en espèces (le particulier) et en genres (l'universel). Chaque objet ou phénomène de la nature est matériel, et cette propriété commune groupe tous les phénomènes et tous les objets en un seul tout. Ce tout « universel », c'est la nature, la matière. Chaque formation sociale se développe d'après ses propres lois économiques objectives, mais en même temps toutes les formations sont régies par des lois économiques communes qui les relient en un seul et même processus universel du développement social.

Ainsi, le singulier, le particulier et l'universel loin d'être isolés l'un de l'autre sont des aspects différents d'un seul tout. Sans le singulier, il n'y a pas d'universel, celui-ci n'existe que grâce au singulier, à travers ce dernier. Mais le singulier à son tour n'est qu'un aspect du général, il est inconcevable en dehors de ce dernier, en dehors de la nature dans son ensemble.

De cette dialectique objective, il se dégage des conclusions importantes. Puisque l'universel n'existe pas en dehors du singulier, la démarche idéaliste qui détache les notions générales des phénomènes singuliers réels, qui défie les concepts pour en faire le substrat de l'univers, a un caractère mystique. Tel est le cas de Hegel (V.), par exemple. D'autre part, puisque le singulier n'existe qu'en fonction de l'universel, toutes les tentatives des idéalistes subjectifs, anciens et modernes, de considérer les notions générales, par exemple, la matière, l'espace, le temps, comme des mots « creux », privés de contenu objectif, sont également mystiques et font le jeu de la religion. Le lien dialectique du singulier, du particulier et de l'universel est important au point de vue de la logique et de la théorie de la connaissance. « ... Toute connaissance réelle, exhaustive ne consiste qu'en ceci : nous élevons en pensée le singulier de la singularité à la particularité et de celle-ci à l'universalité... » (Engels : « Dialectique de la nature », P. 1952, p. 236). En érigeant le singulier en universel, la connaissance révèle l'essence, les lois des phénomènes. Ainsi, la proposition « le frottement est une source de chaleur » est un jugement singulier, la constatation d'un phénomène distinct. La proposition « le mouvement mécanique se transforme en chaleur » est un jugement particulier, le passage du singulier au particulier, la constatation d'une forme particulière du mouvement, la forme mécanique, qui se convertit par frottement en une autre forme particulière du mouvement, en chaleur. Et cela revient à approfondir la connaissance du monde. Enfin, la proposition : « toute forme de mouvement se convertit en n'importe quelle autre forme de mouvement » est un jugement encore plus profond, un jugement universel. Par conséquent, le singulier, le particulier et l'universel sont des concepts mouvants qui reflètent le monde objectif, qui approfondissent la connaissance, qui conditionnent le progrès historique de la connaissance humaine.

L'application de cette dialectique est d'une importance majeure pour l'activité pratique du parti du prolétariat. Ainsi, *l'internationalisme prolétarien* (V.) traduit la communauté des intérêts et des formes de lutte des travailleurs de toutes nationalités ; dans l'action qu'il mène pour sa libération, le prolétariat d'une nation donnée est étroitement lié à celui des autres nations ; cette lutte est un secteur du front commun du prolétariat international tout entier en lutte pour ses intérêts de classe. Les problèmes spéciaux, concrets qui se posent devant la classe ouvrière de chaque pays sont intimement liés aux problèmes internationaux de toute la classe ouvrière. Les tâches communes trouvent leur expression dans les tâches particulières, précises qu'accomplissent les travailleurs de chaque pays. Opposer le prolétariat d'un pays à celui des autres pays, c'est s'engager directement sur le chemin du nationalisme bourgeois. Les bolcheviks avaient critiqué sévèrement le « Bund », parti nationaliste de la petite bourgeoisie juive, qui opposait les intérêts particuliers des ouvriers juifs aux intérêts et aux objectifs communs de la classe ouvrière de Russie dans son ensemble. Au cours de leur lutte contre les ennemis de la classe ouvrière, les classiques du marxisme ont donné dans leurs œuvres des modèles d'analyse de la dialectique de l'universel et du singulier, appliquée à la politique du parti communiste.

**SKOVORODA Grigori Savvitch** (1722-1794). Eminent philosophe ukrainien, humaniste et démocrate. Skovoroda a exprimé la protestation des masses paysannes contre le servage. Après avoir fait ses études à l'Académie théologique de Kiev, il enseigna la poésie au séminaire de Péréïaslav, puis au collège de Kharkov. Fut persécuté pour ses idées progressistes. L'hostilité du clergé et des classes dominantes l'obligea à abandonner l'enseignement. Pour propager ses idées dans le peuple, il voyagea de ville en ville. Skovoroda fut un des premiers dans l'histoire de la pensée russe et ukrainienne à lutter contre la religion officielle et la scolastique de l'Eglise. Il s'adressa à l'homme, à sa raison, à la nature. Ses idées philosophiques étaient contradictoires. Il était idéaliste dans la *question fondamentale de la philosophie* (V.) et considérait la conscience comme la donnée première. Mais, en même temps, sa conception du monde accusait une forte tendance matérialiste. A la suite de *Lomonossov* (V.), il arriva à la conclusion que la matière est éternelle dans le temps et infinie dans l'espace. Il croyait au déterminisme dans la nature. Les hésitations de Skovoroda entre le matérialisme et l'idéalisme trouvèrent leur expression dans sa théorie dualiste de « trois mondes » et de « deux natures ». Il affirmait que le monde est composé du « macrocosme » (la nature), du « microcosme » (l'homme) et d'« un monde des symboles » (la Bible). Chaque monde possède « deux natures » : « extérieure » ou matérielle et « intérieure » ou spirituelle. La nature comprend une pluralité de mondes, elle n'a été créée par personne et ne peut être détruite ; elle n'a ni commencement ni fin, la fin d'une chose étant le commencement d'une autre. C'est en cela que consiste la tendance matérialiste de sa philosophie. Skovoroda estimait que le monde est connaissable, mais, pour pénétrer l'essence du macrocosme, il faut commencer par « se connaître soi-même », les lois régissant le macrocosme et le microcosme étant les mêmes. Un autre aspect de la gnoséologie de Skovoroda est son éthique : la vérité n'a toute sa valeur qu'unie à la « vertu » ; en dehors de la vertu, la vérité est vide de contenu et devient une curiosité vaine ; la connaissance et la science sont appelées à servir le peuple.

Pour Skovoroda, la Bible (le « troisième monde », le « monde symbolique ») est un moyen de connaître « l'élément spirituel ». Il distinguait son côté « extérieur » ou matériel, et son côté « intérieur » ou « contenu divin » : la Bible c'est « Dieu mais aussi le serpent ». Ici, se fait jour l'attitude contradictoire de Skovoroda envers la religion et la Bible. Il a soumis à une critique implacable la religion officielle (son orthodoxie, son dogmatisme et sa scolastique : les « inventions ineptes » et les fables d'une Bible « impudente, nuisible et mensongère ») et il est devenu ainsi un anticlérical militant. En même temps, il a propagé les lumières et l'éthique sous une forme religieuse. Il voulait créer une « religion de l'amour », « de la vertu », « de la vérité ». Dieu était pour lui « la nature », « l'homme », « la vérité », « la vertu », etc. Skovoroda critiquait l'Eglise, il haïssait le clergé, ce rassemblement d'« ambitieux », de « voluptueux », « d'hypocrites », de « bêtes féroces », etc.

Skovoroda a défendu les intérêts du peuple opprimé, il blâmait les riches pour leur cupidité, leur fainéantise et leur parasitisme. La cupidité est l'origine de toutes les calamités publiques : litiges, pillages, flatteries, achat et vente, concussion, guerres, chutes des « Etats » et des « républiques ». Le peuple est enchaîné, il est opprimé politiquement, privé de droits, il vit dans l'ignorance. Il s'agit donc de le réveiller. Le salut est dans la « connaissance de soi-même ». Après avoir discerné le principe du mal, les hommes doivent le supprimer pour édifier une société nouvelle basée sur « la raison », « la vérité » et « la vertu ». Skovoroda rêvait de voir la « sublime Russie » devenir une « sublime République ». Il aimait ardemment son pays et son peuple et il s'élevait avec intransigeance contre les antipatriotes, les cosmopolites. Il préconisait l'union de l'Ukraine et de la Russie, l'amitié de ces deux peuples frères.

Skovoroda a fait preuve de réalisme dans sa critique vigoureuse des riches, des grands propriétaires fonciers, des fonctionnaires, de la religion officielle et du clergé. Mais il a été faible et utopique dans la solution des problèmes sociaux. Dans sa conception du monde, il a évolué vers le matérialisme et un examen plus radical des problèmes sociaux, mais il est resté idéaliste dans la solution du problème fondamental de la philosophie ; bien que, dans sa conception de la société, il ait dépassé la philosophie des lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne s'est pas rallié aux positions révolutionnaires. Les idées de Skovoroda traduisent la faiblesse et l'étroitesse du mouvement paysan contre le servage. Ouvrages philosophiques et littéraires de Skovoroda : « La première porte conduisant à la sagesse chrétienne » (1766), « Dialogue sur le monde ancien » (1772), « Conversation amicale sur le monde spirituel », « L'alphabet du monde » (1775), « La lutte de l'archange Michel contre le démon » (1783), etc.

**SOCIAL-DARWINISME.** Orientation réactionnaire au sein de la sociologie bourgeoise, basée sur une application pseudo-scientifique du darwinisme pour expliquer les lois du développement social et des relations entre les hommes. Considérant la lutte pour la vie comme une loi générale de la nature, les social-darwinistes (Lange, Ammon, Kidd, Woltmann, Weismann, etc.) affirment qu'elle est également en vigueur dans la société humaine où, disent-ils, survivent les individus forts et bien adaptés, tandis que les faibles succombent. L'essence de ces idées réactionnaires consiste à justifier les iniquités et les aspects les plus hideux de la vie sociale sous le capitalisme, à obscurcir la conscience de classe des travailleurs et à les détourner de la lutte contre le capitalisme, pour le socialisme. Le sociologue positiviste *Spencer* (V.) a exprimé franchement le caractère bourgeois du social-darwinisme ; selon lui, le socialisme qui aspire à mettre fin à la lutte pour la vie dans le genre humain, ne

manquerait pas d'entraîner la déchéance intellectuelle et physique de l'homme. A l'époque de l'impérialisme le social-darwinisme est largement utilisé comme moyen de lutte contre le marxisme. Ainsi, Krupp a fondé, au début du XX<sup>e</sup> siècle, d'importantes primes discernables aux meilleurs travaux diffusant le social-darwinisme parmi les ouvriers. Toute sorte de renégats du marxisme s'employaient à diffuser les platitudes du social-darwinisme. Woltmann, par exemple, un des représentants du social-darwinisme dans la social-démocratie allemande, a prétendu que l'histoire de la culture et de la société humaines, comme l'histoire de la nature, se conformerait aux principes biologiques de l'adaptation, de l'hérédité et du perfectionnement par la lutte pour la vie. Les ouvrages de Kautsky, traître au socialisme, propagent également ces idées antiscientifiques. A l'heure actuelle, cette doctrine est largement répandue dans les pays capitalistes, où certains biologistes et sociologues réactionnaires (Morgan, East, Jennings, Conklin) justifient au moyen du social-darwinisme et du *malthusianisme* (V.) la discrimination des Noirs, les guerres impérialistes et les crises. Les idéologues de l'impérialisme s'appuient sur la théorie malthusianiste de la surpopulation pour prêcher l'extermination des peuples « inférieurs ». Ainsi, certains réactionnaires américains (Vogt, Cook et autres), sont les propagandistes d'idées absurdes selon lesquelles la haute natalité en U.R.S.S., dans les pays de démocratie populaire et dans d'autres pays constitue pour l'humanité un danger que l'on ne peut conjurer que par la guerre atomique et par d'autres moyens de destruction massive.

Les fondateurs du marxisme-léninisme ont démasqué le caractère antiscientifique et réactionnaire du social-darwinisme. Le marxisme-léninisme a montré que le développement de la société est soumis à ses propres lois et qu'on ne saurait ramener celles-ci purement et simplement aux lois de la nature. C'est pourquoi l'explication des phénomènes sociaux par des concepts biologique ou physique est une entreprise réactionnaire et antiscientifique ; « ... on ne peut en réalité se livrer à aucune étude des phénomènes sociaux, à aucune mise au point de la méthode des sciences sociales, en recourant à ces concepts. Rien n'est plus facile que de coller une étiquette « énergétique » ou « bio-sociologique » à des phénomènes tels que les crises, les révolutions, la lutte des classes, etc. ; mais rien n'est plus stérile, plus scolastique, plus mort que cette entreprise » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 382).

**SOCIALISME.** Régime social et politique basé sur la propriété collective des moyens de production, la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, la collaboration et l'entraide fraternelles des travailleurs de la société socialiste. Le régime socialiste apparaît à la suite de la destruction du capitalisme par la révolution socialiste et l'établissement de la *dictature du prolétariat* (V.).

L'U.R.S.S. est le premier pays où a été instauré le régime socialiste. Les Soviets des députés des travailleurs, forme étatique de la dictature du prolétariat, en sont la base politique. Le système socialiste de l'économie et la propriété socialiste des instruments et moyens de production sont la base économique du régime socialiste soviétique. La propriété socialiste en U.R.S.S. revêt soit la forme de propriété d'Etat (bien du peuple entier — usines, fabriques, mines, transports, la terre et son sous-sol, eaux, forêts, sovkhoz, stations de machines et de tracteurs, etc.), soit la forme de propriété coopérative kolkhozienne. Sous le socialisme, les rapports de production sont en parfait accord avec le caractère des forces productives, car le caractère social de la production répond à la propriété sociale des moyens de production. Le but de la production socialiste n'est pas le profit, mais l'homme, la satisfaction de ses multiples besoins matériels et culturels. Le trait essentiel de la *loi économique fondamentale du socialisme* (V.) est d'assurer la satisfaction maximum des besoins matériels et culturels croissants de toute la société par l'essor continu et le perfectionnement de la production socialiste sur la base d'une technique supérieure. La production socialiste se base sur la *loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale* (V.), loi économique objective, qui permet aux organismes soviétiques de planifier correctement toute la production sociale. Les plans courants et les plans à long terme de l'Etat soviétique, tout le système de planification du développement économique et culturel de l'U.R.S.S., répondent plus ou moins exactement aux exigences de la loi du développement harmonieux de l'économie nationale, qui s'appuie elle-même sur la loi économique fondamentale du socialisme. A l'opposé du régime capitaliste avec l'anarchie de sa production, ses crises économiques, ses guerres et ses autres fléaux, le socialisme réalise la reproduction élargie continue, assure des rythmes élevés du développement de l'économie nationale, inconnus de la société bourgeoise. Du moment qu'il existe, sous le socialisme, deux principaux secteurs de production : le secteur d'Etat et le secteur coopératif kolkhozien, la production marchande subsiste, une production marchande d'un genre particulier, sans capitalistes.

En régime socialiste, les biens de consommation sont répartis en fonction de la quantité et de la qualité du travail fourni. C'est pourquoi l'activité de chacun sous le socialisme est mesurée par son travail. Le principe socialiste d'après lequel les biens de consommation sont répartis selon la quantité et la qualité du travail fourni, signifie que la productivité du travail n'est pas encore assez haute pour assurer une large abondance des biens de consommation. Le socialisme est hostile à l'égalitarisme petit-bourgeois qui n'a rien à voir avec la conception marxiste-léniniste de l'égalité établie par le régime socialiste. Par égalité le marxisme entend, non pas le nivellement des besoins personnels et de la manière de vivre, mais la suppression des classes, « l'obligation égale pour tous de travailler selon leurs capacités, et le droit égal pour tous les travailleurs d'être rétribués selon leur travail... » (Staline : « Rapport présenté au XVII<sup>e</sup> congrès du Parti sur l'activité du Comité Central du Parti communiste (bolchévique) de l'U.R.S.S. », M. 1952, p. 67). Le principe qui consiste à intéresser matériellement les hommes au travail est, sous le socialisme, un stimulant énergétique du développement de la productivité du travail et des forces productives de la société. Le régime socialiste libéré des contradictions antagoniques ignore les crises économiques, le chômage et la misère des masses laborieuses ; il garantit à chaque travailleur le droit au travail, le droit au repos, le droit à l'instruction, etc. C'est seulement dans la société socialiste que chacun est un travailleur libre.

La victoire du socialisme en U.R.S.S. a supprimé l'opposition entre la ville et la campagne, entre le travail intellectuel et le travail manuel. Dans la société socialiste soviétique, il subsiste encore des différences essentielles entre la ville (l'industrie) et la campagne (l'agriculture), entre le travail intellectuel et le travail manuel. Au fur et à mesure du développement des forces productives, de la formation d'une propriété nationale unique et de l'élévation du niveau culturel et technique des travailleurs jusqu'au niveau des ingénieurs et des techniciens, ces différences disparaîtront également. (V. *Différence essentielle entre la*

*ville et la campagne et les moyens de la liquider ; Différence essentielle entre le travail intellectuel et le travail manuel et les moyens de la liquider.)*

Avec la disparition des classes exploiteuses et de l'exploitation de l'homme par l'homme, la structure de la société soviétique s'est transformée. A la place du prolétariat, privé sous le régime capitaliste de moyens de production et exploité sans pitié par les capitalistes, une nouvelle classe est apparue, la classe ouvrière de l'U.R.S.S., qui a instauré la propriété socialiste des instruments et moyens de production et qui dirige la société socialiste dans la voie du communisme. A la place des anciens paysans avec leurs petites exploitations individuelles, exploités sous le capitalisme par les grands propriétaires fonciers et les koulaks, les spéculateurs et les usuriers, une paysannerie nouvelle, kolkhozienne est apparue en U.R.S.S. dont l'économie repose sur la propriété socialiste, sur le travail collectif et une technique moderne. Les intellectuels, eux aussi, se sont transformés radicalement. Les *intellectuels* (V.) soviétiques, issus dans leur grande majorité de la classe ouvrière et de la paysannerie, sont des intellectuels nouveaux, intimement liés au peuple ; serviteurs du peuple, ils contribuent activement à la marche du pays soviétique vers le communisme. Les frontières, les différences entre la classe ouvrière et la paysannerie de l'U.R.S.S. s'estompent et disparaissent, de même qu'entre ces classes et les intellectuels. A l'opposé du régime capitaliste, avec ses contradictions de classe irréductibles, le régime socialiste est une collaboration fraternelle des ouvriers, des paysans et des intellectuels. La direction politique appartient à la classe ouvrière (dictature du prolétariat), la classe la plus avancée et la plus révolutionnaire de la société. (V. également *Classes en U.R.S.S.*)

Sur la base de la victoire du socialisme se sont développées les forces motrices de la société soviétique : *l'unité morale et politique* (V.) du peuple soviétique, *l'amitié des peuples* (V.), *le patriotisme soviétique* (V.). Le régime socialiste soviétique a instauré et développé pour la première fois dans l'histoire de la société humaine un type supérieur de démocratie, la démocratie socialiste. La démocratie soviétique a établi une véritable égalité en droits pour tout le peuple travailleur. Contrairement à la démocratie bourgeoise, qui ne proclame que les droits formels des citoyens, la démocratie soviétique, basée sur la liquidation de l'exploitation de l'homme par l'homme, sur la propriété collective, socialiste, garantit les droits et les libertés démocratiques des hommes soviétiques par tous les moyens dont dispose le peuple lui-même, l'Etat socialiste. Le régime social soviétique qui a vu naître et se développer des nations nouvelles, socialistes, garantit à tous les peuples de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques une égalité complète politique et économique, l'essor de leur culture, nationale par la forme et socialiste par le contenu. Les nations socialistes, libres des contradictions de classes irréductibles qui rongent les nations bourgeoises, sont beaucoup plus unies et viables que n'importe quelle nation bourgeoise.

*L'Etat socialiste* (V.), dont la force organisatrice et dirigeante est le parti communiste, préside à toute l'activité de la société socialiste. La politique du parti communiste est la base vitale du régime socialiste soviétique. Le parti communiste oriente toute l'activité des organismes d'Etat et des organisations sociales de la société socialiste en tenant compte des exigences des lois économiques objectives. Fidèle aux grandes idées du communisme, fort de la théorie révolutionnaire la plus avancée qui est le marxisme-léninisme, le parti communiste intimement lié au peuple, est l'interprète des intérêts vitaux des édificateurs de la société communiste, ce qui lui assure le rôle de force dirigeante principale dans le système de la dictature du prolétariat. L'expression la plus achevée de l'unité morale et politique de la société soviétique c'est l'union de tout le peuple de l'U.R.S.S. autour d'un *seul* parti, le Parti communiste de l'Union Soviétique. En U.R.S.S. il n'y a pas de classes antagoniques et, par conséquent, il n'y a pas de terrain pour l'existence de plusieurs partis.

Les succès de l'édification de la société communiste en U.R.S.S. ont une énorme portée internationale, ils témoignent avec éclat de la supériorité du régime politique et social soviétique par rapport au régime capitaliste. La grande expérience historique de l'instauration et du développement du régime socialiste en U.R.S.S. est mise à profit par les Etats de la *démocratie populaire* (V.), qui sont en train de construire le socialisme dans leurs pays.

**SOCIALISME DE LA CHAIRE.** Courant théorique et politique qui s'est formé dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle au sein des universités allemandes. Ses porte-parole cherchaient à démontrer qu'on pouvait édifier un Etat populaire dans l'Allemagne prussienne au moyen de réformes, sans renversement révolutionnaire de l'Etat féodal et bourgeois, sans lutte de classe. Ils faisaient passer le capitalisme d'Etat pour le socialisme. En 1872, ils organisèrent en Allemagne l'« Union de la politique sociale » pour « prêcher du haut de la chaire » les réformes sociales et le socialisme, la « paix sociale », la négation de l'esprit de parti, la science « au-dessus » des classes, etc. Le socialisme de la chaire fut un des aspects de la politique de Bismarck en faveur des féodaux prussiens ; il faisait passer l'Etat allemand des hobereaux pour un Etat « populaire » qui construit le socialisme. Cette idéologie réactionnaire était imposée par les lassaliens à la classe ouvrière d'Allemagne et fut dénoncée par Marx dans la « *Critique du programme de Gotha* » (V.) (V. également *Lassalle*). Parmi les « socialistes de la chaire » allemands, on peut citer Hildebrand qui se prononçait ouvertement contre Marx et Engels ; Wagner, Brentano, Sombart et autres hérauts du régime prussien. Dans le mouvement ouvrier allemand, ils étaient soutenus par les lassaliens, et en Russie, par les marxistes légaux et les « économistes » (Strouvé, Tougan-Baranovski, etc.) (V. *Marxisme légal ; Economisme*). A l'heure actuelle cette idéologie est représentée par les socialistes de droite, les trade-unionistes, les fabiens. (V. *Socialisme fabien*.)

Les classiques du marxisme-léninisme ont dénoncé ces ennemis du socialisme scientifique. Le Parti communiste de l'Union Soviétique condamne toute manifestation du socialisme de la chaire en philosophie, sciences, littérature, etc., tels que *l'objectivisme bourgeois* (V.), le mépris de l'esprit de parti, l'absence d'une analyse de classe dans l'appréciation des phénomènes sociaux, la séparation de la théorie marxiste d'avec la pratique de l'édification socialiste, l'indifférence à l'égard des problèmes actuels de la construction du communisme, à l'égard de la lutte contre l'idéologie réactionnaire de l'impérialisme actuel, etc.

**SOCIALISME ET COMMUNISME.** Deux phases de la société communiste qui correspondent au degré de développement économique et culturel de ce régime social nouveau, supérieur. « La distinction scientifique entre le socialisme et le communisme consiste simplement en ceci que le premier mot signifie le premier échelon de la nouvelle société surgissant du



capitalisme ; le second mot, c'est l'échelon suivant, supérieur, de cette société » (Lénine : Œuvres, t. 29, éd. russe, p. 387). Le passage du capitalisme au socialisme marque un grand tournant historique s'opérant par la révolution socialiste qui instaure la *dictature du prolétariat* (V.) et crée les conditions nécessaires à la construction de la société nouvelle. Passer du capitalisme au socialisme, puis du socialisme au communisme, c'est traverser une longue étape complexe, créer une économie nouvelle, des rapports de production nouveaux ; ce processus implique des phases différentes dans le développement du nouveau régime social et économique.

La propriété collective des moyens de production est la base économique aussi bien du socialisme que du communisme. Sous le socialisme comme sous le communisme les classes exploiteuses n'existent pas, il n'y a plus d'exploitation de l'homme par l'homme, plus d'oppression nationale ni de discrimination raciale. Dans la première comme dans la seconde phase du communisme, le travail est un devoir général et égal des membres de la société ; le développement de l'économie et de la culture a pour but de satisfaire au maximum les besoins matériels et culturels toujours croissants de toute la société, en augmentant et en perfectionnant sans cesse la production socialiste sur la base d'une technique supérieure. Le socialisme est la première phase, la phase inférieure du communisme. « Ce à quoi nous avons affaire ici, c'est à une société communiste non pas telle qu'elle s'est *développée* sur les bases qui lui sont propres, mais telle qu'elle vient, au contraire, de *sortir* de la société capitaliste ; par conséquent, une société qui, sous tous les rapports, économique, moral, intellectuel, porte encore les stigmates de l'ancienne société des flancs de laquelle elle sort » (Marx : « Critique du programme de Gotha », P. 1922, p. 32).

En régime socialiste, les rapports entre les hommes dans le processus de production sont des rapports de collaboration fraternelle et d'entraide socialiste des travailleurs affranchis de l'exploitation. Les rapports de production sont pleinement conformes à l'état des forces productives, car le caractère social du processus de production est étayé par la propriété collective des moyens de production. C'est pourquoi l'économie nationale se développe à une cadence accélérée, sans crises économiques ou autres plaies propres au capitalisme. La base économique du socialisme c'est la propriété collective sous ses deux formes : la propriété d'Etat (nationale) et la propriété coopérative kolkhozienne (de groupe). Le socialisme met fin à l'opposition entre la ville et la campagne, entre le travail intellectuel et le travail manuel. Cependant, dans la première phase du communisme, il subsiste encore entre eux des différences essentielles qui disparaîtront définitivement quand on aura passé à la phase supérieure de la société communiste. En régime socialiste subsistent encore des survivances du capitalisme dans les mœurs et dans la conscience des hommes, des différences de classe entre les ouvriers et les paysans, classes essentielles de la société socialiste. Se conserve la production marchande dont la nécessité découle de l'existence des deux formes de la propriété socialiste. Mais cette production marchande est d'un genre spécial, car il s'agit, pour l'essentiel, des marchandises provenant de producteurs socialistes associés (Etat, kolkhoz, coopératives). La production marchande et la circulation des marchandises, qui embrassent principalement les articles de consommation personnelle, font qu'en société socialiste reste en vigueur la loi de la valeur, dont la sphère d'action est strictement limitée grâce à la propriété collective des moyens de production, à l'action de la *loi du développement harmonieux (proportionnel) de l'économie nationale* (V.) et aux plans économiques reflétant les exigences de cette loi. Lorsque la production marchande aura disparu, la loi de la valeur perdra sa force. Le principe communiste de la répartition des produits selon les besoins exclut tout échange de marchandises, et partant, la transformation des produits en marchandises, donc en valeur. Dans la phase supérieure de la société communiste, la quantité de travail dépensé à la fabrication des produits ne sera plus mesurée par l'intermédiaire de la valeur et de ses formes, mais directement par la quantité de temps dépensé à la fabrication.

Le socialisme qui incarne un type supérieur de rapports sociaux, triomphe sur le capitalisme parce que la productivité du travail devient plus élevée, parce qu'il peut fournir à la société plus de produits et enrichir la société. Cependant, malgré un immense progrès par rapport au capitalisme, les forces productives et la productivité du travail social sous le socialisme ne sont pas encore assez élevées pour assurer l'abondance des produits et la satisfaction complète des besoins matériels et culturels toujours croissants des hommes. C'est pourquoi, sous le socialisme, les biens matériels sont répartis en fonction de la quantité et de la qualité du travail fourni. En U.R.S.S., où s'achève l'édification de la première phase du communisme, et où l'on est en train de passer graduellement à son étape supérieure, le travail est une affaire d'honneur, de gloire, de vaillance et d'héroïsme. L'attitude socialiste envers le travail se manifeste avec éclat dans l'émulation socialiste, méthode communiste de construction du régime social nouveau.

Lénine a dit qu'en abordant les transformations socialistes, il faut se poser nettement le but vers lequel ces transformations tendent en fin de compte, c'est-à-dire la création de la société communiste. Indiquant l'objectif final de la construction socialiste, Lénine enseignait qu'une forme nouvelle, supérieure, de société ne pourra se développer que lorsque le socialisme se sera définitivement consolidé. Lénine soulignait que le socialisme doit inévitablement se transformer en communisme. C'est seulement quand disparaîtra la subordination des hommes à l'ancienne division du travail, quand le travail cessera de n'être qu'un moyen de vivre et deviendra le premier besoin vital, quand parallèlement au développement complet des membres de la société, les forces productives se seront aussi accrues, c'est alors seulement que la société pourra inscrire sur son drapeau : « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ». Ces thèses fondamentales de Lénine sur le passage graduel du socialisme au communisme sont développées plus avant dans les décisions du parti communiste et les œuvres de Staline. Staline a donné la définition suivante de la société communiste : « Pour donner, en bref, l'anatomie de la société communiste, celle-ci sera une société : a) où il n'y aura pas de propriété privée des instruments et moyens de production qui seront propriété sociale, collective ; b) où il n'y aura pas de classes, ni de pouvoir d'Etat, mais où il y aura des travailleurs de l'industrie et de l'agriculture, s'administrant économiquement eux-mêmes, comme association libre de travailleurs ; c) où l'économie nationale, organisée d'après un plan, sera basée sur une technique supérieure, tant dans le domaine de l'industrie que dans celui de l'agriculture ; d) où il n'y aura pas d'opposition entre la ville et la campagne, entre l'industrie et l'agriculture ; e) où les produits seront répartis suivant le principe des vieux communistes français : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » ; f) où la science et les arts bénéficieront de conditions suffisamment favorables pour arriver à leur plein épanouissement ; g) où l'individu, libre du souci du pain quotidien et de la nécessité de

chercher à plaire aux « puissants de ce monde », deviendra réellement libre » (« Entretien avec la première déléguée ouvrière américaine », M. 1952, P. 44).

Pour passer au communisme il faut réaliser plusieurs conditions préalables. Il importe d'assurer une croissance continue de toute la production sociale en accordant la priorité à la production des moyens de production, sans quoi la reproduction élargie est impossible. Cette condition se réalise en U.R.S.S. par le développement prioritaire des branches de l'économie nationale produisant le charbon, le pétrole, le métal, l'énergie électrique, les machines, l'outillage, les matériaux de construction, etc., ainsi que par le perfectionnement et le progrès technique continu de la production socialiste, dans les directions principales suivantes : mécanisation complexe, automatisation, chimisation et électrification des opérations. « Le communisme, c'est le pouvoir des Soviets plus l'électrification du pays » (Lénine : Œuvres, t. 31, éd. russe, p. 392). C'est seulement sur la base de l'essor constant de l'industrie lourde que toutes les branches de l'économie nationale peuvent se développer à un rythme accéléré. Le parti communiste est en train de réaliser le programme d'un vigoureux essor de l'agriculture et de l'élevage.

Sous le communisme il n'y aura qu'une seule forme de propriété, la forme communiste, dans l'industrie comme dans l'agriculture, et non plus deux formes comme sous le socialisme. La propriété kolkhozienne montera à l'échelon supérieur et atteindra le niveau de la propriété nationale. Sous le communisme il n'y aura plus de production marchande ni d'échange de marchandises, mais un système de répartition directe des produits. Il s'agit là d'un processus long et complexe. Pour l'accomplir il faut élever fortement la productivité du travail, développer plus avant la propriété socialiste à la ville et à la campagne, accroître les forces productives de la société soviétique. Dans les conditions actuelles et dans le proche avenir, la forme kolkhozienne de propriété restera un puissant moteur des forces productives de l'agriculture socialiste. De même le commerce soviétique sera longtemps encore un des importants leviers de l'économie nationale. Aussi la tâche actuelle consiste-t-elle à consolider et à développer par tous les moyens le régime kolkhozien, à améliorer et à élargir le commerce. Pour consolider et développer le régime kolkhozien, sans quoi il sera impossible d'élever la propriété kolkhozienne au niveau de la propriété nationale, il est fort important d'observer le principe de l'avantage matériel que tirent les kolkhozes et les kolkhoziens du développement de la production agricole.

Il faut encore atteindre un développement culturel de la société capable d'assurer à tous ses membres un développement harmonieux de leurs dons physiques et intellectuels, leur permettre de recevoir une instruction suffisante pour devenir des artisans actifs du progrès social ; il faut qu'ils soient à même de choisir librement une profession, sans être rivés pour la vie, en raison de la division du travail existante, à une seule et même profession. Pour cela il faudra commencer par limiter la journée de travail à 6 ou 5 heures au moins, introduire l'enseignement polytechnique obligatoire, améliorer radicalement les conditions de logement, augmenter sensiblement les salaires réels des ouvriers et des employés, en relevant directement les salaires en espèce, et surtout en abaissant systématiquement les prix des articles de grande consommation.

Le parti communiste et l'État soviétique, forts de la connaissance des lois économiques objectives, dirigent la société socialiste dans la voie de la construction intégrale du communisme. Conformément aux lois économiques du socialisme, et notamment aux exigences de la *loi économique fondamentale du socialisme* (V.), la politique du parti communiste et du gouvernement soviétique, basée sur les fondements scientifiques du marxisme-léninisme, détermine et oriente toute l'activité économique, politique et culturelle de l'État soviétique, perfectionne son fonctionnement, consolide son appareil. L'instrument principal de la construction du communisme est l'État soviétique qui subsistera aussi dans la période du communisme, si le danger d'une agression militaire du dehors n'est pas définitivement écarté.

Conduits par le parti communiste et le Gouvernement soviétique, forts de la science du marxisme-léninisme, les peuples de l'Union Soviétique progressent avec assurance sur la voie du communisme. L'expérience historique de l'U.R.S.S. dans la construction du socialisme et du communisme est un exemple pour les pays de *démocratie populaire* (V.) qui sont entrés dans la voie du développement socialiste et sont en train de poser chez eux les bases du socialisme. (V. également *Différence essentielle entre la ville et la campagne et les moyens de la liquider ; Différence essentielle entre le travail intellectuel et le travail manuel et les moyens de la liquider ; Socialisme.*)

**SOCIALISME FABIEN.** Courant réactionnaire bourgeois créé en Angleterre, pour combattre le socialisme scientifique. La « Société des Fabiens », fondée en 1884, préconisait le passage pacifique et graduel du capitalisme au socialisme par la « collaboration » de la bourgeoisie et du prolétariat. L'appellation elle-même : « Société des Fabiens » — du nom du capitaine romain Fabius Cunctator (le Temporisateur), réputé pour sa tactique de prudence et de conciliation — témoigne déjà du caractère réactionnaire, anti-prolétarien du socialisme fabien. Les représentants du socialisme fabien étaient des ennemis acharnés de la lutte de classe, de la révolution prolétarienne et de la *dictature du prolétariat* (V.). Sans avoir un programme théorique bien déterminé, et tout en se déclarant indifférents aux questions philosophiques, les fabiens s'élevaient contre la conception matérialiste de l'histoire. Dans sa lettre à Kautsky du 4 septembre 1892, Engels qualifie les fabiens de politiciens bourgeois typiques, qui cherchent à rallier les ouvriers aux libéraux. « C'est une clique de « socialistes » bourgeois de styles divers, écrivait Engels, depuis des arrivistes jusqu'à des socialistes et philanthropes sentimentaux, unis seulement par la peur de la domination éventuelle des ouvriers, prêts à tout pour conjurer le danger... » (Marx-Engels : *Ausgewählte Briefe*, B. 1953, S. 540). Plus tard, dans une lettre à Sorge de janvier 1893, Engels dit des fabiens de Londres que c'est une bande d'arrivistes dont le principe est la « peur de la révolution ». A l'époque de l'impérialisme, le socialisme fabien a défendu ouvertement les intérêts du capital financier, soutenu les guerres impérialistes pour le repartage du monde, il s'est prononcé énergiquement pour le renforcement de l'oppression coloniale. Le socialisme fabien s'est transformé en « impérialisme fabien », ce qui l'a caractérisé, c'est le « socialisme en paroles, l'impérialisme en fait, la *transformation de l'opportunisme en impérialisme* » (Lénine : Œuvres, t. 29, éd. russe, p. 463). Analysant en détail l'essence déclassée réactionnaire du socialisme fabien, Lénine explique sa diffusion parmi les couches supérieures de la classe ouvrière, par le fait que la bourgeoisie peut corrompre ces couches ouvrières en exploitant les peuples coloniaux. A l'époque de l'existence de deux camps — le camp de la démocratie et du socialisme et le camp impérialiste — le socialisme fabien est activement utilisé par maints chefs

travailleuses de droite, dans l'intérêt de la bourgeoisie réactionnaire. De nos jours, les représentants du socialisme fabien propagent les vues idéalistes subjectives sur le développement de la nature et de la société.

**SOCIALISME UTOPIQUE.** Ensemble des doctrines socialistes qui, à la différence de la théorie du socialisme scientifique créée par Marx et Engels, bâtissaient des plans, vastes et universels, de reconstruction sociale, sans tenir compte de la vie réelle de la société, et de la lutte de classes. Les arguments avancés par les socialistes utopistes à l'appui de leurs idéaux étaient purement idéalistes ; ils ignoraient le rôle primordial des *conditions de vie matérielle de la société* (V.) dans le développement historique. Apparu à l'époque de la désagrégation du féodalisme, le socialisme utopique est lié aux mouvements révolutionnaires. Fondé par Thomas More (V.) il est ensuite illustré par l'utopiste notoire Campanella (V.). Au XVIII<sup>e</sup> siècle les doctrines utopiques se multiplient (Morelly — V., Meslier — V., Mably — V.). Les grands socialistes utopistes Saint-Simon (V.), Charles Fourier (V.) et Robert Owen (V.) appartiennent au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le socialisme utopique surgit à l'époque où la lutte de classe du prolétariat est encore peu développée. « Tous les socialistes, fondateurs de sectes, écrivait Marx, appartiennent à la période où la classe ouvrière n'était pas encore assez éduquée et organisée par le développement de la société capitaliste elle-même, pour intervenir dans l'arène mondiale et y jouer le rôle d'un personnage historique, et où, d'autre part, les conditions matérielles de son affranchissement n'étaient pas suffisamment mûres au sein du vieux monde. La misère de la classe ouvrière était un fait ; mais les conditions de sa propre activité politique, de son propre mouvement n'existaient pas encore » (Archive Marx-Engels, t. III (VIII), M. 1934, éd. russe, p. 348). Aussi la propagande du socialisme avait-elle nécessairement un caractère utopique, inefficace. Malgré cette particularité, le socialisme primitif a joué un rôle considérable dans le développement de la pensée sociale progressive. Le socialisme utopique représenté par Saint-Simon, Fourier et Owen, a été l'une des sources théoriques du socialisme scientifique. Engels a noté que le socialisme scientifique repose sur les épaules de ces socialistes utopistes, qu'il appelle, en dépit de l'utopisme de leurs théories, les plus grands esprits de tous les temps. Le socialisme utopique a fait une critique cinglante des contradictions du capitalisme, il a démontré qu'il fallait le remplacer par le socialisme, a prévu la suppression de l'opposition entre la ville et la campagne aussi bien que celle de la propriété privée, etc. Cependant, les socialistes utopistes étaient incapables d'expliquer la nature du mode de production capitaliste et les conditions objectives conduisant à la victoire du socialisme. Ils n'apercevaient pas la classe appelée à créer la société nouvelle. A leurs yeux, le prolétariat n'était pas la grande force historique, la seule capable de faire entrer dans la vie, par la lutte, les idées socialistes, mais une masse opprimée, ayant besoin d'aide et digne de compassion. Les utopistes « voulaient créer le bonheur sur la terre à coups de lois, de proclamations, sans l'aide du peuple lui-même (des ouvriers) » (Staline : Œuvres, t. I, P. 1953, p. 25). C'est pourquoi le prolétariat restait sourd à leurs théories, et dans les masses mûrissait la grande idée que la libération de la classe ouvrière ne peut être l'œuvre que de cette classe elle-même.

En Russie les idées du socialisme utopique ont été illustrées par les porte-parole de la paysannerie révolutionnaire, par de profonds penseurs, tels que Tchernychevski (V.), Dobrolioubov (V.), et autres. Les idées socialistes des célèbres démocrates révolutionnaires russes du XIX<sup>e</sup> siècle étaient plus avancées que celles du socialisme prémarxiste d'Europe occidentale. Elles étaient remarquables par leur caractère révolutionnaire conséquent, par leur esprit combatif. Les démocrates révolutionnaires russes comprenaient que la propagande pacifique ne suffisait pas à réaliser les idéaux socialistes, que seul le peuple laborieux était réellement intéressé à substituer une société nouvelle à l'ancienne. Mais leur socialisme lui aussi était utopique. Les conditions historiques de la Russie féodale n'étaient pas encore suffisamment mûres pour l'apparition du socialisme scientifique, le prolétariat n'était qu'à l'état embryonnaire. Ne pouvant comprendre que seul le prolétariat est la force capable de construire le socialisme, les démocrates révolutionnaires n'étaient pas à même d'élaborer la théorie du socialisme scientifique. Les démocrates révolutionnaires rêvaient de passer au socialisme par la commune paysanne ancestrale. Seuls Marx et Engels firent du socialisme une science. Ils prouvèrent que ce n'est pas un rêve chimérique mais le résultat nécessaire du développement de la société capitaliste et de la lutte de classe du prolétariat, dont la tâche est de supprimer le capitalisme et de construire le socialisme. (V. *Communisme scientifique*.)

« **SOCIALISME UTOPIQUE ET SOCIALISME SCIENTIFIQUE** ». Ouvrage d'Engels, paru en 1880 à Paris, composé de trois chapitres de l'« *Anti-Dühring* » (V.) (le premier chapitre de l'introduction et les deux premiers chapitres de la partie « Socialisme ») et complété par quelques explications. Engels montre que grâce au marxisme les plus beaux acquis de la pensée humaine, y compris des théories des socialistes utopistes, se présentent sous un jour nouveau, qu'il est une conception du monde nouvelle, révolutionnaire, la seule scientifique. L'apparition du matérialisme dialectique marque une révolution dans l'histoire de la pensée. Engels signale les mérites et décèle les défauts des théories sociales du passé et avant tout du *socialisme utopique* (V.) ; il explique qu'en créant la doctrine du matérialisme historique et la théorie de la plus-value, Marx a fait que le socialisme, jusque-là rêve utopique, est devenu science, socialisme scientifique. Engels ajoute que dans la société capitaliste les forces productives ont dépassé les rapports bourgeois de production, sont en conflit avec ces derniers, que le capitalisme engendre son propre fossoyeur, le prolétariat, force qui, sous peine de mort, doit nécessairement accomplir la révolution socialiste. Telles sont les idées essentielles de l'ouvrage d'Engels, paru en France à l'époque où l'aile gauche du mouvement socialiste soutenait une lutte acharnée contre les anarchistes-bakouninistes et tous les éléments opportunistes, pour la constitution d'un parti marxiste. Ce livre a connu parmi les ouvriers un succès immense. Le premier groupe marxiste russe « Libération du Travail » l'a traduit et imprimé à l'étranger et l'a répandu clandestinement en Russie. Depuis, cet ouvrage a été réédité à maintes reprises, surtout après la Grande Révolution d'Octobre.

**SOCIALISTES DE DROITE.** Ennemis du socialisme scientifique, continuateurs des réformistes et révisionnistes : Bernstein (V.), Kautsky (V.), Adler, Vandervelde et autres. L'activité des chefs des socialistes de droite vise à désarmer la classe ouvrière et les masses laborieuses dans leur lutte contre la bourgeoisie de leurs pays, à provoquer la scission du mouvement ouvrier, à arrêter le développement victorieux de la lutte des peuples du monde pour la paix, la démocratie et le socialisme.

Pour démobiliser la classe ouvrière, les chefs socialistes de droite propagent inlassablement la vieille théorie réformiste de la « collaboration de classe », de la « paix sociale », etc. Renner affirmait que l'analyse des contradictions entre la bourgeoisie et le prolétariat faite par Marx dans « *Le Capital* » (V.) a vieilli, qu'une base aurait été désormais créée pour la « communauté de classe », pour l'unité des intérêts de la classe ouvrière et de la bourgeoisie. « Nous sommes installés sur une seule et même branche, dit, ayant en vue les ouvriers et les patrons, un autre socialiste de droite autrichien, et si l'un de nous se met à la scier, nous nous écroulerons ensemble. » Le chef des socialistes de droite français Léon Blum cherchait à persuader les ouvriers que la lutte de classe n'avait plus de raison d'être, que la « phase polémique » (comme il appelait prudemment la lutte de classe) avait fait son temps et devait faire place à la « phase pacifique ». Dorénavant, disait Blum, la tâche principale, c'est le « perfectionnement moral » de l'homme.

Si les anciens réformistes et révisionnistes, trahissant en fait le marxisme, cherchaient à se faire passer pour ses adeptes, les chefs actuels des socialistes de droite se soucient fort peu de cacher leur abandon de la théorie du socialisme scientifique. A la théorie révolutionnaire du socialisme scientifique pleinement confirmée par l'expérience de l'édification victorieuse du socialisme en U.R.S.S., ainsi que par l'expérience des pays de démocratie populaire, ils opposent les théories réactionnaires de la « troisième force », du « socialisme démocratique », etc., où les phrases sur le « socialisme » ne sont qu'une duperie servant à dissimuler leur activité contre-révolutionnaire avantageuse aux classes exploiteuses. La politique du gouvernement travailliste en Angleterre a pratiquement démontré la signification de classe du « socialisme démocratique » ; cette politique était menée à l'avantage de la bourgeoisie, au détriment de la classe ouvrière.

Pour tromper les masses, les chefs des socialistes de droite dénaturent l'essence de classe de l'Etat. Ils prétendent que si l'Etat a été autrefois un instrument de la classe dominante, l'Etat bourgeois a cessé aujourd'hui d'être un appareil pour la répression et l'oppression des masses travailleuses et doit être utilisé en tant qu'organisme « au-dessus des classes ». C'est dire qu'ils reprennent la vieille idée réformiste de l'intégration pacifique du capitalisme au socialisme.

En philosophie, les chefs des socialistes de droite sont des défenseurs de la bourgeoisie tout comme en politique. Là également, suivant l'exemple des idéologues bourgeois, ils luttent contre la science et la raison, nient la dialectique révolutionnaire, « réfutent » le *matérialisme historique* (V.), substituant à cette unique doctrine scientifique des lois du développement social, l'idéalisme le plus vulgaire. Les revues et les brochures éditées par les socialistes de droite sont remplies d'appels à concilier la connaissance et la foi, la science et la religion. Léon Blum appelait le socialisme une idée religieuse. Certains socialistes de droite allemands proclament que la raison a subi une défaite dans sa lutte contre la foi, et ils exigent que l'« appel intérieur de l'âme humaine », les « instincts éternels de l'homme », les « valeurs absolues » soient réintégrés dans leurs droits. Ainsi, les leaders réactionnaires des socialistes de droite agissent comme des défenseurs actifs du capitalisme, comme des ennemis intransigeants du prolétariat.

**SOCIETE.** V. *Formation économique et sociale ; Types de rapports de production.*

**SOCIOLOGIE.** Science sur la société. Avant Marx, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on a connu des tentatives d'élaborer une théorie scientifique de la société. (V. Auguste Comte et Herbert Spencer.) C'est à Auguste Comte qu'on doit le terme de « sociologie ». Il divisait la sociologie en deux parties : la statique sociale, qui traitait de l'organisme social à l'état de repos et la dynamique sociale, qui le considérait en mouvement. D'après Comte, l'ensemble du mécanisme social repose sur les idées ; c'est l'esprit humain qui imprime une direction au développement de la société. Les idées de Herbert Spencer, auteur de la *théorie organique de la société* (V.), s'apparentent à celles d'Auguste Comte. Cette doctrine rapproche la vie et la structure de la société de celles d'un organisme, et les fonctions sociales des fonctions d'un organisme animal. Ainsi, l'agriculture et l'industrie (qui selon cette théorie comprennent les ouvriers) exercent les fonctions d'alimentation ; le commerce, moyen de distribution, remplit les fonctions de la circulation sanguine ; les capitalistes et les industriels sont le système régulateur. Toutes ces comparaisons absurdes n'ont qu'un seul but : démontrer que les ouvriers sont par leur nature condamnés à un perpétuel travail manuel, tandis que les capitalistes sont appelés à diriger la société, etc. Les savants bourgeois ont créé maintes autres théories sociologiques idéalistes, qui n'ont rien à voir avec la science.

Marx et Engels, les idéologues du prolétariat, accomplirent une véritable révolution dans le développement de la pensée humaine. Ils furent les premiers à fonder une science authentique de la société et des lois qui régissent son développement. Après avoir étudié la formation économique et sociale du capitalisme, Marx a montré que ce ne sont pas les idées qui déterminent le développement de la société, mais le *mode de production des biens matériels* (V.) indispensables à l'existence humaine. Les rapports de production, les rapports économiques sont la base de la vie politique et spirituelle de la société. Le marxisme a rattaché l'activité des individus à celle des classes en montrant que la structure sociale est fonction du mode de production qui domine à l'époque donnée. Le marxisme a fourni une explication matérialiste du développement de la société et a ainsi élevé la sociologie au rang d'une science.

A l'opposé de la sociologie bourgeoise qui efface les traits caractéristiques des diverses périodes de l'histoire, le marxisme a prouvé que chaque période historique a ses propres lois. Par conséquent, la tâche de toute étude scientifique de la société consiste à « expliquer les lois (historiques) particulières qui régissent l'apparition, l'existence, le développement et la mort d'un organisme social donné, et son remplacement par un autre plus élevé » (Lénine : « Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates », M. 1954, p. 46). En outre, le marxisme estime qu'il existe des lois économiques générales pour toutes les formations sociales. Ce sont les lois sociologiques. Elles s'appliquent à toutes les phases du développement social en reliant toutes les formations en un processus unique et régulier du développement de la société, de l'inférieur au supérieur, du simple au complexe.

Le marxisme a armé le prolétariat et son parti de la connaissance scientifique des lois régissant le développement de la société, sa marche en avant, vers le socialisme et le communisme ; cette connaissance constitue un fondement théorique indestructible sur lequel repose la politique du Parti communiste. Chaque nouveau progrès social confirme l'exactitude de cette science. La sociologie bourgeoise moderne prêche les théories impérialistes du racisme, de l'inégalité des races, les

théories cosmopolites de l'abolition de la souveraineté nationale et de la soumission à la domination étrangère, la philosophie réactionnaire de Malthus, selon laquelle le mal vient non pas du régime bourgeois d'exploitation, mais du « surplus » de population, la *géopolitique* (V.), etc. Mais le développement de la société réduit à néant toutes ces « théories » qui font l'apologie du régime de l'esclavage capitaliste. Ce ne sont pas les conceptions sociologiques barbares de la bourgeoisie, mais la seule conception du monde authentiquement scientifique, le marxisme-léninisme, qui se propage de plus en plus dans le monde. La victoire du socialisme en U.R.S.S., l'édification du socialisme dans les démocraties populaires, la victoire du peuple chinois, les forces croissantes du camp de la démocratie et du socialisme, tout cela témoigne avec éclat du triomphe de la science sociale marxiste-léniniste. (V. également *Matérialisme historique*.)

**SOCRATE** (469-399 av. n. è.). Philosophe idéaliste de la Grèce ancienne, adversaire du matérialisme, des sciences naturelles et de l'athéisme. Le cercle aristocratique groupé autour de Socrate était le centre de la lutte idéologique et politique contre la démocratie d'Athènes. En faisaient partie : *Platon* (V.), Critias (qui, après la défaite de la démocratie, présida les 30 oligarches d'Athènes), les traîtres à la patrie Alcibiade et Xénophon. Peu de temps après la victoire de la réaction, le pouvoir démocratique fut restauré et Socrate, condamné à mort pour son activité antipopulaire. Socrate ne laissa aucun ouvrage écrit, mais sa doctrine était largement répandue et parvint jusqu'à nous grâce aux écrits de Platon, Xénophon, Aristophane. D'après Socrate, le but de la philosophie est d'enseigner la vertu. A cet effet, il faut connaître au préalable les normes éthiques générales, le bien universel, car la vertu et la connaissance ne font qu'un. La connaissance de soi, source de la vertu, commence par le doute. « Je sais que je ne sais rien », répétait Socrate. La méthode socratique a pour objet la découverte de la « vérité » par les discussions. En posant des questions à son interlocuteur, Socrate l'amenait à reconnaître son ignorance (« ironie »), puis à prendre conscience de la vertu, autrement dit, il aidait la pensée à « accoucher » (« maïeutique ») ; la notion générale du bien était déterminée par la confrontation d'une série de cas particuliers (« induction »). Cette méthode, qui s'achève par la division des concepts en genres et espèces (« définition »), fut l'une des sources de la dialectique idéaliste du disciple de Socrate, Platon. Socrate répudiait la connaissance de la nature, estimant que l'homme ne peut y parvenir. Il prêchait la téléologie vulgaire.

**SOLIPSISME.** Théorie idéaliste subjective d'après laquelle il n'y aurait dans le monde que l'homme et sa conscience. Le reste de l'univers, y compris le genre humain, n'existerait pas, ne serait qu'un produit de la conscience, de l'imagination humaine. Tout idéaliste subjectif en vient nécessairement au solipsisme. En effet, puisqu'il affirme que le monde est « sa » sensation ou « sa » représentation, il doit reconnaître que les autres hommes également sont « sa » sensation, et que le « moi » seul existe dans la réalité. L'absurdité du solipsisme est mise en évidence par la pratique quotidienne et la science. Franc ou voilé, le solipsisme est répandu dans la philosophie bourgeoise de nos jours. Lénine a donné une critique profonde du solipsisme dans son ouvrage « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.).

**SOPHISTES** (du grec [...] — sage). Ainsi s'appelaient les philosophes grecs, qui, au V<sup>e</sup> siècle av. n. è., étaient des maîtres de « sagesse » et d'éloquence. Les sophistes ne formaient pas une école unie. Ce qu'ils avaient de commun, c'était la négation de la religion, une explication rationaliste des phénomènes de la nature, un relativisme éthique et social. Le principal groupe des sophistes (les « aînés ») était partisan de la démocratie esclavagiste et ils avaient, en général, une conception matérialiste de la nature. Protagoras, Hippias, Prodicus, Antiphon ont été les premiers encyclopédistes de l'antiquité. Ils s'intéressèrent spécialement à la théorie de la connaissance. Protagoras enseignait que toutes les choses s'écoulent et que la sensation est la seule source de la connaissance ; l'homme, disait-il, est la « mesure de toutes choses ». Certains sophistes en venaient à des conclusions sceptiques sur l'être et la connaissance. Ainsi, Gorgia soutenait les trois thèses suivantes : 1° rien n'existe ; 2° si quelque chose existe, nous ne pouvons le connaître ; 3° même s'il peut être connu, nous ne pouvons le faire connaître aux autres. Les sophistes du camp aristocratique Critias, Hippiados penchaient pour la philosophie idéaliste. La sophistique est l'ensemble des procédés de discussion employés surtout au IV<sup>e</sup> siècle av. n. è., par les sophistes, qui sont devenus, selon l'expression d'Aristote, des maîtres de « sagesse imaginaire ».

**SOPHISTIQUE.** Emploi, dans les discussions et démonstrations, d'arguments faux, appelés sophismes, c'est-à-dire de subterfuges camouflés sous une apparence de vérité. A l'opposé de la dialectique qui exige que l'on tienne compte des circonstances concrètes d'un événement, la sophistique invoque la ressemblance extérieure des phénomènes en négligeant leur enchaînement. Ainsi, au cours de la première guerre mondiale, les menchéviks usaient de sophistique pour justifier leur social-chauvinisme : la guerre impérialiste devenait une guerre de libération nationale semblable aux guerres libératrices dont Marx avait parlé.

Se cramponnant à la ressemblance extérieure, le sophiste cherche à appliquer les lois d'une catégorie de phénomènes à une catégorie entièrement différente, à reporter des faits inséparables d'une époque déterminée à une autre époque où ils perdent toute signification. Dans la science comme dans la politique, la sophistique joue un rôle réactionnaire. Les théories de certains leaders des socialistes de droite contemporains fournissent un exemple de sophistique utilisée dans la politique en vue de tromper la classe ouvrière. Les traîtres du prolétariat recourent à toute sorte de subterfuges pour justifier l'adaptation réformiste au capitalisme, pour désarmer les masses laborieuses face à la bourgeoisie. Ils font, par exemple, passer les monopoles capitalistes pour un « capitalisme organisé », pour une forme de la conversion graduelle du capitalisme en socialisme.

**SPENCER Herbert** (1820-1903). Philosophe et sociologue anglais réactionnaire. En philosophie, idéaliste de tendance positiviste, proche de *Comte* (V.). Agnostique militant, il affirmait l'impossibilité de connaître l'essence des choses. En sociologie, Spencer est connu comme un des fondateurs de ce qu'on appelle la *théorie organique de la société* (V.) : la société humaine, semblable à un organisme animal, serait soumise aux lois biologiques, en vertu de quoi les rapports entre les classes sous le capitalisme revêtiraient un caractère « naturel » et « éternel ». La propriété privée capitaliste des moyens de production aurait de même un caractère « naturel ». Cette biologisation des phénomènes sociaux le conduisit à l'affirmation raciste, réactionnaire qu'il existe des peuples biologiquement supérieurs et inférieurs, que les Anglo-Saxons sont supérieurs aux autres peuples.

Spencer est un des partisans de la théorie mécaniste, antiscientifique de l'« équilibre ». Appliquant cette théorie à l'analyse de la société capitaliste, il affirme que le capitalisme est exempt de contradictions internes et constitue le régime le plus perfectionné et le plus « harmonieux ». D'après lui, la lutte déclassée menée par le prolétariat contre la bourgeoisie serait une « violation de l'équilibre » ; aussi s'élevait-il contre le mouvement gréviste en Angleterre. Les vues réactionnaires de Spencer en philosophie et en sociologie ont fait de lui un des idéologues les plus en vogue de la bourgeoisie anglaise. Aujourd'hui encore, les sociologues et politiciens réactionnaires de cette classe invoquent l'« autorité » de Spencer. Le sociologue américain réactionnaire, Bernard, appelle Spencer un « précurseur de la sociologie américaine » et approuve chaleureusement sa théorie de l'« équilibre ». Les classiques du marxisme-léninisme ont fait une critique exhaustive de l'agnosticisme, de la théorie organique et des autres thèses de Spencer. Dans « *L'Etat et la Révolution* » (V.), Lénine dénonce Spencer comme un pseudo-savant dont les œuvres, de même que celles de *Mikhaïlovski* (V.), sont un réservoir de misérables idées réactionnaires pour les philistins de Russie et d'Europe occidentale.

**SPENGLER Oswald** (1880-1936). Philosophe idéaliste réactionnaire allemand, porte-parole des hobereaux prussiens, un des précurseurs idéologiques du fascisme. Le principal ouvrage de Spengler dans lequel il expose sa philosophie de l'histoire, « *Le déclin de l'Europe* », parut peu après la défaite de l'Allemagne dans la première guerre mondiale, et eut un succès énorme parmi les « théoriciens » de la réaction. Spengler prédit l'écroulement de la civilisation capitaliste qu'il identifie avec la culture européenne. Sa philosophie est imprégnée d'une haine farouche envers les travailleurs, le socialisme et la révolution. Les ouvriers (le « quatrième état ») seraient « en dehors de la culture », « en dehors de l'histoire », la masse serait la fin de tout, le « néant radical ». Spengler fait l'apologie du « vieil esprit prussien », de la monarchie, de la noblesse et du militarisme. Pour lui, la guerre est une « forme éternelle de la vie humaine supérieure ». Cette « philosophie de l'histoire » est fondée sur la négation de la connaissance scientifique. L'historien aurait d'autant plus de valeur qu'il appartiendrait moins à la science. A la connaissance logique, rationnelle, Spengler oppose l'intuition. Luttant contre la conception matérialiste scientifique de l'histoire, il repousse le principe de la causalité et du déterminisme dans la vie sociale. Il n'admet pas la possibilité de connaître la vérité objective et défend le relativisme absolu. Avec la nécessité historique, Spengler rejette l'idée du progrès historique, s'ingénie à démontrer l'absurdité de l'histoire et l'absence du devenir. A la conception scientifique du déterminisme historique, il oppose le fatalisme, le « destin ». Répudiant l'unité de l'histoire mondiale, il affirme que celle-ci se divise en une série de « cultures » absolument indépendantes, exclusives, de « super-organismes » ayant un destin individuel et traversant des périodes d'apparition, d'épanouissement et de mort. D'après lui, la philosophie de l'histoire est appelée à pénétrer la « structure morphologique » des « cultures » qui a pour principe l'« âme de la culture ». Après avoir fleuri sous le féodalisme, affirme-t-il, la culture de l'Europe occidentale décline à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, après la victoire du capitalisme. L'obscurantisme ultra-beliciste de Spengler a été une des sources idéologiques du fascisme allemand, du « national-socialisme ». Ennemi de la science, il oppose au « socialisme marxiste » le « socialisme allemand », entendant par là la restauration de l'ancien régime prussien, féodal et militariste. De nos jours, l'historien anglais Toynbee prêche une « philosophie de l'histoire » semblable à celle de Spengler.

**SPINOZA Baruch** (1632-1677). Illustre philosophe hollandais, matérialiste et athée, idéologue des couches démocratiques de la bourgeoisie. Sa conception du monde se forma à l'époque où les rapports capitalistes se développaient intensivement aux Pays-Bas. En ces années, le peuple hollandais défendait son indépendance menacée par l'Espagne et par d'autres puissances et la bourgeoisie était aux prises avec le régime féodal. Interprète des aspirations de la bourgeoisie ascendante, Spinoza préconisait la liberté de la science et le développement de l'instruction qu'il considérait comme un remède contre tous les maux sociaux. Son système devait servir de fondement théorique aux libertés bourgeoises. Spinoza niait l'existence d'un Dieu créateur et affirmait que la nature elle-même est Dieu, soulignant par là que la nature est sa propre cause, la cause et l'essence de tout ce qui existe. Engels a beaucoup apprécié le célèbre principe de Spinoza « *causa sui* ». « C'est un grand honneur pour la philosophie de ce temps..., écrit Engels, qu'elle ait persisté, de Spinoza jusqu'aux grands matérialistes français, à expliquer le monde de lui-même en laissant à la science de la nature de l'avenir le soin de donner les justifications de détail » (« *Dialectique de la nature* », P. 1952, p. 34).

Critiquant résolument le dualisme de *Descartes* (V.), Spinoza créa un système monistique où la pensée et l'étendue sont les attributs d'une substance unique, la nature. Mais en professant que la pensée est l'attribut de toute la matière, il avançait une idée erronée, celle de l'animation universelle de la matière. Il entendait par mouvement le déplacement mécanique des corps dans l'espace, ne l'admettait que pour les objets singuliers et non comme attribut de la substance. Seules les choses isolées se modifient alors que la nature dans son ensemble est immuable, existe en dehors du temps. Spinoza résolut également d'une manière métaphysique les problèmes de la causalité, de la nécessité et de la contingence. Selon lui, le déterminisme rigoureux est incompatible avec la contingence ; tout ce qui s'accomplit dans la nature est nécessaire. C'est là une conception métaphysique. En réalité, la nécessité n'exclut pas la contingence qui en est une manifestation. Cependant, la philosophie de Spinoza contient des éléments dialectiques : le principe « *causa sui* » traduit l'interdépendance des choses, leur action réciproque, leur enchaînement. Spinoza aborde en dialecticien la question de la liberté et de la nécessité. Il estime que la liberté est une nécessité dont on a pris conscience. Dans sa psychologie, il accorde une place importante à la théorie des « passions » (plaisir, douleur, etc.). Devenues conscientes, les passions se transforment en volonté. Spinoza appelle servitude l'impuissance de l'homme à limiter, à dompter ses passions. La liberté consiste à savoir les maîtriser. La raison doit l'emporter sur toutes les passions.

Continuateur du rationalisme cartésien, Spinoza soutient que la raison seule, sans l'intermédiaire des sens, est capable de connaître la vérité. Dans ses recherches philosophiques, il appliquait la méthode de la géométrie. La plupart des philosophes bourgeois le considèrent à tort comme panthéiste ; en réalité, il était athée, et sa critique âpre de la religion lui valut d'être excommunié par la synagogue en 1656. Sa conception de la société est idéaliste et métaphysique. L'organisation d'une société « rationnelle » dépend, selon lui, de la « purgation » de l'intellect et de la connaissance de la « vraie » nature de l'homme. Le matérialisme de Spinoza exerça une influence considérable sur les matérialistes français et les philosophes allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ouvrages principaux : « *Réforme de l'entendement* », « *Traité théologico-politique* » (1670), « *Ethique* »

(1662-1675). L'« Ethique » ne fut publiée qu'après sa mort par ses amis. Elle constitue la partie maîtresse de ses « Œuvres posthumes », interdites en 1678 sous l'inculpation de contenir des « doctrines impies et sacrilèges ».

**SPIRITUALISME.** Doctrine idéaliste selon laquelle l'esprit domine la nature. Les spiritualistes considèrent l'âme, l'esprit comme l'unique substance, tandis que le corps ne serait que le produit de l'âme. Les adeptes déclarés du spiritualisme reconnaissent ouvertement qu'ils n'ont rien de commun avec la science ; en tant qu'idéalistes ils nient que la matière existe objectivement, indépendamment de la conscience ; ils répudient la *connaissance* de la matière et lui substituent la *croissance* aux esprits. Le spiritualisme est étroitement lié à la religion et au mysticisme ainsi qu'au spiritisme (créations de « miracles », « évocations des esprits », « tables tournantes » et autre charlatanisme). Les spiritualistes contemporains s'efforcent de revêtir leurs élucubrations idéalistes et religieuses d'une forme « scientifique ».

**SPONTANEITE, DEVELOPPEMENT SPONTANE.** Mouvement qui se produit de lui-même, sans impulsion du dehors, *automouvement* (V.).

**SPONTANEITE ET CONSCIENCE.** Dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, une lutte s'était engagée en Russie entre les marxistes révolutionnaires, d'une part, et l'aile opportuniste de la social-démocratie, — les « économistes », — de l'autre, sur la question de la spontanéité et de la conscience dans le mouvement ouvrier. Les marxistes révolutionnaires, Lénine en tête, estimaient que la tâche principale des marxistes était d'organiser un parti de la classe ouvrière, centralisé et indépendant, armé d'une théorie révolutionnaire. Sans un parti de ce genre, impossible de réaliser la fusion du socialisme et du mouvement ouvrier, d'imprimer au mouvement une direction socialiste. Lénine a montré que la doctrine socialiste est née, sur la base du mouvement ouvrier, des théories philosophiques, historiques et économiques élaborées par des hommes instruits, issus des classes possédantes, par les intellectuels. La classe ouvrière n'est pas en mesure d'élaborer elle-même, par ses propres forces, la conscience socialiste, c'est-à-dire une conscience qui s'élève à la compréhension des intérêts de classe vitaux du prolétariat. Elle ne peut élaborer qu'une conscience trade-unioniste. Pour élaborer la conscience socialiste, il faut être armé de connaissances scientifiques. Or, la classe ouvrière, tant qu'elle reste une classe opprimée, n'en a ni le temps ni les moyens. La conscience socialiste est élaborée par les intellectuels révolutionnaires. Mais elle n'acquiert toute sa signification et ne devient une force que lorsqu'elle se répand dans la classe ouvrière, lorsque le prolétariat, après avoir pris conscience de sa situation, se dirige à grands pas vers la lutte révolutionnaire consciente pour la révolution socialiste. C'est le parti du prolétariat qui joue le rôle principal dans la transformation de la lutte spontanée en lutte consciente. Par son activité il apporte dans la classe ouvrière la conscience socialiste et imprime à la lutte spontanée des prolétaires un caractère conscient.

Les « économistes », ces agents de la bourgeoisie dans le mouvement ouvrier, s'inclinaient devant la spontanéité du mouvement ouvrier et négligeaient le rôle d'une théorie d'avant-garde, le rôle de l'élément conscient. D'après eux, puisque les ouvriers vont spontanément au socialisme, la social-démocratie ne doit pas intervenir dans le mouvement ouvrier, y introduire la conscience révolutionnaire. En niant le rôle de l'élément conscient dans le mouvement ouvrier et la nécessité pour le prolétariat de soutenir une lutte politique contre le tsarisme et le capitalisme, les « économistes » cherchaient à faire de la classe ouvrière un appendice politique de la bourgeoisie libérale, à soumettre les ouvriers à l'idéologie de la bourgeoisie, à désarmer idéologiquement le prolétariat dans sa lutte contre le capital. Lénine caractérisait leurs positions comme une « tendance à l'opportunisme illimité qui s'adapte passivement à la spontanéité » (« Que faire ? », M. 1954, p. 54). La théorie selon laquelle il faut se soumettre à la spontanéité était répandue sous une forme ou sous une autre dans tous les partis de la II<sup>e</sup> Internationale. Lénine a le premier dans l'histoire de la pensée marxiste mis à nu les origines idéologiques de l'opportunisme. Il a porté très haut l'importance de la théorie révolutionnaire, de la conscience des masses, le rôle du parti en tant que force dirigeante du mouvement ouvrier, il a justifié ce principe marxiste fondamental, d'après lequel le parti marxiste, c'est la fusion du mouvement ouvrier et du socialisme. Il a montré que sans théorie révolutionnaire, il n'y a pas de mouvement révolutionnaire, que seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde peut remplir le rôle de combattant d'avant-garde. La solution qu'a donnée Lénine à la question de la fusion du mouvement ouvrier et du socialisme, développe et approfondit les idées de Marx et d'Engels à ce sujet.

**STALINE Joseph Vissarionovitch.** Fidèle disciple et compagnon de lutte de Lénine, grand continuateur de son œuvre immortelle, guide et éducateur du parti communiste et du peuple soviétique. Staline naquit le 21 décembre 1879, à Gori, province de Tiflis. Son père, d'origine paysanne, était cordonnier et, plus tard, ouvrier d'une fabrique de chaussures. En 1894, Staline termina le petit séminaire de Gori et fut admis au séminaire de Tiflis. A l'âge de 15 ans, il entra en relation avec les groupes clandestins de marxistes russes en Transcaucasie et se rallia au mouvement révolutionnaire. En 1898, il adhère à l'organisation de Tiflis du P.O.S.D.R. Dans le groupe « Messamé-dassi », première organisation social-démocrate de Géorgie, Staline, Ketskhovéli et Tsouloukidzé formèrent le noyau dirigeant de la minorité marxiste révolutionnaire. Staline, qui déployait une activité intense dans les cercles ouvriers, fut exclu du séminaire pour propagande marxiste en 1899. Il était un ardent partisan du journal de Lénine « Iskra » [l'Étincelle]. Sur l'initiative de Staline et de Ketskhovéli, fut organisé en 1901 le premier journal social-démocrate illégal de Géorgie, « Brdzola » (la Lutte), d'orientation léniniste.

En 1901, Staline fut élu membre du Comité du P.O.S.D.R. de Tiflis. Mandaté par ce comité, il partit à Batoum où il se livra à une vaste action révolutionnaire parmi les ouvriers et fonda le comité du P.O.S.D.R. de Batoum. Le 5 avril 1902, il fut arrêté et incarcéré à la prison de cette ville. Au courant des divergences de vues qui séparaient bolcheviks et menchéviks, Staline se range résolument aux côtés des premiers. En automne 1903, il fut déporté pour trois ans en Sibérie orientale, au village de Novaïa Ouda, district de Balagansk, province d'Irkoutsk. Après son évasion (le 5 janvier 1904), Staline poursuit son action révolutionnaire en Transcaucasie, défendant l'idée léniniste de la création d'un parti marxiste d'un type nouveau et participe activement à la lutte contre les menchéviks et les opportunistes. En décembre 1904, Staline, secondé par Djaparidzé, dirige la grande grève des ouvriers de Bakou. Dans ses articles « Lettres de Koutaïs », « Classe des prolétaires et parti des prolétaires », « Coup d'œil rapide sur les divergences dans le parti », « Réponse au Social-Démocrate », il prend la défense des principes léninistes dans le domaine idéologique et en matière d'organisation.

Pendant la première révolution russe (1905-1907), Staline défend la stratégie et la tactique léninistes et dénonce les menchéviks, adversaires de la révolution et de l'insurrection armée. En décembre 1905, il est délégué des bolcheviks de Transcaucasie à la première conférence bolchevique pan-russe à Tammerfors, en Finlande. C'est là que Lénine et Staline se rencontrent pour la première fois. Dans différents articles datés de 1905, « L'insurrection armée et notre tactique », « La réaction se renforce », etc., Staline soutient l'idée de la nécessité de l'insurrection armée. Dans ces articles, de même que dans les « Notes d'un délégué » écrites à son retour de Londres où il avait participé au V<sup>e</sup> congrès du Parti, il défend les positions tactiques du bolchévisme. En 1906-1907, furent publiées plusieurs études de Staline sous le titre d'« *Anarchisme ou socialisme ?* » (V.) où l'auteur expose les principes de la philosophie marxiste et met en lumière les problèmes théoriques fondamentaux : l'écroulement inévitable du capitalisme, la révolution socialiste et la dictature du prolétariat, la nécessité d'un parti prolétarien de combat.

Pendant la réaction qui suivit la défaite de la révolution de 1905-1907, Staline, en collaboration avec Chaoumian, organise à Bakou la lutte pour gagner les masses ouvrières au bolchévisme et pour évincer les menchéviks des quartiers ouvriers. Le 25 mars 1908, il est arrêté et, après huit mois de prison, déporté pour deux ans dans la province de Vologda, à Solvytchégodsk. Le 24 juin 1909, il s'évade et revient à Bakou pour reprendre son action clandestine. Le 23 mars 1910, il est arrêté de nouveau et, après six mois de prison, renvoyé à Solvytchégodsk. En 1912, la conférence du parti à Prague a chassé les menchéviks et posé ainsi les fondements d'un parti bolchevik indépendant ; elle a élu Staline, en son absence, membre du Comité Central et formé le Bureau russe du C.C. dont la direction lui est confiée. Le 29 février 1912, Staline s'évade de nouveau. Sur mandat du Comité Central, il visite les principales régions de la Russie. Staline dirige le journal « Zvezda » [l'Etoile]. C'est avec sa participation active que sera préparé le premier numéro de la « Pravda » fondée sur l'initiative des ouvriers de Pétersbourg. Le 22 avril 1912, il est arrêté et déporté dans la région de Narym pour trois ans. Le 1<sup>er</sup> septembre 1912, il s'évade et se réfugie à Pétersbourg où il rédige la « Pravda » et dirige l'activité des bolcheviks pendant la campagne électorale à la IV<sup>e</sup> Douma d'Etat.

En 1912-1913, Staline écrit « *Le marxisme et la question nationale* » (V.). Lénine disait que dans la littérature théorique marxiste consacrée à la question nationale « il faut signaler en premier lieu l'ouvrage de Staline » (Œuvres, t. 19, éd. russe, p. 488). De même que les travaux de Lénine sur ce problème, cette étude avait une grande importance pour la défense et la justification du programme national du parti communiste. Le 23 février 1913, Staline est de nouveau arrêté et déporté pour quatre ans dans la région de Touroukhansk. Pendant la première guerre mondiale, il demeura fidèle à la position internationaliste de Lénine dans les questions de la guerre, de la paix et de la révolution. Libéré par la révolution de février, Staline revient à Pétrograd en mars 1917.

A la conférence d'Avril 1917, Staline défend résolument la ligne de la révolution socialiste préconisée par Lénine et lutte contre la trahison de Kaménev, Rykov et d'autres. A cette conférence, il fait un rapport sur la question nationale. Au VI<sup>e</sup> congrès du Parti, en 1917, Staline expose les directives léninistes sur les tâches et la tactique du parti dans la lutte pour la révolution socialiste. Le congrès flétrit les trotskistes et leur thèse contre-révolutionnaire sur l'impossibilité de la victoire du socialisme en Russie. Le 16 octobre le Comité Central élit un Centre du Parti pour diriger l'insurrection : Staline, Sverdlov, Dzerjinski, Ouritski.

Après la victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre, Staline fit partie du premier Conseil des Commissaires du peuple, présidé par Lénine, et fut nommé Commissaire aux Nationalités ; à partir de 1919, il occupe simultanément le poste de Commissaire du peuple au Contrôle d'Etat. Lors de la conclusion de la paix de Brest-Litovsk, Staline, sous la direction de Lénine, lutte contre les traîtres Trotski et Boukharine, pour la paix qui devait permettre de renforcer la république soviétique. Pendant l'intervention étrangère et la guerre civile, Staline est le principal auxiliaire de Lénine dans la défense du pays. Il était membre du Conseil militaire révolutionnaire de la République et du Conseil militaire révolutionnaire des fronts Ouest, Sud et Sud-ouest.

En 1922, sur la proposition de Lénine, Staline fut élu Secrétaire Général du Comité Central du Parti communiste, fonction qu'il exerce depuis cette date jusqu'en octobre 1952. Sous la direction de Lénine, Staline travaille à créer les républiques soviétiques nationales et à les réunir en un seul Etat fédéral — l'U.R.S.S. Le 30 décembre 1922, le 1<sup>er</sup> congrès des Soviets de l'Union Soviétique prend la décision historique sur la formation de l'U.R.S.S.

Le 21 janvier 1924, Lénine mourait. Le drapeau de Lénine fut levé bien haut par le parti communiste, par son Comité Central avec à sa tête Staline, le grand continuateur de l'œuvre immortelle de Lénine. Au nom du parti, Staline, au II<sup>e</sup> congrès des Soviets, prêta le serment solennel d'exécuter les préceptes de Lénine ; c'était le serment du parti à son chef.

Sous la direction du Comité Central, Staline en tête, le parti communiste dénonça et mit en échec toutes les tentatives des trotskistes, des boukhariniens, des nationalistes bourgeois et autres ennemis du peuple, qui voulaient détourner le parti et le pays du chemin de Lénine et restaurer le capitalisme. Dans « *Des principes du léninisme* » (V.), « La Révolution d'Octobre et la tactique des communistes russes » et dans d'autres ouvrages, Staline démasque la clique de Trotski et de Zinoviev, défend la doctrine de Lénine sur la victoire du socialisme en U.R.S.S. et explique la ligne du parti, celle de l'industrialisation socialiste et de l'édification du socialisme. Staline concrétise et développe la thèse léniniste suivant laquelle le parti est la forme supérieure de l'organisation de classe du prolétariat, la force dirigeante essentielle dans la dictature du prolétariat, dans l'édification du socialisme.

Dans de nombreux travaux, Staline souligne la thèse léniniste de l'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie, principe suprême de la dictature du prolétariat, force décisive qui garantit l'édification du socialisme. Staline réalisait avec esprit de suite cette idée de Lénine. S'appuyant sur les indications de Lénine, qui élaborait le programme scientifique de la refonte socialiste du pays, Staline exposa dans le rapport du Comité Central au XIV<sup>e</sup> congrès les tâches du parti concernant l'industrialisation socialiste et la transformation de l'U.R.S.S. de pays agraire en une grande puissance industrielle. Le XV<sup>e</sup> congrès posa à titre de devoir primordial du parti et du peuple, la collectivisation de l'économie agricole, selon le plan



coopératif de Lénine. Cette tâche fut formulée par Staline dans le rapport politique du Comité Central. Dans ses discours « Du danger de droite dans le Parti communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S. » (1928) et « De la déviation de droite dans le Parti communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S. » (1929), Staline dénonça les opportunistes de droite, agents des koulaks, ennemis du léninisme.

Dans le rapport du Comité Central au XVI<sup>e</sup> congrès du parti (1930), Staline mit en évidence le sens profond de la vaste offensive du socialisme contre les éléments capitalistes dans tous les domaines et proclama que l'ère du socialisme était inaugurée en U.R.S.S. En 1934, il fait le rapport du Comité Central au XVII<sup>e</sup> congrès qui dresse le bilan de la lutte et des victoires historiques du parti et du peuple soviétique dans l'édification du socialisme. La doctrine léniniste sur la possibilité d'édifier la société socialiste dans un seul pays triomphait.

La victoire du socialisme en Union Soviétique fut consacrée par la nouvelle Constitution de l'U.R.S.S. dont le projet fut élaboré par une commission spéciale sous la présidence de Staline. En 1936, au VIII<sup>e</sup> congrès extraordinaire des Soviets, Staline fait un discours sur le projet de la nouvelle constitution dans lequel il expose les principaux changements survenus dans le pays depuis l'adoption de la constitution de 1924 et les traits particuliers de la nouvelle constitution.

En 1938, Staline écrit « *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique* » (V.), partie intégrante du « Précis d'Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S. », rédigé par une commission du Comité Central et approuvé par ce dernier. Dans cet ouvrage, Staline explique et généralise la méthode dialectique marxiste et la théorie matérialiste, montre le lien interne entre la philosophie marxiste-léniniste et l'action pratique du parti. Il souligne que le matérialisme dialectique et le matérialisme historique constituent le fondement théorique du communisme, la conception du monde du parti marxiste-léniniste.

En 1939, se tient le XVIII<sup>e</sup> congrès du parti. Dans le rapport du Comité Central, Staline expose le programme de lutte du parti et du peuple soviétique pour achever l'édification du socialisme et passer graduellement au communisme. Il développe la thèse léniniste sur la possibilité de l'édification du communisme en U.R.S.S. Faisant le bilan de la longue expérience de l'édification de l'Etat soviétique, il analyse en détail les étapes de l'évolution de l'Etat socialiste, le changement de ses fonctions en liaison avec celui de la situation extérieure et intérieure, et souligne la nécessité de renforcer la puissance de l'Etat socialiste.

Le 20 décembre 1939, le Présidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S. décerne à Staline le titre de Héros du Travail Socialiste et l'ordre de Lénine à l'occasion de son soixantième anniversaire. Le 6 mai 1941, Staline est nommé président du Conseil des Commissaires du peuple de l'U.R.S.S. Pendant la Grande guerre nationale du peuple soviétique, il est président du Comité d'Etat de défense et Commissaire du peuple à la défense de l'U.R.S.S. En août 1941, il devient Commandant suprême des Forces Armées de l'U.R.S.S. Sous la direction du parti communiste, l'Armée soviétique sauvegarda l'indépendance de l'Etat socialiste.

Les glorieuses victoires du peuple soviétique pendant la Grande guerre nationale sont inséparables du nom de Staline. Les discours et les ordres du jour de Staline pendant la guerre, réunis en volume sous le titre de « La Grande Guerre de l'Union Soviétique pour le salut de la Patrie », constituent un nouveau développement de la science militaire soviétique, la synthèse de l'expérience acquise par l'Etat socialiste pendant la guerre et indiquent la voie du renforcement de la puissance économique et militaire du pays des Soviets. Staline a montré le rôle dirigeant du parti communiste et l'importance majeure du régime soviétique, de l'amitié des peuples de l'U.R.S.S., du patriotisme soviétique, de l'unité morale et politique des citoyens de l'U.R.S.S., de l'unité du front et de l'arrière dans la victoire sur les envahisseurs fascistes. Pour ses mérites dans le triomphe sur l'ennemi, le Gouvernement soviétique a décerné à Staline l'ordre de Souvorov, deux ordres de la Victoire, le titre de Héros de l'Union Soviétique avec remise de l'ordre de Lénine et de la médaille l' « Etoile d'or ». Le 27 juin 1945, Staline, Commandant suprême des Forces Armées de l'U.R.S.S., se voit attribuer le titre militaire de Généralissime de l'Union Soviétique.

Après la guerre, le peuple soviétique poursuit son labeur pour achever l'édification du socialisme et pour passer graduellement à la société communiste. Le 9 février 1946, dans son discours devant les électeurs, Staline trace le programme élaboré par le parti communiste, programme d'édification pacifique. En 1949, à l'occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire de Staline, fut institué le Prix international Staline « Pour la consolidation de la paix entre les peuples ». Staline fut un combattant inlassable pour la paix et pour la coopération entre les peuples. Il fut un artisan illustre du grand mouvement de toute l'humanité progressiste pour le maintien de la paix.

L'immense activité politique de Staline ne l'empêchait pas d'enrichir continuellement la théorie marxiste-léniniste. En 1950, il participe à la discussion sur les problèmes de linguistique ; dans son ouvrage « *Le marxisme et les questions de linguistique* » (V.), il développe les thèses fondamentales du marxisme-léninisme sur la base et la superstructure, la langue et les perspectives d'évolution nationale. Staline a souligné le caractère vivant du marxisme en tant que science, son hostilité à tout dogmatisme et a montré que la science ne pouvait progresser que par la lutte des idées et par la libre critique. Dans « *Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.* » (V.), parus en 1952, fort des œuvres de Marx, Engels et Lénine, créateurs d'une économie politique véritablement scientifique, il formule plusieurs thèses nouvelles dans ce domaine.

En 1952 se tient le XIX<sup>e</sup> congrès du Parti qui a tracé le programme scientifique de l'édification communiste en U.R.S.S. et de la lutte pour le renforcement de la paix dans le monde entier. Dans son discours, Staline note le rôle immense du Parti communiste de l'U.R.S.S. dans le mouvement ouvrier et révolutionnaire du monde entier, analyse les conditions dans lesquelles agissent les partis ouvriers et communistes dans les pays du capital, montre les perspectives de leur lutte et de leurs victoires.

Jusqu'à la fin de sa vie, Staline occupa le poste de Président du Conseil des Ministres de l'U.R.S.S. et celui de Secrétaire du Comité Central du Parti communiste de l'Union Soviétique. Le 5 mars 1953, à 9 heures 50 du soir, après une grave maladie, Staline mourut. La mort de Staline fut une perte cruelle pour le parti, pour les travailleurs du pays des Soviets. Le peuple soviétique resserra ses rangs autour du Parti communiste, de son Comité Central et du Gouvernement de l'U.R.S.S.

Etroitement uni au peuple, le parti communiste, fort de la grande doctrine de Marx-Engels-Lénine-Staline, conduit avec assurance le pays des Soviets vers de nouvelles victoires du communisme.

**STANKEVITCH Nikolaï Vladimirovitch** (1813-1840). Philosophe idéaliste russe, qui a joué un rôle marquant dans le cercle philosophique de Moscou des années 30, appelé « cercle Stankévitch » (Stankévitch, *Biéliniski* — V., Aksakov, Botkine, *Bakounine* — V.). Outre un travail d'étudiant sur l'histoire, une tragédie écrite dans sa jeunesse, des vers et des traductions, il a laissé des fragments d'ouvrages philosophiques : « Ma métaphysique » et « De l'attitude de la philosophie envers l'art ». Sa « Correspondance » publiée en 1857, est l'œuvre qui caractérise le mieux ses conceptions sociales, politiques et philosophiques. Appartenant lui-même à la noblesse, il condamnait le servage et l'idéologie réactionnaire des milieux officiels. Il estimait que l'abolition du servage pouvait se faire graduellement par la voie pacifique. Cette position modérée déterminait aussi ses conceptions philosophiques. Mettant au premier plan les problèmes de l'instruction, de l'« éducation du genre humain », il voyait dans la philosophie un moyen de perfectionner les hommes au point de vue « moral » et « intellectuel ».

Stankévitch professait un idéalisme « objectif » de caractère religieux. Il a émis des idées sur l'enchaînement universel des phénomènes et sur le développement, mais sa dialectique était idéaliste. Il affirmait que l'harmonie règne dans le monde. Contrairement aux idéalistes allemands, il attachait une grande importance aux connaissances expérimentales. Vers la fin de sa vie, il se prononça pour une liaison plus étroite de la philosophie et de la pratique. La science, écrivait-il, « doit devenir action, disparaître en elle ». Son éthique s'édifie sur le principe de l'« amour » et la négation de l'égoïsme. Il tranchait les problèmes de l'esthétique conformément à ses principes philosophiques et éthiques. D'après lui, l'art, lié intimement à la religion, doit se borner à perfectionner l'homme, à former en lui les sentiments de l'amour.

Dans les conditions de la pire réaction qui a suivi le soulèvement des *décembristes* (V.), les idées philosophiques et sociales de Stankévitch, malgré leur idéalisme et leur éloignement de toute action révolutionnaire, avaient une portée progressive et l'opposaient au camp des réactionnaires féodaux.

**STASSOV Vladimir Vassiliévitch** (1824-1906). Eminent théoricien et historien de l'art, critique d'art et de musique. Avant terminé l'Ecole de droit, il travailla dès 1857 à la Bibliothèque publique de Pétersbourg. Adeptes de l'esthétique matérialiste de *Biéliniski* (V.) et de *Tchernychevski* (V.), Stassov fut un champion des tendances démocratiques progressistes de l'art russe, un propagandiste conséquent de l'école réaliste nationale. A la suite de Tchernychevski, il voit dans l'art le reflet de la réalité et exige qu'une œuvre d'art reproduise et explique la vie, qu'elle condamne tout ce qui est périmé, réactionnaire et qui empêche la marche en avant. Idéologue du réalisme critique, Stassov considérait l'art comme une force puissante dans la lutte pour la refonte démocratique de la société. En combattant résolument le cosmopolitisme dans l'art, il luttait inlassablement pour l'essor de l'art national russe, pour son caractère populaire. Il soulignait que l'art est impuissant lorsqu'il ne prend pas racine dans la vie du peuple. Stassov croyait fermement que le développement d'une école artistique nationale inspirée des intérêts et des besoins des grandes masses populaires est l'unique voie de l'épanouissement de l'art. Il critiquait implacablement l'art étranger au peuple, éloigné des questions d'actualité brûlante, « l'art pour l'art ».

Stassov critique a joué un rôle considérable dans la consolidation des tendances démocratiques et réalistes de l'art : il encourageait les peintres et les compositeurs d'avant-garde, combattait les courants arriérés, réactionnaires dans l'art et l'esthétique, stigmatisait l'académisme, l'esthétisme, dénonçait inlassablement le formalisme et la décadence qui se manifestèrent dans l'art russe et occidental à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Sans pouvoir aller jusqu'au bout dans ses idées démocratiques et révolutionnaires et payant parfois tribut au libéralisme, il n'a pas su trouver les causes historiques réelles du déclin de l'art bourgeois et n'a pas compris que seule une révolution socialiste pourrait assurer à l'art des possibilités de développement illimitées. Mais, à l'époque, l'activité de Stassov avait une portée progressiste. Ses ouvrages principaux sont : « Vingt cinq ans de l'art russe » (1882-1883), « Les entraves à l'art russe nouveau » (1885), « Etudes sur l'art européen du XIX<sup>e</sup> siècle » (1901).

**STOICIENS.** Adeptes d'un courant philosophique dans la Grèce antique (III<sup>e</sup> siècle av. n. è. — VI<sup>e</sup> siècle de n. è.). Du grec [...] — portique, lieu où enseignait le fondateur du stoïcisme, Zenon de Citium (vers 336-264 av. n. è.). La doctrine des stoïciens est disparate et contradictoire. Malgré certains éléments positifs, elle reflète, dans son ensemble, la période de désagrégation de la société esclavagiste, de décadence de la philosophie grecque.

On distingue dans l'histoire du stoïcisme trois périodes : l'*ancien* stoïcisme (dont le penseur le plus éminent fut Chrysippe, vers 280-205 av. n. è.), le *moyen* et le *nouveau* stoïcisme. A l'époque de l'Empire romain, Sénèque (vers 3-65), Epictète (vers 50-138) et Marc-Aurèle (121-180) illustrent le nouveau stoïcisme qui se distingue par son intérêt pour les problèmes moraux. Les stoïciens divisaient la philosophie en logique, physique et éthique. En logique, ils professaient le sensualisme ; ils affirment que les sensations sont la source de toutes les connaissances. Avant toute expérience, l'âme n'est qu'une table rase. Les représentations sont des images des choses qui se reflètent dans l'âme. Les données des sens subissent ensuite l'action de la pensée ; ainsi se forment les idées générales, les jugements. D'après les stoïciens, tous les processus de la connaissance ont lieu dans l'âme qui est une substance d'un genre spécial, le « pneuma » (combinaison de l'air et du feu). Les stoïciens fondent leur physique sur des principes matérialistes pour l'essentiel, et ils développent la doctrine d'*Héraclite* (V.). Pour eux, la nature est un tout matériel, vivant et raisonnable, dont les parties sont en mouvement. « Le sage stoïcien, écrit Marx, ne se représente pas « une vie sans évolution », mais une vie *absolument mobile*, ce qui ressort déjà de sa conception de la nature, qui est celle d'Héraclite, dynamique, évolutive, vivante » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Band 5, M.-L. 1933, S. 119). Cependant, pour les stoïciens, la matière était un principe passif, et Dieu, un principe actif. Tout était soumis à

une rigoureuse nécessité (« destin ») qu'ils interprétaient d'une manière fataliste. C'est dans ce sens qu'ils édifiaient leur éthique. Luttant contre *Epicure* (V.) ils estimaient que l'essentiel est la vertu et non la jouissance, ils préconisaient la soumission au destin, l'apathie, le renoncement aux joies de la vie. Ils opposaient au monde changeant des choses la « stabilité » de la raison. Ils propageaient des idées cosmopolites. Leur éthique faisait le jeu de l'idéologie des classes exploiteuses. Ce n'est pas par hasard qu'à l'époque impérialiste les réactionnaires mettent à contribution la morale stoïcienne. Le christianisme naissant avec son culte de soumission de l'homme à son « destin », de sa soumission passive aux oppresseurs, etc., doit beaucoup à cette doctrine. Marx et Engels ont remarqué que les stoïciens ne rejetaient pas les « visions » qu'Epicure les traitait pour cette raison de « vieilles bonnes femmes » et que les néo-platoniciens (V. *Néoplatonisme*) idéalistes réactionnaires de la société esclavagiste décadente leur avaient emprunté leurs « racontars sur les esprits ».

**STOLETOV Alexandre Grigoriévitch** (1839-1896). Grand physicien russe, un des fondateurs de la physique et de l'électrotechnique moderne. Il fut le premier à établir des lois importantes de l'effet photoélectrique (influence de la lumière sur les décharges électriques dans les gaz), il mit au point la méthode des recherches dans ce domaine et construisit la première cellule photoélectrique qui trouva, après avoir été perfectionnée, un vaste champ d'application dans la technique moderne. Stolétov mit en lumière les lois des décharges dans les gaz (loi de Stolétov). Ses recherches ont préparé la découverte de l'électron, de la radioactivité, des rayons X et ont rendu nécessaire d'introduire dans la physique la notion de quantum de lumière. Signalons ses recherches sur les rapports entre l'intensité d'aimantation et celle du champ magnétique pour lesquelles Stolétov avait élaboré une méthode originale largement appliquée en électrotechnique. Stolétov a prouvé expérimentalement que le rapport des unités électromagnétiques et électrostatiques était d'une grandeur proche de la vitesse de la lumière, par quoi il a confirmé la justesse de la théorie électromagnétique de Faraday et de Maxwell et préparé la découverte des ondes électromagnétiques par Hertz. Stolétov a participé à un grand nombre de congrès et d'expositions scientifiques internationales. Sur sa proposition, le premier congrès international des électriciens en 1880 prit l'ohm pour unité de résistance électrique. On lui doit la création en Russie d'un grand laboratoire moderne de physique.

Il lutta pour une interprétation scientifique et matérialiste des phénomènes naturels. Stolétov est le premier physicien en Russie qui intervint contre la philosophie du *machisme* (V.). Dans son article « Helmholtz et la physique contemporaine » (1894) il la caractérise comme une théorie décadente. Il critique Mach et Ostwald qui ont renoncé au matérialisme. Des positions du matérialisme il critique également la philosophie idéaliste allemande de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Stolétov restait un partisan fidèle de la théorie matérialiste de la connaissance. Pendant la première période de son activité, il reconnaît lui-même qu'il voulait ramener tous les phénomènes physiques aux principes fondamentaux de la mécanique. Mais sous la pression des nouvelles découvertes, il surmonte graduellement le caractère limité du matérialisme mécaniste et s'engage dans la voie du matérialisme dialectique. Stolétov employait souvent le terme de mécanique dans le sens matérialiste ou scientifique. Arborant le drapeau du mécanisme il luttait, en somme, pour le matérialisme dans les sciences de la nature. Sa conception de l'univers s'était formée sous l'influence des classiques de la philosophie matérialiste russe. Il était un brillant vulgarisateur des sciences. Ses idées avancées lui ont valu des poursuites du gouvernement tsariste. Il a été accusé plus d'une fois d'avoir incité les étudiants à des émeutes antigouvernementales. De même que *Timiriàzev* (V.), *Sétchénov* (V.) et autres personnalités progressistes de son temps, Stolétov est intervenu contre l'arbitraire des fonctionnaires tsaristes et des milieux gouvernementaux. Le gouvernement tsariste n'a pas autorisé l'élection de Stolétov à l'Académie et n'a pas tenu compte du fait que ses mérites scientifiques étaient reconnus de tous les grands savants russes et étrangers.

**SUBSTANCE** (lat. *substantia*). Dans la philosophie prémarxiste, support immuable de tout ce qui existe, par opposition aux propriétés changeantes des choses. Pour le matérialisme métaphysique, c'est la matière, pour les idéalistes, c'est l'esprit, Dieu, l'idée. *Descartes* (V.) admettait deux substances indépendantes : une spirituelle et une corporelle. Les agnostiques (*Hume* — V., *Kant* — V.) la déclaraient inconnaissable. Le matérialisme dialectique rejette l'idée d'une substance immuable. La substance ou l'essence, le fondement du monde, c'est la matière en mouvement et en développement perpétuels. En même temps, le matérialisme dialectique souligne l'unité de l'essence et du phénomène, c'est-à-dire de la matière et des formes qu'elle revêt. Lénine indiquait que la notion de matière est plus claire et plus précise que celle de substance.

**SUBSTRAT** (lat. *substratum*). Fondement matériel de diverses propriétés d'un objet ; base matérielle de l'unité, de l'homogénéité de divers objets. Se distingue de la *substance* (V.) en ce qu'il est à la base du particulier ou du singulier, et non du général.

**SUJET ET OBJET.** On entend par *sujet* un être doué de conscience et de volonté, et opposé à un *objet* extérieur qu'il cherche à connaître et sur lequel il agit. La philosophie idéaliste proclame : « Point d'objet sans sujet », niant ainsi l'existence du monde extérieur en dehors et indépendamment de la conscience. Le matérialisme dialectique, lui, affirme l'indépendance de l'objet par rapport au sujet, l'impossibilité de la conscience en dehors de la matière. Cependant, le sujet ne contemple pas passivement le monde objectif, mais agit pratiquement sur lui et, en le transformant, se transforme lui-même. Le matérialisme dialectique montre la liaison et l'action réciproques entre le sujet et l'objet, l'objet étant à la base de cette interaction.

**SUPERSTRUCTURE.** V. *Base et superstructure.*

**SUPPRESSION DE L'OPPOSITION ENTRE LA VILLE ET LA CAMPAGNE.** V. *Opposition entre la ville et la campagne.*

**SUPPRESSION DE L'OPPOSITION ENTRE LE TRAVAIL INTELLECTUEL ET LE TRAVAIL MANUEL.** V. *Opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel.*

**SURVIVANCES DU CAPITALISME DANS LA CONSCIENCE HUMAINE.** La société socialiste, première phase du communisme, sort du sein du régime capitaliste, et par conséquent, « sous tous les rapports, économique, moral, intellectuel, porte les stigmates de l'ancienne société... » (Marx : « Critique du programme de Gotha », P. 1922, p. 32). Ces stigmates du

capitalisme persistent assez longtemps dans la conscience des hommes même après la victoire de la révolution socialiste et l'instauration de la dictature du prolétariat.

Marx et Engels enseignaient que c'est seulement par la révolution que les travailleurs pourront s'affranchir de toute « la vieille corruption » et créer une société nouvelle. L'expérience de la révolution socialiste en U.R.S.S. l'a pleinement confirmé. Au cours de la lutte pour le socialisme, les Soviétiques ont acquis une mentalité nouvelle et se sont affranchis de bien des préjugés de l'ancienne société. La victoire du socialisme en U.R.S.S. aurait été impossible sans un changement radical de la mentalité de millions d'êtres humains. Le pays des Soviets a vu naître un homme nouveau, bâtisseur conscient de la société communiste, un homme qui a une conception nouvelle du monde, de la morale, et qui entretient des rapports nouveaux avec son milieu. Cependant, on trouve encore dans la société soviétique des restes de l'idéologie bourgeoise, des survivances d'une psychologie individualiste. Les survivances du capitalisme dans la conscience se manifestent en premier lieu par l'attitude non socialiste d'une certaine partie des travailleurs envers le travail, attitude inspirée par le vieux principe bourgeois : donner à l'Etat le moins possible, mais lui prendre le plus possible. L'attitude non socialiste envers la propriété collective, le gaspillage des richesses sociales, la négligence à leur égard, la non-exécution des dispositions émanant de l'administration soviétique en ce qui concerne la protection de la propriété collective et de l'ordre public socialiste sont également des survivances sérieuses du capitalisme dans la conscience humaine. Les tentatives de tromper le parti communiste ou l'Etat soviétique, les manquements à la discipline d'Etat, les persécutions exercées contre la critique, le nationalisme, le cosmopolitisme, l'individualisme, le relâchement dans la vie privée, le bureaucratisme, le voyoutisme, etc. sont autant de survivances du capitalisme dans la conscience. Les préjugés religieux qui obscurcissent l'esprit des travailleurs sont aussi un vestige du passé. Ces survivances freinent le progrès de la société soviétique et entravent l'édification du communisme. Leur ténacité, même en régime socialiste, s'explique par le retard de la conscience des hommes par rapport à leurs conditions économiques, à leur existence sociale, car la conscience ne se transforme qu'après le changement des conditions économiques.

De nos jours, alors que les Soviétiques achèvent la construction du socialisme et réalisent le passage graduel au communisme, la lutte contre les survivances du capitalisme dans la conscience acquiert une importance particulière. La transition du socialisme au communisme est impossible avant que ces survivances n'aient été surmontées. C'est la conception matérialiste des lois de l'évolution sociale qui fournit les moyens de vaincre les survivances capitalistes dans la conscience humaine. Pour changer les mœurs et la mentalité et former les hommes dans un esprit communiste, leur inculquer une conception socialiste du travail et pour liquider l'individualisme petit-bourgeois et les autres survivances du passé, il faut développer et consolider toujours la base matérielle du socialisme : la propriété socialiste, l'économie nationale socialiste ; il faut renforcer par tous les moyens la base politique du socialisme : l'Etat socialiste des ouvriers et des paysans. On ne peut venir à bout des survivances bourgeoises dans la mentalité des hommes, et assurer leur éducation communiste qu'au cours d'une lutte pratique pour l'édification du communisme. Un rôle tout particulier échoit ici à l'idéologie socialiste : la philosophie marxiste-léniniste, la science, la littérature, les arts, le cinéma, le théâtre. La *critique et l'autocritique* (V.) jouent également un rôle important dans cette lutte.

**SYLLOGISME.** V. *Raisonnement.*

**SYSTEMES HELIOCENTRIQUE ET GEOCENTRIQUE.** Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, Ptolémée (II<sup>e</sup> siècle de n. è.) fit autorité avec son système géocentrique d'après lequel la terre est un corps fixe, situé au centre de l'univers qui se meut autour d'elle. Copernic (V.) montra l'inconsistance de cette théorie et édifia son système héliocentrique (du grec [...], soleil) suivant lequel le soleil est placé au centre de l'Univers et les planètes (la terre y comprise) se déplacent autour de lui. L'Eglise mena une lutte acharnée contre la théorie scientifique de Copernic qui rompait résolument avec les dogmes religieux, avec la légende de la création du monde par Dieu. Le système héliocentrique porta un coup à la base même de la conception religieuse du monde. Quelques années après la mort de Copernic, on dressait déjà des tables astronomiques basées sur ce système. Reconnu par la science, il fut précisé plus tard, sur un point important : le soleil est le centre de notre système planétaire, mais celui-ci à son tour se meut dans l'espace cosmique.

De nos jours, les philosophes réactionnaires s'emploient à ressusciter la théorie de Ptolémée depuis longtemps périmée, en exploitant les flottements idéalistes des savants. La *théorie de la relativité* (V.) est alléguée pour affirmer qu'il est indifférent de savoir lequel des deux systèmes est digne de foi, car l'un et l'autre seraient « également vrais ». C'est donc un retour de la science réactionnaire aux images fantastiques du monde.

## T

**TABULA RASA** (lat.). Terme employé par le philosophe anglais Locke (V.) pour caractériser l'état initial de la conscience humaine, de l'âme de l'enfant. Luttant contre Descartes (V.) et Leibniz (V.), Locke affirmait que l'homme n'a ni idées ni principes innés, mais qu'il les puise dans la vie, dans l'expérience. Aussi, comparait-il l'état initial de la conscience humaine à une table rase sur laquelle les objets du monde extérieur impriment leurs empreintes, images, noms, en agissant sur les sens de l'homme. Un tel point de vue sur la connaissance humaine est matérialiste pour l'essentiel. Cependant, ce n'est qu'un matérialisme métaphysique, contemplatif qui considère la connaissance comme l'acte purement passif de la perception des objets extérieurs. En réalité, c'est l'action de l'homme sur la nature qui fait progresser la connaissance, celle-ci étant inconcevable en dehors de l'activité pratique de l'homme. (V. *Connaissance.*)

**TCHAADAÏEV Piotr Iakovlévitch** (1794-1856). Philosophe idéaliste russe. Il acquit une grande popularité en 1836 par sa première « Lettre philosophique », publiée dans la revue « Telescope ». En pleine réaction, sous le règne de Nicolas I<sup>er</sup>, après la défaite des *décembristes* (V.), la « Lettre » de Tchaadaïev « bouleversa toute la Russie pensante » (*Herzen* — V.). C'était une critique cinglante du régime tsariste, arriéré et pourrissant, un acte d'accusation contre le servage. Tchaadaïev voyait clairement que la cause de la stagnation résidait dans les conditions sociales de la Russie d'alors. « C'est la conséquence

naturelle du régime existant, qui domine tous les cœurs, tous les cerveaux », écrivait-il. Tchaadaïev montrait que le servage et l'Eglise orthodoxe byzantine vouaient la Russie à l'ignorance et à la misère. Il luttait contre le slavophilisme, contre l'idéalisation des traditions patriarcales de l'autocratie russe. Il appelait les hommes d'avant-garde de la société russe à mettre un terme à l'esclavage et à créer des conditions favorables au progrès. A la différence des décembristes, avec lesquels il était lié, Tchaadaïev voyait la voie du progrès en Russie non dans le coup d'Etat, mais dans une rénovation morale graduelle. Il affirmait que le perfectionnement de l'esprit humain mènerait l'humanité à un régime social idéal. Le gouvernement tsariste riposta à la « Lettre » de Tchaadaïev par de violentes répressions. Le « Télescope » fut fermé, son rédacteur exilé, le censeur destitué et l'on fit passer Tchaadaïev pour un fou. On lui confisqua tous ses papiers, dont huit « Lettres philosophiques ».

Dans l'« Apologie d'un fou » (1837) Tchaadaïev explique que seul son amour du peuple russe, son désir de voir sa patrie heureuse et prospère lui avaient dicté cette critique véhémement de l'ordre social régnant en Russie. Dans la doctrine idéaliste de Tchaadaïev s'enchevêtraient des idées progressistes, antiféodales et des idées réactionnaires, mystiques. Il commet une erreur grossière en niant tout élément positif dans l'histoire de la Russie, y compris sa culture avancée. Il exalte le catholicisme, dont il n'aperçoit pas l'essence réactionnaire et compte sur lui pour abolir le servage.

**TCHAVTCHAVADZÉ Ilia Grigoriévitch** (1837-1907). Ecrivain classique géorgien, chef idéologique du mouvement de libération nationale en Géorgie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il fit ses études à l'Université de Pétersbourg. Il doit en grande partie à *Biéliniski* (V.), *Herzen* (V.), *Tchernychevski* (V.) et *Dobrolioubov* (V.) ses idées progressistes et sa haine de l'autocratie tsariste et du servage. Des « troubles » étudiants l'obligèrent à quitter l'Université et à rentrer en Géorgie où il devint le chef d'un groupe d'intellectuels géorgiens progressistes qui luttèrent contre les idéologues de la noblesse réactionnaire, contre le servage et la routine patriarcale. Eminent poète et prosateur, il montra dans ses œuvres littéraires la peine des serfs géorgiens et exigeait l'abolition du servage. Défenseur de l'héritage culturel de son peuple contre les attaques des réactionnaires, il déployait tous ses efforts pour développer la culture géorgienne et favoriser la croissance de ce qu'elle avait de nouveau et de progressiste. Il a été l'animateur et l'organisateur de presque toutes les entreprises culturelles en Géorgie. En septembre 1907 il fut assassiné par les agents de la police secrète. Les idées philosophiques et esthétiques de Tchavtchavadzé se sont formées sous l'influence des démocrates révolutionnaires russes. Reconnaissant la matérialité du monde et la possibilité de connaître ses lois, il considérait le mouvement et le développement comme une propriété essentielle de la nature. De l'idée du développement et de l'enchaînement universels, il tirait cette conclusion que toute vérité est concrète et que tout dépend du temps, du lieu et des circonstances. L'art et la science sont pour lui le reflet de la vie sociale et ils exercent à leur tour leur action sur la vie. Estimant que leur mission est de répondre aux questions principales de la vie, il a mené une lutte implacable contre la théorie réactionnaire de « l'art pour l'art ». Il interprétait l'histoire en idéaliste. Pour lui, les idées et les impulsions humaines étaient le moteur de l'histoire.

Cependant, il a formulé maintes hypothèses brillantes qui l'ont rapproché de la conception matérialiste de l'histoire. Le patriotisme, un grand amour de son peuple, une foi inflexible en son avenir radieux, étaient organiquement liés chez Tchavtchavadzé à l'estime pour les autres peuples, surtout pour le grand peuple russe. Le double joug national et social qui pesait sur son peuple, lui fit croire erronément que le mal fondamental résidait dans l'oppression nationale et que la haine de classe ne pouvait qu'affaiblir le peuple géorgien dans sa lutte contre l'autocratie russe. En partant de ces thèses erronées, Tchavtchavadzé a propagé l'idée d'une renaissance nationale sur la base de la réconciliation des classes et de leur coopération pacifique. Dans les conditions du développement du capitalisme et de la croissance du mouvement ouvrier en Géorgie, ces erreurs politiques de Tchavtchavadzé jouèrent un rôle réactionnaire. Tout en voyant la tâche fondamentale de son époque dans l'affranchissement du travail et de l'individu, il ne parvint pas à comprendre que la croissance du mouvement prolétarien pouvait seule accomplir cette tâche et libérer le peuple géorgien.

**TCHERNYCHEVSKI Nikolaï Gavrilovitch** (1828-1889). Grand démocrate révolutionnaire russe, philosophe matérialiste, critique littéraire et socialiste utopiste. Chef et animateur du mouvement révolutionnaire démocrate des années 60 en Russie, Tchernychevski fut un des prédécesseurs éminents des social-démocrates russes. Il est toujours resté fidèle à « l'idée de la révolution paysanne, à l'idée de la lutte des masses pour l'abolition de tous les anciens pouvoirs » (Lénine : Œuvres, t. 17, éd. russe, p. 97). Ses œuvres qui, selon l'expression de Lénine, sont animées de l'esprit de la lutte de classe, ont formé toute une génération de révolutionnaires russes.

Il a joué un rôle capital dans le développement de la philosophie matérialiste russe. Matérialiste conséquent, adversaire intransigeant de l'idéalisme philosophique, « Tchernychevski est vraiment le seul grand écrivain russe qui ait su écarter les misérables bourdes des néo-kantiens, des positivistes, des machistes et de maints autres brouillons, et rester, depuis les années 50 jusqu'en 1888, à la hauteur du matérialisme philosophique conséquent » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 422). Guidés par lui, les matérialistes combattaient le camp des idéalistes russes, qui groupait tous les éléments réactionnaires, ennemis de la libération du peuple. Il a critiqué avec profondeur l'idéalisme de *Kant* (V.), *Hegel* (V.), *Berkeley* (V.), *Hume* (V.), et des positivistes ; ses vues matérialistes marquent l'apogée de la philosophie matérialiste d'avant Marx. A la différence de l'ancien matérialisme contemplatif, son matérialisme revêtait un caractère révolutionnaire, il appelait à l'action ; Tchernychevski était étranger à toute attitude contemplative envers le monde réel. Toutes ses idées étaient au service de la lutte des « simples gens », c'est-à-dire des travailleurs, pour leur affranchissement du servage et de l'esclavage capitaliste. Sa théorie de la connaissance était rigoureusement matérialiste. Il a critiqué vivement l'agnosticisme de Kant et les autres théories idéalistes qui nient la possibilité de connaître le monde. Le monde objectif agissant sur les organes des sens était pour lui la source de la connaissance. Il disait que la pratique est la pierre de touche de toute théorie. Il n'a pas rejeté, comme l'avait fait *Feuerbach* (V.), la dialectique de Hegel, mais il s'est efforcé de la remanier dans un esprit matérialiste. Dans différents domaines — économie politique, histoire, esthétique, critique littéraire — Tchernychevski a donné de magnifiques exemples d'analyse dialectique.

Cependant, en raison des conditions objectives, — celles du servage, où vécut et lutta Tchernychevski, — il ne put se hausser jusqu'au matérialisme dialectique et historique de Marx. Son matérialisme n'est pas exempt de certains défauts. Il se disait

lui-même matérialiste anthropologiste. Ce qui fait l'étroitesse du matérialisme anthropologique, c'est qu'il considère l'homme comme une partie de la nature, comme un être biologique ou physiologique, en dehors de son activité sociale et économique, au lieu de le considérer comme un produit de rapports sociaux déterminés. De là l'insuffisance du matérialisme anthropologique en matière gnoséologique, son incapacité d'étendre le matérialisme à l'histoire de la société humaine, etc. La conception du monde de Tchernychevski se ressent de cette étroitesse du matérialisme anthropologique.

Néanmoins, son démocratisme révolutionnaire l'a aidé à vaincre bien des défauts du matérialisme anthropologique. Sur plusieurs points, Tchernychevski a approché la conception matérialiste des phénomènes sociaux. Il apercevait nettement le caractère de classe de la société où il vivait, l'opposition irréductible des intérêts de classe et la lutte entre les classes, comme force motrice du développement. Il voyait également la liaison entre l'idéologie et la conscience d'une part, et les conditions économiques de l'autre ; il soulignait que les intérêts du peuple priment dans l'histoire de la société, que les masses populaires sont le personnage principal de l'histoire. « On a beau dire, écrivait-il, seules sont inébranlables les aspirations et les institutions soutenues par la masse du peuple ». Les vues sociologiques de Tchernychevski sont intimement liées à son démocratisme révolutionnaire. Qu'il s'agisse des problèmes de philosophie, d'économie politique, d'esthétique ou d'éthique, il a été avant tout un démocrate révolutionnaire, un animateur de la lutte révolutionnaire des masses opprimées contre le tsarisme et le servage. Il comprenait parfaitement que seule la violence révolutionnaire est capable de détruire le servage et de frayer le chemin à une vie nouvelle. Il haïssait de tout son cœur les libéraux qui cachaient sous des phrases grandiloquentes la nature exploiteuse du servage et du capitalisme. Il a eu le grand mérite de dénoncer sans merci l'essence contre-révolutionnaire du libéralisme en Russie et en Europe occidentale. A l'époque de la réforme paysanne, il a lutté contre la servilité des libéraux vis-à-vis des féodaux. Il comprenait parfaitement « toute l'étroitesse, toute l'indigence de la fameuse « réforme paysanne », tout son caractère féodal » (Lénine : Œuvres, t. 17, éd. russe, p. 96). Dans son roman « Prologue » il a créé des types vivants de libéraux russes chez qui les discours sur l'« affranchissement » des paysans sont en contradiction avec leurs actes. Tchernychevski et ses adversaires, les libéraux russes de l'époque, étaient, disait Lénine, les représentants de deux courants, de deux forces historiques absolument contraires dans la lutte pour une Russie nouvelle.

Tchernychevski s'intéressait vivement au problème de l'Etat. Il comprenait parfaitement le rôle que joue l'Etat dans les sociétés féodale et bourgeoise, l'essence de son « despotisme effréné ». Aussi l'affranchissement des paysans et des autres travailleurs n'était possible, selon lui, que si le pouvoir passait aux mains du peuple lui-même. C'est dans cet esprit qu'il éduquait la jeunesse russe d'avant-garde ; il groupait les révolutionnaires, leur enseignait à être fidèles au peuple jusqu'au bout. La revue qu'il dirigeait, le « Sovremennik », a été la voix des forces révolutionnaires de la Russie des années 50 et 60, l'organisateur de la lutte révolutionnaire contre le servage, l'organe de la révolution paysanne.

Tchernychevski rêvait de voir le socialisme se réaliser à partir de la communauté paysanne. Il ne savait pas et ne pouvait pas encore savoir que seul le prolétariat était la force capable de construire le socialisme. Mais dans sa théorie du socialisme, il s'était élevé bien au-dessus des socialistes utopistes de l'Europe occidentale et c'est lui qui s'est rapproché le plus du socialisme scientifique. Il plaçait tous ses espoirs dans la révolution. Son socialisme utopique était intimement lié à son démocratisme révolutionnaire. A rencontre des utopistes occidentaux, il ne dédaignait pas la politique, il a été lui-même un grand homme politique, un militant révolutionnaire. Il comprenait que le socialisme ne pouvait être réalisé que sur la base d'une technique avancée et que seules les masses populaires pouvaient accomplir cette tâche. Ses ouvrages d'économie politique sont d'une grande importance. Marx soulignait que Tchernychevski a magistralement prouvé, comme économiste, la « faillite de l'économie bourgeoise » (« Le Capital », L. 1<sup>er</sup>, t. 1, p. 1938, p. 25). Lénine considérait Tchernychevski comme un profond critique du capitalisme. Tchernychevski dénonçait les économistes bourgeois vulgaires qui s'évertuent à estomper les contradictions irréductibles du capitalisme, il critiquait sans pitié l'économiste vulgaire américain Carey qui prêchait l'« harmonie » des intérêts de classes. L'« économie politique des travailleurs », c'est ainsi que Tchernychevski appelait son propre système économique dont l'idée maîtresse était la « fusion des qualités du propriétaire et du travailleur dans une seule et même personne ». Le travail, disait-il, doit cesser d'être une « marchandise qui se vend. » Le plus grand mérite de sa doctrine économique, malgré tout ce qu'elle a d'utopique, c'est qu'elle proclame le caractère irréductible des contradictions qui séparent les travailleurs et les capitalistes.

Tchernychevski a laissé des œuvres capitales dans le domaine de l'esthétique et de la critique littéraire. Dans son ouvrage « Rapports esthétiques de l'art et de la réalité », il critique la conception idéaliste hégélienne et formule les principes fondamentaux de l'art réaliste révolutionnaire. De même que les œuvres de *Biéliniski* (V.) et de *Dobrolioubov* (V.), la critique littéraire de Tchernychevski a exercé une énorme influence sur la littérature, la peinture, la musique russe d'avant-garde ; elle a gardé toute son actualité jusqu'à nos jours. D'après Tchernychevski, l'art a pour tâche de peindre véridiquement la vie réelle, de l'interpréter fidèlement et de l'apprécier à sa juste valeur, de la flétrir au besoin ; c'est ainsi qu'il exigeait des œuvres d'art la critique du servage. Par ailleurs, il affirmait que c'est dans la vie même, dans son élan vers des formes sociales nouvelles, supérieures, et non dans des idéals abstraits qu'il faut chercher la beauté véritable. Par ses principes esthétiques, il a contribué à l'épanouissement du « réalisme critique » dans l'art russe. Il a porté bien haut le rôle social de l'art. Grand écrivain, il est l'auteur d'œuvres littéraires de valeur « Que faire ? », « Prologue », etc.

Le gouvernement a cruellement persécuté Tchernychevski. Après avoir subi la dégradation civique, il a été déporté en Sibérie, où il a passé plus de 20 ans. Mais ni le bain ni l'exil n'ont plié la volonté de ce remarquable penseur et révolutionnaire. Grand patriote, fermement attaché à son peuple, il a lutté contre le cosmopolitisme des publicistes réactionnaires Babst, Tchitchérine, Katkov. De tout son cœur, il haïssait les nationalistes, les racistes. Il consacra sa vie au service de la patrie, et la lutte qu'il mena pour un meilleur avenir du peuple joua un rôle considérable. Principales œuvres philosophiques : « Rapports esthétiques de l'art et de la réalité » (1855), « Essais sur la période gogolienne de la littérature russe » (1855-1856), « Critique des préventions philosophiques contre la propriété communautaire » (1858), « Le principe anthropologique en philosophie » (1860). Les lettres à ses fils, écrites en 1876-1878 en déportation, et d'autres écrits contiennent également des idées philosophiques importantes.

**TECHNOCRATES.** Adeptes d'un courant réactionnaire en sociologie propre à l'époque de la crise générale du système capitaliste ; propagandistes du capitalisme d'Etat. Cette tendance, apparue aux Etats-Unis, procède de la théorie de l'économiste bourgeois Veblen, et connut une grande vogue dans les années 30 (Scott, Loeb et d'autres). Des sociétés de technocrates ont surgi aux Etats-Unis et dans les pays impérialistes d'Europe. Leur sociologie a pour « base théorique » la falsification complète des rapports entre la technique, l'économie et la politique. Les technocrates professent la primauté de la technique sur l'économie et la politique. Au lieu d'une transformation socialiste, révolutionnaire de la société, ils veulent guérir le capitalisme en remettant la direction de toute la vie économique et l'administration de l'Etat aux « techniciens », aux chefs d'industrie. Estompant le rôle réel des rapports de production dans la vie sociale, rapports qui déterminent la structure de classe de la société et l'objectif de la production, ils assurent que l'anarchie et la désorganisation du capitalisme actuel proviennent de ce que l'Etat est gouverné par des « politiciens ». La critique hypocrite et démagogique de l'économie et de la politique capitalistes faite par les technocrates, dissimule leur désir de justifier la subordination directe et immédiate de l'appareil d'Etat aux monopoles industriels dont les dirigeants occupent les positions-clés dans les Etats impérialistes d'aujourd'hui.

De nos jours, la sociologie des technocrates revêt un caractère ouvertement militariste. La course aux armements atomiques est présentée par les technocrates comme une confirmation de leur « doctrine » de la primauté de la technique.

Le matérialisme historique et son enseignement sur le rôle décisif du *mode de production des biens matériels* (V.) dans la vie sociale projettent la clarté de l'évidence sur le mensonge des théories des technocrates.

**TELEOLOGIE** (du grec [...] — fin et [...] — discours). Doctrine idéaliste selon laquelle tout dans le monde a été créé par Dieu et tend à une fin. Engels écrit que d'après les téléologues « les chats ont été créés pour manger les souris, les souris pour être mangées par les chats, et l'ensemble de la nature pour rendre témoignage de la sagesse du Créateur » (« Dialectique de la nature », P. 1952, pp. 33-34). Les adeptes de la téléologie considèrent, par exemple, que la structure des organismes implique un but interne qui prédétermine l'évolution des plantes et des animaux, que ce but est d'essence spirituelle, déterminé par Dieu, etc. Ainsi on prête à la nature des actes conscients et intentionnels. Le matérialisme dialectique enseigne que seule l'activité humaine poursuit des fins déterminées. Cependant cette activité, elle aussi, est fonction des conditions objectives de l'existence et, avant tout, des *conditions de la vie matérielle de la société* (V.). La finalité relative du monde organique est le résultat de la sélection naturelle. (V. *Causalité ; Darwin ; Loi.*)

**TEMPS ET ESPACE.** Formes fondamentales de l'existence de la matière. « ... Les formes fondamentales de tout être, dit Engels, sont l'espace et le temps et un être en dehors du temps est une absurdité tout aussi grande qu'un être en dehors de l'espace » (« Anti-Dühring », P. 1950, p. 84). Il n'y a pas d'espace et de temps séparés de la matière, des processus matériels. L'espace et le temps en dehors de la matière ne sont rien d'autre qu'une abstraction vide de sens.

Le matérialisme dialectique a été le premier dans l'histoire de la philosophie et des sciences à poser et à résoudre scientifiquement le problème de l'espace et du temps. Le matérialisme dialectique combat l'idéalisme, qui nie la réalité objective de l'espace et du temps, les considère comme un produit de la conscience, et la métaphysique qui détache la matière des formes de son existence. Engels a fait la critique des élucubrations métaphysiques de *Dühring* (V.) qui affirmait qu'au début le monde était à l'état de repos absolu, existait soi-disant en dehors du temps. Partant des indications d'Engels sur l'espace et le temps et généralisant les données nouvelles des sciences de la nature, Lénine a fait faire à l'étude de ce problème un grand pas en avant. Dans la lutte contre la conception idéaliste des kantien et des machistes, selon laquelle le temps et l'espace sont des formes de la « sensibilité » humaine, Lénine démontre que la reconnaissance de la réalité objective du temps et de l'espace découle nécessairement de la reconnaissance de la réalité objective existant indépendamment de notre conscience, autrement dit, de la matière en mouvement. « L'univers n'est que matière en mouvement, et cette matière en mouvement ne peut se mouvoir autrement que dans l'espace et dans le temps » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 196). Lénine indique que sur ce point le problème gnoséologique fondamental consiste à savoir si l'espace et le temps sont réels ou s'ils ne sont que des produits de la pensée humaine en cours de développement. En reconnaissant la réalité objective de l'espace et du temps et de leurs reflets dans notre conscience, le matérialisme dialectique permet aux sciences de la nature d'étudier avec fruit leurs propriétés physiques.

Le progrès de la science modifie et approfondit nos idées sur le temps et l'espace. Au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles, les physiciens, tout en considérant le temps et l'espace comme une réalité objective, y voyaient, à la suite de *Newton* (V.), des formes extérieures de la matière, indépendantes de la matière et du mouvement. L'idéaliste allemand *Kant* (V.) et ses adeptes se dressèrent contre les idées matérialistes de cette époque sur l'espace et le temps. Les découvertes de la science russe, établissant que l'espace et le temps, en tant que propriétés de la matière, sont en liaison régulière avec les propriétés physiques et chimiques des corps matériels, eurent une grande importance pour le progrès des notions scientifiques d'espace et de temps et pour la réfutation des théories métaphysiques et idéalistes. L'éminent savant russe *Lobatchevski* (V.) démontra que les propriétés géométriques de l'espace dépendent des propriétés physiques de la matière, s'éleva énergiquement contre les vues idéalistes de Kant et leur porta un coup écrasant ; il réfuta également les interprétations métaphysiques de la géométrie d'Euclide et de la mécanique de Newton et prépara ainsi un terrain propice au développement des notions scientifiques modernes sur l'espace et le temps. Les travaux du chimiste russe *Boutlérov* (V.) sur la disposition spatiale des atomes dans les molécules des combinaisons chimiques et les découvertes du grand cristallographe russe *Féodorov*, qui formula les lois de la disposition spatiale des atomes, des ions et des molécules dans les cristaux, ont encore enrichi les connaissances humaines sur l'espace et le temps, formes d'existence de la matière. Boutlérov, Féodorov et leurs disciples établirent la dépendance des propriétés spatiales par rapport à la nature physique des corps matériels, mirent en lumière le rôle que joue la disposition spatiale des atomes en ce qui concerne telle ou telle propriété de la matière.

En révélant des propriétés physiques toujours nouvelles de l'espace et du temps, les sciences de la nature confirment la thèse du matérialisme dialectique sur le lien organique qui relie ces formes fondamentales de l'existence de la matière l'une à l'autre

et à la matière en mouvement, sur l'interdépendance des formes (l'espace et le temps) et du contenu (la matière). Ces thèses du matérialisme dialectique trouvent une confirmation éclatante dans la *théorie de la relativité* (V.) due à Einstein, Lorentz et autres savants et qui est la théorie physique contemporaine de l'espace et du temps.

Du fait que nos concepts de temps et d'espace se modifient, les philosophes et les physiciens idéalistes (V. *Idéalisme « physique »*) en concluent que la réalité objective de l'espace et du temps est « réfutée ». A ces fins on exploite notamment la *mécanique quantique* (V.). Dans l'étude des particules microcosmiques, les physiciens idéalistes proposent de renoncer à l'espace et au temps, qu'ils considèrent comme quelque chose d'irréel et d'inconnaissable. « Dans la physique classique, écrit Heisenberg, l'investigation se posait pour but de définir les phénomènes objectifs se déroulant dans l'espace et dans le temps... Or, dans la théorie des quanta nous avons affaire à un état de choses tout à fait différent... pour la mécanique quantique, la question n'est point d'établir objectivement les événements de l'espace et du temps. »

En dénonçant les tentatives que font les idéalistes pour réfuter la conception scientifique de l'espace et du temps, formes objectives de la matière en mouvement, le marxisme enseigne qu'on ne doit pas confondre la question de la variabilité des notions d'espace et de temps avec la question gnoséologique de leur réalité objective. Nos idées sur l'espace et le temps, qui reflètent le temps et l'espace réels, nous en donnent une connaissance relative, incomplète, mais ces vérités relatives composent peu à peu la vérité absolue. Les idéalistes « physiques » confondent ces deux questions et, invoquant la relativité de nos représentations, prétendent réfuter l'objectivité de l'espace et du temps.

En parfait accord avec les sciences de la nature, le matérialisme dialectique affirme que l'espace et le temps existent objectivement, en dehors et indépendamment de notre conscience, et que notre connaissance est de plus en plus conforme « à l'espace et au temps *objectifs*, qu'elle *reflète* avec toujours plus d'exactitude et de profondeur » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 211).

**THALES de Milet** (Asie mineure) (vers 624-547 av. n. è.). Le plus ancien philosophe grec que l'histoire connaisse, fondateur à Milet de l'école du matérialisme spontané. (V. *Ecole de Milet*.)

**THEISME** (du grec [...] — dieu). Doctrine philosophico-religieuse qui admet l'existence personnelle de Dieu, être surnaturel et raisonnable, créateur du monde. Selon le théisme, Dieu intervient dans la vie quotidienne des hommes et dirige leur activité. A la différence du *déisme* (V.), qui nie l'intervention de Dieu dans la nature et la société, le théisme considère tous les phénomènes comme l'accomplissement de la « volonté divine », comme les produits de l'action providentielle de Dieu dans le monde. La philosophie idéaliste fournit des arguments philosophiques pour la défense du théisme.

**THEODICEE** (du grec [...] — dieu, et [...], — justice). « Justification de Dieu » : on appelle ainsi les traités philosophico-religieux visant à justifier la contradiction irréductible entre la foi en un dieu plein de bonté et omnipotent et l'existence sur la terre du mal et de l'injustice. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les théodicées ont constitué toute une branche de la littérature philosophique. La célèbre théodicée de Leibniz fut raillée par *Voltaire* (V.) dans « *Candide* ». Par leur nature sociale les théodicées sont une tentative de justifier le mal et l'iniquité qui règnent dans la société fondée sur l'exploitation.

**THEOGONIE**. Système des mythes religieux sur l'origine des dieux ; généalogie des dieux. Dans la littérature européenne on connaît surtout la « *Théogonie* » d'Hésiode (VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles av. n. è.), recueil poétique de mythes grecs.

**THEOLOGIE**. Pseudoscience qui se propose de justifier la religion par des arguments philosophiques des idéalistes.

**THEORIE** (du grec [...] — observation, étude). Système d'idées directrices dans une branche du savoir ; expérience humaine généralisée ; ensemble des connaissances sur la nature et la société, accumulées au cours de l'histoire. (V. *Théorie et pratique*.)

**THEORIE DE LA CONNAISSANCE**. V. *Gnoséologie*.

**THEORIE DE LA RELATIVITE**. Théorie physique qui considère les propriétés des corps et des champs physiques en fonction du mouvement. L'étude physique des propriétés que possèdent les objets matériels dans l'espace et dans le temps (dimensions des corps et durée des processus) en forme la partie essentielle.

La théorie de la relativité est née au début du XX<sup>e</sup> siècle quand on est parvenu à résoudre les contradictions profondes de la théorie du champ électromagnétique et des particules matérielles chargées qui le créent. La théorie électronique, élaborée par Lorentz vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, considérait le champ électromagnétique comme un état spécial (sorte de mouvement) d'un milieu homogène universel, l'éther, remplissant l'espace de l'univers. On se représentait l'éther comme un milieu absolument perméable, à travers lequel les particules (électrons) pouvaient se déplacer sans obstacle, l'éther restant immobile, c'est-à-dire sans que ses parties se déplacent les unes par rapport aux autres. D'après cette théorie, les champs électromagnétiques, engendrés par les électrons, se propageraient dans l'éther avec une vitesse absolue par rapport à l'éther immobile (vitesse de la lumière) ; l'intensité du champ dépendrait également de la vitesse, par rapport à l'éther, des particules chargées. Ce principe fondamental de la théorie électronique, selon lequel le champ est fonction d'une certaine vitesse absolue des particules chargées qui en sont la cause, est entré en contradiction avec la mécanique pour laquelle les interactions et les mouvements des corps sont définis uniquement par les distances qui les séparent et par leurs vitesses relatives. Il a été de même réfuté par des expériences directes (Michelson et autres). On n'a pu résoudre cette contradiction qu'en abandonnant l'idée selon laquelle le champ est un état du milieu immobile universel et, donc, en rejetant l'hypothèse même de l'existence d'un tel milieu : l'éther en tant que substance du champ.

Les physiciens matérialistes se mirent à considérer le champ électromagnétique comme une forme spécifique de la matière liée à la substance et assurant le transfèrement des actions de certaines particules chargées à d'autres particules ; la conception du champ en tant que forme de matière a été entièrement confirmée par la découverte des transmutations réciproques des particules matérielles et des quanta du champ électromagnétique (photons). On a démontré en même temps que la structure



du champ lié à la particule influe sur de nombreuses propriétés importantes de celle-ci, en particulier sur sa masse, ses dimensions, et la cadence des processus qui s'y déroulent. Ces propriétés du champ nouvellement découvertes, ainsi que la variabilité des propriétés des particules et leurs dépendances par rapport au champ, ont formé la base de la théorie de la relativité.

La théorie de la relativité a été développée, principalement, par Lorentz et Einstein. Einstein prend pour point de départ un principe qui, généralisant l'expérience acquise, exprime la loi générale du transfèrement des actions de certaines particules matérielles (systèmes) à d'autres particules, dans le champ. Selon ce principe la vitesse de propagation des actions dans un champ électromagnétique dans le vide (vitesse de la lumière) est une valeur limite ; une particule matérielle ne peut pas se déplacer par rapport à un système matériel fermé (système inertiel) avec une vitesse égale ou supérieure à la vitesse de la lumière dans le vide.

La théorie de la relativité est encore fondée sur le principe de relativité (connu de la physique classique) d'après lequel la vitesse du mouvement inertiel d'un système matériel, pris comme un tout, par rapport aux autres systèmes, n'influe pas sur les lois du mouvement et des interactions des parties du système ; les actions réciproques des particules dans un tel système dépendent uniquement des distances qui les séparent et de leurs vitesses relatives.

En partant de ces idées de la théorie de la relativité on est arrivé à plusieurs conclusions importantes. Ainsi, selon cette théorie, la structure du champ électromagnétique liant les particules matérielles chargées, change à mesure que varie la vitesse de leur mouvement. Les propriétés de la particule, énumérées plus haut, changent à mesure que varie sa vitesse relative ; les dimensions d'une particule animée d'une grande vitesse (comparable à celle de la lumière) diminuent, la cadence des processus se ralentit, mais la masse augmente infiniment, au fur et à mesure que la vitesse de la particule s'approche de celle de la lumière. Ces conclusions de la théorie de la relativité ont été confirmées par l'expérience: un usage particulièrement étendu a été fait (dans les réactions nucléaires) de la corrélation entre la masse ( $m$ ) et l'énergie ( $E$ ) :  $E = mv^2$  ( $v$  — vitesse de la lumière). L'expérience montre que pour de très grandes énergies les particules matérielles se transforment, lors des interactions, en d'autres particules plus stables dans des conditions données ; le calcul de ces transformations, qui jouent un grand rôle dans la physique du noyau atomique, est impossible si l'on ne tient pas compte de la relation entre la masse et l'énergie.

Les principes exposés forment la théorie de la relativité restreinte. Le développement de ces idées appliquées à la gravitation forme la théorie de la relativité généralisée. Selon cette dernière, les forces de gravitation sont des manifestations du champ de gravitation matériel, dont la structure dépend de la répartition des masses et de leurs mouvements ; les actions du champ de gravitation sont aussi transmises avec une vitesse terminale. De la structure du champ de gravitation dépendent les propriétés des grandeurs spatio-temporelles (géométrie de l'espace-temps) qui sont ainsi déterminées par la répartition et le mouvement de la matière. Certaines conclusions de la théorie de la relativité généralisée ont été confirmées expérimentalement. Ainsi, la théorie de la relativité a provoqué un changement radical des idées sur l'espace, le temps, le champ et la masse, qui avaient dominé au XIX<sup>e</sup> siècle.

Avant l'apparition de la théorie de la relativité la physique considérait l'espace et le temps comme des objets autonomes, existant à côté de la matière et indépendamment d'elle, comme des « réceptacles » vides pour les objets et les processus. La physique du XIX<sup>e</sup> siècle admettait, à la suite de *Newton* (V.), le caractère absolu et immuable des lois de l'espace (géométrie) et du temps : les grandeurs spatiales obéissent à la géométrie d'Euclide, celles du temps aux lois de la série de nombres. Ce point de vue métaphysique sur l'espace est indissolublement lié au point de vue métaphysique sur la matière, selon lequel cette dernière se compose de particules de volume invariable. L'idée de l'espace absolu et du temps absolu n'est pas en contradiction manifeste avec les lois de la mécanique newtonienne, selon laquelle la masse du corps ne dépend pas de la vitesse du mouvement et la vitesse du corps peut croître infiniment. Les idées métaphysiques sur le caractère absolu des grandeurs de l'espace et du temps et sur l'immutabilité des lois qui les régissent, ont été utilisées par *Kant* (V.) comme preuve de la soi-disant apriorité de l'espace et du temps. Le premier coup à ces idées fausses a été porté par *N. Lobatchevski* (V.) qui a prouvé que les géométries non euclidiennes pouvaient exister et qui a indiqué la liaison entre la géométrie et la physique, la dépendance de l'espace par rapport à la matière. Engels a soumis les conceptions métaphysiques de l'espace et du temps à une critique profonde. Le matérialisme dialectique considère le temps et l'espace comme les formes de l'existence de la matière en mouvement. L'espace et le temps n'existent pas en dehors des choses qui ont une certaine étendue et des processus matériels qui ont une certaine durée. Les lois de l'espace et du temps sont déterminées par les propriétés générales de la matière. Etant donné qu'il n'existe pas de matière absolument homogène et dépourvue de propriétés, il n'y a pas non plus d'espace ou de temps absolument homogènes obéissant à des lois identiques, toujours et partout. La théorie de la relativité a confirmé le point de vue du matérialisme dialectique sur l'espace et le temps. Le bouleversement des notions physiques de matière ; la découverte des champs, de la relation entre les propriétés des corps et la structure des champs qu'ils engendrent, ont nécessairement entraîné le changement des conceptions physiques sur les grandeurs spatio-temporelles. Les physiciens ont été obligés d'abandonner la théorie selon laquelle l'espace et le temps sont des objets spéciaux existant en dehors et à côté de la matière. L'étendue (les dimensions) ainsi que la durée des processus se sont trouvées fonctions du mouvement : elles se sont trouvées aussi liées l'une à l'autre.

Les partisans de l'*idéalisme « physique »* (V.) interprètent de façon erronée le contenu de la théorie de la relativité. Un des créateurs de cette théorie, Einstein, grand physicien, dont le rôle dans l'élaboration de ses principes physiques concrets avait été décisif, a donné, sous l'influence de la philosophie machiste, une interprétation idéaliste de certains principes de cette théorie. Il présentait la théorie de la relativité comme une déduction de certains postulats, soi-disant acceptés conditionnellement, et permettant de « décrire » les relations existant entre les grandeurs de l'espace et celles du temps. Les adeptes de ce point de vue abandonnent une étude plus profonde des processus de variation, en fonction de la vitesse, des propriétés des corps animés d'un mouvement très rapide, étant donné que ces propriétés — inertie, étendue, etc. — sont considérées par eux non comme appartenant objectivement aux corps en mouvement, mais seulement comme des résultats de

certaines opérations consistant à mesurer les rapports purement externes du corps avec d'autres corps. Partant de l'interprétation formaliste de la théorie généralisée de la relativité, on est arrivé à conclure à l'équivalence du système de Copernic (V.) et de celui de Ptolémée. Cette affirmation est complètement fautive, puisqu'elle nie l'unité matérielle et génétique du système solaire ; elle conduit aussi à d'autres conclusions erronées, comme par exemple à celle de la vitesse infinie du mouvement des corps célestes éloignés par rapport à la terre (en translation).

Les philosophes idéalistes ont utilisé l'interprétation idéaliste de la théorie de la relativité ; certains d'entre eux sont allés jusqu'à affirmer que la quatrième dimension de l'espace existe réellement, que le monde est fini, etc. Ces exemples montrent comment une juste théorie progressiste est déformée et utilisée par les idéalistes. Les physiciens et les philosophes matérialistes ont réfuté nombre d'affirmations des idéalistes « physiques ». Toutefois, la physique n'a pas encore résolu le problème de la justification conséquente, dialectique et matérialiste de la théorie de la relativité, ni éclairci les voies du développement ultérieur de cette théorie.

**THEORIE DE L'EQUILIBRE.** Théorie antidialectique, relevant du mécanisme vulgaire, hostile à la philosophie marxiste-léniniste ; elle prétend que tous les faits de la nature et de la société sont régis par la loi mécanique de l'équilibre considéré comme l'état « normal » et constant, alors que le mouvement, le développement, serait un phénomène irrégulier et passager. Le mouvement aurait pour source l'action des forces contraires externes. Cette doctrine nie la lutte des contradictions internes des objets et des phénomènes en tant qu'origine du développement. L'évolution de la société dépendrait essentiellement de ses rapports avec le milieu environnant, avec la nature ; le moteur d'une société antagonique, affirment les adeptes de cette théorie, ce n'est pas la lutte des contraires, ce n'est pas la lutte de classe, mais les contradictions externes entre la société et la nature. Ces idées sont partagées par Comte (V.), Spencer (V.), Dühring (V.), Kautsky (V.), Bogdanov (V.). De nombreux idéalistes et éclectiques, ennemis du progrès, les professent encore aujourd'hui tout comme la théorie vulgaire de l'évolution qui nie les bonds révolutionnaires. La théorie de l'équilibre sert de support aux idéologues de l'opportunisme pour échafauder leurs dogmes antimarxistes sur l'« intégration pacifique » du capitalisme dans le socialisme, l'« harmonie » des intérêts de classe, l'ultra-impérialisme, etc.

Le caractère réactionnaire de ce système s'est manifesté avec une force particulière dans l'activité de Boukharine, idéologue de la restauration capitaliste et ennemi du peuple. Boukharine cherchait à démontrer que par suite des succès du socialisme, la lutte de classe s'apaise et s'éteint et que, de ce fait, l'ennemi de classe abandonnerait sans résistance toutes ses positions. De là, la théorie bourgeoise de l'intégration du koulak au socialisme. Le parti communiste a mis en déroute cette théorie de koulak, qui n'a rien de commun avec le marxisme-léninisme. Il a indiqué la nécessité d'éduquer les cadres du parti et tout le peuple soviétique dans l'esprit de la doctrine marxiste de la lutte de classe, dans l'esprit de la lutte intransigeante contre tous les ennemis du socialisme.

**THEORIE DES FACTEURS.** Théorie bourgeoise très répandue, d'après laquelle le développement de la société est le résultat de l'action mécanique d'une somme de facteurs de la vie sociale (milieu géographique, politique, science, race, morale, etc.), considérés comme indépendants et isolés les uns des autres. C'est une théorie éclectique qui affirme gratuitement que tout s'explique par l'influence réciproque des phénomènes sociaux : l'économie agit sur la politique, celle-ci agit à son tour sur l'économie, et ainsi de suite.

Le marxisme établit que la production matérielle est la base de la vie sociale, que tous les aspects de la société (régime politique, droit, formes de la conscience sociale) sont fonction de la base économique et changent en même temps que cette dernière. Cela ne signifie nullement que le marxisme méconnaisse le rôle des institutions politiques, des idées, etc., leur action en retour sur le régime économique.

Le marxisme accorde une importance majeure à tous les éléments de la superstructure sociale. La société forme un tout dont les multiples aspects s'enchaînent et agissent les uns sur les autres. Mais le développement de la société tout entière et celui de chaque domaine séparé de la vie sociale sont déterminés, en dernière analyse, par le développement et le changement du *mode de production des biens matériels* (V.).

**THEORIE DES HIEROGLYPHES.** Théorie idéaliste d'après laquelle les sensations et les représentations de l'homme sont non une copie des choses réelles, mais des signes conventionnels (des hiéroglyphes) sans ressemblance avec elles. Les adeptes de cette théorie affirment que nos organes des sens ne nous donnent pas une connaissance véridique du monde, que notre conscience ne reflète pas le monde objectif. Cette conception, qui sape notre foi en la possibilité de connaître le monde, conduit directement à l'idéalisme. « L'image suppose nécessairement et inévitablement la réalité objective de ce qu'elle « reflète ». Le « signe conventionnel », le symbole, l'hiéroglyphe sont des concepts introduisant un élément tout à fait superflu d'agnosticisme » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 269). L'image ne peut jamais coïncider exactement avec l'objet reflété, mais c'est l'image d'un objet qui existe réellement, et non un signe conventionnel. Lénine a critiqué Plékhanov (V.) pour avoir substitué la théorie des hiéroglyphes à la théorie marxiste du reflet. En U.R.S.S., cette doctrine était professée par les mécanistes (Axelrod et d'autres). Actuellement, sous des formes diverses, elle est largement répandue dans la philosophie bourgeoise. A la théorie des hiéroglyphes, le matérialisme dialectique oppose la *théorie du reflet* (V.).

**THEORIE DES PROBABILITES.** V. *Probabilité*.

**THEORIE DU REFLET.** Théorie matérialiste de la connaissance selon laquelle les sensations et notions humaines, y compris les notions scientifiques, reflètent la réalité objective. Dans sa lutte contre la théorie idéaliste de la connaissance, pour qui le monde matériel est le produit de la pensée humaine, le marxisme a élaboré une *gnoséologie* (V.) véritablement scientifique dont le principe fondamental consiste à considérer la *conscience* (V.), la *pensée* (V.) comme les reflets du monde extérieur existant en dehors et indépendamment de nous. « Pour Hegel, écrivait Marx, le mouvement de la pensée, qu'il personnifie sous le nom de l'Idée, est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'idée. Pour moi,

au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme » (« Le Capital », L. I, t. 1, P. 1938, p. 29).

L'idéalisme philosophique nie que la pensée soit le reflet d'une réalité objective, indépendante de la conscience ; le reconnaître équivaldrait à admettre le principe matérialiste de l'antériorité de la matière, du monde matériel par rapport à la conscience, à la pensée. En dépit des données de la science qui établit sans aucun doute possible le fait du reflet de la réalité objective dans la conscience humaine, l'idéalisme défend sa thèse fautive, réactionnaire, prétendant que les objets matériels ne sont que des « complexes » de sensations, que rien n'existe ni ne peut exister en dehors des sensations, que l'homme ne peut savoir s'il existe quelque chose au delà des sensations, que nos concepts et nos représentations ne sont que des signes, des symboles, des hiéroglyphes inventés par l'homme pour des raisons de « commodité », etc. Ces vues, formulées dès la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle par l'évêque anglais Berkeley (V.), remontent à la surface à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle (*Machisme* — V., *Empiriomonisme* — V., etc.) et dominent la philosophie bourgeoise moderne (*Positivisme* — V., *Positivisme logique* — V., *Pragmatisme* — V., etc.). Dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.) Lénine réfute la gnoseologie idéaliste et développe la théorie marxiste du reflet. Il souligne que la gnoseologie du matérialisme dialectique est basée sur la reconnaissance du monde extérieur qui se reflète dans le cerveau humain. Lénine stigmatise la moindre concession à l'idéalisme et à l'*agnosticisme* (V.) sur ce point. Ainsi, il critique sévèrement Plékhanov (V.) pour avoir qualifié d'hiéroglyphes les sensations et les notions humaines. Il montre que toute confusion sur cette question de principe conduit fatalement à l'agnosticisme et à l'idéalisme (V. *Théorie des hiéroglyphes*), que les sensations et les notions de l'homme sont des copies d'objets et de processus réels. La science ne peut progresser si elle s'écarte de la conception matérialiste de la connaissance. Pour illustrer cette thèse qui garde entièrement sa valeur à l'étape actuelle du développement de la science et de la lutte contre l'idéalisme, Lénine démontre que la crise profonde de la physique à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle était provoquée précisément par l'abandon des principes matérialistes. Les « pitres de la science bourgeoise », — nom donné par Lénine aux professeurs bourgeois accommodant les résultats de la science aux intérêts du *fidéisme* (V.) et de la religion, — cherchent à discréditer la théorie matérialiste du reflet et à faire croire que les principes et les formules scientifiques, loin de refléter la nature objective, sont des constructions arbitraires de l'esprit. Aujourd'hui encore, à l'époque de l'aggravation de la crise générale du capitalisme, certaines branches des sciences naturelles subissent, dans les pays capitalistes, une crise profonde due à ce que maints savants refusent d'adopter la théorie matérialiste du reflet, combattent le matérialisme. D'où des doctrines antiscientifiques telles que le *weismanisme-morganisme* (V.) en biologie, les nombreuses variétés de l'*idéalisme* « *physique* » (V.) moderne, etc.

La théorie marxiste-léniniste du reflet s'inspire des grandes découvertes de la science, notamment de *Sétchénov* (V.) et de *Pavlov* (V.). Ces remarquables savants russes ont mis en relief le mécanisme physiologique des processus psychiques et les lois de l'activité nerveuse supérieure ; ils ont démontré que l'activité psychique n'est possible qu'en tant que reflet du monde extérieur agissant sur les organes des sens, sur le cerveau des animaux et de l'homme. Le marxisme explique comment la réalité objective se reflète dans le cerveau humain. A la différence de la théorie métaphysique des anciens matérialistes qui imaginaient un reflet passif et inerte, le matérialisme dialectique considère le reflet de la réalité objective comme un processus dialectique, actif et contradictoire. La question de savoir comment s'effectue la connaissance de la vérité objective est très importante pour toutes les sciences, pour tous les domaines du savoir. (V. *Connaissance*.)

Dans une société divisée en classes, le reflet de la vie sociale dans la conscience humaine revêt un caractère de classe. Les idées et les théories sociales, les vues politiques ont leur origine dans les conditions de la vie matérielle de la société et dans l'existence sociale qu'elles reflètent.

**THEORIE DU RETOUR CYCLIQUE DE L'HISTOIRE.** Théorie idéaliste créée par le penseur italien *Vico* (V.). Selon cette théorie, la société humaine passe par trois stades principaux : le divin, l'héroïque et l'humain. Par âge divin, *Vico* entendait l'enfance de l'humanité, c'est-à-dire la société primitive. L'étape suivante, — âge héroïque ou adolescence, — est celle des Etats aristocratiques. L'humanité atteint le troisième stade dans la période de sa maturité, lorsque, après l'abolition des privilèges de caste, s'établit une égalité bourgeoise, formelle. Ensuite commence la désagrégation de la société, et l'histoire de l'humanité retourne à son stade initial. Rejetant les éléments progressifs de la théorie de *Vico* (l'idée du progrès social, le déterminisme historique, etc.), la philosophie et la sociologie réactionnaires contemporaines redonnent vigueur à l'idée fautive du retour continu de l'humanité vers son point de départ. Cette thèse est devenue l'arme idéologique des avocats du régime capitaliste qui rêvent de faire tourner à rebours la roue de l'histoire. Les ennemis jurés de la classe ouvrière, les prédécesseurs des fascistes tels que *Nietzsche* (V.) et *Spengler* (V.) s'en firent les protagonistes. *Nietzsche* parlait du « retour éternel » des choses, de la répétition de ce qui a existé et a disparu pour toujours. *Spengler* annonça le « déclin de l'Occident » et la résurrection de l'âge primitif. De nos jours, cette théorie est préconisée par certains idéologues de l'impérialisme. Ainsi, *Vansittart*, politicien et sociologue réactionnaire, prêche la « théorie » du mouvement à reculons, selon laquelle l'humanité, après une certaine progression, marche à rebours. *Ross* cultive des idées similaires et s'évertue à « prouver » qu'après l'instauration du capitalisme aucun nouveau progrès de la société n'est possible. *Harrington* publia des livres où, partant de la théorie du retour cyclique de l'histoire, il affirme que l'humanité actuelle reviendra inéluctablement au moyen âge et à la domination de l'Eglise catholique. Le néo-thomiste *Maritain* a lancé le mot d'ordre du « retour au moyen âge ». Cette théorie réactionnaire est combattue par les savants progressistes.

Le matérialisme historique démontre scientifiquement la progression de la société que régit la *loi de correspondance nécessaire entre les rapports de production et le caractère des forces productives* (V.). De la commune primitive au socialisme et au communisme en passant par l'esclavage, la féodalité et le capitalisme — tel est le mouvement ascendant de la société. Ce développement se réalise au cours de la lutte entre le nouveau et l'ancien, entre ce qui meurt et ce qui naît. L'ancien, le périmé a beau résister : l'avenir appartient au nouveau, au progressif. Témoins, les succès de l'édification communiste en U.R.S.S., la construction du socialisme dans les pays de démocratie populaire, la victoire de la révolution populaire en Chine.

**THEORIE ET PRATIQUE.** La question du rapport entre la théorie et la pratique est une des questions fondamentales de la science marxiste en général, de la théorie marxiste de la connaissance, en particulier. Le marxisme considère la théorie et la pratique dans leur liaison indissoluble et leur interaction, en reconnaissant à la pratique le rôle décisif. Par pratique, on entend l'ensemble des activités humaines en vue de créer les conditions indispensables à l'existence de la société. Pour le marxisme, la pratique est avant tout l'activité matérielle, la production, car l'existence même de la société, la vie des hommes en dépendent. Un des plus importants éléments constitutifs de la pratique, c'est l'activité révolutionnaire des classes, des groupes sociaux, dans le but de supprimer les régimes sociaux caducs, de leur substituer des systèmes nouveaux, avancés, favorables au progrès de la société. L'expérience scientifique est aussi une forme de la pratique. La théorie naît sur la base de la pratique, elle est le résultat d'une généralisation de l'expérience pratique des masses. Sans pratique point de théorie scientifique. La pratique pose des problèmes auxquels la théorie est appelée à répondre. Pour le marxisme, il n'y a pas de théorie se suffisant à elle-même. Seule une théorie liée à la pratique, au service de la pratique et vérifiée par la pratique, plonge ses racines dans la vie. De là, la thèse marxiste selon laquelle « le point de vue de la vie, de la pratique, doit être le point de vue premier, fondamental de la théorie de la connaissance » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 156). Les besoins de la pratique ont toujours joué un rôle déterminant pour le progrès des sciences. Ainsi, les besoins des peuples cultivateurs et éleveurs, les besoins de la navigation font naître l'astronomie et les mathématiques. Le développement des villes, des chantiers, du trafic, etc., engendre la mécanique. C'est surtout après le moyen âge, avec l'apparition et le progrès de la production capitaliste que les sciences s'épanouissent. « Si, après la sombre nuit du moyen âge, les sciences renaissent brusquement avec une force insoupçonnée et grandissent avec la rapidité du miracle, nous devons ce prodige derechef à la production » (Engels : « Dialectique de la nature », P. 1952, p. 185).

Dans la société socialiste, l'activité pratique des hommes délivrés de l'esclavage capitaliste donne libre cours au progrès de la science. Le socialisme signifie un élargissement sans précédent de toutes les sphères de l'activité humaine. L'essor impétueux de l'industrie, la réorganisation de la petite économie paysanne en une grande agriculture socialiste richement dotée de la technique moderne, la transformation planifiée de la nature à une échelle encore jamais connue, tout cela pose à la science des problèmes grandioses. Ainsi, les conquêtes de la *doctrine mitchourinienne* (V.) s'expliquent par sa liaison avec la pratique nouvelle de l'édification kolkhozienne, avec les besoins de la grande agriculture socialiste. Il en est de même pour la physique, la chimie, la géologie, etc.

Engendrée par l'activité pratique des hommes, la théorie exerce à son tour une influence énorme sur la pratique, et découvre aux hommes des perspectives nouvelles. Ainsi, la théorie marxiste-léniniste est la généralisation de l'expérience du mouvement ouvrier de tous les pays. D'autre part, il n'y a point de pratique révolutionnaire sans théorie révolutionnaire. Ce qui fait la force du marxisme-léninisme, c'est qu'en généralisant la pratique révolutionnaire, l'histoire de la société, il révèle la connexion des phénomènes, les lois objectives du développement, la marche des événements présents et futurs, prévoit, pour des années, les tendances fondamentales de l'évolution sociale, ce qui permet au parti communiste de tracer des plans rigoureusement scientifiques d'activité pratique. Ainsi donc, la théorie et la pratique se complètent et s'enrichissent l'une l'autre. La théorie devient sans objet si elle n'est pas liée à la pratique révolutionnaire, et la pratique devient aveugle si elle n'éclaire pas son chemin par la théorie révolutionnaire. La théorie doit non seulement généraliser la pratique acquise, mais aussi anticiper sur elle, lui montrer la voie à suivre, armer les hommes dans leur activité pratique. Les travaux des grands chefs du prolétariat Marx, Engels, Lénine, Staline en fournissent l'exemple.

Il y avait chez les opportunistes de la II<sup>e</sup> Internationale une divergence complète entre la théorie et la pratique. Ils ont vidé la théorie marxiste de son esprit révolutionnaire vivant, l'ont détachée de l'action révolutionnaire des masses pour la réduire à de lamentables dogmes balayés par la lutte révolutionnaire. L'unité de la théorie et de la pratique a trouvé une expression éclatante dans l'activité du Parti communiste de l'Union Soviétique. Le marxisme-léninisme incarne la théorie et la pratique révolutionnaires dans une unité véritable qui est l'étoile directrice du parti prolétarien.

Le marxisme conçoit l'unité de la théorie et de la pratique d'une façon dialectique en tenant compte des contradictions qui surgissent nécessairement entre les thèses théoriques périmées et les données nouvelles de la pratique. Ces contradictions sont surmontées par la généralisation de la pratique nouvelle, par le réajustement de la théorie à la pratique. Nos données pratiques ont une limite historique concrète, elles ne sauraient être considérées comme exhaustives. Les conditions historiques nouvelles élargissent l'activité pratique des hommes et exigent la révision de telle ou telle thèse théorique à la lumière des données pratiques nouvelles. La pratique est non seulement la base et la source du progrès de la théorie mais aussi le seul critère scientifique de la véracité de notre connaissance. (V. *Critère de la vérité.*)

**THEORIE EVOLUTIVE, OU THEORIE DE L'EVOLUTION.** Darwinisme (V. *Darwin*).

**THEORIE ORGANIQUE DE LA SOCIETE.** Théorie bourgeoise réactionnaire qui assimile la société humaine à un organisme biologique et attribue ainsi au régime capitaliste un caractère « naturel » et indestructible. A l'aide de plates analogies, le sociologue bourgeois anglais *Spencer* (V.), auteur de la théorie organique de la société, aboutit à la conclusion suivante: de même que l'organisme animal comprend trois systèmes d'organes, — ceux de la nutrition, de la distribution et de la régulation — la société doit se composer de trois classes: la classe laborieuse, nourricière de la société, la classe des marchands qui exerce des fonctions distributives ou d'échange et la classe des capitalistes industriels, qui règle la production. Le régime capitaliste devient pour *Spencer* un produit éternel et immuable des lois biologiques et la lutte du prolétariat révolutionnaire contre le capitalisme un élément « antinaturel ». Faisant l'apologie de l'empire colonial britannique, *Spencer* affirme que la nature elle-même a fait des Anglais une nation dominante. La théorie organique de la société a été reprise et développée par le sociologue réactionnaire allemand *Schäffle* qui compare les différents groupes sociaux d'une société divisée en classes aux organes du corps humain. On distingue différentes variétés de cette théorie : le *social-darwinisme* (V.), le *malthusianisme* (V.), le *racisme* (V.) et autres systèmes antiscientifiques analogues qui justifient et défendent le capitalisme. Ennemi de la classe ouvrière, *Nietzsche* (V.) a fondé sur cette sociologie sa philosophie réactionnaire. Le

caractère réactionnaire de la théorie organique explique sa popularité parmi les politiciens, philosophes et sociologues de la bourgeoisie actuelle.

Les œuvres des classiques du marxisme-léninisme dénoncent cette conception de la société comme une tentative antiscientifique de transposer les lois de la biologie dans le domaine social. Le marxisme-léninisme a prouvé qu'une telle identification des lois sociales et des lois biologiques est dictée par la volonté des réactionnaires bourgeois d'estomper la lutte du travail contre le capital. Critiquant le machiste *Bogdanov* (V.) qui se servait de notions telles qu'« énergie sociale », « sélection sociale », etc., Lénine prouve dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.) que ce sont là des mots creux et met à nu le sens réactionnaire de ces transpositions de notions biologiques dans le domaine social.

**TEOSOPHIE** (du grec [...] — dieu et [...] — sagesse). Pseudoscience qui aurait pour objet de « connaître Dieu » par un contact immédiat avec l'« au-delà ». Exemple d'obscurantisme militant, la théosophie appelle ouvertement à rejeter toutes les conquêtes de la culture, à revenir à la sorcellerie et à la magie. Les « sociétés théosophiques » sont répandues surtout en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Plusieurs universités américaines ont ouvert des chaires de théosophie.

**THESE, ANTITHESE ET SYNTHÈSE.** V. *Triade*.

« **THESES SUR FEUERBACH** ». Onze thèses de K. Marx sur *Feuerbach* (V.), écrites en 1845 et publiées pour la première fois par Engels en 1888. Critiquant Feuerbach et l'ancien matérialisme, Marx a donné, dans ce document, une esquisse géniale de sa nouvelle conception du monde. Il montre que le défaut principal de l'ancien matérialisme était son caractère contemplatif, son incompréhension de la pratique en tant que fondement de la connaissance, de l'action réciproque de l'homme et de la nature. « Le principal défaut de tout le matérialisme antérieur, y compris celui de Feuerbach, c'est que la chose, la réalité, le sensualisme, n'y sont envisagés que sous la forme d'*objet* ou de *contemplation* mais non pas en tant qu'*action humaine* concrète, en tant que *pratique* ... » (Marx : « Thèses sur Feuerbach » in Engels : « Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande », M. 1946, p. 71).

La question de la pratique, de son rôle dans le processus de la connaissance, dans la vie sociale, est le point central de toutes les thèses de Marx. Cette mise en relief du rôle de la pratique exprime un aspect capital de la révolution marxiste en philosophie. En dehors de la pratique, en dehors de l'activité pratique de la société, il est impossible de comprendre le moindre problème philosophique. La vie sociale est essentiellement pratique, écrit Marx, et la solution rationnelle des questions théoriques ne peut être trouvée que dans la pratique des hommes. Appliquant ce principe avant tout à la théorie de la connaissance, Marx critique Feuerbach qui, condamnant les divagations spéculatives de l'idéalisme, en appelle aux sens, mais considère la connaissance sensible de façon tout aussi abstraite. Comme les autres matérialistes d'avant Marx, Feuerbach ne connaissait qu'une activité théorique de l'homme, et non son activité pratique.

Dans les « Thèses sur Feuerbach », Marx formule quelques-uns des principes de la nouvelle conception matérialiste de l'histoire. Il reproche à Feuerbach d'isoler l'homme de la société, de la marche de l'histoire, de réduire l'essence de l'homme à ses qualités biologiques, de n'apercevoir que ses rapports avec la nature, et non les rapports sociaux entre les hommes. Marx énonce sa fameuse définition de l'essence humaine. « L'être humain n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. C'est dans sa réalité l'ensemble des rapports sociaux » (*Ibid.*, p. 73).

Faute de le comprendre, Feuerbach ne pouvait critiquer à fond la religion. Comme le note Marx, toute cette critique consiste à dissoudre le monde religieux en le ramenant à sa base terrestre. Feuerbach estimait avec raison que les hommes ont créé les dieux à leur image, mais il ne voyait pas les causes de classe qui engendrent, dans la religion, le dédoublement du monde en monde spirituel et en monde matériel, il ne comprenait pas qu'il est impossible d'anéantir la religion sans anéantir l'exploitation, l'inégalité sociale, propres à la société de classe. C'est pourquoi le principal, dit Marx, est de critiquer la base terrestre, c'est-à-dire les rapports sociaux dominants, et de les transformer par l'action révolutionnaire. Les « Thèses » de Marx sont pénétrées de l'idée de la transformation révolutionnaire du monde. Dans cette ébauche, Marx a formulé le principe célèbre qui exprime avec éclat l'essence révolutionnaire du marxisme : « Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* différemment le monde ; mais il s'agit de le *transformer* » (*Ibid.*, p. 74). Les idées géniales des « Thèses sur Feuerbach » ont été par la suite amplement et profondément développées dans les œuvres de Marx et d'Engels.

**THIERRY Augustin** (1795-1856). V. *Historiens français de la Restauration*.

**THOMAS D'AQUIN** (1225-1274). Théologien chrétien et philosophe scolastique du moyen âge, idéologue notoire de la féodalité en Europe occidentale. Né en Italie, il enseignait la philosophie et la théologie à Cologne, Paris, Bologne et Naples. L'Eglise catholique considère le système métaphysique de Thomas d'Aquin comme sa doctrine officielle. La philosophie thomiste, servante de la théologie, est destinée à prouver l'existence de Dieu, à « légitimer » les mythes chrétiens, à défendre le régime féodal et les prétentions du pape à l'hégémonie mondiale. Le thomisme est un dogmatisme théologique dont l'ambition est de prouver la vérité des dogmes et canons de l'Eglise. Cette philosophie repose sur la doctrine d'*Aristote* (V.) falsifiée et accommodée aux exigences de l'Eglise, vidée de tout ce qu'elle avait de vivant.

Dans la querelle des *universaux* (V.), Thomas d'Aquin, s'en tenant au réalisme scolastique modéré, affirme que les concepts existent avant les choses particulières (dans la pensée divine), dans les choses elles-mêmes (comme l'universel dans le singulier) et après les choses (dans l'esprit humain qui les pénètre).

Le thomisme est, dans toute l'histoire de la philosophie, un des systèmes les plus hostiles à la conception matérialiste scientifique. Depuis 700 ans, les thomistes mènent une lutte acharnée contre le progrès social et culturel de l'humanité. Les philosophes réactionnaires actuels exhument la doctrine de Thomas d'Aquin qu'ils apprennent pour soutenir le capitalisme. (V. *Néo-thomisme* ; « *Réalisme* » médiéval.)

**TIMIRIAZEV Kliment Arkadiévitch** (1843-1920). Grand savant russe, défenseur du darwinisme, de la biologie matérialiste, fondateur de la théorie moderne de la photosynthèse. Pénétré tout jeune encore des idées démocratiques révolutionnaires des grands penseurs russes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il voua son activité scientifique et sociale à la science d'avant-garde et au peuple travailleur. Les opinions progressistes de Timiriazev lui attirèrent les poursuites du gouvernement tsariste. Il fut, à partir de 1894, l'objet de la surveillance continue de la police secrète. Dès avant la Révolution, sous l'influence des idées marxistes-léninistes et de l'essor du mouvement ouvrier, il s'était rangé sous le drapeau invincible du communisme. Il accueillit avec enthousiasme la Grande Révolution socialiste d'Octobre. Les cheminots du réseau Moscou-Koursk l'élirent député au Soviet de Moscou, les savants bolcheviks le nommèrent membre de l'Académie socialiste, plus tard Académie communiste. Le Commissariat du peuple à l'Instruction publique désigna Timiriazev membre du Conseil savant d'Etat. Timiriazev dénonça dans la presse la campagne des impérialistes contre le parti communiste et ses chefs, il démasqua les buts impérialistes de la croisade des quatorze Etats contre la jeune république des Soviets. Le 27 avril 1920, Lénine écrivit à Timiriazev : « J'étais tout à fait enthousiasmé en lisant vos remarques contre la bourgeoisie et en faveur du pouvoir soviétique » (Lénine : Œuvres, t.35, éd. russe, p. 380). Il s'agissait du livre de Timiriazev « La science et la démocratie » dans lequel le savant exhortait les personnalités scientifiques à l'unité avec le peuple travailleur. Les dernières paroles de Timiriazev prononcées quelques heures avant sa mort respirent un amour profond et un grand dévouement pour le parti communiste : « Je suis sûr et persuadé que les bolcheviks fidèles au léninisme travaillent pour le bien du peuple et le mèneront au bonheur... Transmettez à Vladimir Ilitch mon admiration pour sa solution géniale, théorique et concrète, des problèmes mondiaux. Je considère comme un grand bonheur d'avoir été son contemporain et le témoin de sa glorieuse activité. Je m'incline devant lui et je désire que chacun le sache. »

En philosophie, Timiriazev était un matérialiste convaincu ; il soutenait une lutte implacable contre l'idéalisme. Il soumit à une critique sévère l'idéalisme en philosophie à commencer par *Platon* (V.) et finissant par les idéalistes subjectifs Bergson, Bateson, Mach, James et autres. Dans ses recherches Timiriazev s'inspirait de la « méthode historique » qui comporte des éléments de dialectique matérialiste : reconnaissance de la connexion de tous les phénomènes naturels, de leur développement, de la lutte des contraires, de la causalité, de la nécessité, etc. Il a été un brillant vulgarisateur de la science. Ses livres « Charles Darwin et sa théorie », « La méthode historique en biologie » et autres restent jusqu'à nos jours le meilleur exposé du darwinisme. Sa « Vie des plantes » jouit également d'une grande popularité. Grâce à son interprétation matérialiste du développement du monde organique Timiriazev a fait un grand pas en avant par rapport à Darwin. A la différence des darwinistes dits orthodoxes, Timiriazev considérait comme facteurs principaux de l'évolution, non pas la lutte intra-spécifique, mais le milieu extérieur qui modifie l'organisme, l'hérédité qui fixe ces modifications et la sélection qui adapte les organismes aux conditions extérieures. L'organisme et son milieu sont considérés par lui dans le plan de leur unité indestructible. A ce propos, il donne une haute appréciation des aspects positifs de la théorie de *Lamarck* (V.) sur la dépendance des formes organiques vis-à-vis des circonstances extérieures. « Ce n'est qu'en unissant cet aspect du lamarckisme au darwinisme qu'on pourra obtenir la solution complète du problème biologique », écrivait-il. Il reconnaissait que la variabilité des organismes est fonction de leur adaptation aux circonstances extérieures. Il fut le premier à avancer la thèse des exigences de l'organisme envers les conditions du milieu extérieur. Timiriazev souligna par sa doctrine *de l'alternance* des degrés de développement des plantes, l'existence de modifications qualitatives dans l'ontogenèse de l'organisme. Cette thèse fut développée plus tard par *Mitchourine* (V.) et notamment par l'académicien T. Lyssenko qui créa la théorie du développement stadial des plantes. Timiriazev reconnaissait la possibilité de l'hybridation non seulement sexuelle mais aussi végétative et il attirait l'attention sur le grand rôle revenant à la pollinisation croisée des plantes. Il reprochait violemment au weismanisme-mendélisme de reconnaître l'existence d'une substance spéciale de l'hérédité ne subissant pas l'influence du milieu. Les travaux de Timiriazev sur la photosynthèse contribuèrent puissamment au développement de la biologie. Il démontra que la photosynthèse était soumise à la loi de la conservation de l'énergie comme tous les phénomènes du monde inerte. Ce fut un coup terrible porté au vitalisme, à sa théorie d'une « force vitale » particulière propre aux végétaux et aux animaux. Timiriazev ne limite pas la tâche de la biologie à la connaissance des lois du développement des animaux et des plantes, il pose le problème de la modification consciente des formes organiques. Il affirme que la science doit enseigner au laboureur à faire pousser deux épis là où autrefois il n'en poussait qu'un. Timiriazev est l'auteur de « La culture de la terre et la physiologie des plantes », ouvrage qui traite de problèmes agronomiques importants.

Malgré le despotisme tsariste, Timiriazev est non seulement parvenu à sauvegarder et à défendre le noyau matérialiste du darwinisme, mais il le développa et prépara une nouvelle étape du développement de la biologie : la théorie mitchourinienne. C'est là le grand mérite de ce célèbre penseur et biologiste russe. Au cours de dizaines d'années, il était en tête de la biologie matérialiste d'avant-garde dans sa lutte contre la tendance réactionnaire et idéaliste des ennemis du darwinisme : weismanistes, vitalistes, etc. Il rejetait toute transposition vulgaire des lois biologiques dans le domaine des phénomènes sociaux.

**TOLAND John** (1670-1722). Philosophe matérialiste anglais. Ses idées se sont formées à l'époque où la grande bourgeoisie préconisait une politique de compromis avec la noblesse, alors que la moyenne bourgeoisie se dressait résolument contre les féodaux, en faveur du développement capitaliste de l'Angleterre. Toland fut l'idéologue des milieux démocratiques bourgeois. Fondateur du mouvement des libres penseurs, il exerça une influence notable sur les encyclopédistes français *Voltaire* (V.), *Diderot* (V.), *Holbach* (V.), *Helvétius* (V.), etc. Il devient athée après avoir critiqué la religion sous l'angle du déisme. Il nie l'immortalité de l'âme, la récompense dans l'au-delà, la création du monde, les miracles, démontre que les livres sacrés n'ont rien de divin, cherche l'origine de la religion dans la vie terrestre, etc. Le principal mérite de Toland est d'avoir professé la doctrine de l'unité de la matière et du mouvement. Le mouvement est pour lui une propriété essentielle et inhérente de la matière. C'est de ce point de vue qu'il critique *Spinoza* (V.) qui excluait le mouvement des propriétés essentielles de la matière, ainsi que *Newton* (V.) et *Descartes* (V.) qui voyaient en Dieu la source du mouvement. La matière est éternelle et indestructible ; l'univers est infini. Mais Toland ne dépasse pas le cadre du *matérialisme mécaniste* (V.) : il nie la

contingence ; pour lui la pensée n'est qu'un mouvement purement physique de la substance cérébrale, il ne reconnaît pas de changements qualitatifs au mouvement de la matière. Son livre athéiste, intitulé « Le Christianisme sans mystères » (1696), déchaîna la fureur du clergé et fut condamné au feu. Pour se soustraire à l'arrestation, Toland dut fuir d'Irlande. Principal ouvrage philosophique : « Lettres à Serena » (1704).

**TRANSCENDANTAL ET TRANSCENDANT.** Termes employés dans la philosophie idéaliste de *Kant* (V.). *Transcendental* se rapporte non à l'objet, au contenu, à la matière de la connaissance, mais aux formes *a priori* de la connaissance, c'est-à-dire antérieures à l'expérience : le temps, l'espace, la causalité, la nécessité et autres catégories et principes de la logique sans lesquels — selon les vues idéalistes de Kant — l'expérience et la connaissance font impossibles. Aux yeux de Kant tout ce qui dépasse les limites de la connaissance expérimentale est *transcendant*. Ainsi, les « choses en soi » sont transcendantes. (V. « *Chose en soi* » et « *chose pour nous* ».)

**TRANSFORMISME** (ou théorie évolutionniste). Théorie traitant des modifications subies par les êtres vivants. Le transformisme enseigne que les nombreuses espèces végétales et animales qui existent de nos jours sont le résultat d'un long processus d'évolution et proviennent d'un nombre restreint d'espèces originelles disparues, qui différaient des espèces actuelles. Le transformisme lutte contre le principe métaphysique qui affirme l'immutabilité des êtres vivants et nie tout développement dans la nature. Le transformisme a été justifié par la théorie de *Darwin* (V.).

**TRAVAIL.** « Le travail est avant tout un processus qui se déroule entre l'homme et la nature, un processus dans lequel l'homme joue lui-même le rôle d'intermédiaire, de régulateur et de contrôleur dans l'échange de matières qui se fait entre lui et la nature » (Marx : « *Das Kapital* », Erster Band, Buch I, B. 1953, S. 185). En agissant sur la nature ambiante, l'homme la modifie et se modifie lui-même. En transformant la nature, l'homme réalise ses buts conscients, adapte les objets naturels à ses besoins. Le processus du travail comprend trois éléments nécessaires : 1° l'action de l'homme qui poursuit certaines fins, c'est-à-dire le travail proprement dit ; 2° l'objet du travail ; 3° les moyens de production à l'aide desquels l'homme exerce son action sur l'objet du travail.

Condition première et fondamentale de la vie humaine, le travail non seulement procure à l'homme des moyens d'existence, mais il crée l'homme lui-même. Grâce au travail, l'homme s'est détaché du règne animal. Un des traits essentiels qui distinguent l'homme de l'animal, c'est que ce dernier se sert de produits naturels tout faits, alors que l'homme contraint la nature à servir les fins qu'il poursuit, la modifie, la soumet à ses besoins.

Dans les différentes formations économiques et sociales, le travail se manifeste sous des formes diverses qui correspondent aux rapports sociaux d'une époque donnée. Dans la commune primitive le travail est collectif et les moyens de production aussi bien que les résultats du travail appartiennent à la collectivité. Sous ce régime il n'y a pas d'exploitation. Mais dans cette société, en raison du faible développement des forces productives, l'homme est, dans une grande mesure, esclave des lois aveugles de la nature. Ce qui distingue toutes les formations économiques et sociales antagoniques, c'est que le travail de l'homme devient l'objet d'une exploitation féroce : c'est le travail de l'esclave sous le régime esclavagiste, celui du serf sous le régime féodal, le travail de l'ouvrier dans la société capitaliste. Avec le capitalisme, l'exploitation atteint son point culminant. Dans la société bourgeoise, la division du travail prend une forme monstrueuse en enchaînant l'ouvrier à une opération peu compliquée, en le transformant en un ouvrier partiel et, depuis l'avènement du machinisme, en un appendice de la machine. Sous le capitalisme, le travail mutile et abrutit l'homme physiquement et moralement. Dans la société féodale, la discipline du travail est la discipline du fouet, alors que sous le capitalisme, c'est la discipline imposée par la faim.

Au lieu d'être le premier besoin de la vie, le travail sous le capitalisme est une malédiction pour l'ouvrier, et comme un vampire il suce la moelle de ses os. Seule la révolution socialiste, prolétarienne, délivre l'ouvrier de l'exploitation. Ce n'est qu'avec le socialisme et surtout le communisme que le travail devient vraiment ce qu'il doit être, c'est-à-dire une source de jouissance et d'inspiration créatrice, et non pas seulement un moyen d'existence.

En U.R.S.S., les rapports de production nouveaux, socialistes, ont engendré une conception du travail entièrement nouvelle. Le travail est devenu une question d'honneur, de gloire, de vaillance et d'héroïsme. Le socialisme est fondé sur le labeur conscient de millions de constructeurs de la société socialiste. Socialisme et travail sont inséparables. Après avoir réalisé un type supérieur d'organisation sociale du travail par rapport au capitalisme, le peuple soviétique, dirigé par le parti communiste, a créé une nouvelle discipline du travail, libre et consciente, qui a pour fondement le labeur humain délivré de toute exploitation : chaque citoyen travaille pour lui-même, pour la société socialiste et non pour le capitaliste ou le propriétaire foncier. « Le travail en U.R.S.S. est pour tout citoyen apte au travail un devoir et une question d'honneur, selon le principe : « celui qui ne travaille pas ne doit pas manger » (« Constitution de l'U.R.S.S. »). Le socialisme a pour principe la répartition des biens matériels selon le travail fourni. Cela signifie que le travail sous le socialisme est le critère suprême dans l'appréciation de l'activité de chaque membre de la société socialiste ; chacun reçoit une quantité de produits conforme à la quantité et à la qualité du travail fourni. Le contrôle de la société socialiste sur la mesure du travail et la mesure de la consommation signifie que la part du travailleur dans le produit collectif dépend de sa participation au travail social, de la quantité et de la qualité du travail fourni.

La transition du socialisme au communisme implique un travail hautement productif, capable d'assurer l'abondance des articles de consommation. C'est alors que la société pourra abolir l'ancienne estimation d'après la quantité et la qualité du travail fourni et inscrire sur ses drapeaux : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. » Dans la société communiste, la quantité de travail sera évaluée directement par le temps (les heures) employé et non plus par l'intermédiaire de la valeur et de ses formes. « Le travail communiste, au sens le plus étroit, le plus strict du mot, c'est le travail fourni gratuitement au profit de la société... c'est un travail volontaire fourni en dehors de toute norme, sans attendre une rémunération, sans convenir d'une récompense, un travail conditionné par l'habitude de travailler pour la collectivité et par le sentiment (devenu habitude) de la nécessité de travailler au profit de la collectivité, — un travail répondant à un besoin de l'organisme sain » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. II, 2<sup>e</sup> partie, M. 1954, p. 343).

Sous le communisme, le travail sera le premier besoin vital des hommes et deviendra une jouissance au lieu d'être un lourd fardeau, comme c'est le cas en régime capitaliste. Le progrès culturel de la société, une des conditions nécessaires pour passer du socialisme au communisme, assurera à tous les membres le développement complet de leurs aptitudes physiques et intellectuelles, la possibilité de choisir librement une profession au lieu d'être enchaînés pour la vie entière à un métier. Pour atteindre ce but, des changements importants dans les conditions du travail sont indispensables. Aussitôt que les prémisses matérielles objectives le permettront, il faudra réduire la journée de travail, instituer l'enseignement polytechnique général et obligatoire, améliorer radicalement les conditions d'habitat, élever sensiblement les salaires réels des ouvriers et des employés, etc.

**TRIADÉ.** Dans la philosophie de *Hegel* (V.), schéma du développement. Selon Hegel, tout processus passe par trois degrés. Le premier, la thèse, est nié par le second, l'antithèse ; le second est nié à son tour par le troisième, la synthèse, appelé ainsi parce qu'il tout en niant le degré précédent, il réunit en soi d'une manière nouvelle des traits inhérents aux deux degrés qui précèdent. Chez Hegel, la triade est un schéma auquel il adapte artificiellement la réalité. *Dühring* (V.) et *Mikhaïlovski* (V.) tentèrent de mettre au compte du marxisme la triade hégélienne. Quand Marx voulait montrer le caractère inévitable de la victoire du socialisme, il ne procédait pas, selon eux, à une analyse concrète des lois économiques de l'évolution sociale, mais recourait à une triade, c'est-à-dire à un schéma préconçu : la propriété privée capitaliste étant à l'extrême opposé de la propriété collective, celle-ci devra inévitablement l'emporter sur celle-là. En fait, Marx prouvait l'imminence de la victoire du socialisme par l'étude objective des contradictions économiques du capitalisme. La dialectique marxiste aborde le monde vivant dans toute sa complexité, dans toutes ses contradictions et ses changements, sans l'accommoder artificiellement à des schémas abstraits. La doctrine hégélienne des triades exprime, bien que sous une forme idéaliste, erronée, une transition de l'inférieur au supérieur telle que le degré supérieur garde des traits positifs des degrés inférieurs. Tel est le noyau rationnel de cette doctrine. (V. également *Négation de la négation*.)

**TYPES DE RAPPORTS DE PRODUCTION.** L'histoire compte cinq types fondamentaux de rapports de production : la commune primitive, l'esclavage, le féodalisme, le capitalisme, le socialisme. Sous le régime de la *commune primitive* (V.) les hommes sont impuissants dans leur lutte contre la nature. Ils n'ont à leur disposition que de grossiers outils de pierre, l'arc et la flèche, et sont obligés de travailler en commun, collectivement. De là la propriété commune des moyens de production et des produits. Il n'y a ni classes ni exploitation. Avec l'apparition des instruments de métal, de la hache de fer et de la charrue avec soc en fer, les tribus nomades passent à la vie sédentaire et s'adonnent à l'agriculture et aux métiers. La croissance de la productivité du travail engendre la propriété privée, l'échange et l'accumulation des richesses entre les mains d'un petit nombre. Les classes surgissent : esclaves et maîtres. Sous *l'esclavage* (V.), le maître est le propriétaire des moyens de production et de l'esclave. Le travail des hommes, exempt dans la commune primitive de toute exploitation, est remplacé par celui des esclaves exploités. Plus tard, l'extension de l'esclavage et la situation servile des esclaves aboutissent à la destruction de la force productive fondamentale de la société, la main-d'œuvre. Les soulèvements des esclaves, ainsi que les coups portés à Rome du dehors, ont provoqué la désagrégation du régime esclavagiste auquel a succédé le régime féodal. Les rapports de production sous le *féodalisme* (V.) ont pour base la propriété du seigneur féodal sur les moyens de production et sa propriété partielle sur les travailleurs, les paysans serfs. La grande propriété féodale de la terre coexiste avec la propriété du paysan et de l'artisan sur leurs instruments de production ; c'est la propriété fondée sur le travail personnel de l'artisan et du serf. Le seigneur féodal préfère le serf, plus intéressé que l'esclave à sa besogne. Le serf paye une redevance en nature, est soumis à diverses corvées, etc., et plus tard, avec le développement de l'économie marchande, il paye une redevance en argent. L'accroissement des forces productives, l'essor du commerce au sein du féodalisme engendrent la manufacture capitaliste, grand atelier où le capitaliste exploite des dizaines et des centaines d'ouvriers-artistes. L'introduction de machines dans la production transforme la manufacture artisanale en grande industrie et entraîne des modifications radicales dans les *rapports de production* (V.).

A la domination de la grande propriété terrienne féodale et de la petite propriété se substitue la domination de la grande propriété capitaliste, industrielle et commerciale. La classe des capitalistes qui possède les moyens de production, et les ouvriers salariés privés de moyens de production, exploités par les capitalistes, telles sont les classes fondamentales sous le *capitalisme* (V.). Avec le développement du capitalisme ses contradictions s'accroissent de plus en plus. Le caractère social de la production dans la grande industrie entre en contradiction avec la forme privée de l'appropriation. La concurrence, l'anarchie de la production, l'exploitation impitoyable des ouvriers et de tous les travailleurs, qui sont les principaux consommateurs, tous ces phénomènes inséparables de la domination de la propriété privée capitaliste aboutissent à des crises de surproduction qui détruisent les forces productives et vouent la classe ouvrière au chômage, à la famine et à la misère. Les contradictions du capitalisme deviennent particulièrement aiguës au stade suprême de son développement, à l'époque de l'impérialisme. Les rapports de production capitalistes cessent de correspondre au caractère des forces productives de la société et s'opposent à elles dans une contradiction irréductible.

La révolution prolétarienne détruit les rapports de production bourgeois et établit des rapports de production socialistes, qui correspondent pleinement aux forces productives en développement, au caractère social de la production. Sous le *socialisme* (V.) les rapports de production ont pour base la propriété collective des moyens de production : propriété d'Etat et propriété coopérative kolkhozienne. Les classes exploiteuses et l'exploitation sont supprimées. Les produits sont répartis d'après le travail fourni, selon le principe : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. » (V. *Socialisme et communisme*.)

## U

**UNITE ET DIVERSITE DU MONDE.** L'univers n'est que matière en mouvement. Il n'existe pas d'autre monde que celui de la matière infinie qui se meut dans le temps et dans l'espace. La thèse marxiste sur l'unité du monde matériel rejette entièrement toutes les inventions quant à l'« esprit créateur », le « principe initial du monde », « Dieu », l'« idée absolue », etc.



Le monde est un dans sa diversité. Le monde matériel, la nature, c'est la diversité infinie d'objets, de corps, de phénomènes et de processus. C'est la nature inorganique, le monde organique, la société, dans toute leur diversité et leur richesse inépuisable. La diversité du monde réside dans la différence *qualitative* des choses et des processus matériels, dans la diversité des formes du mouvement de la matière. La diversité qualitative du monde, la diversité des formes du mouvement matériel existent dans l'unité. L'unité réelle du monde, c'est sa matérialité. L'unité du monde et sa diversité sont en rapport dialectique ; elles sont intimement, indissolublement liées entre elles ; la matière n'existe que sous des formes qualitativement diverses ; toute la diversité du monde, c'est la diversité des formes de la matière qui est une dans un monde matériel unique. Toutes les données de la science et de l'activité pratique confirment sans contestation possible l'unité du monde matériel.

**UNITE MORALE ET POLITIQUE DE LA SOCIETE SOVIETIQUE.** L'une des forces motrices les plus importantes de la société soviétique, apparue à la suite de la liquidation des classes exploiteuses et du triomphe du socialisme, sur la base de la communauté d'intérêts et de la collaboration des ouvriers, des paysans et des intellectuels. Elle exprime le fait que la classe ouvrière, la paysannerie, les intellectuels, toutes les nationalités et tous les peuples de l'U.R.S.S. accordent leur appui unanime à la politique du parti communiste et du Gouvernement soviétique, et luttent activement pour la mise en œuvre de cette politique. Elle signifie que les larges masses du peuple ont fait leurs règles essentielles de la morale socialiste.

Le parti a forgé, développé et consolidé l'unité morale et politique de la société soviétique au cours de la lutte pour l'abolition du capitalisme et la construction du socialisme. Le mode de production socialiste en est la base économique. Ayant libéré les forces productives des chaînes de la propriété privée des moyens de production, le socialisme a rendu possible l'épanouissement de l'activité créatrice des travailleurs, de leur esprit d'initiative, de l'enthousiasme au travail. Sur la base de la propriété collective des moyens de production se sont instaurés les rapports de production socialistes : rapports de collaboration et d'entraide fécondes des travailleurs. La propriété privée des moyens de production divise les gens. La propriété socialiste les unit, elle développe le sentiment de la collectivité, de la collaboration et de l'entraide. Satisfaire au maximum les besoins matériels et culturels de la société, telle est l'exigence de la *loi économique fondamentale du socialisme* (V.). Ayant découvert cette loi, et l'utilisant au profit de la société, le pouvoir soviétique et le parti communiste ont groupé les Soviétiques autour de ce but élevé : le communisme. La lutte de classe implacable entre exploités et exploités est la force motrice du développement de la société capitaliste. Les réformistes actuels, ces défenseurs du régime fondé sur l'exploitation, trompent le peuple en prêchant l'« union sociale », l'« harmonie de classes », impossibles sous le capitalisme. C'est encore Marx et Engels qui dans le « *Manifeste du Parti communiste* » (V.) ont montré que l'opprimé et l'opresseur sont en opposition perpétuelle et soutiennent entre eux une lutte implacable. Dans le monde capitaliste on ne conçoit pas d'unité politique et morale de la société, car ses classes antagoniques ne peuvent se concilier. La dictature de la classe ouvrière, l'abolition des classes exploiteuses et l'édification du socialisme, tel est le seul moyen de créer une société où règnent la concorde et l'unité, où l'on ignore la lutte des classes, et dont les membres soient unis par l'idée de la lutte pour le communisme. L'alliance des ouvriers et des paysans, qui s'est transformée en amitié, est un des principaux facteurs de l'unité morale et politique de la société soviétique.

L'Etat des Soviets constitue la base politique de l'unité de la société soviétique. Il est l'Etat du peuple même, son principal instrument dans l'édification du communisme et la défense du pays. La démocratie socialiste soviétique assure aux masses les plus larges des travailleurs une participation constante et décisive à l'administration de l'Etat. Elle assure réellement une égalité complète à tous les travailleurs. La situation qu'un Soviétique occupe dans la société n'est fonction que de son travail pour le bien de la patrie et de ses aptitudes personnelles. Des millions de travailleurs participent activement à la vie politique. L'Etat soviétique est un Etat essentiellement internationaliste. Pour la première fois dans l'histoire, il a bâti des relations d'amitié et de collaboration entre les peuples et les nations qui font partie de l'U.R.S.S. Cette amitié représente une force puissante qui cimente l'unité morale et politique de la société soviétique, en constitue l'une des bases principales. Il ne saurait y avoir d'unité morale et politique dans la société capitaliste pour cette raison que le régime bourgeois attise la haine entre les peuples et poursuit une politique de discrimination raciale. L'U.R.S.S. est le premier Etat multinational où tous les peuples, grands et petits, sont indéfectuellement unis et bâtissent leur vie sur la base d'une confiance et d'une collaboration mutuelles. Le *patriotisme soviétique* (V.) est un facteur important qui contribue à renforcer l'unité de la société soviétique, car il combine harmonieusement les traditions nationales des peuples et les intérêts vitaux communs à tous les travailleurs de l'U.R.S.S.

La base idéologique de l'unité morale et politique de la société soviétique, c'est la doctrine du parti communiste, la doctrine marxiste-léniniste, trempée dans de nombreux combats et dans la construction du socialisme en U.R.S.S. La cohésion du peuple groupé autour du parti communiste est la manifestation la plus éclatante de l'unité morale et politique qui anime la société soviétique, elle en est aussi la condition. L'histoire du parti communiste montre au peuple que le parti exprime fidèlement, avec esprit de suite, les intérêts des travailleurs, qu'il est le guide et l'organisateur des masses. Le peuple soviétique voit dans le parti communiste son guide reconnu. Aucun parti n'a jamais joui auprès des masses d'un prestige comparable à celui du Parti communiste de l'U.R.S.S.

L'unité morale et politique s'est manifestée concrètement en tant que force motrice de la société soviétique dans la victoire de l'U.R.S.S. au cours de la deuxième guerre mondiale, dans les exploits héroïques des Soviétiques, au front et à l'arrière. Elle s'est manifestée et se manifeste avec éclat dans le libre travail socialiste, dans la réalisation des plans de développement économique et culturel tracés par le parti et l'Etat, dans l'activité politique et économique des citoyens de l'U.R.S.S. en train de bâtir la société communiste. Cette unité se fortifiera encore plus au cours de la transition graduelle du socialisme au communisme, quand aura disparu la *différence essentielle entre la ville et la campagne* (V.), entre le travail intellectuel et le travail manuel (V. *Différence essentielle entre le travail intellectuel et le travail manuel*) et quand se seront effacées les différences de classe qui distinguent encore ouvriers et paysans. Cette unité est un gage de l'édification totale du communisme en U.R.S.S.

**UNIVERSAUX** (lat. *universalis* — général). Terme philosophique employé couramment dans la scolastique médiévale. Il désigne des concepts généraux : l'espèce, le genre et l'universalité. La question des universaux a été au centre des discussions entre les nominalistes et les « réalistes » du moyen âge. Pour les « réalistes » les « universaux », considérés comme des entités spirituelles, idéales, avaient une existence réelle. Les nominalistes niaient l'existence réelle des universaux et affirmaient qu'il n'y avait que des choses particulières, individuelles, perceptibles aux sens. (V. *Nominalisme* ; « *Réalisme* » médiéval.)

**UNIVERSEL**. V. *Singulier, particulier et universel*.

« **UN PAS EN AVANT, DEUX PAS EN ARRIERE** ». Ouvrage de V. Lénine écrit en février-mai 1904, et publié en mai de la même année. Cet ouvrage met au point les principes d'organisation d'un parti marxiste de type nouveau, qui sont devenus les bases d'organisation du Parti communiste de l'Union Soviétique et de tous les partis communistes frères. Lénine riposte à la campagne de sabotage menée par les menchéviks contre les décisions du II<sup>e</sup> congrès du P.O.S.D.R. Après s'être emparés de l'« *Iskra* », organe central du parti, les menchéviks firent dans ses colonnes une propagande effrénée visant au relâchement de l'organisation, de l'esprit de parti, de la discipline du parti, ils tentaient de justifier l'indiscipline anarchiste, entravaient de toutes les manières la création d'un véritable parti marxiste, capable de conduire la classe ouvrière dans sa lutte pour le socialisme. Les menchéviks étaient partisans d'un parti réformiste et non d'un parti révolutionnaire. Ils voulaient, en Russie, un parti ouvrier organisé sur le modèle des partis de la II<sup>e</sup> Internationale. Dans son ouvrage, Lénine a montré que le parti marxiste est une formation de la classe ouvrière, son détachement d'avant-garde conscient, armé de la connaissance des lois du développement social, des lois de la lutte de classe ; que le parti est le guide politique de la classe ouvrière, son état-major, et que tous ceux qui nient cette particularité du parti livrent le mouvement ouvrier à la spontanéité, en font un parti trade-unioniste. Le parti, indique Lénine, n'est pas simplement la partie avancée, consciente, de la classe ouvrière, mais c'est un détachement organisé d'hommes réunis par une même volonté, une même action, une même discipline, et c'est pourquoi il est toujours à la pointe du prolétariat en lutte et il introduit l'esprit d'organisation et de discipline dans la grande masse des travailleurs sans-parti. Le parti est la forme supérieure d'organisation de la classe ouvrière. Dans sa lutte contre la bourgeoisie, le prolétariat crée les associations les plus diverses : syndicats, groupes parlementaires, coopératives, unions des jeunesses, institutions culturelles, etc. Mais chacune de ces organisations, tout en ayant une grande importance dans la lutte du prolétariat, défend une partie seulement de ses intérêts. Pour réaliser l'unité de la lutte de classe du prolétariat, pour orienter cette lutte vers son but, la satisfaction de ses intérêts *vitaux*, il faut une organisation qui soit à la tête de toutes les associations prolétariennes, les dirige dans la voie révolutionnaire et soumette toute leur activité à la lutte pour la dictature du prolétariat. Une telle organisation ne peut être qu'un parti marxiste. Le parti sera en mesure de jouer son rôle de champion de la dictature du prolétariat, s'il est solidement, intimement uni aux grandes masses populaires, si les hommes les meilleurs de la classe ouvrière viennent constamment grossir ses rangs. Le parti ne peut fonctionner normalement que s'il est organisé suivant les principes du centralisme (et dans les conditions d'une activité légale, du centralisme démocratique), avec des statuts uniques et une discipline unique, avec un seul organisme de direction — le congrès du parti (et, dans l'intervalle des congrès, le Comité Central du Parti), avec soumission de la minorité à la majorité, des organisations locales aux organisations centrales, des organisations inférieures aux organisations supérieures. Lénine a élaboré les principes essentiels de la direction du parti dont le plus important est celui de la direction collective. Le parti ne sera une organisation révolutionnaire de combat que s'il exige une discipline sévère de tous ses membres, des simples adhérents jusqu'aux dirigeants, que s'il n'y a pas dans le parti de membres pour qui la discipline du parti ne serait pas obligatoire. Tels sont les principes d'organisation du parti marxiste développés par Lénine dans son livre. « Son rôle historique, c'est que Lénine y a le premier, dans l'histoire du marxisme, élaboré la *doctrine du parti* en tant qu'*organisation* dirigeante du prolétariat, en tant qu'*arme* essentielle entre les mains du prolétariat, sans laquelle il est impossible de vaincre dans la lutte pour la dictature prolétarienne » (« Précis d'Histoire du P.C.(b) de l'U.R.S.S. »).

Lénine a montré dans son ouvrage que les partis de la II<sup>e</sup> Internationale, nés dans la période d'un développement relativement pacifique du capitalisme et adaptés à la seule lutte parlementaire, se sont révélés inopérants dans une époque nouvelle, où les collisions de classes revêtent un caractère déclaré, où la question du pouvoir, de la dictature du prolétariat est à l'ordre du jour. « Le prolétariat n'a pas d'autre arme dans sa lutte pour le pouvoir que l'organisation. Divisé par la concurrence anarchique qui règne dans le monde bourgeois, accablé sous un labeur servile pour le capital, rejeté constamment « dans les bas-fonds » de la misère noire, d'une sauvagerie inculte et de la dégénérescence, le prolétariat peut devenir — et deviendra inévitablement — une force invincible pour cette seule raison que son union idéologique basée sur les principes du marxisme est cimentée par l'unité matérielle de l'organisation qui groupe les millions de travailleurs en une armée de la classe ouvrière. A cette armée ne pourront résister ni le pouvoir décrépit de l'autocratie russe, ni le pouvoir en décrépidité du capital international » (Lénine : Œuvres choisies en deux volumes, t. I, 1<sup>re</sup> partie, M. 1954, p. 655).

**UTILITARISME** (lat. *utilitas*). Ethique idéaliste d'après laquelle l'intérêt particulier est à la base de la conduite humaine. Le moraliste bourgeois anglais Bentham est le représentant le plus typique de cette doctrine. Les matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle qui niaient les normes morales religieuses du féodalisme, soutenaient qu'un égoïsme raisonnable devait régler la conduite humaine. Ils préconisaient l'union raisonnable des intérêts individuels et sociaux. Les vues des matérialistes français, hautement progressistes pour l'époque, ont été vulgarisées par Bentham, selon lequel le comportement humain aurait pour règle l'avantage personnel dans le sens étroit de ce terme, l'égoïsme vulgaire et les intérêts particuliers. D'après Bentham, tout ce qui est utile aux bourgeois l'est aussi à la société. Les racines sociales de l'utilitarisme résident dans les conditions de la société bourgeoise elle-même, car dans le monde de la concurrence capitaliste chacun ne pense qu'à soi. Telle est la signification de classe de cette théorie. L'utilitarisme est largement répandu dans la philosophie bourgeoise actuelle. Le *pragmatisme* (V.), un des courants les plus en vogue de la philosophie réactionnaire de nos jours, considère que le critère de la vérité est l'« utilité » comprise dans un sens subjectif. L'utilitarisme et le pragmatisme sont destinés à prouver que le bien suprême, c'est le succès des hommes d'affaires, leur course aux profits. L'utilitarisme permet à la bourgeoisie réactionnaire de

justifier n'importe quel forfait, y compris les guerres de conquête, l'emploi de bombes atomiques, etc., car tout cela lui rapporte des profits fabuleux.

**UTOPIE, UTOPISE** (du grec [...] — lieu qui n'existe nulle part). Mot répandu depuis l'apparition du livre célèbre de Thomas More (V.), l'« Utopie », qui décrit la société idéale d'une île imaginaire. On appelle ainsi les doctrines sociales chimériques.

## V

**VERITE.** Conformité d'une notion, d'une idée avec l'objet ; connaissance reflétant fidèlement la réalité objective. (V. *Vérité absolue et vérité relative ; Vérité concrète ; Vérité objective.*)

**VERITE ABSOLUE ET VERITE RELATIVE.** Concepts philosophiques reflétant le processus historique de la connaissance de la réalité objective. Contrairement à la métaphysique, qui tient le savoir humain pour immuable et qui voit dans chaque vérité un produit tout fait, donné une fois pour toutes, le matérialisme dialectique considère la connaissance comme un processus historique s'échelonnant de l'ignorance à la connaissance, de la connaissance des faits et des aspects isolés de la réalité à une connaissance plus ample et plus profonde, à la découverte des lois de développement toujours nouvelles.

Le processus de la connaissance du monde et de ses lois est tout aussi infini que le développement de la nature et de la société. A chaque étape de la science, nos connaissances dépendent du niveau atteint par l'expérience, la technique, l'industrie, etc. Au fur et à mesure que progressent la connaissance et la pratique humaines, nos représentations de la nature s'approfondissent, deviennent plus exactes, se perfectionnent. Aussi les vérités établies par la science à une époque historique déterminée, loin d'être définitives, complètes, sont nécessairement des vérités relatives, elles doivent être développées, vérifiées et précisées. Ainsi, l'atome était considéré comme indivisible jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, époque où il a été montré qu'il se compose d'électrons et de protons. La théorie électronique approfondit et élargit nos connaissances sur la matière. Les notions que nous avons aujourd'hui de l'atome diffèrent sensiblement de celles de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Nos connaissances sur le *noyau atomique* (V.) ont particulièrement évolué. Mais les données actuelles de la science sur la structure de la matière ne sont pas la vérité définitive et sans appel : « ... le matérialisme dialectique insiste sur le caractère transitoire, relatif, approximatif de tous ces jalons de la connaissance de la nature, progressant par la science humaine. L'électron est aussi *inépuisable* que l'atome, la nature est infinie... » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 302).

Les vérités sont relatives en ce sens également qu'elles ont un contenu concret déterminé par des conditions historiques. Ce qui est vrai dans certaines conditions ne l'est plus dans d'autres conditions historiques. Ainsi, la thèse de Marx et d'Engels sur l'impossibilité pour le socialisme de vaincre dans un pays pris à part, était juste à l'époque du capitalisme prémonopoliste, mais elle cessa de l'être après l'avènement de l'impérialisme. La nouvelle théorie de la révolution socialiste, théorie créée par Lénine, montre la possibilité de construire le socialisme dans un seul ou dans quelques pays pris à part et l'impossibilité de sa victoire simultanée dans tous les pays.

Tout en soulignant le caractère relatif des vérités scientifiques, le matérialisme dialectique professe que chaque vérité relative marque un progrès dans la connaissance de la vérité absolue, que chaque conquête de la science renferme des éléments de la vérité absolue, c'est-à-dire d'une vérité parfaite qui ne pourra pas être mise en cause dans l'avenir. Il n'y a pas de barrière infranchissable entre la vérité relative et la vérité absolue. La somme des vérités relatives conçues dans leur devenir aboutit à la vérité absolue. Si le matérialisme dialectique admet la relativité de toutes nos connaissances, ce n'est point qu'il nie la vérité, mais parce que nous ne sommes pas en mesure à chaque moment donné de la connaître jusqu'au bout, de l'épuiser entièrement. Cette thèse du matérialisme dialectique sur le caractère des vérités relatives a une importance de principe. Le progrès des sciences fait constamment apparaître des notions et des représentations toujours nouvelles qui viennent remplacer certaines notions et représentations périmées. Spéculant sur cette logique inéluctable du processus de la connaissance, les idéalistes prétendent que la vérité objective est impossible, que le monde matériel extérieur n'existe pas, qu'il n'est qu'un « complexe de sensations ». Puisque les vérités sont relatives, disent-ils, elles ne sont que des représentations subjectives et des constructions arbitraires de l'homme ; les sensations humaines ne répondent, par conséquent, à aucun monde objectif ; et si même il existe, nous ne pouvons rien savoir de lui. La philosophie bourgeoise de nos jours use largement de ce procédé pour substituer à la science la religion. Le matérialisme dialectique démasque les idéalistes. Le fait qu'une vérité donnée ne saurait être considérée comme définitive et complète ne veut point dire qu'elle ne reflète pas le monde objectif, qu'elle n'est pas une vérité objective, mais que ce reflet est un processus complexe, qu'il est fonction du niveau atteint par la science, que la vérité absolue ne peut pas être connue d'un seul coup.

Lénine a eu le grand mérite de mettre au point ce problème, de battre en brèche les tentatives des machistes pour nier le monde extérieur, de nier la vérité objective et absolue sous couleur de défendre la vérité relative. « Les contours du tableau sont historiquement relatifs, mais il est certain que ce tableau reproduit un modèle existant objectivement. Le fait qu'à tel ou tel moment, dans telles ou telles conditions, nous avons avancé dans notre connaissance de la nature des choses au point de découvrir l'alizarine dans le goudron de houille ou de découvrir des électrons dans l'atome, est historiquement relatif ; mais ce qui est certain, c'est que toute découverte de ce genre est un progrès de la « connaissance objective absolue ». En un mot, toute idéologie est historiquement relative mais il est certain qu'à chaque idéologie scientifique (contrairement à ce qui se produit, par exemple, pour l'idéologie religieuse) correspond une vérité objective, une nature absolue » (*Ibid.*, p. 148).

Voilà pourquoi admettre l'existence d'une vérité absolue c'est admettre l'existence du monde objectif extérieur, admettre que notre connaissance reflète la vérité objective. Reconnaître l'existence d'une vérité objective, c'est-à-dire indépendante de l'homme et de l'humanité, c'est reconnaître d'une façon ou d'une autre la vérité absolue. Mais le fait est que cette vérité

absolue se découvre par étapes, à mesure que la connaissance humaine progresse. « La pensée humaine est, par nature, capable de nous donner et nous donne effectivement la vérité absolue, qui n'est qu'une somme de vérités relatives. Chaque étape du développement des sciences ajoute de nouveaux grains à cette somme de vérité absolue, mais les limites de la vérité de toute proposition scientifique sont relatives, tantôt élargies, tantôt rétrécies, au fur et à mesure que les sciences progressent » (*Ibid.*, p. 146).

**VERITE CONCRETE.** Vérité fondée sur l'analyse et la généralisation des conditions historiques concrètes dans lesquelles se produit un événement, un processus. Dans ce sens, la vérité est toujours concrète, puisque tout dépend des conditions données, du lieu et du temps. Ainsi, en 1905, en Russie tsariste, le mot d'ordre d'une république démocratique bourgeoise avait un caractère révolutionnaire tandis que sous le pouvoir soviétique il est contre-révolutionnaire parce que la république bourgeoise est un pas en arrière par rapport à la république des Soviets.

Toute définition abstraite, détachée des conditions et des rapports historiques, devient vide de sens et de contenu. Telles sont les notions abstraites de l'« égalité », du « bien », de la « démocratie », etc. La notion d'« égalité » n'a de sens que si elle est concrète : l'égalité de qui par rapport à qui ? l'égalité en quoi ? Il est impossible, par exemple, de parler de l'« égalité en général ». Dans une société divisée en classes, la notion d'égalité a toujours un contenu concret. A l'aide de la notion de l'« égalité en général », les idéologues de la bourgeoisie veulent dissimuler l'exploitation des ouvriers par les capitalistes, la misère et l'état d'asservissement des travailleurs privés de droits. La « démocratie en général » n'existe pas non plus ; il y a une démocratie bourgeoise et une démocratie socialiste, prolétarienne.

Ainsi, ce n'est qu'en plaçant les questions dans un cadre historique déterminé et en donnant aux notions un contenu concret que l'on peut arriver à une connaissance scientifique de la réalité, à des vérités authentiquement concrètes.

« **VERITES ETERNELLES** ». Les métaphysiciens considèrent toute vérité comme une « vérité éternelle » donnée une fois pour toutes et immuable. « Les vérités authentiques sont absolument immuables », écrivait *Dühring* (V.). Dans sa critique de ce dernier, Engels montra que les vérités vraiment scientifiques se développent, se modifient, se perfectionnent grâce au progrès des sciences et de l'activité pratique des hommes. Dans sa caractéristique des trois grands domaines de la science (nature inanimée, nature vivante, société), Engels indique que les vérités scientifiques se développent et que la force de la science tient justement au fait qu'elle n'admet pas de connaissances figées. Il va sans dire qu'il existe des « vérités éternelles » comme, par exemple, celle qui constate que Paris se trouve en France, etc., mais les « vérités » de ce genre sont extrêmement simples et ne sauraient être comparées aux vérités complexes intéressant la science et qui ne s'obtiennent pas d'emblée, mais au cours d'un progrès scientifique, long et laborieux.

Les vérités éternelles sont particulièrement chères à ceux qui veulent en déduire que l'histoire humaine connaît elle aussi des vérités éternelles, une morale éternelle, une justice éternelle, etc. Cette démarche est propre à tous les idéologues des classes exploiteuses qui, par des phrases sur la justice et la morale « éternelles », etc., veulent dissimuler l'antagonisme des classes, nier le droit des exploités de lutter pour une vie meilleure, faire passer le régime de l'esclavage et de l'oppression pour un régime fondé sur la justice « éternelle », etc.

Le matérialisme dialectique, qui a réfuté la théorie métaphysique des « vérités éternelles », a créé la seule théorie valable de la connaissance des vérités scientifiques. (V. *Connaissance ; Théorie et pratique ; Vérité absolue et vérité relative.*)

**VERITE OBJECTIVE.** Reflet fidèle du monde objectif, de la réalité objective dans la conscience humaine, dans la science. Ainsi, par exemple, il s'agit de vérités objectives, quand les sciences de la nature montrent que la terre est antérieure à l'homme, que le monde est matériel, que l'homme pense avec son cerveau, etc. Les idéalistes qui nient le monde objectif et son existence indépendamment et en dehors de la conscience, n'admettent pas de vérité objective ; la vérité est pour eux quelque chose de subjectif, d'arbitraire. La question de la vérité objective est une de celles autour desquelles s'affrontent deux camps, deux partis opposés en philosophie, le matérialisme et l'idéalisme. En niant la vérité objective, les idéalistes luttent contre la science, défendent le fidéisme, la religion. Comme leurs prédécesseurs, les idéalistes subjectifs contemporains prétendent que les sensations, les représentations, les concepts ne sont que des signes, des symboles, des instruments inventés par l'homme pour des raisons de « commodité », mais qui ne reflètent pas les choses, les phénomènes objectifs. Ainsi, le machiste *Bogdanov* (V.) proclamait que la vérité objective n'existe pas et ne saurait exister : la vérité ne serait, selon lui, qu'une « forme idéologique, organisatrice de l'expérience humaine », formule qui, en somme, érige en vérités objectives des préjugés aussi ineptes que la croyance aux loups-garous, etc., cette croyance pouvant être considérée comme une « forme idéologique de l'expérience ». Dans son « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), Lénine a démasqué tout ce qu'il y a de mensonger et de réactionnaire dans la théorie machiste de la vérité, théorie incompatible avec les sciences de la nature. « La négation de la vérité objective par Bogdanov, c'est de l'agnosticisme et du subjectivisme... Cette affirmation de la science : la terre est antérieure à l'homme, est une vérité objective. Et cette affirmation des sciences de la nature est incompatible avec la philosophie des machistes et leur théorie de la vérité : si la vérité est une forme organisatrice de l'expérience humaine, l'assertion de l'existence de la terre *en dehors* de toute expérience humaine ne peut être vraie » (Lénine : « *Matérialisme et empiriocriticisme* », M. 1952, p. 132). Les idéalistes bourgeois contemporains — pragmatistes, positivistes logisticiens, etc. — ont mis la négation de la vérité objective à la base de leur philosophie réactionnaire. (V. *Positivismisme logistique ; Pragmatisme.*) En niant la vérité objective, ils cherchent à « accommoder » les données récentes de la science de façon à faire croire que rien n'existe en dehors des sensations et des représentations humaines, que le monde extérieur n'est qu'un « complexe de sensations ». *L'idéalisme « physique »* (V.) repose entièrement sur cette « accommodation » idéaliste des données de la science. Le matérialisme dialectique, qui a dénoncé ces procédés idéalistes, a élaboré une théorie scientifique de la vérité objective, qui répond par l'affirmative à la question suivante : « Les représentations humaines peuvent-elles avoir un contenu indépendant du sujet, indépendant de l'homme et de l'humanité ? » (*Ibid.*, p. 131).

La science et la pratique montrent que toute vérité scientifique qui reflète fidèlement la réalité et qui est vérifiée par la pratique, est une vérité objective. Ainsi, le matérialisme philosophique marxiste part de ce principe que la matière et le

mouvement sont inséparables, qu'il n'y a pas de matière sans mouvement. Les données de la physique moderne sur *l'atome* (V.), sur l'énergie nucléaire confirment entièrement cette thèse du matérialisme. L'application pratique des lois de la désagrégation de l'atome et l'utilisation de l'énergie atomique fournissent un critère suprême de la vérité de cette affirmation. Il s'ensuit que le principe de l'inséparabilité de la matière et du mouvement est une vérité objective car il reflète le monde objectif, indépendamment du sujet.

La théorie marxiste du socialisme est, elle aussi, une vérité objective. Elle exprime les lois objectives du développement historique de l'humanité ; toute l'expérience pratique du développement social la confirme. La victoire du socialisme en U.R.S.S., la construction du socialisme dans les démocraties populaires, la lutte de tous les peuples pour la paix, la démocratie et le socialisme, tous ces faits sont des vérités objectives. Voilà pourquoi le matérialisme dialectique affirme que nos connaissances des lois de la nature, si elles sont vérifiées par la pratique, par l'expérience, sont des connaissances certaines, des vérités objectives.

**VERITE RELATIVE.** V. *Vérité absolue et vérité relative.*

**VICO Jean-Baptiste** (1668-1744). Sociologue italien bourgeois qui s'efforça d'expliquer l'histoire de la société humaine d'un point de vue déterministe. Il niait l'opinion, courante à son époque, selon laquelle la science historique ne serait qu'une simple description de règnes, de batailles et d'exploits. Sous l'influence de la philosophie matérialiste, il affirmait que « l'ordre des idées doit suivre l'ordre des choses » mais il reconnaissait, en même temps, l'existence de Dieu. D'après Vico, Dieu se contente de tracer à l'histoire ses lois, après quoi il n'intervient plus dans sa marche, et l'humanité évolue en vertu de causes internes, inhérentes à la nature humaine. La vie sociale reproduit les périodes de la vie individuelle : enfance, adolescence, maturité. Vico établit pour chaque peuple trois stades : *l'âge divin* (enfance de l'humanité) quand l'Etat n'existe pas encore et que les hommes ne font que sortir de l'état primitif ; *l'âge héroïque* (adolescence de l'humanité) où se constitue l'Etat (époque des républiques aristocratiques de Grèce et de Rome, début de la féodalité occidentale) ; et *l'âge humain* (maturité de l'humanité) qui est le règne de la démocratie, de l'égalité civique et politique, de l'épanouissement des sciences. Puis la « maturité » se transforme en « vieillesse » et c'est la dégradation, le retour à l'état primitif ; et le cycle se répète. Cette théorie du retour cyclique, qui veut expliquer le déterminisme de l'histoire, montre que la sociologie prémarxiste est incapable d'édifier une théorie scientifique du développement social. De nos jours, les philosophes réactionnaires recourent vainement à différentes théories du retour cyclique de l'histoire pour tenter de justifier le régime bourgeois.

Certaines idées de Vico ont gardé une valeur scientifique, par exemple, celle de l'influence de la lutte entre groupes sociaux pour l'établissement des normes juridiques. Dans sa lettre à Lassalle du 28 avril 1862, Marx écrivait que « la manière propre à Vico de comprendre l'esprit du droit romain est contraire à celle des philistins du droit ». Vico fut le premier à contester l'existence d'Homère et à considérer les chants homériques comme une œuvre populaire. Dans ses études sur l'origine de la religion et des mythes, il montre que la peur est la source du sentiment religieux. Marx dit que ses recherches philologiques contiennent en germe (quoique sous une forme fantastique) les principes de la linguistique comparée et bien d'autres étincelles de génie. Les idées de Vico sont exposées dans son livre « Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations » (1725).

**VIE.** Engels a donné une définition classique de la vie : « *La vie est le mode d'existence des corps albuminoïdes et ce mode d'existence consiste essentiellement dans le renouvellement constant, par eux-mêmes, des composants chimiques de ces corps* » (« Anti-Dühring », P. 1950, p. 114). Le processus vital c'est la formation et la désagrégation ininterrompues, simultanées de la matière vivante, l'assimilation et la désassimilation. « Partout où nous rencontrons la vie, nous la trouvons liée à un corps albuminoïde, et partout où nous rencontrons un corps albuminoïde qui n'est pas en cours de décomposition, nous trouvons aussi, inmanquablement, des phénomènes vitaux... Mais en quoi consistent ces phénomènes vitaux qui se rencontrent également partout, chez tous les êtres vivants ? Avant tout en ceci que le corps albuminoïde tire de son milieu et absorbe d'autres substances appropriées, se les assimile, tandis que d'autres parties plus vieilles du corps se décomposent et sont éliminées. D'autres corps, des corps non vivants, se transforment, se décomposent ou se combinent aussi dans le cours naturel des choses ; mais, alors, ils cessent d'être ce qu'ils étaient. Le rocher qui s'effrite sous l'influence de l'air, n'est plus un rocher ; le métal qui s'oxyde se convertit en rouille. Mais ce qui dans le corps sans vie est cause de ruine est pour l'albumine *condition fondamentale de vie*. L'instant où cesse cette métamorphose ininterrompue des éléments composants dans le corps albuminoïde, cet échange permanent de nutrition et d'élimination, est aussi l'instant où le corps albuminoïde lui-même cesse d'être, où il se décompose, c'est-à-dire *meurt*. La vie, mode d'existence du corps albuminoïde, consiste donc avant tout en ceci qu'à chaque instant, il est lui-même et en même temps un autre ; et cela, non pas en raison d'un processus auquel il est soumis de l'extérieur, comme il peut aussi arriver pour des corps sans vie. Au contraire, la vie, l'échange de substances qui résulte de la nutrition et de l'élimination, est un processus qui s'accomplit par lui-même, qui est inhérent, inné à son substrat, l'albumine, et sans lequel l'albumine ne peut être » (*Ibid.*, p. 115).

Engels indique ensuite que les propriétés fondamentales caractéristiques de l'organisme vivant — excitabilité, croissance, reproduction, etc. — découlent nécessairement de l'échange de matières qui s'effectue dans l'albumine.

Les découvertes récentes de la biochimie, de la physiologie et autres sciences confirment entièrement les pensées d'Engels. Depuis longtemps, dans le problème de la vie s'affrontent deux lignes fondamentales opposées, deux grands partis philosophiques, l'idéalisme et le matérialisme. L'idéalisme, dans ce problème, prend la forme du *vitalisme* (V.), du *weismannisme-morganisme* (V.). Les matérialistes pré-marxistes, tout en combattant activement le vitalisme, tentaient de justifier dans la question de la vie, le point de vue du *matérialisme mécaniste* (V.) qui rejette toute distinction qualitative entre la matière vivante et la matière inerte et s'efforce de ramener les manifestations de la vie à des processus physico-chimiques et même à de simples processus mécaniques. *Descartes* (V.), certains matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle et d'autres voulaient démontrer par analogie la similitude des organismes vivants et des machines.

Le matérialisme dialectique a critiqué la conception étroite de la vie propre aux mécanistes, ainsi que les fictions idéalistes des vitalistes. Le matérialisme dialectique, considérant la vie comme une des formes du mouvement de la matière, a montré le caractère spécifique de la vie, née de la matière inerte. Il réfute les tentatives absurdes de créer d'emblée des organismes vivants hautement organisés, ainsi que l'idée de l'éternité de la vie ou l'explication de son origine par un acte créateur. Le matérialisme dialectique a formulé la conception historique de la naissance de la vie à partir de la nature inorganique, à la suite d'une longue évolution (elle s'étend sur des millions d'années) de la matière inerte. La vie est apparue grâce à la formation d'un substrat primaire, la matière vivante, dont le composant principal est l'albumine. La grande diversité des formes organiques et de leurs fonctions résulte de l'évolution de la matière vivante dans les conditions incessamment changeantes du milieu extérieur. Cette multiplicité des formes du monde organique se traduit aujourd'hui dans l'énorme quantité des êtres vivants, des protistes à l'homme. Le processus historique de l'évolution de la vie sur terre, les lois de l'origine des différentes espèces d'organismes ont été élucidés par le darwinisme qui a porté un coup décisif aux idées religieuses et idéalistes sur l'origine divine des espèces. La doctrine mitchourinienne, en développant le darwinisme d'une manière créatrice, donne une base scientifique aux lois de la vie organique. La doctrine mitchourinienne a assuré la défaite de la théorie idéaliste du weismanisme-morganisme qui considère les organismes indépendamment de l'influence déterminante du monde extérieur et nie que les modifications dans l'assimilation et la désassimilation sont la cause principale des changements survenant dans les organismes.

**VITALISME.** Orientation idéaliste en biologie, expliquant les processus vitaux par la présence dans l'organisme vivant d'une force vitale particulière (*vis vitalis*). Les vitalistes affirment que la nature organique est séparée de la nature inerte par un abîme infranchissable, parce qu'elle résulterait de forces supra-matérielles, orientées vers une fin, auxquelles se subordonneraient tous les processus physico-chimiques dans les êtres vivants. Sous son aspect le plus primitif, le vitalisme existait déjà chez l'homme préhistorique, dans son interprétation animiste de l'univers. Les « causes finales », conception idéaliste de Platon (V.) et l'« entéléchie » d'Aristote (V.), cause efficiente tendant à un but, servirent de base à tout le développement ultérieur de cette tendance. Le vitalisme s'est toujours efforcé de prendre pied dans le domaine des problèmes biologiques non encore résolus. C'est ainsi qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle les vitalistes (Stahl et autres) ont voulu prouver que sans « force vitale » la synthèse de substances organiques entrant dans la composition d'un corps vivant ne pouvait être réalisée. La découverte du chimiste allemand F. Wöhler (1824) qui, le premier, effectua la synthèse d'une substance organique, l'urée, à partir de substances inorganiques, porta un coup terrible au vitalisme. Les travaux des chimistes russes (Boutléroff et autres) qui mirent au point les méthodes de synthèse d'un très grand nombre de substances organiques en se fondant sur leur théorie de la structure des composés organiques jouèrent un rôle encore plus grand dans la lutte contre le vitalisme. Depuis lors, la chimie organique a effectué la synthèse de centaines de milliers de substances organiques les plus diverses : graisses, hydrates de carbone, hormones, vitamines, etc. Les vitalistes s'efforçaient de justifier leur pseudo-théorie par le fait qu'un prétendu principe de finalité organique se manifesterait dans la nature vivante et serait la cause de la structure harmonieuse et de l'adaptation des organismes aux conditions de leur existence. La religion eut vite fait de s'emparer de ces idées fantastiques des vitalistes et d'en faire les « preuves » de l'existence dans la nature d'une « clairvoyance divine ». Darwin (V.) assena un coup écrasant au vitalisme et à la religion en démontrant que l'adaptation harmonieuse des organismes à leur milieu ne résulte ni de la « clairvoyance divine », ni d'une « force vitale » orientée vers une fin, mais d'une longue évolution historique sous l'influence de la sélection naturelle. Darwin, comme l'ont souligné Marx et Engels, a ainsi donné une explication matérialiste du problème de l'adaptation des organismes et a chassé la téléologie de la nature. Les conceptions fantastiques des vitalistes, selon lesquelles les organismes vivants ne sont pas soumis à la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie, ont été entièrement renversées par les brillants travaux de K. Timiriazev (V.) sur la photosynthèse, qui ont démontré que cette loi s'applique également aux processus vitaux des organismes. Notre époque a vu apparaître une nouvelle tentative clé ressusciter l'idéalisme en biologie, le « néo-vitalisme », représenté par Driesch, Uexküll et autres. La biologie antiscientifique de Mendel, Weismann et Morgan est une des variétés du vitalisme. (V. *Weismanisme-morganisme*.) On observe de nouveau actuellement, en Occident, un certain regain du vitalisme, dont les promoteurs prétendent s'élever au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme en inventant de nouvelles appellations du vitalisme (« logique vitale », *Philosophie de l'« intégrité »* — V., et autres). Le vitalisme moderne croit pouvoir défendre ses positions réactionnaires idéalistes par la « solution » qu'il donne au problème de l'unité et de l'intégrité de l'organisme. Les vitalistes prétendent avoir trouvé une force vitale particulière, de nature mystique, qu'ils appellent « entéléchie », « dominante », « champ biologique », etc. La doctrine de Pavlov (V.) qui montre le rôle déterminant du système nerveux central dans la régulation de l'activité vitale des êtres hautement organisés, donne la solution matérialiste du problème de l'organisme considéré comme un tout et, par là même, chasse les vitalistes de leur dernier refuge. C'est à Engels et à Lénine qu'on doit la critique matérialiste dialectique du vitalisme. E. Haeckel, K. Timiriazev, I. Metchnikov (V.) et d'autres biologistes célèbres ont fait une critique matérialiste sévère du néo-vitalisme et défendu la science contre l'idéalisme.

**VOLONTARISME** (*lat. voluntas*). Variété de l'idéalisme subjectif, le volontarisme nie les lois objectives et la nécessité aussi bien dans la nature que dans la société, il attribue à la volonté humaine un rôle primordial et décisif. Principaux représentants : Schopenhauer (V.), Nietzsche (V.), Hartmann, etc. Cette tendance prend racine dans les profondeurs du moyen âge. Elle apparaît déjà dans les écrits des « pères de l'Église » : Saint-Augustin (354-430) prêtait à la volonté une importance majeure, cumulait le volontarisme avec la doctrine de la prédestination divine ; le philosophe médiéval Duns Scot professait le primat de la volonté sur la raison, de la contingence sur la nécessité et la soumission de l'homme à la volonté divine.

Le caractère réactionnaire du volontarisme s'est donc manifesté dès son origine. Le volontarisme s'accommodait de la doctrine fataliste de la prédestination et de la volonté divine. Dans la philosophie moderne le volontarisme se rattache, comme l'a montré Lénine dans « *Matérialisme et empiriocriticisme* » (V.), à la doctrine de Kant (V.), de Hume (V.), à la formule kantienne : l'entendement dicte ses lois à la nature. Le machisme (V.), qui nie les lois objectives de la nature et considère le monde comme la création de la volonté, est un exemple frappant d'« idéalisme volontariste ». Pour les

populistes, les anarchistes et les « socialistes-révolutionnaires » russes, le volontarisme constituait la base philosophique de théories subjectivistes, pseudo-scientifiques, d'après lesquelles les « fortes personnalités » orienteraient le progrès social. Chez les néo-kantiens (école de Windelband-Rickert) le volontarisme sert à masquer les contradictions du capitalisme. Le volontarisme de Nietzsche est la justification de la violence des classes dominantes, de l'asservissement et de l'oppression des masses. Le volontarisme est la philosophie des réactionnaires bellicistes qui s'efforcent à tout prix d'arrêter la marche de l'histoire et de détourner les masses de la lutte révolutionnaire. Le volontarisme est le compagnon de l'aventurisme politique. Ainsi, la philosophie fasciste allemande considérait la volonté (surtout celle du führer) comme la force déterminante des événements sociaux.

Le matérialisme philosophique marxiste combat le volontarisme. Ce n'est pas la « volonté », ce n'est pas une personnalité éminente qui détermine le cours de l'histoire, ce sont les lois sociales objectives.

La véritable liberté de la volonté humaine, la liberté d'agir n'est possible qu'à condition de s'appuyer sur la connaissance des lois objectives du développement et d'agir non pas à l'encontre des lois, mais en accord avec elles. La thèse marxiste sur le caractère objectif des lois sociales, qui existent et opèrent indépendamment de la volonté humaine, est entièrement valable pour la société socialiste aussi. Quand donc certains économistes, philosophes et juristes soviétiques estimaient que l'Etat soviétique pourrait annihiler telles lois économiques et en créer de nouvelles, les abolir et les transformer à volonté, leurs vues étaient profondément erronées et, en somme, d'essence volontariste. Ils identifiaient les lois économiques objectives et les lois juridiques, promulguées ou annulées par l'Etat. En U.R.S.S., toute l'activité de l'Etat et tout le développement de la société sont déterminés par des lois objectives qui reflètent les processus économiques indépendants de la volonté humaine. L'interprétation volontariste des lois est dangereuse parce qu'elle empêche de prévoir les événements de la vie économique et d'assurer la direction économique la plus élémentaire. La politique du Parti communiste de l'Union Soviétique est un puissant levier de l'édification communiste parce qu'elle s'appuie sur les lois économiques objectives du socialisme, parce qu'elle applique ces lois et mobilise les masses en vue de la réalisation des tâches posées par le cours objectif du développement historique. (V. également *Liberté et nécessité ; Loi ; Méthode subjective en sociologie.*)

**VOLTAIRE François-Marie Arouet de** (1694-1778). Illustre écrivain et philosophe français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un des penseurs qui, grâce à leur âpre critique de l'Eglise et du régime féodal, ont assuré la préparation idéologique de la Révolution bourgeoise française de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En philosophie, Voltaire est un adepte de *Locke* (V.) : il considère que l'expérience est la source de la connaissance, que la substance immatérielle est inconcevable. Mais il ne parviendra pas au matérialisme, et reste un agnosticiste modéré et un déiste. En opposition avec la doctrine de la révélation divine, il s'efforce de prouver l'existence de Dieu sur une base rationaliste. D'après lui, l'harmonie universelle serait la preuve de l'existence de Dieu. Il insiste sur l'« utilité » pratique de la religion : Dieu est nécessaire pour mettre un frein à la populace, pour assurer l'ordre. Cependant Voltaire se dresse contre le catholicisme, les superstitions, les préjugés, le fanatisme. Tout en critiquant l'absolutisme, il n'en reste pas moins monarchiste (jusque vers 1760) ; plus tard, quand les contradictions entre le tiers état et l'absolutisme s'accroissent, il penche vers la monarchie constitutionnelle et parle même des avantages de la république.

La philosophie de Voltaire est pleine de contradictions : une critique foudroyante du catholicisme et de l'obscurantisme s'allie à la reconnaissance de Dieu et de la nécessité de la religion, la critique de l'absolutisme à la reconnaissance d'un « absolutisme éclairé ». Marx a dit que, dans le texte, Voltaire prêche l'athéisme, et dans les notes, défend la religion. Idéologue de la bourgeoisie, il considère l'inégalité comme une loi éternelle et imprescriptible de l'univers. Son mépris de la « populace » traduit le caractère de classe de la philosophie bourgeoise française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Brillant propagateur de la philosophie des lumières, il exerça une grande influence sur ses contemporains en tant qu'adversaire du cléricisme, du catholicisme, de l'autocratie, du régime féodal. Principaux ouvrages philosophiques : « Lettres philosophiques », « Eléments de la philosophie de Newton », « Dictionnaire philosophique » « Candide ».

## W

**WEISMANISME-MORGANISME.** Courant réactionnaire et antidarwiniste en biologie, ainsi appelé du nom des biologistes Weismann (1834-1914) et Morgan (1866-1945) et masquant son essence métaphysique et idéaliste sous la fausse enseigne du néo-darwinisme. Le weismanisme-morganisme apparut à la fin du XIX<sup>e</sup> et au commencement du XX<sup>e</sup> siècle en tant que réaction idéologique de la bourgeoisie à la théorie matérialiste du développement des formes organiques de la matière. Tout en se faisant passer pour des continuateurs de *Darwin* (V.), les weismanistes-morganistes tentent par tous les moyens de défigurer le fond même du darwinisme, sa conception matérialiste de l'évolution, la théorie de la sélection naturelle, de la variabilité des organismes et de leurs propriétés héréditaires sous l'influence du milieu extérieur, la théorie de la transmission des caractères acquis.

Le weismanisme-morganisme est basé sur une fausse interprétation de l'hérédité découlant de la théorie antiscientifique, métaphysique de Mendel (V. *Mendélisme.*). Malgré la diversité de leur arsenal terminologique (gènes, déterminantes, géno-fond, réserve de mutation, etc.), dans leur manière de comprendre l'hérédité tous les weismanistes-morganistes sont d'accord sur un point : celle-ci est portée par une substance spéciale qui se trouve dans les chromosomes des cellules sexuelles. Pour les weismanistes-morganistes, la substance héréditaire est éternelle et immuable ; indépendante du milieu extérieur dans lequel vivent les organismes, elle ne se renouvelle jamais, mais se transmet de génération en génération sans éprouver de modifications qualitatives. La substance héréditaire est proclamée inconnaissable. Selon cette théorie, l'organisme se compose de deux parties indépendantes l'une de l'autre : la substance héréditaire immortelle et invariable et le corps périssable. Le corps n'est que le milieu nourricier de l'organisme, l'enveloppe de la substance héréditaire. Les caractères et les propriétés de l'organisme dépendent uniquement de cette substance. Quelles que soient les modifications dont l'organisme est l'objet, elles n'influencent pas sur la génération suivante, car elles sont sans effet sur sa substance héréditaire. Les caractères



nouveaux acquis par l'organisme ne sont pas transmissibles. Les weismanistes-morganistes s'efforcent d'expliquer la diversité des organismes et des espèces par de nouvelles combinaisons entre les gènes immuables, par des mutations de la substance héréditaire, etc. Toutefois, les explications des morganistes-weismanistes sont impuissantes à dissimuler ce fait que leur conception d'une substance héréditaire immortelle et immuable et d'un corps périssable n'est qu'un autre aspect de la théorie théologique de l'immortalité de l'âme incorporelle et de la chair périssable, qu'une variété du *vitalisme* (V.).

La conception métaphysique de l'immutabilité des espèces et des organismes prend chez les weismanistes-morganistes des aspects différents. Selon Hugo de Vries et Morgan les espèces ne subissent aucun changement durant des milliers d'années, mais de temps en temps, pour des raisons inconnues, des bonds se produisent, des bonds se produisent, qui ont pour conséquence l'apparition soudaine d'espèces nouvelles. Les morganistes imaginent l'existence d'une prétendue « réserve de mutation » qui se dépenserait avec le temps. Dès que cette réserve de mutation est épuisée, l'évolution cesse. Ils professent ainsi l'hypothèse de l'extinction de l'évolution des espèces et de la nature vivante dans son ensemble. Selon cette théorie, la matière vivante doit inévitablement tendre vers sa fin. De semblables théories constituent une démonstration éclatante de la nature idéaliste et métaphysique des théories weismanistes-morganistes. Considérant les organismes animaux et végétaux en dehors de toute liaison et de toute interaction avec leurs conditions d'existence, les weismanistes-morganistes sont impuissants à mettre en lumière les lois objectives réelles du développement des formes organiques.

La fausseté des vues weismanistes-morganistes est évidente. On ne saurait considérer une plante ou un animal en dehors des conditions dans lesquelles ils existent. Les variations des conditions d'existence, du type des échanges entre les organismes et le milieu extérieur entraînent des modifications des caractères héréditaires. La doctrine mitchourinienne considère le processus de développement du monde organique comme une suite de modifications non seulement quantitatives mais aussi qualitatives dans lesquelles apparaissent de nouvelles formes organisées. D'après la définition de Lyssenko, l'hérédité est en quelque sorte la quintessence des conditions du milieu extérieur, assimilées par les organismes au cours d'une série de générations antérieures. La théorie mitchourinienne est diamétralement opposée au weismanisme-morganisme.

Les bases philosophiques de ce dernier se trouvent dans le kantisme, le *machisme* (V.), le *pragmatisme* (V.) et autres écoles idéalistes. Afin d'imprimer une orientation idéaliste à la biologie, les weismanistes-morganistes utilisent toutes les catégories et thèses fondamentales de la philosophie idéaliste : négation des lois objectives de développement de la matière, reconnaissance d'un caractère absolu aux phénomènes contingents, substitution de fictions mathématiques à la réalité, division kantienne en phénomènes et en noumènes, affirmation selon laquelle l'essence des choses est inconnaissable, etc. C'est sur le fond du weismanisme-morganisme qu'a surgi l'*eugénisme* (V.), pseudo-science bourgeoise. Certains biologistes en U.R.S.S. ont subi l'influence du weismanisme-morganisme. La doctrine mitchourinienne, qui s'inspire du matérialisme dialectique et s'appuie sur les données de la pratique agricole socialiste, a mis en lumière l'entière inconséquence théorique et pratique du weismanisme-morganisme. La doctrine mitchourinienne arme les praticiens de l'agriculture de la compréhension des lois objectives de la vie des plantes et des animaux.

**WILLIAMS Vassili Robertovitch** (1863-1939). Remarquable savant soviétique, agronome, pédologue et homme public. Le début de son activité scientifique date de l'époque où Dokoutchaïev créa la pédologie génétique et furent établies les lois principales de la genèse et de l'évolution des sols. Le mérite de Williams est d'avoir développé la pédologie génétique de Dokoutchaïev. Il a inauguré, dans l'étude du sol, une nouvelle orientation biologique, étroitement liée aux besoins de l'agriculture, et permettant d'améliorer la fertilité des sols et d'obtenir un accroissement continu des récoltes. Il a toujours eu pour devise l'indication de Marx selon laquelle la terre s'améliore constamment à condition d'être bien traitée.

Partant des facteurs de formation du sol mis en évidence par Dokoutchaïev (roches originelles, climat, organismes végétaux et animaux, relief, âge géographique), Williams a été le premier à démontrer le rôle déterminant du facteur biologique (plantes inférieures et supérieures, micro-organismes) dans la genèse et l'évolution des terrains. Il attirera également l'attention sur le grand rôle transformateur joué par la pratique agricole. Selon la théorie de Williams, l'unité du processus de formation des sols, c'est l'existence d'une suite de périodes et de stades consécutifs, qui se succèdent en relation avec la succession régulière des formations végétales et les modifications du climat et des conditions géologiques. Williams a décrit diverses phases du processus unique de formation du sol (podzols, périodes du gazonnement, des steppes, des déserts). Il utilisa les acquisitions de la microbiologie agricole pour expliquer le processus de la fertilité et mit en lumière la grande influence exercée par les réactions biochimiques sur la fertilité du sol et la nutrition des plantes.

Tout en développant la théorie des zones de terrains due à Dokoutchaïev, il montra la continuité dans le temps et l'espace du processus de formation du sol et créa la notion de l'âge absolu et relatif des terrains. De plus, il caractérisa la genèse et l'évolution des sols du territoire de l'U.R.S.S., surtout dans les zones sans terres noires. Williams considère la formation du sol comme un même processus dialectique contradictoire, consistant dans la synthèse et la destruction continues de la matière organique. Ce processus détermine la vitesse de la formation du sol et le degré de sa fertilité. Le sol est un produit de la biosphère. Sans vie, il n'y a pas de sol. Williams est, avec Vernadski, le fondateur de la théorie du cycle biologique des éléments chimiques se déroulant sur le fond du grand cycle géologique. L'élargissement du cycle biologique des éléments et l'accroissement de la masse de la biosphère contribuent à intensifier le processus de formation du sol, à augmenter l'accumulation des éléments et à rendre le sol plus fertile.

Williams a défini la fertilité du sol comme « ... la *capacité* d'assurer à la fois deux facteurs de la vie des plantes également importants et irremplaçables (l'eau et les produits nutritifs. — N.R.) en quantités couvrant au maximum les besoins de la consommation... », et a montré que le sol structuré présente la combinaison la plus favorable de ces deux facteurs.

Pour assurer une croissance progressive de la fertilité du sol et du rendement des plantes, il est nécessaire d'agir sur l'ensemble des facteurs terrestres et cosmiques, car ce complexe constitue un tout organique dont les éléments sont indissolublement liés.



Williams montra l'importance pour l'agronomie de la structure du sol. Elle est une de ses caractéristiques les plus importantes, celle qui détermine les conditions hydro-physiques et garantit la stabilité des récoltes. Il insista pour les assolements en terres pauvres sur le rôle des plantes vivaces, qui intensifient le gazonnement, contribuent à structurer le sol, à accumuler l'humus, à améliorer les propriétés physiques et agrochimiques du sol.

Williams a généralisé les idées agronomiques de Dokoutchaïev, de Soviétov, de Sibirtsev, de Kostytchev et d'Izmaïlski dans la mise au point du système des assolements herbagers. Ce système prévoit une organisation judicieuse des parcelles, la répartition des assolements céréaliers et fourragers, des pâturages et des écrans boisés, et un roulement de cultures comportant l'ensemencement de mélanges de graminées et de légumineuses, l'emploi d'engrais minéraux et organiques, l'arrosage, etc. Les idées scientifiques et certaines recommandations de Williams sont actuellement utilisées dans la pratique agricole. Il a établi une corrélation dialectique entre la fertilité du sol et le rendement des plantes ; il a montré que pour obtenir un rendement élevé des cultures agricoles et de l'élevage, il faut aussi améliorer progressivement la fertilité du sol.

L'activité scientifique de Williams était multiple. Il a dirigé les recherches dans les terrains de Morgan, dans les Kara-Koum, les contreforts du Pamir, en Sibérie occidentale, dans l'Altaï, les steppes de la Volga et les zones sans terres noires, ce qui permit la création d'un grand musée d'agronomie et de pédologie, qui porte son nom. Il a été le pionnier de la culture du thé dans les régions subtropicales et l'organisateur de champs d'irrigation, de S.M.T. modèles et de toute une série d'établissements scientifiques, le conseiller permanent et le maître d'une nombreuse cohorte de savants, d'agronomes, de kolkhoziens. Il considérait comme nécessaire une juste combinaison des trois branches de la production agricole : la culture des plantes, l'élevage et le travail de la terre qui, selon Williams, sont indissolublement liées entre elles. Ces idées de Williams ont une grande importance pour la pratique agricole.

Williams a été le promoteur passionné des idées du marxisme-léninisme dans la science et dans la pratique de l'agronomie ; il avait une foi sans bornes dans la victoire du communisme. Il s'est efforcé de réviser à partir des positions du matérialisme dialectique, non seulement la pédologie, mais d'autres branches de l'agronomie. Il a lutté pour l'unité de la théorie et de la pratique. « C'est grâce à l'influence puissante exercée par la dialectique matérialiste, écrivait-il, que notre science agricole a pu se débarrasser des chaînes séculaires des traditions esclavagistes et mettre fin au culte des théories limitatrices. » Savant et communiste, il a livré un combat implacable contre les théories bourgeoises réactionnaires en agriculture (« loi de la fertilité décroissante du sol », théories métaphysiques du mendélisme-morganisme, théorie de la stabilité éternelle des zones de terrain, théories « limitatrices », théories de la « restitution totale » et du « labourage superficiel », des monocultures, etc.). Il convient de signaler certaines fautes assez importantes commises par Williams dans son activité scientifique. Il recommandait, par exemple, des schémas d'assolements herbagers sans tenir suffisamment compte des conditions de climat et de terrain des zones différentes, il a sous-estimé le rôle des blés d'hiver et des jachères. Il avait une conception fautive de certains problèmes de l'agrochimie et des amendements (drainage, emploi des engrais minéraux, etc.).

Certains savants et agronomes soviétiques ont eu une conception dogmatique de quelques-uns des principes agronomiques de Williams et ils se sont efforcés d'en standardiser l'application. L'assemblée plénière du C.C. du P.C.U.S. en février-mars 1954 a signalé que l'application stéréotypée du système d'assolements herbagers, sans tenir compte des particularités de chaque région, avait eu pour conséquence une diminution considérable des ensemencements de céréales (surtout de maïs), de légumineuses, de graminées et de plantes fourragères et a indiqué les mesures à prendre pour la liquidation des fautes commises dans la mise en application de ce type d'assolement. Tout en fécondant l'héritage scientifique de Williams, l'agronomie soviétique rejette sans hésitation certains de ses principes erronés qui ne correspondent plus au niveau actuel de la science et de la pratique agricole.